

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/musedesfamill01pari

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

Prix du premier volume.

Pour Paris.	Broché.	5 fr. 50 c.
	Relié.	7 fr.
Pour les départemens, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c.

Nota. La poste ne se charge pas de volumes reliés.

MUSÉE
DES FAMILLES,

Lectures du Soir.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE ET SECONDE ANNÉE.



Paris.

AUX BUREAUX DU MUSEE DES FAMILLES,

18, RUE DES MOULINS.

1833 - 1834.

Musée des Familles

Lecture du Soir.

LES MAGASINS ANGLAIS,

PAR M. JULES JANIN.

De omni re et quibusdam aliis.
On parlera de tout et de plusieurs choses encore.



DÉJA nous pouvons réaliser pour la France un cours d'instruction familière, amusante, variée, à la portée de tous, presque gratuite tant elle est à bon marché, tel que le font en Angleterre les meilleurs esprits dans tous les genres, unis aux artistes les plus habiles. Chez nous aussi, il est temps que le peuple ait un livre de luxe. Nous allons donc faire un journal à *deux sous*, journal immense, qui réunira à lui seul tous les journaux de l'Angleterre.

Car, là, chaque partie de la science, chaque partie des beaux-arts a son journal à part, son magasin spécial.

D'abord, c'est l'architecture avec ses tours élevées, avec ses imposantes façades :

N° 1er, OCTOBRE 1833.

Et l'on voit non-seulement les monumens des villes, mais les chefs-d'œuvre de la nature et les plus beaux sites de la campagne. Dans ce but, les Anglais ont un journal tout exprès : *le Portefeuille du dessinateur.* Nous ne nous ferons pas faute de l'imiter, en rapprochant les articles les plus piquans des points de vue les plus remarquables.

Si l'Angleterre est riche en beautés pittoresques, notre pays, à nous, a ses charmes aussi. Il est temps qu'on l'apprenne. Aux vergers du Devonshire, nous opposerons les villages normands qu'encadrent de fraîches et vertes allées de pommiers; ensuite, les cîmes hardies et variées des Alpes dauphinoises valent bien les vallons stériles de la Haute-Écosse; nous pouvons laisser aussi les touristes insulaires vanter leurs lacs du Cumberland, car nous avons les rives ombreuses du lac de Nantua; et, quand on nous parlera des sinuosités de la Tamise qui se promène de Twickenham à Richmond, de Kew à Clapham, nous n'aurons qu'à tourner les yeux vers notre Loire, si belle, si féconde, et dont les ondes baignent les ravissans jardins de la Touraine et de l'Anjou.

Voilà bien amplement de quoi fournir de paysages en tous genres, rians ou sévères, agrestes ou grandioses, un recueil moins ambitieux que le nôtre. Mais, à nous, la France ne suffira point : nous aurons recours souvent à l'Angleterre aussi, et nulle contrée ne sera trop lointaine pour notre coup-d'œil habile à découvrir partout les curiosités le plus dignes d'attention.

Aux journaux artistiques, succèdent les journaux utiles, et d'abord *le Docteur.* Celui-ci s'occupe de tout ce qui tient à l'hygiène publique et privée; les vêtemens, la nourriture, les épidémies régnantes, les eaux minérales en été, tout ce qui tient à une vie bien faite. Ce qui distingue *le Docteur,* ce sont ses recettes, son bon esprit, son grand sens et jusqu'à ses *modes* qui ne sont pas les *modes* de la fashion, mais qui sont les habits du peuple, chauds en hiver, frais en été.

Quant à ceux qui n'ont pas le temps de s'occuper de leur santé, à ceux qui vivent de la vie active, l'Angleterre a pour eux un journal tout exprès : *la Mécanique.* On y décrit les instrumens les plus utiles, les méthodes les plus expéditives, les procédés les plus nouveaux. C'est un journal qui exerce une influence réelle et notable sur les classes laborieuses, parmi lesquelles il est répandu avec une admirable profusion.

Pour elles, il ne s'agit ni de pompeuses hypothèses, ni de théories vaguement philosophiques. Il leur faut des résultats, non des raisonnemens. Sotte présomption que celle du savant qui prétend faire suivre à l'ouvrier toutes les séries d'équations algébriques à travers lesquelles il est parvenu à établir une vérité lumineuse.

A l'œuvre donc, mettez-vous avec lui au centre d'un atelier. Telle opération produit tel effet. Dites-le sérieusement et nettement; sur l'instant l'auditeur tirera parti de votre leçon. C'est ainsi qu'on accélère le mouvement de l'industrie, qu'on popularise les inventions. L'enseignement ne se perd point dans l'ennuyeux dédale des traités systématiques et complets : il va droit au but.

Voulez-vous apprendre à manier quelque nouvel outil, quelque métier perfectionné; à quoi bon remonter jusqu'aux lois compliquées de la mécanique. Voilà l'outil, ou le métier, fidèlement représenté, et quelques mots vous diront comment on le met en action et quel profit on peut en attendre. Le génie positif de nos voisins a parfaitement conçu l'avantage de cette méthode expéditive, et, en l'adaptant aux formes d'un journal, il a su encore centupler ses heureuses conséquences. Cela vaut mieux que les plus belles déclamations de la philantropie.

Après le travail, le repos : c'est trop juste; après une longue journée de sueur, un moment de loisir : c'est trop juste. Dans la joviale Angleterre, on ne pouvait manquer de mettre en pratique un aphorisme aussi raisonnable. S'il y existe un excellent recueil de science usuelle et populaire, il s'y rencontre aussi plus d'une feuille hebdomadaire pour l'amusement des samedis ou des dimanches.

Allez à Londres, dans les populeux quartiers qui avoisinent Covent-Garden; entrez dans une taverne bien sombre. Je ne vous recommande pas une élégante taverne, ouverte à la débauche fashionable des clercs d'avoués ou des apprentis de boutique. Non, la véritable et bonne taverne des ouvriers, la taverne où l'ale et le porter moussent dans de profondes chopines d'étain, la taverne où la fumée des pipes prête à l'atmosphère ses teintes fantastisques.

Entrez! sur la table, vous serez frappés tout d'abord par un colossal in-folio, burlesque création d'un dessinateur et d'un conteur de carrefours, réunis pour vendre, à raison d'un penny l'exemplaire, les fantaisies dévergondées de leur imagination. Fi des harmonieux dessins que le *Keepsake* étale dans les salons de l'aristocratie; le crayon de nos Hogarths modernes, s'il est moins correct, a bien autrement de verve et d'énergie. Quant aux facéties du bel esprit, elles ont un cachet d'*humour* nationale qui fait oublier que l'Angleterre aussi a sacrifié sur les autels du puritanisme littéraire.

Le temps s'écoule aux accens pleins et graves de l'orgue. Car l'orgue est l'instrument national et populaire. L'église a ses orgues et la taverne a les siennes. Tour à tour auxiliaires de la liturgie et du cabaret, elles accompagnent aussi volontiers les psaumes de David que les chansons de Thomas Moore. Si les carricatures à trois sous (*Three-Penny Comilcaties*) vous tombent ensuite sous la main, oh! alors, il n'y a plus de bornes à la gaieté des assistans, gaieté sournoise, qui procède par bonds et par saccades, qui passe vingt fois du rire le plus ouvert et le plus bruyant au recueillement du silence.

Il serait trop long d'énumérer tous les magasins que la basse librairie distribue ainsi pour les menus plaisirs d'un peuple qui se plaît à assaisonner sa bierre et son rhum avec une large proportion de joyeux quolibets.

Pourtant il en est un qui mérite une citation : *le Visiteur hebdomadaire.* C'est un recueil patriotique. Il raconte avec sagesse, avec bon sens, les traits les plus grands et les plus solennels du temps passé; il donne, avec des dessins variés et fidèles, la successive description des monumens de Londres; depuis la Tour, où se passa une grande partie de l'histoire sanglante des trois royaumes, jusqu'à Westminster, le tombeau des rois et des grands hommes, où reposent sous leurs statues de pierres les princes et les poètes, les chevaliers et les évêques, Shakespeare à côté de Henri VIII, Garrick auprès de Canning.

Voilà précisément ce qui distingue l'Angleterre. Dans ce pays, il y a une immortalité populaire au profit des grands hommes. Lorsqu'ils meurent, la foule ne les accompagne point au cimetière commun où leurs tombeaux se perdraient dans le chaos des ambitieux mausolées que la vanité bourgeoise consacre aux vertus du meilleur des pères ou de la plus tendre des épouses. Leur part est plus belle.

Westminster ouvre les larges portiques de sa façade. Le peuple est, là, sur une esplanade immense, silencieusement assemblé. Devant lui le cercueil est admis dans la glorieuse enceinte, et sa place est marquée au milieu des rangs illustres que le temps resserre sans relâche.

Plus tard, aux jours des fêtes solennelles, en se pressant sous les gothiques arceaux de l'abbaye, les fidèles retrouvront, gravés sur le marbre, cent noms qui se partagent leurs hommages, mille souvenirs qui rappellent les époques de grandeur et de gloire.

C'est ainsi que le sentiment de la nationalité se réchauffe et se conserve.

Après le *Visiteur*, quelques mots sur le *Penny-Jurist*, le Juriste à deux sous. Toujours l'utile combiné avec le plaisant, l'instruction émanant d'une récréation agréable.

Savez-vous rien de plus curieux que les annales de la police correctionnelle et de la cour d'assises? rien de plus riches en exquises peintures de mœurs? rien de plus fécond en scène gaies ou tragiques. C'est ce que l'on trouve dans le *Juriste*.

Où donc est l'instruction? La voici. Chaque procès amène son point de droit; chaque arrêt nécessite une explication, approbative ou critique. Voilà le peuple qui étudie les lois en lisant une délicieuse comédie dont les juges ont applaudi la première représentation. Voilà le peuple qui, sous l'influence des émotions que le drame des assises a réveillées, se prend à raisonner sur Blackstone et Bentham.

Avec tous ces magasins, on connait le fort et le faible de la ville, ce qu'elle a de grand et d'ignoble, ses vertus et ses crimes, sa Chaussée-d'Antin et son faubourg Saint-Antoine, ses charniers et son Louvre.

Nous aussi, nous voulons faire une histoire complète de Paris et de la France, comme les Anglais ont fait une histoire complète de leur ville et de leur contrée. N'est-ce pas là, je vous prie, un plan honorable, une entreprise utile? Ne sera-ce pas là un intéressant, un amusant journal, un journal qui prendra toutes les formes, tous les tons, qui plaira doublement et par la gravure et par la description. Journal doublement biographique, car, à la vie du héros, il ajoutera son portrait peint au naturel. Ce sera un enseignement tout nouveau chez nous.

Jusqu'ici on s'est contenté de choisir, dans les biographies contemporaines, les biographies purement politiques et littéraires, biographies que tout le monde sait à l'avance. Nous aurons soin, nous autres, de choisir les hommes les plus curieux et en même temps les plus ignorés. Nous irons les chercher dans les pays les plus lointains, pour les présenter à votre admiration. Grands hommes de l'Europe, grands hommes de l'Amérique, héros de l'Inde ou de l'Arabie, vous les connaîtrez tous. Grâces à nous, il n'y aura pas un homme, tant soit peu utile ou tant soit peu rare et curieux, qui ne jouisse de ses droits à une complète célébrité, célébrité mot à mot et trait pour trait.

Voilà comment nous ferons un journal tout neuf, un journal plein d'amusement, d'instruction, de variété, d'intérêt. Journal utile à tous, journal des hommes et des femmes, journal de Paris, journal étranger, journal de tous les hommes, de tous les pays, de tous les temps; journal de la famille surtout, innocent et inoffensif, bien que malin et railleur. Car vous trouverez toutes choses dans cette vaste feuille, même la caricature de Kruikshank, satire populaire et moqueuse, charmante et admirable satire, qui parle aux yeux, qui court les rues, qui passe du parlement dans la rue, de la rue dans la taverne, de Londres à Paris, de Paris partout; qui se prend à tous les ridicules, depuis les travers du lord féodal, jusqu'aux façons de John Bull endimanché.

Ce sera comme un voyage perpétuel et varié, fertile en détails pittoresques et sans cesse animé par de nouveaux incidens.

C'est en voyage surtout qu'on s'instruit. Rien d'instructif comme les voyages, pour ceux du moins qui savent voyager. Qu'un oisif opulent prenne place sur les douillets coussins d'une berline et se laisse traîner par trois chevaux de Londres à Oxford, d'Oxford à Birmingham, de Birmingham à Liverpool; qu'à midi, il stationne dans une commode auberge où son appétit endormi trouve mille excitans; que, le soir, une servante bassine avec soin le plus beau lit de la plus belle chambre d'un hôtel hospitalier; que le lendemain, mon homme continue son paresseux sommeil dans sa voiture toujours aussi rapide : ce n'est point là voyager. Les chevaux de poste ont franchi des centaines, des milliers de lieues; l'oisif a changé chaque jour deux ou trois fois de cuisine et de table, son carnet s'est enrichi des noms de mille relais de poste et des cartes à payer d'autant d'aubergistes : en est-il plus savant? Non, certes.

Nous, ce n'est point là notre méthode. Un vaisseau est dans la rade et le vent souffle vers l'Océan. D'un seul coup de sifflet, le capitaine vient de lui rendre la vie. Ses ponts, ses cordages, ses voiles s'animent du fond de câle jusqu'au sommet du grand mât. Il vogue. Pour nous, quelle heureuse occasion.

Nous sommes à bord. Avec ce navire, nous sortons de la Manche, nous traversons les mers, nous souffrons sous les tropiques des ardeurs du soleil, et nous subissons le froid glacial du Pôle. S'il aborde aux plages parfumées du Bengale, nous sommes avec lui; et nous y sommes encore lorsque, d'une volée de canons, il balaye la côte d'où quelques hordes farouches menacent son équipage avec l'arc et la massue. Cette aventureuse variété, voilà précisément ce que nous cherchons.

Une autre fois, c'est un hardi piéton qui charge sur de robustes épaules tout son attirail de toilette et de défense. Il pénètre dans le désert à la suite d'une caravane, et nous montons avec lui sur le dos complaisant d'un dromadaire. Quelques jours plus tard, nous errons ensemble au milieu des noires populations de l'Afrique. Nous avons faim et personne ne partage avec nous son riz ou son manioc; la pluie a percé nos pauvres vêtemens, et personne n'offre à nos corps humides la chaleur d'un manteau de laine. Mais la scène change. Voici une ville où règne un chef puissant : sa curiosité nous invite aux festins du palais, et son hospitalité nous permet de pénétrer les secrets que recèlent les cabanes de son peuple d'esclaves.

Que de fatigues! mais aussi que de découvertes!

Au retour, nous prodiguons cette récolte précieuse à nos lecteurs. Assis nonchalemment dans un excellent fauteuil, ils s'associent, libres de soucis et de dangers, aux entreprenantes navigations des La Peyrouse, aux marches infatigables des Mungo-Park. Rien ne les séduit davantage.

C'est un des secrets de l'égoïsme. On se complaît d'autant plus dans le récit des aventures périlleuses que l'on jouit plus entièrement de ses aises. Le meilleur moment pour comprendre les angoisses des pauvres matelots que la Nouvelle Zemble retint tout un hiver sur ses plages glacées est celui où, dans le foyer qui nous ranime, le bois éclate en mille joyeuses étincelles.

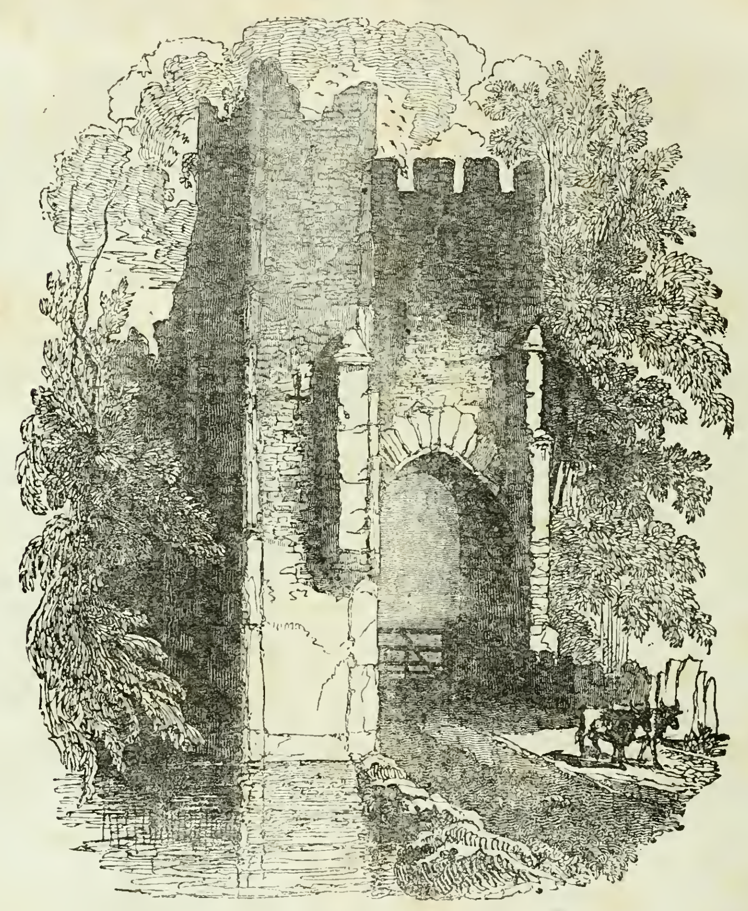
Voilà des plaisirs dont nous ne serons avares en aucune façon. Mais, avant de nous embarquer pour d'aussi lointaines expéditions, nous ne laisserons pas de jeter un coup d'œil autour de nous. Que de sites ravissans, que de mœurs piquantes on laisserait en arrière sans cette précaution. Voyez : la Méditerranée aux flots d'azur baigne les riches amphithéâtres des villas italiennes; l'Espagne est là avec ses palais mauresques, avec ses couvens qui recèlent tant de trésors; la Suisse déroule d'imposans panoramas où de verdoyans pâturâges s'enchassent dans un cadre de glaces éternelles; l'Allemagne est hérissée de gothiques châteaux, de cités laborieuses dont les traditions nous intéressent aussi. Il y a la Russie avec ses steppes, la Norwège avec ses cascades, la Hollande avec ses marais et ses canaux, la Pologne avec ses antiques forêts. Mon Dieu! il n'est pas absolument nécessaire de traverser l'Océan pour trouver d'amusantes relations de voyages. Tout l'embarras est dans le choix.

Suivez-nous en Angleterre, par exemple; et, pour premier essai, montez avec nous dans ces *stage-coaches* élégans comme les landaus des grands seigneurs, dans ces voitures rapides comme l'éclair et qui font quatre lieues et demie à l'heure.

Partez-donc à l'instant, faites attention surtout aux objets que sans relâche la route successivement vous présente. Toute cette belle contrée s'étale à vos yeux. Voyez : grands parcs, vieux châteaux, gigantesques cathédrales, remparts renversés, vieilles tours remplies de revenans à minuit; que sais-je encore. C'est une vieille et sainte terre! Nous verrons donc l'Angleterre en voyageurs ardens et enthousiastes. Puis, après avoir voyagé en Angleterre, nous voyagerons aussi en

France; nous enverrons, sur tous les points de la France, nos plus habiles dessinateurs, et nous aurons, nous aussi, nos paysages et nos monumens, reproduits par les gravures, chefs-d'œuvre désormais à la portée de tous.

Aujourd'hui plus que jamais on aime les récits des voyageurs. Le factice plaît un instant, la vérité amuse toujours. Celui qui dit j'ai vu est bien plus écouté que celui qui vous dit j'ai rêvé. Un récit très simple, très-exact, très-naïf, est bien préférable aux descriptions fardées des écrivains boursouflés qui voient toutes choses à travers le prisme de leur imagination ignorante et prévenue. Nous aurons donc soin, avant tout, de bien voir pour vous dire après ce que nous aurons vu. Nous allons donc nous mettre en quête de nouveautés de tout genre. Nous irons tantôt doucement, tantôt vite, plus souvent à pied qu'en voiture; et une fois en route nous nous arrêterons partout où nous aurons quelque chose à recueillir, partout où nos yeux choisiront quelque étude pour un crayon docile : ainsi, après nous être reposés la veille sur des ruines, le lendemain nous nous arrêterons dans quelque honnête habitation de villageois.



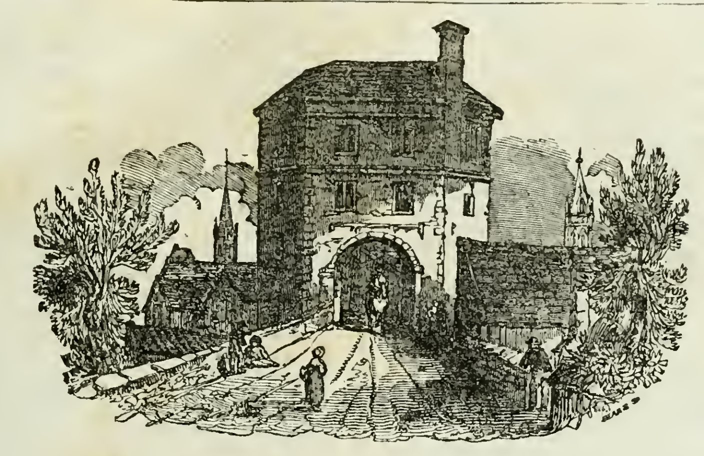
Les ruines.

Vous verrez une de ces riantes maisons de campagne, riches demeures du riche laboureur, qui ne sont que des chaumières en Angleterre, qui seraient des châteaux autre part. Puisse le ciel, sur la fin de vos jours, vous donner une de ces douces retraites, placée dans quelque vallon fertile, au milieu des prairies, sous les rayons d'un soleil bienfaisant, avec de paisibles voisins! Là, bien à l'abri du monde, de son ambitieux fracas, de ses étourdissantes préoccupations, vous lui accorderez cependant quelques regards jetés à la dérobée, avec un sourire de pitié, peut-être hélas! avec un soupir de regret : car là aussi vous lirez les journaux.

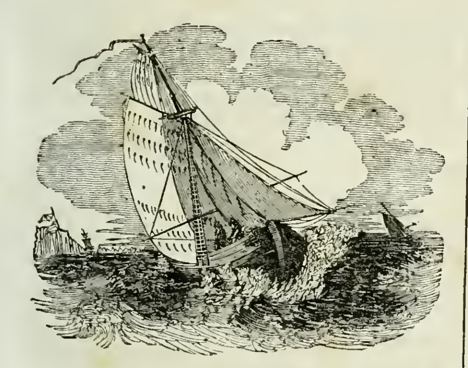
En effet, chacune de ces simples maisons d'agriculteurs, que vous voyez toutes blanches, au milieu de ces vertes pelouses, reçoit un magasin de deux sous.

L'un est abonné au *Romancier à deux sous*.

Celui-ci, préférant la réalité à la fiction, vieux loup marin endurci à la mer et que le bruit des ondes poursuit encore à la charrue, lit avec délices l'histoire des voyages au loin, des découvertes et souvent des naufrages, source fé-



Le village.

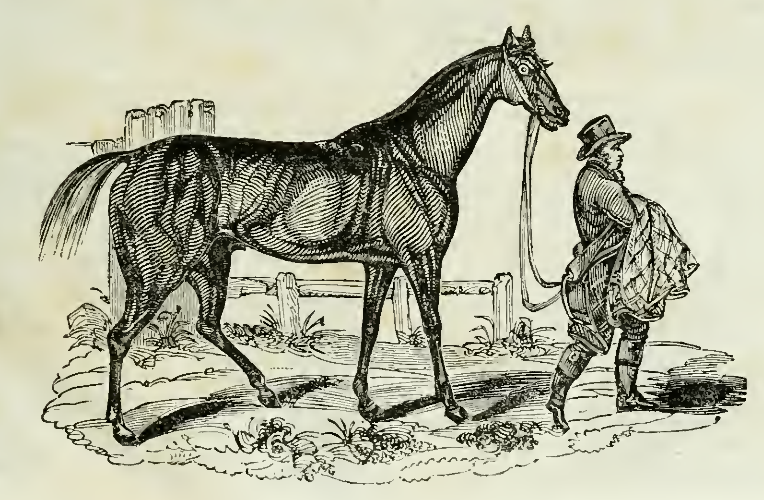


conde de terreurs toujours renaissantes et toujours nouvelles.

Un troisième se plaît à entendre les aventures des salons, les hauts faits des joueurs, les crimes produits par les passions mauvaises, les histoires de jalousie, d'assassinats et de duels; et, tout en frissonnant de ces récits, il bénit la destinée qui l'a placé si loin du monde dans le calme et sous le chaume du laboureur.

Il en est, mais ceux-là sont près de Londres, qui ont consacré leur vie au *Turf.* Ils ne parlent que chasse, chiens et chevaux ; ils ne vivent que parmi les jockeis et les lords; leur vie se passe aux courses de chevaux, à la chasse aux renards. Ce sont d'infatigables parieurs, d'infaillibles connaisseurs, d'intrépides historiens de tous les haras.

Ils n'aiment, n'estiment, ne regardent que le cheval. Ils passent leur vie à l'écurie ; ils mènent leur vie au galop et au pas de course; ils dressent des généalogies chevalines; ils vous diront, mot à mot, l'histoire de tous les chevaux célèbres : demandez-leur le nom de leur aïeul maternel, ils



l'ignorent ! En revanche, ils vont vous dire, sans se tromper d'un seul, tous les ascendans et descendans de la noble jument Paméla.

A chaque spécialité donc, à chaque manie même, son magasin. L'amateur du jardinage, l'épicurien qui fait ses délices de la table, cette femme charmante qui veut savoir le nom de chaque nœud de ruban, celle qui néglige sa toilette pour s'étourdir dans les douces illusions du roman : chacun a son journal.

N'oublions pas, dans cette foule de lecteurs, les esprits éclairés qui croient encore au théâtre, ceux qui lisent Shakespeare ou Corneille : esprits avides de toutes les émotions; bonnes et calmes natures qui se plaisent dans toutes les horreurs de la tragédie; intrépides champions de Kemble et de Talma : voilà des hommes que n'ont pas oublié les éditeurs anglais. Nous aussi nous flatterons de toutes nos forces leur innocente manie : nous leur donnerons la représentation aussi complète que possible des plus belles scènes du théâtre. Hélas ! chaque jour le théâtre se perd, l'art s'en va, la comédie est négligée. Cet estimable et littéraire délassement de la vie a trop besoin d'être encouragé et soutenu pour que nous ne lui donnions pas une place honorable dans notre Musée.

Enfin, que pensez-vous encore de quelques-uns, qui connaissent par leurs noms tous les animaux de la ménagerie, qui assistent régulièrement au déjeuner de l'ours, au dîner du tigre, et qui ont porté le deuil de la giraffe? C'est une spécialité à part, celle là, c'est une position à part. Eh bien ! nous aurons égard à ces faiblesses innocentes ! Le règne animal ne sera pas négligé dans notre feuille. Nous ne négligerons pas plus un beau tigre qu'un beau cheval; et, après avoir donné le portrait de quelque grand homme du jour, nous ne croirons pas déroger en donnant le portrait d'un lion magnifique ou d'un beau poisson.

Vous comprenez donc tout notre plan et vous voyez d'un seul coup d'œil quels sont nos moyens d'exécution. Notre plan est immense, nos moyens d'exécution sont plus grands encore. Nous avons voulu réunir et nous avons réuni, en effet, dans une seule et même feuille, tous les journaux grands et petits, toutes les gravures sur bois ou sur cuivre, qui alimentent cette riche cargaison de la presse anglaise, composée de journaux à deux sous. Avec cela, un rare et nombreux mélange de toutes choses utiles, futiles, sérieuses, bouffonnes, savantes : police correctionnelle, cour d'assises, voirie, santé, plaisirs, théâtres, écuries, églises, ruines, palais, chaumières, bons mots, caricatures : le riche, le pauvre, l'artisan, la coquette, le dandy, le cavalier, le poète, le rêveur, le romancier, l'historien; qui encore? Toute cette foule d'esprits, de mœurs, d'intérêts, de positions, de besoins, ce mélange de gaieté et de tristesse, d'humeurs et d'opinions si opposées, trouvera à se satisfaire dans ce recueil, dans ce journal, dans ce livre, dans ce magasin, dans cette encyclopédie, dans ce cahier, dans ce musée, dans ce je ne sais quoi à deux sous que nous offrons à notre public.

Ainsi c'est là un livre pour tous les goûts, pour toutes les positions, pour toutes les fortunes, pour tous les âges : depuis le savant artisan qui cherche la solution des problèmes les plus difficiles, jusqu'au petit enfant qui se jette, en rentrant dans le salon de sa mère, sur les belles gravures du journal à deux sous qu'il admire sans en comprendre le sens; depuis la belle dame française qui aime à rire des *bas bleus* de Londres jusqu'à l'homme innocent qui se plaît aux histoires d'assassin.

LECTURES DU SOIR,

PAR M. AUGUSTE JULLIEN.



VOILA notre musée... Vous pouvez déjà y jeter un coup d'œil qui permette d'en apprécier la variété; mais il faut le temps de vous y reconnaître. Au premier moment une apparence de désordre vous frappera sans doute. Ne fallait-il pas, avant tout, donner un échantillon de nos richesses? Ailleurs on promet d'abord, puis on tient si l'on peut ses promesses. Chez nous, autre méthode. Telle est notre abondance en choses belles et curieuses que, sans faire tort à l'avenir, nous avons pu gratifier nos amis et le public de cette première exposition ouverte à tous. Maintenant quelques mots d'explication.

Parmi les inventions nouvelles, celle qui opère le plus de prodiges, ce ne sont ni les télégraphes, ni les ballons, ni les ponts suspendus, ni les bateaux à vapeur, ni les chemins de fer, ni toutes ces créations gigantesques du génie de l'homme; il y a quelque chose de mieux encore : les publications à bon marché. N'est-il pas admirable en effet d'avoir mis la science et l'instruction à la portée de tous? Naguère les livres étaient le privilége des riches. En l'année mil-huit-cent-trente-trois, ils vont partout. Interrogez les directeurs des mille bureaux de poste qui existent sur la surface du pays, demandez à ces conducteurs de diligences qui le sillonnent en tous sens, suivez ces essaims de facteurs ruraux qui connaissent les habitations les plus écartées : partout circulent les journaux et les manuels économiques, et bientôt plus de chaumière qui n'ait le sien. Ce n'est pas encore assez. Il faut poursuivre le monopole jusqu'au bout et pénétrer dans un autre de ses domaines. On a bien songé à l'utile, nous voulons faire quelque chose pour l'agrément.

L'heure du repos, c'est le soir. Chacun a quitté son travail pénible, la famille est réunie. Que ce soit dans un opulent salon, dans la chambre modeste du bourgeois ou sous l'abri d'une grange villageoise, on vient chercher une douce récréation au milieu d'un cercle d'amis. La sociabilité nationale revêt mille formes et se retrouve partout dans les mœurs. Quelles seront les occupations, ou plutôt les plaisirs de la soirée? On se lasse du jeu, et la danse ne s'accorde pas toujours avec l'humeur du moment. Causons, diront alors tous les Français à quelque classe qu'ils appartiennent. Mais il faut à la conversation un aliment sans cesse renouvelé : voilà précisément ce que nous leur offrons.

Grâce à nous, chaque famille peut avoir en même temps son magasin et son musée : recueil économique, mais précieux, qui trouvera sa place sur l'élégante console d'un château, comme dans les rustiques tablettes d'une bibliothèque de fermier. Quand l'hiver sera venu, tous, pressés autour d'un feu pétillant, prêteront l'oreille au plus habile qui aura reçu en dépôt la feuille destinée à la lecture du soir. On ne renverra point l'enfant trop faible ou trop maladroit pour se mêler aux jeux de la veillée; la jeune fille aussi restera, car rien de ce que nous avons à dire ne doit offenser son innocence. Il y aura matière à l'instruction de tous. Tantôt une relation empruntée aux voyages lointains les transportera dans les déserts arides de l'Afrique, sur les rives si fraîches du Gange indien, au banquet sauvage du cannibale, dans les délicieuses demeures du pacha, au milieu de ces chasses terribles où le léopard sert d'auxiliaire à l'homme : tous ne seront-ils pas attentifs? Puis viendront les merveilles de notre industrie. Depuis ses

premiers essais, qui remontent au temps de la barbarie, jusqu'aux colossales entreprises qui nivellent aujourd'hui les montagnes, nous passerons en revue les progrès successifs des arts et des métiers. Pour nos lecteurs, la science n'aura plus de mystères. Ils sauront les curiosités, les phénomènes de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la mécanique, de l'histoire naturelle; ils les sauront, car, débarrassée du style des pédans, l'instruction est avenante et facile. Aussi toucherons-nous à tout, aux choses les plus sérieuses comme aux plus frivoles. A chaque nouvelle lecture, il faut qu'autour des auditeurs s'agrandisse l'horizon de leurs idées. Mais, d'abord, nous les familiariserons avec ce qui les concerne de plus près : l'histoire et la description de notre patrie. A chaque département nous prêterons quelques pages, car nous voulons les faire connaître les uns aux autres. Beautés de la nature et particularités de l'histoire, dessins pittoresques des sites et des monumens les plus remarquables et représentation fidèle des costumes et des mœurs, la vie des hommes utiles et les anecdotes des hommes singuliers, les hauts faits des soldats et les travaux des savans : nous rassemblerons tout ce qui contribue à faire mieux connaître le pays et ses habitans. Puis nous irons chercher au loin des objets de comparaison. Tel est notre plan, si c'en est un. Rien n'est d'avance obligatoire et fixé; mais chaque chose aura sa place et son tour.

Pour la lecture peu d'heures suffiront. Mais ensuite il y aura les vignettes. Nouvelle récréation. Ce que le texte explique avec effort par des mots qui, trop souvent, frappent l'oreille sans être entendus de l'intelligence, la gravure vous le montre si vivant et si clair! Celui-ci désigne du doigt le portrait du guerrier dont il vient d'apprendre les exploits; celui-là calcule les effets d'une machine dont la description a réveillé sa sagacité; une jeune fille recule d'effroi en apercevant le tigre feroce que, peu d'instans avant, elle avait entendu rugir dans les bois sur les pas d'un voyageur égaré; l'enfant s'écrie d'un air de triomphe qu'il vient de reconnaître les sauvages insulaires dont il a écouté, avec tant d'attention, la surprenante histoire; et, le lendemain, sa main novice ébauchera les esquisses d'un musée de sa façon. Puis, c'est un vieillard qui prend la parole et raconte aussi des aventures et des voyages; un autre a connu Napoléon ou Mirabeau, et peut ajouter quelques détails personnels à leur intéressante biographie. La conversation s'engage et souvent ne tarit pas avant minuit.

Que sera-ce, quand, aux morceaux instructifs, succéderont les chansons ou les ballades, les contes fantastiques ou passionnés, les bizarres et terribles légendes? Car, pour nous, c'est peu de faire un musée économique, qui forme le goût, en propageant les productions d'un art habile et délicat, qui s'empare, pour faciliter l'instruction, de celui de nos sens qu'on trouve le plus facile aux séductions. Nous entreprenons quelque chose de plus. Qu'en France il y ait des poètes harmonieux, des romanciers spirituels, d'habiles écrivains en tous genres : qui le sait? Un public restreint achète des éditions coûteuses, lit les in-octavos et s'abonne aux Revues; mais la foule, pour elle, il n'y a point de littérature. Nous l'appellerons enfin à profiter de la nôtre. Si, d'une part, elle y gagne bien des jouissances nouvelles; n'y aura-t-il pas aussi bénéfice pour les écrivains qui verront ainsi grandir leur public et s'ouvrir devant eux une immense et nouvelle popularité? Comptez les lecteurs d'un volume que les catalogues cotent à 6 ou 7 francs : pour un roman de Balzac, pour les poésies de Victor Hugo, deux ou trois mille exemplaires que les cercles et les cabinets de lecture propagent, il est vrai, dans une sphère de dix à douze mille abonnés. Mais nous, nous ferons des tirages de cent mille exemplaires. Y a-t-il une famille en France qui ne puisse prélever cinq francs par an, deux ou trois sous par semaine, quelques centimes par jour, pour égayer ses longues soirées de désœuvrement? Maintenant, multipliez par dix cent mille familles, qui comptent chacune dix membres ou dix amis au moins. Nous promettons nos grands hommes ce qu'ils n'auraient point sans nous, un million de lecteurs; et, ce qu'on n'a pas encore vu, nous soumettons à la loi du bon marché, pour le profit de tous, les produits les plus rares, les plus précieux et jusqu'ici les moins répandus du travail et du talent.

Aussi notre appel sera-t-il entendu. Pour notre musée, pour notre Louvre populaire, nous mettrons à contribution les dessinateurs et les graveurs de l'Angleterre et de la France; pour le texte ou le livret, l'assistance des hommes dont le talent a le plus d'éclat et le plus de réputation nous est d'avance assurée. Le plus spirituel, le plus brillant de nos critiques, celui dont le nom se rattache au journal qui est resté le plus long-temps fidèle au culte de la littérature (*le Journal des Débats*), M. Jules Janin, ouvre la marche. Peu à peu beaucoup d'hommes, dont le talent s'est révélé dans les feuilletons quotidiens ou dans les revues littéraires, le suivront. Aussi qu'on ne se laisse point tromper par ce premier spécimen : si nous avons emprunté chez nos obligeans voisins des échantillons de leurs publications variées, c'était surtout pour donner une idée de ce qu'ils ont fait. Notre intention n'est point d'entreprendre une imitation des Magasins d'outre-mer. Nous ferons un ouvrage entièrement neuf. Il sera bien réellement la propriété de ses souscripteurs, car texte et dessins seront toujours faits expressément pour eux

RÉDACTEURS.

MM.

Alexandre de Laborde.
Alexandre Dumas.
Alphonse de Lamartine.
Adélaide (Mlle) Montgolfier.
Albert de Calvimont.
Alphonse Karr.
Alphonse Royer.
Auguste Jullien.
Avenel.
Ballanche.
Balzac.
Beaude (le Dr).
Benjamin Laroche.
Bertier de Sauvigny.
Belloc (Mme).
Bertroud.

MM.

Bodin (Mme) — Jenny Bastide.
Bouvard.
Brard.
Brucker.
Castil-Blaze.
Charles Nodier.
Desbordes-Valmore (Mme).
Dumersan.
Duponchel.
Ernest Desprez.
Eugène Sue.
Ferdinand Denis.
Feuillide.
Frédéric Soulié.
Gay (Mme).
James Rousseau.

MM.

Isidore Bourdon.
Jules Janin.
Léon Gozlan.
Léon de Laborde.
Louis Desnoyers.
Louis de Maynard.
Merle.
Michel Masson.
Roger de Beauvoir.
Sainte-Beuve.
Taylor.
Thierry.
Valery.
Victor Hugo.
Villemain.
Xavier Saintine, etc.

Mieux que toutes les phrases, une table des matières fait comprendre le plan et le but d'un ouvrage. C'est pourquoi nous indiquons dans le sommaire suivant les sujets que nous nous proposons d'aborder et de traiter tour à tour. Chaque spécialité est, dès aujourd'hui, confiée à l'écrivain auquel ses études donnent le droit de la développer; et il suffit de jeter un coup-d'œil sur le tableau où sont nommés les rédacteurs du *Musée des Familles* pour comprendre qu'à chaque partie appartient un talent déjà connu du public. Du reste ce n'est ici qu'une brève indication. Il était impossible de marquer avec précision les limites qu'occupera chaque chose. Peu à peu ce plan s'éclaircira par l'exécution, et nos lecteurs pourront se convaincre que notre but est avant tout de les instruire sur ce qui les touche de plus près.



Sommaire.

Agriculture.

Instrumens perfectionnés. — Cultures diverses.

Architecture pittoresque.

Constructions modèles. — Villas, Cottages. — Édifices publics.

Art militaire.

Armes et uniformes de tous les peuples et de tous les temps.

Arts et métiers.

Machines anciennes et nouvelles, dessinées par M. Leblanc du *Conservatoire des arts et métiers*.

Biographie contemporaine.

Vies et portraits qui seront publiés.

AGRONOMES. *MM. de Dombasle, Jacques Bujault, de Lorgeril, Vilmorin, de Fellenberg.*

ARTISTES. *MM. Ingres, Gérard, H. Vernet, Gros, Schnetz, Bosio, Dantan, Auber, Rossini, etc.*

AUTEURS ET POÈTES. *MM. Châteaubriand, de Lamartine, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Béranger, Sainte-Beuve, A. Thierry, Villemain, Çousin, Delavigne, Scribe, Balzac, Eugene Sue, etc.*

FEMMES CÉLÈBRES. *Mesdames Desbordes Valmore, Amable Tastu, etc.*

FINANCIERS. *MM. Lafitte, Rotschild, Villèle, Aguado, Ouvrard, etc.*

HOMMES POLITIQUES. *MM. Thiers, Guizot, Dupin, Odillon-Barrot, Talleyrand, Metternich, etc.*

ILLUSTRATIONS MILITAIRES. *MM. Soult, Jourdan, Gérard, Clauzel, Lobau, Napier, etc.*

INDUSTRIELS. *MM. Oberkampf, Ternaux, Chaptal, Darcet, etc.*

JOURNALISTES. *MM. Carrel, de Genoude, Jacques Coste, Châtelain, Laurentie, de Brian, Dufougerais, Marrast, Léon Pillet, etc.*

RÉFORMATEURS. *MM. Saint-Simon, Ballanche, Jacotot, Fourrier, Enfantin, etc.*

SAVANS. *Arago, Broussais, Geoffroy-Saint-Hilaire, Thénard, etc.*

Droit criminel et pénal.

Curiosités judiciaires. — Tortures et supplices. — Causes célèbres.

France pittoresque.

Vues des principales villes et des sites remarquables de chaque département. — Costumes, usages et mœurs — Portraits des hommes qui y ont reçu le jour.

Histoire.

Drame et roman. — Anecdotes et mémoires.

Histoire naturelle.

Esquisses et mœurs des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des insectes. — Flore universelle. — Vertus et usages des plantes et des fruits. — Histoire des pierres précieuses et des métaux.

Marine.

Vaisseaux de guerre et de commerce. — Histoire des flibustiers. — Naufrages et combats navaux.

Modes.

Costumes anciens et modernes. — Toilette des femmes dans tous les temps et chez les divers peuples. — Dessins d'ameublemens.

Mœurs.

Superstitions et traditions. — Noces et funérailles. — Chasses et jeux.

Poésie.

Ballades et Chansons. — Fragmens des poëmes nouveaux.

Phénomènes naturels.

Astronomie. — Physique. — Météorologie. — Chimie. — Géologie.

Sciences occultes.

Magie, Cabale, Féerie, Sorcellerie, Démonologie, Fantasmagorie.

Théâtres.

Costumes et décorations des pièces. — Éclaircissemens anecdotiques sur les sujets de pièces.

Voyages pittoresques.

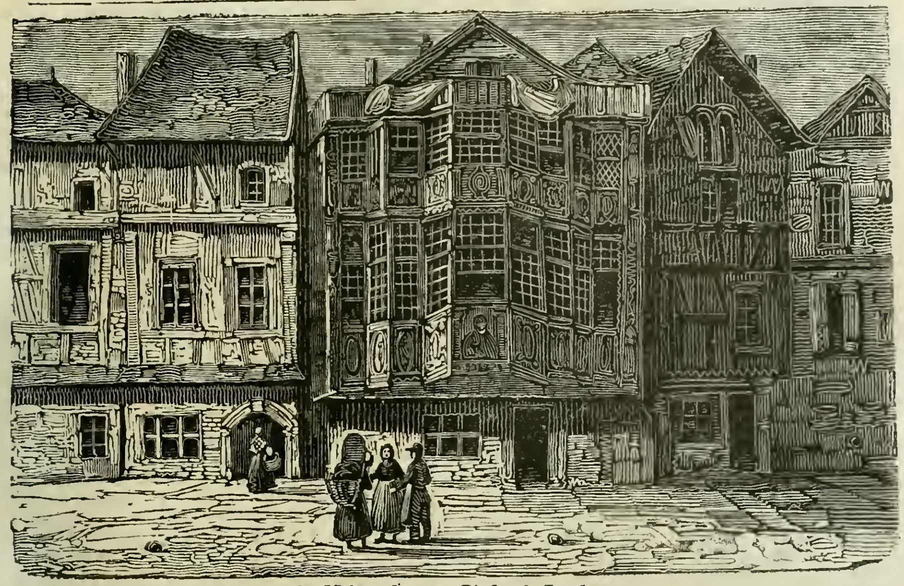
Voyages sur terre et sur mer et dans toutes les parties du monde, Belzoni, Caillé, Lander, Jacquemont Freycinet, Dumont d'Urville, Krusenstern.

ON SOUSCRIT A PARIS, AU BUREAU CENTRAL, RUE DES MOULINS, N° 18; (Affranchir).

Livraisons non timbrées, envoyées une seule fois par mois (le 15).		Livraisons timbrées, envoyées tous les jeudis.	
PARIS.	DÉPARTEMENS.	PARIS.	DÉPARTEMENS.
Pour un an........... 5 fr.	Pour un an........... 7 fr.	Pour un an........... 7 fr.	Pour un an........... 9 fr.

Les personnes des départemens qui souscriront avant le 15 décembre n'auront point de frais de poste à supporter, au lieu de 7 francs NON TIMBRÉ, elles n'auront à payer que 5 francs; au lieu de 9 francs TIMBRÉ, 7 francs seulement.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



La Maison de Paul Pindar à Londres.

LA MAISON DE PINDAR,

PAR M. JULES JANIN.

Quand le roi Charles Stuart, Charles I, vaincu par Cromwell, fut mis en accusation au Parlement, il fallut, pour parvenir jusqu'à ses juges, que le roi passât à travers une haie de peuple et de soldats, qui jetaient sur lui des regards furieux. Charles Ier, accablé sous tant de haines réunies, baissait la tête en proie aux plus tristes réflexions.

Charles Ier parut devant ses juges; il se défendit en roi et en gentilhomme, et avec tant de calme cependant, qu'un homme du peuple, mis hors de lui-même à l'aspect d'un si noble sang-froid, cracha au visage du monarque malheureux.

A cette horrible lâcheté, il y eut un moment de silence dans l'assemblée. Ces têtes rondes consentaient bien, il est vrai, à faire dresser l'échafaud de Whitehall; mais cette insulte gratuite, faite à la face du premier gentilhomme de l'Angleterre, parut bien dure aux plus farouches républicains. Cromwell lui-même, s'il l'eût osé, lui qui osait tout, aurait demandé pardon de cette offense à Charles Ier.

Tout-à-coup, au milieu de la foule, une voix émue se fit entendre : *Ayez bon courage, sire!* disait la voix. En même temps un homme du peuple, s'approchant du roi à son tour, lui essuya le visage avec beaucoup de respect, en répétant ces encourageantes paroles : *Ayez bon courage, sire!*

Car, en Angleterre, comme partout, il y a deux peuples : le peuple de la fange, sanglant, cruel, stupide, ignorant, celui-là, atroce et fou; et le peuple éclairé, instruit, laborieux, père de famille, plein de vertus; le bon peuple, le vrai peuple; celui qui sait travailler, qui sait se battre contre l'ennemi, qui sait labourer, qui sait prier, qui sait aimer.

L'homme qui disait au roi : *Ayez bon courage sire!* était un riche marchand de la cité, honnête homme, qui n'aimait pas le sang, et qui, après avoir fait opposition à son roi, comme un Anglais qui tient aux lois de son pays, revenait au roi, dès que celui-ci était abandonné et malheureux.

Cet honnête homme s'appelait Paul Pindar. Toute cette assemblée de régicides applaudit à l'action de Pindar, et Charles Ier releva la tête, en pensant que du moins il allait être jugé par des hommes!

Charles Ier fut condamné à mort.

Le jour où il marcha au supplice, toute la ville de Londres fut sur pied. Tous les partis voulurent assister à ce terrible dénoûment des guerres civiles; les uns pour jouir de leur vengeance, et les autres pour apprendre à attendre et à se souvenir. C'était partout, dans ce peuple, un grand silence. Personne ne dit adieu au roi qui allait mourir; il ne rencontra pas un cri, un seul regard ami, un seul sourire consolateur. Il mourait tout seul.

Mais, sur sa route, ou plutôt comme il montait à l'échafaud, une jeune fille, belle et jeune, tremblante et les larmes dans les yeux, voulut dire adieu à son roi. Mais en vain. Elle voulait parler, sa voix lui manqua. Elle voulut pleurer, ses larmes s'arrêtèrent. Elle avait une rose à la main; elle la présenta au monarque. Le roi s'arrêta étonné. Il regarda tendrement la jeune fille; il la salua; puis il prit la rose, et il monta sur l'échafaud.

Sur l'échafaud, Charles Stuart fit ses derniers adieux à son peuple, tenant toujours à la main la rose que lui avait donnée la jeune fille. Un homme masqué était sur l'échafaud à côté du roi; cet homme, impatient sans doute, portait la main à l'instrument de mort. Le roi s'interrompit plusieurs fois au milieu de son discours, disant à l'homme masqué : *Ne touchez pas à la hache! Ne touchez pas à la hache!* Quand Charles Stuart eut tout dit, il embrassa la rose; il posa sa tête sur le billot fatal, et la tête tomba.

Le peuple anglais, à ce spectacle, se sépara en silence. L'homme masqué, l'assassin du roi, fut obligé de se soustraire à la rage de ce peuple changeant, car cet homme masqué n'était pas le bourreau ordinaire, et avait payé le bourreau pour frapper à sa place. C'était un grand seigneur, qui pouvait aller de pair avec l'homme du peuple qui avait craché au visage de Charles Ier.

La jeune fille qui avait eu pitié du roi n'avait pu soutenir cet affreux spectacle. Elle s'était évanouie. La foule attentive et respectueuse la porta dans une maison que son instinct lui fit choisir, ce fut dans la maison de Pindar.

Cette maison est en grande vénération à Londres, les Anglais la montrent aux étrangers avec un noble orgueil. Elle fut la demeure d'un honnête homme qui a osé reconnaître et protéger son roi au milieu de la fureur des partis.

ARTS ET MÉTIERS.

TOPOGRAPHIE ET STATISTIQUE D'UNE IMPRIMERIE,

par un imprimeur.

Tout le monde lit; chacun a sa bibliothèque, volumineuse ou pauvre, modeste ou pompeuse, peu importe! Est-ce vanité? est-ce besoin d'instruction? je ne sais; mais dans les hôtels les plus brillans des livres frappent mes yeux, et j'en retrouve encore sur les tasseaux d'une humble mansarde. Le costume, il est vrai, n'est pas le même; là ce sont de larges dos armoriés d'or; ici des feuillets gris ou bleus, que l'usage a tachés. Toutefois, après l'industrie du tailleur ou du cordonnier, il me semble qu'aucune autre ne voit ses produits en tous genres plus généralement utilisés que l'industrie de l'imprimeur. D'où vient donc que ses procédés sont si peu connus? Ils ont bien droit pourtant à quelque attention. Vous tous qui n'êtes jamais entrés dans un atelier suivez-moi donc au milieu des miens où je me propose de vous introduire aujourd'hui.

Soyons diligens : il est sept heures; à peine si le soleil jette quelques rayons dans la rue que j'habite. Pourtant mes ouvriers vont se réunir; voyez, ils arrivent, ils se placent; chacun a son poste et sa tâche; et bientôt toutes les parties de ces vastes salles seront actives et occupées.

Vous avez compris sans doute les théories de la division du travail qu'Adam Smith et Jean-Baptiste Say, avec leur ingénieuse sagacité, ont si habilement développées. Ici, vous les trouverez mises en pratique.

Voilà d'abord, dans ces galeries écartées, une centaine de *compositeurs*. Autant d'hommes, autant de *casses*. Ne vous effrayez point de ce mot; s'il frappe par une consonnance qui sent le métier, certes il ne représente pas une machine dont l'emploi soit bien difficile à expliquer. Une *casse*, c'est tout simplement une boîte en bois, de deux à trois pieds carrés, divisée en autant de compartimens que l'alphabet compte de lettres. Je me trompe : la casse se compose de cent cinquante-deux cassetins, parce qu'outre les lettres ordinaires, il y a les petites et les grandes capitales, puis les lettres accentuées, puis les signes de la ponctuation, et d'autres menus accessoires nécessaires pour écrire. Je pourrais ajouter encore bien des détails à propos de ce premier élément de toute imprimerie; vous initier par exemple à quelques curieuses notions sur les combinaisons des lettres. Vous ne savez pas sans doute que, dans un livre en langue française, sur 100,000 lettres, la famille des *e*, avec ou sans accens, se trouve inévitablement dans la proportion d'un sixième, c'est-à-dire au nombre de 16 à 17,000, tandis qu'il n'y a qu'un millier de *b*, et tout au plus 2 à 300 *k*.

Lorsque l'ouvrier est arrivé devant sa casse, il s'arme d'abord du *composteur*. C'est un instrument en fer, ou en cuivre, dans lequel, à mesure que le manuscrit placé devant ses yeux lui en indique l'emploi, il range les lettres entre deux rebords parallèles qui établissent la largeur des lignes, et dont l'un, mobile, peut s'écarter ou se rapprocher plus ou moins du premier, au moyen d'une vis et suivant les proportions de l'ouvrage projeté.

Je me suis toujours représenté le compositeur comme un général d'armée. Les lettres de la casse, ce sont ses soldats. Confusément épars et mêlés, ils n'ont ni valeur ni signification; mais qu'un chef les appelle, les organise, les dirige; aussitôt ils s'animent entre ses mains, ils acquièrent une soudaine puissance. Jamais César, Tamerlan ou Napoléon n'ont eu des masses aussi considérables à leur disposition que le moins habile de ces hommes que vous voyez devant vous si affairés.

Quels rapides mouvemens, quelle singulière activité! Comme les doigts se transportent avec vélocité de cassetin en cassetin pour y enlever les lettres que dévore le composteur!

Vous vous étonnez : mais, quand il s'agit d'ébranler des armées innombrables, comme celles de l'imprimerie, le besoin et l'habitude ont bientôt donné aux mains du travailleur un instinct plus sûr que la vue et des ailes plus promptes que la pensée. Écoutez un peu mes calculs.

L'unité que nous avons adoptée pour mesurer la capacité des feuilles d'impression est la lettre *n*. qui tient le milieu entre l'*i*, si mince et si exigu, et l'*m*, aux trois amples jambages. Et bien, une page ordinaire d'un livre in-8° contient trente deux lignes; chaque ligne, à peu près, cinquante *n*: ce qui donne, pour une page, 1600 *n*, et, pour un volume de 400 pages, 640,000 *n*. Le *Musée des Familles* a des pages qui ne comportent pas moins de 7000 *n*; chaque numéro exige donc l'emploi de 560,000 lettres. A-t-on le loisir de chercher curieusement des yeux les divers cassetins, lorsqu'il s'agit de mettre en œuvre une aussi effrayante quantité de matériaux?

D'un autre côté, les compositeurs sont payés à raison du nombre de *milles* qu'ils manient quotidiennement : 11 à 15 sous, selon la grandeur du caractère, c'est le prix que rapporte chaque millier d'*n*; donc, pour obtenir à la fin de la journée une somme de 5 francs, il faut avoir, de sa propre main, fait environ 10,000 fois le voyage de la casse au composteur. On admire l'intelligence et l'agilité des doigts d'un joueur de flûte ou de haut-bois, je vous assure que plusieurs de mes ouvriers, qui possèdent ce qu'on appelle ici une *bonne main*, ne le cèdent certainement en rien sous ce rapport à MM. Vogt et Tulou.

Mais je m'aperçois que nous sommes restés bien longtemps à l'entour de ces opérations élémentaires. Montons en grade. Pour discipliner mes escouades de compositeurs, car il faut vous avouer que ces messieurs sont aussi difficiles à conduire dans leurs jours d'humeur indépendante, qu'admirables à voir à l'ouvrage dans leurs momens de bonne volonté; pour les diriger donc, j'ai des *metteurs en pages*, hommes d'élite, qui ont fait leurs preuves dans le maniement du composteur, qui distingueraient avec le dos de la main et les yeux fermés un *â* circonflexe d'un *à* grave. Ceux-là, ce sont de véritables artistes. Un de mes confrères les a comparés à des architectes. J'en demande bien pardon aux compositeurs, mais, dans sa pensée, ils n'étaient que de serviles artisans, des maçons secondaires, en un mot. Selon lui, ce sont eux qui préparent les pierres et les taillent; au metteur en page de calculer leurs proportions relatives, de les ordonner dans un ensemble élégant et harmonieux, d'élever enfin des monumens où l'art et le goût apposent leur cachet. Voici précisément l'un d'entre eux qui s'occupe de cette tâche importante.

Quatre ou cinq compositeurs, appelés communément *paquetiers*, apportent chacun la part de travail qui leur est échue dans la distribution de la *copie* ou du manuscrit. Ce sont des *paquets* de dimensions variées, où les lettres ne sont encore rangées que par lignes uniformes. Il s'agit de changer ou plutôt d'agrandir leur ordre de bataille. Les paquets sont étendus sur une table de marbre; le premier n'a que vingt lignes, et la page en exige trente-deux : c'est le second qui fournira le surplus; mais, avant tout, il faut disposer un titre dont les dimensions et les proportions ressortent et puissent frapper la vue. C'est une affaire de goût et de choix : mon homme s'en acquittera à merveille. Tout à l'heure, ces paquets inégaux et grossiers, où les lettres étaient entassées dans des rangs serrés et dépourvus d'air, auront subi une complète métamorphose. Là où ils sont nécessaires, il placera des titres; flanquera le bas des pages de notes d'un

caractère plus fin et plus délié que le gros de l'armée; il jetera çà et là des *blancs* ou *interlignes*, c'est-à-dire des pièces de métal sans relief, pour éclaircir et varier la noire fourmillière qui doit couvrir le papier de ses myriades de traits et de jambages ; enfin il donnera à chaque page son numéro d'ordre ou son *folio*.

Après la mise en pages vient l'*imposition*, qui reste dans les attributions du metteur en pages. Imposer, c'est disposer dans un châssis de fer, où des coins les resserrent étroitement, toutes les pages composant une feuille, de telle sorte que chacune arrive, lorsque le papier d'impression sera ployé, à la place que son folio lui assigne. Rappelez-vous que le papier a deux revers; tous les deux ne peuvent être soumis à la presse en une seule opération, puisqu'ils comprennent des pages qui doivent se rencontrer dos-à-dos. Une feuille est donc divisée en deux cadres ou *formes*, à chacune desquelles appartiennent les folios qui composent l'un des revers. Est-il nécessaire d'ajouter qu'une forme compte seize, huit, quatre, deux, une seule page, ou tout autre nombre, suivant que, par la pliûre du papier, la feuille doit avoir trente-deux, seize, etc., plus ou moins de pages en un mot?

C'est là le secret des *formats :* un livre est in-8° quand la feuille est pliée de manière à donner huit feuillets ou seize pages; in-douze quand elle a douze feuillets ou vingt-quatre pages; et ainsi de suite.

Pendant cette ennuyeuse explication, le metteur en pages a fini d'imposer ; ses deux formes sont prêtes, et nous pouvons passer avec lui dans une autre galerie.

Ici c'est une nouvelle classe d'hommes. Voyez ces machines nombreuses rangées sur deux files parallèles ; ne dirait-on pas de savantes batteries où chaque pièce est desservie par ses fidèles artilleurs. La presse est moins coûteuse que le canon, car deux *imprimeurs* suffisent pour la mettre en train.

Comptez : il y a, dans cette salle seulement, trente presses et soixante travailleurs. Tous ont quitté leurs habits, car il faut, pour cette pénible besogne, autant de force que d'intelligence .De la science et de l'habileté des imprimeurs, ou *pressiers*, dépend surtout la beauté d'une édition.

Mais le metteur en pages est arrivé, chargé de ses deux lourdes formes, qu'avant tout et pour nettoyer le caractère, on a lavées avec une dissolution de potasse; il les transmet aux pressiers. Ceux-ci sont à leurs pièces. D'abord la planche est fixée sur une table de fonte, qu'on appelle encore le *marbre*, à cause de la matière dont elle était autrefois fabriquée; puis la feuille de papier est avec soin disposée dans une espèce de châssis, de telle sorte qu'elle corresponde parfaitement et dans toutes ses parties au relief qui l'attend. C'est une opération, appelée *mise en train*, qui demande du temps et des soins.

Dès qu'elle sera terminée, on étendra sur la *forme*, au moyen d'un cylindre ou *rouleau*, l'encre dont celui-ci est garni ; une manivelle la portera sous l'énergique pression d'une vis et d'une surface de fonte, appelée *platine*, pour venir ensuite échanger une feuille imprimée contre une nouvelle feuille blanche. Ce mouvement de *va et vient* se répète deux mille à deux mille cinq cents fois dans la journée.

Mais le papier n'aura encore reçu l'impression que d'un seul côté; il faut aussi que le second ait son empreinte. On procèdera donc ensuite au tirage de la seconde forme ou planche. Ici la difficulté consiste à faire coïncider exactement chaque page du verso avec les pages du recto qui précèdent ou les suivent. Pour cela, on a trouvé d'ingénieux expédiens, dont je dois vous faire grâce pour cette fois, car l'heure s'avance, et j'ai plusieurs autres catégories d'hommes à faire passer sous vos yeux.

Voilà quatre ou cinq *apprentis*, qui sont les coureurs ou les saute-ruisseaux de la maison. Ont-ils, comme ce matin, un instant de loisir, ils se familiarisent avec l'état qu'ils doivent un jour exercer, en triant, dans des amas de caractères ou *pâtés*, les lettres embrouillées qu'ils répartissent dans leurs divers cassetins. Chaque jour, aussi, les paquetiers ont à combler, par une opération analogue, les vides de leurs casses. On appelle cela *distribuer*.

Dans ce cabinet, que j'ai eu soin de munir de dictionnaires en tous genres, résident mes *correcteurs*. Leur nom explique leurs fonctions. Ce sont eux qui redressent les erreurs, qui rectifient les maladresses des compositeurs ou des metteurs en pages. A cet effet, on leur soumet, avant le tirage, des *épreuves* ou des feuilles d'essai. Plus on veut obtenir de perfection dans un ouvrage, plus on répète les épreuves.

La profession de correcteur a été honorée par plus d'un érudit illustre ; au temps où les Manuces et les Estiennes se piquaient eux-même du savoir le plus profond, Erasme et Scaliger pointaient, avec une sévérité digne de leur gloire, les virgules ou les accens oubliés. Mais, si ce travail exige des connaissances variées, il demande surtout une patience froide et continue.

Cet homme flegmatique et sérieux, dont les yeux sont protégés par d'amples lunettes vertes, a passé sa vie à méditer sur des épreuves. Voilà vingt ans qu'il corrige et recorrige les nombreuses éditions que cette maison a vu éclore sous le règne de deux ou trois générations de directeurs. A quatre feuilles par jour, en exceptant soigneusement les dimanches et fêtes, cela fait un nombre exact de 30,000 feuilles ou 48,000 pages qui ont fatigué sa vue et meublé sa mémoire.

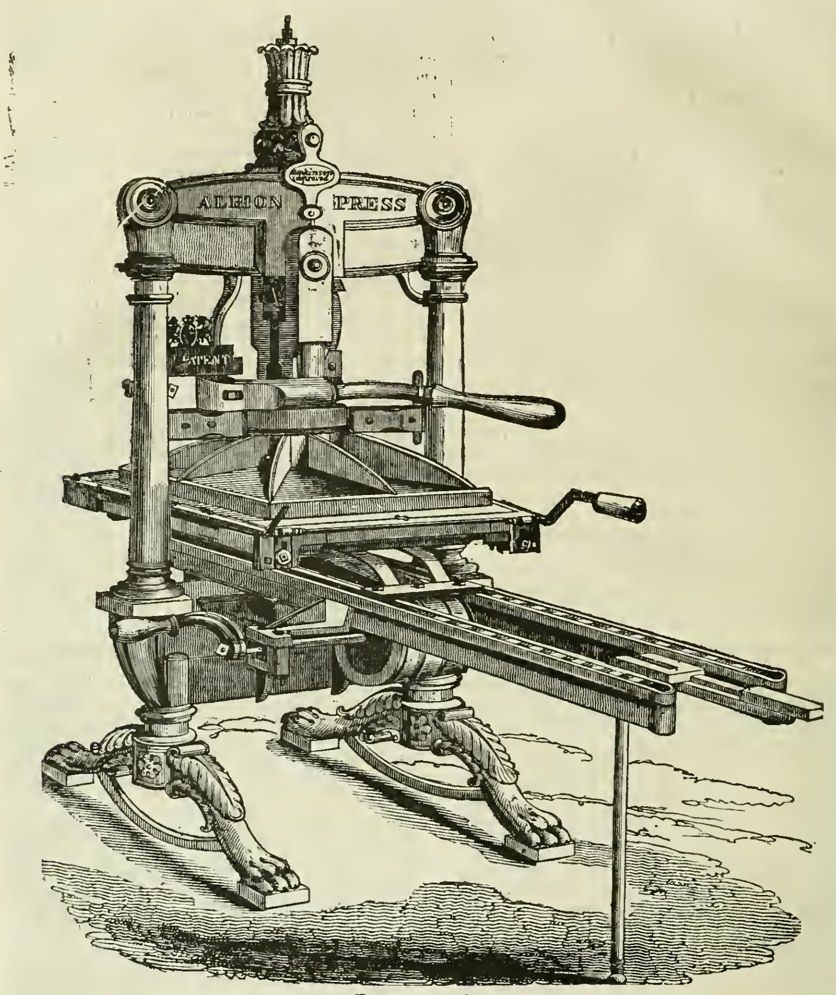
Maintenant permettez-moi de vous présenter le *prote* de cet établissement. C'est mon aide-de-camp, mon *factotum*, un second moi-même. Il a les yeux sur tout : c'est lui qui reçoit, des auteurs ou des libraires , leurs précieux manuscrits ; c'est lui qui répartit cette copie entre les divers compositeurs ; c'est lui qui assigne à chaque presse sa tâche quotidienne; c'est lui....

Mais je m'aperçois que l'énumération est longue assez déjà. On est bavard quand on parle de ses occupations de chaque jour. Pour en finir, ce personnel nombreux est complété par un caissier, par un teneur de livres, six ou sept garçons de magasin, et plusieurs brocheuses, dont l'unique affaire est d'assembler et de plier les feuilles livrées par le tirage.

Ce sont environ deux cents personnes, entre lesquelles j'ai fait, selon l'usage, l'application des théories économiques. Chacun s'attache à la fonction qui convient le mieux à ses goûts et à ses facultés. Mais, après avoir mis à profit, dans cette nécessaire division des travaux, la méthode que les philosophes ont décorée du nom d'*analyse*, j'éprouve le besoin de réunir dans une seule main tous les fils, de résumer dans une seule pensée directrice toutes les ramifications de cette multiple industrie : Le prote et moi nous personnifions en quelque sorte la *synthèse* de cette imprimerie.

Quant au matériel, vous avez à peu près tout vu. Tout n'est point le mot, diront sans doute mes confrères. Non certes, car j'ai épargné plus d'une description technique, et le vocabulaire de l'imprimerie contient bien des termes dont le sens doit vous échapper encore. Mais peut-être s'est éveillé chez vous le désir d'approfondir la matière et les livres spéciaux sont là pour satisfaire cette juste curiosité. Pourtant, avant de quitter cette imprimerie, entrez un instant dans ma bibliothèque, ce qui me reste à vous montrer et à vous dire réclame peu de temps.

Voici d'abord une presse perfectionnée, dont un typographe Anglais a bien voulu me gratifier. J'aurais ici beau jeu pour vous raconter avec détails les progrès successifs qu'a éprouvés cette machine. Ne préférez-vous pas admirer ce chef-d'œuvre de l'art du mécanicien. Ce que vous venez de voir vous aidera sans doute à vous rendre compte de son emploi et de ses effets.



Presse perfectionnée.

Au lieu de remonter de degré en degré jusqu'à la haute origine de mon art, un rapide aperçu de son avenir trouve ici mieux sa place. De nos jours seulement, on a paru comprendre toute l'extension que pouvait prendre l'imprimerie; de nos jours aussi on s'est occupé surtout des moyens de multiplier et de propager ses produits.

Dans un atelier que vous n'avez point encore vu, j'ai fait établir plusieurs presses mécaniques, mues par une seule machine à vapeur. Une telle presse prend une feuille entière avec ses deux revers et ses deux formes, et, par un seul mouvement de rotation, elle distribue l'encre nécessaire et communique la double empreinte que les presses ordinaires ne donnent qu'en deux opérations successives. Trois personnes suffisent pour la surveillance d'une telle presse, encore l'une d'elles est un enfant; et chaque jour cette puissante machine me livre 12,000 exemplaires d'une feuille complétement imprimée. Calculez : 48,000 feuilles fabriquées dans un jour c'est le produit quotidien de quarante huit presses ordinaires et de quatre-vingt-seize individus. Economie de temps, économie de main-d'œuvre, économie d'argent!

Cette découverte conduit directement à la solution du grand problème de l'instruction populaire.

M. le comte Daru évaluait à 128,010,483 le nombre de feuilles sorties des presses françaises en 1825.

Le contingent total des journaux, pour cette année, s'élevait à 21,660,000 feuilles; le seul journal des *Connaissances Utiles* met aujourd'hui en circulation 3,120,000 feuilles. N'est-ce pas prodigieux? Tout cela met en jeu bien d'autres industries : celles du graveur, du fondeur de caractères, du chiffonier, du papetier, des fabricans d'encre et de presses, du brocheur, du libraire, du relieur, etc. : il y aurait toute une encyclopédie à écrire sur ce sujet. Peut-être d'autres en prendront-ils la peine et le soin; quant à moi je leur abandonne plume et papier.



Le Mariage à la mode.

BIOGRAPHIE.

GUILLAUME HOGARTH,

par M. Léon Gozlan.

L'Angleterre, si avare de grands peintres, s'enorgueillit avec raison d'avoir produit Guillaume Hogarth, le plus habile artiste de son temps, et le seul que, sans désavantage et sans injustice, il lui soit permis d'opposer, à certains égards, à Callot et à Greuze.

Il naquit à Londres, vers la fin de 1697, de parens obscurs, qui le placèrent de bonne heure chez un graveur en métaux. Ce choix de profession fut un bonheur pour Hogarth, qui rencontra ainsi fortuitement, sans perte de temps pour son génie, l'art dans lequel il devait exceller. Deux anecdotes bien simples au fond nous révèlent l'origine de sa vocation, et l'énergie qu'il dut déployer pour ne pas s'en écarter à un âge où le découragement est facile. Dans une taverne où il était entré pour se rafraîchir, il est témoin d'une lutte entre deux buveurs; le plus emporté des combattans soulève un pot de bière, et le brise sur la tête de son camarade. La grimace de celui-ci est si horrible, si laide dans sa douleur, qu'Hogarth ne peut résister à l'envie de la reproduire. C'était la révélation du talent, la muse, qui sortait de la tête fendue d'un buveur de bière. L'image se trouva parfaite. A quelques jours de là, persécuté pour le paiement de vingt schellings, prix de son modeste loyer, il n'a d'autre ressource que de faire sous les traits d'une impertinente caricature, à l'insçu de celle qui lui fournissait le modèle, le portrait de son avide hôtesse. La méchanceté eut le succès d'un chef-d'œuvre. Du même coup il satisfit sa vengeance, et acquitta sa dette. On se disputa cette caricature.

Après de si pénibles débuts où l'on voit la laideur et la pauvreté conduire pas à pas notre artiste par la main, on est étrangement surpris d'apprendre qu'Hogarth, devenu premier peintre du roi d'Angleterre, termina sa carrière par un gros livre intitulé : *Analyse de la beauté*, et par un tableau représentant Danaë, nageant dans l'or. Il est vrai que le peintre du roi et le psychologue n'effacèrent jamais le peintre du pot de bière et le créancier de l'hôtesse.

La bonne opinion qu'inspira le talent d'Hogarth ne suffit pas pour lui donner d'abord une position indépendante. Malgré quelques essais remarquables, il fut obligé de plier sous les caprices mercenaires d'un maître. Il entra de nouveau comme ouvrier dans un atelier de graveur sur métaux. C'est là que, pendant plusieurs années, il dépensa sa fougue, sa curieuse imagination, son âpre causticité de burin. Lui, Hogarth, dont le crayon devait avoir plus tard sur la raison publique, l'autorité d'un vers de Shakspeare, et balancer dans le moral de sa nation les leçons satyriques de Pope; lui, Hogarth, épuisa, disons-nous, sa verve, à graver des cachets, des armoiries, des chiffres entrelacés, des cœurs dans des ovales, des cartes d'adresse et surtout beaucoup de billets d'enterrement. Une fois pourtant, rapporte-t-il avec naïveté, on osa lui confier, mais par estime particulière, douze vignettes pour orner une édition de Don Quichotte.

Les amateurs de collections ont soigneusement recueilli ces pieuses reliques de la pauvreté de notre artiste. Hogarth ne s'est vengé sur le sort de toutes les enseignes de cabarets qu'il fut obligé de faire dans sa jeunesse, qu'en s'y réservant une place sous un costume de fantaisie et dans une pose malicieuse. L'enseigne d'un paveur où il figure fut vendue à un très-haut prix, quelques années après sa mort, à l'un de ses plus acharnés critiques, M. Ireland. Si un trait d'esprit ranimait les morts, Hogarth serait ressuscité pour peindre celui-là.

Ce ne fut guère qu'à vingt-deux ans, qu'Hogarth sortit complètement de son obscurité. Il grava dix-sept planches pour l'édition in-12 du poëme d'Hudibras par Butler. Quoique ces dessins burlesques de prélats armés de la parole et du sabre, battant la caisse en chaire, fussent bien dans les conditions du génie d'Hogarth, on n'y retrouve pas encore cette moquerie franche et communicative qui en a fait un artiste à part.

Et plus tard même, malgré une facilité universelle pour tous les genres de peinture, Hogarth ne prima guère que dans celui dont il fut le créateur et resta le modèle.

Comme à peu près tous les hommes nés pour déborder la foule, Hogarth apporta avec lui, au monde, le péché originel du génie, cette forme indélébile qu'on appelle le style, ce qui fait vivre une œuvre long-temps après que le fond en a été usé. Hogarth eut l'admirable faculté de s'engendrer, de faire couler une partie de son sang anglais, de sa gaîté saxonne, dans ses ouvrages. Ses compositions sont communes, comme sa naissance; son dessin a d'abord été tracé sur un mur de cabaret, la craie se trahit plus que le vélin sous son pinceau; un fond de casserole fut peut-être le premier cuivre que son burin cisela; ses personnages ont trinqué avec lui, et il partage avec eux une perpétuelle ivresse; non cette ivresse française, fine et enluminée, mais l'ivresse de la bière qui fait tomber sous la table et jamais dessus.

Ceci est tellement vrai, qu'Hogarth, homme du peuple, n'est jamais parvenu convenablement à attacher un haut-de-chausse à ses personnages; leurs bas descendent sur le talon avec la plus ignoble négligence. Sur l'honneur! ils n'entreront jamais à la chambre des lords, malgré la profusion de rubans et de boucles qui parent leurs chaussures. Par ces défauts, Hogarth est resté au-dessous de Molière, le seul grand peintre auquel nous puissions le comparer.

Mais, comme Molière, Hogarth comprend à merveille la classe bourgeoise dont il est l'enfant et le poète: comme il l'anime, la costume, l'assied, la fait parler, marcher et vivre! Comme Molière, c'est particulièrement sur les avocats, les notaires, les médecins, qu'il exerce de préférence sa critique. Hogarth, qui n'eût créé ni le *Misanthrope*, ni les *Femmes Savantes*, eût admirablement peint, s'il les eût connus, *Georges Dandin*, la *Comtesse d'Escarbagnas*, et cette population fainéante de valets corrupteurs, de servantes fines-mouches, protectrices de toutes les amours contrariées de leurs maîtresses. Il triomphe surtout dans les scènes domestiques. Il sait comment on lève le bras, de quelle manière on hasarde le pied dans un salon de lord, lorsqu'on a cinquante ans, un habit de gros drap sur les épaules, qu'on est marchand de fer dans la Cité, et qu'on porte des manchettes brodées pour la première fois. Cette vérité d'observation est poussée si loin chez lui, qu'on sent, à des indications dont il a emporté le secret, que la plupart de ses personnages ne mettent pas l'orthographe.

On a reproché à Hogarth ses formes exagérées, appelé caricatures ses plus vivantes scènes domestiques. Manquent-elles de vérité? Assurément non; on est vrai de mille manières. Christophe Sly, le chaudronnier ivre de la *Méchante femme mise à la raison* de Shakspeare, n'est pas moins vrai que Cuddy des *Puritains d'Écosse*; pourtant sont-ils également vrais? *L'Avare* de Molière, qui refuse de la paille à ses chevaux, et qui a des chevaux, ce qui est d'un prodigue, et non d'un avare, en est-il pour cela moins vrai que Scapin, qui fait cacher son maître dans un sac pour le rouer de coups? Plus ou moins vrais, on le voit, ces différens personnages le sont tous incontestablement.

Il faut convenir cependant, tout en prenant sa défense, qu'Hogarth est moins le peintre de la figure que de la physionomie, des traits que du mouvement, celui du costume que de la tournure. Une situation calme de la vie convient aussi peu à son naturel d'homme qu'à ses prédilections d'artiste. Mais il gagne en action ce qu'il perd en dignité. La probité de la pensée sauve chez lui la brutalité du geste. S'il tombe en Rabelais, il se relève en Molière. Pope, le froid et dédaigneux Pope, peut armer ses admirateurs puritains contre Hogarth; mais Hogarth a pour lui le rire, le sarcasme, la bouffonnerie de Butler; c'est-à-dire toute la vieille Angleterre.

Hogarth, c'est la vieille Angleterre, avec son ventre gonflé d'ale et de bœuf, avec ses perruques parlementaires, que l'artiste érige en cinq ordres: perruque dorique, perruque ionique, perruque toscane, etc., pour se railler du goût architectural de son époque; c'est l'Angleterre avec ses lutteurs émérites, dont Figg, boxeur contemporain, est le type; avec ses bourgeois sauvages, naïfs et blonds, tombés de la cuirasse des Normands dans le pourpoint de laine des marchands de la Cité; avec ses ridicules lords, descendans de Guillaume-le-Conquérant, qui n'ont plus même assez de force pour soulever le frêle parchemin où se dessine leur arbre généalogique; avec ses femmes vertueuses à fleur de peau, qui ont conservé sous la maison du Hanovre toute la pudeur plâtrée de la reine vierge; c'est encore l'Angleterre, qui n'a pour suprême plaisanterie que l'effigie d'un pendu, qui se moque de la France, qui baptise de noms et de ridicules français les hommes des professions les plus décriées, qui recrute ses perruquiers, ses cuisiniers et ses apothicaires dans le calendrier et le nobiliaire de la France.

Notre peintre est déjà connu. L'ouvrage qui commença à l'illustrer fut *la Vie d'une courtisane* (*The Harlot's Progress*) en six parties. C'était en quelque sorte la traduction de ses souvenirs. Depuis Hogarth, le roman et le théâtre ont tellement épuisé cette situation d'une jeune fille qui arrive de son village, la fraîcheur sur les joues et l'innocence au cœur, pour mourir à l'hôpital après avoir épuisé toutes les joies corrompues du monde, que ce petit drame perdrait à être raconté de nouveau. Mais ce qui sera toujours d'une ravissante originalité dans Hogarth, c'est la délicatesse des détails, l'esprit sans effort avec lequel il fait participer chaque objet inanimé à l'expression de l'ensemble. On aime la chaise où la jeune fille s'est assise autant que la jeune fille même; et, comme Sterne, Hogarth sait vous attendrir sur une cage ouverte, bien que vous n'ayez connu ni le plumage ni le nom de l'oiseau envolé. Voici la jeune campagnarde du Yorkshire: que d'intérêt pour elle et pour son vieux père, dont Fielding a décrit la monture, Richardson la respectable tête ecclésiastique. Il s'est arrêté devant une auberge: le cheval mange de la paille fraîchement arrachée d'une toile d'emballage; un homme est debout sur le seuil de l'auberge. Voilà l'exposition de ce terrible drame: cet homme, vieux colonel, sera le ravisseur. On comprend déjà que c'est la débauche, et non la séduction, dont nous allons voir se dérouler les mystères.

Le confident officieux du colonel est derrière: c'est John Gourlay. Swift a machuré de son ineffaçable charbon cette figure en horreur aux familles; elle est historique, elle fait peur.

M. H. sur une malle, c'est celle de Maria Hackabout, la belle fille du Yorkshire. Une oie, avec une adresse autour du cou, figure quelque présent de famille, la bienvenue de Maria.

Maria est devenue riche, elle brise du pied un magnifique service, puis nous la voyons assise tristement dans un grenier où elle prend du thé; mais où sont les belles porcelaines apportées par la Compagnie, la bouilloire en vermeil, la table d'argent? Un petit pain de beurre repose sur la dernière lettre pastorale que l'évêque Gibson a adressée à ses ouailles, preuve de la prodigieuse influence des prédicateurs sur les mœurs de l'époque. N'est-ce pas là un trait lumineux d'observation? Un cordon à linge, qui mesure la longueur du grenier, et qui sert de garde-robe, ne supporte rien. Sur le ciel du lit, on aperçoit une boîte à perruques; le portrait d'un pendu, qui se trouve au-dessous de cette boîte, indique assez ce qu'est devenue la tête qui portait cette perruque. L'homme de la justice entre au moment où Maria regarde l'heure à sa montre. Quelqu'un a donc été volé, la nuit passée, dans Street-Robber?

Cette jeune fille, pâle et languissante, qui bat du chanvre dans une maison de force, c'est encore Maria. Dans les deux dernières planches on assiste à son agonie et à sa mort. Enfin, sur le couvercle d'un cercueil, on lit les mêmes

initiales, M. H., que sur la malle de la jeune fille du Yorkshire : Maria Hackabout.

Hogarth n'a malheureusement pas toujours su éviter l'immoralité en la corrigeant. Sa leçon offre le danger du vice, qu'elle punit; elle est trop nue. Ainsi, nous ne pouvons citer de la *Vie d'un libertin* qu'un trait qui se rapporte au génie d'Hogarth. Nous sommes dans l'église de Marylebone : à côté du libertin, qui va se marier, on voit un tronc pour les pauvres. La charité des fidèles n'étant pas quotidienne, comme le pain qu'ils demandent à Dieu, une épaisse toile d'araignée cache entièrement l'ouverture du tronc.

C'est aussi dans cette même église de Marylebone qu'Hogarth a peint, à côté des tables de la Loi, une planche lézardée, sur laquelle on lit ce premier mot du *Credo* anglais (*I believe, Je crois*). Le reste de la planche et de la prière a été emporté par le temps; ce qui laisse à l'imagination du spectateur la faculté de lire: Je crois..... au diable, à tout ce qu'on voudra.

Après la Vie d'une Courtisane et la Vie d'un Libertin, Hogarth, pour répondre aux reproches qu'on lui adressait avec assez de justice, de n'exceller que dans le genre bas et trivial, publia le *Mariage à la mode*. Nous plaçons sous les yeux du lecteur la première planche des six qui composent cette œuvre collective. Le *Mariage à la mode* obtint en Angleterre un succès qui ne peut guère être comparé qu'à celui du roman de Gœthe en Allemagne. On voulut voir des portraits dans chaque personnage. La calomnie inventa des modèles. Le modèle, c'était la société anglaise en 1745.

Le premier tableau nous introduit dans un salon, dont les ornemens, tous allégoriques, font allusion à la haute noblesse de la famille chez laquelle nous sommes reçus. On distingue nettement ces emblèmes dans la planche originale, qui est de dix-huit pouces sur quinze.

A la distance d'une table recouverte d'une plaque d'argent, sont deux vieillards. Le premier, moins âgé que celui qui appuie un pied malade sur un coussin, est le shérif de Londres. On le reconnaît à la chaîne d'or, attribut de ses fonctions; l'autre est l'honorable comte *Squanderfield* (dissipateur). Sa haute naisssance se lit dans sa pose fière et dédaigneuse et plus victorieusement encore dans l'arbre généalogique qu'il déroule lui-même. Guillaume-le-Conquérant est la souche visible de cet arbre tout chargé de rameaux. Les deux vieillards stipulent en ce moment les conditions d'un mariage. Derrière eux sont les parties contractantes dans l'attitude significative de jeunes gens qui respirent un avant-goût du bonheur qui les attend.

Le jeune Squanderfield se mire dans une glace, en prenant délicatement du tabac, tandis que la fiancée, la fille du shérif, écoute les propos galans d'un conseiller beaucoup moins distrait que le futur. On a cherché et trouvé une allusion intraduisible dans l'étroite bague que fait tourner la noble héritière autour de son mouchoir détendu.

Cette bonne et candide figure placée à la gauche du shérif est celle de son teneur de livres. Pendant quarante ans il a calculé à son maître la somme ici réduite en billets de banque, qu'il offre avec un adieu plein de regrets au noble comte, lequel accepte cette fortune avec le superbe dédain d'un descendant de Guillaume-le-Conquérant. L'homme à perruque et à manteau noir, occupé à comparer un plan avec le palais vu dans le fond, est l'intendant du comte. Hogarth, qui plaque une pensée à chaque trait, nous laisse supposer par ce palais encombré de charpentes, et où pas un maçon ne se montre, que les travaux interrompus vont reprendre, grâces aux sacs de guinées dont le bon shérif couvre les parchemins des Squanderfields.

Le Mariage à la mode étale graduellement, dans les cinq autres divisions du sujet, les funestes résultats des unions fondées sur l'intérêt et l'orgueil. Il finit comme de raison par le suicide.

Ébloui lui-même du prodigieux succès qu'il avait obtenu, Hogarth crut s'en assurer un semblable, en publiant la contre-partie de son sujet, le *Mariage heureux*. Hogarth ne réussit pas plus dans le *Mariage heureux* après le *Mariage à la mode*, que Dante dans son poëme du *Paradis* après l'*Enfer*, que Milton dans le *Paradis reconquis* après le *Paradis perdu*.

Les contre-parties ne sont jamais goûtées dans les arts : elles passent sans bruit : on les considère comme des repentirs.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'*Analyse de la beauté*, ouvrage que publia Hogarth en 1753, et dans lequel Diderot, contre ses habitudes généreuses, a pillé sans mesure et sans reconnaissance, pour écrire son salon de l'année 1765. Le grand encyclopédiste copie textuellement Hogarth, et résume sa théorie, lorsque, dans l'appréciation d'un paysage de Loutherbourg qu'il critique, il dit : « Nous aimons que le plaisir dure; il y faut donc quelque » progrès. La pyramide est plus belle que le cône, qui est » simple, mais sans variété. La statue équestre plaît plus » que la statue pédestre; la ligne droite brisée, que la ligne » droite; la ligne circulaire, que la ligne droite brisée; » l'ovale, que la circulaire ; la serpentante, que l'ovale. » Ce dernier terme de la beauté que Diderot donne aux formes est précisément celui que développe Hogarth, et qui fait la base de son système. Diderot a même été assez heureux pour appeler *serpentante* la ligne frontière du beau qu'Hogarth appelle *serpentine*. Dans l'ouvrage d'Hogarth, où cette ligne génératrice est démontrée la plus belle, on trouve une foule d'excellens aperçus au milieu des plus étranges suppositions. Ainsi Hogarth, acculé jusqu'aux dernières conséquences de son système, avoue qu'une corne est un chef-d'œuvre de forme, et que rien n'est beau, parce que rien ne présente de plus belles lignes serpentines, comme une crinière de lion et une perruque de président. Au reste, si une qualité manqua absolument à Hogarth, ce fut le sentiment artiste de la beauté dont il écrivit l'analyse.

Hogarth mourut le 26 octobre 1764 d'un anévrisme au cœur, à l'âge de soixante-sept ans. Il fut enterré à Chiswick, où l'on a élevé un monument à sa mémoire.

En véritable Anglais, il avait mangé une livre de beefsteak quelques heures avant sa mort.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA CHAIRE GRISE,

PAR M. S.-HENRI BERTHOUD.

Le château d'Esnes est une de ces vieilles habitations féodales que l'on rencontre si fréquemment dans la Flandre. Au rebours de la plupart des autres forteresses, on a bâti celle-là au fond d'une vallée que des hauteurs dominent de toutes parts; et ses murailles de pierres blanches énormes, loin d'être noircies par le temps, se détachent éblouissantes sur la verdure sombre d'un bois immense. On ne connaît pas l'époque précise où fut construit le château d'Esnes, et son architecture, pleine de bizarrerie et d'un caractère particulier, ne donne aucune lumière à cet égard.

A l'extrémité septentrionale du château, et par une exception dont il est difficile de se rendre compte, s'élève une petite tourelle construite en grès, et dont les formes élégantes et légères présentent avec le reste du manoir un contraste des plus singuliers. Ses ogives, à triples colonnettes, sont unies entre elles par une tête d'une expression bouffonne, et, sur les parois, des figurines d'un travail exquis joignent leurs mains dans l'attitude de la prière. L'œil, blessé par la blancheur uniforme de tous les objets qui l'entourent, se repose avec charme sur cette délicieuse petite construction, qui rappelle par sa forme ce que l'on nomme, en architecture militaire, *nid d'hirondelle*, mais qui ne peut servir en aucune façon à la défense du manoir. Les habitans



du pays désignent cet objet sous le nom de *caiere grisse* (chaire grise); sans doute à cause de la couleur des grès avec lesquels on l'a construite.

Les Flamands aiment trop le merveilleux pour ne point expliquer par l'intervention du diable l'origine de la Chaire Grise; et voici la tradition répandue à cet égard.

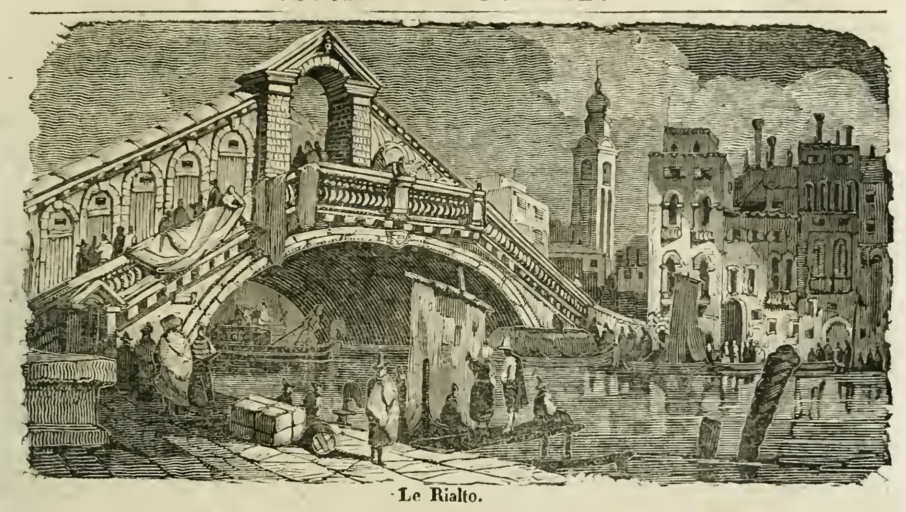
Lorsque Saint Vaast, l'apôtre de la Flandre, vint prêcher le christianisme dans ce pays barbare, ses miracles, bien plus encore que ses prédications, convertissaient les sauvages Nerviens. Satan poussa des cris de douleur en voyant ceux qu'il regardait naguère comme une proie certaine courir au-devant du saint évêque, et recevoir de lui le baptême et la vraie foi. Il résolut, pour maintenir sa puissance chancelante, d'opposer miracle à miracle; et, pour cela, il fit tomber le feu du ciel sur le château d'Esnes, dont il ne resta bientôt plus pierre sur pierre.

Le baron d'Esnes, propriétaire de ce manoir, était un nouveau converti; il courut tout en larmes se jeter aux pieds de Saint Vaast, en le suppliant de reconstruire son château par un miracle. Le saint répondit au nouveau chrétien par une remontrance paternelle, et lui prêcha la résignation aux décrets de la volonté divine.

Comme le baron d'Esnes s'en revenait triste et désappointé, le diable lui apparut. Il s'offrit de reconstruire en une nuit le château brûlé, si le baron voulait abjurer sa religion nouvelle. Le baron accepta le parti, et, le lendemain, à la grande surprise de tout le pays, le château d'Esnes, reconstruit d'une façon nouvelle, apparut au lieu des ruines fumantes et des débris qui la veille couvraient la terre.

Une merveille si grande ébranla beaucoup les témoins du refus qu'avait fait Saint Vaast d'en opérer une semblable. L'apôtre, pour détruire cette mauvaise impression, se rendit au château d'Esnes; et, comme on lui en refusa l'entrée, il s'adossa contre les fortifications, pour parler à la foule accourue de toutes parts. Tandis que le saint homme faisait une exhortation à ces chrétiens chancelans dans leur foi nouvelle, un rayon brûlant de soleil vint tomber sur la tête chauve du vieillard : soudain, quatre anges descendirent des cieux, et construisirent autour de lui la Chaire Grise. A ce miracle, dont plus de quatre mille personnes furent témoins, dit la tradition, les blasphèmes se changèrent en prières; et tous ceux qui n'avaient point encore reçu le baptême le reçurent aussitôt des mains de Saint Vaast. Le baron d'Esnes ne put résister lui-même à cette preuve de la puisssance de Dieu; et le diable, confus et chassé avec quelques gouttes d'eau bénite, s'en retourna aux enfers.

F. DUVERGER, IMPRIMEUR, RUE DE VERNEUIL, N. 4.



Le Rialto.

VENISE.

PAR MADAME SOPHIE GAY.



Me voici à Venise, dit lord Byron, sur le pont des Soupirs. De chaque côté, j'aper-« çois un palais, une prison; je crois voir » sortir la ville du milieu des vagues comme » si la baguette d'un enchanteur l'eût éle-» vée! Tout à coup des milliers d'années » étendent leurs ailes sombres autour de moi, et une gloire » mourante répand quelques faibles rayons sur ces temps » éloignés où tant de contrées, humbles sujettes de Ve-» nise, admiraient ses monumens de marbre, son lion re-» doutable, et où la reine de l'Adriatique dictait des lois » aux îles nombreuses qui formaient ses domaines. »

» Elle semble la Cybèle des mers, apparaissant dans le » lointain, couronnée d'un diadème de tours, et comman-» dant avec majesté aux flots et aux divinités de l'Océan... » Venise, le rendez-vous de tous les plaisirs, le temple des » divertissemens de l'Italie et de toute la terre; c'est pour » nous un trophée qui ne périra point avec le *Rialto*; *Shy-» lock*, *Pierre* et *Othello* ne peuvent se perdre dans le tor-» rent des âges. Ce sont là les pierres centrales de ce monu-» ment, et, tout serait détruit, que le rivage solitaire serait » encore peuplé pour nous. »

Voilà bien la Venise du poète, riche de souvenirs et belle de sa misère. Mais que la Venise du simple voyageur est différente, et que l'habitant des cités a peine à se faire à ces rues stagnantes d'où s'exhalent, dans les grandes chaleurs, c'est-à-dire durant la moitié de l'année, une odeur pestilentielle qui souvent oblige les promeneurs, cachés dans la gondole, à se munir d'un flacon de vinaigre, et à entremêler la conversation la plus animée d'exclamations peu romanesques. D'abord les yeux sont surpris par l'aspect nouveau de ces palais aquatiques, de ce pont de Rialto, qui semble un arc de triomphe érigé à la gloire de tout voyageur, de ces balcons de marbre qu'on se représente encore pavoisés comme au temps où Napoléon vint promener sur ces vastes canaux sa gondole impériale. Tant de grandeur passée, tant d'obstacles vaincus inspirent cette sorte de respect qu'on porte à tous les grands travaux des hommes. Mais, ce tribut payé à la vanité humaine, comme on revient vite à l'amour de la nature, avec quel empressement on va chercher au *Lido* quelques pauvres arpens de terre couverte d'un peu d'herbe, et où l'on puisse mettre un cheval au trot; et que, de retour à son auberge, on paierait cher le bruit d'une charrette roulant sur le pavé, et même l'éloquence énergique du charretier qui fouette ses chevaux; enfin le moindre souvenir de la vie naturelle.

Venise, comme tout ce qui est factice, devait mourir avec le luxe de ses nobles et le mystère de son gouvernement. Venise n'était qu'une ville fantastique dont les enchantemens ont dû cesser au premier cri de *vive l'égalité!*

En arrivant chez cette feue reine des mers, un volume de Byron à la main et chantant les stances de Casimir Delavigne, on se monte la tête et l'on prend chaque glapissement des crieurs de poissons, pour les chants harmonieux du Tasse; on se transporte en imagination dans le palais d'Armide que ceux du célèbre *Palladio* pourraient à la rigueur rappeler. Mais un douanier autrichien vous ramène bientôt, par son inquisition, à tout le positif du temps présent; et, quand, après deux heures d'une visite pendant laquelle vous voyez chacun des effets de votre malle menacé d'être englouti dans les lagunes, votre barque, escorté d'un surveillant politique, s'arrête au petit port de votre hôtel, vous avez déjà perdu toutes vos illusions poétiques. Alors l'aubergiste, que vous questionnez, vous répète, les larmes aux yeux, ce qu'il raconte tous les jours, à chaque voyageur qui lui arrive, des malheurs de son pays et du regret qu'il éprouve de voir les palais déserts et les *plombs* occupés comme du temps du Tribunal des Dix.. Il vous donne un guide pour vous conduire à la place Saint-Marc; et, vous faisant passer par ce qu'il appelle l'intérieur de la ville, alors vous vous trouvez dans de petits corridors ornés de chaque côté par des boutiques dont vous accrochez, sans le vouloir, toutes les marchandises, depuis le mouton sanglant jusqu'au fromage parfumé. Vous admirez la place Saint-Marc; mais de quelle tristesse n'êtes-vous point saisi, en apprenant que les petits appartemens qu'on voit au-dessus des boutiques dont cette place est bordée sont maintenant l'asile de tous ces nobles Vénitiens que leur ruine force à abandonner leurs palais magnifiques et les galeries où le gardien solitaire vous montre encore avec orgueil les chefs-d'œuvre du Titien et du Tintoret! Quels regrets amers! Survivre à la gloire, à la richesse, à la liberté de son pays! Assister à son agonie et n'oser pleurer sa patrie devant ceux qui la tuent!! Eh! bien, encore ému de ce désespoir, on se fait présenter chez la comtesse B...., où la plus aimable

hospitalité vous attend, vous y trouvez le marquis........ Tous deux s'adorent depuis quarante ans; ce sont les mêmes soins, les mêmes craintes, les mêmes dépits, la même passion, le même bonheur que s'ils etaient encore dans leur printemps. Et vous, voyageur français, philosophe, philantrope, libre et constitutionnel, en contemplant cette félicité inconnue à Paris, vous parlez de ce triste séjour le cœur plein d'envie.

ÉPHÉMÉRIDES UNIVERSELLES.

ANNIVERSAIRES HISTORIQUES ET NÉCROLOGIQUES.

1er octobre 1789.—*Déclaration des droits de l'homme et du citoyen en France, par l'Assemblée Constituante.*

2 octobre 1647. — *Mort du maréchal de Gassion.* Guerrier intrépide, infatigable, homme plein d'audace et de ressources Lorsqu'on opposait au cardinal de Richelieu quelques difficultés sur les opérations militaires, il répondait : Gassion les lèvera. C'est le même Gassion qui disait à ceux qui l'engageaient à se marier : « Qu'il ne faisait pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. »

3 octobre 1569. — *Bataille de Moncontour*, où Coligny, général protestant, fut battu par les catholiques.

4 octobre 1590. — *Mort de Cujas.* Il avait professé le droit, sous Charles IX et Henri III, à Bourges, où sa renommée attirait un immense concours d'étudians. Il a fait une révolution dans la science et dans l'enseignement du droit, en éclaircissant l'explication des lois romaines.

5 octobre 1724. — *Mort de Dufresny, auteur comique français.* Aussi prodigue que spirituel, Dufresny, dont les ouvrages sont aujourd'hui peu connus, fatigua la libéralité de Louis XIV, qui disait souvent : « Il y a deux personnes que je n'enrichirai jamais : mon valet de chambre Bontems et le poëte Dufresny. »

6 octobre 1825. — *Mort de Lacepède, naturaliste français.* Né à Agen, en 1756, il a laissé de nombreux et volumineux ouvrages sur l'histoire universelle, sur l'ichtyologie et sur l'art musical. C'était un homme prodigieusement laborieux : on raconte de lui qu'il ne dormait que deux heures par nuit, afin de donner plus de temps à ses travaux.

7 octobre 1798. — *Bataille de Sédyman.* Desaix, à la tête d'une faible division de deux mille hommes, bat Mourad-Bey, qui commandait cinq mille cavaliers et sept à huit mille fantassins, près du village de Sédyman dans la Haute-Egypte.

8 octobre 1804. — *Dessalines est proclamé empereur d'Haïti.* Dessaline était un nègre enlevé sur la côte d'Afrique par un vaisseau négrier et transporté à Saint-Domingue, où, jusqu'à la révolution de 1790, il demeura esclave. Après l'enlèvement de Toussaint-l'Ouverture, qui fut conduit en France comme prisonnier d'état, Dessalines fut nommé généralissime de l'armée noire. Il chassa les Français de la plupart des points qu'ils occupaient dans l'île; et, singeant Napoléon auquel Toussaint avait déjà écrit sous cette formule ambitieuse : *Le premier des Noirs au premier des Blancs*, il se fit tour à tour proclamer gouverneur, général à vie, puis empereur, sous le nom de Jacques Ier. Son règne fut de courte durée.

9 octobre 1799. — *Débarquement de Bonaparte, revenant d'Égypte, à Fréjus.*

10 octobre 1531. — *Mort de Zwingle.* La réforme, dont Luther donna le signal en Allemagne, et que Calvin consomma en France, fut entreprise en Suisse par Zwingle, curé de Zurich, qui ne se bornait pas à défendre sa cause par les controverses de la théologie, et qui, les armes à la main, mourut à la bataille de Cappel.

11 octobre 1809. — *Mort de Dugazon.* Ce nom rappelle non-seulement un acteur à verve comique et bouffonne, mais un diseur de bons-mots, un inventeur de mystifications, dont les plus amusantes sont devenues populaires. A l'époque de la révolution, Dugazon avait joué, en quelque sorte, un rôle politique, en acceptant la place d'aide-camp du fameux brasseur Santerre, commandant de la garde nationale de Paris. Lorsqu'il reparut sur la scène, après le 9 thermidor, le parterre voulut lui faire expier les fonctions publiques qu'il avait momentanément remplies; mais, jetant à bas sa casaque de valet; « Je ne suis plus que citoyen, dit avec fermeté » Dugazon; que celui qui a quelque reproche à me faire se » présente; je suis prêt à lui répondre sur tous les tons. »

12 octobre 1690. — *Mort de Jacques Savary.* Ce négociant est une des gloires du commerce français. Il eut une grande part à la fameuse ordonnance de 1673, rendue sous Louis XIV, et qui forme une espèce de code commercial. Deux ans après, il publia *le Parfait Négociant*, ouvrage qui fut longtems cité comme autorité dans les tribunaux.

13 octobre 1815. — *Exécution de Joachim Murat.* Après la catastrophe de Waterloo, aveuglé par sa vanité ambitieuse, Murat se laissa persuader que sa présence révolutionnerait son ancien royaume de Naples, comme Napoléon venait de révolutionner la France. Quittant la plage de la Provence, devenue inhospitalière pour lui depuis la rentrée des Bourbons, il alla descendre en Corse, puis sur la côte de Calabre avec une trentaine d'hommes. Saisi, jeté en prison, livré à une commission militaire, il recevait la mort quatre jours après son débarquement. « Visez au cœur, respectez le visage, » dit-il aux soldats en commandant le feu.

14 octobre 1805. — *Combat d'Elchingen.*

15 octobre 1564. — *Mort d'André Vésale, anatomiste belge.* C'est à lui qu'on doit d'avoir bravé le premier les préjugés qui s'opposaient à ce que les cadavres fussent utilisés pour l'étude de l'anatomie. Pour la première fois, a dit un de ses biographes, les organes de l'homme se trouvèrent décrits, tandis que jusques-là on s'était contenté d'anatomiser les singes, le porc, et d'autres animaux réputés semblables à l'homme. Aussi l'admiration fut-elle universelle; de toutes parts, les élèves accouraient aux lieux où professait Vesale. Né à Bruxelles, en 1514, d'un apothicaire, Vesale, devenu le premier médecin de Charles-Quint et de Phillippe II, périt victime des persécutions de l'inquisition espagnole. On prétendit qu'en ouvrant le cadavre d'un gentilhomme pour découvrir les causes de sa mort, le cœur avait palpité sous le tranchant du scalpel; il y avait donc homicide, et Vesale devait l'expier par la mort. Les prières du roi firent commuer cette peine en celle d'un pélerinage à la Terre-Sainte. Après d'étranges vicissitudes qui marquèrent son voyage à Jérusalem, Vesale mourut de faim dans l'île de Zante où le jeta un naufrage.

16 octobre 1795. — *Bonaparte est nommé général de division*, après être resté stationnaire pendant vingt-deux mois dans le grade de général de brigade.

17 octobre 1797. — *Traité de Campo-Formio.*

ANECDOTES.

GARRICK ET PRÉVILLE.

Deux beaux noms dans l'histoire du théâtre! Vous savez bien : Préville, comique si plaisant et si vrai; si vous êtes trop jeune pour l'avoir vu briller sur la scène, votre père, à son défaut, le sien ou votre aïeul, vous aura raconté ses hauts faits dramatiques. Quant à Garrick, sans doute ils ne l'ont point connu, et peut-être serez-vous curieux d'apprendre quelque chose de lui.

Garrick, l'ornement de Covent-Garden, vint en France. C'était au milieu du dernier siècle. L'accueil qu'il reçut fut des plus brillans. Grands seigneurs, poètes et comédiens, tous à l'envi le fêtèrent.

Raconter les détails de cette honorable hospitalité, énumérer les petits soupers qui se disputèrent le spirituel Anglais, décrire les châteaux où fut improvisée pour lui la comédie de bonne maison avec ses chevaliers en livrée et ses marquises en cornette, divulguer les mystères des loges

de Messieurs les Comédiens du Roi, auxquels fut promptement initié leur illustre confrère, tout cela serait bien long, et bien ennuyeux sans doute. Un tête-à-tête de Garrick et Préville est plus gai peut-être. Voyons.

Ils étaient à cheval tous les deux, sur une grande route aux environs de Paris. Où allaient-ils? Je l'ignore : probablement, chez quelque riche habitant des maisons d'alentour, curieux sans doute de juger par lui-même du talent et de l'esprit de Garrick, dont on racontait merveille. Que faire en voyage, court ou long, si ce n'est causer? Les comédiens causaient donc, et de quoi, s'il vous plaît? Du théâtre sans doute et de leur art, dont ils étaient également épris.

Tout à coup Préville se dandine sur sa monture, il donne à droite et à gauche de sa tête en apparence alourdie, et sa bouche articule des mots informes qui ressemblent à des lazzis. Fantaisie d'artiste! il répétait un rôle, et l'adaptait à sa situation présente : un homme ivre, enfourché sur un indocile coursier; c'était un sujet original d'imitation.

Garrick applaudit; mais il fit observer à son camarade qu'il lui manquait encore un détail pour compléter la ressemblance : *ses jambes n'étaient pas avinées.*

« Que j'essaie à mon tour, ajoute-t-il. Parbleu! je vois » cela d'ici. Quelque gentillâtre provincial qui revient de la » ville, où l'hôte des Armes d'Angleterre vend d'excellent » vin de Porto. Trois ou quatre bouteilles suffisent pour endommager la raison et l'équilibre de celui qui n'a point » d'ordinaire cave pleine et fournie; et mon homme chancelle sur son bidet, qui trotte à l'aventure sur le chemin de » l'écurie »

Voilà donc Garrick qui s'identifie de mieux en mieux avec son aimable modèle, qui se laisse aller par toutes les phases successives de l'ivresse. Une ivresse britannique, vous comprenez : de farouches *goddam*, avec les gestes à l'avenant.

Puis c'était un retour vers les joies de la taverne, un soupir envoyé de loin au cellier de maître Tomkins, l'hôte supposé, et quelque énorme plaisanterie sur ses prix courans.

Les jambes aussi comprenaient parfaitement leur affaire. Mon Dieu! vous vous en ferez aisément une idée, car il n'est certes pas que vous n'ayez vu, un jour de marché, quelque marchand de bœufs, sortant du chef-lieu de canton où ses compères ont avec lui amplement arrosé de vin du cru le contrat de vente de trois génisses ou d'une douzaine de veaux. Que chacun dessine donc à sa guise et dans son esprit les évolutions chancelantes de deux pieds que l'étrier ne peut retenir, et qui volent de la tête à la croupe, sans laisser au cheval un instant de repos.

Tant il y a, que Garrick, épuisé, après avoir perdu chapeau, perruque et cravache, tomba sans vie dans un fossé où son compagnon de voyage, mettant pied à terre, s'arrêta plein de craintes sur les suites de cette lourde chute.

Heureusement tout cela n'était qu'une comédie. Préville embrassa gaiement l'ivrogne, bien vite ressuscité par la réflexion que l'heure du dîner n'était plus éloignée. Le Français s'avoua vaincu, et rit de bon cœur, plus franchement que vous ne le ferez sans doute; car Garrick était un grand acteur, et ma plume n'a, pour représenter cette parodie triviale, qu'un peu d'encre et cette colonne de journal.

HISTOIRE NATURELLE.

MARIE-SYBILLE MÉRIAN, OU LE PEUPLE INCONNU, par M. Charles Nodier.

Quand le général suédois Rosander eut consommé en folles dissipations l'immense fortune que lui avait laissée son beau-père Mathieu Mérian, conseiller de l'électeur de Mayence, il ne vit plus d'autre parti à prendre que d'aller cacher sa misère trop méritée dans une contrée où les yeux des hommes ne le suivissent pas; mais il commença par assurer la vie d'un fils presque au berceau qui avait coûté le jour à sa mère, en allant le déposer entre les mains protectrices de la fameuse Marie-Sibylle Mérian, grand'tante de cet enfant, dont le talent riche, exact et soigneux sera l'éternel désespoir des peintres d'histoire naturelle. La bonne Marie-Sibylle accueillit le petit Gustave de Rosander comme un fils que Dieu lui donnait; car elle n'avait eu que deux filles de son mariage malheureux avec André Graff. Gustave, aimé, caressé, nourri dans les bonnes études, vint si parfaitement à bien qu'il ne lui aurait rien manqué pour remplir tous les vœux de sa vieille mère adoptive, s'il avait témoigné un peu de penchant à observer avec elle ses insectes et ses papillons chéris; mais le maussade n'en voulait pas entendre parler; et, à douze ans, il aurait à peine distingué le ver-à-soie hâve et blafard de la pompeuse chenille du tithymale.

— « Il vous est bien aisé, tante-grand', » lui dit-il un jour avec une aigreur dont il s'accusa depuis fort amèrement auprès du chevalier Linnée, son contemporain, son compatriote et son ami; « il vous est bien aisé, vraiment, de par» ler des merveilleuses beautés de la nature, vous qui » avez pu les admirer sous le ciel de Surinam; mais, si vous » aviez à cœur de me faire partager votre enthousiasme, il » fallait m'y envoyer avec ma tante Dorothée, et ne pas me » retenir dans ces lagunes hideuses, au milieu de vos larves, » de vos chenilles et de vos cocons que je n'ai, grâce à » Dieu, regardés de ma vie, tant le dégoût que ce spectacle » m'inspire est pénible à dévorer. J'aime à croire qu'il y » a sur la terre des pays favorisés et des races d'élection » sur lesquelles Dieu a déployé sa puissance; mais, si le » monde entier ressemblait à ce que j'en ai vu, il ne me » paraîtrait guère digne de la peine que le Seigneur a prise » à le faire. Je vous demande pardon, ma respectable mère, » de contrarier ainsi vos idées; je ne cherche qu'à m'in» struire et ce n'est pas tout-à-fait par ma faute que la na» ture ne me paraît pas revêtue des merveilleuses couleurs » que lui prêtent vos pinceaux. »

Sibylle ne jugea pas à propos de heurter de front les opinions de Gustave, parce que c'est un mauvais moyen d'éclairer l'ignorance présomptueuse des jeunes gens, qu'il est plus facile de conduire à la vérité par une instruction progressive. Elle sourit et l'embrassa.

» S'il ne s'agit que de cela, répondit-elle, et que tu aies » un peu de confiance en mes récits, je ne suis pas en peine » de dissiper tous les doutes qui se sont élevés dans ta petite » tête sur la sagesse et la puissance du créateur. Je n'userai » pas même pour cela du privilége commun des voyageurs, » qui n'enragent pas pour mentir quand ils reviennent de » loin. Tu sais bien que je n'en impose jamais. Le peuple « d'élection que tu as deviné par un heureux instinct existe » réellement, et je l'ai vu moi-même en courant le monde, » si bien que tu peux t'en rapporter à ma relation avec plus » d'assurance encore que si tu la lisais dans les superbes » cosmographies de ton fameux trisaïeul Théodore de Bry; » car, ce qu'il n'a fait que peindre, j'ai pu l'observer de » très-près et avec beaucoup de soin. »

— » Oh! que j'aurais de plaisir, chère maman, s'écria » Gustave, de vous entendre raconter ces belles choses! »

— » Je le veux bien, reprit Sibylle, et je te réponds » qu'elles passeront de beaucoup l'idée que tu peux t'en » former. Imagine-toi d'abord que, dans ce peuple-là, tout le » monde naît adulte et parfait, sans subir aucun des inconvéniens d'un âge d'apprentissage et de faiblesse. »

— » Cela devait être ainsi, dit Gustave, dans une espèce » véritablement favorisée du ciel. »

— » Ce n'est rien encore; tout le monde y naît vêtu, » mais non pas d'une folle plume comme les oiseaux, ou » d'une toison grossière comme les brebis. Ces gens-là viennent sur terre habillés de pompeux accoutremens drapés » et flottans comme la toge des sénateurs, ou brillans et » polis comme l'armure des chevaliers. Il y en a qui sont

» brodés de points si délicats et si habilement nuancés en » leurs couleurs, que l'aiguille et la trame des fées n'ont » jamais rien produit de pareil. Il n'est pas rare d'en trou- » ver qui étalent dans leurs parures tout ce que le corail, » le jais, le lapis et l'or ont de plus éclatant, et d'autres » danslesquels tous ces reflets se confondent, avec une har- » monie inexprimable, en mosaïques chatoyantes qui » n'ont point de nom parmi les hommes. On en voit » enfin qui portent plus loin les raffinemens de ce luxe ma- » gnifique, et dont la robe est émaillée de plus de rubis, » de saphirs, d'améthystes, d'émeraudes et de diamans » que M. Tavernier n'en a compté dans le trésor du grand » Mogol. J'oserais à peine te parler après cela des panaches » ondoyans qui ombragent leurs couronnes, parce que » c'est une chose de peu de conséquence auprès des autres; » mais le tout compose un ensemble éblouissant à regarder. »



— » Je vous avoue que j'aurais bien de la peine à croire » ces miracles, répondit Gustave, si ce n'était vous qui les » attestiez; mais il faut remarquer aussi, ma bonne amie, » que jusqu'ici vous ne m'avez parlé que des rois.»

— » C'est que je me serai mal exprimée, continua Si- » bylle. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait chez eux des » castes plus simples et dont les atours, d'ailleurs élégans, » offrent un peu moins d'appareil; mais, comme ils sont » tous égaux, et que c'est d'ailleurs à la nature elle-même » qu'ils sont redevables de leurs richesses extérieures, on » ne s'étonne pas de trouver ce faste involontaire dans les » états les plus communs. J'ai vu de simples charpentiers » qui ont des robes de pourpre relevées par des camails de » velours noir, et des maçons enveloppés de balandrans de » soie, comme des bourguemestres. Ceci n'est cependant » qu'une faible partie de leurs avantages. Comme ils ont » des ennemis nombreux, ce qui est malheureusement pro- » pre à toutes les créatures, croirais-tu que le seigneur a » daigné les munir d'avance des armes nécessaires pour se » défendre, et qu'il n'y en a pas un qui ne porte son arse- » nal avec lui?...»

— » Et quelle arme le Seigneur leur a-t-il donnée?» s'é- cria le jeune gentilhomme suédois, qui sentait bouillonner dans ses veines le sang belliqueux de ses ancêtres.

— » Toutes celles, Gustave, qui sont à l'usage de » l'homme et bien d'autres que l'homme ne connaît pas, » tellement que je ne saurais t'en communiquer l'idée sans » te les faire voir: des casques, des morions, des cuirasses, » des boucliers, des sabres, des coutelas, des épées, des » stylets, des poignards hérissés de pointes qui se rebrous- » sent, et déchirent en se retirant la blessure qu'ils ont ou- » verte. Certains portent sur eux des acides brûlans qui dé- » vorent tout ce qu'ils touchent et des poisons subtils qui » font mourir leurs agresseurs, quoiqu'ils aient en général » plus de goût pour les parfums; et ceux que les plus co- » quets exhalent au loin feraient envie à l'ambre et à la » rose. Pour revenir à leurs moyens de défense, il n'y a » personne dans ce peuple qui ne soit pourvu de tenailles » vigoureuses et bien acérées dont ils percent, coupent et » broient les membres de leurs adversaires.

» Je t'en montrerais certains dont la casaque de guerre » est toute semée d'épines raides et pénétrantes, d'autres qui » marchent protégés par trois lances fermes, longues, ser- » rées, inséparables comme la phalange de Macédoine. Ils » connaissent aussi l'usage des armes à feu, et il est même » bien plus ancien chez ce peuple-là que chez nous; mais » ceux qui s'en servent ne les emploient que dans la re- » traite, à la manière des Parthes. J'ai assisté souvent aux » exercices de ces arquebusiers, et j'ai même eu l'occasion » de les voir en bataille. Je me souviens d'en avoir re- » marqué un qui fit plus de trente décharges dans une » demi-minute, ce que les tireurs les plus habiles tiennent » pour presque impossible. A la fin il s'arrêta, probablement » à défaut de munitions, et bien lui en prit, pour échap- » per aux assaillans, de se fier à ses ailes.»

— » Attendez, ma tante, au nom du ciel! » interrom- pit brusquement Gustave. « Le peuple dont vous parlez a » donc des aîles...»

» J'avais oublié de t'en instruire jusqu'ici, répliqua la » bonne Sybille. Dieu n'aurait pas laissé sur lui un pareil » avantage aux oiseaux. Bien plus, il a des tribus puis- » santes qui sont tout autrement douées. Combattues sur » la terre par un ennemi supérieur en nombre, elles se » précipitent dans les airs comme je te le disais. Si l'armée » rivale jouit du privilége de les suivre et menace de les » rejoindre dans ces campagnes infinies, les escadrons fu- » gitifs se contentent de replier leurs ailes inutiles sous le » dos de la cuirasse, et plongent au fond des eaux. Là, ils » s'organisent en flottille vivante; car ils ont avec eux, dans » leur bagage portatif, des nacelles légères, des petits bâti- » mens de course rapides comme le regard, des esquifs ca- » rénés comme des vaisseaux de haut-bord qui triomphent » des courans à force de rames; et où d'intrépides naviga- » teurs s'avancent, à rangs pressés, en brandissant le » glaive inflexible que la nature a fixé sur leur poitrine.»

— » Cela est prodigieux, dit Gustave; mais ces avanta- » ges ne sont-ils pas payés au prix de quelques graves in- » convéniens? Leurs organes valent-ils les nôtres?»

— » Garde-toi bien d'en faire la comparaison, répartit » Sibylle; elle serait trop humiliante pour nous. Je te » parlerai seulement de leurs yeux qu'une cornée solide, » épaisse, inoffensible et cependant diaphane, met à l'abri » de tous les accidens extérieurs. Ils sont presque toujours » prédominans et disposés latéralement, de manière à em- » brasser, ou peu s'en faut, toute la circonférence de l'ho- » rizon, et leur globe, ordinairement taillé à facettes, per- » çoit les objets par une incroyable multitude de regards

» divergens, dont chacun revient peut-être éveiller une
» sensation. Tu me demanderais volontiers aussi, je n'en
» doute pas, s'ils savent pratiquer nos industries et mettre
» à profit les matériaux que la création nous fournit. Ce
» sont bien là d'autres miracles! Que te dirais-je de la savante
» économie de leur architecture, de l'habile ordonnance de
» leurs fortifications, des ressources inépuisables de leur stra-
» tégie, de la variété de leurs artifices de chasse et de pêche?
» Que te dirais-je de la perfection de leurs instrumens, de
» la légèreté de leurs tissus, de la délicatesse exquise de
» leurs ciselures, du fini de leurs moindres ouvrages, qui
» ne soit infiniment au-dessous de la vérité? Il faut vivre
» parmi eux comme je l'ai fait, Gustave, pour savoir les
» admirer. »

— » Je les verrai certainement, » dit Gustave, en prenant l'attitude résolue d'un homme qui entreprend un voyage lointain à ses risques et périls. « Mais où habite ce peuple
» extraordinaire, continua-t-il? Faut-il l'aller chercher bien
» au-delà de Surinam? »

» Nous le verrons dès demain, si tu veux en prendre la
» peine, répondit Sybille. Il habite partout, sur la terre
» où nous marchons, dans le ruisseau qui baigne nos prai-
» ries, dans l'air que tu respires. Il habite le calice d'une
» fleur qui vient de s'ouvrir, et jusqu'à la goutte de rosée
» qui tremble suspendue à ses pétales; il frémit dans le sa-
» ble; il murmure sous le gazon; il danse et tourbillonne
» dans un rayon du soleil. Mon armée navale a jeté l'ancre
» dans une mare prochaine; mes arquebusiers sont retran-
» chés sous une pierre du jardin. Je te parlais des insectes. »

Gustave un peu piqué se mordit les lèvres; mais il ne voulut pas en avoir le démenti. Dès le point du jour du lendemain, il se mit en route avec sa grand'tante vers le peuple inconnu dont elle lui avait appris l'existence, muni pour toute arme et pour tout équipage d'un petit filet de gaze.

Il prit goût à ses découvertes qui devenaient tous les jours plus instructives, plus amusantes et plus gracieuses: et, quand la mort lui eut enlevé sa bonne parente, le 13 janvier 1717, il sentit qu'il n'aurait jamais pu s'en consoler, si elle ne l'avait introduit auparavant au milieu du peuple inconnu, dont l'étude assidue lui fournissait tant d'agréables loisirs et de douces consolations.

Gustave de Rosander vécut long-temps. Il fut savant, c'est peu de chose; il fut célèbre, ce n'est rien; il fut tranquille, parce que les goûts simples donnent la paix du cœur; il fut bon, parce que l'amour de la nature est un acheminement à la vertu; il fut heureux, parce que le calme de l'esprit et la bienveillance de l'ame composent le seul vrai bonheur de l'homme. Cela, c'est tout.



HISTOIRE.

EXÉCUTION DE JANE GREY,

par M. Frédéric Soulié.

Le jour commençait à pénétrer dans une chambre basse d'une maison située dans la rue de Guild-Hall. Aussi entendait-on la voix grondeuse d'un homme qui, du haut d'une échelle qui conduisait à l'étage supérieur, excitait la lenteur de quatre ou cinq valets, en train de faire leur toilette. Comme ils finissaient de s'habiller, celui qui semblait leur maître descendit. Un des valets lui présenta une hache,



qu'il examina avec soin. Il promena ses regards autour de lui, et demanda brusquement où était maître Fayry. Celui-ci, entrant aussitôt, se plaça en face de son maître; comme lui, il portait une hache resplendissante; il s'était posé comme quelqu'un qui s'offre à l'examen d'un supérieur et d'un connaisseur à la fois, mais cependant avec la confiance d'un homme sûr de lui-même. Après l'avoir attentivement considéré, le maître lui dit avec un signe de satisfaction :

— C'est bien, Fayry, la tenue est bonne, mais ce n'est rien, mon garçon; songe à ce qui te reste à faire. J'espère que tu dois être content d'avoir quitté Edimbourg pour Londres, et d'avoir changé la peau tannée et coriace de tes lairds écossais pour la fine peau de nos seigneurs d'Angleterre?

— Je vous remercie, maître Jack, répondit le jeune homme; vous m'avez tenu plus que ne m'aviez promis.

— Et ce n'est pas la coutume dans ton pays, n'est-ce pas? Mais je veux être franc : assurément, quoique je désire t'avancer parce que tu m'es recommandé par lord Murray, je ne t'aurais pas cédé l'exécution d'aujourd'hui à Tyburn, si je n'avais eu affaire à la Tour. Sais-tu que c'est drôle, le même jour, sur le même billot, le grand-père, le père et le mari d'une reine; ça ne se rencontre pas comme un pou sur la tête d'un juif.

— Pardieu! répondit Fayry, vous avez encore la belle part; vous avez gardé la reine.

— Bah! répliqua maître Jack, avec une légère insouciance, une enfant de dix-sept ans, qui sera morte avant que je ne la touche. Si ce n'était la vanité du sang royal, je m'en soucierais comme d'un pot de petite bière. Je suis las de femmes; notre défunt roi Henri m'en a dégoûté.

—Mais dites-moi donc pourquoi on la sépare ainsi de sa famille, et pourquoi son arrêt sera exécuté dans l'intérieur de la Tour?

— Ils ont peur que sa jeunesse et sa beauté n'intéressent le peuple.

— Pourquoi donc, si elle est coupable, dit Fayry, le peuple s'intéresserait-il à elle?

— Parce qu'il y en a beaucoup qui croient que ses droits valent mieux que ceux de Marie Tudor, notre reine, et qu'il y en a aussi qui pensent que, lors même que ses droits ne seraient pas préférables, elle ne doit pas être punie de l'ambition de son grand-père, qui seul l'a mise en avant et l'a fait proclamer reine à son insu.

— Du diable si j'y comprends rien, reprit Fayry; il me semble à moi que, si lady Jane Grey a des droits au trône d'Angleterre, notre reine à nous, la belle Marie Stuart, en a de tout aussi fondés.

— Ce sont absolument les mêmes, répliqua maître Jack, avec cette différence que Marie Stuart, fille d'un roi étranger, est étrangère, tandis que Jane est de pur sang anglais.

— C'est une histoire embrouillée comme l'écheveau d'une fileuse irlandaise, reprit Fayry; et je ne veux pas me casser la tête pour la comprendre. Je chargerai ma hache de l'éclaicir pour moi et pour la reine Marie Tudor.

— Ah! voilà bien parler en rustre écossais, s'écria Jack avec mépris, en brutal qui frappe au hasard, sans savoir pourquoi.

— Eh bien! puisque nous avons une heure devant nous, expliquez-moi donc pourquoi lady Jane a été condamnée par le parlement qui l'avait reconnue.

— Écoute donc, dit maître Jack, et vous aussi, mes drôles, pour vous bien persuader que le sceptre des rois est comme la hache du bourreau. On n'y touche qu'à deux conditions, ou pour en frapper, ou pour en mourir. Lorsque notre saint roi, Henri VIII, mourut, il laissa trois enfans; notre gracieux souverain, Édouard VI, qui est mort il y a six mois, et ses deux sœurs, Marie notre reine, et la princesse Elisabeth. La première est fille de Catherine d'Aragon, et la seconde d'Anne de Boulen, que j'ai eu l'honneur de décapiter de ma propre main. Sans aucun doute, elles auraient dû succéder à leur frère Edouard, Marie d'abord, Elisabeth ensuite. Mais il était arrivé que le roi Henri VIII, leur père, en faisant casser ses mariages par le parlement, les avait toutes deux déclarées illégitimes et incapables de lui succéder. Ainsi, comme vous voyez, le trône manquait d'héritiers après la mort d'Édouard.

— C'est tout simple, dit Fayry; mais je ne vois pas comment cela donne des droits à lady Jane et à notre reine Marie Stuart.

— C'est pourtant bien simple, reprit maître Jack. Si Henri VIII était mort sans enfans, ou bien si ses enfans étaient morts ou avaient été déclarés illégitimes, comme cela est arrivé, à qui serait revenu le trône?

— Et pardieu! reprit Fayry, à Marguerite d'Angleterre, la sœur aînée du roi Henri.

— Et ensuite, ajouta Jack, à Marie d'Angleterre, sa sœur cadette, n'est-il pas vrai?

— Eh bien! dit Fayry...

— Eh bien! dit Jack, qui est-ce qui représente les droits de Marguerite, sœur de Henri VIII?

— Parbleu! s'écria Fayry enchanté de cette découverte, c'est notre reine Marie Stuart, sa petite-fille, puisque Marguerite épousa Jacques IV, notre roi, et en eut Jacques V, qui est le père de notre Marie. C'est donc Marie Stuart qui est la vraie reine d'Angleterre, puisqu'elle descend de la sœur aînée du roi Henri VIII.

— Doucement, reprit Jack; elle a été déclarée étrangère comme fille d'Ecossais; tandis que lady Jane, petite-fille de Marie, sœur cadette de Henri VIII, est de pur sang anglais.

— Comment cela se fait-il, répliqua Fayry; la princesse Marie a été mariée à Louis XII, roi de France?

— Sans doute, continua Jack; mais elle est devenue veuve, est rentrée en Angleterre, et y a épousé le duc de Suffolk, que tu as aujourd'hui dans ta fournée. De ce mariage naquit une fille qui a épousé lord Henri Grey, qui t'appartient aussi, et de ce nouveau mariage est née lady Jane Grey, qui me revient, et qui est la femme du jeune Dudley, que je te recommande particulièrement.

— A ce compte, reprit Fayry, et si la qualité d'étrangère doit définitivement exclure Marie Stuart du trône d'Angleterre, les droits de lady Jane me semblent incontestables.

— Doucement! doucement! s'écria de nouveau sir Jack. Voici la question. Pendant que les partisans de lady Jane la proclamaient reine, la fille aînée de Henri VIII, Marie Tudor, a fait comprendre au parlement que l'acte qui la déclarait illégitime était une iniquité épouvantable; on l'a reconnue propre à succéder à son père, et, 40,000 hommes d'armes aidant sa logique, elle a prouvé qu'elle avait raison, et que lady Jane était une coupable usurpatrice.

— Et c'est pour cela qu'on la tue, dit Fayry?

— Pour cela; quoique se soit ce vieux duc qui ait tout fait, tout jusqu'à la déclaration d'Édouard VI, qui désignait lady Jane pour son héritière.

— N'y en avait-il pas une d'Henri VIII en faveur de Marie Stuart, dans le cas où son fils Édouard mourrait sans enfans?

— C'est vrai; mais qu'elle regarde un peu où pareil titre a mené lady Grey, et qu'elle reste dans sa pauvre Écosse, sinon.....

— Bah! s'écria Fayry, profitez de l'occasion, vous n'en trouverez pas une pareille; on ne rencontre pas toujours sur le trône des reines qui prennent plaisir à tuer leurs rivales et leurs parentes.

A ces mots, ils se séparèrent; trois valets suivirent Fayry à Tyburn, un seul accompagna maître Jack à la Tour.

Le soir vint, Fayry rentra le premier, il était ferme et dégagé, il avait l'air content de lui; il appela tout haut maître Jack en arrivant, et fut étonné d'apprendre qu'il n'était pas rentré. Il plaisanta sur sa longue absence, disant qu'il était urgent de le remplacer, et qu'il devenait lent et paresseux. Pendant ce temps, la table se dressait et le souper fumait dans une immense marmite. Au milieu des propos joyeux de Fayry et des autres valets, la porte s'ouvre, et maître Jack se présente; il était pâle, morne, anéanti. Son valet tremblait derrière lui. Dès qu'il eût passé le seuil de la porte, il tira de dessous son manteau sa lourde hache, l'éleva au-dessus de sa tête et la lança de toute sa force prodigieuse sur le mur qui lui faisait face, la hache y pénétra profondément et le manche brandit longtemps comme tenu par une main convulsive.

— Exécration! s'écria-t-il! ce que j'ai fait est infâme!

Le silence remplaça la gaieté; on s'approcha, on voulut s'informer; mais il ne répondit pas, et se prit à répéter, en prenant sa tête dans ses mains:

— Miséricorde du ciel, c'est infâme, infâme, infâme!!!

Puis il prit une cruche de bierre, la but d'un seul trait et dit brutalement: — Soupons.

On s'assit; on le considérait avec une curiosité qui se brisait contre la sombre expression de son visage. D'abord il mangea goulument, avec colère; il but de même: puis il s'arrêta, son assiette resta pleine, son verre vide; il appuya sa tête sur sa main, ses traits s'amollirent peu à peu et Fayry se hasarda à lui dire:

— Eh bien! maître, qu'avez-vous?

— Fayry, lui répondit-il d'une voix émue, c'est infâme, te dis-je! c'est infâme! Imagines-toi que je suis arrivé dans la prison; on m'a introduit dans la salle où l'exécution devait avoir lieu, le billot était prêt, et trois gardes veillaient à chaque porte. A peine étions-nous arrivés, qu'une femme s'est présentée; c'était la princesse Élisabeth.

— La princesse Élisabeth, s'écria Fayry!

— Elle-même, que sa sœur Marie Tudor tient enfermée à la Tour depuis la conspiration de Wyatt, quoiqu'on n'ait rien trouvé qui l'accuse.

— Elle venait peut-être considérer le sort qui la menace.

— Je ne sais, reprit maître Jack; mais elle a longtemps mesuré la salle de l'œil; elle s'est approchée de moi, elle m'a examiné avec attention; puis elle a frappé du pied sur les dalles de pierre, — Cette salle est sourde, m'a-t-elle dit? — Les cris d'un enfant, lui ai-je répondu, n'y viendraient pas aux oreilles d'une mère. — Et le sang se lave aisément sur ces dalles, a-t-elle ajouté? — Quelques pintes d'eau, et il n'y paraît plus. Elle a souri; puis, oubliant

tout ce qui l'entourait, elle a appuyé sa main sur le billot, et s'est perdue dans ses réflexions. Peu à peu elles l'ont gagnée à ce point, qu'elle parlait tout bas; mais je n'ai pu entendre que cette parole qu'elle a dit en frappant le billot: — Après tout, c'est peut-être la meilleure base du trône. Aussitôt elle a ordonné à un soldat de la conduire dans l'appartement de lady Jane Grey, et elle est sortie. L'entretien a duré long-temps; car ce n'est qu'une heure après, qu'un officier de la Tour est venu nous dire de nous tenir prêts. Presque aussitôt lady Jane Grey a paru. J'avais entendu beaucoup parler de sa beauté; mais je ne me serais jamais figuré une si jeune femme, si noble et si fière. Deux prêtres de l'église romaine l'accompagnaient; l'un d'eux qui, depuis trois jours, lui avait été envoyé par la reine, afin de la préparer à la mort et la ramener à la foi catholique, n'ayant pu réussir à la persuader par ses trompeuses paroles, lui a adressé un discours formidable pour l'ébranler en présence du supplice. Il lui a montré le billot; ce forcené a pris ma hache, et la lui a passée sous les yeux avec d'atroces menaces de damnation éternelle; il l'a maudite et vouée aux enfers. Tous les assistans frémissaient; elle seule, calme et résignée, n'a pas semblé l'avoir entendu.

Monsieur, lui a-t-elle dit, je crois que chaque créature pèse, de son seul poids, dans la balance de la justice divine, et que les prières des hommes ni leurs malédictions n'allègent ni n'alourdissent le fardeau de ses fautes. On ne recommande pas une ame à Dieu comme un accusé à ses juges; on ne le séduit pas et on ne l'achète pas; c'est ce que Rome ignore ou ne veut pas savoir. Faites-moi donc grâce de ses indulgences et de ses menaces. Le prêtre s'est retiré en lui criant: — Meurs donc dans l'impénitence finale et la damnation éternelle! Elle a souri et s'est retournée vers un officier; elle a tiré une lettre de son sein, — Monsieur, lui a-t-elle dit, voulez-vous remettre cet adieu à ma sœur. — Madame, a répondu l'officier, je lui donnerai cette lettre quoi qu'elle puisse contenir, et malgré la défense de la reine Marie de laisser sortir aucun écrit tracé par vous dans cette prison. — Vous pouvez lire cette lettre, a répondu lady Jane. L'officier l'a ouverte et a paru d'abord fort embarrassé. — Y trouvez-vous quelque chose de coupable, a dit lady Grey, et l'adieu d'une sœur à sa sœur vous paraît-il redoutable à l'autorité de votre reine. — Ce n'est pas cela, a répondu l'officier en balbutiant, je ne saurais dire que cette lettre est coupable, car elle est courte, en caractères que je ne connais pas. — Oui, a dit tristement lady Grey, c'est un dernier hommage à mon culte, un adieu à mes douces occupations; oui, j'ai écrit cette lettre dans une langue étrangère, dans une langue éteinte et morte comme je serai bientôt. C'est celle de la belle Grèce qui célèbre ses jeunes filles couronnées pour être belles; c'est celle où j'ai appris le sacrifice d'Iphigénie, tuée sur l'autel où s'est élevée l'ambition de son père. Eh! bien, Monsieur, appelez sir Thomas, évêque de notre église d'Angleterre, enfermé dans cette prison, il vous lira cette lettre. Un garde alla chercher sir Thomas. Pendant ce temps, lady Jane Grey s'est promenée lentement dans la chambre, puis elle s'est arrêtée tout à coup comme entrait le lieutenant de la Tour. Eh! bien, s'est elle écriée, eh! bien, Monsieur. Elle n'a pas été plus loin, car le lieutenant semblait l'avoir comprise, il lui a répondu: — Tout est fini, Madame. — Tout, a-t-elle répété; puis elle a ajouté, en le regardant doucement, ils sont morts.... — Comme des héros, a dit le lieutenant. — Le duc? a dit Jane Grey — avec hauteur et dédain; — mon père, — calme et résigné? — et Dudley; — Dudley, en souriant et en montrant le ciel. — J'y vais, j'y vais, s'est écriée lady Jane, en tombant à genoux, j'y vais mon Dudley!

— C'est vrai qu'ils sont morts comme trois braves Anglais, dit Fayry, d'une voix émue, et puis après?

— Sir Thomas est arrivé, répondit Jack; il a pris la lettre, et l'a lue tout haut en anglais. Miséricorde du ciel! rien n'est si beau que cette lettre. La pauvre femme, elle plaint sa sœur, c'est elle qui meurt et qui encourage; c'est elle qui meurt et qui pardonne; c'est elle qui meurt et qui prie pour ceux qui la tuent. C'est que, Fayry, c'était affreux de voir cette jeune femme, au milieu de nous tous, des soldats avec des cuirasses, un prêtre avec ses habits pontificaux, moi, des geôliers, un tas d'hommes durs qui pleuraient tandis qu'elle était calme et tranquille.

— Et puis, s'écria Fayry.

— Et puis, comme on lui avait refusé une femme pour la suivre, c'est moi qui ai détaché sa coiffe, moi qui ai coupé ses beaux cheveux. Sur mon ame, Fayry, je tremblais comme un enfant; elle m'a parlé avec bonté: j'ai senti que le cœur me manquait, et, lorsqu'elle a été prête, j'ai demandé trois fois ma hache sans voir qu'elle était près de moi. Elle s'est arrêtée, comme pour me donner le temps de me remettre, et s'est dit à elle-même: — Béni soit Dieu, il vaut mieux mourir que tuer. Puis, elle s'est mise à genoux, j'ai mesuré la place, et j'ai frappé, mais comme un lâche, en fermant les yeux, et la tête....

— Est tombée, dit Fayry.

— Non, dit Jack, j'ai eu peur; et ce cou d'enfant, souple et faible comme un cou de cygne, n'a pas été tranché par cette hache, qui a nettement abattu la tête du fameux Gifford, dit le cou de Taureau.... il m'a fallu recommencer. Exécration! c'est infâme de tuer une si belle créature. Je me suis presque trouvé mal; et, lorsque nous avons été seuls, à laver le sang et à renfermer le billot, la princesse Élisabeth est rentrée, elle s'est arrêtée sur le seuil, a regardé dans la salle et nous a dit: — Bien, il n'y paraît plus! — Écoute, Fayry, si, comme on le dit, la reine Marie Tudor est malade et menacée de mort, et que sa sœur Élisabeth fasse, à son tour, casser la déclaration de son illégitimité et lui succède au trône, il y aura du sang versé sur ce même billot et dans cette même chambre, du sang royal, s'il le faut, le sang d'une femme, peut-être; mais, je te le jure, je m'abattrai plutôt la main que de recommencer un si terrible devoir.

— Vous me céderez donc la place, dit Fayry.

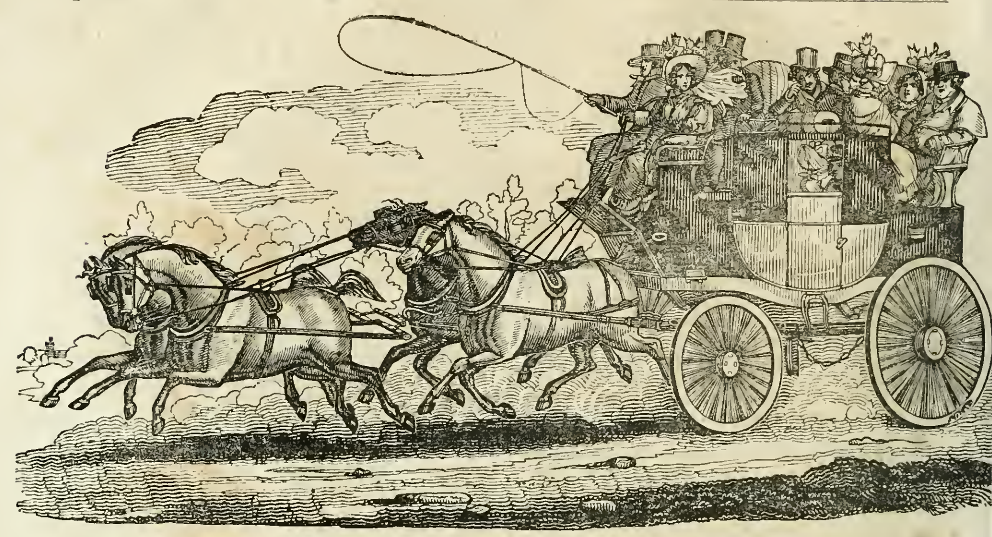
— Oui, s'écria Jack, et puisses-tu ne pas déshonorer ton état comme je l'ai fait aujourd'hui.

Vingt ans plus tard, quand Élisabeth fit exécuter Marie Stuart, Fayry, le bourreau, fut obligé aussi de s'y reprendre à deux fois.

DILIGENCES ET STAGE-COACHES.

Ce qui frappe surtout le voyageur en arrivant en Angleterre, c'est l'exquise propreté des routes et la réelle magnificence des voitures publiques. On dirait les allées bien sablées d'un beau parc et les calèches du seigneur qui roulent à leur aise sur ces voies commodes et faciles. Ce qui complète l'illusion, c'est la manière dont les voyageurs sont groupés. Voyez plutôt: il sont tellement entassés les uns sur les autres, suspendus d'une façon si gênante sur d'étroites banquettes, qu'on ne peut leur supposer l'intention de faire longue route dans cette singulière position. Pourtant le *stage-coach*, ainsi chargé, va courir tout d'une traite de Londres à Édimbourg, c'est-à-dire l'espace de 100 à 150 lieues sans s'arrêter. Aucun voyageur ne glissera de son siége aérien et personne ne se plaindra de la pluie battante qui, dans un pays où le ciel est constamment enveloppé de nuages, ne peut manquer de prendre quelques heures sur un trajet qui en dure plus de quarante-huit.

Londres expédie chaque jour 1400 voitures de cette espèce pour tous les points de la province; à 16 personnes par voiture, cela donne un mouvement quotidien de 22,000 voyageurs, sans compter les piétons, les cavaliers et les chaises de poste. La rapidité habituelle d'un *stage-coach* est de 9 à 10 milles à l'heure, 4 lieues environ.



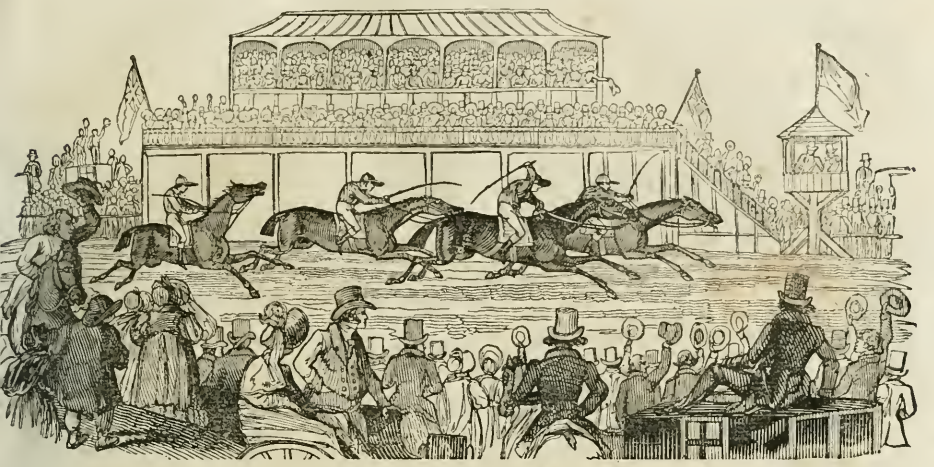
Les conducteurs des voitures publiques forment, en Angleterre, une classe à part. Aucune autre ne donne une idée plus exacte du type original de John Bull. Le cocher des *stage-coaches* est un homme d'une taille élevée, largement arrondie; sa face est vermeille et dodue; c'est lui qui a recueilli la mode surannée des bottes à revers et créé celle des chapeaux en guise de parapluie; ses autres vêtemens, taillés avec ampleur dans un drap chaud et propre, n'embarrassent en rien la liberté des bras et des jambes. Voilà pour le matériel; quant au moral, rien de digne et de grave comme le cocher du *stage-coache*. Son siége est un trône, il le sait parfaitement; et, s'il connaît quelqu'un qui puisse se comparer à lui, ce sont les quatre chevaux, au poil lisse, à l'encolure vigoureuse, à la jambe nerveuse et souple, qu'il regarde comme les ministres de son mobile empire.

Le postillon français est un personnage pour le moins aussi curieux que son émule d'outre-mer; mais vous connaissez tous ses bottes gigantesques, son castor de cuir ciré, sa veste tricolore aux mille boutons; et d'ailleurs, vous pouvez, plus bas, le voir hissé sur son noble porteur.

La diligence n'a point l'aspect brillant et léger du *stage-coache*. C'est une assez lourde machine; mais on prétend qu'elle offre plus de sûreté que le mince attirail de la seconde. En France, on aime à prendre ses aises lorsque l'on voyage. On laisse le grand air, avec ses agrémens et ses peines, au semestrier qui regagne sa garnison, ou bien à la villageoise qui vient demander une condition à la capitale; et l'on garde pour soi la jouissance de l'intérieur ou du coupé.

Paris est loin encore de compter, comme Londres, ses diligences par centaines, et nos chevaux franchissent rarement plus de trois lieues à l'heure. Mais, avec le goût et le besoin des voyages, s'accroissent aussi peu à peu chez nous la promptitude et la facilité des communications.





Courses de chevaux à New-Market.

MŒURS ANGLAISES.

MA PREMIÈRE VISITE A NEW-MARKET,

FRAGMENT INÉDIT DES MÉMOIRES DE LORD ***.

par M. Auguste Jullien.

On m'envoya donc à Cambridge et je suivis les cours de l'Université.

Fort commodément, ma foi! du grec et du latin, je m'en souciais peu; et les journaux avaient beau m'apporter leurs discours parlementaires, fort élégamment farcis d'allusions érudites aux traités de Cicéron, rien ne réveillait mon émulation. Je préférais Amabel, ma jolie jument grise, à tous les classiques des siècles d'Auguste et de Périclès.

Un matin, Frank Stapleton, fils cadet mais favori du marquis de **, vint me proposer une partie aux courses de New-Market qui devaient commencer deux jours après.

J'acceptai. De Cambridge à New-Market, la distance est courte. Le lendemain soir, nous nous installions dans une commode auberge, à grand'peine pourtant; car, prodigieuse était l'affluence des voyageurs, et Frank avait eu besoin des recommandations d'un ami pour obtenir la faveur d'une chambre à deux lits.

Un tel service valait une visite de remerciemens : du moins pensâmes-nous ainsi; et notre première affaire fut, dans la matinée suivante, de nous acheminer vers la demeure de M. John Buckle.

En route, nous vîmes tout New-Market. Jolie ville, ma parole, quoique petite. De superbes hôtels, mais des écuries plus magnifiques encore. J'ai toujours regretté de n'avoir pu y obtenir un siège dans le conseil commun. Ma première motion aurait eu pour but de réclamer l'érection, sur la place publique, d'une statue colossale représentant le type du cheval de course. Dans notre siècle où tous les bienfaiteurs de l'humanité obtiennent des monumens, c'est une notoire ingratitude, aux municipaux de New-Market d'avoir oublié le noble animal qui fait la gloire et la richesse de leur cité.

D'abord l'honorable M. Buckle n'était pas visible; mais Frank déclina son nom et la porte s'ouvrit. Dans un parloir somptueusement meublé, nous prîmes deux chaises et nous attendîmes quelques minutes. M. Buckle parut.

Quelle excellente caricature! Imaginez deux cuisses grêles, arrondies en ogives, terminées par deux pieds toujours en dedans et surmontées d'un torse imperceptible : la famine en personne sur les échasses de l'oiseau le plus effrontément cagneux qu'on puisse se figurer. Mais l'espèce de respect dont furent assaisonnées les premières paroles de mon ami arrêta sur mes lèvres un rire involontaire.

La séance ne fut pas de longue durée, car notre hôte fit entendre à Frank, dans un jargon presque inintelligible pour moi, que ses occupations l'empêcheraient de jouir de notre société aussi longtems qu'il l'aurait bien désiré.

Quand nous fûmes sortis : « Sais-tu bien, s'écria Stapleton, quel homme nous avons eu le bonheur d'entrevoir? » M. Buckle, mon cher Lionel, est le prince des jokeis; on » ne pourrait énumérer tous les prix qu'il a conquis dans les » courses. Tu ris sans doute de sa chétive apparence. Apprends que c'est là précisément la cause de sa gloire et de » la désolation de ses rivaux. Je pourrais t'en citer plus d'un » que l'espoir d'une maigreur aussi persévérante a condamnés aux rigueurs d'un jeûne prolongé durant trois ou » quatre mois : mais c'est peine perdue. Le gros William » Arnull a beau réduire son ordinaire à la plus mince tartine de beurre pour son déjeuner, à la sole la plus délicate pour son dîner; il a beau se refuser le nourrissant » porter et noyer son vin dans une vaste proportion d'eau » limpide, jamais il n'a pu obtenir une diminution suffisante sur l'embonpoint dont la malédiction du ciel l'a » chargé. Lord Finsbury me racontait dernièrement que » Jonathas Flint, son jokei de prédilection, avait eu recours à de nouvelles recettes pour atténuer son poids. » Tous les matins, une promenade de huit milles, avec un » joueur de flûte qui charme ses souffrances par les airs les » plus gais et les plus vifs; puis, au retour, la chaleur » d'un grand feu pour augmenter la transpiration; un » étrillage en règle avec un instrument en corne fait exprès; mille inventions curieuses de ce genre. rien n'y » fait. Ce n'est pas que Jonathas ne parvienne ainsi à se » délivrer en peu de tems d'une quarantaine de livres de » bonne graisse; mais Buckle est toujours le plus léger; et, » lorsque le serviteur de mylord marque, dans l'échelle des » pesanteurs, 10 degrés au-dessous de 0, c'est-à-dire au-dessous du poids ordinaire d'un honnête homme, le » corps du prodigieux Buckle descend jusqu'à 15 ou 20 » degrés. Aussi vois-tu qu'il a fait fortune. »

Nous étions sur le terrain des courses, dont je remarquai

le sol pour ainsi dire élastique, sur lequel, grâce aux travaux souterrains des insectes, le sabot du cheval rebondit comme la balle sur la raquette du joueur. Le génie de l'homme a trouvé pourtant moyen de l'améliorer encore.

« Là bas, m'indiquait l'excellent Frank, sur cette colline escarpée se déroule la carrière réservée aux chevaux vigoureux; il y a des pentes descendantes pour les animaux plus faibles mais dont le galop a de la prestesse; puis, aux bêtes refaites et fatiguées, on laisse les surfaces planes. Je pourrais compter dix-huit carrières de natures et de dimensions variées, selon le poids, l'âge ou la qualité des chevaux qu'on veut lancer; mais le tems nous manque aujourd'hui, les courses vont commencer. Vois-tu, là-bas, les juges déjà nichés dans cette maison roulante qui les transportera partout où leur ministère sera réclamé. Courons-y. »

La foule nous entraîna. Bizarre et riche confusion d'équipages en tous genres : sveltes calèches, carrioles épaisses, coquettes barrouches et tandems aux hardis attelages : elle réunissait tous les produits de la carrosserie gothique et moderne. Voitures, piétons et cavaliers étaient amalgamés dans un amusant pêle-mêle. De lourds campagnards froissaient dans leur élan les femmes les plus gracieusement parées et les dandys à la mode trottaient côte à côte avec de grossiers maquignons.

Nous nous en tirâmes. L'intérêt était vivement excité. Quelques mots, dérobés çà et là, nous apprirent qu'il s'agissait d'une gageure de 10,000 livres (250,000 francs) entre lord Peterborough et le duc de Queensbury. D'un côté, *Colossus*, étalon privilégié de mylord, et Buckle! Mais, pour le duc, *Highlander*, coureur de pure race, dont on racontait merveilles, et William Arnull, qui, disait-on, avait *dépensé* cinquante livres de son propre corps afin d'être digne de figurer à pareille fête.

Frank était ivre de joie. Je le vois encore, ce bon Frank, sur son fidèle bai-brun, agitant en l'air sa cravache, tandis qu'Amabel, ma douce jument, s'animait sous l'éperon, et de ses pieds rapides alongeait le pas pour s'aligner avec nos compagnons.

« Vivat et cinquante guinées pour Buckle ! » criait l'étourdi. Et sa proposition ne tomba point en vain dans les oreilles d'alentour.

D'un grouppe qui s'était amassé autour d'un poteau peint en blanc, comme on en voyait plusieurs dans la plaine pour rallier les parieurs, une voix colère répondit : « contre cinquante, soixante pour Highlander. » Mais Frank ne resta point en arrière; et, l'émulation s'en mêlant, on en vint, de part et d'autre, à placer cent guinées sur les chances de la lutte qui se préparait. D'après mes instances, j'obtins la promesse d'une moitié dans la perte ou le gain à venir.

Me voilà donc engagé dans les hasards de la journée. Quelle anxiété fut la mienne durant une première épreuve entre seize à vingt coureurs qui se disputèrent les prix royaux! Mon cœur battit bien autrement encore, lorsqu'un cavalier, satisfaisant aux questions de ses voisines, les supplia de se rapprocher pour contempler plus à leur aise les formes admirables de Highlander, le favori de Sa Grâce le duc de Queensbury.

Mon premier mouvement fut de m'approcher aussi. Je reconnus maître Buckle : veste écarlate et toque noire avec une plume rouge qui voltigeait dans l'air. Comme il était pensif et sérieux!

Une légère conversation eut lieu; puis un homme, qui de la main flattait le Highlander tant redouté, se débarrassa soudainement d'une ample redingote, et, s'élançant sur le coureur, il parut tout à coup dans le costume des jockeis, avec une livrée bleu de ciel qui me sembla pour lui l'emblème de l'espérance et du succès.

Ainsi que je l'appris plus tard, cet homme n'était autre que le duc lui-même. Fantaisie de grand seigneur! On avait offert à William 500 guinées s'il contribuait à faire perdre son protecteur; averti sur le champ, celui-ci ne s'était point opposé à ce que le jockei reçût la somme; mais, prenant ses réserves, il imagina cet ingénieux expédient pour éviter au délicat William la honte de forfaire à sa parole et pour se garantir à lui-même l'intégrité de ses chances de gain.

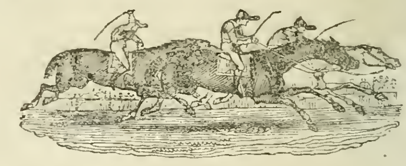
« Allez, » crièrent les juges.

De quelles malédictions j'accablai notre champion. Le duc était tout feu; Highlander enjambait du terrain que c'était plaisir à voir, pour ses partisans bien entendu; mais Buckle, l'inconcevable Buckle, il en prenait à ses aises, et son œil tranquille mesurait sans émotion l'espace de plus en plus agrandi que son adversaire laissait entre eux.

On avait, comme de raison, choisi la carrière la plus longue et la plus difficile. Déjà Queensbury en avait franchi plus des deux tiers; mon imagination troublée le croyait déjà au but que Colossus atteignait à peine la moitié de sa course.

« Les bleus pour toujours, » hurlait-on autour de moi. J'étais furieux.

Art sublime du jockei, j'ignorais tes ressources! Buckle, jusqu'à ce moment, pesamment incliné sur l'encolure du coureur, se relève lestement. Ainsi dégagé du fardeau qui gênait son ardeur, l'animal s'élance d'un bond précipité sur les traces du triomphant Highlander. Son nez rase la terre, ses quatre jambes se redressent sur une ligne presque parallèle, et Buckle, l'ingénieux, le savant, le divin Buckle, suspendu dans les airs, ne touchant en aucune façon la selle et tenant ses pieds uniquement appuyés sur le fulcrum des étriers, atteint, dépasse, sans même lui jeter un regard de dédain, Sa Grâce honteuse d'une défaite aussi imprévue, et vient, au bruit des fanfares et des vivats, tomber dans les bras de mylord Peterborough, qui l'embrasse en pleurant.



De ce jour ma vocation fut décidée.

A peine de retour à Cambridge, je fis la connaissance d'un amateur ruiné par les courses, et qui voulut bien utiliser l'expérience acquise ainsi tristement à ses dépens dans une série de leçons compliquées que je suivis avec application et docilité.

Je rassemblai une collection complète de livres écrits avec un rare talent sur l'histoire et l'éducation des chevaux de course : les *Mémoires d'Holcroft*, les *Récréations d'un gentilhomme*, *l'Écuyer anglais*, *le Stud-Book*, etc., etc. Mon zèle alla jusqu'à rechercher, dans les bibliothèques de l'université, l'*Électre* de Sophocle et quelques volumes d'Élien, où mon professeur m'indiqua certains passages curieux sur les Jeux Olympiques.

Tant il y a qu'en deux années je fis des progrès rapides; et, lorsque mon oncle, le feu comte de Charingworth, mourut en 18..., me laissant pour héritage son beau comté avec deux ou trois baronnies et quelques domaines de moindre importance, cette magnifique fortune me trouva tout disposé à la faire valoir dans les multiples spéculations que permettent les 120 courses annuellement célébrées sur toute l'étendue du territoire de la vieille et bonne Angleterre.

C'est alors que je pus mettre à l'essai les idées neuves dont l'étude m'avait suggéré la découverte. Tour à tour je fis dans mes écuries de précieuses recherches sur l'emploi du vin de Porto pour boisson; des blancs d'œufs délayés dans le Madère pour aliment; de l'eau-de-vie la plus alcoolique pour frictionner les jambes des coureurs.

Je fus un objet de jalousie et d'émulation pour tous les amateurs du *turf;* du turf, ma science favorite, dans laquelle je laissais bien loin derrière moi maquignons et jokeis. Comme tous les grands hommes, j'eus mes zoïles et mes calomniateurs : on m'accusa d'avoir abreuvé de sang humain *Mathusalem*, le coryphée du haras que j'entretenais dispendieusement à Charingworth.

A propos de Mathusalem, je le payai 4000 guinées (104,000 fr.) à Tatersall (marché de Londres), où se traite tout le maquignonage aristocratique : c'était peu. Qu'on consulte plutôt sa généalogie, œuvre d'un savant qui fut, pour les races de chevaux ce que le président d'Hozier a été pour la noblesse française. Mathusalem s'enorgueillit, dans sa ligne ascendante, de tout ce que l'Angleterre a compté d'illustres chevaux, depuis *Darley-Arabian*, *Hérode*, *Godolfin*, les deux *Childers*, jusqu'au célèbre *Eclipse*, le César de New-Market.

NAPOLINE.

FRAGMENT,

par Mme Émile de Girardin.

Un fat me rend maussade; un sauvage, coquette:
Je deviendrais *carliste* avec un Lafayette,
Républicaine avec monsieur de Metternich!
Oh! des opinions j'abhorre le trafic;
Chaque parti me voit dans le contraire extrême;
J'aime ce qu'il déteste, et je hais ce qu'il aime!
N'allez pas croire, au moins, que j'approuve, grand Dieu
L'exagération dans le *Juste-milieu*!
Non; je suis philosophe en fait de politique;
D'un très-rare bon sens, entre nous, je me pique.
Je pense de nos jours que les gouvernemens
Se nourrissent d'impôts — et non de sentimens.
C'est à notre raison que leur besoin s'adresse;
Ils veulent notre argent, et non notre tendresse;
Et, puisque nous voilà sur ce sujet, je veux
En deux mots, en passant, vous faire mes aveux:
Un Monarque Absolu, je comprends qu'on l'encense.
Au moins, ce qu'on adore en lui, c'est la Puissance.
Il peut nous exiler selon son bon plaisir,
Repousser — ou combler notre plus cher désir,
Nous dégrader — ou bien nous admettre à sa table;
Nous faire pendre — ou bien nous faire connétable;
Et je comprends alors qu'on lui donne sa foi,
Et que, dans son délire, on s'écrie : « O mon Roi! »
D'ailleurs, ce dévoûment sans bornes, il l'exige,
Et la toute-puissance est un fort bon prestige.
Mais qu'on adore un roi Cons — ti — tu — ti — onnel!
Mais, pour un tiers de trône, un amour éternel!
D'amour!... aimer le Roi, la Pairie et la Chambre,
Quatre cents députés convoqués en novembre
Pour régner!... et vouer un amour de roman
A ce trio royal qui fait cent lois par an?...
Non; les temps sont changés, Messieurs; un roi de France
N'est plus qu'un contrepoids jeté dans la balance
Pour empêcher le peuple un jour de l'emporter.
Il faut le soutenir, il faut le respecter,
Mais l'adorer, pourquoi?... Les tendresses de prince
Lui font cent ennemis, et sont d'un profit mince.
Croyez-moi, ce grand mot: sentimentalité,
S'harmonise très-mal avec la royauté.
Un prince qu'on discute, et qu'un seul journal prône,
Qu'une combinaison a placé sur le trône,
Entouré de ces preux qu'on retrouve toujours,
Qui sont de tous les camps et de toutes les cours,
Ne peut se croire aimé comme un autre Henri quatre,
Qui voyait ses flatteurs à ses côtés combattre.
Eh! bon Dieu, que de rois adorés — et trahis!
Aimons tout bonnement, Messieurs, notre pays.
J'aime la France, moi, comme on aime sa belle,
Avec tous ses défauts, vaine, folle, infidèle,

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Un prince peut encore avoir des partisans,
Comme un système, soit — mais plus de courtisans!
On est las de souffrir pour que le trône brille,
Et de verser du sang pour des soins de famille;
Au culte des faux rois nous avons dit adieu,
Notre amour... est au peuple — et notre encens... à Dieu!

CURIOSITÉS ET MONUMENS HISTORIQUES.

L'AUBERGE DES DIX-SEPT PROVINCES.

par M. S. Henri Berthoud.

Dans la petite ville de Cambrai, au coin de la place et de la rue Saint-Nicolas, en face de l'ancienne église sous l'invocation du bienheureux que nous venons de nommer, et non loin de l'abbaye du Saint-Sépulcre, se trouvait encore, il y a soixante ans, une de ces maisons bâties à la manière espagnole, comme toutes les constructions flamandes qui datent du quinzième et du seizième siècle. Sous un pignon pointu dont l'angle enfermait, dans sa partie la plus étroite, deux petites fenêtres semblables à deux yeux, descendaient, en reculant les uns sur les autres, trois étages bas et petits cuirassés de planches noires et damasquinés d'innombrables vitres étincelantes au soleil comme des écailles d'acier. Une enseigne de bois vermoulue, et dont les figures raides, peignées et froidement coloriées annonçaient l'œuvre surannée d'un artiste du moyen âge, faisait lire, en caractères de pourpre, ces trois mots triomphans :

Aux dix-sept provinces.

Aujourd'hui la vieille maison a fait place à un bâtiment d'apparence vulgaire, et de l'ancienne auberge il ne reste que des écuries souterraines et les trois mots de l'enseigne.

Parmi les nombreux Flamands qui passent devant la maison dont je parle, parmi les étrangers qui lisent son enseigne tandis que la diligence en ébranle en passant les fenêtres, parmi les voyageurs qui viennent y chercher un gîte et un repas, il ne s'en trouve sans doute point un seul qui sache que là est venu au monde un homme dont la main a jeté un schisme de plus parmi les chrétiens et contribué puissamment à changer l'aspect de l'Europe. Cet homme, c'est Calvin.

L'auberge des *Dix-sept Provinces* était, en 1508, le patrimoine de Jacques Lefrancq, joyeux cabaretier, actif, propre, important, gros et court comme tous ses confrères de la Flandre. Grâce à ses soins et à son intelligence, grâce surtout à la beauté de sa fille Jeanne, dont on citait les yeux noirs, le teint rose, les bras potelés, les jolies dents et le sourire plein d'avenance, Jacques Lefrancq voyait prospérer, au-delà de ses désirs, l'auberge qu'il exploitait. Aussi, lorsqu'un voyageur de Noyon, nommé Philippe Cauvin, qui, depuis trois mois, logeait aux *Dix-sept Provinces*, vint apprendre au cabaretier qu'il aimait Jeanne et qu'il en était aimé; qu'il demandait à devenir son époux, et qu'il n'était pas un gendre à dédaigner, puisqu'il exerçait un commerce lucratif qui ne lui rapportait pas moins de quinze cents livres chaque année, Jacques répondit : « Et

» moi, je lui donne, en mariage, douze mille bonnes livres
» en écus d'or bien trébuchans.

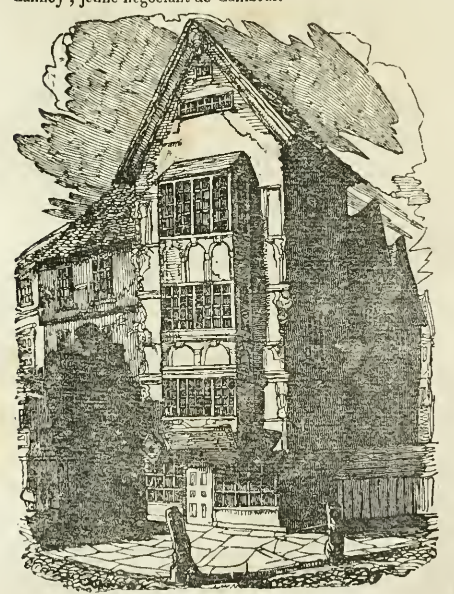
Jeanne épousa Philippe Cauvin qui établit son domicile à Cambrai, dans l'auberge des *Dix-sept Provinces.* Neuf mois après son mariage, il fit avec sa femme un voyage à Noyon, et c'est là que Jeanne mit au monde un enfant auquel, dans sa tendresse de mère, elle voulut imposer, lors du baptême, le nom qu'elle portait.

Le vicaire qui baptisa Jean Cauvin ne se doutait guère des anathèmes qu'il aurait à fulminer plus tard contre l'enfant pour lequel un parrain et une marraine récitaient dévotement le *Credo*, avec serment de faire tous leurs efforts afin de le maintenir dans le giron de la sainte église catholique, apostolique et romaine.

Jeanne Lefrancq mourut à Cambrai, sans prendre part au schisme de son fils, et en déplorant avec désespoir la voie hérétique où il était entré.

Calvin changea son nom de *Cauvin* en *Calvin* lorsqu'il le latinisa et qu'il en fit *Calvinus.* Dès sa naissance, destiné par sa pieuse mère à l'état ecclésiastique, il fut pourvu à l'âge de douze ans d'un bénéfice simple dans la cathédrale de Noyon. Six ans après, il obtint une cure, dans laquelle il ne résida point, et dont il employa les revenus à se procurer les moyens de continuer ses études à Paris. Gagné à la religion de la réforme par Pierre-Robert Olivetan, son compatriote, il abandonna l'étude de la théologie, et mena une vie errante jusqu'en 1538. Il vint alors à Genève où il remplit la chaire de théologie. Il y dressa un formulaire de confession de foi qu'il fit passer comme loi de l'état, qui devint la base de la croyance religieuse appelée de son nom *Calvinisme*, et il reçut le nom populaire de *pape de Genève.* Calvin mourut dans cette ville, en 1564.

Un chanoine de la cathédrale de Cambrai, mort il y a deux ou trois ans, est le dernier membre de la famille Lefrancq qui ait porté le nom de la mère de Calvin. Il ne reste plus de cette famille célèbre que quatre ou cinq personnes, portant des noms différens, et dont l'une est M. Jules de Cannoy, jeune négociant de Cambrai.



Maison de la famille de Calvin.

ÉCOLES ET SALLES D'ASILES.

par Mlle Adélaïde Montgolfier.

Autrefois, c'était une vieille femme, souvent acariâtre, mécontente de la vie et du sort qui ne lui avait rien donné ou rien laissé, ni mari, ni enfant, ni fortune; c'était un vieillard chagrin qui enseignait à lire et à écrire, qui ouvrait la porte de toutes connaissances et de tout savoir, et recevait sur le seuil de la société, pour l'y introduire, cette troupe joyeuse d'êtres folâtres et rians, qui sautent plus qu'ils ne marchent, chantent plus qu'ils ne parlent, et qui assombrissaient encore la tristesse du maître et de la maîtresse d'école par le contraste de leurs faces rosées, de leurs cris joyeux, de cette surabondance de vie qui éclate en eux de tous côtés, par tous les sens, par tous les pores. Aussi la première leçon donnée c'était celle de se taire et de ne pas bouger : réprimer était le mot d'ordre cruel écrit sur la férule et sur la classe, sur l'abécédaire et sur l'exemple d'écriture.

Dans cette sombre chambre, autour de ces tables noires, sur ces bancs poudreux, la joie était un délit; et l'on y demandait à l'enfant, qui commence à peine à jouer avec la vie, le sérieux que l'homme fait a souvent payé si cher. Pauvres petits bien aimés, chers enfans, dont j'aime tant la voix chantante, le ris si franc, le regard joyeux, précurseur de la parole, soyez contens de ce siècle, avare pour nous, mais qui vous accueille, vous, avec amour et les mains pleines de promesses. Les écoles, les asiles, qui s'ouvrent aux plus pauvres d'entre vous, ont de la lumière, de l'air; l'alphabet, cet effroyable et noir démon, qui vous épouvantait naguère de ses griffes tachées d'encre, est maintenant un génie bienveillant, à face riante et bouffie comme les vôtres, ses mains sont remplies d'images, et, comme vous, il chante une chanson qui ne finit pas, qu'on ne peut comprendre, et dont vous seuls avez le secret dans votre joie sans motif et sans bornes.

Il y a deux ans que je fis connaissance, pour la première fois, avec les salles d'asile; j'en avais entendu parler, mais les souvenirs d'école, bien que lointains, n'avaient rien d'assez riant pour que j'eusse envie de les raviver. Beaucoup de gens vantent le bonheur de leurs premières années, je présume que c'est afin de placer le bonheur quelque part. Cependant une amie me parla avec tant d'éloges de l'établissement fondé par M. Cochin, que je consentis à le visiter.

J'eus à traverser le Luxembourg, partie des boulevarts extérieurs, plusieurs rues à peine pavées, où je fus surprise de trouver de l'air, de l'espace, des bouts de verdure çà et là, comme si les champs disputaient encore le terrain au grand Paris, l'envahisseur. Je n'avais jamais abordé le faubourg Saint-Marceau que par des rues étroites, sales, noires; je trouvai celles-ci assez propres et agréables, comme des rues de village. J'arrivai par une longue allée ouverte et bordée de jeunes arbres dans la maison d'asile, composée d'une réunion de petits bâtimens.

Des groupes d'enfans, sans s'inquiéter des étrangères, se pressaient joyeusement autour de moi pour entrer aussi. Chacun d'eux avait sa préoccupation, sa chanson, son jouet, son petit panier, le déjeuner, et les plaisirs affairés de l'enfance, car elle donne à ses amusemens cette intensité d'attention que nous n'accordons qu'à nos soucis.

A leur costume, c'étaient les petits du pauvre, de l'ouvrier; mais ils étaient sains, point trop malpropres, et évidemment enchantés d'aller à l'école. Ce perfectionnement me charma. Une cour carrée, dont un petit toit abritait le pourtour, me parut un lieu de récréation bon pour la pluie et le beau temps. Un chapelet de petits paniers était suspendu à l'entour; chacun y avait son clou, son numéro. Sous cette toiture, que soutenaient de distance en distance des poteaux, faisant colonnettes ou pilastres, s'ouvrait la porte de la première classe, dont les larges fenêtres prenaient l'air



et la lumière au-dessus de cet auvent. J'entrai, et vis une suite de gradins échelonnés en amphithéâtre, de façon à ce que l'on pût embrasser d'un coup d'œil, et de la tête aux pieds, tout le petit peuple qui chantait et s'agitait là-dessus; les plus petits, tout au haut, ne pouvaient guère avoir que trois ans; les plus âgés, en bas, en avaient moins de six; et tous semblaient être à la fête.

Les garçons d'un côté, les filles de l'autre, chantaient à tue tête *b*, *a*, *ba*, *a*, *b*, *ab*; et les nombreux couplets formés des différentes combinaisons des consonnes et des voyelles, écrits en grosses lettres sur de larges écriteaux, leur étaient présentés par un jeune homme et sa sœur. Ces derniers conduisaient, avec des voix assez justes, le chœur joyeux, et semblaient partager la gaieté générale. Des battemens de mains, des mouvemens réguliers de pieds, marquaient bruyamment la cadence, et les enfans avaient évidemment tout ce qu'il leur faut: une surveillance bienveillante, des compagnons de leur âge, du bruit et du mouvement. La longue chanson finie, pendant laquelle se distinguaient déjà de petits moniteurs, des intelligences plus vigoureuses, qui s'exerçaient à conduire les autres, le jeune maître avança un tableau. Des boules rangées par dizaines, et enfilées sur des cordes tendues, couraient d'un côté du cadre à l'autre. Il y en avait cent, et, de dix en dix, elles changeaient de couleur. Avec l'aide de ce Bezout nouveau commença la leçon d'arithmétique.

De quelle couleur sont ces boules? demandait le maître. —Rouges, répondaient une foule de voix.—Combien y en a-t-il là? — Deux, monsieur.—Et là?—Deux encore.— Et maintenant? — Quatre.

Puis, de l'addition on passait à la soustraction, et je vis faire gaiement les quatre règles en nature, tandis que sur des pancartes on lisait les chiffres correspondans. Ensuite la conversation s'établit entre le professeur et les élèves. — Tu as un beau bonnet, Jacques, cria le premier à un gros marmot, assez orgueilleux d'un bonnet grec, tout neuf, surmonté de sa grosse houpe de soie noire. En quoi est-il? Le propriétaire n'en savait rien, mais son voisin à malin regard cria bien vite : — En laine! — D'où vient la laine? — Des moutons.

Tous les états par lesquels passe la laine pour devenir bonnet furent successivement racontés et nommés. L'enfant était mis en rapport avec la civilisation, comme Adam avec l'univers, en nommant chaque chose.

Une sorte de long et bas pupitre en bois, à deux pentes, placé au milieu de la salle, formait un lit de repos, sur lequel deux enfans fatigués dormaient de tout leur cœur :

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Enfin les premiers essais d'écriture étaient sculptés sur le sable, au-dessous des croisées, par de petits doigts maladroits et gracieux. L'inspectrice, venant à nous, m'apprit que, grâce à la bonté prévoyante de M. Cochin, chaque enfant pouvait avoir tous les matins pour son *sou* (et souvent sans cela) une bonne et copieuse soupe; et elle nous introduisit dans la seconde classe.

J'y trouvai deux cents petites filles rangées par ordre; la maîtresse, assise sur un siége élevé, se tenait au haut bout de la salle; et une monitrice, debout, inspectait chaque banc. C'était le jour du travail d'aiguille. Je passai en revue des broderies, des ouvrages de couture, des cannevas de marque; et, ce qui me plut davantage, le racommodage des vieilles hardes des parens. J'écoutais l'inspectrice qui me parlait des jours de chant, de dessin, d'ortographe, et regrettais que ma visite n'eût pas eu lieu plutôt au moment de ces exercices, quand madame Willard, posant la main sur mon bras, me dit : « Demandez, je vous prie, quelle est cette jeune fille? »

Mme Willard est une Américaine qui fait pour son pays plus que je ne croyais donné à une femme d'accomplir; elle grandit et forme par avance les générations à venir, en donnant une direction toute nouvelle à l'éducation de celles qui, de par le titre sacré de mères, sont les premières institutrices du genre humain. Les écoles normales de filles, établies sur le modèle de la sienne, couvrent déjà les États-Unis, et Mme Willard venait demander à la vieille Europe si elle faisait aussi quelque chose pour l'éducation des femmes, afin de tirer parti de nos progrès, s'il y en avait. Je regardai du côté de l'Américaine, et vis deux enfans de onze à douze ans; l'une était fort jolie. « Ce n'est pas celle-» là, me dit Mme Willard, elle n'est que belle, mais la phy-» sionomie de l'autre rayonne d'intelligence. » Effectivement, l'enfant, sur lequel elle fixait ce regard profond que je n'ai vu qu'à elle, avait sur sa figure, seulement agréable, un singulier attrait de naïveté, d'intelligence et de raison. Tirant un peu à part l'inspectrice, je la questionnai. « Ah! s'écria-t-elle, vous me parlez là de notre trésor; elle n'avait que neuf ans quand elle nous vint, et déjà on voyait tout ce qu'elle serait! c'est pour elle qu'on accroît les leçons, qu'on élargit l'étude; pour elle on a créé des classes, celle de musique entre autres; elle entraîne les maîtres après elle, car son esprit marche devant! et tant de raison, de douceur et de fermeté! Aussi, Madame, quand la personne qui fait la classe du soir, la classe d'adultes, où les femmes du faubourg, de la Place Maubert, viennent apprendre à lire, quand la maîtresse du soir nous manque, c'est cette enfant que je charge de tenir sa place; elle instruit et con-

tient, mieux que qui que ce soit, ces terribles écolières : oui, Madame, c'est souvent une fille de douze ans qui fait la classe à cent ou deux cents harengères. »

Madame Willard écoutait : elle m'entraîna vers une autre maîtresse, à laquelle, à sa prière, je renouvelai les questions, obtenant en réponse des éloges aussi complets. « Me donnerait-on cet enfant pour l'emmener en Amérique, demanda alors Mme Willard, de son air tranquille et décidé? Je suis à la tête d'une institution de deux à trois cents jeunes filles, parmi lesquelles sont élevées les plus riches héritières des États-Unis : cette enfant, traitée comme ma fille, aura la même éducation, je me charge de sa destinée. » « Ah! Madame, reprit l'inspectrice, ses parens sont bien pauvres, mais je ne sais s'ils y consentiraient, car leur fille, c'est leur bon ange ; et pour moi-même (certes, je m'y résoudrais pour son bien), mais ce serait une cruelle perte ; son père est un malheureux ouvrier doreur, que les maladies qu'entraîne ce funeste métier, et la misère qui en est la suite, avaient mis hors d'état de nourrir sa famille. Uniquement à cause de l'estime que nous a inspirée cette petite, bien petite alors, nous avons pris son père pour concierge de la maison ; il y a trois ans de cela, l'on s'en applaudit tous les jours; et, elle, c'est la perle et la joie de la maison. »

La négociation fut assez longue et assez difficile ; mais Mme Willard et l'intérêt de l'enfant l'emportèrent. La noble et digne américaine s'embarqua au Havre trois mois après avec la petite fille de la salle d'asile. »

CURIOSITÉS JUDICIAIRES.

L'EXECUTEUR DES HAUTES ŒUVRES,

par M. Alexandre Tardieu.

L'exécuteur de la haute justice, ou maître des hautes œuvres, était ainsi nommé dans l'ancienne législation parce que les hauts justiciers et les juges royaux avaient seuls le droit de condamner à mort. Le simple droit de justice n'emportait pas le droit d'avoir un exécuteur ; pour cela, il fallait être investi du droit de *glaive* ou de *justice de sang*. L'exécuteur des hautes œuvres est encore désigné sous le nom de bourreau, dont on attribue l'origine, soit à un mot celtique, soit à l'expression italienne *Sbirro* ou *Birro*, qui s'appliquait aux archers et satellites du prévôt, dont la profession était réputée infâme.

Chez les Israélites, il n'y avait pas de bourreau en titre d'office ; les condamnations à mort étaient exécutées, soit par tout le peuple, soit par les parens de l'assassin, s'il s'agissait d'un assassinat, soit par un individu que le chef de la tribu avait le droit de choisir et de désigner. Aristote dit que le métier de bourreau n'était pas méprisé chez les Grecs, et que même c'était un des principaux offices, à raison de sa nécessité. Chez les Romains, c'étaient les licteurs qui exécutaient les sentences de mort. Quelquefois aussi les soldats étaient employés à ces exécutions, même dans l'intérieur des villes et même à l'égard des condamnés qui n'appartenaient point à l'armée.

Adrien Beyer, pensionnaire de Rotterdam, dit qu'anciennement, dans les Provinces Unies, il arrivait quelquefois aux juges d'exécuter eux-mêmes leurs sentences. En Espagne, en Italie, en Allemagne, on donnait souvent, selon le même Beyer, la vie sauve à celui d'entre plusieurs condamnés qui consentait à exécuter les autres. On a vu longtemps à Gand un groupe en bronze qui représentait un père et un fils sur l'échafaud, par suite d'une condamnation encourue pour un crime qu'ils avaient commis de concert. Le fils était figuré mettant son père à mort, et obtenant ainsi la remise de sa propre peine.

En Allemagne, avant que la fonction de bourreau fût érigée en titre d'office, c'était le plus jeune de la communauté ou du corps de ville qui en était chargé; en Franconie, c'était l'habitant le plus nouvellement marié ; à Stedin, petite ville de Thuringe, c'était l'habitant le plus nouvellement admis dans la corporation ou maîtrise de laquelle il relevait par sa profession; à Reutlingen, ville impériale de Souabe, c'était le conseiller dernier reçu dans le corps de magistrature; en Lithuanie, un prince, nommé Witolde, avait statué que les criminels se donneraient eux-mêmes la mort.

Dans plusieurs endroits de l'Allemagne, au dix-septième siècle, le bourreau acquérait les titres et privilèges de la noblesse quand il avait coupé un certain nombre de têtes, déterminé par la législation.

Les exécuteurs, en France, étaient nommés par commission ou en titre d'office; leurs lettres étaient signées du roi; quand le chancelier les avait scellées, il les jetait sous la table, et l'huissier de service les ramassait pour les remettre à celui qui venait de les obtenir. Le bourreau devait les faire enregistrer en parlement.

Du temps de Saint Louis, il y avait un bourreau mâle pour les hommes et une *bourrelle* pour les femmes. L'ordonnance de 1264 contre les blasphémateurs porte : « Celui qui aura meffait ou mesdit sera battu de verges et à nu ; c'est à savoir les hommes par homme, et la femme par seule femme, sans présence d'homme. »

Le bourreau jadis ne pouvait pas demeurer dans l'intérieur de la ville, à moins que ce ne fût au lieu même où le pilori était dressé; ses lettres d'institution l'autorisaient à se loger à cet endroit, mais non ailleurs.

« La place du pilori, ou carré de la halle au poisson, est, dit Paganiol de la Force, entourée de boutiques et d'échoppes que l'exécuteur de la haute justice a obtenu le droit de construire ; il les loue à des gens qui font la vente en détail de toute espèce de poisson. »

A Paris et dans plusieurs autres villes le bourreau jouissait du droit de *havage*, c'est-à-dire qu'il pouvait exiger, sur toutes les céréales que chaque marchand exposait en vente, autant qu'on pouvait prendre de grain avec la main. Il avait aussi dans Paris un droit sur les herbages ou légumes verts; tout individu qui mettait en vente ces sortes de marchandises était obligé d'en livrer une partie à l'exécuteur ; celui-ci venait percevoir lui-même sa redevance, et à mesure qu'un débiteur s'acquittait, ses valets lui faisaient une marque sur le dos avec de la craie, afin de le reconnaître. Cet usage subsistait encore au dix-huitième siècle.

Quand le bourreau venait faire une exécution sur le territoire de quelques monastères, il avait droit entre autres rétributions à une tête de cochon ; l'abbé de Saint-Germain lui payait annuellement une redevance de cette espèce ; le jour de Saint Vincent, le bourreau venait à l'abbaye pour assister à la procession; il y marchait le premier; ensuite une tête de cochon lui était remise en présence de l'abbé.

Enfin, le bourreau était chargé d'une sorte de police dans les rues de la capitale. On sait qu'aux treizième et quatorzième siècles et même dans le seizième, des porcs étaient élevés en très-grand nombre dans l'intérieur de Paris comme animaux domestiques, et erraient dans les rues comme aujourd'hui les chiens. Le prince Philippe, fils de Louis-le-Gros, ayant été renversé par son cheval entre les jambes duquel un cochon s'était jeté, et étant mort par suite de cette chute, un règlement fut rendu pour défendre de laisser les porcs errer hors des maisons; cette défense fut renouvelée plusieurs fois et toujours sans succès, jusqu'à ce qu'enfin l'exécuteur des hautes œuvres fut chargé d'y veiller vers l'an 1540. Les religieux de Saint-Antoine obtinrent seuls le privilége de ne pas renfermer leurs cochons, et ils les timbrèrent à l'oreille d'une façon particulière; tout porc qui, sans porter cette marque, vaguait dans les rues, pouvait être saisi par le bourreau, qui le conduisait à l'Hôtel-Dieu et se faisait livrer soit la tête de l'animal, soit une indemnité de cinq sous parisis.

Les exécuteurs étaient très-jaloux de leurs prérogatives, et on en cite un qui fit procès à un gentilhomme, en 1560, parce que celui-ci, surprenant un voleur au moment où il prenait sa bourse, lui avait immédiatement coupé une oreille. Le bourreau de Paris, informé du fait, assigna le jeune seigneur comme ayant empiété sur ses droits et *l'ayant troublé dans sa profession.*

Cependant le coupable n'appartenait au bourreau qu'après sentence régulière et lecture de cette sentence faite au condamné. Pendant les fureurs de la Ligue, le président Brisson avait été saisi par des forcenés, et le bourreau avait été contraint par eux de le pendre sans forme de procès; quelques années après, l'exécuteur fut recherché pour cette violation de la loi et condamné lui-même à être pendu.

Aujourd'hui l'exécuteur des hautes œuvres est nommé par commission ministérielle, enregistrée à la préfecture; il reçoit des gages fixes, et en outre une rétribution supplémentaire chaque fois qu'on l'emploie. Le lieu où il logera ne lui est pas impérativement assigné; cependant il n'a pas une liberté absolue de demeurer indistinctement partout où il lui plaît; sa qualité, si elle a été cachée, peut être une cause de résiliation forcée du bail qui lui aurait été consenti : plusieurs tribunaux l'ont ainsi décidé.

La loi du 13 juin 1793 a fixé le traitement des exécuteurs; plusieurs réglemens ont été rendus depuis sur le même objet.

Au moment de la révolution de juillet, il y avait en France deux cent trente-deux exécuteurs des hautes œuvres, il n'y en a plus maintenant que *cent deux*, et cette réduction a produit une économie d'à peu près cent mille francs par année. Un tel résultat, beaucoup plus important sous le point de vue moral que sous le point de vue pécuniaire, doit être signalé comme l'indice d'un progrès de notre civilisation, qui se manifeste, dans les mœurs, par la diminution des crimes, et, dans les lois, par l'adoucissement des peines.

SOUVENIRS DE NORMANDIE.

LE CHATEAU DU GENNETÉ,

par Mme C. Bodin (Jenny Bastide.)

En sortant de Rouen par la longue avenue du mont Ribondet, que la Seine borde à gauche et des jardins industrieusement cultivés à droite, on entre dans Bapaume, bourg animé par des manufactures d'indiennes et des filatures de coton. Quand la belle saison étale ses prés verdoyans, rien n'est pittoresque à l'œil comme ces lignes blanches, rouges, de toutes couleurs enfin, qui couvrent le gazon, et jouent de loin de rians tapis de fleurs. Le bruit des machines à vapeur, celui des moulins qui battent l'air de leurs ailes étendues, l'activité, l'aisance qui règnent partout, font qu'avant de quitter la côte de Canteleu, dominée par le château de ce nom, on jette un coup d'œil de regret sur la petite ville de Bapaume qui reste à vos pieds, et semble la dernière limite de l'industrie de Rouen.

Arrivé au sommet de la montagne, on rencontre une longue forêt, dont les arbres laissent distinguer, au travers de leurs longues allées, plusieurs châteaux de structure moderne, et, dans le fond d'une vallée écartée, le village de Saint-Georges, à qui une riche abbaye a donné son nom.

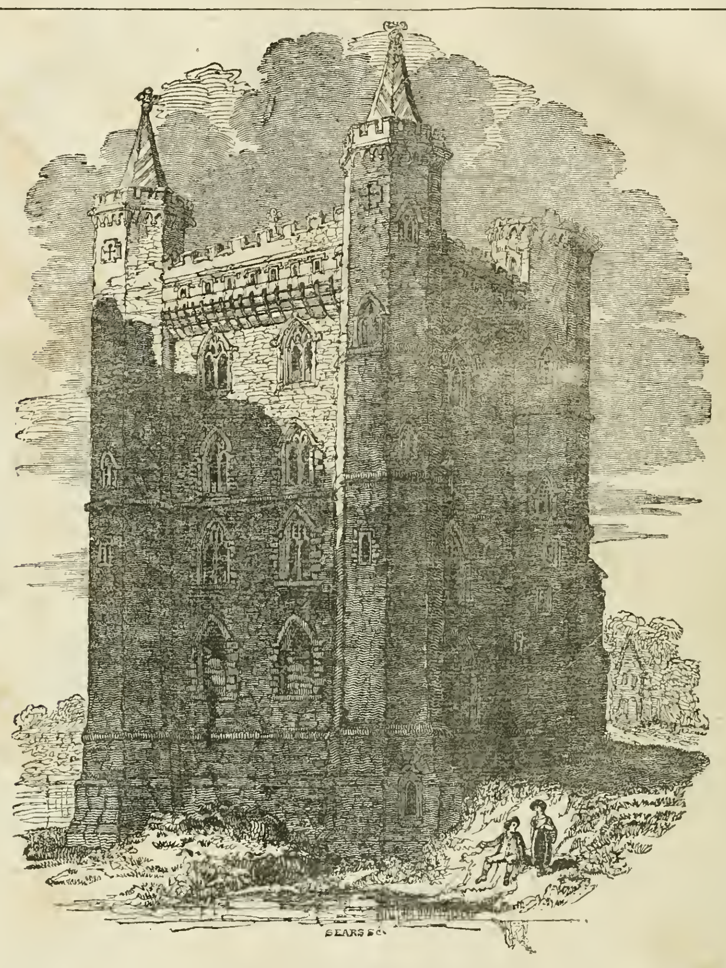
Les moines de Saint-Georges étaient jadis riches et dignes de l'être, car jamais un pauvre ne frappait à leur porte sans être secouru; jamais un affligé ne sortait d'auprès d'eux sans être consolé. En 1793, l'abbaye fut à demi détruite, et pendant long-temps les habitans du village vinrent battre leur blé dans le sanctuaire du seigneur. Depuis, tout a repris sa place, d'autres religieux sont revenus, moins riches, mais aussi bienfaisans. L'un d'eux, déjà vieux, a élevé une petite école de charité; il faut voir avec quelle rare patience il cherche à donner le goût du travail à ces pauvres enfans, pour qui c'est une fortune; et, surtout avec quelle aimable indulgence il égaie ses leçons : enfin, quand le bon père veut prendre un peu de repos, c'est encore en instruisant les autres et lui-même, car son seul plaisir est de courber son dos déjà bien voûté sur les fleurs et les plantes des champs, de rafraîchir sa tête fatiguée en admirant la nature. Quelques-uns de ses élèves chéris le suivaient souvent, et ces jeunes gens lui avaient quelquefois montré avec curiosité les murailles crénelées d'un vieux château, dont les tourelles semblaient se perdre dans les nuages.

Cela est bien loin, disait le vieillard; cependant je vous le promets, un jour nous partirons de bonne heure afin de pouvoir nous reposer plusieurs fois en route, et nous irons jusqu'au chateau du Genneté.

Ce projet, agité plusieurs fois, eut enfin son exécution. Le vieux prêtre et les enfans partirent au lever du soleil, et à leur arrivée ils s'assirent sous un arbre touffu.

Cet arbre, dit le vieillard, est le seul qui ait échappé à la destruction; il commençait une longue allée qui, partant du château, se prolongeait au-delà d'une demi-lieue. A peine y pouvait-on lire son bréviaire, tant l'ombrage était épais; et le sept de septembre, quand arrivait la Saint-Gourgon, la fête du pays, on venait de bien loin danser dans cette allée; les colporteurs y étalaient leurs marchandises, les bateleurs et tous les jeux des fêtes de village y séjournaient pendant huit jours. Durant ce temps, le marquis de Survillers, le seigneur du château, régalait tout le monde et recevait nombreuse compagnie, aussi le vieux Dominique avait-il de l'occupation. Dominique était le sommelier. Le marquis de Survillers était riche, noble, bienfaisant; il tenait ce vieux manoir de ses pères et il aimait trop peut-être à faire admirer l'ogive délicate de ses fenêtres dont les carreaux aux mille couleurs scintillaient aux rayons du soleil et projetaient dans les hautes salles de fantastiques arcs-en-ciel; il aimait à expliquer l'écusson qui surmontait la porte cintrée par laquelle on entrait au manoir; il était fier de sa collection de tableaux flamands qui ornaient sa galerie placée dans une des quatre tourelles que vous voyez encore debout; il vantait enfin jusqu'à l'odeur parfumée des genêts en fleurs qui entourent le château et dont il a pris son nom. Mais, ce dont le marquis était le plus fier, et qu'il faisait essayer avec une vanité sans cesse renaissante, c'était l'écho qui existait dans la cour. Cet écho se répétait sept fois avec des inflexions différentes; Il y a bien une vieille légende, que je n'ai jamais bien sue, où il s'agit de vengeance, d'amour et de jalousie; mais elle ne vous intéresserait pas tant, j'en suis certain, que le trait de dévoûment du vieux Dominique.

Comme je vous l'ai dit, ce n'était que le sommelier du château; mais le marquis, l'ayant distingué pour la sûreté de son caractère, lui accorda peu à peu une si grande confiance, que rien ne se faisait plus que sous la surveillance de Dominique. Cependant tout le monde le respectait et l'aimait; les jeunes gens, les enfans riaient seulement un peu de lui, car il avait une vieille habitude, c'était de parler seul et tout haut. Jamais il n'avait commis d'indiscrétion vis-à-vis de personne; mais, à lui-même, il fallait qu'il se racontât et les affaires des autres et les siennes. Jusqu'alors ce défaut avait eu peu d'inconvénient, quand la révolution arriva. M. de Survillers avait montré trop de fierté des droits de sa naissance : il émigra. On s'empara de ses maisons de ville et de ses terres; mais, quand on se trouva devant les gigantesques murailles de Genneté, fût-ce respect ou difficulté, on n'essaya point de les renverser et le vieux Dominique resta seul pour garder les vieilles tourelles. Les arbres furent coupés et tout fut dévasté, le sommelier seul ne fut point inquiété. Cependant on prétendait qu'on entendait souvent parler quand on passait sous les fenêtres d'une salle basse où se tenaient autrefois les domestiques. Mais voilà que, tout à coup, arrive un membre



du tribunal révolutionnaire qui, au nom du comité de salut public, visite tout le château avec la plus scrupuleuse exactitude. Il ne trouva pas ce qu'il cherchait, c'est-à-dire le marquis qu'on prétendait rentré en France et caché dans son château. Le vieux domestique avait paru fort calme pendant les perquisitions, cependant les renseignemens qu'on avait donnés sur le retour du marquis étaient si positifs que l'agent du tribunal jugea prudent de laisser deux surveillans au château. Autant pour s'occuper que pour suivre leurs instructions, ceux-ci continuèrent leurs recherches qui furent sans résultat. Mais, un soir qu'ils étaient assis près d'un des murs de la cour d'honneur, le vieux domestique passa de l'autre côté en murmurant entre ses dents ces paroles que l'écho répéta sept fois: « Mon pauvre maître, » comme il doit souffrir dans cette cachette; depuis trois » jours je n'ai osé y aller. »

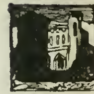
A cette révélation inattendue, les satellites furent assez maladroits pour ne pas suivre le vieillard et surprendre ainsi son secret; ils le saisirent au contraire avec brutalité et voulurent le forcer à découvrir son maître. Les menaces, les mauvais traitemens furent inutiles; on le mena à Rouen, on l'enferma dans la prison de Saint-Lô, on le conduisit jusqu'au pied de l'échafaud pour lui arracher un aveu; on n'y réussit pas. Comme l'arrestation de M. de Survillers était plus importante que la mort d'un pauvre vieillard, on épargna sa vie dans l'espoir qu'il finirait par se trahir; mais vainement l'accabla-t-on de privations, vainement empêcha-t-on ses yeux fatigués de se reposer, vainement laissa-t-on sa tête blanchie s'appuyer sur le pavé humide d'une prison, Dominique se tut et emporta son secret dans la tombe.

M. de Survillers, qui s'était heureusement échappé, reparut en France quand la terreur fut passée. A prix d'or, il recueillit ses restes et les fit transporter dans cette terre qu'il croyait habiter encore. Mais il fallait des sommes énormes pour réparer le château, il dut y renoncer; cependant, il fit élever autour de la cour de l'écho, où furent déposées les cendres de son fidèle serviteur, une simple barrière de bois. Eh bien! ce tombeau durera plus que ce féodal château. Qui ne respecterait pas le dernier asile d'un homme de bien?



VISITE DES QUATRE ACADÉMIES AUX SAUVAGES CHARRUAS,

par M. Léon Gozlan.

es Charruas n'ont pas obtenu à Paris le succès des Osages; c'est qu'ils sont arrivés les derniers. La curiosité était émoussée en matière de sauvages. C'est peu de venir de loin, du fond de l'Amérique, du bout de la terre, il faut se produire à temps. Personne n'est dispensé de l'à-propos sur la scène du monde, pas même les antropophages.

Cette espèce de partialité est pourtant injuste; les Charruas méritaient mieux. Physiquement plus beaux, historiquement plus remarquables que leurs concurrens de l'Ohio, les Charruas offrent, aux investigations des savans et à la curiosité des gens du monde, un sujet précieux d'étude et d'observation. Ils représentent la dernière famille des races primitives du nouveau monde à jamais éteintes.

Dès que j'appris leur arrivée en France, en même temps que leur résidence transitoire aux Champs-Élysées, allée d'Antin, j'eus hâte de les voir. Ils descendaient à peine de voiture. Leur conducteur en France, officier distingué dans notre marine, qui a séjourné plusieurs années dans le Paraguay, dont il a dressé des cartes fort neuves, daigna me donner d'abord quelques détails sur les difficultés qui s'étaient présentées pour transporter les Charruas du Havre, point de leur débarquement, à Paris, théâtre de leur gloire. Une voyageuse parisienne, une modiste peut-être, qui ne s'attendait guère, en arrêtant sa place dans la diligence de Paris, à se trouver en compagnie de quatre sauvages, presque nus, à l'odeur de ménagerie, aux doigts crochus, à la voix gutturale, au nez tatoué, renonça d'épouvante à l'agrément d'une société qui aurait fait les délices des Humboldt et des Klaproth, pour monter, au grand sacrifice de sa place d'intérieur, sur le dos de l'impériale. Jamais le conducteur ne voulut lui remettre le prix de sa place, sous prétexte que cette incommodité n'avait pas été prévue par les réglemens d'administration, et que d'ailleurs le jeune guerrier Charrua avait proposé de lui céder le coin.

Eux-mêmes, peu habitués dans les Pampas à ce genre de locomotion, souffrirent des tortures inouies à se sentir ballottés entre le sapin et le cuir; ils demandèrent plusieurs fois en grâce la liberté de continuer la route à pied. Ils maudissaient une civilisation qui, au lieu de laisser à l'homme l'exercice de ses jambes, le racornissait dans une cage étroite, entre quatre murs chancelans. Qu'auraient-ils dit des chemins de fer?

Entre autres détails, j'appris encore qu'à peine descendus dans leur nouveau logement, les Charruas se plaignirent beaucoup de la disette d'eau-de-vie où on les laissait. Inintelligibles pour tout le monde, il leur était difficile de se procurer de l'eau-de-vie sans l'intermédiaire de leur conducteur. Ils trouvèrent un autre moyen: un très-haut peuplier, planté contre le mur de séparation qui s'élève entre le clos où ils étaient et l'atelier de M. Lepage, armurier, les servit admirablement; le jeune guerrier grimpa comme un chat, sur le peuplier; et du haut de cette vigie, d'où il découvrit Paris sans y abaisser son regard, il jeta quelque menue monnaie aux ouvriers du tir, qui, comprenant d'instinct ce que l'instinct sollicitait d'eux, lui renvoyèrent en retour et de toute volée une gourde d'eau-de-vie. La civilisation et la barbarie s'étaient comprises au moyen de la langue universelle: l'eau-de-vie, ce lien de toute civilisation, après les Bibles protestantes.

— Sans être préparé à cette nouvelle, j'appris ensuite, avec un sentiment mêlé de respect et de frayeur, que les quatre académies, représentées chacune par une députation de trois membres, en tout douze savans, étaient tombées sur le même jour que moi pour dresser leur lumineux rapport sur les Charruas. Je fus sur le point de remettre à plus tard la satisfaction promise à ma très-ignorante avidité de connaître les sauvages de l'Uraguay et du Parana. Mon amour-propre allait souffrir, autant que mon intelligence devait gagner, à me trouver presque seul au milieu de célèbres physiciens, de célèbres anatomistes, de célèbres peintres, de célèbres naturalistes, de célèbres philosophes, de célèbres littérateurs (car la littérature avait aussi son ambassadeur scientifique), qui, tous ensemble et chacun séparément, traiteraient, ceux-ci des mystères des migrations des peuples, ceux-là des questions d'origine; les uns de la racine des idiomes, les autres des ténèbres de la phrénologie. A coup sûr les Charruas n'auraient pas été plus tremblans que moi, s'ils avaient prévu la thèse à laquelle ils allaient être soumis. Pour comble de malheur l'attente fut longue. Un académicien marche solennellement. Que sera-ce lors-

qu'il s'agit de la lenteur réunie de quatre académies, de douze académiciens? Ils n'arrivaient plus. Pourtant c'était pour eux que deux gardes municipaux veillaient, en gants de buffle, à la porte; que les sauvages avaient été parés de leurs plus belles peaux de cheval; enfin c'était pour eux que des dames, elles qui n'attendent jamais, brûlaient d'impatience de ce que les portes ne s'ouvraient pas; mais les convenances étaient là, et elles exigent qu'un académicien soit toujours le premier à constater une merveille. Malicieux usage!

Enfin trois landaus s'arrêtent; douze savans mettent pied à terre. M. Virey, qui a au plus six pieds, sembla tirer de sa poche comme un rouleau de papier bleu, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui a au moins cinq pieds, lequel parut jouer la même plaisanterie à M. Lemercier, l'auteur de *Pinto*. Je n'avais pas envie de rire: devant ces grands noms, mes conjectures se raffermissaient. M. Virey, pensai-je, est venu pour tirer la ligne d'origine qu'ont suivie les Charruas à travers les générations; M. Virey mangeait, ces réflexions durant, des gâteaux de Nanterre à pleine bouchée. M. Geoffroy Saint-Hilaire vient, au contraire, pour constater l'état normal de ces mammifères; et je ne m'offensais pas qu'il fût galant et dandy auprès d'une fort jolie dame. Enfin M. Lemercier, pensai-je toujours, est ici, malgré son pantalon étroit, son chapeau blanc et sa canne flexible, afin de préciser le caractère de la poésie épique chez les Charruas. Je soupçonnai plus tard la mission des autres académiciens.

Nous sommes admis à voir les Charruas. On nous introduit dans une cour exposée au soleil, au centre de laquelle étaient accroupis, sous un toit de paille, trois Charruas seulement, le quatrième étant couché dans un pavillon à part, où il se mourait d'un coup de lance reçu au bas de la poitrine. De la chair de cheval écorché cuisait au soleil et répandait un parfum de patrie autour de la hutte factice des Sauvages. Nous les surprîmes, je crois, à l'heure de leur repas.

J'aurais rougi du peu d'impression que notre présence blanche et européenne produisit sur les Sauvages, si je n'eusse pensé que je partageais l'affront de cette indifférence avec les quatre académies en personne. Dès leur confrontation, les académiciens et les Charruas se regardèrent; puis ceux-ci ne regardèrent plus; les académiciens regardaient toujours, cela se conçoit. Comme cet examen paraissait infiniment intéresser les Sauvages, le Vaïmaca Péru, le plus âgé des Charruas, surnommé le Cacique, se mit à boire abondamment de l'eau-de-vie, et se coucha en baillant comme un tigre; Tacuabé, jeune guerrier, alluma un cigarre; et Guyunusa, la femme du jeune guerrier, offrit le développement de son dos aux académiciens. C'était peut être de sa part coquetterie.

Ma curiosité, ayant reçu un commencement de satisfaction du côté des Sauvages, s'était tournée, non sans appréhension, du côté des savans. Que de choses profondes devaient rouler dans leur tête!

M. Virey ne cessait pas de manger des gâteaux de Nanterre.

Et tandis que moi je peignais avec des mots communs les sensations qui me préoccupaient, tandis que j'aurais volontiers comparé au cuivre rouge le teint des Charruas, leurs figures, à quelques nuances près, à celles des créoles Buenos-Ayriens; tandis que je n'aurais fait, pauvre observateur, aucune différence entre eux et nous pour la capacité du crâne, le système musculaire, la direction des yeux; tandis que j'aurais trouvé une ressemblance frappante entre leur chevelure noire et soyeuse et celle des Indiens, combien les académiciens, eux, devaient voir plus loin, préciser avec vérité, comparer avec force, définir irrévocablement! Quoique mon admiration fut plus instinctive que justifiée, l'hommage silencieux auquel ils me forçaient depuis une heure m'étonnait moins, que l'indifférence, l'aisance cavalière avec laquelle leur opinion, leur suprême jugement se formait, pour ainsi dire, à l'insu de leur volonté. On eût juré qu'ils étaient habitués à manier des Sauvages, à vivre dans la même eau avec les phénomènes, et à connaître les merveilles comme eux-mêmes : ils n'avaient pas l'air de s'en douter. Pascal ne se jouait pas avec plus de mépris de la science, lorsqu'il devinait Euclide au bout d'un charbon. En apparence, ils étaient aussi nuls que les Charruas, qui paraissaient au moins aussi académiciens qu'eux. M. Virey, dans ce moment, ainsi qu'il l'a prouvé plus tard, songeait à faire descendre les Charruas des peuples Mongols; M. Geoffroy se dandinait avec ce regard qui a vu tant de monstres, M. Lemercier s'amusait à pousser des cailloux et à les faire ricocher à l'aide de la canne dont j'ai parlé. Il y avait encore là d'autres savans qui méditaient leur rapport, en prenant du tabac le dos tourné aux Sauvages: ce devaient être des grammairiens.

Un académicien médecin étant allé voir le Charrua malade, le Senaqué, médecin lui aussi, je le suivis. Le médecin français tâta le poulx au médecin charrua, mais, au lieu de lui prescrire un régime, quelque remède salutaire, il rit beaucoup du chapeau que son confrère avait en guise d'oreiller. Entre médecins pourtant un peu d'indulgence n'eût pas nui; entre académiciens, je ne dis pas. La peau du Senaqué, pour le dire en passant, a été vendue, après sa mort, dix-huit francs à la maison royale de santé du Jardin des Plantes, dans le service du professeur Duméril. Le prix en a été contesté. — Car Senaqué a vécu.

Naître dans un berceau de lianes, s'être endormi au bruit des grandes cascades de l'Uraguay, avoir lutté de vitesse avec les crocodiles, d'agilité avec les panthères, de force avec le bison; avoir bu dans le crâne de ses ennemis après les avoir mangés; puis venir amuser la curiosité des flaneurs parisiens, prix 2 francs; être étendu sur une paillasse mourant de douleur, de la douleur la plus horrible, du mal du pays; aller à l'hôpital dans un fiacre à l'heure, et, après s'être gorgé de tisane, expirer, comme un chiffonnier de la rue Mouffetard, dans un bonnet de coton; ceci est triste : Pensons!

Depuis une heure au moins, les quatre académies prolongeaient leur badauderie, lorsque, torturé par leur étouffante inquisition, un des trois Charruas, le Vaïmaca Péru, fit entendre quelques sons gutturaux, qui devaient être une interrogation, tant son regard parut décisif, en les exhalant.

Les douze académiciens durent s'estimer heureux d'apprécier l'organisation vocale des Charruas, et ce fut probablement alors que M. Virey, qui avait cessé de manger, imagina que l'arcade zygomatique était plus étendue chez eux que chez les Européens. Pour moi, il s'agissait de savoir quelle langue avait parlé le Charrua; j'espérais cet éclaircissement; car j'étais sûr que les académiciens l'avaient parfaitement comprise et distinguée des autres idiomes américains.

Mais lorsque de nouveau, le Charrua eût répété sa phrase interrogative, je fus forcé de conclure que, si les académiciens possédaient la langue des Charruas, ils ne savaient guère y répondre.

Tout à coup, un intrus, comme moi faufilé frauduleusement parmi les savans, me dit, mais tout bas, de peur de se compromettre : Le Charrua a parlé espagnol, savez-vous bien? Il a dit purement, très-grammaticalement : Que veulent ces hommes? *Que quieren esos hombres?*

Bah! fis-je, le Charrua a parlé espagnol, et vous voulez que des académiciens n'aient pas compris l'espagnol; que, sur douze, pas un ne sache l'espagnol, que tous se soient mépris au point de confondre peut-être la langue espagnole avec la langue des Guaranis? Vous m'épouvantez; savez-vous l'espagnol pour en juger aussi témérairement?

Hélas! oui, monsieur; et, si vous le désirez, je vais répondre pour les douze académiciens aux quatre sauvages. En

effet, ce jeune homme, qui n'était pas plus savant que moi, noua en espagnol la conversation avec le Vaïmaca Péru, enchanté de trouver enfin quelqu'un à qui parler. Les savans n'en revenaient pas : ils auraient volontiers dressé un rapport sur ce bon jeune homme qui possédait le Charrua : pourtant au bout de quelques minutes les douze académiciens s'étant bien démontré que c'était en espagnol qu'un ignorant échangeait des idées avec un sauvage, ils posèrent, sans être déconcertés, une foule de graves questions à traduire. Par exemple, si les Charruas aimaient les poules, si leurs femmes étaient jolies, s'ils étaient antropophages. Les Charruas répondirent avec beaucoup de modestie qu'ils aimaient les poules, que leurs femmes étaient jolies, et qu'ils n'étaient pas antropophages. Cette dernière demande était au moins une indiscrétion.

Habitués aux visages des académiciens, les Charruas continuèrent à répondre à leur interprète, et ce fut pendant que le cacique lui assurait qu'ils dansaient quelquefois, qu'ils chantaient peu, qu'ils adoraient un dieu sous le nom de Balthazar, et même plusieurs sous différentes dénominations, qu'ils croyaient à des lieux de peine et de récompense après leur mort, qu'à l'armée ils avaient des chefs, quelques coutumes dans leurs villes qui leur servaient de lois; c'est pendant ces éclaircissemens, demandés et obtenus le plus familièrement du monde, que M. Virey écrivait au crayon les notes suivantes, pour servir à son rapport.

« Le Charrua, toujours sale et puant, ne connaît ni jeux, » ni danses, ni chansons, ni musique, ni société; il ne » conçoit ni n'adore aucune divinité; n'admet ni lois, ni » coutumes obligatoires, ni récompenses, ni châtimens. »

Les Charruas se familiarisant de plus en plus avec les académiciens, le jeune guerrier consentit à nous montrer son adresse au *laço*, triple lanière de cuir terminée par trois boules de fer, qu'ils lancent autour d'un but avec une incroyable justesse.

Ce fut pour moi l'occasion de voir les bras musculeux et les épaules puissamment attachées du Charrua; remarque que je fus étonné de trouver contredite dans le rapport de M. Virey, où on lit que « le peu d'exercice que font les Char- » ruas explique le faible développement musculaire de » leurs bras et de leurs jambes. » Cette erreur matérielle provient nécessairement de la justesse d'esprit de l'académicien titulaire, qui a préféré une conséquence à un fait qui la dément.

C'est au même système de raisonnement qu'il faut attribuer les savantes aberrations de M. Virey, dans le rapport duquel on lit encore que : « *Les Charruas ont la face large ;* » —ils l'ont comme nous. — « *Leurs os des pommettes sont très-saillans,* » —pas plus que les nôtres.— « *Leurs yeux sont placés obliquement;* » — ils sont très-horizontalement placés, etc., etc., etc.

Arrêtons-nous et qu'on se hâte : il est temps d'aller confronter le rapport de monsieur Virey avec ces pauvres sauvages, s'ils vivent encore, car Vaïmaca Péru, le Cacique, a suivi de près dans la tombe son ami, le Senaqué, le médecin.

Une larme à Vaïmaca Péru. Il naquit il y a cinquante-huit révolutions accomplies de soleil, deux cents révolutions de lune, trois mille révolutions politiques brésiliennes. Dans notre langue et dans nos calculs erronés, il y a cinquante huit ans. Vaïmaca Péru naquit, ajoutons-nous, près du trône, sur la pourpre, à côté du sceptre, où, pour nous expliquer plus clairement, il ouvrit les yeux à côté d'un tronc d'arbre, sur une peau de cheval, près d'un bâton de bambouc. A peine enfant, il se fit admirer par son humanité à tuer des Portugais, par sa délicatesse à manger du cheval, par ses réponses éloquentes aux perroquets de sa nation. Bien que la flatterie, ce poison des rois, l'ait de bonne heure enivré concurremment avec l'eau-de-vie et le tabac; bien que les satellites de sa grandeur l'aient autrefois appelé aigle pour le coup d'œil, caïman pour la peau, chien pour la docilité, Péru est toujours resté simple comme la feuille du manglier, et inflexible comme l'or, qu'il ne connut jamais. Assailli par les troupes du président Ribéra, malgré sa lance, ses flèches et son laço, il fut fait prisonnier et conduit à Rio-Janeiro, avec Senaqué, Tacuabé et Guyunusa.

Ce qui a tué Vaïmaca Péru, ce n'est pas un coup de massue qui lui ouvrit la tête dans son jeune âge, ce n'est pas un coup de hache qui lui fendit les reins dans sa maturité, ce n'est pas la morsure d'un crocodile qui lui enleva la moitié du ventre dans sa vieillesse et au milieu de sa gloire, c'est un changement de domicile. Vaïmaca est mort d'un changement de domicile. Il était aux Champs-Élysées; on l'a transporté à la Chaussée-d'Antin, et le trajet l'a tué.

Sa peau, comme il n'était pas médecin, n'a pas été vendue.

Mais une fille nous est née.

Guyunusa est accouchée d'une enfant, d'une petite fille Charrua, qui sera française, parisienne, de la communion de l'abbé Chatel, et brune piquante.

Tacuabé, jeune guerrier, celui que vous voyez debout, le *laço* à la main, dans notre gravure, a eu la petite-vérole dernièrement.

Il étudie la langue française; et, quand il la possédera au même degré que M. Virey, dans peu de temps, il fera son rapport sur les quatre académies et les douze académiciens: ce sera curieux; nous lui consacrerons un article :

LÉGENDES PÉRIGOURDINES.

SAUVEBOEUF,

par M. Albert de Calvimont.

Nous sortions du collége, et il fut décidé qu'on se réunirait une dernière fois pour une de ces bonnes parties que, depuis huit ans, nous voyions arriver, chaque premier jeudi du mois, avec tant de plaisir. Le char-à-banc vint nous chercher avec nos prix et nos couronnes, et nous fumes reçus le même soir au château de Sauvebœuf par l'excellente famille de notre ami et camarade Léon de L...

Le père de Léon était un petit vieillard, joyeux et conteur, qui avait eu une jeunesse rapide, vivante encore dans son imagination pleine de feu et de souvenirs variés. Je le vois toujours à cette table longue, agrandie, comme à miracle, en toute occasion, quand l'exigeait ce noble esprit d'hospitalité si bien conservé dans notre province. Vers la fin du souper, M. de L... se prit à lire dans notre avenir.

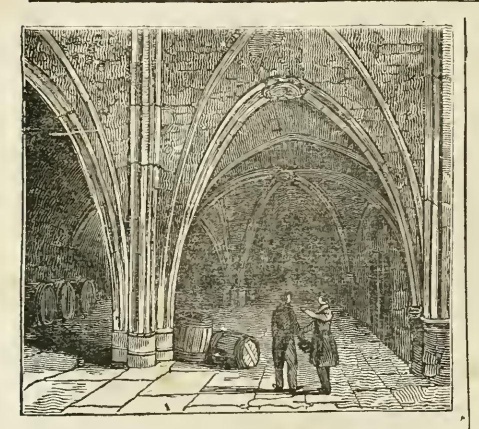
« Toi, dit-il, à Armand, gros garçon à la tête rose et bouclée de cheveux blonds, tu siégeras sur les fleurs de lis; tu grossiras sous la simarre. Je gage une bouteille de Cahors que tu seras président!... »

La prophétie nous fit rire; Armand s'annonçait, en effet, déjà plutôt comme un épicurien, que comme un futur habitué de la Salle des Pas-Perdus. Aussi m'écriai-je hardiment que je tenais le pari contraire à cent bouteilles; et, ma foi! je crois que j'aurais perdu, si M. de L... vivait encore, car Armand est aujourd'hui substitut du procureur du roi.

— Soit fait! dit gaiement M. de L...; mais, comme le moment de vider le pari sera peut-être long à arriver, je vais, en attendant les cent bouteilles que je dois gagner, vous en chercher une, mes enfans, devant laquelle il faudra s'incliner; elle a quarante ans de caveau, entendez-vous, jeunes gens? quarante ans!...

Et comme, en finissant, M. de L... prenait une bougie, nous nous levâmes tous pour l'accompagner, curieux de contempler le séjour qui recelait de telles richesses!

C'était d'abord une grande salle voûtée dans le style des caveaux funèbres de Saint-Denis; et, au fond, s'apercevait,



en point d'optique, une petite porte noire surmontée d'arceaux gothiques. Le long des murs, plusieurs rangées de tonneaux attestaient bien que c'était là une cave, mais l'œil le moins exercé eût deviné que cette grande salle n'avait pas toujours eu la même destination. Le pavé, quoique brisé et inégal par intervalles, avait été fait d'abord en pierre plate et unie, comme les dalles de nos églises; il en restait encore de larges vestiges. Nous nous récriâmes sur le soin remarquable de cette architecture; et M. de L..., qui, comme tous les propriétaires, se complaisait dans sa possession, s'assit sur un tonneau vide, et, élevant sa bougie, il ne nous laissa perdre aucun détail. Puis l'historique, la légende merveilleuse. Quel est le vieux château qui n'a pas la sienne? Voici ce que nous raconta M. de L..., pendant que nous l'écoutions, assis autour de lui sur de vieilles poutres, et appuyés contre les colonnes de la voûte, ce qui, par parenthèse, était d'un effet assez pittoresque.

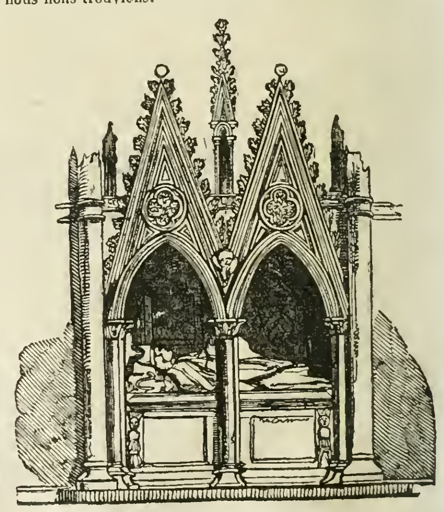
« Après les guerres de Hollande, sous le grand roi, le plus jeune des fils du marquis de Sauvebœuf revint ici, dans le château de son père, se remettre des fatigues de la guerre et d'une vie assez désordonnée sous plus d'un rapport. C'était un bel officier, fort bien vu à la cour la plus galante de l'Europe, maniant, avec une égale perfection, l'épée et le clavecin; faisant des dettes et les payant noblement à gros intérêts; toujours prêt à dégaîner, même pour une querelle qui ne l'eût pas regardé; serviteur empressé de toutes les femmes, au risque de son repos et même de sa vie; en un mot un gentilhomme accompli.

» Le soir de son arrivée, le jeune officier se retira dans sa chambre vers les onze heures. — On se coucha toujours de bonne heure en province. — Peu d'instans après, tout était calme dans le château; le silence et le sommeil en avaient pris possession. L'officier de Louis XIV veillait seul, lui qui avait l'habitude des nuits bruyantes de Versailles; et, comme il faisait un clair de lune superbe, il ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur la rivière, et....

— La fenêtre du *désespoir*? interrompit Léon.

« — Paix!... reprit M. de L...; le jeune de Sauvebœuf ouvrit donc sa fenêtre, n'importe laquelle; et, pendant quelques minutes il jouit avec un charme indicible de tout ce qu'il y a de doux et de poétique dans une des plus belles nuits d'été de notre Périgord. Cependant le temps avançait: minuit avait sonné. — Minuit un quart. — Tout à coup, sur l'autre bord de la rivière, derrière une touffe d'arbres, s'agita un vêtement blanc, une robe élégante, ma foi, portée par une jeune femme d'une tournure noble et déliée, laquelle se promenait seule à petits pas, et paraissait se complaire à la brise embaumée de la nuit. Le jeune officier se frotta les yeux, et sentit que décidément il n'avait aucune envie de se coucher.

» Avec toutes les précautions imaginables, il descendit au travers du château, nue tête et sans armes, et il arriva assez lestement à la porte basse qui conduit au bord de l'eau. Là, il voyait toujours, de l'autre côté, la jeune dame qui allait et venait du même pas et sans paraître l'avoir aperçu. Une barque était attachée à un saule; le jeune homme s'y élança; en trois coups de rame, il touche la rive et alors seulement la dame se tourna vers lui. Ses traits ne démentaient pas sa tournure; elle était gracieuse et belle; la lune la rendait peut être un peu pâle; mais il n'y avait pas trop de mal. Quand elle vit l'officier, elle pressa un peu plus sa marche, mais comme par modestie, et pour n'avoir pas l'air d'attendre un inconnu. Celui-ci la suivit; mais, plus il la suivait, plus elle gagnait du terrain sur lui. Cette promenade se prolongea si bien, que le jeune Sauvebœuf arriva sans s'en apercevoir jusqu'au sommet du côteau de *L'Arsême*, que vous connaissez tous, car vous avez joué souvent sur sa plateforme. Là, le jeune homme entendit un grand bruit: d'abord comme des trompettes, un galop de chevaux, des cris de commandement; tout cela confus et fesant l'effet d'un rêve; puis un choc retentissant comme des armures qui se heurtent, des sabres qui se rencontrent et se croisent: une mêlée générale de cavaliers et de chevaux. Et cependant la lune éclairait paisiblement la plateforme et rien n'apparaissait; l'œil ne voyait rien; l'oreille entendait seulement. Alors l'officier traversa ce champ par trois fois; et, quand il était au milieu, la respiration lui manquait et ses oreilles bourdonnaient étrangement à cause du grand bruit de guerre qui continuait sans relâche aucune. Cela dura tant et plus, et je n'en saurais dire la fin. Tout ce que j'en sais, c'est que le jeune fils du marquis de Sauvebœuf ne retourna jamais sous la bannière du roi Louis XIV. Le galant serviteur des belles dames de la cour fit amende honorable de ses erreurs passées en l'église de Saint-Front à Périgueux, très peu de temps après, et entra dans les ordres. Il devint même abbé de Chancelade; ce qui n'était pas mince dignité pour l'époque, car l'abbé de Chancelade fut toujours crossé et mitré, ni plus ni moins qu'un évêque. Et, de ce fait, jeunes gens, je vais vous en fournir la preuve, » — ajouta M. de L..., en ouvrant la petite porte du fond de la salle où nous nous trouvions.



C'était un caveau particulier au fond duquel s'élevait un tombeau vide, plus moderne que l'architecture qui l'entourait. Sur la pierre tumulaire était couchée, les mains jointes, une figure d'évêque ou d'abbé mitré assez bien conservée, malgré le saccage évident de la révolution de 93. Sur le mur on déchiffrait, à grand'peine, l'écusson de Sauvebœuf, sans support ni couronne, et quelques inscriptions dévotes à la date du règne du grand roi. Dans un coin de ce caveau, M. de L...., prit dans le sable une de ces bouteilles qu'il nous avait tant vantées, et nous dîmes adieux aux sépultures seigneuriales de la maison de Sauvebœuf.

Quand nous fûmes rentrés dans la salle à manger, je pressai tellement M. de L... pour de plus amples détails sur son récit merveilleux, qu'il envoya prendre dans sa bibliothèque un vieux journal manuscrit dont je ne pourrais préciser la date aujourd'hui; — mais j'ai tâché d'en conserver la couleur; — il rapportait à peu près ce qui suit :

« Vers le treizième siècle, le sire de Sauvebœuf, dont les ancêtres avaient fait bâtir ce château, était en guerre avec deux autres seigneurs ses voisins : les sires de Losse de Montignac. Des deux parts, grands nombre de vassaux étaient sur pied; gens hardis et bons soldats; race pégourdine à l'épreuve du tranchant de la lame; vrais *cuirs le pierre* (comme disent les étymologistes par corruption de *Petro corium*). Le sire de Sauvebœuf était en possession d'une fort jolie fille que lui avait laissée sa femme morte depuis des années. Cette jolie fille se prit d'amour pour le sire de Losse, un jour que ce fringant cavalier, du temps où le sire de Sauvebœuf le voyait chez lui, sans peine, monta sur son grand cheval, jusqu'à la dernière marche du grand escalier et en redescendit de même, à reculons. Le sire de Losse, de son côté, estimait fort la damoiselle qui était blonde et élancée, et de plus unique héritière de son père et seigneur. Le sire de Montignac, guerrier plutôt que galant, s'en vint pourtant à la traverse de ces jeunes amours; et, après force calculs perfides, pour arriver à son compte, il ne trouva rien de mieux que d'entraîner son rival dans une guerre contre le sire de Sauvebœuf, bien résolu d'avance à faire tourner le tout à son profit.

» En effet, il y eut une grande bataille donnée sur le coteau qui domine la façade méridionale de Sauvebœuf, dans laquelle bataille les gens du sire de Montignac, qui étaient mêlés aux gens du sire de Losse, firent volte-face tout d'un coup, en criant : *Hardi, Sauvebœuf*!... Ce qui fut une insigne trahison. Le sire de Losse eut la tête fendue par derrière dans la bagarre, et la rumeur publique jeta toute l'affaire sur Montignac qui en était bien capable. Ce qu'il y a de positif, c'est que le sire de Sauvebœuf rentra le même jour dans son château, côte à côte avec ledit Montignac, à grand bruit de fanfares, et que le soir de ce jour, à la fin du festin, il lui frappa sur la cuisse en présence de tous, et l'appela *mon gendre*.... Le lendemain, à midi, les cloches sonnaient à pleines volées dans la chapelle, et les trompettes s'escrimaient par les cours, quand une respectable matrone entra toute effarée et blême comme un linceul, dans la grand-salle de cérémonie, sans pouvoir proférer une parole. A propos de quoi le sire de Sauvebœuf, dont la nature n'était pas trop patiente, l'apostropha de *vieille folle*.... Et alors la vénérable dame parla ainsi : « Il n'est plus question de noces ni fiançailles; sire de Sauvebœuf, votre fille s'est jetée par la fenêtre de sa chambre dans la rivière qui coule en bas, si noire et si profonde entre les rochers. » A cette nouvelle, le sire de Montignac fut si saisi qu'il but trois pintes de vin à la file par pure distraction. Le sire de Sauvebœuf jura qu'à la première croisade il se ferait tuer sous les murs de la ville sainte en expiation de la mort de son unique enfant, hors des lois de l'église et sans secours de religion; mais j'ignore s'il accomplit son serment. »

Quant à la vérité de l'aventure, nul n'en peut douter. La fenêtre du *désespoir* existe encore; on la voit à la partie du nord non habitée du château, lequel s'élève toujours à deux lieues de la petite ville de Montignac et du château de Losse, sur le bord escarpé de la Vezère, dont l'eau coule toujours, aussi noire et profonde, entre les rochers.



PROVERBES.

Bonnes gens font les bons pays;
Bon cœur fait le bon caractère;
Bons comptes font les bons amis;
Bon fermier fait la bonne terre;
Bons livres font les bonnes mœurs;
Bons maîtres, les bons serviteurs.
Les bons bras font les bonnes lames;
Le bon goût fait les bons écrits;
Bons maris font les bonnes femmes;
Bonnes femmes, les bons maris.

HISTOIRE.

LE ROI JEAN SIGNANT LA GRANDE CHARTE,

par M. Frédéric Soulié.



Un matin du mois de janvier 1215, le primat de Londres Langton sortit de cette ville en descendant la Tamise; il fit arrêter le batelet qui le portait à la hauteur où se trouve aujourd'hui Greenwich; à cette époque, Greenwick ou le Bourg-vert à cause des belles prairies qui le bordaient de tous côtés. A cette place où s'élève aujourd'hui le magnifique hospice bâti par Guillaume III, pour les vieux marins de l'Angleterre, et qu'on peut considérer comme le pendant de nos Invalides, à cette place aujourd'hui si riche et si

peuplée, il ne se trouvait alors qu'un amas de quelques misérables cabanes. Ce n'est pas que ce lieu n'eût été plus florissant lorsqu'existait encore l'abbaye de Greenwich; mais, trente ans environ avant l'époque dont nous parlons, elle avait été ruinée de fond en comble par une troupe de ces bandits flamands qui inondaient alors l'Angleterre, et qui se mettaient à la solde de tout parti qui pouvait les acheter. Le primat fut reçu par plusieurs prêtres arrivés avant lui. Après quelques mots mystérieux échangés entre eux, ils se rendirent ensemble vers les ruine de l'abbaye, et y trouvèrent réuni un nombreux clergé en habits de cérémonie, avec l'étole et le surplis, quelques évêques, la mître en tête et la crosse à la main. Le primat revêtit lui-même ses habits pontificaux, et tout aussitôt il entonna une prière à laquelle répondit le reste du clergé. Pendant ce temps, on fit défiler devant Langton douze hommes, armés de pioches et de bêches, qui présentaient chacun à son tour leurs instrumens au primat, qui les bénissait. Cette cérémonie achevée, un vieillard fut amené par deux diacres : c'était un vieux moine échappé à la ruine de Greenwich et âgé de près de quatre-vingts ans; il s'agenouilla devant le primat, qui appela sur lui l'inspiration céleste. Comme il se relevait, on entendit un grand mouvement, un bruit de chasse, des cris de chiens, des sons de cornets d'ivoire, des hennissemens de chevaux, et tout aussitôt le roi Jean parut au milieu de ses valets et de ses limiers. Ce roi, que Walter Scott nous a montré si indolent et si fastueux dans son beau roman d'*Ivanhoé* n'était plus à cette époque qu'un tyran soupçonneux et cruel.

— Holà ! s'écria-t-il, en approchant, que veut dire cette assemblée? D'où vient que, sans ma permission, on ose tenir de pareilles réunions? Avez-vous à délibérer sur l'exil et la déchéance des évêques Mansfell et Ormond que j'ai prononcée malgré les menaces du Saint-Père? Eh bien ! n'avez-vous pas, pour cet objet, l'église de Saint-Paul, où je vous ai permis de vous réunir, mais la nuit seulement, afin que vous ne puissiez étaler aux yeux du peuple le coupable exemple de votre résistance à mes ordres.

— Sire, répondit Langton, chaque chose sera faite où elle doit l'être. Nous serons ce soir à l'église de Saint-Paul, pour examiner les causes de la déchéance prononcée par vous contre nos frères, nous y serons ce soir, parce que l'église est notre patrimoine et que l'heure du soir est celle prescrite par le concile de Latran pour ces sortes de réunions, et non point par votre permission.

— Langton, s'écria le roi, mon bon ami, mon plus fidèle sujet, prends garde; tes paroles deviennent dures et rebelles comme celles d'un baron armé! Prends garde, la contagion de la révolte gagne les plus dévoués lorsqu'ils s'entourent de mauvais conseils. Réponds, Langton, que faites-vous ici parmi ces ruines, et avec ces ouvriers armés de pioches.

— Sire, répliqua le primat, nous sommes à la recherche d'un trésor enseveli sous ces décombres : l'aspect de ces ouvriers aurait dû vous en avertir.

— Un trésor, reprit vivement Jean! tout trésor trouvé appartient par moitié à l'état, c'est-à-dire au roi, d'après l'us romain qui gouverne le Midlessex.

— Sire, répondit Langton, vous le partagerez avec nous et le peuple anglais, soyez en assuré! C'est là notre intention.

— Est-il d'or, d'argent, ou de pierreries? demanda le roi.

— Il est d'un prix au-dessus de tous les trésors de votre couronne, répondit Langton, d'un prix que des monceaux d'or ne sauraient atteindre.

— Alors, dit Jean, en se découvrant de son chapeau, c'est quelque sainte relique rapportée peut-être de la Terre-Sainte par nos frères de la Croisade.

— C'est une sainte relique, en effet, reprit Langton : une relique enfermée secrètement dans cette obscure abbaye, et dont il faut que toute l'Angleterre profite.

— Amen, répondit le roi, avec indifférence; continuez, mes frères, et, s'il y en a pour tout le monde, donnez-m'en un peu, je vous prie.

— Vous en aurez, répliqua Langton, l'œil courroucé et la voix sombre.

Tout aussitôt, Jean, riant de la colère du primat, qu'il croyait irrité seulement de son peu de respect pour la sainte relique, Jean s'éloigna au galop, et continua sa chasse. Immédiatement après, le vieillard se mit en tête de tout le clergé et s'avança péniblement vers les ruines de l'abbaye; il en fit lentement le tour en examinant chaque endroit avec soin. Le clergé le suivait processionnellement, et Langton, qui était près de lui, le regardait avec anxiété. Déjà deux fois on avait parcouru presque toute l'étendue des ruines, et quelques doutes murmurés tout bas se faisaient entendre, lorsque le vieux moine s'arrêta devant une pile de décombre, et s'écria soudainement : C'est ici. Les travailleurs s'avancèrent à l'instant, et déblayèrent les décombres avec activité; pendant ce temps le clergé, à genoux, invoquait le ciel avec des chants pieux et les bras tendus vers le ciel. Bientôt on découvrit le maître-autel de l'église, qui n'était point détruit, mais seulement enfoui dans les ruines; les chants redoublèrent d'ardeur, et quelques minutes n'étaient point passées qu'on aperçut une pierre avec un anneau scellé au pied de l'autel : on la souleva, et, sous cette pierre, on trouva une boîte merveilleusement travaillée. Les chants éclatèrent en actions de grâces. Langton s'empara de la boîte : il bénit tous ceux qui l'avaient assisté dans cette pieuse entreprise : on donna une forte récompense aux ouvriers, et tout le monde se sépara.

Le soir venu, presque tous les prélats qui le matin avaient pris part à la sainte opération entrèrent solennellement dans l'église de Saint-Paul, tandis qu'un nombre considérable de barons et de chevaliers étaient introduits secrètement dans la maison primatiale par Langton. Lorque l'assemblée fut complète, on ferma les portes de l'église, et les barons y pénétrèrent à leur tour. Chacun s'assit, et Langton monta dans la chaire de marbre qui était à droite de l'autel; il prit la parole.

— Mes frères, dit-il, aucun de vous n'ignore le motif pour lequel il a été appelé ici. Si nous sommes assemblés sous le prétexte de délibérer sur la déchéance de nos frères, c'est que le temps est tel qu'il n'est plus permis aux seigneurs et évêques de l'Angleterre de se réunir à leur gré pour les affaires de l'Angleterre. Que Dieu nous pardonne ce mensonge, comme il pardonna celui de la pieuse Judith pour délivrer le peuple de Dieu des persécutions d'Holopherne. Oui, mes frères, c'est une sainte vérité, que Dieu envoie quelquefois les tyrans sur la terre pour punir les peuples; quelquefois aussi pour les exciter et les éveiller de leur indolence. Car, de même que la vie d'un homme, la vie d'un peuple doit être active et laborieuse, et, comme on voit des hommes qui ont besoin de la misère pour les forcer au labeur qui les enrichit, de même on voit des peuples qui ne travailleraient point à l'œuvre de leur liberté, s'ils n'y étaient poussés par la tyrannie. Grâce à Dieu, cette nécessité nous a été tellement infligée, qu'il n'existe plus un libre Anglais qui ne soit persuadé qu'un tel état de choses doit cesser. Tant que le roi Richard Cœur-de-Lion a vécu nous avons souffert l'usurpation de nos droits et l'anéantissement des lois de Saint Édouard et de la charte de Henri II. Mais l'admiration que nous inspiraient les grandes qualités de notre roi nous servait d'excuse. Aujourd'hui nous n'en avons aucune en présence d'un souverain tel que Jean-sans-Terre. Je n'ai pas besoin de vous faire l'énumération de ses crimes, chacun de nous, outre la haine particulière qu'il lui doit pour quelque injure particulière, ne partage-t-il pas la haine universelle qu'il inspire au monde entier. Usurpateur à tous les degrés, n'a-t-il pas essayé de s'emparer de la couronne de son frère Richard, tandis que celui-ci combattait immortellement pour la délivrance du saint sépulchre? Après la mort du Cœur-de-Lion, n'a-t-il pas, de sa propre main, assassiné

l'héritier du trône, son neveu Arthur, dans la tour de Rouen? et, pour ce crime, qui le montrera comme un infâme meurtrier aux hommes à venir, n'a-t-il pas été condamné à mort en la cour des pairs de France? A cette honte d'un roi anglais jugé et flétri comme un malfaiteur en pays étranger, n'a-t-il pas ajouté, par son imprudence, la honte de la défaite, et n'a-t-il pas naguères, au pont de Bovines, perdu le meilleur de nos soldats, et anéanti la ligue qui devait abaisser la superbe du roi Philippe-Auguste? Je ne vous parle ni de nos otages qu'il a massacrés, ni de nos églises et de nos châteaux qu'il a pillés et démolis. Que sont devenus les priviléges des cités et les libertés des manans? Il n'a respecté ni le grand qui lui portait ombrage, ni le petit qu'il ne devait point voir. C'est à nous à leur restituer leurs droits; l'heure est arrivée, la mesure des maux est comble : le voulez-vous ainsi?

— Nous le voulons, répondirent ensemble barons et prélats.

— Mais, s'écria tout aussitôt le vieux comte de Derby, qui avait, dit-on, cent un ans révolus, que demanderez-vous à Jean? Vous parlez de droits, et vous ne connaissez pas les vôtres. Les lois de Saint-Edouard, ce monument des vœux de tout un peuple et de la sagesse d'un saint roi, ont été lacérées par les Normands dans tous les comtés où un manuscrit en avait été déposé, et, quant à la Charte de Henri II, ne savons-nous pas tous qu'elle n'a été copiée qu'en trois exemplaires, dont l'un a été soustrait de la Tour de Londres, où il était conservé; le second, déposé à Windsor, a été livré au roi Jean pour la somme de mille livres d'or; et le troisième a dû être anéanti par les Flamands.

— Le troisième! s'écria Langton, existe, et le voici. Aussitôt il le tira de sa petite cassette, qu'il avait trouvée à Greenwich. Tous les assistans, prélats et barons, se levèrent et se découvrirent à cette nouvelle, et ce fut dans cette posture qu'ils écoutèrent la lecture du précieux manuscrit. Dès qu'il fut achevé, ils l'approuvèrent avec de grands cris, et résolurent d'en demander le rétablissement au roi Jean.

Dès le lendemain, cinq cents chevaliers ou barons se présentèrent devant le roi Jean; ils étaient tous en habits de guerre et montés sur leurs chevaux de bataille. Ils arrêtèrent le roi dans une rue de Londres, au moment où il se rendait à la chasse, et lui présentèrent leur demande. Jean en montra d'abord un grand courroux; mais, s'apercevant que le peuple, qui s'était assemblé, approuvait hautement la conduite des chevaliers, il feignit de se calmer, et leur promit de faire droit à leur requête à la Pâque prochaine. Les seigneurs, mal satisfaits, mais résolus de mettre le bon droit de leur côté, se retirèrent tout aussitôt, et Jean ne pensa plus qu'à s'affranchir de la promesse qu'il avait faite. Pour cela, il assembla le plus grand nombre de bandits flamands qu'il put trouver, et, avec quelques seigneurs, il se prépara à soutenir la guerre que les barons lui feraient. Ceux-ci, en effet, ayant réclamé du roi Jean l'exécution de sa promesse, n'en reçurent qu'une vaine réponse et se préparèrent à le combattre. Ils levèrent donc une armée dont ils donnèrent le commandement à Robert fils de Gautier, sous le nom de Maréchal de l'armée de Dieu. Les deux troupes, celles du roi et des barons, se rencontrèrent à Staines, près Windsor. Avant de commencer le combat, Jean fit venir près de lui Langton, qui jusque là lui avait paru étranger aux prétentions des barons et à qui il avait ordonné de le suivre. Dès qu'il fut à ses côtés, Jean fit appeler tous les chefs de son armée jusqu'au moindre capitaine et, lorsqu'ils furent assemblés, il se plaça au milieu d'eux avec Langton, qui portait le coffre qu'il avait retiré des décombres de Greenwich. Jean prit aussitôt la parole, et dit à ses soldats.

— Je vous ai tous fait venir ici, afin que vous connaissiez la justice de ma cause, en l'entendant bénir par le plus vénéré des serviteurs de notre sainte Église, et en entendant maudire celle de mes ennemis, c'est-à-dire celle de l'audace et de la révolte. Outre le courage que cette assurance doit vous donner, vous trouverez ici un plus puissant auxiliaire. Il vous sera remis à chacun un morceau d'une sainte relique, qui vous rendra invincibles, si vous l'acceptez avec une foi et un cœur sincères.

Ces paroles dites, Langton approcha, et, s'élevant sur un petit tertre, il se montra aisément à tous les yeux. Un saint enthousiasme brillait sur son visage.

— Oui, s'écria-t-il, je suis venu ici pour bénir et pour maudire; pour bénir les justes et pour maudire les méchans. Les justes sont ceux qui veulent la justice pour tous, les méchans ceux qui veulent leurs passions et leur seule satisfaction personnelle. Que ceux qui sont justes m'écoutent, car voici leur loi et leur salut.

Et tout aussitôt il tira de la cassette la charte de Henri II, et se prit à la lire à haute voix. Jean, qui n'avait jamais soupçonné le primat, ne comprenait point où il voulait en venir; à plusieurs fois cependant, il voulut l'interrompre; mais Langton, protégé par le murmure approbateur des barons, qui la plupart apprenaient pour la première fois tout ce qu'ils avaient perdu de droits, Langton acheva sa lecture, et, sa lecture achevée, il s'écria :

— Bénédiction, mes frères, à ceux qui demandent et défendent cette arche de salut; malédiction à ceux qui tireront contre elle une épée esclave et impie. Voici la liberté, c'est la sainte relique qu'on vous a promise; que chacun l'accepte d'une foi et d'un cœur sincères, et il sera invincible.

— Oh! traître! s'écria Jean, en courant sur Langton l'épée haute.

— Eh! quoi? lui dit le primat, ne t'ai-je pas promis de partager cette sainte relique avec toi et toute l'Angleterre?

Aussitôt les barons qui avaient suivi le roi Jean se précipitèrent entre lui et le primat. Ils emmenèrent celui-ci; et, sans s'arrêter aux cris du roi Jean, ils emmenèrent leurs hommes d'armes du côté de la troupe de sir Robert. Les bandits flamands, se trouvant ainsi abandonnés, se débandèrent de leur côté, et Jean se trouva, en moins d'une demi-heure, seul au milieu de la plaine, avec sept cavaliers. Il résolut de retourner à Londres; mais à peine avait-il fait quelque pas que le comte de Pembroke accourut, et lui apprit que la cité venait de se déclarer pour les barons. Jean ne désespéra point encore de sa cause, et il envoya le comte pour parlementer avec l'armée; mais celle-ci refusa toute proposition d'accommodement, si le roi ne signait à l'instant la grande charte. Jean, ne voyant aucun moyen d'échapper à cette nécessité, y consentit, et tout aussitôt les principaux chefs de l'armée s'avancèrent vers lui avec de grandes marques de respect. Des courriers allèrent avertir le clergé de Londres et le peuple de la cité de ce qui arrivait : ils dirent aussi que la prairie appelée Runimède, située entre Staines et Windsor, était désignée pour la cérémonie. Le peuple sortit en foule de la ville, et, sans ordres ni invitations, il éleva de lui-même un énorme amphithéâtre à un angle de la prairie, au pied d'un vaste rocher.

D'un autre côté, l'armée arriva en marche triomphale et les enseignes déployées, tandis que le clergé se rendait processionnellement au rendez-vous, la croix et la bannière hautes. A cet endroit, le roi monta sur l'estrade, et s'assit sur le trône qu'on lui avait préparé; il prit des mains de Langton la charte qui était enfermée dans la cassette, en lut tous les articles à haute voix, et jura de les tenir; après quoi il les signa. Depuis ce jour, la charte anglaise, dite *magna charta*, a été solennellement jurée par tous les rois à leur avènement au trône, et n'a cessé de défendre la liberté de ce pays contre l'usurpation de ses souverains.

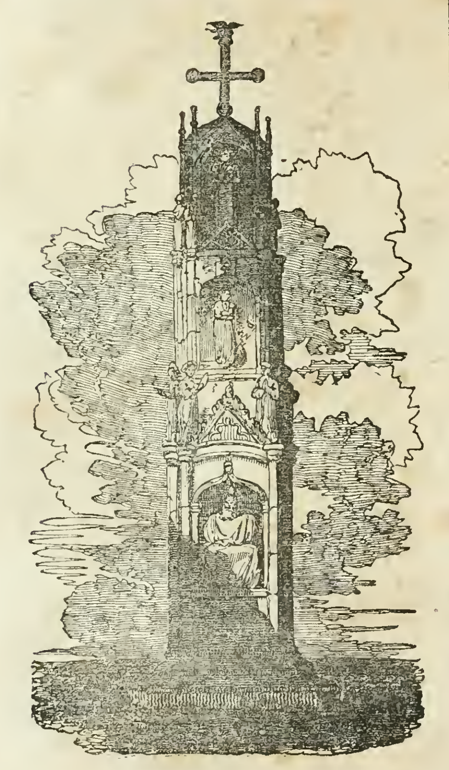
Il est bon de faire remarquer au lecteur que cette charte, quoiqu'elle soit, selon l'expression anglaise, le boulevard de la liberté du peuple, n'était à l'époque dont nous parlons que la reconnaissance des droits des nobles et des priviléges de quelques villes. Ce ne fut que cinquante ans plus tard

que le comte de Leicester, ayant emprisonné le roi Edouard, et voulant couvrir son usurpation par sa popularité, appela les comtés au nombre de quarante, et les bourgs, à envoyer au parlement chacun deux députés, qui devaient avoir rang de chevalier. C'est de là seulement que date la première et faible existence de la chambre des communes, véritable boulevart de la liberté anglaise.

L'ANGELUS AU VILLAGE,

par Mme Desbordes-Valmore.

A genoux, l'angélus appelle!
Le pasteur monte à la chapelle;
L'aveugle accorde son vieux luth;
C'est le moment de la prière,
Qui veut notre ame toute entière :
Silence, amour! oh! chut! chut! chut!



A genoux! L'église promène
Dans les airs sa fervente haleine,
Et le ciel répond au salut!
La fleur s'incline sur sa tige;
Tout frémit sous l'humble prodige :
Silence, amour! oh! chut! chut! chut!

A genoux! Le village prie;
Et c'est demain qu'on nous marie
Dis un *Ave* pour mon salut!
Hélas! pour songer à moi-même,
Je suis trop près de ce que j'aime.
Silence, amour! oh! chut! chut! chut!

A genoux! la vierge regarde,
Et la cloche nous dit : prends garde!
Car c'est l'heure où l'ange apparut.
Les cierges ont mêlé leurs flammes
Comme tout à l'heure nos ames....
Silence, amour! oh! chut! chut! chut!

POIDS, MESURES ET MONNAIES.

ALGER.

Si vous entrez, à Alger, dans une boutique, le marchand ne pèsera point les denrées qui vous seront nécessaires avec des grammes et des kilogrammes : ces poids sont encore inusités dans la capitale de nos possessions africaines. Il est bon cependant de connaître les mesures que le commerce y emploie.

Il y a d'abord *el rotl el feuddi*, ou livre *feuddi* qu'on trouve chez les orfèvres et les parfumeurs et qu pèse 497 gr. 435 mill.

Mais le poids le plus fréquemment usité est *el rotl attari*, ou livre *attari*, divisée en 16 onces attari, ou 18 onces feuddi, équivalant à 546 gr. 8 mill.; chaque once se partage en huitièmes.

El rotl ghreddari vaut 614 grammes, 34 milligrammes, ou 18 onces attari; il est employé sur les marchés par les Bédouins et autres habitans de la campagne.

El rotl el kebir fait une livre et demie ghreddari ou 921 gr. 51 mill. Sa destination spéciale est pour les denrées qu'apportent les Kabaïles et Bédouins de la montagne.

El mitkal, usité pour l'or, pèse 24 grains de karoubes, ou 4 gr. 669 mill.

Le grain de karoubes, vaut 194 mill. *el kirat*, 207 mill.

Il y a plusieurs espèces de quintaux : *le quontár attari*, *le quontár ghreddari*, *le quontár kebir*, divisés chacun en 100 livres de leurs espèces respectives. *Le quontár de lin* vaut 200 rotts attari; celui de plomb, 150 seulement.

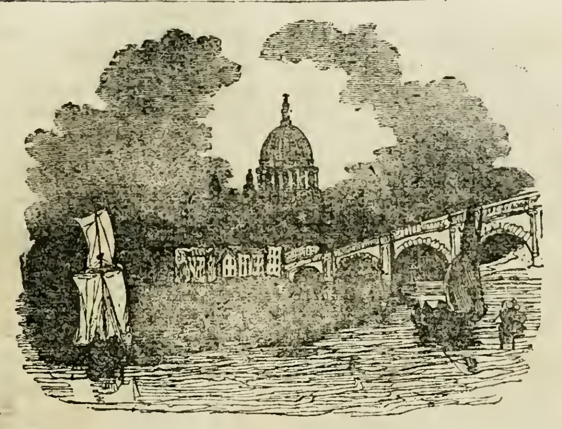
Mesures de longueur.

Le *pic turc* étalon équivaut à 63 centim. 30 millim.; le *pic turc* usuel des marchands, à 64 cent.; le *pic arabe* étalon, à 47 cent. 50 mill.; le *pic arabe* usuel, à 48 cent. Chaque pic se divise en huit robs et le rob en demi-quarts.

Mesures de capacité.

Le *khoullé* vaut 16 litr. 66 cent.; le *nous khoullé*, 8 lit. 33 centil.; le *rebia khoullé*, 4 lit. 16 cent. 5 mill.; le *tenin khoullé*, 2 lit. 82 cent. 25 mill.

Le *saá*, pour les grains, correspond, nivelé, à l'aide d'une règle, à 48 lit.; comble, à 62 litr. On le divise en *nous saá*, demi saâ, *rebia saá*, quart de saâ.



LONDRES.



On se plaint que les journaux pittoresques s'occupent trop de l'Angleterre : c'est un tort, en effet, mais qu'on doit s'expliquer par la nécessité d'emprunter à ce pays, dans le commencement, ses vignettes perfectionnées. Quant à nous, si aujourd'hui encore nous parlons avec quelques longueurs de ce pays, ce sera pour n'y plus revenir. La France et le continent nous appellent et nous nous pressons d'adresser notre adieu à la terre privilégiée des gravures sur bois :

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR.

Voici Londres ! — me dit le conducteur, — là bas, dans la vallée. — Son doigt me désigna vaguement une coupole dont les formes indécises se perdaient au milieu de lointaines et flottantes vapeurs.

Mon homme fouetta ses quatre chevaux, et ceux-ci reprirent leur admirable train de galop.

C'était, sur les deux bords de la route, une succession à peine interrompue de gracieuses maisons; petites, étroites et basses, mais décorées avec ces soins minutieux qui satisfont à la fois le comfort et la vanité. Je fus surtout frappé de l'uniformité de ces constructions. Toujours des fleurs dans la mince plate-bande qui garnit leurs abords : quelques touffes de rosiers, trois à quatre pots de géraniums; puis un perron, une porte ornée de son marteau en cuivre brillant, un léger balcon vert, et le toît qui ne recouvre jamais plus de deux étages. Rien de simple comme ces cottages.

Quoique l'heure fût encore peu avancée, une nombreuse population de servantes saluait partout notre passage. Ma curiosité se plaisait à les voir, laborieusement accroupies, lavant, frottant, balayant la devanture de leurs maisons, et si quelqu'une de ces pauvres filles dérobait trois minutes à sa tâche, c'était pour jeter un coup d'œil sur les voyageurs qui garnissaient nos banquettes endormies, ou pour recevoir un paquet lancé des hauteurs de l'impériale.

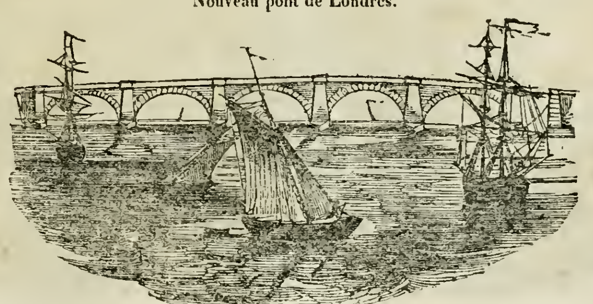
Cependant la voiture roulait toujours avec une effrayante rapidité. Elle était descendue dans la plaine; puis, franchissant une pente escarpée, elle nous ramena sur la hauteur.

Cette fois, il n'était point nécessaire d'interroger le conducteur. Londres était là devant moi. A la hardiesse de son dôme aérien, sans peine je reconnus Saint-Paul, l'immense cathédrale; puis, groupés à l'entour, d'autres clochers moins superbes; au-dessous une innombrable fourmilière de toits et de cheminées, se dessinant, confuse, à travers l'atmosphère grisâtre dont la fumée du charbon enveloppait tout le panorama. Qu'on ne s'étonne point si j'éprouvai dans cet instant une involontaire émotion. Tant de souvenirs assaillaient ma pensée! Tant de réflexions ravivaient mes souvenirs !

Les maisons se rapprochaient de plus en plus pressées dans leurs rangs parallèles; la foule des voitures qui se croisaient en tous sens devenait à chaque pas plus confuse et plus variée. — Combien de milles encore ? — hasardai-je de dire au cocher. — Bah ! nous sommes arrivés, repartit-il.

Cependant je n'avais vu ni barrière ni douaniers. De la campagne à la ville, la transition avait été complétement imperceptible; et le pavé du nouveau pont de Londres retentissait sous le frottement de nos roues que je me croyais encore en pleine route.

Nouveau pont de Londres.



Ici c'était un spectacle nouveau qui m'attendait. Au milieu du chaos de pierres amoncelé sur ses rives, le fleuve jetait sa large ceinture verte, émaillée de voiles, de mâts et de barques. Ses flots s'animaient d'une activité égale à celle qui peuplait autour de moi la terre d'un essaim d'hommes affairés et remuans. Londres était là tout entier avec son industrie, son commerce, ses plaisirs, ses richesses, sa vie multiple et bruyante en un mot.

Mais le pont est derrière nous déjà. Le *stage-coach* est engagé dans des rues étroites, où mille boutiques ouvrent leurs brillans étalages, où des hommes s'abordent et se pressent amicalement la main : chacun retrouve ses affaires, ses amitiés. Moi, je suis seul; je ne comprends ni l'idiome qui bourdonne à mes oreilles, ni le but de tous les mouvemens qui agitent ces nombreux passans. Faible étranger, me voilà jeté au milieu d'un monde que j'ignore, et qui ne me connaît point.

Courage pourtant, dans quelques jours je saurai bégayer les mots de sa langue, j'étudierai la topographie de son labyrinthe de ruelles et de squares, je connaîtrai les passions, les sentimens et les occupations de son peuple. Alors, en me retrouvant au milieu de cette foule, aujourd'hui muette pour moi, j'y saurai lire bien des secrets qui m'échappent, et trouver des amis que je ne puis encore choisir.

PROMENADES.

L'hospitalité anglaise m'est connue par ouï-dire, mais jamais mon bras n'a fait retentir la porte du lord ou du bourgeois sous les coups du marteau. En revanche j'ai vécu beaucoup avec le peuple. Ma vie s'est passée, comme la sienne, dans les rues et sur les trottoirs; et là j'ai vu ce que bien des voyageurs dédaignent d'observer.

Dans les premiers temps, je ne fréquentais que le West-End, c'est-à-dire les quartiers nobles de l'Ouest. C'étaient en moi des velléités d'aristocratie. Mon Dieu! toute autre vanité s'y serait laissé prendre.

Dans le West-End, règne une pure atmosphère de luxe et de bon ton. Voulez-vous connaître les équipages fashionables, les chevaux de prix? Allez aux parcs dont le gazon poudreux égaie ses extrémités. Quelle élégante cohue! C'est, durant une partie de l'année, le rendez-vous quotidien des petites-maîtresses, qui s'habillent à la française, et des dandys, dont les admirables nœuds de cravattes partent de Kensington Garden pour faire le tour de l'Europe.

Après les parcs j'avais Bond-Street ou Oxford-Sreet. Si le temps était beau, ces dames et ces messieurs y passaient aussi quelques heures, voltigeant de l'étalage d'un bijoutier à celui d'un marchand de gravures, de la boutique d'un musicien à celle d'un parfumeur.

La nuit je ne dormais guère. Peut-on dormir quand les roues de mille voitures ébranlent, sous des fenêtres mal fermées, les pavés bruyans du West-End? Les hommes revenaient du club, les femmes couraient aux raouts. Il ne tenait qu'à moi de savourer chaque soir les prémices des toilettes dont le *Morning-Herald* devait le lendemain enrichir ses colonnes descriptives.

En peu de mots, ce n'était là que Londres tel qu'on le voit dans les romans fashionables. Une somptueuse contre-partie des vanités mondaines de Berlin, de Vienne ou de Paris. Moins de grâce et plus de morgue. Quelques nouveaux ridicules et plusieurs vices perfectionnés. Remarquez-le pourtant : mon jugement repose sur les seules apparences; mais ces apparences ne me séduisirent pas longtems et je cherchai autour de moi quelque chose de mieux caractérisé.

Un matin je descendis jusque sur les bords du fleuve. Là, je rencontrai une population à part, population amphibie, qui vit sur l'eau et qui vit aussi sur la terre. Des matelots engoudronnés, des portefaix noircis à la fatigue, des pêcheurs muets et patiens. Parmi eux, on distingue, au premier coup d'œil, une classe d'élite. Ceux-là sont vêtus, coiffés, chaussés; ils parlent l'anglais comme tout le monde; ils ont des manières prévenantes et polies : ce sont les dandys de la Tamise. J'accostai le plus avenant, son numéro m'apprit sa profession : il était batelier de place.



A Londres, la terre et l'eau ne font qu'un. Leur liaison est tellement intime, que la Tamise peut être rangée parmi les grandes rues qui sillonnent la ville. Des quais, il n'y en a point, et les marchands se gardent bien d'en demander. Où les navires iraient-ils donc déposer leurs cargaisons? Aujourd'hui les abords des chantiers sont si commodes! Qu'est-il besoin de quais, lorsque les débarcadères des magasins plongent jusque sous les vagues qui leur apportent le charbon de New-Castle et les fers de la Suède.

Me voilà donc, un matin, assis dans un batelet, mignon, propre, frais et vert. Le courant m'entraînait du côté de la Cité; nous franchîmes les arches voûtées de six à sept ponts, parmi lesquels mon conducteur me désigna méchamment celui de Waterloo; nous passâmes en revue des milliers de barques, de vaisseaux, de marins, de petits ports particuliers et publics; et nous vînmes aborder au pied de la Tour, cet imposant témoin de tous les drames qui animent les pages d'une histoire incessamment tâchée de sang.

Quelques heures me parurent suffisantes pour dénombrer les merveilles de la Cité. Quant aux habitans, je les rencontrai pullulant dans leurs ruelles, si mesquines, si sombres, surtout pour qui les compare aux spacieuses chaussées du West-End. Qu'ils étaient taciturnes, sérieux et maussades! Comme tous les hommes dont l'argent préoccupe les pensées et les démarches. A table, dit-on, ils s'animent aux toasts répétés du vin de Xérès; et la gourmandise des aldermen, les échevins de la Cité, est passée en proverbe. Alderman est presque synonyme de soupe à la tortue.

La Cité n'était point encore ce que je cherchais. Nullement satisfait de mon excursion, je regagnai, par la voie de terre, mon hôtel éloigné. Chemin faisant, j'entrevis Cheapside et Fleet-Street, un conte enchanté des *Mille et une Nuits*, avec ses trésors et ses magnificences; les plus riches boutiques de l'univers : c'est tout dire.

Pourtant la physionomie du Temple me frappa davantage. Le Temple, avec ses alentours, est le domaine des juges, des avocats, des procureurs, des huissiers et de leurs clercs petits et grands. C'est là que je découvris la perruque. Si je ne me trompe, la perruque est morte dès long-temps chez tous les peuples européens; elle est enterrée au Père-Lachaise avec les présidens à mortier, les abbés de cour, les robes à panier et les habits de soie pomme verte. Mais, à Londres, elle a survécu à tous ses contemporains. A Londres, la perruque persiste toujours vivace. Elle y siége sur les bancs des cours de justice, elle y couvre le barreau,

elle y envahit jusqu'à la tête des greffiers du parlement. C'est une vaste et respectable perruque, le géant de la famille. Perruque officielle, bouclée, frisée, poudrée, cérémonieuse. Pourquoi ne rit-on pas quand on la rencontre? C'est le secret de ces messieurs.



Rentré chez moi, je m'étonnai de la stérilité de mes courses. Comme partout, je n'avais vu que des hommes de loisir désœuvrés et ridicules, des hommes d'affaires personnels et glacés, des hommes de savoir pédans et maniérés. Où donc chercher le caractère national?—Je persévérai.

L'Angleterre, qui se targue de tant d'inventions, nous est redevable de deux perfectionnemens modernes : l'omnibus et le cabriolet de place. Consultez les faiseurs de statistiques; avant peu d'années ils personnifieront en chiffres les surprenans résultats de ces importations françaises. Quant à moi, j'y vois toute une révolution économique et sociale. Il est inutile de mettre en ligne de compte l'accélération de toutes les affaires et de tous les plaisirs : c'est un lieu commun. Mais, vous qui connaissez l'Angleterre, l'omnibus, dites-moi, n'est-il pas un pas immense du radicalisme.

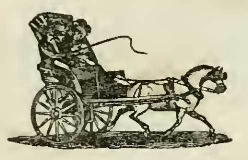
L'omnibus est à Londres le véritable omnibus, populaire, familier, démocratique. Chacun y monte. Sur ses longues banquettes il y a place pour chacun. Voilà le baronnet, l'ouvrier, le négociant, la grisette, la femme du peuple, l'épouse du gros alderman, tous enfin réunis sous un même toit. Ce que les lois ne pourraient obtenir, la voiture ouverte à tous l'accomplira : soyez-en certains. Brougham, Grey, Russell, vous êtes de grands politiques, mais M. Schillibeer est plus habile que vous. Jetez au feu vos bills, et laissez faire ses omnibus. Aux omnibus la gloire de réaliser l'égalité en assouplissant les mœurs.

Quant au cabriolet, c'est autre chose. Son introduction date de quelques années déjà, et la pruderie britannique, en lui concédant le droit de cité, eut soin de l'ajuster aux préjugés du pays.

Oh! mylords, vous m'avez gâté mon cabriolet parisien. Vous l'avez dénaturé, mylords! Où est-il ce cocher leste, accort, bavard que j'aimais tant? Ce cocher aussi spirituel que Figaro, aussi aventureux que Gil-Blas, qui a tout vu, qui sait tout, qui raconte tout. Ce cocher qui a été garçon de charrue, postillon, laquais, soldat, estafette, maquignon, qui a servi Murat ou Ney, qui a porté les dépêches du père Loriquet, qui sait les anecdotes de l'empire et les on dit de la restauration.

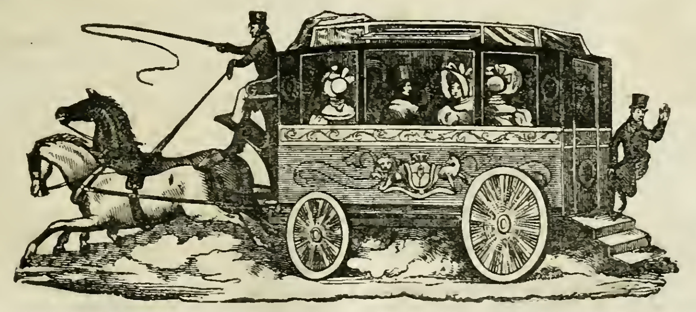
Hélas! où retrouverai-je ses souvenirs intimes de l'histoire contemporaine, ses joyeux romans à 35 sous l'heure? Mylords! votre morgue les a tués.

Pauvre cocher! ils t'ont donc expulsé de ton sanctuaire. Te voilà tristement cloué sur une banquette de rebut; ta bouche est muette et ton œil s'éteint. Que leur as-tu fait? Ta veste grossière souillait leurs habits de fin drap, et ton babil était trop vif et trop gai pour leur difficile digestion. Oh! mylords! vous êtes aussi méchans qu'orgueilleux! De grâce, ne parlez plus de réforme et de liberté : ce ne sont dans votre bouche que de vains mots sonores!



Donc, à défaut du cicerone intelligent que j'espérais en vain trouver sous la capote d'un cabriolet, j'en revins à l'usage de mes pieds et je fis bien. Alors je vis le peuple de près. Le peuple de Londres est cordial, plaisant et bon pour qui sait le prendre. Ma foi! j'allai sur le port causer avec les matelots qui attendaient le vent d'Ouest pour regagner la pleine mer. Race franche et de joyeuse humeur! J'y comptai bientôt de nombreux amis, et ces amis en amenèrent d'autres. C'est ainsi qu'on m'introduisit auprès de Mistriss Crabbe.

Une digne femme que mistriss Crabbe. — A quel prix les huîtres, gentille commère? — Un pence pour le saint mystère



L'Omnibus à Londres.

de la Trinité, mon enfant : trois personnes sur une pièce de cuivre. — Et la narquoise nous renvoyait quolibet pour quolibet, goddam pour goddam. Jamais elle ne refusait, l'excellente matrone, un conseil au mousse qui tâtait son premier navire ; jamais elle ne refusait, la digne amie, une huître au matelot qui avait laissé au fond d'un verre de genièvre les derniers shellings de sa haute paie. Elle n'avait qu'une faiblesse : une passion incorrigible pour sa pipe brunie par vingt ans de fumée. C'est que, voyez-vous, c'était une vénérable écume de mer, un cadeau de Mynheer Van Beck, le patron hollandais du brick *la Ville de Batavia*; et jamais mistriss Crabbe ne songeait à l'honnête patron sans bourrer l'embouchure profonde de sa pipe d'une charge nouvelle de véritable Virginie.



Du port, je rentrais dans la ville. Ma place était marquée à Saint-Gilles, au milieu des réunions où les fils de l'Irlande s'ebattent bruyamment. Insoucieux du lendemain, comme nous jouissions du présent! Ma bourse y passait.

—O'Flannaghan, allons, encore ce verre de whiskey. A la verte Erin, mon garçon, à l'Irlande.... Eh! bien, Mac-Roven, ne trinques-tu pas aussi ? —Pourquoi m'auraient-ils refusé, mes naïfs buveurs?

Avec le whiskey venaient les souvenirs du pays, les exploits des *Enfans Blancs*, ceux *des Cœurs d'Acier,* les histoires de tous ces héros de l'insurrection hors la loi. De bon cœur, je mêlais mes vivats à leurs élans de pratiotisme !

Vraiment, qui n'est jamais entré dans la propre taverne des Irlandais de Saint-Gilles ne peut avoir une idée de ses cris tumultueux, de son tapage désordonné. C'est que les bras y sont plus lestes que les langues, et que les coups de poings y devancent souvent les reparties.

—A Bow-Street,—disaient les constables, en survenant; et nous comparaissions tous ensemble devant sir William Such-One, le juge suprème de la police de bas étage, qui congédiai, avec quelques lazzis de bon aloi pour tout châtiment, le Français généreux et ses complaisans convives. — Allez, mes enfans, et n'y revenez plus.

Le croiriez-vous ? J'y revins plus d'une fois. Qu'y faire? Ils étaient si bons dans leur simplicité, si naturels dans leur verve bouffonne, si francs, si serviables et si faciles à vivre ! Aurais-je pu me passer d'eux?

Une nuit, cependant, il pensa m'en coûter cher. Nous sortions de la taverne, inspirés par le wiskey national. — Haine et guerre aux tyrans! — C'était l'unanime exclamation. — Deux heures passées! — cria de sa voix paresseusement accentuée le garde-nuit, dont la ronde le conduisait directement sur le trottoir occupé par notre quartier général. — Deux heures passées !

— Malédiction! — réplique le bouillant O'Flannaghan; deux heures, ce sera ta dernière! — Un calembourg nous conduit au combat, et nous tombons sur le watchman solitaire. Pauvre watchman !



Heureusement l'instinct l'avait prévenu. Avant que nous l'ayons renversé, sa crécelle retentit bruyamment ; et, de rue en rue, d'écho en écho, cent crécelles lui répondent.

Quelle rude mêlée. De nombreux détachemens de watchman nous pressaient de toutes parts. Contre leurs bâtons, nous n'avions que nos bras. Après la plus héroïque résistance, l'Irlande fut mise en déroute. Hélas ! il fallut aller en prison.

Si j'en sortis corrigé, ce n'est pas que je manquasse d'illustres autorités pour justifier ma faute. Battre un watchman est pour la jeunesse dorée une récréation de gymnastique aristocratique. Mais moi, qui ne suis ni fils de vicomte, ni professeur émérite dans l'art de boxer, je préférai dès lors des plaisirs plus tranquilles et de meilleur goût.

Pourtant je tiens à mon axiome. Si vous voulez parler du peuple, vivez avec le peuple; mais ne faites pas comme moi: ne caressez que ses vertus, et garez-vous de ses orgies. Défiez-vous surtout de sir William, le juge de Bow-Street.

LES MONUMENS DE LONDRES.

Il n'est pas un Anglais qui ne soutienne la prééminence de Londres sur Paris; non pas sur Paris seulement, sur toutes les capitales du monde. C'est un amour-propre de nationalité fort excusable; mais on nous pardonnera, à nous Français, de ne point partager ses illusions.

Londres est en effet une fort belle ville; non pas que ses monumens aient rien de la grandeur et de la multiplicité de ceux dont Paris est couvert; non pas que ses bâtimens particuliers se distinguent par aucun caractère distinctif d'élégance et de richesse : mais l'ensemble est imposant. A part quelques constructions nouvelles, toutes les maisons se ressemblent. Comme celles de la campagne, elles sont petites, étroites et basses ; et le maçon a beau recouvrir leurs murs en briques d'un vernis de chaux éclatante, le charbon de terre, qu'on brûle dans toutes les cheminées, a bientôt noirci cette parure d'emprunt.

Ce dont Londres peut et doit se vanter, c'est de la beauté de ces riantes avenues de maisons et de jardins qui forment, autour d'elle, comme une auréole de rayons populeux; c'est de la disposition de ses rues droites, symétriques, sainement aérées; c'est de la commodité de ses trottoirs, espacés avec soin pour les piétons sur toute la longueur des bâtimens; c'est de la splendeur de ses boutiques, plus belles, plus riches, plrs brillantes, plus merveilleuses qu'un bazar fabuleux de l'Orient; c'est du charme de ses parcs, si frais, si verts, si délicieusement ombragés dans leurs sinueux contours; c'est encore de la magnificence nocturne de son éclai-

rage, qui, réparti sur les deux côtés des rues dans de gracieuses coupoles de cristal, inonde toute la ville des clartés du gaz aux jets éblouissans et mobiles.

On expliquera du reste, sous beaucoup de rapports, sa supériorité par le fatal incendie qui la ravagea vers la fin du dix-septième siècle.

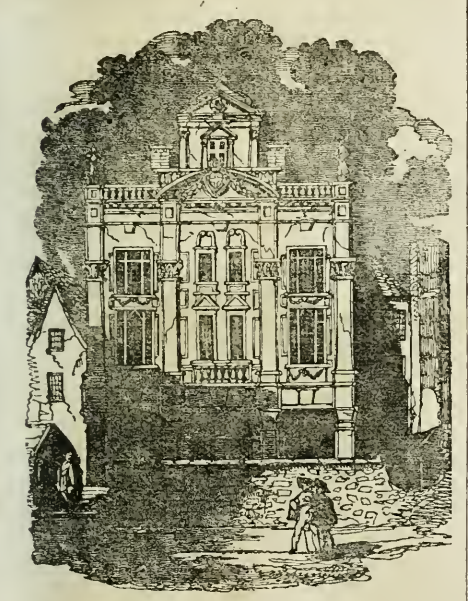
Plus de 12,000 maisons, 89 églises, et beaucoup d'autres édifices furent détruits; et l'on a estimé à 10,000,000 de livres sterling (250,000,000 de francs) le dommage total qui dut en résulter.

C'est une loi de la providence d'engendrer le bien par le mal. Si l'incendie n'avait point ainsi dévoré le vieux Londres, la ville actuelle n'aurait pas atteint si promptement sa perfection.

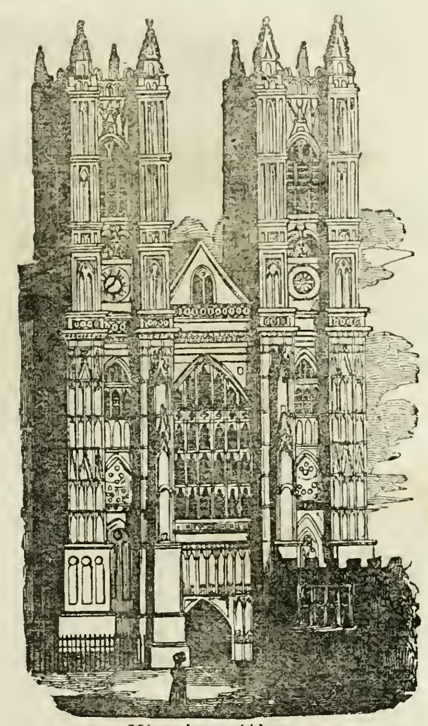
Les maçons se mirent à l'œuvre, et, sur ce vaste territoire nivelé par le feu, Christophe Wren et ses contemporains approprièrent de nouvelles constructions aux goûts et aux besoins perfectionnés de leur époque :

Avertis par une terrible leçon, on remplaça le bois des anciens bâtimens par la brique qui résiste mieux à la flamme; on mit plus d'air et d'espace entre les lignes de maçonneries; on laissa une libre circulation aux voitures, qui commençaient à se multiplier. Ce fut enfin une architecture moderne qui vint se mêler, avec ses ornemens étudiés, aux débris de l'art gothique çà et là respectés par l'incendie.

On a conservé les dessins de beaucoup de monumens élevés à cette époque, parmi lesquels se distingue une maison où fut long-temps établi le théâtre appellé *Duke's Theatre.*



Mais de tous les édifices dont Londres a hérité du dix septième siècle, Saint-Paul est certainement le plus magnifique. Nous avons déjà parlé de son dôme qui peut librement développer sa tête gigantesque dans le ciel. Quant à la base, elle reste enfouie au milieu des masures du quartier marchand, qui l'étouffent de toutes parts. C'est un tort des Anglais : leurs plus beaux monumens manquent d'air. L'abbaye de Westminster a seule le privilége de respirer, si je puis ainsi dire; elle se dessine avec aisance à l'extrémité d'une place assez grande, que je me souviens



Westminster-Abbey.

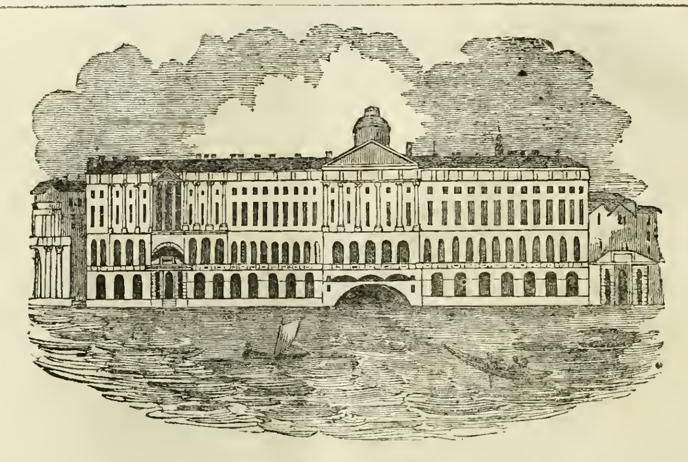
d'avoir vue couverte d'une foule immense, lors des funérailles de lord Castlereagh, politique de sinistre mémoire. Ses compatriotes, les Irlandais, étaient accourus en masse à cette cérémonie; et, lorsque les restes de celui qui avait tant contribué aux misères de leur île natale pénétrèrent dans ce dernier asile des grands hommes, il plana sur cette multitude jusqu'alors silencieuse comme un hurlement de colère et de reproche.

Londres est certainement la ville du monde où le christianisme a jeté les plus nombreux rejetons, où il se divise dans le plus grand nombre de schismes et d'hérésies. Aussi, après Saint-Paul et Westminster, compte-t-elle encore plus de 600 églises, temples, synagogues, chapelles, ouvertes à sa population, qui n'est point satisfaite de payer de lourds impôts pour le maintien de la religion établie, et qui organise, avec une ferveur louable, de multiples cotisations pour jouir avec plénitude de son entière liberté de conscience.

Comme de raison, les édifices consacrés au service du culte anglican sont les plus nombreux et les plus beaux. Ce n'est pas qu'on puisse citer beaucoup de monumens remarquables en ce genre; mais le peu qu'elle en a appartient au clergé épiscopal. Le reste se perd dans les rangs obscurs des maisons particulières; les uns sans formes extérieures qui les désignent plus spécialement à l'attention; les autres, avec des tentatives si gauches de prétentions architecturales que, pour l'honneur de l'art anglais, il est mieux de les passer sous silence.

On en peut dire autant des autres édifices publics.

Le roi d'Angleterre a long-temps résidé dans un obscur palais, *Carlton-House*, qui formait la perspective d'une rue assez bien bâtie, et qui avait pour vis-à-vis, à l'extrémité op-



Somerset-House

posée, un joli bâtiment où siégeaient les bureaux d'une compagnie d'assurance contre l'incendie. Le directeur se vantait alors très-souvent que Georges IV, lorsqu'il sortait avec ses courtisans, et qu'il venait à passer devant le *County-Fire-Office*, paraissait rougir de voir sa royale demeure si honteusement éclipsée par une habitation bourgeoise, avec cinq fenêtres de front, un élégant péristyle et quelques légers ornemens de bon goût. Depuis, on a rasé Carlton-House, et Guillaume aujourd'hui a une résidence plus digne de sa couronne.

Cependant les autres bâtimens consacrés aux services publics n'ont rien qui frappe bien vivement l'attention. *Somerset-House*, dont la spacieuse façade regarde la Tamise, et où l'on a réuni les bureaux de plusieurs administrations, a seul de l'apparence et de la grandeur.

Cet édifice, élevé d'abord par Édouard Seymour, duc de Somerset, fut démoli entièrement en 1775 et reconstruit sur les dessins de sir William Chambers.

C'est là que les sociétés savantes et littéraires les plus célèbres de l'Angleterre tiennent leurs séances.

La première, par le rang et l'ancienneté, est la *Société Royale*, qui va de pair avec l'*Académie des Sciences* de Paris.

Son origine remonte à l'année 1645. Le docteur Wallis, mathématicien distingué, raconte que plusieurs de ses amis, occupés de sciences, commencèrent par se réunir chaque semaine pour s'entretenir des sujets qui les occupaient. Chacun payait une cotisation hebdomadaire de 1 shelling; et l'on conserve une lettre de l'illustre Newton, dans laquelle il déclare son impossibilité de contribuer pour une somme plus élevée.

En 1663, Charles II octroya à la compagnie une charte royale d'incorporation.

L'*Académie royale*, dont le but est l'encouragement des beaux-arts, occupe aussi une place dans Somerset-House, où elle ouvre chaque année des expositions de tableaux. Le prix d'entrée est de 1 shelling, et l'on évalue à 6,000 l. st. (150,000 fr.) le produit total de cette contribution.

Dans la cité, on voit quelques édifices, sinon très-intéressans sous le rapport de l'art, du moins saillans par leur aspect, leurs proportions, leur ancienneté et leurs usages.

Tout le monde a entendu parler des docks, immenses bassins dans lesquels les navires viennent s'aligner le long de quais commodes où sont établis de vastes magasins; de la Bourse, qui est une des plus anciennes de l'Europe, de la Banque, de l'hôtel de la Compagnie des Indes, etc. Nous donnons plus loin une seule vue, celle de *Guild-Hall.* C'est comme une personnification de la Cité, car c'est dans son enceinte que se réunit le conseil commun pour ses séances solennelles; ses larges salles sont ouvertes aux tribunaux particuliers de la ville; enfin, quoique amélioré par des agrandissemens et des perfectionnemens modernes; le corps du bâtiment date de 1411, le bon temps des antiques franchises de la Cité.

Outre ses grands monumens, Londres renferme de petites curiosités, mi-partie d'architecture, mi-partie d'histoire, qu'on n'oublie pas de signaler aux étrangers. C'est ainsi que, dans *Pannier-Alley*, on montre un petit bas-relief dont on ne sait pas du reste expliquer nettement l'origine.



Les uns veulent que l'enfant, assis sur un panier et tenant entre ses mains des grappes de raisin, soit un emblème de l'Abondance. D'autres prétendent, avec plus de raison, que c'était tout bonnement l'enseigne d'une vieille taverne. Quoi qu'il en soit, on y lit gravé sur la pierre ce couplet d'une facture grossière, qui porte la date du 27 août 1688:

Vous aurez beau chercher partout dans la cité,
Jamais ne trouverez pareille sommité.

L'anglais ne vaut guère mieux que l'imitation française.

UNE HISTOIRE DE NEWGATE.

Tout en nous promenant ainsi par la ville, nous sommes arrivés près d'un endroit aussi célèbre que les églises, aussi curieux que les palais. C'est la prison de Newgate.

Il n'y a pas d'étranger qui ne tienne à voir Newgate, car Newgate est, bien à l'avance, connu de tous par le nom. Jusqu'au mélodrame qui s'en est emparé pour égayer les théâtres des boulevards.

Le concierge qui reçoit les visiteurs est un vieillard. On n'est pas certain qu'il soit établi là depuis un siècle; mais, avant maître Phipson, c'était son père, et celui-ci avait succédé à un fonctionnaire du même nom. Toute une dynastie de geôliers que les greffes d'Old Bayley, l'antique siége des assises, ne peuvent distinguer autrement que par des numéros d'ordre : Phipson I, Phipson II, Phipson III, et tant d'autres Phipsons.

Le geôlier régnant est un excellent homme qui fait les honneurs de chez lui avec une minutieuse exactitude. Pas une cour écartée, pas une cellule dont il fasse grâce à ses hôtes; remarquez bien qu'à chacune se rattache une anecdote plus ou moins vraie, plus ou moins intéressante. C'est la tradition vivante des annales de Newgate. De son aïeul à son père et de son père à lui, elle est descendue sans grandes altérations jusqu'à nos jours; et je m'étonne qu'aucun spéculateur n'ait encore entrepris de publier les mémoires pathétiques dont ses souvenirs tiennent déjà tous les feuillets disponibles.

Parmi les plus curieux, est certainement la lettre dans laquelle la comtesse de Nithesdale raconte la manière dont elle tira son mari des cachots de Newgate, où les suites de la rébellion de 1715 l'avaient amené avec l'infortuné comte de Derwentwater. Celui-ci mourut sur l'échafaud; mais Nithesdale fut plus heureux. Laissons parler la comtesse, dont la présence d'esprit rappelle le beau trait qui, de notre temps, a illustré le nom de Mme de Lavalette.

« Vers le soir, écrit la comtesse, quand tout fut prêt, j'appelai Mme Mill, avec laquelle je logeais, et lui fis part de mon projet. Mon intention était de favoriser l'évasion du comte; car il n'y avait plus pour lui aucune espérance de pardon, et cette nuit était celle qui devait précéder l'exécution.

» Je lui dis que tout était prêt, et que j'espérais qu'elle ne me refuserait point ses secours; puis, la pressant de partir, j'envoyai chercher en même temps une mistriss Morgan, dont ma chère Evans (sa femme de chambre) m'avait procuré la connaissance, et à laquelle également je communiquai mon dessein.

» Elle était grande et assez mince, et je la priai de mettre sous son costume, qu'elle avait préparé pour monter à cheval, des vêtemens semblables adaptés à la taille de mistriss Mill, qui devait céder les siens à mylord. Mistriss Mill, étant alors enceinte, se rapprochait de la corpulence du comte, non-seulement pour la hauteur, mais aussi dans les autres dimensions.

» Quand nous fûmes en voiture, je ne cessai point de causer; mon but était d'ôter à mes compagnes le temps de la réflexion. Leur surprise et leur étonnement avaient été tels lorsque je m'ouvris à elles, que leur consentement fut donné avant qu'elles pussent réfléchir aux conséquences d'une pareille démarche, et je craignais qu'elles ne revinssent sur leur première décision.

» Nous arrivons à la prison. Comme je n'étais autorisée qu'à introduire une seule personne à la fois, je fais entrer d'abord mistriss Morgan. Celle-ci passe avec les vêtemens destinés à remplacer ceux que devait quitter mistriss Mill, les laisse chez mylord, et sort accompagnée par moi.

» Sur l'escalier je lui parle tout haut, la priant de m'envoyer ma femme de chambre pour m'habiller, —car, dis-je, je crains, si elle ne vient point immédiatement, d'arriver trop tard pour présenter la nuit même ma dernière pétition.

» Elle sort en sûreté, et moi je descends à la rencontre de mistriss Mill. Celle-ci entre, avec son mouchoir qui cache sa figure ; précaution utile, et qui n'avait rien de surprenant dans une femme venant dire un dernier adieu à un ami que l'échafaud attendait. J'avais insisté moi-même pour qu'elle eût recours à cette ruse; car ses sourcils étaient minces et cendrés, tandis que ceux du comte étaient noirs et épais.

» Du reste, j'avais apporté de la couleur d'une teinte blonde pour peindre ces derniers; de plus, une coiffure semblable à celle de mistriss Mill, afin de déguiser la tête de mylord, dont je fardai les joues avec du rouge et du blanc, pour cacher sa longue barbe, qu'il n'eut pas le temps de raser.

» Les gardes, que de petites libéralités avaient attachés à moi dès la veille, me laissaient circuler librement avec ma compagnie et ne surveillaient point nos pas avec la même exactitude que d'ordinaire, d'autant plus qu'ils étaient convaincus, d'après mes discours, que les prisonniers obtiendraient leur pardon.

» Mistriss Mill ôte sa robe et met celle que je lui avais destinée d'avance. Puis, la prenant par la main, je la conduis hors de la chambre du comte. Dans une chambre où étaient réunies plusieurs personnes, je lui dis avec toute la vérité d'expression que je puis atteindre : — Ma chère madame Catherine, allez en toute hâte, je vous prie, et envoyez-moi donc ma femme de chambre. Bien sûr elle ne réfléchit point à l'heure avancée; elle oublie que j'ai une pétition à présenter cette nuit même; et, si je laisse passer cette occasion, je suis perdue : demain il sera trop tard. Hâtez-vous, car je serai sur les épines jusqu'à son arrivée.

» Toutes les personnes présentes, surtout les femmes et les filles des gardiens, paraissaient touchées de compassion. C'est le factionnaire lui-même qui complaisamment nous ouvrit la porte.

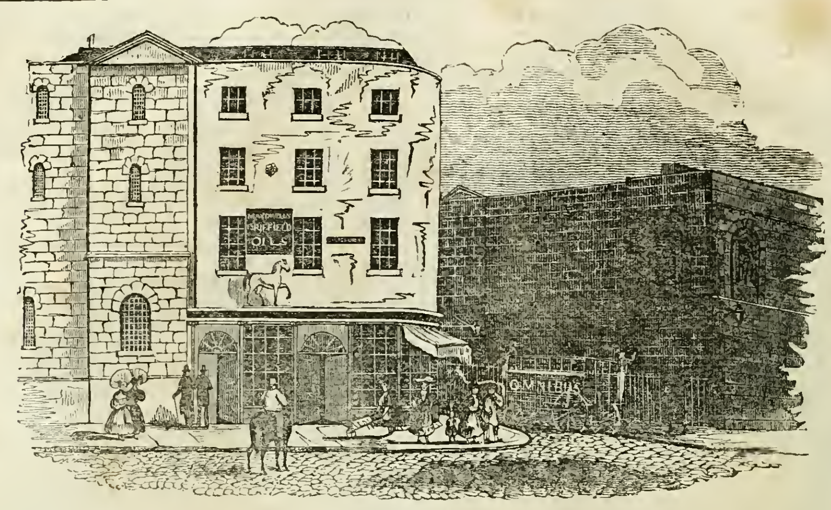
» Quand elle fut sortie, je rentrai chez le comte et j'achevai de l'habiller. Mme Mill avait eu soin de sortir sans pleurer, afin de laisser à mon mari le rôle de femme affligée, qu'elle avait joué en entrant, et qui lui convenait puisqu'il avait précisément endossé la robe dont elle était alors vêtue.

» Sa toilette finit avec le jour. Mais, craignant d'être trahie par la lumière des chandelles, je résolus de partir immédiatement. Je sortis avec le comte, dont la main retenait un mouchoir sur ses yeux, lui parlant avec une voix pleine de larmes et de sanglots, me plaignant amèrement de la négligence d'Évans dont le retard me tuait.

» — Chère Mme Betty, disais-je, pour l'amour de Dieu, courez vite et amenez-la avec vous ! Vous connaissez ma demeure. Si jamais vous avez fait preuve d'activité dans votre vie, que ce soit aujourd'hui, car ce retard fait mon désespoir.

» Les gardes ouvrent la porte. Nous descendons l'escalier: lui, simulant sans cesse la plus vive affliction; moi, le pressant toujours de se hâter. Au pied de l'escalier, je rencontre ma fidèle Evans à laquelle je le confie.

» Précédemment j'avais engagé mistriss Mill à se tenir prête



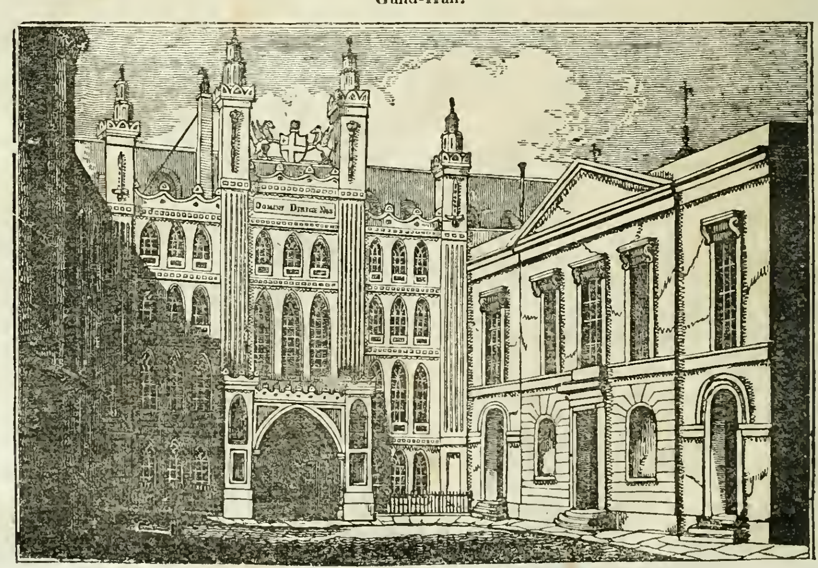
Carrefour de Newgate.

devant la prison pour le conduire en lieu de sûreté dans le cas où nous réussirions. Mais toute l'affaire lui paraissait tellement impraticable, que son étonnement, lorsqu'elle nous vit, manqua de nous trahir.

» Evans eut plus de présence d'esprit. Elle entraîna le comte avec elle chez quelques amis, sur lesquels on pouvait compter; et, peu de jours après, le proscrit quitta Londres, s'embarqua à Douvres et traversa la France pour se réfugier à Rome. » BENJAMIN LA ROCHE.

N. B. La musique de Mme Duchambge, que nous avons promise à nos lecteurs, ne paraîtra point encore cette fois. Si nous avions voulu faire usage des procédés anciens et imparfaits, que d'autres entreprises ne dédaignent point, nous aurions pu certainement répondre dès aujourd'hui à l'attente des personnes qui goûtent les mélodies si gracieuses du compositeur dont l'assistance nous est assurée. Mais nous avons cru mieux comprendre leurs intérêts, en réservant cette publication pour le moment très-rapproché où l'emploi d'une méthode nouvellement inventée nous permettra d'imprimer la musique avec élégance et correction.

Guild-Hall.



ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



LA RUE DE BABAZOUN, A ALGER,

par M. Merle.

La rue de Babazoun est à peu près la seule rue d'Alger dans laquelle quatre personnes puissent passer de front; bien qu'elle soit à la fois l'analogue de la rue Saint-Denis, de la rue Saint-Honoré et de la rue Vivienne, elle représente tout le commerce d'Alger. On y trouve des boutiques de tous les genres et des cafés en grand nombre; mais ils ne ressemblent pas aux nôtres; il faudrait aller dans les rues les plus sales, les plus pauvres et les plus vieilles du faubourg Saint-Marceau pour leur trouver quelque point de comparaison. Cependant, dans ces échoppes enfumées et vermoulues, dans

ces bouges obscurs et puans, à travers la fumée épaisse de tabac et le parfum du moka qui vient quelquefois se mêler aux miasmes de la rue, on traite des affaires d'une haute importance. Accroupi sur une natte de sparterie, ou quelquefois même sur un tapis turc de grand prix, le marchand maure fait souvent cinq ou six cents sequins de bénéfice dans sa journée; entre la prière du matin et celle du soir, des valeurs considérables sortent et entrent tour à tour de l'immense coffre-fort sur lequel il est appuyé. En fumant son *chibouk*, il donne, du fond de sa boutique, des ordres qui vont être transmis du Caire à Cadix, de Livourne à Constantinople; un courtier juif et un esclave nègre lui suffisent pour expédier des milliers de quintaux de blé dans les ports de l'Adriatique. De riches tissus de soie et d'or des fabriques algériennes vont servir à parer les harems du sultan et du pacha d'Egypte; le port de Marseille va être approvisionné par lui de dattes et de corail, et les coquettes andalouses, et les *contessines* italiennes parfumeront leurs cheveux avec les précieuses essences de rose et de jasmin qu'il fait fabriquer. A côté de la boutique de ce riche *contador* maure, on trouve la boutique du cadi, car le cadi tient son tribunal dans une boutique, à peu de chose près semblable à celle du marchand et de l'artisan. Le cadi rend ses arrêts dans une échoppe, les plaideurs sont à la porte, ils exposent leurs griefs : le cadi prononce, et aussitôt deux sbires du cadi chassent les plaideurs jugés, à coups de bâton, pour qu'ils fassent place à d'autres. Le voisin du cadi est un fabricant de babouches. Ce métier est très-commun à Alger; les cordonniers pour homme et pour femme y sont nombreux : le maroquin y est travaillé de toutes les manières, taillé, cousu et brodé en pantoufles et en mules de toutes les formes. Dix rues aux environs de Babazoun sont peuplées par des savetiers : on se demande à quoi bon une telle quantité de chausseurs dans une ville où la moitié de la population va nu-pieds. Dans la rue de Babazoun demeurent aussi les meilleurs et les plus habiles brodeurs; l'art de broder sur la soie et sur le maroquin est une des industries algériennes. C'est dans une échoppe, entre quatre ais de bois, accroupi sur un banc de pierre, qu'un Maure brode, avec une perfection de travail et une correction de dessin admirables, une housse de deux mille piastres de valeur, qui doit enrichir les équipages du dey, ou un magnifique *Bombet* de velours, qui servira aux noces d'un aga, ou à celles d'un émir. Les marchands d'épiceries de l'Inde, de bois précieux ou de rares parfums, ne sont pas mieux logés; leur boutique embaumée est souvent placée entre le sale bouge d'un marchand de fromages ou de légumes, et le puant étal d'un boucher. L'aloès et le benjoin sont d'un grand prix à Alger. Dans l'intérieur de leurs maisons, les Maures et les Turcs passent leur vie au milieu des parfums. Si l'on ajoute à ce que nous venons de décrire quelque industries particulières, des chaudronniers qui façonnent le cuivre en plats et en marmites étamées; des fourbisseurs de poignards et de yatagans; quelques misérables armuriers, qui raccommodent la longue carabine du Bédouin ou les pistolets du janissaire; des marchands d'étoffes de laine, de ceintures de Tunis, de toiles à turban, de *bournous* et de linge de bain, on aura une idée du commerce d'Alger, et de la rue la plus marchande et la plus riche de la métropole de la régence. Cette rue est à la fois le marché, la halle, la bourse et le bazar de la ville.

Au point du jour, dès que les portes des différens quartiers sont ouvertes, la rue de Babazoun est à l'instant même encombrée de marchands et d'acheteurs. De longues files d'Arabes, arrivant en foule de la plaine de la Mitidja, y pressent les passans entre les flancs de leurs chevaux, perchés en haut de leurs montures sur des monceaux de légumes, autour desquels pendent des poules et des coqs qui gloussent à fendre le cœur. Des matelots chargés de pièces de gréémens, des portefaix, nègres ou juifs, courbés sous le poids des balles et des caisses de marchandises, qu'ils portent à deux sur une barre, à la manière des Levantins et des Provençaux, renversent en courant tout ce qui se trouve devant eux, en criant en arabe : *balleck, balleck* ! ou en mauvais patois italien ou catalan *aguarda* ! Souvent un épisode d'un genre plus impressif vient distraire l'attention de l'étranger; c'est un tableau de mœurs locales, un palanquin élégant, porté par deux esclaves, sur lequel on aperçoit une ou deux momies, enveloppées de longues et épaisses draperies, qui laisseraient deviner avec peine des femmes, si le petit bout d'une pantoufle élégamment brodée ne trahissait les précautions du mari jaloux, qui envoie son harem au bain ou à la campagne.

Autrefois la rue de Babazoun offrait le spectacle affligeant des esclaves chrétiens traversant chaque matin la ville pour se rendre, en sortant de leur bagne, aux travaux de la marine. Ces mêmes maisons, ces vieilles murailles, ces hautes portes de l'ancien palais des deys ont vu, il n'y a pas deux siècles, Cervantes et Regnard aux ordres d'un raïs ou d'un janissaire, humilier leur génie sous le *caban* de l'esclave.

J'ai parlé des cafés de Babazoun; c'est dans cette rue que se trouvent les plus distingués de la ville. Les cafés sont un des besoins du bourgeois d'Alger, de cet indolent Maure, qui vient y dépenser une partie de sa journée à regarder les passans et à fumer son chibouk en humant, de demi-heure en demi-heure, une tasse de café moka, que lui présente brûlant, dans une coupe de porcelaine d'Italie, un petit Nègre, esclave du maître de l'établissement. On chercherait en vain dans ces cafés d'Alger les tables de marbre ou de granit, les glaces éclatantes, les arabesques et les lambris dorés de nos cafés de France. Une salle basse, obscure et enfumée, dont la voûte est soutenue par des piliers de marbre, autour de laquelle règne une banquette recouverte d'une natte grossière, et dans un coin un fourneau devant lequel, le kolongli, maître de la *botega*, remue, avec une cuiller de bois et dans de l'eau bouillante, la poudre parfumée du Moka : voici tout ce qui compose le mobilier et le personnel d'un café à Alger. Là, des Turcs et des Maures se rassemblent pour fumer, et rarement pour parler; c'est un lieu de méditation et de plaisirs silencieux, un temple élevé à l'oisiveté, dans lequel les Maures viennent savourer les douceurs du *far-niente*, et jouir pendant plusieurs heures de la journée de la double extase des fumées du tabac et de l'arome de la fève d'Arabie. Souvent cette béatitude de la paresse est troublée par l'arrivée subite d'un homme qui se précipite en courant, comme un fou, dans le café. Il porte à la main un vieux yatagan ou quelque objet de friperie, un ustensile de ménage, un vêtement neuf ou vieux, une pipe de prix, ou quelques restes de la défroque d'un Turc. C'est le crieur de l'encan, qui cherche, en allant d'un bout de la rue à l'autre, un acheteur; il vous passe rapidement devant les yeux l'objet qu'il veut vendre, et fixe sur chacun un regard cupide, en répétant d'une voix rauque la dernière enchère, afin d'en solliciter une nouvelle. Dès qu'il l'a obtenue, il sort en courant comme il est entré, et s'en va la répétant et la jetant à la tête de chaque passant, jusqu'à ce qu'il en ait trouvé une autre.

Ces crieurs sont nombreux, les ventes publiques étant fort en usage dans les environs de la rue de Babazoun. Leur importunité est souvent fatigante.

Parmi les lieux de repos, qui partagent avec les bains et les cafés les habitudes nonchalantes et paresseuses des bourgeois d'Alger, il ne faut pas oublier de citer les boutiques des barbiers. Dans un pays où une partie de la population se fait raser chaque jour la tête et une partie du menton, les barbiers sont des gens très-occupés; aussi leurs boutiques sont toujours remplies de pratiques et d'habitués, qui viennent y passer plusieurs heures de suite, accroupis sur les divans, fumant et prenant du café, car le tabac et le café sont les premiers besoins de l'Algérien. Les barbiers maures sont

es plus habiles des quatre parties du monde; les célèbres barbiers andaloux ne peuvent être cités qu'après eux. Ce sont ordinairement des kolonglis, ou fils de Turcs, qui seuls exercent cette profession, peu lucrative, mais qui mène souvent aux premiers emplois dans le palais du dey. On devine de quel crédit doit jouir un homme investi d'assez de confiance pour qu'un dey, le plus soupçonneux de tous les souverains absolus, livre son cou, sans défiance et sans crainte, une fois par jour, au tranchant de son large rasoir. On a vu souvent des barbiers s'élever aux plus hautes dignités du palais, devenir ministres ou ambassadeurs : la fortune des Olivier-le-Daim n'est pas rare à Alger.

Le café, le bain, le barbier, et le spectacle animé, bruyant et varié de la rue de Babazoun, voilà la vie extérieure du bourgeois d'Alger : il n'est pas moins curieux à observer dans sa vie de famille, au milieu de ses femmes, de ses enfans et de ses esclaves; dans les épanchemens de son *skiffa*, la seule partie d'une maison algérienne dans laquelle un étranger soit admis, et dans l'intimité de son *harem*. J'ai été assez heureux pour partager les plaisirs du *skiffa* chez un raïs de mes amis nommé Ali; ce souvenir me fournira un nouvel épisode des mœurs algériennes.

J'ai parlé de la rue de Babazoun telle que je l'ai vue avant que la civilisation française fût venue lui apporter ses bienfaits. Aujourd'hui la grande et la petite-voirie s'en sont emparées, le monotone alignement des Ponts et Chaussées, l'insipide régularité de l'architecture, vont lui ôter avant peu sa physionomie du moyen âge et son aspect si originalement barbare. La rue de Babazoun va devenir aussi absurde que la rue de la Paix, et l'Arabe de la Mitidja et le Bédouin de l'Atlas y seront bientôt aussi ridicules qu'ils le seraient sur la place Vendôme, ou devant la Bourse : nous sommes peut-être destinés à voir un jour un marchand algérien avec des gants jaunes, et un *kabayle* avec une cravate de satin noir.

LES OBÉLISQUES DE LOUQSOR,

par M. Alexandre de Laborde.

Bientôt Paris possèdera les monumens les plus surprenans peut-être de l'antiquité. Ce que, il y a trente ans, le génie des conquêtes n'avait pu exécuter, de pacifiques négociations viennent de l'obtenir.

Quand l'armée française, pénétrant, sous les hardies inspirations de son chef, jusqu'au cœur de l'Égypte, arriva devant les ruines de Thèbes, tous s'arrêtèrent subitement dans le silence de l'admiration. Sous leurs yeux gisaient épars temples, statues, palais, débris immenses d'une cité de géans, amoncelés les uns sur les autres, comme si, après des luttes effroyables, une race éteinte les avait laissés là, pour unique témoignage de son existence, de sa puissance et de ses fureurs. Les soldats de Bonaparte étaient dignes d'un pareil spectacle. Après les premiers momens donnés à la surprise, ce fut, dans les rangs de ces héroïques bataillons, un applaudissement unanime et retentissant.

Dans leur enthousiasme, ils auraient voulu transporter ces monumens sur le sol de la patrie pour en orner la capitale, à laquelle ils promettaient déjà de nombreux drapeaux pris sur les ennemis. Mais la guerre avec les Anglais interceptait alors les communications, et le soin d'enrichir Paris moderne avec les dépouilles de l'Égypte fut légué à une époque plus paisible.

Thèbes s'étend des deux côtés du Nil sur toute la surface de la vallée, jusqu'aux montagnes. Quatre villages occupent une petite partie de son vaste emplacement : Louqsor et Carnach, à l'est; Gournou et Médinet-Abou, à l'ouest.

Toutes les constructions qui les environnent ont un caractère de grandeur colossale qui épouvante l'imagination. Quels sont les hommes qui ont tiré des carrières des masses aussi gigantesques? Dans quel but et avec quels moyens ont-ils entrepris d'aussi miraculeux travaux? Que veulent dire ces signes magiques qui couvrent toutes les parois de leurs édifices? Ce sont bien des questions que pose la curiosité, mais que la science n'est pas encore parvenue à résoudre complètement.

A Louqsor, deux obélisques protègent l'entrée d'un temple ruiné. C'était un usage, propre à l'architecture égyptienne, de placer, devant le sanctuaire de la Divinité ou l'habitation des rois, de grands signaux qui en faisaient connaître la solennelle destination. Tel était le but des obélisques, sorte de pyramides élancées, de colonnes à pans coupés en forme d'aiguilles, sur lesquels étaient gravés les noms du souverain qui avait élevé l'édifice et du dieu auquel il était consacré.

Ceux de Louqsor sont, comme les autres, formés d'une seule et énorme pièce de granit; mais leur travail est plus admirable encore, et leur conservation plus parfaite qu'ailleurs. Le plus grand a vingt-cinq mètres ou soixante-quinze pieds de hauteur, l'autre est plus petit de quelques pieds. Trois rangées verticales d'hyéroglyphes couvrent leurs faces. La rangée du milieu est creusée à la profondeur de quinze centimètres; les deux autres sont à peine taillées; et cette différence de relief varie le reflet et le jeu des ombres. Les cartouches multipliés sur les quatre faces présentent tous le nom et le prénom de Rhamessès ou Sésostris, et contiennent ses louanges ou le récit de ses travaux.

Rhamessès, auquel il est difficile d'assigner une époque précise et un rang déterminé dans la liste des principaux Pharaons ou rois des dynasties égyptiennes, est, comme on peut toutefois l'affirmer, le même guerrier dont les conquêtes, retracées sur les monumens de la Haute-Égypte et de la Nubie, s'étendirent à la Syrie, à l'Éthiopie et même à la Grèce. Son portrait, son costume et son nom se retrouvent, comme de merveilleux souvenirs, attachés à toutes les ruines dont est recouverte cette antique contrée.



Portrait de Sésostris.

Auguste fut le premier qui conçut l'idée de déplacer les obélisques. Ayant trouvé Rome bâtie en briques, et voulant la laisser en marbre, ainsi qu'il le disait, il chercha également à l'embellir par une nouvelle pierre jusqu'alors inconnue, le granit, qui réfléchissait, disait-on, les rayons du soleil, et semblait parsemé de gouttes d'or.

Un vaisseau immense, construit à cet effet, rapporta d'Alexandrie deux obélisques qui furent placés, l'un dans le Grand-Cirque, l'autre dans le Champ-de-Mars.

Sans doute, à cette occasion, les Romains durent rechercher comment les Égyptiens avaient pu tirer des carrières, transporter, élever si facilement des blocs d'une telle dimension; mais ce fut en vain, ils n'en retrouvèrent plus la trace; la tradition en était perdue depuis long-temps.

A l'exemple d'Auguste, Caligula transporta à Rome un



Obélisques de Louqsor.

troisième obélisque, et le navire ou radeau dont il se servit était tellement vaste, qu'il suffit, sous l'empereur Claude, à la fondation d'un des côtés du port d'Ostie.

Ces aiguilles n'étaient cependant pas les plus élevées, et l'on semblait avoir reculé devant la difficulté de déplacer les autres.

Constantin voulut, à cet égard, surpasser ses prédécesseurs, en transportant à Byzance un des grands obélisques de Thèbes. Il réussit à le faire amener jusqu'au port d'Alexandrie; mais, après sa mort, son fils Constance, changeant sa destination, fit construire, pour le transférer à Rome, un radeau plus grand que tout ce qui avait été imaginé jusqu'alors; il était conduit par trois cents rameurs, et le mât principal ne pouvait être embrassé par deux hommes.

Il parvint heureusement jusqu'au bord du Tibre; mais c'est alors qu'on put juger de l'imperfection des arts mécaniques à cette époque, par les efforts inouis qu'il fallut employer pour le mouvoir.

On éleva, dit Ammien Marcellin, avec les plus grands dangers, une charpente de hautes poutres qui ressemblaient à un bois : les solives, les cordes, les câbles obscurcissaient le ciel; et c'est au milieu de cet appareil que s'éleva cette montagne couverte d'écritures, dit-il, sous les efforts de plusieurs milliers d'hommes.

L'invasion des barbares, en livrant Rome aux plus affreux ravages, ensevelit sous la poussière ceux de ses monumens qui ne furent point entièrement détruits. Puis des siècles s'écoulèrent avant qu'on osât songer à les relever, avant qu'en effet Rome redevînt la capitale du monde civilisé.

Sixte-Quint eut le premier la pensée de redresser l'obélisque de Caligula. Il mit cette entreprise au concours; plusieurs projets furent présentés, parmi lesquels celui de Fontana eut la préférence. Mais quel projet! la répétition de la scène décrite par Ammien Marcellin, l'emploi exagéré de huit cents hommes, de quatre-vingts chevaux, de cent cabestans, d'une forêts de charpentes, triple de la force nécessaire; opération cependant qui passa pour merveilleuse, et que vingt grandes estampes ont transmise à la postérité.

Depuis lors, il ne fut plus question de ces monumens jusqu'à l'époque où le projet de les transporter à Paris fut adopté par le gouvernement français, et exécuté avec une rare intelligence par nos ingénieurs et nos marins.

On sait tous les obstacles qu'ils ont eu à vaincre avant d'achever cette difficile entreprise. Il a fallu construire un vaisseau pour ce seul usage, remonter le rapide courant du Nil, inventer des moyens d'abattage, embarquer le plus petit obélisque, objet de cette première expédition, sur le navire où sa place était marquée, puis traverser avec ce difficile fardeau la Méditerranée et l'Océan.

C'est ainsi qu'ils sont parvenus à Rouen, où les grandes difficultés d'une navigation sur la Seine les ont retenus jus-

qu'ici. Mais la crue des eaux leur permet enfin de continuer leur route et dans peu de temps l'obélisque de Louqsor ornera la plus vaste place de Paris.

Là, elle aura une signification, comme une apparence, différentes de celles que lui donnaient ses alentours dans la plaine de Thèbes; mais, avant qu'on puisse la contempler dans cette nouvelle situation, il nous a paru curieux de la montrer encore une fois au milieu des ruines dont l'histoire est écrite en partie dans ses mystérieux hiéroglyphes.

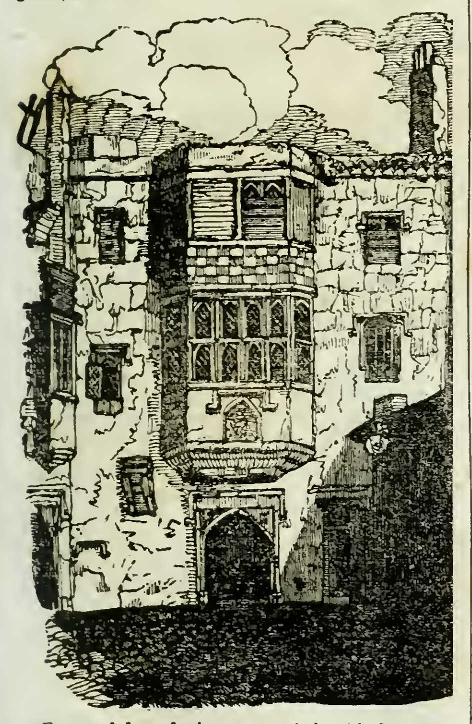
CURIOSITÉS ET MONUMENS HISTORIQUES.

UN DUEL JUDICIAIRE,

par M. S. Henry Berthoud.

Dans une magnifique édition du vieux historien flamand, Henri d'*Outreman*, édition qui provient de l'abbaye de Vaucelles, et que possède maintenant la bibliothèque Mazarine, nous avons trouvé dernièrement un dessin fait à la plume, sur un gros papier d'une teinte jaunâtre. Au-dessous de ce dessin, dont nous joignons ici une copie, se trouvaient les mots suivans :

Cecy est le dessein de la maison du Prévost, de la ville de Valenciennes, Messire Melchior du G rdin: des Fenêtres d'icelle, monseigneur le duc de Bou'gogne vist la rencontre de Mathieu Cocquiel, de Tournay, et Jacques Plouvier, de ceste mesme ville, l'an de nostre seigneur, M. CCCCLIV.



En regard de ce dessin, se trouvait le récit du combat des deux Tournaisiens. Nous allons reproduire ici, mot pour mot et sans rien changer au texte de Henri d'Outreman, cette narration naïve, qui présente une peinture pleine d'intérêt des mœurs bizarres des Pays-Pas et de la Flandre au quinzième siècle.

Nous copions donc :

« Mahuot ou Mathieu Cocquiel, bourgeois de Tournay, y avait tué Philippe du Gardin, c'est pourquoi il s'était retiré à Valenciennes, et en avait obtenu la franchise. Quelque temps après, Jacotin ou Jacques Plouvier, parent du défunt, s'étant piqué de quelque parole outrageuse que Mahuot avait lancée contre lui, l'appela meurtrier, et jetant son gant, promit de le vérifier par le combat. Le gage fut relevé, et les deux personnes mises en arrêt par la justice. De là, il fut publié, à la Bretèque (tribune en plein air), un samedi troisième d'août 1454, que Jacotin Plouvier serait reçu à combattre en champ de bataille Mahuot Cocquiel, estant en ses franchises, quinze jours après cette publication, qui serait le mercredi 23 août. Incontinent, lesdits personnages furent tirés de la prison de la ville, où ils avaient demeuré dix-huit jours, et mis dans des prisons séparées, chacun ayant deux sergens pour sa garde. Le quinzième jour après, ils vinrent se présenter devant le magistrat, chacun accosté de son *breton*, c'est-à-dire d'un maître d'escrime, que messieurs de la ville leur avaient procuré à leurs frais pour leur montrer le tour du bâton, et leur apprendre à combattre; dont l'un était du Hainaut, et l'autre de la Hollande. Accompagnés de ces deux et de leurs avocats, ils requirent qu'on leur fournît habit et armes, selon la loi de la ville, pour servir à la journée du camp, ce qu'on leur promit. D'où ils furent ramenés en leur prison: et de ce pas, l'on ôta, du marché, certaine pierre qui marquait de toute ancienneté la place du combat, et qui, pour ce, était appelée pierre du camp; cette pierre fut portée à la cour Saint-Denis; et, à la même place, on commença de planter et ranger les lices. »

Enfin, arriva le jour du combat: une foule de seigneurs et une population immense accoururent pour assister à ce spectacle. Le duc Philippe de Bourgogne, et son fils le duc de Charolais se rendirent à Valenciennes; le dernier de ces princes logea dans l'hôtel d'Anchin, et son père dans le logis du prévost Messire Melchior du Gardin, logis dont nous donnons la gravure. De ces deux maisons, situées sur le marché, on pouvait voir à l'aise le combat.

Le 22 mai, à neuf heures du matin, les champions parurent dans la lice.

» Ils étaient habillés de basane ou de cuir noir, tout d'une pièce, depuis le col jusqu'aux pieds, cousue étroitement sur leur personne, tête nue et rasée, pieds nus et ongles coupés; chacun une banderole de sa dévotion en la main. Les *Bretons* portaient leurs écus et leurs bâtons; les écus étaient faits d'ais de saule, couverts de cuir de mouton, longs de trois pieds ou environ, et portaient d'argent à une croix de gueules, avec des nuages de saints. Les bâtons étaient de bois de néflier, de trois pieds de long; aiguisés aux deux bouts avec un manche ou arrêt sur le poignet. Jacotin appelant, sortit de la chapelle de la Halle, où il s'était revêtu; salua le premier, et, dès qu'il fut à l'entrée du parc, il fit plusieurs signes de la croix, puis alla seoir en une chaire couverte de drap noir. Suivit Mahuot, qui s'assit du côté du beffroi; celui-ci d'abord se mit à genoux et baisa la terre. Aussitôt le Magistrat, qui était en la seconde clôture, entra dans le parc, et les champions jurèrent sur les saintes évangiles, chacun pour soi, qu'ils avaient bonnes querelles. Cela fait, on se prit à oindre leurs habits et à les graisser, pour qu'ils n'eussent pas de prise l'un sur l'autre, où l'on remarqua que la graisse de Jacotin fondit; celle de Mahuot se cailla et demeura toute blanche, et en gruaux, quoique le soleil fût bien chaud. Après ce mystère, on fit apporter les espices ou dragées en deux vaisselles d'argent, et, après que ceux qui les portaient en eurent fait l'essai, chacun des champions en mangea; de là, on leur apporta semblablement

des cendres dans deux tasses, dont on fit aussi l'essai, et puis on leur en frotta les mains, afin qu'ils pussent empoigner et serrer à leur aise les bâtons qu'on leur mit en main; et ils embrassèrent leur ais, la pointe en haut, comme les roturiers. Messire Olivier de la Marche, discourant en ses mémoires, de ce combat auquel il fut présent, dit que quand le plus noble homme du monde combattrait à Valenciennes, il n'obtiendrait pas d'autre avantage, sinon qu'il pourrait porter son écu comme un gentilhomme, la pointe en bas.

» Là dessus, fut fait un édit de la part du magistrat que personne, sous peine de la vie, ne donnât aucun cri ni signe à l'un ou l'autre des combattans pendant le combat. Le prévost de la ville, avec le consentement de ses pairs et échevins, jeta le gant qui avait été levé pour gage de bataille et cria trois fois : Faites votre devoir. Après le troisième cri, les champions marchèrent l'un contre l'autre; Mahuot puisa du sable avec son écu, pensant le jeter aux yeux de son ennemi, et, du même pas, il donna un coup d'estoc de son bâton sur la tête de Jacotin; celui-ci ne l'accueillit pas plus doucement; mais au rebours le secoua si bien que Mahuot chut à terre; dont il se releva soudain.

» Le duc de Bourgogne était, ainsi que je disais ci-dessus, en la maison de sire Melchior du Gardin, prévôt de la ville, et regardait le combat par une jalousie ou treillis de bois : laissant faire le magistrat, sans se mêler de cette affaire. Après plusieurs tours et retours, et plusieurs coups rués de part et d'autre, les bâtons échappèrent à tous deux, et furent secoués bien loin. Jacotin poursuivit son adversaire si raidement qu'il le renversa de rechef à terre, lui sauta sus, lui creva les yeux à force de sable qu'il y enfonça, et lui arracha les oreilles, par copaux, à belles dents. Il fut en cette sorte près de trois quarts d'heure, lui morcelant les tempes, l'égratignant et le mordant pour lui faire avouer son crime. Là dessus, le duc fit appeler le magistrat en la maison où il était, et lui demanda s'il n'y avait pas moyen de donner la vie à Mahuot; on lui répondit que cela ne se pouvait faire sans préjudice des privilèges et coutumes de la ville; que le camp ne fût outré; ce sont termes de barreau de ce temps-là. Enfin, Jacotin fit tant qu'il renversa son ennemi le ventre et le visage en terre : le misérable Mahuot se mit à crier hideusement et fit tous ses efforts pour se relever; mais le vainqueur lui enfonça de rechef du sable dans les yeux et dans la bouche; à ce coup, Mahuot lui attrappa un doigt qu'il serra aux dents, si bien que Jacotin ne le pouvait retirer. Sur quoi, il s'écria : — Attends, attends, je t'en payerai bien, et soudain, il lui mit le pouce de l'autre main dans les yeux et commença à y fouiller bien avant; en sorte qu'il lui arracha les yeux et les lui fit pendre sur les joues. Alors le vaincu lâcha prise, et se mit à crier merci; néanmoins il s'efforça toujours de se remettre sur pied et de terrasser son ennemi. Ce que voyant Jacotin et qu'il était encore plein de force, il lui tourna et retourna si rudement les bras qu'il les lui rompit; puis, bondissant de genoux, à diverses reprises sur son dos, il lui denoua l'échine, puis se mit à fouiller de rechef dans ses yeux.

» Enfin, le pauvre et malheureux Mahuot se confessa vaincu et avoua le meurtre dont il était accusé : puis s'écriant vers le duc, monseigneur de Bourgogne, dit-il, je vous ai si bien servi en votre guerre de Gand, je vous prie merci; pour Dieu sauvez-moi la vie. A vrai dire, ces paroles et ce sanglant spectacle touchèrent vivement le cœur du duc, comme de tous les assistans; de manière qu'il fit de rechef demander au magistrat s'il n'y avait pas moyen de lui sauver la vie, ou du moins de lui octroyer sépulture en terre sainte. A quoi on répondit que ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne se pouvaient accorder; et on le supplia très-humblement de permettre que la loi s'accomplît de point en point. En ces entrefaites, Jacotin alla reprendre un des bâtons qui étaient par terre et en donna de toute sa force trois ou quatre coups sur la tête et sur le col de Mahuot, puis, le voyant étendu et immobile et jugeant qu'il était mort, le traîna hors de la lice. Mahuot fut une bonne heure sans donner aucun signe de vie; puis il revint à lui, fut confessé par un père carme, but quelques verres de vin, et pardonna de bon cœur sa mort à Jacotin.

» Ensuite il fut traîné sur la claie et de là pendu et étranglé, tandis que Jacotin s'en allait à l'église de Notre-Dame-la Grande saluer et remercier la glorieuse vierge, mère de Dieu. »

Le duc de Bourgogne, avant de sortir de la maison du prévôt Melchior du Gardin, fit serment d'abolir cette horrible coutume et tint parole, car ce duel judiciaire dont nous venons de parler fut le dernier qui eut lieu en Flandre.

PHYSIOLOGIE.

DE LA SAIGNÉE ET DE LA CIRCULATION DU SANG

par M. Isidore Bourdon.

Depuis que le Roi a ouvert avec succès la veine céphalique à un pauvre postillon presque mort, les gens du monde, les femmes principalement, n'abordent plus un médecin sans lui adresser un tas de questions, commençant toujours ainsi :

— Docteur, qu'appelez-vous la *veine céphalique ?*

— Madame, c'est cette veine qui est en dehors des bras. Ce nom lui est venu de ce qu'on pensait qu'elle provenait de la tête, qu'elle communiquait avec celles de la tête, ou de ce qu'on l'ouvrait de préférence chaque fois que la tête était malade. L'autre veine superficielle, placée plus en dedans des bras, est la veine *basilique.*



— Peut-on l'ouvrir aussi ?

— Certainement. Mais cette dernière saignée suppose plus d'adresse ou d'habitude, présentant plus de dangers. La veine basilique est presque parallèle à l'artère du bras et voisine de cette artère; on pourrait piquer l'artère en ouvrant la veine.

— Est-ce une chose bien difficile qu'une saignée?

— Du tout. Il suffit de comprimer les veines au-dessus du lieu où l'on veut saigner, assez fortement pour faire gonfler les veines, pas assez pour arrêter le pouls. Puis, lorsque le sang a suffisamment coulé, on applique une compresse peu serrée sur l'ouverture du vaisseau. C'est bientôt fait : en vingt-quatre heures la petite plaie est déjà réunie; seulement on doit avoir soin d'éviter l'artère qui bat. Il faut aussi ne piquer ni les petits nerfs qui sont en dedans du bras, ni le gros nerf qui est au milieu, ni le tendon qui soulève la peau et qui meut l'avant-bras. Il faut une main légère, un esprit calme, une bonne lancette, pas trop aiguë; un jeune médecin complaisant qui en enseigne l'usage; un malade ni trop sensible, ni trop peureux; un aide intelligent, et surtout des yeux qui ne se troublent point à la vue du sang.

— Mon Dieu! vous me faites peur rien que d'y songer... Saignera qui voudra, ce ne sera pas moi.

— Rien de plus simple cependant, rien de plus aisé. Les religieuses saignent presque toutes; elles qui sont si timides : leur céderiez-vous en courage? Les femmes ont la main plus douce, plus alerte que les hommes. Vous verrez

un temps où toute femme bien élevée saura se servir d'une lancette.

— Alors je me résigne à la réputation de femme mal élevée, car je ne saignerai jamais : vos artères me font trop d'impression... A propos, qu'est-ce qu'une artère?

— Madame, les artères sont les canaux où le cœur pousse de soixante à quatre-vingts ondées de sang par minute. Partout où vous sentez le pouls battre, là se trouve une artère. Il y a des artères au poignet, au jarret, aux tempes, au cou, aux doigts, au front; il y a des centaines d'artères, et toutes ont des battemens, des pulsations. C'est aux artères qu'on tâte le pouls.

— On pourrait donc tâter le pouls aux tempes ou au menton tout comme au poignet?

— Oui, certes; on est même quelquefois forcé d'en agir ainsi quand, par exemple, les bras sont gonflés, lorsqu'il y a des convulsions, etc. Le pouls bat exactement en même temps dans toutes les artères, dans celles du pied ou de la main comme dans celles de la tête, et par le pouls on juge de l'action du cœur. C'est le battement du cœur qui produit celui des artères; le cœur est une sorte de pompe foulante qui pousse du sang dans toutes les artères à la fois. Le sang, venu du cœur par les artères, retourne au cœur par les veines. Voilà ce qu'on nomme la *circulation du sang*.

— Quelle preuve a-t-on de cela?

— On en a mille au lieu d'une. Si on comprime fortement un bras, aussitôt le pouls s'arrête du côté de la main et devient plus fort du côté de l'épaule, tandis que les veines se vident du côté de l'épaule et se gonflent du côté de la main. Une artère du bras est-elle ouverte, pour arrêter le sang, il faut comprimer du côté du cœur. Mais, si le sang coule d'une veine, on ne peut l'arrêter qu'en comprimant cette veine du côté de la main. Si l'on comprimait le côté de l'épaule, loin de cesser, l'hémorrhagie alors augmenterait.... La disposition des valvules, ou petites soupapes qui occupent l'intérieur des veines, prouverait seule dans quelle direction le sang coule dans ces vaisseaux.

— Il suffirait donc de la seule opération de la saignée pour prouver la circulation du sang?

— Oui, madame; c'est même ainsi qu'Harvey, médecin de Charles Ier, en a conçu la première idée, il y a 215 ans, en 1618, et une chose digne de remarque, c'est que cette grande et admirable découverte n'ait été faite qu'au dix-septième siècle.

— Est-ce qu'on saignait déjà avant la découverte de la circulation du sang?

— Hélas! oui, on saignait, on opérait, on arrêtait des hémorrhagies; et j'en rougis pour Galien, pour Hippocrate, et tous nos vieux maîtres. En vain la nature leur criait: « Le sang circule! » Ils s'en tenaient obstinément à la routine, laquelle n'assignait au sang qu'un vague mouvement de flux et de reflux, assez comparable à ce qu'on sait des eaux de la mer.

— Et le pouls, Monsieur, le tâtait-on avant de savoir que le sang circule?

— Mieux peut-être qu'aujourd'hui, plus attentivement du moins, avec plus de sagacité et plus d'importance. Galien a composé un gros volume sur le pouls. A l'aide du pouls, ce médecin a plusieurs fois prédit l'avenir, découvert des passions cachées, pénétré de profonds mystères. Il est vrai qu'il avait soin de faire promettre à ses malades la révélation de leurs secrets et la plus parfaite déférence à ses conseils. Vous-même, madame, avez pu voir, par l'opéra historique de Stratonice, quels miraculeux résultats les médecins de l'antiquité avaient obtenus de l'étude du pouls.

— Comment donc pouvaient-ils ignorer la circulation du sang?

— C'est qu'ils étaient loin de penser que les pulsations des artères fussent dues aux battemens du cœur. Ils ne savaient même pas que les artères fussent pleines de sang; ils les croyaient occupées par de l'air, par une sorte d'esprit subtil. C'est qu'en effet les artères paraissent vides après la mort, quoique aussi dilatées que durant la vie.

— Pourquoi donc l'ouverture des artères est-elle si dangereuse, tandis que la saignée des veines est si innocente?

— Cela est dû à ce que le sang contenu dans les artères est plus pur, plus précieux que celui des veines, à ce que le cours en est plus rapide, et qu'il ne tarirait pas de lui-même. Les artères sont tellement organisées, composées d'un tissu si élastique, si indomptable, qu'une fois ouvertes, leurs parois ne peuvent se cicatriser qu'à la condition que l'artère sera entièrement fermée dans l'endroit endommagé. On est obligé de lier toute artère blessée et ouverte. Une chose fort singulière, c'est que les artères d'un membre violemment arraché ne donnent lieu à aucune hémorrhagie. On a même souvent arrêté le sang jaillissant d'une artère, en coupant tout-à-fait et dilacérant cette artère blessée.

— La mort par hémorrhagie est-elle lente à venir? est elle douloureuse?

— Si le sang coule d'une grosse artère, la mort est instantanée et sans douleur : quelques ondées de sang répandues amènent soudainement la perte de connaissance. Lord Castlereagh tomba sans vie aussitôt qu'il se fut ouvert l'artère carotide; il ne s'était pourtant servi que d'un très-petit couteau de toilette.

Mais, à l'exception des grosses veines de la poitrine, de l'aine et de l'aisselle, les hémorrhagies veineuses ont peu de danger. Le sang qui s'écoule d'une veine ouverte finit ordinairement par s'arrêter de lui-même; un caillot se forme et tout est fini. Des hommes désespérés ont essayé de se suicider ainsi sans pouvoir y parvenir. Un Corse, nommé Ambrosi, déterminé à se donner la mort volontairement plutôt que de la subir de la main du bourreau pour ses crimes, tenta vainement de l'ouverture des veines. Après une courte hémorrhagie, cet homme s'évanouissait, et, revenu à lui, il trouvait toutes ses plaies taries. A la vérité, l'histoire attribue la mort de Sénèque à ce genre de supplice; mais cette mort fut plus lente à venir qu'on ne se l'imagine. Néron, à qui sa férocité avait révélé plusieurs vérités physiologiques, ne se borna pas à faire ouvrir les veines du philosophe dont il voulait la mort. Il le fit en outre placer dans un bain chaud, afin de conserver au sang toute sa fluidité, et à l'hémorrhagie son cours persévérant. Hors du bain, le sang se fût arrêté de lui-même par l'effet même de son émission, par l'évanouissement. Toutefois, et nonobstant une si habile cruauté, l'ouverture des veines parut trop lente à Néron. Tacite raconte que le poison coula dans les veines épuisées de Sénèque.

BIOGRAPHIE.

JAMES WATT.

Fils d'un négociant distingué, issu d'une famille où les sciences exactes étaient depuis long-temps cultivées, James Watt naquit à Greenock, en Écosse, en 1736. D'un tempérament maladif, d'une constitution délicate, il ne put suivre les cours des écoles publiques, resta souvent isolé, par l'effet de ses souffrances habituelles, et puisa dans cette retraite forcée le goût de la contemplation et la faculté si féconde de diriger long-temps son attention sur un même sujet.

A dix-huit ans, le jeune Watt vint à Londres, pour apprendre la fabrication des instrumens de mathématiques. Jaloux de connaître à fond son état, il s'adonna avec ardeur et prédilection à l'étude des sciences mécaniques. Revenu en Écosse trois ans après, il fut nommé fabricant d'instrumens de l'université de Glasgow; circonstance heureuse et

mémorable qui lui fournit l'occasion de manifester toute la puissance de ses facultés intellectuelles. Chargé par l'université de réparer le modèle d'un appareil à vapeur inventé par Newcomen, il étudia le nouveau mécanisme qu'on plaçait sous ses yeux, et, non content d'en connaître le principe et les modes d'action, il voulut encore en augmenter l'effet et en simplifier les ressorts. Il y parvint, et opéra des perfectionnemens tels qu'ils permirent d'économiser les deux tiers de la vapeur qu'exigeait, avant lui, le procédé de Newcomen. Cette machine toute nouvelle, sortant renouvelée de ses mains fécondes et se répandant avec une prodigieuse rapidité, porta la plus vive impulsion dans toutes les branches de l'industrie manufacturière.

En 1765, Watt s'associa avec le docteur Roebuck pour fonder une manufacture de machines à vapeur ; mais il y fit peu de bénéfices, et se consacra tout entier aux occupations de son nouvel état d'ingénieur civil, qu'il devait à la variété de ses connaissances positives.

Ce fut lui qui traça le plan du canal de jonction entre le Forth et la Clyde, de celui qui lia Monkland à Glasgow, et qui rédigea le premier projet du fameux canal calédonien.

Comme il avait pris, dès 1769, un brevet pour la fabrication des machines à vapeur, il éleva de nouveau une maison de commerce avec M. Bolton de Manchester, qui prospéra jusqu'à sa retraite définitive des affaires.



James Watt, d'après W. Beechey.

Tour à tour savant théoricien, ingénieur habile, ou admirable artiste mécanicien, Watt perfectionna la théorie des moulins à vent et d'autres machines à roues ; introduisit en Angleterre le procédé du blanchiment par l'acide muriatique, dû à notre compatriote Berthollet ; dirigea un grand nombre de travaux divers d'utilité publique, et découvrit quelques propriétés des gaz.

Au milieu de ses recherches scientifiques, lorsqu'il était tout occupé de ses brillantes inventions, il éprouva le sort trop souvent réservé aux hommes de génie, qui, plongés dans le tourbillon des hommes et des affaires vulgaires, deviennent l'instrument ou la victime des intrigans, des ambitieux ou des fripons.

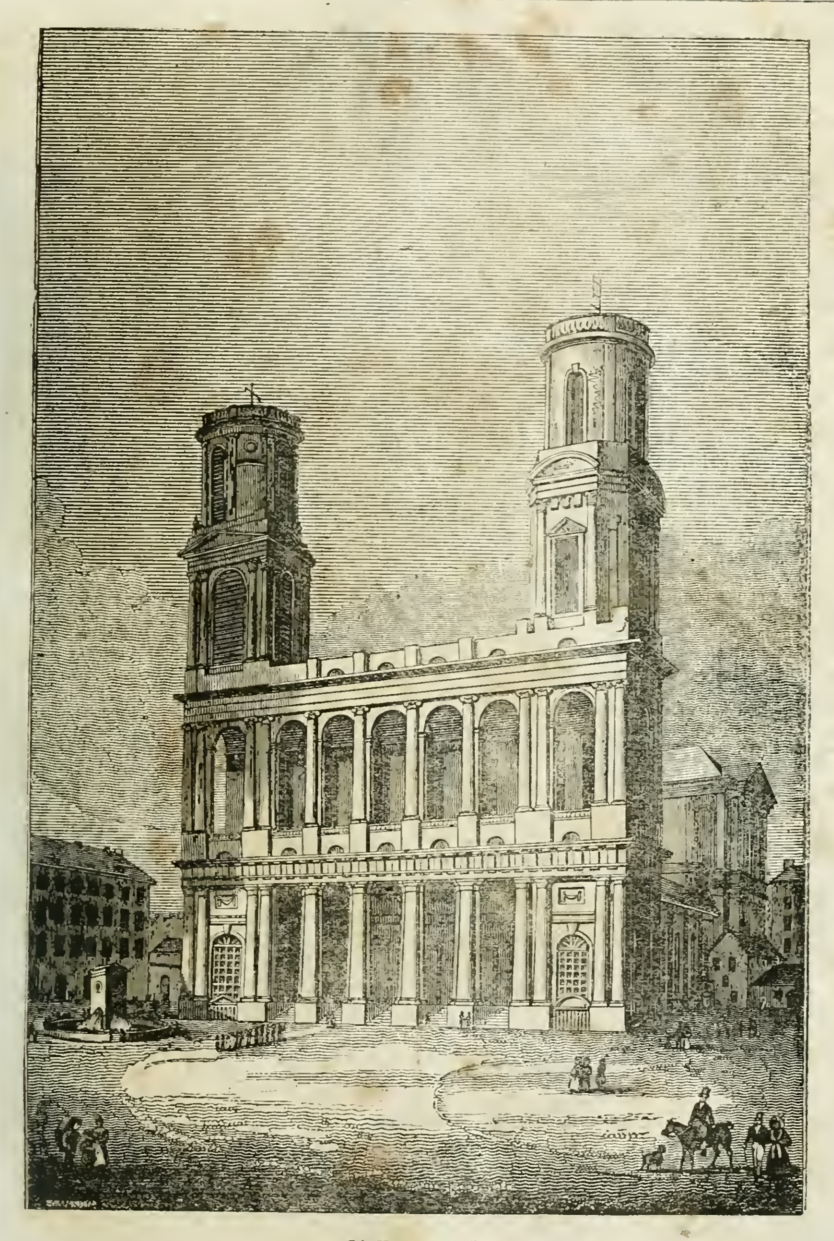
N'est-il pas triste à penser que ce grand physicien perdit une partie de ses forces intellectuelles, consacra quelquesumes de ses années si précieuses, si nécessaires aux progrès des sciences, et au développement rationnel de l'espèce humaine, à défendre ses brevets d'invention, à lutter péniblement contre une foule d'imprudentes et d'audacieuses prétentions, à plaider même devant la cour du banc du roi?

En 1800, Watt quitta définitivement les affaires commerciales ; mais, toujours prodigue de conseils et d'encouragemens, il n'en continua pas moins de suivre attentivement le mouvement progressif des sciences et des arts, et de leurs applications à l'industrie.

C'est ainsi que, grâce à sa tempérance et malgré la délicatesse de sa constitution, il put prolonger sa carrière jusqu'au 25 août 1819, jour qui le vit s'éteindre, après une courte maladie, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Toute l'Angleterre s'émut à cette grande perte, et chacun voulut rendre à sa mémoire les honneurs réservés aux bienfaiteurs de l'humanité, en prenant part aux souscriptions destinées à perpétuer, par l'érection de statues et de monumens, le souvenir de ses admirables inventions.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.



SAINT-SULPICE.

Quand on débouche sur la vaste place où s'élève Saint-Sulpice, on est tout d'abord choqué par l'apparence en quelque sorte boîteuse du monument. A voir la gaucherie de ces deux tours, de grandeurs et de formes inégales, on devine en partie le secret de leur construction. Plusieurs esprits, plusieurs arts différens ont dû y présider. Ce n'est point là l'œuvre d'un seul architecte, ni d'une époque unique. En effet, la vie de cette église, si l'on peut ainsi

dire, a été marquée par de multiples vicissitudes. C'est une histoire compliquée.

Saint-Sulpice était déjà église paroissiale de Paris dès l'année 1211, non pas le temple que nous voyons aujourd'hui paré d'ornemens grecs et ioniens, mais un édifice sombre et religieux, tel que le moyen âge en ouvrit partout au culte de la divinité. Paris alors ne s'étendait pas bien loin, et l'enceinte de l'église gothique suffisait à la dévotion des habitans peu nombreux du quartier.

Avec le temps, à la suite des développemens que prit la ville, la population reflua vers Saint-Sulpice. Le curé en ouvrit les battans à ses ouailles nouvelles, mais la place leur manqua. On eut beau ajouter une nef et six chapelles latérales à l'ancienne église, la population, dont la piété n'avait point d'autre asile, s'y trouvait toujours à l'étroit.

En 1643, il fut décidé, par une assemblée de paroisse, qu'un autre édifice serait construit. Les riches payèrent une contribution, les marguilliers choisirent un architecte, et celui-ci, nommé Gamart, se mit à l'œuvre.

Au bout de neuf années de travaux, on s'aperçut, aux dimensions des parties achevées, que le plan général n'offrait pas encore une étendue suffisante. Alors on appela un second architecte, Louis Leveau, qui mourut bientôt, et son successeur, Daniel Guittard, blâma ses projets, qu'il entreprit de refaire.

Tout à coup le défaut d'argent suspendit les constructions. Il y eut de longs procès, d'interminables démêlés entre les curés, les marguilliers, leurs supérieurs et les fidèles. Le parlement et le roi furent obligés d'intervenir.

Tant il y eût que les travaux de l'église restèrent interrompus pendant quarante-trois ans. La gloire de les continuer était réservée au curé Languet de Gergy. Rien ne coûta à son zèle pour les poussser avec activité dès qu'ils furent repris. L'argent manquait-il, le bon curé courait chez tous ses paroissiens, et, par menaces, flatteries, promesses de tout genre, il en arrachait les sommes nécessaires. C'est ainsi qu'il réserva à la vanité des plus riches bienfaiteurs l'honneur de poser les premières pierres de chaque porte, de chaque chapelle, de chaque pilier. Un jour il suppliait humblement quelqu'un de l'assister dans son œuvre de piété. Je vous demande peu de chose, disait l'insinuant curé, de quoi seulement garnir la porte de mon église de ses serrures avec leurs clefs. L'honnête contribuable accorda la demande, et, forcément obligé par sa promesse, acquitta plus tard pour 15,000 fr. de mémoires de serrurerie.

Le dernier expédient du bonhomme fut une loterie, et les produits de cette institution immorale furent sanctifiés par le pieux usage auquel le curé de Saint-Sulpice les consacra.

On comprend que, sous l'influence d'une pareille ardeur, les constructions durent marcher. En 1736, la nef fut entièrement achevée; de 1733 à 1745, le portail fut élevé sur les dessins de Servandoni; mais cet artiste habile n'avait pris qu'une faible part au reste du monument, qui compte parmi ses pères une douzaine au moins d'architectes.

En 1745, l'église fut dédiée, par les prélats qui tenaient l'assemblée du clergé, à la sainte Vierge, à saint Pierre, et à saint Sulpice.

Depuis cette époque, on ne s'occupa plus que de la construction des tours; car il faut des cloches et des clochers aux églises. Deux ou trois hommes furent tour à tour chargés du soin de la diriger, mais aucun n'acheva le travail; et, après plusieurs tentatives, toujours infructueuses, on a laissé, en désespoir de cause, subsister les deux tours dépareillées dont le désaccord offusque tous les yeux.

Pour comble de malheur, en 1770, le tonnerre tomba sur le fronton qui surmontait le portail, et le dégrada de telle sorte qu'on l'a remplacé par une balustrade.

Ainsi mutilée, cette œuvre ne peut être jugée sévèrement sous le rapport de l'art. On loue, il est vrai, l'heureuse harmonie des diverses parties dont se compose le portail; on rend justice à son caractère imposant et simple, qui résulte de la disposition facile des lignes; mais on se rappelle les obstacles de tous genres qui ont empêché la complète et harmonieuse exécution de l'ensemble.

BIOGRAPHIE.

PIERRE-PAUL RUBENS,

par **M. Louis de Maynard.**

Un grand peintre parmi les chefs de l'école flamande, un de ceux qui fixent davantage les regards par le mélange singulier des qualités et des défauts, un de ceux dont le nom a subi le plus fréquemment les caprices de la mode; tantôt dénigré avec une sorte de fureur et tantôt prôné outre mesure, élevé bien au-dessus du mérite réel de ses œuvres : au résumé un peintre original et très-important, qui est en ce moment en pleine prospérité. Je ne sache guère que Raphaël qu'on lui oppose avec succès. De Michel-Ange, ce Dante de la peinture, il n'est point question; les artistes, ceux qui ne peuvent marcher sans être précédés d'une bannière, se sont partagés entre ces deux puissances, entre Raphaël Sanzio, d'Urbin, peintre du ciel, et Pierre-Paul Rubens, de Cologne, peintre de la rue. On peut dire que ce sont les deux héros de l'heure actuelle, les deux évocations les plus familières au génie de nos ateliers, génie français, trop français et trop redevable à la mode pour ne pas l'aimer et la propager jusque dans les choses les moins propres peut-être à la recevoir.

C'est au genre nommé *romantique* qu'on doit cette réhabilitation de Paul Rubens. Ses qualités, en effet, devaient séduire tous ces jeunes esprits, dégoûtés de l'aride anatomie de David, de sa composition froide et systématique, de sa couleur terne et parcimonieuse. Quand il y a révolution, il y a lutte et la modération s'oublie bientôt. On loua Rubens, on le popularisa, on le célébra; on fit mieux encore, on le copia sans pudeur. Lui, le peintre le plus individuel, le moins soucieux des règles, chacun se mit à le copier, ou pour éviter le reproche de plagiat, chacun l'outrait à l'envi, comme si ce n'est pas l'individualité dont il faut avant tout se garder.

Les timides blâmèrent cette ovation du représentant de l'école flamande; ils répétaient sans cesse, et je crois avec raison, que, chef pour chef, romantique pour romantique, mieux valait encore choisir Vandyck, l'élève de Rubens; mais les novateurs, tout en confirmant cette seconde gloire, s'en tinrent à leur premier choix, parce que Vandyck, supérieur à Rubens dans le portrait, n'avait jamais égalé la fougue et l'enthousiasme de ses compositions. Ceci est d'une vérité incontestable; mais, outre qu'il est encore à décider quel rang doit tenir en peinture ce mérite de la composition, il faut avouer de plus que rien n'est moins parfait que ces tableaux où le peintre de Cologne brille le plus, de l'avis de ses admirateurs, par son talent de traduire ses personnages et de dérouler le drame. Tout y est sacrifié à l'effet : on y surprend une intention furieuse d'éblouir à tout prix, même aux dépens de la vérité; de telle sorte que beaucoup de ces peintures qui nous ont enchantés à la première vue, que nous venions à les considérer attentivement et à nous les vouloir expliquer, nous sommes tout étonnés d'y rencontrer mille taches, mille défauts, mille incohérences et surtout, ce qui est plus fatigant, un pêle-mêle épouvantable; des figures renversées sans goût, des jambes sous des bras, des bras entre des jambes; des pieds posés sur des têtes en guise, on dirait, de panaches; des têtes dans des attitudes risibles et des corps dans des positions impossibles. Toutes les toiles où Rubens a représenté des combats, des mêlées, servent de preuve à cette observation, que nous ne faisons pas sans peine. Mais quelle verve!

répète-t-on, quelle vérité, quelle poignante et pittoresque manière de présenter les choses! Cet homme divin a le secret de l'imprévu et du terrible; quand il est terrible, il fait peur comme Eschyle, il est grand comme lui. Personne n'osera contester au peintre flamand ces brillans avantages : ce serait de l'injustice; mais on peut répondre qu'il a trop les vices de ses qualités; ainsi qu'à force d'effrayer, il lui arrive de dégoûter, qu'il est ferme jusqu'à la dureté, fougueux jusqu'à fausser le mouvement, soudain jusqu'à oublier d'arrêter le trait de ses figures. Chose singulière! il semble qu'il dessine constamment en ronde bosse et pourtant nul n'est plus sujet à manquer d'exactitude et de précision. Pourvu que sa couleur brille, il est satisfait et néglige la forme. Celle qu'il affecte particulièrement rebute par la façon brutale dont elle est toujours offerte; d'ailleurs, affectée, recherchée, elle ne s'élève jamais à l'élégance, dédaigne trop la correction; c'est de la manière en grand. Rubens n'ignorait sans doute rien de ce que doit savoir un peintre distingué, mais l'effroyable fécondité à laquelle il s'était condamné, d'autres motifs peut-être que nous ne saurions deviner, ont été cause qu'il s'est créé un procédé, un moule, un *chic*, comme on dit dans les ateliers. Or le chic est la plaie de l'art, et, dans ce peintre plus qu'en aucun autre, il a le privilége de déplaire, sans doute parce que le cachet principal du talent de Rubens se trouve être la force; je suis convaincu que, plus gracieux, il choquerait moins. Il résulte aussi de ce chic une monotonie perpétuelle, une monotonie qui perce jusque dans sa variété, une uniformité qui lasse et rend bientôt désagréables les figures de ses personnages et notamment celles de ses femmes. Dieu, de tous les artistes le plus grand, Dieu n'a pas donné aux femmes les mêmes traits ni le même masque; et nous l'en devons remercier. S'il faut chercher quelque part le plaisir, c'est dans la variété, je pense.

Au sortir des mains de David, après Géricault pour être plus exact, ces partisans de Rubens rencontrèrent une vive opposition dans une autre école, formée cependant de membres qui se vantaient d'appartenir à leurs doctrines, et qui s'en vantent encore aujourd'hui; mais pour ma part je croirais qu'ils se trompent : ce sont plutôt des esprits timides et irrésolus, ou des rejetons déguisés du grand arbre classique planté par David. Je veux parler de cette école, aujourd'hui florissante, qui reconnaît M. Ingres pour seigneur et maître. M. Ingres est un homme remarquable, mais ses disciples sont des imitateurs au troisième degré. A l'admiration irréfléchie des seïdes de Rubens, ils opposèrent le Sanzio, qu'ils jugèrent suffisamment romantique; ils le louèrent, le célébrèrent, le copièrent, tout comme les premiers avaient loué, célébré et copié l'artiste flamand. Les uns avaient vidé force pots de bière pour se conformer plus exactement à la nature de Rubens, nature en effet un peu gonflée de bière; les autres prirent la toque et dirent à leur chevelure de flotter à l'exemple de celle du divin Raphaël. Jugez si leur crayon fut plus scrupuleux, si, après avoir ravi au peintre son bonnet et ses cheveux, ils daignèrent lui laisser un trait, une ligne, une forme; son génie fut dévalisé comme sa personne. A cette heure encore, ils brillent sous ces plumes de paon, et, sous prétexte de dessiner, s'abstiennent de colorer. On croirait en vérité qu'ils peignent dans l'air, semblables à ce poète allemand qui s'accuse de n'avoir rien trouvé de mieux, pour immortaliser sa belle, que d'écrire son nom sur les flancs de la nuée. Dieu merci! il n'en restera rien.

Convenons, d'un autre côté, que les plus romantiques, ceux qui tenaient pour la bière et Rubens, en dignes enthousiastes du coloris étincelant du maître, accumulaient rouge sur rouge, bleu sur bleu, méprisant souverainement toute jambe droite et bien tournée, faisant ce qu'ils appelaient de la couleur, et la faisant telle en vérité que les yeux fatigués ne savaient plus où se reposer de ce continuel brouhaha. Aujourd'hui que ces luttes sont terminées, il est permis d'écrire que c'est parfaitement risible. On est obligé d'avouer néanmoins que les plus habiles, j'entends dire dans le choix, furent ceux qui proclamèrent Raphaël. Cela est toujours estimable de leur part, et l'on aurait tort de ne pas leur en tenir compte, car, s'ils ont deux mérites, celui-là est le premier, le plus brillant et le plus sûr que l'on puisse citer.

La distance qui sépare Rubens de Raphaël est infinie à mon gré : c'est celle qui sépare la prose de la poésie, la matière de la pensée, la terre du ciel, car Raphaël et Rubens me représentent toutes ces choses. Regardez leurs vierges; celles de Rubens sont peut-être nées à Jérusalem, mais à coup sûr celles de Raphaël descendent de là haut : elles se transfiguraient la nuit à son regard. Les unes sont si lourdes, si flasques, si maussades; et, dans les autres, quelle exquise fleur de beauté, quelle pureté choisie, quelle grâce mystérieuse, quelle nature idéale! c'est moins que l'ange, mais c'est plus que la femme. Qui n'aimerait dans le Sanzio ce rayonnement paisible, cette force simple, sans apprêt, sans artifice et cette grâce qui couronne toujours sa beauté, comme si c'était sa parure obligée et le signe le plus manifeste de son empire! Quand il a voulu être *romantique*, il a composé et dramatisé ses sujets avec une supériorité de verve et de sublime dévergondage que jamais Rubens n'égala de sa vie. Qu'on aille voir au Musée du Louvre le dessin où il a exécuté l'idée d'Apelle, la Calomnie traînant l'Innocence au tribunal de l'Ignorance.

Toute cette discussion n'empêche pas que Paul Rubens ne soit le maître de Vandyck, un des plus remarquables peintres de portraits que nous sachions. C'était aussi une des supériorités de celui que nous examinons. Au nombre des quatorze-cents morceaux qu'il nous a laissés, les portraits de sa main se distinguent par l'éclat et le charme du coloris, par la coquetterie des ajustemens, le luxe des ornemens, et par un bonheur délicieux dans les moindres détails. Il faudrait admirer le portrait de ses deux fils, aujourd'hui dans la galerie du prince Lichtenstein. C'est un chef-d'œuvre de peinture, et d'autant plus digne d'attention qu'il n'est point gâté par ces couches empâtées dont Rubens avait l'habitude, et qui, tout en contribuant à l'éclat, saillissent quelquefois si tristement, et nuisent tant à l'harmonie de l'ensemble. Le portrait que l'on donne avec cette notice est un de ses meilleurs ouvrages. Il en a fait plusieurs, un entre autre, où il s'est peint avec sa femme et ses enfans. Ce dernier se voit à Munich.

Il fut chargé par les plus illustres princes de l'Europe de missions importantes, et l'on cite peu de ses négociations qui n'aient obtenu réussite entière. Ce ne fut pas sa faute, si la reine Marie de Médicis ne se réconcilia point avec son faible fils. Le duc de Buckingham le traita comme son ami; ils s'étaient connus à la cour de France, où il se rendit plusieurs fois; la seconde pour orner le Luxembourg des vingt-quatre tableaux qui se voient maintenant à la galerie du Louvre. Il les acheva en l'espace de vingt-quatre mois avec le secours de ses élèves, il est vrai. Il était d'une famille noble, grand seigneur lui-même, très-prodigue d'or et d'argent, menant un train magnifique, et soutenant, autant par son caractère que par ses œuvres, la haute considération dont l'honoraient à la fois l'archiduchesse Isabelle, Philippe d'Espagne et Charles d'Angleterre. Dans un voyage qu'il entreprit à travers l'Allemagne, il encourageait les arts, comme s'il n'eût pas été artiste lui-même; il achetait des tableaux, en demandait à ceux mêmes dont la renommée naissante était le plus propre à l'inquiéter; mais c'était un noble cœur, un talent trop au-dessus de la médiocrité pour n'être pas au-dessus de l'envie. Quand Vandyck le quitta, il lui offrit en cadeau un superbe cheval andalous, richement harnaché. Il l'appelait son fils : c'était son rival.

Il se maria deux fois, et par bonheur à deux femmes

charmantes; les portraits qu'il nous en a donnés le témoignent. Mais il faut dire que leur beauté est toute flamande, toute nourrie de lait et de beurre, ce qui ne séduit pas également tous les goûts. Il a reproduit leurs traits dans chacun de ses tableaux, sans crainte de tomber dans l'uniformité; mais à voir les jolies têtes de ces femmes, tout ce que nous connaissons d'elles, on ne sait comment expliquer ces corps virils, ces chairs flasques, ces ventres plissés, dont Rubens manque rarement de doter ses héroïnes. J'ai fait observer plus haut combien les divers souverains de l'Europe l'avaient comblé de faveurs; c'est ici le lieu de raconter comment il avait su, de sa part, leur inspirer cette estime parfaite de son caractère.

Tandis qu'il peignait Philippe III, et prenait ses offres de paix pour le cabinet de Londres, le roi de Portugal, qui déshonorait le trône par une avarice sordide, digne tout au plus du dernier de ses sujets, l'engagea par des lettres très-honorables à le venir visiter en son palais de Villa-Viciosa, situé aux frontières des deux royaumes. Rubens partit aussitôt, suivi de son train habituel, et, de plus, d'une foule de gentilshommes qui voulaient assister à cette solennelle entrevue de deux hommes, l'un prince par la naissance, l'autre prince par son génie. Mais son hôte royal fut plus effrayé des dépenses que flatté de l'empressement de ces seigneurs; il chargea son chambellan d'aller au-devant du peintre, pour excuser son absence et lui remettre



Rubens, d'après son portrait par lui-même.

soixante ducats, indemnité qu'il le priait de consacrer aux frais du voyage. Rubens reçut le messager à la tête de sa troupe dorée, refusa avec une dignité pleine de modestie la somme que S. M. daignait lui envoyer, et fit réponse qu'il avait apporté mille ducats dans ses bagages pour son entretien et celui de ses nobles compagnons. Les deux royaumes furent d'accord qu'en cette occasion Paul Rubens s'était montré le véritable roi.

Ce grand homme mourut à Anvers, le 30 mai 1640, d'une goutte remontée. Déterminer quelle fut l'influence de son talent sur la peinture, je ne le crois pas encore possible de nos jours. Il détourna les yeux des artistes de toutes les écoles italiennes : sa manière devint la loi générale, la poétique obligée. Le sceptre de Raphaël passa véritablement dans ses mains, et depuis il y est demeuré. Il n'est pas de pays où il n'ait été copié et défiguré. En France, au dix-huitième siècle, c'est encore lui qui régnait; car Vanloo, Boucher et les peintres de ce temps ne sont que des ombres plus ou moins pâles de cette magnifique individualité. Maintenant Rubens est plus haut que jamais, soit en France, soit en Angleterre. Et pourtant ne serait-il pas à propos de revenir à l'Italie? L'école vénitienne présente la réunion des mêmes qualités, et de plus elle a l'avantage de n'être pas ternie par cette foule de défauts que nous avons signalés dans Rubens. A Raphaël, il serait plus sage d'opposer Titien et Paul Véronèse.



HISTOIRE NATURELLE.

LE LION,

par M[lle] Adélaïde Montgolfier.

Le désert est beau : c'est l'asile de la liberté la plus illimitée, la plus indomptée ; c'est la patrie du fort : chacun y fait sa part, à la largeur de sa gueule, à l'énergie de sa griffe. L'homme n'y a pas encore apporté sa loi ; il n'a pas mis l'intelligence en face de la force et de la ruse : il n'a pas opposé la volonté à l'instinct, la perfectibilité à l'habitude. Là, il est animal aussi, lui; il lutte, triomphe quelquefois, mais ne règne pas, il n'a pas conquis encore. Les vents déchaînés dans ces vastes plaines n'ont point appris à tourner nos machines, à faire mouvoir les meules de nos moulins ; ils se jouent à rouler des montagnes de sable, à briser les unes contre les autres les têtes chevelues d'arbres qui, s'étouffant dans des forêts sans routes et sans clairières, laissent dépourvues d'ombre, d'humidité, de terre végétale et de vie, de vastes savanes, jachères depuis le déluge, océans de poussière et de gravier. Là les fleuves ne savent pas tourner à flots égaux la bruyante roue à aubes, soulever les marteaux, alourdir les presses ; l'été brûlant boit leurs eaux d'une haleine desséchante ; l'hiver lâche leurs écluses en terribles cataractes : ils rugissent, ou se taisent, et désaltèrent l'homme, la gazelle et le lion, d'une onde pure ou bourbeuse, d'une urne vide ou débordée, comme il plaît aux saisons, comme il plaît aux orages. Les animaux de ces contrées incultes ne viennent pas apporter leur tête au joug, leur bouche au mors; les troupeaux ne cèdent pas leur lait à la laitière, leur toison au berger. C'est le tigre qui tombe au milieu des antilopes, et se choisit sa proie ; c'est le lion qui décime les couaggas, les buffles, les zèbres ; mais à toute chair il préfère la chair du Hottentot, et l'homme est son met de prédilection.

C'est surtout dans les plaines de l'Afrique méridionale que le lion se montre dans toute sa force et sa majestueuse beauté. Couché dans l'épaisseur d'un taillis, la paupière alourdie des feux du jour, tout à coup il se lève ; le soleil descend sous l'horizon, le roi des ténèbres, le terrible animal, a senti la pénétrante rosée des nuits d'Afrique : dressant son corps robuste et musculeux sur ses énormes pattes, il ouvre son œil rond; sa large prunelle se dilate ; les pinceaux de poils raides, organes du toucher, qui garnissent ses lèvres mobiles, frissonnent ; il secoue sa crinière mêlée : il a faim. Il courbe sa tête effrayante, rugit contre terre, et tout ce qui a vie a connu la peur. Le Cafre, le Betjouanas, saisissent leurs armes, chargent leurs fusils; les Boschimens fuient ; les Hottentots cherchent en frémissant, à travers l'herbe et le sable, quelque ancienne trace de pas, quelque *spour*, comme ils les appellent qui leur disent si le lion a passé près d'eux, depuis quand il a passé, et de quel côté il se dirige. L'oreille contre le sol, ils se demandent si c'est bien un rugissement lointain, ou le bruit d'un tremblement de terre. Les immenses troupeaux de bêtes fauves qui paissent, réunis par groupes, font entendre des hennissemens d'effroi ; ils brament, ils mugissent, ils bêlent, ils beuglent et fuient de toutes parts, dans leur épouvante, apportant au lion une proie facile. Les larges cornes qui arment la tête du buffle d'un diadème plus dur que le caillou, ses fibres, semblables à des faisceaux de câbles, son cuir, épais comme celui du rhinocéros, ne le défendront pas. Le lion s'élance de derrière un buisson, enfonce ses ongles dans la gorge de son ennemi impuissant, plonge une autre griffe dans le mufle, entoure la tête, la courbe sous lui, force sa victime furieuse à labourer vainement le sable de ses cornes, jusqu'à ce qu'ayant perdu tout son sang elle expire sous lui. Le lion peut porter sur son dos cette énorme proie ; d'un seul coup de sa patte à cinq griffes, il écrase le crâne d'un cheval. La vitesse, la hauteur et la force de la girafe ne la sauvent pas du lion : il bondit sur elle quand elle vient boire dans les marais, et se laisse traîner plusieurs lieues à travers le désert, jusqu'à ce que la colossale bête qui l'emporte tombe épuisée.

Jadis, des lions suivaient jusqu'au Cap les couaggas, espèce de zèbres qui, par bandes de deux à trois cents, émigrent tous les ans dans le sud, cherchant un hiver encore plus tiède que celui des Tropiques; mais depuis que les Hollandais, en 1652, s'établirent au nombre de cent sur la pente méridionale de la montagne de la Table, depuis que les Anglais, en 1795, s'emparant de cette route des Indes, étendirent à l'intérieur la colonie et la civilisation, les animaux féroces ont reculé, et sont devenus plus timides ; ils ont appris à trembler devant l'homme : ils savent qu'il tient un tube d'où sort la foudre; le bruit des armes à feu suffit pour les écarter du camp des voyageurs, et ils ont presque oublié le goût de la chair du sauvage. Pour retrouver le lion dans toute son originelle audace, il faut aller chercher les récits des anciens voyageurs. Voici ce que racontait, en 1705, Jos. Sterreberg Kupt, landdrost (magistrat) de la ville du Cap, dans le journal du Voyage qu'il fit à l'intérieur du pays, pour procurer de jeunes bœufs à la compagnie hollandaise des Indes-Orientales.

« Nos charrettes, obligées de faire un circuit, étant à la fin arrivées, on dressa la tente à une portée de fusil du campement; tout fut mis en ordre, et nous allâmes dormir : mais bientôt notre repos fut troublé. Vers minuit, les bestiaux et les chevaux, parqués entre les chariots, commencèrent à s'écarter, à sauter, à courir, effrayés, et un des conducteurs tira un coup de fusil; à ce bruit, tous, l'arme en main, s'élancèrent hors de la tente : à trente pas de nous se tenait le lion, qui, à notre approche, marchant avec lenteur et délibération, s'éloigna d'environ trente pas en-

core, s'allant établir derrière un arbuste épineux, et emportant quelque chose que je pris pour le corps d'une petite génisse. Nous tirâmes plus de soixante coups sur le buisson, qui fut traversé de part en part, sans qu'on y aperçût un mouvement. Le vent du sud-est soufflait avec force, le ciel était clair, la lune brillante, de sorte que l'on voyait très-bien à cette distance. Après avoir compté et rassemblé le troupeau, après avoir tout visité, je m'aperçus que la sentinelle de devant la tente, Jan Smit, d'Anvers, appartenant au Groene Kloof, manquait; nous appellâmes de toutes nos forces; en vain : personne ne répondit, et nous conclûmes que le lion avait emporté l'homme. Trois ou quatre des nôtres s'avancèrent alors, avec précaution, vers le buisson, qui était droit vis-à-vis la porte de la tente, pour voir s'ils pourraient découvrir quelque chose; mais ils revinrent courant pêle-mêle; le lion s'était dressé devant eux, et il avait rugi. Ils trouvèrent sous leurs pas le fusil tout armé, et le chapeau et les souliers de la sentinelle.

» Nous tirâmes encore une centaine de coups sur le buisson, qui n'était qu'à soixante pas de la tente, tout au plus à trente pas des chariots, et auquel on pouvait viser comme à un but, sans rien voir du lion; il était à croire qu'il avait fui ou que nous l'avions tué. Sur cette pensée, San Stamans, notre plus adroit tireur, tenant d'une main son arme, de l'autre un tison enflammé, alla voir si l'animal était là, vivant ou mort. Comme Stamans approchait du buisson, le lion rugit effroyablement et bondit vers lui : l'homme lui lança son tison, et les autres ayant fait feu d'une dizaine de coups, l'animal se retira à son premier gîte.

» Le tison était tombé au milieu du buisson, et, à l'aide d'un vent sec et chaud, le feu prit rapidement, et les arbustes commencèrent à brûler avec grande flamme, de sorte que nous pouvions voir clairement dans le taillis et tout à l'entour et continuer à tirer dessus. La nuit se passa ainsi, et le jour commençant à poindre, nous visions au lion avec d'autant plus d'ardeur qu'il ne pouvait sortir de sa cachette sans s'exposer tout à fait à nos coups, le buisson étant au pied d'une butte escarpée et découverte. Sept hommes, postés sur les chariots les plus en avant, veillaient et tenaient leurs armes en joue.

» Enfin, avant qu'il fût grand jour, le lion grimpa la colline, traînant le cadavre dans sa gueule. Cinquante coups partirent à la fois, et ne l'atteignirent pas, quoique quelques-uns fussent tirés de très-près; à chaque décharge la bête se retournait vers la tente, marchant sur nous en rugissant; et je suis sûr que, si une balle l'eût touchée, elle s'élançait au milieu des nôtres.

» Au grand jour les traces de sang et un lambeau de l'habit de notre compagnon ne laissèrent plus de doute; le malheureux avait été emporté. Nous trouvâmes aussi derrière le buisson la place où le lion avait déchiré l'homme, et il semblait impossible qu'aucun de nos coups n'eût porté, plusieurs balles étant tombée là aplaties. La conclusion naturelle c'est que l'animal était blessé, et ne pouvait être loin. Tous nos gens demandèrent à aller à la recherche du corps pour l'enterrer, supposant que notre feu continuel n'avait pas laissé au lion loisir de le dévorer. Je donnai à quelques-uns la permission qu'ils demandaient, sous condition expresse qu'ils se feraient accompagner d'une bonne troupe de Hottentots bien armés, qu'ils seraient circonspects et ne s'exposeraient pas. Sept d'entre eux partirent donc, escortés de quarante-trois Hottentots, et, suivant les traces, ils trouvèrent le lion à une demi lieue de là, couché derrière un hallier; au cri des Hottentots il bondit, et s'enfuit poursuivi de tous. Enfin il se retourne, et, avec un mugissement horrible et un bond prodigieux, vient tomber au milieu de ses ennemis. Fatigués, hors d'haleine de la course, ils font feu et manquent la bête : ce fut alors que le chef de la horde (du Kraal) fit une brave action pour secourir deux de ses hommes, que le lion attaquait. Le fusil de l'un avait raté, l'autre avait visé mal, sur quoi le capitaine, s'élançant entre les deux Hottentots et le lion, reçoit les griffes de ce dernier dans son manteau, qu'il jette à terre, et frappe l'animal avec sa zagaie; les autres hommes accourent et lancent à l'envi leurs zagaies au lion; il ressemblait à un porc-épic : ce qui ne l'empêcha pas de fuir de nouveau, bondissant, mordant les armes dont il était lardé, jusqu'à ce qu'enfin San Stamans, ayant mis sa balle juste dans l'œil de la bête, elle fut terrassée, et achevée de suite par nos hommes. C'était un lion d'une taille colossale, qui, peu avant, avait emporté et dévoré un Hottentot de ce même Kraal. »

C'est en Asie, entre l'Inde et la Perse, dans l'Arabie et en Afrique, que l'on trouve encore le lion libre. Le *Puma*, lion d'Amérique, plus petit, sans crinière, sans touffe de poil noir au bout de la queue, fuyant l'homme, qu'il redoute, grimpant aux arbres, n'est pas le même majestueux animal, et ressemblerait plutôt à un léopard à fourrure non tachetée. Objets seulement de curiosité dans notre Europe, les bêtes féroces courent les foires, et meublent les ménageries. L'ancien, le renommé et beau lion de celle du jardin des Plantes, mort depuis long-temps, est remplacé aujourd'hui par de fort belles lionnes de Barbarie, à physionomie féroce, et par un seul mâle, à crinière assez pelée, vieux aussi, et, qu'en mémoire sans doute de son origine, ou peut-être par une de ces similitudes énergiques familières au peuple, on appelle le *dey d'Alger*. Cette quantité de lions, de panthères, de beaux quadrupèdes, qui peuplent notre Muséum vivant, ne m'ont point fait oublier l'ancien *Roi des Animaux* qui faisait sa société d'un petit chien barbet, et qu'en mon enfance je regardais avec une peur vibrante de plaisir. Il se tenait presque toujours accroupi, la tête haute et fière, immobile, semblable à une belle sculpture, noble statue d'une sentinelle digne de veiller aux portes des villes, et de représenter, dans les armoiries, la force des nations.

Depuis de longues années, il a légué sa fourrure rembourrée de paille au cabinet d'histoire naturelle, et ses os à celui d'anatomie comparée.

Les savans, qui analysent les formes, mesurent les grandeurs, et marquent les places dans la longue échelle des êtres, nous disent que le lion est de la première classe des animaux, celle des *mammifères*, dont les femelles peuvent nourrir leurs petits de leur lait; de la sous-classe des *onguiculés*, dont les pattes ont des doigts distincts, armés d'ongles tranchans; de la famille des *digitigrades*, qui marchent sur leurs doigts, ont le tube digestif très-court, et le ventre alongé. Qu'animal carnassier, ses mâchoires sont garnies de trois sortes de dents, six incisives entre deux grandes lanières ou canines au milieu, et des deux côtés trois molaires à pointes tranchantes. Enfin on sait que le lion est du genre *chat*, à face arrondie, à langue rude comme une râpe, dont les pointes, recourbées en arrière, servent à l'animal à déchirer les chairs qu'il lèche et ne mâche jamais, et qu'il dépèce avec ses ongles rétractiles. Les voyageurs racontent les mœurs et les habitudes du lion : ils en ont vu de hauts de plus de trois pieds, longs de plus de six, de l'extrémité du museau à la naissance de la queue; ils disent que son œil voit dans les ténèbres, que son odorat est presque nul; ils parlent de la terreur qu'il inspire; son pas n'éveille aucun bruit; ses longues moustaches raides lui mesurent l'espace pour qu'il puisse se glisser à travers les fourrés épais sans agiter le feuillage, et prévenir sa proie; son sommeil est lourd, sa démarche majestueuse; il ne court point, et avance par bonds terribles ou d'un pas lent et calme, et a parfois la mémoire généreuse, mais moins que n'aiment à le raconter les poètes.

Voilà ce qu'on dit du lion. Mais quand je l'entends rugir derrière ces barreaux, dans cette obscure cage; quand je le vois multiplier ses pas courts et nombreux, pour s'agrandir cette étroite enceinte; quand je vois frémir sur tout

son corps, dans sa captivité, ces muscles robustes et souples, je me demande pourquoi cette force est-elle comprimée et non employée? Autrefois le taureau était aussi sauvage que le bison l'est aujourd'hui, le cheval que le cerf; le chien dévorait, semblable au loup, le mouton qu'il défend maintenant. Pourquoi l'homme s'est-il arrêté dans cette civilisation des animaux? Pourquoi se contente-t-il de classer le lion et de le décrire? N'est-ce pas un sujet à se soumettre, une force à employer, une conquête à faire?

CURIOSITÉS JUDICIAIRES.

LA TORTURE,

par M. Alexandre Tardieu.

La torture, ou question, est, comme le mot même l'indique, une manière spéciale d'interroger les accusés, de les *questionner* sur les faits qu'on leur impute. En France, elle était, il y a cent ans, tellement enracinée dans les mœurs publiques que les meilleurs esprits l'admettaient comme un fait contre lequel il n'y avait aucune objection à élever. Le chancelier d'Aguesseau écrivait en 1734 : « Ou la preuve du crime est complète ou elle ne l'est pas; au premier cas, il n'est pas douteux qu'on doive prononcer la peine portée par les ordonnances; mais, dans le second cas, il est aussi certain qu'on ne peut ordonner *que la question ou un plus amplement informé.* » Ainsi d'Aguesseau, l'une des lumières de son temps, admettait, comme toute naturelle, cette alternative de tourmens affreux ou d'une plus ample instruction; pour lui, le choix semblait presque indifférent entre ces deux moyens de parvenir à la vérité.

Vers 1760, la torture fut abolie en Russie par l'impératrice Catherine; dès les premières années de son règne, Louis XVI prit en France une détermination semblable, et ce sera toujours pour lui un titre glorieux. Déjà les Anglais avaient fait disparaître la question de leurs coutumes judiciaires; cependant nous en retrouvons chez eux des traces à une époque encore assez rapprochée. Lorsque Guillaume Laud, évêque de Londres, menaça Felton, l'assassin du duc de Buckingham, de le faire appliquer à la torture s'il ne nommait pas ses complices, Felton lui répliqua : « Je ne sais ce que les tourmens de la question me feront dire, mais il se pourra que je vous nomme comme le premier de mes complices, vous mylord, ou quelque autre membre du conseil du roi; ainsi épargnez-moi des souffrances inutiles. »

Ce qui en effet a dû le plus puissamment influer sur le législateur français et le déterminer à la suppression de ce supplice, qui au surplus subsiste encore chez plusieurs peuples de l'Europe, c'est la preuve acquise de son inutilité. Les exemples abondent d'accusés qui ont avoué des crimes qu'ils n'avaient pas commis.

En 1650, un individu, faussement soupçonné d'assassinat, ayant été condamné à mort et exécuté à Amsterdam, par suite d'aveux mensongers que lui avait arrachés la torture, le grand conseil des Provinces-Unies, informé des circonstances décisives qui prouvaient l'innocence du supplicié, priva le magistrat d'Amsterdam du *droit d'avoir un bourreau*, et l'obligea de se servir pour les exécutions à venir du bourreau de la ville de Harlem.

La torture, en Chine, s'applique aux pieds et aux mains. Pour les pieds on se sert d'un instrument composé de trois morceaux de bois croisés, dont l'un est fixe et les deux autres mobiles; le pied introduit dans cette machine est serré avec tant de force que la cheville s'aplatit. La torture aux mains s'inflige par le moyen de petits morceaux de bois qu'on met entre les doigts de l'accusé; la main est liée par des cordes qu'on serre graduellement jusqu'à produire un craquement des os. La question extraordinaire consiste à faire, avec un instrument tranchant, des incisions régulières sur le corps de l'accusé, et à lui enlever la chair par bandes en forme d'aiguillettes.

Dans l'Indoustan, on place entre les doigts des mains et des pieds de l'accusé des mèches soufrées qu'on allume; ses jambes sont ensuite encaissées dans quatre planches qui sont de plus en plus rapprochées et comprimées par des cordes.

En Espagne, on fait également usage des mèches allumées entre les doigts; on applique en outre aux genoux et aux coudes une presse qui se resserre au moyen d'une vis.

La question de *la corde*, qui était employée en Italie, en Sardaigne, en Suède, consistait à suspendre le patient au moyen d'une corde qui passait sous les aisselles; ce supplice pouvait se prolonger jusqu'à trois quarts d'heure. En Italie, dit Des Essarts, la torture appelée *la veglia* est employée lorsque celle de la corde n'a produit aucun aveu. Un poteau de la hauteur d'environ trois pieds est isolé au milieu d'une salle; il se termine par une pointe qui n'a pas plus de surface que l'ongle du pouce; l'accusé est soutenu par des cordes qui retiennent son corps en équilibre, de telle sorte qu'il est assis de tout son poids sur la pointe du poteau; des brasiers ardens sont alors approchés de lui; le bourreau tient à sa portée un miroir pour qu'il puisse s'y considérer.

Une troisième torture, créée par l'imagination italienne, consiste à placer l'accusé renversé sur le dos et la poitrine nue sous une voûte d'où il lui tombe de l'eau goutte à goutte sur le creux de l'estomac.

En Écosse, on faisait avaler à l'accusé une certaine quantité d'eau, puis on le couchait à terre et on le couvrait d'une planche sur laquelle on sautait pesamment.

Dans les Pays-Bas, on brûlait par degrés la plante des pieds de l'accusé.

En France, la question variait selon les parlemens; dans le ressort du parlement de Bretagne, on attachait l'accusé sur une chaise de fer, et on approchait par degrés ses jambes nues du feu. A Rouen, on serrait le pouce ou une jambe de l'accusé avec une machine de fer. A Besançon on donnait la question *à l'estrapade*; on liait les bras au patient derrière le dos, et on l'enlevait en l'air avec une corde attachée aux deux poignets; cette corde était tirée par le moyen d'une poulie. Pour la question extraordinaire, on attachait aux pieds du patient des poids très-lourds.

Les sourds-muets pouvaient être mis à mort s'ils avaient commis quelque crime capital, mais ils n'étaient jamais appliqués à la question, parce qu'on n'aurait pu les interroger que par signes « ce qui, dit Denisart, eût été une véritable dérision. »

La question était de deux sortes, quant à l'intensité des souffrances. La question définitive s'infligeait aux condamnés à mort pour rendre le supplice plus douloureux; la question préparatoire ou purgative se donnait aux accusés quand il s'agissait d'un crime capital pour lequel il y avait de forts indices. La question purgative était administrée, non par l'exécuteur, mais par un homme qu'on appelait questionnaire, « attendu que l'accusé n'appartenait pas encore au bourreau. »

Dans certains cas, l'accusé était seulement présenté à la question; c'est-à-dire qu'on lui faisait subir tous les préliminaires du supplice; il était dépouillé et lié, mais il en était quitte pour la peur.

Deux espèces de questions étaient en usage dans le ressort du parlement de Paris : la *question à l'eau* et la *question aux brodequins*. Dans la question aux brodequins, les pieds de l'accusé étaient placés chacun entre deux planches; on liait fortement ces quatre planches, de manière à ce qu'elles fussent parallèles; puis, entre les deux du milieu, on enfonçait des coins à grands coups de maillet. Il y avait huit coins pour la question extraordinaire, et quatre seulement pour la question simple.

La question à l'eau mérite d'être décrite avec détails. Ce que nous allons en dire est extrait textuellement de l'or-

donnance criminelle rendue en 1670 par Louis XIV et du mémoire instructif envoyé, en 1700, par la cour du parlement de Paris aux divers sièges du ressort.

« Dans la *chambre de la question*, un médecin constatera si l'accusé est apte, par l'état de sa santé, à subir la question à l'eau. Cela étant reconnu, l'accusé sera lié à chaque poignet par des cordes de grosseur raisonnable, attachées à des anneaux scellés dans le mur de la chambre; seront pareillement scellés deux autres grands anneaux au mur opposé, et dans ces anneaux seront passés des cordages assez gros, avec lesquels les pieds de l'accusé, suspendu horizontalement à trois pieds du sol, seront liés chacun séparément au dessus des chevilles. En cet état, il sera interpellé de dire la vérité.

» Sur son silence, un homme qui sera avec le questionnaire tiendra la tête de l'accusé un peu basse, et lui mettra une corne dans la bouche, afin qu'elle se tienne ouverte. Le questionnaire, prenant le nez de l'accusé, le lui serrera, en le lâchant néanmoins de temps en temps, pour lui laisser la liberté de la respiration, et, tenant un peu haut le pot d'eau, il versera lentement dans la bouche de l'accusé. Quatre pots chacun de deux pintes seront avalés pour la question ordinaire, et huit pour la question extraordinaire. Dans l'hiver, on fera un peu chauffer l'eau; s'il fait trop froid, la question des brodequins remplacera celle à l'eau. L'une et l'autre seront différées en cas de maladie de l'accusé; mais si la question, au lieu d'être préparatoire, est ordonnée comme complément d'une condamnation à mort déjà



La Question à l'eau, d'après un ancien dessin.

prononcée, les brodequins seront mis en tout état de choses, *Attendu, que c'est un corps confisqué, et que les exécutions de mort ne se peuvent différer.* »

Quelle précision dans cette procédure de sang! quel soin minutieux pour que rien ne soit omis dans ce programme! Comme tout y est prévu jusqu'à la grosseur des cordes qui doit être *raisonnable*, jusqu'aux gestes du questionnaire, qui doit verser *lentement et de haut*, pour qu'il n'y ait point d'eau de perdue et qu'il ne soit pas fait tort à la justice de quelques gorgées! De quelle société barbare une telle législation ne semble-t-elle pas l'expression? et cependant cette ordonnance de 1670 était rendue au milieu des fêtes et des joies du plus glorieux règne, au sein des divertissemens d'une cour aimable et brillante. Le roi qui l'avait signée était entouré chaque jour de l'élite d'une nation douce et spirituelle; enfin, on la publiait l'année même où, pour l'amusement des esprits éclairés et des ames tendres, Racine faisait soupirer, sur la scène, les amours de Titus et de Bérénice. Chaque vers de ce gracieux ouvrage était une allusion; et Louis XIV, par la bouche de Titus, y disait, aux applaudissemens d'un public qui ne croyait pas être flatteur :

J'entrepris le bonheur de mille malheureux;
On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprende,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



LES CORS RUSSES,

par M. Castil-Blaze.

Tout le monde a vu, dans les églises, le jeu de tuyaux qui pare le buffet de l'orgue, jeu que l'on nomme *la montre* à cause de sa position extérieure qui l'offre à nos regards, tandis que les autres jeux sont enfermés dans le corps de l'orgue. Supposez que tous ces tuyaux sont enlevés de leur place, rangés sur une table, et qu'un pareil nombre d'exécutans les embouche pour les faire parler tour à tour, ou plusieurs en même temps, comme s'ils étaient attaqués par les touches que l'organiste gouverne. Je ne puis donner une idée plus exacte de la musique des cors russes. Ces instrumens, de forme conique très-alongée, un peu recourbés vers leur embouchure qui n'est qu'un simple trou, sont accordés de manière à fournir, comme les tuyaux d'orgue, toutes les notes nécessaires pour l'exécution d'un morceau de musique et de ses accompagnemens. Ainsi, l'un des musiciens peut faire tous les *ut* de telle ou telle octave, un autre tous les *ré*, etc., et la précision de leur exécution est telle que ces différens sons paraissent partir d'un même instrument. Comme il y a des notes qui ne se rencontrent jamais près les unes des autres, ou qui reviennent plus rarement, on charge le même musicien de mettre en jeu deux cors. Cela ne se pratique pourtant qu'à l'égard des instrumens qui tiennent la partie de basse; le plus grave sonne l'*ut* et sa longueur est de huit pieds; le diamètre et la longueur des autres diminuent progressivement; le plus petit n'a qu'une longueur de quatre pouces.

Les cornistes russes qui jouent la partie de basse peuvent alterner, emboucher un tuyau, puis un autre, attendu que les notes de basse ne frappent souvent qu'un ou deux temps des grandes mesures; mais ceux qui accompagnent et surtout ceux qui exécutent les mélodies font un service trop fréquent pour qu'il leur soit permis de changer d'instrument. Ils se bornent donc à l'usage d'un seul cor, mais ce cor est assez court pour que les doigts du musicien puissent toucher deux clefs adaptées à l'instrument. Ces deux clefs, placées à la distance d'un demi ton, triplent son intonation. Les cors aigus sonnent donc *ut dièze*, *ré*, *ré dièze* ou *mi bémol*, ou bien *sol dièze*, *la*, *si bémol* et ainsi de suite. Ce qui donne le moyen de diminuer le nombre des exécutans.

Chaque musicien représente une ou deux touches, car il est rare que les trois demi-tons des dessus figurent dans un même trait, et cet homme-touche fait parler son *ut* ou son *ré* toutes les fois que cette note doit tenir une ronde, ou sonner avec la vitesse de l'éclair dans un arpège ou dans une roulade rapide. Ce qui rend l'entrée du musicien si difficile, c'est que rien ne la prépare, c'est que l'aplomb du temps fort ne peut point servir de point d'appui, c'est qu'il faut lancer le son avec subtilité pour l'éteindre aussitôt. J'ai entendu des traits en doubles croches d'une grande agilité, des arpèges battus avec autant d'exactitude et de prestesse que ceux que l'on obtient sur le chalumeau de la clarinette. Et pourtant trois musiciens sont employés pour former un arpège de quatre notes, *ut*, *sol*, *mi*, *sol*. Deux frappent d'aplomb *ut* et *mi*, l'autre syncope constamment et pique, larde sa dominante, avec tant d'adresse et de soudaineté, qu'il faut bien se souvenir que cet arpège de trois notes est un trio concertant pour ne pas croire qu'il part d'une même main et d'une même embouchure. Il en est ainsi des traits rapides et des gammes.

L'étendue de ce clavier de cors est de cinq octaves à partir de l'*ut* de huit pieds, l'*ut* grave des pianos à six octaves et demie. Mais cette échelle présente un vide de deux octaves environ entre la basse et les parties médiaires. Ce huit pieds qui ronfle à une trop grande distance de la mélodie et de ses entours produit un résultat bizarre, désagréable. On devrait exécuter la partie de basse sur des cors plus courts, afin de la rapprocher de l'harmonie intermédiaire.

C'est à la salle Montesquieu, salle de concerts élégante et vaste, que vingt-deux musiciens russes font entendre tous les soirs leur musique nationale; elle alterne avec un orchestre français de soixante symphonistes. On y voit toujours une société nombreuse. C'est la première fois qu'une curiosité musicale de ce genre est offerte au public parisien, et son empressement prouve qu'il sait l'apprécier.

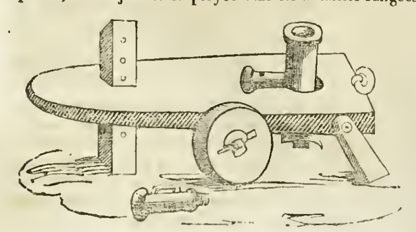
ART MILITAIRE.

LA POUDRE ET LES ARMES A FEU,

par M. Alexandre Teullet.

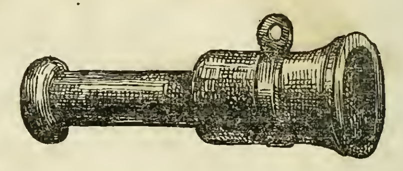
Il est certain que la poudre et ses effets étaient connus des Orientaux depuis long-temps, et qu'ils s'en servaient dans leurs guerres comme moyens incendiaires lorsque, vers le commencement du quatorzième siècle, de 1330 à 1340, on s'avisa pour la première fois en Europe de combiner le salpêtre avec le soufre et le charbon. Un moine bénédictin, Roger Bacon, qui s'occupait d'alchimie, soupçonna d'abord les propriétés de ce terrible mélange; un autre moine, Berthold Schwartz, les découvrit tout entières. Telle est du moins l'opinion généralement adoptée. Mais quels que soient, d'ailleurs, les noms des premiers inventeurs, voici en quoi consiste leur invention modifiée par l'expérience : cinq parties de salpêtre, une partie de soufre et une partie de charbon de bois sont préparées séparément. Le salpêtre dissous, filtré, séché avec le plus grand soin, s'incorpore au soufre que l'on a purifié. Ces deux corps mêlés à du charbon pilé forment, par le moyen d'un peu de vinaigre ou de sel ammoniac en dissolution, des globules d'une certaine grosseur. On les pulvérise à l'aide d'un moulin, et il en résulte cette substance si connue sous le nom de poudre qui, en s'enflammant, produit une dilatation qui est à peu près comme quatre mille est à l'unité. Ce grand problème une fois découvert, il n'était pas difficile d'en trouver l'application; aussi l'invention des armes à feu suivit-elle de près celle de la poudre. Dès le principe, on en construisit de divers calibres que l'on désigna sous le nom générique de bombardes, du grec βομβος (bombos) qui signifie le bruit que ces armes font en partant, ou canons, du latin *canna* qui désigne un tube creux. Les plus petits, destinés à être portés et manœuvrés par un seul homme, furent appelés dans les premiers temps *canons à main*. Ils sont devenus nos fusils modernes après avoir passé par une série de modifications dont nous suivrons l'histoire dans un prochain article; nous consacrerons celui-ci aux canons proprement dits.

Ce fut sous Philippe de Valois que l'on vit en France les premiers canons; le plus ancien monument connu où il en soit fait mention est un compte de Barthélemy du Dracke, trésorier des guerres en 1338, dont l'un des articles porte : *A Henri de Faumechon pour avoir poudres et autres choses nécessaires aux canons* qui avaient servi au siége de Puy Quillem, château du Périgord. Froissard nous apprend que, deux ans après en 1340, les habitans du Quesnoy se servirent, pour repousser l'attaque des Français, de bombardes et de canons *qui lançaient de grands carreaux contre les assiégeans*; mais il n'est pas vrai, comme l'a prétendu Villani, que les Anglais durent à l'emploi de ces nouvelles machines de guerre le gain de la bataille de Crécy, livrée en 1346; et en effet l'on doit regarder comme certain que l'artillerie à poudre, dont on se servait alors, concurremment avec les anciennes machines de guerre, pour l'attaque et la défense des places, ne fut jamais employée dans les batailles rangées

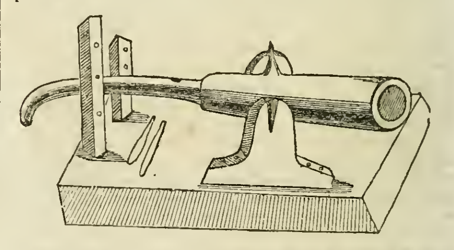


du quatorzième siècle. Pour s'en convaincre, il suffirait presque de considérer la forme la plus ordinaire de ces anciens canons, dont le dessin joint à notre article, fidèlement copié sur un manuscrit contemporain, donne l'idée la plus exacte.

Non-seulement leur poids énorme et la construction grossière de leurs affûts les rendaient d'un transport extrêmement difficile; mais, évidemment destinés à faire l'office de catapultes, ils étaient construits la plupart du temps pour lancer leurs projectiles, non pas en ligne directe, mais en leur faisant décrire une ligne courbe comme nos bombes d'aujourd'hui, et leur forme se rapproche en effet beaucoup plus de celle de nos mortiers que de nos canons modernes. Pour les charger, il paraît que l'on se servait de manchons ou de chambres mobiles, où la charge était préparée d'avance et qui s'adaptaient au moyen d'une vis au corps de la pièce. Quelquefois, comme dans la figure précédente, ce manchon se plaçait sur le côté et formait un angle droit avec l'ame de la pièce. Mais le plus ordinairement, comme dans la figure suivante, il s'adaptait à la culasse dont il formait le prolongement.



L'usage de ces canons-mortiers dura long-temps. La fameuse pièce dont Monstrelet nous a conservé la description, fondue à Tours sous Louis XI, et qui, transportée à Paris, lançait un boulet de 500 livres de la Bastille à Charenton, était un canon de cette espèce. Cependant leur emploi ne fut pas tellement exclusif que l'on ne rencontre quelquefois, même dans les premiers temps, des canons destinés à tirer toujours suivant une ligne droite, et dont la forme se rapproche davantage de nos canons modernes. Telle est celle de cette dernière figure, extraite du même manuscrit que les précédentes.



HISTOIRE ET BIOGRAPHIE CONTEMPORAINES.

OVATION D'O'CONNEL,

par Mlle Adélaïde Montgolfier.

« D'où venez-vous, Pat O'Leary? Eh! mon homme, qui vous attendait là ? » dit un garçon sellier qui sortait en bâillant d'une taverne, à l'enseigne de Saint-Patrice, où il avait attendu le jour, se réchauffant avec la fourrure, la pièce d'estomac du pauvre Irlandais, le whisky.

» Eh, d'où viendrais-je, O'Shaughnaghan, d'où viendrais-je, si ce n'est de la bonne Irlande ? toujours aussi verte, par les sourires des saints! Je veux voir *notre* député avant de mourir. C'est un vœu que j'ai fait à la sainte Vierge, et jamais un O'Leary n'a manqué à son serment, voyez-vous! Avec cela que la récolte de pommes de

terre promet peu, vu la sécheresse, et le marchand du coin de la grande rue de Limerick, vous savez bien, Keogh, *au Chat ganté*, ne veut plus donner de gants à coudre à ma femme, sous prétexte qu'un des marmots en a déchiré une paire, je vous demande un peu ! Si bien que je me suis dit: O'Leary, tu ne serais pas le fils de ton père si tu ne tirais quelque argent de cette goulue de Londres, qui en regorge, et si tu mourais de faim avant d'avoir fait un *hourra*, de tous tes poumons, aux oreilles de notre O'Connel.

— Tiens ! est-ce que vous n'avez pas encore vu O'Connel, Pat ?

— Pas vu ! pour qui me prenez-vous, Jack O'Shaughnaghan? pas vu l'orgueil de Kerry, la gloire de Munster, le *vrai* roi de notre bonne Irlande! Ah! s'il ne l'est pas, au vu et su de toute la terre, c'est que l'injustice habite ce bas monde! Qui est fils, en droite ligne, de nos vieux rois d'Iverarah, si ce n'est Daniel O'Connel? Dieu le bénisse! et ignorez-vous donc, Jack, que, par le père, de la belle-sœur, de l'oncle de ma mère, je suis cousin, au soixante-deuxième degré, et peut-être bien au soixantième (car nous en disons plutôt moins que plus dans notre famille; les O'Leary ne sont point des vantards, Dieu merci), tel que vous me voyez, je suis cousin de Daniel O'Connel? Aussi, qui est-ce qui a sauvé mon neveu Fitz-Sheillary, qu'ils voulaient pendre aux assises de Cork? Qui? si ce n'est la providence du pauvre, le joyau de l'Irlande, Daniel O'Connel! Par saint Patrick, mon patron, dont c'est aujourd'hui la fête, j'ai dit que je le verrais dans sa gloire, au milieu de l'or et des diamans de cette Sodome, où il n'est venu que pour le salut des Irlandais, ses enfans! Je le verrai, sur la pourpre et l'or, comme un roi qu'il est! avec cela que j'ai aidé à le nommer député, oui dà, à la première fournée : j'étais à Clare avec les autres. Mon oncle le paralytique paie une rente de quarante-deux shellings, tout avare qu'il est, et c'est moi qui vote pour lui. J'étais aux élections, aux hustings, mon camarade. Ah! c'est tout au plus s'il y avait assez d'air, entre le ciel et la terre, pour toutes les bouches qui venaient là crier : « O'Connel pour toujours! » Les boulangers ne cuisaient pas assez de pain pour que chacun en mangeât tant seulement une bouchée; et mon voisin, Mac-Colloghan, vous savez bien, celui qui lève toujours l'épaule gauche quand il parle? eh bien, O'Colloghan a vu le père Murphy de Corofin bénir les corbeilles, qui se remplissaient de pain à mesure qu'on les vidait, aussitôt que le père avait fait le signe de la croix dessus! Vous me croirez si vous voulez, Jack, mais jamais un O'Leary n'a menti; eh bien! pendant tout le temps des hustings, pas une goutte de whisky ne passa par le gosier du fils de mon père que voilà, ni par ceux des mille de milliers des nôtres qui étaient à Clare; le nom d'O'Connel était assez pour se réchauffer la gorge. Hourra pour O'Connel! »

Patrick, en finissant, fit sauter en l'air la *forme informe* qui couvrait mal sa tête, et à laquelle la véracité qui nous distingue ne nous permet pas de donner le nom de chapeau.

« O'Connel pour toujours! hip! hip! hourra! » répétèrent cinq à six voix, car l'auditoire de Patrick O'Leary s'était grossi d'une demi-douzaine d'Irlandais, dont aucun ne faisait honneur, par son costume, aux tailleurs de la vieille Irlande, et aux manufactures de drap de Limerick.

« J'y étais aussi à Clare, » dit un grand homme maigre, qui semblait, grâce à des épaules pointues, un buste court et des jambes longues, avoir grimpé sur des échasses pour regarder par-dessus les têtes ce qui se passait au milieu du petit groupe. « J'y étais! je suis d'Ennis, moi! et quand ils n'ont pas voulu d'O'Connel à leur chambre de sangsues, leur chambre des communes, parce qu'il veut donner à chacun son parlement, à chacun son église, et du pain à tous; lorsqu'ils nous l'ont renvoyé comme une balle de paumes, parce que nos voix ne trouvent pas d'écho dans leur damné pays de boue; quand M. Steele est venu, tout courant, nous dire que notre Benjamin, notre élu, s'en revenait pas plus député que devant, arrah! l'on se dit tout haut chez nous que cela ne se passerait pas ainsi : les Irlandais ont du cœur; et, quand le fusil manque, il y a le couteau, et si le couteau manque, il y a la fourche, et toujours il poussera des gourdins en Ulster et Leinster, et au bout de nos bras il y a des mains! Mais ils dirent qu'il ne fallait pas; que ce serait tout gâter; que M. O'Connel, qui sait mieux qu'un autre de quel côté la loi se retourne, avait dit que le bruit rend sourd celui qui le fait; que les francs-tenanciers à 40 shellings l'avaient élu à cent mille voix, que les électeurs à dix livres sterlings l'éliraient à cinquante mille; si bien qu'au lieu de fusils et de couteaux, nous avons pris des branches d'arbres et des rubans; et nous avons fait des députations.

— Ah! vous étiez de ceux qui sont venus au-devant de lui à Limmerick, et jusque dans Tipperary, à Nenagh? dit Patrick O'Leary.

— Si j'en étais! reprit d'un air de fierté l'homme aux échasses, je crois bien! j'étais *volontaire de la députation*, moi! et comme il est vrai que je m'appelle Grace Hickey, il se passera bien de l'eau dans le Shannon avant qu'il fasse rien de semblable! Il n'est donné à un homme de voir cela qu'une fois en sa vie. Nous avions nommé les plus huppés des corps de métiers et des francs-tenanciers pour députés : tous habillés de neuf, comme pour la noce, avec l'écharpe verte et la médaille de l'ordre des libérateurs, s'avançaient en procession; chacun portait son rameau, comme à Pâques fleuri; mais c'étaient des pins tout entiers que nous portions, des arbres dont la verdure ne se fane point, comme il en faut pour couronner l'Irlande; les bannières marchaient en tête avec des flammes de rubans. Il était plus de minuit quand nous arrivâmes à Nenagh, et que croyez-vous qui nous éclairait? la lune ou les étoiles, enfans? Nenni, nenni; il y avait plus de chandelles et de torches qu'il n'y a d'étoiles au ciel par la forte gelée; ce n'était qu'une verdure et qu'une lumière partout! Les femmes jetaient des fleurs sur son passage, et je l'ai vu, moi qui vous parle, je l'ai entendu! j'ai causé avec lui, depuis Nenagh jusqu'à Clare.

— Oh! Grace, vous avez causé avec lui, avec O'Connel?

— Oui, moi, Grace Hickey, et soixante mille autres avec moi! C'était nous qui portions son barouche plutôt que les chevaux ne le trainaient, et chaque Irlandais ne porte-t-il pas O'Connel dans son cœur? Il avait le mot pour rire, à tous et à chacun. Ne prit-il pas par le collet mon cousin le sabotier, celui qui fait des *brogues* (1), dans la rue de Clare, à Ennis; et il lui cria en le secouant : « Voilà qui fait aller ton commerce, vieux père! Prie Dieu que nous estropions autant de sabots que de mots. » Parce que vous savez bien, vous, Shaughnaghan, qui êtes depuis longtemps dans cet enfer de Londres, vous savez que ces *Beefstakes d'Anglais* disent de nous autres Irlandais que nous parlons le brogue et non leur langage; nous serions bien fâchés de la parler, leur langue! »

Le peloton s'était grossi à la porte du cabaret, grâce aux sortans, aux arrivans et aux affluens des deux sales et populeuses rues dont la taverne de Saint-Patrice fait le coin. Les discours furent bientôt entremêlés de libations, et aux libations succéda, en ce saint jour de fête, une joyeuse procession, en souvenir sans doute de la fameuse promenade de Clare.

C'était la Saint-Patrice, ainsi qu'en témoignait l'effigie du saint, pendante au-dessus de la boutique, avec sa couronne de *shamerock* (trèfle irlandais) : les voix, les accla-

(1) On appelle *brogues* les sabots irlandais et *brogue* l'accent irlandais qui est trainard et assez doux.

mations, les quolibets, les rires et l'eau-de-vie de grain circulaient fraternellement dans la foule grossissante des ouvriers irlandais. Je comprends dans ce nom toute la population bigarrée que la marée amène, venant pieds nus et en haillons demander de l'ouvrage et du pain à l'Angleterre, qui ne donne à bon nombre d'entre eux que la longueur de leur corps dans un fossé, pour s'y coucher et y mourir. Ce jour-là, il y avait bien des fils de la vieille Irlande à Londres, sans pain et sans penny; mais heureux qui en aurait trouvé un seul sans whisky et sans vert. Il y a toujours un ami pour payer la goutte restaurante à la fête du saint patron, et les couleurs de l'Irlande croissent au bord de tous les chemins. En sortant d'une rue avoisinant Piccadilly, Pat O'Leary, à qui son nom et sa qualité de nouvel arrivé donnaient le droit de marcher en tête de la bande, arrêta soudain Grace Hickey, auquel il donnait le bras, et lui montra deux individus causant sur le large trottoir. L'un d'eux, jeune, grand, svelte, bien fait, à traits réguliers, à teint ferme et coloré, tout vêtu d'étoffes de fabrique irlandaise, depuis sa chemise bleue de toile fine, bordée de raies blanches, depuis ses luisans pantalons jusqu'à son frac de *tabinet* d'Irlande et à ses gants de Limerick, tenait son chapeau à la main, et découvrait ainsi une belle figure, encadrée dans des cheveux et des favoris également noirs, touffus et bouclés; sa tête élégante s'agitait, d'un air délibéré, sur un cou nerveux et souple, et pas un naturel du comté de Clare n'aurait pu jeter les yeux de son côté sans ôter son bonnet, tirer le pied, montrer en riant ses deux rangées de dents blanches et dire : « M. O'Gorman Mahon! »

L'interlocuteur de M. O'Gorman tournait le dos à la foule, mais l'Irlandais qui ne l'a jamais vu, s'il en est, vous dira le reconnaître seulement d'instinct et aux battemens de son cœur. Il n'est pas besoin pour cela de voir cette figure heureuse et avenante, dont les traits doux et nobles ne trahissent pas les cinquante ans qui ont passé sur cette tête sans la blanchir; trente de ces années cependant se sont écoulées dans une activité de patriote et de légiste qui aurait usé dix vies moins fortement enracinées que celle du député de l'Irlande, mais leur mouvement étourdissant n'a pu seulement diminuer le joyeux embonpoint qui sied si bien à sa haute taille. Maintenant, qu'il se retourne vers la foule arrêtée à le considérer, quel autre qu'O'Connel pourrait lancer, de ses yeux bleus et rians, de si bienveillans regards? N'y a-t-il pas écrit sur son front qu'il est le défenseur de sa patrie? Vigoureux de mobilité, il est, corps et ame, dans un état d'insurrection permanente. Voyez-le courir les rues et vous jugerez de suite que c'est un homme qui a fait serment de venger les injures de sa patrie; un jury de tories le condamnerait à vue comme coupable de haute trahison par construction, tant sa tournure et chacun de ses gestes sont imprégnés de ce sentiment national : « l'indépendance de l'Irlande ou la combustion du monde. » Il vient de serrer la main de son ami, et il s'éloigne à grands pas, son parapluie sur l'épaule, lançant un pied factieux devant l'autre, comme si, brisant déjà ses fers, il chassait devant lui la suprématie protestante, tandis que, de temps en temps, le mouvement d'épaules démocratique de son large buste semble un vigoureux effort pour rejeter au loin une oppression de sept cents ans.



Portrait d'O'Connel.

« C'est lui! c'est lui! » se dit-on, et son nom circule dans la foule.

«O'Connel!» crient les plus éloignés à ceux qui accourent, et le peloton roule après le grand homme qui alonge en

vain le pas. En vain il se presse d'abord, se défend ensuite; atteint, cerné, étourdi de *hourras*, rudement saisi par ses admirateurs, il est élevé sur leurs épaules et porté malgré sa résistance, ses adjurations et ses cris qu'on n'écoute pas. Tout-à-coup la foule croissante qui l'entoure s'avise de trouver, qu'élevé sur les épaules, il n'est pas assez haut pour être vu de tous. D'ailleurs il se débat, c'est gênant. Un fiacre attendait là que la foule écoulée le laissât libre de regagner la place; on s'empare de ce nouveau char de triomphe, le cocher est jeté de côté, O'Connel est introduit de force dans la voiture, les chevaux sont dételés, et l'on traîne, avec de tonnantes acclamations, le chef de l'association catholique, l'apôtre de la réforme radicale, l'ennemi de la loi Poynings (1), le représentant de toutes les libertés de l'Irlande, emprisonné de force dans une boite de sapin.

« Oh! ce n'est pas ici comme à Nenagh! dit Grace Hickey. On le voyait en Irlande, on lui parlait, il vous répondait, par Saint Patrice! mais ces maudites planches sont pis que la fumée et le brouillard de cette noire ville. Qui reconnaîtrait un Irlandais au travers? »

« Vive O'Connel, à bas les chaînes et les planches, et la fumée et le brouillard! » et aussitôt tous les Pat se mettent à l'œuvre, s'échelonnent autour de la misérable voiture, se disputant l'honneur d'y mettre la main, d'arracher le dessus, d'ouvrir la boîte enfin, pour voir ce qu'il y a dedans.

O'Connel profite du bruit, du tumulte, et, pendant que l'attention de tous est fixée sur l'impériale, il ouvre doucement une des portières, passe furtivement au travers, et, favorisé par O'Shaughnaghan, qui a raccommodé plus d'une fois le barouche du député, et qui comprend à quelle intention ce dernier glisse une demi-guinée dans sa main, O'Connel se sauve de sa prison, se faufile dans la foule affairée, s'élance dans un passage et s'enfuit.

Trop absorbés pour s'apercevoir que le dieu avait disparu, les Irlandais continuèrent à démolir le temple, jusqu'à ce que les ais démembrés en eussent découvert la sale et profonde solitude de velours d'Utrech. Alors ils se dispersèrent, cherchant encore l'ami du pauvre, le député des catholiques, le royal descendant des princes d'Iverarah!

Le lendemain de cette ovation manquée, le jour ne brillait pas et O'Connel, tout vigilant qu'il est, dormait encore tranquillement dans son lit d'édredon, fait du plus fin duvet de l'oie d'Irlande, l'*éder*; quand deux watchmen, la lanterne en main, se rencontrèrent au débouché de deux petites rues, près d'un informe paquet, retranché entre la borne et une planche recouverte d'un haillon rouge. L'un des officiers publics, écartant cet obstacle, découvrit ce qu'il appela un jambon irlandais, tout garni de trèfle (2) au lieu de persil. C'était notre ami O'Leary, auquel un débris de fiacre avait servi d'auberge, et dont les fumées du whisky obscurcissaient encore les esprits de telle sorte, qu'après l'avoir roulé sur le sale pavé sans parvenir à l'éveiller, les watchmen, hommes d'ordre, le portèrent dans une maison de correction voisine : et quand O'Leary s'éveilla, il s'écria, avec un accent qui fit rouler autour de lui un tonnerre d'éclats de rire. « Arrah! ma femme me l'avait bien dit que dans cette ville de malheur, si l'on s'endort à la fraîcheur de la rosée on se réveille à la torture du rhumatisme! Musha! »

(1) Sir *E. Poynings*, envoyé vers 1500 lord député pour réorganiser l'Irlande, a donné son nom à la loi exécrée, d'après laquelle nul parlement irlandais ne peut être tenu que le sujet pour lequel il est convoqué ne soit communiqué au roi d'Angleterre, par son lieutenant et conseil privé en Irlande, sous le grand sceau du royaume. A partir du règne de Marie Tudor (Marie la Sanglante), cette loi interdit au parlement irlandais toute possibilité d'émettre des lois ou projets de loi et rend la représentation nationale illusoire.

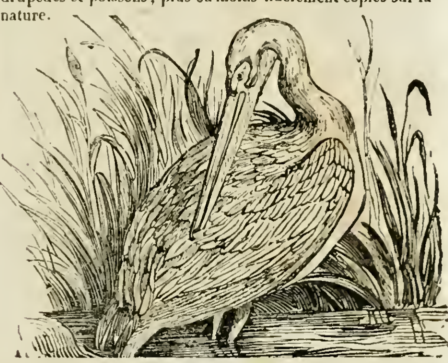
(2) On sait que le trèfle, le *shamerock* est, avec sa harpe, l'emblème national de la verte Irlande.

HISTOIRE NATURELLE.

LE PÉLICAN.

C'est un conte, vous dis-je. — Nous étions sur la place de la foire à T........, coudoyés, pressés, culbutés presque, au milieu de la foule.

Mon cousin Anselme, — car c'était à lui que s'adressait ma réplique, — mon cousin Anselme donc restait là, bouche béante, devant la large toile où, de son complaisant pinceau, quelque Cuvier nomade avait artistement représenté le pêle-mêle de la création, oiseaux et reptiles, quadrupèdes et poissons, plus ou moins fidèlement copiés sur la nature.



— Voici le pélican, messieurs et mesdames, hurlait pour la dixième fois l'homme-programme, — le grand pélican blanc; — et, dans une éloquente tirade dont ma mémoire a perdu les détails, il disait les vertus du noble oiseau, sollicitant, avec une emphase triomphante, la curiosité des assistans. — Nous entrâmes.

Qui ne connaît point une ménagerie ambulante? L'ours grogne dans sa cage de fer, le singe grimace en se dandinant çà et là, la marmotte dort dans un coin, et le serpent roule ses anneaux émaillés dans l'alcool transparent d'un bocal de verre. Toujours à peu près la même famille : Faut-il l'avouer? famille toujours moins nombreuse à l'intérieur que sur l'enseigne. Tel fut aussi le résultat de notre visite.

Toutefois, chez Anselme, c'était une idée fixe. Au dîner, il disserta longuement, contre son habitude, sur les généreuses tendresses du pélican envers ses petits, et témoigna plusieurs fois son vif regret de n'avoir pu contempler en personne ce modèle des mères.

Tout en souriant de sa crédulité, je lui promis de le satisfaire; et, dès le lendemain, je le conduisis chez le comte de N***, vénérable Nestor de la province.

M. de N*** nous reçut avec politesse et nous fit gracieusement les honneurs d'un curieux musée. C'étaient des vases étrusques et des médailles du bas empire, des armures de chevaliers et des ustensiles de ménage lapons et chinois, des momies égyptiennes et des animaux empaillés. Anselme était très-affairé dans ses observations et paraissait avoir oublié la ménagerie ambulante, lorsque M. de N***, s'arrêtant devant un grand oiseau, au bec long, droit, large et déprimé, au plumage éblouissant, comme la neige de décembre, aux pieds robustes et courts, lui présenta cérémonieusement le pélican blanc, *pelecanus onocrotalus*, ainsi que l'expliquait fort bien un mince papier collé sur le bois qui supportait les dépouilles de l'oiseau merveilleux.

Anselme devint attentif; et le naturaliste, dont les verbeuses explications s'étendaient avec complaisance dès que deux oreilles paraissaient disposées à l'écouter, nous harangua en ces termes :

« — Certainement, messieurs, cet oiseau vous est connu, de nom, du moins; car je ne pense pas que vous sachiez, comme moi, qu'il forme un genre important dans l'ordre des palmipèdes, et que Linnée, Buffon, Temminck l'ont décrit avec soin dans leurs traités de zoologie.

» A voir la forte taille de cet oiseau, vous ne le supposeriez point capable d'une grande mobilité. Détrompez-vous. Outre l'extrême légèreté de sa charpente osseuse dont tout le poids excède à peine un kilogramme, sa force d'ascension et sa puissance de direction sont encore augmentées par la quantité d'air atmosphérique qui peut se loger dans le tuyau de ses plumes. Grâce à cette faculté, il se procure avec abondance la nourriture que réclament ses besoins.

» Dès qu'il aperçoit le poisson qu'il convoite, il s'élance, rapide; à l'aide de ses longues ailes, il bat la surface de l'eau sur une assez grande étendue, en étourdissant par ce moyen les poissons petits et grands, qu'il a dès lors tout le temps de choisir et de déposer dans cette poche commode que la nature a placée, là, sous sa mandibule inférieure. Cette poche remplie, il gagne le rivage, où, sur un point escarpé, il va satisfaire son vorace appétit.

» Si c'est une mère, et si, autour d'elle, ses petits se pressent affamés aussi, elle leur dégorge la nourriture qui, dans son jabot, a subi une première macération. Fréquemment ces débris de poissons laissent quelques traces sanguinolentes qui tranchent avec éclat sur un plumage aussi uniformément blanc. Voilà tout le secret de cette singulière tradition qui présente le pélican comme susceptible du plus remarquable excès de dévoûment maternel, se déchirant le sein pour en faire sortir un sang qu'il destine à former la nourriture première de ses petits.

» C'est ainsi, messieurs, ajouta doctoralement l'orateur, qu'en remontant aux sources de l'erreur, l'expérience rétablit les faits et complète le triomphe de la vérité. »

La leçon profita. Détrompé dans son enthousiaste admiration, Anselme dit, comme moi, lorsqu'il entend encore dans nos foires de campagne les élégies zoologiques d'un paillasse effronté : — Ce n'est qu'un conte.

INDE PITTORESQUE.

TAJ MAHAL AGRAH.

Le premier avril 1659, dans une des chambres du fort redouté d'Agrah, le soleil brûlant de l'Inde, entrant par une seule croisée placée à une grande hauteur, se réfléchissait sur des murs, un plafond, un plancher revêtus de plâtre. Pour arrêter ses rayons étincelans, pour tempérer une atmosphère embrasée, il n'y avait point de légers *punkas* de toile de coton, frais écrans qu'agitent des cordes mobiles; aucune natte de ces joncs, répandus cependant avec tant d'abondance sur les bords marécageux de la Djoumna, ne recouvrait le sol blanc qui reflétait la lumière et la chaleur; seulement l'ombre, portée par d'épais barreaux projetant leur silhouette, écrivait sur ces murailles que c'était là une prison.

Au coin de cette brûlante cage, de cette pièce carrée d'environ douze pieds, à l'endroit où l'angle du mur jetait encore un peu d'ombre, une sorte d'informe paquet de blanches mousselines, qui laissaient apercevoir çà et là des débris de franges, de brocards, de broderies d'or, s'agitait, comme si elle était mue de mouvemens convulsifs. Une main ridée, sèche et noire, sortit de dessous les plis; elle serrait et lâchait, par accès irréguliers, leurs faisceaux souples et onduleux. Quelle torture se passait là-dessous? quel supplice se cachait sous ces voiles?

Une jeune fille, accroupie sur des carreaux près de cette masse mouvante, restait immobile, la tête cachée sous son bras. Les gémissemens étouffés frappèrent enfin son oreille. Elle se souleva avec lenteur. Ses deux bras retombèrent à ses côtés. Leur couleur, égale et brune, en dessinait les contours gracieux et arrondis sur sa tunique nuancée de mille fleurs brillantes; elle croisa ses mains allongées sur son sein et se courba; elle semblait prier. Puis, se relevant, la jeune Indienne laissa retomber les longues manches qu'elle avait relevées pendant le repos du milieu du jour. Ses mouvemens, languissans et souples, ressemblaient à ceux des joncs flexibles de son pays. Alors, s'approchant de la fenêtre, elle détacha sa large ceinture de cachemire du Bengale, et chercha, mais en vain, le moyen de la tendre en place de jalousie, de puokas, de rideau. Dans ses efforts, la gaze qui serpentait autour de sa tête se détacha, et, échappant aux anneaux multipliés qui les retenaient, ses cheveux d'un noir de jais ruisselèrent à flots épais sur ses chastes épaules : délicate avec ses formes parfaites, se soulevant ainsi sur la pointe de petits pieds nus, à peine entrés dans des pantoufles sans quartiers, brodées d'argent et de perles, ployant d'un côté, de l'autre, en arrière, en avant, sa taille souple, ses reins flexibles, son col onduleux, cette charmante fille, que l'ardente lumière qui l'environnait faisait paraître presque diaphane, semblait une périe, une apparition divine et fugitive.

Djihân Arâ, car c'était elle, la fille du monarque de l'Inde, du souverain du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, des montagnes et des vallées, Djihân Arâ renonça à d'inutiles et fatigantes tentatives; des paroles entrecoupées, des gémissemens plus accentués la rappelaient à l'autre extrémité de la chambre. Découvrant un visage sillonné de rides, arrachant avec effort l'écharpe blanche qui couvrait sa poitrine, Châh Djihân poussait des cris entremêlés de paroles terribles :

« Oui.....je fouillerai dans tes yeux avec mon poignard, » murmurait-il. — « Mon frère, dis-tu?..... Non!..... tu n'es pas mon frère, fils de la concubine, non!... Tiens!... bois!..... bois, et meurs!..... »

Il se souleva sur son séant, poussa une sorte de rugissement et retomba. Ce furent les bras de sa fille qui le reçurent, et les larmes d'Arâ coulèrent sur ce front jaune et brûlant, qui les séchait à mesure, comme le fer, rougi au feu, boit l'essence parfumée dont on l'asperge.

« La lumière de la religion est-elle encore voilée? » dit enfin la jeune fille, « les portes du jour s'ouvrent-elles?... veillez-vous, dormez-vous, seigneur?... »

Mais ce sommeil laborieux était lourd et léthargique; le vieillard ne s'éveillait point.

« Moi! hurla de nouveau Châh-Djihân!... je n'ai tué ni toi ni tes fils!... est-ce ma faute s'ils ont faim!... Allah nourrit les oiseaux du ciel,... criez à lui, couvée de chiens!

Arâ tremblante serra le vieillard dans ses bras : il ouvrit en tressaillant des yeux fixes et voilés.

« Seigneur de mon ame! mon père! mon père! mon malheureux père! criait-elle en l'étreignant dans ses caresses filiales.

« Oui : ils criaient ainsi! leur chambre était-là!... Elle y est encore et eux aussi! le mur est épais... ils n'en sortiront pas!... mais ils ont donc plus de voix que l'éléphant sauvage! plus de rugissemens que le tigre! car ils ne se taisent pas!... ils ne se tairont donc jamais! »

« Allah est grand et miséricordieux, mon père, » reprenait la jeune fille; il vous tient compte de vos larmes et des miennes. Vos fidèles sujets invoquent pour vous le Très-Haut dans la Musjed que vous avez bâtie en votre impériale ville de Dehli, et chaque appel à la prière parti du haut des minars élevés parle à l'oreille du prophète, du défenseur des vrais croyans, du fondateur des mosquées, de Châh-Djihân Chebad ed-Dyn, le sauveur de la religion.

Tu as raison, fille de mon cœur, étoile de mon sombre couchant, reprit le vieillard revenant tout-à-fait à lui! « Oui; Allah m'en tiendra compte; j'ai renversé leurs pagodes, brisé, brûlé leurs idoles; les idolâtres ont nourri les vautours, qui planaient sur eux jusqu'au lieu du supplice; les oiseaux du

ciel, sans salir leurs serres dans la poudre des sentiers, se sont partagé les membres des adorateurs de Vishnou et de Bramah, et une pluie de sang a fertilisé la terre. Mais mon zèle s'est refroidi avant que leur entêtement fût lassé, j'ai eu peur de manquer de sujets!... j'ai toléré de nouveau les fourberies de leurs prêtres : je n'ai pas assez versé le sang impur pour expier!.... Pourtant jamais je n'ai fait couler celui des fils de mon père! S'ils sont morts est-ce ma faute à moi! Pourquoi leurs voix, qui s'étaient tues depuis trente années, crient elles comme lorsqu'elles perçaient l'épaisseur des murailles et qu'enfonçant ma couronne de diamans sur mes oreilles, je les entendais encore? L'un de ceux qui se disaient mes frères est mort parce qu'il avait bu dans ma coupe, les autres parce qu'ils n'ont pas mangé le pilau de ma table;... est-ce ma faute! le fils aîné du Soleil était-il leur pourvoyeur! » Et le rire agita de nouveau la moustache du vieux soltan des Indes, tandis que sa fille, frémissante à ses côtés, cessant de le serrer contre sa poitrine, cachait sa douce figure dans ses mains, et s'efforçait de ne pas entendre.

« Ah ! cria le vieillard, Aureng-Zegb ! Aureng-Zegb ! monstre hypocrite! chair de ma chair, sang de mon sang! tu grandissais alors dans le harem, comme le crocodile sous les roseaux du fleuve! Que n'as-tu joint tes hurlemens aux leurs! Que ne t'ai-je coupé de moi comme on coupe un membre gangrené! Je ne serais pas ici pour m'y consumer, scorpion entouré de flammes! du feu tout autour et l'aiguillon ici. »

Avec un cri terrible, et frappant sa poitrine, Châh Djihan se leva soudain, et, arrachant sa barbe, se précipita, donnant de sa tête contre le mur, sans que sa fille pût le retenir, mais son épais turban avait amorti le coup, et le vieillard retomba sans force.

Djihan Arâ se prosterna près de lui; ses douces mains essuyèrent le front du misérable; ses lèvres, où l'abeille eût pu recueillir du miel, s'ouvrirent, et la jeune fille parla d'espérance et de gloire, au pauvre monarque déchu, captif, souillé de crimes, qui était là, pantelant sous le poids du passé, plus difficile à supporter que les angoisses de la prison, que les ardeurs du midi. Ecartant le souvenir des trois frères que le monarque avait immolés à son ambition, d'Aureng-Zegb qui s'emparait de son trône, elle lui parla de son fils chéri, de l'aîné de sa famille, qu'il avait désigné pour s'asseoir, après lui, sur le trône des Mogols. Retiré dans les montagnes du Thibet, Darâ Chékouh rassemblait, disait-elle, sur leurs cimes neigeuses, une armée de fidèles sujets, qui viendrait délivrer Châh Djihân. Elle lui parla de la gloire de ses ancêtres, de Dgenguyz-Khan, de Timour-Lank, fondateurs de sa race. Evitant de nommer Djihân-Guyr, son père, que Châh-Djihân avait combattu, poursuivi, elle lui parla de son aïeul Akbar, l'invincible, qui l'avait revêtu, enfant, de sa première tunique, lui avait donné son premier turban brodé de pierreries. Akbar dormait à Skandery, sous le marbre, mais quelque chose de son esprit paternel n'errait-il pas autour de son petit-fils, dans cette forteresse bâtie par lui des belles pierres du Jyepour.

« Oui! rouges comme du sang refroidi! » reprit la voix creuse du sultan.

La belle Arâ parla de la magnificence du palais de Dehli, où elle comptait voir un jour briller son père comme une aigrette de diamant au milieu d'un diadème de pierreries, elle parla de Hougly où les idolâtres portugais avaient été vaincus par les armes de son père; elle parla d Arzemund Banu, la plus belle de ses femmes, la mère de Darâ, celle que Châh-Djihân avait surnommée *Muntaya-Zemani*, la gloire du siècle, celle dont le vaste tombeau portait, non loin d'eux, un dôme, aussi blanc que les neiges des montagnes, dans l'azur foncé du ciel. Sa tombe, bâtie par le roi était la gloire d'Agrab, dont, en sa vie, elle avait été la fleur et la perle; puis, Arâ revint aux souvenirs de ces brillantes fêtes dont, à pareil jour, mais avant que la jeune fille fût née, Dehli avait été témoin. Presque entièrement reconstruite par le monarque, capitale de l'Hindostan, Dehli avait pris alors le nom de *Châh-Djihân-Abad*.

Enfin la jeune Indienne retrouva dans sa fidèle mémoire le poème dont sa nourrice avait amusé son enfance. C'était l'histoire des dix premières années du règne de Châh Djihân, telles qu'Hamed, élève du célèbre Aboul-Pazl, les avait chantées dans un harmonieux rhythme, telles qu'elles avaient été représentées aux pompeuses fêtes de Dehli. Et pourquoi ces fêtes ne se renouvelleraient-elles pas, quand Darâ reconduirait leur père dans sa ville favorite!—Ainsi l'imagination de la jeune fille, comme le soleil de l'Inde, avait des rayons brillans et chauds même pour l'hiver.

Châh-Djihân se laissait bercer aux douces et caressantes paroles de sa jeune et belle enfant. Quand la porte s'ouvrit, un air frais pénétra jusqu'à leurs bouches haletantes; le père et la fille se levèrent, se serrant l'un contre l'autre. Des esclaves, les mains croisées sur la poitrine, se courbaient devant eux : on les introduisit dans une salle fraîche, recouverte de nattes, entourée de coussins; un repas y était servi. Châh-Djihân, que les rêves de la belle Arâ avaient conduit jusqu'à l'espérance, recula néanmoins. Il connaisssait Aureng-Zegb, et aucun des esclaves n'avait nommé Darâ. Le Khausaman, le maître-d'hôtel, qui s'était prosterné aux pieds du monarque, comprit son mouvement. « Je goûterai toutes les viandes dont le Sauveur de la religion, le grand monarque, fils aîné du Soleil, mangera, dit-il. Les regards perçans de Châh-Djihân parcoururent la salle et vinrent s'arrêter sur les yeux longs, noirs et doux de sa fille, qu'embellissaient des larmes de joie et d'espoir.

« Ma fille s'asseoit avec moi, » dit-il, et de nouveaux carreaux furent placés. Une autre coupe d'or fut posée près de celle du monarque.

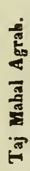
Ils mangèrent, le cœur plein d'une joie qu'ils n'osaient se communiquer. Le repas fini, Châh-Djihân avança ses doigts, attendant le vase d'ablutions; mais un homme dont les yeux étaient presque couverts d'un énorme turban, tenant, sur un énorme coussin de brocard, une cassette de bois de santal incrustée d'or, de pierreries et de perles, remit, le genou en terre, sa précieuse charge au Khausaman, qui prit la caisse, l'éleva au-dessus de sa tête, et la posa devant le monarque.

« C'est un présent du fils glorieux du redouté seigneur. »

Les yeux de Châh-Djihân étincelèrent : le diadème de l'Indostan était seul digne de remplir un si brillant écrin; il l'ouvrit... La cassette renfermait une tête sanglante, c'était la tête de Darâ-Chékoûh, du fils bien-aimé, unique espoir de Châh-Djihân.

Ce ne fut que cinq ans après que le cadavre desséché d'un des descendans de Tamerlan, d'un petit-fils du grand Akbar, du père du grand Aureng-Zegb, de Châh-Djihân, fut déposé près de celui de la sultane favorite de ses temps de jeunesse et de gloire; c'est dans le *taj-mahal*, la grande tombe, que ses os, dont la douleur avait rongé la moelle de son vivant, ont achevé de se réduire en cendres.

Les marchands anglais qui ont acheté l'empire des Indes et qui l'exploitent, en environnant d'un respect moqueur le dernier descendant des souverains Mogols, disent que la *taj-mahal* est le plus beau monument qu'ils connaissent. Ils ont mesuré son dôme de deux cent soixante pieds de haut. Les jeunes officiers en uniforme rouge, qui maintenant pressent la marche pesante des éléphans sur les bords plats de la Djoumna, descendent de leurs howdahs (cabriolets portés par des éléphans) au bas de la riche terrasse de marbre du blanc le plus pur, magnifique piédestal du splendide édifice du Taj; ils admirent les bordures en feuilles d'émeraude, de lapis-lazuli, d'agathe, de topaze, en fleurs de cornaline, de rubis, de grenat, de saphir qui, incrustées dans



Taj Mahal Agrah.

le marbre éclatant, promènent leurs guirlandes de mosaïque, dessinent les portes, les fenêtres, et chaque saillie de l'élégante architecture. Les quatre minars (minarets), aux quatre angles, ont des galeries de la plus délicate ciselure, sous leurs pavillons à jour, qui appellent l'air des quatre points du ciel. Les riches *nababs* (les Anglais ont arrangé ainsi à leur usage le nom des princes mahométans de l'Inde *naibs*), supputent entre eux ce qu'il en a coûté à Châh Djihân pour couvrir de terre le corps de sa femme; et, bien qu'accoutumés à avoir les choses au plus juste prix, ils n'évaluent pas la dépense à moins de vingt millions de francs. Pourtant, *comme ils se le sont laissé dire*, Châh-Djihân contraignit ses ennemis vaincus à fournir les riches matériaux de cette magnifique construction.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Humphrey Davy, d'après Lawrence.

BIOGRAPHIE.

HUMPHREY DAVY,

par Madame Louise Belloc.

Fils d'un charpentier ciseleur, qui habitait Penzance, dans le Cornwall, comté le plus pittoresque et le plus riche en minéraux de toute l'Angleterre, Davy, enfant, aimait à parcourir les roches qui hérissent la côte; il ramassait sur la plage les cailloux qui étincellent au soleil, et semblent pétris de poudre d'or et d'argent, les pierres spongieuses percées d'innombrables cellules; les coquillages, à demi-pétrifiés, dont les reflets nacrés se changent en un albâtre transparent, d'un blanc de neige. Pour cet esprit curieux et pénétrant, les diverses productions que la mer rejetait au rivage étaient autant de conquêtes, de sujets d'examen. Quand le soleil montait à l'horizon, l'enfant s'en retournait chargé de ses trésors; et le soir, entouré de camarades, il contait les histoires fantastiques des génies qui habitent sous les eaux bleues, dans des grottes de corail, ou au fond des noires cavernes et des mines brillantes où se forment les métaux. Le petit improvisateur n'avait que huit ans, lorsqu'il plongeait ainsi en imagination dans les entrailles de la terre, y rêvant des mondes de richesse et de beauté. Ses compagnons ne se lassaient pas de l'entendre. Dans son amour du merveilleux, il inventait aussi des contes de chevaliers errans qui, toujours en cherche d'aventures, purgeaient le monde de géans et de dragons. Il lisait beaucoup et avec une grande rapidité, il semblait feuilleter un livre, et l'analysait, le moment d'après, avec une étonnante précision : il conserva cette faculté toute sa vie.

A seize ans, son père le mit en apprentissage chez un chirurgien apothicaire de Penzance, dont il eut bientôt converti le grenier en laboratoire de chimie, mettant à contribution, avec une merveilleuse dextérité, les fioles et mortiers de la boutique, les pots et casseroles de la cuisine, et se fabriquant de tout cela les ustensiles dont il avait besoin, au grand désespoir de son maître qui s'écriait : « Ce garçon est incorrigible! c'est un paresseux qui finira par nous faire sauter, nous et la maison! » Puis, parfois d'humeur plus douce, le bonhomme l'appelait « le philosophe », et « sir Humphey », anticipant sur les honneurs que sa science lui vaudrait un jour.

A cette époque, Davy avait coutume d'aller tous les soirs prendre le thé avec une vieille tante qu'il aimait beaucoup, et qui demeurait à une demi-lieue de la ville, sur le bord de la mer. Armé d'un marteau, il partait joyeux, et, chemin faisant, détachait du roc des fragmens de granit. Quand il était las de chercher quelque nouvel échantillon de minéralogie, il s'asseyait sur la plage, faisait des vers, déclamait à haute voix, au bruit des vagues et du vent, s'essayant à vaincre un défaut de prononciation naturel, dont il paraît

à se débarrasser presque complètement. Quelquefois, recueilli en lui-même, il avait de glorieuses visions d'avenir et de renommée.

Une de ses premières expériences chimiques eut pour but de reconnaître la qualité de l'air contenu dans les vessicules du *varec*. Il voulut s'assurer si, de même que les végétaux qui croissent sur la terre, renouvellent l'atmosphère des animaux terrestres, les végétaux qui croissent dans la mer maintiennent l'équilibre de l'atmosphère de l'Océan. Dans sa disette d'ustensiles pour des opérations si compliquées et d'une portée si haute, il eut une bonne fortune. Le chirurgien d'un vaisseau français, qui avait été naufragé sur la côte, lui donna, en reconnaissance de quelques bons offices, une boîte d'instrumens de chirurgie : il vit tout de suite le parti qu'il pouvait en tirer, et se façonna, avec l'un d'eux, une pompe à air très-passable.

Comme il revenait d'une de ses promenades, il fut mordu par un chien qu'il crut être enragé. A l'instant même, il coupa la morsure et la chair avec son canif, se rendit à sa chambre, cautérisa la plaie, et n'en parla qu'après l'opération, qui fut cependant assez grave pour le retenir chez lui trois semaines. Il a dit souvent depuis, à propos de cette aventure, qu'il ne croyait pas à l'existence de la douleur quand toute l'énergie de l'ame s'armait contre elle.

Un jour qu'à cheval sur la petite porte de la boutique d'apothicairerie, il s'amusait à se balancer, dans un de ses accès de paresse, M. Gilbert, président de la Société royale de Londres, vint à passer dans la rue ; l'étrange amusement du jeune homme, la façon grotesque dont il contournait ses traits, car, tout enfant, il avait perfectionné l'art de faire des grimaces, attirèrent l'attention du savant. Une personne, qui l'accompagnait, lui dit que ce singulier personnage était le fils du charpentier Davy, et ajouta : « il est passionné de chimie, et fait continuellement des expériences. » « Des expériences ! reprit M. Gilbert, en ce cas-là, je veux le voir, et lui parler. » Après quelques entretiens avec Humphrey, il l'invita à venir chez lui, et mit à sa disposition toute sa bibliothèque. L'année d'après, Gregory Watt, fils du célèbre James Watt, arriva à Penzance, et, par un singulier hasard, prit un logement chez la mère de Davy. Deux esprits qui avaient tant d'analogie, tant de sympathies communes, ne pouvaient s'ignorer long-temps. Cependant, ce fut par la métaphysique, qui le préoccupait alors presque autant que la chimie, que Davy débuta près de sa nouvelle connaissance. Il lui développa tout un système religieux, pour lequel l'étranger resta de glace : mais, une question de science ayant été soulevée en passant, tout l'intérêt de Watt s'éveilla. La conversation tomba sur la chimie, et Davy déclara, avec cette sûreté qui impatientait et étonnait d'abord dans un si jeune homme, qu'il entreprendrait de démolir, en moins d'une demi-heure, la théorie française qui, considérait les acides comme des molécules piquantes, aiguës, et les alcalis comme les gaines ou fourreaux de ces prétendues pointes. Watt le regarda d'un air si incrédule, que le jeune savant se sentit défié; il aborda le fond de la question, ouvrit des vues larges et lumineuses, montra un esprit en travail si vaste et si fécond, que son interlocuteur en fut ébloui, et prit pour lui la plus haute estime et une amitié qui dura jusqu'à sa mort.

Davy avait dix-neuf ans lorsque M. Gilbert le recommanda au docteur Beddoes, qui le prit pour second dans son institution pneumatique de Bristol. Une fois sur son théâtre, il se livra avec ardeur aux plus savans travaux. Il commença ses recherches sur la chaleur, la lumière et ses combinaisons, les gazs délétères et l'action qu'ils exercent sur l'organisation humaine. Il n'hésita pas à en essayer par lui-même. Il respira de l'*oxide d'azote*, au risque de se remplir les poumons d'eau forte. Il fit la même expérience avec l'*hydro-carbone* qui diffère fort peu du gaz qui éclaire maintenant la plupart de nos rues et de nos boutiques. Il rend compte ainsi de ce qu'il éprouva : « La première aspiration produisit une sorte d'engourdissement et une absence de sensation dans la poitrine, et autour des muscles pectoraux. Après la seconde, je perdis tout pouvoir de discerner les objets extérieurs; je n'avais plus d'autre sensation qu'une oppression terrible sur la poitrine. Pendant la troisième aspiration, cet étouffement cessa : je me sentis anéanti : toute faculté, toute perception était annulée ; à peine eus-je assez de force pour rejeter le tube de mes lèvres entr'ouvertes. » C'est évidemment là l'effet de l'asphyxie : et il importe extrêmement de se tenir en garde dans l'emploi habituel d'un gaz qui agit d'une manière si perfide et si progressive. Il ne faut pas perdre de vue que tant qu'il se consume, il présente peu ou point de danger, mais une fissure dans les tuyaux, une négligence à bien fermer les conduits, peuvent amener des accidens très-graves.

Davy fit une autre tentative encore plus périlleuse, il respira de l'*air fixe* ou *oxide de carbonne*, poison mortel pour tout ce qui a vie animale. Sa santé fut si profondément ébranlée par ces diverses expériences qu'il lui fallut, pour se remettre, aller passer quelque temps dans sa ville natale. Cependant sa réputation grandissait rapidement : le comte de Rumford, placé à la tête de l'institution royale de Londres, le fit nommer professeur de chimie en second, directeur du laboratoire et éditeur adjoint de tous les journaux de l'institution.

Un fait curieux c'est que la personne de Davy, sa figure rustique et naïve, sa gaucherie, le mélange d'aplomb et de timidité de ses manières déplurent singulièrement à son protecteur à la première vue ; il se repentit presque d'avoir tant fait pour lui, et voulut qu'avant de commencer son cours public, il donna un échantillon de son savoir-faire à un petit auditoire choisi. Cette épreuve leva tous les doutes du comte, et, dans son enthousiasme, il s'écria que « le jeune professeur pouvait disposer de l'institution et de toutes ses ressources. »

Au bout de quelques mois de séjour à Londres, Davy fit une excursion à Penzance. La veille de son départ, il écrivait à un jeune chimiste de ses amis :

« Mon cher Underwood,

» La portion du Dieu tout puissant qui réside dans les rochers, dans les bois, dans la mer tranquille et bleue, dans les nuages et les rayons du ciel, t'appelle à haute voix : obéis religieusement à ses ordres. Viens adorer avec moi sur les antiques autels de Cornwal.... Nous admirerons ensemble les merveilles de Dieu, les rochers et les eaux, les collines mortes et les collines vivantes couvertes de verdure. Amen. »

La seconde année de son cours à l'institution royale décida son succès, et mit la chimie à la mode. Sa pile voltaïque causait aux dames les plus jolies terreurs du monde. Il fit un volcan en miniature qui jetait de la lave enflammée. Les complimens, les invitations, les cadeaux lui arrivèrent de toutes parts. Une femme, qui s'est fait depuis un nom dans les lettres, lui envoya un poème à sa louange. Le manuscrit était accompagné d'un petit ornement qu'on le priait de porter à son cordon de montre lors de sa prochaine lecture. Le poète Coleridge suivait assidument son cours afin, disait-il, d'augmenter sa provision de métaphores. Lawrence fit de lui un portrait, dont nous donnons la gravure. Les cercles les plus distingués se le disputèrent, et il eut rarement la force de résister. Le soir, en rentrant chez lui, il reprenait ses travaux chimiques et les continuait jusqu'à trois et quatre heures du matin. Il se plaignait toujours que le temps lui manquât, et parfois il l'économisait d'une singulière façon. Quand il avait attendu jusqu'au dernier moment pour s'habiller, il passait à la hâte du linge propre par-dessus le sale, et il lui est arrivé d'avoir sur lui jusqu'à cinq chemises et autant de paires de bas.

En 1807, son admirable discours sur la nature et les

propriétés des substances alcalines fut couronné par l'Institut de France, et peu après il changea complètement la face de la science, en décomposant les alcalis et en démontrant leur origine métallique. Lorsque Bonaparte entendit parler pour la première fois de ces expériences, il s'écria avec impétuosité : « Comment se fait-il que cette découverte ne se soit pas faite en France? » — « Sire, lui répondit un membre de l'Institut, nous n'avions pas de pile voltaïque assez puissante. » — « Eh bien, qu'on en fasse une et sur le champ, et qu'on n'y épargne ni argent ni peine! » On obéit; et l'on avertit l'empereur que la pile voltaïque qu'il avait commandée était en pleine action. Il se rendit au laboratoire pour juger par lui-même de ses effets. Comme on lui parlait du goût produit par le contact de deux métaux, avec la rapidité qui caractérisait tous ses mouvemens, et avant que personne pût intervenir, il mit l'extrémité du fil de fer, conducteur de la pile, sous sa langue, et reçut un choc qui le priva presque de tout sentiment. Dès qu'il fut remis, il sortit sans dire un mot, et jamais depuis il ne revint sur ce sujet.

Cinq ans plus tard, sir Humphrey Davy, fait chevalier par le prince régent, richement marié, et qui, par suite de ses honneurs, avait cru devoir renoncer à son professorat, eut envie de visiter la France, et obtint de Bonaparte la permission de venir à Paris. Sa venue fit une véritable sensation dans le monde savant. Bien que très-flatté au fond des hommages rendus à son génie, il eut le mauvais goût de prétendre y être indifférent. Il poussa l'orgueil jusqu'à la fatuité, et blessa des hommes d'une haute distinction qui s'en plaignirent avec justice. Il y eut aussi une rivalité assez vive entre lui et quelques chimistes français pour la découverte de l'*iode;* on l'accusa de s'être procuré clandestinement la substance qui faisait l'objet des recherches et de l'examen d'autres savans, et d'avoir *anticipé* le résultat de leurs travaux.

Arrivé à Paris le 27 octobre, il demanda tout d'abord M. Ampère, le seul homme de France, disait-il, qui fût en état d'apprécier ses découvertes. Il est vrai que, dans plusieurs circonstances, M. Ampère avait dit que sir Humphrey était le plus grand chimiste qui eût jamais existé. Le 30, il alla au musée, parcourut rapidement la galerie du Louvre, et arrivé au bout s'écria : « Quelle extraordinaire collection de beaux cadres! » Son cicerone, qui était un Anglais de ses amis, l'arrêta devant la transfiguration de Raphaël, et tenta de lui faire admirer ce chef-d'œuvre : « Oui, oui, je suis bien aise de l'avoir vu. » Et il reprit sa course. La sculpture antique ne l'émut pas davantage : seulement à la vue de l'Antinoüs égyptien, sculpté en albâtre, il dit : « Quelle magnifique stalactite! »

Le lendemain, il visita le Jardin-des-Plantes, et fut présenté à Vauquelin. En revenant il vit l'éléphant colossal de la place de la Bastille. Ce projet de monument le ravit, et il prit en grande passion l'architecte, M. Alavoine. En général, il se montra, pendant ce séjour, fort capricieux dans ses amitiés et dans ses répugnances, plein de préjugés nationaux, et parfois insolent. Tranchons le mot, il eut l'incroyable sottise de vouloir faire à Paris le grand seigneur anglais. L'orgueil aristocratique était une des faiblesses de cet esprit, si puissant et si haut par lui-même.

Tous les voyages de Davy tournèrent au profit de la science. Il explora les volcans éteints de l'Auvergne, assista en Italie à une irruption du Vésuve, visita Pompéï et Herculanum, afin de reconnaître les propriétés chimiques des couleurs employées par les anciens dans la peinture à fresque. A l'aide des procédés les plus ingénieux, il commença à dérouler des papyrus à demi consumés, et n'échoua que par les obstacles que lui suscita la jalousie d'un vieux prêtre, dont il se plaint amèrement. De retour en Angleterre, il inventa la *Lampe de sûreté*, qui a sauvé tant de vies, et à laquelle les mineurs ont donné son nom par reconnaissance.

Fait baronnet en 1818, nommé président de la Société royale en 1820, il s'occupa, à la prière du gouvernement anglais, de chercher les moyens d'empêcher l'action destructive de l'eau de mer sur la doublure en cuivre de la carène des vaisseaux. Il fit dans ce but une suite d'expériences électro-magnétiques du plus haut intérêt. Il crut avoir réussi, mais son plan eut des détracteurs, et on l'abandonna, sous prétexte que l'application en était trop difficile. Ce désappointement altéra sa santé, déjà fort affaiblie. En 1828, il quitta l'Angleterre, qu'il ne devait plus revoir.

Alors commença pour lui une vie nouvelle, rêveuse et contemplative, comme celle qu'il avait menée enfant. Cet esprit, toujours en marche avec l'expérience, s'éclairant par les faits, n'admettant rien que sur preuve, se détendit tout à coup, et ne garda de la science que ses théories. Il quitta le laboratoire pour ne plus vivre qu'au grand air, au soleil. Il écrivit un traité sur la pêche. Enfin il composa *les Consolations en voyage*, ou *Derniers jours d'un philosophe*, ouvrage dans lequel il laisse au monde ses confidences de poète, ses rêves de savant, ses adieux de chrétien. Il consacrait à ce travail les intervalles de repos que lui laissait la maladie, se plaisant à développer des doctrines consolantes, des pensées d'immortalité, des vues larges et profondes sur la civilisation, « qui perpétue tout perfectionnement grand et réel. » L'œuvre manque parfois de verve et d'énergie; mais en revanche il y règne une mélancolie touchante et douce, le sentiment d'une conscience satisfaite, et d'une existence utilement et glorieusement remplie.

Sir Humphrey Davy mourut sans agonie, à la suite d'un affaiblissement graduel, le 28 mai 1829, à Genève. Il avait cinquante-un ans.

UN COUP DU SORT,

par M. S. Henri Berthoud.

Il n'est personne qui ne connaisse quelque ouvrage ou du moins le nom d'Albert Durer, ce peintre admirable dont l'empereur Maximilien disait : « Je puis bien d'un paysan « faire un noble, mais je ne puis changer un ignorant en un « aussi habile artiste qu'Albert Durer; donc je dois faire « bien autrement cas d'Albert Durer que de tous les nobles « de ma cour. »

En outre, pour le peu que l'on soit versé dans la biographie des artistes célèbres, on sait, jusque dans ses moindres détails, la vie agitée du peintre allemand, et l'on a quelque anecdote à dire sur l'humeur quinteuse de sa femme et sur les tracasseries perpétuelles dont elle harcelait le pauvre homme. Avare, quinteuse, se laissant aller à la fougue d'un caractère bizarre, elle n'était point désarmée par la paresseuse bonhomie de Durer, ni par sa patience à toute épreuve. En vain se livrait-il, avec une assiduité sans exemple, aux travaux de son art, et chaque jour produisait-il une de ces admirables gravures que l'on recherche encore aujourd'hui avec tant d'avidité, elle venait le poursuivre jusque dans son atelier, et là, en présence de ses élèves, elle ne lui épargnait ni les cris, ni les sarcasmes, ni les injures.

Elle avait pour habitude d'associer dans ses criailleries le nom de Samuël Duhobret au nom de son mari : Samuel Duhobret était un des élèves de Durer qui l'avait admis par pitié dans son atelier, malgré son âge et son indigence. Car Samuel comptait près de quarante ans, et n'avait d'autre ressource pour vivre que celle de peindre des enseignes ou des tentures d'appartemens, sorte de luxe alors fort répandu en Allemagne. Petit, bossu, d'une grande laideur, et, par-dessus tout cela, bègue à ne pouvoir prononcer deux syllabes, vous comprenez qu'il se trouvait le jouet des autres élèves de Durer, et que si l'on jouait un mauvais tour dans l'atelier, ce mau-

vais tour s'adressait constamment à Samuel. Baffoué par ses camarades, tourmenté par madame Durer qui ne pouvait lui pardonner d'être admis gratis dans l'atelier, et n'ayant pour ses repas que du pain noir, quand toutefois il avait du pain, le pauvre garçon ne trouvait de relâche que les jours où il pouvait s'échapper dans la campagne, et aller peindre, à son aise, quelques-uns des beaux sites si nombreux dans les environs de Nuremberg. Alors, ce n'était plus le même homme. Sa figure humble et chagrine s'épanouissait et devenait radieuse, comme une fleur s'épanouit et devient radieuse au soleil. Il fallait le voir, assis sur le gazon, son portefeuille sur ses genoux, et tâchant de saisir quelques-uns de ces admirables effets de lumière qu'il excellait surtout à reproduire. Après avoir passé la journée de la sorte, il revenait à Nuremberg, et le lendemain il se gardait bien, dans l'atelier de parler de son excursion de la veille, et encore moins de montrer les esquisses qu'il avait dessinées. Habitué à être le but de railleries sans pitié, il ne pouvait supposer que la vue de ses dessins dût exciter autre chose que des railleries : il reprenait donc silencieusement, dans le coin le plus dédaigné, la petite place habituelle où il ébauchait les gravures de son maître, et remplissait, relativement à ces œuvres, les fonctions que les *praticiens* remplissent près des statuaires.

Excepté ces rares excursions champêtres dont nous venons de parler, Samuel arrivait à l'atelier dès le point du jour, et y demeurait jusqu'à la nuit. Alors il rentrait dans son grenier, et reproduisait sur la toile les vues qu'il avait esquissées à la campagne. Pour se procurer des pinceaux et des couleurs, il s'imposait les privations les plus rudes : il alla même plusieurs fois, dit l'historien allemand auquel nous empruntons ces détails, il alla même jusqu'à dérober à ses camarades des vessies de couleurs et des pinceaux, tant il aimait l'art passionnément et par-dessus tout.

Trois années s'écoulèrent de la sorte sans que Samuel eût révélé le moins du monde, soit à son maître, soit à ses camarades, les travaux nocturnes auxquels il se livrait. Comment parvenait-il à se nourrir ? C'est un secret entre Dieu et lui.

Un jour, il tomba malade : une fièvre violente s'empara de sa chétive personne, et durant près d'une semaine il demeura gisant sur son grabat, sans que nul vînt compatir à ses souffrances. La tête en feu, et sentant qu'il allait périr, abandonné de tous, il prit une résolution désespérée ; il se leva, mit sous son bras le dernier tableau qu'il avait peint, et se dirigea vers le logis d'un brocanteur, afin de vendre son œuvre, n'importe à quel prix. Le hasard voulut qu'il passât devant une maison où se trouvait rassemblé beaucoup de monde. Il s'approcha : c'était une vente à l'encan d'objets d'art, rassemblés par un connaisseur durant trente années, réunis avec des peines inouies, et, suivant l'usage, dispersés sans pitié et vendus, après la mort du savant qui avait passé sa vie à en orner sa précieuse collection.

Samuel s'approcha d'un huissier priseur, et obtint de lui, non sans peine, à force d'importunités, et après bien des prières, que le tableau qu'il portait sous son bras fût mis à l'encan. L'huissier priseur en fit l'estimation à trois thalers. Bon ! pensa Duhobret, me voilà sûr d'avoir à manger durant une semaine entière, si toutefois je trouve un acheteur. Le tableau fit le tour du cercle et passa de main en main, tandis que la voix monotone de l'huissier répétait : « Trois thalers ! qui met à prix ? A trois thalers ! »

Personne ne répondait.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait le pauvre Samuel ; mon tableau ne sera pas vendu ! Que vais-je devenir ?

Et pourtant c'est mon meilleur tableau ; jamais je n'ai mieux fait : l'air passe à travers le feuillage de mes arbres, et l'on dirait que les feuilles se meuvent, frissonnent et murmurent. L'eau semble limpide : c'est la Pregnitz, belle, pure, féconde et lumineuse. Comme il y a de la vie dans les animaux qui viennent s'y désaltérer ! Et puis au fond, quelle vue admirable : l'abbaye de Neubourg avec son clocher transparent comme de la dentelle, ses édifices élégans, qu'un village entoure d'une ceinture de maisons ! — L'abbaye de Neubourg, dont on vient de chasser les moines, et qui, j'en ai bien peur, sera bientôt démolie par son nouveau propriétaire ; car, hélas ! que fera-t-il d'une abbaye et d'un clocher, l'honnête luthérien ?



— A vingt-cinq thalers, murmura une voix faible et sèche, qui fit tressaillir de joie Samuel stupéfait.

Il se leva sur la pointe des pieds, il tâcha de voir quelle personne venait de prononcer ces paroles, trois fois bénies... O surprise ! c'était le brocanteur chez lequel Samuel se rendait, quand son bon ange lui inspira la pensée de s'arrêter proche de la vente à l'encan, et d'y proposer son tableau.

— A cinquante thalers, s'écria une voix éclatante.

Samuel aurait volontiers embrassé le gros homme vêtu de noir qui disait cela.

— A cent thalers, toussa la voix grenue du brocanteur.

Elle fut immédiatement couverte par ces paroles tonnées avec éclat.

— A deux cents thalers !

— A trois cents !

— A quatre cents !

— A mille thalers.

Il se fit alors un grand silence parmi les personnes présentes qui se rangèrent autour des deux enchérisseurs rivaux, et qui, s'avançant dans le cercle, s'y trouvèrent isolés et comme deux combattans. Samuel croyait rêver, et poussait des exclamations confuses.

— A deux mille thalers, dit le brocanteur, avec un rire sec et forcé.

— A dix mille, répliqua le gros homme, la face empourprée de colère.

— Vingt mille : le brocanteur, pâle, et comme enfiévré, joignit ses mains qu'agitait un mouvement convulsif.

Le gros homme, qui suait et soufflait, beugla plutôt qu'il ne dit :

— A quarante mille thalers.

Le brocanteur hésita. Mais un regard vainqueur et insolent de son adversaire lui fit murmurer :

— A cinquante mille thalers.

Le silence devint plus profond; car à son tour le gros homme hésitait.

Pendant ce temps-là, que devenait le pauvre Samuel? Il s'agitait de toutes ses forces afin de s'éveiller; car, disait-il, après un tel rêve, ma misère me paraîtra plus horrible, et ma faim plus rude.

— Eh! bien à cent mille thalers!

— A cent vingt-cinq mille!

— L'original pour la copie! et que le diable vous emporte, damné brocanteur!

Le brocanteur sortit dans un état à faire pitié, et le gros monsieur emportait victorieusement le tableau, lorsqu'il vit s'avancer vers lui Samuel Duhobret, bossu, boiteux et en guenilles. Le gros homme veut se débarrasser de ce qu'il croyait un mendiant, en lui jetant un peu de monnaie; mais le bossu lui dit :

— Quand pourrai-je entrer en possession, et de mon abbaye, et de mon château, et de mes terres. Je suis le peintre du tableau.

Et il pensait en lui-même. — Oh! le beau rêve! le beau rêve! pourquoi faut-il que le moindre bruit doive me réveiller tout à l'heure!

Le gros homme, un des plus riches seigneurs de l'Allemagne, le comte de Dunkelsbach, tira de sa poche un portefeuille, en arracha une page et écrivit quelques lignes :

— Tiens, mon ami, dit-il à Samuel, voilà les ordres nécessaires pour qu'on te mette en possession de ton bien. Adieu.

Samuel vint à la fin à bout de se persuader qu'il ne rêvait pas : il prit possession de son château, le vendit et se proposait de devenir un honnête bourgeois, ne faisant de la peinture que pour son agrément, lorsqu'il mourut d'une indigestion.

Son tableau demeura long-temps dans le cabinet du comte de Dunkelsbach, et il se trouve maintenant en la possession du roi de Bavière. Nous en donnons une copie fidèle, et due à un artiste anglais de talent.

HISTOIRE NATURELLE.

LE PERROQUET.

Savez-vous combien de divisions et de subdivisions les savans ont reconnues dans le genre varié du perroquet? Ouvrez un traité d'histoire naturelle et lisez. Buffon, dont le génie n'a pas évité toute erreur, avait établi, mais sans observations suffisantes pour confirmer son système, quatorze grandes espèces de perroquets; un ornithologiste plus moderne, et fort d'un plus grand nombre de faits, a rectifié cette classification dans une monographie, dont il est réservé à quelque autre de renverser l'échafaudage encore mal assuré. Jusqu'à ce moment toutefois c'est Kuhl qui, sur cette matière, fait autorité.

Selon lui, les perroquets doivent se classer sous six grandes catégories; les *aras*, les *perruches*, les *psittacules*, les *perroquets proprement dits*, les *kakatoes* et les *microglosses*, qu'on distingue à la forme du bec, à la longueur de la queue, à la huppe qui garnit ou non leur tête. Il y a, sous ces dénominations générales, une foule d'espèces secondaires. C'est une famille innombrable d'oiseaux au plumage bigarré de mille couleurs qui peuplent les forêts de l'Amérique, des Iles africaines, de l'Australasie et de l'Inde. Chaque jour, les explorateurs de ces lointaines contrées en découvrent une variété nouvelle, dont le commerce s'empare, car les perroquets sont un objet de commerce; et je doute que les importations de notre marine au long cours suffisent, sous ce rapport, aux demandes multipliées des amateurs.

C'est qu'aussi le perroquet est dans nos salons un hôte si charmant! Qu'on ne dise pas que sa beauté seule a séduit les femmes d'Europe : les reflets irisés de sa queue, la pourpre éclatante de ses ailes, la délicate aigrette qui couronne sa nuque plaisent un instant; mais sa gentillesse est irrésistible et toujours amusante. Qui ne l'a vu grimper avec l'aide d'un bec crochu sur les échelons successifs d'un juchoir? Qui n'a ri au spectacle de ses tours de gymnastique aérienne, lorsque, suspendu dans un cerceau, il se balance plus ou moins adroitement autour du fragile joujou?



On a comparé le perroquet au singe et le singe à l'homme. Du côté du perroquet, tout le rapprochement se borne à la singulière faculté d'imitation qu'il possède. A ce que prétendent quelques-uns, cette faculté tient à la conformation particulière de sa langue; d'autres vont jusqu'à supposer que l'intelligence est de moitié dans ce phénomène. Voici pour leur répondre ce qu'en dit un naturaliste :

« Les perroquets apprennent à répéter une assez longue série de mots; mais ces mots ne constituent point un langag, ils sont le résultat d'une modification forcée de la voix ou du chant, à laquelle l'oiseau a été amené par l'habitude d'avoir constamment l'oreille frappée des mêmes sons. C'est un résultat de l'instinct d'imitation commun à tous les animaux, et peut-être un peu plus développé chez celui-ci. La pensée et la réflexion n'y sont pour rien. On entend souvent ces oiseaux, dans les accès de colère auxquels ils ne sont que trop sujets, répéter : Mon cher ami... ma bonne maîtresse, et autre phrases semblables, que leur intelligence bornée ne leur permet pas d'appliquer avec discernement, mais qui, néanmoins, dans l'état de calme, arrivent souvent à propos, parce que souvent elles sont des réponses à des questions dont le cercle est très-circonscrit. »

Mais le perroquet n'est pas moins curieux dans la vie sauvage que dans les salons. Écoutons toujours le même naturaliste :

« Ces oiseaux s'éloignent rarement des lieux où ils sont nés. Ainsi concentrées, les familles admettent difficilement dans leur sein des individus étrangers. Cette habitude de la vie commune paraît influer beaucoup sur leurs

mœurs et leur caractère; elle les dispose à passer sans de trop vifs regrets sous le joug de la domesticité.

» Dans les forêts qui sont leurs retraites favorites, les perroquets, réunis en troupes, portent une véritable dévastation par la quantité immodérée de nourriture qu'ils consomment, non-seulement pour leur subsistance, mais pour satisfaire une manie de destruction.

» Ces bandes de pillards se font entendre de fort loin quand, réunies avant le coucher du soleil, elles cherchent leur dernier repas. Ces cris avertissent le colon, qui alors se met en mesure d'écarter ces hôtes destructeurs de son champ nouvellement ensemencé, où il ne resterait en peu d'instans aucun vestige de graines. »

» De jeunes pousses de plantes diverses, de tendres bourgeons, des fruits, des graines et des amandes, qu'ils parviennent adroitement à dégarnir de leurs tégumens ligneux, sont les alimens dont, à l'état de liberté, les perroquets font usage. Nous savons que, captifs, ils mangent à peu près tous ceux qu'on leur présente, et l'on a remarqué que certaines substances, comme le persil, par exemple, dont l'action est insensible pour la plupart des animaux, sont pour les perroquets un poison mortel. »

ARTS ET MÉTIERS.

LE SERRURIER,

par M. Paulin Désormeaux.

On peut aisément s'expliquer l'antique origine des serrures. Leur histoire se rattache intimement à celle de la propriété, et leur emploi date du jour où les premières notions du mien et du tien furent établies parmi les hommes.

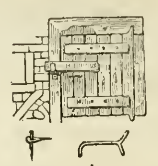
Ce n'était pas tout d'avoir une demeure pour renfermer la hache, l'arc, le filet, les lignes, et, avec eux, les produits de la chasse ou de la pêche; il fallait mettre ces richesses à l'abri des usurpations d'un voisin toujours disposé à s'en emparer. Avant tout, ce fut une lourde pierre qu'on roula devant l'entrée de la grotte ou de la cabane; mais ce moyen incommode n'offrait point assez de garanties, et ne pouvait d'ailleurs convenir qu'aux plus forts.

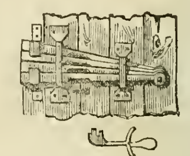
Fermer la porte en dedans, lorsqu'on était rentré, fut une chose aisée : une barre mise en travers, une cheville plantée en terre, remplirent à peu près l'office de nos verroux actuels. Mais le plus important et le plus difficile restait à inventer : clore solidement la cabane que l'on quittait, de telle sorte qu'au retour le propriétaire pût l'ouvrir par des moyens connus de lui seul.

Le bois servit aux premières constructions de ce genre. Rien de moins compliqué : un loquet de grande dimension, tombant à l'intérieur dans un crochet fixé contre le mur, et, pour soulever ce loquet, un morceau de bois qu'on introduisait du dehors, au moyen d'un trou pratiqué à cet effet. Croirait-on que ce moyen de fermeture soit parvenu peu à peu à un degré de perfectionnement tel qu'un adroit serrurier de nos jours serait bien embarrassé, avec tous ses outils, s'il était appelé à remuer le simple loquet de ce temps-là.

Quelques serrures égyptiennes, retrouvées dans les tombeaux, donnent une idée de ces produits de l'art dans son enfance, tel qu'il est encore au reste chez plusieurs peuplades de l'Afrique, de la Polynésie, chez des Arabes dont la civilisation est cependant plus avancée, et même, au nord de l'Europe, dans la Laponie, d'où un voyageur en a dernièrement rapporté un curieux spécimen.

Mais les anciens ne s'étaient point arrêtés là. Au moyen d'une combinaison que l'industrie moderne a utilisée également, ils parvinrent à rendre leurs serrures de bois incrochetables. Figurez-vous, au lieu d'une seule clanche massive, comme dans la fermeture laponne, trois, quatre, plusieurs clanches, assemblées par une seule cheville, ainsi que les parois d'un éventail; minces, bien dressées et maintenues par des pentils verticaux, toujours en bois, elles vont aboutir aux deux crochets que leur présente l'huisserie et que sépare un étroit intervalle. Maintenant, pour ouvrir la porte, il faut que la clé, prenant toutes les clanches par l'entaille inférieure qu'on y a pratiquée, les réunisse sur une seule ligne horizontale dans cet entre-deux qui divise les crochets de l'huisserie. S'il demeure une clanche au-dessous ou bien au-dessus de cet espace libre, c'est un obstacle suffisant, la porte ne remuera point.





Serrures et Clés en bois.

D'un autre côté, l'emploi des métaux, du fer surtout, si malléable, si docile sous le marteau, vint donner un essor nouveau à l'art du serrurier chez les peuples de l'antiquité. L'Égypte, Rome et la Grèce nous ont laissé de précieux monumens en ce genre, mais qu'il serait trop long d'examiner ici. Comme tous les arts, celui-ci disparut ensuite au milieu des ravages de la barbarie qui vint envahir le monde.

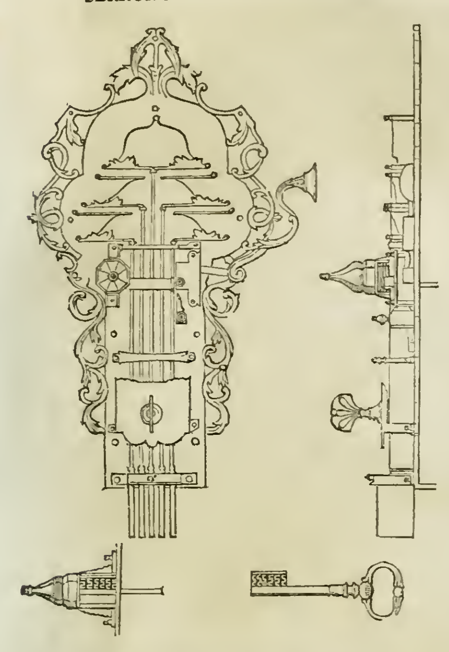
Après ce terrible bouleversement, les Français, les premiers, s'adonnèrent à la serrurerie, dont la fabrication ne fut d'abord chez eux qu'un accessoire dans les forges de l'armurier. Mais bientôt les professions se classèrent, car la division du travail est un résultat inévitable des progrès de la civilisation; et il y eut des orfèvres, des armuriers, des serruriers, des forgerons de toute espèce, avec leurs occupations distinctes. C'est, dit-on, de Constantinople et des Arabes, nos maîtres alors dans la plupart des choses d'intelligence et d'industrie, que nous vinrent les premières notions de ces arts divers; ils firent chez nous des progrès rapides, et, dès l'époque des Mérovingiens, la serrurerie avait produit des ouvrages remarquables.

Il y a entre autres une serrure qu'on raconte avoir été faite pour Pépin-le-Bref. On y voit l'application de cet axiome des ateliers qu'il faut passer par le composé avant d'arriver au simple. Avec tout son attirail de ressorts, résultat d'un long et difficile travail, cette construction vaste et compliquée offrait à peine les avantages que possèdent aujourd'hui les petites et simples machines que confectionne chaque jour et sans peine le moins habile de nos ouvriers.

Pour expliquer la marche de ce mécanisme, il faudrait une description trop étendue; pourtant le dessin ne suffit point à le faire comprendre, quoique nous donnions, outre la figure générale, une coupe prise sur toute la longueur et les détails du ressort caché que faisait jouer la clé. Dans la vue entière et de face, la serrure se présente telle qu'elle était appliquée à l'intérieur de la porte; tous les ressorts étaient à découvert; la plaque située à gauche, vers le milieu, faisait saillie. On la retrouve, dans la coupe que nous donnons à côté, avec un tube qui ressort à l'extérieur. C'est dans ce tube qu'on introduit la clé, qui va s'emmancher dans les rouages dentelés pratiqués dans le creux de cette pièce. Ainsi mise en rapport avec un secret intérieur, elle soulève les baguettes qui opéraient la fermeture, et la porte s'ouvre.

Aux époques postérieures, la serrurerie reçut, en France, de nouveaux et remarquables développemens, qui réclameront aussi quelque attention de notre part.

SERRURE DE PÉPIN-LE-BREF.



Plan général, coupe et clé réduits au cinquième.

Cette serrure se trouve, avec d'autres curiosités du même genre, chez M. Trouvé, armurier de la onzième légion, rue M. le Prince, n° 19. Son cabinet et celui de quelques autres amateurs offrent un échantillon encore imparfait de ce que devrait être un Musée des arts et métiers, présentant l'histoire de l'industrie humaine écrite dans les monumens de ses progrès successifs.

LA CHAPELLE SOUTERRAINE DE BETHLÉEM,

par **M. Frédéric Soulié.**

Or il arriva que l'empereur Auguste publia un édit pour ordonner un dénombrement de tous ceux qui étaient soumis à la puissance romaine. Chacun devait se rendre à la ville d'où sa famille tirait son origine pour s'y faire inscrire. Or Joseph et Marie étaient de la famille royale de David, ils étaient donc obligés d'aller à Bethléem où David avait pris naissance. Un si long voyage leur était bien pénible surtout pour Marie ; cependant ils obéirent l'un et l'autre à l'édit de l'empereur et partirent sans hésiter. Il était fort tard lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem. Déjà une foule de personnes y étaient venues pour se faire inscrire. Toutes les maisons étaient remplies d'étrangers, et Joseph chercha, pour lui et son épouse, une hôtellerie où ils pussent passer la nuit. Mais leur aspect misérable les fit repousser de tous. Les hôtelleries étaient pleines d'étrangers ainsi que les maisons, et aucun ne voulut se resserrer pour faire place à de si pauvres voyageurs. Ainsi, rejettés et méconnus, mais forts de l'esprit de Dieu qui les animait, Joseph et Marie se retirèrent dans une grotte qui servait d'asile aux bergers et d'étable à leurs troupeaux.

« *Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit.* »

» *Et elle enfanta son fils premier-né, et, l'ayant entouré de langes, elle le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.* » (Saint-Luc, chap. 2.)

La nuit était avancée, tout dormait à Bethléem, seulement quelques pauvres bergers se trouvaient dans les champs et veillaient à la garde de leurs troupeaux. C'était dans cette même contrée où le berger David avait fait paître ses brebis avant de devenir roi. Comme les bergers parlaient entre eux pendant la nuit obscure, une clarté brillante, qui effaça la lune et les étoiles, les environna soudainement, et un ange du Seigneur leur apparut dans toute la pompe du ciel. Les bergers épouvantés se prosternèrent, mais l'ange leur dit avec douceur : Ne craignez point et écoutez. Je vous annonce une grande joie. Cette nuit même, en la cité de David, un sauveur vous est né. Voici à quels signes vous pourrez le reconnaître. Vous trouverez un enfant environné de langes et couché dans une crèche.

Aussitôt que le messager de Dieu eut ainsi parlé, une multitude innombrable d'anges se répandit dans les airs, comme une armée éblouissante de splendeur et de lumière, et tous, avec une voix céleste et une musique divine, louèrent le seigneur et se prirent à chanter : Gloire à Dieu au plus haut des cieux : Paix sur terre aux hommes de bonne volonté.

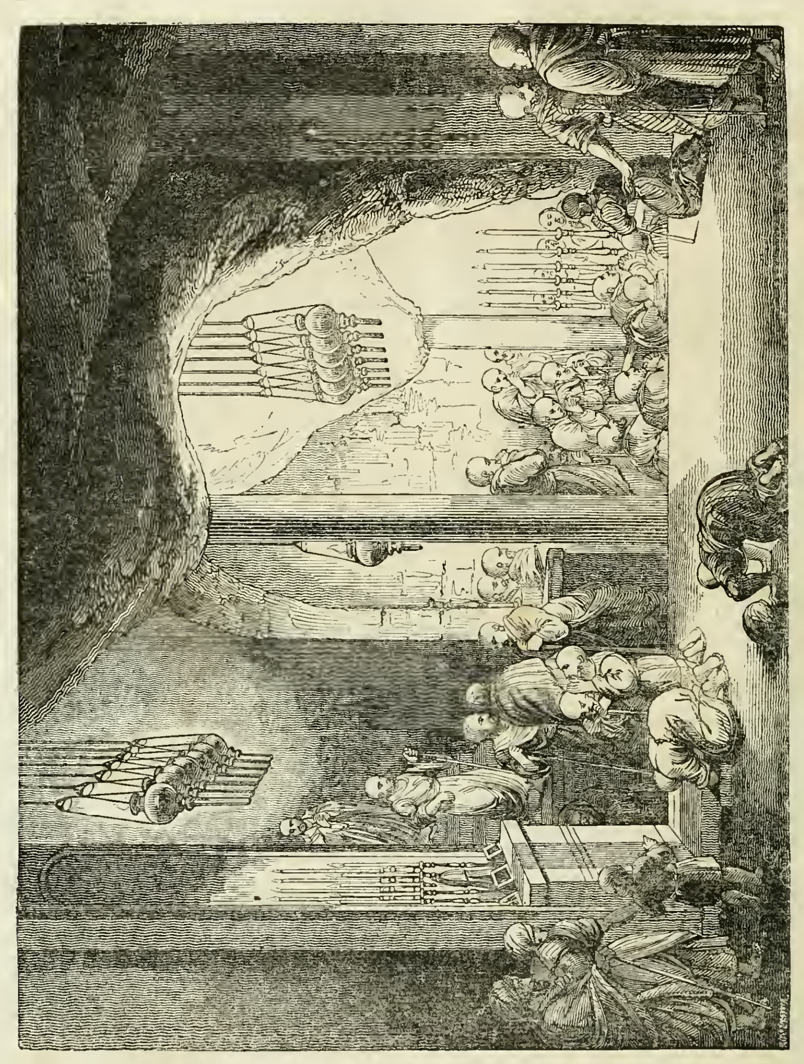
Voilà le berceau de cette religion qui gagne le monde, aujourd'hui comme autrefois, lentement mais invinciblement. A ceux qui disent qu'elle est impuissante, parce qu'elle n'est pas rapide à leur gré, on peut répondre que toute chose est vite accomplie pour celui qui a l'éternité devant lui ; et l'on appliquerait encore justement à cette conquête de Dieu le mot solennel qui explique si hautement sa justice : *patiens quia æternus*, patient parce qu'il est éternel.

326 ans plus tard, Sainte-Hélène, mère de l'empereur Constantin-le-Grand, visita les lieux saints et fit construire à cette place l'église qu'on y voit encore. Nous ne savons pas que personne ait encore fait cette remarque, que ce fût une hôtellière parvenue à la dignité impériale, qui éleva ce temple à l'enfant qui n'avait point trouvé d'asile dans une hôtellerie. Sainte-Hélène, dans sa jeunesse, avait été hôtellière en Drépane en Bithynie.

Après avoir précipité sur l'Orient la moitié des populations de l'Europe, ce lieu n'est plus aujourd'hui confié qu'à la vertueuse résignation de quelques hommes. Comme trois fleuves remontés vers leur source unique, et dont les eaux réunies et mêlées ensemble ont perdu la teinte qui les distingue dans les pays lointains où elles coulent divisées, vivent près du lieu saint, dans une parfaite union, trois communautés chrétiennes, une de latins ou catholiques, une autre de grecs, une troisième d'arméniens. Elles se sont divisées l'église de Bethléem comme le monde.

Cette église est faite en forme de croix ; la longue nef, ou plutôt le pied de la croix, est orné de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien, de marbre blanc et d'une seule pièce. Cette partie de l'église, séparée du reste par un mur, appartient à la communion chrétienne des arméniens. Après ce mur et après avoir monté trois marches, on voit le cœur ou si l'on veut le sommet de la croix. Là se trouve sur le pavé une étoile en marbre perpendiculairement audessus de l'endroit de l'église souterraine où est marquée la place où naquit Notre Seigneur, et qu'on dit être correspondante à celle où s'arrêta l'étoile qui guida les Mages à l'adoration du Christ. Ce chœur ainsi que les deux nefs formées par la traverse de la croix appartiennent à la communion grecque.

C'est dans ces deux nefs que se trouvent les deux escaliers qui conduisent à l'église souterraine de la crèche qui



Chapelle souterraine de Bethléem.

est réservée aux Latins et dont nous donnons une image à nos lecteurs. Comme on voit, elle est taillée dans le roc. L'autel qui est sur le premier plan, à gauche de cette gravure, est le lieu où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes; plus loin, après avoir passé l'un des escaliers qui montent à l'église supérieure, on trouve à droite la crèche où fut posé le dieu qui venait de naître. C'est du côté vers lequel sont prosternés tous les assistans que se trouve un bloc de marbre blanc, creusé en forme de berceau, qui marque l'endroit précis où était placée la crèche. En face de cette crèche, cet autel où deux hommes paraissent appuyés et devant lequel brûlent une seule lampe et un cierge, cet autel est la place où la Vierge offrit l'enfant Jésus à l'adoration des Mages. Cette église ne prend aucun jour du dehors et est éclairée par la lumière de trente-deux lampes envoyées par différens princes chrétiens; la plus magnifique est un présent de Louis XIII.

De nos jours, trois Français célèbres ont visité ce saint lieu. M. de Volney voyageur statistique et philosophe qui n'a voulu voir que du marbre et du ciment dans ce temple si prodigieusement debout parmi des peuples ennemis de notre foi et qui n'en a mesuré la hauteur qu'avec le mètre mathématique décrété par la Convention. Après lui, M. de Châteaubriand qui ne veut plus prêter sa plume qu'aux combats qu'il croit devoir au triomphe de la légitimité, et M. de Lamartine, dont un grand malheur a consacré le pélerinage et dont nous eussions fait entendre la voix si elle ne sanglotait encore sur le cercueil de sa fille morte.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Portrait de Luther, d'après Holbein.

BIOGRAPHIE.

MARTIN LUTHER.

C'est du sein d'un cloître que Luther entreprit la réforme du catholicisme. Né le 10 novembre 1483, à Eisleben, petite ville de la Saxe, il entra de bonne heure dans l'ordre des Augustins. Sa première éducation, au milieu de ces moines mendians, le zèle avec lequel il se livra d'abord à l'étude des subtilités de la philosophie scolastique, et sa nomination à la chaire de théologie dans l'université de Wittemberg : d'abord, tout en lui semblait promettre un fidèle et zélé défenseur à la religion qu'il devait au contraire si rudement ébranler.

Quelques écrivains ont attribué, peut-être sans fondement, à une jalousie monastique l'acte qui révéla son opposition aux doctrines du saint-siége. Un moine dominicain, Jean Tetzel, vint, vers 1517, prêcher en Allemagne les indulgences de Léon X, et les vendre publiquement pour la rémission de tous les péchés. Le professeur de Wittemberg y trouva un sujet de censures solennelles, qu'il développa dans quatre-vingt-quinze propositions, enseignées dans ses écoles.

Son éloquence hardie électrisa le peuple de l'Allemagne, d'ailleurs disposé à secouer un joug qui lui pesait; et le bruit de cette querelle, en s'agrandissant, arriva jusqu'aux oreilles de Léon X, pape âgé, indolent et paisible, qui aurait laissé la chose s'assoupir d'elle-même, sans les admonestations de l'empereur Maximilien. Luther fut mandé à la diète d'Augsbourg, et sommé de se justifier devant le légat du pape. Ce légat était le cardinal Caietan, ennemi personnel du réformateur, qu'il traita avec arrogance, sans obtenir sa soumission.

L'envoi d'un nouveau légat, Miltitz, avec des instructions plus conciliantes, aurait étouffé l'hérésie, du moins momentanément, sans le zèle peut-être trop violent de quelques partisans de Rome. Luther avait cédé aux offres de paix; il avait promis de se taire sur la question des indulgences, à condition que ses adversaires ne prendraient point non plus la parole, lorsqu'un docteur, nommé Eckius, emporté par son ardeur, provoqua le professeur de Wittemberg à soutenir publiquement une discussion, contre lui, dans le château de Pleissenbourg. La suprématie du pontife romain fut la thèse de leur controverse, à la suite de laquelle les arbitres choisis s'abstinrent de prononcer en faveur de l'un ou de l'autre.

Cette indécision était un triomphe pour le réformateur; Eckius le fit sentir à Rome. Secondé par Caietan et les dominicains, il obtint du pape une bulle, émise le 15 juin 1520, qui condamna au feu les écrits de Luther, en y signalant quarante et une hérésies, et le somma, sous peine d'excommunication, de confesser ses erreurs dans l'espace de soixante jours, et de se livrer à la merci du saint-siége,

Luther répondit par un acte de vigueur. Un bûcher fut érigé en dehors des murs de Wittemberg; et là, non-seulement la bulle fut livrée aux flammes, mais avec elle tout le code de la jurisprudence romaine : la guerre ne devait plus finir.

Luther n'avait point cessé jusqu'alors de protester de son attachement à l'église catholique; seulement il refusait une entière obéissance au pape, dont il voulait renvoyer les actes devant un concile général. Mais, une fois entré dans cette carrière, il ne pouvait plus s'arrêter, soutenu d'ailleurs, comme il l'était, par un caractère opiniâtre et par une conviction absolue et irrévocable.

En 1521, une diète fut assemblée, le 17 avril, à Worms, où Luther se rendit avec un sauf-conduit de Charles-Quint, qui occupait alors le trône de Maximilien. Sous le poids de l'excommunication qu'il avait encourue, il se défendit, sans blesser ses juges par excès d'arrogance, mais sans abandonner un seul des principes qui faisaient sa foi. Ses amis étaient en petit nombre, et ses ennemis tout puissans. Pourtant, malgré les efforts du parti papal, il dut la vie à la sagesse de l'empereur, qui refusa d'imiter ce qu'un siècle avant on avait fait au concile de Constance, dont la conclusion fut le supplice de Jean Huss.

Luther quitta la diète sans être inquiété; mais, à quelque distance, des hommes armés le surprirent, l'arrêtèrent et le conduisirent au château solitaire de Wartenbourg, où la prévoyance de ses protecteurs crut nécessaire de le mettre pour quelque temps à l'abri des entreprises hostiles de ses ennemis. Pendant ce temps, parut l'édit de Worms qui dénonça et excommunia, comme coupables de schisme et d'hérésie, lui, ses adhérens, et ceux qui les protégeaient; et, d'un autre côté, ses disciples, dirigés par Carlostadt, homme plein de savoir et de ferveur, proclamèrent dans Wittemberg quelques-uns des premiers principes de la réforme.

Après une retraite de dix mois, Luther reparut à Wittemberg. Ses premiers actes eurent pour but de réprimer quelques-unes des violences de ses partisans, qui s'acharnaient surtout contre les images dont les églises étaient ornées. Dès ce moment, il sembla tout ensemble animé de la volonté d'accomplir ses projets de réforme, et du désir d'en résumer l'œuvre tout entière en lui seul. Ses jours furent sans cesse marqués par de nouvelles attaques contre la discipline romaine, et par des luttes intestines ; son altière domination heurtait sans cesse l'esprit d'indépendance de ses disciples, qui dépassèrent sur beaucoup de points les limites qu'il avait fixées.

En 1525, il se maria, lui, moine, avec une religieuse, consacrant ainsi, par un acte solennel, un des principes qu'il professait. Plus tard, il se sépara de Zwingli, de Carlostadt, d'Oecolampade et de quelques autres réformateurs, sur le mystère de la transsubstantiation du pain et du vin. Cette question donna lieu à de véhémentes querelles, dont le parti catholique profita avec empressement et qui ne furent point apaisées par une conférence, opérée à Marpurg, en 1529, sous les auspices de Philippe, Landgrave de Hesse.

Ce ne fut qu'en 1530, à la célèbre diète d'Augsbourg, et avec la protection de Charles-Quint, que fut rendue l'espèce de décret solennel qui devint comme le régulateur de la foi des protestans. Luther n'assista point à cette diète; mais, pendant sa durée, il entretint avec Mélanchton une correspondance suivie, dans laquelle son caractère impétueux et absolu ne se lassa point de gourmander l'esprit temporisateur et conciliant de son ami. Toutefois, la fameuse confession d'Augsbourg eut pour base dix-sept articles, précédemment arrêtés par Luther.

A dater de cette crise définitive, le protestantisme eut un établissement solide en Allemagne, et la réformation perdit de son caractère religieux et théologique pour prendre un caractère plus politique. Si nous écrivions son histoire, nous parlerions des guerres longues et cruelles qui précédèrent et suivirent la diète d'Augsbourg, mais il ne s'agit ici que d'un homme. Il survécut seize ans à cet événement qui constata son triomphe, et lorsqu'en 1546, il mourut paisiblement, on convoquait le concile de Trente, dernier et impuissant effort de l'église de Rome contre la réforme.

ART MILITAIRE.

ARMES A FEU PORTATIVES,

par M. Alexandre Teulet.

On pourrait définir aujourd'hui les armes à feu portatives des armes, composées principalement d'un tube de métal, d'une platine et d'un fût, dont l'objet est, avec le concours de la poudre et d'une balle, de frapper un but à une certaine distance Mais la première partie de cette définition ne peut guère s'appliquer aux premières armes à feu portatives qui, au moment de leur invention, vers le milieu du quatorzième siècle, se nommaient *canons à main*, et se composaient tout simplement d'un tube de fer percé d'une lumière, sans fût ni batterie.

Afin qu'en fesant usage de ces armes on ne fût point blessé par le recul, dès le principe on leur ajouta en-dessous, un peu plus bas que le milieu, un espèce de croc fondu avec la pièce, et destiné à servir de point d'arrêt, lorsque, pour tirer, on les appuyait sur un baton de bois, ou de métal, en forme d'arc boutant; de là le nom d'*arquebuses à croc*, qui paraît avoir remplacé celui de canons à main.

Le plus ordinairement l'arquebuse à croc fut l'arme des fantassins, elle avait de quatre à cinq pieds de long, et pesait de 50 à 100 livres, les plus lourdes ne servaient que sur les remparts; mais le dessin qui accompagne notre article, et qui est copié scrupuleusement sur un manuscrit contemporain, prouve que les cavaliers en portaient aussi quelquefois.



La branche de fer, fixée sur le devant de la selle, mais de manière à pouvoir prendre toutes sortes d'inclinaisons, leur servait pour appuyer leur arquebuse, qui, plus courte et plus légère que celle de l'infanterie, se rapproche assez de l'arme que l'on nomma plus tard *poitrinal*, et dont nous parlerons tout à l'heure : l'une et l'autre se tiraient à l'aide d'un boute-feu

Ce fut pour placer commodément ce boute-feu, et pour rendre en même temps l'usage de l'arme plus facile, son tir plus juste et plus prompt, qu'on lui adapta un fût qui permit de l'appuyer à l'épaule, et une platine pour porter le boute-feu et l'approcher de l'amorce. On eut ainsi l'*arquebuse à mèche*, dont plusieurs peuples de l'Orient se servent encore aujourd'hui.

Le mécanisme de cette arme est extrêmement simple: sa platine portait, vers son extrémité inférieure, un chien, nommé *serpentin*, à cause de sa forme, entre les mâchoires duquel s'assujétissait une mèche. En pressant avec la main une longue détente, on faisait jouer une espèce de bascule intérieure qui abaissait le serpentin, garni de sa mèche allumée, sur le bassinet, où il mettait le feu à l'amorce. Comme cette arquebuse était encore presque aussi pesante que l'arquebuse à croc, le fantassin qui en était armé portait en même temps un bâton ferré par le bas pour le fixer en terre, et garni par le haut d'une fourchette ou béquille sur laquelle il appuyait son arme pour ajuster.

L'arquebuse à mèche resta pendant long-temps l'arme ordinaire d'une partie de l'infanterie, seulement après en avoir diminué le poids, on lui donna le nom de *mousquet;* et le mousquet à mèche était encore en usage dans les armées de Louis XIII.



Mousquetaire sous Louis XIII.

L'espèce de ceinture que ce fantassin porte en sautoir tenait à la portée de sa main des cartouches toutes préparées.

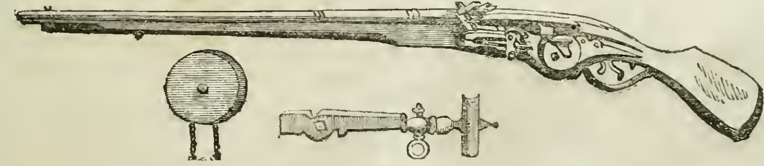
Les arquebuses, et plus tard les mousquets à mèche, furent presque toujours préférés, pour l'armement général des troupes, aux *arquebuses à rouet*, qui présentaient de grands avantages, mais dont le système était beaucoup plus compliqué, et par conséquent beaucoup plus dispendieux.

Voici en quoi consistait le mécanisme de l'arquebuse à rouet, dont l'invention semble remonter au règne de François Ier. Une roue d'acier cannelée était fixée contre la platine au moyen d'un essieu, dont l'un des bouts pénétrait dans l'intérieur de la batterie, tandis que l'autre bout, de forme carrée, ressortait de quelques lignes. Vers le milieu de cet essieu était attachée une chaînette dont l'autre extrémité s'accrochait à un ressort, qu'elle tendait fortement lorsqu'on la diminuait de longueur en la roulant autour de l'essieu. L'on se servait à cet effet d'une clef que l'on tournait de gauche à droite. Le ressort une fois tendu, une branche d'acier, qui s'adaptait dans une coche, le maintenait dans cette position. On poussait alors une petite lame de cuivre, qui découvrait le bassinet, au milieu duquel passait la roue; puis abaissant le chien, qui tenait dans ses mâchoires non plus une mèche mais une pierre de composition, nommée pierre de mine, on le mettait en contact avec la roue et l'amorce. Pour tirer, on appuyait sur la détente; le ressort, en se débandant, raidissait la chaîne, et imprimait à la roue un mouvement rapide. Le frottement faisait jaillir des étincelles, et l'amorce s'enflammait immédiatement. La figure ci-dessous rendra cette description facile à comprendre.

Le desir de faire des armes à feu très-portatives conduisit à l'invention des pistolets, qui parurent vers le milieu du seizième siècle. Les premiers furent, dit-on, fabriqués à Pistoie en Toscane, d'où leur est venu leur nom. Ils étaient à rouet et leurs canons avaient environ un pied de longueur. Les Allemands s'en servirent d'abord, et les introduisirent en France. Aussi, sous Henri II, les Reîtres, fantassins allemands qui en portaient, étaient appelés *Pistoliers*.

Le poitrinal ou pétrinal était une autre espèce d'arme de la même époque dont le nom et l'usage se sont entièrement perdus. « C'est, disent les auteurs contemporains, un instrument entre les arquebuses et les pistoles, mais de plus » gros calibre que ces derniers, qui, par sa pesanteur, est » porté à un large baudrier et appuyé sur la poitrine de ce- » lui qui le porte quand il veut tirer; pour ce a-t-il nom. » Il est fait mention de cette arme dans une relation du siége de Rouen par Henri IV en 1592.

Ce fut sous Charles IX que M. de Strozzi, colonel général de l'infanterie française, substitua dans les armées l'usage général du mousquet à celui de l'arquebuse, mais ce ne fut que sous Louis XIV qu'on abandonna les platines à mèche et à rouet pour les batteries à silex et que l'on remplaça les mousquets par les fusils armés de baïonnettes.



Arquebuse à rouet avec sa clef.

ÉCONOMIE RURALE.

RACES BOVINES DE L'ANGLETERRE.

Après le cheval, le bœuf occupe un des premiers rangs parmi les animaux que l'homme a façonnés à son service. Dans presque tous les pays, on l'abandonne à la merci du sol et du climat, sans s'inquiéter des améliorations que des soins bien entendus pourraient en obtenir.

En Angleterre seulement, où la civilisation se montre toujours sous une forme si rationnelle, on s'est occupé sérieusement, et depuis longues années, de cet objet. A ceux qu'on élevait pour la boucherie, on a appliqué d'autres soins qu'à ceux qui étaient réservés pour la charrue, et les vaches laitières n'ont pas été soumises au même régime que celles auxquelles on demandait surtout une abondante reproduction de veaux et de génisses. Les variétés de cette famille

sont nombreuses, et dans chacune l'expérience et l'observation ont fait découvrir des qualités particulières qui la rendent propre à tel ou tel usage de préférence à tel autre. Dès lors on s'est attaché surtout à développer chez une espèce déterminée ses propriétés dominantes.

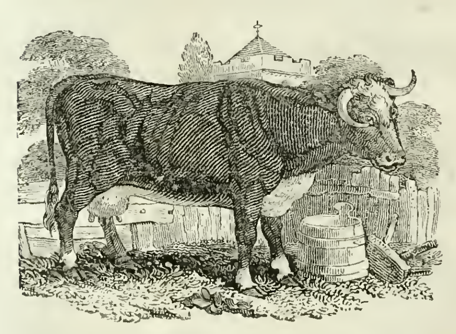
Il serait trop long d'entrer dans une minutieuse description de toutes les races que l'agronome anglais distingue avec précision, et utilise avec sagacité. Nous nous bornerons à dire qu'il les classe en quatre grandes espèces, d'après la nature des cornes.

L'espèce qui convient surtout à la boucherie est celle qui est privée de cornes, et dont la variété le plus répandue et le plus estimée porte le nom de *race de Galloway*. Sa patrie de prédilection est l'Écosse, d'où souvent les bœufs sont envoyés directement à Smithfield, le marché de Londres, sur lequel ils sont très-recherchés, malgré la distance de quatre cents milles qu'ils ont parcourue avant d'y arriver. On reconnaît le bœuf de Galloway à son dos large et droit, presque nivelé de la tête à la queue, à l'ampleur mollement arrondie de son corps, à ses jambes courtes, à sa tête, où brillent deux yeux bien remplis quoique peu saillans, enfin à ses oreilles larges et rudes.

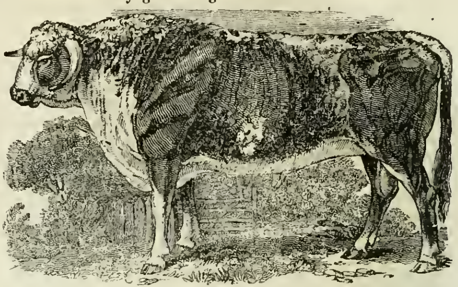
Parmi les races munies de cornes, celle du *Lancashire* se distingue par la longueur des siennes, par la contexture solide et l'épaisseur de la peau, par l'abondance du poil, par la grandeur des sabots et par un cou épais et raccourci. Quoique sa couleur varie plus que celle des autres races, on remarque presque toujours une raie blanche sur son dos.



L'espèce aux petites cornes, qu'on appelle aussi la *race hollandaise* ou de *Holstein*, est connue sous une quantité de noms qui lui viennent des districts où elle habite. La variété du *Teeswater* est la plus estimée et se rencontre sur les bords de la Tees, dans le comté de York, où l'on admire ses formes bien proportionnées. Ce qui fait rechercher les vaches de cette espèce, c'est l'abondance de leur lait.



Quant aux bœufs, ils fournissent l'approvisionnement des vaisseaux de la compagnie des Indes. Cette viande est recherchée de préférence pour cet usage, parce qu'étant plus épaisse, elle conserve mieux son jus et sa saveur pendant la durée d'un voyage de long cours.



Culley, dont les écrits sont une autorité en pareille matière, observe que la race aux longues cornes est préférable, en ce que sa chair est de meilleure qualité, en ce que son lait est plus riche en substance, en ce que, sous un même volume, elle donne un poids plus considérable ; mais il préfère la race hollandaise sous le rapport de l'abondance des produits. Le bétail du Lancashire est plus long à élever, et atteint difficilement la grosseur de son rival : celui-ci donne une plus grande quantité de lait, de chair et de graisse.

La dernière catégorie est celle des cornes de moyenne taille, qui comprend les *races* du *Devonshire*, du *Sussex* et du *Herefordshire*. Cette race est celle que l'on préfère pour le trait ; elle est la plus active et la plus robuste. Sa couleur rouge, exempte de tout mélange dans l'animal de pure race, une queue étroite et bien plantée, un poil clairsemé, une tête étroite et des cornes médiocres, recourbées en avant, peuvent être désignés comme ses caractères les plus faciles à saisir. La variété du Devonshire est fort recherchée des bouchers sur le marché de Smithfield.

LA DISCIPLINE,

(Fragment inédit des *Veillées de la Grange*)

par Michel Raymond.

. . . .

— Sur cette question, mes amis, repartit Prosper Millcret, il y a du pour et du contre. Permettez-moi de vous répondre par un de mes souvenirs.

C'était en 1825, vers le milieu de novembre : la date ne s'effacera pas de ma mémoire. Afin de régler quelques intérêts de patrimoine et d'avenir, le colonel m'avait accordé la permission de séjourner un mois à Paris ; mais je n'attendis pas l'expiration de ce congé pour reprendre gaiement la route de Lunéville, où mon régiment se trouvait alors en garnison. Libre des soucis que donnent aux soldats les affaires dont le papier timbré se mêle, et que l'on ne tranche pas avec le sabre, j'apportais à nombre de mes camarades des nouvelles d'amis, des cadeaux de parens, et aussi, j'imagine, des lettres d'amour, car ils m'avaient chargé de commissions bien diverses, ainsi que la chose est d'usage entre hussards. Je fis donc mes quatre-vingt-dix lieues sans me permettre d'autre halte dans les auberges de la route que pour le temps de repos strictement nécessaire à la santé de mon cheval. La nuit tombait, lorsque je me vis à portée de carabine des faubourgs. Mon impatience d'arriver à la caserne redoublait à l'aspect des clochers et des lumières de la ville, qui se montraient dans les arbres de l'avenue, et se réfléchissaient avec leur éclat et leur obscurité dans les eaux paisibles de la Meurthe. Il faisait un temps magni-

fique pour la saison; et, malgré la préoccupation de ces châteaux en Espagne qui tiennent fidèle compagnie à l'imagination d'un jeune militaire, je m'étonnai du calme que présentaient les abords de la ville : à peine s'il était huit heures. Nous nous trouvions en outre à la Saint-Martin, jour communément férié par les ouvriers des filatures, qui viennent en foule de Blainville-la-Grande, de Saint-Maur et de Jolivet. A pareil jour, par une telle soirée, les cabarets sont pleins; on danse jusqu'après minuit : la garnison est de la fête; les belles Lorraines sont dans leurs atours du dimanche. J'en étais donc aux conjectures, lorsqu'en débouchant par la grand'rue, je fus salué d'un *qui vive!* La garde nationale sous les armes faisait des patrouilles. En entrant au corps-de-garde, je trouvai le colonel de notre régiment, qui s'entretenait à voix basse avec le chef de poste. Le colonel vint à moi, salua ces messieurs, et nous sortîmes.

— Vous arrivez fort à propos, me dit-il; rendez-vous à la caserne. Vous êtes brigadier.

— Merci, mon colonel.

— Entendez-vous avec l'adjudant-major. Vous apprendrez des merveilles. Votre ami, Frédéric Morand, vient de nous mettre une ridicule affaire sur les bras. Il n'en sait pas faire d'autres; j'aurais dû vingt fois le chasser du régiment. Allez.

L'expression de ressentiment qui se manifestait dans les paroles du colonel me frappa. C'était, dans toute la générosité de l'expression, un homme de cœur : il comprenait le soldat, et savait à propos tempérer la rigueur des règles disciplinaires par un mot de franchise et de cordialité. Je l'ai regretté comme on regrette un père, bien que, par cela seul que l'on m'eût recommandé à lui, sa sévérité se soit plus exercée envers moi qu'envers tout autre. Aussi, je me trouvai de bonne heure dans la nécessité de me protéger moi-même par ma propre conduite, et je n'en fis que plus rapidement mon chemin. Les formes un peu rudes de la partialité du colonel à mon égard ne m'attirèrent pas de jaloux : je le compris seul et j'en fus reconnaissant.

Mais il ne s'agit pas de moi, et ces détails sont oiseux.

Tout en me rendant avec promptitude chez l'adjudant-major, je m'inquiétai mentalement des frasques nouvelles de Frédéric Morand. Ce Frédéric était un bon diable, ardent, gai, prompt comme la poudre. Toutefois, sous cette enveloppe superficielle, je n'avais pas été sans deviner qu'une secrète amertume rongeait ce simple hussard, capable d'être quelque chose de mieux. On pénètre les gens qui nous devinent; à ce titre, il m'accordait de l'amitié. Enlevé par la conscription au métier de typographe qu'il exerçait à Paris, il avait une certaine éducation, et se montrait bien résolu de monter de grade en grade. Sa figure était de celles qu'on remarque tout de suite, car elles étincellent d'intrépidité; mais, comme tous les Parisiens, la langue et la bonne envie de n'être pas meilleur que les autres le compromettaient sans cesse. Il tenait tête à tout le monde, critiquait les hommes et les choses, prêchait la résistance à tort et à travers, faisait rire la chambrée par des quolibets sur l'état-major, et vingt fois, à la veille de sortir de la foule, un coup de tête l'y replongeait. On aurait cru que c'était un parti pris.

A Paris, tout récemment, j'avais vu sa mère, pauvre brodeuse abandonnée par un mari sans conduite, digne et honnête femme, qui tenait un petit atelier dans une mansarde de la rue Saint-Denis. Elle m'avait embrassé pour son fils en recevant une montre d'argent, dont Frédéric s'était fait un devoir d'économiser le prix sur sa paie. Une jolie blonde, qui se trouvait là, parut prendre un intérêt personnel aux éloges que je faisais de mon camarade : je vis tomber une larme sur son métier de broderie, dont le travail n'avançait guère pendant ma visite, bien que la discrète enfant ne levât pas un seul instant les yeux, et ne cessât de couper à chaque instant de grandes aiguillées de soie. D'ingénus soupirs, un air de rêverie, un regard de reconnaissance m'en dirent assez. Je me tins pour averti qu'il fallait être sur la réserve, et je ne fis pas la moindre allusion aux amourettes de Frédéric à Lunéville.



En arrivant à la caserne, je trouvai l'adjudant-major; il me mit au fait.

La plus mince querelle de cabaret avait dégénéré en bagarre entre les bourgeois et la garnison. Une simple servante, de la plus grande beauté, devenue la maîtresse en titre d'un riche aubergiste de Lunéville, venait d'être battue par son maître, et chassée du comptoir de l'hôtellerie. On ne l'appelait que la belle Francine. Les assiduités de Frédéric auprès d'elle amenèrent ce premier scandale. Notre hussard, excité par les sanglots de cette créature, donna sur les oreilles au brutal, qui préféra des coups certains aux risques d'une partie de sabre. Jusque-là, sauf quelques murmures des amis du battu, on s'inquiéta peu de l'esclandre. Mais, à propos de la Saint-Martin, qui mettait la ville et les environs sur pieds, Frédéric s'avisa de vouloir narguer le rival qu'il avait déjà souffleté. Il conduisit Francine dans un bal qui se tenait chez son ancien amant. Cet homme, exaspéré par les propos goguenards des soldats, voulut mettre Francine à la porte. On s'entremit pour gâter le tout; puis, des paroles, on en vint aux violences. Les hussards accoururent pour soutenir leur camarade; les bourgeois vinrent au secours de l'aubergiste : les sabres furent tirés. On jeta des meubles par les fenêtres. Le commissaire déploya son écharpe; la garde nationale, appelée par les tambours, se présenta pour calmer l'effervescence. Les récalcitrans s'étaient barricadés dans le bal : on enfonça la porte. Frédéric brisa une bouteille sur la tête du commissaire, et précipita le lieutenant de la garde nationale dans les escaliers : ses amis le secondèrent. La collision prit alors un caractère décisif; le tocsin appela les paysans : tout fut sur pied en un clin d'œil. On refoula les hussards dans leur caserne, où l'on voulut mettre le feu; les carabines allaient jouer leur rôle, et, sans la promptitude et l'énergie de notre colonel, la ville devenait le théâtre d'une lutte à mort. Il se jeta dans la foule, arrêta Frédéric lui-même, et consigna les hussards dans leur

caserne. Alors on fit évacuer les cabarets, et de nombreuses patrouilles rétablirent la tranquillité dans la ville.

Frédéric devait passer devant un conseil de guerre.

Ce soir-là, sur quelques indices, et par les propos de la chambrée, je compris que les soldats, furieux d'ailleurs contre les bourgeois de Lunéville, préméditaient de faire évader Frédéric. Il était aimé, et les têtes étaient exaltées par la rancune. On se cacha de moi; je ne devinai pas les moyens du complot; et, dans le fond, je souhaitai qu'il pût réussir.

Toutefois, je me fis conduire au cachot du coupable.

Frédéric vint à moi vivement; puis, à l'aspect des insignes de mon nouveau grade, il s'arrêta, et me fit le salut militaire.

— Frédéric, lui dis-je avec vivacité, il paraît que vos affaires vont mal; mais que vous espérez faire faux-bond à la discipline.

Il tressaillit et me regarda d'un air singulier.

— Qui diable a pu vous conter la chose? mon brigadier.

— Est-ce vrai?

— C'est vrai, me dit-il en baissant la tête. Mais je n'avais confié le projet à personne; mon camarade ne peut vous en avoir averti, car nous nous étions juré sur l'honneur, tous les deux, d'agir de la sorte, l'un pour l'autre, dans le cas d'une punition qui tendrait à nous dégrader vis-à-vis du régiment.

Évidemment, dans cette réponse, il y avait la révélation involontaire d'une toute autre pensée que celle d'une évasion prochaine par le moyen du complot de la caserne; projet dont Frédéric (je le vis bien) ne savait pas le premier mot.

Ce mystère m'intrigua beaucoup; je jugeai prudent de profiter de ce qu'il me croyait instruit. Je me sentais inquiet de son air sombre.

— Si tu savais te conduire, lui dis-je, tu ne courrais pas le risque de la dégradation.

— Dites plutôt si l'on savait nous conduire, répondit-il vivement. Par exemple, vous, mon sous-officier, et qui ne l'êtes que depuis mon arrestation (du moins à ce qu'il me semble, et quoique vous soyez cependant un bon diable), est-ce que vous n'auriez pas fait de moi tout ce que l'on peut faire d'un homme? Je suppose qu'il vous eût pris l'idée de m'empêcher de faire des miennes: — Frédéric (que vous m'auriez dit), si tu te grises, si tu te bats, s'il me revient quelque histoire sur ton compte, je ne te parle pas de toute la semaine, parce que je n'aime pas les tapageurs et les ribotteurs. — Suffit, mon brigadier (que j'aurais dit à mon tour), on mettra du bouillon de grenouille dans la piquette! et ça n'eût pas fait un pli.... Mais bah! ils sont là un tas de je ne sais quoi, venus de je ne sais où, qui n'étaient pas seulement capables de mener des chevaux à l'abreuvoir, et qui se mêlent de commander à des hommes! Ut! je n'en veux plus!

— Aussi tu préfères le boulet à la désertion.

— Déserter! mon brigadier, déserter! moi!... Allons donc, vous ne croyez pas ce que vous dites. Le boulet!... Ah bien!... Celui de l'ennemi, d'accord; et ce ne serait pas de refus pour le moment; mais celui de l'état, merci! je n'en mangerai pas. J'ai quelque part, voyez-vous, un morceau plus facile à digérer, que je garde pour la bonne bouche; et Frédéric aura tourné de l'œil avant de se mettre à ramer des poids de fer, comme un drôle qui n'a pas d'ame. Le boulet!!!

A l'amertume de sa parole, à son geste, je compris clairement qu'il y avait du suicide sous jeu.

Je lui pris la main.

— Causons d'amitié: je t'ai toujours donné de bons conseils, mon vieux.

— Toujours, brigadier; vous êtes l'ami du soldat; vous ferez même un beau chemin, car vous voilà lancé, et tant mieux; vous aurez pour vous l'opinion du régiment. Il faut qu'il y ait autre chose, croyez-moi, que l'étoffe d'un officier sous l'uniforme d'un officier, parce que, avec une épaulette et le premier sot venu, on ne fait que de la drogue. De vieilles ganaches, qui n ont pas la science du métier, des criquets de l'école, qui ne savent pas manier le soldat, voilà notre lot. Je n'ai pas besoin de vous nommer les masques. Le soldat, voyez-vous, a besoin d'obéir à un ami, à un homme qui ait un peu d'intelligence dans les entrailles; l'obéissance en est meilleure et plus légère. On se ferait hacher pour un bon enfant qui aurait de la tête. Le dévouement c'est l'ame d'une armée. Le petit caporal comprenait la chose. D'où voulez-vous qu'il nous vienne, ce dévouement, pour des sabreurs qui n'ont pas de cervelle, pour des gamins qui font les fendans? Le subordonné juge vite et bien. Écoutez les propos des chambrées; ils peuvent servir de guide à l'état-major. A un liard près, on y sait le prix d'un homme Le moindre chef qui ne vaut rien démoralise une compagnie tout entière plus vite que la bravoure et la mitraille de l'ennemi. C'est une honte de se sentir à la merci d'une mâchoire ou d'un singe savant, qui prend en grippe les gens de cœur, et qui les embête à satiété, sous le prétexte de la discipline. La discipline! c'est un excellent prétexte pour couvrir une foule de lâchetés. La conduite de ceux à qui on en veut n'est jamais bonne; il y a toujours à reprendre dans leur tenue. Est-ce que vous croyez à l'insubordination? Alors, pour s'étourdir sur la rage d'être le jouet d'un imbécile, on prend sa revanche au cabaret, où du moins l'on commande une heure ou deux, et, chez les demoiselles, que l'on fait valeter d'un geste. L'ivrognerie et le bastringue, brigadier, il n'y a plus que ça pour consoler les têtes de fer que la discipline relègue au dernier rang, et qui se sont aperçus que dans leurs balles de bambocheurs il y avait plus de cervelle que dans les cruches de leurs officiers.

— Mais à quoi te sert donc l'intelligence, Frédéric?

— A rien, mon brigadier... Je me trompe! à lutter sans espoir de vaincre contre la haine et l'envie d'un sot, qui a tout juste l'instinct de comprendre que j'ai cent fois plus d'autorité que lui sur mes camarades; et ceci est un fait! S'ils sont ennuyés, je les égaie; s'ils sont abattus, avec deux ou trois calembourgs, je leur remets du cœur au ventre; les fatigues, c'est moi qui les abrège en imaginant des chansons; les corvées, Frédéric les rend faciles en prouvant à ceux qui rechignent que c'est une misère. Je suis à eux, ils sont à moi; c'est aussi un grade ça. Mais à quoi voulez-vous qu'en temps de paix j'emploie ce que vous appelez de l'intelligence, quand un butor à graines d'épinards se fera une joie de me persifler du matin au soir, sans que je puisse lui river son clou? Le conseil de guerre est là, il faut ronger son frein; on se sent le dernier des derniers. Savez-vous bien ce qu'on souffre volontiers de la part de ceux qui ont la tête près du bonnet? C'est qu'ils s'abaissent; on ne leur tend la main que pour ça. Ceux qui nous détestent seraient bien aises de nous mépriser! Aussi n'ont-ils pour nous reprendre que le pont aux ânes de la salle de police, d'où l'on sort plus mauvais, parce qu'on en sort vexé. La vie de quartier, c'est la pire. Il faut bien de l'indulgence, allez! On ne sait pas comme ce repos fatigue, comme ce calme donne la fièvre. Toutes les tentations viennent; il faudrait, pour ainsi dire, avoir du petit lait dans la tête et de la neige dans le sang. Sommes-nous des séminaristes? Les bonnes qualités ont leur gourme. On ne sait que punir, punir et punir! Ce n'est pas ça. Le régime de l'avanie peut produire au boisseau des poires molles de soldats, dont on dit qu'ils sont sages comme de jeunes filles. Mais ce n'est pas avec ces demoiselles qu'on fabrique des armées. Allez donc, mon brigadier, chercher un bâton de maréchal de France dans leur sabredache, vous n'y trouverez que de l'onguent pour les brûlures.

— Diras-tu ces raisons là devant le conseil de guerre?

— Je ne lui dirai rien; je n'irai pas.

— Tu iras, Frédéric; tu iras, si je t'en prie, si je te dis

que la chose prendra une bonne tournure. Est-ce que dans le fond tu regardes ta conduite comme irréprochable?

— Non!... Non, mon brigadier; c'est me croire pire que je ne le suis. Tenez! le vin est un mauvais cheval qui emporte son cavalier à travers la campagne; mais, s'il faut mettre le cœur sur la main, le cavalier a tort de ne pas laisser la bête à l'écurie. Je vous dirai cependant que c'est une grande consolation que le vice, et que, les trois quarts du temps, le peuple militaire n'a que celle-là; et puis, tout le monde en use. Les amourettes, la bouteille et la gaudriole, ça gouverne jusqu'aux moines. Vous le savez bien; vous venez de la guerre d'Espagne. Nos officiers jouent, et jouent gros jeu, parce qu'ils ont le gousset bien garni; ils sont reçus dans le beau monde, et se grisent décemment (pas tous) avec du meilleur. Leurs princesses ont un autre maintien que les nôtres, je l'avoue; ce sont les femmes des bourgeois les plus huppés, des femmes honnêtes! Entre mon colonel et moi, par exemple, il y a la finesse du drap de l'habit, ça fait une terrible différence. Il a jeté, l'hiver dernier, un mari par la fenêtre, et la chose s'est pacifiée avec de l'argent. Par suite, il continue tranquillement de promener la femme, parce que le mari boite. Moi, j'ai démis le bras d'un méchant cabaretier de malheur, qui s'avisait de courir sur mes brisées; de fil en aiguille la chose est devenue du vilain, et je suis passible d'un conseil de guerre, qui me démontrera (ce que je sais mieux que personne) que c'est fort mal. Un soldat ne doit pas se conduire comme un colonel, rien n'est plus clair. Eh bien! c'est un petit inconvénient, et qui portera son fruit. Mes camarades en concluront que, pour avoir un vice, il faut avoir un grade; que, plus on monte, plus on s'en donne, et que jusque-là on doit prendre patience. Or, la patience est une qualité du tempérament dont monsieur mon père n'a pas eu le génie de me faire cadeau, en me mettant au monde. Chacun sa nature et sa destinée! Je me suis dit en retournant le numéro de conscrit: — Il faut que je sois colonel, ou qu'on me fusille.

— Et ta mère!

Il frappa du poing sur la table et se leva; ses narines tremblaient. Il ne me jeta qu'un regard, mais ce regard était effrayant; puis, il alla se mettre, en faisant un demi-tour, contre l'embrasure de la fenêtre, et tambourina de ses ongles contre les vitres. Il y eut un silence entre nous deux. Je l'entendais souffler avec force pour étouffer son émotion; j'étais aussi ému que lui. Il me dit enfin d'une voix sourde, et sans se tourner vers moi, quoiqu'en faisant trembler sa main en arrière:

— C'est mal, c'est très-mal, brigadier, ce que vous venez de me dire. J'aurais donné je ne sais quoi pour ne pas y songer dans ce moment. Ne voyez-vous donc pas qu'une fois sous le drapeau, il n'y a plus de raison qui tienne; s'étourdir est la première nécessité. Je voudrais avoir une bouteille d'eau-de-vie...., je me griserais!...

— Écoute, lui dis-je, en lui frappant sur l'épaule avec mystère.

Il se retourna tout d'une pièce, la main au front.

— Mon brigadier!

— Ne fais pas de bêtise avant que je t'aie revu. Tu me comprends.

— Je vous comprends; mais vous me donnez votre parole...

Il me fit un geste significatif. Il avait le regard étincelant, le doigt sur la bouche.

— Je te la donne,

— Allez!

A minuit j'étais avec le colonel; nous étions seuls; il m'écoutait en silence. Je lui dis tout, les projets de la chambrée, ceux de Frédéric, mes inquiétudes, et l'espérance que je fondais sur une évasion qui dépendait cependant de trop de chances pour que tout le monde n'y mît pas de la bonne volonté....

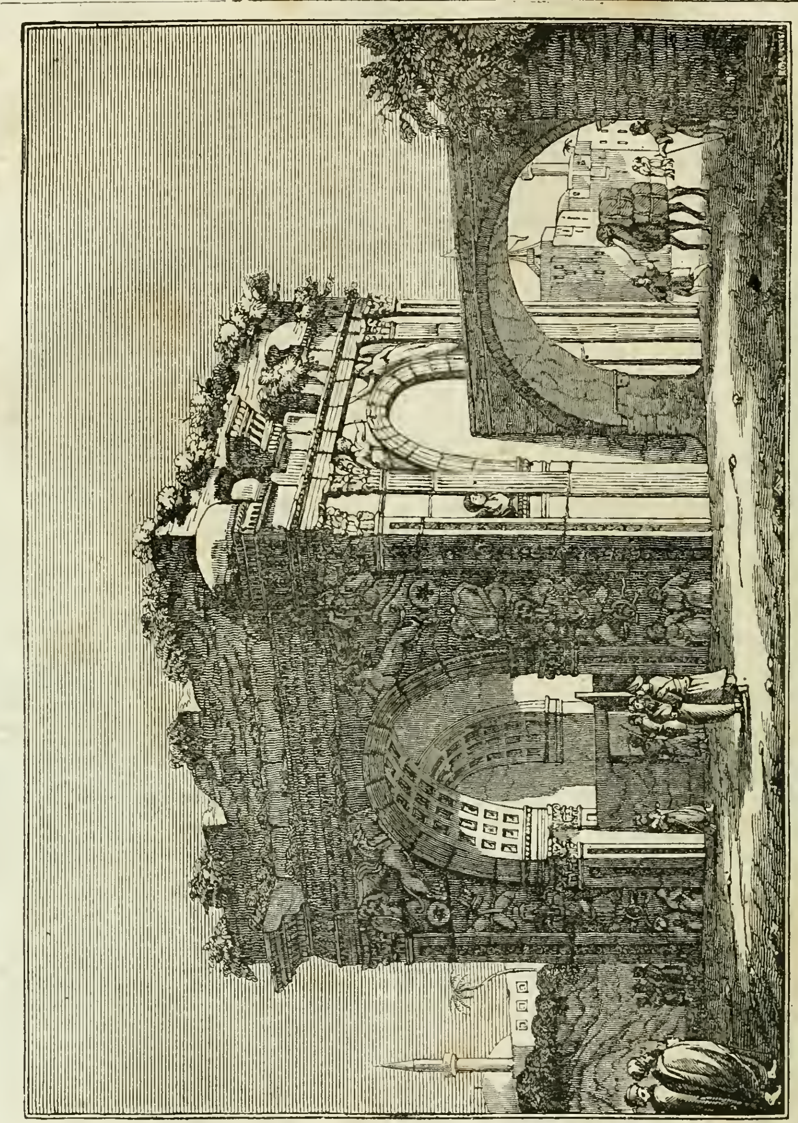
Le colonel se promenait tristement. Il ne perdit pas un mot de mon récit. Je n'ai pas perdu un mot de sa réponse.

— Ce malheureux n'est pas à sa place, c'est vrai; tout ce qu'il vous a dit est fort juste. Souvent je me suis dit la même chose. Ce n'est pas la première fois que ces contrastes me frappent; mais l'ordre n'est pas assez large pour que tout le monde s'y mette à l'aise, et, tout bien considéré, les dissonances particulières disparaissent devant l'ensemble et le but. Dites-moi, Prosper! mettrons-nous les armées en république? les pelotons, à l'heure du boute-selle, se fractionneront-ils en clubs pour délibérer sur la question d'aller à l'ennemi? Non sans doute. En tout temps, sans l'obéissance passive, je vous le déclare, je ne reconnais pas d'esprit militaire; car je ne vois plus, si le frein se brise, de victoire possible sur le champ de bataille. Il faut façonner le soldat pendant la paix. il faut le façonner à tout prix. Cela est froid, dur, inhumain; mais c'est le style de la nécessité. Elle nous commande. Je n'ai pas fait la société. Le bien, croyez-moi, n'est pas innocent de tout reproche; je ne sais rien de pur par lui-même. On crie contre la guerre, mon ami, et, comme un autre. vous le savez, quand le territoire, quand le drapeau national ne sont plus menacés, j'évalue avec effroi, devant ces décombres qui fument, et près de ces blessés qui demandent en grâce qu'on les achève, ce qu'il y a de sang humain dans les torsades d'une épaulette. Mais il y a quelque chose au-dessus de l'humanité; c'est le devoir. Sa rigidité s'adoucira sans doute avec le progrès des mœurs. Cependant, entre nous, pour arriver à la civilisation absolue, l'espoir de tout bon citoyen, dont je me berce comme un autre, et qui n'est peut-être qu'un rêve de fou! pour atteindre cet avenir où le genre humain posera généralement les armes, doit-on, peut-on s'avancer en désordre? Tenez! jeune homme, les plus ardens déclamateurs n'oseraient le dire; ils avoueraient au moins que l'armée existe par d'autres maximes. Eh bien! en attendant le jour des réformes, il faut vivre sur le fonds commun des lois qui nous réglementent. Est-ce notre faute, après tout, si les mailles du filet sont plus étroites pour les subordonnés? la supposition contraire est inadmissible. Je ne plaide pas pour les vices de mon grade, et peut-être devrais-je être à la place de cet homme: peut-être devrait-il être à la mienne. Il est énergique et brave; il n'a que les torts de la bravoure, de l'énergie. C'est une intelligence qui s'est mise en révolte, parce qu'elle était méconnue. Et toutefois, avec une exception à son égard, où irions-nous? Voici ma réponse à votre prière: pesez-la bien. Je donnerais plutôt ma démission qu'un funeste exemple. J'éprouve un vif intérêt pour le coupable; mais je dois conserver l'esprit du régiment. Le devoir, Prosper, n'est qu'une suite de sacrifices, vous ne le saurez que trop tôt! Il y a des positions interverties, et, par suite, des caractères que cette interversion fausse! Ils doivent accepter la responsabilité de leurs malheurs. Je ne sais ce qui serait arrivé de Mandrin, né sur le trône de Louis XV, et de Louis XV, déserteur et contrebandier: les conjectures sont pour Mandrin. Mais, les rangs une fois pris, c'est aux risques et périls individuels. On ne peut épargner le conseil de guerre à Frédéric. La chose est sans remède. La hiérarchie, comme tous les principes, a ses victimes. Je comprends bien ce qu'il médite, et c'est déplorable! Mais qu'y faire?

Je sortis désespéré.

Le surlendemain, nous suivions le convoi de Frédéric: on ne le conduisit pas à l'église....

Frédéric Morand n'avait point voulu passer devant le conseil de guerre.



Arc de triomphe, à Tripoli.

ARC DE TRIOMPHE A TRIPOLI.

Les Romains ont laissé partout des traces de leur brillante domination. En Afrique, où la barbarie a fait tant de ravages, on ne retrouve plus aucune trace de cette Carthage, dont la puissance maritime a eu pour indignes successeurs, dans nos temps modernes, les pirates de Tunis et d'Alger; mais Rome y vit encore, perpétuant le souvenir de ses victoires par des monumens presque aussi durables que son nom. A Tripoli, avant de pénétrer dans les rues étroites où croupit une population abâtardie, un arc de triomphe en marbre, avec de splendides bas-reliefs, témoigne du passage en ces lieux d'un peuple plus actif et plus civilisé. On attribue sa construction à Marc-Aurèle. Les Turcs et les Maures passent devant cet illustre débris avec une profonde indifférence: c'est à cette indifférence que l'on doit sa conservation. La base est enfouie dans un sable amoncelé, et le pacha ne songe pas plus à la faire déblayer qu'à ordonner la destruction d'un monument qui semble placé là tout exprès pour insulter par son architecture imposante aux chétifs édifices qui attestent la barbarie des maîtres actuels de cette belle contrée.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Le Titien, d'après un portrait par lui-même.

BIOGRAPHIE.

TITIANO VECELLI,

par M. Alexandre Tardieu.

S'il n'est pas tout-à-fait puéril de comparer entre eux deux arts aussi distincts que le sont la peinture et la musique; si l'on a pu, avec quelque raison, assimiler le Guide à Paësiello, Raphaël à Cimarosa, Beethoven au Tintoret, la plus fidèle expression du génie du Titien se rencontre peut-être dans les compositions musicales d'Haydn. Comme Haydn, le Titien fit sa principale étude de l'harmonie de l'ensemble; plus attentifs à l'effet général qu'aux détails, tous deux furent également riches dans l'invention de leurs sujets, habiles à tirer parti de tous les motifs et à faire valoir par un développement ingénieux des idées qui, en d'autres mains, seraient demeurées communes. Tous deux furent également *coloristes*, et c'est-là surtout ce qui a fondé leur célébrité, bien qu'ils n'aient négligé aucune des autres parties de leur art. A peu près étrangers l'un et l'autre à ces impressions profondes, à ces emportemens passionnés, qui firent de la vie de Michel-Ange ou de Beethoven une sorte de fièvre continue, ils surent toujours garder un décorum qui imprima à leur ouvrage, même les moins importans, une teinte de dignité simple et de naturelle grandeur. Ce que Reynolds a appelé la *majesté sénatoriale* du Titien se retrouve, jusqu'à un certain point, non-seulement dans les messes d'Haydn, mais même dans la plupart des ouvrages où il a traité des sujets profanes.

Un autre point de ressemblance entre Haydn et le Titien, c'est qu'habituellement nobles et élégans dans leur style, ils ne se sont presque jamais élevés ni l'un ni l'autre jusqu'à l'expression d'une véritable et déchirante tristesse. Dans les compositions où par le sujet, par le ton, par le genre, on voit qu'Haydn a voulu exprimer la douleur, l'exubérance de son imagination domine encore. Cette affliction d'ame, si pénétrante dans les mélodies de Mozart, se transforme presque toujours chez Haydn en énergie et en force; et l'on ne citerait que bien peu de tableaux où le Titien ait atteint cette perfection d'une grande douleur, d'une douleur sans consolation et sans fin, telle, par exemple, que celle exprimée par le groupe de *la Pieta*, de Michel-Ange, ou par quelques têtes de Raphaël et du Carrache.

Enfin un dernier rapport entre le Titien et Haydn, c'est que tous deux, admis dans la familiarité des princes, n'en demeurèrent pas moins exclusivement fidèles à leur art; ni l'un ni l'autre ne connut les distractions si funestes à plus d'un grand artiste, et leur vie entière fut consacrée à l'étude. Haydn était devant son piano, s'efforçant de rallier quelques idées qui le fuyaient, lorsqu'après plus de cinquante années de travaux non interrompus, il s'éteignit, âgé de près de quatre-vingts ans. Le Titien, qui maniait le crayon dès l'âge le plus tendre, mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans, le pinceau à la main. Mais là s'arrête l'espèce de parallèle que l'on peut établir entre ces deux hommes rares. Modeste et timide, exempt de toute ambition, de celle même d'une gloire légitime, Haydn, qui,

dans sa jeunesse, s'était mis comme serviteur à la discrétion du vieux et quinteux Porpora, et qui faisait sa cuisine pour obtenir, en guise de salaire, la révélation de quelques règles de contrepoint, s'estima le plus heureux des hommes lorsque la maison princière d'Esterhazy lui eut donné un traitement d'environ 2,000 livres et un habillement neuf. Issu d'une famille noble, amoureux de renommée, magnifique dans ses goûts, le Titien mena depuis l'âge de vingt ans le train d'un grand seigneur, fut fêté de toutes les têtes couronnées, comblé d'honneurs et de richesses. Sa vie, au reste, ne présente point d'incidens dramatiques; elle n'est remplie que de ses œuvres.

Né à Cadore, dans les états de Venise, en 1477, Titiano Vecelli travailla d'abord dans les ateliers de Sébastien Zuccato, ouvrier mosaïste, puis chez un des frères Belin, qui, mécontent de son peu d'empressement à l'imiter, lui signifia qu'il ne serait jamais qu'un barbouilleur. Ce fut alors qu'il entra chez le Giorgion. Florence, Rome, Parme, Milan venaient de s'enrichir des œuvres du Vinci, du Pérugin, du Corrège, de Mantègne; Venise, grâce au Titien et au Giorgion, devint vers 1515 un nouveau centre pour la peinture. Dans la salle du grand conseil de Venise, le Titien peignit, étant encore très-jeune, plusieurs tableaux d'une grande importance. Le sénat le nomma premier peintre de la république, position brillante qui était désignée sous le titre singulier de courtier de la chambre des Allemands (*sensale del fondaco dei tedeschi*). Le privilége, réputé le plus précieux de cette charge consistait à faire le portrait de chaque nouveau doge pour le prix invariable de huit écus.

A Ferrare, le Titien peignit le Triomphe de l'Amour et les fameuses Bacchanales qu'Augustin Carrache proclamait les premiers tableaux du monde; le cardinal Ludovisi les livra au roi d'Espagne, et on raconte que le Dominiquin, au moment de les voir partir pour leur destination, se prit à pleurer en songeant à la perte qu'allait faire l'Italie. En 1529, le Titien se rendit à Bologne pour peindre Charles-Quint, lequel, ainsi que Lanzi croit devoir le remarquer, posa *jusqu'à trois fois* devant lui. A la promenade ou à cheval, Charles-Quint lui cédait toujours la droite, sans oublier de lui adresser son compliment banal: « Il y aura bien des empereurs, mais il n'y aura jamais qu'un Titien; » et un jour que le peintre avait laissé tomber son pinceau, Charles-Quint le ramassa en disant: « Vous êtes digne d'être servi par un empereur. » Le Titien reçut pour récompense outre une grosse somme d'argent, la croix de chevalier et le diplôme de comte Palatin. Ce ne fut qu'en 1545 qu'il alla à Rome, et l'on ne saurait trop déplorer qu'il ait été si tardivement à portée de s'inspirer des chefs-d'œuvre de l'école de Raphaël; si, au lieu de visiter Rome à plus de soixante ans, il s'y fût rendu à vingt-cinq, il serait devenu probablement le premier de tous les peintres, et Michel-Ange, en admirant son coloris, n'aurait pas exprimé, à propos de son dessin, ce jugement d'ailleurs trop sévère: « Quel dommage qu'à Venise on ne commence point par apprendre à dessiner! »

En 1550, le Titien commença, par ordre de Charles-Quint, l'Apothéose de la famille impériale; ce tableau ne fut terminé que cinq ans après, et déjà le souverain qui l'avait commandé avait déposé la couronne. Ce fut dans le couvent de Saint-Just que cette peinture fut présentée à l'ex-empereur; en 1558, le tableau et les restes du royal pénitent furent portés à l'Escurial. Depuis lors, presque tous les momens de Titien furent consacrés à Philippe II, et c'est ainsi que l'Espagne se trouve en possession de ses plus beaux ouvrages, la plupart non gravés, et qu'un accident pourrait détruire sans qu'il en restât autre chose que le souvenir.

Il avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il peignit le Martyre de saint Laurent, la Flagellation de Jésus-Christ, la Madeleine et la Cène, tableaux non moins célèbres que ceux qui, plus de cinquante ans avant, lui avaient valu tant de réputation. Dans sa quatre-vingt-dix-huitième année, il exécuta une Annonciation qui ne rappelait que très-faiblement les beautés de ses précédens ouvrages; irrité de ce qu'on refusât généralement de l'en croire l'auteur, il écrivit au bas avec humeur: *Titianus fecit, fecit, fecit*, triple affirmation qui ne pouvait pas compenser la perte de ses brillantes facultés, qu'au surplus il avait conservées plus long-temps qu'aucun autre peintre: il travaillait encore lorsque la peste l'enleva. Au milieu de l'indifférence qui accompagne ces crises funestes, son nom eut assez d'influence pour lui faire obtenir des funérailles aussi pompeuses que les pouvaient faire des mourans entourés de morts.

Repoussé dans sa jeunesse par Belin, le Titien ne fut pas non plus encourageant pour les artistes. On lui reproche d'avoir persécuté Pâris Bordone et Sébastien del Piombo, d'avoir chassé le Tintoret de son atelier, et enfin d'avoir, presque de force, fait embrasser la profession de marchand à son propre frère, qui annonçait beaucoup d'aptitude pour la peinture.

Adonné à tous les genres, il a excellé dans le paysage et dans le portrait comme dans l'histoire. Il s'est peint lui-même plusieurs fois, et c'est d'après un portrait de sa main que nous donnons ici sa ressemblance. On croit le reconnaître dans le célèbre tableau connu sous le nom de la Maîtresse du Titien; il figure dans le groupe des musiciens qui occupe le centre des Noces de Cana, de Paul Véronèse.

La Bibliothèque des Estampes de la rue de Richelieu possède, aussi complet qu'on peut l'avoir, l'œuvre du Titien en huit cent cinquante pièces. Le Musée de Paris possède de lui vingt-deux tableaux, dont les plus importans sont les Pélerins d'Emmaüs, le Christ au tombeau, Jupiter et Antiope, le Couronnement d'épines.

ESQUISSES DU MOYEN AGE.

UNE COUR D'AMOUR SOUS JEANNE DE NAPLES,

par **M. Léon Guérin.**

Ce fut un peu avant le douzième siècle que prirent naissance *les cours d'amour.*

Lorsque le haut baron avait invité à sa cour plénière les seigneurs du voisinage et les chevaliers, ses vassaux, dit Sismondi, trois jours étaient donnés aux joutes et aux tournois, images de la guerre; les jeunes gentilshommes qui, sous le nom de pages, s'exerçaient au métier des armes, combattaient le premier jour; le second était destiné aux chevaliers nouvellement armés; le troisième aux vieux guerriers; et la dame du château, entourée de jeunes beautés, distribuait les couronnes aux vainqueurs qui lui étaient désignés par les juges des combats. Elle ouvrait ensuite à son tour son tribunal, formé à l'imitation des justices seigneuriales; et comme le baron s'entourait de ses pairs pour rendre la justice, elle aussi formait sa cour, *la cour d'amour*, des plus jeunes dames, les plus brillantes par leur figure et leur esprit. Une nouvelle carrière était ouverte à ceux qui osaient combattre, non plus par les armes, mais par les vers; et le nom de *tenson*, donné à ces combats, signifie, en effet, une lutte. Souvent même les chevaliers qui avaient remporté le prix de la valeur se présentaient pour disputer aussi celui de la poésie. L'un d'eux, une harpe entre les bras, après avoir préludé, proposait l'objet de la dispute; un autre s'avançait à son tour, et, chantant sur le même air, répondait par une strophe de même mesure, et le plus souvent sur les mêmes rimes; ils alternaient ainsi en improvisant, et la dispute était ordinairement renfermée en cinq couplets. *La cour d'amour* délibérait ensuite gravement; elle discutait, non-seulement le mérite des deux

poëtes, mais le fond même de la question qu'ils avaient débattue, et elle rendait, le plus souvent en vers, un arrêt d'amour par lequel elle prétendait la trancher. Ces étranges cours avaient leurs lois, leur code, qu'il était défendu d'enfreindre sous peine de forfaire à l'honneur, et d'être chassé comme un félon de tous les castels. On pouvait impunément voler, comme bon et loyal chevalier, sur les grands chemins; mais il y avait crime, suivi de punition exemplaire, à manquer à ces sortes de constitutions de la chevalerie.

Les plus célèbres *cours d'amour* furent tenues par Marie de France, fille de Louis VII, et comtesse de Champagne; par Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, et par la fameuse reine Eléonore d'Aquitaine.

Il y avait déjà nombre d'années que ces solennités avaient perdu de leur importance première. En même temps que la langue des troubadours, la langue provençale avait vu s'éclipser son influence, lorsque des rimeurs peu célèbres, qui d'abord s'assemblaient chaque semaine à Toulouse, dans le jardin des Augustins, pour s'y lire leurs vers les uns aux autres, résolurent, en 1323, de former une espèce d'académie, *del gai saber*, de la gaie science, à laquelle présida, dit-on, dans l'origine, l'illustre Clémence Isaure. Il y fut disputé comme dans les anciennes cours d'amour; le nom de troubadour s'y fit encore entendre; la chanson, le sirvente, la ballade, y furent conservés en honneur; et les réglemens y gardèrent, comme autrefois, le titre de *lois d'amour*.

Ce fut sans doute cette résurrection, connue sous le nom de *jeux floraux*, qui inspira, quelques années plus tard, à Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, la pensée de rendre aux *cours d'amour* tout leur éclat et leur originalité. Dans un voyage qu'elle fit dans sa ville d'Avignon, qu'elle n'avait pas encore vendue au pape, moyennant 80,000 florins, elle convoqua tous les poëtes de la Provence et des pays avoisinans. Les plus nobles et belles dames des seigneuries prochaines y furent choisies pour juges, et la reine elle-même s'établit présidente de cette fête, qui fut féconde en incidens bizarres.



Jeanne Ire.

Le premier fut celui que fit naître le seigneur Galéas de Mantoue, l'un des cavaliers les plus accomplis et l'un des plus gracieux danseurs de l'Italie. Jeanne, qui aimait les talens agréables, et qui les possédait tous, un soir, dans son palais d'Averse, auprès de Naples, avait voulu danser avec Galéas. Ce seigneur, pénétré de l'honneur qu'il recevait et des charmes de la reine, n'avait cessé de l'admirer tant qu'avait duré la danse; puis, se précipitant à ses pieds, il l'avait conjurée de daigner l'accepter pour chevalier, et de lui permettre d'aller soutenir, les armes à la main, dans toutes les contrées du monde, que Jeanne, reine de Naples, était la plus belle, la plus noble, la plus spirituelle, la plus vertueuse princesse de l'univers. Cet enthousiasme avait été accueilli avec bonté par la reine. Elle avait même donné au chevalier sa main à baiser. Puis elle lui avait remis un de ses gants et un nœud de rubans, pour le garder de tout danger. Galéas, ivre de joie, s'était soudain mis en course pour la France, la Bourgogne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, la Hongrie et autres régions; et il allait ainsi invoquant la dame de ses pensées, et publiant partout ce que peu d'autres auraient voulu maintenir vrai dans tous les points.

Jeanne avait sans doute déjà perdu tout souvenir de Galéas, lorsqu'elle le vit revenir vers elle, au milieu de la cour d'amour qu'elle tenait dans Avignon, entraînant à sa suite deux chevaliers, qui mirent le genou en terre devant elle, et s'avouèrent vaincus par son noble défenseur. La reine parut satisfaite d'un vœu si loyalement et bravement accompli, elle accepta les prisonniers. Puis elle leur dit! — Messieurs, vous êtes à moi, comme vous voyez, pour avoir mal dit de moi. Par les droits des combats, je puis me servir de vous autres en telle et vile condition serviable qu'il me plaira, mais je crois que vous jugez bien à mon visage que la cruauté n'y habite point, pour en disposer de telle façon. Je vous use donc de ma douceur et humanité, et vous donne, dès à cette heure, toutes libertés de faire tout ce qu'il vous plaira. »



Galéas de Mantoue.

Après la réception du seigneur Galéas de Mantoue, *la cour d'amour* fut déclarée ouverte, et soixante dames prirent place aux côtés de Jeanne, qui, vêtue d'une robe somptueuse de velours cramoisi et broché d'or, avait mis sa couronne en tête, comme pour une cérémonie d'état. Elle permit au roi André, son mari, qu'elle eût tenu presque en tutelle sans les conseils du cordelier Robert, de siéger au-dessous d'elle et des autres dames. André, qui était un prince timide et disgracié de la nature, alla en effet s'asseoir avec un embarras marqué au-dessous de son épouse; et, comme il s'avisait aussi de poser sa couronne sur son front, Jeanne la lui enleva, disant : « Mon beau seigneur, c'est surtout ici, que je règne seule et sans votre accord. »

On sait que Jeanne de Naples et André de Hongrie avaient été fiancés dès l'enfance et sans leur consentement réciproque, et que ce fut la principale source des maux qui pesèrent durant un demi-siècle sur leur royaume.

Plusieurs troubadours se jetèrent bientôt le défi poétique, et les juges décernèrent les couronnes aux vainqueurs. Les chevaliers de la suite de la reine prirent aussi part au combat, et Jeanne elle-même ne dédaigna pas de descendre dans la lice et de lutter avec la dame de Marchebruse, célèbre poète d'alors. Elles agitèrent entre elles ces deux questions, d'autant plus difficiles à résoudre, que l'époux de la reine était présent.

« Le véritable amour peut-il exister entre personnes mariées ? »

« L'amour entre ceux qui ont été unis par le lien conjugal, s'ils sont ensuite séparés, de quelque manière que ce soit, est-il réputé coupable? »

Le combat dura long-temps. La dame de Marchebruse s'était chargée de la défense des engagemens du mariage, et Jeanne plaidait la cause contraire avec une ardeur telle qu'André fut, par trois fois, sur le point de quitter la place.



La dame de Marchebruse.

Les questions furent résolues en faveur de la reine. Une couronne lui fut décernée; et, la prenant elle-même de ses mains, elle la porta, en présence de son époux, à un brillant chevalier qui, depuis quelque temps déjà, était en ses grâces et faveurs; elle lui dit : —« C'est de vous que je veux recevoir cette couronne, comme étant le plus digne de la donner et le plus courtois d'entre tous. »

Le duc de Tarente (car c'était lui, lui qui oublia trop tôt, pour son malheur, que Jeanne avait déclaré que l'amour s'éteignait dans le mariage) déposa la couronne sur le front de la reine, et celle-ci lui octroya un doux baiser en signe de remercîment.

Ensuite les juges quittèrent leurs siéges, et l'on devisa des chevaliers et troubadours d'autrefois. Les dames s'occupaient à des travaux d'aiguille et la reine tissait un magnifique cordon d'or auprès de Philippa, la Catanaise, qui, de blanchisseuse, était devenue d'abord la nourrice de Jeanne et depuis la grande sénéchale du royaume de Naples. Elles semblaient toutes deux se livrer à voix basse à un déluge de sarcasmes contre la pesante laideur du roi André, qui, pour couper court à une conversation dont il était le patient, se leva subitement, et, s'approchant de la reine avec un embarras qu'il cherchait à maîtriser, lui demanda, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre gracieux, à qui elle destinait ce cordon d'or que tissaient ses blanches et belles mains.

— A vous, mon beau seigneur, répondit la reine avec un jeu de physionomie qui témoignait assez l'attente et le désir d'une seconde question.

— Et pourquoi donc, ma reine et véritable dame, continua en effet André, cet aimable et généreux présent que vos rigueurs passées ne m'avaient pas donné lieu d'espérer?

— Eh! ne devinez-vous pas, mon seigneur et maître, repartit aussitôt Jeanne, avec un rire ironique qui n'excluait pas la profondeur de la pensée.... C'est pour vous pendre.

Elle disait vrai, la reine Jeanne de Naples; et cet aveu naïf qui lui échappait sous les apparences de la plaisanterie, fermait d'une manière tragique *la cour d'amour* tenue par elle dans Avignon. Tous ceux qui avaient étudié le caractère de Jeanne et surtout celui de la grande sénéchale, sa complice ordinaire, entrevirent une catastrophe prochaine dans une réponse qui semblait, au premier abord, si futile et légère, et se retirèrent de la fête mornes et consternés. Le duc de Tarente seul, parmi les chevaliers présens, en tressaillit d'espérance. Il crut déjà toucher de ses mains et saisir ce diadème qui, bientôt, lui échappant du front, devait nager dans son sang. Pour André, il ne comprit toute la portée du mot que plus tard, le soir où quatre assassins, soutenus par le geste et la voix de la sénéchale et de la reine elle-même, l'étranglèrent dans les jardins d'Averse et le pendirent à une fenêtre du palais avec ce fatal cordon d'or dont on lui avait si atrocement indiqué l'emploi futur.

LE HAVRE ET LA MER.

Le Havre est le port de Paris : entre ces deux villes les communications sont fréquentes. Il y a la Seine, dont les bateaux pesamment chargés remontent dans la saison favorable le tortueux courant; puis, pour les marchandises et les voyageurs plus pressés, c'est, sur la terre-ferme, une route sans cesse animée par le concours des diligences, des chaises de poste et des rouliers. Plus tard, nous aurons le chemin de fer, avec ses deux ornières parallèles, où les roues habilement emboîtées couleront comme un fauteuil qui descend avec la rapidité du vent la pente escarpée des Montagnes Russes. En quelques heures, on parcourra les cinquante lieues qui séparent Paris de la mer; et le spectacle magnifique qu'elle déploie, sans cesser d'être pour les habitans de la capitale un objet d'ardente curiosité, leur deviendra plus familier en même temps que plus facile à obtenir.

Aujourd'hui déjà le voyage de Dieppe, ou du Havre, est, pour le bourgeois aisé, un devoir presque aussi rigoureux que le pèlerinage de La Mecque aux yeux de tout bon musulman. Il faut voir la mer avant de mourir. C'est un but vers lequel tendent bien des projets et bien des économies. On l'atteint quelquefois : le voyage accompli devient au retour le texte d'une conversation nourrie de descriptions et d'anecdotes; et les amis du narrateur envient la bonne fortune qui lui donne le droit de porter la parole et de captiver l'attention.

Dans cette émulation qu'excitent les récits du touriste maritime est tout le secret d'une spéculation admirable; et les entrepreneurs du chemin de fer dont on berce depuis long-temps notre espoir n'ont pas besoin d'aller chercher ailleurs les données sur lesquelles ils doivent établir leurs calculs de probabilités à propos des bénéfices qui les attendent.

Avec le million de curieux que Paris réserve tout préparés au pèlerinage du Havre, et sans compter l'affluence des provinciaux, des étrangers et des hommes qui voyagent pour affaires, voilà tout d'abord, en estimant à 10 fr. le prix du voyage et du retour, un revenu certain de 10 millions, qui, réparti entre les cinq premières années, forme un intérêt raisonnable pour les capitaux, quelque considérables qu'ils soient, nécessaires à son entreprise.

Mais, en attendant qu'il y ait un chemin de fer, et que le voyage du Havre ne soit plus, pour les Parisiens, qu'un but de promenade, le dimanche et le lundi, bien des gens, que retiennent au logis des raisons trop longues à énumérer, seront bien aises, sans doute, de faire connaissance avec la mer d'une manière plus économique.

Pour eux, voici l'Océan, avec son horizon sans bornes,



Vue de la Rade au Havre.

avec ses vagues écumeuses, ses oiseaux à la large envergure, ses bâtimens rudement ballotés, les dunes arides où vient expirer sa puissance, les chantiers où le génie de l'homme construit ses vaisseaux. Qu'ils aillent au Havre, qu'ils se promènent, sous la direction d'un cicerone en jaquette de matelot, sur la grève aux immenses perspectives, ils ne verront rien de plus ; mais l'Océan leur enverra des bouffées humides de vent et d'eau marine, et la marée montante les chassera du poste qu'ils auront choisi pour leurs contemplations. N'est-il pas plus commode d'assister, du coin de son feu, à toutes les magnificences que la nature étale sur ces côtes pittoresques ?

UNE CORBEILLE DE ROGNURES,

OU FEUILLETS ARRACHÉS D'UN LIVRE SANS TITRE,

par M. Charles Nodier.

Depuis que j'existe, et il y a malheureusement fort long-temps, je n'ai rien trouvé de plus récréatif, de plus profitable et de meilleur, que la conversation d'un bon homme qui a de l'esprit, du goût, de l'instruction, une mémoire bien fournie de faits curieux, et un peu de penchant à la causerie; qui est disert sans être étudié, abondant sans être diffus, et qui fait volontiers part de ses souvenirs à quelques amis pour leur charmer les heures de la soirée. S'il ne parle pas trop long-temps, s'il n'affiche pas trop de savoir, s'il n'impose pas l'attention, s'il ne s'offense pas d'être interrompu, s'il prend plaisir à écouter à son tour, il réunit tous les points qu'exige Horace, notre maître à tous. *Miscuit utile dulci.*

Je n'aurais plus rien à souhaiter alors, pour me compléter l'idéal d'une veillée délicieuse, qu'un feu clair de sarmens qui pétillent sur la braise, une poignée de châtaignes fraîches qui se dorent sous la cendre, et une bouteille de cidre ou de vin blanc doux qui fait la ronde en écumant. Cependant, le punch de mon vieil ami, M. Suard, n'y gâterait rien. C'était M. Suard, par exemple, qui troussait galamment une piquante historiette, et qui aromatisait dans la perfection ce brûlant nectar d'Angleterre! Il ne nous est plus permis de porter nos vues si haut. Déjà de son temps la politesse académique avait remplacé les joies franches et rieuses de l'antique simplicité. Il n'y a maintenant ni joie, ni franchise, et il est plus difficile que jamais de s'amuser en s'instruisant, suivant l'agréable précepte de M. de Cambray.

Autrefois les gens de lettres étaient fort rarement gens du monde. Ils recevaient fort peu et ne visitaient point, mais ils vivaient au milieu d'un petit cercle dont ils étaient entendus. C'était honneur et plaisir que d'occuper une des six chaises de M. Malherbe, et depuis ce fut gloire que d'être admis à une des mercuriales de M. Ménage. Les gens qui se souciaient peu d'étymologies et de grec avaient de quoi se dédommager dans les brillantes improvisations du facétieux Chapelle, ou la Chapelle, car c'était de ce village, sur la route de Saint-Denis, que le fils anonyme de M. Lullier, le maître aux comptes, avait tiré son sobriquet seigneurial, parce qu'il s'y était laissé naître dans je ne sais quel taudis, je ne sais quel jour de l'an 1626. Il suffisait, pour l'entendre, de demander chopine chez Crénet, le cabaretier de la *Pomme de Pin*, en face de l'église de la Madeleine, au bout du pont Notre-Dame, et d'y attendre le moment de la verve et des bons contes. Oh! que les muses pincées de l'hôtel de Rambouillet s'y seraient trouvées mal à leur aise!

Je répète à regret qu'il ne faut plus y penser. Le seul entretien qui reste au rêveur casanier, c'est celui de ses vieux livres. Ainsi, à défaut d'une conversation impossible avec les honnêtes morts dont je viens de parler, nous avons du moins les *ana* qui nous les rendent encore présens, les *ana*, procès-verbaux naïfs de la science et de la bonhommie des temps passés. J'ai toujours regretté la mode des *ana*, et je pense que beaucoup d'estimables songe-creux la regrettent comme moi. Quelle excellente lecture que la lecture des *ana*! Je n'en ai pas ouvert un seul sans me représenter là, au coin de mon feu ou du sien, Pierre Pithou en bonnet de nuit, Gabriel Naudé en pantoufles, Joseph Scaliger en robe de chambre, le président de Thou sans hermine, le cardinal du Perron sans barrette; et Dieu sait quelle attention je prête alors à ce flux de beaux souvenirs, de faits singuliers, de traits brillans d'érudition, qui découle facilement de leur mémoire; à ce jeu éblouissant de pensées qui anime leur parole, et que le choc de la discussion fait jaillir!

Malheureusement, les *ana* ont un grand défaut pour la plupart des lecteurs. Ils sont par trop au-dessus des connaissances classiques de notre âge de perfectionnement indéfini. Nous avons appris tant de belles choses qu'il a fallu oublier tout ce que nos pères savaient; et, à vrai dire, ils savaient bien quelques doctes inutilités qu'il est permis d'ignorer, sans faire abnégation complète d'instruction et d'esprit. Enfans gâtés d'un siècle heureux, ils jouissaient d'assez de loisirs pour en perdre quelques-uns à des recherches de peu de valeur. Nous sommes plus pressés du temps. La civilisation a ses charges.

On ne peut donc plus compter les *ana* au nombre des livres qui se lisent, mais on ne doit pas les dédaigner, quand on veut passer pour avoir quelque teinture des bonnes études et de l'histoire littéraire. Les *ana* ne formeront plus de pédans, parce que le pédantisme ne mène à rien de nos jours, mais les gens de goût n'en recueilleront pas vainement la fleur. J'en suis si persuadé que j'ai eu quelquefois envie de leur épargner la peine de cette investigation qui a son côté rebutant. Je voulais faire mon volume d'*ana*; et pourquoi ne le ferais-je pas maintenant, puisqu'aussi bien le voilà commencé? J'ai déjà touché en courant à deux ou trois anecdotes, et restitué au cabaret de la *Pomme de Pin* sa véritable position topographique, ce qui ne sera pas d'un faible intérêt pour la postérité. Qui m'empêcherait de poursuivre?

Hélas! ce sera vous, madame, si vous voulez; car au moindre signe d'ennui, je jetterai ma corbeille de rognures par la fenêtre; et l'on n'en parlera plus.

Or, ceci me remet en mémoire un immense avantage des *ana* que j'oubliais tout-à-l'heure: on les laisse là quand on veut.

I.

Il y a une étrange fatalité physique attachée aux poètes qui ont fait école ou qui ont fait époque.

Homère était aveugle; Milton était aveugle; Macpherson n'a pas manqué de faire Ossian aveugle; Camoëns était borgne.

Virgile était grêle, chétif, un peu contrefait; Pope, qui s'est inspiré du génie de Virgile dans ses belles idylles, était bossu; il ressemblait à un point d'interrogation; Scarron, qui a travesti Virgile, était cul de jatte. C'est le Polichinelle de l'épopée.

Delille, qui nous a donné Virgile et Milton français, qui nous les a donnés un peu trop français, était *privé* comme Milton *de la lumière du jour*, cela veut dire *aveugle*, mais Delille n'était certainement pas homme à dire *aveugle* sans périphrase.

Les grands remueurs de l'esprit humain chez les modernes ont été autrement disgraciés. Byron, le Tyrthée de l'Italie et de la Grèce nouvelle, était boiteux comme le Tyrthée de la vieille Lacédémone. Walter Scott était boiteux comme Byron. Millevoye, qui aurait peut-être tenté du nouveau s'il n'avait pas fait de si *bonnes études*, est mort classique et boiteux.

M. Luce de Lancival était boiteux aussi, mais il n'a pas remué l'esprit humain.

Vous ne trouverez presque jamais un classique profes qui ne se plaigne de sa vue, pour ressembler à Homère, ni un romantique aux audacieuses paroles qui ne se soit cassé la jambe, soit en tombant des hauteurs de l'espace comme Icare, soit par tel autre accident plus vulgaire, pour ressembler à Byron. C'est ainsi que les capitaines d'Alexandre portaient la tête penchée sur l'épaule, et que tout le monde grasseyait dans le salon d'Alcibiade.

Le premier des poètes lyriques de la révolution (il est peut-être bon de vous avertir que je veux parler de Théodore Desorgues) était plus bossu qu'Esope. La bosse de Théodore Desorgues n'a pas fait fortune. Les lyriques de nos jours se soucient très-médiocrement d'être bossus.

Quant à Desorgues, il refusa son noble encens à Napoléon, qui le traita en conséquence; et, aussi sain d'esprit que peut l'être un poète lyrique, il mourut à Charenton.

LES MONUMENS DE PARIS.

LA HALLE AUX BLÉS.

On évalue à 1,500 sacs du poids de 159 kilogrammes, ou 238,500 kil., la consommation ordinaire de Paris en blés et farines : aussi le mouvement commercial auquel ces denrées donnent lieu est-il fort actif et fort important, et l'établissement d'un local qui leur fût exclusivement consacré était devenu nécessaire dès que la population de la ville eut pris quelque accroissement.

C'est en 1762 que le prévôt des marchands, Viarmes, songea à transférer la Halle aux blés, jusqu'alors reléguée sur un emplacement fort étroit et fort incommode, dans un lieu plus convenable. Les terrains naguère occupés par l'hôtel de Soissons furent choisis pour cet usage, dans le centre de Paris, et Camus de Mézières, architecte, fut chargé de dessiner les plans. En 1772, l'édifice était terminé.

Le plan de ce monument est un cercle, dont le diamètre a environ 68 mètres hors d'œuvre ; mais le bâtiment proprement dit ne consistait d'abord qu'en une galerie circulaire, percée au rez-de-chaussée de vingt-huit arcades au-dessus desquelles sont autant de fenêtres éclairant le premier étage. Ces galeries sont voûtées et construites avec beaucoup de solidité. On monte dans l'étage supérieur par deux escaliers construits de telle façon que deux personnes peuvent monter et descendre sans se rencontrer.

Bientôt les galeries circulaires ne furent plus suffisantes, et l'on eut l'idée, pour agrandir l'espace destiné au dépôt des farines, de couvrir d'une coupole la cour qui était au milieu. Cet ouvrage, entrepris par les architectes Molinos et Legrand et par Roulo, auteur d'un traité bien connu sur l'*art du menuisier*, fut d'abord exécuté en bois et subsista jusqu'en 1802 : à cette époque un incendie le consuma complétement.

Averti par l'expérience, on employa le fer et le cuivre, lorqu'en 1811 on s'occupa de réparer ce désastre. Du reste rien ne fut changé aux dimensions et la coupole actuelle est remarquable, comme la précédente, par la hardiesse et le grandiose de son exécution, Sa hauteur est de 100 pieds et son diamètre de 126 pieds.

Au résumé, la halle aux blés est un établissement utile et un édifice remarquable sous le rapport de l'art ; mais il mérite un reproche qui s'adresse à la plupart des monumens modernes : rien dans son architecture ne rappelle sa destination, et, dans ces murs aujourd'hui comblés par des milliers de sacs enfarinés, on pourrait avec autant de convenances élever des autels et célébrer les rites du culte divin.

PALAIS DE LA BOURSE.

Nous avons élevé au commerce un temple dont l'ordonnance imposante frappe au premier abord l'étranger, qui, dans les rues de Paris, promène ses regards de monument en monument, de merveille en merveille. Quelle est la destination de ce large péristyle ? telle est sa première question. Qu'il suive cette foule empressée et qu'il pénètre dans l'enceinte. Pour lui toute illusion va cesser.

S'il a cru que cette architecture sévère et grandiose consacrait quelque usage religieux, il s'est trompé. Le voilà dans une cour vitrée, dont le plafond ressemble à un toit, malgré les ornemens mulitipliés que l'art de nos peintres a prêtés à ses murs. Au bourdonnement tumultueux des rangs serrés entre lesquels il a peine à se frayer un chemin, certes il est facile de deviner que tout autre sentiment que celui de la piété préoccupe les assistans ; et s'il jette un coup d'œil sous ses pieds, la pierre du temple lui apparaîtra toute souillée d'une boue immonde et noire.

Il est deux heures. Les sons bruyans de la cloche réunissent quelques hommes derrière une balustrade, élevée autour d'un sanctuaire privilégié qu'on appelle le *parquet*. Ce sont les maîtres du lieu. Rien pourtant ne les désigne plus spécialement à l'attention ni au respect. Leur costume est celui de tous : simple et même négligé. Mais à leur ton tranchant, à leur voix dominatrice, au bout de quelques minutes on a reconnu la dignité dont ils sont revêtus.

Ces seigneurs de la Bourse sont les agens de change. Ils sont au nombre de soixante, dont la nomination appartient au ministre des finances. Créés d'abord pour servir d'intermédiaires dans les négociations auxquelles donne lieu la nécessité de faire circuler les papiers ou effets de commerce, ils ont obtenu dans Paris le privilége d'opérer la vente des rentes françaises. De là leur prodigieuse fortune.

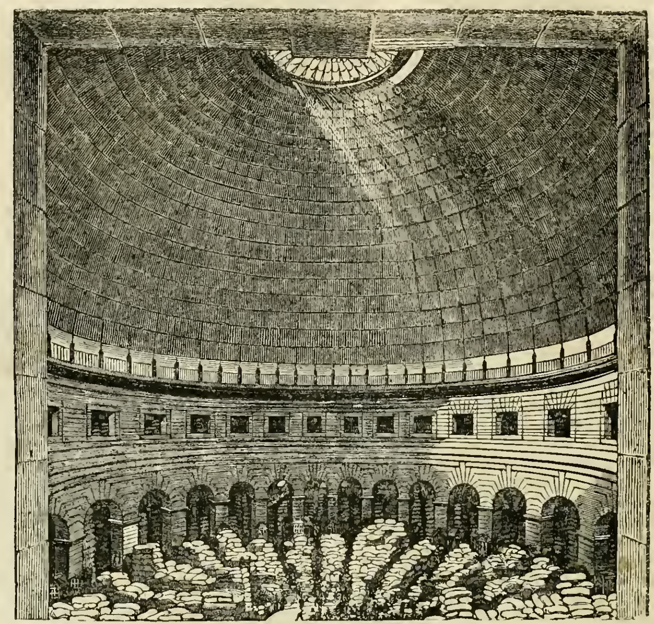
L'abus n'est point dans les opérations nécessaires que doit amener l'échange de ces rentes négociables, qui ne peuvent rester continuellement dans les mêmes mains, et dont l'intérêt de l'état exige que la valeur puisse être appréciée par leurs possesseurs : l'abus est dans les fictions que l'agiotage a créées pour multiplier ces opérations et pour en faire un objet de spéculations ruineuses. On ne vend, on n'achète plus des rentes, parce qu'on a des fonds à placer ou à déplacer : on vend et l'on achète pour tenter la fortune. Au lieu d'acheter et de vendre au comptant pour ses besoins et selon ses moyens, on vend et l'on achète à terme, c'est-à-dire en spéculant sur les éventualités de l'avenir. Les premières opérations ressortissent du commerce : les autres rentrent dans la classe des jeux illicites. Pourtant, le croirait-on ? la totalité des premières dispose à peine chaque jour d'un capital de 16 millions, tandis que les dernières remuent quotidiennement une valeur mensongère de 80 millions !

Du reste, tout dans cette enceinte n'appartient pas au démon de l'agiotage. Si le rez-de-chaussée devient, pendant plusieurs heures de la journée, le domaine où soixante privilégiés encouragent, dans leur intérêt privé, la déplorable manie qui ronge depuis trop long-temps notre pays, les étages supérieurs ont une destination utile et glorieuse. C'est là que sont établis le siége du tribunal et celui du conseil de commerce.

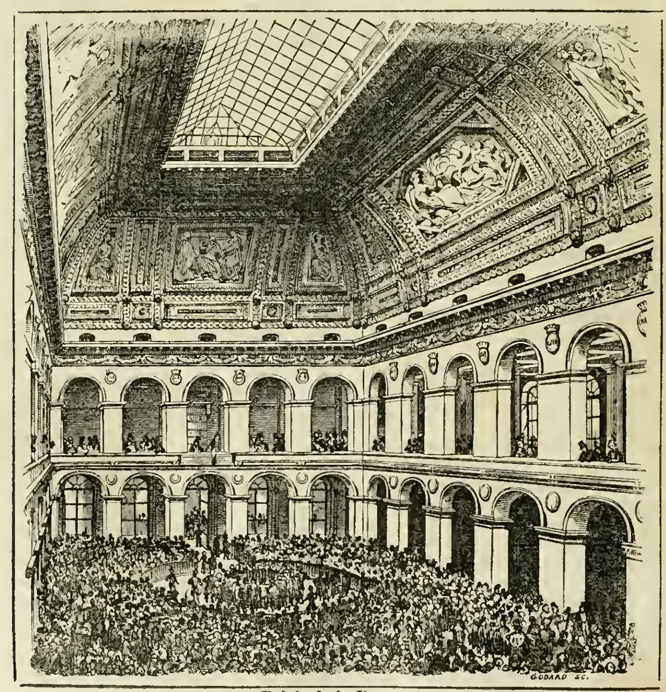
Puis à quatre heures et demie commence ce qu'on appelle la Bourse des marchandises. Les négocians proprement dits arrivent à ce moment à la place qu'occupaient quelques minutes auparavant les spéculateurs des fonds publics. C'est un monde tout nouveau, ce sont d'autres habitudes, d'autres relations : dans l'espace d'une demi-heure tout est changé. Entre ceux qui quittent et ceux qui leur succèdent il n'existe pas le plus léger rapport : ils s'ignorent presque complétement. A cette Bourse du commerce réel il s'effectue des opérations considérables : les denrées coloniales, les laines, les huiles, les savons, les eaux-de-vie, toutes les matières premières qui, des entrepôts ou des magasins des négocians, passent dans les manufactures ou dans les boutiques des marchands, s'y vendent par masses sur des échantillons.

A cinq heures, la foule est avertie par les nouveaux sons de la cloche que le temps est venu de se disperser. Les portes se ferment, le temple retrouve son silence. Vous le savez maintenant ; il ne s'ouvre point au culte d'un dieu bienfaisant. La divinité de notre siècle n'est autre chose que le hideux agiotage.

La Bourse est l'édifice public le plus moderne de Paris. Commencée en 1808, elle a été terminée sous la réstauration, d'après les dessins de Brongniart. Son plan est un rectangle de 69 mètres de long sur 41 de large. Tout autour règne un péristyle de 66 colonnes d'ordre corinthien, ayant 1 mètre de diamètre sur 10 de haut. Dans l'intérieur, la pièce principale est la salle d'assemblée, qui occupe le rez-de-chaussée, et dont le plafond s'élève jusqu'au toit, par où elle est éclairée : la voûte est peinte en grisailles représentant des sujets allégoriques relatifs au commerce.



Halle aux Blés.



Palais de la Bourse.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Ruines à Mérignac, près Bordeaux.

MÉRIGNAC.

Ce n'est qu'à deux lieues de Bordeaux, la ville opulente et joyeuse, dans un gracieux vallon, à l'abri d'un chaîne de coteaux recouverts de vignobles. Le peuple, qui s'arrache pendant vingt-quatre heures aux travaux du port et du comptoir, y vient, chaque semaine, animer de ses bandes rieuses les promenades du bourg et les rives du ruisseau qui l'arrose. Partout, en France, le dimanche appartient aux danses villageoises. A Paris, on a Sceaux et Saint-Mandé : les Bordelais, dont la gaîté ne porte aucune envie aux plaisirs de la capitale, ont aussi leurs solennités hebdo-

madaires et leurs pèlerinages annuels que ramène, pour chaque endroit, la fête du patron soigneusement annotée sur les colonnes du calendrier.

Quel est le patron de Mérignac? Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que la fête de Mérignac est une époque pour la jeunesse de la ville qui aime, dans les belles soirées d'été, à trouver, sous de frais ombrages, le bruyant en-train des ménétriers campagnards. Comprendrez-vous, élégans habitués des salons, que j'aie cherché quelques rêves de poésie au milieu des rustiques ébats d'un bal champêtre.

C'est ce que j'ai fait pourtant. Artiste nomade, je parcourais la France sous les seules inspirations de ma folle indépendance; et le hasard m'avait conduit à Bordeaux. Qu'y a-t-il, dans une ville inconnue, pour charmer les heures de loisir d'un étranger que la diligence ou le bateau à vapeur viennent d'y laisser isolé? Heureux quand la foule l'entraîne sur ses pas aux lieux où la joie se présente à lui sans mystères, hors des murs qui la resserrent ailleurs pour l'usage d'un cercle restreint! Je suivis la foule jusqu'à Mérignac : là, c'étaient des danses aux lueurs fantastiques de la lune, aux accords saccadés d'un orchestre en plein vent. Quelques instans, mon imagination se laissa bercer par ce spectacle inaccoutumé; puis, docile au charme de la soirée, à la douce sérénité du paysage, je m'éloignai peu à peu des groupes qui sautaient en cadence et j'errai dans la campagne. Quelle paisible promenade!

Un artiste ne connaît aucune loi qui règle ses fantaisies : la contrée me plut, je voulus y séjourner : un pauvre lit dans une auberge obscure suffisait à mes goûts, dès longtemps aguerris contre les privations; et je consacrai quelques jours à parcourir, le crayon à la main, ces pittoresques environs.

J'y esquissai mainte métairie enfoncée dans les touffes épaisses des noyers aux feuilles odorantes; mainte fabrique agrestement perchée sur la pente d'une colline au milieu des vignes; mainte perspective enrichie d'eaux bleues et de bosquets verdoyans : mais, parmi tous ces dessins, il en est un surtout que j'affectionne.

C'est une ruine que le lierre orne déjà de ses festons irréguliers. Faut-il l'appeler chapelle, tour ou clocher : je ne sais; et, lorsque j'interrogeais les passans qui jetaient à la dérobée des regards curieux sur mon ouvrage, ils n'avaient aucune satisfaisante réponse à me donner sur ce point. Toutefois, j'achevai mon esquisse; et, quoique j'eusse scrupuleusement copié tous les détails du monument et du site, ma pensée s'était, pendant le travail, tellement exercée à le peupler à son gré, que je lui permis de l'enrichir d'un personnage d'invention.

Un ermite! Y a-t-il encore des ermites dans notre siècle? C'est une réminiscence du passé. Mais, quand vous rencontrez quelque ruine vénérable, ne regrettez-vous pas toujours de n'y point apercevoir quelque pieux gardien des traditions du lieu, quelque fidèle anachorète qui veille avec amour sur des pierres qui ne gardent plus que pour lui seul un souvenir et une signification.

Que de ruines, en France, gisent oubliées de la sorte sur le sol où, chaque jour, la charrue envahit quelque nouvelle portion de leur domaine! N'est-ce pas un devoir pour l'artiste, quand elles s'effacent ainsi dans la mémoire des hommes, quand leur nom même s'en va, de recueillir les dernières traces de leur existence, et de les confier au burin du graveur, qui seul peut encore les sauver de l'oubli?

CURIOSITÉS GASTRONOMIQUES.

UN REPAS AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Le son du cor annonça aux convives qu'il était dix heures du matin, et que le moment était venu pour eux de se laver les mains et d'aller prendre place à la table du dîner. Quelques jongleurs firent entendre une joyeuse musique, pendant que les chevaliers et leurs dames entraient par couples dans la salle du festin. Après quoi la maîtresse de céans plaça chaque chevalier à côté de sa dame, l'un et l'autre ne devant avoir, pour chaque mets, qu'une assiette commune et devant manger *à la même écuelle*. Tout les invités s'assirent sur des bancs, et posèrent leurs pieds sur les couches de foin, que l'on avait soigneusement étendues sous la table pour garantir les pieds du froid.

La table était garnie d'un dormant qui représentait une pelouse verte en guise de nappe, et qui, sur les bords de son pourtour, offrait de grandes plumes de paon et des rameaux verts fleuris, auxquels on avait attaché des violettes et d'autres fleurs odoriférantes. Du milieu de cette espèce de pelouse s'élevait une tour argentée avec ses créneaux. Elle était creuse, et formait une espèce de volière où l'on avait renfermé différens oiseaux vivans, dont la huppe et les pieds étaient dorés. Son donjon, doré aussi, portait des bannières aux armes des chevaliers présens, ce qui était une galanterie fort en usage alors. De la base de la tour s'élevaient quatre jets d'eau et de vin, comme si c'eût été une fontaine.

Le premier service consistait en un civet de cerf, un quartier de lièvre, qui avait passé une nuit dans le sel, un poulet farci et une demi-longe de veau. Ces deux derniers étaient tout couverts de rôties dorées, de dragées et de grenades. A chaque extrémité, en dehors de la pelouse simulée, il y avait un énorme pâté, surmonté d'autres plus petits qui lui servaient de couronne. La croûte des deux grands était argentée tout autour et dorée en dessus. Chacun contenait un chevreuil entier, un oison, trois chapons, six poulets, six pigeons, un lapereau, et (sans doute pour servir de farce et d'assaisonnement) une longe de veau hachée, deux livres de graisse et vingt-six jaunes d'œufs durs, couverts de safran et lardés de clous de girofle. Le tout était servi dans une pompeuse vaisselle d'argent, et quatre hommes, armés de toutes pièces, recevaient les ordres de la maîtresse du logis ainsi que ceux des convives. Il y avait encore sur la table des entremets, tels que hure de sanglier, petits-choux, rissolles, concombres confits, etc. Pour les trois services suivans, c'étaient un chevreuil, un cochon entier, un esturgeon cuit au persil et au vinaigre, un chevreau, deux oisons, douze poulets, douze pigeons, six lapereaux, deux hérons, deux poches, deux cosmeaux, un levreau, un chapon gras farci, un hérisson avec une sauce, quatre poulets dorés avec des jaunes d'œufs parsemés de graines de fenouil confites au sucre, une crême blanche, des fraises, enfin des prunes confites et étuvées dans l'eau de rose. Outre ces quatre services, il y en eut un cinquième, composé uniquement de vins cuits et apprêtés, et de confitures, que l'on nommait épices. Celles-ci consistaient en fruits confits et en diverses pâtes sucrées. Les pâtes représentaient des cerfs et des cygnes, au cou desquels étaient suspendues les armes des seigneurs et des châtelaines. Entre chaque service et durant le dessert, les jongleurs avaient repris leur musique et tour à tour exécuté différentes parades à la satisfaction des convives, qui se séparèrent, non sans s'être porté préalablement des défis à qui remplirait et viderait le plus de fois un vase à boire que l'on faisait circuler autour de la table, et qui servait à tous les chevaliers et à leurs dames.

J'ai omis de dire que le chapelain du château, placé à l'extrémité de la table, avait ouvert le repas par la prière usitée et à laquelle les convives avaient répondu à voix haute; et que, se levant vers la fin du dîner, il le termina, comme il l'avait commencé, par une prière.

DES CHIENS,

par M. Alphonse Karr.

Comme un de ces jours passés, par ces temps pluvieux qui servent de transition entre l'automne et l'hiver, tranquille au coin de l'âtre, je laissais passer une journée longue

et inoccupée, je pris quelques livres dans lesquels j'espérais trouver une ressource contre l'ennui; mais bientôt je posai un roman, en me demandant : *Qu'est-ce que cela prouve ?* Puis je rejetai un livre d'histoire, en renversant la question : *Qui est-ce qui prouve cela ?*

Un écrivain a dit : « Tout homme est à vendre; il s'agit seulement de trouver la monnaie qui lui convient. »

Et l'écrivain avait raison. Ce n'est pas l'argent seul qui corrompt les hommes, c'est l'amour, c'est la haine, c'est la crainte. Il y a tel homme que vous corrompez en flattant sa manie, et en l'appelant incorruptible.

Ainsi, que croire de l'histoire ?

Où trouver des héros non flattés ou non calomniés?...

— Parbleu, fis-je, je vais faire un fragment d'histoire impartiale, je vais parler des chiens.



Cette vignette me tombe sous la plume, parce que de même que, chaque fois que vous parlez d'un soldat de l'empire, il se présente toujours à votre esprit l'image d'un grenadier de la vieille garde; jamais celle d'un hussard, ni d'un cavalier quelconque; ainsi, quand vous parlez d'un chien en général, vous entendez toujours un barbet.

Le barbet, fidèle, intelligent, adroit; le barbet qui fait l'exercice; le barbet qui va chercher dans l'eau la canne de son maître; le barbet que l'on peigne le dimanche avant les enfans; le barbet assez patient pour se prêter pacifiquement aux jeux cruels et tyranniques des héritiers bruyans de son maître; le barbet, qui, malgré son aspect peu séduisant, ses manières un peu communes, et peut-être son esprit, qui l'éloignent des salons et le relèguent dans la mansarde de l'ouvrier, trouve encore moyen d'être aristocrate et fier de la redingote marron de son maître, aboie contre la veste, et mord l'homme en sabots.

Je viens de parler des chiens qui font l'exercice. A part nous, rien ne nous déplaît autant que les *animaux savans*. Il n'en est aucun qui ne perde prodigieusement à cette science, inculquée le plus souvent par le fouet. Nous n'affirmons pas qu'il en soit autant des hommes. Malgré notre éloignement pour les chiens qui *font le mort*, qui *sautent dans un cerceau* et *présentent les armes*, nous enveloppons les petites jouissances de vanité que ces talens procurent à leurs maîtres dans le respect que nous professons pour tous les bonheurs, pour toutes les joies, quelque petites ou incompréhensibles qu'elles nous puissent paraître.

A propos de barbet, on ne peut m'empêcher de citer un trait qui me fait infiniment d'honneur, et dont je tire vanité chaque fois que le hasard a la bonté de m'en présenter l'occasion, ou le prétexte.

Il y a trois ans peut-être, vers la fin de l'automne, à l'époque où les premières gelées couvrent de givre les branches nues des arbres, où les premiers canards sauvages viennent s'abattre sur les joncs des étangs, j'errais, je ne sais sous quel prétexte, sur les rives de la Marne, dont l'eau jaunâtre faisait sentir comme une appréhension de froid.

Je doublai le pas, en voyant, sur le bord, un groupe de quelques personnes immobiles et regardant attentivement dans l'eau. Arrivé, j'aperçus un pauvre barbet, soufflant, haletant, qui s'efforçait en vain de gravir la berge haute de plusieurs pieds, et qui, épuisé de fatigue, se laissait par momens disparaître sous l'eau.



Un des hommes qui le regardaient était pâle; à ses yeux suivant avec anxiété les mouvemens du chien, à sa respiration difficile, à sa voix tremblante qui appelait *Mouton*, je devinai le maître ou plutôt l'ami du chien. Je me déshabillai, me jetai dans l'eau glacée, et ramenai *Mouton*. Avant de me remercier, le maître embrassa son chien; puis, trouvant tout naturel qu'on s'exposât pour *Mouton*, et un peu fâché que je lui eusse enlevé la joie de ce dévouement, il me dit : Ah! monsieur, vous êtes bien heureux de savoir nager.

Pour rester fidèle à mon système d'impartialité, il faut dire que l'on a étrangement abusé du chien. On lui a donné toutes les vertus impossibles que s'est imposées l'homme social; on a même inventé des vertus exprès pour lui, à tel point que si cette admiration ne s'expliquait naturellement par l'amour des hommes pour le merveilleux, par un besoin de croyances qui fait, ainsi que le dit Pascal, que *faute de vrai ils s'attachent au faux*, je pencherais à croire que le chien n'est qu'un contraste, une antithèse créée par la civilisation pour faire honte aux hommes de leurs vices : comme Tacite, autrefois, d'une peuplade de sauvages fit un type admirable, auquel il prêta toutes les vertus qui manquaient aux Romains.

L'instinct et l'intelligence du chien sont admirables. Des maladroits, quelles que soient leurs vues, par de ridicules exagérations, donnent même parfois envie de faire de l'opposition contre l'*ami de l'homme*, et de nier le chien.

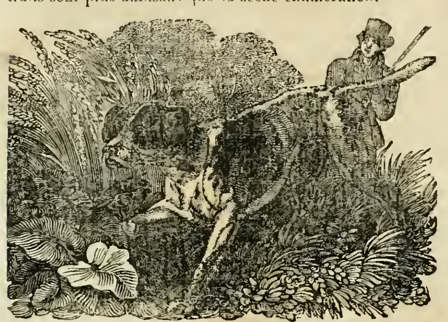
Cependant les développemens des facultés instinctives de cet animal excitent l'admiration et l'affection.

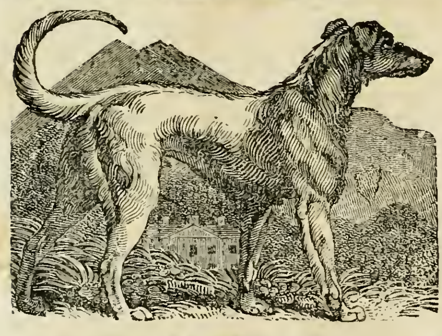
Voyez le chien du Groenland, par qui son maître franchit des déserts impraticables à tous les autres animaux.

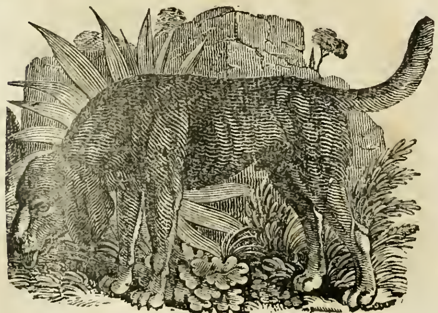
Voyez le chien de berger : maître sévère, défenseur intrépide, associé obéissant.



Mais surtout le compagnon naturel de l'homme, le chien de chasse, chien couchant, chien terrier, etc., dont les portraits sont plus amusans que la sèche énumération.

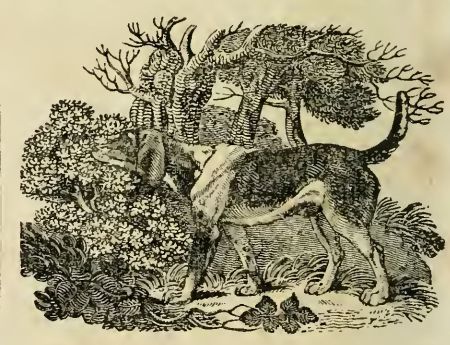






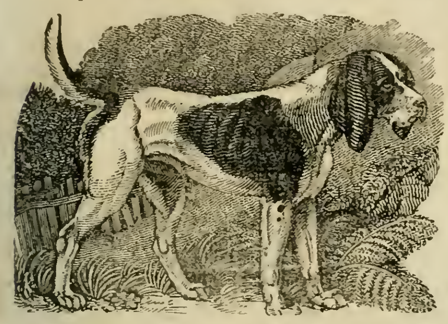








A ce propos, nous devons attaquer un préjugé. On peint et on dessine toujours le chien d'arrêt le nez à terre; or, on fait une généralité d'un défaut : la perfection du chien d'arrêt est de chasser le nez au vent. Le chien qui fouille et porte le nez en terre fait lever le gibier, ou fait son arrêt de trop près pour qu'il tienne assez long-temps; tandis que celui qui porte le nez haut ne s'en approche que par degrés, plus ou moins, suivant qu'il le sent inquiet ou rassuré; et les perdrix elles-mêmes, voyant le chien près d'elles, ne s'en effraient point, ne comprenant pas qu'il les suit à la piste.



C'est un compagnon presque indispensable pour le chasseur qu'un beau chien couchant; lui seul peut rendre la chasse abondante. Aussi a-t-il existé presque de tout temps des lois contre ces chiens.

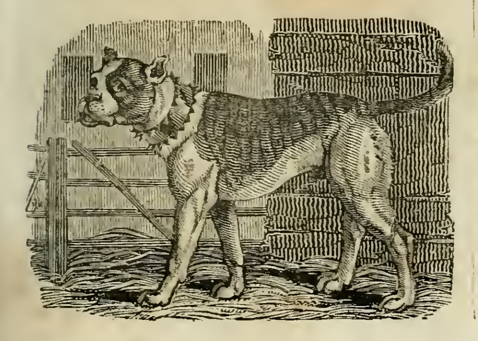
En 1578, Henri III défendit la chasse au chien couchant *sous peine de punition corporelle, pour les roturiers; et, pour les nobles, d'encourir la disgrâce du roi!* plusieurs ordonnances de Henri IV, et surtout celle de 1607, la défendent formellement, *attendu*, y est-il dit, que *la chasse des chiens couchans fait qu'il ne se trouve presque plus de perdrix ni de cailles.*

Et enfin celle de Louis XIV, qui est, je crois, la dernière, interdit cette chasse *en tout lieu* et très-sévèrement, surtout jusqu'à une distance de trois lieues *des plaisirs du roi.*

Ici je vous donnerai un avis : considérez comme votre ennemi mortel tout chasseur qui chasse avec vous sans chien. A chaque instant le gibier partira entre vous et lui, et aucun lièvre, aucune perdrix n'est exposée autant que vous; car ils n'ont à redouter que son adresse tandis que vous encourez les innombrables chances de sa maladresse.

Et aussi l'homme qui chasse sans chien est exposé à pis que des dangers, à des ridicules. Cet automne, un homme, que j'aime assez pour ne pas le nommer en cette circonstance, a tué au sortir d'une haie un énorme dindon qu'il a fallu payer et rapporter dans son carnier.

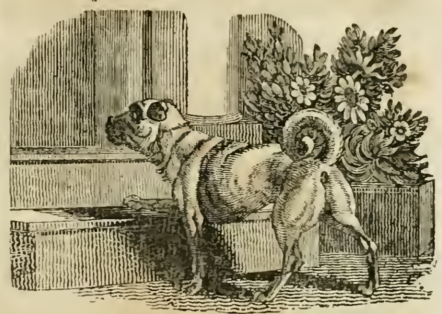
Parmi les chiens utiles encore il faut penser au dogue, au



mâtin, le gardien, le portier, le cerbère de nos maisons, plus puissant, en faveur de la propriété, que le code et la cour d'assises.

Et aussi au boule-dogue, qui, partageant avec lui cet honorable emploi, est célèbre par sa force, son audace et son acharnement dans les combats. C'est en Angleterre qu'il faut voir ces luttes. Ici, dans un établissement connu sous le nom de *Combat des animaux*, tour à tour un cochon maigre, sous le nom de féroce *sanglier des Ardennes*, et une vieille vache boiteuse, sous celui de *jeune et indomptable taureau*, sont abattus par des chiens de boucher.

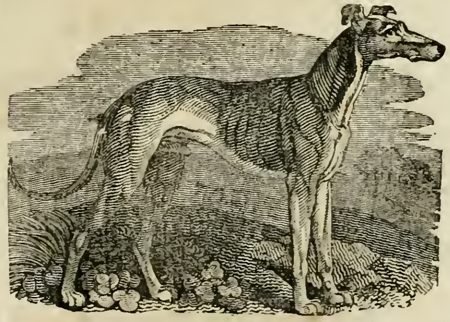
Mais, parmi les chiens, les plus chéris, les plus choyés, fêtés, caressés, câlinés, sont les chiens, inutiles à leurs maîtres et incommodes pour les étrangers. Long-temps a régné l'épagneul; puis, sous l'empire, le carlin, sorte de boule-dogue in-32, a été en possession de siéger sur les canapés et de mordre les jambes des amis de la maison.



Le carlin, hargneux, grognon, gourmand, assez semblable pour le masque à l'ancien arlequin de la comédie Italienne.

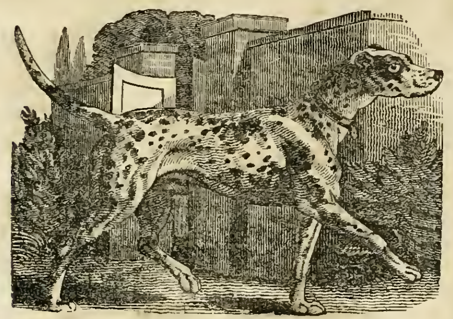


Et aussi la levrette, à laquelle je n'ai pas le courage de faire son procès tant elle est fine, distinguée, spirituelle, de bon ton.



Et le danois, chien aux oreilles mutilées, chien aussi impertinent devant la voiture que le chasseur derrière, chien

qui a failli tuer J.-J. Rousseau, en le renversant et en lui fendant la tête sur le pavé.



Il me reste à vous parler d'une histoire de chien, qui, pour ma part, m'a fort attendri. Mais je suis fort embarrassé pour vous spécifier son espèce, sa famille, sa figure. C'est le produit d'une de ces mésalliances qui, chaque jour, dans les rues de Paris, enfantent des figures de chiens qui ont découragé Buffon et l'ont fait décidément reculer devant leur nomenclature.

Il n'était ni petit, ni grand, plutôt maigre que gras, laid, sale et d'une couleur ou plutôt d'une nuance qui n'a de nom dans aucune langue.

Son maître et lui étaient deux misérables gueux, déjeunant rarement, dînant par hasard et ne soupant jamais; couchant le soir sur la grève du quai d'Orsay, où l'on jetait la paille des vieilles paillasses des gardes du corps.

Un jour, le chien tomba malade; son maître le mit chez un vétérinaire. Lui-même, mourant de faim, se fit soldat et fut emmené à deux cents lieues de Paris.

Au bout de six mois, il reçut une lettre timbrée peut-être de trente endroits différents; car le pauvre homme n'avait jamais eu de domicile fixe que le quai d'Orsay, et encore ne l'y trouvait-on que de minuit à quatre heures du matin. Cette lettre était du vétérinaire, qui lui annonçait que, s'il ne venait pas payer le prix de la pension de Médor, ledit Médor serait vendu.

Il alla trouver son colonel, il lui raconta son affaire. Le colonel le crut un peu fou; mais, le voyant pleurer, lui donna un congé et l'argent nécessaire pour racheter son vieil ami.

Le pauvre soldat arriva éclopé, pâle, hâve; car il n'avait presque pas mangé sur la route pour ne pas entamer la rançon de Médor. Sans se reposer, il alla trouver le vétérinaire. Médor était vendu à un cloutier de la rue Saint-Marceau, et on l'employait à tourner la roue.

Le cloutier, étant content des services de Médor, refusa de le revendre et chassa de sa boutique le soldat, dont les caresses et la seule présence empêchaient Médor de tourner dans sa roue.

Cependant, le lendemain, il revint, n'osant plus entrer, mais regardant de loin. Médor le reconnut et s'arrêta. Alors le cloutier le piqua avec le fer rouge qu'il tenait. Médor poussa un cri déchirant et recommença à tourner.

Pour le soldat, il partit en pleurant et ne revint plus.

VARIÉTÉS.

Soie tissue par les araignées. — Il y a cent ans qu'un M. Bon, de Montpellier, présenta à l'Académie des sciences des gants, des bas et quelques autres menus articles fabriqués avec le fil dont les araignées ordinaires tissent l'espèce de sac où elles déposent leurs œufs. Chargé d'examiner ces objets, Réaumur opina qu'ils n'avaient d'autre intérêt que celui de la curiosité et que l'industrie n'en pourrait tirer aucun parti.

Un Anglais, M. Rolt, vient de renouveler des expériences de ce genre. Ayant reçu sur sa main une araignée des jardins, il s'aperçut qu'elle traînait après elle un fil, dont le tissage continuait à mesure que lui-même s'en emparait pour le dévider autour de sa main. A ce premier essai en succéda bientôt un second. M. Rolt adapta un dévidoir à la machine à vapeur d'une usine où il était employé, le mit en mouvement et obtint ainsi, en deux heures, de vingt-quatre araignées, qu'il soumit à cette opération chacune pendant trois à cinq minutes, un fil long de 18,000 pieds et brillant de blancheur.

Ce fil est beaucoup plus fin que celui des vers à soie, puisqu'il n'équivaut guère qu'au cinquième de ce dernier. En établissant leurs poids respectifs dans des proportions semblables, et en admettant que les araignées pourraient donner deux fois par année un fil de 750 pieds, tandis que d'un seul ver à soie on en obtient 1,900 pieds, le produit du ver égalerait six fois et demie celui de l'insecte. Ainsi, dès qu'il faut élever 3,500 vers pour en obtenir une livre de soie, la même quantité de produit exigerait le concours de 22,000 araignées. On concevra mieux encore l'impossibilité de la mise en pratique d'une pareille industrie, si l'on réfléchit que deux araignées ne peuvent se rencontrer sans en venir à un combat à mort; et que, pour faire travailler simultanément 22,000 individus de cette race insociable, il faudrait construire tout autant de cellules séparées pour les protéger les uns contre les autres.

Influence des climats et de la civilisation sur la mortalité. — D'après les calculs d'un savant statisticien, M. Moreau de Jonnès, il meurt annuellement :

En Italie, en Grèce, en Turquie. . . .	1 personne sur	30
Dans les Pays-Bas, en France, en Prusse	1	39
En Suisse, dans l'empire d'Autriche, en Portugal et en Espagne.	1	40
Dans la Russie d'Europe et en Pologne.	1	44
En Allemagne, Danemark et Suède. . .	1	45
En Norvège.	1	48
En Islande.	1	53
En Angleterre	1	58
En Ecosse et en Irlande.	1	59

Les conclusions qui se déduisent de ce tableau sont assez claires pour qu'on se dispense de les exposer en détail; cependant, comme résultat général, on peut remarquer que deux grandes causes déterminent surtout le rapport de la mortalité à la population, ce sont l'influence du climat et celle de la civilisation. Le climat favorise éminemment la prolongation de la vie lorsqu'il est froid, et même lorsqu'il est rigoureux, ou lorsque l'humidité du voisinage de la mer se joint à une basse température. La moindre mortalité de l'Europe a lieu dans les pays maritimes et voisins du cercle polaire, tels que la Suède, la Norvège, l'Islande. Elle se retrouve dans des contrées où, comme en Russie, l'influence du climat n'est point secondée par celle de la civilisation, et suffit pour assurer à l'homme une longue existence. Les contrées méridionales, dont le climat semble si favorable à l'espèce humaine, sont au contraire celles où la vie court le plus de hasards. Il y a en Italie moitié plus de chances de mourir qu'en Écosse.

LA FUITE,

par Mme Desbordes-Valmore.

S'en aller, à travers des pleurs et des sourires,
Achever par le monde un sort amer et pur,
User sa robe blanche, et, pour une d'azur,
En laisser les lambeaux aux ronces des martyres :

C'est ma vie ! Un roseau semble plus fort que moi :
Je ne m'appuie à rien que je ne tombe à terre;
Et je chante pourtant l'ineffable mystère
Qui de mon cœur sanglant fait un cœur plein de foi!

D'où vient donc que ce jour surpasse la tristesse
De tous les jours tombés hors de ma vie enfin!
Sur mes heures, qu'inscrit l'impatient destin,
Le pied du temps bondit de la même vitesse :
D'où vient donc que j'étouffe au sein de l'univers ?
Ah ! c'est qu'ils m'ont blessée au milieu de la foule :
Du grand arbre agité feuille que le vent roule,
Ils ont soufflé loin d'eux mes mobiles revers !

Ainsi, trois fois adieu ! Ville inhospitalière;
Ville trois fois fermée à mes humbles malheurs;
Pour d'autres si riante et si pleine de fleurs;
Où ma vie arriva blanche et pure écolière,
A quinze ans. Ville austère, où j'appris à pleurer,
Où j'apportais un cœur si tendre à déchirer,
Où je sentis aux fleurs des épines profondes,
Où l'on voulut noyer mes ailes sous les ondes.

Vallon sans écho
Pour la voix qui pleure,
Où je buvais l'heure
Froide comme l'eau;
Amère lustrale,
Sombre cathédrale
Où s'est caché Dieu,
Jardin des olives,
Sol aux ronces vives,
Mon calvaire, adieu!

Adieu ! je ne suis pas dans un désert. La vie
Autour de moi se meut. J'ai mon ombre au soleil.
Partout je trouve terre où le ciel m'a suivie;
Partout son hymne glisse au fond de mon sommeil !

Quand vos traits jusqu'au cœur dans l'ombre m'ont touchée,
Je m'en allai vers Dieu : j'y retourne aujourd'hui.
Car sa main est immense et je m'y sens cachée;
Dieu veille sur ma tête et je me sauve à lui !

Et, sous cette main qui délivre,
J'entrerai comme vous aux cieux :
Là votre or ne pourra vous suivre;
Moi; je lui porterai mon livre
Fermé maintenant à vos yeux.

Ce livre, ce cœur plein d'orages,
Plein d'abîmes et plein de pleurs,
Déchiré dans toutes ses pages,
Dieu! sauveur de tous les naufrages,
Aura la clé de ses douleurs !

Mais quoi ! Quand son œil d'or se voile sous la nue,
Qu'il laisse tomber l'ombre avant la nuit venue,
Quand l'oiseau sans musique erre aux champs sans couleurs,
Je ne me sens pas vivre et je ressemble aux fleurs,
Aux pauvres fleurs baissant leurs têtes murmurantes,
Et qu'on prendrait au loin pour des ames pleurantes !

Quand on se meurt, on plaint tout ce qui va mourir;
On plaint tout ce qui souffre, ou qui semble souffrir.

Que dis-je : on ne meurt pas quand on le pense. Une ame,
Prend ses ailes long-temps avant de s'envoler :
Une lampe long-temps s'use sans s'exhaler,
Tant qu'un peu d'huile au cœur en remonte la flamme.
J'ai des enfans ! Leurs voix, leurs haleines, leurs jeux
Soufflent sur moi l'amour qui m'alimente encore :
J'ai pour les regarder tant d'ame dans les yeux!
Mon étoile est si bien nouée à leur aurore !
On m'a blessée en vain, je ne peux pas mourir:
J'ai semé leurs printemps, je dois les voir fleurir.
Au milieu de leurs jeux, inoffensive et frêle,
Mort ! oublieuse mort, je passe sous votre aile,
Et je n'alourdis pas mon vol de haine : hélas !
S'il fallait me venger, je ne le saurais pas!

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN.

C'est un vieux château que le château de Saint-Germain. Lorsqu'on pénètre dans cette vaste cour, entourée de façades aux multiples arcades, de tourelles sveltement arrondies, une foule de souvenirs s'emparent de l'imagination; et, devant elle, se déroule un long chapelet d'anecdotes et de traditions historiques.

La ville est moins ancienne que d'autres pourtant. Avant tout, il y avait dans ce lieu, comme dans tous les sites choisis de notre contrée, un monastère avec ses dépendances; puis, à la place du monastère, s'éleva plus tard un château, et celui-ci, en acquérant bientôt le titre de résidence royale, devint le foyer d'un village qui s'agrandit peu à peu.

En 1124, Louis-le-Gros datait déjà ses diplômes royaux du château de Saint-Germain. Ses successeurs l'habitèrent aussi; mais, en butte à tous les accidens de la guerre civile, il fut tour à tour ravagé, brûlé, puis souvent réédifié.

Saint-Germain fut quelque temps la propriété de Jacques Coytier, le fameux médecin de Louis XI. Ce fut sans doute dans un accès de terreur superstitieuse que le bon roi octroya à son docteur cette magnifique propriété, qu'un arrêt du parlement rendit plus tard à la couronne, en cassant la donation du monarque trépassé.

Sous François Ier, Saint-Germain vit commencer une ère de splendeur. Ce prince y célébra ses noces; puis, appelant à son aide les arts qu'il aimait et qu'il protégeait, il fit relever les bâtimens vieillis et les embellit avec sa magnificence habituelle.

En 1547, le parc fut le théâtre d'un duel fameux entre Jarnac et La Chateigneraye, terminé par la mort du favori de Henri II, qui jura, dans sa douleur, de ne jamais plus permettre un pareil combat en champ-clos. Sa parole fut tenue par ses successeurs; et il n'est resté de cette coutume barbare que le proverbe populaire qui désigne encore, sous le nom de coup de Jarnac, une ruse imprévue.

Sous Charles IX, on établit dans la ville une manufacture de glaces, à l'instar de celles de Venise; ce fut un Vénitien, nommé Thesco Mutio, qui nous apporta le secret de cette fabrication : en récompense, le roi le naturalisa et l'anoblit en 1561.

Une assemblée des notables s'y tint, en 1583; Henri III, qui l'avait convoquée pour aviser à la réforme des abus, n'en obtint d'autre résultat qu'une guerre civile.

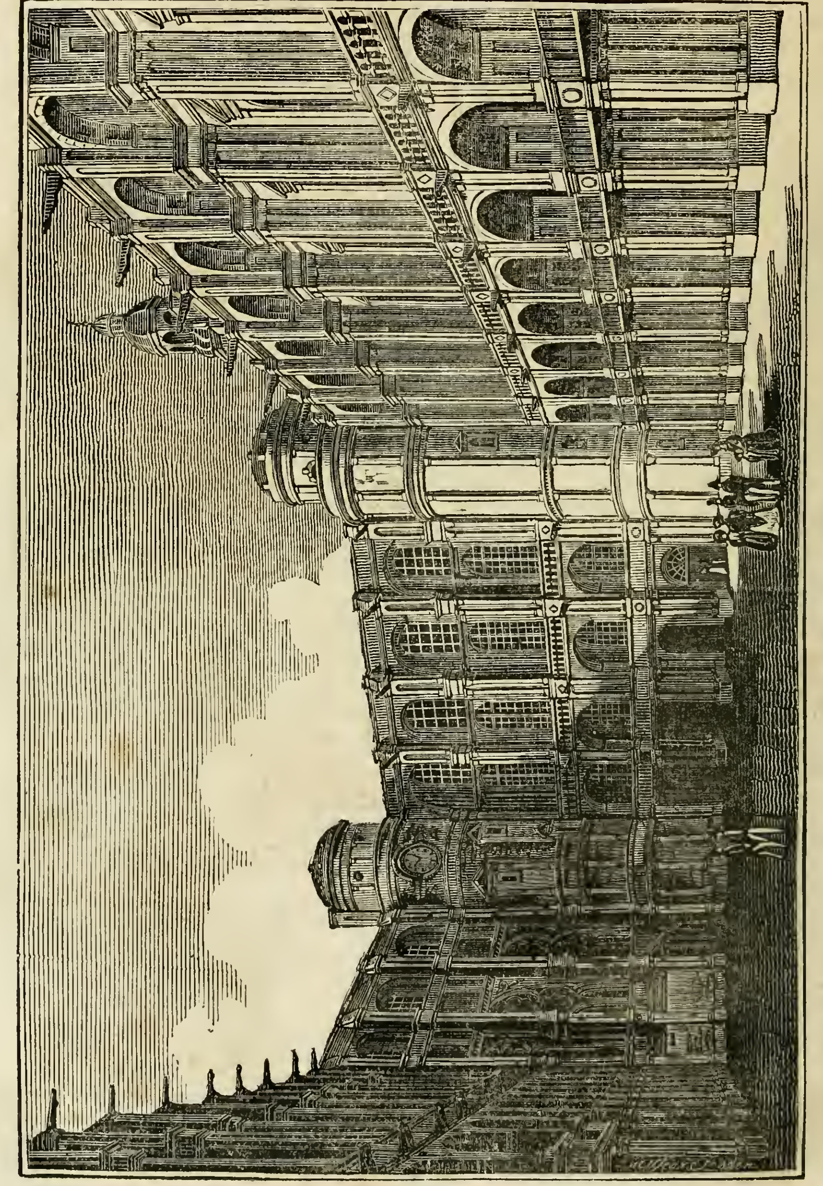
Henri IV aima fort ce séjour, et les habitans de la ville lui durent une exemption de toutes charges et impôts, qu'il leur accorda comme marque de sa bienveillance. Ce privilége dura jusqu'en 1789.

Louis XIII habita long-temps Saint Germain, il y mourut. Dans un des intervalles de repos que lui laissait la maladie, il voulut voir encore une fois le beau paysage qui se développait devant les fenêtres du château. Ses yeux s'arrêtèrent sur le lieu où reposaient ses aïeux, les tours lointaines de l'abbaye de Saint-Denis : Mes amis, voilà ma dernière demeure, dit-il aux spectateurs; et il se tut.

Louis XIV ne considéra point avec la même philosophie

ce fâcheux voisinage qui venait sans cesse lui rappeler la mort, terme fatal de ses grandeurs. Il voulut fuir le spectacle de ce continuel *memento mori*, contre lequel il alla chercher un refuge au milieu des bois de Versailles; mais avant de quitter Saint-Germain il y jeta quelques-uns de ces millions que sa main prodiguait si magnifiquement aux architectes, ministres complaisans de sa fastueuse vanité. Le Nôtre ajouta, sous sa direction, cinq gros pavillons dont il flanqua l'ancien château; il acheva la magnifique terrasse commencée par Henri IV et qui fait encore l'admiration de tous les curieux.

Louis XIV parti, Saint-Germain fut tour-à-tour occupé par la duchesse de la Vallière et par Jacques II, ce malheureux roi, précipité du trône d'Angleterre pour mourir dans cette retraite en 1718, et dont le nom vient clore la liste des souvenirs célèbres qui se rattachent à ce lieu.



Cour du château, à Saint-Germain-en-Laye.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

Musée des Familles

Lecture du Soir.



Le Hradschin, habitation de Charles X, à Prague.

SOUVENIRS DE PRAGUE.

Un voyageur, mettant de côté l'esprit de parti, raconte ce qu'il a vu : c'est une page d'histoire contemporaine, que chacun peut modifier au gré de son admiration ou de son inimitié. Libre à tous. Dans ce recueil, il n'y avait de place que pour les faits : les voici dans la simplicité d'un récit véridique; au lecteur d'y chercher le genre d'intérêt qui conviendra le mieux à son opinion personnelle.

Prague est la capitale de l'antique Bohême. Elle se divise en deux villes, la vieille, qui s'étend sur une montagne; la nouvelle, qui s'alonge dans la plaine : à ses pieds coule la Moldau; et, sur la rive gauche de cette rivière, on voit un vaste faubourg qu'un pont rattache à Prague, et que l'on désigne par le nom de *Petite-Ville*. Ce pont est décoré de plusieurs statues, entre autres de celle de saint Jean Nepomucène : elle s'élève à l'endroit même où, sur l'ordre du roi Venceslas, l'on précipita le saint évêque pour avoir refusé de révéler la confession de la reine.

Prague est le siége d'un archevêché, et son université a une célébrité historique. Malgré plusieurs monumens fort remarquables, l'aspect que cette ville présente inspire de la tristesse; c'est une véritable ville d'Autrichiens : froide, paisible et flegmatique; on dirait que sa population, de près de cent mille ames, s'agite et circule presque sans bruit Rien du reste ne saurait égaler en étrangeté et en poésie le panorama de cette ville, vue par un soleil resplendissant, du haut de la montagne sur laquelle on dirait qu'elle se penche, entraînant, dans ses flots de toits, des centaines d'édifices gothique ou tudesques, et d'innombrables clochers dont la couleur grisâtre ou bleue se détache admirablement sur le rouge vif des tuiles qui couvre toutes les maisons.

Le palais du Hradschin, que la famille exilée habite pendant la saison qui ramène au séjour de la ville, est un château où réside l'empereur d'Autriche, lorsqu'il vient en Bohême. Le Hradschin couronne toute la montagne de la vieille ville, et vient s'appuyer sur le faubourg. Immense et riche, on y retrouve pourtant la solitude et le calme qui semblent caractériser Prague; et rien n'égalait sa tristesse quand Charles X et la petite suite qui l'accompagnait vinrent occuper quelques appartemens de ce palais immense dans lequel ils semblaient perdus.

Il est impossible de donner, par le dessin, une idée exacte de ce multiple édifice. C'est comme une petite ville placée au milieu d'une autre ville plus grande. Dans la vue que nous présentons ici, on n'aperçoit que le fonds d'une cour qui est la troisième où pénètre le visiteur. Là, au milieu, est située la cathédrale, qui communique à droite par une longue galerie avec l'aile qu'occupe la famille royale et dont cette esquisse montre seulement les premières fenêtres.

Le Hradschin rappelle une foule de souvenirs historiques. Fondé par Wenzel et brûlé en 1316, il fut rebâti, en 1333, sur le modèle du Louvre. En 1378, après la mort de l'empereur Charles, on cessa de l'habiter, et on

l'abandonna durant un siècle entier, jusqu'à ce que Rodolphe II vint préserver ce beau monument d'une ruine inévitable, le peupler de statues et l'embellir par de nombreux travaux. Cinquante-six ans après (1652), l'électeur de Saxe, Jean-George, assiégea Prague, et dépouilla le Hradschin de ses richesses; bientôt après le suédois Kœnigsmark n'y laissa que des ruines, et envoya à Stokholm les tableaux et les statues que les bombes n'avaient point écrasés et détruits. Christine se chargea d'achever cette œuvre de destruction, et fit sans pitié couper les pieds et la tête aux personnages que représentaient les tableaux, chefs-d'œuvre du Corrège pour la plupart. Marie-Thérèse releva le Hradschin de ses ruines, et le fit reconstruire d'après les plans de l'architecte Banosty. Ces travaux ne furent guère terminés qu'en 1774.

Quatre tours, dont l'une servit, en 1402, de prison au roi Wenzel, une autre où l'on enfermait les coupables condamnés à mourir de faim, sont les seuls restes de l'édifice gothique. On nomme dans le pays la première de ces tours *Daliborka* (*tour blanche*) et la seconde *Mihulka* (*tour noire*).

Les autres débris qui restent de l'ancien Hradschin ne remontent pas à une époque plus éloignée que 1618 : ce sont deux pyramides élevées en mémoire des comtes Martinitz et Slawata. Un jour que ces seigneurs firent un plaidoyer en faveur de la religion catholique, on répondit à leurs argumens en les jetant par la fenêtre; et, comme il ne leur arriva aucun mal, on vit là un miracle dont on voulut éterniser la mémoire par l'érection des deux pyramides dont nous parlons.

Pour arriver jusqu'à la famille des princes, il faut s'adresser, à Vienne, à M. de Montbel, ou, à Prague même, à M. de Blacas. Ce dernier surtout se montre d'un abord difficile, et semble n'accorder le laisser-passer qu'à son corps défendant. Avant de le céder, il fait donner par écrit le nom de l'impétrant, ses titres, le lieu d'où il vient, la route qu'il a suivie, les motifs qui lui ont fait entreprendre son voyage, ce qu'il se propose de faire, et où il compte aller en quittant Buschtierad. Si les réponses sont satisfaisantes, et, après un jour, deux ou même trois de délai, il accorde le laisser-aller, et indique l'heure précise à laquelle on doit se présenter à Buschtierad; car tout se fait avec la régularité et la ponctualité minutieuses qui régissaient l'étiquette aux Tuileries.

Vingt hommes de l'armée allemande, qui se renouvellent toutes les vingt-quatre heures, font le service du château, et rendent aux princes les honneurs militaires. Le château est meublé à l'allemande, c'est-à-dire avec une grande parcimonie de meubles et une simplicité plus grande encore. A l'heure précise désignée, la porte du salon d'attente s'ouvre, et l'on est introduit dans un appartement où se trouve Charles X, assis près d'une table. S'il connaît le visiteur, il lui donne sa main à baiser; s'il le connaît peu ou point, il le salue d'un léger signe de tête. On se tient debout tant que dure l'audience, c'est-à-dire pendant huit à dix minutes. M. de Blacas est toujours présent, à moins que l'on ne demande une audience particulière, qui n'est jamais accordée que pour le lendemain. Charles X adresse beaucoup de questions aux visiteurs; mais les réponses qu'il reçoit ne changent rien aux idées qu'il s'est faites de la situation de la France. Lorsqu'on se hasarde à contredire ces idées, il écoute sans interrompre, mais en souriant d'un air de doute; et, si l'on insiste, il répond : *Vous êtes mal informé;* puis il change la conversation.

Le costume ordinaire du prince est un habit brun qu'il portait aux Tuileries, et qui, malgré son extrême propreté, ne laisse pas que de montrer la corde. Les malheurs du prince n'ont en rien altéré sa santé : il est toujours le même, alerte, sec, plein de volonté. Son goût pour la chasse semble l'avoir abandonné, et il est bien rare qu'il touche à un fusil. Tous les jours il se promène à pied, durant deux ou trois heures, sans une seule personne pour l'accompagner; il monte rarement à cheval. Il surveille sa maison dont il fait tous les frais; ses gens ne portent pas de livrée et sont vêtus d'un simple frac.

A dix heures précises, la famille royale se rassemble pour déjeuner; c'est à six heures que l'on dîne.

D'habitude le dîner se compose de dix couverts au plus. La table est servie sans luxe, mais avec abondance, et d'une manière convenable.

M. Sosthène de La Rochefoucault, dans son récit d'une visite à Buschtierad, indique les dispositions de la table à laquelle il fut plusieurs fois admis. C'était à la campagne où les dispositions sont différentes de celles que l'on a adoptées pendant le séjour à la ville. A Buscthierad, le roi occupe le milieu; la duchesse d'Angoulême est à sa droite, et Mademoiselle à sa gauche; près de la dauphine, le duc de Bordeaux; le dauphin, à côté de Mademoiselle; puis madame de Gontaut; le duc de Blacas en face de Charles X, avec M. de Latil et la vicomtesse d'Agoust à ses côtés; enfin MM. O' Hégerthy père et fils, écuyers l'un du roi, l'autre de madame la Dauphine, et les personnes conviées. Le déjeuner et la conversation qui le suit durent une heure. Après cela la famille royale se sépare et reçoit en particulier les pèlerins qui viennent la visiter

Les honneurs de la table sont faits par Charles X, et par tous les autres princes, y compris le duc de Bordeaux et Mademoiselle, qui s'en acquittent avec beaucoup de grâce et d'aménité. L'entretien durant le repas n'est point maintenu trop grave et trop réservé : on s'y relâche par fois de la rigueur d'une étiquette excessive, et il n'est point rare qu'une plaisanterie fasse circuler le rire parmi les convives, et ne gagne même l'exilé royal.

Les revenus de Charles X s'élèvent à 800,000 francs environ. Une grande partie de son capital est placée en rentes françaises cinq pour cent et trois pour cent, et confiée à un banquier célèbre, sous le nom duquel ces rentes sont inscrites. C'est avec cette somme que le prince subvient aux dépenses de sa maison, et paie les traitemens des personnes qui l'entourent, traitemens dont quelques-uns sont fort élevés.

Le Dauphin et madame la Dauphine habitent le même étage, c'est-à-dire le second; leurs appartemens communiquent par un long corridor qui va d'un bout à l'autre du château. Le duc d'Angoulême n'a changé ni de caractère, ni de manière d'être : c'est toujours la même insouciance; on dirait qu'il n'a rien perdu et qu'il n'a rien à regretter. Madame la Dauphine au contraire ne parle jamais de la France sans que ses yeux ne se remplissent de larmes : résignée, mais d'une résignation mélancolique, rarement on la voit sourire. Tous les jours, vers deux heures, cette princesse va se promener en calèche, tête à tête avec le dauphin : ou bien ce prince monte à cheval, maintient sa monture au pas, et accompagne de la sorte madame la duchesse d'Angoulême qui le suit à pied : elle aime beaucoup ce genre d'exercice.

Dire quels sont les projets et les espérances de ces trois personnes, serait une chose bien difficile. Pas plus que ceux qui les entourent, ils n'ont de plans arrêtés : ils semblent mettre leur confiance dans ces étranges caprices du destin qui tour à tour ont élevé si haut et abaissé si bas leur fortune. Quand on parle d'avenir au vieux roi, il répond par un mot qui résume complètement ce que nous cherchons à exprimer : *A la grâce de Dieu!* dit-il.

Charles X se montre inflexible à l'égard de la duchesse de Berry, et il a fait prendre à son égard les mesures les plus sévères. Madame, retenue à Leoben, séparée de Prague par une distance de cent et quelques lieues, ne peut venir dans cette ville; et elle est l'objet d'une si

grande surveillance qu'il ne lui est pas possible de répondre à aucune des lettres qui lui sont adressées; dernièrement, les personnes chargées de ses affaires, à Paris, attendaient en vain, dit-on, des lettres indispensables de Madame pour terminer plusieurs ventes. Madame la dauphine ne partage pas cette rigoureuse vindication; quand elle parle de sa belle-sœur, c'est avec un sentiment de bienveillance qui n'a rien d'équivoque.

Lorsque la famille royale alla conduire à Madame ses deux enfans, ces derniers n'en furent avertis que la veille du départ et fort tard. Le duc de Bordeaux était déjà couché; il se leva, se rendit chez Charles X, et, à ces mots: *Vous irez demain voir votre mère*, il versa des larmes abondantes, et ne put ensuite comprimer l'essor d'une joie excessive. Puis, s'informant des détails, il demanda combien de temps on resterait en route, — *Monseigneur, il y a huit jours de marche*, lui dit-on. — *Huit jours!* s'écria-t-il; *ah! dans huit jours au moins, je verrai ma mère.* L'entrevue, se prolongea au-delà du terme fixé primitivement par suite d'une attaque de goutte qui retint Charles X seize jours à Léoben. Lorsqu'il fallut quitter cette ville et sa mère, le jeune prince exprimait son chagrin de cette douloureure séparation. — *Hélas!* disait le pauvre enfant, *il y a quelques jours je n'ai pu dormir de la joie de voir ma mère: aujourd'hui je ne puis dormir du chagrin de l'avoir quittée.*

Le logement qu'habitent le jeune prince et sa sœur se trouve au-dessus des logemens du dauphin et de Madame la dauphine; ils ont chacun leur maison, composée d'un très-petit nombre de personnes: Mademoiselle n'est entourée que de trois ou quatre dames au plus; elle ne reçoit guère que cinq mille francs par mois.

L'un et l'autre ont leur table séparée. Ce n'est que les jours de fête et aussi à la campagne que tous deux ils paraissent à la table du roi, où M. de La Rochefoucauld les a vus en effet.

Agée de quatorze ans, Mademoiselle semble en avoir dix-huit, et n'a plus rien de l'enfant; c'est une jeune fille qui n'a point de beauté, mais beaucoup de grâce: elle ressemble un peu à sa mère, montre une grande simplicité dans ses vêtemens, et porte d'ordinaire une robe blanche qui sied à sa taille élégante et souple. Elle dessine avec talent, déchiffre à la première vue la musique la plus compliquée, parle plusieurs langues facilement, et se fait aimer par la facile gaieté de son caractère. Les membres de la députation, envoyée à Prague, par des habitans de Bordeaux, racontent qu'en prenant congé de la princesse, ils la prièrent d'indiquer une devise pour la faire graver sur une bague qui devait lui être offerte. Elle répondit par une citation latine en peu de mots que nous regrettons de ne pouvoir rappeler et qui prouve autant d'instruction que de goût. En face de la porte du château est un beau jardin où elle passe une partie du temps de ses récréations; une petite cabane lui sert de refuge quand la pluie vient la troubler dans ses amusemens. Le mot de France la fait pleurer, et elle témoigne la même émotion que sa tante lorsqu'elle retrouve quelques-unes des personnes qui l'entouraient à Paris. Un jour Mme la Dauphine contait avec amertume, devant sa nièce, la rencontre qu'elle avait faite aux eaux du maréchal M., qui, l'ayant considérée, feignit de ne point la reconnaître, et la coudoya sans même lui ôter son chapeau: — Mon Dieu! dit la jeune princesse, que cela fait de mal de se voir ainsi méconnu de ceux que l'on aimait tant! — Une autre fois, en parlant à un voyageur qui racontait les malheurs dont il avait été témoin en France. — Ne me dites pas, s'écria-t-elle en l'interrompant, qu'il y a des Français malheureux, vous me faites trop de mal. — Tous les soirs, à huit heures et demie, Mademoiselle quitte la famille royale et monte chez elle.

Le duc de Bordeaux excelle dans tous les exercices du corps, exercices qu'il aime passionnément. Hardi écuyer, il franchit hardiment les barrières qu'on lui présente au manége, ne se déconcerte pas d'une chute, et remonte aussitôt à cheval plein d'ardeur et de persévérance. Les études scolastiques lui vont moins bien et c'est avec peine qu'il s'astreint aux thêmes allemands, italiens et latins. En revanche, il brise à trente pas, au pistolet, une tête de poupée, grimpe au haut d'un arbre avec l'agilité d'un écureuil, fait des armes avec passion. Le jeu de billard est son jeu favori. Il est gai, franc, ouvert et loyal. D'une taille médiocre pour son âge, il ressemble assez au portait qu'en a publié M. Grévedon, et que nous reproduirons dans une de nos prochaines livraisons; mais il est plus mince et moins élégant.

Son costume ordinaire se compose d'une petite veste de couleur verte, d'un pantalon blanc ou gris, suivant la saison. Il sort tous les jours, n'importe le temps qu'il fasse, reste le soir chez son grand-père jusqu'à huit heures, et rentre chez lui, où il se couche après une lecture religieuse et de longues prières.

Disons-le, son éducation est sagement dirigée, et on éloigne de lui des idées de rancune et de vengeance qui sont du reste également étrangères à l'inflexible volonté de Charles X. Rendons-lui justice complète sous ce rapport. Le jeune prince parle souvent de la France, et en parle toujours avec sensibilité. Le jour des funérailles du prince Lichtenstein, gouverneur militaire de la Bohême, le duc de Bordeaux était à une fenêtre du Hradshin et regardait défiler la garnison de Prague qui suivait le convoi. Vint à passer un beau régiment de hussards, dont l'uniforme rappelait le costume des hussards français: *Regardez-donc,* dit le jeune prince avec joie, *regardez, voici de la cavalerie comme la nôtre. Voyez! leurs uniformes ressemblent aux uniformes français Oh! si c'étaient des Français, j'irais les rejoindre, dussé-je sauter par la fenêtre.*

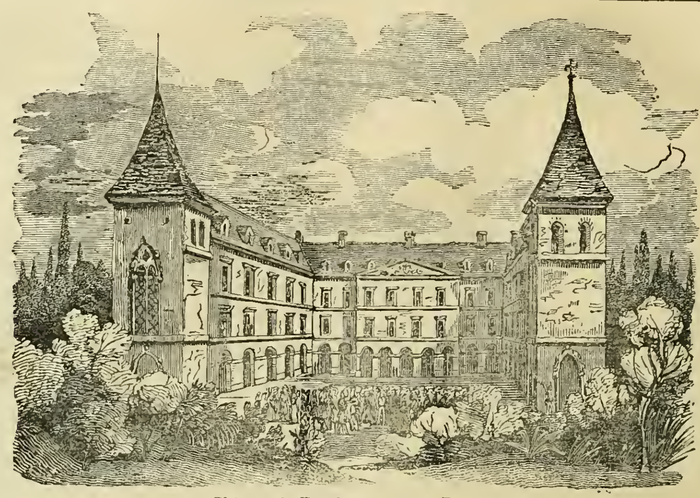
Depuis le 1er novembre, l'éducation du duc de Bordeaux est confiée à l'évêque d'Hermopolis et au général marqui d'Hautpoult, qui ont remplacé le baron de Damas et le pères Drouillet et Desplace.

Charles X ne regarde point le duc de Bordeaux comme Henri V; et, puisqu'on n'a point accepté son abdication aux conditions qu'il proposait, il la déclare nulle. Ce sont là les causes qui ont entravé et désappointé les projets et les espérances des légitimistes lors de leur voyage à Prague. Le vieux roi n'a rien approuvé de la déclaration qui établissait la majorité de son petit-fils. En vain la duchesse d'Angoulême et tous ceux qui l'entouraient ont essayé de le fléchir à cet égard; rien n'a pu le faire changer de volonté.

Cela a jeté encore plus de tristesse sur le séjour de Buschtierad, et y cause, sinon des divisions, au moins de la contrainte.

Les habitans de Buschtierad reçoivent peu de journaux français: des mesures de police autrichienne en prohibent l'entrée dans les états de l'empereur. Par une exception, les journaux adressés à Charles X lui parviennent sans avoir été ouverts ni mutilés par les ciseaux de la censure, établie sur la frontière, et qui taille impitoyablement le petit nombre d'écrits qu'elle laisse parvenir dans l'intérieur des états d'Allemagne. Parmi les journaux que l'on voit le plus souvent sur la table du prince, se trouve le *Journal des Débats!*

Durant la belle saison, la famille exilée habite le château de Butschierad, qui se trouve à cinq lieues de Prague. Pour y arriver de cette ville, il faut traverser une route monotone, plate, unie, et dont l'aspect ennuyeux double pour le moins le chemin que l'on a à par-



Château de Buschtierad, près Prague.

courir. Au bout de cette route, on aperçoit le château qui s'élève au-dessus d'un vallon demi-circulaire, au fond duquel est un étang entouré d'arbres, et dont les rives sont tapissées d'une prairie à végétation vigoureuse.

Buschtierad est isolé de toute autre habitation, et l'on ne trouve à l'entour qu'un petit nombre de chaumières occupées par des ouvriers qui vivent du travail nécessitée par les besoins du château. Précédée d'une longue avenue de pommiers et d'une cour qui tient à la fois du jardin, cette résidence, d'un aspect désagréable, montre tout à coup deux hautes ailes qui enserrent une sorte de cloître. L'aile de gauche touche à une grande ferme contiguë au château; l'autre sert d'entrée. Du côté opposé à la cour, derrière l'espèce de cloître, est un petit jardin où se promène de préférence le vieux roi. On sait que Buschtierad était la propriété du duc de Toscane qui l'a vendue à Charles X. *.

ARC DE CONSTANTIN A ROME.

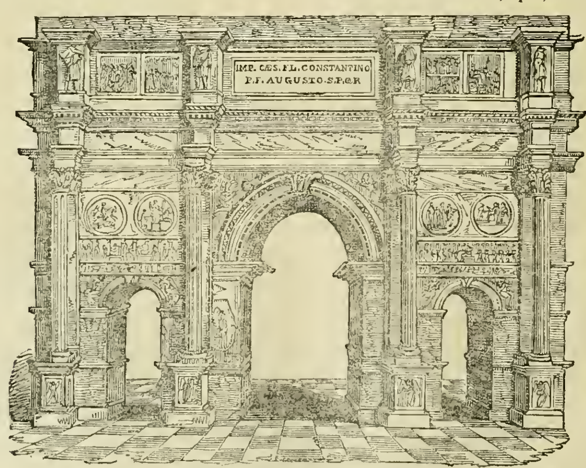
Des nombreux arcs triomphaux qui jadis faisaient l'ornement de Rome, il ne reste guère que des vestiges; peu sont encore debout. Parmi ces derniers, on remarque surtout celui de Constantin.

Une large arcade en occupe le milieu, accompagnée de deux arcades plus étroites qui s'ouvrent symétriquement sur les deux côtés. Quatre grandes colonnes de marbre canelées les décorent; elles portent, sur leurs chapiteaux, de très-belles statues privées de têtes.

HISTOIRE NATURELLE.

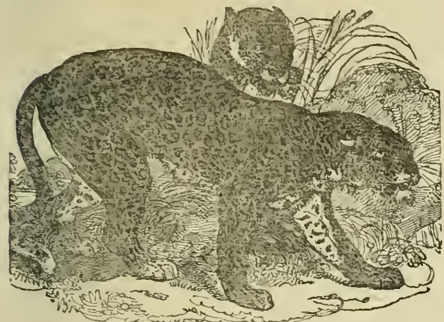
LA PANTHERE.

Avez-vous vu, à la ménagerie du Jardin-des-Plantes, cette panthère dont le ventre, d'un blanc éclatant, est semé de taches ombrées, qui, sur son dos d'un fauve



Arc de Constantin, à Rome.

obscur, se rapprochent et prennent une teinte plus obscure encore et plus riche? Il semble que le soleil ait bruni sa souple échine, comme un habile ouvrier brunit l'or des arêtes d'un ornement précieux. Sa belle et soyeuse fourrure ne fait cependant qu'une faible partie de sa beauté; ses mouvemens onduleux et caressans, son dos qui ploie, se relève, et s'abaisse comme une vague à l'approche de la rive, sa tête qui frôle les barreaux de sa loge, en se baissant pour solliciter une caresse de son gardien; ce mufle, sensitif et mouvant, qui cherche les parfums, et dont toutes les houpes nerveuses semblent demander des sensations; ses pattes, garnies d'épais coussins, qui, fortes et moelleuses, pressent et repoussent le sol avec je ne sais quelle volupté d'élasticité et de vigueur; la grâce et la flexibilité des contours, la souplesse et la fluidité des mouvemens : voilà ce qui attire et fascine les regards, encore plus que la richesse de la fourrure; tandis que malgré la douceur parfois voilée de l'œil, l'élargissement de la tête de l'animal vers les tempes, le tremblement de ses lèvres, l'écartement, la forme acérée, la blancheur de ses dents, et la mobilité de ses mâchoires, donnent à sa physionomie flatteuse et caressante quelque chose de féroce.



De la famille des digitigrades (1) et du genre chat, ainsi que le lion, la panthère s'apprivoise plus facilement que le roi des forêts; et, sans la crainte d'entendre les petits enfanss'écrier : « Mais nous avons lu cela dans l'*Éducation familière* de mesdames *Edgeworth* et *Belloc* », je vous raconterais l'histoire de Saï, la folâtre panthère apprivoisée, que le roi des Ashantis avait donnée à M. Hutchinson, gouverneur anglais au Cap-Côte. Madame Bowdich, la veuve du savant voyageur, amena en Angleterre l'habitante des déserts d'Afrique, qui vint mourir à Londres d'une inflammation de poitrine. Saï, animal domestique, libre dans la maison du gouverneur, comme un jeune chat favori, courait de la cave au grenier, sollicitant partout des caresses, cherchant des parfums, demandant, avec ses mille tours et ses agiles bonds, des perroquets, qui étaient pour elle une grande friandise; elle haïssait les nègres et les singes, dont la vue la mettait en fureur, aimait les hommes blancs, et jouait surtout avec les enfans qui lui tiraient la queue sans miséricorde et sans peur, et qui se roulaient dans ses pattes musculeuses. Saï rentrait alors soigneusement dans leurs étuis de fourrure ses griffes retractiles, dont un seul coup aurait fendu, déchiré de part en part la chair délicate de ses compagnons de jeux. Mais l'animal n'eut jamais un caprice de colère. Fantasque, joueuse, emportée, seulement dans sa joie, Saï sautait souvent au col de son maître, qui se crut mort la première fois qu'il reçut cette accolade, et demeura stupéfait de n'être que caressé.

(1) Voyez le *Musée des Familles*, année 1833, p. 62.

Moins grande que le tigre, la panthère l'est plus que le léopard. Sa longueur ordinaire est d'environ quatre pieds, sa hauteur de deux. Les taches noires, rondes ou ovales, qui couvrent sa tête, son col, ses membres et son dos, forment sur ses flancs sept à huit rangées d'anneaux noirs, dont le centre, moins coloré que la circonférence, est cependant d'une teinte plus sombre que le fond sur lequel ces espèces de roses se détachent. On compte dix de ces rangées distinctes sur la fourrure plus précieuse du léopard; les taches s'y montrent plus rapprochées. Ces deux espèces, que M. Cuvier distingue dans sa classification, et que le peuple de l'Inde confond sous le nom général de *tigre*, sont plus fortes et plus terribles en Afrique où quelques-uns de ces animaux parviennent à d'effrayantes proportions.

Un Anglais, qui se trouvait il y a quelques années dans le golfe du Bengale, à Jaffna, à l'extrémité septentrionale de l'île parfumée de Ceylan, décrit ainsi sa rencontre avec une panthère.

« Un matin, mon domestique m'éveille deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. « Maître! », crie-t-il, « on demande les chiens du maître; le tigre est dans la ville! » Mes chiens, échantillons dégénérés de la belle race nommée *poligar*, sorte de lévrier sans nez et à poil gris frisé en tire-bouchons, me servaient à chasser le chakal; mais cette fois c'était autre chose (et, par parenthèse, il n'y a rien de tel qu'un tigre à Ceylan; ce sont les panthères et les léopards, que les naturels, et, par suite, nous-mêmes, décorons du nom formidable de tigre). L'animal en question était une panthère. Mon fusil n'était pas prêt; et, tandis qu'on le mettait en état, le collecteur et deux médecins, récemment venus du continent avec, et à cause du choléra, qui se déclarait dans l'île, arrivèrent à ma porte, l'un armé d'un fusil de chasse, les deux autres d'épieux à chasser le sanglier, lesquels étaient émoussés d'une manière remarquable. Tous trois insistèrent pour partir à l'instant et sans attendre mon fusil. Cela n'était point de mon goût. Le tigre (pour continuer de lui donner le nom en usage dans le pays) s'était réfugié dans une hutte, dont le toit, comme la plupart des toits de Ceylan, s'étend jusqu'à terre en forme de parapluie. L'unique ouverture de cette espèce de tente est une petite porte d'environ quatre pieds de haut. Le collecteur brûlait du desir de faire déguerpir le tigre; j'insistais pour attendre mon arme à feu; mais non: le fusil de chasse, chargé à balle, et les deux épieux étaient plus qu'il ne fallait, disait-il; je m'armai d'un gros gourdin, et, par respect humain, j'allais au-devant de ma destinée, quand, à ma grande joie, un officier anglais, deux artilleurs, et un capitaine Malais arrivèrent du fort. Nous aurions, ma foi, fait belle figure sans eux, à la façon dont la chose tourna! J'étais maintenant prêt à l'attaque, et mon fusil me fut apporté une minute après. Toute la scène se passa dans un enclos d'environ vingt pieds carrés, formé par de fortes palissades de feuilles de palmier et par la hutte où se cachait le tigre. Les deux artilleurs s'établirent en faction à la porte de celle-ci; le capitaine Malais gagna le sommet du toit pour le déchirer et, de là, effrayer la bête: chose aisée, les toits des huttes étant de feuilles de cocotier. Un des artilleurs voulait pénétrer sans retard jusqu'au tigre, mais nous ne le souffrîmes pas. Enfin l'animal bondit dehors; cet homme le reçut sur sa baïonnette, qu'il lui poussa dans la gorge, faisant feu en même temps. La baïonnette se brisa sur l'os, si profondément qu'il n'en resta guère que trois pouces au bout du fusil; la balle effleura seulement la joue, car la bête se releva incontinent sur ses jambes, en poussant un fort rugissement, et plaça ses deux pattes de devant sur la poitrine du soldat. Je voyais en frémissant la

gueule de l'animal arriver à la face de l'homme, quand le tigre, baissant la tête, saisit entre ses mâchoires béantes le bras du soldat, lui fit faire un demi-tour, le jeta sur le dos, et s'élança sur lui.

» N'osant tirer maintenant de peur de tuer l'homme, nous restions immobiles, quand l'autre artilleur attaqua résolument la bête, de la même façon que son camarade l'avait fait. Il la frappa à la tête avec sa baïonnette, le tigre se tourna vers lui; il fit feu, et cette fois la balle porta en plein. L'animal recula en chancelant; tous nous tirâmes à la fois : encore et encore il s'agita, se tordit, lutta. Alors les deux médecins, accourant, le continrent à l'aide de leurs épieux, tandis que quelques insulaires l'achevaient, l'assommant avec leurs énormes bâtons.

« Le brave artilleur fort heureusement n'était pas blessé d'une façon grave; il demanda la peau, qui lui fut joyeusement accordée. Il y eut cependant clameur parmi les naturels pour que la tête fût coupée et conservée en trophée, et le coutelas qui servit à cette opération s'émoussa sur la baïonnette. L'animal avait quatre pieds de longueur depuis la racine de la queue jusqu'au museau. »

Le léopard et la panthère sont aussi appelés par les naturels de l'Inde *tigres d'arbres*, à cause de leur habitude d'y grimper quand ils sont poursuivis, ou même pour s'élancer de là plus sûrement sur leur proie. Ce n'est pas qu'ils aient pour grimper plus de facilité, dans la conformation de leurs pattes, que n'en ont le lion et le tigre : c'est grâce seulement à l'extraordinaire flexibilité de leurs membres qu'ils peuvent monter sur les troncs et les branches. Les chasseurs indiens les attaquent dans cette position élevée, où il devient fort difficile de les viser, la rapidité de leurs mouvemens les protégeant contre la sûreté du coup d'œil et de la main de l'homme.

En donnant plus tard les gravures des *chetahs* et des équipages destinés à ce genre de chasse, dans lequel le léopard sert de chien, nous expliquerons en détail ce cruel amusement, particulier à l'Inde, et dont cependant, au temps jadis, nos rois ne se faisaient faute. François Ier chassait au léopard, un écuyer conduisait un de ces animaux, dressé et stylé à poursuivre, pour son maître, les bêtes fauves de nos forêts; on menait à la chasse le léopard attaché sur un bon cheval normand, qui frémissait et se cabrait sous cette étrange charge.

Adélaide Montgolfier.

CORBEILLE DE ROGNURES,

OU FEUILLETS DÉTACHÉS D'UN LIVRE INCONNU.

II.

C'est un sot besoin de l'homme vulgaire que celui de trouver des faiblesses, des bizarreries et des ridicules dans le grand homme, mais nous sommes tous plus ou moins hommes en ce point. Nous ne pardonnerions pas au génie de porter sa tête si haut dans le ciel, s'il ne tenait à la terre par les pieds, et Dieu sait alors avec quelle sollicitude nous nous attachons aux moindres défauts dans ce qui tombe sous nos yeux de ce géant inaccessible. Seulement il nous est défendu, comme au cordonnier dont il est question dans l'histoire d'Appelle ou de Parrhasius, d'aller plus haut que la chaussure.

Qui croirait qu'Épaminondas prit plaisir à chanter dans les fêtes de village? Il y a loin de ces rondes de béotiens aux champs de bataille de Leuctres et de Mantinée.

Dans ces deux hommes qui s'amusent à faire des ricochets sur la mer, avec de petits cailloux, qui reconnaîtrait Scipion et Lelius, nonchalamment et puérilement bagnenaudant, dit Montaigne, pendant que le potage cuit, dit Horace? Il y a loin aussi de ces divertissemens d'écoliers aux victoires d'Afrique et aux comédies de Térence.

Je comprends très-bien Agésilas et Henri IV chevauchant sur un bâton pour amuser leurs enfans, et je ne comprendrais même pas le contraire. Pour être un roi et même un grand roi, on n'en est pas moins capable de se souvenir quelquefois qu'on est père.

Mais je voudrais bien savoir où avait l'esprit ce pauvre Jean, roi de Chypre, qui ne fit presque autre chose durant son règne que de dévider de la laine!

On pardonnerait volontiers à Charles IX le plaisir qu'il prenait à composer des vers et à ferrer des chevaux, s'il n'avait fait que cela. Son affection pour ses fameux chiens *greffiers*, au dernier desquels il eût peine à survivre, ne marque qu'un bon naturel; mais la Saint-Barthélemy gâte tout.

Chez deux de nos rois contemporains, dont l'un aimait à forger des serrures et l'autre à vendre le poisson de sa pêche, il n'y avait peut-être que philosophie. Les rois n'ont pas grand'chose à faire de mieux quand les peuples sont les maîtres.

Auguste montra tant de regret de la perte d'une caille qu'il avait élevée qu'on ne l'aurait pas vu plus triste s'il eût perdu la bataille d'Actium; et Honorius fût si sensible à la mort d'une poule, nommée *Roma*, qu'il aurait volontiers donné Rome elle-même pour la racheter; mais Alaric l'avait déjà prise.

Tout le monde connaît l'antipathie hostile de Domitien pour les mouches. Elle est au moins plus facile à concevoir que celle du chancelier Bacon pour les roses. Passe encore si Bacon avait pu lire les vers coquets et parfumés du dix-huitième siècle. Il y a de quoi rendre les roses odieuses à tout jamais.

Alexandre Sévère, qui fit dans son Panthéon privé une si belle collection de Dieux exotiques et qui les choisit parmi les sages, connaissait une jouissance plus vive encore et plus difficile à expliquer. C'était de faire combattre des chiens barbets contre de petits pourceaux. Buffon, qui aimait tant les petits pourceaux noirs, ne s'en serait pas avisé.

Après cela, trouvez mauvais avec les beaux esprits de la Fronde, que Mazarin se soit pris d'affection pour un singe, comme si on n'avait jamais vu de ministres qui plaçassent plus mal leurs bienfaits.

Encore vaut-il mieux caresser un singe, comme faisait Mazarin, que de cribler ses domestiques des balles d'une sarbacane, comme avait fait Richelieu.

Gustave-Adolphe, le grand Gustave-Adolphe, était plus traitable pour ses pages. Il jouait à colin-maillard avec eux, pendant que Tilly et Pappenheim lui taillaient une glorieuse besogne dans la plaine de Breitenfeld.

Je crois tenir ce fait de l'illustre Bayle, qui savait se mettre, comme Gustave, au-dessus des stupides mépris du vulgaire, et qu'on vit souvent arrêté pendant deux heures devant la loge nomade des marionnettes.

Je n'ai point d'objection contre les divertissemens de Bayle, moi qui abandonnerais bien vite la page commencée, si j'entendais grincer, dans la rue de Sully, la *pratique* aigre, criarde et réjouissante de madame Gigogne, quoique j'en sois un peu rebuté depuis qu'elle a pris des chats pour comparses; mais il ne faut pas disputer des goûts, surtout quand on n'a pas reçu d'un autre genre de renommée le privilége des goûts bizarres. Les chats, et quels chats, grand Dieu! faisaient les délices de Crébillon, qui fût, de par madame de Pompadour, l'émule heureux de Voltaire.

Voltaire, c'est autre chose. On n'a pas dit qu'il aimât les chats, quoiqu'il eût avec eux plus d'un trait de sympathie. Son cœur de fer ne s'est jamais amolli qu'en faveur de deux sottes créatures du genre animal, un grand vilain aigle des Alpes encore plus maigre que son maître,

et la pétite Pampette Dunoyer, qui ne manquait pas d'embonpoint, mais c'était tout.

Il y a des hommes dans lesquels la fausse vocation d'un talent étranger à leur talent peut passer pour une manie, comme celle de Voltaire lui-même pour la comédie, de Boileau pour l'Ode, de Chapelain pour l'épopée, de Girodet pour la musique, et de Grétry pour la philosophie. On ne parlerait pas de Cicéron, s'il s'était obstiné à faire des vers.

Ceci soit dit sans affront pour les jolis dessins du *Maestro* Chérubini.

CHARLES NODIER.

VARIÉTÉS.

Combats de fourmis. — Un naturaliste fait ainsi le récit d'une bataille, dont il fut témoin, entre des fourmis de deux espèces différentes. Ces insectes s'approchaient, les uns à la rencontre des autres, en marchant dans le plus grand ordre. D'un côté les *formica rufa* étaient rangées sur une de front, formant une ligne de dix à douze pieds de long, flanquée de différens corps, disposés en carrés et composés de vingt à soixante combattans. On voit que ces fourmis affectaient ce que le chevalier Folard appelle l'ordre mince.

D'autre part, c'était une espèce plus petite, les *fofusca*, mais plus nombreuse. Elle avait une ligne beaucoup plus étendue, quoiqu'elle eût deux ou trois combattans d'épaisseur. Cette disposition plus savante se rapprochait davantage de l'ordre profond. Les *fofusca* laissèrent des détachemens près de leurs collines ou fourmilières, pour les défendre contre une attaque imprévue. La grande ligne était flanquée sur sa droite d'un corps compacte de plusieurs centaines de combattans; un corps semblable de plus de mille flanquait l'aile gauche.

Ces deux corps latéraux ne prirent aucune part à l'action principale; mais celui de l'aile gauche, manœuvrant de manière à tourner l'armée ennemie, s'avança rapidement vers la fourmilière des *formica rufa* et la prit d'assaut.

Les deux armées s'attaquèrent avec acharnement, et combattirent long-temps sans rompre leurs lignes. A la fin, le désordre se mit sur différens points, et la bataille continua par groupes détachés. Après un combat sanglant, qui se prolongea quatre heures, les *formica rufa* furent mises en fuite.

Ce qu'il y avait de plus intéressant dans cette scène singulière, c'était de voir ces insectes se faisant réciproquement des prisonniers, et transportant leurs propres blessés sur leurs derrières. Ils montraient tant de dévouement pour leurs blessés que les *formica rufa*, en les transportant, se laissaient tuer sans résistance par leurs ennemis, plutôt que d'abandonner leurs charges.

Lorsqu'une fourmilière est ainsi prise par l'ennemi, les vaincus sont réduits à l'esclavage et employés, dans l'intérieur, aux travaux domestiques.

LA MAISON TURQUE.

Rien ne me rend envieux comme la vue d'une maison aussi bien fermée, dont les habitans vivent d'une vie close qui ne dépasse pas, même par le désir, l'enceinte circonscrite de ses murailles.

Cette maison, pour ses hôtes, renferme le passé, l'avenir, et les douces affections. Chaque meuble est un monument où sont inscrits bien des souvenirs d'enfance, des souvenirs de joies et d'autres de chagrins. Mais la mémoire est une si belle chose, que les souvenirs ont aussi leur charme — le souvenir a ses peines comme l'espérance — c'est l'éloignement.

Certes, c'est un grand et inappréciable bonheur qu'une vie resserrée. On n'a pas à se diviser en menues fractions; on se donne entier à quelques affections; et, cette large part d'affection qu'on accorde à quelques amis, on la peut attendre d'eux.

Il n'appartient qu'à l'homme qui a beaucoup vécu, je ne compte ni par les années ni par les heures, mais par les sensations; il n'appartient qu'à l'homme qui a beaucoup vécu, dont les désirs, les rêves, les illusions, sont tombées comme les roses sous le vent, une à une, feuille à feuille, de comprendre qu'il n'a dans l'univers que l'importance d'un brin d'herbe ou d'une goutte d'eau; soumis qu'il doit être aux décompositions et aux transformations successives de tout ce qui est. Pour l'homme qui n'est pas arrivé à ce point de philosophie, et beaucoup n'y arrivent jamais, il veut se faire centre de tout; il croit que le ciel, la terre, les étoiles, que tout a été créé pour lui; que les autres hommes n'existent que pour lui. En partant de ces idées, l'homme ne rencontre que désappointemens plus cruels les uns que les autres.

Dans la vie close, au contraire, en bornant son univers aux parois de sa maison, il peut être centre, il est roi.

Selon moi, et c'est une opinion que personne n'est forcé de partager, les Turcs seuls comprennent la vie; ils vivent pour eux, réservent les quelques années que chaque homme a à dépenser pour le calme ou le plaisir; ils ne voudraient pas s'émouvoir pour une pièce de théâtre ou un roman. Chaque fois qu'il ne se présente pas une jouissance réelle, ils se rejettent dans une vie négative : le tabac et l'opium les engourdissent. Ils s'absentent de la vie chaque fois qu'elle ne leur présente rien d'attrayant.

Mais, hâtons-nous de parler des Turcs, de leurs mœurs et de leurs habitudes, tandis qu'il y a encore des Turcs, qu'ils ont encore leurs mœurs et leurs habitudes, du moins quelques-uns.

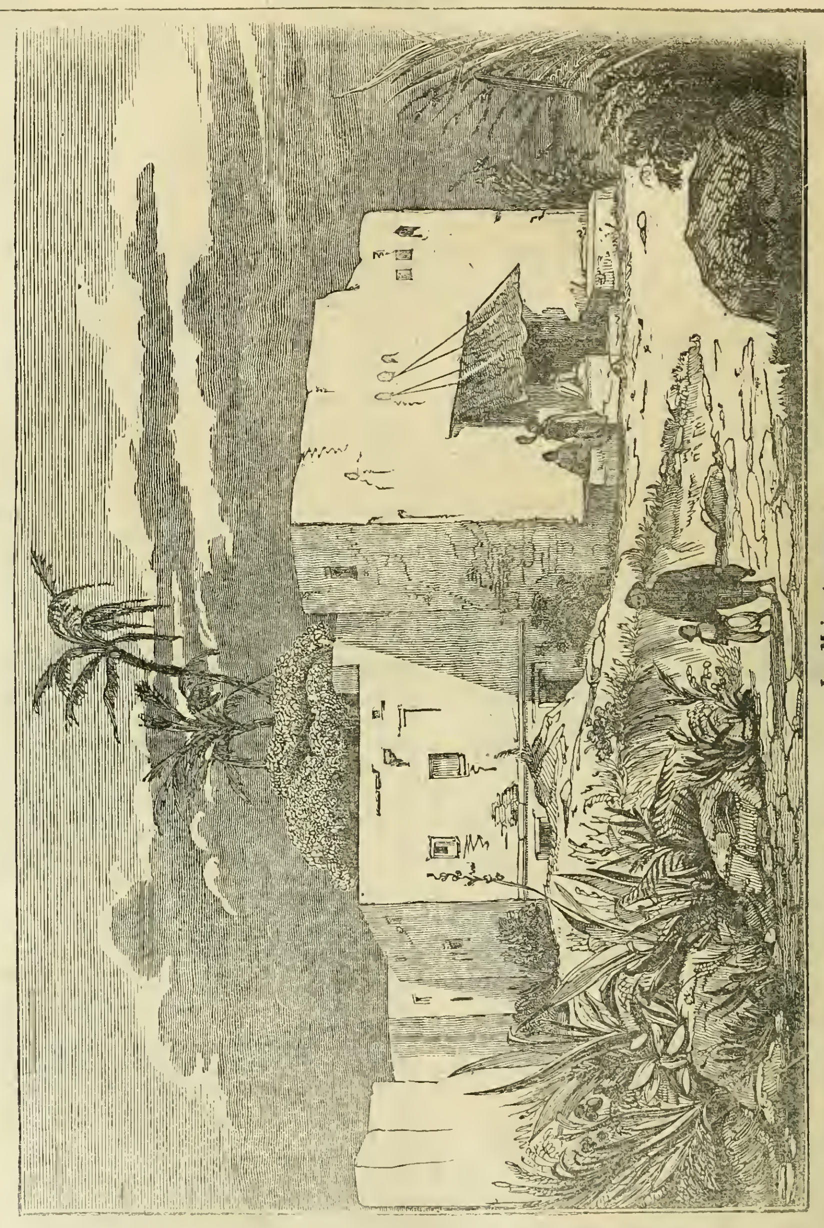
Mahmoud porte des gants jaunes, ses cavaliers ont des schakos de cuir, au lieu des riches cachemires dont ils entouraient leur tête; ils ont des étriers étroits et des selles à l'anglaise.

Les Ichoglans portent le frac, le Chiaoux-Bachi se fait habiller par Chindé, les Azamoglans tirent leurs parfums de chez Guerlain, et le grand-seigneur lui-même, avant qu'il soit peu, et quand nous aurons des chemins de fer, viendra, en tilbury à vapeur, dîner au café de Paris ou à la poissonnerie anglaise.

Certes, il y a beaucoup à dire en faveur de cette fusion des nations: l'industrie et la civilisation y gagneront peut-être, mais le bonheur individuel y perdra. Tout le pittoresque de la vie sera mort avant cent ans d'ici; on ne fera plus que des voyages sans retards, sans incidens, sans impatience, sans surprises, et conséquemment sans plaisir et sans intérêt.

Allez donc en Turquie, dans cent ans, pour y trouver dans les rues des Auvergnats porteurs d'eau et marchands de légumes; dans les maisons, des chaises et des fauteuils. Allez voir les femmes, à visage découvert, coiffées par un élève d'un élève de Michallon qui se sera établi à Stamboul, causant avec tout le monde, walsant avec le premier venu, serrées dans des corsets de baleine.

Dans cent ans, au Caire, dans les cafés, on verra cette inscription : *On ne fume pas ici.* Les Turcs ne porteront plus le poignard, et il y aura des salles d'armes où l'on apprendra l'escrime comme chez Grisier. Dans cent ans, il y aura à Constantinople des *romans du cœur* comme en sait faire M. A. B., quand ses lecteurs ne dorment pas; dans cinquante ans, des parapluies; dans trente ans, des socques articulés; dans dix ans, un journal républicain; dans cinq ans, une *rue Lafayette*; après-demain, des bouillons à domicile; aujourd'hui, peut-être, un jury.



Une Maison turque.

A propos de jury, et par antithèse, il me vient en la mémoire une anecdote de justice arbitraire assez remarquable.

Mais j'oubliais que la place manque ici, et je réserve mon anecdote pour une prochaine occasion.

Avant tout, à l'aspect de cette maison si simple au dehors, meublée au dedans, de tapis, de coussins et de quelques pipes; sans tous ces brimborions que la mode invente et qu'elle détruit si vite chez nous.

Cette maison doit vous apprendre à vous défier un peu du *luxe* oriental, devenu si proverbial en France. Si j'ai occasion de vous parler de son intérieur, vous saurez alors à quoi vous en tenir sur le luxe oriental.

Alphonse Karr.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



La Mer Glaciale.

VOYAGES AUX TERRES ARCTIQUES.

Quelles tristes régions! rien, dans ce paysage désolé, pour varier sa morne uniformité. Là, ni verdure, ni feuillage, tout au plus quelques pâles lichens dont les maigres contours rampent humblement sur le sol. C'est un hiver éternel, impitoyable. Toujours la terre est enveloppée d'un épais manteau de neige; et, même durant le passage d'un été court et tardif, les pics de glace dont l'océan est hérissé bravent sans danger le soleil, qui ne peut entamer leurs masses gigantesques.

Pourtant ces neiges et ces glaces ont leurs habitans. Mais c'est la providence qui les a placés là : ignorans d'un monde meilleur, ils traînent, dans celui où ils se trouvent ainsi jetés, leur vie misérable, rongeant la mousse des rochers, pressant la neige durcie pour en humer l'eau, épiant les monstres de la mer afin de savourer l'huile et la graisse que recèlent leurs flancs, luttant les uns contre les autres, quand la faim, leur premier instinct, les pousse au combat. Vous les voyez : cet ours, à la gueule béante, écrase sous d'énormes pattes le phoque qu'il vient de surprendre; mais cette proie n'est pas encore à lui, car les Esquimaux sont prêts à la lui disputer. L'un d'eux s'approche dans une nacelle où ses jambes sont tellement engagées qu'elle semble ne former avec son corps qu'un seul tout; par des cris, des gestes, des menaces, il veut attirer vers lui l'attention de l'animal, derrière lequel un complice dispose le dard qui viendra le frapper dès qu'il aura tourné ses regards vers la rive.

Tels sont les passe-temps de leur dure existence. Mais ils n'ont pu choisir. Croirait-on que d'autres hommes, habitués aux délices de nos villes, aux sites rians de nos campagnes, aux doux rayons de notre soleil, aient été volontairement s'exiler dans d'aussi rigoureux climats, aient consenti de leur propre gré à changer, pour plusieurs années, les jouissances de la vie civilisée contre les privations cruelles d'un séjour sous le 70ᵉ ou le 80ᵉ degré de latitude boréale. Cela pourtant est arrivé plus d'une fois déjà.

Voilà, dans le lointain, un vaisseau européen qui cingle au milieu des montagnes de glace dont les sommets dépassent de beaucoup la haute portée de ses mâts : c'est une expédition aux découvertes. Admirez le génie de la civilisation! Ces matelots, ces officiers, ces savans, ont tout abandonné, patrie, famille, foyers domestiques, pour venir demander à ces terres affreuses les secrets de leur disposition géographique. Ils ne sont pas les premiers qui ont exploré ces parages; depuis trois siècles, la science et le commerce persévèrent dans cette tâche pénible; et les glaces du pôle recouvrent les cadavres de quelques centaines d'aventuriers, aussi entreprenans, aussi malheureux que les Mungo-Park et les Clapperton ensevelis dans les sables de l'Afrique.

Ce que l'on cherche, c'est un passage au nord de l'Amérique, ou même à travers le pôle septentrional, pour gagner l'Asie et les Indes par une voie plus courte que celles qui sont ouvertes aujourd'hui aux vaisseaux de l'Europe, obligés d'aller doubler le cap éloigné de Bonne-Espérance ou traverser le détroit dangereux auquel Magellan a donné son nom. L'Angleterre a surtout un vif intérêt à résoudre ce problème, et c'est à elle que sont dues la plupart des tentatives opérées dans ce but; le parlement a même proposé la récompense d'un demi-million au navigateur britannique qui l'atteindrait le premier.

Pourtant le premier homme, qui hasarda sur ces mers un voyage dont les résultats aient donné quelque

espoir de succès, fut un Portugais, Gaspard de Cortereal. Encouragé par ses découvertes antérieures, il mit une seconde fois à la voile dans les premières années du seizième siècle, mais il ne reparut jamais; son frère, Michel de Cortereal, parti pour chercher ses traces, partagea le même sort; et, sans les ordres formels du roi Manuel, un troisième aurait été se perdre à leur suite dans ces lointains abîmes. Ce fut depuis le partage de bien d'autres.

Pendant les guerres qui ont si long-temps troublé notre continent, l'ardeur pour ces recherches aventureuses fut complétement refroidie : mais, à peine la paix eut-elle rendu quelque liberté à la marine anglaise, que ses regards se tournèrent de nouveau vers cette direction.

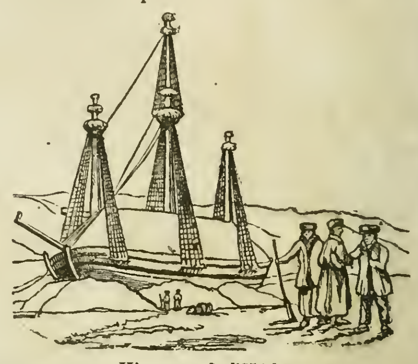
Pleins d'espoir, Ross et Parry, les premiers, partirent ensemble en avril 1818; mais, après avoir exploré quelques baies nouvelles, après avoir reconnu quelques caps et quelques îles, ils revinrent au bout de six mois en Angleterre, sans avoir répondu à l'attente générale de l'opinion.

Pour eux, ce non-succès ne fut qu'un stimulant à de nouvelles tentatives. Depuis lors, Parry a fait trois voyages successifs aux frais du gouvernement; et Ross est tout récemment débarqué à Rotterdam, de retour d'une expédition audacieuse, tentée, avec un équipage d'une vingtaine d'hommes seulement, sur un bateau à vapeur qui a péri. Ross est resté quatre ans absent; long-temps on a douté qu'il eût pu résister aux immenses dangers de son entreprise; et c'est avec enthousiasme que ses compatriotes l'ont accueilli, lorsque, le 18 octobre 1833, le paquebot de Rotterdam l'a descendu dans le port de Hull.

Quoique le but définitif de toutes ses entreprises n'ait point été atteint, la géographie et l'histoire naturelle leur doivent une foule de découvertes et de notions dont nous essaierons une autre fois de résumer quelques-unes des plus intéressantes. Ce qui les rend encore plus précieuses ce sont les périls et les fatigues sans nombre auxquels se sont exposés les hardis explorateurs : on ne peut s'en faire une idée exacte qu'après avoir lu leurs fidèles narrations. Du reste un seul exemple suffira.

Durant les trois derniers voyages du capitaine Parry, au lieu de regagner pour l'hiver les régions tempérées, celui-ci, afin d'être prêt à continuer ses recherches avec le retour de la saison favorable, établissait ses quartiers dans quelque coin retiré de ces parages. En hiver, la navigation devient impossible. La glace s'étend sur toute la surface de l'Océan et défend aux vaisseaux d'avancer. Elle arrive inopinément; et, en septembre 1819, les deux bâtimens que le capitaine Parry commandait, l'*Hécla* et le *Griper*, se trouvèrent pris tout à coup au milieu d'un immense plateau qui recouvrait au loin la mer tout entière. Il fallut, pour gagner le point encore éloigné de deux à trois milles où l'on projetait de séjourner, ouvrir avec la scie, dans la glace qui n'avait pas moins de sept pouces d'épaisseur, un canal assez large pour donner passage aux bâtimens.

Une fois fixés dans ce lieu où ils devaient stationner huit ou neuf mois, et où la glace les retenait prisonniers, on prit toutes les précautions possibles pour garantir les bâtimens et les provisions qu'ils contenaient de toute avarie. Les mâts furent dépouillés de leurs voiles, et, sur chaque navire, on éleva une charpente en forme de toit, qui fut soigneusement recouverte de banne ouatée. Tout ce qui put être transporté à terre servit à débarrasser les ponts pour y laisser une place suffisante aux exercices de l'équipage. La neige, amoncelée en tas autour de la partie inférieure des navires, leur servit de premier rempart contre le froid; et, dans l'intérieur, des poêles et des fourneaux entretinrent un état convenable de chaleur et de sécheresse. Par une distribution judicieuse des alimens et des boissons, par une recherche minutieuse d'ordre et de propreté, on se garantit des atteintes du scorbut. Lorsque le temps le permettait, les matelots se rendaient à terre pour prendre un salutaire exercice; sinon ils pouvaient courir sur le pont en mesure et accompagnés par le jeu d'une orgue ou par quelques chansons improvisées par quelques-uns d'entre eux. Dans les premiers temps, on avait la chasse; mais, lorsque la saison fut plus avancée, les rennes et les bœufs musqués émigrèrent, et l'équipage se trouva au milieu de cette contrée plus isolée encore, dont le silence n'était désormais interrompu que par le hurlement sauvage des loups et le piétinement des renards restés fidèles à leur patrie.



Hivernage de l'Hécla.

Mais il ne suffisait point de pourvoir aux besoins physiques, il fallait combattre l'abattement moral qui pouvait donner prise aussi à la maladie redoutée. On eut des journaux. La *Gazette de la Géorgie septentrionale* et *la Chronique d'hiver* furent expédiées d'un bord à l'autre, portant à chaque équipage les nouvelles de ses voisins. Ce fut un premier divertissement. Plus tard, un théâtre fut monté, avec ses pièces, ses acteurs, ses costumes, ses décors improvisés. Le croirait-on? Il y eut des momens de folle gaieté, durant ce long hivernage, surtout lorsqu'un malin compagnon imagina de mettre à la mode les mascarades où chacun jouait son rôle de manière à dépister les conjectures de ses camarades intrigués par des demi-confidences ou de fines allusions.

Au milieu de tous ces plaisirs, on trouva le temps aussi de vaquer à des occupations sérieuses. On ouvrit une école, et plus d'un matelot, parti avec ses membres intacts mais avec une instruction bornée, est revenu riche de connaissances nouvelles, mais privé d'un doigt que le froid avait surpris et que le scalpel du chirurgien avait impitoyablement tranché.

C'est ainsi que se passa l'hiver. Durant trois mois, le soleil même avait disparu. Le 3 février, du sommet d'un des mâts de l'Hécla, on put apercevoir ses premiers contours, et le 7 du même mois son orbe entier avait dépassé les bornes de l'horizon.

Ce n'est qu'au mois d'août que le retour d'un troupeau de bœufs musqués annonça le terme de leur exil aux deux équipages. On lui donna la chasse, et la chair de deux de ces animaux servit au banquet qui célébra cette époque long-temps attendue. Les navires furent dégarnis de leurs cloisons d'hiver; on rendit aux mâts leur parure, l'ancre fut levée; et, des deux bords, de joyeux adieux vinrent frapper les échos de la terre malheureuse que ce départ rendait à son ancienne solitude.

Le capitaine L.

—

VARIÉTÉS.

Répartition des impôts en Europe. — Un statisticien a publié le tableau suivant, dans lequel sont comparées les charges qui pèsent actuellement sur les citoyens des divers états de l'Europe.

En Angleterre, un habitant paie annuellement pour sa part personnelle de l'impôt . . .	75 f.	50 c.
En France.	33	30
Dans les Pays-Bas.	28	10
En Suède.	20	30
En Prusse.	15	10
En Sardaigne.	14	»
En Danemark.	12	90
En Espagne.	11	25
Dans le royaume de Naples. . .	10	80
En Bavière.	10	75
En Autriche.	8	25
En Russie.	5	70

Ce sont des indications qui peuvent servir à décider la question des gouvernemens à bon marché.

Le peuple sans nez. — Khirtipoor, ville du Nepaul, dans les Indes Orientales, assiégée par un conquérant barbare, ne fut prise qu'après une longue résistance. Irrité contre les habitans, le vainqueur fit couper le nez à tous les hommes, sans distinction. Vingt-trois ans après, un voyageur, le colonel Kirkpatrick, trouva encore les traces de cet épouvantable exploit dans cette malheureuse ville, où, selon sa remarque, la plupart des portefaix qui se chargèrent de son bagage étaient privés de nez. Du reste, le barbare avait pris soin lui-même de perpétuer le souvenir de son action, en imposant à la ville un nouveau nom, celui de Naskatapoor, qui signifie *la ville des hommes sans nez.*

Dentelle fabriquée par des chenilles. — Un officier du génie, résidant à Munich, vient de créer une manufacture d'un nouveau genre, où il met en pratique les procédés suivans. Après avoir formé une pâte avec les feuilles de la plante dont se nourrit ordinairement l'espèce de chenilles dont il se sert, il l'étend légèrement sur une pierre, ou toute autre substance plate. Avec un pinceau trempé dans de l'huile d'olive, il dessine alors sur la couche de pâte les traits qu'il veut que les insectes laissent à jour ; puis il met la pierre dans une position inclinée, et place au pied une quantité de ses chenilles. Ces insectes, commençant par le bas, montent jusqu'en haut, toujours filant et mangeant toute la pâte, hormis les parties que l'huile a touchées. L'extrême légèreté de cette dentelle, qui n'exclut pas un certain degré de force, est vraiment extraordinaire. Un voile de cette espèce, de vingt-six pouces et demi sur dix-sept, ne pesait guère plus d'un grain et demi. Un mètre carré de la substance dont ces voiles sont composés ne pèse que quatre grains et demi, tandis qu'un mètre carré de gaze pèse cent trente-sept grains, et un mètre carré de la blonde la plus fine deux cent soixante-deux grains et demi.

BIOGRAPHIE.

HÆNDEL.

Les œuvres du musicien homme de génie parcourent le monde et portent, en Russie comme au Mexique, le renom de l'enchanteur qui sait créer de si belles choses. A la Havane comme à Paris, on exalte le talent, la fougue sublime de Beethoven ; les symphonies de ce grand musicien ont fait leur explosion sur ces deux points du globe séparés par l'immensité des mers. *Il Barbiere di Siviglia*, parlant tour-à-tour l'italien, le francais, l'allemand, avant de revenir à l'espagnol, sa langue maternelle, a parcouru l'Europe entière, et s'est aventuré bravement en Afrique, en Amérique. Partout le brillant, le joyeux Figaro s'est assez long-temps reposé, a captivé l'attention, la faveur d'un tel nombre de fidèles, qu'il a pu donner à son aise l'adresse de Rossini, et proclamer même au pays des sauvages un nom si cher aux *dilettanti* de notre hemisphère. Avec des commis-voyageurs aussi lestes, aussi entreprenans, d'une éloquence aussi persuasive, il est facile d'arriver au bout du monde sans s'éloigner de nos capitales, sans quitter le boulevard des Italiens, que dis-je? sans sortir de sa chambre. Un tel secours est bien précieux, il fait franchir les distances avec une extrême vitesse; le génie peut s'en passer : il arrivera, plus tard, il est vrai, mais il prendra son rang comme les autres. Tel est Hændel, ce foudre d'harmonie, dont le nom est sans cesse mis en avant, et dont les productions nombreuses et colossales ne sont connues que des érudits. Ces œuvres sublimes, qui tiennent du prodige, sont restées attachées au sol qui les vit naître. Tels ces monumens que les Pharaons, les Sésostris ont posés au milieu des vastes plaines de l'Egypte; peu de gens capables de les admirer les ont vus; et pourtant tout le monde en parle. L'histoire a décrit ces merveilles, et quelques fragmens, enlevés à ces temples superbes, à ces palais magnifiques, viennent quelquefois nous offrir un point de comparaison qui peut faire juger de l'ensemble.

Si l'on excepte les amateurs passionnés, les professeurs qui veulent connaître tous les secrets et toutes les productions de l'art, personne ne sait ce qu'était Hændel; ce nom retentit sans cesse, il se montre partout entouré d'une auréole de gloire; mais cette gloire, que nul ne conteste, n'en est pas moins un mystère pour le plus grand nombre des musiciens. Essayons de leur faire connaître cet homme extraordinaire, l'un des génies les plus étonnans qui aient brillé sur l'horizon musical. Il vaudrait beaucoup mieux écouter ses œuvres que mon récit, mais ce que j'en dirai inspirera peut-être le désir d'entendre ses compositions que l'Angleterre semble avoir confisquées à son profit.

Georges-Frédéric Hændel, né à Halle, en Prusse, le 24 février 1684, commença ses études musicales à l'âge de sept ans, sous la direction de Zachau, célèbre organiste, et les termina avant d'avoir atteint sa quatorzième année. En 1703, il se rendit à Hambourg, et composa l'année suivante *Almira*, son premier opéra, pour le théâtre de cette ville. Les soins qu'il donnait à de nombreux élèves ne l'empêchèrent pas d'écrire *Nero*, *Florinde*, *Dafne*, de 1705 à 1708, et un grand nombre de cantates et de pièces de clavecin. C'est alors qu'il partit pour l'Italie, et donna à Florence, en 1708, son premier opéra italien, *Rodrigo*. *Agrippina* parut à Venise l'année suivante; il fit entendre à Rome sa sérénade *Il Trionfo del Tempo.* Hændel se rendit ensuite à Naples, où il composa une pastorale, *Aci Galatea e Polifeme*, pour une princesse espagnole, que les historiens appellent dona Laura. En 1710, il quitte l'Italie et vient à Hanovre, où l'électeur le nomme son maître de chapelle en remplacement de Steffani. Peu de temps après, il passe en Angleterre; il écrit à Londres, en quinze jours, *Rinaldo*, qui, pendant près d'un demi-siècle, fut l'opéra favori des Anglais. L'année suivante, il revient à Hanovre ; mais un second congé de sa cour lui permet de retourner en Angleterre, et dès lors il y fixa sa demeure. Georges Ier, son ancien souverain, qui l'avait comblé de bienfaits, vint aussi à Londres, en 1714, y remplir les fonctions de roi de la Grande-Bretagne, et continua ses bonnes grâces à notre illustre compositeur, en lui accordant un traitement de 400 liv. st. par an.

En 1718, des grands seigneurs s'associent pour éta-



Hændel.

blir à Londres un théâtre d'Opéra; Hændel est nommé directeur de cette académie royale de musique. Les chanteurs français avaient déjà fait connaître le drame lyrique aux Anglais, Hændel voulut que son spectacle s'élevât bien au-dessus des timides essais tentés par Lulli et ses émules; c'est en Italie qu'il recruta des virtuoses dignes d'exécuter ses compositions. Cette entreprise réussit à merveille pendant plusieurs années; mais la discorde ne respecta point le temple de l'harmonie. De vives discussions s'élevèrent entre le musicien célèbre et les nobles qui soutenaient le théâtre. Hændel resta maître du champ de bataille, il est vrai; cette victoire lui coûta cher. Ses adversaires appelèrent à Londres Porpora, qui vint d'Italie avec une compagnie complète, et Farinelli, son illustre élève, figurait en tête de cette nouvelle troupe chantante. L'esprit de rivalité, de vengeance même, sut aplanir les difficultés que présentait l'établissement d'un second théâtre lyrique dans une ville où les *dilettanti* n'abondaient pas. La concurrence triompha : privé de l'appui de la haute société, n'ayant que son génie à opposer aux efforts de ses ennemis, Hændel se vit plusieurs fois au moment de sa ruine. Après quatre ans d'une lutte constante, son génie triompha; et les admirables oratorios qu'il composa rallièrent à son parti ceux qui s'étaient ligués contre lui.

Senesino se signalait sur le théâtre dirigé par Hændel; Farinelli était le premier sopraniste de Porpora; ils chantaient les mêmes jours et aux mêmes heures, et ne s'étaient jamais entendus mutuellement, ni en Italie ni en Angleterre. Un jour, ils se trouvèrent réunis pour une représentation solennelle donnée au bénéfice d'un de leurs camarades. Senesino représentait un tyran farouche, furieux, et Farinelli un héros infortuné dans les fers. Le chanteur attendrit si bien le cœur de ce tyran en lui adressant un air plein d'expression et de suavité, sa prière était si douce et si touchante, que Senesino, frappé de surprise et d'admiration pour un si beau talent, une voix si puissante, oublia toute idée de rivalité, quitta le caractère de son rôle, et courut se jeter dans les bras de Farinelli, pour lui témoigner tout le plaisir qu'il avait à l'entendre.

Hændel perdit la vue en 1751; Beethoven a été frappé de surdité pendant plus de vingt ans, triste conformité dans la vie de ces deux hommes extraordinaires : Hændel perdit tout le feu, la vivacité de ses inspirations après ce malheur; il dictait ses idées à Smith, son ami. Il composa toujours et joua ses concertos sur l'orgue. Beethoven écrivait, combinait sur le papier des effets de voix et d'orchestre qu'il ne devait point entendre. *Jephté*, oratorio, est le dernier ouvrage écrit par Hændel; il le commença le 21 janvier 1751, et le finit le 17 juillet suivant. L'écriture de ce maître est fort altérée dans ce manuscrit, conservé précieusement à Londres, et son aspect fait juger que la vue de l'auteur s'était beaucoup affaiblie. Au bas d'une des dernières pages, il a mis en note et d'une main tremblante : *Sweet as sight to the blind*, douce comme la vue à l'aveugle. Six jours avant sa mort il exécuta encore un de ses oratorios. Il mourut le 13 avril 1759.

Hændel avait une figure noble et pleine de feu; sa taille était grande. Il a laissé à ses parens, en Allemagne, vingt mille livres sterling de biens, dont il légua mille livres sterling à l'Institut de secours de Londres.

Onze auteurs ont écrit l'histoire de Hændel et de ses

ouvrages, et l'on voit son tombeau dans l'abbaye de Westminster. Après avoir ainsi perpétué la mémoire de leur musicien adoptif, les Anglais exécutèrent en 1784, avec l'agrément du roi, un jubilé solennel, de quatre jours consécutifs, pendant lesquels les ouvrages religieux de Hændel furent exécutés dans l'abbaye de Westminster, auprès de sa tombe, par un orchestre de cinq cents musiciens, dirigés par le célèbre violoniste Cramer. Cette pompe funèbre fut répétée en 1785, avec quelques changemens dans les compositions de Hændel, par une réunion de six cent sept musiciens. En 1786, ce nombre était moindre; mais l'année suivante il s'éleva jusqu'à huit cents. L'Allemagne voulut rivaliser avec les Anglais : cette même année on exécuta *le Messie*, de Hændel, à Berlin, sous la direction du maître de chapelle Hiller, avec un orchestre de plus de trois cents musiciens. En France, on a entendu plusieurs oratorios de ce maître, exécutés avec beaucoup d'ensemble par les élèves de M. Choron. *La Fête d'Alexandre*, *le Messie*, ont produit une vive sensation.

Depuis plus d'un siècle les ouvrages de Hændel sont admirés par l'Angleterre, et quelques musiciens allemands et français; les autres ne le connaissent que de nom. Jusqu'à ce moment on ne trouvait en France qu'avec difficulté quelques-uns de ses ouvrages, et jamais on ne les avait exécutés publiquement, avant que M. Choron eût conçu l'heureuse idée de ses exercices. Plusieurs de ses fugues étaient entre les mains des pianistes; mais ses quarante-cinq opéras allemands, italiens et anglais, ses vingt-six oratorios, ses motets, ses cantates, etc., formant quinze volumes; ses trios pour divers instrumens, ses douze concertos d'orgue, y étaient parfaitement inconnus. Et cependant jamais un génie plus vaste, une imagination plus hardie, soutenue d'une science profonde, une facilité de style et de travail plus étonnante, n'ont existé.

Le Messie, un des chefs-d'œuvre de Hændel, a été composé immédiatement après *la Fête d'Alexandre*. A l'admiration qu'inspire cet oratorio sublime, ce colosse d'harmonie, se joint la surprise, en considérant le peu de temps que Hændel a mis à l'écrire. La notation atteste une prodigieuse rapidité de main, et l'on trouve en plusieurs endroits du manuscrit des dates écrites par l'auteur, qui ne laissent aucun doute sur l'espèce d'improvisation de ce monument de sa gloire. Ainsi cet ouvrage immense, qui renferme beaucoup de chœurs à quatre parties, plusieurs fugues d'un grand développement, une multitude d'airs et de récitatifs obligés, ce travail prodigieux a été commencé et fini en vingt-un jours : du 22 août 1741 jusqu'au 12 septembre suivant. M. Fétis, à qui j'emprunte ces détails, a vérifié ces dates en examinant avec soin la collection des manuscrits de Hændel, conservés à la bibliothèque royale de Londres. On a souvent cité la facilité de quelques compositeurs modernes, en est-il qui égale celle-là? Hændel était si pressé par les copistes, que sa notation est à peine formée. L'époque de l'exécution était si prochaine, qu'on a dû faire les répétitions pendant que l'ouvrage se composait : c'est ce que montrent évidemment ces mots : « Exécuté le 14 de ce mois », c'est-à-dire deux jours après l'achèvement de l'ouvrage. La plupart des dates que l'on rencontre sur les manuscrits de Hændel démontrent que cette facilité de produire était une qualité constante de son génie.

La vie musicale de Hændel se compose de deux parties; la première est de seize années environ, depuis 1698, époque à laquelle il succéda à Keiser, dans la direction du théâtre de Hambourg, jusqu'en 1714, où il s'établit en Angleterre; la seconde s'étend depuis 1714 jusqu'à sa mort, 15 avril 1759. Ce long espace de soixante-un ans fut rempli par un travail continuel, et par une fécondité de productions dont il n'existe peut-être pas d'exemple. Les ouvrages de la jeunesse de ce grand musicien sont restés dans l'oubli depuis plus d'un siècle. Ceux qu'il a écrits en Angleterre ont eu un sort plus heureux, parce que l'esprit spéculatif des Anglais a compris l'avantage qu'on pouvait obtenir de leur publication. Walsh acquit une fortune considérable par le seul produit de la vente des compositions de Hændel. Ce maître avait fait des dépenses considérables pour la mise en scène de son opéra de *Rinaldo*, qui ne réussit point. La musique pourtant en fut très-recherchée, et Walsh vendit un grand nombre d'exemplaires de la partition. Hændel lui demanda un jour ce qu'il avait gagné avec cet ouvrage. « Quinze cents livres sterlings, répond l'éditeur. — Mon cher ami, lui dit Hændel, il est juste que tout soit égal entre nous, vous composerez le premier opéra, moi je le vendrai. »

CASTIL-BLAZE.

PHYSIOGNOMONIE.

CONJECTURES TOUCHANT LE NEZ.

Il y a dans la figure humaine des traits mobiles et toujours changeans suivant l'état de l'ame, et des traits qui restent invariables quelles que soient les émotions du cœur : le nez est de cette dernière espèce. Que les lèvres expriment la gaieté par le sourire, la moquerie par une tension équivoque, ou le dédain par le froncement, le nez reste le même, toujours immobile. Spectateur muet et impassible, il se tient au milieu d'une scène passionnée, sans lui-même s'émouvoir. Entouré d'acteurs expressifs, il leur prête sa froide assistance quant à l'effet qu'ils projettent, son énergie pour l'accomplir ou sa complaisance à le permettre; mais, de rôle actif, il n'en a jamais. Que la pièce soit tragique, comme dans la colère, ou comique, comme dans l'explosion de la joie, il ne varie pour cela ni son jeu ni sa contenance. Il conserve toujours la pose du commandement, toujours l'immobilité de l'insouciance, de l'incurie ou de la fermeté.

En faut-il conclure que le nez soit un trait insignifiant pour juger à la première vue du caractère des hommes? Bien loin de là! c'est précisément parce qu'il ne participe point de ces émotions fugaces, qui font de la figure humaine un tableau si diversifié et si mobile, qu'il faut attacher plus d'importance aux renseignemens qu'il fournit.

Le nez indique beaucoup moins les émotions actuelles que la pente naturelle de l'esprit, que l'énergie de la structure et le genre de tempérament. C'est par lui qu'on découvre la faiblesse ou l'énergie, la noblesse ou l'abjection, une sensualité excessive ou l'assujétissement des passions à une volonté plus forte qu'elles. Mais il divulgue encore mieux les penchans énergiques qui résultent de l'organisation première, que les goûts versatiles qui naissent, après coup, de l'éducation ou de l'exemple. Enfin il ne révèle presque aucune des faiblesses acquises ou des vertus de convention; mais il dénote, avec quelque certitude, quelle est l'essence même du caractère individuel. Je vais en dire la cause.

Vers l'âge de treize à quatorze ans, époque de la puberté, le nez prend le développement et la forme qu'il conservera désormais sans variations. Il n'est à vrai dire que le prolongement, et comme le dernier résultat du front, achevé plus tôt que lui; et il offre, ainsi que le front, une sorte d'effigie de l'esprit et comme un programme du caractère. Le nez et le front sont presque toujours dans un accord parfait; ce que l'un d'eux annonce, l'autre le confirme : unanimes sont leurs décisions. Il est rare qu'un nez ignoble

soit uni à un beau front intellectuel. Tel nez, tel front, tel esprit : cette règle a peu d'exceptions.

A quinze ans aussi la poitrine s'évase, la voix change, et les sexes se caractérisent. Jusque-là il eût été impossible de prévoir quelle serait la forme du nez, ni quel en serait le volume. L'époque où il s'achève est donc celle où les sexes se dessinent, où le tempérament se forme, celle où le corps prend de la force ou bien reste faible pour toute la vie; de sorte que le nez se trouve contemporain des penchans, des passions, du tempérament, ainsi que de cette énergie corporelle qui, selon son degré, conserve toujours un si grand ascendant sur la conduite des hommes. — Pourquoi donc s'étonnerait-on des précieuses indications que le nez fournit à certaines personnes qui déchiffrent une figure humaine beaucoup mieux qu'une chronique du moyen âge?

Voici au reste quelques-unes des formes qu'affecte le nez, et, à ce sujet, quelques conjectures que chacun pourra modifier à sa guise.

Les organisations les plus heureuses se font souvent remarquer par ces grands nez, aquilins ou non, formant environ le tiers de la face en hauteur et le quart de la totalité de la tête. Le beau ciel d'Athènes et de Rome, les mœurs républicaines, la vie des camps, du gymnase et de l'arêne, rendaient ce caractère assez familier dans les physionomies grecques et romaines; et même ces grands peuples, que nous choisîmes pour modèles tant que nous conservâmes la fière espérance de les surpasser, regardaient le nez dont il s'agit comme le seul compatible avec la majesté des dieux et des héros.

Toutefois il est rare de rencontrer, dans nos temps modernes, de ces nez perpendiculaires que les artistes grecs avaient coutume de donner à leurs statues, et cela même serait un perfectionnement et un bonheur, s'il en fallait croire Lavater; car cet auteur prétend *qu'un nez n'est physionomiquement bon, grand ou spirituel, qu'autant qu'il présente des inflexions douces, des ondulations légères ou des entailles plus ou moins marquées.* Il ajoute : *Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur.*

Les Perses attachaient tant d'importance au caractère dont nous parlons, au nez aquilin ou très-élevé, qu'ils n'auraient pas volontiers reconnu pour roi, un prince qui en eût été privé. Voilà pourquoi des eunuques étaient spécialement chargés de malaxer le nez des jeunes altesses persanes.

On a remarqué des familles dont de pareils nez formaient le caractère distinctif et héréditaire; et cette transmission d'une génération à l'autre s'observe principalement parmi les classes oisives et polies, à qui un état de constante prospérité donne le pouvoir de choisir leurs alliances et de jouir d'une vie sans entraves ni vicissitudes. Justement ces personnes pourvues d'un nez aquilin s'adonnent bien rarement aux travaux corporels, par lesquels l'organisation est presque toujours modifiée : elles sont ordinairement entreprenantes, ambitieuses à l'excès. La famille des Borromée était dans ce cas, et voilà ce qui faisait dire au chef de cette maison, s'adressant à un de ses jeunes parens encore plus remuant que tous les autres : « Soyez éloquent et vertueux tant que vous pourrez; tâchez d'être savant, ce n'est pas l'affaire d'un jour; devenez érudit, à la bonne heure... Mais de grâce, mon cher ami, n'ayez pas l'ambition de devenir saint : la canonisation de votre cousin Charles a ruiné notre famille! »

Un grand nez, surmonté d'un front large et proéminent dont il est séparé par une légère échancrure, indique une vive convoitise pour la puissance, la ferme volonté de surmonter les obstacles, et la persévérance nécessaire pour les combattre, mais non la circonspection qui les élude, ni la prévision qui les conjure : celui de Napoléon était de cette dernière espèce.

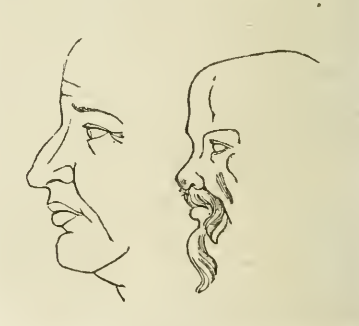
Lorsque les yeux se trouvent presque de niveau avec le nez, il est très-probable que l'esprit est faible, la volonté chancelante, le bon sens nul.

Le nez se trouvant directement continu au front, sans enfoncement ni dépression intermédiaires, est presque toujours l'indice de caprices puérils, d'une excessive vanité, et quelquefois des vices et de la bassesse. Rien ne rend bas et rampant comme l'irrésistible besoin d'une puissance qu'on ne saurait conquérir soi-même. Ce sont les ambitions subalternes qui encouragent au despotisme et à la tyrannie : tel était le nez de Narcisse.



Narcisse. Napoléon.

Un nez aquilin annonce en général de la hauteur et de l'ambition; c'est celui des bilieux et des mélancoliques. Avec de grands nez, la barbe est ordinairement épaisse, les yeux sont noirs ou bruns, les cheveux noirs et rudes. La plupart des grands politiques, des plus célèbres ambitieux, et beaucoup de grands poètes et d'illustres prosateurs, se sont fait remarquer par des nez d'une grande dimension : Cyrus, Constantin, Machiavel, Louis XI, Catilina, Rabelais, la plupart des écrivains du siècle de Louis XIV, Schiller, Cuvier, etc., etc.



Louis XI. Socrate.

Un nez médiocre et effilé est l'indice d'une vive sensibilité, de l'imagination et de l'enthousiasme, quelquefois de la finesse, de l'habileté et de l'astuce : tel est celui des

gens nerveux. Cependant, j'ai vu de gros nez se concilier avec une habileté si grande qu'elle semblait menacer les remparts de la probité.

Un nez court, ramassé, épais vers ses ailes, pâle et boursoufflé (*fig.* 1), est la menace et souvent le signe d'un tempérament lymphatique, d'une constitution scrophuleuse. Presque toujours ces nez écourtés et épais s'associent à des yeux bleus, à de grosses lèvres et à des cheveux blonds : la barbe est alors ou nulle ou étiolée. Des nez semblables annoncent peu d'énergie, peu de constance, encore moins de jugement; mais ils ne sont pas incompatibles avec un certain degré de mémoire et d'imagination; et même, comme les individus ainsi conformés sont presque toujours souffrans, oisifs et sédentaires, ils acquièrent parfois une expérience domestique assez précoce pour se faire considérer des leurs comme de petits phénomènes.

Le nez est souvent incliné à droite, mais cela n'est d'aucune importance quant au caractère; c'est le simple résultat de la préférence que nous donnons presque tous, pour l'action, au bras du côté droit : les gauchers ont le nez incliné à gauche.

Les grandes passions, aussi bien que les maladies, amaigrissent la figure, et rendent ainsi le nez plus saillant; aussi dit-on de celui dont les projets ont échoué, dont l'ambition se trouve déçue : « Il en aura un pied de nez! » Un pied, c'est beaucoup; mais, véritablement, le nez alors paraît plus long.

Les nez que leur cloison mitoyenne dépasse ostensiblement (*fig.* 2), tout en se prolongeant vers la bouche, indiquent presque toujours un égoïsme ou une sensualité tellement avides, qu'on n'a nul besoin du signe dont je parle pour les remarquer et les maudire.



Un nez dont la racine est enfoncée et le bout gros et retroussé (*fig.* 3) annonce peu de sagacité, peu de grandeur, mais en revanche beaucoup d'opiniâtreté et une grande propension à la jalousie.

Si le nez penche vers la bouche (*fig.* 4) et s'incline vers la tombe, comme dirait M. de Châteaubriand, cela dénote, non pas de la résignation, comme le croit l'auteur d'Atala, mais des pensées essentiellement terrestres.

Des plis parallèles, qui serpentent sur les côtés du nez (*fig.* 5), désignent presque toujours de l'hypocondrie, de l'opiniâtreté ou de la misantropie, et souvent une malice timide, qui, n'osant parler, s'en venge par des grimaces.

Les gens timides, les maniaques, ou les hommes que préoccupent de vives sollicitudes ou des méditations profondes, contractent quelquefois l'habitude de froncer le bout du nez d'une manière insolite; d'autres relèvent en même temps la tête et la lèvre du même côté; d'autres font entendre machinalement un petit cri, sans signification ni conséquence.



Beaucoup de femmes ont souvent les deux ailes du nez excessivement mobiles. Dans les rôles de Phèdre et d'Hermione, la célèbre actrice, Mlle Duchesnois, tire un grand parti de cette remarque; elle ajoute même un autre caractère vrai à l'effervescente passion qu'elle exprime, en respirant alors uniquement par le nez, comme dans les sanglots.

Les hommes colères ont la plupart le nez court et subitement arrondi, ou un peu retroussé, avec des sourcils épais et désordonnés.

Un nez retroussé (*fig.* 6), qui n'est en désaccord ni avec la bouche ni avec les yeux, est l'indice rarement trompeur d'un caractère passionné. Socrate avait un nez retroussé, notre célèbre Gall aussi; et ces philosophes, trop bien traités par la nature pour se plaindre de ses dons, ne démentaient point le présage que l'on tirait d'un de leurs défauts.

Un petit nez retroussé, de très-petits yeux et des sourcils saillans, en voilà assez pour caractériser un homme hostile, processif et gratuitement méchant. Les gens de cette espèce vendraient leur bonheur pour un mot sanglant, leur famille pour une malice; ils ont aussi des louanges fardées pour ceux qui les écoutent; pour les absens sont les censures. J'en connais qui ont perdu, pour une épigramme, un poste important qu'ils devaient à un madrigal.

Les Tartares ont de même le nez excessivement court et l'humeur hostile. Peut-être est-ce à cause de cela que le fertile plateau qu'ils habitent a été tant de fois pris et repris par d'illustres capitaines, leurs tyrans.

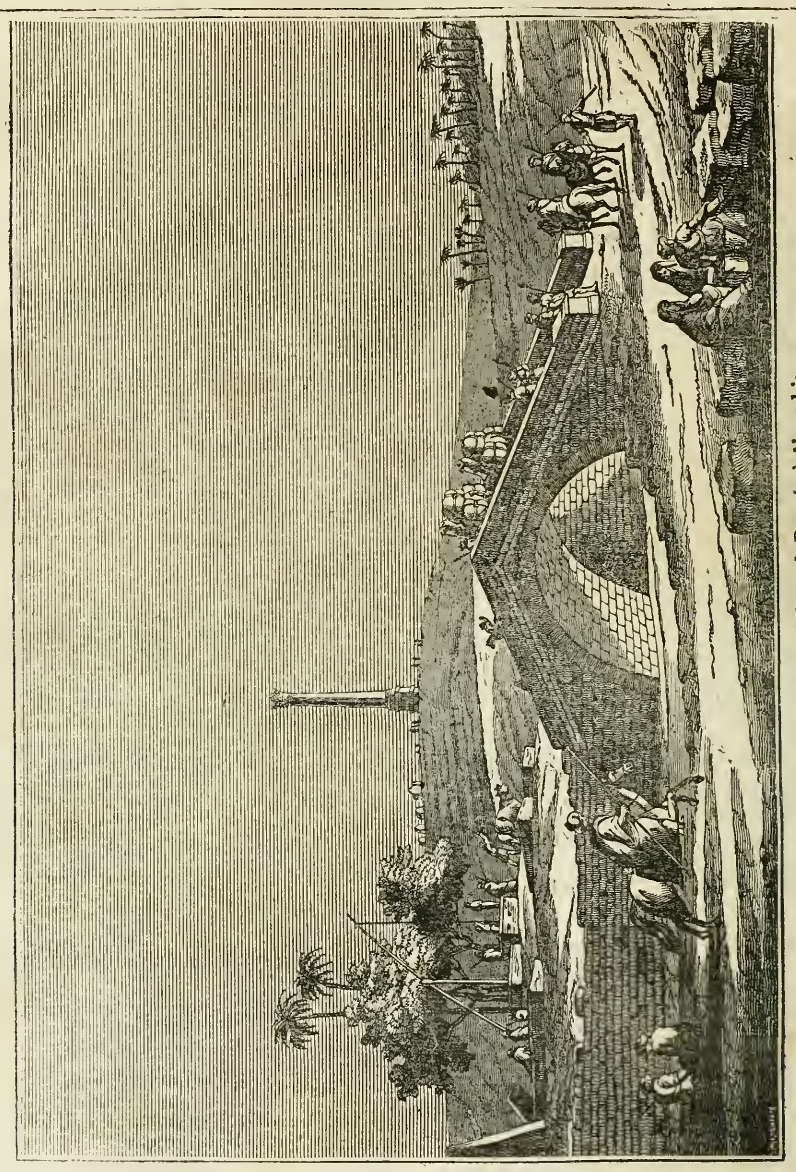
Les nez aplatis, écrasés, annoncent des infirmités graves toutes les fois qu'ils ne résultent pas d'un accident ou d'une maladie. Cette conformation du nez, si vicieuse pour nous, est considérée comme une beauté parmi les Hottentots; ils emploient même des moyens artificiels pour produire cette difformité qui leur semble un ornement.

D'autres peuples ont pensé très-différemment. Les Hébreux excluaient du sacerdoce ceux d'entr'eux qui avaient le nez contrefait, et les Égyptiens condamnaient les femmes adultères à avoir le nez coupé.

Isidore Bourdon.

ALEXANDRIE.

Comme la place qu'occupe aujourd'hui Alexandrie est loin de répondre aux grandeurs qui, dans l'histoire, mettent son nom en si prodigieux relief! Tout au plus si les recensemens du pacha d'Égypte accusent une population de 12,000 habitans, là où Cléopâtre comptait dans sa capitale 300,000 sujets.

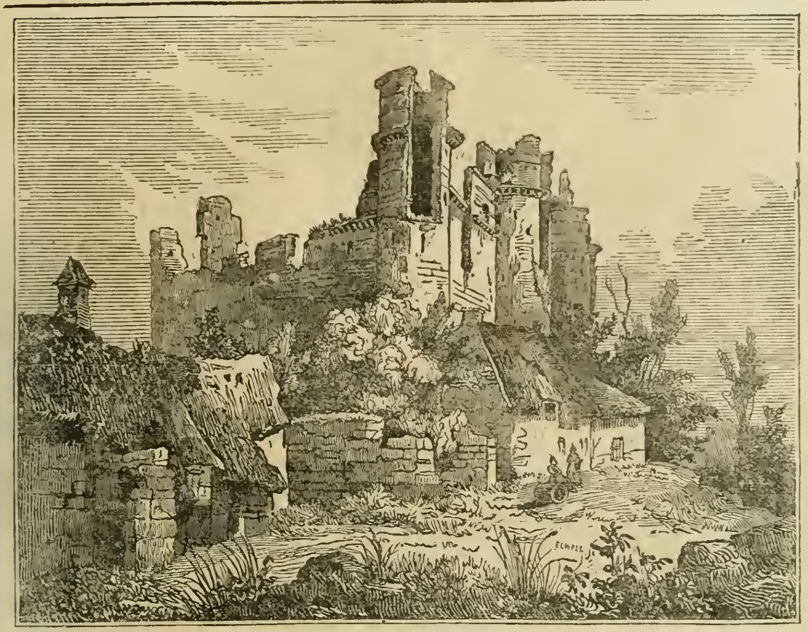


Pont sur le canal et Colonne de Pompée, à Alexandrie.

Fondée par Alexandre le Macédonien, elle dut aux Ptolémées de devenir un foyer de lumières qui ne s'éteignit que fort tard. Mais ce n'est point au Turc Omar que revient la honte d'avoir incendié les fameuses bibliothèques où tous les trésors intellectuels de l'antiquité étaient conservés dans une collection de 700,000 volumes; c'est au fanatisme de la populace, lors de la réaction qui eut lieu, sous Théodose, contre les institutions païennes.

Des anciennes grandeurs d'Alexandrie, il ne reste que les aiguilles de Cléopâtre et la colonne de Pompée.

Celle-ci s'élève au milieu de la plaine, sur une petite hauteur isolée, où ses proportions extraordinaires produisent peu d'effet, faute d'objets de comparaison pour les faire apprécier à l'œil. Qu'on se figure pourtant quatre énormes blocs de granit, formant le piédestal, la bases le fût et le chapiteau de la colonne, s'élevant ensemble à une hauteur de 99 pieds, et composant une masse compacte de 5683 pieds cubes.



Le Château de Pierrefonds.

PIERREFONDS.

Les ruines du vieux château de Pierrefonds sont situées à l'extrémité orientale de la forêt de Compiègne, au milieu des bois, à trois grandes lieues au nord de Villers-Cotterets, et à trois lieues sud-est de Compiègne. Son nom latin était *Petrafons.*

Pierrefonds fut très-renommé par la force de son château et par la puissance de ses seigneurs : les admirables ruines de cette forteresse annoncent que ses maîtres féodaux avaient le pouvoir de soumettre leurs voisins, inspiraient la crainte et faisaient rechercher leur alliance : ils furent célèbres dans l'histoire du Valois.

Il y a eu deux châteaux de Pierrefonds : le premier, construit près de l'endroit nommé le Chêne-Herbelot, était placé sur la montagne, au-dessus du Prieuré. C'était un édifice carré, flanqué de tours ; il était inaccessible de plusieurs côtés. Un majestueux donjon, avec deux vastes tours, remarquables par leur grosseur et l'épaisseur de leurs murs, en défendait l'accès du côté de la plaine de Beronne ; des fossés profonds et des ouvrages avancés couvraient une partie de cette plaine. Entre deux autres tours était une chapelle, sous le vocable de Saint-Mesmes, martyr de Paphlagonie.

Débris d'une maison royale, les chroniqueurs latins lui donnèrent le nom de *Casnum.* On y a tenu des parlemens et des assemblées de la nation, sous les rois de la seconde race. Philippe-le-bel y fit un voyage, après avoir visité la plupart des maisons de plaisance de la forêt de Retz. Les premiers châtelains se fortifièrent pour avoir un refuge assuré contre les invasions des Normands, cette nation farouche, qui venait chaque année ravager une partie de la France, jusqu'à ce qu'ils trouvèrent plus doux et plus facile de s'y établir. Puis aussi les dissensions des grands vassaux nécessitaient que la demeure de chaque seigneur fût une retraite inexpugnable. La châtellenie devint puissante : on venait mettre ses biens sous la sauvegarde des seigneurs de Pierrefonds, dont les troupes surpassaient en nombre celles des premiers vassaux de la couronne, et même celles du roi. Si un monastère était menacé, on envoyait au château de Pierrefonds demander d'en prendre la défense ; si un vœu obligeait un chevalier à partir pour la Terre-Sainte, ou si un voisin attaquait son manoir, c'était toujours des seigneurs de Pierrefonds qu'il sollicitait aide et protection. Mais ces services n'étaient pas gratis ; et les abbés et les seigneurs, qui imploraient ces secours, s'obligeaient à reconnaître que leurs terres relevaient de la justice de Pierrefonds, et consentaient à des redevances proportionnées au service rendu par le protecteur souverain. Cette puissance énorme dura près de deux siècles.

Les vieux remparts allaient s'écrouler, lorsque Louis de France, frère de Charles VI, fit construire le second château, dont on voit maintenant les ruines, et qui fut démantelé sous Louis XIII par l'ordre de Richelieu, ce grand démolisseur de la haute noblesse et des châteaux-forts. On donna l'ancien château aux moines de Saint-Sulpice et de Saint-Mesmes ; ils y établirent la ferme du prieuré.

Au XI[e] siècle, Nivelon I[er] fut seigneur de Pierrefonds. Il possédait une partie de la forêt de Guise et de celle de Retz, outre de nombreux seigneurs et chevaliers qui relevaient de son pouvoir, et qui lui promettaient de rassembler dans ses avoueries grand nombre de troupes, commandées vaillamment. La pairie venait encore augmenter toutes ces illustrations, et celle du château de Pierrefonds était des plus anciennes qui fussent en France. Le fils de Nivelon, qui lui succéda, épousa Havoise de Montmorency, fille d'Hervé et d'Agnès. Ce Nivelon II n'aurait pu ajouter à sa puissance qu'une couronne royale. Il se croisa, fut en Palestine, et il laissa pour

héritier son fils Drogon, qui ne quitta point son château, se contenta de l'embellir et de vivre voluptueusement au milieu d'une cour nombreuse. Vers la fin du XII[e] siècle, cette famille s'éteignit. Ses biens furent divisés. Les Chérisey, les Châtillon et Jean de Pierrefonds, d'une branche collatérale, les partagèrent.

Philippe, comte de Flandre, devint possesseur du château; il le céda au roi Philippe-Auguste. Les habitans de Pierrefonds avaient une charte de commune; ils demandèrent au roi de la confirmer : le roi leur accorda leurs privilèges, à la condition de fournir soixante sergens avec une voiture à quatre chevaux; et les fiefs dépendans de la couronne devaient payer une rente proportionnée à leurs revenus. Ils achetèrent ce qu'on aurait dû leur donner.

Le second château fut bâti à l'orient des ruines du premier. Ses tours avaient cent huit pieds de hauteur. Assises sur le roc, elles semblent y avoir pris racine. La surface totale du monument, qui avait quatre faces et s'élevait sur un plan irrégulier, était de mille sept cent quatre-vingts toises. Les pierres des angles des murs étaient unies par des liens de fer et des crampons scellés avec du plomb. Dans la tour du milieu, du côté du sud-est, était l'église; au-dessus étaient la sacristie et la salle du chapitre.

C'était un *fort châtel* par excellence, dit Monstrelet, et d'autres vieux chroniqueurs ajoutent : une des merveilles de France. François I[er] ne pouvait se lasser d'en admirer la force et la beauté.

A l'époque où les factions des Bourguignons et des d'Armagnacs se faisaient une rude guerre, Pierrefonds était défendu par le capitaine Bosquiaux, sage et vaillant homme de guerre, le premier de son temps pour les coups de main et qui excella pour l'attaque et la défense des places. Cependant, sur un avis secret du duc d'Orléans, il remit Pierrefonds au comte de Saint-Pol, qui refusa plus tard, même sur l'ordre du roi, de rendre le château au duc d'Orléans. Pourtant le prince ayant obtenu de nouveaux ordres, Saint-Pol en sortit, mais après y avoir mis le feu. Cet incendie fut terrible, et les auteurs contemporains en parlent comme d'un désastre semblable à celui que causa Erostrate. Repris par les Bourguignons réunis aux Anglais, il ne rentra que plus tard sous l'obéissance du roi Charles VII.

Louis XII le fit réparer, mais sans que ces travaux lui rendissent sa magnificence passée.

Sous Henri IV, Pierrefonds était au pouvoir d'un capitaine Rieux, hardi ligueur, intrépide partisan, cruel comme le sont les hommes aux temps des guerres civiles. Il était fils d'un maréchal-ferrant. Il tint tête au duc d'Epernon, le blessa; et le roi fut obligé d'envoyer contre Rieux le maréchal de Biron; mais les canons de l'armée royale ne faisaient que *blanchir* les murailles du vieux château. Biron leva le siége. Rieux, dans une sortie, fut pris par la garnison de Compiègne et fut pendu. Le gouverneur qui lui succéda vendit la place pour une somme d'argent considérable.

Plus tard, sous Louis XIII, ce château servit encore de retraite à un hardi routier. Le capitaine Villeneuve commandait pour le seigneur de Cœuvres, qui avait embrassé le parti des mécontens. Villeneuve ne sortait du château que pour ravager le pays : toute l'Isle-de-France était infestée de ses pilleries et de ses brigandages. Il arrêta plusieurs fois les coches de Normandie, de Flandre et de Picardie, et les rançonna. Il fallut une grosse artillerie et une armée de quinze mille hommes, commandée par Charles de Valois, comte d'Auvergne, pour obliger Villeneuve à capituler. Le siége ne fut pas long. Charles de Valois vit qu'il avait affaire à un ennemi dissipateur, qui ne savait point ménager son feu et ses munitions. Il excita pendant quelques jours sa bravoure; et dès qu'il s'aperçut que le feu des assiégés tombait et que leur première ardeur était *raillerie*, il fit battre en brèche le grand donjon, et emporta bientôt la place l'épée à la main.

Ce fut le dernier combat devant Pierrefonds, dont les belles ruines ne devaient plus être visitées que par les muses de la poésie et des beaux-arts.

J. TAYLOR.

VARIÉTÉS.

Géographie du règne végétal. — On a calculé qu'au Spitzberg, qui est situé près du vingtième degré de latitude nord, on ne trouve que 30 espèces de plantes différentes; dans la Laponie, qui se trouve sous le 60°, il y en a environ 343; en Islande, qui est sous le 65°, il y en a 553; en Suède, qui s'étend depuis les parties méridionales de la Laponie jusqu'au 55°, il y en a 1300; dans le Brandebourg, entre les 52° et 54°, 2,000; dans le Piémont, entre les 43° et 46°, 2,800; à la Jamaïque, entre les 17° et 19°, 5,000; à Madagascar, qui est situé sous le tropique du Cancer, entre les 13° et 14°, il y en a plus de 5,000.

Valeur de l'eau. — Dans le désert d'Azaoad, on voit deux monumens, dont l'origine est indiquée par les épitaphes qu'on a gravées sur le marbre dont ils sont construits. Ils consacrent la mémoire de deux hommes qui moururent en cet endroit : le premier était un riche marchand, et l'autre un simple conducteur de chameaux. Le marchand acheta de son humble compagnon une coupe d'eau pour la somme de dix mille ducats; mais ce fut en vain. Cette précieuse boisson n'était pas en quantité suffisante pour les sauver l'un ou l'autre, et tous deux périrent de soif après le singulier marché qu'ils avaient conclu et consommé.

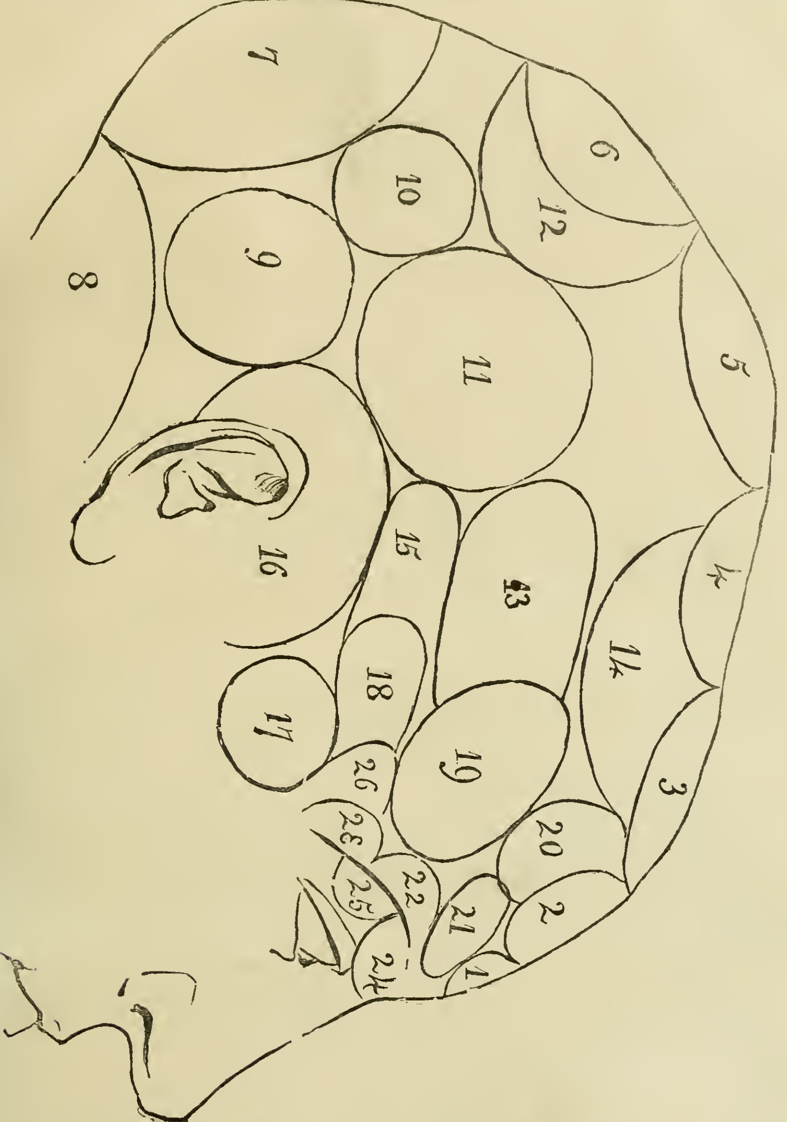
La Noël des oiseaux. — C'est un usage, dans les provinces les plus septentrionales de la Suède, d'exposer, pour le jour de Noël, quelques gerbes de blé non battues sur des pieux plantés en terre dans le voisinage des habitations. Chaque paysan accomplit religieusement son devoir à cet égard. Les pauvres oiseaux ont donc encore quelques grains à becqueter çà et là, et, dans cette saison, si cruelle sous les hautes latitudes surtout, c'est pour eux une trouvaille inestimable. « Il faut bien, répondent les habitans aux étrangers qui cherchent l'explication de cette coutume villageoise, il faut bien que toutes les créatures se réjouissent en célébrant l'anniversaire du jour où le Christ est descendu parmi les mortels. »

DE LAPHRÉNOLOGIE.

Tableau des facultés de l'intelligence, d'après la doctrine du docteur Gall.

N. B. Ces chiffres de renvois correspondent à ceux qui se trouvent portés sur le crâne, que le dessinateur a reproduit dans les trois aspects différens sous lesquels il se présente.

1. Sentiment des faits, mémoire des faits, éducabilité, sens des choses, perfectibilité. Domesticité des animaux.
2. Sagacité comparative, sentiment des comparaisons.
3. Sentiment du juste et de l'injuste. Esprit de justice. Bonté. Bienveillance. Affabilité. Conscience. Sens moral.
4. Sentiment religieux. Théosophie.
5. Fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté, entêtement.
6. Sentiment des grandeurs, instinct de l'élévation, amour du pouvoir, de la domination, de l'autorité, du despotisme, amour de l'indépendance, sentiment du gran-



diose, du sublime. Sentiment de sa propre dignité. Estime de soi-même. Fierté. Orgueil. Arrogance. Dédain. Présomption.

7. Amour des enfans. Philogéniture.

8. Amour.

9. Instinct de sa propre défense. Courage, penchant à la rixe, à la querelle.

10. Instinct de la sociabilité. Attachement, amitié, mariage.

11. Sentiment de la circonspection. Prévoyance, prudence, hésitation, indécision. Penchant au suicide.

12. Vanité, amour de la gloire, émulation, fatuité, amour-propre, amour de l'approbation.

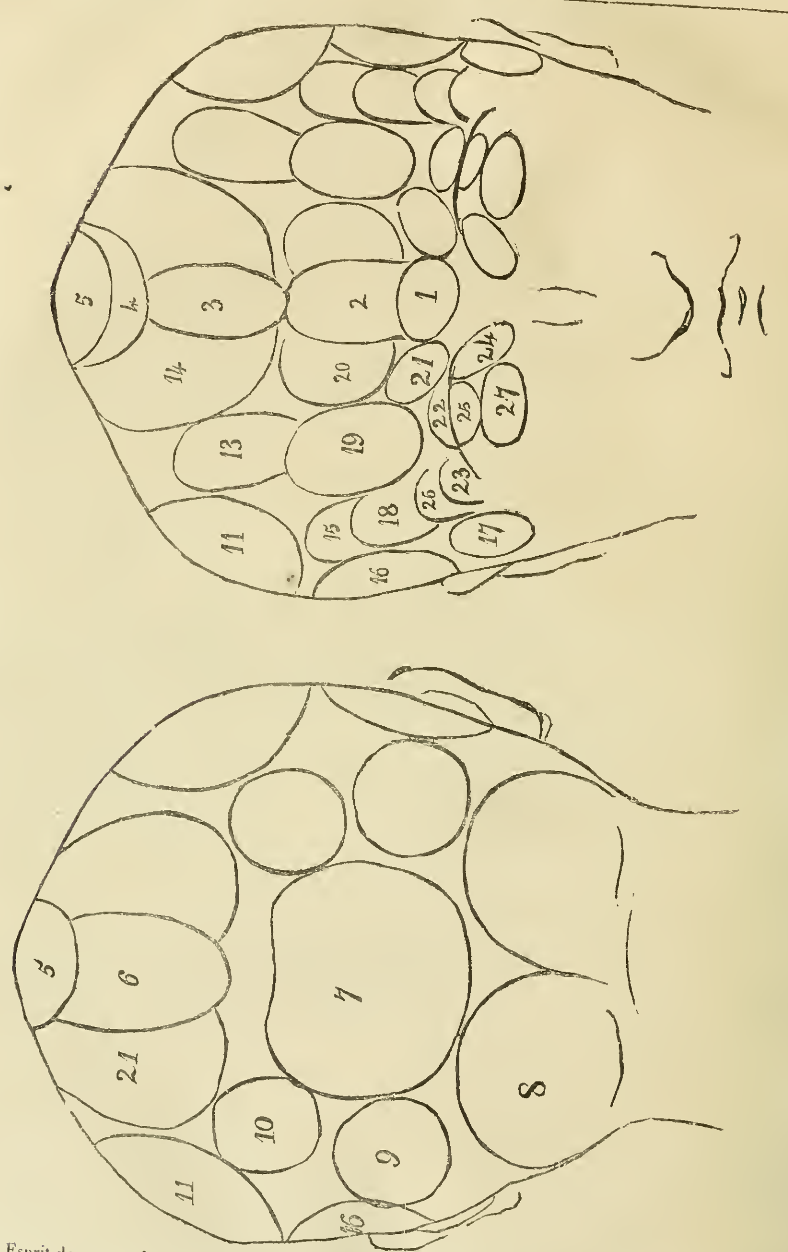
13. Sentiment poétique. Poésie.

14. Sentiment de la mimique. Esprit d'imitation, faculté d'imiter.

15. Sentiment de la propriété. Amour de la propriété. Instinct de faire des provisions. Convoitise. Penchant au vol.

16. Esprit de destruction. Instinct carnassier. Penchant au meurtre.

17. Esprit de construction, de composition, instinct mécanique, sens des beaux-arts.



18. Esprit de ruse, adresse, habileté, savoir-faire, tact, finesse. Hypocrisie, mensonge, fausseté, dissimulation, fourberie, astuce.

19. Esprit critique. Penchant à la satire, esprit de saillie, présence d'esprit. Sel, causticité, repartie.

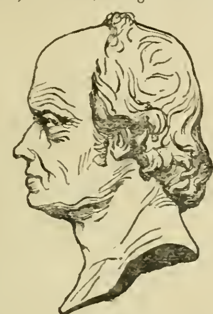
20. Esprit d'induction. Idéologie, métaphysique, profondeur d'esprit.

21. Mémoire des lieux, instinct des voyages. Amour des paysages, facilité d'orientation. Sentiment des rapports dans l'espace.

22. Sentiment du coloris, harmonie des couleurs.
23. Sentiment du calcul, mémoire des nombres, des dates, mathématiques.
24. Sentiment des personnes, mémoire des physionomies, amour des portraits.
25. Sens des mots. Instinct des collections. Facilité d'élocution. Mémoire des noms.
26. Sentiment de la musique. Sens des rapports des tons.
27. Sentiment des langues.

NOTICE SUR GALL.

Le docteur Gall, fondateur de la phrénologie, est né à Tieffenbrunn, dans le grand duché de Baden, en 1758, et est mort à Paris, en 1828, à l'âge de soixante-dix ans.



Le docteur Gall.

Il nous a laissé le récit de ses premières impressions et de ses premières observations, et nous a mis en état de suivre le développement d'une doctrine dont la découverte est elle-même une preuve de plus à ajouter à celles sur lesquelles elle est fondée : le jeune Gall était doué d'un grand talent d'observation qu'il manifesta de bonne heure.

Né de parens pauvres et chargés d'une nombreuse famille, il vécut dès sa plus tendre jeunesse au milieu de beaucoup d'enfans. Chacun avait un caractère, un talent, un penchant, une faculté qui le distinguait des autres. Cette diversité détermina leur indifférence, leur aversion ou leurs affections réciproques.

L'envie, la jalousie, l'émulation, l'amitié, la haine, le mépris, etc., se montrèrent successivement, et furent la source des rapports qui s'établirent entre eux.

Dans l'enfance, on est rarement sujet à se tromper par préoccupation ; on prend les choses comme elles sont. Il leur fut bientôt facile de distinguer ceux qui étaient vertueux ou vicieux, modestes ou fiers, francs ou dissimulés, véridiques ou menteurs, paisibles ou querelleurs, bons ou méchans, etc.

Quelques-uns se distinguaient par la beauté de leur écriture, d'autres par leur grande aptitude à calculer, ceux-ci par leur mémoire prodigieuse, ceux-là par leur amour pour le dessin, l'histoire, la géographie, etc. L'un brillait dans ses compositions par l'élégance de ses périodes, l'autre avait toujours un style sec et dur. Quelques-uns manifestaient des talens ou des penchans pour des choses qui n'étaient nullement l'objet de leur enseignement. Ainsi ils découpaient et dessinaient de leur propre mouvement et avec un grand plaisir, et cependant ils n'apprenaient ni le dessin, ni la peinture ; ou bien ils passaient leurs loisirs à la culture d'un petit jardin, à la chasse; ils faisaient des collections de coquilles, d'insectes, de plantes ; ils allaient à la recherche des nids d'oiseaux, élevaient des pigeons, des lapins et en étudiaient les mœurs et les habitudes.

De cette manière, chacun dans la société du jeune Gall se signalait par des goûts particuliers, par des dispositions qui se développaient spontanément et paraissaient tenir à leur nature même sans que des différences de position, de fortune, ou d'éducation pussent en rendre compte. Il observait aussi que chacun grandissait en conservant son caractère propre. Il ne vit jamais que celui qui avait été un camarade fourbe, ou menteur, devint l'année suivante un ami loyal et véridique.

Les condisciples qu'il eut le plus à redouter furent ceux qui apprenaient par cœur avec une si grande facilité que, lorsqu'on faisait les examens, ils lui enlevaient souvent la place qu'il avait obtenue par ses compositions.

Ayant changé plusieurs fois de séjour, il eut le malheur de rencontrer encore des élèves doués d'une grande mémoire ; et ce ne fut pas sans étonnement qu'il s'aperçut que ces derniers ressemblaient, par de gros yeux saillans, à ses premiers condisciples, qui l'avaient tant de fois désespéré par leur trop grande facilité à apprendre leurs leçons.

Chaque fois qu'il se trouvait avec de nouveaux camarades, il était sûr d'avoir des rivaux redoutables par leur mémoire dans ceux qui avaient des yeux à fleur de tête. De gros yeux avaient fini par être pour lui un objet de terreur et de désespoir; car il avait bien senti que ceux qui les portaient ne lui étaient supérieurs que pour réciter de longs passages avec exactitude, et cependant il perdait avec eux les avantages qu'auraient dû lui donner des facultés intellectuelles évidemment plus développées. Rien n'était plus amusant que le docteur Gall racontant lui-même, dans ses cours, quels momens de tristesse, de chagrin, d'ennui, il eut à dévorer, au temps de ses études, de la part de ceux à qui la nature avait accordé ces gros yeux qui l'avaient poursuivi de collége en collége. Cependant ce furent ces mêmes douleurs, ces mêmes chagrins qui devaient être pour lui l'occasion des observations et des méditations auxquelles il faut rapporter l'origine de la phrénologie.

Si le jeune Gall n'eût pas été aussi malheureux dans ces diverses circonstances, il n'aurait peut-être pas été porté à remarquer la coïncidence qui existait entre la mémoire et des yeux très-saillans. Cette coïncidence ne lui parut pas pouvoir être un simple effet du hasard, et il en vint bientôt, en y réfléchissant, à imaginer que, puisque la mémoire se reconnaissait à des signes extérieurs, il devait en être de même des autres facultés de l'entendement. Tel fut le point de départ des travaux immenses auxquels nous devons la science de notre intelligence, dont les conséquences sont extrêmement importantes pour l'éducation.

Il continua d'abord à chercher des signes extérieurs pour l'imagination, pour le jugement, pour la perception, pour l'attention, car telle était alors la division des facultés de l'ame, et une foule de faits contradictoires vinrent le plonger dans le chaos le plus obscur. Il était désespéré de ses insuccès, quand une nouvelle observation vint l'éclairer tout à coup sur la route qu'il devait suivre. On lui montra un jour une demoiselle qui, en sortant d'un concert, pouvait chanter la plupart des morceaux qu'elle avait entendus, et cependant elle n'avait pas de gros yeux à fleur de tête. Le docteur Gall fut convaincu aussitôt qu'il y avait plusieurs espèces de mémoire ; il renonça immédiatement à continuer ses recherches d'après les systèmes et les idées des philosophes. Il fit tous ses efforts pour oublier ce qu'il avait appris sur la nature morale de l'homme, et comprit parfaitement que toutes les contradictions qui l'avaient si vainement fatigué devaient tenir à une mauvaise méthode d'observation qu'il

fallait abandonner. Plein de confiance et de courage dans sa nouvelle détermination de se livrer à l'étude de la nature avec son seul penchant à l'observation et à la réflexion, il commença à chercher des caractères distinctifs aux facultés de l'ame, non plus telles qu'elles sont désignées dans les écoles, mais telles qu'elles sont connues dans le monde, dans le langage ordinaire de la société. Ainsi il examina successivement la tête des musiciens, des poètes, des mécaniciens, des mathématiciens, des peintres, en un mot de tous les artistes célèbres doués d'un grand talent naturel. Il rechercha également les personnes remarquables dans le monde par un penchant bien déterminé; il fit une collection moulée en plâtre de crânes appartenant à des individus braves, poltrons, circonspects, étourdis, fiers, orgueilleux, vains, rusés, voleurs, bons, méchans, etc. Il visita les prisons, et se fit montrer les meurtriers, les voleurs, les faussaires, les incendiaires, etc.

Il y a des meurtriers qui ont un tel penchant au crime, que toute leur vie est une suite de forfaits produits par un véritable besoin d'obéir à un penchant presque irrésistible; heureusement ce sont les moins nombreux. Il en est qui se sont rendus coupables autant par misère et par défaut de lumières, que par l'influence d'une organisation vicieusement développée, contre laquelle l'éducation n'a point été employée. Parmi les uns et les autres, on en voit qui ont mis une grande activité de ruse soit pour commettre leurs crimes, soit pour se défendre devant leurs juges, tandis que d'autres ont montré la plus grande maladresse dans ces diverses circonstances. Le docteur Gall, en formant ainsi sa collection, eut grand soin de noter, sur les moules en plâtre des têtes de ces différens individus, tous les renseignemens qu'il put obtenir sur les actions, indiquant l'absence ou la présence de certains défauts ou de certaines qualités. Il fit des catégories de meurtriers rusés, de voleurs rusés, de faussaires rusés, etc., qu'il opposa à des crânes de meurtriers et de faussaires non rusés, etc.

Il faisait quelquefois venir chez lui des gens du peuple, il leur donnait de l'argent, les faisait boire et manger devant lui, causait avec eux avec la bienveillance qui lui était ordinaire; et, quand il avait ainsi gagné leur confiance, il les invitait en plaisantant à se dire mutuellement les défauts qu'ils se connaissaient. Il en résultait des scènes extrêmement gaies par l'esprit avec lequel il réussissait à leur donner cette tournure; et, de plus, elles étaient pour lui du plus haut intérêt. Car le langage du peuple, dans de semblables circonstances, est toujours l'expression de la vérité; et les hommes ignorans observent en général sans passion et sans préjugés, quand il s'agit du caractère et des penchans des personnes avec qui ils vivent. Ce sont ces observations, le plus souvent très-fines et très-exactes, qui constituent toute leur instruction. Lorsqu'un bon repas et de bon vin les avaient animés, lorsque surtout ils voyaient bien qu'il n'y avait rien à craindre, pour eux, d'aveux provoqués par un homme dont l'accueil était si plein de bonhomie et de franche gaieté, ils s'accusaient les uns les autres de leurs défauts de caractère, et mettaient la même franchise à signaler les dispositions particulières ou les talens qui les distinguaient entre eux.

Il a recueilli des faits innombrables dans les écoles et dans les grands établissemens d'éducation, dans les maisons d'orphelins et d'enfans trouvés, dans les maisons de correction, dans les prisons, dans les hospices des fous, etc.

Les procès criminels, les interrogatoires judiciaires, les propres confessions des meurtriers ou des voleurs, celles des femmes infanticides, en Allemagne, où une législation barbare rend ces derniers crimes presque inévitables dans quelques circonstances; le spectacle même des places d'exécution furent pour lui l'occasion d'observations du plus haut intérêt. Il a fait d'innombrables recherches sur les suicides, sur les imbéciles, les aliénés, et sur toutes les altérations des facultés et de l'entendement, par suite des lésions du système nerveux de la tête. Les musées, les cabinets d'anatomie et de physiologie lui offrirent de nouveaux faits à ajouter à ceux qu'il possédait déjà. Il examina la forme de la tête, des bustes et des statues antiques, et en compara les conséquences phrénologiques avec ce que l'histoire raconte sur le caractère et les facultés des personnes qu'ils représentaient. Il accumula ainsi, pour fonder sa doctrine, une réunion de preuves telles que jamais aucun homme n'en eut de semblables à sa disposition pour établir le système le mieux démontré.

Il acquit bientôt une telle habitude de juger les petites différences qui existent entre toutes les têtes, et par conséquent de deviner les penchans d'après cette inspection, qu'il lui arriva plusieurs fois d'exciter dans les salons le plus grand étonnement par la justesse et le merveilleux de ses jugemens.

Un jour qu'il se trouvait au milieu d'une société nombreuse, il vit entrer un homme qu'il voyait pour la première fois; il était question de ses découvertes; il trouvait beaucoup de peine à convaincre ses auditeurs de la possibilité de deviner les penchans par la seule inspection de la tête : « Eh bien! dit-il en fixant ses regards sur le nouvel arrivé, monsieur va m'aider à vous persuader; je ne l'ai jamais vu; je ne le connais pas plus qu'il ne me connaît lui-même, et cependant je puis vous dire quelle est sa passion dominante : monsieur a l'organe des collections et il en fait une. » L'étranger fut tout surpris, et répondit que c'était vrai. « Ici je pourrais m'arrêter, continua Gall, mais on peut faire des collections de livres, d'authographes, d'insectes, de minéraux, de plantes, de médailles, etc.; et je veux aller plus loin. Je puis vous dire de quoi se compose cette collection, elle n'est formée d'aucun des objets que je viens de nommer, c'est de tableaux qu'elle est faite. » Tous les regards se portèrent sur le collecteur, qui, par son geste approbatif, redoubla la surprise générale qu'il partageait lui-même.

L'étonnement et l'admiration étaient peintes sur toutes les figures; Gall jouissait de son triomphe; l'enthousiasme avait succédé à l'incrédulité. Il demande à ajouter quelques mots : « Que penseriez-vous donc de ma doctrine, si elle me permettait de juger que les tableaux dont monsieur est si grand amateur ne représentent ni des sujets d'histoire, ni des portraits, ni des costumes, ni des animaux, ni des fleurs, mais qu'ils représentent des paysages? » Et cela aussi se trouva vrai. Chacun peut se faire une idée de l'impression produite par cette succession de jugemens qui annonçaient tant de science et de sagacité. Une autre fois on lui montra deux jeunes garçons qui lui étaient inconnus; il ne connaissait pas non plus leurs parens. A peine eut-il passé sa main sur leurs têtes, qu'il prononça ces mots : « Celui-ci ressemble à son père et cet autre ressemble à sa mère. » Cette double ressemblance était parfaitement exacte. Des résultats aussi piquans et aussi faciles à constater furent pour le docteur Gall de nouvelles causes de découvertes et de progrès. On ne manquait jamais de lui présenter les personnes qui, dans les différentes sociétés où il se trouvait, étaient remarquables par quelques talens, quelques dispositions particulières, ou même par une absence complète d'un sentiment ou d'un penchant déterminé; et ce célèbre physiologiste avait ainsi de nombreuses occasions de vérifier la vérité de ses découvertes, d'en faire de nouvelles, de rectifier ses erreurs, et de populariser une doctrine qui, tous les jours, s'enrichissait de faits intéressans. Les instincts des animaux, si variés, si curieux, furent pour lui

une mine féconde qui lui fournit les moyens d'étendre ses recherches et de les compléter.

On supposait en général que les animaux étaient forcés de se conduire comme ils le faisaient, soit par les circonstances extérieures, soit par leurs besoins, par la conformation de leurs membres, de leurs dents, de leur bec, etc.

On disait que le tigre se nourrissait de chair, parce qu'il avait des dents et des griffes qui lui servaient à déchirer sa proie; que certains animaux émigraient parce qu'ils craignaient le froid, et qu'ils allaient chercher la chaleur dans des climats plus tempérés; que le lapin se creusait un terrier pour y trouver un refuge contre ses ennemis, ainsi que pour se garantir du froid, de la chaleur, de la pluie, etc.; que l'aigle faisait son nid dans les hautes montagnes pour dérober ses petits à la voracité des animaux carnivores, etc., etc. Le docteur Gall appliqua bientôt à l'étude des différentes aptitudes des animaux le même esprit d'observation et d'induction qui lui avait fait découvrir la vraie science de l'intelligence humaine.

Il compara la tête des oiseaux musiciens, celle des oiseaux voyageurs, avec celle des oiseaux qui ne le sont pas; il fit une infinité d'observations curieuses sur le crâne et le cerveau des herbivores comparés à ceux des carnivores, sur la tête des animaux qui habitent les hauteurs par opposition à celle des habitans des plaines, etc., etc. Il parvint enfin à des résultats qui auraient paru devoir exiger le génie de plusieurs grands hommes, et l'activité et les moyens de plusieurs sociétés. Il était déjà arrivé à un haut degré de perfection de sa doctrine, lorsqu'une circonstance, qui paraissait devoir le déranger momentanément de ses recherches, contribua au contraire à lui faire faire de nouveaux progrès.

Au 1er janvier 1805, il reçut de son vieux père, qui demeurait toujours à Tieffenbrunn, une lettre dans laquelle se trouvait cette phrase : « *Il est tard, et la nuit pourrait n'être pas loin; te verrai-je encore?* »

Gall aimait tendrement son père; il ne l'avait pas vu depuis vingt-cinq ans; il en avait toujours été séparé par des circonstances contre lesquelles il n'avait pu rien faire. Cette lettre fut pour lui un ordre du ciel : il se trouvait si heureux de lui obéir! Position sociale, amis, malades, fortune, il abandonna tout pour aller embrasser celui auquel il devait l'existence. L'amour filial du jeune philosophe s'était accru de toute l'exaltation que donne la conviction d'avoir fait de grandes découvertes. Sa reconnaissance et sa tendresse étaient celles du génie heureux. Mais l'amour du fils qui va revoir son père n'exclut pas l'amour de la science. Gall, jouissant déjà de l'accomplissement du devoir dont il allait s'acquitter, ne pouvait oublier des travaux qui le remplissaient d'enthousiasme. Il voulut profiter de son voyage pour faire connaître sa doctrine aux savans du nord de l'Allemagne, qu'il allait parcourir. Il savait contre quelles prétentions, contre quelles erreurs, contre quels préjugés, il devait avoir à lutter; il ne voulut pas que l'exposition de cette doctrine soulevât seulement des discussions vagues et sans fondement; il prit donc avec lui une partie de sa collection, afin de remporter la victoire, à l'aide de preuves nombreuses et irrécusables.

Il reçut partout l'accueil le plus flatteur; les souverains, les ministres, les savans, les administrateurs, les artistes, secondèrent ses vues dans toutes les occasions, en augmentant sa collection de têtes curieuses, ou en lui faisant connaître des faits nouveaux.

Après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe, il vint enfin à Paris, où il continua de professer sa doctrine jusqu'à sa mort.

La phrénologie, telle qu'elle résulte des travaux de Gall, s'appuie sur des observations tellement nombreuses et si faciles à vérifier, que son degré de certitude est du moins égal à celui des systèmes les mieux demontrés. Elle ne peut manquer de servir bientôt de base à l'éducation des enfans, qui, aujourd'hui encore, sont élevés sous l'influence de la plus aveugle routine et des principes les plus erronés. Que d'enfans, auxquels la nature a donné la plus heureuse organisation, sont forcés de suivre une direction pour laquelle ils ne sont pas faits! Que de génies comprimés, que de grands hommes contrariés dans leur développement et condamnés à tout jamais à renoncer à une carrière qu'ils auraient parcourue avec tant d'éclat, pour leur bonheur et pour celui de la société, qu'ils auraient enrichi de leurs productions!

Combien de dispositions méconnues, et par conséquent laissées sans culture, ont conduit de malheureux jeunes gens dans les prisons, dans les bagnes, à l'échafaud, lorsqu'une éducation appropriée à leur vocation particulière en eût fait de bons et utiles citoyens!

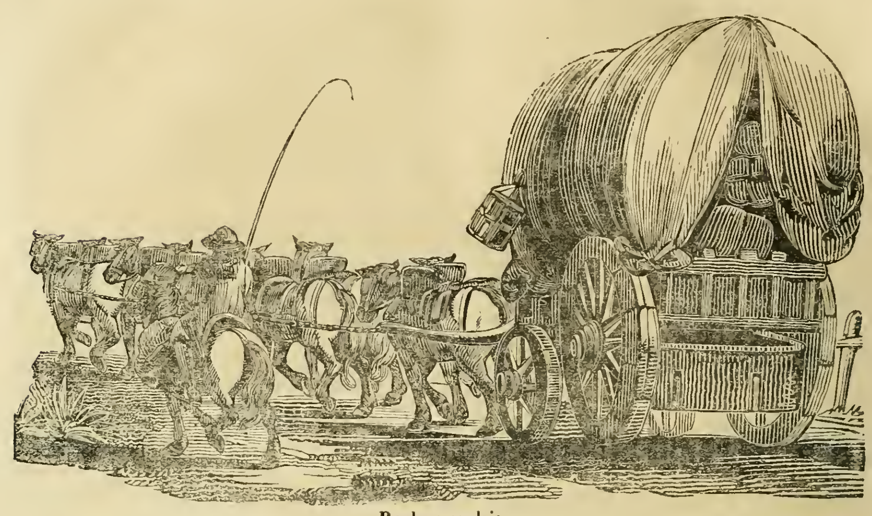
Le docteur BAILLY de Blois.

VARIÉTÉS.

Puissance des machines à vapeur. — On évalue à dix mille le nombre des machines à vapeur que l'industrie anglaise tient aujourd'hui en pleine activité. Supposons, par approximation, que, terme moyen, la puissance de chacune soit équivalente à celle de vingt chevaux, et que la force d'un cheval égale celle de six hommes : voilà donc le travail pénible de deux cent mille chevaux, ou de *un million deux cent mille hommes*, remplacé et complètement effectué par les seules machines à vapeur de l'Angleterre.

Les mariages d'Agra. — On lit l'inscription suivante, tracée en gros caractères, sur la principale porte de la ville d'Agra, dans l'Indoustan. « Dans la première » année du règne de l'empereur Julef, deux mille mariages furent cassés par le magistrat, d'après le consentement réciproque des époux. L'empereur apprit ces » détails avec une telle indignation, qu'il abolit le divorce dans ses états. Durant le cours de l'année suivante, » le nombre des mariages, à Agra, diminua de trois » mille; cependant trois cents femmes furent brûlées vives » pour avoir empoisonné leurs maris, et soixante-quinze » hommes le furent pour avoir assassiné leurs femmes; la » quantité des meubles brisés et détruits dans l'intérieur » des familles particulières représentait une valeur de » trois millions de roupies. L'empereur se hâta de rétablir » le divorce. »

Instinct de l'aigle. — Les habitans d'Heligoland ont observé les singuliers moyens qu'emploient souvent les aigles de leur contrée pour s'emparer des bestiaux qu'ils convoitent. L'oiseau plonge dans la mer; et, lorsque ses plumes sont complétement trempées d'eau, il se roule sur la rive jusqu'à ce que ses ailes soient couvertes du sable qui s'attache après elles. Alors, prenant son essor, il s'élance dans les airs, plane au-dessus du bœuf qu'il a choisi, s'approche de lui, et lui envoie, en secouant violemment tout son corps, une pluie de sable et de cailloux, dont les yeux de la pauvre bête sont assaillis sans relâche. L'animal, importuné, s'agite et s'effraie encore davantage sous les coups redoublés que l'aigle lui porte avec ses puissantes ailes. Le voilà qui fuit, aveuglé, terrifié, ne sachant d'où vient l'ennemi qui l'attaque, ni vers quels lieux il peut se diriger pour éviter ses atteintes. Il court çà et là, plein de rage, jusqu'à ce qu'épuisé il tombe sans force sur la terre, ou jusqu'à ce que, au milieu de cette course vagabonde que l'œil ne guide plus, il s'abîme dans un des précipices dont la côte est hérissée. L'aigle a suivi les évolutions de sa victime, et vient alors en prendre pleine et libre possession.



Roulage anglais.

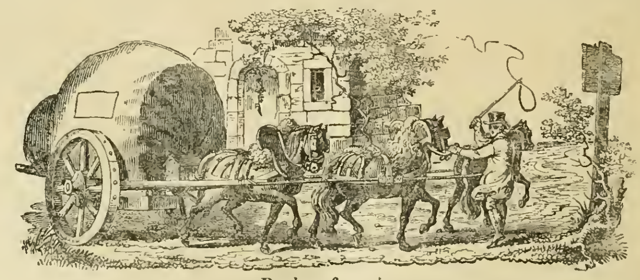
LE ROULAGE.

Le roulier est un homme à part : son existence a des plaisirs et des fatigues qui ne ressemblent en rien aux sensations qu'éprouvent d'autres aventuriers nomades. Prenez garde, je ne parle point de ces paresseuses caravanes qu'on voit encore, sur nos grands chemins, dérouler leurs longues processions de fourgons, avec des dômes de toile grise, des chevaux au pas mesuré, et toute une hiérarchie de conducteurs répartis symétriquement sur les flancs du convoi. Quant à ceux-là, ils forment une petite société où peuvent encore s'échanger, d'homme à homme, les pensées et les paroles, les peines et les joies dont chacun sent le besoin de secouer en partie le poids importun sur autrui.

Mais il s'agit du roulier solitaire, de celui qui n'a d'autres compagnons que ses bêtes robustes, d'autres dialogues que ceux dont les hasards de la route lui procurent çà et là la rencontre passagère. Pourquoi, parmi ces hommes, ne s'est-il pas encore trouvé un poète pour traduire en vers inspirés les méditations de son isolement, un romancier pour raconter les bizarres incidens de son pèlerinage continuel?

Avec les progrès de notre civilisation matérielle, les rouliers et le roulage disparaîtront bientôt de nos grandes routes. En Angleterre ils ont déjà presque partout cédé la place aux agiles voitures que la vapeur conduit sur les chemins à ornières. A peine si l'on rencontre çà et là quelque charretier, confortablement assis dans une selle de voyage, et qui, par l'exemple du trot de son propre coursier, excite l'ardeur des chevaux de trait.

Nos rouliers français ont une vie moins commode : ils font à pied de longues et pénibles marches sans rien qui puisse occuper leurs facultés, utiliser leurs forces. Ne faut-il pas que notre société soit encore bien barbare, puisque, chez nous, des hommes robustes, intelligens, pleins d'activité, sont réduits pour vivre à choisir cette ingrate et dure profession? Que les chemins de fer viennent donc les rendre à des occupations plus dignes d'eux. C'est un argument, ce me semble, qu'on peut ajouter à ceux qui font valoir les avantages d'une communication plus rapide, des échanges plus fréquemment renouvelés. Aujourd'hui, il faut des semaines pour transporter à Paris les vins de la Bourgogne et du Beaujolais, et ces contrées ne reçoivent que bien tard les envois de denrées que la capitale leur expédie au retour. Mais, ce n'est point là tout. Il y a quelque chose de pénible à penser qu'un homme passe sa vie à fouetter des chevaux, ou bien à modérer son pas vigoureux pour l'accorder avec la monotone allure d'un timonier flamand.



Roulage français.

E. DUVERGER, IMPRIMEUR, RUE DE VERNEUIL, N. 4.



Un village des Esquimaux.

VOYAGES AUX TERRES ARCTIQUES.

LES ESQUIMAUX.

Les Esquimaux ! — C'est une race toute singulière que la nature a façonnée pour vivre dans la neige et dans la glace. Sur toutes les terres dont les côtes désolées s'égarent vers le pôle, les navigateurs ont retrouvé une même population d'êtres misérables, qui se présentent tous avec des caractères analogues : une taille petite et ramassée, une face large et plate, une saleté phénoménale. Les Samoyèdes et les Kamtchadales aussi appartiennent à cette famille, dernier rejeton que l'espèce humaine a poussé vers le Nord, où ces peuplades éparses et chétives errent de compagnie avec les ours polaires, les renards au blanc pelage, les rennes alertes et les nomades troupeaux de bœufs musqués.

Au milieu de leurs hardies explorations, Ross et Parry s'abouchèrent quelquefois avec une horde sauvage, dont la rencontre venait jeter quelque curieux épisode à travers les incidens journaliers de leurs voyages. — Un jour, c'était pendant le séjour des marins de l'*Hécla* sur les côtes d'une île qu'on avait baptisée du nom de Winter-Island (*Ile de l'Hiver*); un jour, quelques matelots vinrent annoncer au commandant que des hommes s'approchaient du navire : on les reconnut pour une bande d'Esquimaux, et leur arrivée promit une passagère distraction aux équipages, blasés déjà sur tous les plaisirs qu'on avait inventés pour charmer leur exil.

Parry marcha tout de suite à leur rencontre, avec quelques-uns de ses compagnons; mais, pour ôter toute crainte aux sauvages, les marins s'alignèrent sur une seule file et s'avancèrent paisiblement vers eux, ne présentant d'abord à la vue que leur chef, qui formait la tête de la colonne. De leur côté, les Esquimaux se formèrent aussi sur une file de vingt-un hommes de profondeur; et, lorsqu'ils furent à proximité des Européens, tous s'arrêtèrent. Ce furent alors des salutations réciproques. Celles des indigènes consistaient dans quelques coups frappés avec cordialité sur leurs propres poitrines.

Bientôt les gestes et les signes eurent établi entre les deux parties de pacifiques relations. Il y eut alors un échange actif de clous et de verroteries contre les diverses pièces d'habillement des pauvres Esquimaux. C'est qu'ils s'entendent merveilleusement à se garantir le corps contre les atteintes du froid! Telle est la profusion de fourrures et de peaux sous lesquelles leurs membres sont comme ensevelis, que, nonobstant leurs grossières notions de pudeur, les femmes se débarrassaient d'un vêtement complet, pour obtenir quelque collier, sans crainte d'exposer aux regards indiscrets la moindre nudité : en effet, sous cette première enveloppe, s'en trouvait toujours une seconde aussi bien fournie des chaudes dépouilles enlevées aux rennes sauvages.

Pour preuve des bons sentimens que leur inspiraient les étrangers, nos Esquimaux les invitèrent à les suivre jusqu'à leurs habitations, très-rapprochées du quartier anglais et dont l'existence n'avait jamais été soupçonnée par les marins. L'œil, en effet, ne pouvait discerner leurs toits, dont les contours, d'un blanc opaque, se perdaient dans la nappe de couleur uniforme que les frimas avaient étendue sur toute la contrée. Car, pour construire ces huttes, les pauvres gens n'ont d'autres matériaux que la neige et la glace. C'est avec une industrie digne d'admiration qu'ils suppléent ainsi à la pierre, taillant dans la glace des blocs oblongs de deux pieds de longueur environ sur six ou sept pouces d'épaisseur, les superposant ingénieusement les uns aux autres, adoptant une base circulaire dont la forme se rétrécit progressivement jusqu'au sommet, où ces architectes d'instinct laissent une ouverture pour placer le dernier bloc qui devient ainsi une sorte de clé de voûte. Une porte étroite, pratiquée vers le bas, permet aux propriétaires de s'introduire en rampant au sein de leurs demeures.

C'est dans ce singulier village que le capitaine Parry vit réunis tous les objets qui servent aux divers usages de leur vie. Là étaient conservés leurs canots, leurs traîneaux, leurs lances de bois. Femmes, enfans, vieillards, hommes faits, préparaient en commun les mets dégoûtans que la chasse ou la pêche leur avaient procurés. Chacun y avait un droit égal, quelle que fût d'ailleurs la part prise par lui aux travaux de la petite société.

L'huile et la graisse, telles qu'ils parviennent à les ex-

traire, onctueuses et sales, du corps de leurs victimes, l'ours ou le veau marin, sont leurs plus précieux alimens. C'est une propriété particulière à ces substances de suffire pour un long espace de temps à la nutrition du corps : il y a dans ce fait un secret d'organisation physiologique qu'il est inutile d'expliquer ici. Toujours est-il cependant que la nature semble avoir mis une sorte de prévoyance à placer ainsi à la disposition de ces êtres malheureux la nourriture la plus propre à leur permettre de résister à toutes les rigueurs de leur vie de privations et de fatigues.

Que ces peuples aient une croyance religieuse et des superstitions, il est facile de le concevoir; car ne leur faut-il pas quelque espérance consolatrice d'un avenir meilleur, pour les aider à supporter les misères de leur existence? Leur Dieu, c'est Aywillaigoo, une femme immensément grande, avec un œil unique, avec une queue qui pend jusqu'aux genoux et tellement énorme qu'à deux mains à peine peut-on la tenir. Puis, comme intermédiaires entre cette divinité monstrueuse et ses adorateurs, il y a des prêtres, habiles charlatans, qui mettent à profit une faculté extraordinaire dont ils sont doués. Ces prêtres sont tout simplement des ventriloques, mais des ventriloques dont l'art dépasse de beaucoup celui de Fitz-James et d'Alexander. Le capitaine Lyon a raconté les détails d'une séance d'illusions dont il fut témoin et où le talent de l'acteur opéra des prodiges. Zoolemak, l'un des magiciens les plus célèbres des régions polaires, joua tout seul, au milieu des ténèbres, une scène des plus amusantes pour le spectateur désintéressé, mais des plus imposantes pour les témoins superstitieux. Zoolemak fit intervenir le Dieu qu'il invoquait : les exorcismes préliminaires, le bruit que fit le démon en sortant de ses retraites souterraines, sa mystérieuse conversation avec l'enchanteur, ses adieux en le quittant, tout fut parfait d'invention et d'exécution. Tous ces bruits, toutes ces voix émanaient de la poitrine de Zoolemak : ses crédules compatriotes étaient loin de s'en douter; et le magicien, considérant les Anglais comme de nouvelles dupes, reçut avec orgueil l'hommage qu'ils rendaient à sa supériorité.

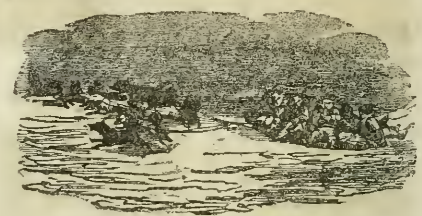
LES CHIENS DES ESQUIMAUX.

Jamais on ne rencontre les Esquimaux sans une escorte convenable de beaux chiens à l'épaisse toison, à la queue qui se relève en arrière comme un mouvant panache. C'est dans ces contrées surtout que ces fidèles animaux méritent leur surnom d'amis de l'homme; car, au milieu de la désolation qui l'entoure, l'homme ne trouve ailleurs aucun être animé dont il puisse apprivoiser le naturel farouche. Le chien seul se rapproche de lui : il est pour les Esquimaux ce que le renne est pour les Lapons.

C'est un humble esclave, qui murmure mais ne se révolte point, dont le corps fléchit sous les coups du maître impitoyable sans que sa fidélité en soit ébranlée. Les femmes surtout exercent un empire extraordinaire sur ces dociles animaux; car, elles, leurs manières sont plus affables, leurs soins ne manquent jamais au pauvre chien quand il souffre, et ce sont leurs mains qui lui apportent la pâture quand la faim le tourmente.

Nous rions, lorsque sur notre chemin se présente le burlesque chariot auquel un mendiant a maladroitement attelé le dogue qui doit le traîner par la ville : l'équipage d'un riche Esquimau est, ma foi, bien plus plaisant, bien plus ingénieux.

Durant un long hiver, les chiens ont mené dure vie : à peine si les provisions suffisaient à nourrir une famille nombreuse, et les pauvres animaux n'avaient que les débris chétifs de repas fort maigres déjà. Mais voici l'été: il est temps de quitter les huttes de glace où la froide saison avait relégué toute la peuplade. On prépare les traîneaux. Puis les femmes réunissent les bêtes nécessaires à l'attelage; et, tout en les flattant de la main, elles enlacent leurs cous et leurs jambes dans de fortes lanières de cuir dont l'extrémité les rattache au véhicule. Dix ou douze chiens sont ainsi rangés par couples sur une file que doit guider, de la voix et du fouet, un cocher qui, les jambes en l'air, va se percher sur le bord antérieur du traîneau. Tout est prêt: la famille se groupe tant bien que mal sur l'informe plateau où chacun doit trouver place, et l'on part.



Attelage de chiens.

La meute capricieuse est difficile à mener. Ceux-ci flairent sur la droite quelques débris de poisson dont l'odeur allèche leur appétit si long-temps éprouvé; ceux-là grognent à l'oreille de leurs voisins et manifestent leur mauvaise humeur par des coups de patte ou de gueule. Rude est la tâche de celui que l'on a chargé de discipliner leur marche irrégulière.

Cependant ces voyages sont quelquefois très-rapides. Lorsqu'il existe déjà certaines traces d'une route frayée, soit par les pas d'un piéton, soit par le frottement d'un traîneau, les chiens suivent avec une rare sagacité, même au milieu de la nuit, la voie où ils sont ainsi lancés : c'est le chef de file qui les conduit. Mais, quand la neige n'a pas encore été foulée, ce n'est qu'après maints circuits hasardés que l'équipage arrive au but. Pour comble d'embarras, le cocher souvent est obligé de se lever pour tirer le traîneau des mauvais pas où l'engagent des coursiers maladroits. Du reste, à moins que la route ne soit bien plane et unie, il faut toujours que son pied vienne imprimer au traîneau une direction convenable, soit dans un sens, soit dans un autre.

Six ou sept chiens peuvent traîner, sur un chemin facile, un poids de 800 à 1000 livres, à raison de 7 ou 8 milles par heure, et cela durant une bonne partie de la journée. Si le poids est moindre, leur course sera tellement rapide qu'à peine pourra-t-on la modérer : ils feront jusqu'à 10 milles dans une heure.

Mais ces utiles animaux assistent encore leurs maîtres dans maintes circonstances : ils les accompagnent à la chasse et les mettent sur la piste du renne, dont ils reconnaissent la présence à plus d'un quart de mille de distance; ils savent, grâces à la subtilité de leur odorat, découvrir le gîte éloigné où le veau marin se retire; et leur ardeur est admirable dans les combats qu'ils aiment à livrer contre l'ours polaire. Telle est leur haine pour ce terrible adversaire que le mot *nennook*, par lequel les Esquimaux le désignent dans leur langage, est souvent employé pour les exciter à la course. Deux ou trois chiens, conduits par un homme, attaquent sans crainte l'ours le plus monstrueux.

A peine pourtant si cette espèce de chiens atteint une hauteur de 20 à 22 pouces, tandis que sa longueur moyenne, de l'occiput à la queue, est tout au plus de deux pieds à deux pieds trois pouces. Sa couleur est blanche; souvent c'est un mélange du noir et du blanc, quelquefois un noir uniforme. Sa nourriture est la même

que celle de ses maîtres, mais la nécessité l'a rendu plus sobre encore que ceux-ci : les habitans de nos écuries sont moins utiles et plus coûteux. Le capitaine L.

CORBEILLE DE ROGNURES.

III.

La nature de l'homme est si essentiellement double qu'il s'en aperçoit incessamment à l'exercice de ses facultés. Les opérations du corps sont troublées par l'esprit, celles de l'esprit par le corps. L'équilibre de ces deux puissances est presque impossible à maintenir. Il est rompu dans la brute, qui n'a qu'une vie matérielle, et dans le fou, qui n'a pour ainsi dire qu'une vie imaginative. Le fou ne diffère guères du philosophe contemplatif et du poète inspiré que par l'impossibilité de rétablir quelquefois l'équilibre de la vie imaginative et de la vie matérielle. Ce qui n'est qu'une crise pour les deux autres est pour lui un état.

Je conjecture que l'instant où un homme de génie conçoit et produit extemporanément sa conception doit être une espèce d'extase dans laquelle la vie matérielle s'anéantit. L'homme d'une moindre portée intellectuelle, ou d'une organisation physique plus active, ne parvient à fixer son esprit qu'en donnant à son corps une distraction laborieuse. Il y a même des exemples qui prouvent que l'organe complet de la faculté intelligente ne saurait être persistant dans les ames les plus énergiques, si elles n'avisent à occuper les autres organes ailleurs. Plutarque dit que Pompée se grattait continuellement le front du petit doigt. Cicéron avait la disgracieuse habitude de se rincer les narines avec l'index. Un autre orateur du même temps plaidait debout sur une seule jambe, ce qui le fit surnommer *la Cigogne.* Mirabeau rebroussait sur son front les touffes de ses cheveux épais, ou froissait violemment les larges plis de son jabot. Vergniaud agitait sans relâche les breloques sonores de sa montre. Robespierre jouait des deux mains sur la planche de la tribune comme au clavier d'un piano. La plupart des poètes se rognent les ongles avec les dents jusqu'au vif. La plupart des avocats bondissent sur eux-mêmes ou se dandinent mollement.

Je ne sais plus lequel des deux Gracchus se faisait suivre au *forum* par un joueur de flûte, qui entretenait ses improvisations dans la mesure et dans le ton qu'il s'était prescrit, comme nous voyons les jongleurs de l'Inde exécuter, au bruit d'une musique monotone, les artifices merveilleux d'équilibre dont la diversion la plus légère leur ferait perdre l'indispensable précision. Ceux-ci agissent à l'inverse de l'orateur romain, qui employait à absorber l'attention physique le moyen dont ils se servent pour concentrer l'action morale et en réprimer les écarts.

Les modernes ont fait un grand abus des stimulans enivrans et olfactoires, qui ont tué plus d'un beau génie et qui n'en ont pas inspiré un seul. Les liqueurs fermentées sont narcotiques et abrutissantes; le café dissipe les esprits plus qu'il ne les anime; le tabac est maussade et stupéfiant; l'opium exerce vivement la faculté de penser, mais il l'épuise en chimères. C'est une véritable stupration de soi-même qui n'aboutit qu'à des voluptés stériles; une ivresse qui donne la mort, et qui ne donne pas le talent.

Le trop fécond Mercier disait, comme le fécond Mézeray, qu'il ne saurait écrire une page entière sans faire boire une bouteille de vin à *sa bête.* Daniel Heinsius en buvait deux, à l'imitation du vieux poëte Ennius. L'ingénieux Béronicius, de son métier ramoneur de cheminées et repasseur de couteaux, qui fut le roi du burlesque en latin, ne comptait pas les bouteilles : il buvait toujours. La muse de Shéridan n'était pas moins altérée; le Porto fut son Hyppocrène.

Sénancour recommande de rouler sous les dents des petits cailloux ou des graines très-réfractaires. L'auteur de *Rhadamiste* ne travaillait qu'au milieu d'une troupe de matous, dont les mouvemens importuns le forçaient à user son activité corporelle sur l'action compliquée de flatter ou de repousser. Le Pline français s'habillait avec une grande magnificence, pour s'imposer la retenue et la dignité modeste d'un homme de cour placé sous les yeux des rois, et dont la pensée ne se plie qu'à des formes graves et pompeuses d'élocution.

On en a vu d'autres se soumettre à de grandes incommodités, comme Cujas, qui travaillait couché à terre sur le ventre, au milieu de ses livres, parce que cette posture gênante matait son corps au point de rendre son intelligence plus libre. Montesquieu, plongé dans son fauteuil, se servait de sa jambe comme d'un bélier contre la maçonnerie de sa cheminée, qui conserve les marques de ses rudes atteintes. J'ai entendu dire qu'un de nos écrivains les plus élégans s'exhaussait sur une chaise géante à laquelle on ne peut parvenir sans échelle, et qu'un de nos plus habiles antiquaires s'accroupissait, pour composer, sur un siége de lilliputien, qui lui permet à peine d'atteindre des yeux à la hauteur de son pupitre. Byron s'est chanté presque tous ses beaux vers sur un cheval poussé au galop comme celui de Mazeppa.

Je connais un poète qui saisit entre ses lèvres l'extrémité d'un fil roulé en petit peloton, et qui le fait passer plus ou moins lentement dans sa bouche. Quand le peloton y est tout entier, la strophe est faite.

Les auteurs descriptifs conviennent volontiers qu'ils n'ont jamais écrit une description en présence de la nature, l'action des sens absorbant alors la pensée; et ceci rappelle à tout le monde un fait assez remarquable : c'est que les peintres les plus parfaits de la création avaient cessé de la voir.

Pauvre animal que l'homme! Pauvre homme que le grand homme!

Charles Nodier.

HISTOIRE MILITAIRE.

USAGE DE LA PIQUE DANS LES ARMÉES FRANÇAISES.

L'usage de la pique remonte aux temps les plus reculés de l'histoire du genre humain; cette arme existait sous divers noms chez les Egyptiens, les Romains et les Grecs. Cependant le nom de pique, pour désigner ces longues lances à l'aide desquelles l'infanterie peut résister à la cavalerie avec avantage, est chez nous presque moderne; et nos historiens n'en font mention que depuis le règne de Louis XI. On pense communément que le nom et l'usage de cette arme nous sont venus des Suisses, qui, en effet, après avoir secoué le joug de la maison d'Autriche, l'employèrent avec succès contre la gendarmerie allemande, à laquelle ils ne pouvaient opposer que de l'infanterie.

En France, après l'invention des armes à feu, et lorsque les armées se furent constituées d'une manière permanente, l'infanterie se composa d'arquebusiers ou mousquetaires, et de piquiers, mais non pas dans une proportion égale, car toujours ces derniers comptèrent au moins pour les deux tiers. Le dessin qui accompagne notre article, extrait d'un manuscrit contemporain, représente un piquier revêtu de l'uniforme qu'ils portaient sous Louis XIII, et en position de repousser une charge de cavalerie. « Pour ce faire, dit le manuscrit, il faut » appuyer le talon de la pique contre le pied droit, avan-

» cer le pied gauche un grand pas en avant, prendre la » pique de la main gauche environ au contre-poids, » plier fort le genou de devant, baisser le fer de la pique » à la hauteur du poitrail d'un cheval, et mettre l'épée » à la main par-dessus le bras gauche. »



Le Piquier sous Louis XIII.

Les armes offensives du piquier étaient donc une pique de huit à dix pieds de long, avec une forte épée; et ses armes défensives, le casque sans visière, le corselet à l'épreuve de la balle, et des cuissards. Dans chaque corps de piquiers, il y avait toujours un certain nombre de soldats armés de hallebardes; c'étaient ordinairement les sous-officiers et ceux qui faisaient les fonctions de serre-file. Cette arme, dont nos suisses de paroisse ont conservé la tradition fidèle, est trop connue pour qu'il soit besoin d'en donner ici la description. Nous dirons seulement qu'on en fit souvent une arme de luxe, destinée aux gardes particulières de nos rois. Le Musée d'Artillerie en possède plusieurs de la plus grande beauté.

La pique ne fut jamais l'arme favorite des Français. Delanoue, qui écrivait sous Charles IX et Henri III, dit que de son temps on avait peine à trouver des soldats qui voulussent être piquiers; et il attribue cette aversion au poids de l'armure défensive du piquier, qui devait en effet fatiguer beaucoup le fantassin obligé de la porter. Aussi leur donna-t-on constamment une solde plus forte qu'aux arquebusiers et aux mousquetaires. Ce fut sous le règne de Louis XIV que la pique et le mousquet furent remplacés par le fusil à baïonnette.

Alexandre Teulet.

VARIÉTÉS.

Travail et patience mal appliqués. — Un savant anglais raconte avoir vu, en 1687, un noyau de cerise sur lequel étaient gravées avec soin 120 têtes differentes, mais si peu confusément, qu'à l'œil nu il était possible de distinguer, d'après la forme des mitres et des couronnes, celles qui appartenaient à des papes, à des empereurs ou a des rois. Cet objet, fabriqué en Prusse, y fut acheté au prix de 300 l. (7500 fr.) par un individu qui l'apporta en Angleterre, où l'on y attacha une telle importance que sa possession devint la cause d'un long et difficile procès devant la cour du chancelier.

Ceci rappelle le char d'ivoire construit par Mermecide, et qui était tellement exigu qu'une mouche, dit-on, pouvait le recouvrir entièrement avec une seule de ses aîles; et le vaisseau, taillé dans la même matière, qu'une abeille cachait, sans peine, sous l'abri d'une moitié de son corps seulement.

Pline raconte que les 15,000 vers de l'Iliade d'Homère furent réunis par un écrivain sur des feuilles de dimension telle qu'on pouvait les renfermer toutes dans une écaille de noix; tandis qu'Elien parle d'un artiste qui écrivit en lettres d'or un distique qu'il put ensuite envelopper dans l'écorce d'un grain de blé.

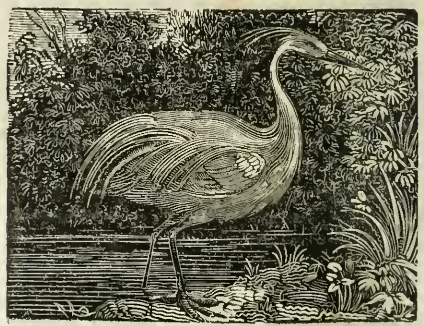
Du temps de la reine Elisabeth, en Angleterre, un pieux copiste passa des années à reproduire la Bible sur un petit manuscrit qu'il renfermait dans une noix, du reste, choisie parmi les plus grandes. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'écrivain se fit une règle de donner à son livre nain autant de feuillets qu'en contenait son modèle, et de reporter sur chaque page précisément les mêmes mots contenus sur la page correspondante de l'édition géante. Des milliers de personnes, dit le manuscrit qui rapporte ces détails, ont admiré ce phénomène de patience et de travail.

On pourrait étendre beaucoup cette liste de curiosités inutiles qui, tout en attestant quelle est la puissance d'un homme lorsqu'il concentre toutes ses facultés vers l'accomplissement d'un seul objet, prouvent aussi à quel emploi futile il peut quelquefois les prostituer.

HISTOIRE NATURELLE.

L'AIGRETTE ET LE COURLIS.

Nous devons bien quelque attention aux oiseaux de l'ordre des Echassiers, les courlis, le héron, l'oiseau royal à couronne de plumes torses; le marabou à démarche bizarre, à flocconneux duvet de soie; la poule sultane, qui étale sur sa queue élégante les couleurs de l'arc-en-ciel; le râle de genêt, ou roi des cailles, qui figure sur les tables des gourmets; et l'aigrette d'Asie, qui voyage aussi dans nos provinces méridionales, et a pour chevelure deux longues plumes courbes, qui parent, dans un harem, le turban d'une Circassienne, à l'Opéra, la changeante coiffure d'une jolie femme; la grande aigrette d'Amérique enfin, dont le dos est garni de ces riches plumes à barbules lâches, parure si recherchée, si appréciée, et que, soit parce qu'elle le remplace, soit parce qu'elle l'annonce, on a nommée *esprit*.



L'Aigrette.

Il y a donc pour les gourmets, pour les coquettes, des raisons de s'occuper des Échassiers, bien que ce nom soit peu gracieux; mais il est pittoresque, car il peint ce qu'il nomme. Ces oiseaux de rivage semblent effectivement montés sur des échasses, qui leur sont fort utiles dans les terrains marécageux et humides, le long des étangs et des cours d'eau, où ils trouvent leur nourriture. Une des pattes repliée sous l'aile, se soutenant sur l'autre, appui grêle et nu, ils restent quelquefois des heures entières immobiles, guettant quelque poisson, quelque reptile. Leur long bec est « emmanché d'un long cou, » comme le dit Lafontaine, poétique savant, qui, ainsi qu'Adam lorsqu'il résumait chaque science en un mot, nomme et décrit l'objet tout à la fois ; leurs pieds et leurs jambes étendus servent, quand ils fendent l'air, de contre-poids à ce cou et à cette tête. La plupart des échassiers courent plus vite qu'ils ne volent: cependant quelques-uns ont un essor rapide, mais sans durée; de ce nombre est le courlis.



Le Courlis.

Dans l'Orient, on chasse le courlis à l'aide du gerfaut, du faucon; et il est curieux d'observer la ressemblance de coutumes barbares entre ces contrées éloignées et les nôtres à une époque reculée. Les naturalistes prétendent qu'en s'élevant dans les hautes montagnes, on parcourt, en peu d'instans, toute une zone de la terre, et qu'on va du tropique au pôle, chaque pas vous faisant changer de climat et de végétation. En voyageant dans l'Orient, il me semble quelquefois qu'on retourne en arrière dans notre propre pays, et que l'on s'étonne d'usages qui furent familiers à nos aïeux. Pour prouver mon dire, il me prend envie de vous conter une chasse au courlis, telle que les rajahs et les naïbs, les princes mahométans et ceux de race indienne, s'en donnent aujourd'hui le plaisir à Burthpour ou aux environs de Dehli.

On se rend à cheval et de grand matin, avec le faucon soigneusement encapuchonné, dans quelque prairie marécageuse, et, dès qu'on aperçoit les échassiers, qui nettoient le champ de vers et de reptiles, on lâche sur eux l'oiseau rapace.

A l'aspect de son ennemi, le courlis, poussant des cris aigus, s'élève presque perpendiculairement. L'oiseau de proie, de l'espèce à longues ailes et à grand essor que l'on appelle *bhyrie*, prend aussitôt la chasse. Sachant bien qu'il ne peut s'élever avec autant de rapidité que sa proie, il retourne en arrière comme s'il abandonnait la partie, toujours montant dans l'air néanmoins, mais presque imperceptiblement. Parvenu assez haut, il revire de bord, et s'avance avec vélocité jusqu'à ce qu'il soit au-dessus du courlis. Dans ces tours et détours, très-beaux à voir, le faucon déploie une sagacité remarquable. Cependant le courlis monte si haut qu'à peine est-il visible, s'éloignant en même temps à une grande distance du lieu d'où il est parti. Il faut donc que ceux qui suivent cette chasse galopent de leur mieux, les yeux et l'esprit tendus vers le ciel; cette course précipitée n'est pas sans danger. Le faucon, arrivé au-dessus du niveau de sa proie, fond sur elle avec la rapidité de l'éclair; le courlis, qui connaît le danger, hâte son vol du côté de l'eau, car en pareille occurrence l'oiseau de proie refuserait de frapper, ayant trop de risques à courir. S'il n'y a pas d'eau assez près, le courlis se rapproche de terre aussi vite que son aile peut frapper l'air, et c'est en le voyant redescendre que l'on sait que le faucon est au-dessus de lui; tant tous les deux sont loin dans la région des nuées. C'est à ce moment que le spectacle devient beau : le faucon ploie ses ailes, et se laisse tomber à travers le ciel avec une vélocité que ne peuvent imaginer ceux qui n'en ont pas été les témoins. Son passage siffle comme l'ouragan. Le courlis ne peut échapper; avant de toucher le sol, il est frappé, et tombe étourdi. L'oiseau chasseur est trop prudent pour venir à terre de ce terrible élan qui le broierait sans aucun doute. Il lâche sa proie à quelques toises du sol, et l'y suit pour s'en assurer. Les amateurs et fauconniers accourent alors pour empêcher que le courlis, en se débattant et à coups de bec, ne blesse le faucon.

La chasse finit avec la même barbarie que les anciennes chasses de l'Europe; les ailes du pauvre et innocent oiseau sont rompues, et on laisse le faucon trouver chemin au cœur, à travers la poitrine déchirée de sa proie. La moelle des os des jambes, tirée à l'aide d'une des plumes, est donnée à l'oiseau de proie en récompense de son succès; et rarement le fauconnier a l'humanité d'alléger les souffrances du misérable oiseau en le tuant tout de suite.

En comparant ce récit, exact dans tous ses détails, avec la chasse au héron, décrite par Walter-Scott dans *le Connétable de Chester;* en se rappelant que douze faucons blancs, cherchés à grands frais en Irlande, étaient jadis présentés au roi de France tous les ans, au nom du grand-maître de Malte, par un chevalier de l'ordre, il semble que les prouesses barbares des Orientaux, qui font aussi poursuivre le loup par un oiseau de proie, qui s'attache à lui, lui crève les yeux à coups de bec, et le harcelle, les ongles enfoncées dans sa tête; il semble, à quelques fleurs d'expressions près, qu'on retourne aux chroniques de nos ancêtres, et l'on ne trouve plus étonnant qu'à la cour du roi de Perse un beau gerfaut, bien cruel, soit estimé plus de cinq mille francs. Pour moi, je bénis l'adoucissement des mœurs : les traite qui voudra d'efféminées, qui voudra blâme leur mollesse; mais j'aime mieux qu'on tue d'un coup de fusil l'aigrette et le marabou pour en avoir les plumes, que de torturer à plaisir et longuement un misérable oiseau, afin de chercher je ne sais quelle atroce volupté dans la vue de souffrances prolongées, de jouir des terreurs, des angoisses, des cris plaintifs, de voir briser des os, et de suivre de l'œil un bec sanglant fouillant des entrailles vivantes.

Adélaïde Montgolfier.

VARIÉTÉS.

Opales et perles célèbres. — Pline parle avec étonnement d'une opale de la grosseur d'une aveline; et l'histoire n'a pas dédaigné de célébrer celle du sénateur Nonius, qui subit l'exil avec enthousiasme plutôt que de la céder à Marc-Antoine. La renommée de l'opale date de plus loin; nous voyons qu'elle a été connue du poète Orphée; il assure qu'elle est très-agréable à Dieu, et la représente, dans un de ses poëmes, comme un garçon d'une très-belle figure.

La perle n'a pas une renommée à ce point immémoriale; mais il y a toutefois plus de vingt siècles qu'elle

était déjà en Grèce le plus précieux élément d'une parure magnifique. On sait aussi quel rôle elle joua dans le luxe désordonné des Romains. Jules-César fit présent à Servilie, mère de Brutus, d'une perle qui avait coûté 1,200,000 fr. de notre monnaie. Les deux perles des pendans d'oreilles de Cléopâtre, qu'elle tenait d'un roi d'Orient, avaient coûté 3,800,000 fr. : ce fut une de ces perles qu'elle but pour réjouir son gros soldat, comme dit Shakespeare; la seconde fut sciée en deux, et alla orner les oreilles de la Vénus du Panthéon.

Aujourd'hui, la plus grande perle que l'on connaisse en Europe pèse 126 karats; elle a été apportée des Indes occidentales en 1620, par un habitant de Calais, qui en fit présent au roi d'Espagne; comme on n'a pu encore lui trouver de pendant, elle sert de bouton de chapeau; sa forme est celle d'une porte régulière.

Il y a dans le monde une autre perle plus admirable, non pour sa rondeur qui est imparfaite, ni pour son volume, car elle ne pèse que 12 karats un seizième, mais parce qu'elle est si claire et si transparente, dit Tavernier, que l'on voit presque le jour à travers; elle est en la possession du souverain de Mascate, province la plus fertile de l'Arabie heureuse.

Les fourmis de Buénos-Ayres. — Les murs de mon appartement à Buénos-Ayres, dit un voyageur, étaient complètement couverts de petits animaux qui, d'abord, m'alarmèrent beaucoup; mais on me rassura. C'était une immense colonie de fourmis, qui avaient leur habitation dans un creux du plafond. Des millions de ces insectes se promenaient gravement le long des parois, suivant différentes routes dans un ordre et avec une précision admirables. Jour et nuit, leur industrie était en œuvre; malgré cela, je n'en éprouvai jamais le moindre désagrément, si ce n'est que, chaque matin, le sucrier était envahi par une légion de gourmands qu'il n'était pas facile d'expulser de leur conquête. Il n'y a peut-être aucune maison, dans toute la ville, qui soit entièrement libre de ces petits animaux.

Singulière élection. — Dans l'île de Bissago, ou Bissao, située près des côtes occidentales de l'Afrique, lorsque le souverain meurt, on commence par enterrer ses femmes favorites et ses esclaves les plus utiles dans le terrain même où son corps sera enseveli; puis on apporte ce dernier dans une bière tissue avec les branches d'une espèce d'osier. Quatre des seigneurs les plus robustes et les plus distingués de la cour sont chargés de ce fardeau. On se rend en grande cérémonie au lieu de la sépulture, et alors commence la scène la plus étrange : les nobles porteurs s'amusent très-gravement à jeter en l'air le coffre précieux, et leur talent consiste à le recevoir toujours sur leurs mains sans le laisser tomber. Cela dure quelque temps, jusqu'à ce qu'ils soient fatigués. Vient ensuite un autre exercice : l'un d'entre eux se couche sur la terre dans toute sa longueur, et ses compagnons continuent à lancer leur charge, mais, cette fois, sans s'appliquer à la ressaisir au passage; elle tombe lourdement sur le patient, qui la reçoit sans murmurer, mais non sans souffrir horriblement. Du reste, il en est glorieusement récompensé; car, dès qu'il se relève, les assistans le proclament empereur, et son règne commence. Quoiqu'on ait toujours soin de choisir un proche parent du mort, cette cérémonie présente quelque semblant d'épreuve et d'élection, et les quatre porteurs peuvent être considérés comme les électeurs de l'empire de Bissao.

Grosseur prodigieuse d'un ormeau. — A Hatfield, dans le Massachussets, se trouve un orme qui passe pour l'arbre le plus gros des États-Unis. Mesuré à deux pieds au dessus du sol, il a trente-quatre pieds de diamètre; pris à la hauteur de cinq pieds, partie où le tronc est le plus mince, il porte encore vingt-quatre pieds.

LA MAISON D'ALI.

Ali était sous le dey Hussein un des Raïs les plus braves et les plus estimés de la régence d'Alger. C'était, pour mieux dire, un capitaine de corsaire, un de ces hardis Algériens, qui, en temps de guerre, faisaient ce qu'on appelait alors le terrible et dangereux métier d'*écumer la mer.* Quand le dey avait fait publier dans le port que la régence était en guerre avec une puissance européenne, qu'il avait fait descendre le pavillon du consulat et mis une garde de janissaires dans la maison du consul, Ali sortait de chez lui; il se rendait à la marine, faisait avancer sa caravelle le plus près possible du débarcadère; un matelot poussait une planche du bastingage au bord du quai pour servir de pont, et alors venait s'embarquer qui voulait. Ali, accoudé sur l'affût d'un canon, le chibouck à la main, inspectait en silence les nouveaux venus; il observait si leurs pistolets étaient en bon état, leur yatagan bien affilé, leur poignard bien trempé, leur giberne convenablement approvisionnée, et, quand il avait jugé que l'équipage était assez nombreux, il donnait l'ordre de retirer la planche. On poussait au large, on hissait le pavillon de la régence à la corne du gui et on appareillait. Ali se dirigeait vers les îles Baléares; là, dans une des calangues de Cabrera ou de Formentera, il trouvait un abri; et, lunette en main, il attendait une proie. L'aigle ne fond pas avec plus de rapidité sur le chamois qu'il aperçoit du haut de son aire, que la caravelle d'Ali n'arrivait sur le bâtiment dont il voulait s'emparer. Ali, le sabre à la main, sautait le premier à l'abordage, son équipage le suivait; la capture était rapide et souvent ensanglantée. On amarinait la prise vers la côte d'Afrique; Ali entrait dans le port, traînant son butin à la remorque. A peine débarqués, les esclaves étaient vendus; et Ali, après avoir partagé les bénéfices avec ses matelots, rentrait chez lui pour jouir des douceurs de la vie privée.

Il y avait à peine deux jours que j'étais à Alger; je dînais sur la terrasse de la maison que j'occupais, en respirant l'air frais de la mer, quand un renégat, qui me servait de domestique, vint me dire qu'un Turc voulait me parler. Je vis au même instant paraître un homme d'une grande et noble stature; sa figure avait le type oriental, sa physionomie laissait apercevoir, à travers une nuance très-prononcée de mélancolie, une expression de bonté. Son *bournous* était négligemment jeté sur son épaule gauche; il tenait à la main son chibouck, au tuyau duquel était attaché une bourse à tabac; sous son bras droit il portait un vase de laurier-rose, et à la main une petite cage dans laquelle étaient un serin et un chardonneret. Il s'approcha de moi avec aisance, posa sa cage et son vase par terre, me tendit la main, et me pria en mauvais italien d'accepter ses fleurs et ses oiseaux. J'hésitai un moment si je ne lui en offrirais pas la valeur, et si son cadeau n'était pas une manière honorable de solliciter un secours. Avec cette pénétration qui caractérise les Turcs, il me devina aussitôt, et s'empressa d'ajouter qu'il était raïs, fort à son aise, et qu'il avait besoin d'une protection, et non d'une aumône. Il avait appris que j'étais l'un des secrétaires du général en chef, et avait supposé que j'aurais assez de crédit pour lui faire obtenir un sursis d'un mois à l'ordre de partir, qui venait d'être signifié à tous les Turcs de la milice du dey. Je lui fis espérer que j'obtiendrais ce qu'il désirait. Il me prit la main, la serra affectueusement; deux larmes roulaient dans ses yeux et ne tardèrent pas à tomber sur les poils de sa barbe noire et touffue. Il me dit, en essuyant ses yeux avec le revers de sa main : « Je ne demanderais pas cette grâce si je n'avais pas deux de mes femmes malades; l'une vient d'accoucher et l'autre accouchera d'ici à peu de jours. Dans l'état où elles sont, je ne puis pas les exposer aux dangers d'un voyage sur

mor. » Je le rassurai complétement, et lui offris un verre de vin de Champagne, que je ne pus le décider à boire qu'en lui persuadant que c'était de la bière de France; il en avala ensuite coup sur coup plusieurs verres sans se faire prier, et alluma son chibouck, qu'il fuma familièrement à côté de moi. Je lui dis que j'irais le lendemain moi-même lui apporter son permis de séjour, *chez lui*. Il parut un peu étonné, il réfléchit un moment, et comprit à merveille que c'était une manière détournée de satisfaire le désir qu'il me supposait de voir une maison turque; alors, sans faire d'objection, il donna son adresse à Jussuf. J'ai toujours pensé que le vin de Champagne était pour beaucoup dans la faveur qu'il m'accordait d'aller le visiter chez lui, et que, sans les fumées de l'Aï, qui ne lui laissaient pas toute la liberté de ses idées, il ne m'aurait pas admis tout d'abord dans son *skiffa*. Ce Turc était Ali le corsaire, dont je viens de parler.

J'obtins de M. d'Aubignosc, lieutenant-général de police à Alger, le sursis qu'Ali attendait avec impatience, et je m'empressai de le lui apporter. Jussuff me conduisit chez lui. Ali demeurait dans une maison assez voisine de celle que j'habitais; cette maison, quoique blanchie à la chaux, était d'assez mince apparence à l'extérieur, comme toutes les maisons d'Alger. Nous frappâmes à la porte, et un esclave nègre, après avoir regardé à travers un guichet, nous ouvrit la porte, qu'il referma subitement sur nous. Nous nous trouvâmes dans une espèce de porche fort obscur. Le nègre était sorti par une autre porte que je n'avais pas vue, et Jussuff était resté dans la rue. Après avoir attendu quelques minutes, entendant rire dans une pièce voisine et piétiner un chameau dans une écurie qui ne devait pas être très-éloignée, je commençais à m'impatienter, quand une porte s'ouvrit devant moi; le nègre qui m'avait introduit me dit en arabe quelques mots que je supposai vouloir dire d'entrer; et, après avoir monté quelques marches, je me trouvai dans une cour, entourée d'une galerie qui donnait entrée dans plusieurs appartemens. L'esclave me conduisit dans une salle basse du rez-de-chaussée, dans laquelle je trouvai Ali étendu sur un tapis, et jouant avec deux ou trois enfans, beaux, frais, et *forts comme des Turcs;* ils étaient presque nus, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise de mousseline, retenue par une ceinture de laine, et une calotte de drap rouge, brodée de sequins, selon l'usage des riches familles maures. Le plus âgé pouvait avoir douze ans et le plus jeune quatre. La première pensée qui me vint à l'esprit fut le contraste de la profession d'Ali avec ses habitudes de famille. Ce farouche capitaine de corsaires, la terreur des côtes de Valence et de Grenade, qui était allé quelquefois enlever des troupeaux et des jeunes filles, jusque sous le coup de canon de Palma ou d'Iviça, qui égorgeait sans pitié le pauvre patron d'une tartane catalane ou d'un pinque génois qui tentait de lui résister, qui avait vingt fois peuplé le marché d'Alger de ses esclaves et le bagne de ses prisonniers, était dans ce moment un bon père de famille, se laissant tirer la barbe et déplisser son turban, en riant d'un gros et bon rire de marchand de la rue Saint-Denis. Dès qu'il me vit, il vint à moi, et j'ai su depuis que c'était une grande marque de déférence, car les Turcs ne se dérangent jamais pour aller au-devant d'un chrétien. Il me présenta ses enfans, en commençant par le plus âgé, et en me disant le nom de chacun, et m'apprit que ce n'était pas toute sa famille, qu'il avait un fils de vingt-cinq ans, qui était établi barbier dans la rue de Babazoun, une fille mariée à un codjia du palais, et cinq autres filles que je n'eus pas l'indiscrétion de lui demander à voir.

L'ameublement d'un salon algérien est simple; il se compose d'un divan, ordinairement placé dans une espèce d'alcôve, qui reçoit du jour et de l'air de trois ou quatre petites fenêtres ajustées en persiennes mouvantes. C'est sur ce divan que le maître de la maison fait prendre place aux étrangers qu'il reçoit chez lui. Le reste de l'appartement a pour tout meuble des tapis, des coussins de soie, plus ou moins riches, selon la fortune du maître, et presque toujours quelques cadres qui contiennent des versets de l'alcoran, écrits en lettres rouges ou noires, et souvent en or. Les portes de l'intérieur sont fermées par des portières d'étoffes de laine ou de soie, à ramages et à dessins moresques. Les murs sont revêtus, à la hauteur de six pieds environ, d'une espèce de mosaïque, composée de carreaux de faïence à dessins de couleurs; ces mosaïques font un effet agréable à l'œil. Le reste de la muraille est tout simplement blanchi à la chaux; le plafond a des poutres et des solives sculptées et peintes de différentes couleurs, le plus souvent en rouge et en vert.

A peine étais-je placé sur le divan, à côté d'Ali, que le plus âgé de ses enfans vint m'apporter un chibouck; Ali le chargea lui-même de tabac, l'alluma, le fuma quelques instans, et me le remit dans les mains. Bientôt après le plus jeune vint avec gentillesse me présenter du café dans une petite coupe de porcelaine, placée dans une espèce de support d'argent ciselé, en forme de coquetier. Quand nous eûmes fumé notre chibouck et pris deux tasses de café, un jeune nègre vint placer devant nous une petite table basse, qui ne s'élevait guère qu'à un pied au-dessus du parquet. Ali me dit: « J'ai voulu vous offrir un des mets les plus recherchés des Algériens, le *couscoussou;* c'est un régal de famille. » En effet on nous servit un grand plat rempli d'une espèce de pilau, fait avec de la farine de blé de Turquie; une poule avait cuit au milieu de cette pâte, qu'on avait assaisonnée de graisse et d'huile. C'était, je dois le dire, un pauvre ragoût, et qui me donna la preuve que l'art culinaire était fort arriéré sur les côtes de Barbarie. On m'avait donné une cuiller qui ressemblait à une longue spatule; elle était du reste fort artistement travaillée, en bois d'ébène, avec des incrustations de nacre et de corail. Ali s'en servait avec beaucoup d'adresse; j'avais, au contraire, beaucoup de peine à y faire tenir quelques parcelles de *couscoussou*. Quant à la viande, après l'avoir coupée par petits morceaux, je la mangeai à la turque, avec mes doigts. Après le *couscoussou*, on nous servit du riz accommodé de différentes façons, et de la viande bouillie avec des figues et du raisin sec. Vinrent ensuite des confitures et des gelées sans nombre; la plupart étaient une sorte de raisin de coing ou d'épine-vinette, des pâtes d'abricot fortement aromatisées de cannelle, de muscade et de girofle, je crois même que le musc dominait dans quelques-unes; puis vinrent des fruits, des dattes, et des olives écrasées et salées; on voulut me régaler d'une grande tasse de *liaourt*, boisson très-estimée des Turcs, qui n'est autre chose que du lait aigri et tourné. Nous bûmes de l'eau pendant tout le temps du dîner; il y avait deux ou trois cruches de faïence d'une forme particulière, avec un goulot très-long, fait tout exprès pour boire aisément à la régalade. Après le dîner, nous reprîmes place sur le divan, et revînmes à la pipe et au café.

Une jeune négresse vint placer devant nous une espèce de poêle en cuivre rempli de braise, sur laquelle elle jeta une poignée de benjoin, qui remplit au même instant la chambre d'une fumée épaisse, qui finit par devenir une vapeur agréable. Le plus jeune des enfans d'Ali mit avec beaucoup de gentillesse quelques petits morceaux de bois d'aloës dans ma pipe et dans celle de son père, et nous restâmes pendant une demi-heure dans une sorte de silence extatique tout-à-fait oriental, qui ne fut pas même troublé par le bal et le concert que vinrent nous donner quatre esclaves nègres. L'un d'eux se plaça



Le Concert dans la Maison d'Ali.

dans un coin de l'appartement, en frappant sur une espèce d'instrument, qui me parut avoir quelque analogie avec l'*atze beruscin* des Hébreux ; tandis qu'une vieille négresse, placée à ses côtés, l'accompagnait avec un *toph* retentissant. Sur cette musique, un jeune nègre et une jeune négresse vinrent danser une *chika* de la côte du Sénégal, qui me parut plus décente que ne le sont ordinairement ces danses africaines. Cette petite fête de famille se serait prolongée sans doute plus long-temps, si la voix du *muezzin* ne se fût fait entendre au haut du minaret pour la prière du soir. Ali me témoigna le regret de me quitter; et, après avoir passé autour de son cou la bandoulière de soie d'une petite giberne de velours vert, qui renfermait le Koran, il me serra affectueusement la main et me reconduisit jusqu'à la porte de la rue.

MERLE.

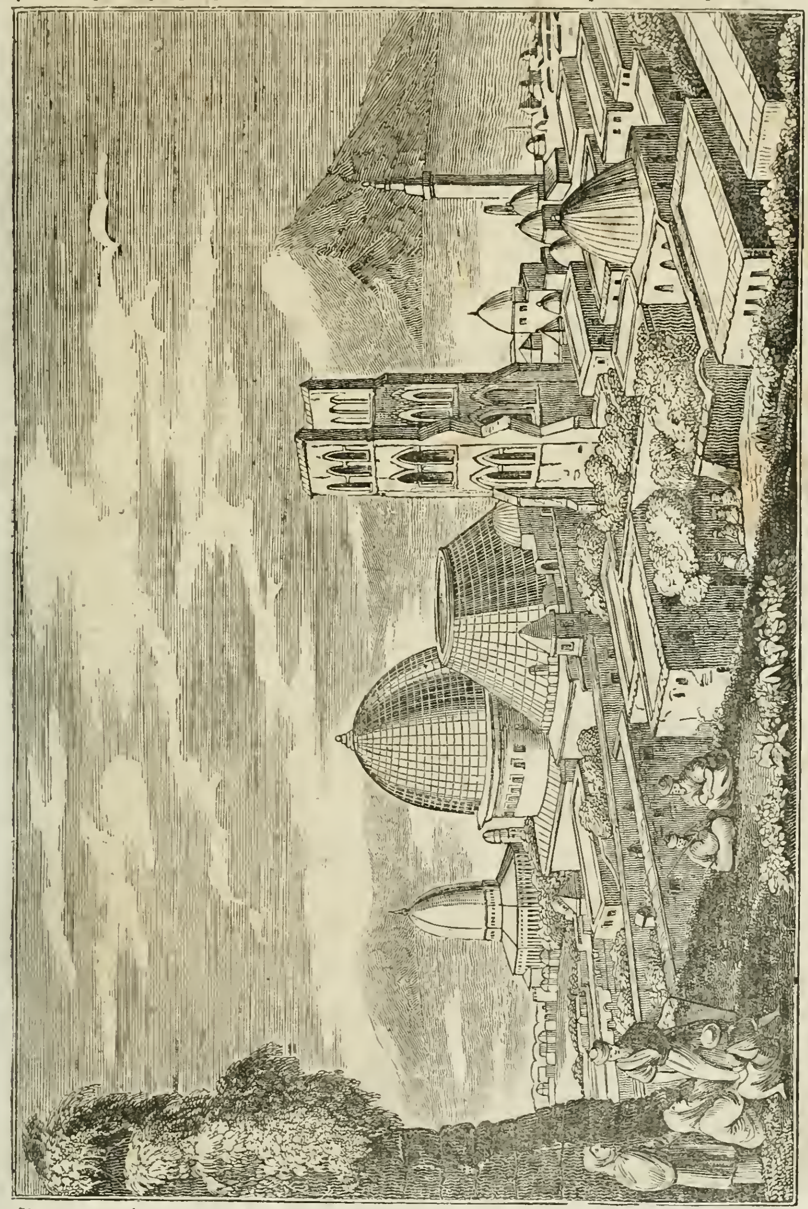
E. DUVERGER, IMPRIMEUR, RUE DE VERNEUIL, N. 4.

JÉRUSALEM.

D'une montagne aride, semée de pierres roulantes et dont les flancs brûlés n'offrent que des bouquets d'hysope et de figuiers sauvages, on aperçoit une ligne de murs en ruines, flanqués de tours carrées, et derrière lesquelles surgissent quelques points d'édifices.

Cette montagne est Sion, la sainte colline ; ces ruines blanchâtres et désolées, *El Cods* : c'est la sainte Jérusalem !.

La sainte Jérusalem au milieu des déserts qui semblent, comme le dit Chateaubriand, respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantemens de la mort. Ville déchue d'une splendeur de vingt siècles ! fantôme



Jérusalem.

d'une cité qui brilla comme Ninive et Babylone, et sur laquelle la destruction a passé comme sur Babylone et Ninive.

L'histoire fournit peu de renseignemens sur la fondation et l'origine de Jérusalem. Melchisedec, qui est appelé dans l'Écriture roi de Salem, y faisait sa résidence; elle fut ensuite la capitale des Jébuséens, ce qui lui fit donner le nom de Jebus. Il est probable que, de ce nom de Jébus et de celui de Salem, on aura formé Jérusalem (séjour de paix), nom qu'elle porta sous les rois de Juda.

Après avoir éprouvé de longues et sanglantes révolutions, Jérusalem fut renversée de fond en comble par Titus; et, selon la menace des prophètes, la ville sainte ne présenta plus qu'une horrible confusion de pierres. L'empereur Adrien détruisit ensuite jusqu'aux ruines que Titus avait épargnées, fit bâtir une cité nouvelle, et lui donna le nom d'*Ailia Capitolina*, pour qu'il ne restât plus rien de l'ancienne. Le paganisme vint alors détrôner la religion chrétienne, et Vénus et Jupiter eurent des autels sur le tombeau de Jésus-Christ. Constantin lui rendit plus tard son nom et son culte. Conquise ensuite par les Perses, reprise par les Grecs, elle était tombée enfin au pouvoir das Musulmans quand les croisés entreprirent la délivrance du Saint Sépulcre.

Quelques monumens de l'antique Jérusalem ont échappé cependant à la destruction générale; les masses de granit résistèrent à la rage des hommes et à l'injure des temps. Ces ruines se dressent sur des murs dont, chaque jour, tombe, avec une pierre, un souvenir religieux. Le temps des croisades a passé; et la religion, par qui Rome commanda au monde chrétien, la religion qui envoya les plus braves soldats d'Europe à la conquête d'un tombeau, et blanchit de leurs ossemens les plaines de la Judée, n'envoie plus maintenant à la ville sainte que de rares pélerins.

Le sentiment de tristesse, qui s'empare de vous à l'aspect de ces lieux de désolation, fait place bientôt à une exaltation pleine de charmes; et, malgré ces roches nues, malgré ces ruines, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Le Jourdain, ce fleuve décoloré comme la nature qui l'entoure, semble se traîner à regret vers la mer qui l'engloutit, le lac Asphaltide qui pèse de ses eaux bitumineuses sur l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe.

Au nord, le Calvaire ou Golgotha, dressant vers le ciel son front dépouillé, montre au voyageur le lieu sacré où le Sauveur mourut pour les hommes; et au midi, la vallée de Josaphat, couverte de tombeaux brisés et entre-ouverts, semble déjà retentir des sons de la trompette qui doit appeler les mortels devant le tribunal de Dieu.

P. M. P.

LES FRANCS TAUPINS.

Le roman historique, récemment publié, qui porte ce titre, est la mise en œuvre des recherches faites sur un sujet si obscur que l'auteur n'ose pas se flatter de l'avoir assez éclairci; mais les matériaux de ces recherches n'ont point été tous employés et peuvent servir encore à rebâtir l'histoire des Taupins, depuis leur origine.

Les Romains, dont l'art militaire est bien connu par les ouvrages de Végèce, de Juste Lipse et de Choul, avaient singulièrement perfectionné la défense et l'attaque des places par de vastes mouvemens de terre: dix-huit siècles n'ont pas effacé les traces de leurs camps dans les Gaules, et les *Commentaires de César* nous attestent les grands travaux exécutés par les légions, presque toujours sous les yeux de l'ennemi qui les inquiétait: les montagnes se changeaient en vallées et les vallées en montagnes.

Les Gaulois durent profiter de l'expérience et des leçons de leurs vainqueurs: ainsi sans doute se forma et se conserva cette habileté des mineurs français qui paraissent avec honneur dans toutes les guerres du moyen âge et qui allèrent, durant les croisades, s'exercer contre les murs de Jérusalem.

Ces mineurs, ou plutôt manœuvres, étaient d'abord chargés de faire jouer les *taupes* (*talpæ*), sorte de machine dont la figure n'a pas été décrite, mais qu'on suppose être un bélier souterrain. Ce bélier n'arrivait au pied des remparts qu'à l'aide d'un chemin couvert et ne battait en brèche que les fondemens d'une muraille: ceux qui dirigeaient la *taupe* étaient à l'abri des traits et des autres projectiles, sous une voûte épaisse de terre, soutenue par de solides arcs-boutans. On nommait ces manœuvres *talparii* ou taupins.

Une chronique manuscrite en latin, citée par Ducange, nous apprend quelle était cette milice souterraine en 1188: « certains ouvriers (*artifices*), qu'on nomme mineurs ou taupins (*fossores vel talparii*), parce qu'ils fouillent la terre à la façon des taupes, sapent la base des murs et des tours, avec de fortes machines de fer. »

Il est encore une autre étymologie de ce nom de *taupin*: pendant les siéges, jusqu'à la fin du seizième siècle, on faisait des *approches* et *taudis*: les *approches* étaient des fossés, des tranchées et des ouvrages en terre; les *taudis*, qui ne signifient plus aujourd'hui que des logemens bas et étroits dans les greniers, s'entendaient seulement de ces *mantelets*, ou *tortues*, destinés à protéger les assiégeans. C'étaient tantôt des tours de bois qu'on roulait auprès des murailles et qui souvent atteignaient les créneaux des plus hautes tours, tantôt des logettes en charpente revêtues de cuir mouillé, et montées également sur roues, tantôt de simples appentis fixés au sol par des pieux et capables de supporter la chute des grosses pierres, des madriers et des cadavres qu'on jetait du haut des parapets, avec des *engins* ou machines de toutes formes et de toutes grandeurs.

Ces appentis, dressés à la hâte et sous le *jet des engins*, se composaient ordinairement d'un amas de planches et de solives entre lesquelles on ménageait des espaces libres où logeaient les archers et les *picoreurs* ou travailleurs armés de pics. Tout était bon pour *faire taudis*; le glossaire de Ducange explique ce mot par un entassement sans choix et sans ordre, de tout ce qu'on trouve dans un camp. On lit dans la chronique d'Artus de Richemont par Guillaume Gruel, qu'on prenait *portes, huis et bancs* pour élever des taudis, et qu'au siége de Bray-sur-Seine, où cinq cents *manœuvres* furent employés la nuit à travailler, on avait fait *un large fossé bien long et plusieurs taudis posés sur tréteaux pour garder les gens d'armes du trait.*

Le nom *taupin* n'est-il pas dérivé de *taudis*, et ne s'appliquait-il pas aux manœuvres qui élevaient ces taudis?

Il suffit d'avoir idée de l'orgueil des nobles et de l'esprit de la chevalerie pour comprendre à quel genre de mépris les Taupins étaient en butte. Ces manœuvres couraient plus de dangers que les hommes d'armes; ils travaillaient sous terre moins sûrement que s'ils eussent combattu dessus: les feux, les traits, l'huile et la poix bouillante les poursuivaient au fond de leurs mines; et, si leur rôle était à peu près passif dans les batailles rangées, ils contribuaient presque seuls à la prise des villes et des châteaux.

Avant l'invention de la poudre à canon, la mine avait deux résultats: on choisissait l'un ou l'autre selon la nature du terrain et les abords de la place assiégée. Voulait-on pénétrer dans cette place par un chemin souterrain, on creusait une galerie, etayée de distance en distance, ordinairement

de la hauteur d'un homme, et quelquefois tellement vaste qu'elle était le théâtre de combats à cheval par cartels, comme il arriva au siége de Melun, en 1420, entre le seigneur de Barbazan et un gentilhomme d'Angleterre, *pour ce qu'on disait qu'aux mines se faisaient vaillantes armes.*

Voulait-on renverser une tour ou un pan de mur pour s'ouvrir un passage, les mineurs s'approchaient de la muraille qu'on leur désignait, et entamaient les fondations par la sape. Leurs travaux, commencés à la faveur d'une nuit ténébreuse, continuaient sous les taudis à coups de pics et de masses. Bientot la muraille pendante menaçait ruine; mais, à mesure que l'excavation s'agrandissait, on augmentait le nombre des étais, jusqu'à ce que les fondations de pierre fussent remplacées par des supports de charpente : alors on enduisait cette charpente de poix résine et de matières combustibles, on y mettait le feu; et, si la fumée n'avertissait pas les assiégés, tours et remparts chargés d'hommes et de machines s'écroulaient dans les flammes.

L'invention de la poudre, qui fut suivie de celle des pétards et des mines à explosion, confondit probablement les mineurs avec les artilleurs, et releva la position militaire des taupins, qu'on ne nommait plus ainsi que par dérision, comme s'ils se fussent anoblis en se noircissant de poudre à canon.

Le nom de Taupin devint en effet une injure que la noblesse avait attachée à la milice campagnarde, soit à cause des taupinières qui remplissent les *cultures* des paysans, soit plutôt à cause de la poltronnerie caractéristique des *vilains*, qui, mal armés et rarement épargnés faute de rançon, avaient le pied léger à la fuite, et enviaient les terriers des taupes pour s'y blottir en cas de déroute.

Ces vilains, qui appartenaient de naissance au clocher d'une abbaye ou bien au donjon d'un château, en qualité de *serfs*, ou *hommes de corps*, *taillables et corvéables à merci*, étaient entraînés malgré eux à la guerre par la bannière ou le pennon de leur seigneur, qui les convoquait à son ban et arrière-ban. Le mot *ban* dérive certainement de l'onomatopée du son des *tabourins*, annonçant le cri du heraut d'armes. Dès que le ban était battu et crié, le pauvre vilain devait comparaître en armes, *pour la terre garder*, dit une pièce de vers du treizième siècle; il détachait *son vieil écu à la paroi pendu*, sa *lance enfumée*, son *épée enrouillée*, son arc et son coutelas (*coterel*). Ce n'était pas sans larmes qu'il délaissait femme et enfans, pour faire souvent une veuve et des orphelins; car il n'avait pas, comme les chevaliers et les écuyers, une triple armure en coton, en maille et en fer, à l'épreuve des armes à main, et son *gambeson* de cuir de cerf ne l'eût pas garanti sous les pieds des chevaux, à l'instar de ces combattans nobles, qui, jetés bas de leur monture, étaient si solidement armés, que la mêlée passait sur eux sans leur faire de mal, et qu'on ne pouvait les tuer qu'en les assommant.

Les vilains ou Taupins composaient l'infanterie, quoique du temps de Montluc, au commencement du seizième siècle, le moindre archer fût de race noble; mais, durant la féodalité, chaque seigneur conduisait à la guerre ses *gens de corps et de poeste* (pouvoir, *potestatis*). Les grandes luttes contre les Anglais, les querelles des Armagnacs et des Bourguignons affaiblirent l'institution de la chevalerie, et donnèrent à quelques vilains l'occasion de se distinguer *en armes;* on vit sortir des rangs de la roture certains noms inconnus qui s'anoblirent d'une illustration guerrière. Jean et Gaspard Bureau, qui par leur génie s'élevèrent ensemble à la dignité de *maîtres de l'artillerie du roi*, acquirent leur réputation et leur fortune parmi les Taupins; et malgré l'information de leur naissance, faite par ordre de Charles VII, en 1442, il paraît certain qu'ils ne durent rien à leurs ancêtres.

Il y eut toujours entre les nobles et les vilains une haine réciproque, fomentée par l'envie des uns et le mépris des autres : cette haine n'éclata que deux fois, mais avec une fureur et un acharnement qui prouvent combien elle était profonde. La première révolte des vilains contre les nobles fut cette célèbre *Jacquerie*, sous le règne du roi Jean, prisonnier en Angleterre. Dans cette Jacquerie, qui avait son foyer en Beauvoisis, les *menus gens populaires coururent sus à tous les nobles qu'ils purent trouver*, raconte Nicole Gilles, *et tuèrent eux, leurs femmes et enfans, pillèrent, brûlèrent et démolirent leurs maisons*, sous la conduite d'un capitaine nommé Guillaume Caillet : c'étaient des représailles contre les excès des hommes de guerre. La seconde *emotion* du peuple fut la *Praguerie*, sous Charles VII, en 1440; mais la Praguerie, dont le surnom semble une corruption de Jacquerie, ne réussit pas mieux que celle-ci, parce que les nobles et les princes avaient soulevé pour leur propre compte la population des campagnes, qui se persuada servir ses propres intérêts en se vengeant des maux que lui faisaient souffrir les *soudoyers* du roi; mais, dès que le dauphin, chef de l'entreprise, fut rentré en grâce avec les seigneurs ses adhérens, la *taupinaille* s'enfuit et se dispersa pour se cacher dans les villages et jusque dans les bois.

Ce fut dans l'intervalle de la Praguerie que les rebelles s'intitulèrent eux-mêmes *Francs-Taupins*, annonçant par là qu'ils s'affranchissaient de toute servitude féodale, et surtout des tailles exorbitantes qu'on levait sans cesse pour les besoins de la guerre, tailles presque arbitraires, qui n'exemptaient pas des autres redevances seigneuriales et royales. Le passage et le séjour des troupes dans une province étaient les plus grands fléaux et les plus redoutés des habitans : aussi n'avaient-ils pas balancé à sacrifier leurs biens et leurs vies pour se libérer de la rapacité et de la tyrannie des hommes de guerre.

Les hommes de guerre surpassaient d'ordinaire les ennemis en exactions sur le peuple qu'ils avaient mission de défendre; ils ne se contentaient pas d'exiger, sur leur route, des tributs pécuniaires et des vivres, à titre de *garnisons*, ils enlevaient les bestiaux, les chevaux, les femmes, tuaient ou maltraitaient quiconque osait résister, saccageaient les moissons et les vignes, pillaient ou brûlaient, et faisaient couler des larmes lorsqu'ils ne répandaient pas de sang.

Charles VII, ayant apaisé et dompté la sédition après une campagne de six mois, profita des leçons de l'expérience en obéissant au vœu unanime de son royaume : il réforma les abus de l'organisation militaire et prit dans ses mains le commandement suprême de toutes les compagnies de gens de guerre, jusqu'alors indépendantes de la royauté, et formées d'aventuriers de tous pays, comme les *ribauds* de Philippe-Auguste et les *routiers* du roi Jean. Charles VII, qui cherchait à soulager les misères de ses sujets, imagina la création d'une armée nationale, et institua les *francs-archers*, par ordonnance de l'an 1448.

Ces francs-archers que par habitude et peut-être par ironie, on appelait encore *francs-taupins*, réunissaient environ dix mille fantassins d'élite, toujours prêts à marcher, sinon toujours employés à un service actif. Au reste, l'ordonnance d'institution offre peu matière à des commentaires, tant elle est précise dans les termes ainsi que dans les dispositions. C'est le premier monument auquel on peut rapporter l'origine de la garde nationale.

« Ordonnons qu'en chacune paroisse de notre royaume » y aura un archer qui sera et se tiendra continuellement » en habillement suffisant et convenable, de salade (cas» que sans visière), dague, épée, arc, trousse, jaque ou

» huque de brigandine (cuirasse en fer battu), et seront » appelés les *francs-archers*, lesquels seront élus en chaque Election, les plus droits et aisés pour le fait et exercice de l'arc, qui se pourront trouver en chacune paroisse, sans avoir égard ne faveur à la richesse et aux requêtes que l'on pourrait sur ce faire, et seront tenus d'eux entretenir en l'habillement susdit et de tirer de l'arc, et aller en leur habillement toutes les fêtes et jours non ouvrables, afin qu'ils soient plus habiles et usités audit fait et exercice, pour nous servir toutes les fois qu'ils seront par nous mandés, et leur feront payer quatre francs pour homme pour chacun mois, pour le temps qu'ils nous serviront. Ordonnons qu'ils. et chacun d'eux, soient francs et quittes, et iceux exemptons de toutes tailles et autres charges quelconques, qui seront sus, par de nous en notre royaume, tant de fait et entretenement de nos gens d'armes, de guet, garde et porte, que de toutes autres subventions quelconques, excepté du fait des aides ordonnés par la guerre et gabelle de sel.... Voulons qu'il leur soit baillé par nos Elus lettres d'affranchissement, lesquelles voulons valoir comme si elles étaient obtenues de nous. Ordonnons qu'ils feront le serment par-devant lesdits Elus, de bien et loyaument nous servir en leur habillement envers tous et contre tous, et eux exciter en ce que dit est, même en nos guerres et affaires, toutes fois qu'ils seront par nous mandés, et ne serviront aucun en fait de guerre ne audit habillement sans notre ordonnance. Voulons que lesdits francs-archers soient par nos dits Elus enregistrés par nous et sur nous et les paroisses où ils seront demeurans, et que de ce sera fait registre en la cour. Donné aux Montils-les-Tours, l'an 1448, et de notre règne le vingt-sixième. »



Franc-Archer.

Les francs-archers, qui étaient de l'infanterie sous Charles VII, lorsque Jean Bureau et Ivon de Carnazet les commandèrent en chef, eurent des chevaux sous Louis XI. Ce prince améliora cette institution utile et doubla les ressources qu'il en pouvait tirer; mais sur la fin de son règne, en 1480, *il fit casser et abattre tous les francs-archers du royaume de France, et en leur place y voulut être et demeurer pour servir en ses guerres les Suisses et piquiers.* On ignore le motif de ce licenciement général, et on ne sait s'il faut l'attribuer à la lâcheté de ces soldats attachés au sol par les liens de la famille et de la propriété. Toujours est-il que le poète François Villon, dans le *Monologue du franc-archer*, semble avoir peint un type de fanfaron peureux et crédule.

Depuis cette époque, le nom de ***Taupin*** n'a été employé que par les bouviers d'Anjou pour exprimer un bœuf noir, et par les paysans de Normandie pour dire un chien noir, sans doute en réminiscence des anciens Taupins qui, travaillant à la terre, la tête nue et le visage découvert, avaient le teint hâlé au soleil, ou bien qui, tout noirs de poudre, étaient les compagnons des bombardes et des engins d'artillerie.

Le bibliophile Paul-L. Jacob.

DES SERRES CHAUDES.

L'invention de ces sortes des jardins sous verre est due à la Belgique. Les anciens ne les avaient point connus, car on ne peut regarder comme des serres les espèces de baches roulantes dont il est parlé dans Pline, et qui, vers le temps où tous les genres de luxe s'étaient introduits dans Rome, servaient seulement à hâter la maturité de quelques légumes, en procurant la facilité d'exposer convenablement ceux-ci à l'influence du soleil.

Avant 1550, on savait dans les Pays-Bas garantir les plantes des régions tempérées de la rigueur des hivers, en leur donnant l'hospitalité dans certaines pièces chauffées exposées au midi. Cent ans après, les Hollandais trouvèrent l'art de disposer des vitrages de manière à ce que la lumière, non moins importante que la chaleur dans le développement de la végétation, pénétrât de toutes parts autour des végétaux protégés, et les mît a l'abri de l'étiolement. De la Hollande, l'usage des serres passa d'abord en Allemagne, puis en France et plus tard en Angleterre. En 1646, la ville de Gand s'enorgueillissait des siennes où mûrissaient des pommes d'or. Ferrari, botaniste italien, auteur d'un traité sur les orangers poétiquement intitulé: *Hesperide*, citait avec admiration Guillaume de Blasère, évêque de cette ville flamande, qui, sous un ciel septentrional, avait trouvé le secret de rivaliser avec les plus heureux climats par les fruits étrangers qu'il savait y faire mûrir.

En 1576, Mathias Lobel, botaniste flamand, remarquait qu'entre les nations chez lesquelles on cultivait la science des plantes, la Belgique devait être placée en première ligne. « Car, dit-il, on trouve, dans ce seul pays, plus d'espèces et de variétés de végétaux, d'arbres et d'arbustes que dans la Grèce, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie entières. » Vers cette époque, à peine trois jardins de botanique s'établissaient dans le Midi, ceux de Padoue, de Bologne et de Pise en 1540 et 1547; la France n'en connut qu'en 1597 et 1598, où il en fut créé deux successivement à l'usage des facultés de médecine de Paris et de Montpellier; l'Angleterre n'en posséda pas avant 1683 : aucun de ces établissemens n'était orné de serres à l'instar de celles de Hollande et de Gand. On n'y cultivait guère que des plantes médicinales ou d'ornement, s'accommodant presque toutes du climat; le romarin, le myrte, l'oléandre, le laurier-thym, y étaient des raretés qu'on dérobait aux hivers trop froids, en les plaçant pendant leur durée dans quelque cave, où la gelée ne pénétrait pas plus que la lumière : telles sont encore à peu près les orangeries royales de Versailles.

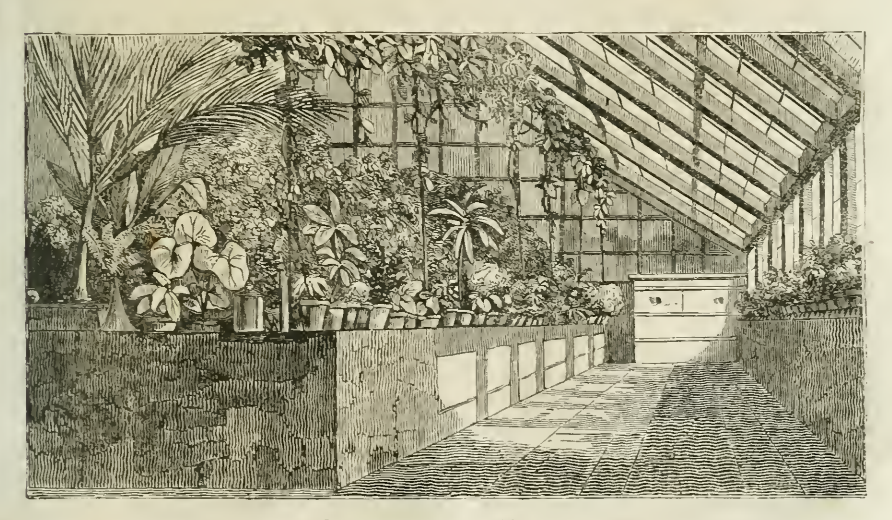
C'est en 1636 seulement que, par lettres-patentes obtenues en 1626 et enregistrées en parlement, au mois de mai 1635, le Jardin des Plantes de Paris, connu maintenant sous le nom de Muséum d'histoire naturelle, fut créé sous Louis XIII, à la sollicitation de Guy de la Brosse, médecin du roi; ce Guy de la Brosse en devint le directeur.

Mais il n'y eut pas d'abord de serre, ce ne fut qu'au temps de Robin, auquel nos jardins doivent l'accacia, appelé scientifiquement *robinia*, qu'il en fut établi une très-imparfaite; elle n'existe plus; la plus ancienne qu'on voie encore dans l'établissement a été construite en 1714, quand l'illustre Vaillant y était professeur. On la nomme *serre du cafier*, et nous en donnerons la raison quand nous occuperons nos lecteurs du précieux arbuste dont la graine fait la richesse de nos colonies de la Martinique et de l'île de Mascareigne.

Cette serre du cafier, ou de Sébastien Vaillant, a 34 pieds de longueur, 14 de large et 15 de haut; on la chauffe constamment à 15 degrés, et l'on y tient les plantes les plus délicates de la zone torride. Trois ans après, toujours par les soins de Vaillant, auquel Fagon, médecin de Louis XIV et directeur de l'établissement, accordait la plus haute protection, on construisit une serre plus considérable, celle qu'on nomme du *cierge*, parce qu'on a depuis élevé vers son milieu une niche vitrée, dans laquelle croît un grand cacte du Pérou, haut de 40 pieds. Ce cacte ou cierge ne se fût point élevé de la sorte dans son pays natal, où les vents eussent nécessairement rompu ses rameaux charnus et fragiles; mais l'art, lui ayant prêté son appui, a protégé son développement et son existence. Il avait été envoyé en 1700, à Fagon, par M. Houlton, professeur de botanique à Leyde, n'ayant que quatre pouces de hauteur et deux de diamètre; au bout de treize ans, il atteignait les vitraux de la toiture; en 1717, ayant acquis vingt-trois pieds de hauteur et sept pouces de diamètre, Antoine de Jussieu en donna la description dans les Mémoires de l'Académie des sciences. Après avoir tenté d'arrêter son développement en coupant sa tête, dont on brûla la cicatrice, on finit par le protéger en accroissant sa prison, à mesure que son élévation le nécessitait. On aperçoit la niche du cacte quand on est dans la grande cour du Musée, au-dessus des bâtimens du Nord; elle y domine comme une sorte de clocher les toits environnans, et se détache contre la verdure des hauteurs du labyrinthe auxquelles les plus anciennes serres se trouvent adossées. Bernardin de Saint-Pierre, qui fut un moment après Buffon directeur du jardin des plantes, obtint qu'on ajoutât, en 1792, une continuation à la serre du cierge; celle-ci porte le nom de l'auteur *des Études de la nature;* sa longueur est de trente pieds, sa largeur de dix et sa hauteur de douze. C'est dans cette serre de Bernardin de St-Pierre que fructifia, il y a six ans, la plus belle espèce de cierge connue, sa fleur qui lui a mérité le nom de *speciosissimus* est grande, d'une admirable forme en corne d'abondance, délicate et d'une couleur changeante glacée d'or.

Les diverses serres du Muséum qui viennent d'être mentionnées ne sont pas des meilleures, non plus que celles qui furent construites sous l'administration de Buffon. Ces dernières se voyaient à droite et à gauche, en haut de cette pente adoucie qui conduit du grand jardin inférieur aux monticules plantés d'arbres verts que domine le cèdre du Liban; elles ont bientôt une cinquantaine d'années d'existence, et, pensant leur donner de la solidité et de la durée, on construisit, en barres de fer, les supports de leur vitrage. La rouille et la dilatation, ou le retrait sensible du métal, par l'effet des variations de la température, ont trompé tous les calculs. Les barreaux jouent, les carreaux se cassent, et les réparations continuelles, y devenant nécessaires, les rendent d'un entretien très dispendieux. On abrite aujourd'hui quelques arbustes des pays chauds dans l'une d'elles; l'autre est consacrée aux plantes grasses, et s'appelle serre des *Ficoïdes.*

Telles étaient, avant la révolution, les ressources qu'offrait le Muséum d'Histoire Naturelle, pour la culture des végétaux étrangers. Depuis 1788, on a successivement augmenté ces moyens, et cette immense suite de vitrages qu'on voit s'élever en talus, du niveau de l'école de botanique, dans la longueur de sa partie supérieure, jusqu'au sommet de la butte inférieure, a été formée de constructions successives; là végètent les plus rares trésors des deux mondes. — C'est un coin de ces serres modernes que représente la vignette ci-jointe. L'artiste s'est placé, pour la dessiner, dans un des endroits d'où l'on peut apercevoir les grêles supports de la toiture, contre lesquels rampent, de l'un à l'autre, et s'étendent de longs festons de grenadilles de plusieurs espèces. Ces grenadilles sont d'élégantes lianes, dont les fleurs acquirent tant de célé-



Serre du Jardin des Plantes.

brité aux temps d'ignorance où l'Amérique fut découverte. On prétendait y reconnaître l'image des instrumens de supplice d'un Dieu mort en croix comme un vil criminel dans un recoin de notre hémisphère.

Ces serres sont parfaitement tenues ; mais on doit convenir qu'elles ne sont pas dignes du premier des établissemens scientifiques de l'univers. Sans les comparer à celles de Schœnbrun en Autriche, bien autrement vastes et commodes, on trouverait en Belgique, en Angleterre, et même à Paris, des serres appartenant à de simples jardiniers, ou qu'entretiennent de riches amateurs, proportionnellement plus belles et d'une construction mieux entendue, et dont nous aurons occasion de parler une autre fois.

Bory de Saint-Vincent.

CALENDRIER HISTORIQUE ET NÉCROLOGIQUE.

JANVIER.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENS DIVERS.	ANNÉES.	MORTS.
1er	1508.	Les Suisses expulsent de leur pays les baillis autrichiens.	1515.	Louis XII, roi de France.
Id	1804.	Les Noirs proclament l'indépendance de Saint-Domingue.	1800.	Daubenton, naturaliste.
Id.	1818.	Déclaration d'indépendance du Chili.		
2.	1604.	Henri IV rappelle les Jésuites.	1816.	Guyton de Morveau, chimiste.
3.	1795.	Dissolution et partage du royaume de Pologne.	1826.	Suchet, maréchal de France.
4.	1788.	Arrêt du parlement de Paris contre les lettres de cachet.	1695.	Luxembourg, maréchal de France.
5.	1720.	Law, l'auteur du système, nommé contrôleur général des Finances.	1589.	Catherine de Médicis.
6.	1814.	Traité entre l'Angleterre et Murat, roi de Naples.	1786.	Poivre, voyageur et philantrope.
7.	1565.	Edit de Henri IV contre les Jésuites.	1715.	Fénélon.
8.	1815.	Le général américain Jackson bat les Anglais à la Nouvelle Orléans.	1793.	Goldoni, auteur dramatique.
9.	1812.	Prise de Valence, par le maréchal Suchet.	1757.	Fontenelle.
10	1724.	Proscription du christianisme en Chine.	1778.	Linné, appelé le prince des botanistes.
11.	1680.	Création de la chambre ardente pour juger les empoisonneurs.	1811.	Marie-Joseph Chénier.
12.	1822.	Constitution provisoire de la Grèce promulguée à Épidaure.	»	»
13.	1819.	Ordonnance relative à la première exposition des produits de l'industrie française.	1827.	Lanjuinais.
14.	1797.	Bataille de Rivoli, gagnée par Bonaparte.	1817.	Monsigny, compositeur.
15.	1790.	Division de la France en quatre-vingt-trois départemens.	1815.	Mademoiselle Raucour, actrice célèbre
Id.	1812.	Napoléon organise, par un décret, la culture des betteraves.	»	»
16.	1783.	Premier prix d'utilité décerné par l'Académie française à Mme d'Epinay, auteur des *Conversations à Émilie*.	1794.	Gibbon, historien anglais.
17.	1792.	Condamnation de Louis XVI.	»	»
18.	1800.	Pacification de la Vendée, par le général Hédouville.	1815.	Boufflers, poète.
19.	1827.	Pétition contre les Jésuites, par M. de Montlosier.	»	»
20.	1771.	Dissolution du parlement de Paris, par Maupeou.	1793.	Assassinat de Lepelletier Saint-Fargeau.
21.	1783.	Traité par lequel l'Angleterre reconnaît l'indépendance des Etats-Unis.	1793.	Exécution de Louis XVI.
22.	1825.	Victoire du général Sucre qui délivre le Pérou de la domination espagnole.	1799.	Saussure, physicien.
23.	1579.	Union d'Utrecht qui soustrait la Hollande au joug espagnol.	1806.	Pitt, ministre anglais.
24.	1789.	Convocation des états-généraux.	1791.	Falconnet, sculpteur.
25	1813.	Concordat de Fontainebleau.	»	»
26.	1826.	Traité de commerce entre la France et l'Angleterre.	1823.	Jenner, inventeur de la vaccine.
27.	1822.	Déclaration d'indépendance de la Grèce.	»	»
28.	1823.	Louis XVIII déclare la guerre au gouvernement constitutionnel de l'Espagne.	814. 1725.	Charlemagne. Pierre-le-Grand.
29	1570	Fondation de la bourse de Londres.	1766.	Servandoni, architecte.
30.	1649.	Exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre.	1791.	Rulhière, historien.
31.	1821.	Promulgation de la constitution du Mexique.	1801.	Exécution d'Arena, Cerrachi et Topino-Lebrun, conspirateurs républicains.

DUNKERQUE ET JEAN-BART.

Que saint Éloi ait bâti une église sur une des collines de sable de la mer de Flandre, comme le prétendent quelques légendaires, c'est ce que je ne suis pas plus disposé à affirmer qu'à nier. C'est fort possible, mais je n'en sais rien. La tradition populaire du Dunkerquois n'a pas pour elle d'autorité irrécusable ; mais, au fond, qu'importe ? Toujours est-il, que, sur une des élévations sablonneuses de la côte flamande, s'éleva un jour une église, et qu'elle fut nommée l'Église de la Colline : *Kerk-dun* ou *Dunkerk*. Cette origine est indubitable, le sens des mots est précis : *kerk*, église, et *dun*, colline.

Dun, celte, a fait le *dunum* des latins et la *dune* française. Nous avons Châteaudun, Loudun, etc., comme nous avons Dunkerque. L'orthographe du nom de la ville, aujourd'hui chef-lieu d'une des sous-préfectures de notre vaste département du Nord, s'est altérée ainsi qu'il arrive presque toujours à celle des désinences étrangères. *Dunkerk*, long-temps écrit sur les cartes anciennes *Dunkerke*, est devenu Dunkerque vers la fin du seizième siècle.

L'église sur la hauteur est le commencement de bien des villes : auprès du temple quelques maisons, et au bas de la colline le village, le bourg, puis la grande cité. Dunkerque a grandi ainsi. D'abord un hameau habité par de pauvres pêcheurs, pieux marins, qui ont au-dessus de leur tête la chapelle où ils vont consacrer leurs barques, leurs filets, leurs enfans ; où ils vont demander l'abondance du poisson et remercier Dieu de la fin de la tempête qui les a menacés. Ensuite un port ouvert au commerce de la côte, une ville autour du port ; une ville, que Beaudouin, le comte de Flandre, trouvera bientôt assez importante pour ordonner qu'on l'agrandisse encore (950) et qu'on lui accorde des priviléges, et que plus tard

Charles-Quint fera défendre par un château fort qui mettra son port à couvert (1538).

Il en est des existences des villes comme de la vie des hommes; le sort semble se jouer d'elles, les révolutions politiques les agitent, les bouleversent. Si l'homme perd un bras ou une jambe dans la guerre civile, la ville y perd un faubourg, un quartier, une enceinte; si l'homme est livré aux caprices du pouvoir, la ville passe d'un vainqueur à un autre vainqueur; tantôt embellie, tantôt dégradée, ruinée tout-à-fait, puis rebâtie. Dunkerque éprouva ces chances diverses. En moins de cent dix ans elle changea sept fois de maîtres! Prise par les Anglais, elle est reprise par le maréchal de Termes, en 1558. Le traité de paix conclu à Cateau-Cambresis, entre Philippe II d'Espagne et Henri II de France, la donne aux Espagnols. La France la reconquit en 1646, après un siége long et opiniâtre, vaillamment soutenu par le marquis de Leyde contre le jeune d'Enghien, qui devait être le grand Condé. L'Espagne s'en empare ensuite; elle ne la possède pas long-temps. Turenne livre à don Juan d'Autriche la bataille des Dunes et entre dans Dunkerque, qui bientôt après passe aux mains des Anglais, qu'un traité dote de ce port sur la côte de la Flandre française. Enfin Louis XIV, qui sent toute la valeur de cette position maritime, l'achète cinq millions de livres, en 1662.

Voilà-t-il d'assez grandes vicissitudes? Voilà-t-il des malheurs assez nombreux? Que ne dut pas souffrir cette population tour-à-tour anglaise, espagnole, française, où l'esprit de nationalité était contraint de se cacher, et dont les mœurs se modifiaient par force comme le langage! Louis XIV fortifia à grands frais la ville dont il voulait se faire et un rempart et un établissement maritime. Il y creusa un canal large et profond, où, par toutes les marées, pouvaient entrer des vaisseaux armés de soixante-six pièces de canon : il y éleva des casernes, un arsenal, une corderie; il y établit des écluses et y bâtit un faubourg. Ce fut un moment de grandeur et de prospérité pour Dunkerque. Il ne fut pas de bien longue durée. Le traité d'Utrecht (1713) rasa ses fortifications et combla son port. Plus tard quelques parties de ces ouvrages furent rétablies.

Aujourd'hui Dunkerque n'est pas un port militaire; sa belle rade ne reçoit plus de vaisseaux de guerre comme pendant les deux derniers siècles; des navires du commerce y montrent seuls leur pavillon. On y arme pour le long cours et pour le cabotage, pour la pêche de la morue et pour la pêche du hareng. Dunkerque fleurit par le commerce comme il a brillé par la course sous les enseignes triomphantes de Louis XIV. En 1816, on accorda la franchise à son port, et cette circonstance, autant que l'exécution de la belle écluse qui le débarrasse des bancs de sable dont son entrée était obstruée, a fait sa prospérité nouvelle. La navigation par la vapeur trouvera en temps de guerre un point de départ ou de relâche important, dans le port de Dunkerque.

Les corsaires dunkerquois furent long-temps la terreur de la mer du Nord et de la Manche; ils enrichirent la ville et la rendirent odieuse à tous les peuples qui naviguaient dans ces parages. Plusieurs hommes ont contribué à la célébrité maritime de Dunkerque; mais celui qui fera éternellement sa gloire, celui dont le nom vivra tant qu'il y aura une France civilisée, une France fière de ses héros, une France ayant des vaisseaux au large et gardant le souvenir de sa puissance navale, c'est le fils d'un simple pêcheur, Jean Bart, matelot, corsaire, armateur, puis chef-d'escadre. Cet homme, qu'on a peint comme un grotesque et qui eut tant de bon sens, même dans l'exaltation de sa juste vanité; cet homme, qui commanda des divisions aussi bien qu'il avait commandé des vaisseaux isolés, qui fut aussi prudent qu'intrépide; cet homme, que le chevalier de Forbin montrait à la cour de Versailles comme un ours mal apprivoisé, naquit à Dunkerque, en 1651, fut fait chef-d'escadre en 1691, fut anobli en 1694, et mourut dans sa patrie à l'âge de cinquante ans, en 1701, non d'une blessure, mais d'une pleurésie. Il n'avait alors rien perdu de son énergie et de sa force, et le traité de Riswick avait pu seul le condamner au repos. Jean Bart a une statue dans sa ville natale.

Il ne sera pas sans intérêt, j'espère, de trouver ici le rapport modeste, simple et rapide que cet illustre chef de division écrivit à l'amiral de France, le 3 juillet 1694, trois jours après la glorieuse action qui lui valut la noblesse. J'ai l'original de cette pièce sous les yeux, et je copie :

« J'ay l'honneur, monseigneur de vous rendre compte que le 29 du mois passé, je rencontray, entre le Texel et la Meuse, douze lieues au large, huit navires de guerre hollandois, dont un portoit pavillon de contre-admiral. J'envoyay les reconnoistre; on me rapporta qu'ils auoient arresté la flotte de grains destinée pour France, et auoient amariné tous les vaisseaux qui la composoient, après en auoir tiré tous les maistres (les capitaines). Je crus, dans cette conjoncture, deuoir les combattre pour leur oster cette flotte. J'assemblay tous les capitaines des vaisseaux de mon escadre; et après avoir tenu conseil de guerre, où le combat fut résolu, j'aborday le contre-admiral, monté de 58 pièces de canon, lequel j'enleuay à l'abordage, après demi-heure de combat; je luy ay tué ou blessé 150 hommes. Le contre-admiral, nommé Heyde de Foix (Hidde), est du nombre des blessez. Il a un coup de pistolet dans la poitrine, un coup de mousquet dans le bras gauche, qu'on a été obligé de lui couper, et trois coups de sabre à la tête. Je n'ay perdu en cette occasion que 3 hommes et 27 blessez.

» *Le Mignon* a pris un de ces huit vaisseaux, de cinquante pièces de canons.

» *Le Fortuné* en a pris un autre de trente pièces.

» Les cinq autres restant des huit, dont un est de cinquante-huit pièces, un de cinquante-quatre, deux de cinquante et un de quarante ont pris la fuite, après m'avoir veü enlever leur contre-admiral.

» J'ay amené icy trente navires de la flotte, lesquels sont en rade.

» J'ay donné ce combat à la veüe des vaisseaux de guerre danois et suédois, qui seruoient d'escorte à cette flotte, qui ont esté tesmoins de cette action sans s'y mesler. Ils sont passez aujourd'huy, avec le reste des vaisseaux de charge, , au nombre de soixante-six voilles, pour aller en France.

» Demain j'auray l'honneur de vous envoyer un plus ample détail de notre action ; je vous diray seulement que le contre-admiral m'a dit qu'il auoit reçu ordre du prince d'Orange d'arrester et d'envoyer en Hollande tous les vaisseaux chargez de grains qu'il trouveroit venir en France.

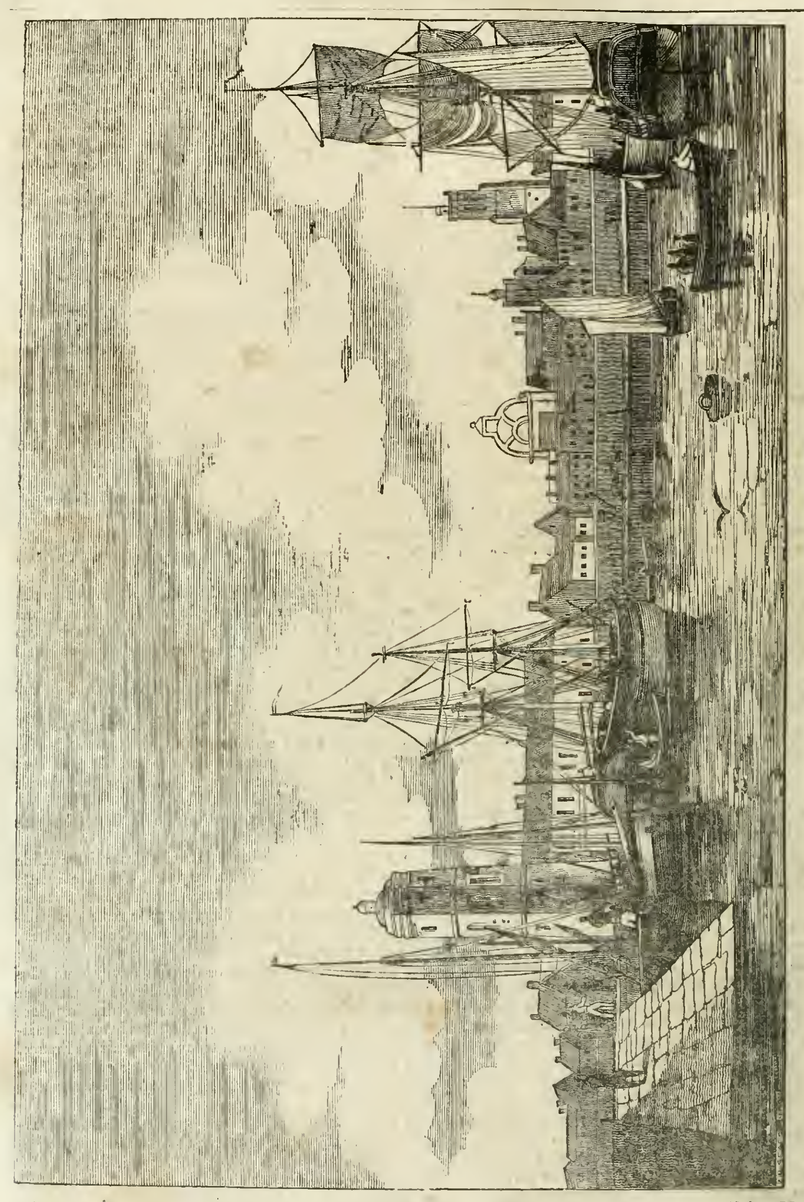
» L'exprès qui vous rendra cette lettre est mon fils, qui a vu l'action aussy bien que le sieur Vandeermeerche, mon beau-frère.

» Je suis avec le profond respect que je dois, monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le Ch. Bart.

» Il y a dans les trois navires de guerre hollandois plus de trois cents hommes tuez ou blessez. »

Le fils dont vient de parler Jean Bart fut aussi un marin plein de valeur, qui put faire écrire sur ses états de service qu'il avait été dix-neuf fois à l'abordage avant d'être fait vice-amiral; et cependant la France et la marine elle-même ignorent que le chevalier Bart se perpétua dans une race qui compta ce vice-amiral, un chef-d'escadre, fils de celui-ci, un lieutenant de vaisseau, frère du vice-amiral, et un capitaine de brûlot,



Dunkerque.

qui s'honora en commandant la frégate *la Danaé*. C'est que la gloire de Jean Bart a absorbé celle de toute la famille. Bart, le vice-amiral, Bart le chef-d'escadre, Bart, le lieutenant de vaisseau, Bart, le capitaine de brûlôt, durent leur avancement et les faveurs, bien minces, de la cour (si j'avais ici plus de place, je raconterais ces faits inconnus) au nom de leur père; ils lui durent, par compensation, d'être déshérités de la renommée!

La marine a aujourd'hui un jeune officier, M. Jean-Pierre Bart, Dunkerquois, qu'on dit descendant de Jean Bart. Elle a aussi un Duquesne.

Je dois m'excuser, en finissant ces notes, de donner si peu de détails sur deux sujets aussi grands que Jean-Bart et Dunkerque; mais la place est impérieuse; je ne puis pas faire que ces colonnes étroites soient élastiques.

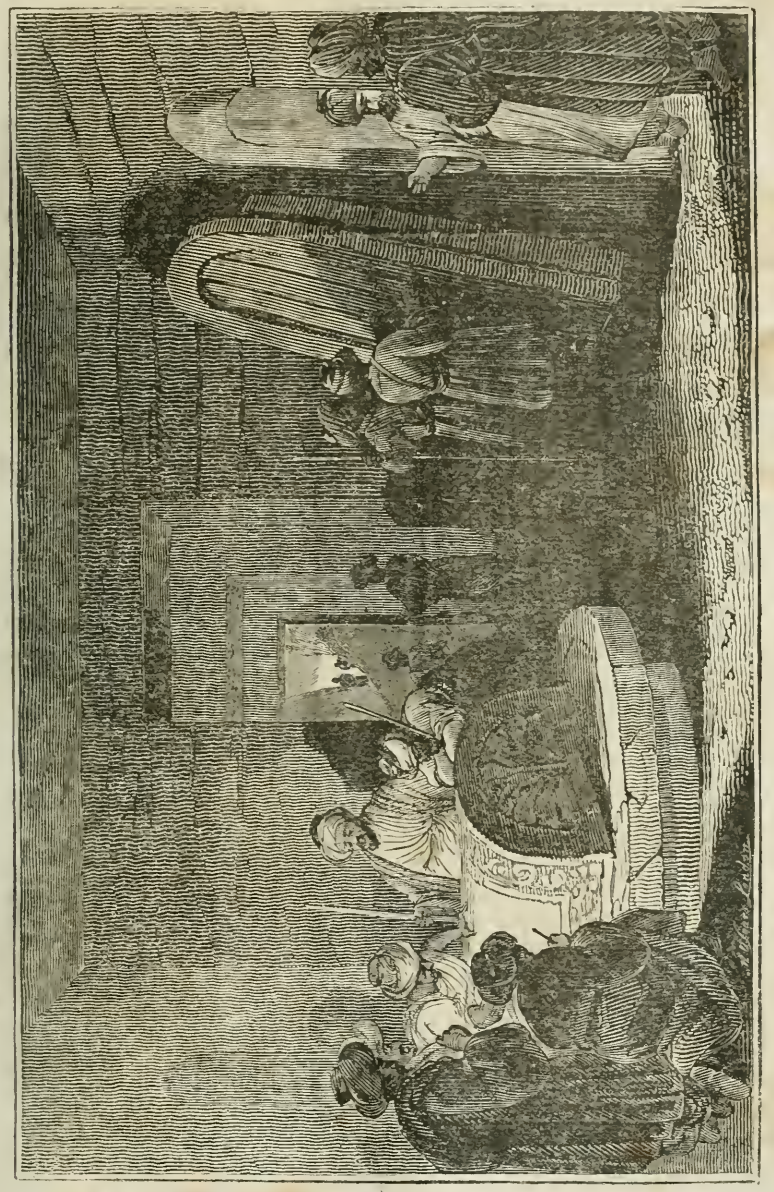
A. Jal.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

LES TOMBEAUX DES ROIS DE JUDA.

Les sépulcres des rois de Juda se trouvent au fond de la plaine qui s'étend au nord de Jérusalem. Ces tombeaux souterrains, sans appareil extérieur, sans cyprès, sans fontaine, semblent avoir été placés à dessein hors du regard de l'homme, comme pour attester au voyageur qui pénètre jusque-là tout ce qu'il y a de vanité dans les pompes du monde. Tandis que tous les peuples de l'Orient accordent au moins une pierre blanche aux cendres de leurs morts, la tombe des rois d'Israel n'est couverte que d'une poussière grise et monotone comme tout ce pays de désert et de solitude, où les destins semblent finis, où la nature est morte avant le temps.

Une carrière, taillée perpendiculairement dans le roc,



Les Sépulcres des rois de Juda.

paraît avoir été destinée de tout temps à servir de vestibule à ces caveaux funèbres. Du coté de l'ouest, on aperçoit une niche profonde, élégamment décorée de sculptures légères, où l'on distingue des figures d'enfans joufflus et des grappes de raisin rattachées à des guirlandes de fleurs. C'est au fond de cette niche, du côté du Levant, qu'on a placé la porte des souterrains. Malgré les éboulemens qui ont obstrué le passage, l'ouverture est encore assez large pour qu'un homme s'y traîne en rampant. Armé d'une torche de résine, il peut ensuite visiter ces chambres de pierre bleue, séjour silencieux de ces rois qui tinrent sous leur domination tout le pays qui s'étend des rives de l'Euphrate aux frontières de l'Egypte. — Ces retraites sont devenues l'asile des chauve-souris, que la lumière éveille et qui semblent sortir de ces murailles immobiles pour commencer une ronde funèbre, dont le reflet, projeté sur ces parois de roc, vient mêler une ombre d'agitation à des pensées de mort et de néant.

La gravure nous représente un tombeau dont le travail n'est pas achevé. Le sculpteur à genoux y dessine encore des arabesques dans lesquelles il entrelacera quelques caractères hébreux, le nom d'un homme qui n'est plus et la date où il a cessé d'être. — Ce tombeau sera plus tard transporté dans la chambre latérale pour laquelle est destinée la porte dont deux Israélites prennent les dimensions. Cette porte sera scellée dans le mur, et l'on s'occupera de creuser une autre chambre pour d'autres funérailles.

A l'exemple des Égyptiens, les Hébreux embaumaient les corps de leurs princes, mais ils se contentaient d'enterrer les hommes du peuple, *profanum vulgus.*

Asa, roi de Juda, fut exposé sur un lit de parade, et il exhalait après sa mort un parfum delicieux de myrrhe et d'aloës.

Quant aux cérémonies funèbres, elles différaient peu de celles que nous retrouvons encore aujourd'hui chez les peuples de l'Orient. Déjà, au temps d'Abner, on voyait des femmes en deuil suivre le catafalque en poussant des cris de désespoir. Pleureuses patentées, elles allaient ainsi, criant, gesticulant, hurlant, faisant de la douleur à prix fixe, et déchirant à tour de mains de vieux lambeaux d'écharpes.

Quelquefois on chantait des cantiques, qui composaient l'oraison funèbre du mort. David écrivit l'éloge de Saül, et Jérémie jeta une lamentation de plus sur les restes de Josias.

Chose singulière! Ce dernier devoir rendu à la dépouille de l'homme, ce dernier souvenir déposé sur une tombe qui ne devait plus s'ouvrir, imprimait une souillure au front de toute l'assemblée. Aux yeux du peuple, cette cérémonie n'avait rien des choses de la religion : c'était comme un acte profane, et l'on croyait que les émanations du cadavre suivaient les pas de ceux qui ne s'étaient point purifiés au retour. Les prêtres ne pouvaient assister qu'aux funérailles de leurs proches. L'idée de la mort prit ainsi quelque chose d'odieux et de sacrilége. Quand Josias voulut abolir l'idolâtrie, il fit brûler les os des faux prêtres sur les autels des idoles, afin d'en donner plus d'horreur.

Le deuil, chez les Israélites, était accompagné du jeûne. Ils ne mangeaient qu'après le coucher du soleil, et leur repas alors se composait de pain, de légumes et d'eau. Ils se renfermaient chez eux, assis ou couchés sur la cendre, plongés dans un silence profond, et n'élevant la voix que pour gémir ou psalmodier des cantiques de mort. Ce deuil durait sept jours. — Moïse et Jacob furent les seuls que l'on ait plus long temps pleurés.

Les peuples de l'antiquité ne s'étudiaient point comme nous à contraindre leurs émotions. Dans la joie, ils chantaient et dansaient en public; dans la tristesse, ils pleuraient, ils se désolaient à haute voix, jusqu'à ce que leur douleur se fût changée en mélancolie douce et pensive; dans la colère enfin, ils s'abandonnaient tout entiers au sentiment qui remplissait leur ame, et ils s'accablaient d'injures avec un plaisir infini. Achille, comme on sait, n'épargnait guère le roi des rois.

Chaque jour apporte un changement dans le caractère des peuples, et pourtant les Hébreux paraissent avoir conservé jusqu'à nous toutes les pensées des premiers temps. Exilés au sein de l'univers, ils se réunissent en une seule famille, autour de leurs vieilles croyances, sans hérésies, sans apostats. Ce sont encore les fils de Salomon, ces hommes peu soucieux du présent, et portant, comme toujours, de longs regards dans l'avenir. C'est encore cette nation à laquelle il faut des promesses, des prophéties, des colonnes de feu ou de fumée qui la guident dans le chemin de la vie, des chimères qui la consolent.

Ils s'agitent autour de leurs tombeaux; et, dans leur éternelle disgrâce, ils déposent sur une pierre de deuil des espérances de bonheur et de joie. — Ah! sans doute il y a de la conviction dans cette foi que tant de maux n'ont pas détruite.

Et cette poignée d'hommes dont l'existence est si agitée; cette nation dont la pensée, en travail d'avenir, s'évertue à puiser, dans des mystères finis, des mystères nouveaux; Israel se débat, se tourmente sans fin, au milieu d'un peuple impassible. Dédaigneux de la vie et laissant au prophète le soin de pénétrer les secrets du trépas, le musulman ne connaît ici bas que les heures de la prière. Il ne croit point avoir de secrets à fouiller, de vérités à éclaircir. Pour lui, la mort n'a point de terreurs; elle est de toutes ses pensées; et, quand la voix de l'iman annonce la fin du jour, le Turc s'en revient lentement, sans s'inquiéter du lendemain.

Les tombeaux des sultans ne sont pas, comme ici, cachés aux yeux du peuple. Ces riches catafalques étalent leur pompe légère, à côté d'un bazar, dans un édifice élégant, gracieux, et percé de fenêtres qui livrent à tous les yeux ce tableau des choses finies.

Les Turcs de Jérusalem ont aussi leur lieu de sépulture : mais, tandis que les juifs courent enterrer leurs morts au fond de la vallée déserte et jusques sous les tristes rochers de l'Aceldama, l'épitaphe dorée du musulman brille au soleil de la plaine et sur le monticule de Jérémie, qui seul a conservé quelque verdure

Quand je visitai les tombeaux des rois, on montrait, à peu de distance, des monceaux de pierres et des traces de sang.

Ces lieux avaient été naguère le théâtre d'une de ces vengeances que le fanatisme provoque, et qui réveillent, par intervalle, les antipathies des peuples.

La fille d'un rabbin, séduite par un jeune musulman, avait quitté pour lui la maison paternelle; sourds à la voix du sang et au cri de la religion, qui devait à jamais les séparer l'un de l'autre, ils sacrifièrent avec joie, dans un élan d'amour, le monde et l'éternité. L'idée d'une malédiction commune les enchaîna plus fortement encore, par la certitude du malheur auquel ils étaient dévoués.

Cachés dans un pauvre village de la vallée de Térébinthe, ils échappèrent d'abord aux poursuites de leurs parens et de leurs prêtres; mais enfin leur retraite fut découverte : réduits à chercher un asile loin des hommes qui les avaient trahis, ils descendirent dans les sépulcres de Juda. Là, ces deux êtres si fragiles, que l'anathème avait frappés, retrouvèrent dans leur isolement quelques-unes de ces joies du cœur qui, à elles seules, valent un monde. Mais le songe devait bientôt finir; les hommes, pour qui la nature n'est rien quand l'orgueil et la haine ont parlé, s'apprêtaient à réclamer une cruelle expiation.

Les vivres touchaient à leur fin : il fallut acheter un agneau qu'on fit rôtir la nuit, par un temps sombre et dans la chambre la plus reculée du souterrain. Il y avait là encore de l'amour pour quelque temps. Au dernier degré du désespoir, le malheureux bondit encore de joie quand il a retardé son heure; ce triomphe ne dure qu'un moment, mais c'est le dernier de la vie!

Cependant, le pâtre qui avait vendu l'agneau, et dont le silence avait été payé avec de l'or, courut à Jérusalem, et vendit son secret.

Surpris dans leur retraite, nos deux amans cherchaient à fuir; mais il n'était plus temps. Le musulman, saisi par un janissaire, fut jeté dans une prison où l'on devait lui imposer la pénitence de sa faute, sans lui ôter toutefois l'espérance du pardon. La jeune fille, traînée dans la campagne, succomba sous une grêle de pierres, et ses membres furent jetés aux chiens!

Dans ces contrées barbares, les femmes sont aujourd'hui ce qu'elles étaient jadis: de séduisantes victimes, courbées sous un éternel esclavage et séparées de tous les bonheurs comme de toutes les distinctions de la vie.

Certes, je me rappelle encore le regard de ces filles d'Israel, quand, voilées des pieds à la tête, elles se promenaient par essaims, aux jours de fêtes, dans la vallée de Josaphat, osant à peine jeter les yeux sur l'étranger qui, lui aussi, réfléchissait aux malheurs de Sion, assis entre les ruines de la cité et les tombeaux de leurs pères. — Ils étaient rares pour elles, ces momens de liberté factice où, sans quitter leurs enveloppes de servitude, elles descendaient à petits pas, dans la vallée du jugement, pour aller respirer un air moins concentré au puits de Noëmi, à la fontaine de Siloé.

Il y a là aussi des sépulcres taillés dans le roc, et auxquels il a fallu donner un nom, bien qu'ils n'aient aucun caractère et qu'ils ne rappellent aucune époque, à moins qu'on ne veuille y reconnaître des traces de l'école égyptienne. Le sépulcre de Zacharie se termine en bonnet chinois; celui d'Absalon, en pyramide. Derrière ces monumens grossiers s'élève la montagne du scandale qui prolonge celle des oliviers, du sommet de laquelle on découvre la Mer-Morte, le Jourdain et les solitudes de Jéricho.

Le fond de la vallée est couvert de pierres blanches qui marquent les sépultures du peuple réprouvé : de toutes les parties du monde, les Juifs viennent à Jérusalem pour y mourir. Quelle opiniâtreté dans cette nation que tant de malheurs et de persécutions n'ont point découragée! Ils rendent le dernier soupir en prononçant les paroles de David, et ils reposent ensuite à jamais près des lieux où fut ce temple dont il ne reste pas pierre sur pierre. C'est une croyance chez les Hébreux de Jérusalem, qu'aux jours du jugement, ils répondront à la trompette du réveil quarante ans avant ceux qui seront morts aux terres étrangères.

Il paraît certain que David ne fut point enseveli dans les tombeaux des rois. On voit à la citadelle une tour en ruines où ses cendres furent déposées.

Le Bim-Bachi, qui commande la place, vous montre avec respect, dans l'embrasure d'une fenêtre, un catafalque revêtu d'un drap rouge, et qui recouvre, dit-on, la place sur laquelle s'appuya le roi-prophète à son dernier soupir.

La tradition n'a pas conservé, chez les Juifs, l'histoire des sépultures dont nous présentons la vignette. Les moins ignorans prétendent qu'elles furent creusées par un riche gastronome qui vivait sous Titus. Cet homme n'entrait jamais chez lui que dévoré d'une faim canine, et n'en sortait que gorgé de viandes et de vin. C'est de là, disent-ils, que ces lieux ont conservé le nom de Kalbechavoua (chien rassasié).

On retourne à la ville, en traversant la plaine où campa Godefroy de Bouillon. On salue, en passant, cette vieille tour angulaire sur laquelle les assiégeans abattirent leur premier grappin; de là on arrive à la porte de Damas; et, joignant la Voie Douloureuse, on rentre au couvent de San-Salvator, à quelques pas du mont Calvaire.

Jérusalem conserve encore, du moins en apparence, quelque chose de sa vieille splendeur. Ses remparts et ses coupoles lui donnent un air de force et de majesté; mais cet appareil mensonger ne fait que contraster plus solennellement avec la misère et la désolation des descendans d'Israel. H. Cornille.

DE LA PHRÉNOLOGIE.

ÉTAT DE LA PHRÉNOLOGIE EN ANGLETERRE.

Si la vérité éprouve en général de grandes difficultés à être admise, il est quelques cas où elle se présente avec un tel caractère d'évidence, que son adoption se fait en quelque sorte par acclamation et par suite d'un assentiment universel.

Le docteur Gall est à peine descendu dans la tombe, et déjà sa doctrine est considérée et professée, dans toutes les parties du globe, comme science d'observation, par ceux-là mêmes qui sont compétens pour la juger.

Les annales des sciences naturelles n'offrent pas un second exemple d'un homme qui, ayant créé une science nouvelle de toutes pièces, ait pu, comme le docteur Gall, la porter avant sa mort au degré de perfection où elle se trouve; puisque les sociétés, dont elle a provoqué la formation, ont plutôt eu pour effet d'en répandre la connaissance que de lui faire faire de nouveaux progrès.

La rapidité avec laquelle la phrénologie a été introduite, en Angleterre, dans l'enseignement et dans la pratique de quelques institutions relatives à l'éducation des enfans et aux maladies de l'esprit, fait honneur au caractère des Anglais, qui adoptent les choses utiles aussitôt qu'ils les connaissent.

Il existe en Angleterre vingt-trois sociétés phrénologiques, dont l'objet exclusif est la phrénologie (1).

Outre cela on s'occupe de phrénologie dans la plupart des sociétés de médecine, ou de philosophie, dont les travaux embrassent généralement toutes les questions relatives aux sciences médicales et philosophiques.

Les collections phrénologiques les plus remarquables sont celle de Londres, 3 à 400 têtes; — de Spurzheim, 8 à 900; — de Deville, 2,200 têtes d'hommes, 5000 oiseaux et autres animaux; — De Holms, 3 à 400; — De Childs de Bungay, 300.

La phrénologie est reconnue comme *science entrée dans la pratique* à l'hôpital de Londres, à l'institution de Londres, dans le théâtre d'anatomie et de médecine de Granger et à l'université de Londres, où le professeur de médecine enseigne le traitement des aliénations mentales d'après des principes phrénologiques. L'éducation est exclusivement dirigée d'après des connaissances phrénologiques dans quelques écoles fondées à *Aberdeen*, par sir J. Mackenzie; — à *Enfield*, par M. Rondeau; — à *Ongar*, par M. Stocks.

Les fondateurs sont satisfaits des résultats qu'on a déjà obtenus, et le nombre des élèves augmente chaque jour.

On publie un journal phrénologique mensuel à Édimbourg et un autre hebdomadaire à Londres.

Un grand nombre d'ouvrages phrénologiques ont été publiés en Angleterre depuis quelques années.

(1) Ces renseignemens sont tirés de la réponse du Consul de France à Londres, à la lettre du ministre de l'Instruction publique et des travaux publics (M. d'Argout), relative à l'état de la phrénologie en Angleterre.

LE PHRÉNOLOGISTE ANGLAIS.



En 1821, un phrénologiste s'adressa par hasard à un lampiste de Londres nommé Deville, et lui demanda s'il ne pourrait lui faire le moule en plâtre d'une tête qu'il lui apporta. Deville y consentit, et s'acquitta si bien de cette besogne que d'autres personnes vinrent le prier de leur rendre le même service. A force de mouler des têtes pour les autres, Deville eut l'idée d'étudier la doctrine qui expliquait la cause des différentes proportions des crânes qu'il avait ainsi l'occasion d'observer. La lecture des ouvrages de Gall et Spurzheim lui fit une telle impression, qu'il se décida à se composer une collection pour vérifier les assertions d'un système dont les résultats piquaient si vivement sa curiosité. Il se mit à mouler la tête de toutes les personnes qu'il rencontrait dans le monde, et qui lui offraient quelques protubérances remarquables. Un zèle, qui ne se démentit jamais, et une inconcevable persévérance le rendirent bientôt possesseur d'une des plus riches et des plus nombreuses collections phrénologiques de l'Europe. Deville ne tarda pas à recevoir la visite d'un grand nombre de personnes, désireuses d'apprendre les résultats de travaux dont la nouveauté excitait au plus haut degré la curiosité publique. On voulait connaître aussi en détail la personne de cet homme singulier, qui, appartenant il y a quelques jours à la classe des artisans, venait d'entrer tout à coup, à son insu et à celui des autres, dans la classe des savans.

Deville profita avec esprit de sa réputation pour enrichir sa collection. S'il mettait la plus grande complaisance à communiquer à ses visiteurs le résultat de ses observations sur les différens plâtres qu'il avait dans son magasin, il ne manquait jamais non plus, quand il avait fini ses démonstrations, de demander aux curieux, pour sa récompense, la permission de mouler leur tête. Le plus grand nombre était enchanté de cette occasion de connaître ses qualités et ses défauts, et ceux qui se souciaient peu de faire faire cette opération n'osaient refuser une faveur que Deville s'était acquis le droit de demander. Bien peu résistaient au secret plaisir de voir leur tête faire partie d'une collection qui devait passer dans les mains de toutes les célébrités de l'Angleterre.

Les pièces phrénologiques de Deville, après avoir chassé les lampes du magasin, inondèrent bientôt les appartemens de sa maison. Il fut à la fin obligé de faire construire un vaste local destiné à les recevoir. L'affluence des curieux augmentant tous les jours, Deville était forcé de passer son temps à palper des têtes, à trouver des défauts et des qualités, et ne pouvait continuer ses travaux comme il l'entendait. Il imagina un moyen qui devait le débarrasser des importuns : il exigea une rétribution. Pour cette fois, la sagacité du phrénologiste se trouva en défaut. Il arriva précisément le contraire de ce qu'il avait prévu et désiré : la ville entière se précipita chez lui. Deville n'était pas médecin, il se défendait même de l'être, et cependant on le consultait sur les aliénations mentales. Dans quelques cas, où la médecine ordinaire avait échoué, on se trouva bien d'avoir suivi ses conseils.

Les succès de M. Deville s'accrurent encore par les discussions auxquelles ses jugemens donnèrent lieu. Les sociétés savantes et littéraires et les journaux en firent l'objet d'une polémique, soutenue de part et d'autre avec une chaleur qui approcha de l'acharnement. Cette dernière circonstance mit le comble au triomphe de M. Deville, en le rendant l'objet exclusif de l'attention publique. Aujourd'hui, sa collection contient tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les poètes, les peintres, les musiciens, les acteurs, les orateurs, les mathématiciens, les mécaniciens, les hommes d'état, et même les criminels, car la potence aussi lui fournit son contingent.

Lorsqu'on entre dans la salle phrénologique de M. Deville et qu'on voit les quatre murs garnis de tablettes couvertes de têtes en plâtre, on est d'abord frappé de la ressemblance qu'elles ont entre elles ; on ne conçoit pas qu'une science tout entière soit fondée sur des différences si petites qu'un examen très-attentif peut seul les faire découvrir. Rien n'est plus piquant que de suivre M. Deville dans ses démonstrations phrénologiques : « Voyez, » monsieur : ces deux têtes paraissent semblables au premier aspect ; et, cependant, la petite différence qui les » distingue a suffi pour mettre les originaux qui en sont » les porteurs à une distance énorme l'un de l'autre. Ce » buste est celui d'un homme excellent, rempli d'honneur » et de probité : sous ce rapport, il ressemble parfaitement à cet autre, que j'ai pris dans une autre section ; » et cependant, leur position sociale est bien loin d'être » la même. Le premier n'est pas connu, et ne le sera » probablement jamais que de ses amis intimes, tandis » que le second est un de nos mathématiciens les plus » distingués. Observez l'angle externe de l'œil, et vous y » trouverez toute la cause de l'énorme différence qui » existe entre eux. Cette cause est à peu près la seule, » car toutes les autres parties de la tête sont exactement » semblables.

» En voilà deux autres qui devraient changer de rôle, » car l'une, qui appartient à un de nos ministres les plus » influens à la cour, a l'organe de la mimique extrêmement développé, tandis que l'autre, qui est celle d'un » de nos acteurs les plus connus, présente un très-grand » développement de l'esprit de justice. Vous supposerez » peut-être que j'ai trouvé le plus haut degré de développement des organes du vol et du meurtre dans les » prisons et au gibet de Newgate, et vous vous tromperez; » car mon plus beau spécimen de l'organe du vol, celui » pour lequel je donnerais tout le reste de ma collection, » est ce buste de lady B..., si connue dans les salons du » West-End par son esprit et son amabilité ; de même » que je n'ai jamais vu, chez aucun des nombreux meurtriers que j'ai visités à la potence, un penchant au » meurtre aussi fortement prononcé que sur cette tête du » révérend R... ; et cependant, il est probable qu'ils n'ont » jamais obéi l'un et l'autre aux violens instincts dont la » nature les a gratifiés. Ces deux exemples, si communs » dans les hautes classes, vous prouvent l'importance de » l'aisance et de l'éducation pour empêcher les crimes.

» De ce côté, se trouvent seulement des têtes de crimi-

» nels et de gens vicieux sous plusieurs rapports. Leur » caractère distinctif consiste dans la largeur de la base » occipitale; elle se reconnaît aux grandes dimensions de » la tête au-dessus des oreilles et derrière elles, tandis » que la partie frontale est fort rétrécie.

» Au contraire, lorsque le front est très-étendu dans » tous les sens, lorsqu'en même temps les parties posté- » rieures de la tête sont très-petites, de tels crânes appar- » tiennent aux classes intellectuelles et morales.

» Comparez entre elles ces trois tablettes, et voyez » combien elles diffèrent. La première est occupée par » des musiciens, la seconde par des mathématiciens, la » troisième par des hommes d'état. Si vous examinez » maintenant avec soin les têtes d'une seule section, celle » des musiciens, par exemple, vous y trouverez autant » de différences qu'il y en a entre les plâtres d'une classe » et ceux d'une autre. Celui-ci possède l'organe de l'har- » monie peu développé, tandis que celui de la composi- » tion l'est beaucoup : aussi l'original fait-il de très-belle » musique et exécute-t-il médiocrement; tandis que cet » autre, qui est celui de Moschelès, annonce une heureuse » combinaison de la composition et de l'exécution. Celui- » ci n'aime que la musique religieuse, cet autre n'aime » que la musique militaire, etc. »

M. Deville s'occupe, dans ce moment, à rechercher quelle est l'influence de l'éducation sur la forme du crâne. Il est probable qu'il arrivera à des résultats précieux, puisqu'on pourra apprécier jusqu'à quel point on peut favoriser, ou retarder chez les enfans, le développement de quelques penchans ou de quelques facultés.

Le Docteur Bailly, de Blois.



Portrait de Turgot.

BIOGRAPHIE.

TURGOT.

Associons le langage à l'œuvre du burin, et demandons aux paroles des couleurs qui achèvent la ressemblance. Turgot était doué d'une taille haute et proportionnée; ses yeux, d'un brun clair, exprimaient parfaitement le mélange de fermeté et de douceur qui faisait son caractère; et la noblesse de son ame respirait sur un front élevé, ouvert et serein. Dans sa jeunesse une sorte de demi-sourire, presque constant sur sa bouche vermeille et naïve, semblait, à ceux qui le connaissaient peu, l'expression du dédain; mais ne signifiait aux yeux de ses amis qu'une pensée ingénue et un peu d'embarras; il finit par s'en corriger dans le monde. Ses cheveux bruns et abondans se répandaient sur ses épaules avec une négligence qui n'était pas sans grâce. L'émotion la plus légère et la plus fugitive laissait sa trace sur un teint fort blanc; une rougeur d'enfant y peignait jusqu'aux moindres mouvemens de son ame; la candeur de ses sentimens se lisait dans la candeur de ses traits, et son front était franc comme son cœur. Tel était Turgot; et, quoique nous empruntions à un ami (Dupont de Nemours) les couleurs dont nous traçons cette peinture, on peut être assuré qu'elle ne manque pas de ressemblance.

Anne-Robert-Jacques Turgot, qui devait être l'enfant chéri de la philosophie sceptique du dix-huitième siècle, comptait un saint dans sa famille : saint Turgot, moine et premier ministre de Malcolm III d'Écosse, au onzième siècle. Son père, Michel-Étienne Turgot, ne figure point dans le calendrier d'Écosse, mais dans le *Temple du Goût*

de Voltaire; et, ce qui vaut mieux, il tient une place honorable dans les fastes de la ville de Paris, dont il fut prévôt des marchands, et à laquelle son administration laissa de beaux monumens, de vastes travaux et de sages réglemens.

Turgot trouvait ainsi dans sa famille ces exemples d'une administration éclairée, dont sa jeune raison était assez précoce pour profiter. Né en 1727 (le 10 mai) et destiné par son père, dont il était le troisième fils, à l'état ecclésiastique, il fit de brillantes études, et jeta en Sorbonne un éclat qui lui permettait d'aspirer de bonne heure aux dignités du sacerdoce; mais Turgot était avant tout honnête homme : il ne voulut point des honneurs et de la fortune d'un état dont il n'avait pas la vocation. *Il m'est impossible* disait-il à ses amis de Sorbonne, destinés pour la plupart aux grandeurs de l'épiscopat ou aux riches loisirs des abbayes et qui gourmandaient ses scrupules, *il m'est impossible de me vouer à porter toute ma vie un masque sur le visage.*

Turgot entra dans la magistrature; à vingt-quatre ans il était conseiller au Parlement.

C'était le temps des querelles du Parlement et de la Cour; Turgot ne prit point, avec la robe, l'esprit du corps; et, quand le Parlement fut exilé, en 1753, Turgot parut, en qualité de maître des requêtes, dans la Chambre royale qui le remplaça. La rancune parlementaire s'en souvint, et plus tard Turgot la rencontra, obstinée et ennemie, en face de tous ses projets ministériels.

Tout le temps que les devoirs de sa charge laissaient à Turgot était consacré à l'étude. Esprit vaste et actif, avide d'apprendre et infatigable au travail, toutes les connaissances humaines devaient comme un tribut à cette ambition de savoir. Langues savantes et langues modernes, sciences naturelles et sciences exactes, philosophie, poésie, remplissaient tour à tour des loisirs qui eussent été pour un autre la portion laborieuse de la vie la plus occupée. Il découvre et signale les erreurs de la physique de Buffon, de la métaphysique de Berkeley, de la philosophie de Maupertuis; il donne à l'abbé de Lacaille des nouvelles des astres; il fait des vers que les hommes les plus familiers avec la manière de Voltaire, les mieux au fait de l'anecdote du jour, attribuent au poète de Ferney. Tout le monde connaît ce vers si riche de pensée et d'images, fait pour un portrait de Franklin.

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Mais tout le monde peut-être ne se souvient pas qu'on le doit à un ministre de Louis XVI.

Les neuf volumes des œuvres de Turgot, recueillis après sa mort (1808-1811), attestent la grande variété de ses connaissances, et la prodigieuse activité de son esprit.

Parmi les études de Turgot, il aimait de prédilection l'économie politique; il l'aimait de tout l'amour qu'il portait à l'humanité, dont la science économique lui semblait devoir être un jour la bienfaitrice. La secte des économistes était alors célèbre. Ce n'est ici le lieu de rappeler ni leurs systèmes divers, ni les avantages de leur doctrine, ni leurs erreurs. Disciple ardent de cette science nouvelle, Turgot aspirait à un emploi où il pût mettre en pratique les théories de ses amis. Turgot était un de ces hommes rares qui ne voient dans les grands emplois que le bien qu'on y peut faire, non celui qu'on en peut retirer, dont l'ambition n'est que de la philantropie, et qui placent, dans leur pensée, les intérêts du public bien avant leur propre intérêt. Ce fut animé de ces sentimens qu'il partit, en 1761, pour l'intendance de la généralité de Limoges. Turgot y fit l'apprentissage de son futur ministère; il y essaya quelques-unes des réformes qu'il voulut ensuite appliquer au royaume tout entier, et il y éprouva quelques-uns des obstacles qu'il devait plus tard trouver insurmontables. Contrarié sans cesse par les intendans routiniers des provinces voisines, et aussi par les contrôleurs-généraux, il y a acquis pourtant déjà des droits à la reconnaissance publique.

Louis XVI était monté sur le trône; il y avait apporté des intentions droites, l'amour du peuple et la haine des abus. Les hommes les plus distingués parmi cette élite qu'on nommait les philosophes voyaient dans Turgot le seul homme capable de réaliser les rêves philantropiques de la philosophie, et l'opinion publique l'avait nommé; Louis XVI ne fit que ratifier son choix. Il entra au ministère par la marine, où il resta un mois, pour passer au contrôle général, le 24 août 1774.

Arrivé aux affaires dans un siècle d'abus, Turgot ne pouvait être qu'un ministre réformateur; il entreprit ce que plus tard une formidable révolution put à peine accomplir; et qui sait, s'il eût réussi même à moitié, ce qu'il aurait pu ôter de violence à cette révolution dont la fureur s'est accrue des obstacles? Turgot avait pour lui le roi; contre lui, la cour, la finance, le clergé, les parlemens. Les plus importans des édits qu'il fit rendre ne furent enregistrés que par force et dans des lits de justice. Dans cette monarchie sans institutions, il eût eu besoin de l'appui d'un roi ferme; mais Louis XVI lui disait: *Il n'y a que vous et moi qui aimions le peuple*, et lui donnait sa démission, après une administration de vingt mois.

Dans cette courte période, Turgot avait ébauché des merveilles, et l'espace nous manquerait ici pour donner seulement la simple liste de ses travaux commencés et de ses vastes projets : un code civil unique pour toute la France, la corvée détruite, les droits féodaux les plus vexatoires abolis, la liberté du commerce et la suppression des jurandes et maîtrises, les impôts indirects remplacés par un impôt frappé sur toutes les terres sans distinction, l'établissement du cadastre, l'uniformité des poids et mesures, la liberté de la presse, la liberté de conscience, des municipalités électives, des administrations provinciales, la contrainte de la milice remplacée par des enrôlemens volontaires...., Il y avait là toute une révolution sociale. Effrayé de la précipitation qui voulait faire marcher de front ces immenses travaux, un ami de Turgot lui en dit sa pensée : *Comment pouvez-vous me faire ce reproche?* répondit-il; *vous connaissez les besoins du peuple, et vous savez que, dans ma famille, on meurt de la goutte à cinquante ans.* D'autres, au contraire, l'accusaient de lenteur; à ceux-ci Turgot répondait qu'il ne ménageait encore quelques abus que parce qu'il voulait les attaquer dans leur source, détruire le mal et non *le perfectionner.*

Sans compter les obstacles extérieurs qui s'élevaient de toutes parts contre le ministre novateur, il y avait encore deux autres raisons qui devaient presque infailliblement faire avorter ces réformes: l'une, c'était leur excellence même pour laquelle la nation n'était point préparée; moins radicales, et avec une perfection moins absolue, elles eussent eu plus de chances de succès; l'autre, c'était le caractère même du réformateur.

Turgot avait dans la bonté de ses vues une conviction qui rendait sa conscience intrépide : esprit systématique plutôt que pratique, il ne tenait pas compte des résistances, parce que, selon lui, une théorie irréprochable doit être inflexible. « Il agissait, a dit Sénac de Meilhan, comme un chirurgien qui opère sur des cadavres, et il ne songeait pas qu'il opérait sur des êtres sensibles. » C'est que Turgot connaissait peu les hommes; c'est qu'il réunissait dans sa nature les qualités qui enfantent les grandes pensées avec les défauts qui empêchent souvent de les transformer en actes. Citons quelques anecdotes; elles donneront de ce caractère une idée plus nette que ne ferait une analyse.

Turgot fut toute sa vie un peu sauvage; dans son enfance il poussait cette sauvagerie jusqu'à l'excès. Une visite venait-elle chez sa mère, aussitôt il était tapi derrière un paravent, ou blotti sous un canapé; il fallait l'en tirer de force si on voulait le voir, ou bien il restait caché tant que durait la visite.

Dès sa plus tendre jeunesse, Turgot avait, comme il l'a eue toute sa vie, la passion de faire le bien, mais un bien profitable à ceux qui le reçoivent. La petite pension dont ses parens lui laissaient la disposition au collége disparaissait aussitôt qu'il l'avait reçue; ce désordre apparent inquiéta la tendresse paternelle., mais l'inquiétude fut bientôt dissipée quand on sut qu'il distribuait son argent à de pauvres écoliers externes, sous la condition expresse qu'ils ne l'emploieraient qu'à acheter des livres.

Le désintéressement, cette vertu native de Turgot, ne se démentit point chez l'écolier devenu ministre. Il refusa les trois cent mille francs de pot-de-vin que les fermiers-généraux donnaient au contrôleur-général au renouvellement du bail des fermes.

Lorsqu'il n'était encore que maître des requêtes, Turgot avait été chargé d'examiner l'affaire d'un employé des Fermes poursuivi par la justice. Persuadé que cet homme était coupable, et que le devoir qu'il avait à remplir serait un devoir de rigueur, il avait différé de s'en occuper; cependant il trouva que l'accusé était innocent. Alors il se crut obligé de réparer le tort que ce long délai avait pu lui causer, et il lui fit accepter le montant des appointemens dont il avait été privé pendant la durée du procès, en ayant soin de ne mettre dans cette action que de la justice, non de la générosité.

Cette rigoureuse appréciation du devoir strict, que Turgot portait dans toutes les affaires d'administration, fut travestie par ses ennemis en extrême dureté. Voici une épigramme qu'on peut considérer comme une véritable aménité, en comparaison des traits journellement lancés contre lui. Elle fut faite à l'occasion de nouvelles diligences, appelées *Turgotines* du nom du réformateur :

> Ministre ivre d'orgueil, tranchant du souverain,
> Toi qui, sans t'émouvoir, fais tant de misérables,
> Puisse ta poste absurde aller un si grand train
> Qu'elle te mène à tous les diables !

Avec les épigrammes, pleuvaient sur Turgot les quolibets des dames de la cour, et les calomnies des caricatures. Il en parut une qui représentait Turgot avec la duchesse d'Enville, dans un cabriolet, auquel étaient attelés Dupont de Nemours, Baudeau, Devaisnes et Roubeau, célèbres économistes; la voiture verse sur des monceaux de blés, et, dans sa chute, la duchesse montre fort lestement ces mots écrits en grosses lettres : *Liberté, liberté, liberté tout entière.*

Mais d'odieuses calomnies et de plates caricatures n'étaient pas des armes avec lesquelles on pût effleurer une ame comme celle de Turgot, cuirassée qu'elle était d'ailleurs par l'approbation de tout ce qu'il y avait en France de gens de bien et d'hommes éclairés. Si quelque barbouilleur outrageait ses mœurs, il avait l'amitié de Malesherbes; si la duchesse de Bourbon l'insultait, Voltaire faisait frapper à Ferney une médaille à son effigie, avec cette légende : *Regni tutamen*; et la vénération du philosophe suivit l'homme d'état dans sa retraite. « Nous avons été témoins en 1778, dit Condorcet, de l'enthousiasme mêlé d'une vénération tendre et profonde, que le nom, que la vue de M. Turgot excitaient dans cet illustre vieillard. Nous l'avons vu, au milieu des acclamations publiques, accablé sous le poids des couronnes que lui prodiguait la nation, se précipiter au-devant de M. Turgot d'un pas chancelant, saisir ses mains malgré lui, les baiser et les arroser de ses larmes, en lui criant d'une voix étouffée : *Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple.* »

Turgot mourut à peu près comme il l'avait prédit, d'une attaque de goutte et à cinquante-quatre ans (20 mars 1781), laissant une mémoire honorée, et le singulier souvenir d'un ministère qui ne fit aucun bien pour en avoir voulu trop faire.

Ce ministère sans doute eût été fécond et glorieux, si Turgot eût été ministre d'une révolution ou d'un despote.

M. Avenel.

CURIOSITÉS JUDICIAIRES.

LA CANGUE.

Outre la peine de mort que les Chinois infligent de diverses manières, tantôt par le décollement, tantôt par l'étranglement, tantôt en hachant le coupable, comme ils le disent, en dix mille pièces, etc., ils ont des supplices secondaires. Il y a des criminels que l'on condamne à tirer les barques royales, d'autres que l'on marque sur les deux joues, d'autres qui sont obligés à porter sur leur tête de grosses pierres pesant jusqu'à sept ou huit livres, d'autres enfin que l'on flagelle avec le *pan-tsée*, espèce de bambou : tous châtimens que le mandarin répartit avec équité selon les culpabilités plus ou moins répréhensibles. Mais il en est un qui est à la fois le plus usité et le plus caractéristique : c'est celui que, d'après les Portugais, nous connaissons sous le nom de *la cangue.*

Son efficacité consiste moins dans la douleur qu'il cause que dans l'infamie qu'il inflige. La cangue est composée de deux morceaux de bois échancrés par le milieu. En les posant sur les épaules du patient, on les unit ensemble de manière qu'il n'y ait entre eux de place vide que pour le cou. Voilà mon homme pris de façon qu'il ne peut voir ses pieds, ni porter les mains à sa bouche : il lui faut les secours d'autrui pour prendre quelque nourriture. Ce n'est pas tout : de larges bandes de papier sont collées sur les deux côtés de la cangue, et là on écrit en gros caractères la désignation du crime qu'on a eu l'intention de punir ainsi que l'indication du temps que doit durer la peine. Chaque passant peut lire : *c'est un voleur*, ou *un séditieux*, ou *un joueur*, *condamné à porter la cangue pendant deux* ou *trois mois sur la place publique de...* Vous concevez qu'on choisit de préférence pour le lieu de l'exposition un endroit fréquenté par le peuple, quelque place ouverte, un carrefour, la porte d'une ville ou d'un temple.

C'est notre peine du carcan, mais aggravée, mais prolongée, à tort sans doute ; car nous nous bornons à mettre le criminel en présence de la honte, juste pendant le temps nécessaire pour qu'il apprenne à la connaître et à la redouter ; mais, en Chine, on lui donne le loisir de se familiariser avec elle. On lui en laisse prendre si bien l'habitude qu'il la domine bientôt et la dompte à son tour.

Toutefois la cangue a ses tortures physiques, dont le patient peut parvenir aussi à diminuer la rigueur. Une fois qu'on a endossé ce dur collier, il faut le garder jour et nuit jusqu'au moment fixé pour la mise en liberté. Son poids habituel est de cinquante à soixante livres ; mais, pour des délits très-graves, on le porte jusqu'à deux cents livres. C'est alors que, souvent, le chagrin, la confusion, la douleur, le défaut de nourriture et de sommeil, joints à la gêne fatigante de ce fardeau, peuvent causer la mort du malheureux pour lequel on n'a plus de pitié. Il y a pourtant des moyens ingénieux de se soulager; mais ils ne sont pas à la portée de tous. On en voit qui appuient la cangue sur une table, sur un banc; d'autres qui ont fait faire une chaise où ils sont assis entre quatre colonnes d'une égale hauteur dont l'office est de supporter leur col-

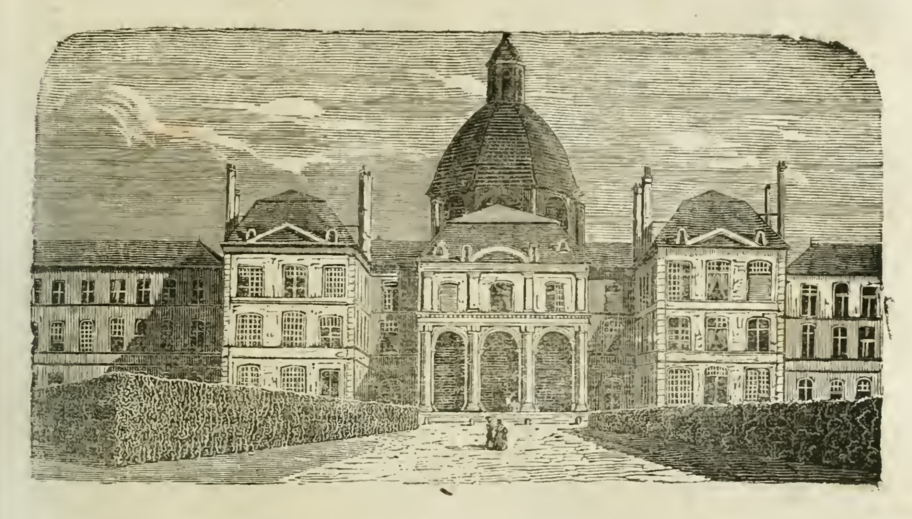


La Cangue, Supplice Chinois

lier; les plus effrontés se couchent sur le ventre et se servent, comme d'une fenêtre pour regarder autour d'eux, du trou où leur tête et passée. Quelques-uns jouissent de la société de leurs parens ou de leurs amis, qui les accompagnent et se relayent pour soulever tour à tour l'ignominieux fardeau.

Lorsque le temps prescrit par le mandarin est écoulé, les officiers ramenent devant lui le coupable. Après l'avoir exhorté à s'amendr, il le congédie alors, mais presque jamais avant de lui avoir fairt adjuger, par forme de correction finale, une vingtaine de coups de bâton. C'est l'assaisonnement nécessaire de toutes les opérations de la justice dans un pays où l'on peut dire que le gouvernement ne marche qu'à l'aide du bâton. X.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Vue de la Salpêtrière.

LA SALPÊTRIÈRE.

La Salpêtrière est sans contredit le plus bel hospice qui soit en Europe; ses bâtimens sont immenses et occupent, avec les cours et jardins, un emplacement qui contient plus de cinquante-cinq mille toises carrées.

La population générale de la Salpêtrière s'élevait, à la fin de 1833, à 5,148 habitans.

Ce nombre était ainsi divisé :

Indigentes valides	2831
Indigentes malades	191
Folles incurables	923
Folles en traitement	117
Folles malades	105
Epileptiques	251
Aveugles	
Epileptiques malades	15
Reposantes (1)	184
Indigentes en congé	116
Employés, hommes, femmes, indigens	388
Médecins, élèves en médecine, pharmaciens	27

Année commune, il entre dans cet hospice quinze cents personnes environ; sur ce nombre, il en sort cinq cents et il en meurt un peu plus de neuf cents.

L'hôpital de la Salpêtrière a son cimetière particulier que les indigentes appellent facétieusement *la sixième division*. C'est un enclos très vaste.

Dans une population de femmes aussi nombreuse que la population de la Salpêtrière, il est un assez grand nombre de ces malheureuses qui ne sont pas tout-à-fait abandonnées du monde, qui ont une famille, des amis, et qui, grâces à eux, peuvent se procurer de temps en temps quelques petites jouissances, quelques petits supplémens à l'ordinaire un peu frugal de la maison. Pour celles-là, il existe dans l'hôpital un marché desservi par quelques-unes de leurs commensales. Les privilégiées de la fortune, celles qui ont une pièce de vingt sous dans leur poche, trouvent là de quoi satisfaire leurs caprices, peuvent ajouter un plat à leur dîner, quand elles reçoivent une visite du dehors, et faire suivre ce dîner d'une demi-tasse et d'un verre d'eau-de-vie. Il est impossible aux gens du monde de concevoir tout ce que ces malheureuses trouvent de charme à ces petites *parties fines*.

La Salpêtrière défraie aussi, pour le service de l'hôpital, toute espèce de corps d'état, menuisiers, charpentiers, serruriers, maçons, fumistes, couvreurs, etc. Ces ouvriers sont logés, nourris, payés; ont, pour eux, une cour spéciale, et font partie du corps des sapeurs-pompiers affectés à la maison.

Pour les maladies communes, l'hôpital de la Salpêtrière n'a rien qui le distingue des autres hôpitaux, si ce n'est son aspect grandiose et la vaste échelle sur laquelle il est combiné. Mais ce qui offre un vif intérêt, c'est la partie de la maison affectée aux aliénées.

Beaucoup de personnes sont allées à Bicêtre chercher auprès des fous des sujets d'émotions et quelquefois de plaisanteries... mais il n'est pas aussi facile de pénétrer à la Salpêtrière. L'aliénation a, chez les femmes, un caractère d'irritabilité plus prononcé que chez les hommes, et l'on a reconnu de graves inconvéniens pour leur santé à laisser pénétrer indistinctement auprès d'elles tous ceux que la curiosité y attirait. Les personnes de leur sexe les mettent surtout en fureur, et cette fureur s'adresse de préférence aux visitantes dont la toilette est quelque peu recherchée. Ces malheureuses, à peine couvertes de quelques méchans haillons, semblent comprendre tout ce qu'il y a de repoussant dans leur nature physique, incapables qu'elles sont de sentir tout ce qu'il y a de hideux dans leur nature morale; et dès qu'une étrangère pénètre parmi elles, coiffée d'un frais chapeau, vêtue d'une robe éclatante, enveloppée d'un schall, tenant à la main un sac élégant ou une ombrelle coquette, vous voyez toutes les folles se ruer sur elle, l'entourer comme d'un cordon, examiner d'un œil avide et une à une toutes les parties de sa toilette; quel-

(1) On entend par *reposantes* les anciennes employées en retraite que leur état de pauvreté force à rester dans la maison.

ques-unes ne se contentent pas du regard: elles portent sur le schall, sur la robe, sur le chapeau, une main frémissante, et semblent dire: « Comme tout cela m'irait bien! tout cela m'irait tout aussi bien qu'à vous! » D'autres suivent l'étrangère pas à pas, l'accompagnent de mille invectives, et, persuadées que tout ce qu'elle a sur elle leur appartient, elles le réclament dans les termes les plus énergiques : — Tu as ma robe, s'écrient-elles d'un air de mépris;—elles ont alors assez d'instinct pour comprendre qu'en pareil cas le tutoiement ajoute au mépris qu'elles ressentent. — Tu as mon chapeau ! — C'est mon mari qui t'a donné toutes ces belles choses! — Tu m'as enlevé mon mari!... Trop heureuse l'imprudente qui s'est fourvoyée là si une de ces insensées ne se précipite pas sur elle et, en une minute, n'a pas mis en pièces tous ses vêtemens.

D'autres précèdent les visitantes en dansant devant elles, comme pour témoigner la joie que leur cause la vue de toilettes auxquelles elles ne sont pas habituées.



L'aspect d'un homme leur cause beaucoup moins d'irritation : quelques-unes m'ont bien appelé carabin, agent de police, ce qui, pour les folles, est tout un, persuadées qu'elles sont que la faculté de médecine s'entend avec la police pour les retenir prisonnières; mais, en général, j'ai remarqué chez elles beaucoup de douceur et même un certain contentement quand elles aperçoivent un étranger. Cela s'explique :

La liberté est l'idée fixe de toutes ces misérables, quelles que soient la cause et la nature de leur folie. Cet amour de la liberté, sentiment bien fort puisqu'il survit à la perte de tous les autres dans l'ame d'une folle, les précipite chaque jour au-devant du médecin qui vient faire sa visite. Désespérant, après bien des prières inutiles, de rien obtenir de l'inflexible docteur, elles s'accrochent au premier inconnu qu'elles aperçoivent, persuadées qu'il ne peut venir les voir que dans leur intérêt, et qu'il a le pouvoir de faire partager aux autres la liberté dont il jouit. Que faire au milieu de toutes ces femmes qui vous abordent toutes avec ces trois mots: *Faites-moi sortir!* On leur dit que l'on vient pour cela, que l'on s'en occupe, que bientôt on leur ouvrira les portes; avec de telles assurances on est au mieux avec elles; mais si l'on y retourne plusieurs fois sans leur apporter leur liberté, on leur inspire de la défiance: elles pensent que l'on a voulu se jouer d'elles, et elles ne se gênent pas pour tourner le dos très brusquement à celui qui a trahi leur espoir; car elles vous reconnaissent même après bien du temps, et quand elles ne vous auraient vu qu'une fois. Cette mémoire des physionomies serait fort extraordinaire si l'on n'en trouvait pas la cause dans le bien petit nombre de figures nouvelles qui viennent frapper les regards de ces pauvres insensées.

Elles ont même, généralement, la mémoire des noms. La première fois que j'allai à la Salpétrière, je me trouvais dans le cabinet d'un des médecins lorsqu'y entra une folle qui, ayant aperçu un étranger, venait se recommander à lui pour qu'il la fit sortir. Dans la conversation, mon nom fut prononcé par hasard, et, à ma seconde visite, séparée de la première par un intervalle de plus d'un mois, cette femme vint à moi dès qu'elle m'aperçut, en me disant : — Ah! enfin, vous voilà, M. *de* Rousseau ! tous les jours j'espérais que vous viendriez; voyons, où en est mon affaire ?

Elle m'avait effectivement chargé d'une affaire fort importante; voici ce que c'était :

Cette femme paraît avoir cinquante ans; je ne serais pas étonné qu'elle fût bien plus jeune : la folie vieillit encore plus vite que les passions. Elle se nomme *Noverre;* un beau jour elle se réveilla avec la persuasion qu'elle était la fiancée de Louis XVII; elle vendit le peu qu'elle avait, acheta un petit cheval blanc et se mit en route pour Rome, afin de prier le pape de l'unir à son auguste époux. Car, ainsi qu'elle me l'a dit elle-même, elle pensait que le roi de la chrétienté n'était pas de trop pour bénir une union royale. Avant de partir, elle fit subir une petite modification à son nom; en changeant deux lettres, de *Noverre* elle fit *Navarre*, et, comme elle est née à Albi, elle s'intitula : *princesse de Navarre, grande-duchesse d'Albi, reine de France et de la* Comète. Je n'ai jamais pu obtenir d'elle l'explication de ce dernier titre; à toutes mes questions elle m'a toujours répondu qu'elle le prend parce qu'il lui est dû.

Comme, à part sa monomanie, dont on ne pouvait se douter quand on ne causait pas avec elle, cette femme était fort tranquille, elle put librement effectuer son voyage; mais ses désirs ne se réalisèrent pas, et la princesse de Navarre revint à Paris, où sa tête s'exalta tellement que la police crut prudent d'envoyer l'épouse de Louis XVII à la Salpétrière. Elle y est depuis plus de vingt ans.

Elle est persuadée maintenant que le Saint-Père l'a fort bien accueillie, *elle et son cheval blanc*; car, dans sa pensée, son cheval ne l'a pas quittée un instant : il a partagé toutes ses joies comme toutes ses douleurs, tous ses triomphes comme tous ses échecs. Elle dit que le pape, à la tête de tout son clergé, est venu la recevoir, toujours elle et son cheval blanc, jusqu'aux portes de Rome; qu'il les a fait entrer dans son palais, qu'il les a reçus dans sa salle à manger où il leur a donné un excellent dîner, et qu'ensuite il a sanctifié son union avec Louis XVII.

J'en viens maintenant aux fonctions délicates dont la princesse de Naverre m'avait investi.

Elle a en main, et elle conserve précieusement dans un vieux portefeuille de parchemin, un acte qui lui aura été donné par quelque mauvais plaisant, et qui est signé : *Moi, Napoléon, auguste empereur et roi des Français.* Par cet acte, l'empereur lui accorde, à l'occasion de son mariage avec Louis XVII, 300,000 francs de rente. Comme jamais elle n'a reçu un sou de cette rente, qui lui a été concédée le 25 août 1813, elle calcule que le capital et les intérêts de cette somme la rendent propriétaire d'une grande quantité de millions qui

sont déposés au trésor et que l'on tient à sa disposition. Elle m'avait donc prié d'aller lui chercher ses fonds afin qu'elle pût se vêtir convenablement et se rendre à son château des Tuileries, où son époux l'attend.

Quand je lui dis que je n'avais pas son argent, elle me regarda d'un œil de défiance, et me dit comme l'aurait fait la personne la plus raisonnable : « Est-ce que vous m'auriez trompée aussi comme tant d'autres qui, avant vous, m'avaient promis de me faire toucher mon argent? Cela m'étonnerait, cependant, car vous me paraissez franc et honnête. » Et elle paraissait douloureusement affectée. Je lui dis que je ne l'avais pas trompée, mais qu'on ne voulait payer qu'à elle-même, parce qu'il fallait qu'elle émargeât le grand livre. —C'est juste, me répliqua-t-elle; je conçois bien que l'on ne puisse pas apporter si loin des registres de cette grandeur-là. Je vais aller m'habiller et vous m'emmenerez.

Cinq minutes après elle revint, vêtue d'une grande robe blanche qui lui tombait sur les talons; avec cela, des bas bleus, des souliers gris, un vieux schall et un vieux chapeau verts; elle tenait à la main un sac de nuit renfermant tous ses effets.... — Voyez, me



La duchesse d'Albi.

dit-elle, s'il n'est pas honteux que la reine de France fasse son entrée dans son palais avec de pareilles guenilles! Heureusement je vais toucher mes fonds, et j'achèterai des robes de dentelles, des schalls et des chapeaux d'or. Quant à vous, je vous donnerai pour votre peine le chateau de Meudon et un million.

J'étais fort embarrassé pour me défaire de cette malheureuse à laquelle l'idée de sa liberté donnait un air de fête et de bonheur. Je lui dis qu'il ne dépendait pas de moi de la faire sortir, que cela regardait le médecin; et, pendant qu'elle se rendit près de lui, je me sauvai.

On ne saurait s'imaginer combien, parmi ces infortunées, il s'en rencontre dont la folie consiste à se croire faites pour une position brillante. Dans une seule salle renfermant à peu près une soixantaine de folles, j'en ai vu cinq qui se disaient reines de France et trois qui se prétendaient *reines de tous lieux*. Une de ces dernières, me voyant causer avec une des reines de France, s'approcha de moi et me dit : — Ne l'écoutez pas, Monsieur, elle est folle; comment peut-elle être reine de France, puisque je suis reine de tous lieux ! Cette observation me confondit : elle est d'une logique étourdissante.



Une des reines de tous lieux.

Les folles qui ne vont pas jusqu'à se croire issues d'un sang royal se prétendent presque toutes propriétaires de fortunes immenses ou destinées à un brillant avenir; enfin il est rare d'en trouver quelques-unes que leur folie n'élève pas au-dessus du rang qu'elles occupaient dans la société.

Il faut qu'il y ait dans le cœur humain un bien grand fond d'orgueil et de vanité pour que des malheureuses mortes au monde, et qui n'ont pas conservé un souvenir des choses qui s'y passent, aient précisément gardé la mémoire des avantages et de la puissance que donne la grandeur.

Quant à leurs idées de fortune, elle se conçoit mieux : toutes les folles aiment le tabac; dès qu'elles aperçoivent un étranger, elles l'entourent, en lui demandant du tabac ou un sou pour en acheter; l'argent leur procurant la satisfaction d'un besoin, il n'est pas extraordinaire qu'elles en comprennent la valeur, qu'elles désirent en avoir, et que leur imagination se frappe de préférence d'une chose dont elles sentent la privation.

J'ai causé, à la Salpêtrière, avec un très grand nombre de folles, sans pouvoir, malgré toutes mes questions, obtenir d'une seule d'entr'elles des renseignemens sur les causes qui avaient pu les réduire a cet état. Chez toutes la cause a disparu pour ne laisser voir que l'effet. J'ai vivement regretté d'être privé de détails à ce sujet; peut-être, parmi ces infortunées, en est-il beaucoup que de douces illusions brisées, que des sentimens tendres froissés brutalement, que l'abandon d'un mari, que la perte d'un enfant, ont ainsi privées de leur raison. Oh! comme, alors, au lieu de s'amuser de leur dévergondage d'idées, on se sentirait vivement ému! Comme, au lieu de rire en les fixant d'un œil curieux, on leur presserait la main en les regardant d'un œil humide! On pleurerait, on prierait sur elles, comme l'on pleure, comme l'on prie sur la tombe d'une faible femme que les chagrins ont tuée. Car elles sont mortes toutes ces folles : ces bras qui remuent, ces jambes qui marchent, ces bouches qui parlent, tout cela n'est que matière, tout cela n'est que cadavre: l'ame s'en est allée!

Je n'ai vu qu'une seule folle de religion; mais elle est on ne peut plus curieuse à observer

Vous vous rappelez sans doute ce paysan nommé Martin qui, dans les commencemens de la restauration, vint à Paris de je ne sais plus quel village, prétendant que Dieu lui était apparu pendant son sommeil, et l'a-

vait chargé d'aller faire des révélations à Louis XVIII. Comme cet homme n'était ni fou, ni dangereux, on pensa que sa monomanie pourrait un instant divertir le roi, et il fut introduit dans le cabinet de Louis XVIII, avec lequel il causa plus de trois heures. On prétendit que le roi avait été vivement frappé de ce que lui avait dit Martin; mais il est permis de n'en rien croire: Louis XVIII avait une trop haute portée d'esprit pour faire un seul instant attention aux billevesées de ce prétendu envoyé de Dieu. Croyons plutôt qu'il aura voulu s'en amuser un instant.

La folle dont je parle est absolument le second volume de Martin; elle est venue à Paris par suite d'une même vision et dans le même but. Seulement, le résultat n'a pas été, pour elle, aussi heureux que pour son prédécesseur: Martin est retourné dans son pays comblé des bienfaits du roi, et la pauvre femme a été envoyée à la Salpétrière.

Cette malheureuse se prétend *papesse*. Son physique est remarquable: elle a le corps grêle, la démarche lente et souffreteuse, la figure ronde, petite et ridée avant le temps; ses yeux sont petits, mais noirs et vifs; sa parole est douce et insinuante, telle qu'il convient à une envoyée de Dieu qui vient apporter au monde de nouvelles croyances. Elle s'est fait, le mieux qu'elle a pu, un costume conforme à son état: elle s'est disposé une robe dans le genre de celles que portent les religieuses; un grand fichu blanc encapuchonne sa figure; elle porte au cou un crucifix de cuivre, et tient à la main un chapelet qu'elle ne quitte jamais.



La *papesse* habitait Bizonne, petit village situé non loin de Lyon, à 150 lieues de Paris, lorsque, la nuit du jour où Charles X fut sacré à Reims, Dieu lui est apparu, et lui a dit: « Ma fille, tu es *papesse*; tu vas partir « pour Paris; voici un livre qui contient ma loi; tu te ren- « dras auprès de Charles X, tu lui diras que tu viens de « ma part, et, quand il aura fait ce que tu lui ordonneras « en mon nom, tu parcourras le monde, prêchant par- « tout ma parole divine. »

Alors, me dit la *papesse*, Dieu et Jésus-Christ me dictèrent ces cantiques qui doivent me servir à faire partout respecter leurs divins commandemens.

Elle me montra en effet un livre grossièrement relié en carton, formant au moins quatre cents pages, et contenant des cantiques tous écrits de sa main, et de l'écriture la plus fine et la plus serrée. Tous ces cantiques ont été composés par elle; elle est persuadée qu'en les traçant sur le papier, elle ne faisait qu'écrire sous la dictée de Dieu et de Jésus-Christ. La poésie de ces chants, toute informe qu'elle est, n'en paraîtra pas moins fort extraordinaire, si l'on veut considérer que cette femme savait à peine lire et écrire, et que ces cantiques sont au nombre de plus de deux cents. Elle m'en a donné un dont je vais citer une strophe:

Je suis papesse, impératrice,
Et reine de tout lieu;
Je rends à chacun justice
Passant par le milieu.
Jamais jour de la vie
On n'a vu en aucun lieu
Que ce soit une fille
Qui porte ainsi Dieu.

Voici ce qu'elle était chargée de dire à Charles X: D'abord, que Dieu ne voulait pas qu'on le tutoyât, que c'était lui manquer de respect; qu'il fallait remplacer le drapeau qui surmonte le château des Tuileries par les instrumens qui ont servi à la mort de notre Sauveur: la croix, les quatre clous et la lance dont on lui a percé le côté. Une fois qu'elle aurait obtenu cela du roi, elle devait aller par toute la terre prêcher l'égalité des biens dans les familles, faire entendre que celui qui mettrait la main à la plume pour donner plus à un de ses enfans qu'aux autres se verrait *fermer sur le nez* la porte du paradis.

Et quand on pense que c'est en 1825 que cette infortunée prêchait cette loi d'égalité, sous un gouvernement qui, deux ans plus tard, voulut rétablir le droit d'aînesse, bien loin de croire que cette femme fût folle, on est tenté d'admirer chez elle un esprit inconcevable de prévision.

Je demandai à la *papesse* sous quelle forme Dieu lui était apparu.

—Le *papa éternel*, me répondit cette infortunée, avait la figure d'un gros réjoui, les yeux noirs et flamboyans; à son côté gauche était attachée une épée, et il montait un gros cheval blanc, sur lequel Jésus-Christ se tenait en croupe.

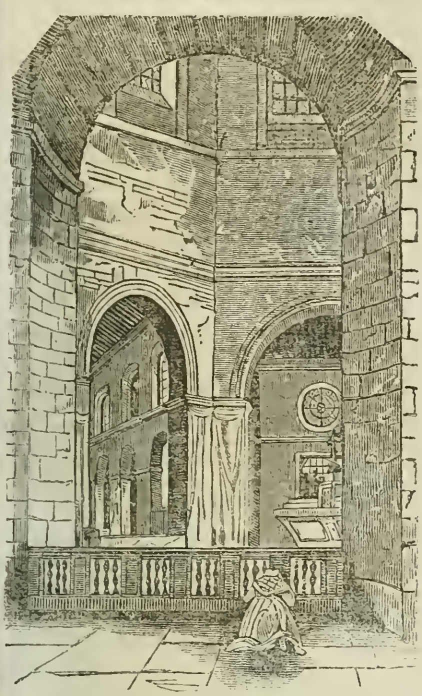
Sa mission devait avoir pour dernier résultat la destruction du diable qui, avec son garçon et ses deux filles, est cause de tous les maux qui affligent l'humanité.

Cette malheureuse méconnait la situation de ses compagnes d'infortune, toujours repliée en elle-même, occupée à réciter son chapelet ou à lire ses cantiques. Mais, malgré son air doux et résigné, l'idée de la mission qu'elle doit accomplir ne l'abandonne jamais; et, convaincue que le médecin de sa division est le seul obstacle à l'exécution de son divin projet, elle a tenté deux fois de l'assassiner. On lui a arrêté le bras au moment où elle levait un couteau sur lui pendant qu'il faisait sa visite.

Elle ne veut rien manger de ce qui se prépare à l'hôpital, sous prétexte qu'il lui est ordonné de faire exactement son carême; et, comme elle a plusieurs carêmes dans l'année, il en résulte qu'elle ne vit que de pain et d'eau. Quelquefois, elle achète au marché de la maison pour un sou de beurre, ce qui lui dure cinq jours.

Toutes les nuits, elle se relève à onze heures, et dit quatre messes qui durent jusqu'à quatre heures; puis elle se recouche et se relève une heure après, pour faire douze fois le chemin du calvaire, ce qui consiste à faire douze fois le tour de son dortoir: à chaque fois, elle dit une prière.

Elle fréquente avec assiduité la chapelle de l'hospice où souvent on la rencontre humblement agenouillée.



Chapelle de la Salpétrière.

Depuis plus de huit ans, cette pauvre folle n'a pas manqué un seul jour aux pénitences qu'elle s'est imposées, et sa santé n'en a jamais souffert. Elle est soutenue par les destins auxquels elle se croit appelée, et par la croyance où elle est qu'elle doit accoucher de deux enfans dont Dieu sera le père.

Malgré sa religion, elle n'a aucun respect pour les prêtres; elle croit au contraire que ce sont eux qui doivent s'humilier devant elle. Lorsque l'aumônier de l'hôpital vient réciter, près du lit d'une de ces malheureuses dont les maux vont finir, les prières des agonisans, elle veut l'obliger à se confesser à elle.

La *papesse* semble être, plus qu'aucune autre folle, un objet de curiosité de la part de ses compagnes. Dès que je me fus approché d'elle, je me vis entouré d'une grande quantité de folles qui écoutaient d'un air de compassion et de pitié tout ce que me disait la *papesse*. Je n'oublierai jamais l'expression de figure d'une de ces femmes qui levait à chaque instant les épaules et cherchait à retenir un éclat de rire toujours prêt à lui échapper. Enfin, elle finit par éclater, en s'écriant : *Pauvre folle, va! cerveau détraqué! tête à l'envers!* et elle s'éloigna, en joignant les mains vers le ciel.

A ce sujet je noterai une observation fort remarquable, et que l'on peut faire à chaque pas en visitant les folles de la Salpétrière : c'est que chacune de ces malheureuses sait très bien qu'elle est dans un hospice d'aliénées, que toutes celles qui l'entourent sont des aliénées : interrogez-les séparément, elles vous expliqueront dans les plus grands détails, et comme le pourrait faire le médecin qui les visite, le genre de folie de chacune de leurs compagnes; elles riront avec vous, provoqueront même votre gaîté sur les diverses aberrations de celles dont elles partagent le sort; mais il n'en est pas une seule qui ne s'abuse sur son état, qui ne se prétende fort raisonnable, et qui ne se dise retenue là par suite de quelque vengeance, par quelque motif de fortune ou de politique.

En veut-on un autre exemple? J'étais à causer avec la *reine de France et de la Comète*, lorsqu'une de ses compagnes vint se mêler à la conversation, et, avec une volubilité extrême, se plaignit à moi de ce que les physiciens, qui avaient fait mourir toute sa famille, qui, elle-même, l'avaient réduite à l'état misérable où elle se trouvait, venaient encore la poursuivre jusque dans la maison où ils l'avaient fait renfermer, et, la nuit, dans le seul but de l'empêcher de dormir, agitaient sous ses pieds, sur sa tête et tout autour d'elle des instrumens de cuivre frappés violemment les uns contre les autres.

Je fus d'abord fort surpris que la *reine de France et de la Comète* eût consenti à arrêter son dada pour laisser sa compagne faire galoper le sien; ce n'est pas l'ordinaire des folles de laisser interrompre leur narration : elles parleraient plutôt toutes à la fois. Mais ce qui m'étonna surtout, ce fut, lorsque la victime de la physique eut fini sa déposition, d'entendre l'épouse de Louis XVII me dire avec le plus grand calme : — Tout ce que vous dit madame est vrai; le bruit que font ces physiciens m'a plusieurs fois réveillée; il n'y a pas d'inconvéniens à la faire sortir; elle est peut-être la seule ici qui ne soit pas folle : vous pouvez vous en rapporter à moi. — Et comme je promettais de m'occuper activement de cette affaire : — Ah çà, poursuivit la reine de la Comète, quand vous serez partie, j'espère bien que vos physiciens ne nous tourmenteront plus. — Soyez bien tranquille, répondit sa compagne, ce n'est qu'à moi qu'ils en veulent, et ils ne resteront pas un instant de plus que moi dans la maison.

Rassurée par cette promesse, la reine de la Comète se pencha à mon oreille et me dit : — Décidément vous pouvez la faire sortir.

J'allais quitter mes deux folles lorsque j'en vis venir à nous une troisième qui me frappa par sa figure et son accoutrement.



Figurez-vous une femme d'environ soixante ans, la peau noire et ridée, les lèvres rentrées et usurpant la place des dents qui manquent, les joues creusées, comme si une balle, les ayant traversées en ligne droite, y avait laissé un large sillon, les pommettes fort saillantes, le front bombé en avant, mais déprimé sur les tempes, les yeux noirs et singulièrement renfon-

cés dans leur orbite, quelques mèches de cheveux gris tombant sur ses sourcils et ses oreilles; et cette tête à la Shakespeare, couverte d'un bonnet de gros linon auquel sont grossièrement attachés des petits morceaux d'étoffes de toutes couleurs, un coquillage, un bouchon, un battant de sonnette, le tout traversé horizontalement par une plume taillée. Je défie à un peintre, quelque burlesque et poétique que soit son imagination, de rien créer qui approche de cette nature à part: Callot se serait mis à genoux devant elle.

J'allais lui adresser la parole lorsqu'elle me prit la main, me regarda fixement quelques secondes, et, d'un ton posé, toujours égal, mais sans que le moindre arrêt me permît de jeter un mot à la traverse, me tint exactement ce singulier discours (1).

— Que voulez-vous ici? Êtes-vous Dieu? Alors vous avez la couronne. Moi je suis reine de tous lieux, venue ici pour sauver les malades. J'ai sept milliards de couronnes à huit milliards pièce... Jugez donc quelle opinion l'on aurait de la France si l'on me savait ici.... et quand je pense que je dois mes infortunes aux Dieux de Vincennes et à leur vingt-deux mille hommes armés de couteaux dont la lame rentre dans le manche... *Mais Dieu n'a rien au-dessus de lui...* Tous, ici, ils croient à la résurrection de la chair; moi, quand j'ensevelis un mort je lui dis: Adieu, au revoir... *C'est moi qui irai le retrouver, ce n'est pas lui qui viendra...* Cependant les *Anolins* sont bien revenus après avoir tant souffert... La police a les yeux sur vous; si vous répétez mes paroles on vous arrachera le nez, les yeux, les oreilles et le cou, l'on vous précipitera dans le fond du puits Saint-Lazare, et puis le quatrième jour on vous mettra sur une claie.

La reine de tous lieux s'arrêta, me jeta un coup-d'œil et me tourna les talons sans que j'aie eu le temps de lui dire un mot.

Celle qui lui succéda n'était pas moins curieuse à examiner. Son abord était plein de douceur, mais il doit m'être permis de croire que ce n'était qu'une ruse pour obtenir un auditeur favorablement disposé à prêter l'oreille aux inspirations de sa verve facile. J'écoutai donc ses vers, et poussai même la complaisance jusqu'à les transcrire. En voici plus bas un ou deux fidèles échantillons.



Folle poète et improvisateur.

Vois, lis ton avenir dans ma vieille écuelle.
Si ton esprit hardi, sortant de sa prison,
Agit seul librement, non comme manivelle,
Il deviendra pour toi un horrible poison.

(1) Tout ce que je rapporte de la conversation des folles est de la plus scrupuleuse exactitude: deux de mes amis m'accompagnaient dans chacune de mes visites; et, se tenant un peu à l'écart, l'un sténographiait toutes les paroles de ces malheureuses, tandis que le crayon d'un artiste habile, de M. Clément Boulanger, s'attachait à rendre toutes leurs physionomies avec une fidélité scrupuleuse.

De toutes mes passions je veux la liberté;
J'appartiens à moi seule, et, me riant du trépas,
Je dis avec orgueil à la société,
Viens donc, viens voir en moi tes préjugés à bas.

J'ai vu beaucoup d'autres folles non moins extraordinaires; mais je craindrais que tout ce qui m'a semblé si curieux, dit par elles, ne parût froid et décoloré raconté par moi. La figure de toutes ces femmes, vive, animée, exaltée, ajoute beaucoup à leurs paroles et offre un grand intérêt par le rapprochement que l'on est à même de faire entre leur physique et leurs discours. Mais, pour qui ne les voit pas, pour qui n'a pas devant les yeux ces physionomies bigarrées et originales, toute leur conversation perd les trois quarts de son étrangeté. Je crains même que l'on ne me reproche d'en avoir déjà trop dit.

Oh! croyez-moi, n'allez jamais visiter ces pauvres folles; c'est un bien triste coup-d'œil! La première fois peut-être vous vous surprendrez à rire. Ces idées bizarres, ce dévergondage de pensées incohérentes, cette étrangeté de langage, ces questions inattendues, ces observations foudroyantes viendront vous surprendre, vous étourdir, et vous empêcheront de vous arrêter à tout ce qu'il y a de misères et de larmes au fond d'un tel spectacle; mais, si vous y retournez, lorsque l'étonnement ne viendra plus se mettre au lieu et place de vos émotions; lorsque le bruit de toutes ces femmes qui s'agitent autour de vous ne viendra plus vous étourdir; lorsque vos yeux et vos oreilles, blasés par une première visite, s'arrêteront sur ce qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir, écouteront ce qu'elles n'avaient fait qu'entendre; alors vous sentirez comme un poids qui tout à coup vous tombera sur l'estomac, comme un tenaillement qui vous déchirera et qui vous arrachera le cœur; alors vous direz à d'autres ce que je vous dis aujourd'hui: « N'allez jamais visiter ces pauvres folles! »

Mais si la curiosité vous y entraîne, au moins arrêtez-vous là et ne poussez pas plus loin! Vous y verriez des misères qu'il vous serait impossible d'examiner jusqu'au bout; vous assisteriez à la dégradation la plus complète et la plus repoussante de notre pauvre espèce; vous vous trouveriez dans le bâtiment des idiotes.

Oh! c'est là l'horreur, l'horreur sans émotions, sans drame, l'horreur toute nue! Figurez-vous quatre cents femmes, ou plutôt quatre cents corps, ou plutôt quatre cents masses de chair, sans formes, sans figure humaine, toutes remuantes, toutes grouillantes, sans que vous puissiez voir pourquoi et comment tout cela remue, tant il y a d'insensibilité et d'atonie dans tous ces êtres: on se surprend sans cesse à chercher où peut se cacher la pile galvanique qui fait mouvoir tous ces tronçons de femmes!



Tête d'idiote.



Têto d'idiote.

Chez les folles, du moins, il y a de la vie, de l'animation, de l'exaltation même; elles font vibrer dans la tête ou dans le cœur de celui qui les voit quelque corde sensible; mais chez les idiotes il n'y a rien! Le mouvement lent et uniforme qui vous prouve qu'elles existent a même quelque chose de pénible et de hideux : vous diriez un cadavre auquel les vers impriment une impulsion quelconque.



Nièce de Pigault-Lebrun.

Parmi ces malheureuses, l'une de celles qui nous ont le plus vivement frappés est la nièce d'un écrivain dont le nom a quelque célébrité. Chaque mois, M. Pigault-Lebrun apporte le prix de la pension qui contribue à l'entretien de cette pauvre fille, dont la physionomie présente une expression toute particulière de stupide hébêtement.



Tête d'idiote.

Ce ramas de hideuses créatures fait lever le cœur : elles n'ont pas même l'instinct commun à tous les animaux, et qui les porte à se débarrasser de la vermine qui les gêne; chez elles la saleté engendre je ne sais combien d'accidens cutanés qui sont affreux à voir; et toutes sont là, pêle mêle, se communiquant nécessairement leurs dégoûtantes infirmités, bavant, hurlant, grognant, vous regardant avec des figures dont l'expression négative et repoussante vous ferait jeter des cris d'effroi si la volonté ne venait pas surmonter vos premières sensations. Pour qui les verrait de loin on dirait autant d'ames en peine; mais si l'on s'en approche l'affreuse réalité ne laisse plus aucune ressource à la poésie.

Eh bien! il est encore à la Salpétrière une nature au-dessous de celle-là! On y voit un dortoir où respirent une centaine de ces idiotes, qui en sont venues à ne pas même savoir porter à leurs lèvres la nourriture nécessaire à leur misérable existence! et cela sans infirmités physiques, sans maladies du corps. Toutes elles se laisseraient mourir de faim plutôt que de faire voyager de leur main à leur bouche le pain que l'on dépose à dessein sur leur tablier!...

On les appelle *gâteuses*. Ce mot dit tout. Après cela, il n'est pas nécessaire de retracer d'ignobles détails, pour lesquels d'ailleurs les mots manqueraient à ma plume.



Idiotes gâteuses.

Il y en a d'autres en certain nombre qu'on a renfermées dans des cabanons. Derrière leurs barreaux de fer, elles s'ébattent, furieuses, et leurs cris inarticulés répondent aux grognemens de celles qui se traînent dans la cour, devant elles les contemplant avec des rires niais et moqueurs.



On a besoin de respirer après de tels tableaux!.....

On comprendra parfaitement que, malgré toutes les améliorations introduites dans le traitement des aliénées de la Salpêtrière, il est difficile d'arriver fréquemment à la guérison complète des malheureuses femmes qui encombreot cet hôpital et qui sont cependant l'objet de soins si assidus et si éclairés. C'est avec un vif sentiment de bonheur que j'ai observé toute la sollicitude dont ces pauvres folles sont l'objet de la part de tous ceux qui sont préposés à l'adoucissement de leur sort. Depuis les médecins qui consacrent leur science à la guérison de toutes ces inguérissables, jusqu'à l'administrateur, jusqu'aux employés qui apportent dans les améliorations intérieures le résultat de leurs observations, tous s'empressent à l'accomplissement du grand œuvre auquel doivent aspirer tous les amis de l'humanité: sinon à la guérison de toutes les folles, du moins aux égards et aux procédés que méritent celles qui sont reconnues incurables.

Les surveillantes elles-mêmes, stimulées, encouragées par les efforts des hommes de la science, contribuent, pour leur part, au bien-être général. J'ai remarqué avec attendrissement le nom d'une de ces surveillantes, répété à chaque lit par les malades dont cette surveillante est chargée: c'est le nom de madame Ménager.

Pour cette maladie spéciale, que l'on nomme la folie, il est des conditions de traitement qu'il est bien difficile de réunir dans un hôpital. Tous les médecins les plus célèbres qui ont écrit sur l'aliénation mentale (1) recommandent, pour ceux qui sont attaquées de cette affection, un air pur, un horizon lointain, un terrain vaste, des sources d'eaux vives, l'aspect de la verdure, de rians paysages, rien qui ressemble à de la gêne, à de la contrainte, à de la prison; il leur faut aussi une occupation qui puisse les distraire sans fatiguer leur cerveau, et l'on n'a rien trouvé de mieux que le jardinage et la culture des fleurs. De pareils moyens, les seuls peut-être par lesquels on puisse arriver le plus efficacement à la guérison de la folie, peuvent-ils être employés dans un hospice qui renferme plus de mille aliénés?

C'est l'observation que je fis au médecin auquel a été confiée une des sections des folles de la Salpêtrière, M. le docteur Falret, à l'obligeance duquel je dois mon pèlerinage au milieu de ces infortunées.

M. Falret a fait des maladies mentales l'étude de toute sa vie, et il s'est associé à M. le docteur Voisin, comme lui homme de science et de philantropie et qui, comme lui, s'est occupé exclusivement des aberrations de l'esprit. Ces deux praticiens, si dignes l'un de l'autre, si bien faits pour se comprendre et s'estimer, ont réuni leur science, leurs fortunes, et ont fondé à Vanvres, près Paris, un établissement pour le traitement des aliénés, où l'on trouve réunis et mis en pratique tous les préceptes qui, jusqu'à ce jour, ont été tracés pour la guérison des maladies mentales, ou qui sont le résultat de leur longue expérience.

(1) MM. Pinel, Falret, Esquirol, Voisin, et, tout récemment, M. Scipion Pinel, fils de notre grand physiologiste, dans son très remarquable et très curieux ouvrage intitulé : *Physiologie de l'homme aliéné.*

C'est en sortant de la Salpêtrière que ces messieurs voulurent bien m'admettre à visiter leur établissement. Jamais transition plus brusque ne frappa les regards.

Vous entrez dans une délicieuse maison, d'une architecture simple, mais vaste et décorée avec goût; devant cette maison se déploie un parc immense qui n'a pas moins de soixante-cinq arpens, et dont le terrain, singulièrement heureux et accidenté, tantôt ombragé, tantôt découvert, s'élève et s'abaisse par les pentes les plus douces. Dans ce parc magnifique s'élèvent dix-huit pavillons, dont une épaisse verdure fait dix-huit habitations séparées, ayant chacune son jardin, ce qui permet d'isoler les malades dont l'irritation demande du calme et de la solitude. Cependant chaque espèce de malade, quel que soit son genre de folie, jouit chaque jour et à certaines heures déterminées, dans toute sa plénitude, de la propriété toute entière. Ce parc offre mille ressources : des allées droites et sablées où les malades peuvent se promener en voiture ou s'exercer à l'équitation : deux chevaux sont toujours là, tout sellés pour cet usage; des instrumens aratoires, mis sans cesse à leur disposition, leur permettent tous les travaux du jardinage qui peuvent flatter leurs caprices : ils peuvent déraciner des arbustes pour aller les replanter autre part; transporter dans leurs jardins particuliers tel autre arbuste dont la culture leur plaît; élever des monticules qui leur permettent de plonger de la vue à plus de dix lieues à l'horizon; enfin chacun d'eux peut se croire propriétaire de la maison et de ses dépendances (1).

Les travaux du jardinage auxquels les malades sont soumis varient selon le genre de leur affection, le plus ou moins de raison qui leur reste, le plus ou moins de santé que leur a laissé leur mal affreux. MM. Voisin et Falret ont donné, dans leur vaste jardin, l'hospitalité à un grand nombre de lièvres; ces animaux le sillonnent dans tous les sens, et par leurs bonds inattendus réjouissent singulièrement les malades, qui ont fréquemment le plaisir de les voir sortir presque d'entre leurs jambes, et qui se trouvent ainsi soustraits à leurs préoccupations habituelles.

JAMES ROUSSEAU.

(1) Pour ceux qui aiment les rapprochemens singuliers, je noterai une observation : c'est dans cette belle maison de Vanvres, aujourd'hui consacrée au traitement des riches aliénés, que M. Huet, évêque d'Avranches, composa son admirable ouvrage sur les faiblesses de l'esprit humain.



Vue prise de l'établissement de Vanvres pour le traitement des riches aliénés.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN. 16.



Vue du grand Canal à Venise.

VENEZIA-LA-BELLA.

Venise, cette ville étrange et mystérieuse, vient d'être décrite, dans un ouvrage nouveau, avec cette fidélité de détails, avec cet éclat de style qui font revivre les objets et les rendent pour ainsi dire présens à ceux que l'écrivain veut initier à ses propres sensations. Aucune autre description n'aurait pu suppléer aux couleurs pleines de vérité dont le morceau suivant, que nous empruntons au premier volume de *Venezia-la-Bella*, est si poétiquement empreint.

UN MEURTRE.

Que Venise est belle dans le silence d'une nuit d'été, lorsqu'elle s'enveloppe du manteau bleu de son ciel, lorsque les rayons de la lune rejaillissent sur les petites vagues de ses canaux comme sur les facettes d'une émeraude, lorsque le bruit des hommes et de leur vie mesquine s'est retiré, lorsque l'art et la nature restent seuls en présence !...

Venise, comme les beautés sur le retour, supporte plus volontiers une douce lumière que le plein soleil. La coquetterie de ses monumens se plaît mieux aux clartés de la lune et des étoiles qui jettent des ombres si bizarres à travers les découpures de ses balcons, qui se jouent d'une façon si pittoresque entre ses colonnades, entre les dentelles de ses frises et sur les dômes de ses cathédrales.

Et, si quelque bruit vient éveiller de l'écho dans les eaux d'un canal ou sous l'arche d'un pont, c'est une gondole mystérieuse qui rase les murs du palais comme une hirondelle, c'est le bruit de l'aviron qui nage et qui fait jaillir à chaque coup des lueurs phosphoriques comme s'il plongeait dans une mer de feu.

— Courage, ma gondole ! Force d'aviron, mon gondolier ! Glissons sur la surface du grand canal, si limpide à cette heure. Glissons, il est bientôt minuit. Minuit, c'est pour celui que vous conduisez une heure fatale ou propice. Force de rames ! Allons, la nuit est claire, le chemin libre.... Débarquons au Rialto. Merci, ma gondole ; merci, mon gondolier !.....

Et un jeune homme descendit de sa gondole en face des vieux portiques du Rialto, anciennes demeures de la magistrature et du haut commerce de Venise...

Un bruit de pas se fit entendre près de lui, à l'extrémité des galeries. Frédéric, redoutant quelque surprise, mit la main sur son épée, et se glissa dans l'ombre, sous l'auvent d'une boutique, pour savoir s'il avait affaire à des amis ou à des ennemis.

Il reconnut la voix de Timotéo, qui l'appela doucement par son nom. Le lieutenant tenait son sabre, dont il cachait la poignée sous le revers de son habit. Il était accompagné de quatre soldats de la garde esclavonne sans uniforme, l'épée sous le bras, le visage masqué et en tenue d'aventure nocturne. Aussitôt qu'il eut aperçu son jeune ami :

— Je vous trouve à propos, monsieur Frédéric, car l'opéra vient de finir et les gondoles commencent à circuler dans les canaux voisins. J'ai vu sortir notre homme avec la belle signora. Leur gondole doit nécessairement passer ici. Ils n'ont pour toute garde que leurs deux gondoliers, et nous sommes six gaillards déterminés et bien armés....

— Je vous en prie, mes amis, interrompit Frédéric, gardons-nous de quelque malheur ; que le zèle ne vous emporte pas. Respectez surtout la vie du provéditeur Rafaële. Je donnerais de mon sang pour épargner le sien ; car il ne faut pas qu'on dise : — Ils ont tué lâchement le mari pour s'emparer de la femme.— Ce n'est pas pour commettre un meurtre, mais pour empêcher un meurtre que nous nous sommes associés....

— Je crois entendre le bruit d'un aviron sur le canal, dit tout bas Frédéric ; attention.

— Diable ! continua Timotéo, qui se pencha sur le parapet jusqu'à mi-corps. N'aperçois-je point à cette gondole la flamme rouge de la police ! Oui, c'est bien le pavillon des inquisiteurs. Retirons-nous un instant sous les vieux portiques de Rialto, laissons le champ libre à la police. Elle va passer sans se douter de rien, et nous ferons ensuite notre coup. Silence ! et surtout, mes quatre gaillards, songez à vous promener doucement et librement comme des gentilshommes. On croira que nous sortons de quelque casino et que nous venons respirer le frais sur le grand canal.

La gondole à flamme rouge s'avança lentement, conduite par un seul rameur, la porte et les glaces fermées. En voyant avancer ainsi, au milieu de l'ombre et du silence, cette gondole noire et muette comme un cercueil, fermée, peut-être vide, conduite par un seul homme, mais escortée de son terrible pavillon rouge et de la terreur des souvenirs, les esclavons tremblèrent, mais une oraison mentale et un vœu à saint Antoine de Padoue leur rendirent bientôt le courage et les forces. Les prétendus *cavalieri* descendirent aussitôt vers le traghetto, où une gondole amarrée à un pieu les attendait.

— Voici notre corsaire, dit Timotéo en la montrant à Frédéric. Au lieu de gouvernail, de misaine et de beaupré, voici un aviron de bon bois ; qui, poussé par mon bras, nous met tout d'un coup bord contre bord, avec le bâtiment ennemi : et puis la prise ; et puis, du vin d'Espagne et de Chypre ; et puis de beaux sequins tout neufs, sortant de la Zecca, à l'effigie du doge Luigi Manin.

— Oh ! oh ! dit l'un des esclavons, je crois, mon lieutenant, que, si vous avez le premier flairé le canot de la police, moi j'ai signalé la prise avant vous. Eh vite ! sonnez le branle-bas. Voici l'ennemi.

— Croisons, croisons, devant le provéditeur, reprit tout bas Timotéo. Vous autres, entrez sous la couverture de la gondole ; cachez-vous bien surtout : moi, je serai le gondolier.

On entendit en effet le bruit d'un aviron sur le grand canal, et une gondole, à deux rameurs en livrée d'étiquette, s'avança rapidement. Les avirons des deux gondoliers tombaient en cadence et d'un bruit uniforme sans faire jaillir une goutte d'eau. Leurs surfaces, plates et humides, s'éclipsaient et brillaient tour à tour, soit qu'elles plongeassent dans le canal, soit qu'elles en sortissent comme deux ailes de feu pour s'y replonger encore. Timotéo appuya sa rame sur les marches du traghetto, et il se trouva bientôt en travers de la ligne que parcourait la gondole du provéditeur.

— Avanti ! cria le premier gondolier.

Timotéo ne répondit pas.

— Maledetto ! reprit le second rameur, becco cornuto ! es-tu donc endormi sur ton aviron ?

Et d'un double coup de rame, appuyé contre le courant qu'avait formé la rapidité de la petite embarcation, les deux rameurs du provéditeur arrêtèrent la gondole au beau milieu de sa course, comme on arrêterait avec le mors et la bride un cheval bien dressé.

— L'ami, ne te fâche pas, dit le lieutenant en contrefaisant un homme ivre. Je me suis oublié avec des camarades dans une osteria de la riva de' Schiavoni, et je voudrais savoir l'heure.

— Au diable le ruffiano ! répliqua le rameur en livrée. Crois-tu donc que j'aie le soleil dans ma poche ?

— Non, mais tu dois avoir une montre ; ou, si ce n'est toi, du moins ton maître. Demande l'heure à ton maître... Ouvre la portière, gredin, et demande l'heure à ton maître...

— En arrière, en arrière, ou nous te cassons un aviron sur le crâne.

— Vous menacez, je crois, canailles ? je vous ferai bien changer de ton.

Tirant aussitôt son épée du fourreau, il sauta dans la barque du provéditeur en appelant ses camarades, qui l'y suivirent en armes ; mais ils tentèrent vainement d'ouvrir les fenêtres et la porte de la gondole ennemie.

— Provéditeur Rafaële ! cria Frédéric, c'en est fait de ta vie si tu tardes d'un instant. Je viens soustraire une femme infortunée au sort que tu lui réserves. Rends-lui la

liberté, ou je la lui rendrai, moi; mais c'est avec ton sang que je signerai sa délivrance. Livre-la-moi, te dis-je, et je m'éloigne. Oh! ne me force pas à l'arracher de tes bras avec des taches de sang!

— C'est trop attendre! cria Timotéo. Seigneur provéditeur, ouvrez, ou je vous noie dans le canal avec votre gondole. Allons! dehors : il faut obéir à la force.

La porte de la gondole s'ouvrit enfin avec violence; deux hommes en sortirent. Frédéric vit avec désespoir que Venezia n'était pas avec eux. Son plan était déjoué. Peut-être était-elle morte; peut-être allait-il la joindre bientôt.

— Au nom du conseil des Dix et de l'inquisition d'état, dit l'un de ces deux personnages, messieurs, je vous arrête.

— Rendez-vous, cria le provéditeur; toute résistance est inutile. Voyez ces barques qui viennent à notre secours. Ce sont les sbires du conseil. Rendez-vous, et songez qu'une goutte de sang vénitien répandue ne serait pas assez payée de tout le vôtre.

Les quatre Esclavons tremblèrent et firent mine de gagner le large avec la gondole qui les avait amenés : Timotéo, sautant de leur côté, attacha les deux barques bord contre bord avec son mouchoir; et mettant son épée sur la poitrine de l'exempt de police :

— Je vois bien, messieurs, dit-il d'un ton calme et décidé, je vois bien deux gondoles armées qui viennent à votre secours : mais, en admettant qu'elles soient en force pour nous réduire, je dois vous prévenir que, si elles ne s'arrêtent pas à l'instant, c'en est fait de vous.

— Oseriez-vous bien, murmura le sbire étonné, faire violence à la justice de Saint Marc?

— J'oserai tout, dit le lieutenant.

Cependant les barques approchaient. Lorsqu'elles furent à portée de pistolet, Timotéo renouvela sa demande et répéta sa menace. La voix de l'exempt de police se fit entendre, empreinte de quelque peu de frayeur et d'agitation, et les barques s'arrêtèrent.

— A vous autres, mes camarades! cria Timotéo à ses quatre Esclavons! Les mains aux avirons, et filons des nœuds.

— Misérable! dit le provéditeur à l'exempt de police, oses-tu bien trahir ainsi ton devoir?

L'exempt balbutia, et il indiquait du regard l'épée de Timotéo, dont la pointe effleurait sa cravate, tandis que Frédéric lui pressait fortement le bras droit de sa main gauche.

— Monsieur, dit le provéditeur à Frédéric, je vous reconnais malgré ce masque. Vous êtes ce jeune Français que j'ai rencontré partout comme mon mauvais génie, quoique je l'aie partout évité! Vous avez déshonoré mes cheveux blancs par une lâcheté; il ne vous manque plus que de m'assassiner. Oui, le sang d'un vieillard vous fera une tache que vous ne laverez pas facilement. Tous les crimes se tiennent, jeune homme; vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin. Mettez-vous donc en garde, et prenez mon sang, ou j'aurai le vôtre.

Et le vieillard brandissait son épée nue, et continuait à provoquer son rival par des injures et des menaces.

— Je vous le répète, reprit Frédéric, le combat ne serait pas égal. Le temps et le lieu ne sont d'ailleurs point convenables.

— Tu refuses? s'écria le providiteur avec un sourire de triomphe et d'ironie; tu refuses, jeune homme, de mesurer ton épée avec celle d'un vieillard dont tu as flétri l'existence. Tu joins la lâcheté au crime. Tiens, reçois le châtiment des lâches!

Et l'épée du provéditeur alla frapper en sifflant Frédéric Ermer au visage.

— Il m'insulte! cria le jeune homme hors de lui.

Et à l'instant les deux épées se croisèrent, et le combat commença sur un terrain inégal et mouvant formé par le plancher de la gondole, tandis que les rameurs faisaient force d'avirons pour échapper à la poursuite des barques de la police. Après quelques coups portés et parés, le provéditeur tomba sur le visage en poussant un cri qui fut le dernier. Frédéric le regarda long-temps, comme regarderait un homme ivre ou un insensé. Il regardait ce cadavre sans comprendre pourquoi il se trouvait auprès d'un cadavre, et pourquoi il y avait du sang au fond de cette gondole, du sang qui coulait à flots comme s'il pénétrait du dehors à la suite de quelque avarie.

Les Esclavons échouèrent enfin la gondole au traghetto de Santa-Croce. Ils remirent les avirons aux gondoliers, qu'ils forcèrent de gagner le large, et, après avoir pris congé de l'exempt de police qu'ils laissèrent en tête-à-tête avec un corps mort, ils entraînèrent Frédéric à travers mille petites rues détournées pour dépister les indiscrets qui auraient tenté de suivre leur trace.....

Alphonse Royer.

ORIGINE DE L'ARCHITECTURE

Les premières habitations des hommes ont été les rochers qui les abritaient contre les intempéries des saisons, et les cavernes naturelles où ils trouvaient un asile contre les animaux, auxquels ils étaient quelquefois obligés de disputer ce logement. Les besoins et les commodités de la vie leur firent essayer quelques améliorations dans les chambres grossières que leur offrait la nature : ils agrandirent les unes, divisèrent les autres, firent ainsi des espèces d'appartemens, dans lesquels le mobilier consistait en un lit de feuillage ou d'herbes sèches, avec quelques troncs d'arbres renversés pour siéges et pour tables. L'instinct de l'homme, qui le porte à perfectionner et qui, d'un besoin satisfait, le conduit au désir d'un bien-être nouveau, fit naître le luxe, souvent ennemi du nécessaire, et ensuite l'art, qui ne peut se faire qu'avec les produits de la nature, mais qui les embellit par la disposition.

A mesure que les familles s'accrurent, que les populations augmentèrent, les logemens devinrent plus rares et plus difficiles à trouver. On creusa dans les montagnes; mais on habitait aussi des plaines sur lesquelles ne se trouvait nulle élévation, et on fit des cavernes factices en enduisant de terre des poteaux et des branches d'arbres grossièrement réunis par le faîte, en forme de pyramides. Ces huttes, que fabriquent encore les sauvages et que l'on construit plus ou moins élégamment dans nos camps sous le nom de barraques, furent les premiers essais de l'architecture, qui, plus tard, produisit des basiliques, des palais et des temples, dont l'admirable structure prouve jusqu'où peut s'élever le génie de l'homme. Il y a loin d'une loge de boue au dôme de Saint-Pierre de Rome. C'était pourtant, dans son genre, un Michel-Ange, que celui qui assembla le premier des morceaux de bois et des pierres, et qui les lia par un *torchis*, composé de paille et de terre détrempée, pour élever les murs d'une cabane. Lorsqu'il l'eut recouverte de branches et de joncs, et que, pour la préserver de l'infiltration des eaux pluviales, il eut inventé de donner à son toît une double pente, il fit faire un pas immense à l'architecture.

Le lapin qui se creuse un terrier, l'hirondelle qui se maçonne un nid, le castor qui se bâtit des maisons, qui fabrique des digues et qui jette des ponts, furent-ils les maîtres des hommes placés sur la terre sans instinct créateur particulier, mais avec la facilité de l'imitation? ou bien la nécessité révéla-t-elle seule à notre espèce l'emploi qu'elle pourrait faire de ses facultés intellectuelles pour diriger ses forces physiques?

La nécessité ne conduit l'homme qu'à exécuter, grâce à l'industrie, ce qui lui est indispensable. L'homme, dans l'état de nature, est paresseux; il aime mieux se contenter de peu, que de se donner de la peine pour avoir beaucoup; son énergie vient de ses passions, qui, excitées par notre vie civilisée, ont fait naître l'ambition, l'orgueil et les distinctions sociales qui les alimentent sans les satisfaire.

Une cabane suffisait pour abriter une famille; mais, quand cette famille est devenue importante, on a agrandi la cabane, moins pour s'y trouver plus à l'aise que pour prouver sa supériorité et sa puissance.

Les maisons agglomérées ayant formé des villages, des bourgs et ensuite des villes, les édifices ont dû être modifiés suivant leurs destinations diverses. Les habitations des riches et des puissans ont dû se distinguer de celles du vulgaire, les palais et les temples ont dû avoir des formes particulières et appropriées à leur usage.

Cependant c'est dans les plus simples objets qui ont servi à l'architecture primitive que l'on retrouve les élémens de tout ce qui constitue l'architecture la plus élégante et la plus compliquée, et même les ornemens les plus gracieux des ordres dorique, ionique et corinthien.



Ne reconnaît-on pas dans la façade de cette cabane, l'ébauche d'un *porche*, dont l'*entablement*, couronné par un *fronton* triangulaire et soutenu par des colonnes, ne fera que varier de proportions dans tous les ordres d'architecture. Ce sont les corps des arbres qui représentent le *fût de la colonne*, avec sa *diminution* graduelle de bas en haut et souvent avec un *renflement* vers le tiers de la hauteur. Ces arbres, posés sur des cubes de pierre, pour les préserver de l'humidité, entourés d'un lien qui cache le joint entre l'arbre et la pierre, nous offrent le *tore*, la *plinthe* et la *base*; la pierre plate du haut, et un autre lien, nous offrent l'*abaque*, le *gorgerin* et l'*astragale*.

De même, dans l'entablement, la traverse inférieure sera l'*architrave;* les extrémités des soliveaux, la *frise*; et la traverse supérieure, la *corniche*.

Le toit est formé de longues branches, couchées en travers et recouvertes de jonc ou de chaume; cette manière de couvrir les maisons a duré long-temps.

Les huttes des Gaulois, nos ancêtres, étaient couvertes ainsi. Ce ne fut que vers l'an 470 de la fondation de Rome que les Romains cessèrent de couvrir leurs maisons en chaume ou en bardeau.

Les premières cabanes des Gaulois étaient des huttes de forme conique; au temps de César, elles étaient construites en briques crues.

Ce furent les peuples de l'Attique qui appliquèrent à des monumens durables des combinaisons puisées dans le système de leurs habitations primitives, qui devinrent la base d'une architecture qui couvre aujourd'hui la surface du globe.

Dumersan.

DE LA VIE DE CHATEAU.

En France, la vie de château est une véritable chimère, car elle y est impossible. Des esprits gais comme des squelettes ont, depuis vingt ans environ, périodiquement plaisanté sur les propriétaires. Depuis qu'un écrivain, zéphyr en bottes fortes, a représenté Paris transporté au fond d'une province, il est résulté de cette conception aussi neuve que ravissante, un comique lourd comme un temps d'orage. Les satellites de cet astre de la littérature impériale ont exploité l'ennui des parties de pêche et de chasse, l'innocente joie de l'homme qui vous montre ses chemins vicinaux, ses espaliers, ses mérinos, ses chambres, et qui vous entretient de ses améliorations. Bref, ils ont tant tourné autour de cette admirable figure du propriétaire, qu'ils en ont avili le type. Il faudrait tout le génie de Goldsmith pour en faire ressortir les traits originaux.

Les littérateurs ont tellement fatigué le dandy de l'arrondissement, que tous les ressorts de ce charmant polichinelle sont brisés. Il est par terre avec ses demi-connaissances, son air rogue, ses modes mal portées, son faux dédain du patriotisme départemental et ses vers en portefeuille.

M. le maire, les paysans sournois, le sous-préfet, les voisins, le faubourg Saint-Germain du canton et les libéraux campagnards, tous ces pantins sont morts, littérairement parlant.

Mais, en conscience, où est la vie de château?... qu'est-ce que tout cela?... des puérilités. Aujourd'hui nous n'avons plus que des maisons de campagne en France, et il n'y a plus de châteaux

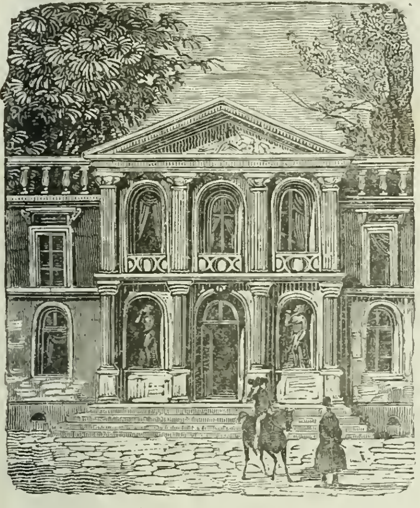
Pour obtenir la vie de château, il faut une aristocratie puissante, forte et riche. Quand on pense que la Chambre des Pairs ne compte pas six fortunes de douze cent mille livres de rente et qu'on nous demande un traité sur la vie de château, il y a de quoi sourire de pitié...

Mais il y a de quoi se réjouir aussi; car nous ne sommes pas assez aveuglés par le fanatisme de la mode, pour ne pas applaudir à cette large dispersion du bonheur attaché à la propriété.

Voici les deux termes de la proposition :

En Angleterre, les caves d'un château contiennent pour cent mille écus de vins. Le mobilier du château vaut un ou deux millions. Vous n'auriez pas le parc, la terre et le château pour dix millions; et, l'eussiez-vous, votre argent ne vous rapporterait pas un demi-franc de rente pour cent francs. Les écuries du château peuvent nourrir deux cents chevaux. Il y a telle serre, tel jardin qui coûte au lord mille guinées de gages donnés seulement aux hommes qui ont soin de ses fleurs, de ses raisins, de ses melons. Cent domestiques sont là pour servir. C'est parce que le sol est rare en Angleterre que l'aristocratie y désire le sol. Le duc de Buccleugh fait huit lieues sans sortir de ses possessions. Chaque pair du royaume met à honneur de tenir une cour. Sa chasse est une chasse royale. A Londres, un grand seigneur anglais étouffe, mais il a jeté, sur son château et dans son parc, les richesses de Tippo-Saëb vaincu, tout l'or de Bombay, le sang d'un peuple, le bonheur de deux mille mendians dont il achète le silence au prix d'une lourde taxe. Sa galerie est gorgée de tableaux. Il a transporté sous le ciel brumeux de son île une façade vénitienne. Une métope grecque a traversé les

mers pour orner sa vacherie. Si l'or, si le cuivre de Cornouailles, vendus à l'univers, pouvaient lui donner le ciel de l'Italie, ou même le ciel de la Provence, demain il se coucherait sous un pavillon bleu. Les trois quarts de la population irlandaise croupissent dans des tanières infectes: ses chevaux ont des travées d'acajou. Si, pour divertir ses hôtes, il faut la Catalani, Perlet, Grisi; Grisi, Perlet, Catalani viendront. S'il est au bord de la mer, il a son yacht. Sa pêcherie, c'est l'Océan. Cette orange arrive de son royaume de Portugal; ce citron, de sa propriété de la Jamaïque. Ce sucre est fabriqué chez lui. Il est homme à prendre un bassin de son parc pour un bol, afin de n'être pas vulgaire en vous donnant du punch.



Un Château anglais.

Pour avoir cette vie de château en France, il faudrait laisser dévorer le sol par l'aristocratie, par les pairs et les princes, alors nous aurions tout cela, sous un beau ciel, avec un esprit plus généreux, plus de grâces, une architecture merveilleuse, des statues faites par nos artistes, des fresques peintes par nos Raphaëls, auxquels il ne manque que des papes gorgés d'or. Nous aurions, de plus, des vins exquis, une licence de mœurs tempérée par les jésuites et déguisée par des saillies. Nous pourrions payer un grandiose digne des *Mille-et-Une-Nuits* en sacrifiant trente millions d'hommes à cinq cents familles.

Laissons la vie de château à cette triste et sombre aristocratie anglaise qui joue de son reste. Un roi suffit à la France; ce serait trop, pour nous et pour le trône, qu'il y eût trois souverains par département. Autrefois, lorsque des archevêques avaient cinq cent mille livres de rente, que Louvois disait en être à son quatorzième million en bâtissant Meudon, que Maurice habitait Chambord, que Choiseul construisait Chanteloup, que M. Dupin vivait à Cenonceaux, la vie de château existait en France dans toute sa pureté. M. de Chalais tuait impunément des paysans; et Louis XV, effrayé de ce développement de la vie de château, disait, en signant pour la cinquième fois des lettres de grâce, j'en accorderai à son meurtrier. Il faut nous souvenir que ces saturnales de l'oligarchie amènent des révolutions, que l'extrême luxe produit l'extrême misère.

En ce moment, cinquante mille familles ont une campagne, un petit parc, un tableau lithocromique, un port d'armes, un ou deux chiens. Si nous continuons, dans dix ans, cent mille familles seront heureuses de ce petit bonheur qui commence au goujon pris après quatre heures d'incertitude et finit au partage de la souveraineté communale. Si nous perdons alors la gloriole que donnent à un peuple des monumens, des fresques et une aristocratie imposante, nous favoriserons les tableaux de genre, et nous penserons avec orgueil que tous les jours *la cité dolente* décroît en France; et ce sera une belle journée que celle où pas un homme ne tendra la main. C'était le vœu de Henri IV dans un temps de féodalité.

Si la vie campagnarde devient trop vulgaire et si les propriétaires vous tendent des piéges, les chambres porteront des peines contre ceux qui, méchamment et à dessein, auront attiré chez eux un élégant, un citoyen fashionable pour:

1° Le loger dans les combles, sous prétexte qu'il est encore garçon;

2° Ne lui donner qu'une vieille commode sans serrure;

3° Le forcer à se faire la barbe dans un miroir fêlé; à coucher sur un lit peu solide ou mal organisé;

4° Lui parler trois fois de la commune ou du pays;

5° Lui faire boire le vin du crû, quand le crû n'es pas célèbre;

6° Aller le réveiller de grand matin;

7° Le conduire en char-à-bancs, pour voir un site, etc.

8° Lui faire manger trop souvent des pigeons;

9° L'empêcher de prendre du fruit, en plaçant des ruches près des espaliers.

Enfin la loi pourrait prévoir toutes les mystifications dont un propriétaire abuse sous couleur d'amitié.

De Balzac.

Longévité remarquable. — Une gazette de Saint-Pétersbourg parle d'un homme mort à l'âge de 168 ans, près de Polosk, sur les frontières de la Livonie. Il avait vu sept souverains sur le trône de Russie, et se rappelait très-bien la mort de Gustave-Adolphe; il avait servi comme soldat dans la guerre de trente ans. A l'âge de 93 ans, il épousa sa troisième femme, avec laquelle il a vécu 50 ans, et dont il a eu plusieurs enfans.

Le Jaculator, poisson de Java. — Un voyageur a vu plusieurs poissons de cette espèce singulière dans le palais d'un chef javanais; ils étaient placés dans une sorte de petit réservoir circulaire, au milieu duquel s'élevait une baguette d'environ deux pieds de haut; l'extrémité supérieure était surmontée de petits morceaux de bois pointus, sur lesquels on avait fixé quelques insectes. Dès que l'eau ne fut plus agitée, les poissons s'approchèrent du bâton, puis chacun d'eux, venant à la surface, déchargea sur l'insecte qu'il avait aperçu une goutte d'eau si bien lancée, que celui-ci tomba dans le réservoir et fut aussitôt dévoré.

Ce poisson, dont on n'avait même pas encore soupçonné l'existence, fréquente les bords de la mer et des fleuves où il cherche sa nourriture; il est assez bon artilleur pour ne jamais manquer sa proie du premier coup, et, dès qu'il voit un insecte sur les plantes qui croissent toujours dans les bas-fonds, il s'approche à la distance de quatre, cinq et même six pieds, et, avec une dextérité surprenante, il lui lance la goutte d'eau mortelle.

L'ÉGLISE DU VERRE D'EAU.

Par une brûlante soirée d'Espagne de l'année 1815, le vieux curé de San-Pietro, village à quelques lieues de Séville, rentra, bien fatigué, dans sa pauvre maison, où l'attendait la senora Margarita, digne et septuagénaire gouvernante. Quelque misère que l'on soit habitué à voir chez les Espagnols, on ne pouvait s'empêcher de remar-

quer le dénuement qui régnait au logis du bon prêtre. D'autant plus que je ne sais quelle prétention au bien-être y faisait ressortir encore davantage la nudité des murs et la pénurie de meubles. Dona Margarita achevait de préparer, pour le souper de son maître, une assez petite assiette d'olla-podrida, où ne se trouvaient, à vrai dire, malgré la sauce et le nom pompeux du ragoût, que les restes du dîner, assaisonués et déguisés avec le plus de talent possible. Le curé huma de toutes ses narines le mets alléchant, et dit :

— Dieu soit loué, Margarita; voici un olla-podrida qui fait venir l'eau à la bouche. Par san Piétro! mon camarade, tu dois réciter plus d'un chapelet en action de grâces de trouver un pareil souper chez ton hôte.

A ce mot d'hôte, Margarita leva les yeux, et vit un étranger qu'amenait le curé. Le visage de la gouvernante se décomposa subitement et prit une étrange expression de colère et de désappointement. Le regard qu'elle jeta sur l'inconnu brilla comme un éclair et se reporta sur le curé, qui baissa les yeux et dit à voix basse, avec la timidité d'un enfant qui redoute les semonces de son père :

— Bah! quand il y a pour deux il y a toujours pour trois. Et tu n'aurais pas voulu que je laissasse mourir de faim un chrétien qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Sainte Vierge ! quel chrétien? — C'est plutôt un brigand!

Et elle sortit en murmurant des paroles bourrues.

L'hôte du curé, durant cette scène peu bienveillante, demeura debout et immobile près du seuil de la porte. C'était un homme de haute taille, à demi vêtu de haillons, couvert de vase et dont les cheveux noirs, les yeux étincelans et la haute carabine ne devaient inspirer, en effet, qu'un intérêt médiocre et des suppositions peu rassurantes.

— Faut-il m'en aller, dit-il?

Le curé répondit par un geste emphatique :

— Jamais celui que j'abrite sous mon toit n'en sortira chassé; jamais il n'y sera le mal venu. Mettez là votre carabine. Disons le *benedicite*, et à table.

— Je ne quitte jamais ma carabine. Comme dit le proverbe castillan : *Deux amis c'est un;* ma carabine est ma meilleure amie; je vais la garder entre mes jambes. Car si vous voulez me laisser dans votre maison et ne m'en faire sortir que poliment et lorsque je le voudrai, il en est d'autres qui peuvent songer à m'en faire sortir malgré mon gré et peut-être les pieds devant. Or sus, à votre santé et mangeons.

Le curé de San-Piétro était certes un homme de bon appétit : mais il demeura en extase devant la voracité de l'étranger, qui, non content de humer plutôt que d'avaler l'olla-podrida presque entière, vida l'outre et ne laissa rien d'un énorme pain qui devait bien peser dix livres. Tandis qu'il mangeait voracement, il jetait autour de lui des regards inquiets ; on le voyait tressaillir au bruit le plus insignifiant, et le vent ayant tout à coup fermé violemment une porte, cet homme sauta sur sa carabine et l'arma, comme prêt à vendre chèrement sa vie. Remis bientôt de cette alerte, il reprit sa place à table et recommença son repas.

— A présent, dit-il encore la bouche pleine, il faut mettre le comble à votre bonne réception. Je suis blessé à la cuisse, et voilà huit jours que ma plaie n'a été pansée. Donnez-moi quelques vieux chiffons, ensuite je vous débarrasserai de moi.

— Je ne cherche point à me débarrasser de vous, répliqua le curé, que son hôte, malgré le qui-vive où il se tenait, avait trouvé moyen d'amuser par ses propos joyeux. Je suis un peu chirurgien, et vous n'aurez pour vous panser. ni la maladresse d'un barbier de village, ni des linges insuffisans et malpropres. Vous allez voir.

Disant cela, il tira d'une armoire un trousseau où rien ne manquait; il s'apprêta, les manches relevées, à remplir les fonctions de chirurgien. La plaie de l'étranger était profonde; une balle avait traversé la cuisse du malheureux, et, pour qu'il continuât à marcher, il lui fallait une force et un courage plus qu'humains.

— Vous ne pourrez jamais vous remettre en route aujourd'hui, dit le curé en sondant la blessure avec une satisfaction d'artiste-amateur. Il faut passer ici la nuit : une nuit de repos réparera vos forces, diminuera l'inflammation, permettra aux chairs de se désenfler...

— Il faut que je parte aujourd'hui, sur l'heure, interrompit brusquement l'étranger. Il y en a qui m'attendent, ajouta-t-il avec un soupir douloureux ; et il y en a qui me cherchent, fit-il avec un sourire farouche. Voyons? avez-vous achevé votre pansement? Bon! me voici à l'aise et léger comme si je n'avais pas de blessure. Donnez-moi un pain; payez-vous de votre hospitalité avec cette pièce d'or, et adieu.

Le curé repoussa la pièce avec mécontentement.

— Je ne suis pas un hôtellier et je ne vends pas mon hospitalité.

— Comme vous voudrez, et pardon. Adieu, mon hôte.

Disant cela, l'inconnu prit le pain que, sur l'ordre de son maître, et en rechignant, avait apporté Margarita; et l'on vit bientôt sa haute taille disparaître à travers le feuillage du bois qui entourait la maison, ou plutôt la cabane du curé.

Une heure après, une vive mousqueterie se fit entendre, et l'étranger reparut sanglant, blessé à la poitrine, et pâle comme un mourant.

— Tenez, dit-il en présentant au curé quelques pièces d'or; mes enfans... dans le ravin.... proche de la petite rivière...

Il tomba; des gendarmes espagnols entrèrent la carabine au poing, et n'éprouvèrent aucune résistance de la part du blessé, qu'ils garrottèrent étroitement. Après quoi ils permirent au curé de poser un appareil sur la large plaie du malheureux. Mais, en dépit de toutes les observations qu'il allégua sur le danger d'emmener un homme si gravement blessé, ils ne placèrent pas moins leur prisonnier sur une charrette.

— Bah! bah! dirent-ils, qu'il meure de cela ou de la corde, son affaire n'en est pas moins assurée. C'est le fameux brigand José!

José remercia le curé par un léger signe de tête. Ensuite il demanda un verre d'eau, et comme le curé se penchait vers lui pour approcher le verre de ses lèvres :

— Vous savez? lui dit-il d'une voix mourante.

Le curé répondit par un signe d'intelligence.

Quand le convoi se fut éloigné, le vieux curé, malgré les observations de Margarita, qui lui représentait longuement les dangers et l'inutilité de sortir ainsi la nuit, traversa une partie du bois, se dirigea vers le ravin, et y trouva, près du cadavre d'une femme tuée sans doute par quelque balle perdue des gendarmes, un enfant à la mamelle, et un petit garçon de quatre ans, qui tirait le bras de sa mère pour l'éveiller, car il la croyait endormie....

Vous pouvez juger de la suprise de Margarita, lorsqu'elle vit le curé revenir avec deux enfans.

— Saints et saintes du paradis! que voulez-vous faire de cela, monsieur?... La nuit? Nous avons à peine de quoi vivre, et vous ramenez deux enfans! Il faudra donc que j'aille mendier de porte en porte, pour vous et pour eux. Et qu'est-ce que ces enfans! un fils de vagabond, de bohémien, de brigand, de pis peut-être? Je suis sûre qu'ils ne sont pas seulement baptisés.

En ce moment l'enfant au maillot se mit à crier.

— Et comment allez-vous faire, monsieur le curé, pour nourrir cet enfant? car nous n'avons pas le moyen de

payer une nourrice. Il faudra employer le biberon, et vous ne savez pas les mauvaises nuits que cela va me donner; car vous, vous n'en dormirez pas moins à votre aise. Sainte Vierge! il ne paraît pas plus de six mois! Heureusement que j'ai un peu de lait ici : il n'y aura qu'à le faire chauffer.

Et oubliant son mécontentement, elle prenait l'enfant de dessus les bras du curé, elle le berçait, elle lui donnait des baisers; et, s'agenouillant près du feu, tandis qu'elle carressait l'enfant d'une main, de l'autre elle attisait les charbons, et faisait chauffer un vase plein de laitage.

Une fois le plus petit garçon rassasié, couché et endormi, l'autre eut son tour. Tandis que Margarita le faisait souper, le déshabillait et lui préparait une espèce de lit provisoire, à l'aide d'un manteau du curé, le brave homme racontait à sa gouvernante où et comment il avait trouvé les enfans, et de quelle façon on les lui avait légués.

— Cela est bel et bon, fit Margarita; mais le tout est de savoir comment nous les nourrirons eux et nous?

Le curé ouvrit l'Évangile, et lut à haute voix :

« Quiconque aura donné seulement à boire un verre » d'eau froide, à l'un des plus petits, comme étant de » mes disciples, je vous le dis et je vous en assure, il ne » perdra pas sa récompense. »

— Amen, répondit la senora Margarita.

Le lendemain le curé fit enterrer le corps de la femme trouvé près du ravin, et récita pour elle les prières des morts.

Douze années après, le curé de San-Piétro, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, se chauffait au soleil devant la porte de son logis. On était en hiver, et c'était pour la première fois, depuis deux jours, qu'un rayon de soleil se montrait à travers les nuages. Près du curé, un jeune garçon de onze à douze ans lisait à haute voix le bréviaire du curé, et portait de temps à autre un œil d'envie sur un jeune homme de seize ans, robuste, grand, nerveux, et qui travaillait activement à la culture d'un petit jardin, dépendant de la pauvre maison du curé. Margarita, devenue aveugle, écouta.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et le petit garçon jeta un cri de joie.

— Oh! le beau carrosse, le beau carrosse!

En effet, une voiture magnifique venait de Séville. elle s'arrêta devant la maison du curé. Un domestique, richement vêtu, s'approcha du vieillard, et lui demanda un verre d'eau pour son maître.

— Carlos, dit le curé, au plus jeune des petits garçons, donne un verre d'eau à ce seigneur, et joins-y un verre de vin, s'il veut bien l'accepter. Va donc vite.

— Le seigneur fit ouvrir la portière de sa voiture, et descendit : c'était un homme d'une cinquantaine d'années.

— Ces enfans sont-ils vos neveux? demanda-t-il au curé.

— C'est bien mieux : ce sont mes enfans.... mes enfans d'adoption, bien entendu.

— Comment cela?

— Je vais vous le conter, car je n'ai rien à refuser à un grand seigneur comme vous; et puis, pauvre et vieux, inexpérimenté du monde, j'ai besoin d'un bon conseil, pour savoir de quelle manière assurer le sort de ces deux jeunes garçons.

Et il conta l'histoire des enfans; histoire que l'on a lue plus haut.

— Que me conseillez-vous d'en faire? demanda-t-il, après avoir terminé ce récit.

— Des enseignes aux gardes-du-roi; et pour qu'ils tiennent leur état de maison convenablement, il faudra leur assigner une pension de quatre mille ducats.

— Je vous demande un conseil, et non des plaisanteries, señor.

— Et puis, il faudra faire rebâtir votre église, et à côté de l'église nous mettrons une jolie cure. Une belle grille de fer viendra fermer tout cela. Tenez, j'en ai le plan dans ma poche : vous convient-il? L'on donnera a l'œuvre complète le nom d'*église du Verre d'Eau*....

— Que signifie?... Que voulez-vous dire? Quels souvenirs vagues!... Ces traits... cette voix....

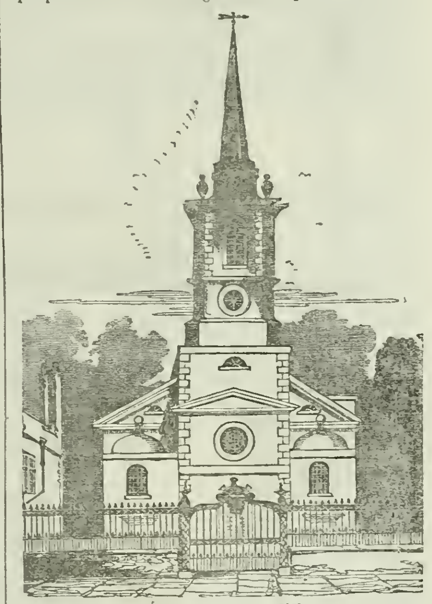
— Cela veut dire que je suis don Jose della Ribeira, et que j'étais, il y a douze ans, le brigand José : je me suis évadé de prison. Ces temps sont changés, et de chef de voleurs, ils m'ont fait chef de parti. Vous avez été mon hôte, et vous avez servi de père à mes enfans. Qu'ils viennent m'embrasser; qu'ils viennent donc, ajouta-t-il, en tendant les bras aux jeunes gens, qui s'y jetèrent.

Et quand il eut fini de les embrasser, longuement, étroitement, à diverses reprises, avec des larmes, des mots confus, des exclamations entrecoupées, il tendit la main au vieux curé. — Eh bien! n'accepterez-vous pas l'église du verre d'eau, mon père?

Le curé se tourna vers Margarita, et, vivement ému, il dit :

« Quiconque aura donné seulement à boire un verre » d'eau froide à l'un de ces plus petits, comme étant » de mes disciples, je vous le dis et je vous en assure, » il ne perdra pas sa récompense. »

Amen — dit la vieille femme, qui pleurait alors de joie, du bonheur de son maître et de ses enfans d'adoption, et qui pleura ensuite du chagrin de les quitter.



L'Église du Verre d'Eau.

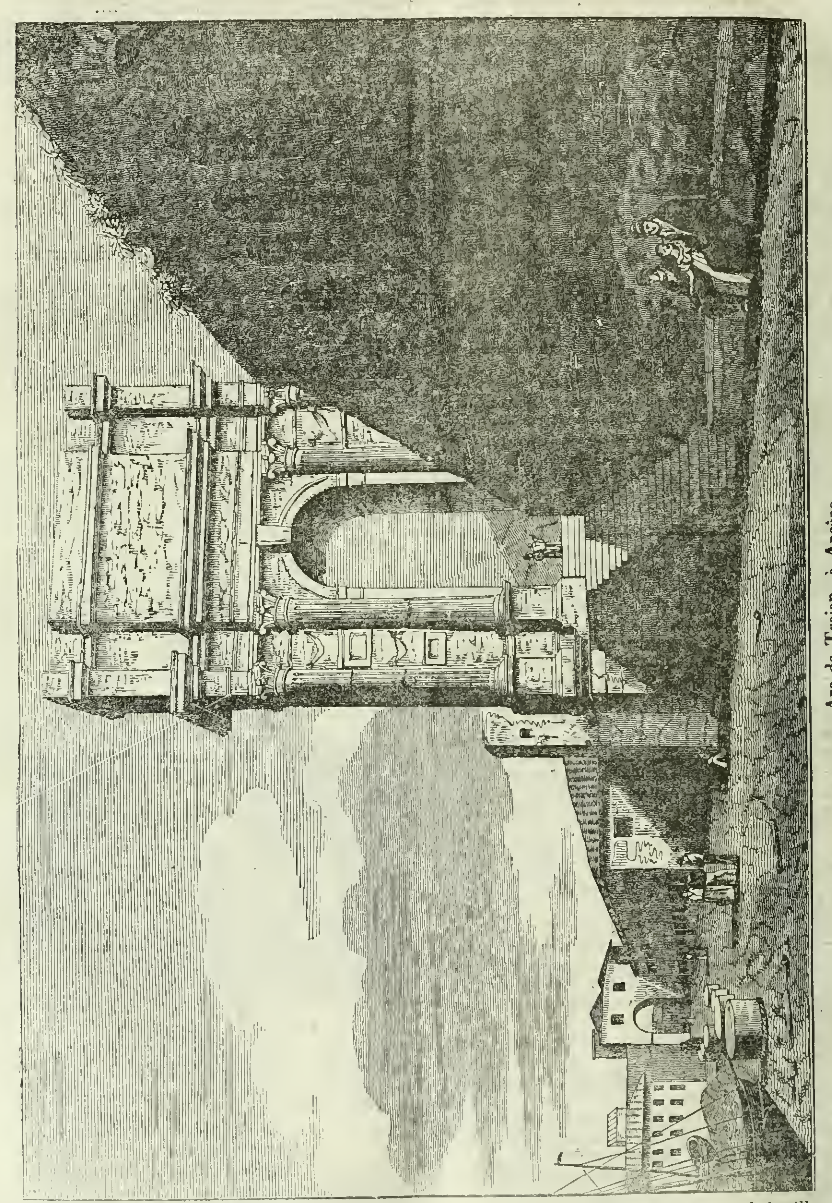
Un an après, don José della Ribeira et ses deux fils assistaient à la bénédiction de l'église de San-Piétro, du *Verre d'Eau*, l'une des plus jolies églises des environs de Séville, et dont voici le dessin.

S. Henry Berthoud.

ARC DE TRAJAN.

Il semble que la barbarie ait rendu aux grandes qualités de Trajan comme un hommage involontaire en respectant de préférence les monumens que la reconnaissance

leur avait érigés. Rome conserve encore la célèbre colonne Trajane, qui a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir des victoires remportées par ce prince, aussi habile dans la guerre que dans la paix, sur les hordes belliqueuses des Daces; et, dans Ancône, on admire toujours l'arc de triomphe qui y est resté debout depuis tant de siècles. C'est une construction resplendissante, entièrement de marbre blanc, la plus belle peut-être dans son


Arc de Trajan, à Ancône.

genre. Aucune du moins ne donne une plus haute idée de la grandeur et de la magnificence des Romains. Elle s'élève à l'entrée de la *Rue-Neuve*, et se présente comme un heureux augure en faveur de la beauté de la ville, dont elle est du reste le principal ornement : l'intérieur d'Ancône ne répond pas aux apparences extérieures.

E. DUVERGER, IMPRIMEUR, RUE DE VERNEUIL, N. 4.



Chasse au chamois.

SOUVENIRS DE LA SUISSE.

LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

...... Depuis plusieurs jours j'étais à Unterseen. Quel voyageur ne s'y est donc pas arrêté, ainsi que moi, pour y rêver bien à son aise une douce mais passagère idylle? Assurément la Suisse n'a pas ailleurs de sites plus gracieux. C'est, entre les deux lacs de Thoun et de Brienz, comme une île de verdure qu'encadrent de toutes parts les Alpes couvertes de glaces et de sapins. A leurs pieds repose le frais vallon, avec ses prés où serpentent les haies vivaces du sureau et de l'églantier, avec ses bouquets séculaires de noyers aux larges ombrages, avec ses tours en ruines et ses maisons de bois agrestement sculptées, avec ses paysannes dont les nattes blondes se détachent d'une façon si coquette sous leurs sveltes chapeaux en paille.... L'Arcadie ou l'Opéra.

..... Un matin, en arpentant les rues de la ville ou du village, je m'arrêtai devant une simple boutique. La figure du marchand m'avait frappé. C'était un homme aux formes vigoureuses, mais dont les traits portaient une singulière empreinte de tristesse. Son étalage, proprement rangé sur une tablette en sapin derrière laquelle il semblait siéger avec une inquiétude quelque peu farouche, consistait en curiosités rapportées des montagnes: des cristaux encore salis de terre, des micas aux scintillantes étoiles, beaucoup de minéraux encore, quelques instrumens ingénieusement taillés dans le buis, et surtout des cornes de chamois, bien lisses, bien noires, façonnées pour servir en guise de pommeaux de cannes ou d'étuis. M'étant approché, je reconnus que le malheureux avait perdu son bras droit, et que l'infirmité d'une de ses jambes l'obligeait à rester souvent assis. En partie poussé par l'intérêt qu'il m'inspirait, en partie par le désœuvrement qui me rendait toute distraction précieuse, j'entamai la conversation. D'abord ce fut pour m'informer du prix de divers objets; puis, comme les mots me venaient avec assez de facilité dans le patois qui seul etait familier à mon interlocuteur, je m'enhardis jusqu'à chercher mes questions hors des lieux communs que permettait son commerce. Un étranger ne trouve-t-il pas toujours quelque chose à apprendre?

Mon homme s'appelait Hans Roudi: c'est un nom dont je puis garantir l'authenticité helvétique. Avant d'entreprendre son modeste trafic, il avait exercé l'active profession de chasseur.

— Ah! me disait-il, en jetant vers les Alpes un regard d'amour et un soupir de regret, je n'ai pas toujours été cloué dans cette maudite barraque. Il fut un temps où je parcourais en liberté ces montagnes là bas, ces glaciers, ces hautes vallées. Nul mieux que moi ne connaissait toutes les cîmes du Scheideck et du Schwarzhorn. Si cet enragé chirurgien, qui n'a pas su me tuer, voulait me rendre, avec l'usage de mes jambes, le bras dont il m'a séparé, jouhé! je trouverais bien des chamois, quoiqu'ils disent tous qu'ils deviennent rares dans l'Oberland.

— Comment diable! repris-je en souriant, vous y retourneriez! Pour moi, Dieu me garde d'un pareil métier; je ne serais pas d'humeur à risquer si follement mes bonnes jambes et mes bras non plus.

— C'est que vous n'en avez jamais tâté, mon brave homme. Si je vous disais que mon père s'est tué à la chasse, où mon grand-père avait déjà trouvé la mort; que, malgré cela, je n'ai voulu jamais y renoncer tant qu'il y a eu quelque chose ici, jurait-il en frappant sur l'épaule veuve de son bras; que jusqu'à mon dernier jour, car maintenant je suis à peu près mort, ou c'est tout comme, que jusqu'à mon dernier jour j'ai manié, sans scrupule et sans peur, ma joyeuse carabine! Voyez-vous, pour nous autres, la vie est là haut tout entière: il nous faut des rocs à escalader, des précipices à fran

chir, des chamois pour lutter avec eux d'audace et de vitesse. Otez-nous l'air de la montagne et transplantez-nous dans la plaine, nous languissons ainsi que la rose des Alpes, dont la fleur s'épanouit seulement sous la brise des glaciers.

Il y avait comme une espèce de grosse larme qui roulait dans les yeux de l'enthousiaste. C'était un vétéran qui se rappelait les batailles du temps passé, un marin qui rêvait une fois encore l'Océan et ses tempêtes; c'était Bas-de-Cuir, le pionnier américain, mesurant dans sa pensée les vastes solitudes d'une savane anciennement aimée. Pouvons-nous expliquer le charme singulier qui prête tant de poésie à l'existence tout exceptionnelle de ces hommes voués aux fougues et aux dangers?

Hans Roudi était une connaissance qui méritait d'être cultivée; je le revis souvent. Peu à peu j'appris toute son histoire, et de sa propre bouche, car il éprouvait à retracer les hauts faits et les accidens de son aventureuse jeunesse un plaisir réel, mais qui n'était pourtant pas sans amertume.

Dans son arrière-boutique, il conservait soigneusement son ancien équipement : souliers armés de pointes aiguës pour se cramponner sur le penchant d'un abîme, longs bâtons ferrés destinés à servir d'appui dans les sauts les plus périlleux, hache bien émoulue qu'on emploie pour tailler la glace ou le roc, bonne carabine rayée dans laquelle la balle ne pénètre qu'à grands coups de maillet, jusqu'à l'humble bissac où il renfermait jadis ses provisions, jusqu'à la gourde en osier à laquelle, par une ancienne habitude, ses lèvres demandaient encore un cordial consolateur : il avait tout gardé, et les parois de son taudis étalaient avec orgueil ces reliques du chasseur.

— Voyez, m'indiquait-il en souriant, voyez; chacun de ces objets présente sans cesse à ma pensée mille souvenirs tristes et doux..... Cette carabine est un cadeau de mon père, Dieu lui fasse paix! Il me la donna comme un témoignage de sa satisfaction le jour où, me trouvant avec nos amis au-dessus de la Lutschine noire, j'ajustai ma première balle heureuse dans le flanc d'un chamois qui, pour nous fuir, allait s'élancer sur le bord opposé du torrent..... C'est qu'il n'y a pas d'animal plus rusé que celui-là. Que de fois après avoir passé toute une nuit dans une patiente embuscade, je me frottai les mains en apercevant, aux premières lueurs de l'aube qui rougissait la Joungfrau, un tranquille troupeau paissant, à deux ou trois cents pas de moi, l'herbe odorante d'un pâturage bien écarté. Mais, brrrr...., j'avais beau être caché derrière quelque gros mélèze, la vedette avancée, que nos ennemis ne manquent jamais de placer aux abords du lieu de leur festin, était plus alerte que moi. Avant que j'eusse le temps d'armer ma carabine, un coup perçant de sifflet avait donné l'alarme, et mes cabris décampaient à qui mieux mieux. Alors il faisait bon pouvoir courir et grimper, car les fuyards ne se laissaient arrêter par aucun obstacle. En deux ou trois bonds, ils sautaient au sommet de quelque roc bien haut perché, ou plongeaient dans les profondeurs d'une ravine escarpée. Mais, Dieu merci! je ne restais pas toujours en arrière....

—Ah! par exemple! voilà une gourde qui me rappelle une bonne histoire, commença-t-il une autre fois. Il faut que vous sachiez qu'en échange du privilége que le canton nous accorde de chasser librement dans toute l'étendue de l'Oberland, il y a bien quelques petites charges qui nous sont amicalement imposées. Par exemple, se marie-t-il une jeune fille, nous sommes tenus de lui faire un cadeau de noces : deux beaux chamois, ni plus ni moins, dont la chair figure au banquet et dont les cornes ne sont jamais dédaignées par une bonne ménagère. Or, Peter Jochl, mon camarade le plus intime et le plus constant, avait une sœur. — Hans, me dit un jour Peter, Maedeli épouse Weber, l'aubergiste de Lauterbrounen : c'est dans trois jours la fête. Devons-nous laisser à d'autres le soin de lui faire le plus beau présent dont une jeune mariée puisse se glorifier? Partons ce soir et allons voir, derrière les glaciers, si nos voisins du Valais ont eu l'esprit de ne pas dénicher tout leur gibier. — Tope là, repartis-je. — C'était une véritable partie de plaisir et nous nous en allâmes. —

Pour être plus certains de réussir, nous prîmes notre route dans une direction que les chasseurs n'avaient pas l'habitude d'exploiter. Nous étions à plusieurs lieues du village, lorsqu'au matin nous aperçûmes toute une tribu de ce bétail qu'on n'apprivoise pas aussi aisément que vous le croyez bien, vous autres gens d'en bas. Mais foi! je les entends encore siffler; puis, je les vois défiler, galoper, que c'était merveille. Vrai, nous eûmes de la peine à les suivre. Mais, vers le midi, nous en avions tué deux. Lorsque nous les eûmes ramassés, il fallut songer au retour. Ce n'était pas le plus aisé. Figurez-vous que nous nous trouvions dans un pays inconnu, sur une pointe où l'ardeur de la poursuite nous avait conduits sans nous laisser le temps de l'examen et de la réflexion. D'un côté, c'était une mer de glace qui n'avait pas de bornes, de l'autre un abîme creusé perpendiculairement devant nos pieds. A peine si l'œil distinguait les bouillons de blanche écume, à peine si nous pouvions entendre les mugissemens d'un torrent qui se roulait sur les rochers à quelques centaines de toises au-dessous de notre plateau. Ce qui nous inquiétait ce n'était pas tant encore la possibilité de descendre jusqu'au fond de cette gorge, en nous ménageant çà et là un échelon le long de ses parois mal polies; mais il fallait y arriver avec toute notre charge, et une chèvre des montagnes n'est pas aussi commode à porter que facile à dépecer. Quant à ce dernier parti, certes nous n'étions pas assez lâches pour y arrêter un seul instant notre pensée. Qu'aurait dit Maedeli, si, au lieu des deux chamois intacts auxquels elle avait droit, nous n'eussions rapporté que leurs dépouilles? —



Que fîmes-nous? Jochl s'attacha avec sa proie à une corde dont j'étais muni, et se laissa glisser, pendant que je tenais solidement le bout de l'échelle, jusques sur un rebord du rocher qui s'avançait, trente pieds plus bas, au-dessus de l'abîme. Vint mon tour. A l'aide de mon bâton, en me cramponnant aux anfractuosités les plus saillantes

du roc, en m'appuyant du pied sur le courageux appui que me prêtait l'épaule de Peter; je le joignis bientôt. Avant de trouver le terme de nos peines, nous répétâmes plus d'une fois cette manœuvre, dans laquelle nous n'avions plus guère d'autre souci que celui de bien choisir nos gradins successifs. Cependant il y eut un incident qui vint un instant nous inquiéter.

— Attention! me dit tout bas Jœhl, pendant une de nos stations sur les corniches aériennes qui étaient devenues notre seul moyen de salut. — Attention, et fais silence. —

— Puis il m'expliqua nettement, mais à demi-voix, comment un grand aigle, de cette espèce monstrueuse que nous autres habitans des Alpes connaissons seuls, planait sur ma tête, alléché sans doute par l'odeur du gibier. Bientôt, en effet, j'entendis l'oiseau fondre sur moi, je sentis le contact de ses fortes ailes; mais j'avais eu le temps de me précautionner. Dirigeant avec mes mains le canon de ma secourable carabine, je poussai du pied la détente et le coup partit, répété par mille échos sauvages... Nous rentrâmes au logis avec deux chamois et le plus beau *laemmergeyer*, c'est le nom propre du troisième individu, dont on ait jamais admiré la vaste envergure dans nos vallées, où il est un objet d'effroi... Pour récompense, j'eus cette belle gourde avec un ruban attaché des propres mains de Maedeli..., Chère Maedeli! j'étais pour elle comme un second frère.

— Ah ça! mon pauvre Roudi, répliquai-je, lorsque je fus revenu de l'émotion pleine de terreur que son récit m'avait causée, je craignais bien de ne vous retrouver au fond de ce précipice que mutilé de la bonne façon comme vous l'êtes malheureusement aujourd'hui. Mais à quelle terrible bataille avez-vous donc perdu vos membres?

— Mon cher monsieur, c'est une triste aventure. Encore si j'avais donné mon bras pour un second *laemmergeyer*; mais non, je l'ai perdu sans gloire, comme un soldat qui se casse la jambe pendant un hiver de garnison..... Une année après le mariage de Maedeli, j'étais à l'auberge de Weber; le moment des couches approchait et la pauvre femme souffrait horriblement. Il fallait un médecin; point de médecin dans le village, cinq lieues par la route ordinaire pour gagner l'endroit le plus voisin, et pas de messager. Weber se désolait. Tout à coup j'y pense. En suivant la ligne droite à travers la montagne, il n'y avait guères qu'une bonne heure de marche pour gagner la demeure d'un chirurgien. On me représenta bien qu'il était tombé de la neige pendant la journée précédente, que le glacier n'était pas praticable. Que m'importaient à moi toutes ces considérations. Je partis..... mais sans ma bonne carabine : cela devait me porter malheur. Pour marcher plus vite je me débarrassai donc de tout fardeau. Que vous dirai-je? En traversant le glacier, mon pied glissa sur la neige fraîchement répandue; je n'aperçus point une fente ouverte entre deux pics de glace, et je tombai à trente ou quarante pieds de profondeur... Aussi pourquoi laisser ma carabine?... Après quelques instans de faiblesse, je retrouvai mes forces. Il est vrai que je souffrais horriblement dans tous les membres; mais c'est égal; je me traînai tant bien que mal le long d'un ruisseau qui prenait sa source en ce lieu. Singulière promenade, ma foi! Je fis ainsi près d'une lieue sous une voûte de glace dont la fraîcheur ajoutait à ma souffrance. Enfin j'arrivai à l'extrême frontière de cet abîme, que je croyais devoir être mon tombeau. Quelques bergers me recueillirent. Le médecin fut averti; il ne revint d'auprès du lit de mort où était couchée déjà la pauvre Maedeli, que pour me scier impitoyablement un bras qui désormais n'était plus bon à rien... Et je quittai la montagne, car j'éprouvais un chagrin trop vif chaque fois que de jeunes chasseurs partaient pour quelque expédition avec une ample provision de poudre et d'espérances... Ma seule consolation, depuis ce temps, c'est l'espèce de musée que je me suis fait ici avec mon attirail d'autrefois.....

— Et toi encore, ajouta-t-il en se penchant, pour me cacher quelques pleurs, vers un jeune chamois dont un ancien camarade lui avait fait présent et qu'il élevait avec des soins que peu d'hommes auraient eu la patience de prodiguer à cet animal. Car le chamois aussi chérit son indépendance et ses montagnes, et rarement on parvient à l'apprivoiser complètement.

AUGUSTE JULLIEN.

LE COLYSÉE ET LA TOUR DE LONDRES.

Le parcours des sites de l'Italie laisse désormais au fond du cœur un sentiment de tristesse, comme le spectacle d'une agonie qui se prolonge sans laisser d'espoir. Ce ciel, qui depuis trois mille ans a vu de si grandes choses, n'a rien perdu de sa magnificence vantée : on ne peut en dire autant de la civilisation du sol; il est jonché de débris. Si ces débris sont géans, le reste n'est rien; l'homme y manque. Vous marchez sur les dalles de marbre, dans le silence, au milieu du désert. Tout est grand, et tout est vide: ces villes sont des hypogées. Parmi les milliers de statues, vous cherchez quelques habitans. La mendicité drape ses haillons sur ces merveilles. Là vous trouvez de riches alignemens de palais, cicatrisés par les invasions et dégradés par la misère. Tout dépérit. Sur des murs lézardés, s'effeuille un chef-d'œuvre. Les fresques tombent, et l'imagination de l'artiste peut seule recréer les proportions de l'élégance dans ces fastueuses masures. Quelquefois l'extérieur a survécu, avec son hardi portail, ses hautes colonnes, ses architraves. L'idée de la force et de la puissance arrête au seuil le voyageur étonné : des fascinations historiques s'emparent de lui; mais à peine a-t-il franchi ces vestibules, deshonorés par l'oubli, que l'humidité, le désordre et les décombres succèdent. Les plafonds tremblent à l'écho de ses pas. Les dorures sont noires. D'inutiles cristaux sont brisés dans la poussière; et, par les charpentes vermoulues, le soleil plonge ses rayons dans ces solitudes larges et désolées; car les toitures plombées ont été ravies. On pourrait croire que le marteau de Luther a passé sur l'héritage de Léon X. A la place des vastes monastères, dont les cellules sans vitraux sont envahies par l'herbe, dont la cloche ne retentit plus car elle est tombée dans le sable au pied de sa chaîne, personne ne songe à réunir des bras, à fonder un atelier pour l'industrie, à défricher un champ. Les hommes selon Dieu se sont éloignés avec la besace et le bâton.-

De Parme à Viterbe, j'ai visité bien des tombeaux, car ce sont, à dire vrai, des tombeaux que ces richesses éteintes et ces désolations monumentales. D'obligeans cicérones, au profil romain, enveloppés d'un manteau rapiécé, parlant un idiome qui tient de Virgile pour l'harmonie, de l'Arioste pour le tour libre et cavalier, m'ont désigné du doigt les derniers vestiges de quelques peintures des grands maîtres; et, lorsque des hauteurs de mon enthousiasme pour ces hiéroglyphes décrépits, j'ai rabaissé mes yeux sur la population maigre et chétive qui végète à l'intempérie et sous des ruines, il m'a fallu désespérer de l'avenir de l'Italie, qui s'est enveloppée de sa pourpre comme d'un linceul. Peut-être les arts, futiles et sublimes enfans de la Grèce, chassés de l'Orient par la chute de Constantinople, ont-ils, en cherchant sur le bord du Tibre un refuge contre le cimeterre des enfans de Mahomet, distrait la Rome moderne de son but. Le grandiose a tué l'utile. La civilisation exige un peu plus que des cathédrales.

C'est en Italie surtout que la religion devait laisser d'impérissables merveilles, que les beaux-arts devaient

éterniser des pages de marbre pour l'avenir; car tous les peuples du monde ont mis du fanatisme à lui donner de la gloire, et les tributs les plus généreux lui sont venus de toutes parts.

Frappé du veuvage de Florence et de l'aspect de tant de cités orphelines, j'avais perdu quelque peu de ma frénésie pour les voyages à l'étranger. Je me disais que, à cela près de quelques accidens plus ou moins colorés du firmament et de la végétation, rien ne ressemble à un site comme un autre site. Dans mon esprit, pour que je puisse me mettre en frais d'admiration, il faut le concert, l'union intime du bonheur social avec la richesse artiste.

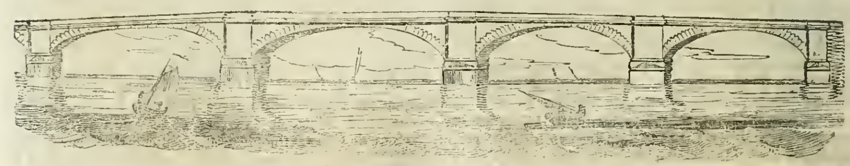
A Londres, où je me rendais tout récemment pour quelques affaires purement commerciales, je ne pensais pas être ému, comme je n'avais pu l'être une seule fois de Crémone à Terracine : celui qui me l'eût prédit m'aurait scandalisé. Toutefois, après une traversée de nuit, de Dunkerque à la capitale anglaise, lorsqu'à l'horizon, parmi les mâts confus et les banderolles à mille couleurs d'un grand concours de navires arrivés là de toutes les mers connues, sous un ciel capricieusement chargé de fumée, grandirent devant moi les massifs quadrangulaires de la tour de Londres, vers laquelle notre paquebot se dirigeait avec la rapidité d'une hirondelle; aux explosions de la forteresse, aux frémissemens de la foule sur le rivage, à ces cris, à ces chants, dont on ne se fait une juste idée que dans le port d'une cité marchande; surtout à cette physionomie de bien être, à ce faste de civilisation populaire, que je préfère à tout, car ce me semble, ils ont également leur poésie, je compris que l'Italie, si maigre avec son embonpoint de monumens déserts, avait détourné, mais n'avait pas tari la source des émotions que je m'étais promises dans un stérile et premier voyage. Je me trouvais enfin dans l'élément vital qui convenait plus particulièrement à ma pensée. C'est qu'en fait de magnificence, moi, pauvre enfant d'une famille suisse, je me suis bien convaincu que les efforts de l'homme n'atteindraient pas au spectacle imposant de nos glaciers. Les obélisques de Cléopâtre, transportés laborieusement au milieu de notre ciel froid, à force d'hommes et d'or, sous un soleil pâle, comme pour insulter avec leur granit ardent nos édifices qui sont romains par la forme et parisiens par la petitesse, ces obélisques feraient sourire auprès de nos aiguilles des Alpes : les pyramides sont des œuvres de pigmées. Mais j'entendais mugir autour de nous, sur les flots de la Tamise, cette industrie à millions de bras, qui procède annuellement par milliards. Londres se dressait devant moi comme un colosse de civilisation, et je voyais le plus riche bazar commercial dont un fils d'Adam pût être fier auprès du Créateur; car c'est aussi une création.

Je ne sais pas au juste ce qui restera des beautés de l'Italie dans quelques siècles, même comme souvenir; mais je comprends à merveille la direction toute positive que le génie investigateur de l'Angleterre imprimera successivement à tous les peuples pour la prospérité matérielle du genre humain. La sublimité des Landes me touche peu. J'ai vu des plantes vénéneuses croître dans les moisissures de la ville éternelle. Homme, je préfère à ces dévastations les lieux où les hommes vivent.

Aussi, j'admirais les masses de verdure et les plantations fécondes du comté de Middlesex, qui nous croisait en fuyant avec ses rives pleines, ses routes régulières et cependant pittoresques, son pêle-mêle de vaisseaux à l'ancre, ou cinglant à pleines voiles. C'est un détail immense et qui éblouit. A distance, chaque flot semble rouler une chaloupe. Les diverses races du globe ont envoyé là des représentans, divisés par la nationalité, réunis par le commerce : chaque peuple y déploie son blason. Tous les pavillons sont amis. Courbés avec effort sur la rame qui ploie, des bateliers en foule voguent à fleur d'eau; ils se jouent des difficultés et des résistances de la Tamise. C'est une terreur, c'est un plaisir de toutes les minutes de les voir passer témérairement entre deux énormes navires qui paraissent lancés l'un contre l'autre. De larges panaches de fumée sifflent et tourbillonnent au vent sur les colonnes en fonte des bâtimens à vapeur : sur l'acajou des balustrades qui bordent les belvédères à toit de coutil de ces célérifères maritimes, s'appuient des femmes frêles et parées, de si bonne heure familiarisées à cette effervescence qui les entoure, que leur calme nonchalant rassure contre tout péril. De ce balcon immobile, elles considèrent avec sang-froid le mobile panorama qui tourne comme une fronde devant les regards, en faisant disparaître tour à tour des maisons couchées dans le demi-cercle d'un golfe, des habitations de plaisance étalées avec leurs symétriques pelouses entre deux bouquets de bois, de rapides segmens de grands chemins, unis et bien arrosés, couverts de diligences et de chariots de transport. Dans cet espace, livré au mouvement et au bruit, la vie surabonde, et ce sentiment devient plus énergique quand la vue s'étend sur le riche damier des perspectives où tout est travail, culture, industrie, richesse et puissance.

Londres est l'entrepôt du globe, et la nature ne l'avait destiné, par sa position géographique, qu'à rester le cul-de-sac de l'univers. Tous les chefs-d'œuvre dont l'histoire ancienne a conservé la tradition, les sarcophages de la monumentale Égypte, les jardins que Sémiramis posa comme un diadème sur le front de Babylone, les Temples d'Éphèse et d'Halycarnasse, le Jupiter sorti des mains de Phidias, le colosse de Rhodes, le phare d'Alexandrie, ne sont que des fastueuses misères en comparaison du chef-d'œuvre dont les Anglais sont venus à bout. Ils ont vaincu leur isolement : les parias du globe en sont devenus les chefs. Placée plus avantageusement sur la mappemonde, l'Italie a résolu le problème contraire. Elle a gaspillé la faveur du ciel.

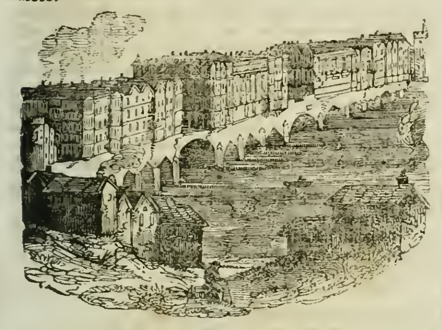
Le premier pont qui se présente aux yeux du voyageur est d'une simplicité qui ressort avec magnificence : il pose sur la Tamise comme un monument.



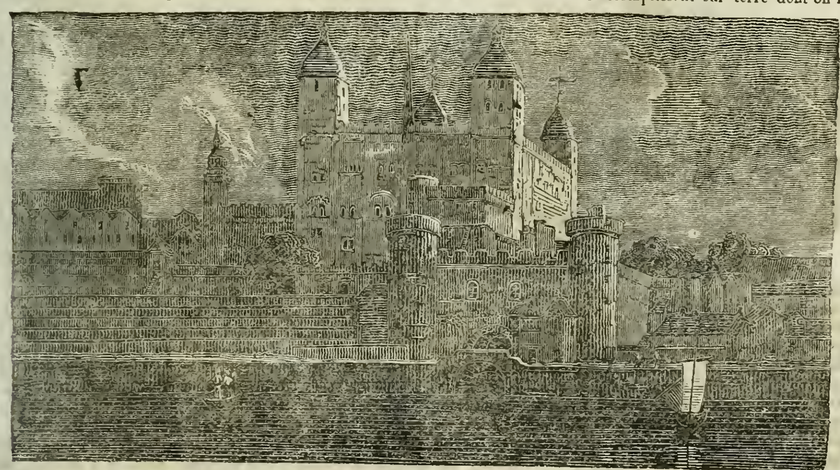
Nouveau Pont de Londres.

En le contemplant, l'imagination se porte à la triple calamité qui frappa Londres dans la funeste année de 1666. Le roman historique de *Bambletye-House* en décrit énergiquement les ravages. La famine, la peste et l'incendie

passèrent tour à tour sur la capitale des trois royaumes. A la suite de soixante-huit mille funérailles, et comme on respirait à peine des désastres de la grande épidémie, dans la journée du 27 septembre, le feu se déclara tout-à-coup. Quatre jours durant, un vent d'est l'étendit avec fureur sur la ville. Des bibliothèques, des palais, la douane, la bourse, quatre ponts couverts de nombreux édifices, treize mille maisons, quatre-vingt-six églises, la cathédrale de Saint-Paul, des richesses de toute sorte, perte que l'on évalue 250 millions de notre monnaie, furent la proie de ce fléau. Six personnes seulement périrent : la fatalité était lasse de moissonner la population. Le vieux pont de Londres, chargé de plusieurs groupes de maisons, fut atteint par la flamme qui passa d'une rive à l'autre en le dévorant. Nous avons dû mettre sous les yeux du lecteur une vignette qui donne l'idée de ce que ce pont était alors.



Comme la terre de Romulus, Londres a ses archives de pierre et ses médailles architecturales. Sa tour remonte dans les nuages d'une cosmogonie fabuleuse. Le poète Gray a prétendu que l'on en devait la fondation à Jules César. Cette autorité de poète n'a pas prévalu. D'ailleurs on le sait, il n'est pas un point du globe où se soit posé quelque aventurier célèbre, que le préjugé populaire ne lui attribue, par la suite, les premiers rudimens d'architecture qui seront venus s'installer sur cet emplacement. La tour de Londres ne pouvait échapper à cette superstition commune qui flatte les orgueils historiques ; mais, quoique elle date tout simplement de Guillaume-le-Bâtard, son aspect n'en excita pas moins vivement ma curiosité. Chacune de ses dalles est teinte de sang et d'histoire. C'est là, me disais-je, que le roi Jean, faux monnayeur et fils de Philippe de Valois, esclave de son impéritie plus encore que de sa parole, commit la faute énorme de démembrer son royaume, pour revoir un instant les Parisiens, qui le méprisaient : déplacement inutile comme son sacrifice, puisqu'il revint mourir dans sa prison, célèbre d'un bon mot démenti par sa vie entière et ridicule d'une passion de jeune homme à l'âge de près de soixante années. Le meurtre, dans ses larges salles, a, dit-on, pris toutes les formes. Le duc de Glocester, qui depuis fut Richard III, y préluda-t-il, comme on l'a dit, au maniement du sceptre, à coups de poignard, sur la personne de Henri VI ? Le léger duc de Clarence s'y noya-t-il, en effet, dans une tonne de Malvoisie ? Et, contre l'opinion philosophique de Valpole, qui révoque le fait en doute, un artiste français, M. Delaroche, a-t-il eu raison de nous donner son magnifique tableau, comme la préface du double meurtre commis, par Richard III et l'infâme Tirrel, sur les tristes enfans d'Édouard IV ? Les historiens critiques répugnent à ces traditions populaires, mais le peuple (en cela complice des poètes) croit volontiers aux crimes de ses maîtres : c'est l'usage de prêter aux riches. Après tout, de si formidables enceintes furent sans doute un laboratoire où la politique put dénouer, au tranchant du fer, le nœud des résistances et le problème de l'usurpation. Des bizarreries historiques se sont rencontrées, où de misérables raisonneurs ont signalé le doigt de la Providence. Ainsi, Thomas Morus, railleur spirituel jusque sur l'échafaud, rougit de son propre sang, à moins d'un an de date, la même plate-forme qu'il avait déjà fait ensanglanter par la torture d'un luthérien, qui lui donna le premier l'exemple du fanatisme et du courage. Assurément, Dieu ne fut pas plus dans l'extravagance de la victime, que dans la punition du bourreau. Henri VIII ne devint pas l'instrument du ciel pour venger l'assassinat d'un fou sur son grand chancelier. L'intervention céleste ne saurait être invoquée pour de si honteuses misères : de pareilles crédulités sont des blasphêmes ; assez de barbaries s'accomplissent sur terre dont on ne



La Tour de Londres.

pourrait citer les revanches. Il n'y a que la justice éphémère des hommes qui soit impatiente. Qu'est-ce que Dieu a de commun avec la Grève?

C'est une élévation, c'est une catastrophe inouïe que celle d'Anne de Boleyn. Un nœud de ruban sur une jolie tête coûta quelques-uns des plus beaux fleurons à la couronne papale; un sourire lutta contre les seize siècles du catholicisme; puis, un jour, cette tête, hâve et flétrie, pendit par les cheveux au poignet de l'exécuteur des hautes-œuvres. Le burlesque et l'infâme luttent ici d'invraisemblance : cependant rien n'est plus notoire.

Je m'arrête. On peut retrouver, sous la poussière qui noircit les lambris de la Tour de Londres et sa gigantesque façade, le millésime sanglant d'une infinité d'autres faits de ce genre.... La même hache a servi pour en graver plusieurs coup sur coup, à l'endroit où l'on trancha juridiquement la première tête de reine, car il n'y a pas que les républicains qui se soient donné de ces délassemens-là.

Ce fut près d'une arche de pont, qui se reflétait dans la Tamise, que je m'élançai du paquebot sur une longue barque, avec d'autres passagers. Derrière moi je laissai le monument qui consacre le souvenir du grand incendie



Monument de l'Incendie de Londres.

de 1666 dont j'ai parlé plus haut. Six rameurs vigoureux nous rapprochèrent du canal qui conduit au pied de la forteresse. Elle grandissait à vue d'œil, avec ses paratonnerres, ses dômes à flèches, ses créneaux, ses fenêtres disséminées, et au-delà, ce bizarre déploiement d'édifices, éclairés par un soleil oblique, tandis que le front de la ville s'enveloppait incessamment des vapeurs du charbon de terre. En passant près des poupes sculptées de tant de navires, en nous précipitant comme un trait sous l'arche de pierre, sonore et sombre, j'appris d'un marinier que cette prison mélancolique avait été pendant cinq siècles une royale demeure, et que la chevalerie avait déployé ses bannières d'amour, son luxe chevaleresque dans ces cours, fréquemment arrosées par le tranchant du glaive. Le matin, on nettoyait la trace avec du sable. Henri VIII s'est peut-être agenouillé pour Catherine Howart sur la dalle où la malheureuse Anne de Boleyn laissa tomber sa tête. Catherine Howart eut son tour.

Par une porte abaissée, en ceintre, et que la vague du fleuve bat lourdement, nous atteignîmes le seuil de la citadelle. Elle se nomme la porte des Traîtres. Plus d'une fois, lorsque lord Wellington était au ministère, et que, au sortir des tavernes, le radicalisme déployait cette fougue de turbulence dont on use dans le royaume avec tout l'apparat d'un privilége, les Torys ont cherché leur refuge contre les saturnales de la ville dans cet arsenal rempli d'armes. Souvent aussi, lorsque les constables étaient avertis que le peuple devait arracher des mains de l'autorité quelque hardi déclamateur ou quelque favori d'une secte fanatique, saisi parmi les siens à la veille d'un complot, on attendait que la nuit voilât de ses ombres la largeur de la Tamise : alors une silencieuse chaloupe amenait furtivement le prisonnier. Plus d'un, à l'occasion de ce vaste silence du soir, entre les mains de ses adversaires naturels, isolé dans sa faiblesse et dans sa terreur, aux mains des agens subalternes du gouvernement, a dû penser, sans doute, en mesurant du regard l'espace, les créneaux et le fleuve, aux mornes lagunes de Venise et à ses juridictions mystérieuses, où le martyre est accompli sans gloire, car on disparaît de la scène politique sans avoir la consolation de faire du bruit. La pensée d'un supplice dépouillé d'éclat ferait pâlir les hommes forts, capables de monter cavalièrement sur l'échafaud. Quand l'espérance nous abandonne, l'orgueil vient nous soutenir encore.

Enfin l'on pénètre sous une voie étouffée, que pave une pierre humide et glissante, par de lourds escaliers en spirale. Cette voie débouche sur des cours démesurées. Ici tout est spacieux, triste, monumental. On a froid entre ces grandes murailles, entre ces espaces uniformes et nus. Des hommes attendent le voyageur curieux et s'en emparent : ce sont les cicerones de la tour. Chacun a sa spécialité, sur laquelle aucun autre n'usurpe : la collecte obligée n'en est que meilleure. Ils ont un art infini pour vous escamoter les schellings : c'est la moindre monnaie qui ait cours envers ces mendians privilégiés, et les cent curiosités de fort peu d'intérêt qu'on tire des différens reliquaires sont toutes au prix de ce tarif. On reçoit plus, moins serait un affront. Leur costume est solennel; ils ont le bouquet, au chapeau rond à larges bords, avec des flots de rubans, l'habit rouge aux basques carrées, et cette longue épée massive des vieux âges, dont on pourrait à peine se servir à deux mains. La vanité d'écrire, comme d'illustres visiteurs, son nom sur un registre fort gras, qui reste aux archives de messieurs les gardiens, les met à même de vous produire je ne sais quelle charte du temps d'Arthur, j'imagine, par laquelle vous êtes forcément redevable d'une demi-couronne, sauf à ne pas sortir de leurs mains jusqu'à ce que votre philosophie ait satisfait leur avarice; c'est le plus court; vous êtes leur captif, ils en profitent. Il faut donc solder de bonne grâce et visiter la tour du Lion, dont les divers étages sont un abrégé de l'arche. A celui-ci vous trouvez des tigres: plus haut des perroquets; à celui-là, des singes de tous les pays; enfin des lions amenés de l'Inde, faciles à la main qui leur fait l'aumône d'un peu de nourriture, déshonorés dans leur regard, tristes enfin sous leurs épais barreaux et par cet esclavage, sous un ciel qui n'est pas le leur.

Mais la salle la plus intéressante à parcourir est celle où se trouve cet amas de fusils, dont on a distrait, en 1831, quelques chargemens pour approvisionner la France. Les colonnes d'un immense parallélogramme en sont lit-

téralement lambrissées, et trois rangs circulaires sont échelonnés l'un sur l'autre jusqu'à la voûte; de sorte qu'en supputant le nombre d'armes qui servent à former un cercle, le chiffre de leurs superpositions et la quantité des colonnes, on vérifierait en deux minutes leur nombre en apparence exorbitant. Au-dessus du chapiteau des colonnes, les sabres forment des archivoltes. Des rosaces de pistolets s'épanouissent aux plafonds; les tubes sont réunis vers le centre, les pommeaux divergent en dehors. Cet ordre est à la fois éblouissant et merveilleux. On trouvera sans doute la clé, toujours perdue, de l'écrin qui renferme le diadème royal, si vous êtes doué d'une intelligence généreuse. Modestie à part, cela est plus riche qu'attrayant. Mais, après avoir jeté un regard prompt sur les reliques de la *granda Armada*, vanité dont l'Anglais fait parade aux dépens de la vanité espagnole, considérez surtout la magnifique collection d'armes antiques, si belle et si bien conservée, qu'il n'en est pas une seule en Europe où la chronologie compte moins de lacunes. C'est une revue qui remonte jusqu'aux jours de la domination saxonne; et ces chevaux couverts de housses, de mailles, de portraits, ces panoplies éclatantes, sont des effigies historiques, ainsi que les raides cavaliers armés de toutes pièces qui les montent. L'imagination de nos races suffit à peine pour soulever tant de fer : la comparaison fatigue. On croit un moment : la dégénération de l'espèce. Un avis est bon en passant à pour être à l'abri des bévues sur cette longue filière de héros, faites provision de dates et de faits, car les savans obligés du lieu récitent leur chapelet sur ce point avec une gravité d'anachronisme à déconcerter le plus rude antiquaire, et, sur la moindre question qui dérange leur mécanisme numérique de mémoire, passent tout droit, de la fin de l'heptarchie saxonne au prédécesseur immédiat de la race normande. Ils débitent ce qu'ils ont appris; mais ils ne le savent pas.

Je franchis de menus détails, dont les gens minutieux se repaissent à satiété. Rien ne pèse, à mon gré, comme une promenade dans ces mille recoins, où des noms des rois fatiguent d'un monotone écho. On a des nausées de grandeur. On dormirait dans ce sépulcre de célébrités, où John Bull, prolixe en parenthèses, aime à délayer des minuties, comme celles de l'historien Dangeau. D'ailleurs on se lasse de grands parquets, d'escaliers sonores, de hauts plafonds, de battans de portes qui laisseraient entrer des éléphans, et où tant de bassesses ont rampé. Mais si l'on a hâte de se débarrasser d'une atmosphère infectée de politique, il est raisonnable de gravir la grande plate-forme et de planer sur la ville entière, pour discerner, dans les ondulations du brouillard que le vent soulève parfois comme un pesant rideau, son enceinte de huit lieues géographiques, son haut monument dédié à l'incendie, ses ponts, ses rues libres à faciles trottoirs, sa monotonie d'aisance et de luxe; spectacle qui ravive, surtout après avoir appris que l'échafaud a terminé presque tous les drames de l'âge historique, et mis son cachet de siècle en siècle, de famille en famille, de progrès en progrès. Soyons justes : l'échafaud politique est tombé : le progrès est resté debout. C'est le contraire en Italie.

Brucker.

CALENDRIER HISTORIQUE ET NECROLOGIQUE.

FÉVRIER.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENS DIVERS.	ANNÉES.	MORTS.
1	1793	La Convention déclare la guerre à l'Angleterre et à la Hollande.	»	»
2	1819	Loi qui crée en faveur du duc de Richelieu un majorat à titre de récompense nationale.	1688	Abraham Duquesne, marin célèbre. Pierre Duchâtel, aumônier de François Ier
3	1576	Henri IV s'échappe de la cour de France.	1552	
4	1794	La Convention décrète l'abolition de l'esclavage des Nègres.	1774	La Condamine, astronome.
5	1814	Congrès de Châtillon.	1807	Paoli, patriote corse.
6	1788	Conclusion du premier traité d'alliance entre la France et les États-Unis.	1593	Amyot, traducteur de Plutarque.
7	1662	Établissement des fiacres à Paris.	1818	Visconti, antiquaire.
Id.	1788	Date de la dernière lettre de La Pérouse.	»	»
8	1807	Bataille d'Eylau.	1778	Lekain, acteur tragique.
9	1801	Traité de Lunéville entre l'Autriche et la France.	1751	D'Aguesseau, chancelier de France.
10	1814	Combat de Champ-Aubert.	1755	Montesquieu.
11	1814	Combat de Montmirail.	1650	Descartes.
12	1814	Combat de Château-Thierry.	1554	Exécution de Jane Gray.
13	1790	L'assemblée nationale abolit les ordres religieux.	1820	Assassinat du duc de Berry.
14	1814	Combat de Vauchamps.	»	»
15	1583	Adoption du calendrier Grégorien en France.	1781	Lessing, littérateur allemand.
Id.	1788	Louis XVI abolit la question ou torture.	»	»
16	»	» »	1710	Fléchier.
17	1814	Combat de Nangis.	1673	Molière.
18	1563	Poltrot de Méré, fanatique protestant, tue le duc François de Guise.	1546 1587	Luther. Exécution de Marie Stuart.
Id.	1814	Combat de Montereau.		
19	1796	La planche des assignats est brisée.	»	»
20	1800	Ouverture de la Banque de France.	1790	Joseph II, empereur d'Allemagne.
21	1809	Prise de Sarragosse par le maréchal Lannes.	1824	Eugène Beauharnais.
22	1787	Première assemblée des notables à Versailles.	1680	Supplice de la Voisin, empoisonneuse.
23	1796	Bonaparte nommé général en chef de l'armée d'Italie.	1766	Stanislas, roi de Pologne.
24	1525	Bataille de Pavie perdue par François Ier.	1779	Le capitaine Cook.
25	1804	Établissement des droits-réunis en France.	1712	Catinat, maréchal de France.
26	1781	Premier discours de Pitt au parlement anglais.	»	»
27	1814	Bataille d'Orthez gagnée par le maréchal Soult.	1794	Perronet, ingénieur célèbre.
28	1791	Dernier discours de Mirabeau sur la question des émigrés.	1742	'sGravesande, philosophe hollandais.

LES DANSEURS ESPAGNOLS.

La danse ne prend pas toujours l'empreinte du caractère ni celle des mœurs, car le Français, à juste raison proclamé le plus léger, le plus gai peuple du monde, a la danse la plus sérieuse et la plus cérémonieuse de toutes. Il faudrait du temps, des recherches et des développemens pour traiter avec succès d'un art qui a tant d'importance aux yeux de la jeunesse. C'est un travail qu'une plume exercée doit entreprendre et qui excitera, nous n'en doutons pas, l'intérêt et la curiosité; nous ne parlerons dans ce moment que des danses espagnoles, c'est-à-dire de celles dont M. Véron vient de nous donner un échantillon. Mais, quelle que soit la magie de sa baguette dorée, pour pouvoir bien comprendre ces danses, il faudrait transporter dans notre France le ciel brûlant et étoilé des nuits méridionales, la vaporeuse émanation des fleurs, et plus que cela, l'imagination passionnée des espagnols; mais, sous les lustres étincelans de l'Opéra, au milieu d'une foule avide d'émotions seulement nouvelles, la danse espagnole n'est qu'un plaisir dont la nouveauté fait avant tout le charme.

Tour à tour violente, emportée, voluptueuse, cette danse n'est pas, comme la nôtre, soumise aux règles de l'art et de la décence.

Cependant quand nos délicieuses et frêles danseuses viennent remplacer les ardentes étrangères, on ne peut s'empêcher de les comparer, peut-être avec quelque désavantage, à ces brunes et piquantes Espagnoles, aux formes arrêtées et nerveuses, aux poses plus bardies que gracieuses.

Car on ne doit pas s'attendre à trouver ici les attitudes élégantes mais un peu compassées de nos Françaises, leurs bras si bien arrondis et placés toujours symétriquement; ce n'est point notre grave contredanse, dont les mêmes airs ramènent invariablement les mêmes figures. La danse espagnole, échevelée, brûlante comme un drame de l'époque, parle plutôt aux sens qu'au cœur. Tantôt les danseurs s'inclinent jusqu'à terre, leurs mains se rencontrent et se fuient. M[lles] *Dolores Serral* et *Dubignon*, MM. *Camprevi* et *Font* sont, dit-on, les premiers artistes du théâtre *del principe*, ils sont sans doute les successeurs de *Peppo el famoso* et de la belle *Victoriana* qui étaient célèbres du temps où le roi Joseph et les Français occupaient Madrid.

Sans doute ces artistes n'ont pu donner une idée complète des divertissemens si animés de leur pays : toutefois ils ont jusqu'à un certain point satisfait la curiosité. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de saisir au passage les traits les plus caractéristiques de leurs costumes et de leurs attitudes. Nous les présentons ici tels qu'ils ont paru sur la scène de l'Opéra, où ils ont exécuté, à différentes reprises, plusieurs danses nationales et provinciales.

El bolero, el fandango, ont beaucoup de ressemblance entre elles, ainsi qu'*el zapatadeo;* mais les *jota* s'en détachent complètement, c'est la danse nationale, celle du



Les Danseurs Espagnols à Paris.

peuple; on l'exécute plus particulièrement en Arragon et en Catalogne. Chaque province des Espagnes a son type de danse particulier, et partout c'est un plaisir que les malheurs d'une guerre intestine et continuelle n'ont jamais empêché. Les espagnols dansaient, tandis que leurs escopettes chargées reposaient contre l'arbre qui leur prêtait leur ombrage; souvent ils n'ont pour orchestre que le son d'un misérable instrument de cuivre placé entre les mains d'un vieillard aveugle, dont la voix monotone laisse tomber une chanson composée seulement de quelques mots qui reviennent à chaque mesure.

Dans l'Andalousie, la danse est plus vive et plus légère; à Cordoue et à Grenade, elle conserve encore quelques légères nuances mauresques, et sous le portique à demi-détruit de l'Alhambra, c'est une chose ravissante et qui fait rêver au passé. On y retrouve avec délices ces brunes espagnoles dansant au milieu des bosquets de lauriers-rose et d'orangers, autour des fontaines de marbre.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Intérieur d'un palais turc.

LES ORIENTAUX CHEZ EUX.

La Turquie, si souvent analysée par les voyageurs qui, revenus aux terres de l'Occident, ont développé sous nos yeux cette série d'images et de pensées qu'ils avaient recueillies sur les chemins de l'Asie; cette terre native des traditions antiques, encore toute jonchée des débris de sa splendeur passée, et qui semblait cumuler toutes les destinées de l'univers, s'est revêtue, dans sa vieillesse, d'un voile mystérieux qui la recouvre comme un

linceul, et que jamais peut-être on ne soulèvera tout entier.

L'existence du peuple qui l'habite est une énigme de plus à joindre à tant d'énigmes; et, si sa vie publique, si isolée, si profondément taciturne, se referme pour ainsi dire sur elle-même et se cache à tous les regards, sa vie intérieure s'écoule dans une obscurité plus profonde encore, et les hommes de l'Orient se retranchent dans leurs foyers domestiques comme dans un sanctuaire impénétrable.

Le caractère distinctif de ces nations, c'est la gravité; tout est calme et stationnaire chez ces musulmans, qui n'ont, pour ainsi parler, qu'une pensée, celle de Dieu, une habitude, celle de l'inaction. Les affaires de la vie sont bien peu de chose, à leur sens; chez eux, tout semble provisoire; on dirait des hordes nomades qui craignent de s'établir sur une terre où ils resteront si peu. Les Turcs sont *campés* en Europe. Ces frêles maisons de bois, qui tremblent et craquent au vent, sont bien plus semblables aux huttes d'un bivouac qu'aux habitations d'un grand peuple; et pourtant cette chétive cabane de sapin suffit aux désirs de ces hommes qui désirent si peu. C'est là qu'ils se retirent le soir, quand la voix des imans, tombant sur la cité du haut des minarets, comme un concert du ciel, leur annonce que l'heure est passée, et que l'Eternel s'est incliné pour prêter l'oreille à la terre. Ces derniers chants du soir s'éteignent insensiblement avec les derniers feux du ciel, et bientôt on n'entend plus, dans les rues étroites de la ville, que les pas du veilleur de nuit qui, d'intervalle en intervalle, laisse tomber sur le pavé sa pesante massue de bois, pour marquer sa présence.

Alors, dans une chambre carrée, sur un divan couvert d'une étoffe légère, on pourrait voir le Turc accroupi, immobile, achevant de fumer son *chiché*, tandis que des esclaves noirs déposent devant lui une table basse, de forme ronde, sur laquelle ils entassent pêle-mêle autant de plats qu'elle en peut contenir; ils agitent en l'air leurs éventails de palmier, pour écarter les insectes, et le maître commence son repas. Le voyez-vous, plongé dans son éternelle apathie, promener négligemment la main d'un mets à un autre, mêlant le poisson au gibier, la salade aux confitures? Que lui importent ces distinctions de goût, à lui qui ne distingue rien ici-bas? Pour dessert, on lui porte la pipe et le café; il fume long-temps encore, le coude appuyé sur la fenêtre de son *kiosque*, regardant les étoiles au ciel et respirant la fraîcheur de la nuit. Il se lève enfin lentement, il soulève une tapisserie, ouvre une porte secrète, pénètre dans son harem et disparaît.

Les palais diffèrent peu des simples habitations des *rayas* : on les reconnaît à leurs vastes dimensions, à leurs festons de bois peint, à leur couleur, aux bouquets de cyprès dont ils sont d'ordinaire entourés. J'ai parcouru dans tous ses détails une de ces retraites joyeuses où l'art et la nature semblent avoir épuisé leurs fantaisies pour le plaisir du cœur et des yeux. Le caractère même de ces constructions fragiles et délicates y ajoute un charme de plus : elles sont légères, gracieuses comme ces pensées de joie, comme ce rire folâtre que le bruit des feuilles du printemps et l'aspect d'un ciel sans nuages font éclater au fond de l'ame.—Le palais des Eaux-Douces s'élève derrière Constantinople, sur les bords d'une rivière qui porte ses flots au Bosphore. C'est un pavillon blanc à grillages dorés, et dont la couverture, échancrée en forme de bonnet chinois, se termine en flèche azurée qui soutient un globe de bronze chargé de mystérieux symboles.

Le Grand Seigneur n'habite plus cette résidence d'été. Il a cessé d'y reparaître, depuis le jour où sa sultane chérie succomba aux ravages d'une fièvre pestilentielle qui désola ces contrées. Je pénétrai sans peine dans ce palais désert : je parcourus de vastes salles dont les parois étaient revêtues de feuilles de marbre, couvertes de versets du Koran et ornées d'arabesques capricieuses qui circulaient tout autour. Il y avait là des divans de velours cramoisi, des nattes tressées de mille couleurs, des rideaux de soie blanche, à franges bleues et vertes, dans lesquels se jouait un rayon du soleil d'Asie, et que le zéphir agitait à travers les vitraux brisés de la demeure du maître.

La gravure nous représente l'appartement d'une sultane qui a donné un fils au commandeur des croyans. Elle a cessé d'être confondue avec ce peuple d'odalisques qui végète sans honneur au fond du palais. Elle a ses esclaves à elle, et la figure ignoble du gardien ne viendra plus l'effrayer. — L'horloge, qu'on voit à côté d'elle, est un meuble de rigueur ; c'est la pensée du musulman ; c'est le régulateur de toute son existence : il marque les heures du repos et celles de la prière. — On voit, sur une console élégante, des confitures et des liqueurs; elles sont destinées au sultan, qui viole aussi quelquefois les préceptes de Mahomet, en acceptant ces boissons défendues.

Je vis des salles de bains, toujours en marbre blanc. Le bain à l'européenne, comme ils l'appellent, importation d'hier, assez semblable aux bains d'Italie, n'a rien de bien remarquable : c'est un bassin ovale où l'on descend par un escalier de trois ou quatre marches sur lesquelles on se pose, en attendant que l'eau qui tombe, tiède et lente, d'un robinet d'argent, parvienne à la hauteur voulue.

Je distinguai seulement de petites tables rondes sur lesquelles on dépose la confiture de rose ou de jasmin qui réveille le goût et ranime le cœur. — Plus loin, le bain d'étuves, le bain national, le seul dont l'usage soit universellement adopté chez les Orientaux.

Qu'on se figure une chambre octogone, surmontée d'une coupole élégante, percée d'étroites ouvertures qui répandent à l'intérieur un jour douteux et velouté. Le Turc, étendu sur une table de cèdre, attend patiemment que la vapeur agisse sur ses pores et provoque la transpiration. Bientôt il en est inondé : elle découle de tous ses membres, de ses joues, le long de sa barbe ; c'est alors que le baigneur se présente ; il tient d'une main des étoupes et de l'autre une cuvette remplie d'eau de savon qu'il répand sur le corps du patient, depuis la tête jusqu'aux pieds. Cette mousse légère, qui pétille et s'affaisse sous le frottement des étoupes, couvre l'homme et sa table d'une sorte de voile vaporeux d'une éclatante blancheur. — L'opération achevée, on se plonge dans un bassin d'eau tiède, et l'on ne sort que pour aller s'étendre sur un lit de repos où la transpiration s'achève entre la pipe et le café.
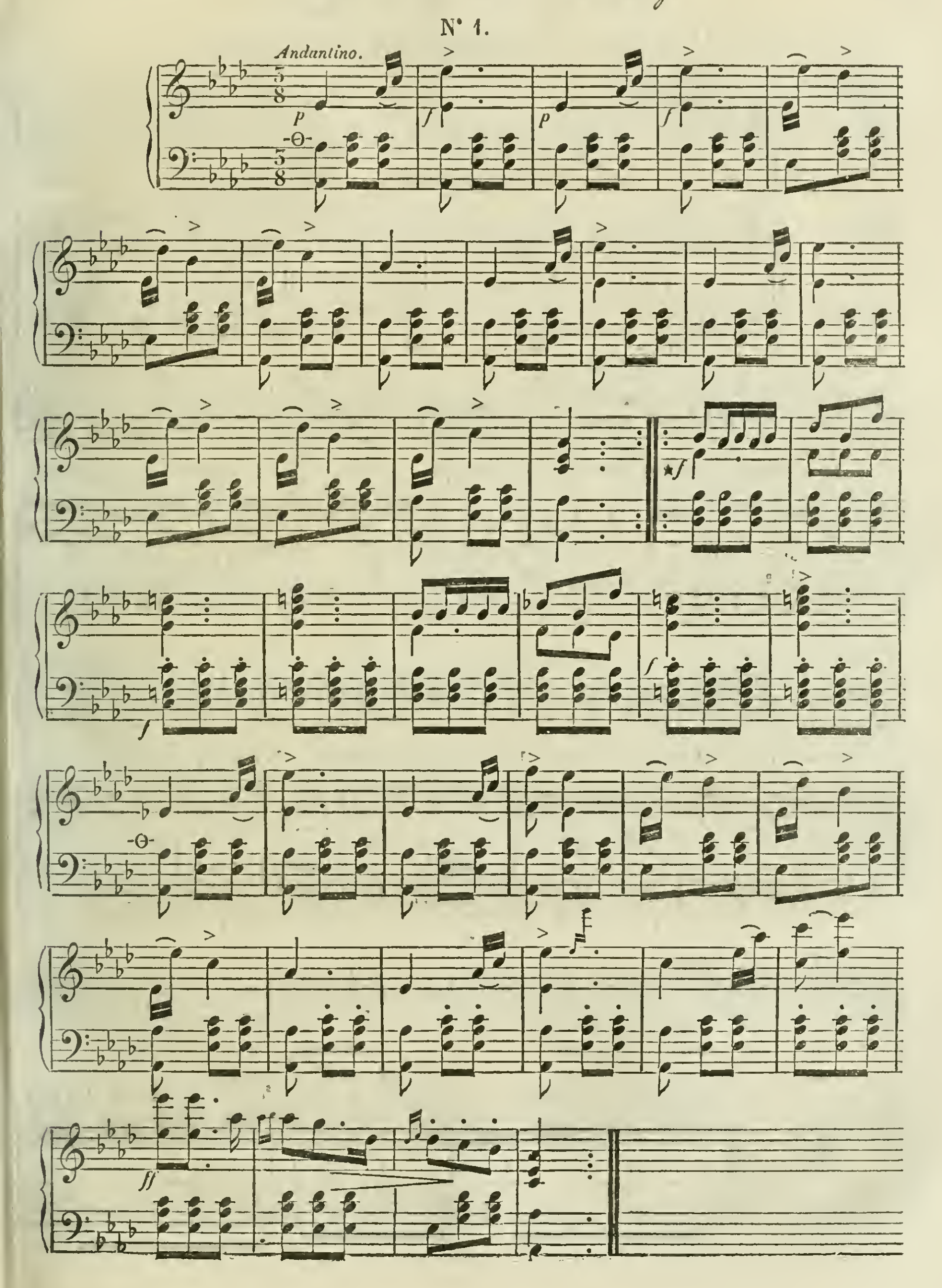
Ainsi, dans ces coutumes étranges, nous trouvons l'indifférence la plus profonde et les sensualités de l'existence la plus délicate. — Des bains de marbre dans des maisons de bois; des draperies dorées sur des châssis vermoulus; la simplicité rustique d'une nation dans l'enfance et les raffinemens d'une civilisation achevée. — Le Turc me semble formé de deux essences opposées : Il ne connaît des choses que les extrémités et se réjouit dans les contrastes. — Ce matin, il verse l'or à pleines mains pour embellir son kiosque : ce soir il le verra, sans un regret, consumé par les flammes de ces incendies si fréquens qu'ils sont devenus, pour Constantinople, une calamité de toutes les heures. — J'ai vu tomber en cendres quinze mille maisons en un jour. La multitude sans asile se réunit paisiblement au milieu d'un cimetière. Tout ce peuple était silencieux, impassible ; il reposa la nuit, d'un sommeil doux et calme, entre les cendres de ses foyers et les tombeaux de ses pères.

H. Cornille.

VALSES

Par Madame Pauline Duchambge.

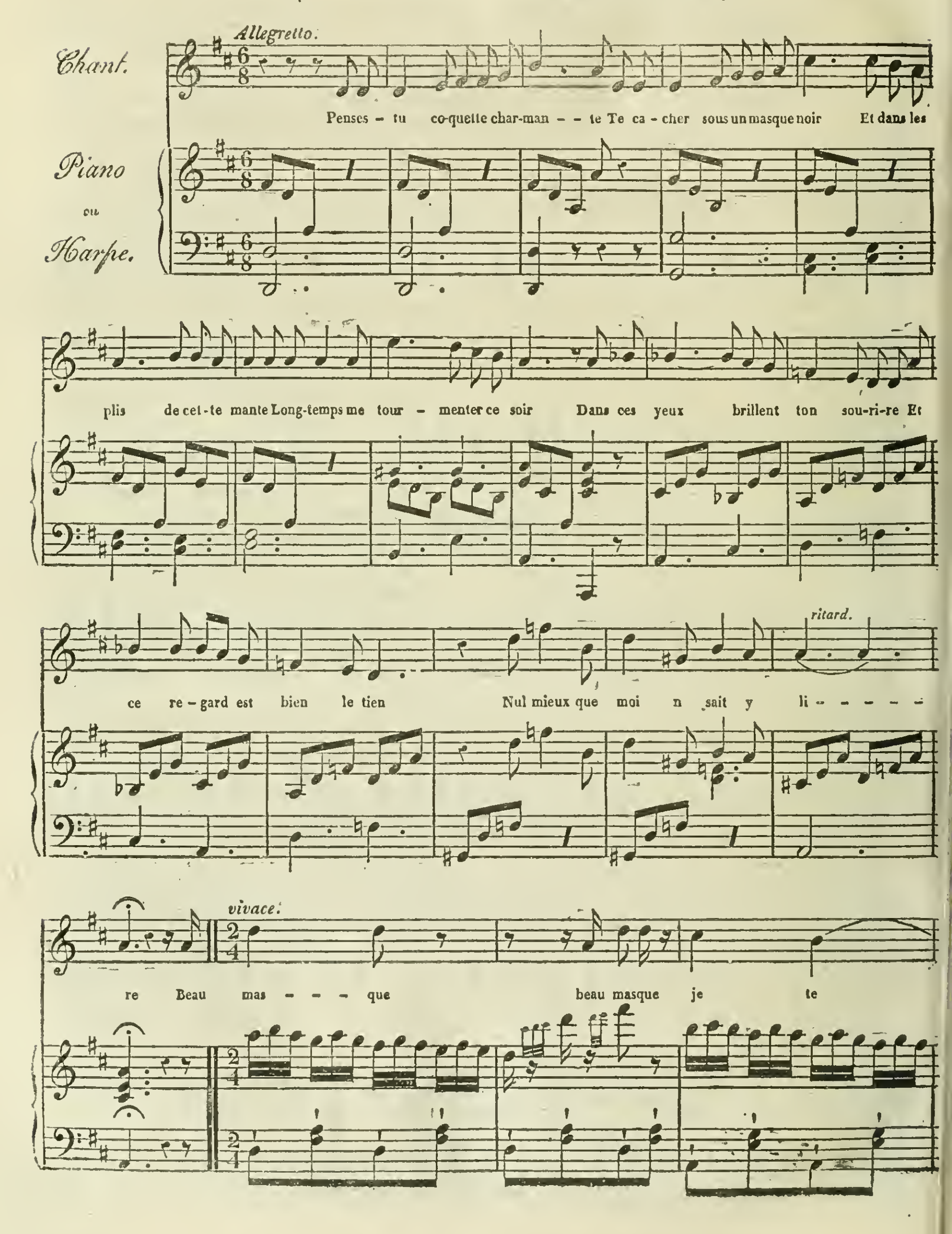
N° 1.

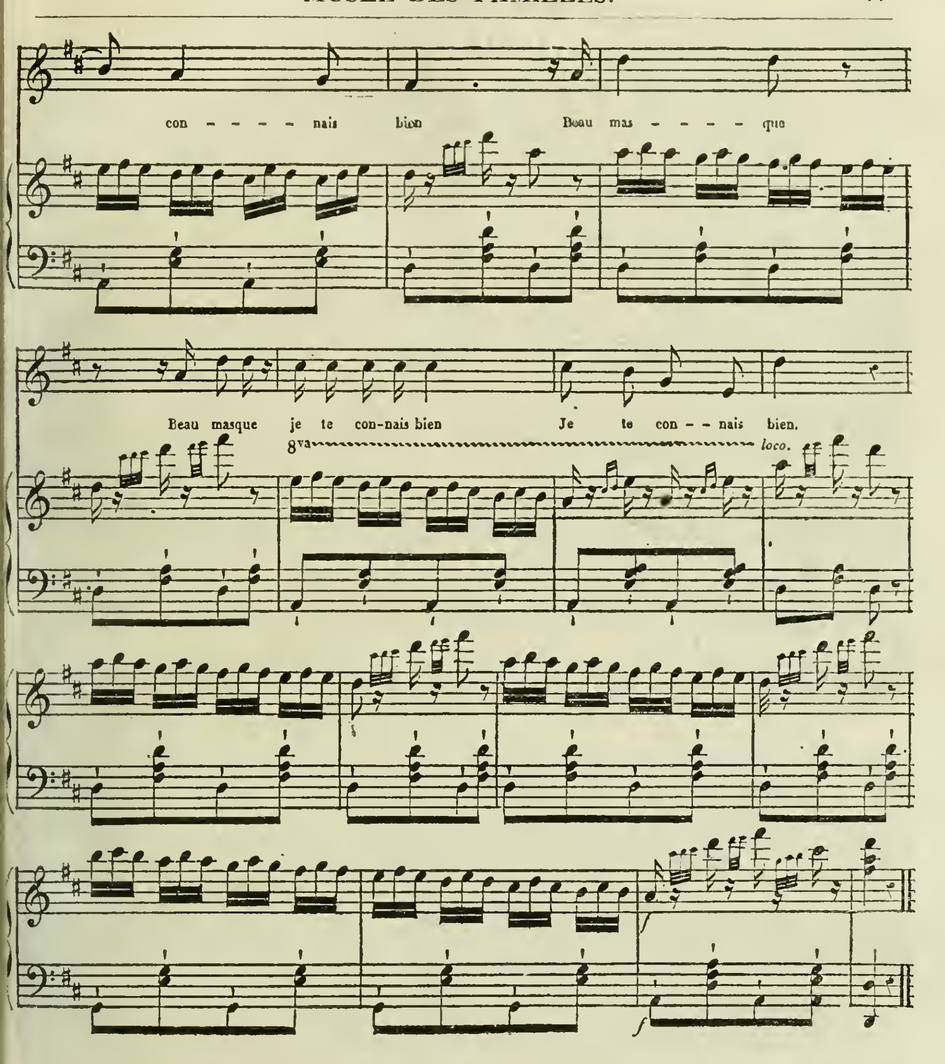


Beau Masque!

Paroles de M. Léon Lafont;

Musique de Madame Pauline Duchambge.





2.

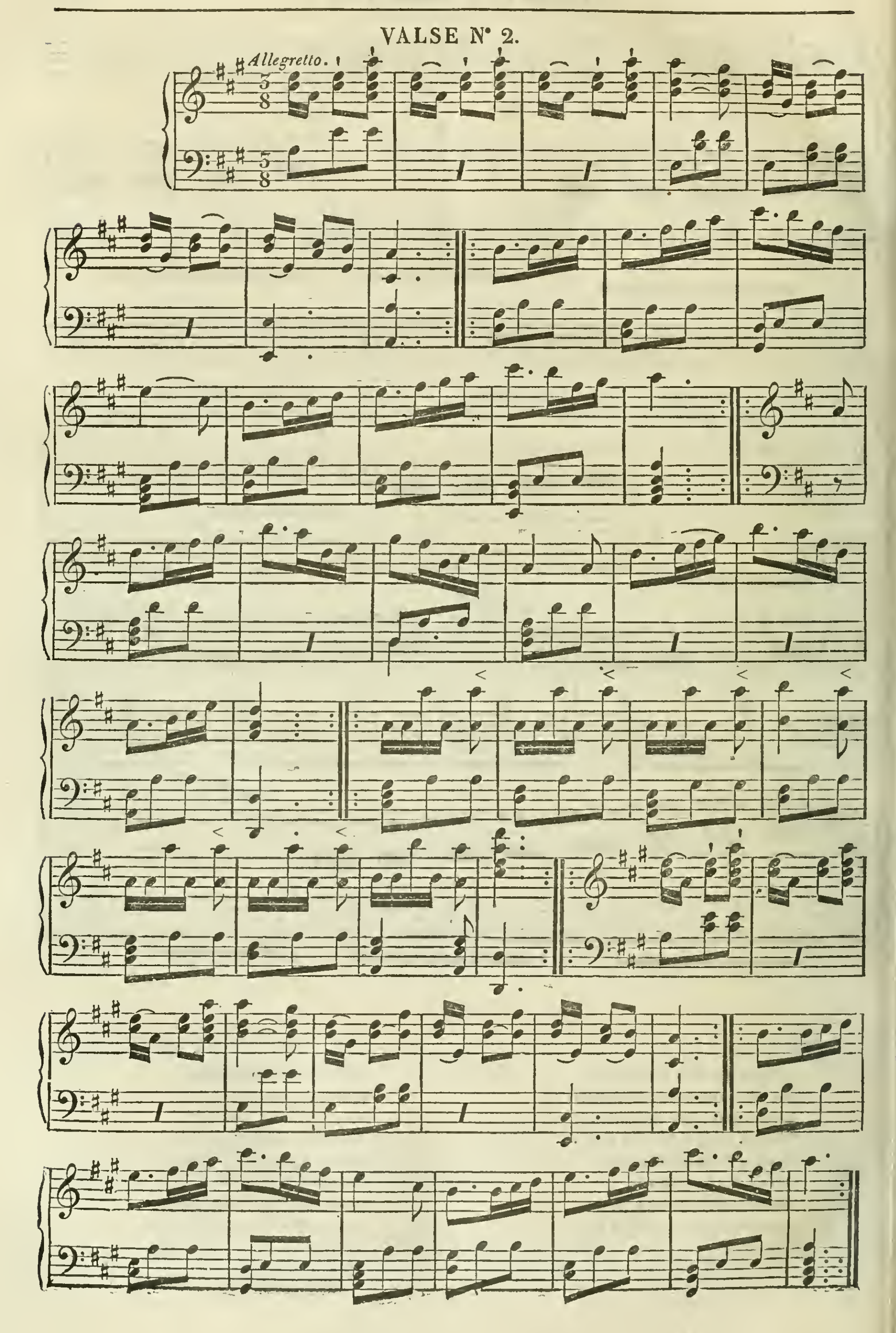
Je connais ta voix caressante,
Qui bien souvent m'a dit demain;
Je connais ta taille élégante,
Ton joli pied, ta blanche main;
Ta main à mes lèvres si douce,
Qui du balcon italien
Toujours si faible me repousse.
Beau masque! je te connais bien.

3.

Je connais, sylphide légère,
Ta solitude vers le soir,
Dans ta gondole passagère
Glissant le long du golfe noir.
Je connais ta place à l'église;
Ton pavillon vénitien;
Et cette heure qui m'est promise.
Beau masque! je te connais bien.

PAR LES PROCÉDÉS DE E. DUVERGER.

VALSE N° 2.



NOTE DE LA REDACTION.

Avant que la saison consacrée à la danse soit entièrement passée, nous avons voulu accomplir notre promesse de mêler quelquefois de la musique au texte et aux vignettes dont se compose habituellement notre Musée. C'est un premier essai de ce que nous nous proposons de faire en ce genre ; et pour commencer, en considération des plaisirs que comportent les soirées d'hiver, nous avons réuni à la romance de Mme Duchambge des valses dues à la verve gracieuse du même compositeur. Cette série musicale sera continuée de temps à autre, sans que nous permettions toutefois qu'elle empiète toujours autant qu'aujourd'hui sur la place réservée à d'autres matières. M. E. Duverger, qui nous a prêté cette fois l'assistance de ses ateliers, est l'inventeur d'un procédé perfectionné par lequel on parvient à composer la musique en caractères mobiles en évitant les inconvéniens qui étaient autrefois attachés à cette opération.

DE LA PHRÉNOLOGIE.

Sentiment des grandeurs. — Instinct de l'élévation. — Amour du pouvoir, de la domination, de l'autorité, du despotisme, de l'indépendance. — Sentiment du grandiose, du sublime. — Sentiment de sa propre dignité. — Estime de soi-même. — Fierté. — Orgueil. — Arrogance. — Dédain. — Présomption.

Toutes ces expressions se rapportent à l'action d'une seule faculté, d'un seul sentiment développé à différens degrés, et réuni à d'autres penchans ou à d'autres qualités morales dont l'activité plus ou moins énergique en modifie l'expression.

Le siége de l'organe de cette faculté est placé sur la ligne médiane, un peu en arrière du sommet de la tête. Il a la forme d'une proéminence oblongue. (*Voyez* les figures de la 3e livraison de 1834, où il est désigné par le N° 6.)

HISTORIQUE DE LA DÉCOUVERTE.

La découverte du siége de ce sentiment a eu lieu sur un mendiant qui frappa le docteur Gall par ses manières *distinguées*.

A cette époque, il recherchait les causes qui peuvent réduire un homme à la mendicité. Quelques observations l'avaient déjà porté à croire que l'imprévoyance et la légèreté amenaient le plus souvent les hommes à ce triste résultat, et ce mendiant le confirmait encore dans cette opinion, car la forme de sa tête indiquait un très faible développement de l'organe de la circonspection. Cette tête fut moulée, et, en l'examinant avec soin, il vit pour la première fois une proéminence allongée (3e livraison, pages 19 et 20, n° 6) qu'il n'avait point encore observée sur d'autres crânes. Impatient d'en connaître les fonctions, il questionna ce mendiant de mille manières, afin de distinguer les traits saillans de son caractère. Il le pria enfin de lui raconter son histoire.

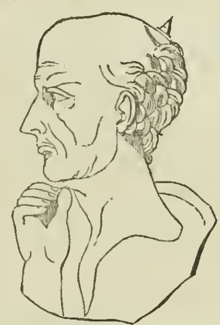
Le mendiant lui dit qu'il était le fils d'un riche négociant qui lui avait laissé une grande fortune, mais qu'il avait toujours été trop fier pour se résoudre à travailler, soit pour conserver sa fortune, soit pour l'augmenter, et que ce malheur l'avait ainsi fait tomber dans la misère

Ce récit rappela au docteur Gall qu'il connaissait des personnes qui laissaient croître leurs ongles afin d'éloigner toute idée qu'elles eussent besoin de travailler.

Il ne put pas d'abord concevoir comment par orgueil un homme aimait mieux mendier que travailler, mais il avait déjà observé tant de fois d'inexplicables bizarreries, produites par les différens penchans des hommes, qu'il renonça à vouloir expliquer des faits dont il se contenta seulement de constater la réalité. Une fois sur cette voie, il ne tarda pas à recueillir de nouvelles preuves sur l'existence de l'orgueil comme le résultat d'une organisation spéciale, produisant des effets variés quant aux détails, mais semblables quant au fond.

Gall se rappela encore qu'à l'âge de six ans il avait été extrêmement choqué de l'orgueil et de la fatuité d'un de ses cousins qui, âgé seulement de sept ans, se rendait déjà insupportable à tout le monde par ses airs d'arrogance. Il y avait, dans la seule manière de tirer son mouchoir, de le déployer et de le remettre dans sa poche, un air de hauteur et de dédain inconcevable à cet âge. Cet enfant dédaignait toutes les occupations auxquelles on se livrait dans sa famille, il ne voulait rien apprendre et désirait seulement être militaire. A Vienne, Gall connut un prince qui se faisait remarquer par son orgueil ridicule, par sa démarche fière et guindée, par son habitude de citer à tout propos ses aïeux avec emphase. Heureusement il était chauve dans la même région de la tête (N° 6) où il avait remarqué la proéminence chez le mendiant, et il s'assura qu'il avait la même conformation.

Anthisthène était un mendiant couvert de haillons; il était si fier qu'il ne pouvait se résoudre à travailler pour vivre. Il était rempli du plus profond mépris pour tout ce qui n'était pas lui et dédaignait insolemment la société des autres hommes. Socrate, passant près de lui et voyant l'affectation avec laquelle il détournait ses regards, lui cria : *Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.* Nous avons une tête antique de ce mendiant, et ce buste paraît être plutôt un portrait qu'une tête de fantaisie, mais quel qu'il soit il peut toujours servir à montrer de quelle manière cet organe se manifeste, car il y est très développé en A.



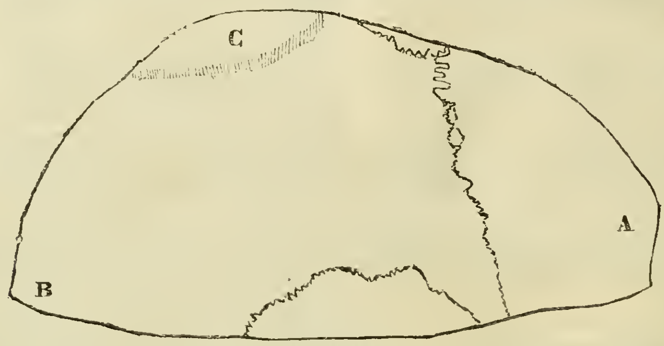
Buste d'Anthisthène.

Le docteur Gall était à Vienne le médecin de la famille du sculpteur Ceracchi; il sut par elle quelques détails concernant les premières années de cet homme qui, dès son plus jeune âge, avait manifesté des sentimens extrêmement développés de fierté et d'indépendance. Toute autorité, et surtout celle du pape, était pour lui une cause d'irritation continuelle. Plus tard, il négligea entièrement son art pour ne penser qu'aux moyens de renverser toutes les monarchies.

L'exaltation de ses opinions républicaines lui inspira une haine violente contre le premier consul Bonaparte. Il ne pouvait lui pardonner le coup d'état du 18 brumaire. Aussi fut-il un des principaux auteurs de la conspiration dont l'objet était l'assassinat de Bonaparte. Il se chargea lui-même de poignarder le premier consul à

l'Opéra. La conjuration fut découverte et Ceracchi fut condamné à mort avec ses complices. Son exécution eut lieu à Paris le 30 janvier 1801.

Son crâne fait partie de la collection du docteur Gall; il s'en servait dans ses cours pour montrer le siége et la forme de l'organe de l'indépendance.



Crâne de Ceracchi.

Cette figure représente la partie supérieure du crâne de Ceracchi, réduit au tiers de sa grandeur naturelle.

A indique la portion frontale ou du devant de la tête.

B indique la portion occipitale ou du derrière de la tête.

C indique l'organe du sentiment des grandeurs.

Du sentiment des grandeurs dans l'état de maladie, dans la manie.

Rien n'est plus commun que la fierté, l'orgueil, portés à un très haut degré dans la manie. Les hospices d'aliénés renferment un grand nombre d'individus qui se croient princes, rois, empereurs et Dieu même.

J'ai connu à Rome, à l'hôpital des fous, un homme qui se croyait pape; tous les autres fous qui se trouvaient dans la même cour que lui étaient ses cardinaux. Quand je m'approchai pour lui demander comment il se trouvait, il se mit le doigt sur la bouche pour m'imposer silence et me dit qu'il n'était pas convenable qu'il me répondit avant de m'avoir donné sa bénédiction, ce qu'il fit avec beaucoup de calme et de dignité. Il répondit ensuite avec bienveillance aux questions que je lui fis sur son état; il me fit connaître fort en détail les différentes sources de ses revenus; il ne comptait que par milliards et les dépensait de la manière la plus généreuse. Chaque fou qui passait auprès de nous était sur le champ nommé à une place très élevée; il m'offrit à moi-même la place de secrétaire d'état, avec je ne sais combien de millions de traitement. Il me raconta qu'il avait particulièrement connu Saint-Pierre, que celui-ci en mourant l'avait nommé son successeur, et que ceux-là mentaient impudemment qui croyaient au pouvoir des papes qu'on disait avoir succédé à Saint-Pierre; que lui seul était le vrai pape et le souverain légitime de la chrétienté.

« Combien y a-t-il que Saint-Pierre vous a nommé à sa place? — Oh! bien des siècles. — Quel âge avez-vous?—45 ans.»—Et il disait juste. Je cherchai à lui faire comprendre cette contradiction; cela fut impossible. Il avait l'organe de l'élévation très développé.

Il y avait autrefois à la Salpétrière un aliéné qui se croyait le plus grand prince du monde; il ordonna un jour qu'on transportât aux Tuileries le dôme du Val de-Grâce; il était convaincu que deux hommes pourraient suffire à opérer ce déplacement. Il finit par se croire propriétaire de toutes les forêts de France, et tirait chaque jour sur le trésor public des mandats pour plusieurs millions.

Une femme très impérieuse était parvenue à dominer son mari au point que celui-ci était forcé de se mettre à genoux auprès de son lit pour lui offrir à boire. Dans ses accès de folie, elle se croyait la vierge Marie.

Tout le monde a entendu parler de ces visionnaires qui ont prétendu être Louis XIV, Louis XVI, le dauphin, etc. J'ai connu en Grèce, et tous ceux qui ont voyagé dans ce pays ont connu comme moi un homme du peuple, le fou Spiridion, qui se disait roi de la Grèce; il s'habillait de la manière la plus grotesque, il avait un grand chapeau à trois cornes, surmonté de plumes, de panaches, de rubans des couleurs les plus éclatantes. Il était entouré d'écharpes rouges, blanches, etc., auxquelles étaient suspendus à droite et à gauche des sabres, des épées. Il avait l'habitude de se promener avec fierté dans les rues ou sur les places publiques, et de temps à autre il montait sur quelque élévation d'où il haranguait le peuple sur les intrigues des chefs du gouvernement grec. Comme il n'avait aucun moyen d'existence et qu'il vivait de ce qu'on lui donnait, je l'ai vu plusieurs fois venir noblement demander à dîner au prince Ipsilanti. Il se plaçait sans façon à côté de lui, se faisait servir avec dignité et s'en retournait quand il avait fini en le saluant comme il l'aurait fait avec son égal. L'argent qu'il obtenait, en le demandant, ne pouvait mériter le nom d'*aumône*, car il semblait plutôt réclamer une dette qu'un bienfait. J'ai examiné sa tête, et l'organe dont nous parlons était très prononcé.

Réflexions sur la manie.

Les gens fiers et orgueilleux passent ordinairement par une foule de nuances insensibles de l'état de raison à celui de folie. Si on les étudiait avec attention dans ce premier état, il serait souvent possible de prévenir ce malheur; il suffirait de les éclairer sur la nature des impulsions et des inspirations instinctives qui les portent à se croire au-dessus de tous les hommes. Tant qu'ils peuvent avoir la conscience de cette cause, l'instruction et le raisonnement peuvent arrêter le mal; mais, si on les néglige dans cette première période, l'irritation de l'organe va toujours en augmentant, l'individu cesse de comprendre son état et devient alors le jouet d'une seule faculté dont l'action extravagante domine celle de toutes les autres facultés morales et intellectuelles.

Le Docteur Bailly, de Blois.

PAR LA PRESSE MÉCANIQUE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.



La Tour de Montlhéry.

FRANCE PITTORESQUE.

LA TOUR DE MONTLHÉRY.

A six lieues au sud de Paris, une petite ville prolonge, sur la pente d'une hauteur assez escarpée, les dernières ondulations de son faubourg jusque vers la chaussée qui mène directement à Orléans. En longeant cette chétive rangée de maisons, les voyageurs, penchés aux portières de la diligence, ne s'arrêtent point à jeter au-dessous d'eux quelques regards de compassion ou de curiosité. Là pourtant, comme ailleurs, il y a des enfans déguenillés qui tendent humblement la main; là, aussi, il y a des fenêtres indiscrètes qui laisseraient volontiers pénétrer les secrets intimes d'un ménage de campagne.

Mais au-delà, un épisode plus rare, sur notre terre particulièrement où tant de niveaux destructeurs ont passé depuis trois siècles, attire l'œil et captive la pensée. C'est une ruine imposante, une ruine telle que les guerres civiles de la Ligue, les terreurs de Richelieu et les bouleversemens de la Révolution n'en ont guère laissé à nos paysages modernes, où les bruyantes usines et les fermes actives du présent occupent heureusement plus de place que les châteaux mélancoliques du passé.

Sur la crête d'un rocher abrupte et nu, se dresse avec orgueil une tour pittoresquement élancée vers le ciel. Dominant tous les environs, elle reste là comme le symbole de l'antique domination exercée par des maîtres féodaux sur la contrée que baigne à ses pieds l'Orge, tranquille rivière dont les détours se perdent au loin. Mais, prenez garde, si vous vous laissez emporter quelques instans par la magie de ces vieux souvenirs, la civilisation va protester contre vos poétiques velléités de regret. Dans ce lieu, elle aussi a son monument et son emblême. Voyez plutôt : une humble maisonnette auprès de la tour gigantesque. Frêle construction qu'un coup de vent peut emporter, elle semble ramper sous l'abri du donjon respecté par tant d'orages. C'est vrai; mais regardez encore. Avec ses bras aériens que meut un invisible mécanisme, le propriétaire de cette masure atteint pourtant bien au-delà des limites les plus étendues que le glaive d'un haut-baron ait jamais pu tracer autour de sa résidence suzeraine. Entre leurs puissances respectives, il y a toute la distance qui sépare l'empire de la raison humaine de celui de la force brutale; et, pour peu que vous donniez l'essor à votre imagination, certainement le télégraphe vous conduira dans l'avenir vers des régions plus vastes et plus magnifiques que tous les rêves pompeux où le passé jouit encore du privilége de s'envelopper.

Telles sont, ou à peu près, je m'imagine, les réflexions qui doivent préoccuper les passans que la diligence d'Orléans entraîne rapidement, chaque jour, à travers le misérable faubourg dont j'ai parlé d'abord. Puis, sans doute, quelque badaud, égaré pour la première fois dans ces parages lointains, adresse quotidiennement à son voisin la question banale et nécessaire dont un Anglais demanderait la traduction aux pages complaisantes de son *Guide pour la Conversation :* Quel nom porte cette ville, ce bourg ou ce village?

Comme le voisin se rengorge, lorsque, doté d'une excellente mémoire de collégien, il est à même de répondre en citant Boileau, qui s'est, il y a plus d'un siècle, donné la peine de nous apprendre la route que prend la nuit lorsqu'elle vient jeter ses ombres sur Paris, la grand' ville. La nuit, s'empresse alors de déclamer l'érudit, la nuit

> . . . . hâtant son retour,
> Déjà de *Montlhéry* voit la fameuse tour.
> Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
> Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
> Et, présentant toujours leur objet ennuyeux,
> Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.

Admirable description! C'est tout ce que la poésie a rimé, que je sache, à propos des illustres débris du château de Montlhéry. Mais les chroniqueurs sont plus prolixes et plus intéressans. Pour vingt compagnons de voyage qui, après les vers de Despréaux, sont assez instruits pour ajouter que Montlhéry, ville de 14 à 1500

ames, fait partie du département de Seine-et-Oise et de l'arrondissement de Corbeil, qu'elle a quatre foires par an et un marché considérable chaque semaine, on court le risque d'en rencontrer un, fort disposé à faire étalage des connaissances que lui aura procurées quelque bibliothèque enfouie dans un coin du département.

Celui-là vous apprendra que Montlhéry s'est d'abord appellée *Mons-Lethericus*, puis successivement *Mons-le-Hericus* ou *Monselhericus*, *Mont-le-Héry*; qu'une charte de 991 mentionne déjà ce lieu, à propos d'un don fait par Hugues-Capet à l'un de ses capitaines; que, pendant longues années, ce fut un repaire dont la garnison était aussi redoutée des pauvres paysans d'alentour, victimes de ses brigandages, qu'inquiétante pour le pouvoir royal; qu'après bien des vicissitudes enfin, Montlhery devint un domaine de la couronne et que son château, triste hochet des guerres civiles, succomba sous le fer et la flamme, je ne sais plus trop si ce fut au milieu du quinzième ou du seizième siècle.

Sa conservation sera hérissée de noms propres, plus baroques les uns que les autres : Thibaud File-Étoupe, premier seigneur de Montlhéry, Guy-de-Trousselle, son arrière-petit-fils, etc., etc. Pourtant çà et là se glisseront quelques anecdotes amusantes, dont on peut s'étonner que les amateurs du genre historique n'aient point encore songé à s'emparer. Un seul l'a tenté : M. Viennet, qui a raconté l'histoire des descendans immédiats de Guy-de-Trousselle, dans un roman où figure Louis-le-Gros, guerroyant, sous les inspirations du grand Suger, contre ses grands vassaux toujours en humeur de rébellion.

L'époque choisie par M. Viennet n'est pas la seule durant laquelle Montlhéry ait joué un rôle marquant dans l'histoire de France. Sous les règnes de Charles VI et Charles VII, lorsque la querelle des Armagnacs et des Bourguignons désolait le royaume, Montlhéry fut l'enjeu de plus d'un combat, et ses murailles devinrent souvent le point de mire des volées inexpérimentées du canon que les armées commençaient à traîner à leur suite. Plus tard, le 16 juillet 1465, il se livra dans ses environs une singulière bataille entre les troupes de Louis XI et celles de cette ligue qu'on peut appeler indifféremment *la ligue du bien public* ou du *mal public*. Commines en rapporte les détails, et leur naïveté, dit un auteur, ferait bien malignement sourire nos militaires modernes.

Une anecdote curieuse est celle du sire Jean de Croy, du parti des Bourguignons, qui, en 1413, avait été fait prisonnier par leurs adversaires et conduit au château de Mont-le-Héry, où long-temps il resta détenu. Voilà qu'un jour, vingt cavaliers, envoyés de Saint-Denis par son père, qui y commandait, traversent la Seine, gagnent par des chemins détournés les approches du château, et, profitant du moment où le prisonnier assistait à la messe dans une église située en-dehors des murs, s'emparent de lui, le jettent sur un bon cheval et galoppent en grande hâte vers le quartier-général du duc de Bourgogne qui les félicita joyeusement de leur succès. En vain l'alerte fut donnée au château; en vain, sa garnison s'ébranla; en vain, des hommes d'armes s'éparpillèrent dans toutes les directions: Jean de Croy était sauvé, et jamais ses ennemis ne purent l'atteindre.

N'est-ce pas là une de ces bonnes histoires du temps passé, tout empreintes de couleur locale, qui s'adaptent merveilleusement à une ruine pour lui rendre encore quelques instans de vie. Le jour où elle me fut ainsi narrée dans le coupé de la diligence, que je partageais avec l'antiquaire du lieu, j'étais en train de rêver; et, sur son récit, mon imagination se mit en frais pour reconstruire la vieille forteresse de Montlhéry.

D'abord je laissai subsister le donjon, dont il reste encore l'énorme tronçon de cent pieds en hauteur qui venait de frapper mes regards. C'était le sanctuaire de la place, le dernier refuge de ses défenseurs. Puis, autour, je grouppai d'irrégulières constructions, se drapant sur l'escarpement de la colline, terrasse sur terrasse, murailles derrière murailles, fossés succédant à de premiers fossés, trois ou quatre enceintes étagées les unes au-dessus des autres, depuis le pied jusqu'au sommet de la hauteur. Cela devait être ainsi et l'antiquaire confirma mes conjectures. Ensuite je me représentai la pompe gothique d'une messe de village, la fervente dévotion des assistans, leur surprise à l'aspect d'une troupe de soldats en armes, quelques solides coups d'épée échangés devant le portique de l'église, la fuite des vaincus qui courent porter l'alarme au château et l'empressement avec lequel les vainqueurs donnent de l'éperon dans les flancs de leurs alertes coursiers. Vraiment ils étaient bien loin, avant que, de poterne en poterne, d'étage en étage, l'alarme eût monté et le mot d'ordre fût descendu, franchissant le rude espace qui séparait le bourg du donjon....

J'en étais là de mes fantaisies, lorsqu'une dame, assise à ma droite, me toucha légèrement du doigt en m'interrogeant avec timidité:—Mon Dieu! Monsieur, que dit donc aujourd'hui le télégraphe? Il paraît bien affairé. — Pour plaire à la jolie questionneuse, les conjectures ne me manquèrent point; mais il ne s'agissait plus de Montlhéry, de ses fortifications et de ses ruines; et vous, qui sans doute n'êtes point tentés, comme elle, de scruter les mystères du télégraphe, vous me ferez grâce de cet autre récit.

GUSTAVE LINEUIL.

CORBEILLE DE ROGNURES.

IV.

Comme il n'y a point de bonheur absolu pour l'homme, il ne peut juger du bonheur que par comparaison. Ceux qui ont à satiété de ce qui manque à ses désirs lui paraissent heureux, et il se trompe grossièrement. Tous les hommes sont aussi heureux, ou, si l'on veut, aussi malheureux les uns que les autres. Un homme sain qui n'a point de tempérance est plus malade que les malades. Un homme riche qui n'a point de frein dans sa cupidité est plus pauvre que les pauvres.

Ajoutez à cela que le bonheur relatif qui nous éblouit rend les passions plus exigeantes. Alexandre veut un autre monde à conquérir, et le thésauriseur a besoin d'une pièce d'or. Le nombre de ses pièces d'or surpasserait celui des grains de sable de la mer, que la pièce d'or dont ce pauvre homme a besoin n'y serait pas. Une feuille de rose repliée dans la couche de Smindiride, le sybarite, est plus importune pour lui qu'une épine pour Epictète ou un charbon pour Guatimozin. Crésus a peut-être souffert plus de privations que Tristan-l'Hermite

Qui mourut sur un coffre en attendant son maître.

Il n'y a rien d'aussi odieux que l'envie; il n'y a rien d'aussi stupide.

Qui ne voudrait être en admiration aux sages, comme Platon? Cependant Platon n'osait se montrer dans la ville, les enfans se moquant de lui, parce qu'il avait les épaules trop larges; et, je me trompe fort, ou nous ne le connaissons plus que sous le sobriquet que lui donna la canaille.

Qui ne voudrait imposer des lois à une nation, comme Lycurgue? Cependant Lycurgue était en dérision à son peuple, parce qu'il était borgne, dans un pays où la recommandation corporelle passait avant toutes choses, et il portait la tête penchée sur l'estomac pour n'être pas reconnu.

Qui ne voudrait prendre possession de ce monde nouveau, si désiré d'Alexandre, et en disposer comme Fernand-Cortez? Cependant Fernand-Cortez, qui avait con-

quis tant de royaumes, faillit mourir de faim dans la rue.

Qui ne voudrait être opulent et par conséquent heureux comme un roi? C'est la sotte expression du vulgaire. Pour ne pas sortir de l'histoire de France, je suppose que ce n'est pas comme Charles VI, à qui on ne donnait du linge blanc que tous les trois mois.

Serait-ce comme Charles VII, qui ne put obtenir crédit d'un cordonnier de Bourges et qui fut obligé de lui rendre les bottes qu'il avait aux jambes, à défaut d'argent pour les payer?

Serait-ce comme Louis XI, qui faisait mettre des manches neuves à son vieux pourpoint, et qui envoyait, ainsi que Grégoire XIII, ses chausses de trois ans à rapetasser?

Serait-ce comme Charles VIII, qui laissa les principaux officiers de sa cour en gage, et Philippe de Commines avec eux, chez un marchand de Lyon, pour faire le voyage de Naples dont il allait joindre la couronne à sa couronne de France?

(Oh! je serais bien curieux de savoir ce que l'on prêterait aujourd'hui sur Philippe de Commines!)

Serait-ce comme Henri IV, qui écrivait à Sully devant Amiens: *je vous veux bien dire l'estat où je me trouve réduit, qui est tel que je suis fort proche des ennemis, et n'ay quasi pas un cheual sur lequel je puisse combattre, ny un harnois complet que je puisse endosser; mes chemises sont toutes deschirées, mes pourpoints trouez au coude, ma marmite est souuent renuersée, et, depuis deux jours, je disne et soupe chez les uns et les autres, mes pouruoyeurs disant n'auoir plus eu moyen de rien fournir pour ma table, dautant qu'il y plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent?...*

Serait-ce comme Louis XIV lui-même, qui souffrit plus d'une fois de la faim dans son château de Saint-Germain, et qui en serait peut-être mort sans le dévoûment pieux d'un domestique?

Croyez-vous que ces gens-là n'ont pas enduré la misère avec une plus douloureuse impatience que Diogène le cynique et Irus le mendiant?

Quant aux rois du génie, toutes les histoires vous en diront des nouvelles. C'est Homère chassé de Cumes comme vagabond. C'est Sophocle presque interdit à Athènes comme imbécile. C'est le Tasse garrotté dans un cachot ou languissant dans un hôpital. C'est Rousseau copiant de la musique pour avoir du pain.

Quelle pitié que la grandeur! quelle pitié que la fortune! quelle pitié que la gloire!

L'homme heureux, s'il existe quelque part, mais je me garderais bien de l'affirmer, c'est l'homme qui prend la vie comme elle est, qui s'arrange des jours comme ils viennent, et qui se contente de son état.

Ch. Nodier.

DE LA PHRÉNOLOGIE.

(suite.)

DU SENTIMENT DE L'ÉLÉVATION.

Des attributs du pouvoir.— Rapports qui existent entre les grandeurs physiques et les grandeurs morales.

De quelle manière distingue-t-on le pouvoir? Quels sont ses attributs? Comment le reconnaît-on? Quels sont les objets physiques, matériels, qui peuvent éveiller l'idée de la force, de la puissance, de la grandeur morales?

Une des plus belles lois de la nature est celle en vertu de laquelle certains objets physiques sont tellement en harmonie avec nos idées, nos penchans, nos affections les plus intimes que ces objets ont le pouvoir de les éveiller, de les exciter et même de les exalter au plus haut degré. Il n'est pas une pensée, pas une seule émotion, quelque morales, quelque élevées, quelque sublimes qu'elles soient, qui ne puissent être réveillées par un genre d'objets physiques qui en deviennent les représentans. La raison de ce fait se trouve dans l'admirable liaison qui existe entre nous et l'univers.

Chacune de nos facultés nous met ainsi en rapport harmonique, en rapport de jouissances, avec une portion du monde extérieur. Des exemples vont nous servir à faire comprendre ce point si important de la nature intime de notre intelligence.

Les sentimens dont les femmes sont l'objet, sont tellement en harmonie avec leur figure et leurs formes, que la vue d'une femme qui plait, suffit pour les éveiller. Le regard, l'expression de sa physionomie, sa démarche, ses attitudes sont tellement la traduction fidèle des idées, des émotions, des sentimens affectueux qui se passent en elle, que leur vue excite les nôtres et produit en nous ces mouvemens d'expansion, d'admiration, ces idées de bonheur qui nous portent vers elle comme vers l'objet de notre sympathie.

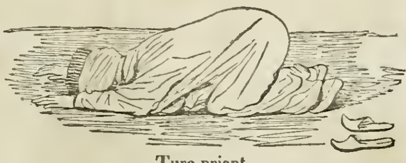
Pour chaque homme en particulier, il existe un genre de figure, d'expression, d'attitudes, qui seul peut lui plaire. Si nous passons aux animaux, même observation à constater: ils sont organisés de manière à n'aimer que la compagne que la nature leur a donnée; si elle n'en avait pas agi ainsi, leur mélange aurait bientôt amené un désordre, une confusion dont l'anéantissement des espèces eût été le résultat.

En revenant à l'homme, nous voyons l'amour maternel trouver dans l'enfant tout ce qui peut exciter le plus vivement ses sentimens les plus exaltés.

L'ami pour le sentiment de l'amitié, les armes pour le courage, le sang pour le meurtrier, la propriété pour le voleur, les couleurs pour le peintre, les sons pour les musiciens, les leviers pour les mécaniciens, la nature physique pour le philosophe, etc., etc: tels sont les objets sympathiques vers lesquels nous sommes portés; et chaque faculté éprouve d'autant plus vivement le sentiment de l'admiration, de l'ivresse, du beau, du sublime, que cet objet physique qu'elle contemple est plus en harmonie avec sa nature intime.

Le sentiment des grandeurs est loin de faire exception à cette grande loi de la création; car nous allons voir que, chez le sauvage comme chez l'homme civilisé, ce sentiment produit des actions parfaitement semblables quant au fond, et qui nous prouvent qu'elles dépendent d'une loi primitive, antérieure à toute convention sociale et parfaitement indépendante de toutes les circonstances au milieu desquelles on peut les observer.

Les faits que nous allons passer en revue ont pour effet de prouver que les hauteurs ou les grandeurs physiques sont les représentans du pouvoir, de la force, de la puissance, en un mot, des grandeurs morales.



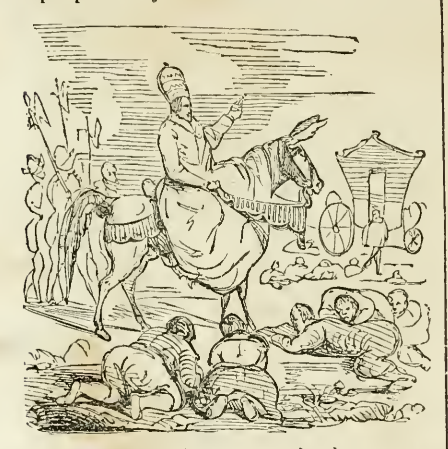
Turc priant.

Dans toutes les religions, l'humilité devant l'Être Suprême s'exprime d'une manière analogue. Toujours l'homme s'incline, s'agenouille ou se prosterne. Les baisemens de pieds, la tête découverte, tendent toujours à diminuer la grandeur physique de celui qui s'humilie devant Dieu.

Cette figure représente un Turc au moment de la

prière. On sait que les Turcs n'ont pas de cloche qui les appelle à la mosquée, comme les chrétiens sont appelés dans les églises : six ou huit fois par jour, un crieur monte au sommet d'un minaret, et, là, invite les croyans à la prière. Comme les minarets sont très-rapprochés, il arrive qu'à la même heure, Constantinople, par exemple, retentit tout à coup d'une foule de voix lugubres et creuses arrivant de tous les points. Quelle que soit l'occupation d'un vrai croyant au moment où il entend cette invitation, il quitte tout, il s'agenouille, il s'assied sur sur ses talons et fait ses prières. Pendant son oraison qui dure environ dix minutes, il touche plusieurs fois la terre avec son front; c'est le moment où il s'humilie devant Dieu. Cette figure le représente dans cette position, où il reste une ou deux minutes. Le sentiment dont il est animé exprime le plus haut degré d'abnégation de toute puissance morale devant celui qu'il reconnaît comme son souverain maître; il ne peut le lui prouver d'une manière plus convaincante, d'après son sentiment intérieur, qu'en lui faisant le sacrifice complet de toute sa hauteur physique.

Toutes nos coutumes religieuses portent le même caractère d'abaissement physique pour exprimer notre respect pour la majesté divine.



A Rome, lorsque le pape passe dans les rues, tous ceux qui sont à pied se mettent à genoux, ceux qui sont à cheval en descendent, et les personnes même qui se trouvent en voiture sur son passage s'arrêtent, en descendent également, et se mettent à genoux là où elles se trouvent.

Si des rapports de l'homme avec Dieu nous passons aux rapports de l'homme avec l'homme, nous voyons le même sentiment produire les mêmes effets; partout nous voyons la hauteur physique servir de représentant de la grandeur morale.

A l'origine de chaque nation, les chefs sont élevés au pouvoir sur des boucliers placés au-dessus de la tête des soldats. L'élévation physique est le signe de l'élévation morale. Grégoire de Tours nous apprend que Clovis fut nommé roi de cette manière.

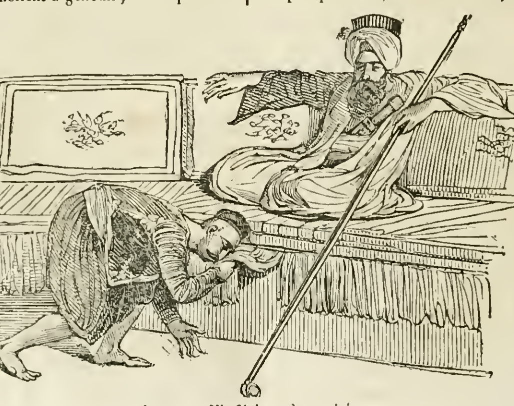
Que fait-on lorsqu'on veut rendre hommage au pouvoir, et qu'on ne peut pas, comme les soldats de Clovis, élever l'homme puissant au-dessus de sa tête? On diminue soi-même sa hauteur, et cela par différens moyens qui, quoique variables selon les pays, n'en dépendent pas moins de la même faculté, de la même force fondamentale, du même sentiment intérieur.



Voyez ce sauvage vaincu, forcé de reconnaître un maître, il se prosterne jusqu'à terre et met le pied de son vainqueur sur sa tête; il lui fait hommage de toute sa grandeur physique, représentant naturel de sa grandeur morale et d'une puissance dont il fait ainsi le sacrifice. Peut-être n'ont-ils pas un idiôme commun qui puisse leur permettre de s'entendre, et cependant cette action est parfaitement comprise par eux sans le secours d'aucun langage. C'est qu'elle est le résultat d'un sentiment qui n'a rien d'arbitraire, et qui appartient à la nature intime de l'homme.

Les saluts, chez toutes les nations, participent de deux caractères : ou bien ils expriment un hommage à la puissance, ou bien ils offrent un témoignage de simple politesse, d'attachement, d'amitié, d'affection; dans ces deux cas, ils n'ont pas lieu de la même manière, car l'amitié aussi a sa mimique particulière. Quand le salut est un hommage au pouvoir, ou même quand c'est l'homme puissant qui veut faire acte d'humilité pour répondre au salut qu'il doit rendre, il se découvre ou bien il s'incline, en un mot il diminue sa hauteur physique.

Lorsqu'un Grec, ou même un Turc d'une classe inférieure, entre chez un Turc puissant, il s'incline et



Salut turc d'inférieur à supérieur.

cherche la frange du canapé sur laquelle il imprime un baiser. Cette frange touche le sol, c'est donc le plus haut degré d'abaissement et de soumission qui puisse avoir lieu. Cette manière de saluer, en Turquie, est générale d'inférieur à supérieur. On voit qu'elle ne ressemble en rien aux salutations orientales, que je ne sais quelle mauvaise tradition a maintenues sur nos théâtres, et qui consistent à faire croiser les bras sur la poitrine de ceux qui saluent. La figure ci-dessus est extrêmement exacte. Elle est faite par Louis Dupré, qui, dans son voyage en Orient, a pu voir comme moi la nature en action. La pose du grec et la noble indolence du pacha, qui ne daigne pas même faire le moindre mouvement, sont de la plus grande vérité.



Salut turc d'égal à égal.

Lorsqu'un Turc en visite un autre à peu près son égal en puissance, il s'approche du sopha, et commence à se baisser comme s'il voulait en baiser la frange, mais l'autre, qui a déjà quitté la position assise et s'est relevé sur les genoux, se trouve tout préparé pour arrêter son collègue au milieu de son mouvement d'abaissement et lui donner une accolade amicale au lieu d'en recevoir une politesse humiliante pour le visiteur. Le sentiment qui empêche le visité de consentir à l'accomplissement du salut qu'on veut lui faire est toujours fondé sur le même principe. S'il s'y oppose, c'est parce qu'il sait très bien que cet abaissement physique est l'expression d'un hommage qu'on veut rendre à sa puissance, et que les convenances sont satisfaites dès que l'intention a été manifestée par un commencement d'exécution. L'accolade qu'il lui donne parle tout aussi clairement que le salut : elle veut dire qu'entr'eux il ne s'agit pas de puissance mais d'amitié.

Si, de l'Orient, nous revenons dans notre Europe civilisée, les mêmes intentions produisent les mêmes effets. Les courbettes sont d'autant plus profondes qu'on veut témoigner plus de respect. Ce solliciteur ne se contente pas de découvrir sa tête, il se plie en deux.



Le Solliciteur.

Il semble dire à celui dont il réclame des services : « Voyez combien je suis petit et combien vous êtes grand ; » comment ne m'accorderiez-vous pas vous-même la faveur que je vous demande lorsque vous êtes si puissant ! » L'attitude fière et imposante du protecteur, qui se redresse de toute sa hauteur au fur et à mesure que l'autre s'abaisse, prouve qu'ils regardent tous les deux leur hauteur physique comme le représentant de leur puissance personnelle.

Que faisons-nous quand nous ôtons notre chapeau ? Nous consentons momentanément à faire hommage de notre dignité en reconnaissant notre infériorité de hauteur physique : plus nous abaissons notre chapeau, plus nous voulons faire acte de soumission.

La coiffure des dames, plus immobile que la nôtre et ne pouvant être facilement déplacée, a donné à leurs salutations un autre mode qui n'en change point le caractère intime. Elles inclinent la tête ou font la révérence, c'est toujours le même fait principal du raccourcissement du corps.

En Grèce, on se salue en appliquant la main droite sur le cœur et en inclinant légèrement la tête à droite et en avant ; ce salut participe de l'amitié et du respect.

En Italie, le salut sans façon, sans cérémonie et qui a lieu entre amis ou entre égaux, consiste à se faire un petit signe de la main.



Salut grec. Salut italien.

Cette figure représente le salut d'un prêtre grec à un cardinal romain. On voit que le corps s'incline d'autant moins dans toutes ces circonstances qu'il est moins question de subordination, de soumission et de respect.

Le salut européen, celui qui a lieu entre égaux et qui ne suppose que de l'affection, de l'attachement ou de la politesse sans aucune idée de supériorité à laquelle on doive faire hommage, celui qui doit survivre à tous les autres, c'est la poignée de mains sans courbette et la tête couverte. Chacun conserve le sentiment de sa valeur et de sa dignité personnelles et ne pense point à les comparer à celles des autres. On voit que la loi des saluts suit les progrès de la civilisation, et que la dignité individuelle, représentée par les différentes attitudes du corps, est d'autant plus respectée que nous nous éloignons de l'état de barbarie. Le sauvage obtient, il est vrai, la plus haute marque de respect que l'homme puisse recevoir, puisque son ennemi vaincu consent à se prosterner le front en terre et à lui mettre le pied sur la tête. Mais à quel prix cet hommage lui est-il offert ? Au prix le plus cher qui puisse



Salut Européen.

exister, à celui de la destruction totale et absolue de la dignité de son semblable.

En examinant les deux extrêmes de la série des saluts que nous venons de parcourir, nous y voyons le symbole net et précis qui caractérise les rapports de l'homme avec l'homme dans les deux états opposés de barbarie et de civilisation.

Dans le premier, c'est la lutte, l'antagonisme, la concurrence qui divise l'espèce humaine en vainqueurs et en vaincus. Le seul lien qui unisse les inférieurs aux supérieurs et qui les maintienne en société, c'est la force brutale et la terreur qu'elle inspire.

Dans le second, c'est l'association amicale entre des capacités différentes, harmonisées d'après des principes d'utilité commune. Dans ce dernier état, personne ne sacrifie rien de sa dignité à celle des autres. Bien plus, la tendance des institutions est d'augmenter chez les individus le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes.

Toutes les nations qui existent aujourd'hui sur le globe se rapprochent à des degrés différens de l'une ou de l'autre extrémité de ces deux états. L'étude des saluts pourrait à elle seule nous fournir les moyens de juger du degré de leur civilisation.

Le docteur Bailly, de Blois.

CALENDRIER HISTORIQUE ET NÉCROLOGIQUE.

MARS.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENS DIVERS.	ANNÉES.	MORTS.
1er	1815.	Napoléon quitte l'île d'Elbe et débarque en Provence....	1553.	François Rabelais.
2.	1810.	Promulgation des derniers titres du Code pénal.........	1755.	St-Simon, auteur des célèbres mémoires.
3.	1716.	Première représentation de l'*Athalie* de Racine........	»	»
5.	1590.	Arrêt du parlement de Paris qui proclame le cardinal de Bourbon roi de France, sous le nom de Charles X...	1827.	Volta, physicien italien.
6.	1815.	Convocation extraordinaire des chambres à l'occasion du débarquement de Napoléon......................	1827.	Laplace.
7.	1821.	Proclamation d'Ypsilanti qui commence la révolution grecque..................................	1825.	Mme Dufrénoy, poète.
9.	1820.	Ferdinand VII abolit l'Inquisition en Espagne.........	1661.	Le cardinal Mazarin.
10.	1793.	Création du tribunal révolutionnaire................	1776.	Fréron, critique célèbre.
11.	1314.	Supplice de Jacques de Molay, grand-maître des Templiers................................	1718.	Fagon, médecin de Louis XIV.
Id.	1794.	Création de l'École Polytechnique..................	»	»
12.	1801.	Assassinat de Paul Ier et avenement au trône d'Alexandre Ier, empereurs de Russie......................	604.	St-Grégoire-le-Grand, pape.
13.	1569.	Bataille de Jarnac..................................	1711.	Boileau-Despréaux.
14.	1590.	Bataille d'Ivry...	1803.	Klopstock, poète allemand.
16.	1790.	Abolition des lettres de cachet par l'assemblée nationale..	1822.	Mme Campan.
17.	1815.	Le prince d'Orange se constitue premier roi des Pays-Bas.	1741.	Jean-Baptiste Rousseau.
18.	1805.	Napoléon accepte la couronne d'Italie................	1768.	Sterne, romancier anglais.
20.	1815.	Entrée de Napoléon à Paris.........................	1781.	Turgot.
21.	»	» »	1804.	Exécution du duc d'Enghien.
22.	1594.	Entrée de Henri IV à Paris.........................	1687.	Lulli, compositeur.
23.	1682.	Déclaration du clergé de France, rédigée par Bossuet, contre les invasions de l'ultra montanisme......... .	1742.	Dubos, historien.
24.	1529.	Création du collége de France, par François Ier.........	1606.	Juste Lipse, érudit belge.
Id.	1808.	Pose de la première pierre de la Bourse à Paris........	1824.	Mathieu de Montmorency.
26.	1814.	Combat de Saint-Dizier, gagné par Napoléon..........	1827.	Beethoven.
27.	1351.	Combat des Trente.................................	1827.	Larochefoucauld-Liancourt.
28	»	» »	1757.	Exécution de Damiens, ass. de Louis XV.
29	1807.	Olbers découvre une planète qui reçoit le nom de Vesta..	1794	Condorcet.
30.	1282	Vêpres Siciliennes.................................	1707.	Vauban.
Id.	1814.	Bataille de Paris..................................	»	» »
31.	1814.	Capitulation de Paris..............................	1547.	François Ier.

ÉGYPTE PITTORESQUE.

FONDATION DU CAIRE.

Mosquée d'El-Goury.— Fontaine des Amans.

Des cinquante-trois quartiers dont se compose le Caire, « cette ville superbe, cette cité sainte, grande parmi les » grandes, ce délice de la pensée, dont le faste et l'o» pulence font sourire le prophète, » le plus ancien et le plus misérable, celui où se presse la population la plus nombreuse et la plus pauvre, où l'on rencontre le plus de ruines et de décombres, est le *Hart-Touloun* (quartier de Touloun.)

Vers l'an de l'hégire 260 (874 ère vulg.) Ahmed-Ebn-Touloun gouvernait l'Egypte au nom du Khalyfe Abasside

El-Motamed-Ala-Allah. Guerrier heureux, administrateur habile et ferme, Ahmed, à cette époque, jetait les fondemens de cette haute fortune qui devait lui donner l'Égypte et asseoir sa dynastie sur le trône de cette contrée. Déjà le palais de l'ancienne capitale arabe, *Fostat* (Vieux Kaire), était trop étroit pour contenir ses richesses, son harem, sa domesticité, ses armes, sa garde d'esclaves et ses chevaux; il chercha un emplacement à des constructions nouvelles et le trouva sur les hauteurs abruptes du mont Yechtar, à l'orient de Fostat, dans le plateau qui courait depuis les murailles de cette ville jusqu'au pied du mont Moqattam. Des tombeaux de chrétiens, qui se trouvaient là, furent démolis; l'on y bâtit d'abord une citadelle, puis un manége, puis la mosquée encore aujourd'hui subsistante sous le nom de son fondateur (*Gamè-Ebn-Touloun*). Le gouverneur distribua ensuite entre les chefs turks et tartares de son armée des lots du terrain environnant, qu'il leur inféoda à la charge d'y construire des habitations. Bientôt sur ce lieu et comme par enchantement, s'éleva une ville nouvelle qui reçut le nom de *El-Qatayah* (les fiefs).

Chacun des nombreux successeurs d'Ahmed Ebn-Touloun agrandit l'enceinte d'El-Qatayah et en augmenta les monumens. Cinq siècles s'étaient écoulés depuis la mort du chef de la dynastie des Toulonides, lorsque, vers l'an 755 de l'hégire (1354), El-Malek-El-Nasser-Hâssan, 24ᵉ sultan de la dynastie des Mamlouks Baharites ou Turkomans, bâtit entre autres, au pied de la citadelle actuelle, la magnifique mosquée qui porte son nom (*El-Gamè El-Hassanieh*), puis dans l'El-Qatayah d'Ahmed-Ebn Touloun, alors devenu tout simplement le *Hart Touloun*, une seconde mosquée appelée *Gamè-El-Goury*.

L'ancienne ville d'Ahmed-Ebn-Touloun, cité mère de la capitale actuelle de l'Égypte, se reconnaît encore à une enceinte de tours et de remparts dont partie est en ruines et partie debout. Les maisons y sont assises sur le roc vif ou sur un sol exhaussé par des décombres et des débris amassés depuis plusieurs siècles. Sa population se distingue de celle des autres quartiers du Kaire par son extrême misère et son intolérance excessive. Avant l'occupation française, peu de négocians européens osaient s'y aventurer, même pour leurs affaires. Le contact de nos soldats ne put modifier cette ignorante barbarie. L'un des membres de l'Institut d'Égypte, faillit en faire une triste expérience. Nos savans visitaient à toute heure, et sans être inquiétés, les lieux les plus saints, copiant des inscriptions, fouillant des manuscrits, dessinant les colonnes, les frises, les dômes et mesurant les murailles, les fenêtres et les portes. Fort de cette tolérance, M. Jomard se hasarde un jour à pénétrer dans la mosquée d'El-Goury. Il s'y promenait paisible, quand tout-à-coup de violens murmures s'élèvent dans le temple; des groupes menaçans se forment; des paroles de fureur sortent de toutes les bouches; un grand nombre de voix proposent de plonger l'infidèle dans le bassin de la fontaine attenant à la mosquée. Inquiet, ce dernier regarde de tous côtés cherchant la cause de ce tumulte; bientôt elle se révèle à lui; il était entré sans ôter ses bottes! L'immersion demandée aurait sans doute puni ce monstrueux sacrilége, si un vieux cheyk prenant M. Jomard sous sa protection, ne l'avait fait sortir en criant de toutes ses forces aux assistans exaspérés : « Ne faites pas de mal à ce Français; » il est repentant; une autre fois il entrera pieds nuds! »

Ce fanatisme brutal a probablement pour cause l'isolement des habitans du *Hart-Touloun* des autres parties de la ville, la rareté de leurs communications avec les étrangers et peut-être aussi une férocité que leur ont transmise, avec le sang, les milices turques et tartares établies dans ce lieu par le fondateur du Kaire. Quoi qu'il en soit, cette population exceptionnelle se montre surtout orgueilleuse de posséder dans la mosquée de Touloun une copie de celle de la Mekke. Ce monument religieux le plus ancien, et de nos jours encore le plus grand du Kaire, est en effet très remarquable et partage, dans ce quartier, l'attention des voyageurs avec la célèbre fontaine de la mosquée d'*El-Goury*.

Un large escalier, adossé contre la façade de ce dernier édifice, conduit à son entrée principale. Le perron supérieur est soutenu par une arcade à fonds plein et cintré, sous laquelle un mince conduit d'eau se déversait, il y a trente-cinq ans, dans un magnifique sarcophage de granit. C'est ce faible jet que la crédulité populaire a rendu fameux sous le nom de *fontaine des amans*.

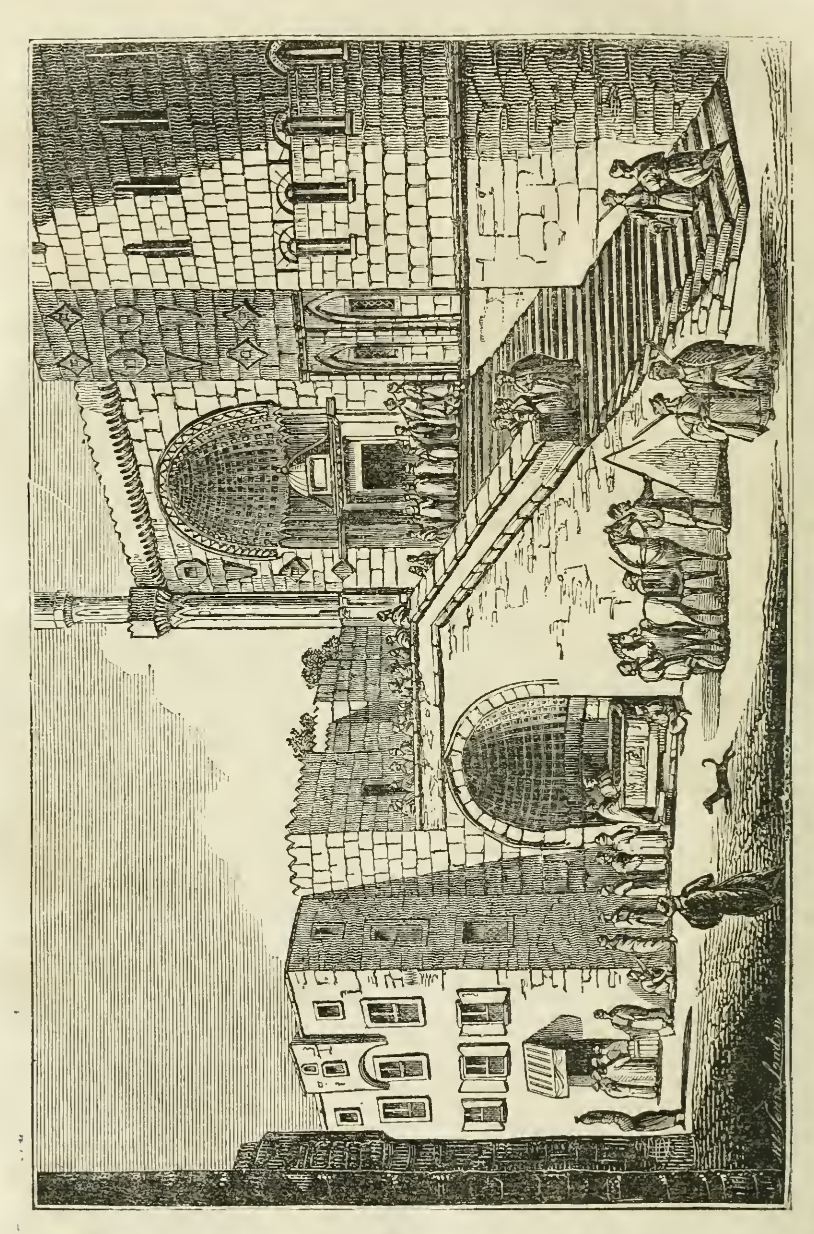
Mille contes appuyaient, dans la superstitieuse imagination des masses, le renom de cette fontaine; il n'était pas un habitant du *Hart-Touloun* qui ne tînt toujours prête une histoire plus ou moins absurde sur les vertus singulières de l'eau miraculeuse, vertus fort singulières, en effet, car ce philtre agissait, non par attraction, mais par répulsion; il engendrait, non l'amour, mais la haine. Quelques gouttes bues dans le même vase et au même instant suffisaient pour faire prendre en horreur l'objet le plus tendrement aimé. Des passions longues, vivaces, victorieuses du temps et des obstacles les plus rudes, y avaient trouvé un terme subit; plus d'une fois elle avait fait succéder le meurtre aux sentimens les plus doux.

Toutes ces histoires remontaient à une époque fort éloignée; les ancêtres seuls avaient *vu*. Quelle était l'origine de cette merveille? Pourquoi et quand avait-elle cessé de se manifester par des faits? Ses miracles tenaient-ils exclusivement à la nature du liquide, ou bien aux vertus du personnage à qui le réservoir avait servi de cercueil? Toutes ces questions restaient insolubles. Deux choses seulement se maintenaient certaines; les effets surnaturels de la fontaine avaient existé, et ils n'existaient plus. Depuis longues années, le musulman le plus ardent et le plus jaloux n'hésitait pas à y envoyer puiser la boisson de son harem; et les chevaux, les chameaux et les ânes venaient s'y désaltérer sans que leurs maîtres craignissent pour la paix de l'écurie, ou pour la sécurité des ballots et des voyageurs.

La *fontaine des amans* possédait, au reste, un mérite mieux appréciable et plus réel. Le sarcophage, qui lui servait de réservoir ou de bassin, faisait le désespoir et l'envie de tous les antiquaires européens. La rage dévastatrice des Arabes et des Turks, ainsi que l'avidité furieuse des archéologues *francs*, avaient rarement arraché un aussi beau débris aux riches et nombreuses hypogées de l'ancienne Égypte. Formé d'un seul morceau de granit, ce magnifique monolithe est taillé carrément à l'une de ses extrémités; l'autre est ronde. Quelques auteurs ont vu, dans les belles sculptures qui le revêtent sur toutes ses faces, l'œuvre d'artistes grecs; cette opinion n'a pas trouvé crédit; aujourd'hui il y a unanimité parmi les savans, pour attribuer les hiéroglyphes qui le décorent au ciseau de sculpteurs de l'ancienne Égypte.

Durant l'occupation française, le sarcophage fut enlevé à la fontaine. Dépouille opime, il devait occuper dans notre musée des antiques une place distinguée à côté des objets d'art enlevés à la galerie des Médicis et à celles de Naples et du Vatican. Mais l'ineptie du général Menou, successeur de Kleber dans le commandement en chef de l'armée, ayant amené l'évacuation forcée de l'Egypte, nos savans se virent obligés de laisser ce monument au sol d'où l'art l'avait tiré. Les Anglais, plus heureux, purent l'embarquer à bord d'un vaisseau de guerre, et le transporter dans leur île. Aujourd'hui il forme l'une des principales richesses du muséum de Londres.

Cette spoliation a été fatale au renom de la *fontaine des amans;* le pèlerinage des étrangers a cessé; la masse

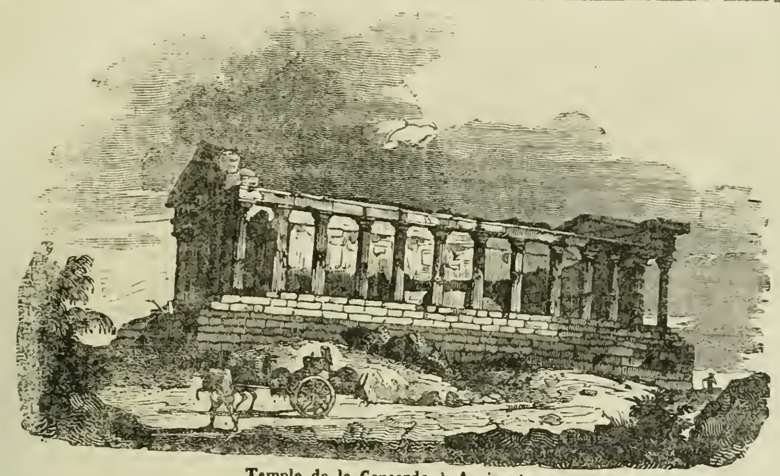


Fontaine des Amans au Caire.

de la population passe inattentive; seuls, quelques vieux habitans du *Hart-Touloun* en font parfois le sujet de leurs causeries : encore une ou deux générations, et le mince filet d'eau de la mosquée d'*el Goury*, dépouillé de tous souvenirs, n'obtiendra plus que les visites peu poétiques des conducteurs d'âne et des porteurs d'eau du quartier.

ACHILLE DE VAULABELLE.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Temple de la Concorde à Agrigente.

ANTIQUITÉS PITTORESQUES.

AGRIGENTE.

On sait quelle fut la splendeur antique de la Sicile. Jadis rivale de la Grèce et de Carthage, grenier de Rome et de l'Italie, cette île est bien déchue de la richesse qui en faisait un objet d'envie pour les tyrans et les proconsuls. Tour à tour en proie aux ravages des Sarrazins, des Normands, des Allemands, des Français, des Arragonais, elle n'est sortie des mains de tous ces maîtres, qui, pendant des siècles, se sont disputé sa possession, que misérablement appauvrie et mutilée. Comme la Grèce et l'Italie, ses sœurs en gloire ainsi qu'en abaissement, elle attend l'heure de la régénération. Sa terre est toujours belle et riante, son peuple est toujours spirituel et généreux: il ne faut à l'une et à l'autre qu'une secousse électrique pour ébranler leur apathie. Quand viendra-t-elle les ranimer?

Aujourd'hui, les ruines ont seules, en Sicile, le privilége d'attirer le voyageur vers l'autre rive de ce détroit que les anciens avaient personnifié dans la fiction redoutée de Charybde et de Scylla, et où se jouent depuis long-temps, sans crainte ni danger, les frêles bateaux des pêcheurs napolitains. Quoique couchées depuis long-temps dans la poussière, les cités de Denys et de Gélon se présentent encore avec plus d'éclat que les villes modernes dont la vanité nationale voudrait en vain dissimuler la décadence sous les exagérations d'une statistique menteuse. Palerme et Messine n'abritent guère dans leurs palais et leurs chaumières qu'une centaine de mille âmes, total de leurs deux populations, tandis que Syracuse toute seule comptait plus d'un million d'habitans; et Syracuse n'était qu'une étoile au milieu du ciel lointain où brillent encore dans l'histoire Hymère, Centuripe, Agrigente, etc.

Entre toutes, Agrigente est celle dont la grandeur a laissé jusqu'à nos jours les traces les plus magnifiques; la moderne Girgenti ne saurait la faire oublier, chétive qu'elle végète aux pieds des ruines gigantesques du passé.

Jadis on disait des habitans d'Agrigente qu'ils se livraient au plaisir comme s'ils n'avaient eu qu'un jour à vivre, mais qu'ils bâtissaient comme s'ils ne devaient jamais mourir. Aussi leur souvenir du moins a traversé les siècles. Sur le sol qu'ils foulaient jadis d'un pied fier et léger, des monumens sont restés, témoignages irrécusables d'une puissance dont la base n'était pas tout entière dans la richesse matérielle, mais qui s'appuyait également sur le génie d'un peuple si propre à la culture des arts et des sciences.

La mythologie grecque tout entière a conservé une sorte de sanctuaire dans les débris d'Agrigente, son antique sujette. Ici, le temple de Jupiter retranche ses derniers chapiteaux derrière un rempart de blocs que la main de l'homme pourrait à peine remuer; à côté, le dieu de la force brutale, Hercule, a, dans un effrayant chaos, amoncelé les pierres énormes que le paganisme avait taillées exprès pour lui; plus loin, c'est Junon qui dresse au milieu d'un site pittoresque ses colonnes harmonieusement alignées; puis, Vulcain, Esculape, Castor et Pollux, d'autres encore dont la divinité proteste, par quelques merveilles d'architecture échappées à la faux du temps, contre les arrêts qui ont entrepris de les proscrire à la fois du ciel et de la terre.

Mais, au milieu de toutes ces pompes d'une religion humiliée, un seul édifice est resté complètement debout. C'est le temple de la Concorde. Faut-il chercher dans sa destination la cause de sa durée? Le culte de la concorde aurait-il paru, aux barbares comme aux chrétiens, plus digne de respect que le culte de Mars ou de Vénus? L'histoire dément ce qu'il pourrait y avoir de flatteur pour l'humanité dans cette présomption. D'abord, cette dénomination de *Temple de la Concorde* est un titre de pure convention, que ne justifie aucune tradition authentique; puis, les pieux Siciliens vous raconteront sans hésiter que le corps de saint Grégoire, évêque d'Agrigente, a été jadis déposé dans l'enceinte païenne, et que cette espèce de baptême, consacré par un cercueil, en a détourné les démolisseurs. Devant le tombeau du Saint, la hache tombe et l'anathème se tait; la bouche n'a plus de voix que pour réciter une fervente litanie, le bras n'a plus de force que pour tracer un signe de croix.

Le Temple de la Concorde est donc presque intact; il n'y manque qu'une partie de l'entablement latéral que, du reste, on pourrait sans beaucoup de frais restaurer avec facilité. Sur une ligne de 122 pieds d'étendue s'allonge l'édifice qui présente, dans l'autre sens, une façade

dont la largeur est de 52 pieds; sur les flancs on voit se découper une colonnade qui, par ses proportions, appartient à l'ordre dorique. Les architectes en ont depuis long-temps analysé les détails, mais il faut éviter ici leurs termes et leurs dissertations techniques. Qu'il nous suffise d'ajouter que leur admiration, scientifiquement raisonnée, confirme la nôtre, et contemplons à notre aise le tableau qui se développe devant nos yeux..... N'y a-t-il pas, dans ces heureuses conceptions de l'art grec, une pureté de formes, une grâce de détails qui se marient merveilleusement avec le ciel bleu, avec la suave végétation des contrées méridionales?.....

Après avoir suffisamment admiré, l'observateur peut hasarder une réflexion : Où les Agrigentins prirent-ils tous les matériaux qui ont servi à l'érection de leurs édifices, si multipliés pour les usages particuliers comme pour les usages publics? On connaît les carrières de Syracuse, célèbres déjà du temps de Denys-le-Tyran; celles d'Agrigente ne sont pas moins curieuses. Cette ville est entourée de souterrains qui minent le sol fort au loin. La pierre qu'on en tirait était singulièrement poreuse et susceptible de s'altérer, mais on n'a pas besoin de considérer cet inconvénient pour s'expliquer les ruines qui couvrent ces lieux. Sans parler du fer et de la flamme, il y a eu des tremblemens de terre si fréquens et si terribles dans le voisinage de l'Etna, et, de plus, des orages qui, sous le climat de la Sicile, ne respectent ni les plantations dont la nature a paré les campagnes, ni les constructions les plus solides élevées par la main des hommes.

AUGUSTE JULLIEN.

VARIÉTÉS.

Abracadabra. — Ce terme mystique, que, dans des temps superstitieux, on inscrivait sur les amulettes, paraît venir du mot *abrasax* dont le sens propre a été variablement expliqué. Selon les uns, son origine remonte à la langue hébraïque dans laquelle il pourrait signifier tout ensemble *Dieu, le Fils et le Saint-Esprit*; d'autres, en le décomposant, y ont trouvé les initiales de plusieurs mots grecs qui désigneraient le signe de la croix. Munter et Bellerman ont prétendu que, dans la langue égyptienne ou plutôt cophte, *abrak* et *sax* signifient la Parole ou le Verbe béni. Enfin des auteurs beaucoup plus anciens n'ont vu dans le mot *abrasax* qu'une réunion de lettres numériques qui, étant additionnées, donnent le nombre 365 ou l'année entière, en sorte qu'*abrasax* serait le symbole du soleil ou de sa révolution annuelle présumée.

Quoi qu'il en soit, voici l'usage que l'on faisait de son dérivé *abracadabra*. Selon Quintus-Serenus-Samaconicus, il fallait répéter ce mot de manière à en former par l'écriture une sorte de triangle où il se reproduisait sous toutes les formes ainsi qu'il suit :

ABRACADABRA
BRACADABR
RACADAB
ACADA
CAD
A

On écrivait cette formule sur un papier carré que l'on cousait sur une figure de croix afin de suspendre le tout au cou pendant neuf jours, au bout desquels on espérait être guéri de la fièvre ou d'autres maux. C'était, comme on voit, une superstition de l'espèce la plus grossière.

Abeilles apprivoisées. — Un propriétaire anglais, des environs de Bury-Saint-Edmond, est parvenu, dans l'éducation de ses abeilles, à des résultats assez curieux. Elles sont tellement apprivoisées qu'il peut avec impunité faire d'elles tout ce qui lui plait. En voici un exemple : Il les connait si parfaitement qu'il distingue dans l'essaim chaque individu avec le tact d'un berger qui a étudié la physionomie particulière à chaque brebis de son troupeau. Souvent, lorsqu'il désire montrer à un ami l'abeille dont il vient de lui parler, il renverse la ruche sur un linge, manie les insectes avec sa main sans plus de peine ni de danger que des pois, jusqu'à ce qu'il ait trié celui qu'il cherche. C'est une expérience qu'il a souvent répétée devant plusieurs témoins.

Variétés de la rose. — On sait que l'horticulture est un art qui, en Angleterre, a acquis des développemens dus à la nécessité de suppléer par l'industrie humaine aux insuffisances du climat et de la nature. Aussi trouve-t-on, dans ce pays, des serres et des jardins tels qu'on en rencontre peu d'aussi soigneusement cultivés sur le continent. Voici un fait qui prouve que la culture des fleurs, par exemple, n'est guère moins avancée chez les Anglais que chez les Hollandais, depuis long-temps célèbres sous ce rapport. On demandait à un jardinier d'Epsom, près de Londres, combien il comptait de variétés du genre de la rose. — Dans mon jardin seulement, répondit-il, il y en a 17,000, dont 700 espèces principales importées par des horticulteurs français.

HISTOIRE NATURELLE.

DES SERRES CHAUDES (1).

Les grandes serres modernes du Jardin des Plantes, dont nous avons donné précédemment une vue partielle, sont disposées par étages et reçoivent le jour du midi, à travers plus de deux mille carreaux de vitre. La supérieure date déjà de 1768; on y a fait depuis divers changemens qui en rendent l'usage assez commode. Deux grands poêles, placés aux deux extrémités, y entretiennent une température qu'on ne laisse jamais tomber au-dessous de 12 degrés Réaumur; une cloison vitrée la sépare par la moitié; elle a 125 pieds de long, 15 de haut et environ 11 de large. Là croissent avec vigueur de très beaux palmiers, des cycas, des vaquois ou pandanus, et d'autres arbres d'une certaine élévation, tous originaires de la zone torride.

A cinq pieds au-dessous de cette serre supérieure et de plain-pied avec le sol de l'école de botanique, est située, comme un étage intermédiaire, l'addition qui fut faite en 1798. On eût dû la nommer *Serre Riedlé*, on l'appela *Serre Baudin*. Baudin, que les naturalistes croyaient être un grand marin et que les marins croyaient être un grand naturaliste, devenu, au temps de la terreur, capitaine de vaisseau on ne sait trop comment et chargé on ne sait trop pourquoi, sous le Directoire, de la direction d'une expédition de découverte, avait pris à son bord Riedlé comme botaniste. Celui-ci, tandis que son chef, trompant un gouvernement crédule, faisait d'un voyage scientifique une opération de commerce, récoltait avec zèle les richesses végétales des lieux de relâche où s'arrêtait le spéculateur. Il finit par métamorphoser le pont du navire en un magnifique jardin dont l'arrivée en Europe fut tellement calculée que Paris crut voir à la fin de l'automne s'arrêter au Jardin des Plantes une île flottante, venant des régions équinoxiales, toute couverte de fleurs printanières. Le capitaine en obtint une grande célébrité, Riedlé demeura inconnu. Cet excellent homme a été mon camarade dans une seconde expédition commandée par le même Baudin; il est mort, victime

(1) Voyez *Musée des Familles*, année 1834, 8e livraison.

de son ardente activité, sur les côtes sauvages de la mer du Sud, en recommandant à ses compagnons de voyage qu'ils eussent grand soin d'une fort belle espèce nouvelle de figuier récolté dans les Moluques. Ce figuier vit encore dans cette serre dite de Baudin, que j'engage mes lecteurs à nommer *Serre Riedlé* jusqu'à ce que l'usage en ait prévalu.

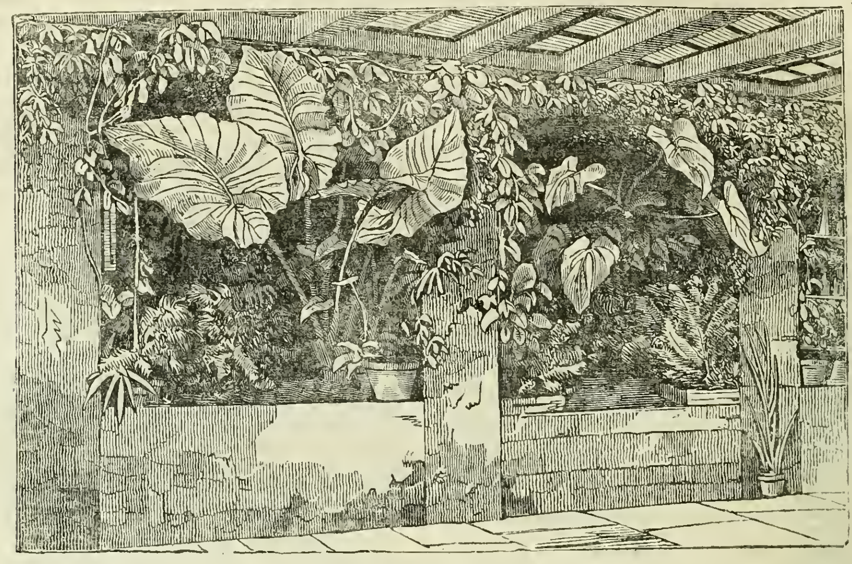
Il est arrivé pour la dernière addition faite aux serres modernes ce qui avait eu lieu pour la précédente; M. Perrottet la rendit nécessaire, en 1811, par un envoi de quatre-vingts caisses contenant près de cinq cents espèces vivantes de végétaux américains dont la plupart n'avaient jamais paru dans nos climats. M. Deleuze dit ingénument quelque part: « On la nomma *serre Philibert* « parce que le capitaine de vaisseau qui reçut à son bord « et transporta en Europe M. Perrottet, avec ses magni« fiques collections, s'appelait ainsi. » Cette serre Philibert, que je proposerais d'appeler *Perrottet*, est enfoncée dans le sol, et l'on y descend par quatre marches; sa longueur est de 75 pieds, sa largeur de 12 et sa hauteur de 10; on n'y cultive conséquemment pas d'aussi grands arbres que dans les deux autres, mais les humbles plantes qu'on y tient sont pour la plupart rares et d'une merveilleuse beauté. C'est depuis le mois de novembre jusqu'à la fin d'avril qu'il faut les visiter et venir y étudier la botanique de l'hémisphère austral; les saisons étant inverses pour cette partie du monde, notre hiver correspond au temps où des fleurs nouvelles y parent les campagnes; les végétaux transportés d'un côté de la ligne à l'autre n'y changeant que peu ou point d'habitude, l'époque de leur floraison demeure la même, et se trouve conséquemment hymmale pour Paris.

M. Normann, qui succéda à l'excellent M. Richer dans la direction des serres modernes du Jardin des Plantes, obtint il y a quelque temps de l'administration qu'on ajoutât à l'une de leurs extrémités une sorte de cabinet ou petite serre encore plus chauffée que toutes les autres et dont on voit plus loin un croquis; on y a tiré parti, avec beaucoup de goût, de trois arcades qui se trouvaient creusées dans le mur préexistant contre lequel les châssis sont appuyés; on a profité d'un filet d'eau, coulant au milieu de l'arcade mitoyenne pour alimenter un petit bassin qui est comme métamorphosé en une verdoyante grotte dont les plus élégantes fougères tapissent les parois. Ces fougères, que la nature fait croître dans les lieux frais et sombres, qu'elle ne dota point d'éclatantes corolles et dont les noces se font clandestinement, sont pourtant au nombre des plus aimables végétaux. La variété de leurs formes est infinie; la teinte de leur verdure réjouit et repose l'œil; leur port a quelque chose d'original; aussi les amateurs commencent-ils à se livrer à leur culture. Les serres d'Angleterre et de Berlin en tirent une sorte de singularité dont notre vignette donnera quelque idée.

Des fonds ayant été mis à la disposition du ministre des travaux publics pour l'embellissement de Paris et pour l'achèvement des monumens utiles commencés depuis trois ou quatre règnes, le Jardin des Plantes n'a pas été oublié; des serres plus dignes de cet établissement, unique en son genre, viennent d'être ordonnées. M. Mirbel, l'un des professeurs-administrateurs du Muséum, s'est récemment rendu à Londres dans le but d'y examiner les jardins chauffés qu'entretiennent dans les environs de cette ville plusieurs cultivateurs célèbres. Entre les plus considérables et parmi celles qui méritent davantage qu'on en étudie les détails, sont celles de M. Loddiges. Cet habile horticulteur y a introduit un mode de chauffage fort bien entendu; il arrose les plantes et leur donne la température convenable au moyen de la vapeur; des tubes de fer, percés de milliers de trous, circulent dans son vaste établissement; au moyen de robinets, l'eau d'une grande chaudière s'échappe en brouillard tiède par toutes les issues dont les tubes sont criblés. On peut de la sorte donner à chaque végétal l'atmosphère chaude et humide qui, dans son pays natal, contribue si fort aux pompes de sa floraison. L'appareil de M. Loddiges a été décrit et figuré dans un des volumes du *Botanical Cabinet*, magnifique collection de plantes nouvelles, élégamment publiée chez nos voisins et à laquelle les serres de M. Loddiges ont fourni les plus précieux matériaux. C'est depuis cette invention du chauffage et de l'arrosement par la vapeur qu'on a pu faire croître et fleurir sous l'austère climat de la Tamise cette multitude d'orchidées dont l'existence entre les tropiques est en quelque sorte aérienne puisque, croissant sur les branchages ou sur l'écorce des vieux arbres maladifs dans les hautes forêts, ces orchidées, dont l'odorante vanille est une espèce, ne retirent rien du sol, mais se nourrissent de l'atmosphère. On cite déjà jusqu'en Russie des serres construites sur le modèle qui vient de nous occuper; mais une partie de la vapeur s'y échappe au-dessous d'une couche de fascines supportant la terre dans laquelle sont plantés les végétaux même, ainsi affranchis de la captivité où des pots de terre tiennent leurs racines dans nos serres ordinaires. Par ce procédé, les plantes se trouvent arrosées et chauffées, non-seulement intérieurement, mais encore extérieurement, comme elles le sont dans la nature.

Dans la description que M. Loddiges a donnée de sa serre, il s'étend sur la décadence des établissemens du même genre dans son propre pays et se plaint du mépris où tombe la culture des plantes exotiques chez ses compatriotes. « Nous avons, dit-il, vu avec le plus grand « regret que, dans ces dernières années, plusieurs causes « se sont réunies pour faire disparaître un grand nombre « de précieuses collections. Les terrains qui autrefois « contenaient en abondance des plantes rares et magni« fiques se sont transformés en ateliers où s'entassent des « ouvriers qui trop souvent restent bientôt sans travail, « ou bien en couches pour rendre précoces des pommes « de terre, des haricots, des salades et des champignons; « leurs possesseurs ont sacrifié le plaisir de trois sens à « ceux de leur seule bouche, etc., etc. » Quoi qu'il en soit, le chauffage et l'arrosement par la vapeur ne sont pas, à mon sens, les seules améliorations qu'on pût introduire dans les serres projetées pour le Jardin des Plantes. Je proposerais d'y adjoindre la lumière.

Jusqu'ici la chaleur a été l'agent principal, pour ne pas dire l'unique, qu'on ait employé dans la culture des plantes de la zone torride et de la moitié méridionale du globe; la lumière n'est-elle pas autant que la chaleur une source d'où découlent force et beauté, en un mot, perfection dans la nature? Cependant on a toujours négligé son secours. Outre que, dans la zone torride, c'est à la pureté, à l'éclat du jour, que le plumage des oiseaux, que l'aile des papillons, que les élitres des coléoptères, que les écailles des reptiles même doivent ces teintes si brillantes qui nous les font rechercher dans les collections d'histoire naturelle, sa durée n'y peut-elle pas influer aussi? C'est avec beaucoup de peine qu'on parvient dans nos climats à faire fleurir et fructifier la plupart des végétaux de l'hémisphère sud, et, quand par hasard on en obtient des fruits ou des graines, les uns sont sans saveur ni parfum, les autres ne sauraient que très rarement germer et se reproduire; la chaleur n'y manque pourtant pas. Il existe donc une autre cause que la trop basse température qui s'oppose à ce que les fruits se nouent et viennent à bien; je la trouve, cette cause, dans la durée des jours de notre pays qui n'est point en rapport avec celle des régions australes. En effet



Serre Normann au Jardin des Plantes.

lorsqu'au solstice d'hiver, le soleil ne demeure pas huit heures sur notre horizon, il éclaire pendant plus de quatorze heures le cap de Bonne-Espérance, et pendant seize heures les extrémités méridionales de l'Australasie ou de l'Amérique; au contraire, quand ces lieux n'ont que huit à neuf heures de jour, nous en avons seize et davantage. Les végétaux dépaysés conservant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, leurs habitudes, croit-on que ceux qui demeurent plongés dans les ténèbres à l'époque où leur corolle devrait s'épanouir au soleil et jouir de l'influence de la lumière durant les trois quarts de la révolution diurne, ne souffrent pas lorsqu'ils sont attristés par l'obscurité où notre ciel les tient si long-temps? Une fleur qui, sous la latitude des terres magellaniques, s'ouvrira au déclin d'un jour de seize heures correspondant à nos jours de huit de la fin de décembre et du commencement de janvier, le pourra-t-elle faire dans la complète nuit de nos serres les mieux chauffées? Empruntons donc au gaz sa brillante clarté. Que les serres soient divisées selon les climats dont on y voudra cultiver les plantes; que, selon l'heure où le soleil se lève ou se couche dans ces climats on donne aux plantes un éclat factice pour allonger la journée, ou bien qu'on la leur raccourcisse, selon la saison, au moyen de volets fermés : et l'on verra les végétaux de l'hémisphère austral, conservant chez nous la physionomie qui leur est particulière, ne jamais s'y étioler, y fleurir et y fructifier. En attendant que l'éclairage par le gaz s'introduise dans les serres du Jardin des Plantes, avec le chauffage et l'arrosement par la vapeur, on ne saurait trop recommander aux particuliers aisés d'orner leurs habitations de ces jolis jardins d'hiver. Le goût s'en est déjà répandu chez quelques amateurs éclairés, et l'on ne doit pas omettre de citer parmi ceux-ci M. Boursault, chez lequel on passe de plain-pied dans de magnifiques serres, en sortant du salon qui termine le rez-de-chaussée du plus élégant hôtel.

Ce luxe de serres faisant partie du domicile était à peu près inconnu chez nous avant que M. Boursault l'y eût introduit; il est au contraire d'un usage commun en d'autres parties de l'Europe, et lorsque les victoires de ces glorieuses armées dont je faisais partie me conduisirent à Vienne, il y aura bientôt trente ans, ce fut une chose nouvelle et ravissante pour moi que d'y trouver les appartemens de la plupart des femmes élégantes ornés de serres, parfumés en hiver par les plus aimables fleurs. Je me rappelle entre autres, avec une sorte d'ivresse, le boudoir de la comtesse de C. . . ., dont le sofa était environné de jasmins rampant sur des *datura* en pleine terre, et le tout au premier étage. On s'y rendait de la chambre à coucher, à travers de véritables buissons de bruyères africaines, d'hortensias, de camélias, alors fort peu répandus, et d'autres arbustes précieux, plantés sur des plates-bandes garnies en outre de violettes, de crocus de toutes les couleurs, d'hyacinthes, et d'autres fleurs serrées en gazon. Au côté opposé était la salle de bain, également placée dans une serre où le papyrus et des iris croissaient autour de la cuve de marbre et des conduits d'eau. Les doubles croisées étaient non moins garnies de belles plantes fleuries; on pouvait, dans ce réduit enchanté, laisser les portes et les fenêtres ouvertes comme si l'on y eût toujours été dans le plus doux printemps, les tuyaux de chaleur qui favorisaient la végétation d'une fraiche verdure donnant à toutes les pièces une température égale : toutes ces merveilles n'étaient pourtant pas d'un entretien fort dispendieux.

Bory de Saint-Vincent

MODES

COSTUMES POPULAIRES.

Il est de ces grosses et longues vérités que personne ne conteste. Paris est reconnu d'un bout du monde à l'autre pour être le centre du goût, de l'élégance, le

palais où la mode tient sa cour et dicte des lois à toutes les puissances de la terre. Il est peu de contrées, même des plus sauvages, où l'arrivée d'une caisse de chapeaux ou de bonnets venant de nos magasins de modes ne soit un événement; c'est à qui se parera de nos tissus légers, de nos rubans si frais, si riches de couleurs; il faut, sous peine de n'être point jolie, imiter la forme de nos coiffures, la coupe de nos robes, enfin soumettre les anciens usages, les exigences du climat, au caprice des modes parisiennes.

Eh bien! quel étranger croirait que le peuple de cette ville, si justement renommée pour la supériorité de son bon goût, soit le peuple le plus mal vêtu de tous ceux de l'Europe? Il n'est pas une de nos provinces qui n'ait conservé quelque chose de son ancien costume; plusieurs même l'ont gardé religieusement. Le haut bonnet cauchois si riche de dentelles, le béguin brodé d'or de l'alsacienne, le petit chapeau coquet de la mâconnaise, le corset à basques de la provençale, sont encore des modèles de costumes populaires; c'est Paris seul qui n'en a point. Tout ce qui n'est pas grisette ou marchande en boutique offre l'aspect le plus laid et le plus misérable; cependant ce n'est pas faute de pouvoir s'acheter un bonnet simple et propre que la portière ou la fruitière se coiffent d'un épais *Madras* de Rouen, si étroit qu'il peut à peine se nouer sur son front, au-dessus de la guirlande de papillotes qu'elle ne défait pas même le dimanche. Ce goût des femmes du peuple pour une frisure en espérance, un avenir d'effet, est un trait de caractère; il prouve à quel point un jour de succès, acheté par des semaines de laideur et nécessairement de revers, suffit à la vanité parisienne.



Ce madras exigu, ces papillotes faites de vieux journaux dont les articles oubliés se lithographient par la pression sur le front de nos marchandes d'oranges, cette robe dont la façon est une imitation grossière et disgracieuse des robes des bourgeoises, ce châle de laine retenu par une épingle, qui ôte toute forme humaine à la taille, ce tablier de pièces et de morceaux, tout cela composé de toile si légère qu'elle ne peut résister aux travaux pénibles des femmes qui les portent et les oblige à les renouveler souvent, ce costume affreux, non approprié au climat dont les pluies et l'humidité rendent les vêtemens chauds indispensables, nous nous engageons à démontrer qu'il peut être avantageusement remplacé au même prix par celui que nous proposons.

Chez les femmes, la mauvaise tenue a encore plus d'inconvéniens; elle autorise au manque de respect, car il y a quelque chose de moral dans la façon d'une robe et surtout dans la manière dont elle est portée. On ne parle pas à une femme dont le vêtement simple est cependant mis avec soin comme à celle dont le corsage est à peine agrafé, le fichu chiffonné, et les souliers en savates. Leur coquetterie et leur modestie gagneraient donc également à adopter le costume que nous leur soumettons.



Ce bandeau de cheveux, que le moindre coup de brosse rend propre et luisant, accompagne les traits et donne aux jeunes visages un air virginal qui leur sied toujours si bien; ce béguin de drap ou de velours, ne craint ni le vent, ni les brouillards, et peut servir à couvrir les oreilles en cas de froid; cette robe, agrafée par-devant, peut être doublée et assez chaude pour n'avoir pas besoin d'avoir recours à un châle grossier, et le collet montant d'étoffe pareille dispense d'un fichu ou d'une collerette qui ont besoin d'être renouvelés trop souvent: ce vêtement conserve à la taille tous ses avantages. La jeune marchande de pommes ou d'allumettes, ainsi vêtue, peut paraître ce qu'elle est, jeune et belle; et il n'est point de condition où une femme ne soit toujours ravie de paraître jolie

Toutes les parodies du luxe sont laides ou ridicules depuis le bonnet à fleurs artificielles de la femme de l'artisan jusqu'aux airs de cour de la grosse marchande; c'est donc rendre service aux classes intermédiaires que de s'en moquer. J.-J. Rousseau a dit qu'en France un impôt

sur l'esprit serait le plus productif parce que chacun voudrait le payer, eh bien! il en serait de même d'un impôt sur le superflu; l'ouvrier le moins salarié, la poissarde la moins achalandée y contribueraient dans une proportion qui étonnerait le gouvernement. Cela seul justifie les lois somptuaires créées par la sagesse des magistrats pour obliger le peuple à s'accorder le nécessaire; car il est reconnu que, dès que la femme d'un petit mercier peut porter des plumes et des bijoux, tout le bénéfice de leur commerce passe en bijoux et en panaches, et que leurs enfans manquent de chemises, et eux-mêmes du nécessaire. Eh bien ! dans nos temps d'indépendance, où chacun est libre de ruiner soi, ses associés et ses créanciers autant de fois qu'il plait à la confiance des imbéciles, ce que la loi ne peut pas faire, il faut que le ridicule s'en charge. Il faut que la grisette en papillotes, le fruitier en gilet de soie, la cuisinière en tire-bouchon soient la risée des passans, et que l'élégant des barrières, le malin des cabarets, qui les retrouveront le dimanche vêtus en mirliflor et en dame du boulevard de Gand, leur rappellent par leurs moqueries leur négligé étrange de la semaine.

Il existe, dans une des rues les plus fréquentées de Paris, un portier qui n'a jamais acheté une seule pièce de son vêtement; la maison dont il est gardien est un ancien hôtel divisé par spéculation en petits appartemens, ce qui lui assure un grand nombre de locataires. Simonin et sa femme font le ménage de la plupart des habitans de cette espèce de colonie, et il ne faut que les voir tous deux pour se faire une idée des profits qu'ils en retirent.



Simonin.

Chaque matin, les gens du quartier voient Simonin balayer le devant de sa porte avec les vieilles pantoufles fourrées du vieux goutteux habitant du troisième, avec la chemise à jabot d'un jeune anglais dont le valet de chambre, qui rentre toujours fort tard, paie l'insomnie du portier avec la défroque de son maitre; il a le pantalon collant du maître à danser de l'entresol, une vieille écharpe rose de la rentière du premier pour cravate, le gilet de tricot bordé de satin bleu et de grosses taches de graisse qu'il tient du cuisinier du rez-de-chaussée pour prix de sa complaisance à ne rien voir des paniers vides qui entrent dans la cuisine et des paniers pleins qui en sortent; il a de plus sur l'oreille le petit bonnet grec à gland d'or du peintre qui a son atelier dans les combles. Des chaussettes couleur de chair en laine de cachemire, raccommodées avec du fil plat, complètent ce costume burlesque : c'est un solliciteur, courtisan du ministère, homme voué dès le matin aux bas de soie noire et qu'un ancien catarrhe oblige à se couvrir les jambes, qui fournit à Simonin sa chaussure. Dans ce brillant attirail, il a les pieds mouillés; il gèle, il a l'air d'un échappé du mardi-gras. Nous invitons ses généreux locataires à lui sauver une maladie inévitable en se cotisant pour lui donner la veste de laine et le pantalon qui conviennent à sa condition et à ses travaux.



Costume modifié.

Nous ferons observer que nos réflexions critiques ne tombent que sur l'avarice ou la vanité bourgeoise, car la misère est noble de sa nature, et ses haillons ont trop souvent revêtu le mérite et la gloire déchue pour ne pas être l'objet de notre respect. Ce sont les ruses d'un faste indigent, les économies forcées, suite d'une dépense inutile, la mauvaise tenue, la malpropreté du vêtement journalier, l'élégance outrée et ridicule de celui des dimanches, que nous dénonçons au bon esprit de la moitié des Parisiens pour qu'elle convertisse l'autre.

C'est dans cette espérance que nous leur avons fait voir, grace aux jolis dessins de M. Géniol, la différence de l'ouvrier vêtu d'une manière *confortable* et à bon marché, avec l'artisan déguenillé, qui est habillé en prince le dimanche; car le peuple le plus spirituel, le plus brave, celui dont les lumières, l'instruction serviront bientôt de modèle aux autres nations, doit montrer le sentiment de sa dignité jusque dans son costume.

Mme Sophie Gay.

VARIÉTÉS

Population de la terre. — Les statisticiens sont loin de s'accorder dans leurs évaluations de la population terrestre; il suffit du tableau suivant pour faire apprécier leurs dissidences à cet égard :

Le théologien Canz, en 1744, l'évaluait à	60,000,000
Volney, en 1804	437,000,000
Malte-Brun, en 1804 et 1810	640,000,000
Balbi, en 1816	704,000,000
Pinkerton, en 1827	710,000,000
Balbi, en 1828	737,000,000
Hassel, en 1828	846,782,210
L'abbé de Saint-Pierre, vers 1758	900,000,000
La société anglaise des Missions, en 1818	1,000,000,000
Voltaire	1,600,000,000
Les auteurs de l'*Histoire universelle anglaise*, vers le milieu du 18e siècle	4,000,000,000

M. Balbi, auteur d'un excellent *Abrégé de Géographie* récemment publié, répartit cette population, qu'il porte au total à 737 millions, entre les diverses parties du monde de la manière suivante:

	Superficie.	Population.
Europe	2,793,000 milles carrés.	227,700,000
Asie	12,118,000	390,000,000
Afrique	8,500,000	60,000,000
Amérique	11,146,000	39,000,000
Océanie	3,100,000	20,300,000
Total p. le globe.	148,522,000	737,000,000

Le même auteur établit ensuite les divisions suivantes d'après les diverses croyances qui se partagent l'humanité :

Christianisme. *Eglise latine ou occidentale.*	139,000,000
Eglises grecques ou orient.	62,000,000
Eglises protestantes	59,000,000
	270,000,000
Judaïsme	4,000,000
Islamisme, avec toutes ses branches	96,000,000
Brahmanisme	60,000,000
Bouddhisme, avec toutes ses branches	170,000,000
Religions de Confucius, de Sinto, Magisme, etc., et Fétichisme	147,000,000

LIVRES DE FAMILLES.

Beaucoup de livres, de journaux, de revues, de recueils, de *magazines* se publient; peu se proposent le but que nous nous efforçons d'atteindre en excitant le goût de la lecture, en le généralisant autant qu'il est en nous, celui d'améliorer le cœur en développant l'esprit; plus nous avancerons dans notre tâche, mieux s'apercevra notre but.

Les familles n'avaient pas un journal qu'elles pussent lire en commun et sans un examen préalable de leurs chefs. Chaque livraison, notre censure se montre plus sévère; et, plus il nous est accordé de confiance, plus il est de notre devoir de la justifier pour la conserver. — Les familles ont maintenant leur Musée pour les lectures du soir, mais elles n'ont point encore, comme en Allemagne et en Angleterre, des livres d'*instruction familière*. Tous ceux qui se feront dans cette direction avec conscience et talent recevront nos encouragemens et obtiendront notre appui; il est acquis déjà à un ouvrage qui, de tous les problèmes résolus en fait de publications économiques, est assurément le moins explicable; nous voulons parler de l'*Atlas de France* à *un centime la carte!*

Cet Atlas contient une carte générale de la France et les 86 cartes de départemens. Il coûte 1 franc pris à Paris et 1 franc 30 centimes par la poste. Cet Atlas, qui s'est déjà écoulé à plus de cent mille exemplaires, aurait atteint un nombre décuple sans la difficulté qui se présente pour souscrire aux publications à bon marché: c'est que le plus souvent le seul affranchissement de la lettre de demande et l'envoi de l'argent coûtent beaucoup plus que l'acquisition de l'objet que l'on désire.

L'*Atlas de France* est un chef-d'œuvre d'exécution si étonnant par son prix, que, sans cette difficulté assurément, il n'est pas une famille, nous dirons même, il n'est pas un enfant sachant lire et âgé de plus de dix ans qui n'eût son Atlas de France!

Un journal consacré à l'instruction, en rendant compte de l'*Atlas de France*, s'exprimait ainsi :

« Au nombre des livres élémentaires dont on accuse la France « d'être moins richement pourvue que l'Allemagne et l'Angle- « terre, il faut mettre l'absence d'Atlas pour l'enseignement de « la géographie. Le prix élevé des cartes géographiques ne per- « met pas de les mettre entre les mains des enfans, bien qu'il « soit généralement reconnu que la vue des cartes, plus que « toute description apprise, grave dans leur mémoire le souvenir « des lieux, leur aspect, leur latitude et leurs limites. La vue « d'une carte les occupe et les distrait tout à la fois. Tous les « hommes qui se sont consacrés à l'enseignement n'ont cessé d'en « recommander l'introduction dans les écoles, les pensionnats et « les colléges; ils ont été jusqu'à exprimer le vœu qu'il en fût « peint sur les murs des salles d'études.

« L'*Atlas de France* est un livre digne de l'attention de tous les « parens et de tous les instituteurs, et nous ne saurions trop in- « sister pour leur en faire comprendre le mérite réel.

« L'*Atlas de France* a pour compendium un petit ouvrage de « même format qui, sous le titre d'*Annuaire de France*, con- « tient une notice géographique agricole, industrielle et com- « merciale, sur chacun des 86 départemens, des renseignemens « généraux sur la France considérée dans son administration in- « térieure et dans ses rapports commerciaux avec les autres « puissances. L'*Annuaire* sert de texte à l'Atlas; ces deux ou- « vrages peuvent se relier ensemble. L'Annuaire est la meilleure « géographie élémentaire et à bas prix que l'on ait encore faite « de la France. »

Nous l'avons dit déjà, la propagation de l'*Atlas de France* au sein de toutes les familles ne rencontre qu'un obstacle; c'est de ne pouvoir jouir de l'économie de son prix, en raison des frais de demande et d'envoi. Il y a un moyen cependant d'éluder cette difficulté; c'est de se réunir plusieurs pour souscrire à douze exemplaires; dans ce cas, on a le treizième gratuitement, pour s'indemniser de l'affranchissement de la lettre de demande et de l'envoi du prix en une reconnaissance de poste, et les treize exemplaires sont envoyés franc de port. On jouit alors d'une économie de 4 fr. 90 cent., car, au lieu d'avoir à payer 16 fr. 90 cent., il suffit d'envoyer une reconnaissance de poste de 12 fr. pour recevoir ses treize exemplaires par la diligence, ce qui ne les détériore pas comme l'envoi par la poste.

Les familles qui, à l'*Atlas de France*, voudront joindre un nombre égal d'exemplaires de l'*Annuaire de France*, lequel ouvrage est absolument du même format que l'Atlas et a été fait dans le but d'être relié avec lui, pour servir de suite et de complément aux cartes, n'auront simplement qu'à ajouter la somme de cinq francs à celle de douze francs susmentionnée. Ainsi, pour 17 francs, elles recevront sans frais vingt-six volumes!

Il leur suffira d'écrire le billet suivant :

Ci-joint en une reconnaissance sur la poste,

Pour 13 exemplaires de l'Atlas de France,	12 fr.	ensemble 17 fr.
Pour 13 exemplaires de l'Annuaire de France,	5 fr.	
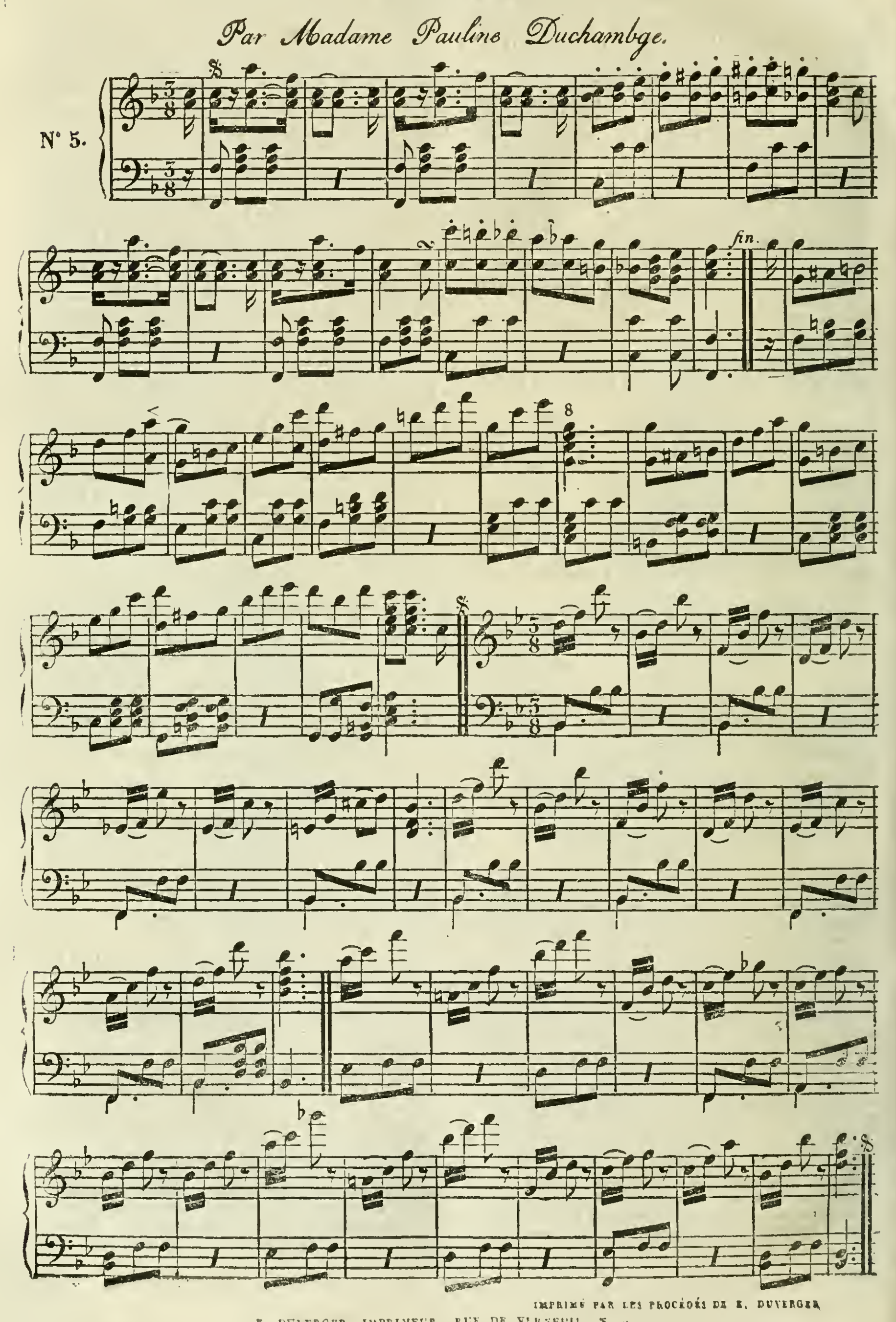
La lettre de demande et la reconnaissance de poste devront être mises simplement au nom de M. l'éditeur de l'Atlas de France, rue des Moulins, n° 18.

Pour les lecteurs du *Musée des familles* qui font prendre directement leurs livraisons chez les libraires dépositaires et actionnaires du Musée, il leur suffira de se faire inscrire chez eux; aucun doute que, si des demandes leur sont faites en grand nombre, ils ne se chargent eux-mêmes d'y satisfaire, en faisant prendre les exemplaires à Paris par leurs commissionnaires.

Nous rendrons compte successivement ainsi, dans un court bulletin spécial, des ouvrages d'utilité domestique, de morale et d'instruction qui nous paraîtront dignes d'être recommandés à l'attention des familles. Nous ferons en sorte que notre bonne foi et notre impartialité commandent leur confiance. J—r.

VALSES

Par Madame Pauline Duchambge.



IMPRIMÉ PAR LES PROCÉDÉS DE E. DUVERGER
E. DUVERGER, IMPRIMEUR, RUE DE VERNEUIL, N. 4.



LA FEMME A LA MODE.

Les femmes à la mode se divisent en deux classes qu'il faut bien se garder de confondre :

La femme à la mode avec préméditation.

La femme à la mode sans le savoir.

Cette dernière rend à la divinité capricieuse un culte involontaire, sans combats, sans inquiétudes, et qui pourtant n'est pas sans charme; c'est le culte que la jeune fille rend à l'amour, et la mode comme l'amour se garde bien d'avertir son esclave; elle se pare d'elle en silence; elle sait que son nom l'effaroucherait. En effet, la femme qu'un instinct de coquetterie rend élégante fuirait en reconnaissant l'idole qu'elle encense malgré elle; si on lui disait: « Vous êtes une femme à la mode », elle s'alarmerait, et la crainte des prétentions et d'un ridicule lui ferait bientôt rechercher une modeste obscurité.

Une femme à la mode sans le savoir voit que sa toilette, sa démarche ressemblent à celles de toutes les autres femmes; elle croit que cela est naturel; elle ne sait pas que cette ressemblance vient du travail que font les autres femmes pour lui ressembler; et comment pourrait-elle imaginer que l'on imite en elle ce qu'elle n'a copié de personne?

Il lui échappe parfois des naïvetés dont l'observateur s'amuse; lorsqu'elle voit, par exemple, une femme vive et moqueuse changer subitement de caractère, se faire sentimentale et rêveuse, pour imiter sa langueur, pour singer son maintien nonchalant, cette démarche sans vivacité et pourtant si légère, toutes ces graces enfin délicieuses parce qu'elles sont inimitables, elle s'afflige de bonne foi; elle ne comprend rien à cette métamorphose; et, loin de féliciter son amie sur les nouveaux attraits qu'elle emprunte, ne la voyant plus rire, elle la croit malade ou malheureuse, et vient lui dire avec bonté : « Vous avez l'air bien triste? Qu'avez-vous? »

Mais ne nous appesantissons pas plus long-temps à dépeindre *la femme à la mode sans le savoir;* peut-être à ce portrait quelques jeunes beautés se reconnaîtront-elles; peut-être, une fois éclairées, renonceront-elles au rôle qui leur sied si bien, et ce serait dommage.

Les femmes à la mode avec préméditation nous inspirent moins de craintes, et nous allons sans égards dévoiler leurs prétentions.

Les femmes à la mode ne sont presque jamais très jolies.

Les femmes régulièrement belles sont rarement les plus élégantes; la très grande recherche de la toilette est presque toujours une réparation; elle sert à cacher un défaut, soit un peu de maigreur, soit un teint dont la fraîcheur est douteuse. L'art de se *bien mettre* sait parer tout cela; il s'inspire des obstacles. Les gens qui n'ont point d'idées font mieux les vers que la prose, les nécessités de la rime leur amenant parfois une idée. Il en est ainsi des défauts de la taille ou de la figure, ils inspirent une quantité d'ornemens qui font effet, qui séduisent parce qu'on n'a pas le secret de leur origine, et qui bientôt deviennent la mode universelle.

Les femmes, au contraire, dont la beauté est sans reproches, n'entendent rien à toutes ces malices, elles sont belles tout *bêtement;* de là vient qu'elles ont moins de charme.

L'esprit d'une femme à la mode est en général borné, bien qu'il soit universel. Son regard s'étend sur tout, mais il ne pénètre rien.

Le premier ridicule d'une femme à la mode est de

regarder comme nulle toute existence qui ne ressemble pas à la sienne; pour elle, une femme qui a passé sa jeunesse sans être un jour à la mode est une femme qui a *manqué la vie*, expression que madame de Staël employait pour plaindre une femme qui n'avait jamais aimé.

Madame de X***, qui est à la mode cette année, a une sœur retirée à la campagne; cette sœur est fort heureuse, son mari l'aime, ses enfans sont beaux et bien élevés; toute cette famille mène à 60 lieues de Paris une existence agréable que rien ne trouble. Eh bien! madame de X*** ne peut se consoler de l'affreuse destinée de sa sœur; elle ne peut s'imaginer que l'on supporte une vie si mortellement ennuyeuse; elle ne comprend pas que l'on soit heureux du bonheur. D'abord elle a plaint « *sa pauvre Caroline*, si jeune, si belle, ensevelie vivante »; mais, quand elle s'est aperçue que la pauvre Caroline, loin de languir dans la retraite et de maudire son destin, s'en arrangeait à merveille, sa pitié s'est changée en indignation; elle abandonne sa sœur; elle est *incorrigible*, se dit-elle; elle aime à s'ennuyer.

De l'autre côté, il faut en convenir, la pitié n'est pas moins risible. Lorsque, par hasard, la *pauvre* Caroline vient à Paris, et qu'elle voit sa sœur lancée dans un tourbillon de plaisirs, spectacles, dîners, concerts, parties de campagne, etc., etc. « Pauvre sœur, dit-elle à son tour, il faut bien qu'elle cherche à se distraire, une femme est si malheureuse de n'avoir pas d'enfans. »

Madame de X*** regrette en effet de n'avoir pas d'enfans, mais non pas par l'idée que sa sœur lui suppose; elle ne verrait point dans sa famille l'avenir de sa vieillesse et l'occupation de son cœur. « Ah! je voudrais avoir deux jolies petites filles, dit-elle; je les habillerais toujours en blanc, toutes les deux de même, avec de jolies petites capotes bleues; je ne connais rien de si joli sur le devant d'une calèche que de beaux enfans, etc. » Voilà pour elle ce que serait la maternité.

Une femme à la mode n'aime véritablement rien, ni la musique, ni la danse, ni la poésie, car les beaux-arts ne sont un plaisir pour elle qu'à de certaines conditions: elle n'aime la danse que dans une grande fête; pour que la musique lui plaise, il faut qu'elle ait une loge aux premières aux Bouffons et que deux *élégans* la distraient. Jamais il ne viendra à l'idée d'une femme à la mode d'aller écouter Rubini dans une loge de rez-de-chaussée — avec un vieil oncle!

Le premier besoin d'une femme à la mode est de produire de l'effet; pour cela, elle doit souvent manquer de goût dans sa toilette, mais il faut toujours que ce soit avec art. Le secret est de choisir des parures extraordinaires, qui soient avantageuses, une toilette jolie à l'œil, mais ridicule à raconter, dont le récit fasse scandale; il faut que l'on s'écrie: Cela devait être affreux... — Eh bien! non, c'était bizarre, mais elle était fort jolie.

Quand une femme à la mode est malade, son existence est suspendue, car c'est un faible dédommagement pour elle que d'appeler le médecin en vogue, que d'étrenner un système nouveau, que d'avoir les prémices de l'homœopathie.

Elle ne reprend un peu à la vie que par l'avenir des toilettes de la convalescence.

Un deuil ne l'afflige qu'autant que le noir lui sied mal; elle compte avec impatience les jours qui amènent le demi-deuil, pour lequel elle prépare d'avance une foule de petits ornemens tristes, gris et noirs, qui serviront à égayer sa toilette, qui seront, pour ainsi dire, les consolations de sa parure.

Une femme à la mode—armée de sa frivolité, défendue par l'idée fixe de plaire, gardée par l'élégante sécheresse de son cœur, pourrait toute sa vie rester irréprochable... si le premier devoir d'une *femme à la mode* n'était pas d'attacher à son char l'*homme à la mode;* malheureusement le premier devoir de cet homme est à son tour de compromettre la femme à la mode, et de là résulte une suite de troubles, de scandales, qui, quoique tous à la mode, n'en sont pas moins de grands malheurs qui font le désespoir des gens à la mode.... et la consolation des envieux. Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

GÉOGRAPHIE ANTIQUE.

MOISE.—HOMÈRE (1).

La première idée que les peuples conçurent de la terre fut qu'elle avait la forme d'un vaste disque entouré de tous côtés par des mers innavigables et merveilleuses.

Puis chaque peuple, par un sentiment d'orgueil naturel, se figura que le monde avait été fait pour lui, et supposa conséquemment qu'il habitait le centre de ce monde. Chez les Hindous, ces voisins de l'équateur, chez les Scandinaves, ces voisins du pôle, les mots qui désignaient la patrie, *Midhiana* chez les premiers, et *Midgard* chez les seconds, avaient tous deux la même signification et doivent se traduire par ceux-ci: *Demeure du milieu.* Les Grecs, quoique héritiers des deux premières civilisations connues, étaient orgueilleusement tombés dans la même erreur et faisaient du mont Olympe en Thessalie le centre de la terre habitée. Il est vrai que bientôt ce point central fut déplacé par les prêtres du temple d'Apollon à Delphes, qui parvinrent à accréditer une tradition selon laquelle ce lieu sacré, connu sous le nom de *Pytho*, fut regardé comme le vrai milieu du monde habitable.

Au reste, la civilisation égyptienne à laquelle succédait la civilisation grecque avait laissé peu de notions géographiques écrites en caractères intelligibles; rien ne prouve la réalité des voyages de Sésostris entrepris dès l'an du monde 2600 à 2700, et la fameuse carte de ce roi, citée par Apollonius au IVe livre des Argonautiques, n'a probablement jamais existé que dans l'imagination du poète; c'est donc en remontant vers l'an 2460, à Moïse seul qu'il faut faire honneur des premiers aperçus géographiques dignes de quelque attention; d'ailleurs ce sont ces aperçus qui, d'accord avec les auteurs profanes, indiquent les plus anciennes capitales dont les noms soient venus jusqu'à nous: Babel ou Babylone, et Ninive ou Ninus.

Mais c'est surtout lorsqu'elle se borne à l'exploration de la Palestine, que la géographie des Hébreux est précise; leurs auteurs nous décrivent dans tous leurs détails Damas, Hémat, Hébron et Jéricho, ces villes ancêtres qui s'élevaient, ceintes de murailles, au milieu de la Palestine et de la Syrie, long-temps avant qu'Athènes au berceau ne baignât ses pieds nus dans les flots de la mer Égée. Le prophète Ézéchiel nous montre Tyr-la-Superbe, cette reine de la Méditerranée, construisant des vaisseaux avec les cèdres du Liban, les chênes de Bazanée et les bois odorans de l'île de Chypre, ouvrant par la mer son port, vaste bazar de l'Asie, aux Égyptiens qui venaient y vendre leurs toiles fines, et aux Grecs qui venaient y acheter leurs esclaves; par la terre ses portes aux caravanes de l'Arabie-Heureuse qui arrivaient d'Aden et de Cane puissamment chargées de pierres gemmes, d'épiceries et d'étoffes: et il nous montre cela, le prophète, à l'époque où Rome, qui ne comptait point encore au rang des villes, changeait laborieusement ses cabanes en

(1) L'auteur s'empresse de consigner ici qu'il n'a pas eu un seul instant la prétention de faire de la science: seulement il a pensé que ses études, à lui, pouvaient aider les études des autres,

chaumières en attendant qu'elle changeât ses chaumières en maisons.



Moïse.

Après Moïse le plus grand géographe est Homère, après le prophète le poète. Tous les élémens de la cosmographie grecque se retrouvent dans les deux poèmes nationaux de l'Iliade et de l'Odyssée. Les contemporains d'Homère étaient si peu avancés dans l'art de la navigation, qu'ils regardèrent comme un miracle le retour de Ménélas de la côte d'Afrique. Les seuls peuples qui eussent exploré la Méditerranée et pénétré dans l'Océan étaient les Phéniciens. Ils avaient découvert, à l'extrémité de l'Angleterre, vers l'an 3000, les îles Sorlingues qu'ils nommèrent Cassitérides ou îles de l'Étain, parce qu'ils s'y approvisionnaient de cette marchandise; et, vers la même époque, ils avaient fondé sur le littoral de l'Égypte les cités d'Utique et de Carthage, et sur la pointe de la Bétique, au-delà du détroit d'Hercule, la ville de Gades, station placée sur l'Océan, aux deux tiers à peu près du chemin de Tyr aux îles Cassitérides.

Nous avons dit quelle était la forme que les peuples assignaient à la terre. La description du bouclier d'Achille prouve que cette cosmographie, adoptée dans les siècles antérieurs, était encore suivie du temps d'Homère. « Il grave sur ce bouclier, dit le père des poètes, la terre, « le ciel et l'océan, le soleil infatigable dans sa course, « la lune arrondie, les astres dont se couronne la voûte « des cieux, les pléiades, les hyades, l'orion brillant, et « l'ourse ou le charriot, l'ourse qui, tournant autour du « pôle, regarde l'orion, et seule ne se baigne jamais « dans l'océan. »

« Enfin il fait rouler les fortes vagues du fleuve « Océan sur tout le bord du riche bouclier (1). »

Ce disque terrestre, cet *orbis terrarum* « était encore, « selon Homère, couvert d'une voûte solide, d'un fir« mament sillonné par les astres du jour et de la nuit « qui y roulaient sur des chars portés par des nuages; « le matin le soleil sortait de l'océan oriental, le soir il « se précipitait dans l'océan occidental, puis un vaisseau « d'or, ouvrage mystérieux de Vulcain, le ramenait ra« pidement à l'orient par le nord (2). »

Au-dessous de la terre Homère place encore une autre voûte qui correspond avec le firmament. « Celui, « dit Jupiter, qui s'écartera de la troupe céleste pour « secourir les Troyens ou les Grecs ne rentrera dans « l'Olympe que couvert de honte et de blessures, ou je « le précipiterai dans le ténébreux Tartare, lieu reculé, « que fortifient des portes et un seuil d'airain, abîme « profond, autant au-dessous de l'empire des morts que « le ciel est au-dessus de la terre (3). » Et la parole du poète est si puissante sur la génération contemporaine, que ce second système s'adopte et se perpétue comme le premier. Cent ans après, Hésiode fixe la distance de ces voûtes. « Une enclume, dit-il, mettrait neuf jours à « tomber des cieux sur la terre, et neuf autres jours à « descendre de la terre au fond du Tartare. » Et voilà ces idées sur la structure du monde adoptées sans examen jusqu'au moment où les géomètres et les astronomes reconnaîtront la forme sphérique de la terre.

Quant aux limites du monde d'Homère, c'étaient:

A l'orient, Sydon et le Pont-Euxin, Sydon que Ménélas avait vue « lorsque, jouet des tempêtes, il parcou« rait Cypre, la Phénicie et l'Égypte, visitait l'Éthiopie, « *Sidon*, les Erembles, et enfin la Libye où sont armés « de cornes les fronts des taureaux naissans (4). »

Le Pont-Euxin qu'il ne nomme pas, mais qui ne saurait lui être inconnu puisqu'au nombre des chefs qui défendent Troie il compte « Pylimène dont le cœur est « intrépide, et qui commande aux guerriers de la Pa« phlagonie (5). » Or la Paphlagonie était située sur la rive méridionale de la Mer-Noire.

A l'occident, le détroit d'Hercule et l'Océan.

Cependant rien de scientifiquement exploré depuis la Sicile jusqu'à Gades; le détroit qui de nos jours sépare Messine de Reggio est pour Homère la terrible retraite de Charybde et de Scylla, passage fabuleux, qui conduit à l'île flottante d'Éole et aux îles enchantées de Calypso et de Circé. Puis au-delà, la Méditerranée est si rétrécie, selon le poète, qu'il suffit d'un jour pour atteindre l'Océan. « Durant un jour entier, dit Ulysse, sont tendues « les voiles du vaisseau qui franchit l'empire des ondes, « et lorsqu'enfin le soleil disparaît et que les ténèbres de « la nuit se répandent, nous touchons à l'extrémité de la « profonde mer; là sont les habitations des Cimmériens « toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscu« rité; jamais le dieu vivant du jour n'y porte ses regards. « Soit qu'il gravisse le haut sommet de la voûte étoilée, « soit que son char descende des cieux et roule vers la « terre, une éternelle nuit enveloppe de ses voiles funè« bres les malheureux habitans de ces contrées (6). » Or, quelles étaient ces contrées veuves du soleil, selon Homère? C'est l'Andalousie ardente et la sablonneuse Mauritanie.

Au midi l'Éthiopie.

Neptune, qui poursuit Ulysse d'une haine implacable,

(1) Ce titre bizarre de *fleuve*, donné par Homère à l'Atlantique, se retrouve dans Hésiode qui décrit les sources de l'Océan; il les place à l'extrémité occidentale du monde. Hérodote, de son côté, nous apprend dans son livre IV que les géographes de son temps figuraient dans leurs mappemondes la terre comme un disque arrondi que l'Océan enveloppait de tous côtés sous la forme d'un fleuve.

(2) Ce système explicatif du jour et de la nuit était encore en honneur du temps de Tacite, puisqu'il se trouve reproduit par lui: « Au-delà des Siccones est une autre mer dormante et presque « immobile: on croit que c'est la ceinture et la borne du monde, « parce que les dernières clartés du soleil couchant y durent jus« qu'au lever de cet astre, et jettent assez de lumière pour effacer « les étoiles. La crédulité ajoute même qu'on entend le bruit que « ce Dieu fait en sortant de l'onde, et qu'on aperçoit la forme de ses « chevaux et les rayons de sa tête. La vérité est que la nature finit « en ces lieux. » *De moribus Germanorum*, XLV.

(3) *Iliade*, liv. VIII.

(4) *Odyssée*, chant IV.

(5) *Iliade*, chant II.

(6) *Odyssée*, chant XI.

ne peut entendre le discours de Jupiter parce qu'il s'est rendu, pour jouir du sacrifice d'une hécatombe, « aux ex-« trémités de la terre, chez les habitans de l'Éthiopie (1). »

Au nord les vastes régions de la Thrace.

Et Junon les découvre « lorsque, prenant son rapide « essor, elle fuit la cime de l'Olympe, traverse la Piérie, « l'Émathie (2), et franchit les hauts sommets des monta-« gnes de la Thrace toujours blanches de neiges. »

Donc, pour Homère, rien au-delà de l'Hœmus, puisqu'il nomme les fleuves Axius et Strymon, et nulle part ne cite le Danube que nous ne retrouvons que chez Hésiode sous le nom d'*Ister*.



Homère.

Ainsi la ligne circulaire qui embrasse le monde selon la géographie homérique, en supposant qu'elle parte de l'orient, s'éloigne à la Colchide des bords du Pont-Euxin, passe derrière le mont Taurus, revient toucher la Méditerranée à Sydon, la côtoie jusqu'à Tyr, remonte le fleuve Egyptos (3), s'enfonce jusqu'aux confins de l'Éthiopie, sépare la Libye intérieure de la Libye extérieure, enferme le mont Atlas, enjambe le détroit d'Hercule, laisse à sa droite les îles Baléares, enclave l'Italie, saute par-dessus l'Adriatique, traverse l'Illyrie, atteint l'Hœmus, redescend vers la Propontide et le Bosphore désignés tous deux sous la seule dénomination d'Hellespont, et rejoint enfin son point de départ en longeant la Mer-Noire, à travers la Paphlagonie et le pays moitié historique, moitié fabuleux des Amazones. ALEX. DUMAS.

VARIÉTÉS.

On a établi les tableaux approximatifs qui suivent, mais dont on ne peut garantir la complète exactitude.

STATISTIQUE DU RÈGNE ANIMAL.

Animaux vertébrés.

		Espèces.
Mammifères.	D'après Linnée	350
	— Buffon	300
	— Lesson	1,000
	Nombre présumable aujourd'hui	1,500
Oiseaux.	D'après Linnée	1,300
Oiseaux.	D'après Buffon	1,700
	— Cuvier	5,000
	Nombre présumable	7,000
Reptiles.	D'après Linnée	300
	Nombre présumable	1,500
Poissons.	D'après Cuvier	6,000
	Nombre présumable	8,000
	Total des animaux vertébrés	34,350

Animaux invertébrés.

Articulés.	*Crustacés*	1,500
	Arachnides	2,500
	Insectes	50,000
Non articulés.	*Mollusques*	20,000
	Zoophytes	8,000
	Total des animaux invertébrés	82,000
	Total général du règne animal	126,350

STATISTIQUE DU RÈGNE VÉGÉTAL.

D'après Linnée	8,000
— De Candolle	40,000
Nombre total présumable aujourd'hui	80,000

(1) *Odyssée*, livre I.
(2) La Macédoine.
(3) Le Nil.

INDE PITTORESQUE.

LE CHATEAU DE RAMNAGORE.

Le château de Ramnagore est situé sur la rive gauche du Gange, près de Bénarès.

Voici la description que fait de ce château le vicomte Georges de Valentia, voyageur anglais.

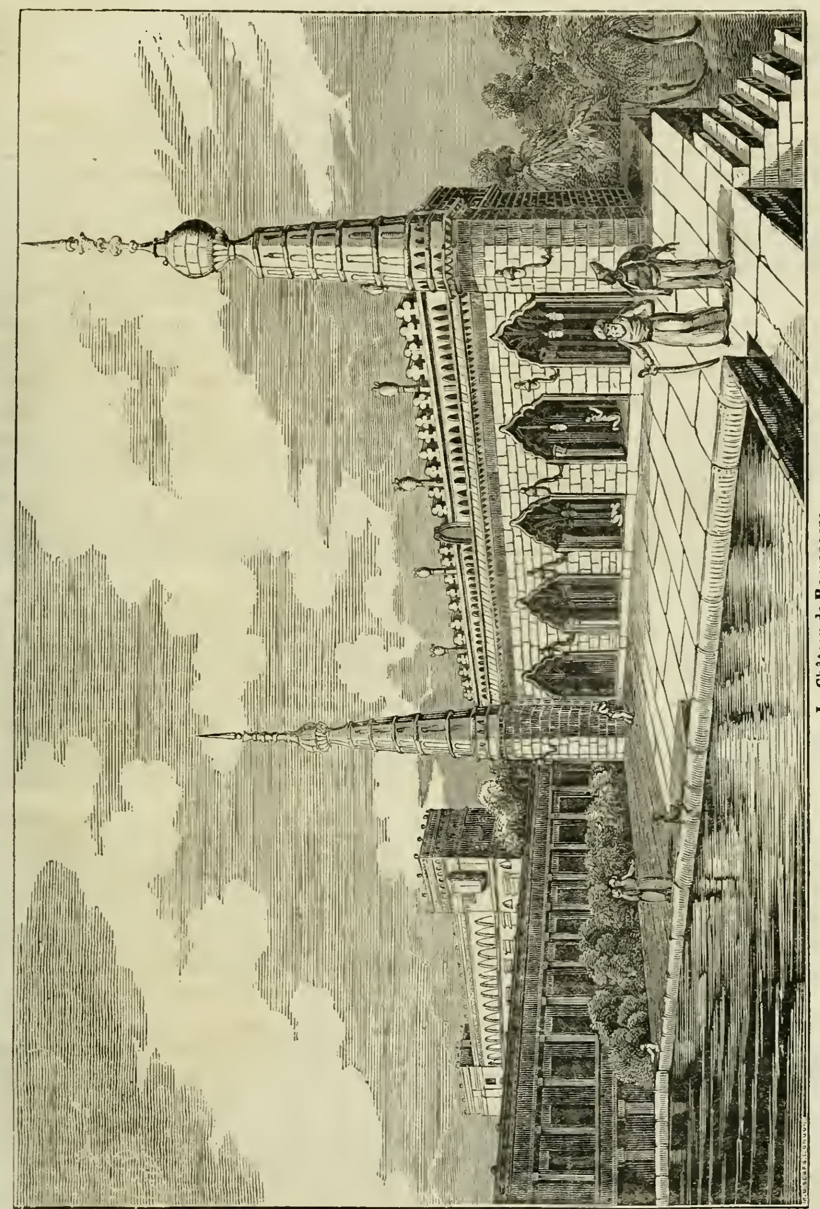
Nous traduisons littéralement.

« Je partis de Bénarès (12 mars 1803) à six heures du matin, accompagné de M. Neare et de M. Salt, pour aller rendre visite au radjah. Nous étions à cheval; et, pour éviter de traverser la ville, nous fîmes un petit circuit; notre course fut d'environ six milles. Le château de Ramnagore est situé sur la rive gauche du fleuve que nous passâmes dans un bateau qui nous attendait par ordre du prince. Nous renvoyâmes nos chevaux, et nous trouvâmes, au bord de l'eau, les éléphans et les palanquins du radjah qui nous portèrent jusqu'au jardin de son habitation.

« Le jardin est carré et dessiné entièrement dans le genre hollandais, c'est-à-dire qu'il présente de longues allées plantées d'arbres, ainsi que des haies palissadées et des compartimens de forme régulière où sont des fleurs. A l'extrémité méridionale, s'élève un grand et bel édifice de pierre qui consiste en plusieurs virandahs soutenus par des colonnes aussi de pierre, et accompagnés de chambres sur les côtés; le tout était peint de différentes couleurs qui produisaient un effet agréable. Du haut de la terrasse, on jouit d'une belle vue dont le jardin forme le premier plan; au-delà, coule le Gange qui s'élargit et décrit une grande courbe: sur la rive supérieure du Gange s'élève la ville de Bénarès.

« A l'opposite de la maison, est une porte qui conduit au réservoir; à chacun des angles du jardin il y a un beau pavillon qui s'élève au-dessus du mur, quoique celui-ci soit fort haut. Le radjah s'y retire souvent avec ses femmes, et nous vîmes plusieurs escarpolettes et d'autres passe-temps particuliers aux oisifs orientaux.

« Aussitôt qu'on a franchi le seuil de la porte, on trouve le réservoir ou bassin qui est un des plus beaux que j'aie vus; il est très large et l'on y descend par des escaliers qui vont jusqu'au fond; sur la droite il y a un grand bâtiment qui ne manque pas d'élégance; cet édifice est de plain-pied avec la surface de l'eau, et il ne s'élève pas au-dessus du revêtement du bassin; c'est un bain pour les femmes: elles ne peuvent y être vues du dehors. Aux deux coins du bâtiment, sont



Le Château de Ramnagore.

des tours surmontées de dômes semblables à ceux des pavillons du jardin, ce qui rend les angles uniformes; au-dessus du grand bâtiment de plain-pied, on voit surgir un petit temple hindou, bâti en pierre et d'une structure gracieuse; la base en est carrée, et deux petites tours carrées le flanquent à droite et à gauche; les murs de ce temple sont divisés en compartimens d'environ un pied; chacun de ces compartimens sert de niche à une divinité parfaitement sculptée. On entre dans le temple par trois portes dont les moulures, ainsi que celles d'une fausse porte qui est figurée dans le mur, sont exécutées avec beaucoup de délicatesse. »

Georges de Valentia continue son journal par le récit de la réception que lui fait le radjah. Les divertissemens qui lui sont offerts consistent en un spectacle de bouffons qui imitent les divers langages des différentes tribus de l'Inde, puis une danse de cinquante baïadères, *de tous les âges*, dit le voyageur.

Après avoir reçu vingt-six habits d'honneur comme *nazer* ou dons de bienvenue, avoir choisi deux châles, de la valeur de vingt roupies environ, qu'on lui présenta dans vingt corbeilles où se trouvaient en outre de magnifiques *Khinkaubs* (étoffes de soie brodées en or), et un écrin, M. de Valentia prit congé à la manière du pays, c'est-à-dire en demandant l'*Attar*, sorte de boisson du pays. Il revint ensuite à Bénarès.

S. H. Berthoud.

ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

LA STATUE DE MEMNON.

Tout le monde a entendu parler de la statue de Memnon et des sons harmonieux qu'elle faisait entendre aux premiers rayons du soleil. Le savant Thomas Diafoirus, en faisant une allusion ingénieuse à l'histoire de ce demi-dieu, en a popularisé le nom; mais d'où vient cette voix dont l'antiquité nous a tant entretenus? Était-elle produite par le pieux artifice des prêtres? N'existait-elle que dans l'imagination exaltée des dévots? Ou bien enfin la pierre rendait-elle véritablement un son? C'est une question dont les anciens s'étaient fort peu occupés, et que les modernes n'avaient point résolue. L'excellent ouvrage de M. Letronne intitulé *la Statue vocale de Memnon* a révélé tout le mystère.



Statue de Memnon.

Donnons d'abord, en deux mots, l'histoire de ce monument fameux que l'arrivée de l'obélisque de Louqsor, dont il est le contemporain et le compatriote, rendra plus intéressante encore.

En avant du grand édifice fondé par Aménophis III, dans les plaines de Thèbes, s'élèvent deux colosses qui représentent le roi lui-même. Ils sont exactement de la même dimension; leur hauteur est de 48 pieds, sans compter le piédestal qui a 12 pieds; le trône sur lequel ils sont assis a 14 pieds, les deux côtés en sont ornés de ciselures de la plus grande perfection. On peut se former une idée des proportions de ces statues par la longueur du doigt du milieu de la main qui est de 4 pieds 5 pouces.

Au premier aspect, les deux colosses paraissent être de la même pierre, mais en les examinant plus attentivement, on voit que celui du sud est d'un seul bloc de brèche agatifère, celui du nord au contraire se compose de deux parties distinctes: la première, depuis les pieds jusqu'aux genoux, est d'un seul morceau de brèche, la partie supérieure est composée de 13 blocs. Il avait été brisé, vers l'an 27 avant Jésus-Christ, par un tremblement de terre, et fut restauré par Septime-Sévère comme nous le verrons plus bas. C'est ce dernier colosse qui rendait des sons.

Il était situé dans le quartier des tombeaux, que les Égyptiens appelaient *Memnonia;* les Grecs, profitant de la ressemblance du nom, métamorphosèrent Aménophis en Memnon saluant chaque matin de sa voix l'Aurore sa mère.

Ce ne fut que sous le règne de Néron que le phénomène fut appliqué au mythe du fils de l'Aurore, et c'est à dater de cette époque que de toutes les parties de l'empire romain on faisait le pélerinage d'Égypte pour en être témoin. Hadrien, Sabine sa femme, et les personnes de leur suite, huit gouverneurs de l'Égypte, un grand nombre de personnages d'un rang éminent, ont gravé leurs noms, et des attestations, en vers et en prose, en latin et en grec, sur les jambes du colosse et sur sa base pour constater qu'ils avaient entendu la voix divine. Ces inscriptions, au nombre de 72, existent encore.

Ainsi donc le prodige fut remarqué depuis l'époque à peu près où la statue fut brisée, c'est-à-dire depuis Auguste, jusqu'au temps où elle fut restaurée par Septime-Sévère; aucune inscription ne remonte avant le premier et ne descend après le dernier de ces deux princes. Sévère, qui luttait avec acharnement contre le christianisme (le libéralisme de ce temps) et qui cherchait à rivaliser de miracles avec la religion nouvelle, entreprit de faire restaurer la statue de Memnon. De quelle harmonie divine le fils de l'Aurore n'allait-il pas ravir les oreilles puisque, tout mutilé, il avait rendu des sons si doux? Qu'opposeraient les chrétiens à ces merveilles?... Vain espoir! Le dieu resta muet pour jamais; le prodige avait cessé avec la cause qui l'avait produit.
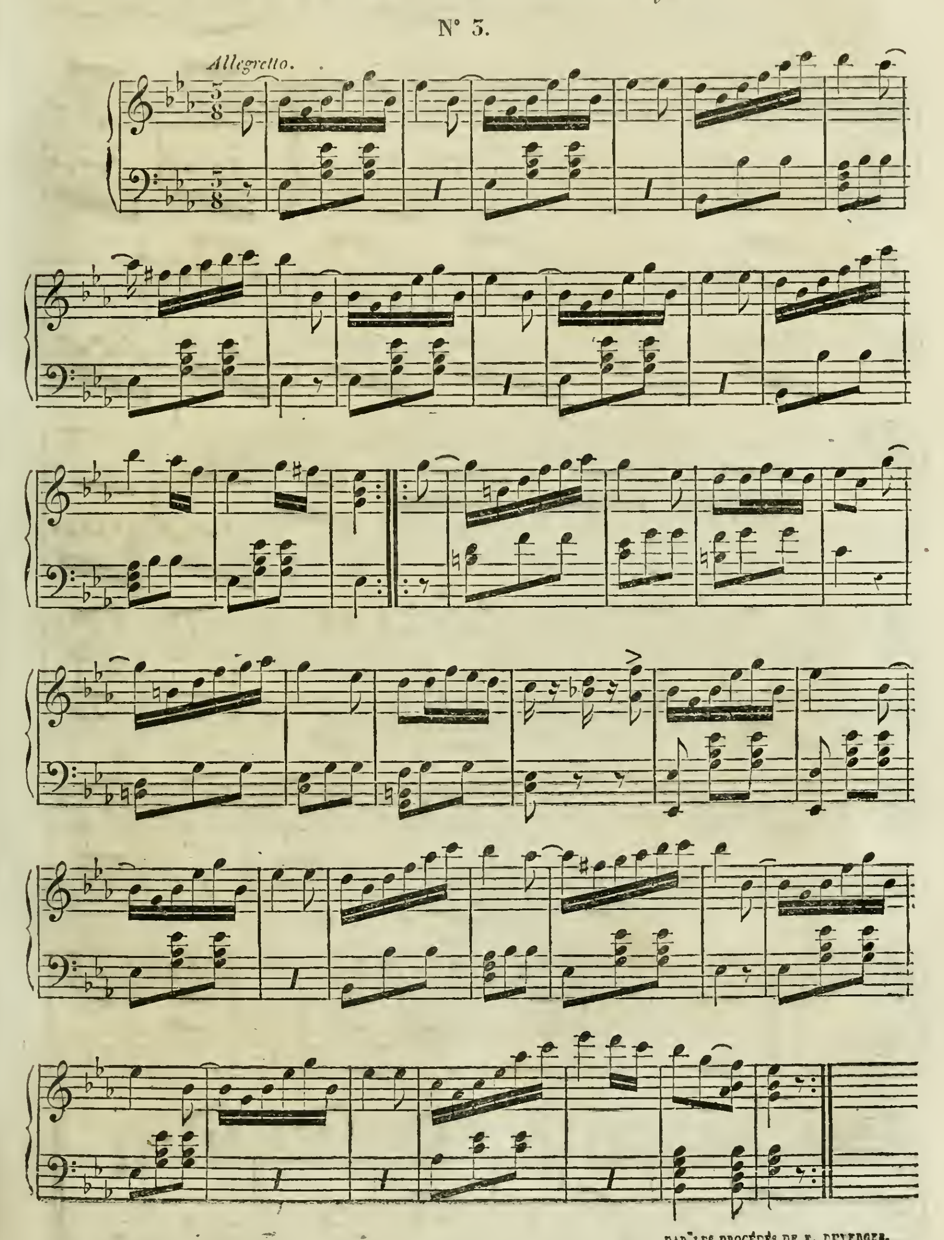
En effet, il est constaté par les observations des géologues que les granits et les brèches font entendre, sous certaines conditions atmosphériques, des craquemens plus ou moins sonores au lever du soleil. Dans les carrières de Syène, dans les Pyrénées, dans les roches granitiques des bords de l'Orénoque, des sons analogues ont été observés. Les soupirs du prétendu fils de l'Aurore n'étaient pas d'autre nature; ils cessèrent lorsque des masses de pierre furent posées sur le fragment de brèche qui les produisait. C'est ainsi que les savans finissent par tout expliquer.
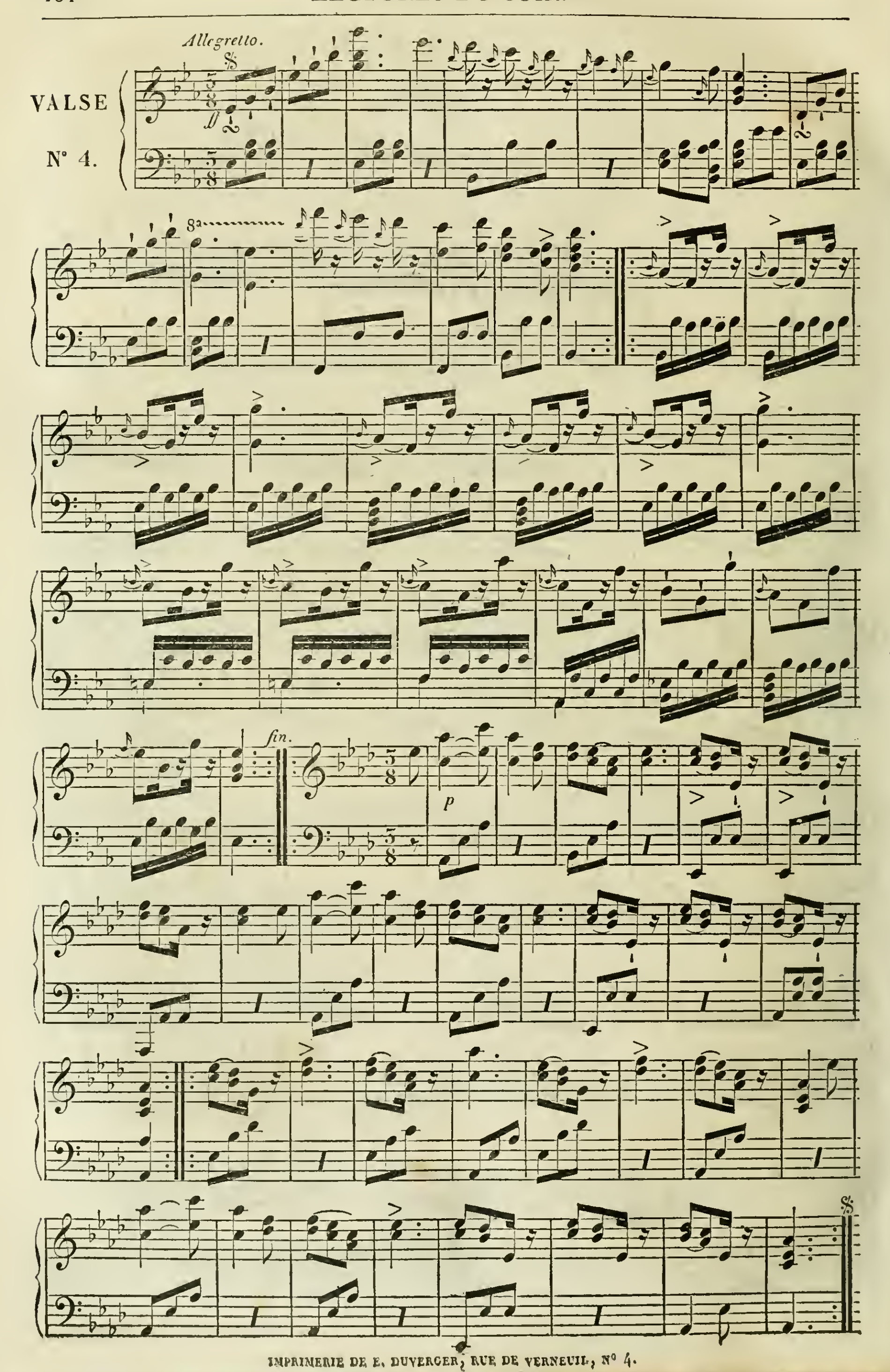
Gerbran, *de la Bibliothèque Royale.*

VALSES

Par Madame Pauline Duchambge.

N° 3.





IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA TOUR SAINT-MICHEL,

A BORDEAUX.

Le premier monument qu'aperçoit le voyageur qui arrive à Bordeaux par la route de Paris, c'est la tour Saint-Michel. — Dans l'éloignement, elle paraît se confondre avec la grande flèche de la cathédrale et le lion d'or de l'hôtel-de-ville; mais, à mesure que vous avancez, ces derniers disparaissent successivement à vos yeux, et, quand vous êtes sur le pont, la tour seule se dresse devant vous : les maisons vous ont dérobé les deux autres. Son antiquité, son architecture gothique, tout en elle appelle l'attention, excite la curiosité. Autrefois elle était surmontée d'un clocher au haut duquel était une immense croix en fer; mais, en 1574, pendant une nuit du mois de décembre, il y eut à Bordeaux un si violent orage que le bout du clocher de Saint-Michel fut emporté et ses débris dispersés au loin. Il avait été depuis rebâti à grands frais; et, grâce à la dévotion des fidèles, sa croix en fer s'élevait plus imposante que jamais, quand elle fut de nouveau renversée en plein jour en 1608, avec le clocher tout entier, à une époque de l'année où se font rarement sentir de tels ouragans. Depuis ce temps, la tour Saint-Michel a été nue et dépouillée à son sommet, et elle est maintenant surmontée de deux télégraphes dont l'un communique avec l'Espagne, l'autre avec la capitale.

Malgré les accidens qui lui sont arrivés, c'est encore le monument le plus élevé de Bordeaux; et n'eussiez-vous que bien peu de temps à rester dans cette ville, vous ne pouvez guère vous dispenser de monter au haut de la tour pour contempler le délicieux panorama qui, de là, s'offre aux regards. A vos pieds, c'est la ville elle-même, une des plus grandes et des plus belles de France, avec son vaste port, son magnifique théâtre, ses promenades, sa rade et ses vaisseaux pavoisés; devant vous, au-delà du pont, la côte de Lenon couverte de vignes et de forêts qui s'élèvent gracieusement en amphithéâtre; des deux côtés, les rives de la Gironde, les mille collines qui la bordent, les sites pittoresques qu'elles présentent; au milieu enfin, la rivière elle-même qui coule majestueusement, et qui, de la hauteur où vous êtes placé, vous paraît presque baigner les pieds de la tour....

Avez-vous bien humé l'air pur qu'on respire à cette hauteur, êtes-vous descendu avec lenteur en jetant à chaque meurtrière un regard de regret sur le spectacle que vous quittez? Eh bien, ne sortez pas encore, vous aurez le temps plus tard de vous rendre dans l'église qui avoisine la tour: franchissez sur les pas de votre guide quelques marches de plus, il vous reste quelque chose à voir qui vous disposera mieux au recueillement. Déjà vous respirez plus difficilement, l'obscurité la plus profonde a succédé à ces flots de lumière dans lesquels vous nagiez si mollement tout-à-l'heure; il vous tarde d'arriver au but de votre excursion quel qu'il soit. Enfin on ouvre une porte, vous vous baissez pour entrer....



... Et, quand vous relevez la tête à la lueur d'une lampe, si vous regardez autour de vous, vous vous croirez volontiers le jouet d'un horrible cauchemar, tant est bizarre le tableau que vous avez sous les yeux. Vous aviez raison de vous incliner, en effet, il y a ici nombreuse compagnie, gens de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, qui vous accueillent avec un sourire sardonique, et semblent surpris d'une visite aussi cérémonieuse.

Du sommet de la tour à son caveau, quel contraste ! Quelles paroles pourraient ajouter à l'effet que produit ce passage si rapide de tout ce que le séjour des *vivans* a de plus gracieux, à ce que la *mort* a de plus terrible ! Car

ils sont bien morts, morts depuis des siècles, ces corps que vous voyez rangés debout autour de cet étroit caveau. Ici tout vous parle de mort, plus éloquemment que ne nous en parla jamais Bossuet lui-même dans ses plus sublimes momens. Ces figures que vous voyez adossées à ces murailles, ce sont des momies humaines; cette masse blanchâtre qui s'élève en pyramide au milieu du souterrain, ce sont des ossemens humains; ce sol que vous foulez, c'est de la poussière humaine! Mais ce qui excite surtout en vous un frisson involontaire, c'est de vous trouver ainsi face à face avec des cadavres, debout comme vous, sur la face desquels respirent encore le sentiment et la vie, car le tombeau les a rendus presque tels qu'on les lui a confiés. Il n'a point ici creusé ces joues, rongé ces chairs, pour ne livrer que des restes méconnaissables, pour ne laisser de l'homme que son squelette; il les a gardés plus intacts que ne les auraient conservés les plus habiles embaumeurs de l'Egypte, grâce à la singulière propriété que possède tout le terrain sur lequel sont bâtis la tour et l'église. Si vous demandez à votre cicerone l'explication de ce phénomène, il se gardera bien d'avoir l'air d'ignorer quelque chose de ce qui regarde son caveau, et voici probablement celle qu'il vous donnera : « Près de l'église » Saint-Michel existait un cimetière dont le terrain s'éle- » vait de quelques pieds au-dessus des cours des maisons » voisines : dans l'une de ces maisons était un boulanger » dont le four, construit au-dessous des tombes, avait par » sa chaleur comme pétrifié les cadavres qui étaient en- » terrés. Le terrain du cimetière ayant été baissé, on vit » cette pétrification et on descendit dans le souterrain de » la tour de l'église quatre vingt-dix sujets entièrement » conservés, comme vous pouvez en juger vous-même. »

Chacun croira ce que bon lui semblera de cette explication du concierge, à laquelle, pour ma part, je n'ajoute aucune foi. Quoi qu'il en soit, parmi ces cadavres, les uns comptent jusqu'à six cents ans, d'autres quatre siècles, d'autres enfin à peine quatre-vingts ou cent ans. Du nombre de ces derniers est cet homme aux formes athlétiques que vous voyez à votre droite; il a près de sept pieds de haut, c'est un portefaix, mort en portant un poids considérable qui lui brisa la poitrine. Plus près de vous est une jeune femme dont les contours sont encore pleins de délicatesse et de grâce même dans la mort; un de ses seins est creusé par le cancer qui la mit au tombeau. De l'autre côté, une religieuse a conservé quelques lambeaux des vêtemens dans lesquels elle a été ensevelie, et sur son visage vous croiriez voir encore un air de tristesse et de pieuse résignation. Mais le cadavre dont la vue laisse l'impression la plus pénible, c'est celui d'un enfant dont tous les traits convulsivement contractés, les bras tendus d'une manière déchirante, vous font frémir par une expression de douleur indéfinissable. Non, jamais je ne vis tableau peignant une souffrance plus atroce : le plus jeune des fils de Laocoon, dans le fameux groupe antique, retrace à peine quelque chose de la posture et de l'angoisse de l'enfant du caveau de Saint-Michel. Les médecins, qui l'ont visité, assurent que cette misérable créature a été enterrée encore vivante, et que c'est dans les efforts qu'elle faisait pour briser sa bière, que tous ses membres se sont ainsi raidis.

Ce qui était chair, dans ces corps animés par la vie, a subi une singulière métamorphose : on dirait, à voir et à toucher leur peau, des feuilles d'amadou bien minces et bien sèches, superposées les unes aux autres. Plusieurs de ces cadavres ont toutes leurs dents; l'un d'eux même, et ma mémoire est en défaut pour me rappeler si c'est le portefaix dont il a déjà été question, ou bien un vieux docteur qui est dans un coin opposé, a au menton une barbe peu touffue, mais assez longue et très ferme. C'est l'unique sur lequel on puisse faire cette remarque.

Ce souterrain n'est pas le seul qui conserve les corps en aussi bon état; sans aller chercher des exemples hors de la France, Toulouse avait plusieurs caveaux, ceux des Cordeliers et des Jacobins, qui jouissaient de la même propriété. Naguère on a découvert, sous le parquet du musée de cette ville, une bière qui contenait, à ce qui a été rapporté, le corps d'une femme réduite à l'état de momie sèche, et dont les formes étaient fort peu altérées. Mais, de nos jours, le caveau Saint-Michel est, je crois, le seul en France, et peut être en Europe, qui possède une collection aussi complète et aussi curieuse de cadavres ainsi conservés.

H. Rodrigues.

ANECDOTE TURQUE.

Sous le règne du sultan Amurath, un Turc, se voyant sans femme et sans enfans et voulant faire un pèlerinage à la Mecque, crut ne pouvoir mieux confier ce qu'il avait de plus précieux qu'à un *hoggia*, docteur de la loi. Il lui remit donc entre les mains quelques joyaux dans un petit sac, le priant de les lui garder jusqu'à son retour, l'en faisant héritier s'il venait à mourir dans ce voyage. Le pèlerin revient heureusement de la Mecque; et, croyant retirer ce qu'il avait confié à l'*hoggia*, lui demande son dépôt : celui-ci, d'un grand sang-froid, lui repart qu'il ne sait ce qu'il veut dire, le laissant fort surpris d'une réponse qu'il n'attendait pas. Comme la chose s'était faite sans témoins, le pèlerin, dissimulant son chagrin, laisse passer quelques jours, après lesquels il présente requête au grand-visir, et lui fait savoir comment l'affaire s'est passée. Le grand-visir, voyant que cette affaire était délicate et que le docteur pouvait aisément nier une chose qui s'était passée sans témoins, dit au pèlerin qu'il prît patience pour quelque temps et qu'il en parlerait au grand-seigneur : ce qu'il fit. Le grand-seigneur commanda au visir de bien ménager l'affaire dont il voulait savoir la vérité, d'envoyer quérir le docteur, de faire amitiés avec lui et de lui faire espérer d'être employé en des choses importantes. Quelques jours se passent pendant que le grand-visir joue adroitement son rôle. Il fait venir le docteur auprès de lui; il loue son esprit et sa conduite, et, l'entretenant d'assez belles espérances, lui promet de faire en sorte que le grand-seigneur ait la bonté de souffrir qu'il vienne se prosterner devant lui, n'étant pas juste qu'un esprit éclairé comme le sien soit plus longtemps caché à sa hautesse. Le docteur, ravi de ce discours, se croyait déjà au faîte de la grandeur, surtout quand il vit que le grand-visir le fit son *hoggia*, comme qui dirait son grand-aumônier. Le visir passa outre, et, selon l'ordre secret qu'il en avait reçu du grand-seigneur, ordonna que le docteur lui rapporterait toutes les affaires criminelles qui se pourraient présenter. Le grand-seigneur, sur le rapport de l'*hoggia*, lui demandait son avis et quel châtiment le coupable méritait pour le crime dont il était convaincu, l'exécution se faisant selon le jugement qu'avait rendu le docteur, qu'il fit son lecteur ordinaire et qu'il rapprocha de sa personne. Cinq ou six mois se passèrent de la sorte, sans qu'il pût découvrir aucun indice du vol. Mais il faut observer que le pèlerin avait donné au grand-seigneur un rôle exact qui spécifiait toutes les pièces qu'il avait enfermées dans le petit sac. Entr'autres articles, il avait particulièrement fait mention d'un *tes-bûch* de beau corail. Ce *tes-bûch* est une sorte de chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, sur chacun desquels les Turcs répètent de certains mots tirés de quelques sentences du Koran. Ce chapelet est divisé en trois parties, de trente-trois grains chacune, par un petit cordon qui en fait la séparation;

et au bout pendait un long morceau de corail, suivi d'un autre gros grain rond de même matière et d'une grosseur merveilleuse.

Les Turcs dévots tiennent leur chapelet à la main quand ils vont en visite, et particulièrement quand ils s'approchent des grands, et c'est ce qui donna la première connaissance du larcin de l'*hoggia*. Un jour, comme il vint au sérail, le chapelet de corail à la main, le grand-seigneur, devant lequel il se présenta, jetant les yeux dessus et jugeant que ce pouvait être le *tes-bùch* du pélerin, selon qu'il le lui avait dépeint sur la liste de ce qui était dans le petit sac, dit au docteur qu'il avait là une rare pièce. Celui-ci s'approche aussitôt et supplie sa hautesse, avec une profonde soumission, de la vouloir accepter. Le grand-seigneur la prend, en témoignant que ce présent lui est agréable. Mais un seul indice ne lui suffit pas; il veut en avoir d'autres. Comme il sait qu'entre les pièces du sac, il y a un anneau de la main d'un ancien et excellent maître (anneau que les Turcs portent au pouce quand ils veulent tirer de l'arc), il attend une seconde occasion, pour mieux découvrir la fourberie et convaincre entièrement le docteur. L'empereur la fit naître quelques jours après; et, commandant que l'on fit venir un de ses pages qui tirait bien de l'arc, il fut à la place du *Girit*, où il s'en fit donner un pour tirer aussi, n'y ayant personne dans tout l'Empire qui ne lui cédât, en force et en adresse, dans les exercices de l'arc et du javelot. Comme il vint à bander de l'arc, il se plaignit que son anneau lui blessait le pouce, jugeant bien que le docteur, qui était auprès de lui et qui lui avait déjà présenté le chapelet, lui ferait encore offre de l'anneau qu'il avait du pélerin. « Est-il possible, dit alors le grand-seigneur, qu'il ne se trouve plus de maître qui fasse si bien un anneau qu'un tel, qu'il nomma et qui n'était plus du monde? Le docteur, qui n'eut pas d'assez bons yeux pour voir la trame subtile qui s'ourdissait pour sa perte, croyant s'insinuer plus avant dans l'esprit du grand-seigneur, lui dit qu'heureusement il avait un anneau de la façon de ce même maître, qu'il gardait depuis long-temps, et que, s'il plaisait à sa hautesse de l'accepter, il le lui apporterait, ce qui fut fait aussitôt. Dès que le grand-seigneur se fut retiré dans son quartier, il fit appeler le grand-visir et le pélerin, qui vinrent en sa présence; il tenait à la main le chapelet de corail qu'il faisait semblant de réciter, pour voir si le pélerin le reconnaîtrait. Il le reconnut ainsi que l'anneau. Le lendemain le sultan demande au docteur son avis sur une affaire de la même nature que celle qui s'était passée entre lui et le pélerin. Ce souvenir était si loin de lui, que, pour montrer plus de sévérité de mœurs, il dit que cet homme-là méritait d'être pilé vif dans un mortier. A ces mots, l'empereur le fit arrêter, fit quérir par des *baltagis* tous ses coffres, dans lesquels on trouva ce qui avait appartenu au pélerin : il ordonna en même temps que le docteur fût puni selon sa propre condamnation. A cet effet, on creusa une pierre en façon de mortier, où il fut jetté tout nu et pilé vif par les bourreaux. Ce mortier a encore été vu par Tavernier, il y a cent ans.

ALPHONSE KARR.

HISTOIRE DE FRANCE.

LA ROCHELLE ET LE CARDINAL DE RICHELIEU.

La ligue fut le dernier effort de la féodalité : elle s'épuisa dans les douloureuses convulsions qui précédèrent le triomphe de Henri IV.

Lorsque ce prince acheta Paris et le trône au prix d'une messe, autour de lui tout était pacifié déjà, ou tendait à l'être, par fatigue autant que par soumission. Si, n'ayant plus d'ennemis apparens, il put régner en roi absolu, ce ne fut pas que son autorité était consacrée par aucune institution. La lutte avait affaibli les partis contraires et les pouvoirs qui le disputaient au sien; seul il était resté debout au milieu de l'abaissement de tous : mais son autorité n'avait point d'autres bases que son génie et sa fortune.

Après sa mort, son fils devait lui succéder. A part cela, rien n'existait pour régulariser la marche des choses. Il suffit au duc d'Espernon de paraître devant le parlement et de lui ordonner, la main sur la garde de son épée, que Marie de Médicis fût nommée régente, pour qu'en effet celle-ci obtînt cette régence, objet incertain de son ambition. Puis Marie gouverna à l'avenant, se laissant aller aux caprices de ses favoris et tiraillée dans toutes les directions par des rivalités trop faibles pour usurper le gouvernement, mais assez fortes pour entraver son action. Comme le serpent qui semble survivre au coup mortel, la noblesse féodale était définitivement blessée au cœur, mais ses tronçons épars s'agitaient encore avec violence.

Donc l'absolutisme était loin d'être déjà la loi du pays. Du reste, tout se tient dans la destinée des peuples; et, pour préparer les voies au système monarchique que Louis XIV devait établir, plus tard, il se trouva un homme que la Providence semblait avoir façonné tout exprès, afin de dompter et de discipliner les partis.

A ce propos, il n'est pas indigne d'observation que, malgré l'obscurité relative à laquelle il était condamné par sa naissance, Armand Du Plessis, troisième fils du seigneur de Richelieu, bon gentilhomme sans grande importance, se trouva poussé vers la politique par une ambition toute singulière qui se manifesta dès qu'il fut en âge d'agir et de parler. Étudiant encore sur les bancs de Sorbonne, il eut l'audace de faire un acte sans précédent : il dédia ses thèses au roi Henri IV; et, dans la lettre d'adresse à ce prince, il lui promit de rendre de grands services s'il était jamais employé. Ne dirait-on pas qu'un instinct fatal l'avait averti du rôle qu'il était appelé à jouer sur la terre? Depuis, il ne fut jamais infidèle à la destinée qu'il avait ainsi pressentie.

La jeune noblesse alors se jetait dans les factions, dans les conspirations, pour avoir sa part de la gloire et des grandeurs qu'elles s'arrachaient tour à tour dans leurs perpétuels démêlés. Ce n'était point là ce qui convenait au pénétrant Richelieu. Trop bas placé pour devenir chef de parti, il comprit que ses talens et son activité devaient parvenir par une autre carrière.

L'Église lui ouvrit ses portes. Il avait un frère qui occupait l'évêché de Luçon par une espèce de droit inhérent à sa famille; mais la mitre gênait les vertus ascétiques de ce frère, qui s'en débarrassa pour aller humilier sa tête sur les dalles d'un cloître de chartreux. Richelieu la reçut de ses mains, sauf toutefois la consécration du pape. Ce n'était pas le plus difficile : un mensonge fit l'affaire. Trop jeune selon les règles pour aspirer à l'épiscopat, il se vieillit de quelques années. Le pape le crut et le sacra. Ensuite il n'en coûta à Richelieu que la peine de lui demander l'absolution pour avoir dit qu'il avait l'âge quoiqu'il ne l'eût pas. Paul V, après avoir octroyé cette bagatelle, dit ces propres mots : *Questo giovane sara un gran furbo*, prophétie qui, pour être infaillible, n'avait pas besoin d'émaner d'une bouche aussi sainte.

Une fois pourvu de la dignité qui, dans ces temps là, donnait en quelque sorte le privilége de diriger les affaires publiques, le nouvel évêque, avec une patiente sollicitude, observa les révolutions d'intérieur auxquelles la Cour de France était en proie. Promenant sa servilité de Louis XIII à Marie de Médicis, du maréchal d'Ancre au duc de Luynes, il s'appuya tour à tour sur l'épaule de chacun de ces divers protecteurs pour gravir quelques

uns des échelons successifs qui devaient le conduire au faîte des grandeurs.

Quand vous voyez Richelieu, couvert de sa simarre, et courbant devant son œil sévère, les rois, les reines et les grands qui trempent leurs genoux dans le sang de parens dont ils n'osent plaindre le supplice, vous ne connaissez que le grand homme d'apparat, tel qu'il lui a plu de se poser pour épouvanter son siècle et la postérité. Mais son véritable caractère vous échappe. Suivez-le dans la coulisse; et, là, apprenez par quelles combinaisons minutieuses, par quelles études dégoûtantes, le cadet de Poitou s'était préparé à remplir la tâche de bourreau des Montmorency, des Marillac et des Cinq-Mars.

Un soir, à minuit, quelque mystérieux émissaire lui fait porter, jusque dans le lit où le sommeil commençait à le gagner, un mystérieux paquet de lettres dans lequel l'assassinat du maréchal d'Ancre était annoncé avec une précision qui n'omettait aucun détail. L'évêque de Luçon, tourmenté du besoin de s'élever au cardinalat, lit avec réflexion, puis se rendort en mettant le paquet sous son chevet : *Rien ne presse*, balbutie-t-il; *la nuit porte conseil.* La nuit en effet, porta conseil, car l'Italien fut assassiné et Richelieu, qui lui devait sa nomination au secrétariat de la guerre et des affaires étrangères, tourna son ambitieuse bassesse vers un autre soleil.

Toutefois le courtisan n'en fut pas quitte sans une passa-



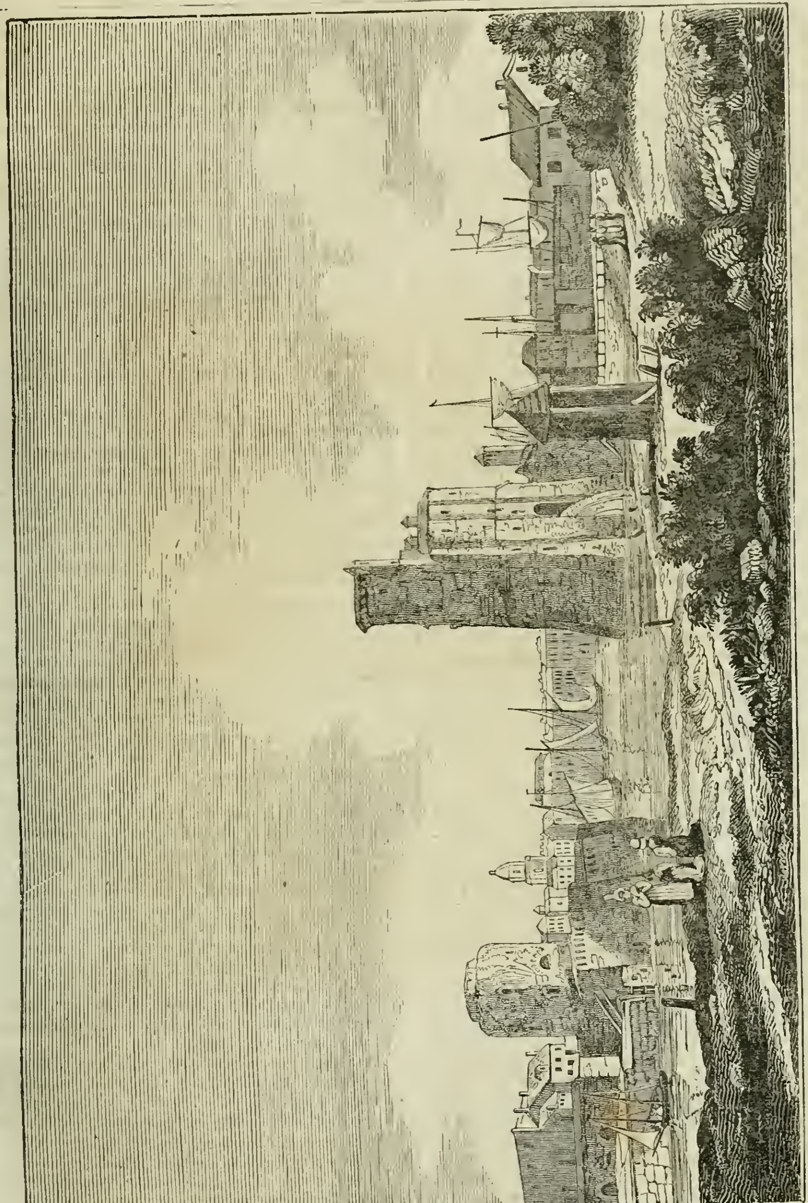
Le Cardinal de Richelieu (né en 1585 et mort en 1642.)

gère disgrâce, qu'il s'appliqua du reste habilement à son profit. L'exil l'avait rapproché de la reine-mère qu'il ménageait, tout en se réservant, par une sorte d'espionnage exercé sur elle, les faveurs de la Cour. Son intervention ne laissa point que d'arrêter les hostilités qui commencèrent, entre le roi et Marie de Médicis, par une ridicule escarmouche au Pont-de-Cé, où, selon l'expression d'un plaisant de l'époque, les canons du côté du Roi disaient *Combalet* tandis que ceux de la Reine répondaient *Pont-Courlay*. Cela veut dire que le seul résultat de cette petite guerre civile fut le mariage de mademoiselle de Vignerot-Pont-Courlay, nièce de Richelieu, avec M. de Combalet, neveu du duc de Luynes et protégé du roi.

Voilà donc l'évêque de Luçon, bien adroitement placé entre les deux partis, une main dans celles de la reine, une autre dans celles du roi. Conciliateur nécessaire, il attire le fils vers la mère; puis, comme conséquence immédiate de leur réunion, il se laisse docilement élever par eux au siége des affaires, où le cardinal de Richelieu se place aussitôt avec résolution.

Le poste est difficile. L'adresse ne suffit pas pour le conserver en présence des partis qui l'attaquent franchement avec des armes; et l'énergie n'est pas la seule ressource qu'il convienne d'employer pour le défendre contre des ennemis prêts à le miner sourdement par leurs intrigues. A Richelieu ne manqueront ni l'adresse, ni l'énergie; et, sous sa main impitoyable, disparaîtront tous les obstacles qui gênent encore la royauté.

A vrai dire, ce n'était pas toujours chose bien difficile au ministre que de tromper et de renverser ses concurrens. Y avait-il grand mérite, par exemple, à rester le plus habile, dans une guerre de fraudes, contre cette Marie de Médicis, dont la faveur avait été la première base de sa fortune et qui n'en fut récompensée que par l'exil et la misère? Cette pauvre femme n'avait ni plus d'instruction, ni plus d'esprit qu'il ne convenait à une reine du



Vue de La Rochelle en 1834.

dix-septième siècle. Imaginez-vous qu'elle croyait que ces grosses mouches qui bourdonnent dans nos chambres entendent ce qu'on dit et le vont redire; quand elle en voyait quelques-unes, elle ne disait plus rien. Après cela, on ne doit pas s'étonner qu'elle eût foi aux prédictions, surtout dans le moment où le père Caussin, qui se mêlait d'astrologie, ayant trouvé qu'il devait mourir un certain jour, se mit au lit ce jour-là, sans autre mal, et mourut.

Pour en revenir au cardinal de Richelieu, lui aussi avait bien ses faiblesses. La plus célèbre, et sans doute celle qui n'est pas la moins excusable, fut sa manie de rimer et d'écrire. On a de lui plusieurs livres de piété; et, ce qui est encore mieux, il fit maintes comédies et tragédies. Du reste, cet homme, qui avait été si adroit à

choisir ses patrons dans la carrière de l'ambition, montra bien aussi quelque discernement lorsqu'il fallut trouver des conseillers et des parrains pour ses œuvres poétiques. Corneille et Rotrou lui servirent de secrétaires; et ce ne fut pas plus de sa faute que de la leur, si Pégase, comme on dit, ne put s'accommoder du cavalier qui s'avisait de vouloir le monter.

Richelieu ne se doutait nullement du ridicule que sa plume prenait tant de peine à fixer sur le papier, confident de ses inspirations. — *A quoi pensez-vous que je prenne le plus de plaisir?* disait-il. — *A faire le bonheur de la France*, répondait plaisamment un courtisan. — *Point du tout, c'est à faire des vers.*

Ce plaisir-là n'était pas le seul dont les sourires eussent la faculté d'attirer le despote dans les domaines de cette république où, perdu au milieu de la foule de ses égaux, il voyait avec jalousie quelques génies supérieurs dépasser de beaucoup sa médiocrité. S'il fonda l'Académie française, ce ne fut pas seulement par amour pour les lettres et les hommes qui les cultivent; mais il était bien aise de semer un peu d'argent afin de recueillir beaucoup d'encens.

Aucune louange trop hyperbolique ne paraissait hors de portée à la verve de ses flatteurs, qui lui en servaient à foison des plus appétissantes. Cependant son esprit ingénieux en trouvait encore au-delà des limites que la hardiesse des panégyristes n'avait point osé dépasser. Un jour, il raya, sur l'épreuve d'une épître préliminaire qu'on lui dédiait, le mot *héros* pour y mettre *demi-dieu.* Toute modestie à part, il me semble que, sous la dictée d'un cardinal de la sainte église romaine, la licence était par trop poétique.

Du reste, pour être la plus effrontée, ce n'était point la plus criminelle qu'il se fût permise, du moins selon le code en vigueur parmi les adeptes de l'art de versifier. L'Étoile lui disait un jour, bien doucement, qu'il y avait quelque chose à refaire dans un vers. Ce vers n'avait que trois syllabes de plus qu'il ne fallait. — *Là, là, M. de l'Étoile*, lui dit-il, comme s'il s'était agi d'un édit, *nous le ferons bien passer.*

Chassez le naturel, il revient au galop.

Mais les œuvres purement littéraires du cardinal de Richelieu ne sont point assez importantes pour nous distraire plus long-temps des actes de sa vie publique. Toutefois, ne perdons point de vue que, dans cette direction aussi, il montra la route au siècle de Louis XIV.

Comme nous l'avons déjà fait observer, Richelieu n'eut pas recours à la terreur toute seule pour écraser le reste de vie qui animait encore une noblesse naguère si hautaine et si turbulente.

L'idée était aussi politique dans la conception que facile dans l'exécution. Les nobles, ruinés par la guerre civile et sentant leur lustre s'effacer, vinrent, afin de redorer encore une fois leurs couronnes de comtes et de marquis, implorer quelques reflets de l'éclat dont le trône commençait à s'entourer et quelques écus du trésor dont il s'arrogeait la distribution. Même bientôt, s'acclimatant à l'air des cours, ils ne rougirent point de se prosterner devant une idole moins haut placée que celle à qui d'abord leurs hommages s'étaient adressés. Le Roi n'eut pas seul des courtisans et des serviteurs : la maison du cardinal les disputa avec succès à la sienne.

On peut en juger par le vilain métier que certains personnages titrés exerçaient au profit du cardinal. Un marquis de Brézé entre dans la chambre du roi. « Pensez », dit un contemporain, « qu'on ne laissait pas gratter deux » fois à la porte le favori du premier ministre. Le roi et » M. de Cinq-Mars parlaient dans la ruelle. Brézé en- » tend, sans être vu, que M. le Grand disait le diable du » cardinal. » Il se retire; et bientôt avertit Richelieu qui, ainsi placé sur ses gardes, ne négligea pas l'occasion de perdre le favori.

On sait comment il y réussit. Ce fut sa dernière affaire. Le coup qu'il porta cette fois à la noblesse fut décisif. Le champion étourdi qu'elle avait laissé prendre les devants périt et, avec lui, disparurent les derniers prestiges qui cachaient encore l'abaissement des grands seigneurs.

Donc le supplice de Cinq-Mars fut un événement décisif dans le système suivi par Richelieu. Aucun autre peut-être ne le dépasse en importance si ce n'est, me semble, le siége de la Rochelle. Cela mérite quelques rapides détails.

Pendant le moyen âge et à la faveur de ses guerres civiles, des communes et des villes s'étaient élevées, qui, fières des franchises octroyées par les rois, formaient au sein de l'état autant de petites républiques, avec leur administration et leurs lois à part.

La Rochelle, entre toutes, était la plus fière. Dans les guerres de religion, elle avait acquis une importance redoutable.

Autrefois nommée *Rupella*, elle n'avait un nom dans l'histoire que depuis le dixième siècle. Tour à tour possession de l'Angleterre ou de la France, selon que les vicissitudes de la guerre en disposaient, elle avait enfin su obtenir, en échange de son serment d'obéissance à la couronne, des conditions qui s'étaient sans cesse améliorées.

Lorsque Luther et Calvin jetèrent la réforme en Europe comme un levain durable de discordes et de guerres, La Rochelle dut à ses fréquentes communications avec l'Angleterre et le Nord de voir l'hérésie promptement accueillie dans ses murs; puis elle dut à son heureuse position, à la bonté de ses fortifications, d'être choisie de préférence pour servir de centre aux opérations du protestantisme : ce fut le dernier boulevard des religionnaires.

Comme Richelieu saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de frapper à la fois deux coups décisifs, lorsque le duc de Rohan, en hasardant quelques tentatives désespérées, engagea la Rochelle dans une lutte où cette ville compromit à la fois ses antiques libertés et la croyance de ses habitans!

Le siége de La Rochelle est un des plus mémorables dont on ait gardé le souvenir. Pendant treize mois l'armée royale bloqua la place du côté de la terre, pendant que le génie d'un architecte, Gabriel Mestrezeau, fermait les abords du côté de la mer, au moyen d'une digue gigantesque. Les assiégés étaient dignes d'une aussi persévérante attaque. Guyton, qu'ils avaient choisi pour leur maire et leur chef, leur enseignait l'héroïsme. *Ils n'entreront*, répétait-il sans cesse, *que lorsqu'il ne restera plus aucun de nous pour tenir les clés et fermer les portes.* Cependant l'heure de la reddition sonna le 28 octobre 1628; mais, sur vingt mille habitans que la courageuse ville avait comptés naguères, quatre à cinq mille tout au plus restèrent vivans.

Avec Richelieu, des prêtres catholiques pénétrèrent dans la ville. On lui rogna ses priviléges et la défense de ses murs fut confiée à des soldats royaux. Enfin, dès-lors, La Rochelle rentra dans la classe ordinaire des cités françaises : elle perdit sa physionomie originale.

Il fallait que peu à peu toutes ces existences isolées que le régime féodal avait créées sur notre sol fussent ramenées au faisceau de la vie commune. Pour cela, la guerre et le despotisme ont été nécessaires. Mais, si l'on veut se convaincre que ces fléaux n'ont ainsi momentanément agi que pour livrer leurs victimes à la salutaire influence d'un système unitaire plus sage et plus bienfaisant, il suffit de jeter un coup d'œil sur La Rochelle, qui a survécu à tant de malheurs et qui nourrit aujourd'hui, par les ressources d'un commerce prospère, une population de quinze à dix-huit mille ames.

Aussi est-on coupable de juger les hommes et leurs actes sous l'impression du moment. Ceux qui n'ont vu Richelieu que lorsque son pied les tenait prosternés la face contre terre n'ont pu certainement de si bas mesurer toute la grandeur de son œuvre.

AUGUSTE JULLIEN.

ÉGYPTE PITTORESQUE.

LE CHATEAU DE JOSEPH.

L'an de l'hégire 367 (1171 ère vulg.), la déposition et la mort d'Él-Added, dernier khalyfe fatimite, avaient livré l'Égypte au sultan Nourd-Éd-Dyn (Noradin), atabek (gouverneur-général) de tous les états soumis à l'autorité religieuse du khalyfe abasside Él-Mostady-Be-âmr-Illah. L'Emyr Salah-Ed-Dyn (Saladin), fils d'Ayoub, prit alors possession de la vallée du Nil au nom du nouveau souverain. L'Égypte était épuisée; le génie de Salah-Ed-Dyn cicatrisa promptement toutes les plaies; l'agriculture, le commerce et les arts refleurirent, la population s'accrut; la contrée redevint riche et puissante, et, du sein de toutes ces améliorations, sortit une armée assez nombreuse pour peser à son tour sur les destinées des vastes états soumis au khalyfe de Bâghdad et à son tout-puissant visir. Nour-Ed-Dyn et son ancien lieutenant devinrent rivaux; une bataille livrée près de Hamâd le 19 de ramadan, l'an de l'hégire 570 (1175), vida la querelle et donna définitivement l'Égypte et la Syrie au dernier. De ce jour, la prière solennelle du vendredi se fit au nom de Salah-Éd-Dyn, et une nouvelle dynastie fut fondée en Égypte, celle des *Ayoubites*.

Le vainqueur courut bientôt à de nouveaux combats. Durant plusieurs années, Salah-Éd-Dyn dut guerroyer contre les croisés maîtres de la Palestine. Son absence ne ralentit pas un seul instant le cours des améliorations intérieures auxquelles il s'était jusqu'alors livré; son principal ministre, Bohâ-éd-Dyn-El-Assady continua sans relâche ce travail. Mais l'œuvre que poursuivait surtout cet agent dévoué était le projet d'une citadelle, destinée à mettre le palais du nouveau sultan à l'abri des sanglantes révoltes qui avaient coûté le trône et la vie à plusieurs des derniers khalyfes fatimites.

Le plan en fut jeté sur le versant nord-ouest du mont Moqattam, dans un lieu couvert de vieilles ruines du temps des Toulonides, que l'on nommait *Qasr-El-Haouâ* (le château de l'air). Les historiens contemporains racontent que, pour s'assurer de la salubrité du local, Salah-Ed-Dyn y laissa pendant plusieurs jours de la viande exposée à l'air libre; et la preuve fut acquise, ajoutent-ils, qu'elle s'y conservait sans putréfaction, vingt-quatre heures de plus que dans tout autre endroit du Kaire.

La citadelle projetée, et bâtie à cette époque, est celle qui existe encore au même lieu; elle a gardé de nos jours son nom primitif de *Qalah-El-Gebel* (forteresse de la montagne). On y voit le puits si profond que Salah-Ed-Dyn y fit creuser ainsi que le palais qui l'avoisine. L'un s'appelle le *puits de Joseph*, l'autre le *divan de Joseph*, du nom de *Yousouf* (Joseph), qui était celui de Salah-Ed-Dyn. Il faut rapporter à la même date et à la même étymologie les *greniers de Joseph*, vastes enclos situés à Fostar (Vieux Kaire) et destinés au dépôt des grains provenant des contributions de la Haute-Égypte.

Ce puits de Joseph est demeuré intact; du palais il ne reste plus que des ruines, mais belles encore et dignes de l'admiration des savans et des artistes.

Cet édifice, appelé indifféremment *palais* ou *divan* de Joseph, est carré et crénelé dans toute l'étendu de son couronnement. Une partie du dôme et des murs d'enceinte ainsi que les colonnes de l'intérieur ont seules résisté aux ravages du temps et des hommes. Les colonnes sont de granit rouge, d'un seul morceau, toutes debout et hautes, bases et chapiteaux compris, d'environ quarante pieds. On en compte trente-deux. Elles n'ont pas été faites pour le monument; car toutes ne présentent pas un diamètre égal; les chapiteaux diffèrent aussi entre eux; leur galbe général approche cependant plus du type corinthien que d'aucun autre, bien que les sculptures n'en soient que superficielles et que l'on n'y voie retracés que de légers dessins représentant des palmes lisses, des filets, des nœuds, ainsi que des volutes de peu de saillie.

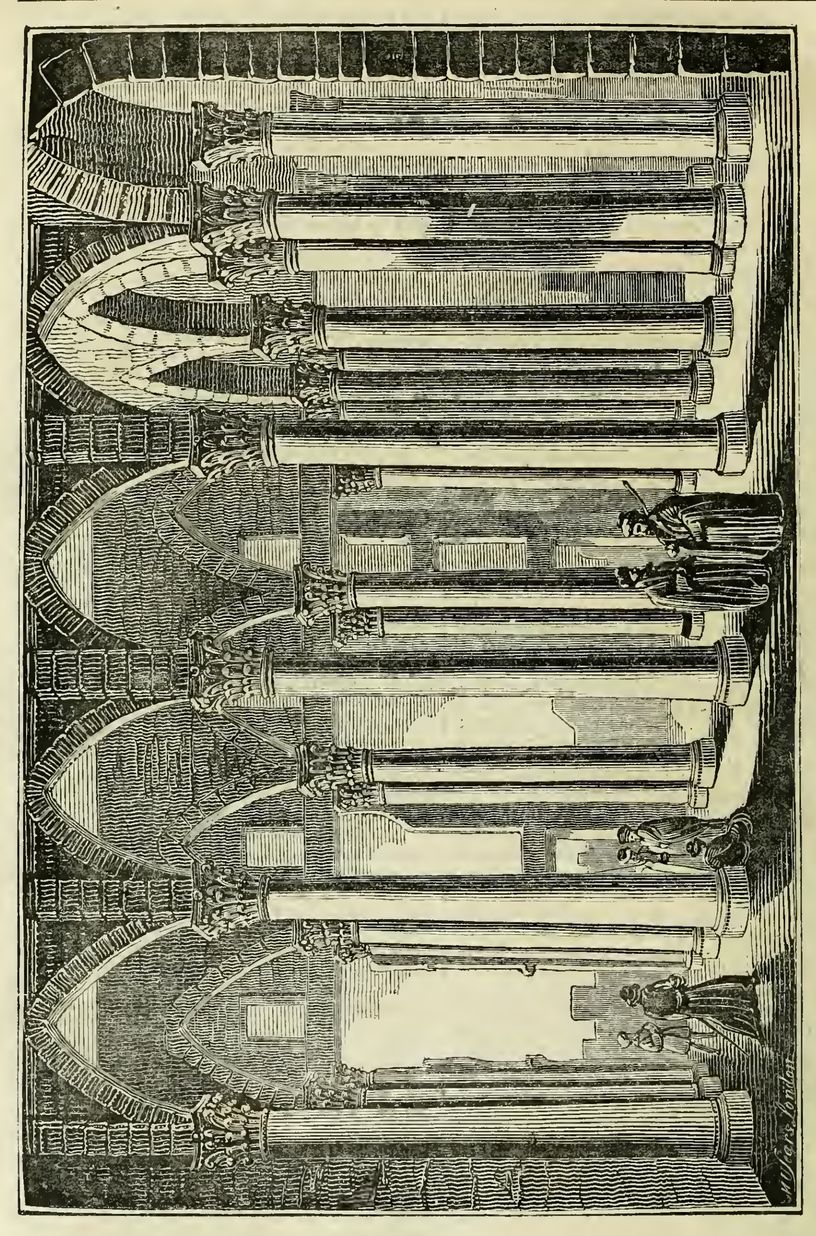
Ces beaux monolithes supportent des arcades en pierre dont les frises intérieures sont couvertes d'inscriptions arabes à lettres gigantesques. Des sculptures en bois, à plusieurs étages, disposées en forme d'encorbellement et assez semblables à celle de nos pendentifs, ornent les angles des plafonds.

Le caractère général de ces ruines, l'harmonie de leur ensemble, le goût qui règne dans leur disposition, font de cet édifice un monument à part au milieu de tous ceux que renferme le Kaire; il dénote, dans l'architecture arabe du sixième siècle de l'hégire (12e), un style grandiose qui a disparu sous les Ayoubites, successeurs de Salah-Éd-Dyn et sous les sultans mamlouks.

Le palais de Joseph possède un mérite indépendant de ses richesses archéologiques; il offre au visiteur un des plus magnifiques panoramas qui se puissent imaginer. Plusieurs peintres ont vainement cherché à le fixer sur la toile. La sécheresse et la transparence de l'air, l'absence de toute espèce de nuages et de brouillards permettent à l'œil d'y embrasser, en tout temps, un espace immense. La vue, à l'ouest, s'étend à plusieurs lieues au-delà des pyramides de Giséh et de Saqqarah, au-delà de la plaine des Momies, et n'est arrêtée que par les derniers rameaux de la chaîne Libyque. A mesure que le spectateur ramène ses regards vers le point de départ, la scène change et se vivifie. Au loin, le désert, puis la plaine des Momies et les pyramides, puis la ville de Giséh, puis le Nil que sillonnent cent voiles, l'île verdoyante de Roudâh, le port de Boulâq, le vieux Kaire, puis, enfin, au-dessous de soi, à ses pieds, le Kaire, avec ses soixante et onze portes, ses quatre cent onze mosquées, ses six cents minarets si élancés, si légers, ses deux cent cinquante mille habitans, son mouvement, son bruit, ses cris....

La construction du palais de Joseph et du reste de la citadelle présente une remarquable particularité. Pour exécuter les travaux, il fallut démolir des mosquées et des tombeaux, procéder à des expropriations de maisons et de jardins, grever les habitans de taxes et de contributions nouvelles. On cria à la profanation et au despotisme, mais tout se borna à des cris. Seulement la rancune populaire voulut éterniser sa vengeance contre l'auteur de ces innovations. L'Emyr nubien Bohâ-éd-Dyn fut surnommé *qarâ-qouch* (oiseau noir); et ce nom, devenu depuis un objet de risée, s'est acquis dans l'Orient une célébrité analogue à celle du polichinelle napolitain. Aujourd'hui encore les badauds du Kaire se délectent sur la place de Roumeyléh aux lazzis du *qarâ-qouch*, sans se douter que son patron originaire a été ministre du grand Salah-éd-Dyn.

Le *qarâ-qouch* ne s'en tient pas toujours aux charges et aux plaisanteries grossières qui composent le fond de son répertoire; il grandit parfois son rôle, se fait personnage politique, convertit les ais de son échoppe en tribune, et fronde sans ménagement les mesures gouvermentales ou administratives qui peuvent froisser l'opinion ou les intérêts du peuple : sa voix est la seule qui puisse s'élever libre en Egypte. Tous les despotismes ont respecté ce singulier privilége d'opposition et de critique, privilége qu'il partage toutefois avec la *chanson*; car l'on chante encore en Égypte malgré le despotisme écrasant qui pèse



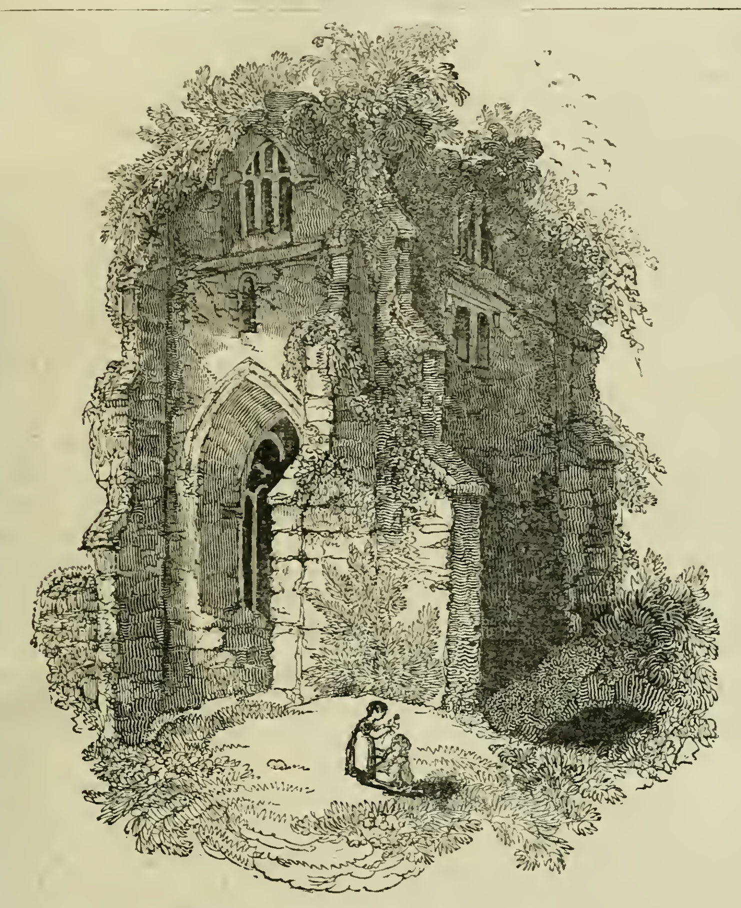
Le Château de Joseph.

sur ce malheureux pays. Ainsi, lorsque Mohammed-Aly paraît devant le front de ses troupes organisées à l'européenne, alors que l'artillerie le salue de ses salves bruyantes, que les drapeaux s'inclinent, et que les tambours battent aux champs, la musique des régimens nouveaux fait entendre à grand renfort de trompettes et de cimballes le fameux air national arabe, connu sous le nom d'*Abou-leb-dêh*, air dont les paroles, toutes d'amère critique, commencent ainsi :

« Vends ton bonnet pour payer les impôts. »

ACHILLE DE VAULABELLE.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Ruines de Saint-Florent, à Liebenthal (Silésie).

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

L'ABBÉ DUNCANIUS. — CHRONIQUE.

Vers la fin du treizième siècle, on voyait encore à Liebenthal (Silésie), les ruines d'une église, dont on n'approchait la nuit qu'avec une sorte de terreur. Le grand Albert, dans son livre *de Decretis mulierum et naturæ*, donne le dessin de ces ruines, et les désigne sous le nom de *Moustier du Palefroi blanc* (*Albi equi ecclesia*). Elle était en outre sous l'invocation de saint Florent. Albert en raconte l'histoire de la manière suivante :

En 1158, vivait à Liebenthal un certain abbé, du nom de Duncanius. Il dirigeait les moines confiés à son autorité avec une sagesse qui lui valait, dans le pays, un grand renom de sainteté. C'était à lui que l'on avait recours dans les positions difficiles de la vie, et l'on venait à son église presqu'autant pour l'abbé Duncanius que pour les reliques de saint Florent, que l'on y montrait dans une châsse d'argent massif. L'affluence des pélerins devint même si considérable, qu'il fallut élever des tentes et bâtir des huttes dans le voisinage de l'abbaye, afin d'y abriter tant de fidèles.

Un soir, après les derniers offices, comme l'abbé se disposait à rentrer dans sa cellule et à y prendre un repos que lui rendaient bien nécessaire les rudes travaux apostoliques auxquels il s'était livré durant le jour, il aperçut dans la nef solitaire un pélerin qui, malgré les efforts des frères convers, s'obstinait à rester dans l'église, sous le prétexte qu'il avait d'importans secrets dont l'abbé seul devait être dépositaire. Comme ce pélerin semblait quelque pauvre vassal sans importance, les religieux voulurent le chasser de force; mais il entoura de ses bras une des colonnettes de l'église, et aucun effort ne put l'en arracher. Voyant cela, l'abbé Duncanius cria aux frères de lui amener l'inconnu.

Quel fut l'entretien qu'eurent ces deux hommes? C'est encore ce que le grand Albert va nous raconter.

— Que voulez-vous de moi, mon frère, et pourquoi, de même que les autres pélerins, n'avez-vous point, tantôt, employé la voie de la confession pour venir jusqu'à moi ?

— Je ne suis point ton frère. Je ne me confesse point. Je ne me montre que le soir.

— Je vous plains, sans vous maudire. Et pourtant quoi

de plus maudissable qu'un pécheur qui persévère dans le péché?

— Je ne sais point ce que veulent dire ces mots imbéciles : bénir et maudire. J'en sais un plus grand, c'est : pouvoir (*possum*). Je te l'apprendrai si tu veux.

— Que voulez-vous dire?

— Écoute! Faut-il, pour que tu me comprennes, que je quitte cette apparence ridicule, pour me montrer à toi, la couronne en tête, les ailes aux épaules, la fourche au poing? Regarde donc.

Et, au lieu d'un mendiant, Duncanius vit debout, devant lui, un esprit infernal. Son premier mouvement fut d'éloigner, par un signe de croix, l'ennemi du genre humain. Mais l'ange maudit lui arrêta le bras.

— Fou que tu es! Ne brise pas ainsi le bonheur qui se présente à toi. Qu'as-tu recueilli jusqu'à présent de tes ridicules complaisances pour un Dieu ingrat? Tes nuits passées à genoux sur les dalles glacées d'une cellule, les privations du jeûne, les tortures de la macération, ton sang versé par les ongles de fer de la discipline, dis-moi, qu'est-ce que cela t'a valu? Pas même le pouvoir de faire le plus petit miracle! Pas même mon éloignement! Car depuis un an je n'ai pas quitté ta cellule, je suis demeuré là, troublant ta prière, te fustigeant de tentations, te privant de repos la nuit, de repos le jour. — Voilà ce que t'a valu ton Dieu. Eh bien! moi, je t'offre la puissance de changer l'ordre de la nature. A ta voix, les morts parleront; à un signe de ta main, l'orage grondera. Tu auras des duchés, de la puissance, des armées; ton cheval bondira fougueusement au milieu d'un champ de bataille. Parmi les châtelaines et les grandes dames, ce sera des rivalités sans fin pour te plaire, pour obtenir un regard de toi. Et crois-tu que je te demande ton ame pour cela? Non, je ne te demande rien; je te trouve trop supérieur pour continuer le métier que tu fais; voilà tout. En combattant avec toi, j'ai su t'apprécier. Prends ce livre: use des secrets qu'une puissance magique y révèle, et jette là ton froc.

Le démon disparut, et le moine trouva un livre rouge à ses pieds.

D'abord, il voulut ne pas y toucher; mais peu à peu il s'enhardit, il le ramassa, et il lut. Alors les caractères se mirent à briller, comme du feu, sur les pages. A mesure que Duncanius prononçait les paroles magiques, mille figures bizarres, étranges et fantasques se jouaient dans l'obscurité et lui montraient des châteaux, des armures, des couronnes, des dames, des combats, et toutes les choses dont lui avait parlé le faux pélerin. Et des génies se prosternaient aux pieds du moine, et lui disaient :

— Ordonne, ordonne, car nous sommes tes esclaves; car nous obéirons à un signe de ta main, à un mouvement de ta tête, à un clignement de ta paupière.

Au fait, se demanda Duncanius, puisque je ne m'engage à rien, puisque je ne fais qu'user d'un pouvoir dont le salut de mon ame n'a rien à redouter, ordonnons, et servons nous du livre magique pour la plus grande gloire de Dieu. Ainsi le démon sera dupe, et le tenté triomphera du tentateur.

— Esprit des châteaux et des édifices, au nom de votre maître et des paroles redoutables que je vais dire, achevez de bâtir l'aile de l'abbaye qui, faute d'argent, reste inachevée depuis deux années et demie.

A cet ordre, les démons se relevèrent en jetant des cris de joie; un bruit sourd se fit entendre, et l'aile de l'abbaye apparut achevée, brillante d'ogives de marbre, de colonnettes pleines d'élégance et de vitreaux aux mille couleurs. On voyait l'image d'*un cheval blanc* sur le seuil, et on lisait en caractères profondément gravés dans la pierre :

Ceci a été bâti par une parole de l'abbé Duncanius.

La nouvelle d'un si grand miracle se répandit rapidement dans tous les pays et dans l'Europe entière. Duncanius, honoré comme un saint, sentit bientôt la vanité pénétrer dans son cœur. Il ne pouvait se défendre d'une sorte de tristesse, quand par hasard se trouvait moins nombreuse, l'affluence des fidèles qui venaient le visiter et lui demander son intercession près de Dieu, ou bien une parole de sa bouche pour les guérir des maux qu'ils éprouvaient. En revanche, si quelque prince ou quelque dame de haut lignage arrivait à l'abbaye avec une suite nombreuse de varlets et de pages, la joie éclatait dans ses yeux, et son cœur battait orgueilleusement.

Néanmoins, il n'avait point osé recourir de nouveau à la puissance du livre magique.

Un jour, il arriva qu'un seigneur voisin, fort puissant, vint mettre le siége devant Liebenthal, et que l'abbé fut obligé, suivant la coutume de ces temps-là, de monter à cheval, de revêtir son armure, et de combattre l'ennemi à la tête des vassaux de Saint-Florent.

A l'époque où se passent les événemens contés par Albert-le-Grand, les ecclésiastiques allaient à la guerre. Cet usage se continua encore jusqu'au règne de Louis XII.

Malgré des prodiges de valeur, les habitans de Cologne furent repoussés dans une sortie qu'ils avaient faite. Ils fuyaient lâchement en désordre, lorsque Duncanius saute à bas de cheval, tue sa propre monture, en fait de même pour les destriers des plus empressés fuyards, et leur crie, en brandissant son épée :

— Mort au premier qui fuira. A cette action héroïque, à cette voix menaçante, les fuyards s'arrêtent, et recommencent le combat. Hélas, le sort trahit encore leur courage.

L'abbé désespéré se souvient alors du livre magique : il le tire de son sein; il lit les paroles qu'il contient, et l'ennemi, frappé d'une terreur subite, se disperse et se livre sans défense aux coups des habitans de Liebenthal, étonnés à l'aspect de ce nouveau miracle de Duncanius.

Ils ramenèrent l'abbé en triomphe dans la ville, en le bénissant et en répétant son nom comme celui d'un saint.

Duncanius devint bientôt plus puissant que les princes et les seigneurs du pays. Il s'entoura de faste, se livra à la fougue de toutes ses passions, et ne mit aucun frein à ses désirs et au pouvoir de les accomplir que lui donnait le livre magique.

Quinze années après la visite faite à Duncanius par le pélerin mystérieux, l'abbé se livrait à mille projets d'ambition quand une voix lui cria :

— Ton heure est venue, suis-moi, car tu es mon bien!

C'était le pélerin qui étendait sur lui des mains redoutables et armées de griffes. Il répéta :

— Ton heure est venue, suis-moi, car tu es mon bien!

— Ton bien, non, car jamais je n'ai signé ni consenti le pacte que tu m'avais proposé.

— Cela est vrai, mais grâce à ce livre et aux désirs qu'il a fait naître en toi, tu t'es roulé dans la fange des sept péchés capitaux, tu as commis des crimes, tu as perdu ton ame à jamais. Le fou! il a cru pouvoir se servir de la puissance du diable, et ne point appartenir au diable. Viens donc, car tu es mon bien!

Et il l'enlaça de ses bras et il l'emporta. Aussitôt le feu du ciel tomba sur l'abbaye, et il n'en resta que des ruines où la nuit dansaient des démons, et dont on n'approchait qu'avec terreur.

Cependant, bien des années après, des moines de l'ordre de Citeaux obtinrent le terrain de l'ancienne abbaye de Saint-Florent, et ils y bâtirent une église que l'on voyait encore en 1640.

HENRI ZSCHOKKE.

Traduit par Paul Masson.

HISTOIRE NATURELLE.

L'ICHNEUMON.

L'ichneumon de l'Inde est un petit animal, qui ressemble un peu à la belette. Il est fort utile aux naturels du pays, pour les débarrasser des serpens dont il est l'ennemi ; les preuves de sagacité, qu'il donne sont vraiment étonnantes. Aussitôt qu'il aperçoit un serpent, il s'élance sur lui, quelle que soit sa grosseur, et le saisit par la gorge, mais il faut qu'il se trouve dans un lieu ouvert et où il puisse recourir à une certaine herbe qu'il sait être un antidote contre la morsure empoisonnée du serpent, s'il vient à en être atteint. J'assistai à une expérience qu'on faisait à Colombo. L'animal qu'on s'était procuré à ce dessein, fut mis en présence d'un serpent dans une chambre fermée. On le posa à terre, mais il ne parut nullement vouloir attaquer son ennemi, au contraire il courut dans la chambre, cherchant s'il ne trouverait pas une ouverture par où il pût s'échapper. N'en ayant pu trouver, il revint rapidement vers son maître, se cacha sur sa poitrine et rien ne put le décider à quitter sa retraite. Alors on le porta hors de la maison, et on le mit de nouveau en présence du serpent dans un lieu ouvert; il s'élança sur lui, et en quelques instans il le fit périr. Il disparut aussitôt et revint au bout de quelques minutes, après avoir trouvé et mangé l'herbe préservatrice. Son instinct la lui fait chercher et manger toutes les fois qu'il a affaire à un serpent, venimeux ou non. Celui dont on s'était servi et qu'on s'était procuré à cet effet n'était pas venimeux.

HISTOIRE DE FRANCE.

PÉPIN LE BOSSU (772)

Dans son excellent ouvrage sur la ville de Paris, M. Dulaure dit page 557, 1er vol : « Parmi les nombreuses épouses de Charlemagne, Fastrade fut la plus » chérie et la plus fameuse par ses actes de cruauté. » Il eut d'elle un fils nommé Pepin-le-Bossu, qui en » 791, de concert avec plusieurs seigneurs conspira » contre la vie de son père. » Cette phrase échappée dans la rapidité de la rédaction à un esprit supérieur, mais que devait quelquefois fatiguer l'immensité de ses recherches, cette phrase renferme plusieurs erreurs. Nous allons essayer de rétablir la vérité et de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce que nous avons pu découvrir de cette conspiration.

Dabord Eginhard, dans sa vie de Charlemagne, dit à l'endroit où il parle des enfans de son maître : » Il eut » encore trois autres filles : Thédrade, Hilrude et Ro- » thaïde, les deux premières de Fastrade, sa troisième » femme qui appartenait à le nation des Francs orientaux, » c'est-à-dire des Germains. » Eginhard ne parle point ici, comme on le voit, d'un Pepin nommé le Bossu parmi les fils de Fastrade, mais ce nom oublié parmi les quatorze ou quinze enfans qu'il nomme à cet endroit, se retrouve plus loin : » Il (Charlemagne) avait eu d'une » de ses femmes un fils nommé Pepin, beau de visage » mais bossu, dont je n'ai pas fait mention en parlant » de ses autres enfans..... Ce jeune homme feignit une » grande maladie, s'unit à quelques grands d'entre les » Francs et conspira contre son père. » Puis après avoir parlé d'une seconde conspiration, Eginhard ajoute : » Au » surplus la cruauté de la reine Fastrade est regardée » comme la seule cause qui donna naissance à ces deux » complots, et si dans ces deux circonstances on en voulut » à la vie du roi, c'est parce que, se prêtant à la méchanceté » de sa femme, il avait paru inhumainement oublier sa » douceur accoutumée et la bonté de sa nature. » Cette nouvelle phrase ne laissa aucun doute sur l'erreur commise par M. Dulaure. Non-seulement Fastrade n'était point la mère de Pepin-le-Bossu, mais encore c'était contre elle qu'il conspirait. D'un autre côté le moine de Saint-Gall dans son *traité des faits et gestes de Charles-le-Grand*, s'exprime ainsi : » Comme il (Charles) » revenait de l'Esclavonie un fils qu'il avait eu d'une de » ses femmes, et que sa mère avait honoré du nom glo- » rieux de Pepin pour lui présager ses grandeurs futures, » s'empara de lui et le dévoua à la mort. » Et plus loin il ajoute : « Quant au noir et bossu Pepin, etc. » Ce qui prouve qu'Eginhard et le moine de Saint-Gall entendaient bien le même Pepin bossu.

Ce qui a pu induire M. Dulaure en erreur, c'est sans doute cette phrase du livre apocryphe appelé les Annales d'Éginhard. » Tandis que le roi passait l'été à Ratisbonne, » une conspiration fut tramée contre lui par son fils aîné » Pepin et plusieurs Francs. » Mais M. Dulaure sait mieux que nous que ces annales sont plus que suspectes d'être faussement attribuées à Eginhard, tandis que l'histoire de la vie de Charlemagne appartient visiblement à cet écrivain, et que le récit du moine de Saint-Gall est d'une authenticité non contestée. Dans tous les cas, l'assertion de M. Dulaure n'en serait pas moins une singulière inadvertance : car s'il a pris les Annales pour autorité et confondu Pepin-le-Bossu avec Pepin roi de Lombardie, le second fils de Charlemagne, il savait bien au moins que celui-ci était fils de Hildegarde et non de Fastrade, et en dernier lieu il aurait dû remarquer que la conspiration dont il s'agit est rapportée à l'année 792, et non point en 791. Ajoutons encore que Charlemagne n'épousa Fastrade qu'en 783, ce qui donnerait un conspirateur de sept ou huit ans tout au plus au compte de M. Dulaure. Le petit roman qui lui est échappé étant ainsi détruit, voici celui que nous ferions si on voulait bien nous le permettre.

L'année 772, Charles venait de porter la guerre contre les Saxons, il avait pris le fort d'Eresbourg, et renversé la statue d'Irmensul, le dieu de cette race sauvage, le vaillant Arminius, vainqueur des Romains, qui avait pendu aux arbres de ses forêts les squelettes des légions de Varus. Ce n'était que carnage et fuite. Parmi tous ces hommes du Nord, hauts de six pieds et qui s'échappaient avec des cris d'épouvante, les Francs virent une belle jeune fille assise à terre qui demeurait immobile à sa place, et paraissait insensible à la peur; elle était entre un vieillard et un jeune homme, une main posée de chaque côté sur leur poitrine, comme si elle comptait les battemens de leur cœur, qui se taisait cependant, car ils étaient morts tous deux. L'un était son père et l'autre son amant, celui qu'elle devait épouser au retour de la guerre. Les Francs la voyant si jeune et si belle, la prirent en pitié, la menèrent dans leur camp et la présentèrent à Charlemagne qui, la trouvant de même très-belle et très-jeune la demanda dans la part qui lui revenait sur ce qu'on avait enlevé aux ennemis. De cette façon elle fut son esclave, et bientôt il la fit baptiser. Voilà comment naquit Pepin. C'était un enfant frêle et chétif oublié dans un coin de la maison de Charlemagne, où sa mère tâchait de se faire oublier comme lui. Cependant comme elle était une femme grande et forte, elle se désespérait en voyant son fils devenir un pauvre et faible avorton qui était incapable de manier une épée. Cela ne l'empêchait pas pourtant de lui mettre au cœur,

le plus qu'elle pouvait, les haines qu'elle avait gardées contre les vainqueurs de sa nation; cette haine était la même pour tous, et si elle avait quelque chose de plus furieux contre Charlemagne, c'est parce qu'il était le plus puissant de ces vainqueurs. Cependant, l'enfant devenait jeune homme sous cette influence; et, avec l'âge, s'étaient développés en lui un esprit audacieux et hardi et une force physique qu'il exerçait en secret et qui charmait l'espérance de sa mère. Il méprisait hautement par ses paroles les autres fils de Charlemagne, les traitant d'idiots et de chiens cerviers que leur père lançait contre ses ennemis, sans qu'il y eût une once de réflexion dans tout ce qu'ils faisaient. Mais lorsque ceux-ci, lassés de ces railleries, le maltraitaient rudement, jamais il ne se défendait, s'écriant: qu'ils étaient des lâches de le frapper lui débile et bossu; tandis qu'il savait bien qu'ils les eût facilement terrassés s'il avait voulu lutter avec eux. Pendant ce temps, il s'introduisait dans les bonnes grâces des seigneurs saxons qui n'avaient accepté le baptême que pour sauver leur vie.

Pepin gagnait donc par de sourdes intrigues l'esprit des Saxons mal soumis et des Francs mécontens de la sévérité de Charlemagne. Après les avoir longuement et séparément excités, il les réunit une nuit en l'église de Saint-Pierre de Ratisbonne, où son père venait d'arriver, et là, il leur expliqua de quelle manière il devaient s'emparer de lui et le mettre à mort. Il leur révèle d'abord comment on peut pénétrer jusqu'à la chambre où il couche. Sept passages différens y conduisent et il faudra les occuper tous les sept pour qu'il ne puisse échapper: mais comme l'empereur s'éveille souvent dans la nuit, et qu'aussitôt il appelle auprès de lui un de ses comtes pour traiter des affaires et des procès des particuliers, il ajoute qu'il faut s'attendre à un combat, et que ce n'est qu'après l'avoir vaincu qu'on pourra tuer Charlemagne. Les plus intrépides pâlissent à cette révélation. Les uns et les autres, Saxons ou Francs, ont vu les prodiges de sa force et de son courage; tous se taisent et détournent la tête; alors Pepin s'écrie: « — Eh quoi! ce colosse vous fait peur et son » épée vous semble déjà planer sur votre tête? eh bien je » me réserve cette tâche; c'est moi qui l'abattrai: le léo» pard déchirera l'eléphant, David tuera Goliath. » Mais les seigneurs se prirent à regarder Pepin avec dérision, et comme ils paraissaient disposés à se retirer. « Je le briserai, s'écria-t-il, avec fureur comme ce bois » fragile qui garde les trésors de cette église,» et de son poing fermé et nu il frappa sur la porte d'une armoire de chêne de plusieurs pouces d'épaisseur, et la fit voler en éclats. La surprise des guerriers fut grande à cette preuve d'une force jusque-là inconnue, et qui dépassait ce qu'ils avaient vu de plus redoutable. Cette surprise fut bien plus grande lorsqu'ils aperçurent dans l'armoire un clerc de l'église qui s'y était caché lorsqu'ils étaient entrés et qui sans doute avait tout entendu. Le premier mouvement de tous fut de l'exterminer. Cependant quelques-uns, considérant la sainteté du lieu et de la victime, refusèrent de souiller l'église du sang d'un prêtre, et, craignant que cette action n'attirât la malédiction du ciel sur leur entreprise, ils résolurent de l'épargner. Pepin furieux leur représenta: que la vie d'un prêtre obscur devait être bien peu pour ceux qui pensaient à immoler un empereur; et, comme le clerc tremblant offrait de jurer sur l'Évangile qu'ils ne révélerait rien de ce qu'il avait entendu, Pepin ajouta: qu'il n'y a qu'une bouche morte qui tienne bien le serment de silence fait par une bouche vivante. Mais on ne l'écouta point, on reçut le serment du prêtre, et l'on prit rendez-vous pour le lendemain afin d'exécuter le projet qu'on avait conçu.

Ce que Pepin avait prédit arriva. Dès que le clerc fut en liberté il courut aussitôt vers la maison de Charles; ce fut avec la plus extrême difficulté qu'il parvint à franchir les sept portes qui défendaient l'entrée de la chambre du roi; arrivé à cet endroit, il fut rebuté par les femmes qui veillaient d'ordinaire pour le service de la reine et de ses filles, et qui le prenaient pour un insensé de vouloir parler à l'empereur à une pareille heure. Mais celui-ci ayant entendu le bruit qui se faisait à sa porte, demanda ce qui se passait, et, l'ayant appris, il ordonna qu'on introduisît cet homme. Le clerc tout tremblant courut se jetter à ses genoux et lui raconta tout ce qu'il avait entendu. Avant la troisième heure du jour tous ceux qu'il avait dénoncés furent arrêtés ainsi que Pepin. L'empereur, ayant reconnu qu'ils appartenaient à des familles qui depuis long-temps ourdissaient contre lui toutes sortes de



Pépin le Bossu.

machinations, résolut de s'en défaire tout d'un coup; il fit donc arrêter les conjurés, leurs proches et leurs enfans et piquant son épée en terre il ordonna qu'on mît à mort tous ceux qui la dépasseraient en hauteur. L'arrêt fut exécuté sur-le-champ. De cette façon tous ceux qui avaient conspiré périrent avec leurs parens et leurs fils adolescens jusqu'aux enfants qui avaient à peine douze ans. Comme l'opération continuait, le tour de Pepin arriva, et, quoi qu'il fût le fils de l'empereur il fut jugé à la même toise que tous ses complices; il s'avança fièrement et la tête haute, se redressant dans sa taille contrefaite, mais il ne put si bien faire qu'il arrivât à la hauteur de l'épée de Charles, tant il était chétif et bossu. L'empereur s'en étant aperçu, et comme frappé d'une vision céleste, s'écria à ceux qui l'entouraient: — C'est Dieu qui m'a inspiré ce jugement, afin que je ne fasse pas couler le sang que j'ai donné, afin que, plus clément que David, je pardonne à ce nouvel Absalon. Mais Pepin résolu à mourir, ne voulant point de grâce, se dressait sur les pointes de ses pieds: pour quoi l'empereur lui dit :

— Tu as beau faire, misérable bossu, tu ne te feras jamais si grand que l'épée de Charles.

— Eh bien! s'écria Pepin: je ferai l'épée de Charles plus petite que moi, et, l'arrachant de la terre, il la brisa sur son genou comme un frêle roseau, puis la plantant à côté de lui, il ajouta: — Tu vois que je la dépasse de la tête; fais tomber cette tête maintenant, si tu veux que ta couronne passe sur celle de tes fils imbéciles.

L'empereur étonné de ce trait d'audace et de force, mais ne voulant pas manquer à l'avertissement qu'il croyait avoir reçu du ciel, lui répondit:

— Je ne la ferai point tomber, car Dieu me maudirait d'avoir méprisé ses ordres; mais je la ferai raser si près que les yeux de mes plus acharnés ennemis n'y trouveront trace de ta royale naissance, je te le jure.

Cela fut ainsi exécuté, et Pepin fut enfermé dans le monastère de Saint-Gall, où depuis il vécut en religion et pauvreté; mais, à partir de cette époque, Charles eut de son courage, de son esprit et de son jugement une haute idée; ce qui fit qu'en plusieurs affaires graves il le consulta sur le parti qu'il devait prendre. Entr'autres choses, il arriva que l'empereur fut menacé d'une nouvelle conspiration, et, comme il était las de sévir, il envoya demander à son fils ce qu'il fallait faire des coupables, avec ordre aux messagers de lui apporter une réponse formelle. Ceux-ci trouvèrent Pepin dans le jardin du couvent, travaillant à la terre comme le plus humble des moines. Les envoyés lui ayant exposé le but de leur visite il se remit à bêcher avec beaucoup d'ardeur et leur dit:

—Je n'ai rien à vous répondre, dites à mon père dans quelle occupation vous m'avez trouvé.

Les députés désappointés et prévoyant la colère de Charlemagne, voulurent insister; mais ils n'en purent obtenir d'autre explication et il leur répéta :

— Je n'ai rien à vous répondre; dites à mon père que vous m'avez trouvé arrachant les mauvaises herbes pour faire croître les bonnes. Après beaucoup de vaines sollicitations, les messagers de l'empereur, n'ayant pu lui faire dire autre chose, retournèrent près de leur maître. Charles en les voyant s'avancer tout confus devant lui, devina qu'ils ne lui apportaient point la réponse qu'il avait demandée; il les interrogea cependant, et ils lui racontèrent ce qu'ils avaient vu et ce que Pepin leur avait dit. Aussitôt l'empereur s'écria :

— Et vous n'avez pas vu, ignorans, l'avis salutaire que renfermait cette sage réponse? Je vais vous le montrer.

Et tout aussitôt il ordonna que tous les conspirateurs ussent exécutés.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

RECHIDI, POÈTE PERSAN.

(Premier article).

L'époque des réhabilitations littéraires nous semble durer encore. N'est-ce pas en effet un curieux délassement de poète, un jeu spirituel d'écrivain que de rendre leur premier éclat à quelques noms ternis par la rouille du temps? Aussi combien de génies oubliés se retrouvent aujourd'hui tout brillans et glorieux, après que Sainte-Beuve et Charles Nodier ont pris la peine d'exhumer leurs titres à l'admiration du public! Mais, en évoquant la mémoire de Rachîd Addin Abdulgelil ou plus simplement Rechîdi, notre intention ne saurait être de parodier les merveilleux tours de force dont nous venons de parler. Il n'appartient qu'aux riches de distribuer ainsi des aumônes de gloire, et nous ne voulons pas imiter ces prophètes indiens qui se cachent derrière leur idole, et soufflent l'esprit du prêtre par la bouche du Dieu. Notre tâche se réduit à indiquer, par des esquises successives, la position sociale des gens de lettres, au milieu de cette civilisation orientale, si mal étudiée et si mal comprise. Quant au nom du Rechîdi, il faut croire qu'il n'a pas besoin de nos louanges occidentales pour vivre de longs siècles, car selon l'expression du poète Anvari, son rival et son ami, il doit durer (en Orient sans doute,) tant que le monde sera composé des quatre élémens et des sept cieux.

Rechîdi descendait en ligne directe du Calife Omar; il était né à Balkhe, dans le Khorassan, et vivait sous le règne de Sandjar, qui finit dans la 552e année de l'hégire. Cette époque est sans contredit l'une des plus brillantes de la littérature persane. Le sultan Sandjar, prince éclairé et magnifique, appelait à sa cour tous les beaux-esprits de son siècle, et les chargeait de richesses. Il suffit de citer Anvari et Férid-Eddin-Attar, pour donner une idée de la splendeur des belles-lettres sous la protection de ce grand monarque. Cependant Rechîdi n'était pas au nombre de ceux qui avaient porté aux pieds du souverain maître le tribut de leur génie. Attaché par la reconnaissance à la fortune d'Atsiz, roi ou gouverneur du Khouarezm, il fit long-temps l'ornement d'une cour qui le disputait en éclat à celle du sultan lui-même, et jamais il n'abandonna le maître qu'il s'était volontairement donné. Mais comment notre poète eût-il pu quitter un prince auquel il devait la source de ses fleuves de poésie, suivant qu'il s'exprime lui-même.

Rechîdi n'était encore qu'un simple et obscur écolier, lorsque sa destinée le jeta sur le passage de la belle Mâandan, la plus jeune et la plus gracieuse des femmes du roi Atsiz. Je dois dire au milieu de quelles circonstances enivrantes cet événement lui arriva.

Les derniers rayons du soleil se jouaient encore dans les plus hautes feuilles des palmiers, et se réfléchissaient à la cime dorée des minarets de Khouarezm. Une brise odoriférante répandait dans les rues échauffées de la ville cette fraîcheur embaumée, qu'elle avait ravie en passant à des forêts d'orangers. A cette heure où la vie est si délicieuse, l'air si doux à respirer, il semble que le corps se divinise par le bien-être. Les membres assouplis et dispos frémissent comme s'ils avaient la conscience individuelle de leur bonheur, et, dans cette union plus intime des deux substances de l'homme, la matière n'a plus rien à envier à l'intelligence; elle s'élève et se purifie : la chair devient alors l'égale de l'esprit. Rechîdi s'abandonnait donc, comme tout bon musulman, à une délectation rêveuse, et aux joies paisibles de l'existence, lorsqu'il fut interrompu dans son repos par une foule qui s'avançait. C'était le départ de Mâandan pour une prome-

nade du soir. Au moment où Rechîdi se rangeait, afin de faire place au cortége, le voile qui dérobait la princesse aux regards des profanes fut soulevé tout à coup, et l'indiscret écolier put entrevoir, comme un éclair rapide, la beauté resplendissante de la jeune femme. Depuis ce jour Rechîdi se sentit poète. Son ame s'abîmait sans cesse dans le souvenir d'un seul moment d'extase, et son imagination s'échauffait à retracer les charmes qui l'avaient ébloui. Souvent la nuit le surprit autour du palais d'Atsiz, souvent le soleil l'y retrouva encore; et ses longues insomnies suffisaient à peine à ses travaux poétiques. C'est alors qu'il commença à comprendre les riches mélodies de la langue persane, à chanter les beautés de la nature, à louer Dieu dans son plus bel ouvrage. Puis bientôt exalté par son amour, par ses propres poésies, il osa pénétrer jusqu'au fond du sérail d'Atsiz. Là il revit Mâandan. Enfin la passion de l'écolier triompha de la puissance du roi. Les gardiens du harem furent séduits ou trompés, et Mâandan résolut de s'enfuir avec Rechîdi en quelque endroit de la terre, où leurs amours ignorés n'eussent rien à craindre de la vengeance du roi de Khouarezm.

L'heure fixée pour cette hardie tentative était à peine arrivée que Rechîdi franchissait déjà les murs du harem. Il s'avance et fait entendre le signal convenu, lorsque tout à coup plusieurs gardes armés se précipitent sur lui, et le conduisent enchaîné dans la grande salle du palais. Atsiz y attendait le coupable. Sa figure calme et impassible n'annonçait ni jalousie, ni colère; mais le sang qui rougissait encore son sabre montrait assez qu'il venait d'exercer un acte de haute justice. Rechîdi fit quelques pas, et reconnut dans un plat d'argent la tête des trois esclaves qu'il avait gagnés. Puis d'un coup d'œil rapide, il chercha Mâandan; elle était évanouie au milieu des soldats qui remplissaient l'enceinte. Alors, au lieu de courber la tête devant son bourreau, il récita ces vers :

> J'ai long-temps versé des larmes sur la séparation
> de ma bien aimée,
> Et les sources d'eau de mes yeux sont taries :
> Mon cœur, mon cœur, prête-moi du sang pour
> pleurer.

Aussitôt, et malgré la présence d'Atsiz, un murmure admiratif accueillit cette inspiration. Atsiz lui-même laissant tomber son arme :

> Qui es-tu, dit-il, toi qui parles si bien d'amour à
> l'heure de ta mort ?

Et Rechîdi lui répondit par les vers suivans :

> La mèche enflammée a brûlé le papillon;
> mais bientôt
> Elle sera consumée elle-même par l'huile qui lui sert
> d'aliment.
> Si tu me laisses vivre, sultan, je suis ton esclave
> et je te servirai :
> Si tu me précipites dans la mort, ce n'est plus à toi
> que j'appartiendrai, c'est à Dieu.

Atsiz, orgueilleusement satisfait de cette présence d'esprit, fit grâce au coupable. Il voulut même que Rechîdi, le poète, prît place parmi les savans dont sa cour était composée, le combla de bienfaits, et lui donna en mariage la voluptueuse Mâandan.

Quelque temps après cette aventure, Atsiz partit pour la cour du grand sultan Sandjar, auprès duquel il avait à remplir, pendant une année, les fonctions de tachetdar, ou d'échanson; car c'est en cette qualité qu'il était investi du gouvernement de Khouarezm, avec le titre royal de Schah. Rechîdi fut du voyage. Il avait su se rendre si agréable au roi, que celui-ci ne pouvait se passer de lui. D'ailleurs, pour soutenir dignement l'éclat de son rang à la cour de Sandjar, Atsiz avait besoin d'un homme capable de lutter avec les poètes célèbres qui entouraient alors le prince Seldjucide. En effet, Rechîdi ne tarda pas à se faire remarquer dans les disputes académiques auxquelles les princes aimaient à présider. Un jour que notre poète dissertait sur un point de doctrine en la présence d'Atsiz, il s'emporta tellement contre son adversaire que tous les assistans se prirent à rire. Rechîdi était fort petit de taille, et ses fureurs n'en étaient que plus ridicules; or il se rencontra une écritoire entre les deux disputans. Atsiz, qui était en humeur de se réjouir, ordonna gravement que l'on ôtât cette écritoire, afin qu'il pût voir celui qui était derrière. Rechîdi, piqué de cette raillerie, répondit aussitôt par ce proverbe arabe :

> L'homme n'est homme que par les deux plus petites
> parties de son corps : le cœur et la langue.

Mais le coup était porté, et malgré cette réplique Rechîdi garda toujours le surnom de *Vathouath* ou d'*hirondelle*, que le roi lui avait donné à cause de sa petitesse et de sa pétulante loquacité.

JULES A. DAVID.

LES CHEMINS DE FER.

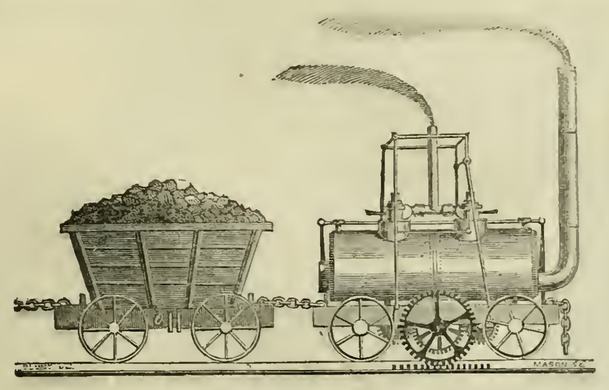
(Premier article.)

HISTORIQUE. = CHEMIN DE SAINT-ÉTIENNE.

Il n'est pas encore bien éloigné, le temps où une lourde et fatigante *diligence* mettait deux jours pour transporter les voyageurs à une quarantaine de lieues. Si l'on compare ces machines incommodes aux élégantes voitures qui les ont remplacées, on reconnaîtra de bien grandes améliorations. Cependant les voyageurs qui ont visité l'Angleterre ou qui ont parcouru la route de Lyon à Saint-Étienne, et qui ont vu l'immense quantité de marchandises transportées en un seul convoi et avec une rapidité effrayante, savent quelle révolution l'établissement des chemins de fer doit opérer, et peuvent juger des avantages qu'ils procureront au commerce, à l'industrie et même à l'agriculture, dont les produits sont rarement exportés à plus de vingt lieues et qui sur les routes en fer pourront parcourir avec célérité et économie les plus grandes distances.

Les chemins de fer étant peu connus en France, puisque, à l'exception de ceux de Saint-Étienne, les seuls qui existent appartiennent à des exploitations particulières, nous allons donner une légère esquisse de l'histoire de cet admirable mode de communication que nous terminerons par une description de celui qui conduit de Manchester à Liverpool. Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui voudraient faire une étude particulière de cette nouvelle industrie, les Annales des ponts et chaussées année 1831, et celles des mines, année 1829.

Tout le monde sait à combien de chocs sont exposées les roues des voitures qui circulent sur les routes ordinaires, et combien ces chocs font perdre de force. L'expérience a prouvé, qu'un cheval qui traînait péniblement, sur nos routes pavées, une charge de quelques mille, suffisait pour opérer des transports considérables sur un terrain parfaitement horizontal et d'une nature assez résistante pour s'opposer à la formation des ornières. Ces expériences ont naturellement conduit à la construction des routes en blocs de pierres dures qui présentaient une surface une. Bientôt ce moyen dispendieux fut remplacé par l'emploi de pièces de bois de chêne solidement fixées; peu de temps après, on appliqua sur la surface de ces pièces



Machine Locomotive et Wagon.

de bois des bandes de fer ; puis, vers 1768, des ornières en fonte furent substituées au bois. On leur donna diverses formes, enfin on employa le fer battu et on fit les ornières saillantes. Ce dernier système que nous allons décrire est aujourd'hui généralement adopté.

Après avoir établi sur la route que l'on veut construire des dés en pierre espacés de trois pieds environ ; on fixe, sur ces dés, des coussinets en fonte destinés à recevoir les bandes de fer. Leur nom anglais, *Rails*, est passé dans notre langue. Sur l'ourlet qui forme l'arrête supérieure du rail repose la roue que son rebord empêche de dévier.

Rail. fig. 1.

fig. 2, Coussinet. fig. 3.

La fig. 1, ci-dessus, fait voir le rail en coupe et en longueur. Les fig. 2 et 3, représentent le coussinet et la figure 4 montre un ensemble du rail et du coussinet assemblés sur le dez.

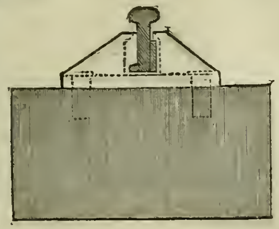


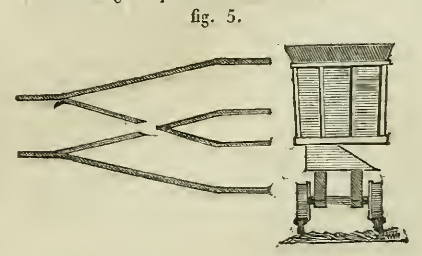
fig. 4.

Une route ainsi construite, quoique suivant les différentes inclinaisons du terrain, présente déjà de grands avantages, mais elle ne pourrait recevoir les machines locomotives agissant par le pouvoir expansif de la vapeur et qui offrent une si grande économie ; car, au moyen d'une de ces machines dont nous donnons le dessin, on transporte avec une vitesse incroyable une suite de trente ou quarante charriots nommés wagons, contenant une masse énorme de charbons ou de marchandises.

Pour les employer, il est indispensable que la route soit parfaitement horizontale, ou du moins qu'elle n'ait qu'une inclinaison peu sensible, car bientôt la force de la machine ne suffirait plus pour vaincre la résistance de son propre poids. On concevra alors facilement l'énorme dépense qu'occasione l'établissement d'un pareil chemin, et l'immensité des travaux que nécessite son nivellement. Ici, il faut percer une montagne, là franchir une vallée, au moyen d'arcades colossales qui rappellent les constructions romaines ; plus loin, traverser un marais fangeux ; puis, de distances en distances, des ponts destinés à continuer les routes vicinales qui coupent le chemin, et une foule d'autres constructions nécessitées par les accidens du terrain à parcourir. Ainsi, par exemple, il est presque toujours impossible de joindre deux points éloignés par une ligne horizontale. Dès-lors, on divise le chemin en plusieurs parties établies à différentes hauteurs, et l'on fait passer les wagons de la partie inférieure à la route supérieure, par un plan incliné sur lequel ils sont remorqués au moyen d'une corde, et par une machine locomotive fixe, construite au point le plus élevé.

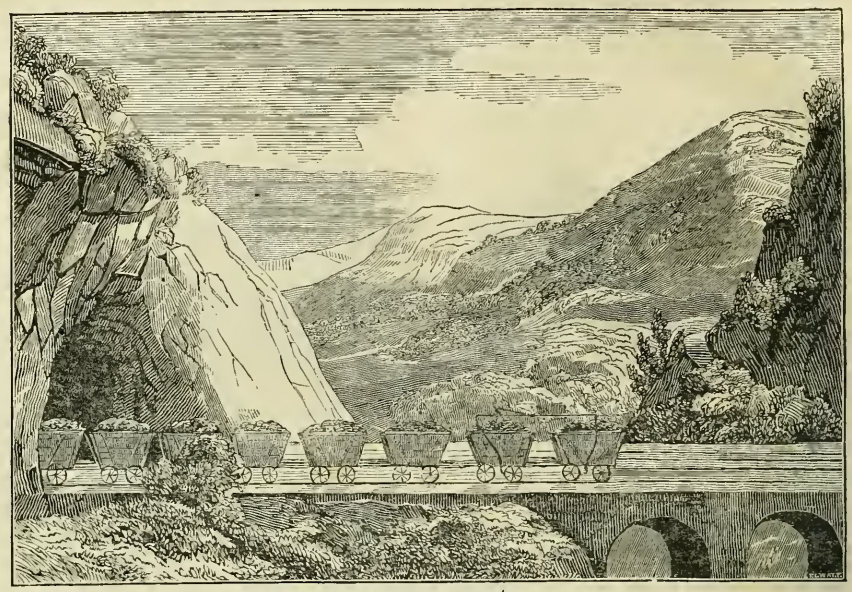
Il est indispensable aussi d'établir sur les routes en fer deux voies, afin que les wagons, qui vont en sens contraire, ne se rencontrent pas. Cependant sur les routes secondaires on n'établit qu'une seule voie, mais des gares, placées de distance en distance, permettent à l'un des transports de se détourner momentanément pour laisser passer l'autre. La disposition de la figure 5 ci-dessous indique comment les wagons peuvent s'éviter et changer de voie, en arrivant à ces gares que l'on nomme croisières.

fig. 5.



Croisière. Wagon sur les rails.

C'est d'après ces principes qu'ont été construites les



Chemin de fer de Saint-Étienne.

différentes routes de fer qui existent actuellement, et entre autres celle de Lyon à Saint-Étienne. Depuis long-temps la ville de Saint-Etienne, encaissée dans les montagnes et loin de toute rivière navigable, avait senti la nécessité d'établir un chemin de fer qui pût servir au transport de ses charbons jusqu'à la Loire. Cette route qui ne devait servir qu'à l'exportation a été construite sur un terrain légèrement en pente, de sorte que les wagons abandonnés à leur propre poids y roulent avec une vitesse toujours croissante, et que le conducteur du convoi est souvent obligé de modérer au moyen d'un frein agissant sur les roues des premiers wagons, comme l'indique la gravure ci-dessus. Elle représente un convoi sans chevaux ni machine locomotive, à sa sortie d'un des souterrains qu'il a fallu creuser à travers les montagnes et une partie d'un de ces ponts immenses nommés *viaducs*, qui servent à franchir, en différens endroits, la vallée du Gier, sur les bords escarpés et pittoresques de laquelle la route est tracée.

Ainsi, là point de frais et transport, puisque les wagons obéissent à l'impulsion de leur propre pesanteur. Pour revenir à Saint-Étienne il est nécessaire d'employer la force des chevaux. Cependant, la pente a été tellement ménagée, qu'un seul de ces animaux suffit pour remonter une longue file de wagons vides.

C'est aussi de la même manière que les voyageurs sont transportés de Saint-Etienne à Givors, ligne sur laquelle on rencontre douze à quinze galeries souterraines; tantôt entièrement voûtées, tantôt creusées dans le roc vif.

Entre Givors et Lyon, au contraire, la route presque toujours élevée au-dessus du sol a dû être établie sur une chaussée assez exhaussée pour quelle fût toujours à l'abri des fréquentes inondations auxquelles ce pays est exposé. Là, le nivellement a pu être opéré de manière à permettre l'emploi de machines locomotives.

Le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne a deux voies sur toute son étendue, excepté sous trois galeries souterraines qu'il eût été trop dispendieux d'ouvrir sur une largeur suffisante pour l'établissement des doubles rails. Malgré les précautions que l'on a prises, des accidens se sont tellement multipliés, depuis quelque temps, qu'on a

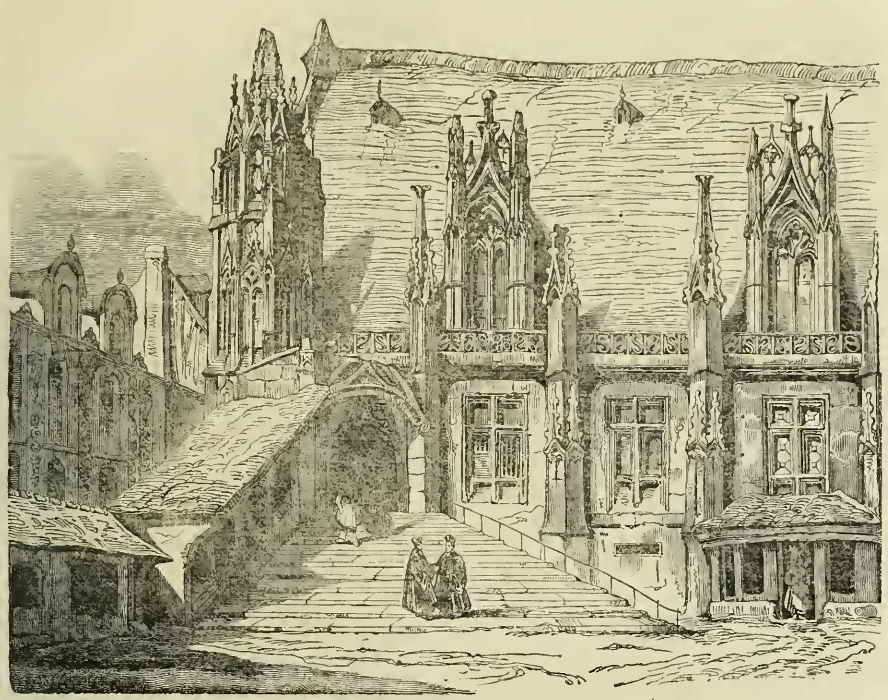


Entrée d'une galerie voûtée.

mis sur l'entrée des galeries cet avis : il est défendu d'entrer dans le souterrain sous peine d'être écrasé.

CLÉOMÈDE ÉVRARD.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Palais de Justice de Rouen.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES MONUMENS FRANÇAIS.

LE PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN.

LE PÈRE JUGE ET BOURREAU.

C'était en juillet 1819, et tout le pays retentit de cet événement, oublié peut-être aujourd'hui. Je parcourais Rouen, cette belle ville encore si imprégnée de moyen âge, et j'avais admiré sa merveilleuse cathédrale, ses castels, ses fontaines et ses croix de pierre, lorsqu'un matin je fus conduit dans la cour du Palais de justice. La foule y affluait de toutes parts, attirée sans doute par la représentation de quelque scandaleux drame judiciaire. Tout au passé et à ses larges souvenirs, je n'avais plus, moi, de curiosité pour le présent, et j'attendais avec impatience que les portes fussent ouvertes à cette avide et bourdonnante cohue, pour rester seul, face à face et sans bruit avec le vieux monument. Enfin, sonna l'heure : tout s'écoula dans les grandes salles comme un fleuve qui a rompu ses digues; le tumulte importun s'éteignit, je levai les yeux, et mes impressions, longtemps comprimées, prenant l'essor à la faveur du silence, je sentis rayonner entre le gothique palais et moi je ne sais quelles mystérieuses lueurs, quels reflets du passé qui échauffent et illuminent l'ame de l'artiste et lui font une poétique extase.

La pensée intime du quinzième siècle m'apparut, couronnée de sa religieuse auréole, à travers les dentelles de la vieille architecture; je la vis dominant toutes les œuvres de cette époque, comme la croix des hauts clochers, et imprimant sa sublime consécration à toutes les actions de la vie d'alors. Je la vis surtout profondément gravée sur toutes les pierres du palais qui posait devant moi, et il passa dans mes cheveux un frisson d'admiration et de respect quand je devinai tout d'un coup avec quelle hauteur le quinzième siècle comprenait la justice, lui qui la plaçait ainsi sous l'œil de la Providence et qui donnait au palais de justice de Rouen quelques-unes des formes sveltes de ses imposantes églises, et ces ogives, et ces tourelles, et ces aiguilles, élancées au ciel, mélancoliques et pures comme une prière.

Recueilli dans les souvenirs de l'histoire, je me reportai en l'année 1493, époque où les marchands, déjà célèbres, de Rouen, ne trouvant d'autre lieu pour se réunir et causer d'affaires que l'église Notre-Dame, il fallut, pour éviter le scandale, leur donner une espèce de Bourse et construire la grande salle dont nous donnons le dessin. Contre ce bâtiment, six ans après, Louis XII, père du peuple et véritable fondateur des corps judiciaires organisés, fit élever un magnifique palais, que l'espace ne nous a pas permis de reproduire, et dont l'architecture est fraternelle à celle-ci. Détournée de sa destination première, cette salle est appelée aujourd'hui *Salle des procureurs* et fait dans le palais de justice de Rouen le service de la *Salle des pas perdus* de Paris.

En ce moment elle était solitaire, j'y entrai.

Peu d'enceintes produisent un effet plus profond que ce vaste intérieur; la pensée y grandit et y plane à l'aise sous une immense voûte sans colonnes et des cintres gigantesques sans appuis; partout la préoccupation religieuse vous y pénètre, et la justice humaine semble s'y fortifier de la protection de la justice divine. L'œil d'abord s'intimide, puis se repose avec amour sur les délicates broderies qui courent le long des arcades; c'est, comme dans toutes les œuvres du moyen âge, le grandiose et le fini, le sublime de l'ensemble et la perfection des détails.

C'est dans ce palais, en l'année 1508, que Louis XII siégea pour la première fois en personne : bon prince qui plaçait la justice au premier rang des qualités royales, et qui pensa le premier qu'il était de la dignité des cours judiciaires de ne plus aller au-devant du criminel pour le punir, mais de l'attendre, dans leur prétoire, avec un calme solennel.

Je m'étais retrouvé dans la grande cour, et derrière moi s'étendait, en retour d'équerre, et parallèlement à la salle dont nous venons de donner le dessin, un vaste bâtiment tout moderne, et maladroitement bâti par ce prosaïque dix-huitième siècle, qui complétait un monument du moyen âge, à peu près comme un plafonneur qui remet un bras à une statue antique : ce qui me fit comprendre que le palais de justice de Rouen était resté inachevé, comme tant de grandes pensées qui meurent avec leurs auteurs; j'avais, dis-je, le dos tourné au bâtiment moderne, et je crus que c'était la meilleure position qu'il convenait d'avoir à son égard.

J'en étais là de ma contemplation, lorsque je fus distrait de ma rêverie par la discussion animée de deux avocats, arrêtés au bas du grand escalier de pierre, et qui de temps en temps se retournaient avec inquiétude vers le palais, comme pour épier l'instant de quelque décision importante. Ils parlaient à voix haute; et, forcé malgré moi de prendre part à leur entretien, j'appris qu'il s'agissait du jugement d'un père, meurtrier de son fils. Ma curiosité d'artiste était satisfaite, et, me laissant aller à l'émotion nouvelle qu'ils excitaient en moi, je m'approchai des deux hommes de loi, ils me répondirent avec obligeance, et l'un d'eux me fit le récit suivant:

« Monsieur Magnien, que l'on juge en ce moment, est un militaire retraité, dont l'ame est aussi loyale et sévère sur l'honneur que le caractère violent. Il avait un fils, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, qui, avec les goûts belliqueux de son père, dépensait en passions souvent mauvaises toute l'énergie qui eût suffi à faire un brave soldat et peut-être un bon général. Des plaintes sévères avaient été plus d'une fois adressées à monsieur Magnien sur l'imprudent Édouard, et chaque fois le rigide vieillard infligeait à son fils, outre de rudes admonitions, des châtimens corporels qui, loin d'atteindre le but qu'il en espérait, ne faisaient qu'endurcir l'ame indépendante et irritable du jeune homme.

» Un soir, monsieur Magnien reçoit chez lui un de ses amis, monsieur Duval, qui dirige une manufacture d'indiennes dans les environs, et qui avait accepté le dîner de son ami d'enfance, sauf à rentrer nuitamment chez lui. Édouard, qui depuis quelques semaines avait renoncé au jeu et aux femmes, se trouvait là et aidait gaiement son père à faire les honneurs de la table. Les propos joyeux étincellent, l'heure s'oublie, et la pendule, sur laquelle les yeux de monsieur Duval tombent par hasard, marque onze heures. Le négociant se lève précipitamment, repousse la prière que lui fait son ami de passer la nuit sous son toit et de ne partir que le lendemain matin, attache sa ceinture dans laquelle l'or résonne, serre la main du fils et du père, saute à cheval et disparaît.

» Il venait d'entrer dans un petit bois qui traversait la route, quand tout à coup, au fond d'une clairière vivement éclairée par la lune, il voit venir à lui un homme dont le visage est noir, et qui, dans ses mouvemens, laisse deviner l'intention de lui barrer le passage. Monsieur Duval prend un de ses pistolets dans ses fontes, met son cheval au pas et se trouve bientôt en face de l'inconnu. « La bourse ou la vie ! » s'écrie ce dernier d'une voix rauque et en présentant au négociant les canons de deux pistolets. Monsieur Duval avait le doigt sur la détente du sien et le coup allait partir lorsqu'une pensée subite fit retomber sa main. « Ma bourse? » reprit-il en détachant sa ceinture, « la voici. » L'inconnu la prend, s'éloigne, et le négociant continue sa route, la tête penchée et pensive, et laissant aller la bride sur le cou de son cheval, dont le pas nonchalant va se ralentissant toujours.

» Une demi-heure après, monsieur Duval relève vivement la tête, comme un homme qui va prendre une détermination soudaine, arrête brusquement son cheval, tourne bride et le relance au grand trot sur le chemin de la ville.

» Arrivé près de Rouen, dans le faubourg où demeure le vieux soldat, il frappe à la première auberge, donne son cheval à un garçon d'écurie, se dirige avec précaution vers la petite porte du jardin de son ami, dont il connaît le secret; l'ouvre, et se glisse le long des allées. Parvenu devant les fenêtres de la chambre à coucher de monsieur Magnien, il frappe doucement au carreau.

» Introduit près du vieillard, qu'étonne ce prompt retour :

— « Mon ami, » lui dit-il, je viens d'être arrêté; l'accent, la tournure, et ce que j'ai pu voir des traits du voleur, sous la teinte noire dont ils étaient couverts, m'ont fait venir une singulière pensée. J'ai la ferme conviction que je me trompe, mais l'honneur de ton nom, de ta famille, l'avenir... »

— « Que veux tu dire? tu m'épouvantes! »

— « Écoute: on s'est beaucoup plaint de ton fils, et, pardonne-le moi, c'est par amitié pour lui et pour toi, afin de prévenir... »

— « Parle donc; tu me fais mourir! »

— « Eh bien, mon pauvre ami, je soupçonne... »

— « Qui? lui! ce serait lui! »

— « Sois calme, et assurons-nous sans bruit que c'est une odieuse erreur de ressemblance. »

— « Viens! » reprend le vieux soldat en allumant une lanterne et en conduisant son ami à pas sourds vers la chambre d'Édouard.

» La porte était entr'ouverte; ils entrent.

» Édouard, couché, dormait d'un profond sommeil. Son père, dont la main tremblait violemment, s'en assure en promenant sur son visage le rayon de la lanterne, puis il se retourne vers son ami avec un long soupir, comme un homme délivré tout à coup d'un grand poids ou d'un grand danger. Monsieur Duval baissait les yeux. Le doute reprend le vieillard, dont les yeux hagards errent autour de lui, et qui tout à coup s'arrêtent avec terreur sur une serviette souillée de taches noires, sur deux pistolets et sur la ceinture de cuir de son ami mal cachée sous l'oreiller d'Édouard.

— « Tout cela ne prouve rien, » ajoute le négociant qui frémit en voyant l'horrible contraction des traits du vieux soldat, « d'ailleurs j'étais à cheval et comment aurait-il pu, à pied...? »

— « Le sentier de la montagne est plus court, » répond en ricanant le vieillard, « et puis, vois! » reprend-il en montrant au manufacturier le pantalon et la chaussure souillés de boue d'Édouard.

« Monsieur Duval baisse encore la tête et se tait.

— « Et il dort! » reprend le père dont les yeux étincellent d'une lueur étrange. Puis, d'un geste énergique et saccadé, il saisit un des pistolets, l'arme, et avant que son ami ait pu soupçonner son dessein, le décharge à bout portant sur le crâne de son fils.

» C'est de cette affaire que la justice vient d'être saisie et, monsieur et moi, nous attendons avec anxiété la conclusion d'une cause presque inouïe dans nos fastes et un jugement que nul de nous ne peut prévoir. »

En ce moment la foule sortit tumultueuse de l'enceinte du palais, et à travers les voix confuses qui se croisaient en tous sens je crus entendre le mot.... déportation.

FÉLIX PAVIN.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

RECHIDI, POÈTE PERSAN.

(Second article.)

En ce temps-là, les amusemens littéraires de la cour de Sandjar furent interrompus malheureusement par des préparatifs de guerre. Après avoir réduit à composition les révoltés de Samacande, Sandjar avait porté ses armes dans la province nommée Kara Kathaï, qui appartenait à Durdjasb : et, dans une bataille meurtrière, où trente mille hommes furent taillés en pièces, le sultan avait été forcé de rompre toute la ligne des ennemis, à la tête de trois cents de ses plus intrépides cavaliers. Ce beau fait d'armes ne pouvait consoler Sandjar de sa défaite, et c'est en vain que le poète Ferid Eddin lui adressa ces vers :

Grand roi, votre lance a jusqu'ici redressé le monde,
Et votre épée vous a vengé de tous vos ennemis ;
Mais songez que vos revers sont les messagers du ciel ;
Ils vous annoncent que Dieu seul subsiste toujours dans le même état.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Sandjar ne s'en trouva pas consolé. Il aima mieux rétablir sa réputation à force de victoires, et celle qu'il remporta en 544 sur Djehansouz et Ali Tcheteri, l'encouragea dans ses projets de conquête.

C'est ici que nous pouvons placer le départ de Rechîdi pour les provinces Transoxanes, où régnait Kheder Khan. Le premier soin du poète fut de composer des vers à la louange de la sultane favorite, et, grâce à sa protection, il ne tarda pas à jouir de la plus haute faveur. Il fut donc mêlé à cette troupe de poètes, où brillaient l'élégiaque Abul-Nadjib al bokari, Kelami, Sahiri. Mais tout à coup une nouvelle fâcheuse vint troubler le repos dont il jouissait. Atsiz se révoltait ; le Khouarezm était en insurrection, et Sandjar marchait contre les rebelles avec toutes ses forces. Aussitôt Rechîdi quitte la cour de Kheder Khan, et s'empresse de se rendre auprès d'Atsiz, dont il doit partager les dangers et la fortune ; mais il n'arrive que pour être témoin de sa défaite. Sandjar était généreux : il se contenta d'ôter à son tributaire rebelle le gouvernement dont il l'avait investi. L'ambitieux Atsiz ne se tenait pas pour battu : à peine le sultan fut-il rentré dans Mérou, sa capitale, que le Khouarezm se souleva de nouveau, et qu'il fallut encore reconquérir ce pays. Sandjar marcha donc contre le château de Hezar-Esb, où les insurgés s'étaient retranchés, et mit le siége devant cette place. Il faut savoir que le nom persan de cette forteresse signifie *mille chevaux* : ce qui donna lieu au poète Anvari, qui était alors dans le camp de Sandjar, de composer un quatrain fort élégant où l'auteur promettait une grande victoire à son maître, en jouant sur le mot *hezar-esb*, ce qui était alors fort à la mode. Ces vers furent attachés au bout d'une flèche, et lancés dans le château d'Atsiz. Rechîdi se chargea de la réponse, et il la fit si piquante contre le sultan Sandjar que celui-ci jura que, si l'auteur tombait entre ses mains, il le ferait tailler en sept morceaux. La correspondance continua pendant toute la durée du siége qui fut très-long, et ne contribua pas à changer la détermination du sultan.

Cependant les assiégés perdaient tous les jours du monde, et leur munitions s'épuisaient rapidement. Atsiz songea enfin à la retraite, et se fraya un chemin à travers la mêlée de ses ennemis ; malheureusement Rechîdi resta en arrière, et fut pris par les soldats de Sandjar. Ce prince n'avait pas oublié sa terrible menace ; Rechîdi allait bientôt fournir sept morceaux à la vengeance du vainqueur, lorsqu'il eut recours de nouveau à cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais.

Les nombreux amis qu'il avait conservés à la cour de Sandjar avaient échoué dans leurs tentatives pour obtenir sa grâce, et déjà les soldats s'apprêtaient à le couper en quartiers, quand il demanda à être conduit devant le sultan. Sandjar était alors à table, et de joyeuse humeur. Rechîdi, qui se souvenait sans doute d'avoir dompté la colère d'Atsiz avec un distique, adressa celui-ci au sultan :

N'épuise pas tes forces, ô grand roi, à partager en sept morceaux
Le corps d'une hirondelle : il suffit de le couper en deux quartiers.

Sandjar se mit à rire, au souvenir de ce surnom de Vathouath, qui avait fait jusqu'alors le désespoir de Rechîdi, et voulut qu'il dût une seconde fois la vie à la soudaineté intellectuelle que Dieu lui avait accordée.

Quant au roi Atsiz, la fortune des armes ne cessa de lui être contraire. Après une longue résistance, il lui fallut encore chercher les moyens de faire sa paix avec Sandjar, et vraiment il semblait que la longanimité du sultan dût être épuisée à son égard. Cependant il se trouva dans la ville de Khouarezm un derviche, nommé Abou-Pouch, qui voulut bien entreprendre cette négociation difficile. Grâce à l'entremise du saint homme, Atsiz obtint pour la troisième fois un généreux pardon.

Dès lors Rechîdi put se retirer auprès de son premier bienfaiteur, et se livrer avec un nouvel enthousiasme aux études de la poésie. C'est à cette époque qu'il mit la dernière main à son art poétique, qui parut sous le titre de Hadaïk Assihr, ou *jardins enchantés*.

Cet art poétique contient d'admirables exemples mêlés à d'admirables préceptes ; c'est comme un lac majestueux, calme et limpide, qui montre à sa surface toutes sortes d'îles charmantes, les unes pleines de fleurs, les autres pleines de fruits. Puis, si votre vue peut s'étendre au loin, votre œil rencontrera à tous les horizons de hautes et vertes montagnes, et des rayons sur ce lac superbe, et des oiseaux à travers ces rayons. Je ne vous citerai qu'un des paysages de ce beau pays de poésie ; le plus céleste, le plus idéal, celui des airs en préférence de celui de la terre, la poésie lyrique plutôt que le chant épique.

Rechîdi nous enseigne que si *la poésie lyrique* nous montre toujours des ailes, elle a cependant trois vols différens : « L'un, dit-il, est celui de l'hirondelle qui rase la terre et effleure sans cesse l'humanité, ici jetant son ombre sur la joue d'une jeune fille, plus loin effeuillant du bout de ses plumes une rose épanouie.

« La *poésie lyrique*, quelquefois aussi, ressemble à la cicogne, qui du haut d'un palmier contemple longtemps les spectacles de la nature ; ou bien encore qui se perche sur les minarets pour étudier les adorations que l'homme fait à Dieu. Mais l'aigle bien plus hardi méprise l'homme si ignorant, et la terre si mal éclairée, il va tout droit dans les cieux, et demande au soleil s'il n'est pas un des flambeaux qui illuminent les portes du paradis. Voilà la vraie poésie lyrique, s'écrie alors Rechîdi, celle-là je suis trop infime pour vous en chanter une strophe. Et ici l'exemple manque, le poète ébloui ne sait que prosterner son orgueil, et humilier son front. »

Comme on le voit, ce poète par ses travaux, et vis-à-vis d'Anvari le grand lyrique, d'Amak et de tant d'autres non moins illustres, ressemble assez à notre Boileau, face à face de Racine et de Molière. Seulement, son existence étant traversée de plus d'accidens, sa poésie sera plus colorée, plus vivante. Jamais en lui vous ne trouverez un critique impassible, qui soumet tout aux règles despotiques du bon sens. Bien souvent le professeur s'échauffe, son sang bouillonne ; il fait mieux que de comprendre, il sent. Alors vous pouvez applaudir réunies ces deux qualités éminentes : la sensibilité qui crée et la raison qui juge. C'est que Rechîdi était homme, avant d'être critique. C'est que son cœur avait battu de toutes les émotions humaines, c'est qu'il était ardent et passionné comme tous les amoureux, colère comme tous les poètes ; et que là où le soleil

d'Orient a passé, il reste toujours, et quoiqu'on fasse, de la chaleur et de la vie.

Rechîdi, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir longuement parcouru les poèmes magnifiques de la vie et de l'idéalité, songea enfin au plus sublime de tous, à celui du ciel. Le voilà donc résolu de mourir en fidèle musulman ; et, dans cette intention, il entreprend le pèlerinage de la Mecque. Ce fut dans ce dernier voyage qu'il traduisit en vers persans les cent apophtegmes d'Ali, nommé *Sad Kélèmè*.

Puis, au bout d'une année, de retour en Perse, il mourut comblé de richesses et d'honneurs. Il était encore vivant sur la fin du règne du sultan Schah, fils d'Il-Arslan et petit fils d'Atsiz. Son corps fut enterré avec pompe dans la ville de Djorjaniah. Il a laissé plus de douze mille vers en langue persane, et quelques poésies arabes.

J.-A. DAVID.

UNE BONNE ACTION PORTE SON FRUIT.

Un colonel suédois se trouva ruiné par un incendie qui consuma sa maison, seule fortune qu'il possédât. Quelques-uns de ses amis firent une loterie pour lui rendre ce qu'il avait perdu. Pendant qu'ils s'en occupaient, il reçut de Poméranie une lettre anonyme renfermant un billet de cent cinquante rixdollars, avec ces seuls mots : « rappelez-vous le bol de punch brisé. » Il fut long-temps avant de savoir ce qu'on voulait lui dire. Enfin il se rappela que plusieurs années auparavant, il s'était trouvé dans une taverne encombée d'une foule joyeuse, et que là, une servante avait laissé tomber un bol en porcelaine de la Chine et rempli de punch. La maîtresse, dans un accès de colère, menaçait la pauvre fille de la renvoyer sur-le-champ et de la faire mettre en prison, si elle ne payait pas le dommage. Le colonel intercéda pour elle, et paya la porcelaine et le punch. Cette anecdote curieuse, racontée dans tout Stockholm, vint jusqu'aux oreilles du Roi. Gustave IV s'en amusa beaucoup et envoya six mille rixdollars avec une lettre ainsi conçue :

« Je sais que les amis du colonel ont fait une loterie pour lui. Il est défendu d'établir des loteries sans avoir d'abord obtenu l'autorisation de la police. Dites au colonel que je le connais ; que je sais qu'il est humain et poli, et par conséquent incapable de se refuser à une demande raisonnable qu'on peut lui faire, et que je desire qu'il obtienne une permission pour sa loterie afin que je puisse y contribuer. »

LES CHEMINS DE FER.

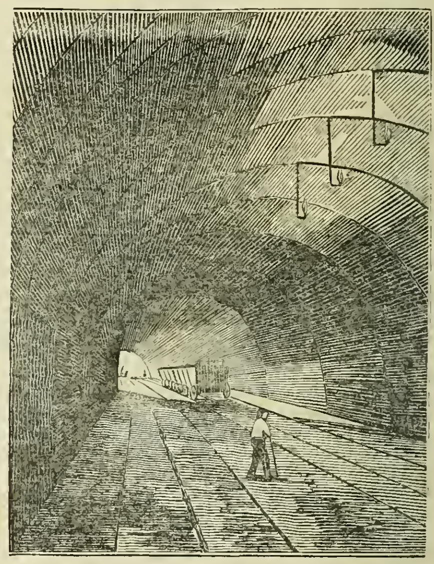
(Deuxième partie.)

VOYAGE SUR LA ROUTE DE LIVERPOOL.

Je voyageais en Angleterre il y a quelque mois. Je ne voulus pas quitter ce pays sans avoir parcouru la route de fer qui conduit de Manchester à Liverpool. Je partis donc pour cette dernière ville où je visitai d'abord la prison construite par le philosophe Howard, prison qui a servi de caserne aux prisonniers français ; la Bourse, le nouveau bâtiment de la douane, la maison des fous et le théâtre. Là, je dus au hasard la rencontre d'un Anglais qui se proposait de faire le même voyage et qui promit de me servir de *cicerone*. Nous nous quittâmes après nous être donné rendez-vous pour le lendemain avant sept heures, aux *Docks de la Reine*, à peu de distance desquels est l'entrée du chemin de fer, près de l'endroit nommé Wapping. J'y trouvai mon compagnon de voyage, et, comme nous avions encore une demi-heure à attendre, nous en profitâmes pour visiter les superbes bassins, au nombre de dix, dans lesquels on peut recevoir plus de mille batimens. Puis, nous montâmes en voiture après avoir parcouru les magasins de la compagnie, construits au-dessus du chemin de fer encaissé à cet endroit à une profondeur de vingt-deux pieds. Ils facilitent le chargement des wagons, que l'on amène sous des trappes destinées à cet effet.

Je vous ai fait venir ici, me dit mon cicerone, quoiqu'il eût été plus commode pour vous d'attendre l'*Auxilium*, espèce d'omnibus, qui va prendre sans frais les voyageurs pour les conduire dans la spacieuse cour de la compagnie. Sans cela, vous n'eussiez pas parcouru le grand *Tunnel*, galerie souterraine qui traverse une partie de la ville de Liverpool, et dans lequel nous allons entrer.

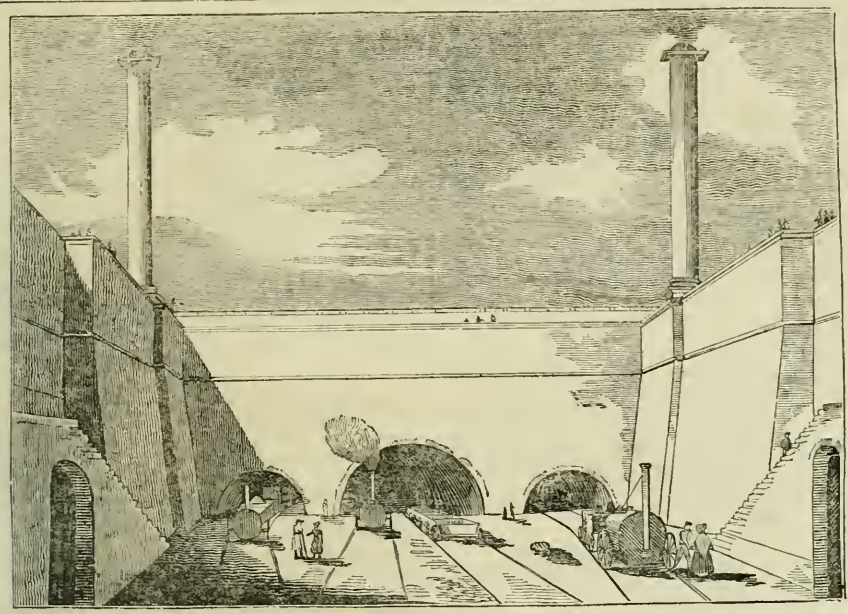
En contemplant cette immense caverne éclairée par des jets brillans de gaz, je ne pus me defendre d'un sentiment d'étonnement et d'admiration, surtout lorsque mon guide



Grand Tunnel sous Liverpool.

m'eût appris les innombrables difficultés que son exécution avait présentées. Dans quelques endroits, me dit-il, les mineurs approchèrent tellement des fondations des maisons sous lesquelles on creusait, que quelques-unes en furent ébranlées.

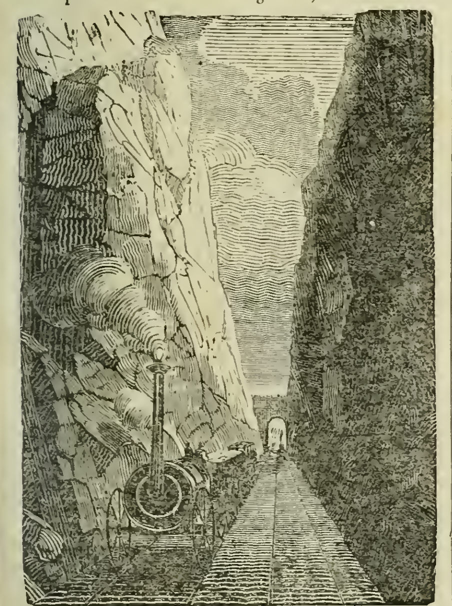
Je vis, sous cette immense voûte, différentes inscriptions qui me firent connaître que nous passions sous les rues principales de la ville, et qui m'expliquèrent le bruit sourd que j'entendais au-dessus de ma tête. Après avoir parcouru un espace d'environ 800 pieds, nous arrivâmes au bas du plan incliné qui conduit à la route découverte. Les voitures y sont remorquées par des câbles qui s'enroulent sur le tambour des machines à vapeur fixes, placées sur le plateau de *Edge-Hill*, et dont les cheminées en forme de colonnes, donnent un aspect monumental à cette station. C'est le dessin qui suit, et que l'on a pris en face de la sortie du grand Tunnel. On voit d'un côté le petit Tunnel qui conduit aux bâtimens de la compagnie dans Crown-Street, et sur les rails duquel les voitures, abandonnées à l'impulsion de leur propre pesanteur, arrivent par une pente douce à la



Station d'Edge-Hill.

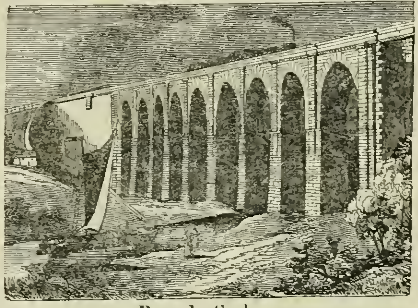
station, où elles sont attachées aux machines locomotives; de l'autre côté, une galerie sans fond et qui complète les symétries sert pour arriver aux ateliers.

En partant de la station d'Edge-Hill, les voitures entraînées avec une grande rapidité sur un terrain qui descend insensiblement, arrivent bientôt à l'excavation du *mont Olive*, où la route a été creusée dans la marle, à une grande profondeur et à ciel ouvert.



Excavation du Mont-Olive.

On se trouve alors resserré entre les deux talus d'une tranchée qui s'alonge sur une demi-lieue environ, et qui se trouve, de distance en distance, coupée par des ponts servant à continuer les différentes routes qui traversent la ligne. En sortant de cet abîme, on voyage sur une chaussée élevée, en quelques endroits, de plus de trente pieds et qui est également coupée sur plusieurs points par des ponts servant de passage aux chemins qui traversent la plaine ou aux ruisseaux qui y serpentent. Nous parcourûmes deux plans inclinés, l'un à *Wiston*, l'autre à *Sutton*, puis nous arrivâmes à la belle vallée de Sankey que le chemin traverse sur une chaussée aboutissant à un pont de neuf arches dont chacune a cinquante pieds d'ouverture et plus de soixante-dix de hauteur. Cette immense construction qui rappelle ce que les Romains ont fait de plus hardi donne passage au canal creusé dans la vallée.



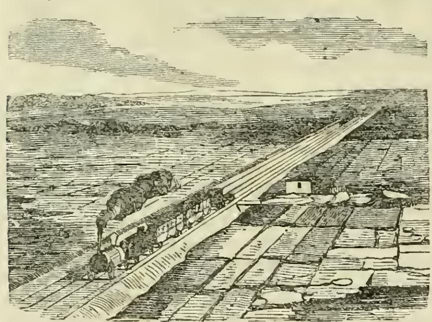
Pont du Sankey.

Plus loin commence une autre chaussée menant à un pont de quatre arches. Sous ces arches passe un ruisseau qui,

près de là, fait tourner un moulin à blé : et sous l'autre passe la route de *Warington* à *Balton*. Du haut du pont, mon compagnon de voyage me fit remarquer un paysage délicieux, et me montra l'ancienne ville de Newton qui n'est aujourd'hui qu'un petit village et un château gothique dont j'ai oublié le nom.

Nous sommes arrivés, me dit-il, au lieu où périt M. Huskisson lors du premier voyage qui fut fait, sur la route que nous parcourons. On avait disposé plusieurs chars magnifiques dans l'un desquels se trouvait le duc sir Robert Peel et M. Huskisson. Le convoi, conduit par la machine le *Northumberland* arriva en 56 minutes à *Barkside* à 17 milles de Liverpool. Là on s'arrêta pour reprendre de l'eau. M. Huskisson qui souffrait d'une jambe était descendu de voiture, et causait avec le duc. Apercevant une machine qui s'avançait sur la ligne où il se trouvait, il voulut remonter, ne se hâta point assez, et fut renversé au moment où il passait entre la machine et la portière ouverte de sa voiture. Il eut la jambe brisée, et ne survécut que peu d'heures à sa blessure.

Après avoir traversé encore une grande excavation à *Kenyon*, nous arrivâmes à *Chat-Moos*, ou marais du chat que la route traverse et où il a fallu établir, dans un terrain mouvant et spongieux qu'il n'était même pas possible de piloter, une chaussée maintenant solide, mais qui a nécessité l'engloutissement d'une immense quantité de matériaux.



Chaussée du marais de Chat-Moos.

En sortant de ce passage sombre et désert, on s'élève insensiblement jusqu'à la chaussée de Barton d'où l'on découvre une riche contrée; puis on entre encore dans une excavation, en sortant de laquelle nous aperçûmes au loin, Manchester, annoncée par le clocher de l'église Saint-Michel. Nous arrivâmes bientôt dans cette ville qui compte aujourd'hui plus de trente mille métiers, et qui, en 1814, n'en possédait pas un. Cette prospérité est due aux nombreux débouchés qui lui sont ouverts. Le chemin de fer de Liverpool et celui qu'on trace maintenant et qui fera de Manchester l'entrepôt de toutes les marchandise de l'Irlande, ne laissent pas prévoir où s'arrêtera l'accroissement de cette ville.

CLÉOMÈDE ÉVRARD.

VARIÉTÉS.

TENDRESSE FRATERNELLE.

Pendant une cessation d'armes, lors de la guerre de l'indépendance, les armées anglaise et américaine se trouvaient sur les bords de la rivière d'Hudson, près de a ville de Saratoga dont on préparait en ce moment la capitulation. Un soldat d'un régiment anglais, nommé Maguire, vint au bord de la rivière, en compagnie de quelques camarades, et se mit à faire la conversation avec un parti d'Américains arrêtés sur l'autre rive. La rivière dans cet endroit avait à peine soixante pieds de largeur et n'était pas très-profonde. Tout d'un coup l'on remarque que quelque chose semble vivement préoccuper Maguire. A l'instant, il quitte ses camarades et s'élance dans la rivière : au même moment, sur la rive opposée, un soldat américain se jette aussi au milieu des flots. Les deux partis étonnés les regardaient nager tous deux, sans rien comprendre à ce spectacle étrange, lorsqu'ils les virent se rencontrer au milieu de la rivière se serrer dans les bras l'un l'autre et qu'ils les entendirent s'écrier en pleurant : mon frère, mon cher frère ! Alors tout s'expliqua. Ils étaient frères : l'un avait émigré d'Irlande et était entré dans l'armée anglaise; l'autre servait dans l'armée américaine, ignorant tous deux qu'ils combattaient pour une cause opposée, et qu'ils étaient exposés à se tuer l'un l'autre.

OPINION DE CUVIER SUR LES THÉORIES.

Le célèbre Cuvier, dont les recherches studieuses et le génie vaste ont produit dans l'histoire naturelle tant d'intéressantes découvertes et peut-être opéré, dans les opinions reçues la plus grande révolution qu'un seul homme ait pu jamais produire, ne travailla jamais à soutenir un système, mais toujours à découvrir la vérité. Plus il avança dans la science, plus il parut convaincu qu'il ne savait pas assez pour former un système. Peu de temps avant sa mort, il disait en parlant des théories en général : J'ai beaucoup cherché : je me suis fait quelques théories à moi-même, mais je ne les ai jamais fait connaître, parce que je me suis souvent aperçu qu'elles devenaient bientôt fausses, ainsi que tous les systèmes connus de nos jours. Je vais plus loin; car je dis que, dans l'état actuel de la science, il est impossible de se former une théorie, et c'est là ce qui m'a fait continuer à observer et à publier seulement des observations. Il ne faut jamais travailler dans le but de soutenir une théorie, parce qu'alors l'esprit se prévient, et n'aperçoit plus que les choses par lesquelles sont confirmées les opinions qu'il s'est faites d'avance. Notre seul but doit être la découverte de la vérité.

MOYEN DE DÉTRUIRE LES AIGLES.

Dans les parties de l'Écosse où les aigles sont en grand nombre et où ces oiseaux font le plus de ravages, les bergers se servent des moyens suivans pour les détruire.

Lorsque le nid est placé dans un trou de roche où l'on peut descendre en se laissant glisser perpendiculairement, on y jette une poignée de bruyère sèche ou de gazon, renfermant de la chaux brûlante. Dans d'autres circonstances, on parvient jusqu'au nid, à l'aide d'une corde que tiennent d'autres individus au-dessus du nid. Celui qui descend ainsi est armé d'un gros bâton pour frapper ou du moins effrayer le vieux aigle qui s'y trouve presque toujours. Cependant il arrive quelquefois que ce dernier se tient à distance. Malgré sa force, l'aigle est peu courageux, il l'est encore moins que le coq de bruyère, le corbeau, et l'hirondelle de mer.

Quelquefois, les aigles ont leurs nids construits de manière qu'on peut y arriver sans corde et l'on sait que bien des paysans écossais visitent ces nids, rien que dans l'intention de s'emparer de la pâture que les aigles portent à leurs petits.

Voici une autre manière de détruire ces oiseaux.

On creuse un trou de quelques pieds de profondeur et capable de contenir facilement un homme, dans un lieu voisin du nid ou du rocher sur lequel les aigles reposent pen-

dant la nuit ou enfin au sommet d'une montagne, qu'ils ont l'habitude de choisir quand ils chassent, afin de mieux guetter leur proie. On recouvre le trou de bâtons ou de branches de bruyères, qu'on a eu la précaution de ne point couper dans le voisinage, parce que les aigles sont très-méfians. On pratique une ouverture à l'un des côtés du trou, d'où sort un canon de fusil, après avoir eu le soin de déposer à la distance de douze ou quinze toises, un mouton, un chien, un poisson, une volaille ou tout autre animal mort. Le chasseur caché dans le trou attend avec patience que l'aigle s'abatte, et lorsque l'aigle s'est établi sur le corps de l'animal mort, on fait feu.

C'est ainsi qu'on détruit, tous les ans, une quantité d'aigles. Les chasseurs en conservent soigneusement les têtes, les serres et les plumes pour les montrer au *facteur*, à la Saint-Martin et à la Pentecôte, afin de mériter la prime. Cette prime varie depuis une demi-couronne jusqu'à cinq shelings.

FÊTE DES MORTS AU THIBET.

Les peuples du Thibet ne brûlent ni n'ensevelissent leurs morts. Ils les mettent dans un enclos où ils sont dévorés par les oiseaux de proie. Tous les ans on célèbre la fête des morts. Le capitaine Joseph, dans son voyage, nous en donne la description suivante :

Le 29 octobre, aussitôt la nuit close, on aperçut une illumination générale sur le sommet de tous les bâtimens du monastère de Thesoo loomboo, qui touchent au Golgotha, où ils portent leurs morts. Les toits de toutes les maisons de la plaine et des villages les plus éloignés, qu'on apercevait çà et là au milieu des saules, étaient éclairés par des lampes qui produisaient un brillant et magnifique spectacle. La nuit était sombre, le temps calme, et les lumières brûlaient en répandant une clarté vive et soutenue. Les Thibétiens attachent à ces circonstances une grande importance, car lorsque le temps est à la tempête et que les lumières s'éteignent par le vent ou la pluie ils voient, dans ces phénomènes de l'atmosphère, de tristes présages.

Il est assez naturel de faire remarquer ici, combien l'effet produit par une cause matérielle dépend de l'idée première qu'on y a attachée, et comment des apparences tout-à-fait pareilles peuvent produire des émotions contraires. En France j'avais été accoutumé à regarder les illuminations comme la plus forte expression de la joie publique. Au Thibet elles attestaient d'une manière solennelle la douleur et le souvenir des morts. Cet imposant tribu de respects que la génération présente adresse à celles qui ne sont plus, l'obscurité de la nuit, le calme profond qu'interrompaient seulement, à longs intervalles, les sons lents et lugubres du *nowbat* ou les trompettes et les cymbales, le tintement des cloches, la haute et monotone répétition des plaintes, parfois entendues pendant le silence des instrumens; tout semblait calculé pour faire naître de graves reflexions : et je crois réellement qu'on ne saurait imaginer une cerémonie humaine plus forte pour inspirer la terreur. Les Thibétiens ne s'en tiennent pas à ces signes extérieurs, ils croient que des actes de bienfaisance accomplis pendant ces cérémonies ont un mérite particulier, et chacun selon ses moyens, est invité à faire des aumônes et à nourrir les pauvres.

PENSÉES DE SAMUEL JONHSON.

Si les hommes cessaient d'avoir des voix différentes, si leur écriture était semblable, quelle multitude affreuse de déceptions et de perplexités, ces changemens produiraient dans l'intérieur des familles et dans les transactions civiles et commerciales! Mais la sagesse prévoyante du Créateur a prévenu tous ces maux et tous ces inconvéniens, par le caractère de variété qu'elle a imprimé à chaque individu de l'espèce humaine et à chacune de ses œuvres. Des traits différens font au jour distinguer chaque homme; le son de sa voix le fait reconnaître dans l'obscurité, où lorsqu'il est séparé par des corps impénétrables à la vue; enfin son écriture atteste son existence et son individualité quand les continens ou les mers le séparent de sa famille.

Le docteur Dick avait l'habitude de dire qu'à mesure qu'un homme s'avance dans la vie, il ne doit pas faire de nouvelles connaissances, mais garder précieusement les anciennes, s'il ne veut bientôt se trouver seul.

MODES.

Voici la grande époque qui décide de la mode. Voici Long-Champ avec ses mille panaches de toutes couleurs, ses bouquets de fleurs et ses robes éclatantes. L'hiver est passé, le dernier printemps est loin; la mode cette année est encore plus prononcée que celle du printemps précédent. Nous vieillissons d'un demi-siècle.



Toilette du matin.

Les dessins d'étoffes sont d'une grandeur prodigieuse; après s'être approché de la nature, on l'a imitée, puis enfin on l'a dépassée : bientôt sans doute nous tomberons dans le gigantesque. Les Perses que nous avons si long-temps hésité à employer pour nos meubles n'étaient pas plus grandes que celle des robes aujourd'hui. Telle jupe de femme ne compte dans toute sa hauteur que cinq ou six bouquets de fleurs de grandeur naturelle.

Le *Satin de laine*, cachemire soyeux, plus léger que la soie, plus chaud que la mousseline; le satin de laine a encore un souvenir des riches tissus de l'hiver, et la fraîcheur des impressions du printemps.

Le *Foulard* de toutes sortes avec ses variations sans nombre est devenu étoffe nationale, convenable à toutes sortes de toilettes et à toutes les fortunes. De grandes fleurs unies sur fond blanc ou fond noir sont bien portées.

Une grande nouveauté de Long-Champ sont les *Carreaux écossais;* d'énormes Carreaux aussi grands que ceux des manteaux en laine anglaise. Quelques personnes ont paru avec ces robes nouvelles, et ont été fort admirées : on fait aussi des Carreaux moins grands et des damiers de toutes dimensions.

Les *Pous de Soie* à fleurs *chinées*, fond glacé, sont aussi de merveilleuses étoffes. Les *Damas brochés*, les *Salamporis*, les nouvelles *Mousselines de laine*, sont des toilettes de promenade riches et simples.

Pour façon de robes, on reste aux formes anciennes pour le soir, et pour le jour aux robes plates boutonnées, aux redingotes à jupes fermées par des brandebourgs, des biais ou des nœuds. Les manches continuent à être larges du bas, montées sur un très-bas poignet. Les jupes très-amples et longues.

Les pélerines seront moins grandes que celles de l'année passée, elles découvrent un peu le dos au dessus de la ceinture : par devant elles ouvrent sur la poitrine et se terminent encore à longs pans larges, ou à petits pans étroits croisés.



Toilette de promenade.

Les Chapeaux ont les formes grandes et relevées. Les calottes hautes et droites; le bavolet très-long doit être posé bas, de manière à couvrir la nuque. Les nœuds sont en rubans de taffetas de la même nuance glacée que le pou de soie ou le crêpe, les fleurs en grappe ou les très-petites fleurs sont ce qu'il y a de mieux pour les capottes.

Les écharpes de tissu léger ne sont plus de saison, les tulles illusion qui, du reste, se portent encore le soir en toilette de bal, sont remplacés par le foulard satiné et le thibet broché. Ces dernières se portent indifféremment le soir, ou le jour en toilette de promenade. Les écharpes et les châles à carreaux écossais sont de charmantes nouveautés du printemps. Les Lignes éclatantes qui les composent rappellent tout à fait en tissu de soie moiré ou croisé, les châles anglais de cet hiver.



Costumes d'enfant.

En rubans on voit déjà de riches et magnifiques fleurs chinées sur taffetas, un carreau délié; une petite ligne en travers, sur de la gaze taffetas des fleurs brochées ou une étroite bordure noire satinée. Les ceintures sont dans le même genre à gros grains. On emploie pour les ceintures nouées devant, à longs pans, les mêmes rubans que pour les tours de cou.

Mme PAULINE DESCHAMPS.

Explication des planches.—N° 1. Robe de foulard; pélerine ouverte. Capotte en pou de soie, garnie de blonde noire; rubans de taffetas. Col de mousseline garni de dentelle. Mouchoir bordé de valenciennes. Manchettes de batiste.

N° 2, Robe de satin de laine à pans; pélerine à pointe. Chapeau en gros des Indes, à plumes garni de blonde. Echarpe de dentelle noire.

N° 3. Toilette d'enfant.

AXIOMES.

Platon appelait la propreté une demi-vertu.

Montaigne dit que le soin que l'on prend de sa personne annonce un esprit soigneux de son ame. Quand l'hôte est beau, l'on veut le loger en une belle habitation.

L'exagération, en fait de costume, est le témoignage d'un esprit faux et d'un jugement obtus.

PARIS. — EVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



AUX LECTEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

Six mois se sont écoulés depuis la publication du *Musée des familles*.

Durant cet espace de temps, et toutefois sans différer les améliorations qui se présentaient à nous, nous avons étudié avec soin la portée de cette entreprise littéraire; nous avons cherché quels moyens il fallait mettre en œuvre pour parvenir sûrement à notre but :

RENDRE LA LITTÉRATURE POPULAIRE.

C'est-à-dire arriver à l'amélioration morale par les jouissances de l'esprit.

On est forcé de le reconnaître : la littérature proprement dite, —celle qui s'isole de la politique et de la science, pour ne s'adresser qu'à l'imagination et au cœur afin d'en occuper et d'en diriger l'activité,—n'a rien fait encore pour le peuple : elle lui reste complétement étrangère. Le journal littéraire le plus répandu en France ne compte pas deux mille abonnés; on n'imprime pas au-delà de trois mille exemplaires les livres auxquels une supériorité incontestable vaut plusieurs éditions et un succès éclatant : donc un petit nombre de personnes éclairées lisent seules les ouvrages d'imagination; et la littérature, qui devrait produire un si grand bien, n'obtient réellement que des résultats sommaires.

Alors, le peuple auquel un prix trop élevé interdit les Revues et les livres, le peuple qui ne reçoit des écrivains qui veulent bien s'occuper de lui que des livres élémentaires et dédaigneusement instructifs, est réduit à occuper son imagination par de grossiers pamphlets et des brochures absurdes, où la raison et la langue sont méconnues et outragées. Faute de mieux, il cherche du drame dans les récits de meurtres que l'on colporte et que l'on aboie dans les rues. Faute de mieux, il demande de la poésie à des chansons grossières et obscènes, à des superstitions qui abrutissent son intelligence.

Car le peuple a de l'imagination avant tout. Il lui faut, n'importe à quel prix, de la poésie et du drame; il en prend partout où il en trouve; dans son admiration enthousiaste et naïve il porte au ciel ses poètes... Et jusqu'à présent personne, excepté Béranger, n'a daigné se faire poète pour le peuple!

C'est pourtant une belle gloire que de faire pénétrer son nom, que de faire lire ses pensées jusque dans le plus pauvre et le plus ignorant village! C'est pourtant une grande œuvre, que d'éclairer des millions d'intelligences neuves, que d'agir sur des imaginations vierges, que d'entreprendre et d'opérer l'épuration du langage; que de faire disparaître, lentement sans doute, mais avec certitude de succès, tous ces idiomes barbares, qui font en quelque sorte, de chaque province de la France, un peuple à part et différent.

Et le peuple, ce n'est pas seulement—l'artisan qui, le dimanche, peut donner une heure à la lecture de notre Musée, et qui préfèrera bientôt les émotions sérieuses et douces qu'il lui devra aux joies irritantes et amères du cabaret.—Ce n'est pas seulement l'apprenti pour qui notre Revue deviendra une récréation instructive et peut-être un frein moral;—l'ouvrière des villes qui renoncera pour nos feuilles intéressantes et pures à d'ignobles et dangereux romans.

Le peuple, c'est aussi pour nous le bourgeois, le marchand, le fermier.—C'est la famille réunie le soir, et qui, lassée des cartes et du loto, ne se lassera pas d'un livre toujours jeune, toujours poétique.—Ce sont les enfans, dont l'intelligence active a sans cesse besoin d'alimens nouveaux, bons au cœur et à l'esprit; qui tiennent lieu de ces livres d'éducation si rares, si légers, souvent naïfs jusqu'à la niaiserie; c'est la province à qui rien de complet n'arrivait encore de la grande capitale ni des trésors qui s'y concentrent, et qui aimera à suivre, du fond de la vie privée, tous les mouvemens intellectuels, toutes les élaborations sociales, tous les progrès de l'art.

Car, ce que nous voulons, c'est mettre l'art à la portée de tous : l'art qui est à la vie ce que l'âme est aux sens : le plus exquis des bien-êtres, la plus délicate des jouissances; l'art que les riches se sont réservé jusqu'aujourd'hui, comme les armoiries, les palais, les équipages et tout ce que le loisir rêve d'inventions et de magie; l'art qui est une chose de luxe, un privilège tout aristocratique, et que nous voulons partager aux prolétaires de tout degré, à toutes les classes intermédiaires de la société, en le faisant descendre de ses hauteurs éblouissantes, en lui donnant une allure simple, naïve, familière, tel qu'il le faut pour le rendre abordable à tous. En un mot, c'est du luxe à bon marché que nous voulons donner au peuple; c'est une émancipation complète que nous voulons réaliser.

Nous appelons à notre aide tout ce qu'il y a de sommités et de lumières en province : car Paris ce n'est pas la France, et l'art est partout : dans un bourg comme dans une capitale. Que de trésors ignorés, que de richesses locales nous mettrons au jour! Le *journal de la Littérature populaire* doit être avant tout le *journal de la Décentralisation*.

Cette œuvre, nous allons la tenter. Le succès obtenu déjà par le *Musée des familles* nous encourage et nous donne l'espoir d'atteindre un but aussi grand : Rendre la littérature populaire.

Il faut d'abord et avant tout que la littérature soit amusante et utile, c'est-à-dire d'un haut intérêt, instructive, morale et chaste. Il faut l'autorité de grands noms littéraires; il faut la coopération de ces jeunes écrivains qui s'avancent avec tant d'espoir et d'ardeur; il faut l'approbation et l'aide de ceux-là qui se sont retirés de la lice, après l'avoir traversée glorieusement.

Nous sommes sans inquiétude à cet égard, puisque le *Musée des Familles* peut déjà citer, parmi les Maîtres dont les productions orneront sa riche galerie, toutes les gloires littéraires de l'époque.

Chacun de ces écrivains, sans négliger toutefois les prestiges du style, et sans s'écarter de la forme qui lui est propre, s'adressera plutôt au lecteur par des faits, par des actions et par des récits, que par l'analyse et la *manière;* il ne s'éloignera jamais de cette netteté d'expression, de cette franchise d'images, de cette force de logique qui saisissent tout d'abord. Car voilà ce que veut le peuple, avec son instinct primitif, avec son coup d'œil de prime-saut et ses impressions élémentaires.

Des traductions fidèles et confiées à des hommes de lettres habiles, versés dans l'étude des langues vivantes, nous mettront à même de faire connaître tout ce que produisent de plus saillant les littératures allemandes, italienne, anglaise, polonaise et orientale.

Nous nous garderons bien de négliger l'histoire si admirable et si poétique de l'industrie française. Ses immenses progrès, ses résultats, qui tiennent du prodige, seront recueillis attentivement, analysés avec conscience, et mis à la portée de tous par la clarté des explications et par le soin qu'apporteront à en faire disparaître la sécheresse et l'ennui les hommes de lettres spéciaux chargés de ce travail important.

Souvent, une revue succincte et impartiale signalera aux pères de familles les livres publiés, et ceux qu'ils pourront sans danger mettre dans les mains de leurs enfans.

Des gravures, dessinées par nos plus célèbres artistes, et exécutées par les meilleurs graveurs de Berlin, de Londres et de Paris, serviront, comme par le passé et d'après la manière anglaise, d'*illustrations* au texte.

Ainsi, nous devons l'espérer, la littérature deviendra populaire en France, comme les arts et les sciences, que le JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES, met chaque jour de plus en plus au niveau des classes ouvrières.

Ainsi, viennent quelques années encore, et l'on s'entretiendra jusque dans les coins les plus obscurs et les plus reculés de la France, des Nodier, des Scribe, des Dumas, et de tant d'autres: l'on y désirera leurs œuvres nouvelles, de même qu'on les désire aujourd'hui dans les salons fashionables. Ainsi, le laboureur, en poussant sa charrue, dira les vers de Lamartine, de Béranger de Casimir Delavigne et d'Alfred de Vigny, comme les bateliers de Venise chantent les vers Du Tasse.

J. Henry Berthoud.

AU DIRECTEUR DU MUSÉE DES FAMILLES.

Je m'étais promis à moi-même de ne plus écrire dans aucun journal parce que ce travail me détourne de celui qui prend une partie de mes journées et qui, pour moi est bien plus important. Mais un journal qui est sous votre direction, et qui a pour base une idée aussi généreuse, ne peut m'être une chose indifférente. Je vous donnerai donc pour le *Musée des Familles* la collaboration que vous me demandez.

La Duchesse d'Abrantès

Je m'estimerai très-heureux de m'associer à l'utile et honorable publication que vous dirigez, et je suis flatté que vous ayez bien voulu penser à moi.

Je vous prie de compter sur mes efforts comme sur mon zèle, et d'agréer l'expression de ma reconnaissance.

Ancelot

J'accepte de tout cœur la collaboration que vous voulez bien m'offrir. Je m'estimerai heureux de pouvoir concourir à une œuvre qui tend à populariser la haute littérature.

Édouard d'Anglemont

Mon nom sera heureux de pouvoir être utile et agréable au directeur du *Musée des Familles*.

Le Vicomte d'ARLINCOURT. (1)

Monsieur, je ne puis voir que de l'honneur à entrer dans une association où se trouvent les noms de Nodier, de Scribe, de Duval, de Jouy et de Casimir Delavigne. Croyez donc que je me ferai un plaisir de contribuer comme eux à l'exécution de votre utile publication.

Arnault

Sécrétaire perpétuel de l'Académie-Française.

J'accepte avec grand plaisir votre offre obligeante; vous pouvez me ranger parmi vos collaborateurs; ma vie jusqu'à ce jour a été fort peu littéraire, mais elle va le devenir; votre proposition est bien propre à m'y engager. Et comment mon nom ne serait-il pas honoré d'être à côté du vôtre? Comment ne serais-je pas heureux de m'associer à un entreprise dont la pensée est si noble, si utile et si généreuse. Oui, monsieur, je vous le répète, comptez sur moi.

Aud. Carl

J'accepte avec plaisir l'offre que vous voulez bien me faire de participer à la rédaction du *Musée des Familles*. Je serai heureux de contribuer en quelque chose à remplir la tâche si utile que s'est imposée l'intéressante publication que vous dirigez.

m. Avenel.

Je continuerai avec plaisir l'exposition de la doctrine phrénologique du docteur Gall, dans le *Musée des Familles*. Ce sera un des moyens les plus propres à populariser une science qui peut rendre tant de services à la société, en détruisant une foule de préjugés qui s'opposent au développement naturel et facile de notre intelligence et de nos facultés.

L'éducation des enfans est mal comprise et mal faite; un meilleur système est devenu indispensable aujourd'hui; il ne peut sortir que d'une connaissance nette et positive de nos différentes aptitudes et de nos qualités morales: répandre cette connaissance dans les masses, c'est préparer l'adoption de cette importante innovation.

Bailly

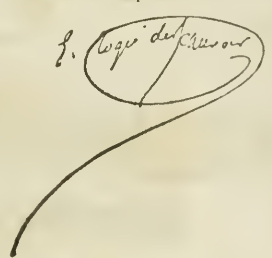
Je travaillerai volontiers au *Musée des Familles*, si vous pensez que j'y puisse être utile aux lettres que j'aime, et propager le goût des connaissances historiques qui ont toujours eu pour moi beaucoup d'attraits.

Ce sera donc à ce genre de littérature, à des souvenirs de voyages, et à des révélations assez curieuses par des faits peu connus que je pourrai consacrer quelques articles dans le *musée*.

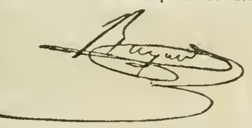
H. Bassier

(1) Nous n'avons pu faire graver les signatures de plusieurs lettres qui nous sont parvenues trop tard. Nous placerons ces *fac-simile* au bas des premiers articles que nous donneront les écrivains dont les noms manquent à la curieuse collection que publie aujourd'hui le *Musée des familles*.

Non-seulement j'aurai le plus grand plaisir à aider de tous mes efforts votre honorable entreprise, mais je vous prie de me compter de ce jour au nombre de vos rédacteurs les plus dévoués.



Je vous remercie, d'avoir compté sur moi pour coopérer à la rédaction du *Musée des Familles*, et je m'engage avec grand plaisir à donner des articles à cet intéressant et populaire ouvrage.



Je ne puis refuser mon modeste nom à une entreprise littéraire qui vous intéresse. J'écrirai volontiers dans le *Musee des Familles*, autant que me le permettront plusieurs engagemens pris et un roman que je désire finir.

J. de Bawr

Je voudrais que ma collaboration pût être aussi utile à votre grande et noble entreprise, que votre appel est honorable pour moi. C'est avec reconnaissance que j'accepte votre proposition.

A. de Beauchesne

J'accepte avec plaisir la collaboration que vous m'offrez à votre recueil, et je ferai tous mes efforts pour tâcher de vous seconder dans votre but de haute civilisation. L'homme du peuple, l'homme actif ne pouvant consacrer que peu de temps à son instruction, l'idée de faire servir ses plaisirs à son amélioration morale est, sans contredit, une œuvre bien plus philantropique que telle fondation qui soulage un petit nombre d'individus, sans être d'aucun profit pour le perfectionnement social.

Si les sciences exactes ont contribué aux progrès des autres branches des connaissances humaines, on ne peut contester que leurs notions, répandues parmi le peuple, ne détruisent ses superstitions, ne perfectionnent son jugement, en même temps qu'elles l'intéressent par leurs merveilles.

J. P. Beaude

D. M. des établissemens d'eaux minérales, membre de la commission centrale de salubrité.

C'est avec un véritable plaisir et un intérêt bien vif que je vous vois placé à la tête du *Musee des Familles*, une des nouvelles entreprises littéraires qui se répand avec le plus de rapidité, et qui mérite le mieux la popularité qu'elle obtient.

Je saisirai avec empressement l'occasion de vous envoyer quelques articles sur nos traditions et nos monumens du nord, pour être insérés dans votre intéressant Musée, si vous ne les trouvez pas indignes d'y figurer.

Arthur Dinaux,
Gérant de l'*Écho de la Frontière* et l'un des éditeurs des *Archives du Nord*.

Vous pouvez être assuré de mon empressement à contribuer la rédaction du recueil que vous dirigez, pour lequel votre nom est un garant de nouveau succès, et dont personne n'apprécie plus que moi le grand et noble but.

Louise Sw. Belloc

Vous avez déjà mon adhésion. Je la renouvelle avec plaisir.

Raymond Brucker

J'adhère parfaitement à votre projet de faire du *Musée des Familles* un recueil de littérature populaire. Je serai toujours très-honoré de donner ma collaboration à une œuvre que vous dirigerez.

Albert de Calvimont

J'ai l'honneur de vous remercier de la proposition que vous avez bien voulu me faire de coopérer à la rédaction du *Musée des Familles*. Le but d'utilité de cette publication et la réunion des noms célèbres de ses rédacteurs, sont deux motifs qui viennent se joindre au plaisir que j'aurai de me trouver en relation avec vous.

C'est avec plaisir que je prends l'engagement de continuer la rédaction des articles de musique dans le *Musée des Familles*.

Castil-Blaze

L'incertitude de mon avenir, et les embarras de ma vie ne me permettent de prendre aucun engagement précis; si ma position changeait et que je fusse un jour à même de vous être utile, je serais heureux de m'associer à une entreprise qui me paraît dirigée vers un but si honorable.

Chateaubriand

Je ne puis que vous remercier de vouloir bien associer mon nom à ceux que réunit déjà votre liste, pour la rédaction du *Musée des Familles*. Mes nombreuses occupations ne me permettent pas d'y prendre une part bien active, mais si vous voulez m'indiquer à l'avance quelque sujet à traiter, je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

G. A. Crapelet.

Je travaille peu dans les journaux mais le but du vôtre me paraît très-utile, et je vois sur votre liste beaucoup de noms auprès desquels je m'honorerai toujours de placer le mien.

B. Creusé de Lesser.

Je ne puis qu'accueillir avec empressement l'idée de populariser en France notre littérature, et de la mettre à la portée de toutes les classes de la société.

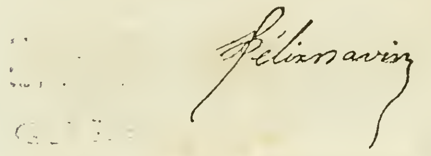
Je serai heureux de m'associer à votre projet, et d'apporter aussi quelquefois mon tribut à cette œuvre de conscience et de civisme.

H. Corneille

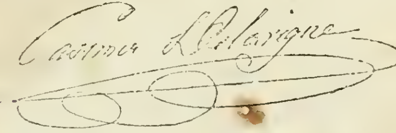
Vous entreprenez une œuvre haute et morale, à laquelle je vous remercie de m'associer. Mais je ne peux vous promettre que les résultats de mes graves et laborieuses études. Faire connaître la littérature, esquisser les mœurs, rappeler les coutumes de ces beaux climats d'Orient : voilà la tache que je m'impose. Puissé-je servir ainsi à populariser un des plus anciens et des plus magnifiques monumens de l'intelligence.

Jules A. David

C'est une grande et utile pensée que de populariser la littérature. Tout est aujourd'hui dans le peuple : poésie, croyances, morale, avenir; mais tout n'est là qu'en germe, et ce germe, c'est à la littérature à le développer. Homme de progrès, j'aime le peuple, je crois en lui, je lui donne ma plume, et j'associe volontiers un nom obscur à tant de noms connus.



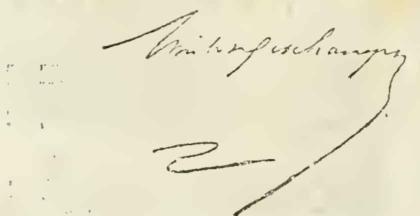
Je vous remercie d'avoir eu la pensée de m'associer à des travaux que je crois utiles. L'esprit d'impartialité qui ne peut manquer de présider à une publication dirigée par vous, est pour moi la meilleure garantie de l'honorable succès que vous vous proposez, et je serai heureux s'il m'est possible d'y contribuer par mes efforts.



Quoique mes occupations habituelles ne puissent pas me permettre de concourir fréquemment à la collaboration du *Musée des Familles*, cependant je vous prie de croire que je me trouverai heureux si je puis, même imparfaitement, contribuer à favoriser votre utile entreprise.

DELÉCLUSE.

Vous avez bien voulu penser à mon nom pour le *Musée des Familles*. Je m'empresse de vous en remercier. Mes nombreuses occupations feront de moi un collaborateur peu utile, mais du moins le zèle et la bonne volonté ne me manqueront jamais. Veuillez en agréer l'assurance.

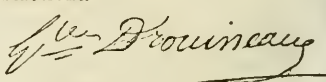


Je m'estime heureux de pouvoir coopérer à l'œuvre populaire que vous élevez dans votre *Musée des Familles*. Comptez sur mon empressement à seconder vos utiles efforts.

Ernest Desprez.

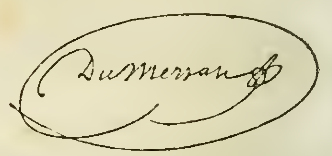
Auteur d'*Un Enfant*.

Je me trouve heureux de pouvoir coopérer à l'œuvre morale et littéraire que vous entreprenez. Aujourd'hui, il est du devoir de tout écrivain de se mettre en contact avec les classes pauvres de la société qui ont tant besoin d'une bonne instruction : les croyances doivent en être la base.



Mettre la science au niveau de tous, c'est en faire l'usage le plus noble et le plus utile.

Je serais heureux que mon peu de savoir pût contribuer à enrichir votre intéressant recueil ; comptez du moins sur mon zèle. Rien ne me semble plus honorable que de voir mon nom auprès de ceux qui vous donnent tant de succès.

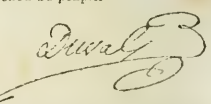


De la bibliothèque du roi.

Je serai pour ma part heureux de concourir, je ne dirai pas au succès, mais à la rédaction du *Musée des Familles*. C'est une entreprise toute populaire ; et qui à ce titre intéresse tous les hommes de progrès.



J'éprouverai un véritable plaisir à contribuer au succès d'une entreprise littéraire qui peut être tout à la fois aussi utile aux bonnes mœurs qu'à l'instruction du peuple.



De l'Académie Française.

J'accepte avec empressement la proposition que vous avez bien voulu me faire de coopérer à la rédaction du *Musée des Familles*.

EMPIS.

L'entreprise dont vous prenez la direction, et dont le but honorable est de populariser trois arts si nobles : la littérature, la musique et le dessin, doit nécessairement attirer vers elle tout cœur fier ou ambitieux de faire partie de la grande famille privilégiée des artistes. Comptez donc sur tous mes efforts pour mériter une place au milieu des illustres collaborateurs de votre journal.

H. ETIENNET

Je m'empresse de vous remercier et de vous dire que je serai

heureux de pouvoir m'associer à vos travaux dans le *Musée des Familles*, qui obtient de jour en jour de si brillans succès.

Jules de Saint-Félix

Je travaillerai de bien bon cœur au *Musée des Familles* : c'est une heureuse entreprise et une bonne action. A ce double titre, elle a droit au concours de tous, grands ou petits ; vous pouvez compter sur le mien.

Frédéric Gaillardet

Le *Musée des Familles* me semble une création si utile, si intéressante pour toutes les classes de la société, que je serai toujours fière de joindre mon faible tribut à tous ceux des talens célèbres qui distinguent cette publication nouvelle

Sophie Gay

Je suis trop flatté de la proposition que vous me faites pour ne pas l'accepter avec empressement.

Je regarde le *Musée des Familles*, comme une publication parfaitement conçue, qui peut avoir la plus heureuse influence sur l'éducation populaire, et je m'estimerai heureux de prendre part à son succès. C'est une faveur que j'aurais sollicitée, si vous ne me l'aviez offerte vous-même.

JUSTIN GENSOUL.

J'ai toujours refusé de contribuer à la rédaction d'aucun recueil, et si je fais une exception pour le *Musée des Familles*, c'est à cause du nombre de ses lecteurs ; il me semble qu'une si grande publicité doit être avantageuse à un poète impartial.

Delphine Gay de Girardin

Ma qualité d'actionnaire du *Musée des Familles* ne me dispense pas, assurez-vous, de répondre à l'appel que vous avez adressé à tous les écrivains qui pensent que la littérature s'élève en se faisant populaire, et qu'en elle elle accomplit une mission sociale.

Trois années d'expérience, d'études et d'efforts m'ont appris qu'avant de penser à répandre le goût de l'instruction utile et sérieuse, le succès voulait qu'on commençât par faire naître le goût de la lecture. C'est ce que la célèbre *société de Londres, pour la diffusion des connaissances utiles*, a parfaitement compris, lorsque l'immense succès du JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES, fondé en 1831, lui donna l'idée de publier en 1832 le *Penny magazine* (*magasin à deux sous*), le premier recueil à bon marché fait à Londres.

En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres ; on le voit, — à la France appartient l'idée première, l'idée génératrice ; — à l'Angleterre le perfectionnement.

Le Penny magazine est un perfectionnement du JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES, en ce sens, qu'il parvient plus directement à sa destination ; car lorsqu'il s'agit de l'instruction d'un peuple, il est plus élémentaire de parler à ses yeux, que tout d'abord à son intelligence ; de s'emparer de sa curiosité et d'intéresser son imagination, que d'éveiller trop tôt son esprit et de le ployer prématurément à la réflexion.

J'ai blâmé long-temps le bariolage anglais des dessins gravés dans le texte, — comme me semblant contraire à la dignité de la rédaction, et peu compatible avec la haute pensée morale de l'instruction populaire, telle que je la comprends, — comme n'étant enfin, qu'une enseigne bizarre, imaginée à Londres par l'esprit de spéculation ; je me suis mépris, et je reconnais que mettre trop tôt les classes peu avancées aux prises avec la difficulté de comprendre et la nécessité de réfléchir, c'est les décourager du désir de s'instruire.

La publication du *Musée des Familles*, devait précéder celle du JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES, au lieu de la suivre ; mais je regretterai peu d'avoir été prévenu par un autre recueil, si vous parvenez à rendre à l'idée génératrice du *Penny magazine* sa nationalité française ; et comment la lui rendre ?

Vous l'avez compris ; — en perfectionnant le perfectionnement.

Le style du *Penny magazine* n'a qu'une importance trop accessoire ; le texte ne se compose que de pièces d'emprunts et de rapports dont l'exactitude et la vérité sont souvent sacrifiées légèrement, parce qu'aucun nom, aucune signature, ne répondent jamais d'elles.

En appelant, comme vous le faites, à concourir à la rédaction du *Musée des Familles*, tous les hommes dont la littérature et la science s'honorent, sans toutefois négliger le mérite d'exécution des gravures et de l'impression, vous ferez mieux incontestablement que le *Penny magazine* et que ses traductions publiées à Paris ; car en même temps que vous étendrez l'instruction populaire, vous formerez le goût national.

Ne déviez pas de la voie nouvelle que vous ouvrez aux hommes littéraires ; — le *Musée des Familles* devra son succès à la réputation de leur esprit, — eux devront à sa publicité, la popularité de leurs noms.

Emile de Girardin

Le grand succès du *Musée de Familles* me semble tout justifié par l'importance du but qu'il se propose, et le nom des écrivains auxquels vous voulez bien m'associer.

Je serai trop heureux, si mon faible concours peut vous être utile.

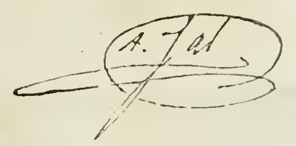
Léon Halévy

Je me ferai un plaisir de continuer ma collaboration dans le *Musée des Familles*, et j'espère beaucoup de la nouvelle idée qui va présider à la rédaction de cet utile recueil destiné à populariser la haute littérature.

P.-L. Jacob, bibliophile.

Populariser le goût des arts et celui de la marine a été ma pensée constante depuis quinze ans.

On aime les beaux-arts en France, par instinct ; mais leurs produits les plus nobles ne sont pas toujours le mieux accueillis par la foule qu'on n'a point instruite à les comprendre. On admire la marine, mais on ne la connait pas. Vous pouvez rendre un grand service à la marine et aux arts du dessin par la publication du *Musée des Familles*. J'approuve donc tout-à-fait votre projet. Vous me faites la grace de croire que je puis vous aider à remplir la tâche aussi difficile qu'honorable à laquelle vous vous dévouez en faisant une feuille populaire ; je vous remercie de cette bonne opinion, et suis tout à vous.



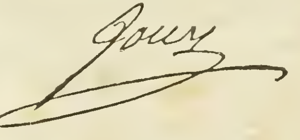
Historiographe de la Marine.

Je viens de recevoir votre lettre et je m'empresse d'y répondre. Je serai très-flatté de coopérer à la rédaction du *Musée des Familles*, avec les honorables écrivains dont le talent et les lumières doivent lui assurer un succès durable. Votre entreprise sera utile au développement de l'instruction générale, et sous ce point de vue je tiendrai à honneur d'y contribuer de mes faibles efforts.

A. JAY, de l'Académie française.

Annoncer l'intention de populariser la littérature, c'est en quelque sorte prendre l'engagement de la ramener vers un but d'utilité morale, d'où l'on semble, depuis quelque temps, prendre à

tâche de l'écarter; sous ce point de vue je forme des vœux bien sincères pour le succès de votre *Musée des Familles*, et je serai heureux d'y concourir autant qu'il dépendra de moi.



de l'Académie Française.

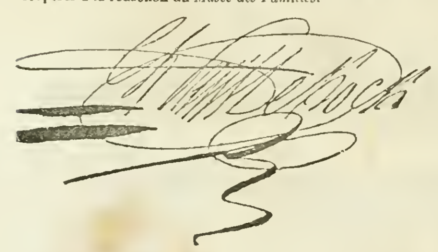
Coopérer à la rédaction du *Musée des Familles* est un engagement que j'ai pris depuis long-temps : je n'hésite donc point à le renouveler entre vos mains, avec le désir que mes efforts puissent contribuer pour quelque chose à l'accomplissement de la tâche que vous vous êtes proposée. A. JULLIEN.

Ceux qui ont voulu l'émancipation intellectuelle du peuple, et ceux-là aussi qui ne la voulaient pas, tous aujourd'hui doivent réunir leurs efforts pour continuer et compléter l'instruction des masses. — Car il y a quelque chose qui doit paraître aux premiers pis que l'ignorance, au second pis que l'éducation : C'est l'état mixte où se trouve aujourd'hui le peuple, dont l'intérêt a servi si souvent de prétexte, si rarement de mobile, aux actes des opposans.

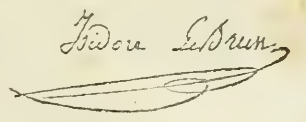
On a appris au peuple à lire, mais il ne sait pas encore juger ce qu'il lit. Pour ceux qui ont voulu éclairer le peuple, ils n'ont pas le droit de s'arrêter, car ils le laisseraient avec une lueur incertaine et trompeuse plus dangereuse mille fois que l'obscurité. Pour ceux qui voulaient laisser le peuple ignorant, il n'est plus temps de persister, — il faut marcher tous en avant.

Alphonse KARR.

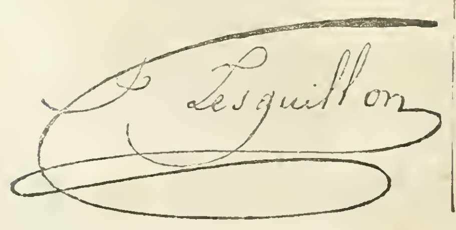
J'accepte avec plaisir la proposition que vous m'avez faite de coopérer à la rédaction du *Musée des Familles*.



Jusqu'à la publication de mon tableau statistique et politique des deux Canadas, on ignorait que quatre cent cinquante mille descendans de Français y parlassent presque exclusivement notre langue. Votre MUSÉE, sans doute, se propose, en traitant de la littérature, *proprement dite*, de seconder l'alliance qu'enfin les sciences et les arts ont formée avec les lettres. J'accède à votre entreprise patriotique. *Décentraliser* les connaissances est aussi le principal but de l'institution des *congrès scientifiques de France*.

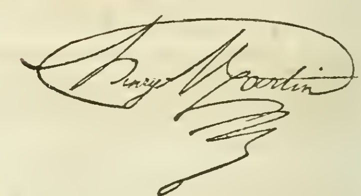


Je ne saurais trop approuver la marche que vous voulez donner au *Musée des Familles*; je me ferai un plaisir de seconder vos efforts et de concourir à sa rédaction.



Populariser la littérature, ne plus la concentrer exclusivement dans la grande capitale, appeler à jouir de ses trésors tous les habitans de la France, est un but digne de fixer l'attention des bons citoyens; je ne doute pas que vous ne parveniez à l'atteindre en publiant votre *Musée des Familles*. Tous mes vœux sont pour le succès d'une entreprise dont l'importance et l'utilité sont universellement appréciées. RAPHAEL LIPPEMANN.

C'est de tout mon cœur que j'accepte l'offre de collaboration qui m'est faite par mon ancien élève et mon ami. Je réclame d'avance quelque place pour des notices d'*Hommes utiles*, oubliés, inconnus ou méconnus.



Les publications destinées à répandre dans toutes les classes de la société le goût des arts et des connaissances qui élèvent l'ame en éclairant l'intelligence, ont droit à l'appui de tous les amis du progrès. Cette diffusion toujours croissante de lumières et d'instruction à laquelle doit puissamment coopérer votre utile publication, est l'espoir de tous ceux qui croient encore à l'avenir du pays.

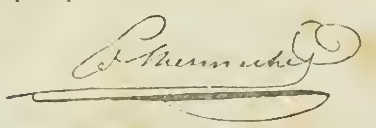
Je désirerais pouvoir élever en faveur du *Musée des Familles* une voix moins ignorée : quoi qu'il en soit, je reçois avec reconnaissance le droit de joindre mon nom obscur aux adhésions illustres qui vous ont accueilli, et je regarde tout à la fois comme un honneur et un devoir d'accepter le titre de votre collaborateur.

Votre lettre de ce jour ne me laisse pas d'hésitation. Je prendrai part à la rédaction du *Musée des Familles*.

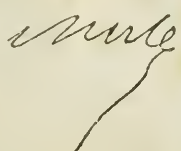
Votre projet mérite un assentiment plein et entier, je vous le donne pour ma part de tout mon cœur.

Sans espérer pouvoir contribuer au succès du *Musée des Familles*, je tiens à honneur l'offre que vous me faites de me compter au nombre de ses rédacteurs. Je serai heureux si mon faible secours peut vous être bon à quelque chose, et, dans tous les cas, d'attacher mon nom à une entreprise aussi utile et aussi intéressante.

C'est avec plaisir que je m'associe à la publication du *Musée des Familles*. Le but utile qu'il se propose et qu'il saura atteindre, ne permet pas de douter de son succès.

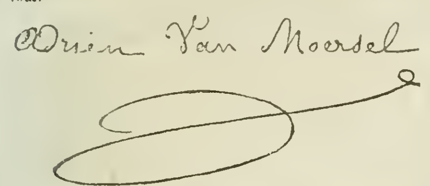


J'accepte, avec plaisir, la proposition que vous me faites de concourir à la rédaction du *Musée des Familles*. Je suis flatté que vous ayez pensé à m'associer au projet que vous avez formé de populariser les idées littéraires et les études d'art.

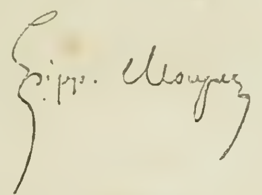


J'ai reçu votre lettre, je vous en remercie et vous assure en retour de l'empressement avec lequel je contribuerai autant qu'il est en moi à une entreprise destinée à populariser la littérature; c'est-à-dire à donner à tous, ce qui n'était que le plaisir de quelques-uns. C'est une tâche qu'il est glorieux d'essayer et dans laquelle on serait heureux de réussir.

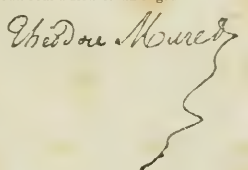
C'est de bien bon cœur que moi obscur et laborieux flamand, je m'associe à vos travaux. Le vieux antiquaire est tout à vous.



Votre entreprise est grande et belle, et, je m'y associe de grand cœur. Comptez sur moi.



Je vous remercie d'avoir songé à me compter au nombre des collaborateurs du *Musée des Familles*. Je serai heureux de participer à la rédaction d'un recueil qui tend à populariser la littérature et auquel son but suffirait seul à assurer un si grand succès.



Oui, Monsieur, partout où se liront les noms honorables que vous me citez, partout où je verrai le vôtre, j'inscrirai le mien avec plaisir et reconnaissance.

de l'Académie française.

Quoi qu'il soit bien hardi à moi ignoré, de venir placer mon nom à côté de celui de tant de personnes connues, je contribuerai volontiers, de mes faibles moyens, à la rédaction du *Musée des Familles*, et je me trouverai heureux si les documens historiques que m'offriront les manuscrits, peuvent être de quelque utilité au but louable que vous vous êtes proposé; celui de rendre populaire la littérature élevée. EUGÈNE NYON,
Élève à l'école des Chartres.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de paroles et de vérité. Mettre l'une et l'autre à la portée des bourses les plus indigentes et des vulgaires intelligences, c'est une entreprise généreuse et qui ne peut que réussir. Elle intéressera, certes, tous les écrivains amis de l'humanité, dont les veilles ont pour but le progrès et le bonheur du peuple; à ce titre, ma collaboration, quoique obscure, vous sera acquise.

Je vous remercie, de vouloir bien réclamer mon concours pour la rédaction du *Musée des Familles*; vous y pouvez compter; et lorsque vous mettrez un brillant tableau dans ce *Musée*, je vous offrirai une esquisse imparfaite pour le faire ressortir.

Je me place donc au bas de la liste de vos collaborateurs, si toutefois j'ose signer mon nom après les beaux noms qui y sont inscrits.

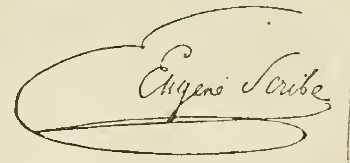
Je crois, Monsieur, à la grande influence que peut avoir le *Musée des Familles*, pour populariser la littérature en France. Étendre les résultats de l'art et de la science en simplifiant leurs moyens: tel est le but que vous vous proposez; car la littérature n'est que la dernière expression de la science. C'est elle qui est son introductrice dans le monde et qui seule lui délivre son droit de bourgeoisie, après l'avoir dépouillée de sa rudesse originelle et de son langage technique. Faire marcher de front l'instruction et le plaisir et les mettre à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses, donner du bon en grande quantité, servir enfin un splendide repas à bas prix: c'était là qu'était le problème à résoudre; mais il l'est maintenant, je le pense, et c'est bien volontiers que je promets ma collaboration au *Musée des Familles*.

Votre entreprise, Monsieur, est honorable et utile. Je ne sais pas si mes occupations me permettront d'y concourir; mais je vous offre mon entière adhésion, et voudrais espérer que mon nom fût de quelque utilité; disposez-en.
N. A. DE SALVANDY.

J'approuve complètement le plan nouveau sur lequel est conçu le *Musée des familles*. Je coopérerai avec plaisir à sa rédaction.

Depuis long-temps je m'étais associé avec plaisir à la publication du *Musée des Familles*. La nouvelle direction que ce journal va prendre entre vos mains, en le rendant tout à la fois littéraire et populaire, ne peut que m'engager à vous offrir tout ce dont je suis capable pour seconder cette belle conception.

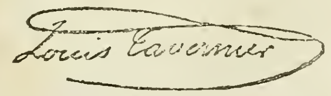
Je trouve que c'est une bonne et noble pensée que celle de populariser la littérature, et je m'estimerai heureux de m'y associer autant qu'il sera en mon pouvoir.



C'est avec le plus grand plaisir que j'accepte la collaboration que vous m'offrez.

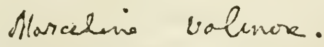
Croyez, je vous prie, aux vœux bien sincères que je fais pour la réussite de cette belle et grande publication.

Je crois du devoir de tout littérateur des départemens de concourir à l'œuvre de décentralisation littéraire, dont vous offrez les moyens par le *Musée des Familles*. La France est trop riche en documens historiques pour qu'ils restent enfouis dans la province ou à la merci de quelques littérateurs dédaigneux d'emprunter à cette mine féconde. Aussi je m'empresse d'adhérer à votre offre, et si l'Autunnois et le Châlonnais ont encore des traditions peu connues, des monumens peu décrits, vous pouvez compter sur mes travaux dont je vous ferai parvenir les résultats.

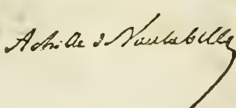


Directeur du Drapeau Tricolore, journal de Saône-et-Loire.

Je vous dois une pensée consolante et je vous en remercie; c'est que tous ces noms que j'avais tant admirés de loin, que j'ai appris à aimer de près, me suivront encore dans mes nouveaux voyages. Je suis heureuse de penser que les chefs-d'œuvre de nos chers poètes, vont par vos soins être mis à la portée du pauvre. J'en userai. Vous pouvez croire que je bénis de cœur une promesse qui doit vous faire autant d'amis que de lecteurs.



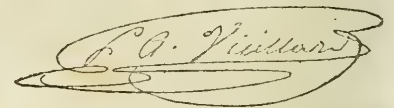
J'accepte avec plaisir la collaboration que vous m'offrez au *Musée des Familles*; je m'estimerai heureux, si je peux contribuer, même pour la plus faible part, au succès de ce recueil populaire.



Je m'empresse de mettre à votre disposition le peu que je sais et le peu que je puis faire. Le *Musée des Familles* comptera sans peine une foule de collaborateurs plus habiles que moi, mais plus zélés, j'en doute. Aujourd'hui comme toujours, croyez-moi tout à vous.

Ce n'est qu'avec une sorte de crainte et de méfiance que j'ai joint mon nom à l'honorable liste de vos collaborateurs, et que je vous promets de concourir à la rédaction du *Musée des Familles*.

J'accepte avec empressement la proposition que vous avez bien voulu me faire, de prendre part à la rédaction du *Musée des Familles*, et je me trouverai heureux de vous offrir, dans l'espoir de concourir à un but digne de tous les encouragemens du public, le faible tribut de mes études et de mes réflexions.



J'accepte avec plaisir l'offre que vous me faites de coopérer à la rédaction du *Musée des Familles*.

C'est un ouvrage utile, et je serai flatté d'y attacher mon nom.

Membre de l'Académie Française, député.

Très-partisan du *Musée des Familles*, j'accepte la collaboration que vous voulez bien m'offrir, et je serai bien aise de joindre parfois à mes articles des vignettes de ma main.

J'apprends avec grand plaisir que vous prenez la direction du *Musée des Familles*. Votre nom, avantageusement connu des amis des lettres, est d'un excellent augure pour cette intéressante et utile entreprise, dont vos soins accroîtront certainement la réputation et le succès.

Croyez que je ferai tout mon possible pour concourir de mon mieux à vos généreux travaux, et que je m'estimerai très-heureux de pouvoir vous être agréable en quelque chose.

AVIS A MM. LES ACTIONNAIRES DU MUSÉE DES FAMILLES.

Le dividende du deuxième trimestre a été fixé, ainsi que le premier, par le Conseil de gérence dans sa délibération du dimanche 5 avril 1834, à 18 p. 0/0, soit 45 francs par action de 1000 francs ou 22 francs 50 c. par coupon de 500 francs. Le dividende sera payé à bureau ouvert, soit à MM les actionnaires, soit à leurs fondés de pouvoir autorisés à émarger le livre des dividendes.

Les personnes qui, depuis le cinq avril, ont souscrit pour une action de *capital en réserve* n'auront en conséquence à transmettre au Conseil de gérence que leur mandat de 910 francs et une quittance de la somme de 90 francs, montant du dividende des deux premiers trimestres de janvier et d'avril.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Jane Gray, par M. Delaroche.

SALON DE 1834.

LA JANE GRAY DE M. DELAROCHE

Reproduire, le premier, l'œuvre la plus populaire du salon de 1834 appartenait à un journal dont le but est de populariser la littérature et les arts.

Le *Musée des Familles* publie donc, avant tous les autres, une esquisse de l'admirable tableau de M. Paul Delaroche : *Jane Gray*.

L'un de nos rédacteurs qui ont le mieux mérité la faveur du public, M. Frédéric Soulié, a raconté dans le troisième numéro du *Musée des Familles* les faits historiques auxquels M. Paul Delaroche doit le sujet de son tableau. Sous ce rapport, le travail est complet, il ne reste plus rien à ajouter.

Mais nous avons pensé qu'une notice sur M. Delaroche lui-même viendrait à propos et serait bien accueillie, au moment où le peintre se trouve l'objet de l'attention générale.

Cette notice, nous allons la donner; mais sans réflexions, sans éloge, sous la forme d'une simple énumération, et telle que les convenances nous l'imposent envers un artiste vivant et contemporain.

M. Paul Delaroche est né à Paris en 1797; son père occupait une place assez importante au Mont-de-Piété.

Paul commença très-jeune ses études de peinture; ce fut vers le paysage qu'il les dirigea d'abord. En 1817, il concourut en loges à l'école des beaux-arts, pour le prix de ce genre. Ce fut Michallon qui l'emporta.

Peu de temps après, Paul Delaroche entra dans l'atelier de M. le baron Gros, qu'il quitta bientôt pour se livrer, seul et sans maître, à ses études et à ses travaux.

Les premiers tableaux de M. Delaroche qui attirèrent sur lui l'attention publique furent :

En 1822. — *Joas dérobé du milieu des morts par Josabeth, sa tante.*

— *Le Christ descendu de la croix.*

Le premier de ces tableaux, acheté par le gouvernement, a été placé au Luxembourg.

En 1824. — Il publia :

— *Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester.*

— *Saint Vincent de Paul prêchant pour les enfans trouvés.*

— *Saint Sébastien secouru par Irène.*

En 1826. — *La mort d'Annibal Carrache.*
— — *Le dernier prétendant et miss Macdonald.*
— — *Le jeune Caumont sauvé.*
— — *La mort d'Élisabeth*, (maintenant au Luxembourg.)
— — *Un portrait en pied du duc d'Angoulême.*
— — *La Mort du président Duranti.*

En 1827. — *La prise du Trocadéro.*
— — *La suite d'un Duel.*

Au salon de 1829 parurent *les Enfans d'Édouard.*
— *La mort de Mazarin.*
— *Cinq-Mars et Richelieu.*
— Un portrait de mademoiselle Sontag.

En 1831. — *Cromwell.*

M. Delaroche reçut une médaille au salon de 1824. Il fut nommé membre de la légion-d'honneur en 1828.

M. Delaroche est chargé de six grands tableaux, destinés à l'église de la Madeleine. Leur ensemble formera la vie de la sainte sous l'invocation de laquelle la nouvelle église est placée. Le petit nombre d'artistes admis confi-

dentiellement à voir les esquisses arrêtées de ces tableaux s'accordent à en faire les plus grands éloges.

Nous arriverions après tout le monde si nous venions dire que les qualités qui caractérisent le talent de M. Delaroche sont la vérité de l'expression, la force du modèle, la correction du dessin et l'exactitude des tons; si nous ajoutions que sa couleur, d'abord sombre, s'est améliorée par l'étude. Aussi terminerons-nous ici notre notice sur M. Delaroche (1).

PETERS.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

(1816.)

J'habitais depuis plusieurs années l'île de Ceylan. C'était au plus fort de l'été, l'horloge de la paroisse venait de sonner cinq heures; la chaleur du soleil était brûlante. Pour me reposer des fatigues de mes occupations, j'errais seul dans une forêt voisine de la mer, et située à peu de distance de ma demeure. J'avais à peine fait deux cents pas dans ses sombres et délicieuses allées. quand, sur ma gauche, j'entendis un léger bruit, semblable à celui que pourrait faire une personne en se glissant à travers un buisson. Je prêtai l'oreille, mais le bruit avait cessé. Je continuai ma promenade et me replongeai dans mes réflexions. Un second bruit, semblable au premier, se fit entendre de nouveau. Je m'arrêtai : je cherchai des yeux, et je découvris, à travers le feuillage, deux petits yeux perçans, en forme d'amende, et qui me regardaient avec une expression de douceur. La tête à laquelle ils appartenaient paraissait presque ronde; le nez était petit et court, mais nullement épaté; deux lèvres vermeilles et deux rangées de dents blanches comme du lait composaient tous les traits d'une figure, presque agréable. Au premier abord, la couleur de la peau avait une grande ressemblance avec celle d'une jeune souris : cette couleur était relevée seulement par une légère teinte argentée.

Tandis que je cherchais ce que ce pouvait être cette créature, un mouvement soudain la découvrit tout entière à mes regards. Je m'avançai pour la saisir, mais en une seconde elle monta, ou plutôt elle s'élança au sommet d'un cocotier. Je la vis alors distinctement, et je pus juger de la grâce de ses membres, et apprécier sa taille, haute, autant que j'en pouvais juger, d'environ quatre pieds deux ou trois pouces. Assise sur une branche, cette créature semblait m'examiner avec la plus grande attention. Je lui fis signe de la main de descendre vers moi; elle imita mon geste en me faisant signe de monter près d'elle; invitation à laquelle il m'eût été difficile de me rendre.

De nombreux voyages m'avaient souvent donné l'occasion d'étudier et de comparer les différentes espèces de singes; les ourangs-outangs, les jockos, les pongos; je vis bientôt que l'individu que j'avais sous les yeux était de cette dernière espèce. Je lui donnai le nom de Péters.

Toutes les fois que je sortais, pour mes longues et solitaires promenades, j'avais l'habitude d'emporter une petite provision de pain, que j'aimais à distribuer aux oiseaux que je rencontrais sur ma route. Voyant que Péters m'observait avec une sorte d'avidité, je pris dans ma poche un morceau de pain et le lui jetai. Il descendit, avec la rapidité de l'éclair, de l'arbre où il avait cherché refuge, se saisit du morceau de pain que j'avais jeté, le flaira à plusieurs reprises, me regarda d'abord, puis ensuite regarda le morceau de pain, avec un air de doute et d'inquiétude; enfin il le laissa.

(1) MM. Rittner et Goupil, éditeurs, boulevart Montmartre, ont acquis, de M. Delaroche, le droit de faire graver la *mort de Jane Gray*. Ils ont confié cette œuvre importante à M. *Mercury*, qui ne tardera point à la publier.

Je savais que cette hésitation était naturelle aux espèces des jockos et des pongos, et pour la faire cesser, je pris un autre morceau de pain, j'en mangeai la moitié et lui jetai le reste. Il le prit, en se sauvant avec une agilité surprenante, et le mangea; puis retournant alors au morceau qu'il avait laissé d'abord, il le flaira une fois encore, et l'avala avec une grande avidité.

Comme je restai alors quelques minutes sans remuer, il étendit sa pate vers moi, et, l'agitant avec une espèce de mouvement d'impatience, parut me demander encore du pain. Je lui en jetai plusieurs autres morceaux qu'il prit avec la même dextérité; mais aussitôt que j'avançais vers lui, il s'enfuyait à une grande distance, ne me laissant jamais la faculté de l'approcher. Alors je lui tournai le dos, jetant de temps à autre derrière moi de petits morceaux de pain; il me suivait avec précaution, étendait vers moi sa petite pate, l'agitait légèrement de temps en temps et la retirait à lui, en faisant entendre de petits cris doux, argentins et prolongés, dont les modulations variées devaient probablement signifier quelque chose.

A la fin, voyant que je ne lui donnais plus rien, il prit une résolution soudaine, s'élança au sommet d'un immense cocotier, et cueillant plusieurs noix, les fit tomber à mes pieds. J'en ouvris une avec un large couteau que je portais sur moi, je bus une partie du lait, et je mangeai un peu du fruit. Ensuite, je me retirai à quelque distance pour permettre à Péters de boire et de manger le reste; ce qu'il fit sur-le-champ, de manière à me convaincre que cette espèce de nourriture ne lui était pas étrangère. La nuit arrivait, et je me dirigeai vers la ville. La pauvre créature me suivit à quelque distance, mais voyant que je ne faisais pas attention à elle, elle s'en retourna à regret, en s'éloignant lentement.

Le lendemain, à peu près à la même heure, je retournai à la forêt. Péters était à la même place où je l'avais vu la veille. Je le trouvai couché sur les branches d'un jeune arbre, et regardant à travers le feuillage. Aussitôt qu'il m'aperçut, il courut au-devant de moi avec de grandes démonstrations de joie, et, dans la vivacité de son élan, toucha presqu'à mes habits. Il ne resta pas là néanmoins, et s'élança de suite sur un arbre à deux cents pieds au-dessus de ma tête. Pour dissiper ses craintes, je pris un air d'indifférence et me mis à marcher en jetant des morceaux de pain sur la route. Il descendit tout doucement, et flairant les morceaux pour s'assurer, sans doute, s'ils étaient de la même espèce que ceux de la veille, il les mangea avec beaucoup d'avidité. J'avais apporté quelques biscuits, j'en partageai un en deux, et lui en jetai la moitié; il la prit avec sa dextérité habituelle, la flaira, la retourna, regardant avec un air d'hésitation, et la laissa. Je pris alors un morceau de l'autre moitié, le portai à ma bouche et lui jetai le reste qu'il avala en un instant, ainsi que le morceau qu'il avait laissé. Il n'est sorte de gambades et de bonds qu'il ne fit pour me montrer sa joie: sautillant, se roulant, prenant les attitudes les plus gracieuses à imaginer, et de temps à autre s'avançant vers moi, et étendant sa pate pour me demander encore du biscuit.

Tous les après-midi, se répétaient les mêmes scènes; j'allais à la forêt les poches pleines, et je revenais les poches entièrement vides. Chaque fois que je donnais à Péters une nouvelle espèce de biscuit ou de gâteau, il manifestait les mêmes doutes et la même hésitation, et n'en mangeait jamais sans qu'il ne m'eût vu y goûter.

Accoutumé bientôt à me voir venir tous les jours, il guettait mon arrivée. Un jour il accourut à ma rencontre, et mit devant moi, mais toujours à quelque distance, plusieurs belles noix de cocos. Je ne pus m'empêcher d'admirer son instinct; j'en ouvris deux des plus belles, en

pris une, et m'écartai un peu, pour lui permettre de s'approcher et de prendre l'autre.

Je bus le lait et mangeai une partie du fruit de la mienne. Péters suivit mon exemple, en me regardant avec un air d'intelligence. Quand l'heure de partir fut venue, je m'amusai à lui ôter mon chapeau, et à lui faire un grand salut; d'abord il parut embarrassé, mais il trouva bientôt un expédient; il se mit à arracher quelques feuilles de bananier, s'en fit, en un instant et avec une dextérité étonnante, une espèce de chapeau, et, le mettant sur sa tête, me fit à son tour un grand salut avec la plus comique gravité : nous nous séparâmes alors pour suivre chacun notre route. Ainsi, par degrés, disparaissaient le soupçon et la méfiance, et Péters venait à moi, sans montrer la moindre crainte ou la moindre hésitation.

Le lendemain je revins à mon heure ordinaire, mais sans le rencontrer. Je l'appelai et m'assis pour l'attendre; au bout d'une heure je le vis revenir en courant avec son agilité accoutumée; il était hors d'haleine; je lui offris un biscuit et du vin, il laissa le biscuit mais avala le vin tout d'un trait, puis saisissant l'une de mes mains, il essaya de m'entraîner au plus épais de la forêt. Je dois l'avouer, j'hésitai à le suivre. J'étais effrayé à l'idée de me trouver seul au milieu des singes de cette espèce, en trop grand nombre pour que je pusse me défendre. Cependant, après un moment de réflexion, je surmontai ce sentiment involontaire de timidité que je me reprochais, et je le suivis. Il avait un air d'impatience dont je ne pouvais pénétrer la cause.



Péters.

Nous fîmes environ un quart de mille à travers le taillis et les buissons, — non sans peine, pour ma part, — avant d'atteindre un groupe de cocotiers, au milieu duquel, à ma grande surprise, j'aperçus une jolie petite hutte couverte de feuillage, et presque finie. Je me rappelai parfaitement alors que plusieurs célèbres voyageurs et nos premiers naturalistes attestent l'existence de semblables constructions. Péters paraissait enchanté de son ouvrage. Il frappait l'une contre l'autre ses pates industrieuses, et faisait entendre ce doux son argentin dont j'ai déjà parlé, et qui semblait être l'une de ses grandes démonstrations de joie. Mais, bientôt, à cette joie succédèrent le désappointement et la douleur, lorsqu'il s'aperçut que je ne pouvais entrer dans la hutte sans me baisser excessivement. Il en avait proportionné l'entrée à sa petite stature et non à la mienne; sa prévoyance ne s'était pas étendue jusque-là. Une espèce de rage sembla s'emparer de lui, en un instant il saisit la branche qui déterminait la hauteur de la porte, et renversa tout; alors il me conduisit à quelques pas de là dans un endroit où se trouvaient des branches qu'il avait préparées et rassemblées pour en former un amas de matériaux. Il m'en mit quelques-unes sous les bras, en prit lui-même autant qu'il put en porter, et me fit signe de le suivre. J'obéis, et le prétendu maître de la création devint le manœuvre d'un singe.

Il entreprit sur-le-champ de refaire l'entrée de la hutte; un coup d'œil lui fut suffisant pour la proportionner à ma haute taille. Je l'aidai de la meilleure grâce du monde, et en peu de temps tout fut fini. A l'intérieur et près de la porte, je trouvai deux bancs de mousse assez longs, et dans l'un des coins une ample provision de cocos.

Après avoir donné un libre cours à sa gaîté, il sentit que la nature réclamait ses droits; il s'assit sur l'un des bancs de mousse, et étendit vers moi ses deux petites mains en les agitant avec grâce, ainsi qu'il faisait toujours lorsqu'il voulait avoir quelque chose. Je lui présentai du pain, des œufs durs dont il n'avait pas encore mangé, et des biscuits sucrés. A en juger par l'avidité avec laquelle il dévora tout ce que je lui donnai, je dus juger que la pauvre petite créature devait avoir passé toute la nuit et une partie du jour à l'ouvrage.

Enfin, arriva le moment de rentrer à la ville. Je ne saurais vous peindre la surprise et la peine du pauvre Péters, lorsqu'il vit que je me préparais à partir. Il resta sans mouvement et comme accablé par l'excès de sa surprise; il se mit devant moi, sans chercher à me retenir, et quand je sortis, poussa un cri si plaintif, que je ne pus m'empêcher de me retourner. J'essayai alors de lui faire comprendre, de mon mieux, que je reviendrais bientôt le lendemain. Je ne sais si je réussis entièrement, mais pour moi, j'aperçus clairement qu'il avait combiné et arrangé dans sa petite tête, que nous devions désormais vivre ensemble, en bons amis. C'était pour cela qu'il avait construit une hutte et fait provision de fruits et de noix de cocos; en un mot, qu'il avait formé, à sa façon, un établissement en règle.

Toutes ces preuves de sagacité et d'intelligence m'intéressaient au dernier point sans me surprendre; je savais que les jockos et les pongos ont l'habitude de construire des huttes : accoutumés à vivre en compagnie ou plutôt en famille, ils ne sont pas étrangers à l'usage du feu; ils savent l'allumer, mais ils ne savent pas le conserver. En outre, j'avais eu tant de preuves de leur instinct, semblables à celles que Péters me donnait, que tout étonnantes qu'elles pussent me paraître, j'y étais préparé.

Le jour suivant, je vins à dessein, à la forêt, plutôt que d'habitude : ce ne fut pas sans peine que je trouvai notre nouvel établissement. Péters était couché sur son banc de mousse, il sauta en me voyant, et son cri argentin m'annonça toute sa joie. J'avais apporté un marteau, des clous, une petite boîte contenant divers ustensiles, deux tasses, deux verres, quelques assiettes, une cafetière, un briquet et un peu d'amadou. Je désirais mettre moi-même à l'épreuve l'instinct de ces animaux, voir jusqu'à quel point on pouvait le développer, et m'assurer si tous les faits racontés dans les voyages et par les naturalistes pouvaient être vrais; car j'avoue que leur singularité avait plus d'une fois rencontré le doute en mon esprit. Je donnai tous ces trésors à mon petit ami, qui parut enchanté; ses yeux pétillaient de joie en les regardant et en les touchant. Chaque jour je prenais plaisir à ajouter à l'ameublement de Péters; je lui apportai successivement deux ou trois petites tables, une cruche

pour puiser de l'eau, quelques plians, et enfin pièce à pièce, une petite commode que je remontai du mieux que je pus, n'ayant voulu mettre personne dans ma confidence.

Après un peu de peine, Peters parvint à savoir préparer la table hors de la hutte, à mettre la nappe, c'est-à-dire à la couvrir de larges feuilles de bananier; à placer deux chaises en face l'une de l'autre, l'une pour moi, l'autre pour lui; à orner la table de fleurs et de feuilles fraîches, et à arranger avec une espèce de symétrie, les fruits, les sucreries et les petits gâteaux que j'apportais de la ville. Il avait tant d'intelligence et d'adresse pour couper les tartines et pour les couvrir de beurre, qu'il eût pu défier la plus habile ménagère de Lisbonne.

Ces scènes amusantes, par leur simplicité même, se répétaient chaque jour sans m'ennuyer, car je sentais le plus vif intérêt à observer les progrès de cet instinct animal. L'après-midi, aussitôt que j'avais terminé mes affaires, j'allais invariablement à la hutte de mon pauvre Péters, et là je lisais, j'écrivais comme si j'eusse été seul. Souvent, à mon arrivée, je trouvais un petit repas qui m'attendait.

Un après-midi, je vins heureusement plus tôt qu'à l'ordinaire, et je fus tout surpris de ne pas trouver Péters à l'entrée de la forêt. Je doublai le pas, et en approchant de la hutte j'entendis des gémissemens; je prêtai l'oreille, tout était tranquille; je me précipitai dans la hutte, et là je vis le pauvre petit animal étendu sur la mousse; ses membres étaient déchirés en plusieurs endroits, des épines et de petites pierres étaient entrées dans différentes parties de son corps, comme si on les eût fait entrer à dessein dans la chair. Heureusement, il n'avait qu'une légère blessure à la tête, et quoique tous ses membres fussent horriblement déchirés, il n'y avait aucune fracture.

Il se guérit peu à peu, et quelques jours après il fut en état de se mettre sur son séans, mais il était encore si faible qu'ayant voulu se tenir debout il se laissa retomber.

J'eus la fantaisie une fois d'apporter une guitare, pour observer l'effet que la musique produirait sur lui. Il fut d'abord effrayé, surtout lorsqu'en passant ses doigts sur les cordes, il entendit le son que produisaient leurs vibrations. Il retira soudain sa main, et en même temps, avec



Mort de Péters.

une curiosité inquiète, il regarda derrière l'instrument, ensuite dedans, puis enfin il fixa sur moi des yeux qui semblaient m'interroger. Je pris l'instrument et chantai, en m'accompagnant, une barcarole vénitienne, et ensuite la superbe musique composée par Ralph, sur ces paroles :

Solitario bosc'ombroso,

A te vien l'assalito cuore.

Non! je ne saurais décrire la surprise, le ravissement du pauvre Péters. Toutes ses facultés semblaient suspendues, il respirait à peine.

Un jour, le 28 décembre 1816, conduit par je ne sais quelle inquiétude secrète, je partis plutôt que de coutume et me dirigeai vers la forêt. J'avais fait provision des gâteaux et des fruits secs que Péters aimait le mieux; impatient d'arriver, je marchais rapidement. Tout d'un coup, à quelque distance, j'entends un bruit qui m'était étranger. Je me hâte, oh terreur! je découvre dans le sentier des traces de sang : je cours en avant, et j'aperçois un énorme serpent que, d'abord, j'avais pris pour un boa, mais, qu'en regardant de plus près, je reconnus être un de ces gros serpens de Java, d'environ huit ou neuf pieds de long, qu'on nomme jaune-et-bleu, parce que leur peau est bigarrée comme celle du tigre, et marquée par des carrés que traverse une raie du plus brillant azur. L'horrible reptile avait saisi l'infortuné Peters, ses membres étaient déjà déchirés d'une manière affreuse, et des flots de sang coulaient de ses larges blessures.

Je ne sortais jamais sans un pistolet à deux coups. Je le pris et visai à la tête du monstre, je l'atteignis. Il quitta le pauvre Péters, et, levant la tête, il allait s'elancer sur moi, lorsqu'il reçut un second coup qui le fit fuir à quelques pas, où il expira.

Péters était étendu sans mouvement, non-seulement parce qu'il avait perdu beaucoup de sang par ses blessures mais encore par la terreur que lui avaient inspirée les

coups de pistolets et l'horreur naturelle que la vue d'un serpent produit sur les singes. Je le pris, l'emportai dans sa hutte et l'étendis sur son lit de mousse.

Le croyant mort, j'allais sortir de la hutte, lorsqu'un cri plaintif du pauvre Péters me ramena vers lui; je lui donnai quelque verres d'eau pour diminuer, s'il était possible, les horribles souffrances qu'il endurait. Je passai la nuit près de lui. Un instant je le crus sauvé; ses convulsions avaient cessé, il semblait respirer avec moins de peine, la fièvre paraissait avoir disparu.

— Péters, mon pauvre Péters ! m'écriai-je.

Il tourna vers moi sa jolie petite tête, me regarda avec une expression de gratitude et d'affection que je n'oublierai de ma vie, fit un effort pour s'approcher de moi, retomba sur son lit, et rendit le dernier soupir.

Trois jours après je m'embarquai pour retourner en Europe.

JOHN GRIFFITHS,
QUATRE ANNÉE DANS L'ÎLE CEYLAN.
(Traduit par **HENRI SOUSTRAS.**)

GÉOGRAPHIE ANTIQUE.

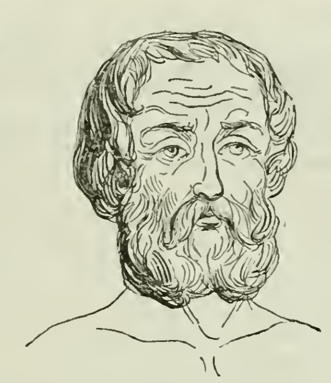
SECONDE PARTIE.

HÉRODOTE.

Les guerres intérieures et les guerres civiles, en contraignant une partie des habitans de la Grèce à chercher dans des contrées lointaines une patrie nouvelle, brisèrent la ligne homérique que nous avons tracée. Ce sont d'abord les Mégariens et les Milésiens qui fondent des colonies tout autour de la mer noire, et qui reculent le pays des fables : c'est Corinthe qui invente les Trirèmes et qui peuple la Sicile, ce sont les Phocéens, fuyant la tyrannie, qui explorent en passant la Sardaigne et la Corse, s'arrêtent dans la Gaule, pays inconnu jusqu'alors aux Grecs, et qui fondent sur cette terre de l'hospitalité la commerçante Marseille : c'est le Samien Coleus, dont le vaisseau, battu par la tempête, est emporté de la Méditerranée dans l'Océan, et qui rapporte des bords du Bœtis, notre Guadalquivir moderne, des richesses à rendre un roi jaloux. Alors le milésien Anaximandre, disciple de Thalès, rassemble ces différentes données, ajoute les découvertes nouvelles au monde d'Homère, et trace la première mappemonde connue, sans rien changer du reste à la figure de la terre, puisque Plutarque nous apprend qu'il la comparaît à un cylindre ? Enfin, Hécatée, son compatriote, la corrige, et y ajoute un itinéraire du monde qui n'est point parvenu jusqu'à nous, mais que cite Strabon.

Bientôt la forme consacrée de la terre varie : Leucippe en fait un tambour, Héraclide un bateau, et Xénophane un cône. Puis, au milieu des disputes qu'élèvent ces différens systèmes vers l'an 3530 du monde. La petite ville d'Halicarnasse voit naître Hérodote, qui va rejeter toutes les idées reçues, n'admettra que ce qu'il a vu, raillera tout ce qu'il ne pourra comprendre, et donnera naissance à une nouvelle ère géographique.

D'abord, il traverse la mer Égée, il remonte d'Halicarnasse à Troie, s'avançant dans presque toute sa longueur vers le nord, s'enfonce chez les Péoniens, qui habitent la terre connue de nos jours sous le nom de Servie, s'arrête aux rives d'Ister, notre Danube, pour compter les rivières qui se jettent dans ce fleuve, parcourt les pays situés entre le Borysthène, dont il avoue qu'il ne connaît pas les sources, et l'Hypanis qui traverse les Palus Méotides et la chaîne du Caucase; il arrive au Phasis, il mesure l'étendue de la mer Noire, de ce fleuve au Bosphore de Thrace, c'est-à-dire dans toute sa longueur; et, s'il n'explore pas la mer Caspienne, se procure du moins sur sa situation et son étendue les renseignemens les plus exacts.



Hérodote.

A l'Orient, ses voyages s'étendent jusqu'à Babylone et Suza, et s'il ne parle pas du reste de la Perse en témoin oculaire, comme il le fait à l'égard de ces deux villes, il prouve du moins, par les dénombremens qu'il donne des armées de cette monarchie, qu'il s'est aidé de la science des autres, pour ce qu'il n'a pu constater par lui-même. « Voici, dit-il, de quelles parties l'Asie se compose; les Perses demeurent vers la mer méridionale, ou Erythrée; au-dessus, vers le nord, habitent les Mèdes, au-dessus d'eux les Sapires, et par-delà les Sapires, les Colchidiens, qui touchent à la mer du nord où se jette le Phasis; ces quatre nations s'étendent d'une mer à l'autre. » Il ne faut que déployer une carte du monde antique pour reconnaître la justesse de cette description; mais les contrées situées au-delà de l'Inde lui sont inconnues. « L'Asie est habitée jusqu'à l'Inde, dit-il, dans son livre IV, et plus à l'Est s'étendent des pays déserts sur lesquels personne ne saurait plus rien dire. »

Au midi, ses courses atteignent l'extrémité de l'Egypte, dont il décrit, avec la lucidité d'un homme qui les a vus et étudiés, les villes, les monumens, les productions du sol, et les mœurs des habitans; mais, les cataractes du Nil passées, toutes ses connaissances reposent sur des renseignemens donnés. « Le pays au-dessus d'Eléphantine est élevé, dit-il; en remontant le fleuve, on attache de chaque côté du bateau une corde, comme on en attache aux bœufs, et on le tire de la sorte. Si le câble se casse, le bateau est emporté par la force du courant : ce passage exige quatre jours de navigation. Le Nil y est tortueux, comme le Méandre, et il faut naviguer de cette manière pendant 12 schènes. Vous arrivez ensuite à une plaine fort unie, où il y a une île formée par les eaux du Nil, elle s'appelle Tachompso. Les Ethiopiens occupent une moitié de cette île, et les Égyptiens l'autre : attenant à cette île est un grand lac sur les bords duquel habitent les Éthiopiens nomades. Quand vous l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil qui s'y jette, et de là, quittant le bateau, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve, car, dans tout cet espace, le Nil est plein de gros rocs pointus qui rendent la navigation impraticable. Après avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous vous rembarquez dans un autre bateau où vous naviguez douze jours; puis, vous arrivez à une grande ville appelée Meroé. On dit q'uelle est la capitale des Éthiopiens. De cette ville, vous atteignez le pays des Automoles, en autant

de jours que vous en avez mis à venir d'Éléphantine à Meroé.

. . . .

Ainsi, si l'on compte exactement, on verra qu'il faut précisément quatre mois pour se rendre du pays d'Éléphantine au pays des Automoles. Il est certain que le Nil vient de l'ouest, mais on ne peut rien assurer sur ce qu'il est au-delà du pays des Automoles, les chaleurs excessives rendant ce pays désert et inhabité.

En s'étendant vers l'occident, les connaissances géographiques d'Hérodote deviennent beaucoup moins précises: cependant il nomme les uns après les autres, tous les peuples qui occupent l'espace de terrian compris entre le temple d'Ammon et les bords de la petite Syrte: ce sont les Adyrmachides, les Nasamons, les Psylles, les Maces, les Lotophages déjà connus d'Homère; enfin les Machlyes, qui habitent près du fleuve Triton qui prend sa source dans les montagnes de la Numidie; au-delà tout devient plus vague encore. Cependant, il continue de nommer les Byzants ou Gysantes, indique Carthage en parlant du commerce muet que font, au-delà des colonnes d'Hercule, ses habitans, avec un peuple qui vient chercher sur le rivage les objets de trafic et laisse en échange une quantité d'or équivalente. Enfin, il finit par indiquer comme dernier anneau de cette chaîne de peuples, les Atlants, voisins du mont Atlas, haute montagne, escarpée de tous côtés dont le sommet, en aucune saison, ne se dégage des nuages qui le voilent, et qui est appelé la Colonne du ciel. « Au-delà, ajoute-t-il, je ne connais plus le nom des nations. »

Ainsi, en traçant pour le monde d'Hérodote, comme nous l'avons fait pour le monde d'Homère une ligne de circonvallation, il sera facile de voir en la suivant sur la carte, de combien et de quels pays ce dernier s'est accru.

Supposons donc que cette ligne parte comme l'autre du couchant à l'orient, nous la verrons naître avec le Danube, au pied des Alpes, *près d'une ville des Celtes nommée Pyrène*, suivre ce fleuve dans sa course, l'abandonner au moment où il va se jeter dans la mer Noire, pour s'enfoncer dans l'intérieur des pays situés entre le Borysthène et L'Hypanis qui forment aujourd'hui la Russie méridionale, longer les palus Méotides, notre mer d'Azof atteindre les monts Ourals, descendre de leur sommet vers l'Oxus, suivre en remontant le fleuve l'antique route commerciale entre l'Inde et l'Europe, prendre pour limite le cours de l'Indus qu'elle accompagne jusqu'à la mer Erythrée, cotoyer cette mer jusqu'au golfe Persique, enfermer Cachemire, Persépolis et Babylone, traverser le pays des parfums, que nous appellons l'Arabie, remonter jusqu'à Meroé le Nil, qu'elle redescend aussitôt, afin de ne point s'aventurer dans le grand désert; aller droit au temple d'Ammon; marquer une trace incertaine sur les sables de Saharah, laisser intérieurement à sa droite le fleuve Triton et le lac Tritonide, qui sous les noms Sjedia et de Tozer, arrosent aujourd'hui le pays de Tunis, franchir le détroit d'Hercule, entrer timidement dans le grand Océan, suivre les Carthaginois qui vont faire un commerce muet de marchandises troquées contre de l'or, sur les côtes de la Sénégambie, revenir avec eux, les quitter pour joindre la colonie phénicienne de Gadiora, qui reçoit de l'étain des îles Cassitérides et de l'ambre jaune des extrémités de l'Europe, traverser la péninsule hispanique, laisser à sa droite Massilia ou Marseille, franchir les Alpes, et venir rejoindre aux sources du Danube le point de départ que nous lui avons indiqué.

Pour achever de mettre sous les yeux le tableau des connaissances géographiques d'Hérodote, nous terminerons ce paragraphe par la relation qu'il donne d'un voyage autour de l'Afrique, exécuté par les Phéniciens, sous les ordres et les données de Nécos, roi d'Égypte; quoique Gosselin, Manners et Maltebrun, le premier dans ses recherches, le second dans sa géographie des Grecs et des Romains, et le troisième dans son histoire de la géographie, révoquent la véracité de ce voyage en doute.

« Lorsque Nécos, roi d'Égypte, eut achevé de faire creuser le canal qui conduit les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux, avec ordre de passer à leur retour par les colonnes d'Hercule dans la mer septentrionale, et de revenir de cette manière en Égypte. Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Erythrée, naviguèrent vers la mer Australe; quand l'automne était venu, ils débarquaient dans l'endroit de la Libye, près duquel ils se trouvaient, et, semant du blé, ils attendaient ainsi le temps de la moisson, et après la récolte il se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule et revinrent en Égypte. Ils racontèrent à leur arrivée que, faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite; ce fait ne me paraît nullement croyable, mais peut-être le paraîtra-t-il à d'autres; c'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois. »

Cependant Hérodote, ignorant l'étendue de l'Afrique vers le midi, et la croyant parallèle à l'Italie, n'a pu imaginer deux choses qui ne coïncidaient pas avec ses idées. La première, la longue durée de ce voyage à l'accomplissement duquel trois années sont nécessaires. La seconde, le fait même qu'il avoue avec bonhomie lui paraître incroyable, la position du soleil à la droite des voyageurs. Il est évident cependant que, du jour où les Phéniciens eurent passé le tropique du Capricorne pour aller doubler le cap de Bonne-Espérance, ils se trouverent avoir à leur droite le soleil que jusque-là ils avaient eu à leur gauche. Cette circonstance qui leur avait causé un si grand étonnement prouverait toujours que, s'ils n'ont pas fait le tour de l'Afrique, ils ont du moins franchi la ligne équinoxiale. La relation d'Hérodote prouve encore que dès cette époque on connaissait l'Afrique ou la Libye, ainsi qu'il nommait cette partie du monde, comme une grande presqu'île, entourée de tous côtés par la mer, et ne se rattachant au grand continent que par l'isthme de Suez.

ALEXANDRE DUMAS.

MOULIN A CAFÉ MU PAR DES ÉCUREUILS.

— Rien n'est, dit-on, fait inutilement sur la terre il suffit de trouver l'emploi convenable à chaque chose. Pénétré de cette idée, plus d'un savant n'a point travaillé en vain à utiliser les objets en apparence les moins propres à nous servir. C'est dans la même intention que M. Bughée, de New-York, a imaginé d'utiliser l'infatigable activité de l'écureuil, et il a parfaitement réussi. Il met trois de ces petits animaux dans une cage cylindrique de fil de fer de trois pieds de diamètre dont l'axe qui a quatre pieds de longueur, réagit sur de petites roues de cuivre qui tournent la manivelle d'un moulin à café ou à poivre. Le pouvoir de cette machine est si ingénieusement calculé, qu'il suffit d'un seul écureuil pour la mettre en jeu sans fatigue apparente, en sorte que la résistance d'action, pour les trois, doit être presqu'insensible. M. Bughée estime que la force de chaque écureuil, équivaut à 64 liv. La dépense de toute la machine, est un objet d'environ 30 dollars, (150 f.) L'entretien des écureuils est évalué à 2 c. par jour, et le moulin ainsi travaillé, donne une livre de café ou de poivre par heure; ainsi le profit peut être aisément calculé.

LE LAC DE NÉMI.

Dans le lac de Némi, situé à cinq lieues de Rome, a été submergé un très-grand bâtiment que l'on croit avoir

été construit par Tibère, et qui, d'après les traditions du pays, renferme, avec des objets précieux par leur richesse, un grand nombre d'antiquités curieuses. Déjà deux tentatives ont été faites pour retirer du fond de l'eau le bâtiment ou du moins les choses rares qu'il contenait. Le premier essai eut lieu dans le quinzième siècle par le cardinal Prosper Colonne, et le résultat fut l'extraction de plusieurs morceaux de plomb ou bronze, sur l'un desquels on lisait, très-bien gravé, le nom de *Tiberius Cæsar*. En 1535, le célèbre architecte de Marchi fit une seconde tentative qui, sans être entièrement inutile, ne fut pas néanmoins plus décisive que la précédente.

HISTOIRE DRAMATIQUE DES MONUMENS FRANÇAIS.

PALAIS DES DUCS DE LORRAINE.

L'ARCHITECTE ET LE MOINE.

Le palais des ducs de Lorraine dont on admire encore les précieux restes, à Nancy, dans la *Grande rue*, ville-vieille, a été commencé vers 1340, par le fils de Ferri III, le duc Raoul quifut tué en 1346, à la bataille de Crécy livrée contre les Anglais.

La construction de l'édifice demeura suspendue jusqu'en 1476, époque où « le duc René II retourna, dit » l'abbé Liomail, à la succession des biens de la maison » de Lorraine par la vertu de son aïeul Antoine de Lor- » raine. Ce prince, après avoir défait le dernier duc de » Bourgogne, Charles, devant Nancy, s'occupa de forti- » fier, d'augmenter et de mettre en état sa bonne ville de » Nancy, ainsi que son fils le duc Antoine qui eut à cœur » d'embellir la ville et de mettre fin à l'édification du » palais », ou plutôt de le faire reconstruire, sur de nouveaux plans, par un architecte, fort célèbre alors, mais dont le nom n'est point arrivé jusqu'à nous.

De tous les édifices du quinzième siècle, il en est peu de plus élégans et dont l'architecture atteste une délicatesse plus exquise.

La partie du palais dont nous allons reproduire le dessin se trouve en face de la *petite rue de la cour*.

Le jour même où les sculpteurs, après avoir enlevé les échafaudages, livrèrent à l'admiration publique, leur œuvre terminée, le duc Antoine, accompagné de toute sa cour, visita longuement et avec curiosité le nouvel édifice, puis s'arrêta devant la façade dont nous parlons, et qui était la principale de l'édifice :

— Vrai Dieu! dit-il, voici ce qui nous plaît le mieux dans tout ceci. Vous n'avez rien fait, mon maître, ajouta-t-il en se tournant vers l'architecte, non rien qui vaille cette porte cintrée dont les deux pilastres sont décorés avec une si grande élégance de trophées d'armes.

— La statue de votre seigneurie, allégua un chevalier, mérite tous les éloges possibles. On la dirait quasi vivante, tant elle brandit bravement son épée nue!

— Sans compter, interrompit une dame, que le bras, ainsi levé, laisse admirer les broderies de la manche et de la cotte; broderies si fines et si délicates, que l'on jurerait les croix de Lorraine ouvrées à l'aiguille.

—Pourquoi la branche de chardon tigée qui s'élève aux pieds du cheval?

—Ce sont les armes de Nancy, noble dame.

—Et ce cheval si richement caparaçonné, pourquoi est-il sur un rocher? Pourquoi devant lui cet abîme qu'il s'apprête à franchir?

—Pour justifier par un emblème la devise de monseigneur : *j'espère avoir.*

On mit trève aux questions, ou plutôt les questions disparurent au milieu de l'admiration générale. Les uns faisaient remarquer les armes de Lorraine placées au dessus de la statue, au milieu de ciselures inouïes de légèreté. Ces armes étaient surmontées des lambrequins, du casque et de la couronne ducale. Pour cimier une aigle couronnée déployait majestueusement ses ailes.

Cependant l'architecte, un sourire de noble vanité sur les lèvres, faisait valoir son œuvre et en commentait les beautés.

—Voyez, disait-il, depuis la corniche de la porte, jusqu'aux extrémités, s'élèvent deux pilastres, sur chacune desquelles est une aiguille quadrangulaire. Un de leurs angles sépare les pilastres en deux parties terminées par des ornemens gothiques, et qui finissent au niveau de la toiture; l'aiguille quadrangulaire s'élève fort au-dessus de la corniche.

Au-dessus de la seconde niche, est un balcon que surmonte un carré divisé en quatre parties par une croix de pierre. Les deux portions supérieures offrent les bustes des glorieux fondateurs de ce beau palais, les ducs René et Antoine. Une vaste coquille et une pyramide, complètent les ornemens du portail. A côté de la porte d'apparat, j'en ai placé une plus petite et d'un caractère moins solennel. Deux gracieux génies soutiennent sur le fronton les armes de Lorraine.

Enfin, regardez à côté ce balcon terminé en cul-de-lampe, et que soutiennent, d'un côté, deux monstres moitié poissons et moitié hommes; de l'autre, deux athlètes forts et vigoureux qui semblent accablés sous le fardeau qu'ils portent.

— Cela ne fait point l'éloge de la légèreté du balcon, dit un railleur à mi-voix.

L'architecte jeta sur le profane un regard dédaigneux, et reprit, en croisant les bras et en regardant avec orgueil ceux qui l'entouraient :

— Dites-moi, messeigneurs, dites-moi, si les noms de ceux qui ont ordonné de construire un pareil édifice, si le nom de celui qui l'a conçu et qui l'a fait exécuter ne resteront pas perpétués de siècle en siècle par l'édifice même? Ne seront-ils pas un objet d'admiration et de culte tant qu'une pierre en subsistera?

— *Vanitas vanitatum, omnia vanitas!* Vanité des vanités, tout est vanité, murmura la voix d'un moine qui passait. « Bientôt ton nom sera perdu : nul ne le saura, et ce palais, ruiné et dégradé de son écu que l'on écrasera dans la fange, deviendra un lieu désert et profane (1).

Un rire moqueur s'éleva parmi le groupe brillant, et le duc ordonna de chasser le moine.

— Attendez, s'écria le statuaire, laissez-moi regarder encore ce fou qui vient nous singer le prophète Jérémie. Que je perpétue son visage, et qu'il soit témoin de notre gloire, tant qu'il restera une pierre du palais.

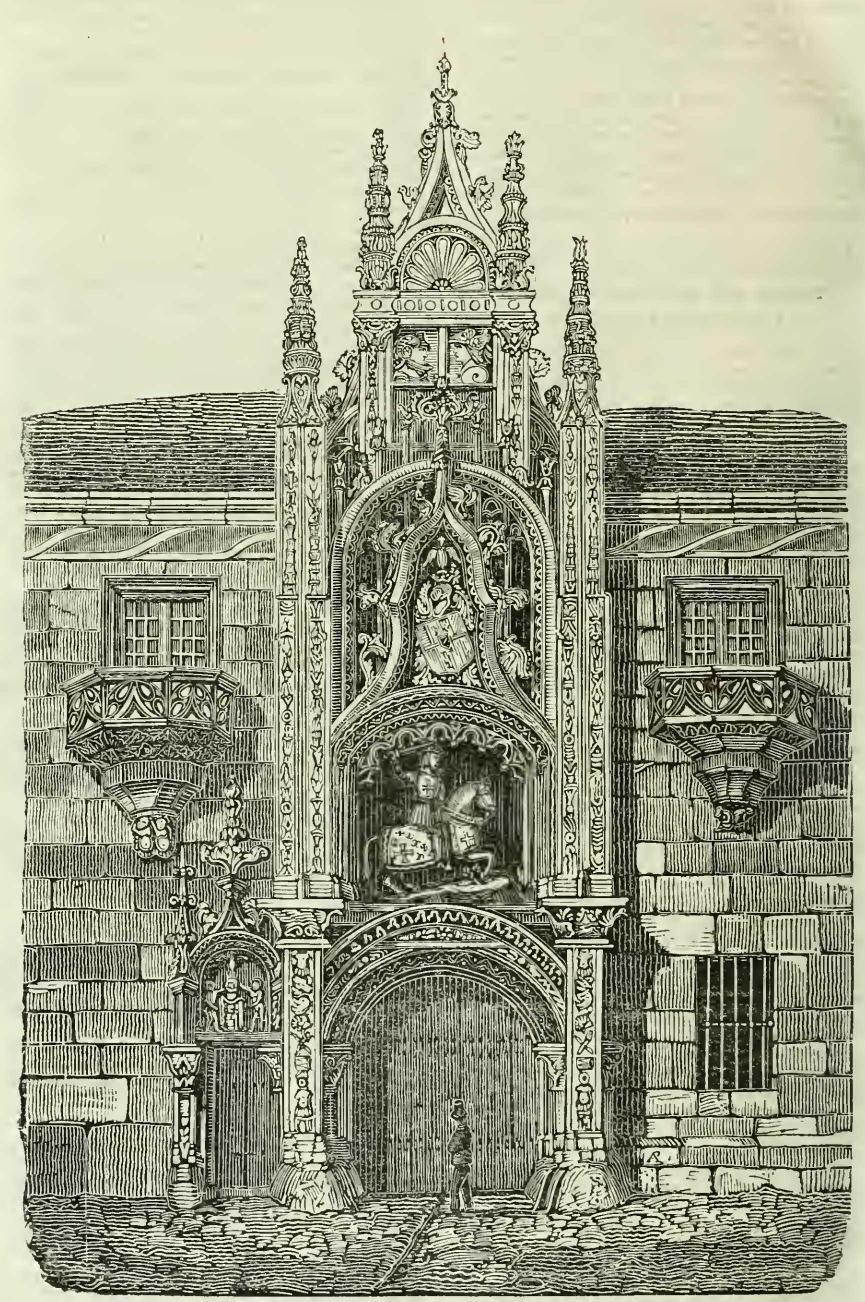
Et s'élançant sur l'épaule d'un de ses élèves, qui lui avança les outils nécessaires, l'architecte, de la statuette qui surmontait la petite porte, fit la figure grotesque d'un singe, avec capuche et scapulaire, et tenant d'une main un livre sur ses genoux. Ce singe ressemblait, à s'y méprendre, au vieux moine.

Alors on lâcha le grondeur malencontreux, qui, sans résistance, s'était laissé saisir et retenir par les élèves de l'artiste, et qui contemplait cette scène avec un sourire mélancolique.

La prédiction du moine s'est pourtant accomplie, car nul ne sait aujourd'hui le nom de l'architecte; le palais des ducs de Lorraine est désert; ses cours sont pleines du fumier qu'y déposent les gendarmes dont le vieux monument est devenu la caserne; enfin l'écu des ducs de Lorraine a été brisé en 1793, et jeté dans la boue.

E. BOUTMY.

(1) Voir l'*Histoire de Lorraine* par Dom Calmet, le livre de l'abbé Liomail, sur Nancy, et un manuscrit de la bibliothèque royale, sur les antiquités de Nancy, écrit en 1619, par un chanoine de la collégiale de Nancy.



Palais des ducs de Lorraine. (NANCY.)

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Chambord.

CHAMBORD, EN 1639.

A quatre lieues de Blois, à une lieue de la Loire, dans une petite vallée fort basse, entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie d'Orient l'a enlevé pendant une des mille-et-une-nuits, et l'a dérobé au pays du soleil, pour le cacher dans ceux des brouillards avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor; mais à ces dômes bleus, à ces élégants minarets, arrondis sur de larges murs ou élancés dans l air, à ces longues terrasses qui dominent les bois, à ces flèches légères que le vent balance, à ces croissans entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leur tapis de mousse et de lierre et la couleur pâle et mélancolique du ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtimens, mais il vint d'Italie et se nomma le Primatice; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent, mais il était roi, et se nommait François Ier. Sa salamandre y jette ses flammes partout; elle étincelle mille fois sur les voûtes, comme feraient les étoiles d'un ciel; elle soutient les chapiteaux avec sa couronne ardente; elle colore les vitraux de ses feux; elle serpente avec les escaliers secrets, et partout, semble dévorer de ses regards flamboyans les triples croissans d'une Diane mystérieuse.

Mais la base de cet étrange monument est comme lui pleine d'élégance et de mystère: c'est un double escalier qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fondemens les plus lointains de l'édifice, jusqu'au-dessus des plus hauts clochers, et se termine par une lanterne ou cabinet à jour, couronné d'une fleur de lys colossale, aperçue de bien loin; deux hommes peuvent y monter ensemble sans se voir.

Cet escalier lui seul semble un petit temple isolé; comme nos églises, il est soutenu et protégé par les arcades de ses ailes minces, transparentes, et pour ainsi dire brodées à jour. On croirait que la pierre docile s'est ployée sous les doigts de l'architecte; elle paraît, si l'on peut le dire, pétrie selon les caprices de son imagination. On conçoit à peine comment les plans en furent tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués aux ouvriers; cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante, qui aurait pris tout à coup un corps durable, un songe réalisé.

ALFRED DE VIGNY.

LES MINES DE HOUILLE.

La pénurie de bois qui s'augmente sans cesse en France a fait rechercher avec empressement les mines de charbon de terre si long-temps négligées partout : des entreprises pour l'exploitation de ces mines ont lieu dans un grand nombre de départemens. Il n'est pas douteux que le forage qui se pratique aujourd'hui, avec tant de succès, n'amène bientôt la découverte de nouvelles veines d'un si précieux combustible.

Les principales mines qui fournissent l'approvisionnement de la France sont celles d'Anzin, près Valenciennes, d'Aniches, près Douai, celles du Lyonnais, du Forez, de la Bourgogne, de l'Auvergne et de la Normandie : enfin celles de la Belgique.

Le charbon de terre, appelé houille, se trouve à différentes profondeurs. Ainsi, par exemple, il existe à Anzin des puits qui ont douze cents toises, tandis que dans quelques lieux de la Belgique on trouve le charbon sous les premières couches de terre. L'inclinaison des veines varie aussi beaucoup; celles de Saint-Etienne sont en général légèrement inclinées, celles de Valenciennes, au contraire,

ont presque toutes dans une position approchant de la verticale. Ici, les veines ont peu de hauteur et peu de largeur: là, elles sont très-élevées et forment, après leur exploitation, des galeries qui permettent d'employer les chevaux pour transporter le charbon, de l'endroit où l'on coupe la veine au puits d'extraction.

Les empreintes de poissons et de végétaux qui se rencontrent dans le charbon, et surtout la forme de feuilles gigantesques de fougère que l'on y reconnaît toujours, ne laissent aucun doute sur l'origine de la houille, produite soit par de grandes combustions qui se sont opérées non loin de la surface de la terre, soit par l'immersion d'une énorme quantité de plantes et d'autres objets combustibles, que les différentes révolutions subies par notre globe, dans les temps primitifs, ont enfouis à de grandes profondeurs. Ce fait est suffisamment prouvé par la formation des tourbières et par la carbonisation des bois qui sont accidentellement plongés dans l'eau et qui séjournent long-temps au fond des rivières.

La recherche du charbon de terre se fait d'après les observations géologiques qui ont été recueillies dans les premières mines : le hasard seul a probablement fait découvrir celles-ci. Mais quoique la disposition des différentes couches sous lesquelles se trouve ce combustible, soit en général la même, lorsque la veine se trouve enfouie à une grande profondeur, il est impossible de la reconnaître à l'inspection des couches supérieures. Aussi, la sonde et le forage sont-ils les moyens les plus sûrs pour arriver à sa découverte.

On voit rarement une veine de charbon se trouver seule dans un canton. Le plus souvent, elle est accompagnée de plusieurs autres veines presque toujours parallèles entre elles : en sorte que si l'on trouve une veine à peu près ou complétement horizontale, on est moralement sûr d'en trouver d'autres plus bas qui auront pareille position. De même, si l'on trouve des veines dont l'inclinaison soit très-grande, il est à présumer que les recherches, dans les parties latérales de cette veine, en feront découvrir d'autres. Dans les deux cas, la première veine une fois trouvée, la recherche des autres est très-facile. Il est des mineurs qui ont assez d'habitude pour indiquer sûrement, à l'inspection du filon, le lieu où il faut percer pour en trouver un second.

Souvent la veine, après avoir suivi pendant quelques temps une direction constante, se trouve tout-à-coup interrompue et barrée par un banc de rochers. Quelquefois, il suffit de percer ces rochers pour retrouver la veine : dans d'autres circonstances elle est rejetée à droite ou à gauche, en-dessous ou en-dessus. Les mineurs se trompent peu sur les percemens à faire pour la rencontrer.

L'exploitation des mines de charbon se fait au moyen d'un large puits de forme hexagone dans lequel une machine à vapeur fait monter et descendre alternativement deux grands tonneaux nommés *bennes*, et auquel aboutissent toutes les galeries souterraines. Dans ces galeries, des enfans traînent sur des chariots jusqu'au puits d'extraction le charbon que les mineurs taillent à la veine. Nous l'avons déjà dit, quelques mines offrent des couches assez épaisses pour permettre d'employer des chevaux dans les galeries. Alors, comme il deviendrait dangereux de ne pas étayer de pareilles excavations, et qu'il serait trop coûteux d'y établir une charpente ainsi que cela se pratique dans les veines étroites, on laisse, de distance en distance, des piliers ou massifs en charbon qui suffisent pour prévenir tout éboulement et mettre les travaux en sûreté.

Une des principales difficultés consiste à donner de l'air aux galeries souterraines, de manière à entraîner les gaz délétères qui s'y forment constamment et qui, sans cela, asphyxieraient les travailleurs. Pour y parvenir, on établit, le long de la galerie, une suite de tuyaux qui aboutissent au cendrier d'un fourneau de tirage. Ces tuyaux, nommés *canards*, suffisent pour entretenir, dans le puits d'extraction et dans les galeries, un courant d'air que l'on est quelquefois obligé de modérer. Cependant, il est des veines qui contiennent une si grande quantité de gaz hydrogène que les galeries s'en remplissent spontanément. Alors, la lumière des travailleurs met le feu à ce gaz extrêmement inflammable et détermine une explosion terrible qui fait périr souvent tous les ouvriers qui se trouvent dans la galerie. C'est pour éviter ces funestes accidens, connus dans les houillères sous le nom de feu *grisou* ou *brisou*, et qui souvent ont fait abandonner de riches filons en pleine exploitation, que sir H. Davy, l'un des savans auxquels les sciences physiques et mathématiques doivent le plus, a inventé une lampe. Cette lampe porte son nom et a déjà sauvé la vie à un grand nombre de mineurs.

Profitant d'une expérience de physique qui prouve que la flamme ne traverse pas une toile métallique dont les mailles sont fort petites (on peut s'en convaincre en plaçant vers le milieu de la flamme d'une bougie une semblable toile), sir Humphrey Davy imagina de renfermer, dans une enveloppe métallique à fines treilles, la lampe qu'il destinait aux mineurs. De cette manière, si le gaz hydrogène se dégage dans la galerie et entre à travers les treilles de la lampe, il s'y enflamme; mais en vertu de la propriété dont nous venons de parler, le feu ne peut se communiquer à l'extérieur; à moins que le mineur inattentif ne laisse prolonger cette inflammation dans le tube métallique assez long-temps pour qu'il rougisse. Il suffit, dans ce cas, d'éteindre la lampe ou seulement de la placer dans la partie inférieure de la galerie, car le gaz hydrogène, à cause de sa légèreté, se tient toujours à la partie supérieure. Les lampes sont construites de manière que l'ouvrier n'ait pas besoin de les ouvrir quand il veut donner plus de feu ou moucher la mèche.

Un autre accident qui s'est déjà présenté dans quelques houillères est moins dangereux pour les travailleurs, mais peut entraîner la perte de l'exploitation. C'est l'inflammation spontanée du charbon lui-même. On a vu souvent des amas de charbon, déposés en plein air, s'échauffer assez pour déterminer l'inflammation des gaz qui s'en dégagent et même la combustion de la houille. Une circonstance pareille a déterminé l'incandescence d'une veine de charbon dans une des mines de M. Neyron, à Saint-Etienne. Vers la fin de 1832, le feu prit spontanément dans cette mine dont la veine est extrêmement haute et large : il fut impossible de l'éteindre. Voici le moyen qu'on employa pour sauver l'exploitation. Après avoir isolé, au moyen de larges galeries, la masse du charbon en combustion, on l'entoura d'épaisses maçonneries, de manière à intercepter toute communication avec l'air extérieur et le reste de la mine. A l'abri de cette muraille derrière laquelle le feu se sera probablement étouffé, on a pu continuer l'extraction d'un filon extrêmement riche.

Mais l'accident le plus terrible et contre lequel on n'a point encore trouvé de moyens tout-à-fait efficaces, c'est le danger d'inondation auquel les houillères sont exposées.

Pour le prévenir autant que possible, lors du percement des puits, on prend le soin très-dispendieux de les doubler jusqu'au roc au moyen de pièces de bois arc-boutées les unes contre les autres, et dont les joints sont parfaitement calfatés. Cependant, malgré cette précaution, l'eau se fait encore passage et tombe au fond du puits qu'elle remplirait bientôt, si l'on ne prenait continuellement soin de l'en extraire. A cet effet, on prolonge le puits en-dessous des galeries de travail, et l'on dispose tout pour que les eaux s'y écoulent naturellement; puis on y établit un système de pompes mues par une forte ma-

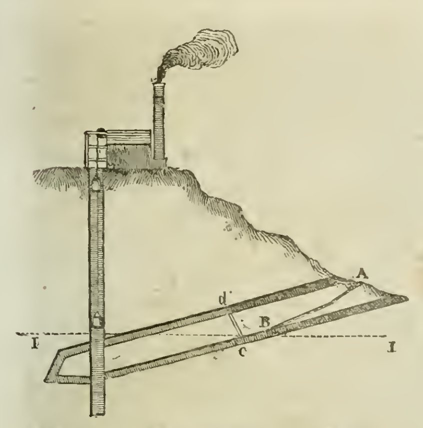
chine à vapeur qui fonctionne jour et nuit pour épuiser le réservoir.

Dans l'exploitation d'Anzin, près Valenciennes, on a établi, de distance en distance, de ces machines d'épuisement qui ont leurs puits particuliers, et auxquels, par un système de galeries souterraines bien entendu, aboutissent les eaux des différens puits d'extraction.

Malgré de tels soins, de terribles accidens surviennent encore de temps en temps. On se rappelle le dévouement sublime de Goffin, dans une semblable catastrophe qui consterna Liége au mois de février 1812.

Un événement de cette nature a eu lieu dans le département de la Loire.

Le mercredi 2 février 1830, vingt-sept ouvriers travaillaient dans la mine du bois Monzil, près Saint Étienne,



Coupe de la Mine de Houille, à Monzil.

quand tout à coup, vers sept heures et demie, un bruit semblable à celui de plusieurs coups de tonnerre se fit entendre; l'air fut violemment agité et la plupart des lampes s'éteignirent. Un piqueur, en sondant, venait de donner issue à un grand amas d'eau qui se précipitait avec fracas dans la mine. En ce moment, quinze ouvriers se trouvaient dans la couche inférieure : ils donnèrent l'alarme et s'enfuirent à tâtons. Onze seulement purent se sauver, les quatre autres furent surpris par le torrent et périrent aussitôt. La plupart des ouvriers de la galerie supérieure ne parvinrent point à s'échapper à temps, car en quelques minutes tous les travaux furent fermés par le torrent d'eau. L'inspection du plan fit voir de suite qu'une assez grande partie de la galerie supérieure n'était pas envahie : les eaux s'étaient arrêtées à la hauteur I—I. Dès-lors on conçut l'espoir de sauver les malheureux qui s'y trouvaient enfermés. Outre le puissant moyen d'épuisement fourni par la machine à vapeur, différens systèmes de pompe furent établis, et le jeudi soir deux ouvriers parvinrent à pénétrer, par une ancienne galerie A. B., dans le haut de la couche inférieure, où ils ne trouvèrent que les effets des ouvriers qui s'étaient échappés. Après avoir vainement appelé à grands cris, on frappa avec une masse contre le toit de la galerie, et bientôt on entendit répéter les mêmes coups du côté où se trouvaient les ouvriers de la partie supérieure. Ayant acquis, de la sorte, la certitude de leur existence, on redoubla d'efforts et de courage. On fit apporter de la poudre et les instrumens de mineurs nécessaires pour percer une communication entre les deux galeries : cette communication fut commencée de suite et poursuivie sans relâche. Cependant, le travail des pompes qui secondait les ouvriers, en faisant baisser le niveau dans la galerie inférieure, fut interrompu par suite de quelques dérangemens. Mais le zèle des gardes nationaux de Saint-Étienne, accourus au premier appel, et qui s'étaient joints aux élèves de l'école des mineurs, y suppléèrent, en formant, dans le puits même, une double chaîne qui remplaça le travail des pompes jusqu'à leur entière réparation. Le samedi soir, les eaux laissèrent à sec les cadavres de deux ouvriers qu'elles avaient atteints pendant qu'ils cherchaient à se sauver. Néanmoins, le percement s'opérait avec beaucoup de difficulté; et le lundi seulement à cinq heures du matin, la sonde pénétra dans la galerie supérieure. Alors on entendit la voix des malheureux ouvriers : ils firent connaître qu'ils étaient au nombre de huit, tous vivans : on leur fit passer par le trou de la sonde, un peu de bouillon léger. Enfin, le percement ayant été achevé, le lundi à 10 heures du soir, on les trouva dans un état de santé bien plus satisfaisant qu'on ne pouvait s'y attendre, après un jeûne de cinq jours. On recueillit ensuite le corps de tous les autres qui avaient péri : ils étaient huit.

Ceux qui furent sauvés ont donné quelques détails sur ce qui s'était passé.

Tout les lampes ne s'étaient pas éteintes d'abord, mais les mofettes qui se répandirent dans la galerie ne permirent pas de les conserver allumées. Ces mofettes pouvaient asphyxier les ouvriers. Heureusement, par suite de l'abaissement du niveau, l'acide carbonique qui les eût infailliblement fait périr, put descendre dans la partie inférieure de la galerie, et leur laissa la faculté de respirer un air impur à la vérité, mais qui, par sa nature peut-être, contribua à leur faire supporter une si longue abstinence.

Parmi eux, le nommé Antoine Dumas avait seul apporté son dîner, composé d'une demi-livre de pain, d'une ration de fromage et d'une demi-bouteille de vin. Vers le milieu de la première journée, ce brave homme proposa à ses compagnons d'infortune de partager cette nourriture, ce qui fut fait. Claude Férol et Antoine Béraud, qui avaient déjeuné avant l'accident, refusèrent de prendre leur part, en disant *qu'ils devaient mourir tous en même temps !*

Ils ne paraissaient pas avoir beaucoup souffert de la faim, mais bien du froid et de l'humidité : l'un d'eux dont la veste avait été emportée par les eaux, y était plus exposé que les autres : Antoine Dumas, qui portait un gilet de laine, ôta sa veste et la lui donna.

François Sagnol qu'ils avaient chargé de mesurer l'abaissement des eaux, trompait ses camarades pour soutenir leur courage qui, du reste, ne les avait jamais complétement abandonnés. On se peindra aisément la joie qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils entendirent les coups de massue libérateurs auxquels ils répondirent, et quand éclatèrent les détonations qui leur annonçaient qu'on travaillait activement à leur délivrance. Ils se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre et se prosternèrent pour rendre grâce à Dieu. Ils suivirent ensuite avec anxiété la marche des travaux : mais ils n'avaient aucune mesure du temps, et le lundi matin, lorsque l'on commença à communiquer avec eux, ils se croyaient encore dans la journée du samedi.

Des médecins qui s'étaient transportés sur les lieux avaient organisé, pendant les travaux, des secours qui leur furent administrés avec soin.

Bientôt, ils purent reprendre leurs occupations ordinaires, dans les mines où ils avaient failli périr.

Puisque nous sommes à conter, nous terminerons cet article par un passage emprunté *aux Mémoires du physicien-aéronaute Robertson* dans lequel il rapporte une légende flamande sur la découverte du charbon de terre :

« Sous le règne d'Albert de Cuik, un certain vieillard, respectable par ses cheveux blancs et par sa barbe, couvert d'un habit blanc, passait, dit-on, à Liége, par une rue appelée *Coché*. Il dit à un certain forgeron, qui se plaignait de ce qu'en travaillant de toutes ses forces, il ne gagnait rien, ou du moins très-peu de chose, par rapport à la grande dépense qu'il était obligé de faire en bois : Allez-vous-en, mon ami, à la montagne voisine, où demeurent les moines, et vous y trouverez des veines noires d'une terre qui est propre à chauffer le fer ; et dans le moment le vieillard disparut. Ce fut, suivant quelques chroniques, en 1200 que se passa cet événement plus ou moins enjolivé par d'autres narrateurs.

« Un écrivain a voulu donner une explication naturelle du fait, en supposant qu'on a pris le mot qui signifie *ange* pour celui qui dans la même langue signifie *anglais*. L'ange sous la forme d'un vieillard serait alors un voyageur anglais. »

Cette dernière version est repoussée par le physicien qui réclame, pour la ville de Liége sa patrie, la priorité de l'emploi du charbon de terre.

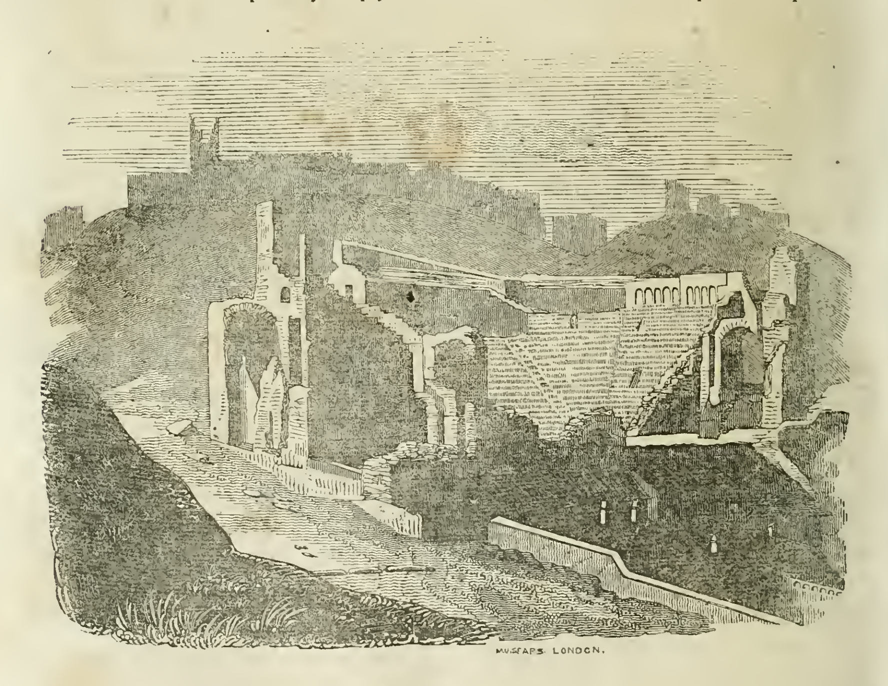
L'usage du charbon de terre est maintenant général en France, et dans les pays où se trouvent des houillières. Non-seulement on l'emploie dans les usines, et les forges ; mais encore, on en chauffe les appartemens. La meilleure manière de s'en servir est de le brûler dans le gril d'une cheminée en fonte, que l'on nomme *prussienne*.

CLÉOMÈDE ÉVRARD.

ESPAGNE PITTORESQUE.

MURVIEDRO.

La ville de Murviedro ou Mervedro se trouve dans le royaume de Valence, l'une des plus agréables provinces de l'Espagne. Elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne Sagonte (*Saguntum*) si fameuse par sa fidélité aux Romains. Annibal en fit le siége, et la prit d'assaut l'an 219 avant Jésus-Christ. Comme il s'exposait un des premiers à



Murviedro (Espagne).

l'escalade, il eut la cuisse percée d'un trait. Cette blessure rallentit les attaques des Carthaginois, mais bientôt après, ils en pressèrent la ville plus vivement. Réduits au désespoir, les Sagontins allumèrent un grand feu au milieu de la place, y jetèrent leur or, leur argent, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et puis, un grand nombre d'entre eux s'y précipita. Annibal, profitant du tumulte, donna un nouvel assaut, se rendit maître de la ville et fit passer au fil de l'épée tout ce qui était en état de porter les armes. La prise de cette ville par les Carthaginois fut le prétexte de la seconde guerre punique.

Murviedro est encore semée de pierres qui portent des inscriptions phéniciennes et latines. Celles-ci surtout y abondent ; on les trouve enchâssées dans quelques-unes

des murailles de ses rues, en général fort étroites et mal bâties. On y rencontre en outre les fondemens de l'ancien cirque; mais de tout ce qui reste de Sagonte, rien n'est si bien conservé que le théâtre. On reconnaît très-distinctement les divers gradins qu'occupaient les citoyens, chacun suivant son état.

Les vases de terre de Sagonte appelés *Pocula Saguntina* étaient très-renommés.

On trouva, il y a environ deux cent cinquante ans, devant la porte d'une citadelle construite à Murviedro, un tombeau de marbre avec une inscription hébraïque qui, par l'ignorance de François Stella, a fait tomber des gens doctes comme Villalpandus dans une erreur fort grossière. Stella, qui avait de la réputation dans un siècle peu éclairé, entreprit de déchiffrer cette inscription, et prétendit, lorsqu'on le consulta, que cette inscription signifiait : » Adomiram officier et envoyé du roi Salomon » venu pour lever des tributs à Sagonte, est mort, et voic » son tombeau. »

Cependant, ce marbre que l'on voit encore à la porte de la citadelle, indique tout bonnement la sépulture d'un certain Nebat qui s'était révolté.

Murviedro a un bon port. Ses environs récèlent des carrières de marbre et des mines de cuivre. Sa population actuelle est d'environ six à sept mille habitans.

A deux lieues de Murviedro, se trouvent les ruines fort pittoresques d'un couvent sous l'invocation de *San Juan de Dios*, qu'habitaient des religieux Hiéronymites. Un incendie détruisit, en 1679, ce vieux édifice. Comme l'emplacement s'en trouvait fort restreint, les moines obtinrent la permission de rebâtir leur couvent dans un autre endroit, plus vaste, plus fertile et d'un quart de lieue plus voisin de Murviedro.

Parmi les objets précieux que détruisit l'incendie de



La Judith d'Antonio Garcia Reinoso.

San-Juan-de-Dios, il faut surtout regretter l'admirable tableau d'*Antonio Garcia Reinoso,* représentant *Judith et Holopherne*. (Nous en donnons ici le dessin d'après une gravure du *Realino*.)

Reinoso, disciple de Sébastien Martinez, Andalous comme lui, sans posséder la facilité et le naturel de son compatriote, avait plus de facilité que de goût. La *Judith* dont nous parlons est son chef-d'œuvre.

On voit, en outre, un grand tableau de cet artiste, à Andessar, dans l'Eglise des Capucins : il occupe tout le fond de la chapelle principale et représente la *Trinité*. A Linarez se trouve une *Suzanne au bain,* pour laquelle on a renouvelé la vieille anecdote des oiseaux qui vinrent becqueter la grappe de Parrhasius.

On raconte que Garcia Reinoso, ayant placé son tableau dans une cour, afin de le faire sécher, un moineau aperçut, du haut du toit, les arbres, le bassin et l'eau représentés sur la toile, et voulut se baigner dans cette eau qu'il croyait naturelle.

Garcia fut également bon architecte. On trouve à Jaën différens monumens de cet artiste; les plus estimés sont à Andessar et à Martos.

Antonio Garcia Reinoso, mourut à Cordoue en 1677. Il était âgé de cinquante ans.

Les gloires de l'Espagne par D. Gaspard Ribeira.

Les Chinois poussent l'économie jusqu'à l'avarice. Quand ils se battent, ils quittent leurs vêtemens; car, disent-ils, mieux vaut un trou aux membres qu'à l'habit : les membres se guérissent, les habits ne se rebouchent pas.

MŒURS DU QUINZIÈME SIÈCLE.

UN ACTE DE JUSTICE.

— Holà eh ! Giraud ! te voilà ici ; tu viens voir se parfaire la justice du roi, par les soins de monsieur Jehan, notre bailli ? Moi je viens aviser la coupable.

— Oh ! la scélérate ! la fille de Satan ! dévorer l'enfant à la voisine Guichard. Pauvre femme ! c'était pitié que de la voir larmoyer.

— Eh ! Simonne ! disait une femme, qu'excogite donc monsieur Jehan de ne pas venir juger cette satanée ribaude, qui dévore nos enfans dans les rues ? Par ma patronne, sainte Guillemette, que Dieu garde ! j'aurai grande joie à voir le bourrel happer cette possédée.

Tous ces propos, et autres de même sorte, se tenaient dans la salle du bailliage de Meulant, le premier jour de mars 1403. Le populaire se pressait de tous côtés, et témoignait son impatience par des invectives contre le bailli, contre la coupable, et contre Satan. Le greffier, tout attentienné, feuilletait et refeuilletait des parchemins, et ne levait les yeux que pour les porter sur un sablier et sur le siége que devait occuper monsieur le bailli. De temps à autres, la voix du scribe surmontant la rumeur, glapissait : silence ! et le bruit continuait.

Enfin des gardes se présentèrent à l'entrée de la salle, en criant : « Arrière, manans ! place à monsieur Jehan, seigneur de Mainteuon ! »

La foule se rangea et le juge gagna son siége.

Le calme rétabli, l'ordre fut donné aux archers du bailliage d'introduire la coupable, et tous les yeux se tournèrent vers la porte. Après quelque temps, on entendit les gardes revenir, et la coupable annoncer sa venue par un grognement prolongé.

— La belle fait des façons ! s'écria un des curieux.

Et des éclats de rire partirent de tous les coins de la salle, quand on vit les archers amener l'accusée par les oreilles.

C'était une truie.

Le bailli, avec sa gravité habituelle, ordonna le silence ; le greffier fit lecture de l'accusation, et tout se passa dans les formes ; puis le juge, après avoir entendu la partie plaignante, la mère de l'enfant dévoré, passa outre, et prononça la peine de mort contre la coupable, aux acclamations joyeuses de la foule, qui accueillit la sentence avec des noëls.

Quinze jours après, une foule encore plus grande était rassemblée sur la place de Meulant, au milieu de laquelle s'élevait un échafaud. La joie brillait sur toutes les figures. C'est qu'en effet c'était un plaisant spectacle que celui qu'allait donner le maître des hautes-œuvres !

Par ordre de monsieur Jehan de Maintenon, on l'avait fait venir de Paris exprès pour l'exécution. On ne pouvait faire trop d'honneur à une telle condamnée.

Les curieux arrivaient toujours sur la place ; on eût dit que tous ceux de Meulant et des lieux voisins s'y étaient donné rendez-vous, et c'était joyeuse chose d'entendre tous les propos qui circulaient ; chacun exerçait sa faconde.

— Par ma maîtrise ! criait l'un, si j'étais à ta place, voisin Hugues, je me plaindrais. On enfreint, en faveur du maître des hautes-œuvres de Paris, le privilége qui t'avait été octroyé comme marchand de chair cuite ; voilà une exécution qui devrait être tienne.

— Si le bourreau fait mon métier, répondait Hugues, je ferai le sien quand ce sera son tour d'être la truie.

— Eh ! Marie ! disait une femme, as-tu apporté un pot pour recueillir le sang de la condamnée ? nous en ferons des boudins.

— Bast ! laisse donc ; tout cela est pour monsieur le bourrel ; il va avoir de quoi se nourrir pendant plus de six mois, tant en jambons qu'en autre mets de porc.

— Merci de moi, disait à son tour un manant, je n'ai jamais envié le métier de bourreau, mais si j'étais à sa place en ce moment je ferais neuvaine à madame la Vierge.

Pendant que tant de ces joyeusetés se débitaient, on se pressait toujours, et les archers avaient peine à contenir toute cette masse, curieuse du spectacle qui lui était promis.

L'exécution était fixée pour midi. Enfin midi sonna, et le bailli, suivi de son lieutenant, maître Simon de Baudemont, et précédé d'un piquet d'archers, s'avança au milieu de la place ; puis, par derrière, avec d'autres gardes, venaient le geôlier et le maître des hautes-œuvres, qui amenaient la malheureuse truie, liée et garrottée avec de bonnes cordes.

Quand le cortége fut arrivé au lieu de l'exécution, le héraut sonna de la trompe, et le bailli, au milieu du silence commença la lecture du jugement.

» Par la justice du roi Charles, notre sire. . . .

. . . .

On ne put en entendre davantage ; la voix de monsieur Jehan fut couverte par celle de la condamnée, dont les cris remplissaient l'air.

Après une lutte inégale, le bailli, désespérant de se faire ouïr, ordonna que la justice eût son cours et le maître des hautes-œuvres, ganté à neuf, s'avança et monta sur l'échafaud. On hissa la truie dont la douleur s'exprimait en cris pitoyables. Le bourrel la saisit, et la sentence fut exécutée.

Le populaire se dispersa bientôt au milieu des éclats de rire et des joyeux propos ; le soir plus d'un pot de vin fut vidé pour célébrer une journée qui avait offert un spectacle aussi plaisant ; plus d'un verre se choqua en l'honneur du roi Charles, dont la justice venait de se parfaire.

Un titre de 1403 fournit la preuve de cette exécution, et donne la liste des frais qu'elle coûta. Ces frais se montent à plus de soixante-neuf sous parisis, tant pour la venue du maître des hautes-œuvres et pour ses gants, que pour la geôle et les cordes. Voici le texte de ce titre. Nous modifions seulement un peu l'orthographe du temps.

« Attestation du lieutenant du bailly de Mantes et de Meulant, des frais et dépens faits pour raison de l'exécution d'une truie qui avait dévoré un petit enfant, et ce, par l'ordre et commandement dudit bailly et du procureur du roy.

» A tous ceux qui ces lettres verront : Simon de Baudemont, lieutenant à Meulant, de noble homme mons. Jehan, seigneur de Maintenon, chevalier, chambellan du roy, nostre sire, et son bailly de Mantes, et dudit lieu de Meulant, salut. Savoir faisons, que pour faire et accomplir la justice d'une truye qui avoit dévoré un petit enfant, a convenu faire nécessairement les frais, missions et dépens ci-après déclarés ; c'est à savoir : pour dépense faite par elle dedans la géole, six sols parisis ; *item*, au maître des hautes-œuvres, qui vint de Paris à Meulant faire ladite exécution, par commandement et ordonnance de nostredit maître le bailli, et du procureur du roy, cinquante-quatre sols parisis ; *item* pour la voiture qui la mena à la justice, six sols parisis ; *item*, pour cordes à la lier et hâler, deux sols huit deniers parisis ; *item*, pour gants, deux deniers parisis ; lesquelles parties font en somme toute soixante neuf sols huit deniers parisis, et tout ce que dessus est dit, nous certifions être vray, par ces présentes, scellées de nostre seel ; et à greigneur confirmation de ce, y avons fait mettre le scel de châtellenie dudit lieu de Meulant, le quinzième jour de mars, l'an 1403, signé *de Bonville*, avec paraffe, et au-dessous est un sceau de ladite châtellenie de Meulant. »

EUGÈNE NYON, *élève de l'école des chartes.*

LIVRES DE FAMILLE.

MAISON RUSTIQUE DU XIXe SIECLE.

Cette Encyclopédie de l'agriculture pratique, contient les meilleures méthodes de culture usitées particulièrement en France, en Angleterre, en Allemagne et en Flandre ; — tous les bons procedes pratiques propres à guider le petit Cultivateur, le Fermier, le Régisseur et le Propriétaire, dans l'exploitation d'un Domaine rural ; — les Principes generaux d'Agriculture, la Culture de toutes les Plantes utiles ; — l'Education des animaux domestiques, l'Art vétérinaire ; — la description des tous les Arts agricoles ; — l'entretien et l'exploitation des Vignes, des Arbres fruitiers, des Bois et Forêts, des Etangs, etc. ; — l'Economie, l'Organisation et la Direction d'une Administration rurale ; enfin la Législation appliquée à l'Agriculture ; — elle est terminée par des Tables méthodique et alphabetique, la Liste des Figures et celle des Abréviations et ouvrages cités. Elle forme un cours élémentaire, complet et méthodique d'economie rurale, professé par MM. *Bonafous*, directeur du jardin de botanique agricole, à Turin ; *Camille Beaurais*, agriculteur aux Bergeries de Senart ; *Dailly*, de la Société centrale d'agriculture ; *Debonnaire de Gif* (Vte.), de la Société centrale d'agriculture, etc. ; *Deby*, de la Société centrale d'agriculture. ; *Desjoberts*, député, propriétaire cultivateur à Rieux ; *Dubrunfaut*, professeur de chimie industrielle ; *Dupin*, (Bar. Charles), de l'institut, professeur au Conservatoire, etc. ; *Féburier*, de la Société centrale d'agriculture ; *Gasparin* (de), prefet du département du Rhône ; *Girard*, ex-directeur de l'école vétérinaire d'Alfort ; *Girard*, de l'Institut, de la Société centrale d'agriculture ; *Girardin* (Emile de), fondateur de l'Institut de Coëtho ; *Girou de Buzareingues*, correspondant de l'Institut ; *Gourtier*, architecte de la Société d'encouragement ; *Hachette*, de l'Institut, professeur de mecanique, etc. ; *Hericart de Thury* (Vte.), president de la Societe centrale d'agriculture ; *Herpin*, de la Société centrale d'agriculture ; *Huerne de Pommeuse*, membre de la Société centrale ; *Huzard* père, de l'Institut, inspecteur des écoles vétérinaire ; *Huzard* fils, secrétaire de la société centrale d'agriculture ; *Jaume Saint-Hilaire*, membre de la Société centrale d'agriculture ; *Jung*, ex-redacteur du Bulletin des sciences agricoles ; *Labbé*, membre de la Societe centrale d'agriculture ; *Ladoucette* (Bar. de), des Sociétés centrale d'agriculture et d'encouragement, etc. ; *Lassaigne*, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort ; *Leblanc*, dessinateur, professeur au Conservatoire des arts et metiers ; *Loiseleur des Longchamps*, vice-président de la Société d'horticulture, etc. ; *Macarel*, conseiller d'État, professeur de droit administratif ; *Michaut* (Andre), correspondant de l'Institut, membre de la Société centrale d'agriculture ; *Mirbel* (de), de l'Institut, professeur de culture au Museum ; *Molard*, de l'Institut, membre de la Société centrale ; *Morin de Ste-Colombe*, membre de la Société centrale d'agriculture ; *O. Leclerc Thouin*, membre de la Société centrale d'agriculture ; *Payen*, manufacturier chimiste, membre de la Société centrale d'agriculture ; *Poiteau*, rédacteur de la Société d'horticulture ; *Pommier*, directeur de l'*Echo des halles et marches* ; *Pavis*, président de la Société d'agriculture de l'Ain ; *Rambuteau* (Cte. de), préfet du département de la Seine ; *Riviere* (Bar. de), propriétaire cultivateur dans la Camargue, de la Société centrale d'agriculture ; *Soulange-Bodin*, secrétaire-general de la Société d'horticulture, membre de la Societe centrale ; *Sylvestre* (Bar. de), de l'Institut, secretaire perpétuel de la Société centrale d'agriculture ; *Tessier*, de l'Institut, membre de la Societe centrale ; *Turpin*, membre de l'Institut ; *Valcourt* (de), inventeur de la baratte et autres instrumens ; *Vilmorin*, vice-président de la Société d'horticulture, membre de la Société centrale d'agriculture ; *Virey* (J.-J.), député, de la Société centrale d'agriculture ; *Yvarg*, directeur de l'ecole véterinaire d'Alfort.

Deux mille figures, dessinées par MM. Leblanc, Loiseleur Deslongchamps, etc., représentent tous les instrumens, machines, appareils, races d'animaux, arbres, arbustes et plantes, bâtimens ruraux, etc. Cet ouvrage important forme quatre volumes grand in-8°, à deux colonnes, qui equivalent à vingt volumes ordinaires ; le prix de l'ouvrage complet franc de port pour toute la France, est de *vingt francs*, toutes les lettres de demande doivent être accompagnees du prix, en un mandat sur Paris, ou en une reconnaissance de poste de vingt francs, sans aucune déduction de remise, toutes les lettres doivent être affranchies et adressées au *Gérant de la maison rustique* du dix-neuvième siècle, rue du Jardinet, n° 8, à Paris.

Nous pouvons assurer, sans craindre de compromettre l'autorité de notre parole, que cet ouvrage dont nous avons un exemplaire sous les yeux, mérite d'être placé au premier rang des plus belles et des plus utiles entreprises conçues dans un intérêt national ; il surpasse incontestablement pour le merite de la rédaction et de l'exécution, la célèbre *Encyclopédie de Loudon*, qui s'est déjà tirée à Londres, à plus de 100,000 exemplaires, bien qu'elle y coûte 3 livres sterlings (72 francs) : à ce prix il est facile de comprendre comment cette encyclopedie a fait la fortune de son auteur Loudon, et de son éditeur le riche libraire Longman.

SURPRISE D'UN SAUVAGE,

A LA PREMIÈRE VUE DE L'ÉCRITURE.

Dans le récit de son séjour aux Iles Tonga, M. Mariner décrit de la manière la plus intéressante, la surprise et l'embarras étrange qu'éprouvèrent quelques naturels, en considérant pour la première fois l'écriture, et les effets admirables de cette invention. Depuis quelque temps, prisonnier chez les sauvages, M. Mariner conçut l'espérance de recouvrer sa liberté s'il pouvait faire parvenir de ses nouvelles en Europe ; il fit donc dissoudre de la poudre dans de l'eau, écrivit quelques mots sur sa situation et remit secrètement sa lettre à l'un des chefs de ces sauvages, en le priant de la donner au capitaine du premier bâtiment qui paraîtrait à la côte. Finnow, le roi de l'île, instruit de cette circonstance, en prit ombrage, manda sur-le-champ le chef qui avait reçu la lettre et se la fit donner. Quand il l'eut, il la regarda de tous les côtés, mais voyant qu'elle ne lui apprenait rien, il la passa à Jérémie Higgins qui était à côté de lui, en lui ordonnant d'expliquer ce qu'elle pouvait signifier. M. Mariner était absent. Higgins prit la lettre et la traduisant dans la langue de l'Ile Conga, lui apprit que c'était une requête adressée au capitaine du premier bâtiment qui pourrait arriver, pour le prier d'intercéder auprès de Finnow, afin qu'il rendît la liberté à M. Mariner et à ses compatriotes. La lettre disait, ajouta-t-il, que malgré les bons traitemens qu'ils avaient reçus des insulaires, ils désiraient cependant revoir un jour leur patrie, s'il était possible. Cette manière de communiquer ses sentimens semblait incompréhensible à Finnow ; il reprit la lettre et l'examina de nouveau, sans en apprendre beaucoup plus. Il réfléchit quelque temps, mais ses réflexions ne l'éclairaient nullement. Enfin, il envoya chercher M. Mariner et lui dit d'écrire quelque chose ; celui-ci lui demanda ce qu'il voulait qu'il écrivît ? Ecrivez-moi, reprit le roi. L'anglais écrivit alors Fee-now, en suivant exactement l'orthographe anglaise indiquée par la prononciation de ce nom ; le roi appela un autre anglais, fit retourner M. Mariner lui ordonna de regarder d'un autre côté, donna le papier à l'anglais qui arrivait, et lui dit de lire ce qu'il y avait. L'anglais prononça le nom du roi. En s'entendant nommer, Finnow reprit vivement le papier et avec l'air du plus grand étonnement, le regarda, le retourna sens dessus-dessous et l'examina de tous les côtés. Cela ne me ressemble pas dit-il ni à personne d'autre ! Où sont mes jambes ? Comment savez-vous que c'est moi ? Sans demander plus d'explication, il fit de nouveau écrire M. Mariner ; lui indiquant à mettre sur le papier les noms des personnes, et des objets qu'il voyait, et les donnant ensuite à lire à l'autre anglais. Cette occupation dura deux ou trois heures et plut beaucoup au roi. Mais ce qui l'amusa le plus, ce fut une petite confidence assez legère qu'il dit tout bas à l'oreille de M. Mariner, qui l'écrivit et dont tout le monde entendit ensuite la lecture, au grand déplaisir de quelques dames de la cour. Mais enfin la bonne humeur l'emporta sur le reste ; dans ce moment l'étonnement ou la curiosité occupait plus que toute autre chose.

On ne pouvait comprendre comment des noms et des circonstances étaient communiqués d'une manière si mystérieuse. Fennow crut une fois deviner le mystère, et il expliqua à ceux qui l'entouraient, comment il était possible de faire pour les choses qu'on voyait des marques ou des signes convenus entre l'écrivain et le lecteur au moyen desquels ils s'entendaient sur-le-champ. Mais M. Mariner lui apprit qu'il pouvait écrire ce qu'il n'avait jamais vu. Le roi lui dit à l'oreille d'écrire Coogoo-Ahoo. C'était le nom du roi de Conga que lui et Coobo Nuha avaient assassiné, quelques années avant l'arrivée de M. Mariner dans l'île.

On exécuta sur-le-champ ses ordres, et quand il enten-

dit répéter le nom qu'il avait dit à l'oreille de M. Mariner, il déclara qu'il n'avait jamais rien vu de si étonnant au monde. Il lui fit encore écrire Tarky; c'était le nom du chef de la garnison de Bex que M. Mariner et ses compatriotes n'avaient pas encore vu : ce chef était borgne. Quand on lut ce nom; Finnow demanda s'il était borgne ou non. C'était accuser l'écriture d'inexactitude. M. Mariner lui dit qu'il avait écrit le signe de son nom, mais pas celui qui servait à décrire sa personne.

Finnow lui dit donc tout bas d'écrire : « Tarky, borgne de l'œil gauche », ce qui fut fait à l'instant et lu par l'autre anglais. Cette dernière épreuve augmenta encore la surprise des assistans. M. Mariner apprit au roi que, dans plusieurs parties du monde, on se servait de ce moyen pour s'envoyer des messages à de grandes distances, qu'on les ployait; qu'enfin on les cachetait de manière à ce que celui qui les portait, ne put savoir ce qu'ils contenaient. Il lui apprit aussi qu'on écrivait de la même manière les histoires de toutes les nations, et qu'elles arrivaient ainsi à la postérité, sans que l'écriture fût altérée. Il lui expliqua les moyens employés pour conserver l'écriture et le papier. Finnow reconnut que c'était une invention admirable, ajoutant qu'il n'en voulait pas pour les Iles Conga, car si jamais elle y venait, dit-il, il n'y aurait que troubles et complots et il ne serait peut-être pas sûr, lui, roi, de vivre seulement un mois.

CHALETS ALPESTRES.

Nous empruntons à un voyage de MM. Hilaire Sazerac et Ed. Pingret, le fragment suivant sur l'intérieur d'un chalet alpestre.

» Nous ne parvînmes à cette hauteur qu'après avoir pris quelques instans de repos dans un châlet que l'on rencontre à mi-côte de la montagne. Il est l'asile de pâtres vigoureux qui vivent dans ce lieu, séparés du reste du monde, et ne connaissant d'autre société que celle de leurs troupeaux et des étrangers qui visitent ces solitudes alpestres. Leur vie n'est ni moins frugale, ni moins active que celle des bergers de la vallée de Gasteren. Couverts à peine d'une toile grise et grossière, les bras, les jambes et la poitrine entièrement nus, ne portant à leur pieds que des semelles de bois qu'ils façonnent eux-mêmes, ainsi que les ustensiles nécessaires à leurs alimens et à la préparation de leurs fromages, qui forment la partie la plus substantielle de leur nourriture, ils affrontent les brûlantes ardeurs d'un été passager et le froid piquant d'un long et



Intérieur d'un Châlet.

triste hiver. Leur santé n'est point altérée d'un régime si rude. Loin delà, elle semble en être d'autant plus forte. Leurs occupations journalières sont de recueillir le lait des troupeaux et de le convertir en fromages qui, je le crois, sont importés sur tous les coins du continent. Chaque jour, ils descendent le fruit de leur travail dans des cabanes élevées près du Rhône, et qui servent comme d'entrepôt à tous les fromages sortis des Alpes et de la Furka. Cette vie uniforme, cet isolement, n'ont rien qui les afflige; leurs désirs ne vont pas au-delà de l'horizon que tracent autour d'eux les glaces et les rochers dont ils sont circonscrits. Cependant, au cri de liberté, au nom de la patrie, on les voit s'élancer de leurs chaumières obscures, et, s'armant de tout ce qui s'offre à leurs mains, présenter à celui qui voudrait attenter à leur sauvage indépendance un ennemi redoutable, un ennemi dont les plus vaillans soldats de nos armées n'ont pas toujours pu triompher. » HILAIRE SAZERAC.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Entrée du Canal souterrain de Saint-Quentin.

LE CANAL SOUTERRAIN DE SAINT-QUENTIN ET LA SOURCE DE L'ESCAUT.

A trois lieues de Saint-Quentin, sur la route même de Cambrai, à 45 ou 46 mètres (cent cinquante pieds environ) de profondeur, se trouve l'entrée d'un immense souterrain, ayant plus de cinq quarts de lieue, et sous lequel passe le canal qui joint la Somme à l'Escaut.

L'ancien canal, qui réunit la Somme avec l'Oise, entre Chauny et Saint-Quentin, et qui avait été projeté sous les ministères de Mazarin et de Colbert, resta pendant long-temps sans exécution, et fut enfin terminé par Crozat, Saint-Quentinois, dont il porte le nom. Ce canal communique non-seulement avec Paris par la Seine, mais aussi avec Nantes et l'Océan, par le canal de Briare et par la Loire. Son utilité générale ayant été reconnue, un ingénieur militaire, nommé Devic, proposa, pour étendre ces nouvelles communications, de réunir la Somme à l'Escaut, et d'ouvrir un canal entre Saint-Quentin et Cambrai. Lorsqu'il eut dressé les plans et relevé les nivellemens qui devaient démontrer la possibilité de son projet, Dévic reconnut qu'il serait impossible de traverser à ciel ouvert l'immense plateau qui sépare les sources de la Somme, de l'Escaut et de la Scarpe. Au lieu de chercher à tourner cette élévation, ce qui aurait éloigné le canal de sa direction, il conçut l'idée ingénieuse et hardie de traverser la montagne par un canal souterrain. Mais prévoyant en même temps les difficultés et les inconvéniens attachés à ce projet, il chercha à le restreindre, et profita d'un vallon qui permettait de creuser le canal découvert dans une partie du plateau. Le reste du terrain devait être traversé au moyen de deux souterrains.

On s'effraya des difficultés d'un pareil projet et des dépenses qu'il devait nécessiter. Le canal et son inventeur furent oubliés.

En 1766, le gouvernement s'occupa de nouveau de la jonction de la Somme à l'Escaut. M. Laurent, ingénieur, chargé de ce travail, s'empara de l'idée de Devic, sans adopter toutefois ses plans. Il proposa de percer le plateau dont nous venons de parler par une galerie souterraine qui traverserait toute sa longueur. Ce projet majestueux fut accueilli. M. Laurent en dirigea l'exécution, et poussa les travaux avec activité jusqu'à sa mort, en 1775.

Son neveu, qui le remplaça, faisait continuer le percement, lorsque des doutes répandus sur le succès de l'entreprise et le manque de fonds survenu par suite de la guerre d'Amérique, firent suspendre les travaux jusqu'en 1783. A cette époque, la famille Laurent obtint des lettres-patentes qui lui concédaient le droit à percevoir sur le canal de navigation pendant cent huit ans, et par lesquelles le gouvernement s'engageait à fournir la moitié des fonds nécessaires pour l'achèvement de l'entreprise. Mais le parlement ayant refusé l'enregistrement des lettres-patentes, la magnifique galerie souterraine fut abandonnée pour jamais. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un objet de curiosité.

On y descend par un escalier de cent soixante-douze marches, que l'on trouve non loin de la chaussée Brunehaut, entre la route et le village de Beaurevoir, près des sources de l'Escaut.

En 1801, Napoléon, alors premier consul, vint dans les environs de Saint-Quentin, parcourut la ligne où devait être tracé le canal, et visita la galerie souterraine commencée par Laurent. Cette entreprise hardie frappa l'imagination du grand homme, et lui, qui prétendait faire rayer du dictionnaire le mot *impossible*, s'écria : «Il faut exécuter ceci»; puis il ordonna que les anciens plans fussent examinés de nouveau par les ingénieurs des ponts-et-chaussées. Après quelque hésitation, ces derniers se prononcèrent pour la continuation du canal Laurent. Ce-

pendant, les partisans du projet de Devic soutinrent leur opinion avec tant de chaleur, et surent l'appuyer de raisonnemens tellement forts, que Napoléon fit consulter l'Institut. Cette compagnie, après un mûr examen, déclara *que la direction proposée par l'ingénieur Devic était la plus avantageuse*.

En conséquence, le 30 juillet 1802, Napoléon donna l'ordre de commencer les travaux qui furent terminés en 1809.

Le souterrain du Tronquoy, situé à une lieue de Saint-Quentin, et qui compte environ un quart de lieue de longueur, fut celui par lequel on commença. Il ne présenta d'autres difficultés que le retard occasionné par l'éboulement de deux puits qui servaient à l'extraction. Le niveau de l'eau souterraine, se trouvant dans cette galerie à environ treize pieds au-dessous de celui du canal, on n'en fut nullement incommodé.

Dans l'autre galerie, au contraire, qui s'étend sur cinq quarts de lieues environ, le niveau de l'eau se trouva au-dessus du lit du canal. Il en résulta d'énormes difficultés. Le travail avait été commencé sur toute la ligne, au moyen de cinquante-six puits, percés à peu près à trois cents pieds l'un de l'autre. Mais on fut obligé de renoncer à ce moyen d'exécution et de creuser le souterrain en remontant vers sa naissance, depuis la partie inférieure : de cette manière, à mesure que l'on poussait l'excavation, les eaux s'écoulaient naturellement dans la partie du canal à ciel ouvert, achevée déjà entre la galerie souterraine et Cambrai.

Cette galerie, creusée dans des couches de natures différentes, a dû être voûtée en briques, dans une grande partie de sa longueur : les trottoirs dans les deux souterrains, sont formées par le roc, à l'exception de quelques endroits et des entrées qui sont en maçonneries.

En 1810, lors de son voyage dans le Nord de la France avec l'impératrice-Marie-Louise, Napoléon parcourut dans un bateau élégamment décoré le Grand Souterrain qui avait tout récemment été ouvert à la navigation.

Les habitans de Saint-Quentin avaient fait dresser une tente à peu de distance de l'entrée de la galerie où ils offrirent un banquet à l'impératrice. On montre aussi, vers le milieu du souterrain, une salle ronde creusée dans le roc et qui avait, dit-on, été préparée pour une halte. Mais le cortége passa rapidement sous la voûte éclairée à demi par les torches et les verres de couleur dont les barques étaient ornées.

Le canal souterrain de Saint-Quentin a long-temps attiré, dans le pays, une grande foule de curieux; il a certainement donné l'idée des *Tunnels*, qui se rencontrent sur les routes en fer et de l'immense voûte qui devait servir de passage sous la Tamise. Du reste, ce canal présente un grave inconvénient : sa largeur, entre les deux trottoirs, n'est pas assez grande pour permettre l'écoulement des eaux que les bateaux repoussent lors qu'ils remontent le courant. On a essayé de remédier à cela, en pratiquant sous les trottoirs de petites arcades en maçonnerie. Mais la traversée, surtout en remontant, se fait encore d'une manière pénible et fort lente.

Entre la sortie de la grande galerie et la ville de Cambrai, le canal creusé dans la vallée de l'Escaut est traversé deux fois par ce fleuve : aux points où ils se croisent, le canal est soutenu sur des aqueducs qui servent de bief à des écluses et sous les arches desquels passe l'Escaut. De telles constructions, qui étonnent au premier abord, se rencontrent aussi maintenant sur toutes les routes en fer : elles servent de continuation aux chemins ordinaires et même quelquefois aux torrens qui les traversent.

Les curieux qui ont visité le canal souterrain de Saint-Quentin aiment à raconter le singulier effet d'acoustique, qu'ils ont remarqué sous ses voûtes immenses. Lorsque arrivé vers le milieu, on chante ou l'on fait chanter à un instrument trois notes qui forment accord, l'écho redit de nouveau ces trois notes de manière à former un chœur plein de mélodie et qui se prolonge en mourant, pendant cinq à six minutes.

Voici le plan terrestre du canal souterrain :



Plan terrestre du Canal de Saint-Quentin.

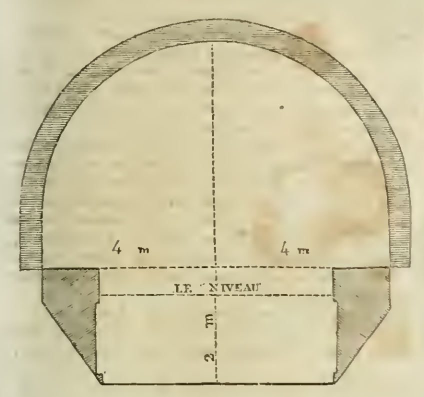
La ligne du canal qu'avait projeté Laurent et qui devait traverser, par un grand souterrain, toute la longueur du plateau, est indiquée par des points. Entre la chaussée Brunehault et Bélicourt, on voit l'entrée de cette grande excavation qu'ont visitée tant de voyageurs illustres et qui se trouve aujourd'hui presque entièrement remplie d'eau. Le petit souterrain du canal actuel est indiqué par les points au-dessous de Haucourt. Le grand souterrain commence à côté de la route de Paris, près de Bélicourt, et se termine à la hauteur du Catelet.

A peu de distance de l'entrée du grand souterrain, un pont d'une seule arche et d'une construction fort hardie donne passage à la chaussée Brunehault qui traverse le canal à quarante-cinq pieds au-dessus du niveau.

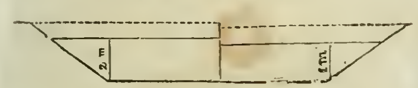
La chaussée Brunehault est une de ces voies romaines, fort répandues dans le pays, que l'on attribue à tort à des princes du moyen-âge, et que construisaient les soldats, durant leurs quartiers d'hiver ou les temps de paix.

On prétend néanmoins qu'elles ont été réparées sous le règne de Brunehaut. Rien ne prouve, comme rien ne détruit cette assertion.

Nous donnons ici la coupe du grand souterrain et le profil du canal découvert. Nous avons coté les hauteurs d'eau, tant en dessus, qu'en dessous du point de partage. on voit qu'en dessous de ce point, le canal n'ayant qu'un mètre soixante centimètres de profondeur, il est impossible que le bateau qui remonte l'Escaut, puisse y passer avec charge entière. Aussi les bateliers sont-ils obligés de laisser à Cambrai une partie de leur chargement. Le commerce de charbon souffre de cet inconvénient qui occasionne nécessairement une augmentation dans les frais de transport de combustible.



Coupe du Canal souterrain.



Profil du Canal découvert.

Maintenant éloignons-nous un peu, et gagnons le village de Beaurevoir. Là, derrière les prés de l'abbaye de Saint-Martin transformée maintenant en fabrique de sucre de betteraves, s'élève une petite arcade appuyée sur des murs de briques et de pierres blanches. Cette arcade forme un bassin de douze pieds, dans lequel on descend par dix marches. Regardez ce petit ruisseau limpide, large de six pieds tout au plus, et à peine profond de trois. Déchaussez-vous, relevez votre pantalon, entrez dans l'eau jusqu'à mi-jambe, courbez-vous et pénétrez sous la voûte : vous verrez suinter entre deux fentes de rocher, un mince filet d'eau que vous pourrez un instant arrêter de vos deux mains.

Ce petit filet d'eau se nomme en latin, *Scaldus* et quelque fois *Tabuda*; il deviendra navigable comme la mer. C'est l'ESCAUT.

Lisez l'inscription que l'on a gravée au-dessus de l'arcade, inscription sans date et sans nom :

FELIX SORTE TUA SCALDIS!
FONS LIMPIDISSIME!
QUI A SACRO SCATURIENS AGRO,
ALLUIS ET DITAS NOBILE BELGICUM,
TOT QUE CLARAS URBES LAMBENS
GRAVIUS TOTIDEM INTRAS.

En voici la traduction :

Que ton sort est heureux, Escaut!
Fleuve si limpide!
Qui, prenant ta source dans un sol sacré,
Arroses et enrichis la noble Flandre,
Et après avoir baigné tant de villes illustres
Entres avec majesté dans la mer.

JEAN LE CARPENTIER, vieux historien du pays, décrit en termes assez naïfs et assez fidèles la marche de l'Escaut: écoutons-le :

» La plus célèbre des rivières du pays est l'ESCAUT, » appellée des Latins SCALDIS et des Flamands SHELD. » Aucuns anciens l'ont appelée TABUDA; mais les raisons » qu'ils donnent du changement de ce nom en celui de » *Scaldis* est une pure fable.

» L'Escaut donc vient porter ses eaux dans notre Cambrésis, comme un astre dans un beau ciel. Après avoir » pris sa naissance au pays de Vermandois entre le Cattelet et Beaurevoir, où la Somme et la Sambre ont aussi » leurs sources; les plus grosses rivières ayant cela de » propre, que jamais elles ne naissent seules, et sortent toujours des veines de la terre, comme les plus » claires étoiles paraissent dans le ciel accompagnées de » plusieurs autres. A peine ce fleuve est-il né, qu'il fait » tourner des moulins au Cattelet, passe à Honnecourt, » gagne au galop l'abbaye de Vaucelles, pour y attraper » l'Escaüette, où s'étant revêtu de ses dépouilles, il » marche ensuite avec plus de pompe pour venir embrasser à deux bras la ville de Crèvecœur, au sortir de » laquelle il est favorablement reçu des villages de Manières, de Marcoing, de Noyelle, Prouville et de Cantignieux; auxquels lieux ayant par la force de ses eaux » fait rouler diverses meules et assemblé plusieurs ruisseaux, il se hâte à se rendre aux portes de Cambrai, » aux pieds desquelles il se divise pour mériter plus » d'hommages et plus de ponts dans la ville : d'où il n'est » pas plûtôt sorti, qu'il ramasse toutes ses eaux pour en » fortifier Bouchain, ville à trois lieues de Cambrai, bastie » par Pépin; qui semble avoir pris son nom du lieu de » son assiette; pour être size à la bouche du *Sansset*; y » entrant dans l'Escaut, et sur le confluent de ces deux » rivières. »

» Le *Sensset*, où *la Sansse* vient de l'abbaye du Vivier en Artois, d'où elle se rend à l'Ecluse, (où elle » forme une espèce de Lac, sur une longue chaussée) se » porte à Paluez, arrose la ville d'Arleux, l'abbaye du » Verger, Hem-l'Anglée, Wasne, Crupilly, Wauvrechin, » et autres lieux, où elle se grossit de plusieurs agréables » ruisseaux, pour avoir une entrée plus favorable dans le » lit de l'Escaut, lequel au-delà de Neufville, non loin » de Bouchain, reçoit encore les hommages *de la Selle* » (dite en latin *Savus*, dans quelques Chartes de Childebert roi de France, et d'Arnould comte de Flandre, rapportées par Myræus les années 705 et 937), qui sortant » de la Thierasche avait déjà rempli les fossés de la ville » du Château-Cambresis, et avait lavé les anciennes villes de Saint-Pithon, de Solesmes, de Sausoy, de Haspres, et autres beaux villages situés sur les limites du » haut Cambresis.

» L'*Escaillon*, petite rivière, vient de quatre sources » non loin des bois de Landrechies, laquelle ayant » mouillé la Cappelle, Vertain, Somain, Verchin, Monceaux et Thiâns se perd dans l'Escaut à Prouvy, lequel, » glorieux de tant de dépouilles, vient se présenter avec » plus d'assurance aux portes de Valenciennes, où il est » reçu avec applaudissement des habitans, et y est salué

» *de la Ronelle*, petite rivière sortie du Quesnoy. Si » bien que notre Escaut (que l'on nomme *le nourrissier* » *des Flamands*) y porte déjà des bateaux assez consi- » dérables, que l'industrie des hommes s'efforce en nos » jours de faire avancer jusqu'à Cambray, par le moyen » d'un canal formé des eaux de ce beau fleuve; lequel » au sortir de Valenciennes, Condé, Mortagne, Audenaer- » der Gand Tenremonde, Rupelmonde et Anvers, ayant » reçu en chemin les hommages de la *Scarpe*, de la *Haine*, » de la *Troulle*, du *Housneau*, de la *Lys*, de la *Lieue*, » de la *Moere*, de la *Reye*, de l'*Hiperle*, de la *Dendre*, » de la *Mandre*, de la *Diele*, de la *Nethe*, de la *Sine*, » etc. Puis il vient se partager à Lillo en deux branches, » dont l'une fut nommée *Hont*, à cause du bruit qu'elle » fait séparant la Flandre du Brabant, et de la vitesse » qu'elle a pour rendre le tribut de ses eaux à l'Océan » entre la ville de Biervliet et celle de Flessingue. L'autre » branche coule vers Bergen-op-Zoom, où elle reçoit la » petite rivière de *Zoom*, qui donne le nom à la ville bâtie » sur ses bords, et se divise encore en deux bras, dont » l'un appelé *Wosmer* passe à Thole, et se décharge » dans la Merwe à une lieue de là : l'autre sépare les » îles de Zélande avec divers autres rameaux, les dis- » tinguant par son gros canal en orientales et occidentales, » entre lesquelles se poussant vers la mer, y apporte » toutes ses belles conquêtes pour y finir son cours, et » perdre son nom entre les îles de Schouwen et de » Walckeren. »

La montagne dont sort l'Escaut consiste en une masse de pierre calcaire blanche, sur laquelle on trouve à peine un demi-pied de terre végétale. Cette montagne est creusée de toute part par des carrières fort productives.

C'est dans une carrière semblable qu'est arrivé l'événement que nous allons raconter.

Le 25 janvier 1829, le sieur Goffart, maréchal-ferrant de Neuvilly, partit de chez lui pour aller dîner avec M. Rigaut, fermier à Emerval.

— Je reviendrai de bonne heure, dit-il gaiement à sa famille, et je rapporterai de l'argent, car j'ai un compte à régler avec M. Rigaut. Ainsi, apprêtez-vous à me faire un bon souper et un bon accueil, à mon retour.

Et le voilà qui marche malgré la neige qui tombait en abondance, et qui, poussée violemment par le vent, permettait à peine au maréchal de tenir les yeux ouverts et de reconnaître le chemin qu'il devait suivre.

La soirée, la nuit se passent; le jour paraît... La famille inquiète de Goffart l'attendait encore. On va chercher de ses nouvelles à Emerval... Il est parti de ce hameau depuis la veille à sept heures du soir.

Cette étrange absence met le village en émoi. On fait des perquisitions partout; la campagne, couverte de neige, est explorée soigneusement, mais on ne peut rien découvrir. Sans doute, un assassin, instruit que Goffart devait être, à son retour, porteur d'une somme d'argent assez considérable, l'a frappé à la faveur de l'obscurité, et qu'il a enfoui le cadavre dans quelque endroit inconnu.

Neuf jours s'écoulèrent sans que rien ne vînt confirmer ces tristes conjectures.

Le 3 février, à quatre heures du soir, Benoît Lacroix, dit *l'Enfer*, s'en fut chercher de la marne dans un ravin du territoire de Solesmes. Arrivé près d'une carrière,



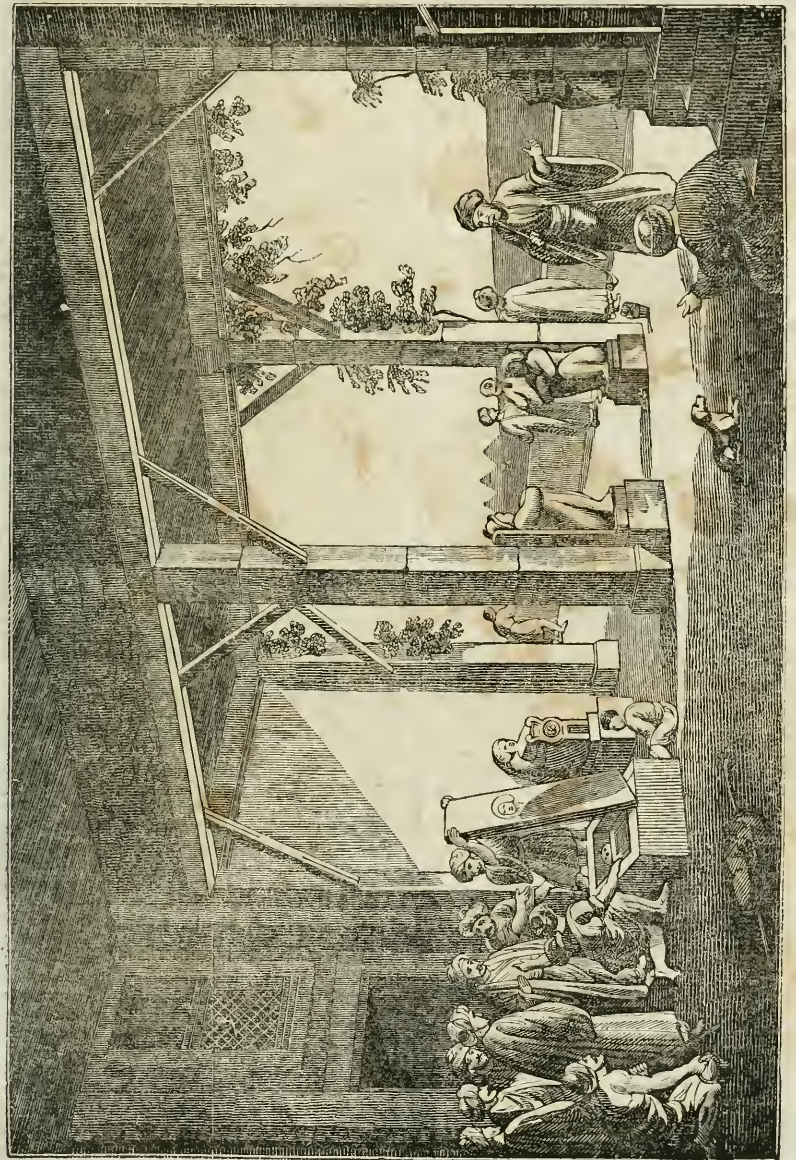
Source de l'Escaut.

profonde de trente pieds pour le moins, il entendit pousser un cri lamentable qui le fit tressaillir; car il avait cru reconnaître la voix du maréchal-ferrant. D'abord il pensa que ces lugubres sons étaient proférés par l'ame du trépassé; mais quelques instans de réflexion lui firent sentir l'absurdité d'une pareille idée, et appelant deux enfans qui l'attendaient à quelque distance, il s'avança sur le bord de la carrière. Un spectacle bien étrange s'offrit à ses regards : un homme décharné, hâve, les yeux égarés, s'agitait convulsivement sur la neige qui jonchait le fond

de l'étroit précipice; un des enfans laissa tomber d'effroi un morceau de pain qu'il tenait. Le malheureux le saisit avidement et le dévora en poussant des hurlemens de joie.

Le hasard fit passer près de là M. Guyon, chirurgien à Solesmes. On l'appela. D'après ses conseils, une échelle fut placée dans la carrière, et deux hommes descendirent pour remonter le malheureux, captif dans ce précipice depuis neuf jours. Mais ce ne fut pas chose facile que de parvenir à se rendre maître de Goffart. Egaré par une sorte de délire, il résista long-temps aux efforts de ses sauveurs, et ce ne fut qu'après s'être épuisé par une longue lutte qu'il se laissa saisir.

Transporté dans une maison voisine, Goffart y mourut après sept jours de souffrances



Maison de M. Rosetti, au Caire. — Arrivée d'un grand nombre de Momies.

MOMIES DU CAIRE.

Le dessin que nous donnons représente l'arrivée de plusieurs momies, chez M. Rozetti, à Coutay, port du Caire. Envoyées en France, l'une de ces momies fut ouverte, en 1823, par M. Passalacqua. Voici quelques détails à ce sujet : nous les puisons à une source authentique :

» On apporte cette momie arrivée du Caire. Elle semble, d'après le style des peintures du cartonnage, appartenir à l'époque des Pharaons antérieure aux Perses; elle a donc 2,400 ans au moins d'antiquité.

« L'opération de l'ouverture dure près de trois quarts d'heure : la séparation des deux parties du cartonnage est difficile; la scie et le couteau hésitent souvent; enfin on aperçoit la momie, enveloppée d'innombrables bandelettes.

» Débarrassée de ces bandelettes, dont quelques-unes sont d'une toile de lin fortement tissue, d'autres d'une espèce de *croisé* d'une grande régularité, et dont toutes les dames se montrent curieuses d'emporter un échantillon, le corps de Pharé, la momie, apparaît.

» M. Portal et les savans qui assistent à la séance approchent; tout le monde est debout; chacun cherche à suivre des yeux le reste de l'opération, à laquelle procède M. Passalacqua, qui, ayant écarté le bitume recouvrant encore quelques parties du squelette, découvre entre les pieds, et formant un monceau de quelques pouces, diverses espèces de céréales : la plupart sont de l'avoine et de l'orge dont les grains ont germé. Cette singularité nous a frappés; nous croyons nous rappeler qu'on a souvent trouvé des graines embaumées dans les tombeaux; mais on n'en avait pas encore rencontré dans les momies.

» Au moment où la momie a été entièrement dépouillée de son enveloppe, quelques incertitudes se sont élevées dans l'esprit des savans investigateurs : on a pensé que le prêtre Mainoute pourrait bien n'être qu'une prêtresse; mais on s'est aperçu bientôt qu'on était dans l'erreur. Quelques circonstances précises, et notamment la tête, n'ont pas laissé de doutes possibles. Les cheveux étaient rasés comme ceux des prêtres égyptiens; ils étaient d'une couleur jaune ainsi que la barbe. La barbe était longue comme celle d'un homme qui n'aurait pas été rasé depuis vingt jours. Les dents étaient belles, blanches et bien rangées, ce qui faisait conjecturer que ce prêtre était mort à peine âgé de 30 ans. On s'est ensuite occupé de l'ouverture du crâne, que la scie et le marteau, quelle que fût la force avec laquelle on frappât, ont eu peine à ouvrir. Le crâne n'offrait aucune trace du linge ou du bitume que l'on employait ordinairement pour en remplir la cavité. Toutes les membranes en sont bien conservées; M. le baron Portal s'est livré à un examen détaillé de cette partie de la momie.

» Cinq manuscrits sur papyrus ont été trouvés sur différentes parties du corps. Un d'eux était placé sur la poitrine : on n'a pas essayé de le détacher; il eût fallu le soumettre à l'action de l'alcool.

» Ces inscriptions hiéroglyphiques étaient probablement quelques fragmens du rituel funéraire, contenant, avec des prières, les noms et la généalogie du défunt. »

PHYSIOLOGIE.

LES AVEUGLES-NÉS.

La première fois que je visitai les aveugles-nés de la rue Saint-Victor, celui des chefs qui m'accompagnait m'engagea à commencer mes observations par l'imprimerie. Là se trouvaient réunis les aveugles les plus intelligens : ce furent d'autres aveugles qui nous conduisirent.

— Comment, leur dis-je, n'y voyant pas, pouvez-vous agir si précisément? — C'est, me répondit l'un d'eux, par le secours du toucher... mais que le toucher dont je parle diffère du vôtre! C'est principalement par l'oreille et par cette partie de la face avoisinant l'oreille que nous sommes dirigés... Si nous abordons un lieu inconnu, nous humons, pour ainsi dire, et nous écoutons les vagues de l'air : s'il nous reste du doute, nous frappons dans nos mains, de nos pieds nous heurtons la terre : et le genre de retentissement qui en résulte nous apprend si la pièce où nous sommes entrés est petite ou grande, et à quelle distance nous nous trouvons des murailles et des issues. C'est donc plus particulièrement l'oreille, à la fois comme organe de l'ouïe et du toucher, qui nous sert de conducteur; ceux d'entre nous qui ont le malheur d'être un peu sourds sont d'une extrême maladresse. Il suffirait même, poursuivit-il, de nous mettre un bandeau sur les tempes et sur les oreilles, pour nous empêcher de nous diriger seuls, car les mains, je vous l'assure, nous sont en cela d'un faible secours.

Je m'occupai alors à les regarder agir et travailler — Je vis qu'ils ne touchaient pas les objets du bout des doigts et indifféremment comme nous. Ils les palpent et les circonviennent dans tous les sens, ce qui leur donne dans beaucoup d'occasions un grand avantage sur nous. Ainsi, nous ne pouvons voir à la fois que la moitié d'une sphère tandis qu'eux ils la voient au même instant tout entière.

Dans l'imprimerie même se trouvait une bibliothèque, composée de quelques dixaines de volumes : je fus curieux de voir lire nos jeunes aveugles. — Leurs livres sont formés de lettres blanches en relief, qu'ils assemblent assez couramment avec les doigts. Je ne dirai pas qu'ils lisent aussi vite que nous : non. Ils mettent à lire une phrase le temps qui nous suffirait à parcourir une page entière. Mais ils lisent véritablement, et ne perdent pas, ainsi que nous, de longs instans à parcourir avec inattention et sans fruit les feuillets surchargés d'un volume. Ils lisent peu; mais un ouvrage dont chaque mot leur a passé sous la main, doit leur rester invariablement dans la mémoire. Ils s'identifient en réalité avec leurs auteurs de prédilection. Ils ont ainsi beaucoup de ressemblance avec ceux de nos campagnards dont une Bible et des Heures composent toute la bibliothèque. De pareils hommes savent peu ; mais ce peu, ils le savent mieux et le retiennent toute la vie.

Une chose me frappa dans la personne de ces aveugles : c'est une laideur uniforme et vraiment caractéristique. Je fus curieux d'en rechercher la cause, et voici ce que j'observai.

D'abord la privation de la vue produit dans toute leur personne un défaut d'aplomb, un décontenancement tout-à-fait disgracieux. Puis, comme c'est principalement par l'impression de l'air sur la face qu'ils acquièrent la connaissance des lieux, ils projettent cette face en avant, de manière à augmenter la proéminence toujours trop marquée du menton. Observez aussi que plusieurs de ces malheureux ont dû la perte de leur vue à une petite vérole excessivement maligne, dont les profondes cicatrices sillonnent leur visage.

Mais ce n'est pas tout. Qu'est-ce qui donne à la physionomie cette expression d'intelligence et de sentiment qui en fait la grâce et la beauté? Ce n'est pas seulement un sourire modéré qui suppose de l'esprit, ou qui indique du bonheur et qui le justifie; ce n'est pas seulement l'éloquence et la vivacité du regard : c'est plus que tout cela, le parfait accord de toutes les parties de la figure. Or, c'est l'imitation qui fait acquérir cette unité gracieuse, cette juste mesure dans le jeu de chacun des traits; et cette heureuse éducation, ce sont les yeux qui la donnent.

Une autre chose qui disgracie la figure d'un jeune

aveugle, c'est l'extrême étroitesse du front où les cheveux s'implantent fort bas dans le voisinage du nez.



Aveugle né, âgé de 14 ans.

Cette remarque m'a semblé d'autant plus importante, que le front n'a cette exiguité que chez ceux des aveugles qui le sont devenus dès le premier âge, ou qui sont nés tels.



Jeune Anglais devenu aveugle après l'âge de 10 ans.

Je vis là plusieurs aveugles qui n'avaient cessé de voir qu'après l'âge de dix ans, et je m'assurai que le front de ces derniers était à peu près comme le nôtre. Or, l'on ne peut refuser aux sens, particulièrement au sens de la vue, une puissante influence sur la formation des idées, sur leur nombre et leur diversité. Plus l'ame a d'instrumens ou d'auxiliaires, et plus le cerveau doit avoir de volume. Ce volume du cerveau est toujours proportionné à l'étendue de l'intelligence. Il est évident que quatre collecteurs donnent moins que cinq, et qu'il faut plus de cerveau pour les idées provenant de cinq sens intacts qu'ils n'en faut pour les idées de quatre sens.

On ne doit donc point s'étonner si les aveugles-nés ont le front plus étroit que les clairvoyans.

Les jeunes filles aveugles diffèrent des garçons en ce qu'elles sont beaucoup plus soigneuses de leurs personnes, plus attentives à se contenir ou à se parer : elles ont à peu près le même maintien que les jeunes filles qui ne sont point privées de la vue, et cependant, sorties de l'institution, elles trouvent rarement à se marier ; tandis que les jeunes garçons aveugles se marient presque tous et avec facilité.



Jeune aveugle.

Mon conducteur m'engagea à dicter quelque chose aux jeunes compositeurs d'imprimerie que je voyais réunis, afin que je pusse mieux juger de leur savoir (1) : je leur demandai comment il se faisait que privés d'un sens, ils eussent néanmoins plus d'esprit que beaucoup de clairvoyans.

Sans se montrer dédaigneux d'applaudissemens, ni trop sensible à cette cajolerie, l'un d'eux m'apporta au bout de quelques secondes, la phrase demandée qui me parut composée avec la précision d'un Didot. — « Vous avez donc le toucher bien délicat, lui dis-je ? — C'est au point, me répondit-il, que certains d'entre nous vont jusques à reconnaître les couleurs mêmes, uniquement à l'aide du toucher. Nous avons ici une jeune personne, aveugle-née comme nous, qui discerne la soie rose d'avec les autres échantillons différemment colorés de la même étoffe, dont elle compose de jolies bourses. A la vérité, ajouta-t-il, elle ne distingue que le rose, et ne reconnaît ni le rouge ni les autres couleurs ; mais elle ne se méprend jamais quant à cette nuance.

— Vous devriez dire aussi, reprit brusquement un autre, que plusieurs couleurs se reconnaissent à l'odorat, surtout quand il s'agit d'étoffes neuves et récemment teintes. J'ai remarqué, poursuivit-il, que le rouge est plus facile à distinguer, par la raison qu'il attire davantage l'humidité ; et même cette propriété m'a souvent servi, à moi, pour retrouver, parmi les autres, la laine rouge dont je compose mes tapis.

— Au reste, dit un troisième avec plus de douceur, ce n'est pas seulement le toucher qui nous dédommage d'un sens perdu ; nous avons aussi l'ouïe extrêmement fine ; aucun bruit ne nous échappe ; nous pouvons même, presque tous, apprécier plusieurs bruits à la fois, sans que la netteté de chaque perception en souffre. — Et de la

(1) Un de ces jeunes aveugles, celui que le directeur, M. le docteur Pignier, affectionne le plus, le nommé *Louis Braille*, né à Coupvray, près de Meaux, a composé une sorte d'alphabet dont tous ces aveugles font usage aujourd'hui. Quelques dixaines de points diversement superposés lui suffirent pour écrire sous nos yeux : *Homère était aveugle*. Un simple poinçon leur sert de plume, et ils ont une sorte de rainure métallique pour en diriger la marche. Ensuite, pour lire ce que le poinçon a tracé, ils retournent le papier du côté où les points sont proéminents. Ils emploient un procédé analogue pour jouer aux cartes.

vanité, lui demandai-je, n'en avez-vous pas aussi un peu? — Nous! me dit-il, nullement.

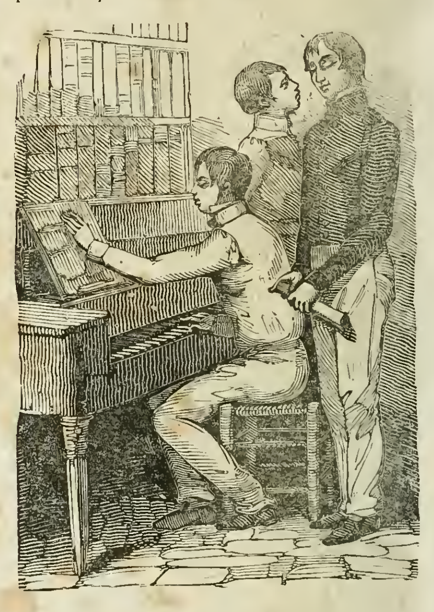
En effet, j'ai pu m'assurer que ces jeunes gens avaient tous la candeur du premier âge, sans vanité ni jalousie d'aucune sorte, et la cause de cette heureuse disposition est bien simple. — Comme ils ne peuvent lire dans les traits si changeans de la physionomie l'expression rapide de l'approbation ou de la préférence, cela même les préserve de ces deux vices si répandus et si préjudiciables. Aussi est-il remarquable autant qu'exemplaire de voir comme ils écoutent bien : surprendre deux aveugles parler à la fois ou s'interrompre réciproquement, est une chose inouïe ; jamais non plus on ne les entend passer frivolement d'une question à peine effleurée à une question nouvelle, bientôt abandonnée à son tour : leur conversation a la sage lenteur de leur marche.



Aveugle écoutant.

Leur conformité de structure et d'impressions, ainsi que leur isolement, fait qu'ils s'unissent et s'aiment entre eux comme feraient des hommes du même pays qui se trouveraient jetés inopinément sur une terre étrangère, peuplée d'ennemis. Ils portent souvent l'esprit de corps, espèce d'égoïsme très-ardent, jusqu'à l'hostilité, et la méfiance jusqu'à la haine. La même cause qui les dissuade de la jalousie et de la vanité est précisément celle qui les rend défiants : c'est qu'en effet ils ne connaissent les hommes que par ce qu'ils ont de plus trompeur, je veux dire la parole.

Je crois aussi avoir remarqué que l'âge met entre les aveugles de plus grandes distances qu'entre les autres hommes. Un aveugle de quinze ans montre pour l'aveugle de vingt les respects et l'attentive déférence qu'un jeune homme aurait parmi nous pour un vieillard. C'est qu'en effet les idées venues d'un seul sens exigent pour leur maturité plus d'expérience et plus d'années ; il est assurément plus difficile de parler sans erreur de ce qu'on ne peut que toucher que de ce qu'on a vu sous mille aspects, que de ce qu'on sent de diverses manières. L'éducation



Aveugle étudiant de la musique.

des aveugles est beaucoup plus lente que celle des clairvoyans, et voilà ce qui rend les plus jeunes d'entre eux si réservés et si modestes.

LE DOCTEUR ISID. BOURDON.

Le mécanisme de l'Impres-
sion en relief diffère de
celui de l'Impression en noir.

Caractère en relief, à l'usage des aveugles.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



La Tour de Nesle. (d'après Callot.)

LA TOUR DE NESLE.

Un soir, — le soleil couchant enluminait le ciel d'un rouge pourpre et encadrait d'un ruban de feu l'horizon, que bornent Sèvres et St-Cloud, — j'étais sur le pont des Arts, l'*Hermite* de M. Jouy à la main. Guidé par l'académicien, je m'étais rendu là comme un observateur au centre d'un point de vue; car cette place est, pour l'œil, un foyer où viennent aboutir et converger mille rayons. En face de moi, la *Cité*, ce berceau de Paris, avec ses maisons entassées, en forme de triangle, et rapprochées l'une de l'autre, comme un corps de soldats en bataille : à la tête de la *Cité*, le *Pont-Neuf* avec ses vieilles arches, et ses neuf rues aboutissantes; à gauche, le *Louvre* qui n'est plus le vieux Louvre, avec sa grosse tour et son beffroy; les *Tuileries*, ce royal pied-à-terre dont le nom s'est anobli de la noblesse du temps et des révolutions qui ont passé sur sa tête : monument dont on peut dire ce que Milton dit de Satan : « la foudre l'a frappé et l'a marqué au front. »

A droite, la *Monnaie*, le seul édifice de Paris qui, joint au *Timbre-Royal* et à la *Morgue*, possède une physionomie propre, et, pour ainsi dire, le caractère de sa destination. Au-dessous, l'*Institut* et la *Bibliothèque Mazarine*. J'en étais là de ma *circum-spection*, lorsque mon *cicérone* (c'est toujours de M. Jouy que je parle), m'apprit en note qu'à cette place, existait jadis la *Tour de Nesle*, du haut de laquelle, suivant les chroniqueurs, plusieurs reines ou princesses faisaient précipiter dans la Seine, afin de s'en débarrasser plus sûrement et plus vite, les malheureux qu'elles y avaient attirés. Cette anecdote me frappa. Jeune encore et sur les bancs de mon collége, j'avais lu Brantôme et ce qu'il contait de la tour de Nesle; mais le souvenir s'en était effacé de ma mémoire : il y rentra vif et soudain. Empruntant une double puissance à l'heure et aux lieux où j'étais, sa force fut doublement impressive; elle m'étreignit des pieds à la tête... pour la première fois, je devinai le drame, et mon premier, mon meilleur drame fut fait.

C'est qu'il y a quelque chose d'attachant et de terrible à la fois dans cette histoire de débauches et de tueries princières, consommées le soir, à minuit, entre les murs épais d'une tour; et n'ayant pour témoins que les lampes qui brûlent, les assassins qui attendent, et Dieu qui veille! Il y a quelque chose qui saisit l'ame dans l'égorgement de ces jeunes hommes (ils étaient tous jeunes et beaux!) venus là, sans armes et sans défiance..... Curée vraiment royale, et qu'envieraient les hyènes et les tigres!... Mais je me laisse aller à des réflexions de poète, et j'oublie que je suis et ne veux être qu'un conteur.

Parlons du monument d'abord : ensuite je parlerai de ses mystères.

Au temps du roi Philippe-le-Bel et de ses fils, Paris avait pour limite, en descendant la rive gauche de la Seine, une enceinte élevée par Philippe Auguste, qui lui donna son nom. Cette enceinte dont les murailles correspondaient à peu-près aux dernières tours du Louvre, avait pour défense extérieure un fossé qui communiquait avec la Seine, et en conduisait les eaux jusqu'à la porte dite *porte de Bussy*.

Au delà de l'enceinte, étaient le grand et le petit *Pré-aux-Clercs*, ainsi nommés parce qu'ils servaient de promenade, les jours de fête, aux écoliers de l'université. Ils embrassaient l'espace occupé maintenant par les rues des Petits-Augustins, des Marais-St-Germain, du Colombier, Jacob, de Verneuil, de l'Université, des Saints-Pères, etc.

En deçà, et adossé à l'enceinte, était l'*Hôtel de Nesle* qui présentait une façade de onze grandes arcades, avec

un enclos planté d'arbres, et dont l'extrémité, du côté du quai, était attenante à l'église des Augustins. Cet hôtel occupait l'emplacement du collége Mazarin, de l'hôtel de la Monnaie et autres lieux contigus : sa cour spacieuse, ses bâtimens et ses jardins étaient à peu-près circonscrits par les rues Mazarine, de Nevers et le quai Conti, autrefois nommé quai de Nesle.

Amauri de Nesle, propriétaire de cet hôtel, le vendit en 1308, à Philippe-le-Bel pour la somme de cinq mille livres : Philippe-le-Long le donna à Jeanne de Bourgogne sa femme, et celle-ci, par son testament, en ordonna la vente pour que le prix fût appliqué à la fondation d'un collége qui fut appelé *Collége de Bourgogne*. En 1381, Charles VI le vendit au duc de Berry, son oncle. Trouvant les jardins trop circonscrits, ce dernier leur adjoignit, en 1385, sept arpens de terre situés au-delà des fossés de la ville, et pour établir la communication, il fit construire un pont sur le fossé. Cette partie extérieure fut nommée *Petit séjour de Nesle*.

Des mains du duc de Berry, l'hôtel passa encore entre celles de plusieurs princes, et fut enfin aliéné par Henri II et Charles IX, en 1552 et 1570. Sur son terrain, s'élevèrent différentes constructions, telles que l'hôtel de Nevers, l'hôtel de Guénégaud, qui depuis a pris le nom de Conti : plus tard enfin, ce qui restait de cet hôtel fut démoli pour faire place au collége Mazarin, aujourd'hui palais de l'Institut.

A l'extrémité occidentale de l'hôtel, à l'angle formé par le cours de la Seine et le fossé de l'enceinte Philippe-Auguste, étaient la *Porte* et la *Tour de Nesle*, les seules qui soient représentées sur la gravure placée en tête de cette notice.

La *Porte*, espèce de Bastille, se composait d'un édifice flanqué de deux tours rondes, entre lesquelles était l'entrée de la ville. On y arrivait par un pont en pierre assis sur quatre arches, et qui rétablissait la communication interceptee par le fossé, très-large en cet endroit.

Il paraît que, pendant long-temps, cette porte fut fermée au public, car je lis des lettres-patentes, du 13 avril 1550, adressées aux prévots et échevins *pour faire ouvrir la porte de Nesle, pour la commodité du faubourg et pour gens de pied et de cheval seulement, sans que charrettes et chevaux chargés de marchandises sujettes à imposition y puissent passer.* Je lis encore dans ces lettres : « que le faubourg avait esté ruiné par les guerres, » réduit en terres labourables; et ayant commencé à se » restablir sous François I[er], qui l'avait ainsi permis, il » estoit un des plus beaux faux-bourgs des villes de France. » Sur quoy, requeste étant présentée à la ville, est or- » donnée l'ouverture de la dite porte. » (1)

Ce fut par la porte de Nesle qu'Henri IV pénétra dans Paris, après avoir assiégé ce côté de la ville, en 1589.— Elle existait encore sous le règne de Louis XIV.

Quant à la *Tour*, située à quelques toises et au nord de la Porte, sur la pointe de terre que formait le fossé en se réunissant à la Seine, la rivière en baignait le pied. De forme circulaire, elle avait cent vingt pieds de hauteur environ, et dominait le comble de la galerie du Louvre. Elle était accouplée à une seconde tour, contenant l'escalier à vis, moins forte en diamètre, mais plus haute encore. A les voir, on eût dit deux sœurs, dont l'une avait en partage la force et la maturité de l'âge, l'autre la légèreté et les graces de la jeunesse. Plus élancée, plus svelte, celle-ci avait l'œil au guet; plus *consistante* et plus *posée*, celle-là se confiait en sa force, et attendait. Réunies toutes deux à la *porte* voisine, par un mur leur allié, elles formaient à elles trois un ensemble qui se présentait au sud-ouest, et se continuait par une suite de remparts dont plusieurs autres complétaient la défense.

En face d'elles, sur la rive opposée, s'élevait le Louvre, et à l'angle du Louvre et de la muraille de Paris, une tour pareille à elles, et qu'on appelait la *Tour qui fait le coin*. Dans les temps de danger, une chaîne de fer, dont une extrémité était fixée à la tour de Nesle, traversait la Seine, et, soutenue de loin par des bateaux, allait se rattacher à la *Tour qui fait le coin*, et fermait, de ce côté de la rivière, l'entrée de la ville de Paris.

Dans l'origine, la tour et la porte de Nesle avaient le nom de *Philippe Hamelin*, leur constructeur ou leur premier propriétaire, je ne sais. Plus tard, elles empruntèrent leur nom de l'*Hôtel*, devenu considérable. Les fenêtres de la *Tour* et une terrasse de l'*Hôtel* donnaient sur la rivière.

Brantôme (c'est à lui que je reviens maintenant), dans le discours 2[me], art. 1[er] de ses *Femmes Galantes*, raconte qu'une reine de France, dont il ne dit pas le nom, se tenait là d'ordinaire, « laquelle, faisant le guet aux » passans, les faisait appeler et venir à soy; et les fai- » sait précipiter du haut de la tour *qui paraît encore*, » en bas, en l'eau, et les faisait noyer. Je ne veux pas » dire, ajoute-t-il, que cela soit vrai, mais le vulgaire, » au moins la plupart de Paris, l'affirme; et n'y a si » commun qu'en lui montrant la tour seulement, et en » l'interrogeant, que de lui-mesme ne le die. »

Jean Second, poète hollandais, mort en 1536, appuie l'assertion de Brantôme, dans une pièce de vers latins qu'il a composée sur la Tour de Nesle (*Epigrammat. libro*, page 140, édit. Lugd. Batav).

Mayerne en fait mention dans son *histoire d'Espagne*, tome 1, page 560.

Villon, qui écrivait ses vers au quinzième siècle, dans un temps plus rapproché de l'événement, y ajoute son témoignage. Donnant quelques détails nouveaux, il nous apprend que les malheureuses victimes étaient renfermées dans un sac, puis jetées dans la rivière. A la seconde strophe de sa *Ballade des Dames du temps jadis*, il se demande :

Où est la Royne
Qui commanda que Buridan
Fut jeté, en ung sac, en Seine?

Ce Buridan, dont parle Villon, échappa au piége on ne sait comment. Il se retira à Vienne en Autriche, où il fonda une université, et son nom devint célèbre dans les écoles de Paris, au quatorzième siècle.

En 1471, un maître ès-arts de l'université de Leipsick composa un petit ouvrage sous le titre de *Commentaire historique sur les jeunes écoliers parisiens que Buridan, etc.*

Comme on le voit, la chronique de la Tour de Nesle était devenue européenne.

Cette reine dont parlent à la fois Brantôme, Jean, Mayerne et Villon, passa successivement pour être Jeanne de Navarre, épouse de Philippe-le-Bel, puis Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis X, ainsi que ses deux sœurs, Jeanne et Blanche, toutes trois les brus de Philippe-le-Bel.

Mais Robert Gaguin, historien du quinzième siècle, s'est porté le défenseur de Jeanne de Navarre. Après avoir parlé de la conduite des trois princesses, épouses des trois fils de Philippe-le-Bel, et de leur châtiment, il ajoute que ces désordres et leur suite épouvantable « donnèrent naissance à une tradition injurieuse à la » mémoire de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe- » le-Bel. Suivant cette tradition, elle faisait jeter de la fe- » nêtre de sa chambre dans la rivière les écoliers qu'elle

(1) *Histoire de Paris*, de Félibien, tome III, des Preuves, page 378, collec B.

» attirait. Un seul de ces écoliers, *Jean Buridan*, eut » le bonheur d'échapper au supplice qu'il avait encouru ; » c'est pourquoi il publia ce sophisme (avant de s'exi- » ler) : *Ne craignez pas de tuer une reine ; cela est* » *quelquefois bon.* (*Reginam interficere nolite timere,* » *bonum est.*) »

Ainsi Gaguin ne conteste pas le fait ; il le confirme au contraire et le développe, se plaignant seulement, et ce n'est pas sans raison, qu'on l'attribuât à Jeanne de Navarre, qui ne vivait pas du temps de Buridan.

Quant à Marguerite de Bourgogne et ses sœurs Jeanne et Blanche, elles n'ont pour sauve-garde ni la protection d'une date, ni le verdict de l'histoire. Tout le monde sait au contraire que les trois sœurs se livraient à la conduite la plus scandaleuse ; deux d'entr'elles avaient pour complices les deux frères, Philippe et Gauthier d'Aunay. La Tour de Nesle appartenant alors à la princesse Jeanne, était le lieu de leurs entrevues.

Mais un jour, dit Godefroy de Paris,

Tout chant et baudor et leesce,
Tornés furent à grant destrèce
Du cas qui lors en France avint,
Dont escorcher il en convint,
Deux chevaliers joli et gai
Gautier et Philippe d'Aunay.

En effet, ces deux jeunes hommes furent tout-à-coup arrêtés, ainsi que la reine et les princesses ses sœurs.

Philippe avoua qu'il était l'amant de Marguerite, femme de Louis X, et Gautier celui de Blanche, comtesse de la Marche.

La confession ainsi faite, dit Godefroy,

L'eure ne fut pas moult retraite
Que donnée fut la sentence,
Si furent jugiés sans doutance
Les deux chevaliers de leur *paire*
D'une sentence si amère
Por leur traïson et péchié,
Que ils furent escorchié,
. . . .
. . . .
Et puis trainé et pendu.

Marguerite et Blanche furent conduites aux Andelys, où on les jeta, dit Godefroy, dans une espèce de basse fosse :

Longuement en prison là furent
Et de confort moult petit urent.
L'une ne l'autre ni ot aise.
Mais toutes voies plus à mal aise
Fut la royne de Navarre,
En haut estoit; et à la terre
La comtesse fu plus aval,
Dont elle souffroit moins de mal,
Car elle estoit plus chaudement.
Ce fut la cause voirement,
Car la royne cause estoit
Du péché que elle avoit fait.

De cette prison, on les transféra au Château-Gaillard, forteresse de Normandie. Là, par ordre de Louis X, Marguerite fut étranglée avec une serviette selon les uns, avec ses propres cheveux selon les autres. Blanche, épargnée et divorcée, prit le voile à l'abbaye de Maubuisson où elle termina sa vie.

Mais Jeanne fut plus heureuse encore ; elle avait été arrêtée comme ses sœurs :

Et quand la comtesse ce vit
Hautement s'escria et dit :
Por Dieu, oez moi, sire Roi,
Qui est qui parle contre moi?
Je dis que je suis preude fame,
Sanz nul crisme, sans nul diffame ;
Et sé nul le veut contre dire,
Gentil Roy, je vous requier, Sire,
Que vous m'oiez en deffendant.
Se nul ou nule demandant
Me vait chose de mauvestie,
Mon cuer sens si pur, si traitie,
Que bonnement me deffendrai,
Ou tel champion baillerai,
Qui bien saura mon droit deffendre,
S'il vous ples à mon gage prendre.

Elle parvint en effet à se justifier tant bien que mal, et son mari Philippe-le-Long la rappela près de lui.

FRÉDÉRIC GAILLARDET (1).

ATTAQUE D'UN RHINOCÉROS PAR DES ÉLÉPHANS.

Pline est le premier qui ait décrit un combat entre un rhinocéros et des éléphans. On donnait à Rome, dans le cirque, ce spectacle au peuple. Mais un tel combat, dans l'arêne, et entre des animaux domptés à demi par la captivité, n'approchait en rien de la guerre qu'ils se font, sauvages et dans leur pays.

« Un jour, raconte un voyageur, je dominais, d'une petite colline, une vaste plaine de l'île de Ceylan, et je regardais ondoyer à mes pieds de vastes champs de maïs, lorsqu'une troupe de sept à huit éléphans sortit d'une forêt voisine et se prit à ravager ces champs. C'était merveille que de les voir enlever, à l'aide de leur trompe, des gerbes énormes qu'ils chargeaient sur leur cou et qu'ils emportaient dans la forêt pour revenir bientôt s'emparer d'un nouveau butin.

» Cela durait depuis une heure environ, et la chaleur du soleil s'était tellement accrue, que malgré un énorme parasol, et l'ampleur et la légèreté de mes vêtemens, je me sentais inondé de sueurs, et devenais d'une faiblesse et d'une inertie extrêmes. Je pris le parti de me coucher à l'ombre, — ce qui me fut assez difficile, car l'ombre était fort rare, — et d'attendre que le soleil perdît de sa violente chaleur en s'abaissant à l'horizon ; ou du moins qu'un peu de vent rafraîchît l'atmosphère.

» Les éléphans en firent de même ; ils se couchèrent à l'ombre de quelques arbres, et s'allongèrent dans les champs de maïs qui, de la sorte, leur offraient à la fois la nourriture et la litière.

» N'entendant aucun bruit, un énorme rhinocéros entra dans le même champ, sans prendre garde, et avec la maladroite brutalité naturelle à son espèce. Soudain les éléphans se levèrent avec précipitation, et coururent à l'ennemi, la trompe haute et les défenses en avant. Le rhinocéros ne s'était point encore préparé à la résistance, que déjà les trompes des éléphans tombaient sur lui avec fureur, et qu'une défense pénétrait sous son ventre et lui faisait une large blessure.

» Il jeta un mugissement affreux, recula, et se rejeta aussitôt sur l'éléphant qui l'avait blessé. L'éléphant tomba brisé par ce terrible choc, la corne du rhinocéros et presque sa tête toute entière avaient pénétré dans le ventre du pauvre animal. A cette vue, les éléphans revinrent avec une nouvelle ardeur sur le rhinocéros. Alors un nuage de sable et de débris de maïs s'éleva de toutes parts : on n'entendit plus que des cris effroyables, et il me fut impossible de suivre le combat autrement que par la nature de ces cris, où je distinguais la voix tonnante du rhinocéros et les clameurs des éléphans. Tout-à-coup, le bruit redoubla, un tourbillon de poussière plus épais encore enveloppa les

(1) Il est inutile de rappeler que M. Gaillardet est l'un des auteurs de la *Tour de Nesle* drame moderne, joué avec tant de succès et d'éclat à la Porte Saint-Martin.

combattans; puis les cris cessèrent, la poussière s'abaissa, et tout redevint calme.

Le rhinocéros était mort; mais autour de lui gisaient les cadavres de trois éléphans, et deux de ces animaux s'éloignaient au milieu de leurs compagnons, lentement et avec de graves blessures dont le sang laissait derrière eux de longues traces. »

Voyages dans l'Inde et à l'île de Ceylan.



Combat entre un Rhinocéros et des Éléphans.

ORDRES MILITAIRES EN FRANCE.

Au milieu des temps de misère et d'asservissement qui suivirent l'invasion des barbares et qui livrèrent les peuples à la superstition et la feodalité, on vit naître une institution généreuse qui s'éleva spontanément pour venir à l'aide de la société souffrante, et pour offrir au faible le secours de son épée : c'était la chevalerie.

La chevalerie, qui disparut plus tard pour faire place au pouvoir des lois auxquelles elle avait pour ainsi dire suppléé, a laissé de profondes racines : plus tard ses traditions ont servi de base à l'institution des ordres destinés à récompenser le courage et le mérite chez les principaux peuples.

» C'a été, dit Montaigne, une belle invention, et reçue en la plus part des polices du monde, d'établir certaines marques vaines et sans prix, pour en honorer et récompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chêne, de myrte, la forme de certains vêtemens, le privilége d'aller en coche par la ville, ou de nuit avec flambeaux, quelque assiette particulière aux assemblées publiques, la prérogative d'aucuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries et choses semblables, de quoi l'usage a été diversement reçu, selon l'opinion des nations, et dure encore. Nous avons, pour notre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie qui ne sont établis qu'à cette fin. Il est beau de reconnaître la valeur des hommes, et de les contenter par des paiemens qui ne chargent nullement le public, et qui ne coûtent rien au prince; et, ce qui a toujours été reconnu par expériences anciennes, et que nous avons autrefois aussi pu voir entre nous, que les gens de qualité avaient plus de jalousie de telles récompenses, que de celles où il y avait du gain et du profit, cela n'est pas sans raison et sans apparence. Si, au prix qui doit être simplement d'honneur, on y mêle d'autres commodités et de la richesse, ce mélange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retranche. La vertu embrasse et aspire plus volontiers à une récompense purement sienne, plutôt glorieuse qu'utile; car à la vérité, les autres n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les emploie à toutes sortes d'occasions. Par des richesses on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, voire le vice; on paie la flatterie, la trahison, etc. Ce n'est pas merveille, si la vertu reçoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoie commune, que celle qui lui est propre et particulière, toute noble et généreuse. »

De nos jours, les ordres purement honorifiques qui existent encore, quoiqu'ils aient été quelquefois accordés avec une légèreté et une profusion bien faite pour leur ôter de leur considération, n'en sont pas moins recherchés avec un empressement extrême. Il n'est si faible mérite, ni si petite illustration qui ne prétende aujourd'hui à la décoration de la légion-d'honneur. Le nombre

des personnes décorées est pourtant incroyable : il dépasse quarante mille.

Tels n'étaient certainement pas les ordres chevaleresques créés dans les premiers temps de la monarchie française. Peu des personnes obtenaient de telles marques de distinction. François II, roi de France, ayant en 1559 créé à la fois dix-huit chevaliers de Saint-Michel, dont le nombre avait été fixé à trente-six par son fondateur, Louis XI, cette promotion commença à faire tomber l'ordre de Saint-Michel dans l'avilissement.

L'ordre le plus ancien est certainement celui des chevaliers de la Table-Ronde, qu'on prétend avoir été institué par Arthur ou Artus, premier roi des Bretons, vers l'an 516.

On dit que ces chevaliers, tous choisis entre les plus braves de la nation, étaient au nombre de vingt-quatre, et que la Table-Ronde, d'où ils tirent leur nom, fut employée par Arthur, qui voulait établir entre eux une parfaite égalité, et surtout éviter les disputes de rang au sujet du haut et bas bout de la table : cérémonial auquel on tenait beaucoup alors. On manque totalement de renseignemens sur cet ordre, dont l'existence est d'ailleurs révoquée en doute par plusieurs savans.

Quant aux ordres purement militaires, il y en a eu seulement cinq en France, car on ne peut compter l'ordre de *la sainte ampoule*, institué soi-disant par Clovis, et qui ne comptait que quatre chevaliers; un ordre de *la Genette*, institué par Charles Martel, ni l'ordre du *navire et du croissant*, fondé par Saint-Louis en 1269, et qui n'eurent aucune durée.

En 1350, le roi Jean institua l'ordre de *l'Étoile*. Sa devise était :

Monstrant regibus astra viam. (1)

Le nombre des chevaliers, qui n'était pas limité, s'étant beaucoup accru, cet ordre s'avilit et fut abandonné aux chevaliers du guet, soldats de la police de l'époque. Pour le remplacer, en 1469, Louis XI institua l'ordre de Saint-Michel.

Suivant la chronique de Sigebert, en 709, sous le règne de Childebert III, Saint-Michel apparut en songe à l'évêque d'Avranches, nommé Aubert, homme d'une grande piété, et l'avertit de lui faire bâtir une chapelle sur un rocher qui fut depuis nommé *Mont-Saint-Michel*. (C'est ce même rocher qui vient d'être destiné à servir de prison aux condamnés pour délits politiques.) Chaque fois, dit la



Ordre de Saint-Michel.

tradition, que les ennemis de la France se sont approchés de ce mont, on a vu l'archange exciter des orages sur la mer, et disperser les vaisseaux étrangers : c'est de là qu'est venue la devise de l'ordre Saint-Michel :

Immensi tremor Oceani (1).

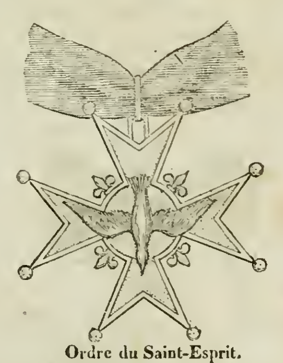
On devait à la même tradition la statue placée sur le sommet de la flèche qui dominait cette chapelle, et qui représentait Saint-Michel brandissant l'épée avec laquelle il combattit le dragon.

Les chevaliers de Saint-Michel portaient en écharpe un grand ruban de soie noire : au bas pendait une croix à huit pointes, sur l'écusson de laquelle était représenté l'archange terrassant le dragon.

En 1578, Henri III voulant perpétuer la mémoire de trois grands événemens qui lui étaient personnels, et tous trois arrivés le jour de la Pentecôte, savoir : sa naissance, son élection à la couronne de Pologne et son avénement au trône de France, institua l'ordre du Saint-Esprit, qui n'était composé que de cent chevaliers.

La croix de cet ordre était d'or, à huit rayons émaillés, avec une perle d'or à chaque rayon et un Saint-Esprit dans le milieu. Elle se portait sur la hanche gauche, au bas d'un large cordon bleu en baudrier. Tous les chevaliers reçus dans cet ordre et qui n'étaient pas chevaliers de Saint-Michel le devenaient la veille de leur réception; ils prenaient, pour ce motif, le titre de chevaliers des ordres du roi.

Les grands dignitaires de Saint-Michel étaient revêtus, les jours de cérémonies de grands manteaux de velours noirs, garnis d'une broderie d'or et d'argent : sur ces manteaux était brodée la croix du Saint-Esprit. Par-dessus ils portaient le grand collier de l'ordre, tout en or : ce collier, qui leur était donné le jour de leur réception, devait peser deux cents écus à peu près, et ne pouvait être vendu ni aliéné par les titulaires, pour quelque nécessité que ce fût; car il appartenait à l'ordre, et il lui revenait après la mort de celui qui l'avait reçu.



Ordre du Saint-Esprit.

En avril 1693, Louis XIV, voulant récompenser les services des plus braves officiers de ses troupes, créa l'*ordre de Saint-Louis*. Pour y être admis, il fallait avoir servi au moins dix ans en qualité d'officier et professer la religion catholique, apostolique et romaine. Cependant, la décoration de Saint-Louis était quelquefois accordée à des officiers qui n'avaient pas le temps de service exigé : c'était lorsque, dans un siége ou dans une bataille, ils se distinguaient par une action d'éclat.

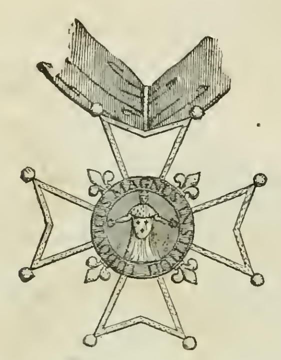
A l'ordre de Saint-Louis était affecté un revenu de 300,000 liv. de rentes distribué par pensions depuis les plus hauts grades jusqu'aux simples chevaliers qui, vu sor

(1) Ces astres montrent aux rois leur chemin.

(1) Terreur de l'immense Océan.

insuffisance, y prenaient part en suivant leur ordre de réception, et quelquefois d'après le bon plaisir du roi.

La croix émaillée de blanc bordée d'or, à quatre branches formant huit pointes, et chargée au centre de l'image de Saint-Louis était portée par les grand'croix au bas d'un large ruban rouge passé en écharpe : ils avaient en outre la croix brodée en or sur leur vêtement.

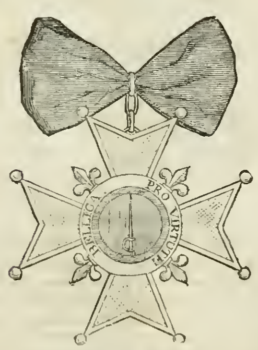


Croix de Saint-Louis.

Les commandeurs portaient la croix en sautoir, et les chevaliers à la boutonnière de leur habit.

Comme la croix de Saint-Louis ne pouvait être accordée qu'aux officiers qui professaient la religion catholique romaine, Louis XIV créa, le 10 mars 1759, pour dédommager les officiers de la religion protestante qui servaient en France, un ordre du mérite militaire; il avait également ses grand croix, ses commandeurs et ses chevaliers. La croix, semblable à celle de l'ordre de Saint-Louis quant à la forme, était tout en or et se portait suspendue par un ruban gros bleu. Au centre, l'image de Saint-Louis était remplacée par une épée en pal avec cette devise :

Pro virtute bellicâ (1).



Croix du Mérite militaire.

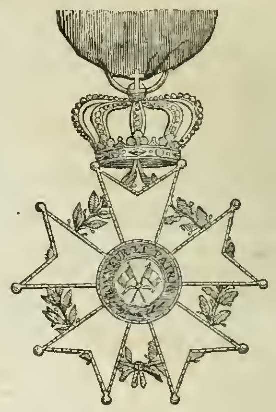
La révolution de 1791, en abolissant les titres et les dignités, détruisit ces divers ordres qui reparurent lors de la restauration, pour venir se perdre dans la révolution de 1830.

Mais, entre temps, Napoléon institua, sous le nom de *Légion-d'Honneur*, un nouvel ordre que nous n'avons pas compté parmi les ordres militaires, puisque son fondateur le destina à récompenser tous les genres de mérite.

Cet ordre, accepté avec enthousiasme par la nation, servit dans le principe, à récompenser non-seulement les militaires, mais encore les savans et les artistes célèbres que l'empereur avait appelés autour de lui et qui ont illustré les premières années du dix-neuvième siècle.

Quand Napoléon voulut l'instituer, la Légion-d'Honneur fut l'objet d'une vive discussion, et éprouva une opposition très-forte tant dans le conseil d'état que dans le tribunat où elle fut votée à une majorité de 56 contre 38, et dans le corps législatif où le scrutin donna pour résultat, 166 contre 110.

La Légion-d'Honneur se composait de quinze cohortes: chaque cohorte avait une dotation de deux cent mille francs de rentes, qui étaient répartis entre sept grands officiers à raison de 5,000 fr., 20 commandans à 2,000 fr., 30 officiers à 1,000 fr. et 350 légionnaires qui recevaient 250 francs.



Ordre de la Légion-d'Honneur.

La grande décoration de la Légion-d'Honneur consiste en un ruban rouge, qui passe de l'épaule droite au côté gauche. Au bas du ruban, on attache la grande croix de la légion. La plaque a dix rayons, est brodée en argent et se porte sur le côté gauche de l'habit. Les commandans portent la croix d'or en sautoir. Les officiers et les légionnaires la portent à la boutonnière de l'habit : elle est en or pour les premiers et en argent pour les autres.

Indépendamment de la dotation dont nous avons parlé, Napoléon, qui faisait élever dans les lycées et les écoles militaires les fils des légionnaires, voulut aussi pourvoir à l'éducation de leurs filles. Ce fut dans cette vue que, le 29 mars 1809, il institua par un décret, les maisons d'Écouen et de St-Denis, où 600 jeunes filles étaient admises aux bienfaits d'une éducation complète. Cette adoption généreuse s'étendit bientôt et se compléta par l'ouverture de deux autres établissemens destinés spécialement aux orphelines de la Légion-d'Honneur.

On ne s'étonnera plus, après cela, de l'enthousiasme qu'excitait un ordre accessible à tous les talens et à tous les mérites, et accompagné en outre de si grands avantages.

On cite comme une imposante solennité la première distribution de croix, faite par Napoléon à son armée, sur les hauteurs du camp de Boulogne et sous les yeux des anglais dont les croisières surveillaient tous les mouvemens des troupes françaises.

(1) Récompense du courage militaire.

Soixante bataillons en colonnes serrées entouraient le plateau sur lequel était le trône impérial : vingt escadrons en bataille, et derrière eux une immense population accourue de Boulogne et des lieux environnans, couvraient toutes les hauteurs. La tempête qui, depuis deux jours, n'avait cessé de gronder sur les côtes, était encore menaçante, la flottille n'avait pu sortir, et le ciel restait sombre et couvert d'épais nuages. Mais au moment où Napoléon apparut sur le seuil de sa tente, et fut salué par toutes les batteries de la côte voici que le soleil perça le rideau ténébreux qui voilait ses rayons, et vint éclairer cette scène magnifique. Arrivé au milieu de ses soldats, Napoléon après avoir reçu le serment des légionnaires, remit lui-même à chacun d'eux les décorations que des officiers, placés à ses côtés lui présentaient dans des casques. Ensuite les colonnes s'ébranlèrent pour se prolonger sur les coteaux voisins et pour venir défiler successivement devant le trône : alors, on vit à la pointe d'Alpreck une flottille de cinquante voiles ; c'était l'avant-garde de celle du Havre, et ce convoi, attendu depuis six mois, arrivait au moment même de la solennité. Il serait difficile de peindre l'enthousiasme qu'excita cette coïncidence car les croisières anglaises elles mêmes s'étaient retirées, et dans la brusque disparition du pavillon ennemi, on trouvait un nouvel hommage rendu à la puissance de Napoléon.

Il nous reste à parler de la décoration de juillet. C'est une croix à trois branches doubles, formant six rayons : entourée d'une branche de chêne et surmontée d'une couronne murale. Instituée après la révolution de 1830, elle fut la récompense de ceux qui s'étaient fait remarquer par leur courage durant les trois jours.



Croix de juillet.

Cet ordre doit s'éteindre insensiblement par la mort des décorés (1).

PAR UN ANCIEN HÉRAUT D'ARMES.

LIVRES DES FAMILLES.

DICTIONNAIRE USUEL ET PORTATIF DE LA LANGUE FRANÇAISE, *contenant, d'après l'Académie, la définition et l'orthographe de 300,000 mots et les principes et les difficultés du langage;* ce livre utile, s'il en fut jamais un, est assurément de tous les étonnans problèmes de bon marché, déjà résolus par la *Société Nationale*, le moins explicable. Ce volume, outre l'excellente grammaire qu'il renferme, contient 575 pages. On ne saurait se former une idée juste de cet ouvrage si l'on n'en a déjà vu des exemplaires. Quatre compositions en ont été faites pour subvenir à toutes les demandes qui affluent; on a remarqué qu'à Paris les demandes provenaient plus particulièrement des classes commerçantes et ouvrières ; un seul dépositaire de publications pittoresques, rue Neuve-Saint-Eustache, en a vendu en quelques heures 2650 exemplaires, à de simples passans arrêtés par la foule qui se pressait chez lui. Cela se comprend parfaitement ; quelque simple que soit le style des publications à grand nombre, tels que le *Musée des Familles*, le *Magasin pittoresque*, etc., il se trouve cependant des mots qu'une classe de leurs lecteurs rencontre pour la première fois, et dont elle ignore les diverses acceptions, c'est alors que la nécessité d'un Dictionnaire se fait sentir; mais beaucoup de souscripteurs, qui ont chaque semaine trois sous pour acheter une livraison du *Musée*, n'ont pas dix ou quinze francs disponibles pour le prix d'un dictionnaire ordinaire ; le succès de celui publié par la *Société Nationale* s'explique ainsi, en dehors des pensionnats et des écoles primaires auxquels s'adresse plus particulièrement encore ce dictionnaire. La seule difficulté que rencontrera peut-être la propagation de ce manuel du langage dans les départemens, sera le prix d'affranchissement de la lettre, pour l'envoi d'une si faible somme ; ceci confirme cette vérité que, « le bon marché n'est possible que par l'association. » Dans ce cas, cinq ou six personnes peuvent se réunir, soit pour faire une demande collective, soit pour se faire inscrire chez les libraires dépositaires du *Musée des Familles* et les charger de leurs demandes. Le prix du Dictionnaire usuel et portatif de la langue française est D'UN franc à Paris. Plus pour les départemens, le port prélevé par la poste qui est de cinquante centimes, ensemble : 1 FRANC 50 CENT.

J. N.

MŒURS ÉTRANGÈRES.

UN MARIAGE EN CHINE.

En Chine, comme les femmes ne paraissent jamais à la vue des hommes, le mariage d'une fille ne se conclut que sur le témoignage de ses parens, ou de quelques vieilles femmes dont le métier est de s'entremettre de ces sortes d'affaires. Les familles les engagent, par des présens, à faire un tableau flatté de la beauté, de l'esprit et des talens de leur fille ; mais on ne se fie guère à leur rapport, et lorsqu'elles en imposent avec trop peu de retenue, elles sont punies très-sévèrement.

Le jour marqué pour la noce, le fiancé monte dans une voiture traînée par un bœuf, et va au-devant de sa fiancée, en compagnie de musiciennes qui font entendre des airs doux. Le cortége a beaucoup de pompe quand le fiancé est un mandarin ou quelque autre personnage de haut rang.

A la même heure, la jeune fille se met dans une chaise pompeusement ornée et suivie de sa dot. C'est ordinairement, pour le menu peuple, une certaine quantité de meubles que son père lui donne avec ses habits nuptiaux qui sont renfermés dans des coffres; pour les riches, des vêtemens somptueux et des pierreries. Un cortége d'hommes loués l'accompagne le flambeau à la main, même en plein midi ; sa chaise est précédée de fifres, de hautbois et de tambours, et suivie de ses parens et des amies de sa famille. Un domestique de confiance garde la clef de la chaise, et ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse à mi-chemin de sa maison. Aussitôt que l'on est arrivé, il reçoit la clef du domestique, et ouvrant la chaise avec empressement, il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il s'en trouve qui, mécontens de leur sort, referment aussitôt la chaise, et renvoient la fille avec tout son cortége, aimant mieux perdre la somme qu'ils ont donnée que de tenir le marché ; mais on prend des précautions qui rendent ces accidens fort rares. Lorsque la fille est sortie de sa chaise, l'époux se met à côté d'elle ; ils passent tous deux ensemble dans la salle d'assemblée, où ils font quatre révérences au *Tien* : elle en adresse quatre autres aux parens de son mari ; après quoi elle est remise entre les mains des dames invitées à la fête, avec lesquelles elle passe le reste du jour en réjouissances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Navarette rapporte plusieurs causes de divorce qui ne seraient pas admises dans nos tribunaux : 1° Une femme babillarde, qui se rend incommode par ce défaut, est sujette à être répudiée, quoiqu'elle soit mariée depuis longtemps, et qu'elle ait plusieurs enfans ; 2° une femme qui manque de soumission pour son beau-père et sa belle-mère ; 3° une femme qui déroberait quelque chose à son mari ; 4° la lèpre est une autre raison de divorce ; 5° la jalousie.

Le soir des noces, on conduit la jeune mariée dans l'appartement de son mari, où elle trouve sur une table des

---

(1) Le *Musée* publiera, dans un de ses prochains numéros, un article sur les *Ordres religieux* en France.

ciseaux, du fil, du coton et d'autres matières à ouvrages, pour lui faire connaître qu'elle doit aimer le travail et fuir l'oisiveté.

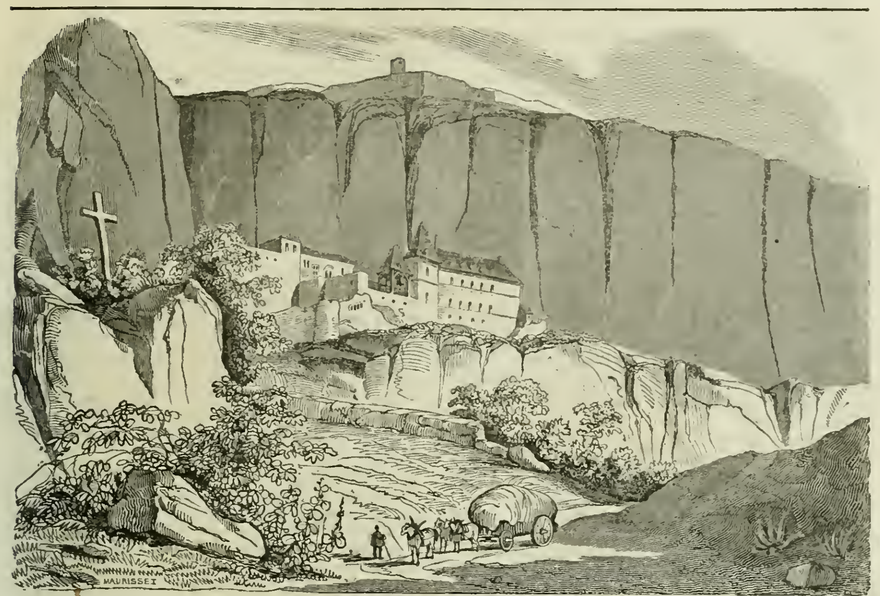
Depuis ce jour, jamais un beau-père ne revoit plus le visage de sa belle-fille. Quoiqu'il vive dans la même maison, il ne met jamais le pied dans sa chambre. Il se cache



Mandarin Chinois allant au devant de sa fiancée.

lorsqu'elle en sort. Les amis et les alliés de la famille n'ont pas la liberté de lui parler sans témoins. Cette permission s'accorde aux cousins, lorsqu'ils sont encore très-jeunes; mais ceux qui sont plus âgés n'obtiennent jamais une faveur de cette nature. Il est permis aux femmes de sortir quelquefois dans le cours de l'année pour rendre visite à leurs plus proches parens. C'est à quoi se bornent leurs amusemens et leurs plaisirs.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



La Sainte-Baume, près Marseille.

LITTÉRATURE PROVINCIALE.

LA SAINTE-BAUME (Marseille).

Une vieille inscription, placée autrefois dans la Sainte-Baume, disait :

« En l'honneur du Dieu très-bon et très-grand et à la mémoire de sainte Magdeleine de Béthanie, qui demeurait dans les lieux circonvoisins de Jérusalem, sœur de Lazare et de l'incomparable hôtesse de Jésus-Christ, laquelle ayant souvent arrosé de parfums les pieds du Seigneur, qu'elle avait essuyés de ses cheveux étant à genoux devant lui, et enfin ayant répandu du nard sur son corps comme pour l'ensevelir par avance ; fut consolée par cette apparition si désirée que lui fit Jésus Christ après sa glorieuse résurrection, dans le jardin qui était auprès de son sépulcre, qui l'ayant touchée au front avec ses doigts sacrés, lui ordonna de porter la nouvelle de sa résurrection à ses apôtres. Mais après l'ascension tout admirable de Jésus-Christ dans le ciel, elle fut exposée aux flots de la mer, avec son frère Lazare, sa sœur Marthe et autres personnes, sur une vieille barque dépourvue de toutes choses.

» Jésus-Christ, conduisant cette barque nonobstant les flots de la mer irritée, la fit aborder à Marseille, ville de Provence, où elle annonça la foi ; mais quelque temps après, cette héroïne se retira dans un vaste désert, où elle demeura l'espace de trente-trois années, dans la pratique de la plus sévère pénitence. Après sa mort, elle fut ensevelie dans les terres voisines. Son corps, ayant été cherché avec grand soin, fut trouvé par Charles d'Aragon, roi de Jérusalem, de Sicile et comte de Pro ence, après douze siècles, et il est à présent honoré par les fidèles. »

Voilà la légende de la *Sainte-Baume* dans sa naïveté populaire, et telle qu'on la raconte encore en Provence. Sans discuter le plus ou moins de vraisemblance de cette tradition, et sans nous appuyer de quelques autorités respectables qui attestent que saint Lazare, sainte Marthe et les sœurs Magdeleine moururent à Ephèse, nous ferons notre pèlerinage d'artiste à la grotte sacrée, et nous ne permettrons ni à la philosophie, ni à l'histoire, de souffler sur la vieille et touchante poésie qui parfume encore les roches de la Sainte-Baume.

Assise sur le territoire de Marseille, à peu de distance de Saint-Maximin, s'élève une haute montagne, à la base de laquelle s'adosse le petit village de Nons, et dont le plateau porte un couvent. C'est de ce plateau que vous voyez s'étendre immensément, devant vous et au-dessus de vous, le gigantesque rocher de la *Sainte-Baume*. Tout sillonné de fissures, il se dresse à pic jusqu'aux nuages. Dans le flanc de cette roche s'ouvre une large et profonde caverne, que le soleil n'éclaire que de rares et tardifs rayons ; une caverne, enveloppée six mois de l'année d'épais brouillards, incessamment humectée de l'eau des pluies et des neiges qui y tombe monotone, et fouettée nuit et jour par l'air froid des hautes régions.

C'est de cette caverne que s'est emparée la piété populaire pour en faire l'asile de la pénitence ; c'est là qu'elle a fait prier pendant trente-trois ans la belle et douce Magdeleine, enveloppée seulement de ses longs cheveux blonds et mêlant ses larmes éternelles à l'éternel suintement du rocher.

Venez; suivez-moi, pénétrons dans ces pâles ténèbres... Dieu ! la voilà. C'est Magdeleine elle-même prosternée devant la croix et la tête de mort ; Magdeleine priant pour ses péchés et les nôtres, Magdeleine morte peut-être durant sa longue oraison... Non, c'est encore une illusion, encore de la poésie! C'est une magnifique statue de Le Pujet, tellement blêmie par le temps et si fantastiquement éclairée, que, plein d'émotion et de terreur, vous êtes prêt à vous prosterner comme elle.

N'importe! priez le gardien de vous ouvrir la balustrade, et allez baiser les pieds de la sainte.

Puis, faites-vous conduire à la grotte inférieure, dans laquelle on descend par deux rangs de degrés en sens contraire ; agenouillez-vous devant une représentation saisissante du saint sépulcre, éclairée par un jour pâle venu d'en haut ; regardez, sur le piédestal de ce monument, un bas-relief, où saint Maximin est sculpté donnant la com-

munion à sainte Magdeleine; venez dire un *ave* au pied d'un autel de la Vierge pratiqué au fond de la grotte ; et, vous penchant vers une petite citerne incessamment alimentée par les infiltrations de la grotte, puisez-y une eau fraîche et limpide, aussi merveilleuse, dit-on, que salutaire. Souvenez-vous que c'est encore là que venait prier et pleurer Magdeleine.

Sortez de ces grottes, remontez sur la plate-forme qui se développe à l'entrée, longez ce joli presbytère, construit à l'endroit même où s'élevait naguère l'ancien couvent des Dominicains; suivez, au-dessus, un petit sentier tracé difficilement sur la crête du rocher et dont la haie de verdure cache à vos yeux éblouis le béant abîme qui s'ouvre au-dessous. Donnez un regret aux ruines d'un petit ermitage éparses sur un frais et vert gazon, et pénétrez, si vous l'osez, dans les trois rictus de la *Grotte aux OEufs*, ainsi nommée à cause de la forme sphérique de ses rocs. Allez donc, armez-vous du flambeau, de l'échelle et de la corde; montez admirer, au péril de votre vie, les parois étincelantes de cristallisations et, sous vos pieds, le gouffre...

Et c'est là qu'a prié, là qu'a pleuré trente-trois ans la belle et douce Magdeleine, Magdeleine aux blonds cheveux! O saint courage, ô magnifique constance, ô force héroïque d'une faible femme, d'une chrétienne!

N'est-ce pas, maintenant, que vous ne vous étonnez plus du renom glorieux de la Sainte-Baume? Et si je vous disais que ce n'est rien encore que les populations qui s'y amassent les jours de fêtes, accourues de tous les environs, les pélerins qu'on y voit gravir tous les jours de l'année, les offrandes qui décorent toutes les parois du rocher! Si j'évoquais tous les souvenirs du passé et vous disais le nom de tous les évêques, princes, rois qui sont venus depuis plus de cinq siècles humilier leur puissance dans la grotte de la sainte : Charles II, prince de Salerne, qui fit élever péniblement, sur une des pointes du roc, une maison de refuge pour les pieux solitaires qui s'étaient retirés dans la grotte; saint Louis, qui couronna son belliqueux pélerinage en terre sainte, par un pieux pélerinage à la Sainte-Baume; puis, Jean Ier, Charles VI, Louis XI, Marie d'Anjou, Anne de Bretagne, François Ier, Claude de France, la duchesse d'Alençon, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Éléonore d'Autriche, les ducs d'Orléans et d'Angoulême, Louis XIII, Anne d'Autriche et Louis XIV, et cent autres, évêques, archevêques, cardinaux, qui tous laissèrent sur le saint rocher des traces de leur piété et de leur munificence.

Préoccupé du souvenir de la sainte, j'ai négligé de vous montrer tous les pompeux *ex-voto* suspendus partout dans sa retraite. Venez maintenant et donnez un coup d'œil à cet autel en marbre blanc qui s'élève dans la principale grotte, au milieu d'une petite chapelle aussi en marbre blanc, construite par Louis XI et décorée à droite et à gauche de la statue de ce roi et de celle de Charlotte de Savoie, sa femme : puis, des armoiries de la maison de Lesdiguière et de Créqui.

A l'entrée de la grotte inférieure, vous verrez encore deux statues, celles de François Ier et de Claude de France, sa femme; et nombre de témoignages plus humbles mais non moins sincères, des fleurs, des couronnes, des chapelets, des crucifix, des parures de jeunes filles et de jeunes femmes, des boucles de cheveux de jeunes enfans; car la protection de la sainte était toute-puissante.

Ce n'est pas tout, et pour peu que vous ayez de goût pour l'architecture du dix-huitième siècle, architecture de mignardises entortillées, de magots et de flammes de pierre, et dont les plus beaux chefs-d'œuvre étaient des boudoirs, je vous montrerai qu'elle aussi a voulu rendre hommage à la patronne de la Provence; et nous compterons sur ces blocs hauts de cinq cents toises et si imposans dans leur gigantesque aspérité, le long des sombres parois de cette grotte, quelques douzaines de festons et de guirlandes, sculptés à la loupe pour le plus grand éjouissement des pélerins.

Il faut faire aussi la part des étymologistes et noter que *baoume*, vieux mot français, veut dire *cavité montagneuse*, comme *baoumo* qui signifie la même chose en provençal; la part aussi des historiens, et dire que saint Maximin, évêque d'Aix, érigea la grotte en chapelle immédiatement après la mort de sainte Magdeleine, mort que célébra la montagne en rendant, pendant plusieurs jours, de célestes accords; puis prendre la date de 1079, époque à laquelle les Bénédictins remplacèrent les Cassianites dans la garde de la Sainte-Baume; celle de 1220, où Charles II, prince de Salerne et comte de Provence, établit les Frères Prêcheurs de saint Dominique sur le roc consacré, dans un couvent qui résista aux outrages de plusieurs siècles pour tomber, en 1815, sous l'ouragan politique; et nous terminerons en citant les deux ordonnances du 20 juin et du 14 mars 1821, par lesquelles Louis XVIII, *comte de Provence*, releva l'antique monastère que l'on voit encore aujourd'hui au pied de la Sainte-Baume.

Avant de quitter la Sainte-Baume, il faut faire vos dévotions dans la chapelle du Saint-Pilon, construite sur le point culminant du roc et nommée ainsi à cause d'un grand pilier qui s'y élevait, surmonté de la statue de la sainte, et qui dans les jours d'orage supportait un phare. Prenez donc le *Chemin de la Croix* divisé en trente-trois stations et orné d'autant de croix hautes de neuf pieds; arrivez maintenant à la quatrième descente de la Sainte-Baume, traversez la forêt sauvage qui noircit au pied, belle encore malgré de récentes dévastations, et venez enfin contempler, dans le caveau de l'église Saint-Maximin, les os de la sainte qu'on a presque déifiée là-haut, sur le roc. Les voici; ils sont unis aux reliques de saint Lazare, de sainte Marcelle et de saint Sidoine; et si vous doutez de leur authenticité, lisez les lettres-patentes que Louis XIV délivra aux gardiens de la châsse d'or; venez contempler enfin le *noli me tangere*, c'est-à-dire la partie intacte du front de Magdeleine que Jésus-Christ toucha du bout des doigts la nuit de sa résurrection. Et, jetant un long regard dans cette vaste église, aujourd'hui sans Chapitre pour remplir les cent stalles de son sanctuaire, sans fidèles pour faire résonner sa voûte de leurs cantiques, sans culte, sans pompe et sans vie, pleurez sur le siècle; comme Magdeleine, agenouillez-vous en face de la tête de mort et priez.

FÉLIX DAVIN.

LE LIVRE D'HEURES

ET LE VOILE DE MARIE STUART.

En septembre 1825, le *Times* publia un article sur le livre *d'Heures* de Marie Stuart; il regrettait la perte d'une si précieuse relique :

L'article dont nous parlons, répété par plusieurs journaux de France, donna l'éveil à un chantre de la cathédrale de Cambrai, devenu possesseur de ce livre par une succession assez bizarre d'événemens que voici.

Apporté à Douai par Élisabeth Carle, l'une des dames d'honneur de l'infortunée Marie, il était resté en dépôt dans le Collége des Ecossais jusqu'en 1793.

A la révolution, la bibliothéque des Écossais ayant été réunie à celle de la ville de Douai, le livre demeura oublié dans ce dernier établissement d'où il sortit vers 1801, confondu avec des cumulus de livres que l'on vendit comme inutiles. Un sieur Chardeau, qui l'acheta alors, le céda

depuis à un sieur Tronville, professeur de musique à Cambrai. Ce dernier l'offrit à M. l'abbé Dorémus, chanoine de la cathédrale, qui le garda jusqu'à sa mort, époque à laquelle M. Tronville rentra en possession du livre, suivant une convention préalable. Ce n'est que depuis, que les heures de Marie Stuart ont appartenu au chantre dont nous avons parlé plus haut, et à qui le sieur Tronville en fit présent.

Ce livre d'heures est un in-8°, richement relié, doré sur tranche et intitulé : OFFICIUM BEATÆ MARIÆ VIRGINIS, *nuper reformatum, et Pii V. Pont. Max. iussu editum* (1). Au milieu du titre est une vignette représentant une licorne, avec cette légende : *Dilectus quemadmodum filius unicornium.* PSALM. *XXVIII.*

Au bas : *Parisiis, apud Jacobum Keruer, viâ Iacobæâ, sub insigni Unicornis.* 1574. *Cum privilegio Pii V et Gregorii XVI, Pontificis Maximi, et Caroli IX, Francorum Regis Christianissimi* (2).

Sur une des marges de ce titre, on remarque trois lignes d'écriture dont nous n'avons pu lire que les mots suivans : . . . . *Maria glorious martyr and queen of Scotland. Pray for me* (une ligne illisible)(3).

Au bas du titre, on lisait encore : *This was*..... (un mot illisible) *Maria of Scotlands* (deux mots illisibles) *was martyred in England for y^r catholick faith* (4).

Au verso du titre, la même main avait tracé ces paroles du Psalmiste : *Nolite confidere in principibus, in filiis hominum in quibus non est salus* (5).

Spes mea in Domino qui fecit cœlum et terram (6).

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum (7).

On sait que ce dernier verset a été prononcé par Marie Stuart, au moment où elle allait mettre la tête sur le fatal billot. La douce résignation exprimée par ces paroles justifie l'heureuse idée du Père Caussin : *Elle ne fit non plus de résistance à la mort, que fait une fleur à celui qui la cueille.*

A la fin du livre, en regard de la table, dont un feuillet manque, on lit ce qui suit : *Heures de l'incomparable Reine d'Ecosse Marie Stuart, veuve de François II, Roi de France. A Roberson* (sic).

Il est à observer que ce mot *Robertson* se trouve aussi écrit, mais avec un *t* entre l'*r* et l'*s*, sous forme de signature, sur la marge gauche du titre de l'ouvrage.

L'exécution typographique laisse peu de chose à désirer. Le livre est enrichi de belles gravures au trait, en bois. Les titres, les phrases que l'on imprime actuellement en *italique*, et les lettres initiales de chaque alinéa sont en caractères rouges. Les pages sont encadrées par un filet rouge très-mince, et ne sont foliotées qu'au *recto*. Il manque un certain nombre de feuillets : enfin il y a plusieurs erreurs de pagination qui sont du fait de l'imprimeur.

Certains endroits du livre paraissent avoir été lus plus souvent que d'autres, surtout les prières des agonisans.

La reliure en maroquin rouge est couverte, sur le dos et le plat, de fleurons et d'ornemens en or, qui ont conservé presque tout leur éclat.

En comparant l'époque de l'impression de ces heures (1574) avec celle de la mort de Marie Stuart (1587), on est autorisé à croire qu'elles auront été envoyées de France et remises à la Princesse pendant sa captivité, qui a duré dix-huit ans. Peut-être était-ce un présent du Cardinal de Lorraine, son oncle.

Le chantre, possesseur de ce livre, en fit présent à M. Belmas, évêque de Cambrai, qui l'offrit à Charles X, lors du passage de ce prince à Cambrai.

Probablement Charles X l'a emporté à Prague. Bizarre destinée, qui donne à un roi qui se meurt dans l'exil le livre de prières d'une reine morte sur l'échafaud.



La reine, Marie Stuart.

Quant au voile avec lequel on dit que l'infortunée Marie Stuart se couvrit la tête sur l'échafaud, après que l'exécuteur l'eut blessé à l'épaule par un coup mal porté, il est entre les mains de sir J. C. Hippisley, qui prétend descendre des Stuarts du côté de sa mère. Ce gentleman a fait dessiner à Rome, en 1818, une représentation de ce voile par Matteo Diottavie, et en a donné des copies à ses amis. Il est brodé en paillettes d'or, de la main, dit-on, de la reine elle-même. La broderie forme des lignes régulières, coupées à angles droits par d'autres lignes, de manière à former de petits carrés. Il est orné d'une bordure en or, à laquelle il en a été subséquemment ajouté une autre, et où on lit les mots suivans, brodés en or : *Velum Serenissimæ Mariæ Scotiæ et Galliæ Reginæ, martyris, quo induebatur cùm ab hereticâ ad mortem injustissimam condemnata fuit, anno sal.* 1586, *à nobilissimâ angelicâ conservatum, et tandem*

(1) Offices de la bienheureuse Vierge Marie, nouvellement corrigés et publiés par l'ordre du souverain pontife Pie V.

(2) A Paris, chez Jacob Keruer, rue St-Jacques, à l'enseigne de la Licorne. — Avec privilège des Papes Pie V et Grégoire XVI, et de Charles IX, roi très-chrétien des Français.

(3) Marie, glorieuse martyre et reine d'Écosse, priez pour moi.

(4) Ceci était... Marie d'Écosse, qui fut martyrisée en Angleterre pour la foi catholique.

(5) Ne vous fiez ni aux princes ni aux fils des hommes avec lesquels il n'est point de sûreté.

(6) Mon espérance est dans le Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

(7) J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai pas perdu pour l'éternité.

donationis ergo Deo, et Societati Jesu consecratum(1). Sur le dessin est une inscription avec un double certificat de son authenticité, portant que ce voile, trésor de la famille de la maison expulsée des Stuarts, était en la possession du cardinal d'York, membre de cette famille, qui l'a conservé pendant plusieurs années dans sa chapelle particulière, parmi les reliques les plus précieuses, et qu'il a été légué par le cardinal, au moment de sa mort, à Sir J. C. Hippisley, avec un précieux Plutarque, un *Codex*(2) en lettres peintes, et une pièce de monnaie d'or, frappée en Écosse sous le règne de la reine Marie. Le pape Pie VII avait spécialement consacré ce voile au Quirinal, le 29 avril 1818. Suivant une note jointe au dessin, le voile a 98 pouces anglais de longueur sur 43 de largeur.

ADRIEN VAN MOERSEN.

(1) Voile dont la sérénissime Marie, reine d'Écosse et de France, était recouverte, lorsque martyr, elle fut condamnée par une hérétique à la mort la plus injuste, l'année de notre salut 1586. Il a été conservé par une noble anglaise qui, par une donation l'a consacré à Dieu, et confié à la Société de Jésus.

(2) Livre de lois.

COSTUMES PITTORESQUES DE LA FRANCE.

N° 1 ET 2.

DÉPARTEMENS DE L'AIN ET D'ILLE-ET-VILAINE.

Les disparates de costumes et de mœurs qui séparaient entre elles les diverses classes de la société et rendaient surtout les usages de la province si différens des usages de Paris s'affaiblissent chaque jour de plus en plus, et font place à une bonne et utile uniformité de costumes et d'habitudes. Il faut en savoir gré à la facilité, à la promptitude et au prix modique des moyens de transport; aux livres mis enfin à la portée de tous, et surtout à l'éducation et aux bienfaits qu'elle produit: grace à l'éducation, le bien-être et les améliorations ont pénétré là où la routine avait, depuis des siècles, enraciné de la gêne et parfois du ridicule.

Tandis que les écrivains s'empressent de recueillir les empreintes à demi effacées de ces vieilles mœurs, les arts doivent, de leur côté, ne pas laisser disparaître, sans qu'ils laissent de traces, les costumes pittoresques que l'on commence à ne plus rencontrer que rarement dans les différentes provinces de la France.



Costumes du département d'Ille-et-Vilaine.

Le Musée des Familles ne remplirait pas la mission qui lui est imposée, s'il ne s'acquittait pas de l'un et l'autre de ces soins. L'histoire des mœurs du pays lui doit déjà l'exhumation de plusieurs souvenirs de haut intérêt presque oubliés et le récit d'usages bizarres qui se perdent peu à peu en France. Les costumes des provinces françaises seront également reproduits par le Musée, et viendront jeter encore plus de variété parmi les gravures sur

bois dont nos peintres les plus célèbres s'empressent chaque jour d'offrir les dessins.

Voici, pour commencer à nous acquitter de l'engagement que nous prenons, les costumes du département de l'Ain. On sait que le département de l'Ain est formé de la Basse-Bresse, du Bugey et du pays de Gex.

Nous y joignons les costumes du département d'Ille-et-Vilaine qui se compose d'une partie de la Bretagne.



Costume du Département de l'Ain (Basse-Bresse).

L'HEURE DE LA RÉCRÉATION.

Vous souvient-il de cette heure-là, lorsque vous étiez au collége ou en *externat?* et n'était-ce pas les plus doux momens de votre jeunesse? Mais vous l'avez oubliée, peut-être ; en avançant dans la vie on voit tant de choses ! on oublie si vite! on est si empressé de secouer la poussière des écoles, que l'on perd trop tôt le souvenir de ces plaisirs, de ces amitiés, de ces jeux de notre enfance, et souvent aussi de son grec et de son latin.

D'ailleurs on ne voit pas une action dans laquelle on est acteur; de huit à quinze ans il est rare que l'on soit observateur; c'est un talent qui s'acquiert au détriment de nos premières illusions, et il serait bien malheureux que des écoliers n'en eussent plus... Cela viendra peut-être... Nous devenons si profonds, si positifs depuis quelque temps; nous voyons des jeunes gens de dix-huit ans être dégoûtés de la vie, et se suicider en disant qu'ils ont tout approfondi, tout connu, et qu'il ne leur reste plus de jouissance nouvelle à éprouver!.. Je ne désespère pas d'entendre quelque jour un bambin de cinq ans refuser de jouer à la toupie, en me disant : *Qu'est-ce que cela prouve?* Pauvre clarté, triste lumière, que celle que l'on acquiert aux dépens du bonheur!

Moi j'aime les enfans qui sont diables, turbulens et qui se livrent au jeu avec délices; je trouve que c'est dans la nature.

J'eus dernièrement l'occasion d'aller dans une pension, de ces petites pensions qui tiennent le milieu entre l'école et le collége, mais où les élèves sont souvent surveillés avec plus de soin, plus de zèle que dans de grands établissemens. Je traversai une cour étroite et mal entretenue, puis j'entrai dans un petit jardin, si toutefois on peut appeler jardin un endroit où il n'y a que deux arbres; mais enfin le terrain n'est point pavé, on peut y tomber sur la tête sans craindre de se la fendre, donc c'est un jardin. Un petit escalier de bois, ressemblant beaucoup à celui d'un colombier, conduisait à la pension, qui se tenait au premier. Tout cela n'était point fait pour jeter de la poudre aux yeux, mais je n'en tirai pas un mauvais augure : j'aime mieux la modestie que la vanité.

Les écoliers travaillaient; le maître était à son bureau, placé sur une estrade, et d'où il domine sur toute la grande classe (la seconde restait confiée aux soins d'un sous-maître); le silence était fréquemment rompu par des bruits sourds, des éclats de rire, aussitôt réprimés par les : *Silence, messieurs!* prononcés par le maître avec toute la gravité d'un huissier de la chambre. Mais les écoliers n'en tenaient guère compte; bientôt c'était de nouveaux cris, des plaintes, des ricanemens, et le maître de

redire avec un flegme et une patience que j'admirais : « *Messieurs, un peu de silence, s'il vous plaît!* Mon-» sieur Charles, on n'entend que vous. — Monsieur, c'est » Paul qui me pince pour m'empêcher d'écrire. — Mon-» sieur, c'est lui qui me fait des grimaces pour me faire » rire... — C'est très-bien ; monsieur Paul ira encore sur » le petit banc, et sera en retenue pendant la récréation. » — Mais, monsieur, c'est faux, je n'ai pas fait de gri-» maces... c'est que j'ai eu envie d'éternuer, et je n'ai » pas pu... — En voilà assez... silence!... » Mais comme on ne semblait pas vouloir tenir compte de ces avertissemens, le maître s'écrie enfin : « Si on ne se tait pas, je » vais donner dix mauvais points à toute la classe! »

Cette menace produisit un grand effet; ces messieurs de six et huit ans se remettent à leur ouvrage sans murmurer. Je vois qu'on a grand peur des mauvais points.

Je cause pendant cinq minutes avec le maître; nous ne sommes interrompus que dix ou douze fois; pour être plus libre il sonne la récréation. Aussitôt tous ces petits garçons se lèvent, se poussent, se pressent et se parlent à la fois. C'est un bruit auquel il faut être fait pour que les oreilles n'en saignent pas. Le chef de l'établissement me propose obligeamment de descendre au jardin pour y causer plus à notre aise; car, je ne sais par quel motif, le jardin était ce jour-là défendu aux élèves. Mais le mouvement qui s'opérait autour de moi m'avait donné l'envie d'être témoin de la récréation. Je commençais à m'accoutumer au bruit; et depuis long-temps je ne l'étais plus au tableau d'une joie franche et pure. Je témoignai au maître le désir de rester spectateur de la récréation; il y consentit volontiers, en me demandant la permission de s'absenter, car ce qui était pour moi un plaisir n'était pour lui qu'une sujétion.

Me voilà donc au milieu d'une soixantaine d'élèves, dont le plus jeune peut avoir quatre ans, et l'aîné tout au plus quatorze; car pour la récréation, ce que l'on appelle la grande classe est réuni à la petite. Je commence par examiner ces petites têtes blondes, brunes, roses, pâles, jolies, laides, mais presque toutes piquantes en ce moment, où le plaisir du jeu leur donne de l'expression.

Des groupes se forment, des parties s'engagent; mais d'abord chaque élève a été visiter son panier, car l'heure de la récréation est aussi celle du déjeûner. Je vois un grand dadais de treize ans tirer avec orgueil de son panier une cuisse de volaille et deux poires, tandis qu'un petit garçon de six ans au plus n'a eu que son morceau de pain sec. Ici ce sont des tartines couvertes de confitures, de beurre, de raisiné; là ce sont des pommes, du jambon; mais pour tous c'est le même appétit. Cependant je remarque que les plus gourmands rôdent autour de celui dont le déjeuner est le plus succulent; alors on se propose des échanges.

« Francis, donne-moi de ce que t'as, je te donnerai de » ce que j'ai... — Qu'est-ce que t'as toi? — Des bonnes » pommes cuites, joliment sucrées, va!.. — Ah! ben, » c'est ça! il croit que je vais lui donner de mes confitu-» res pour ses pommes!... pas si bête!.. — Et les autres » fois que j'avais de la graisse d'oie dans une tasse, je » t'en ai bien donné, moi! — Tiens! c'était pas le Pé-» rou ta graisse... — Voyons... veux-tu mêler?... — » Non. — Une fois, deux fois! — Et je te dis non!.. — » C'est bon, ne viens plus m'emprunter mon bilboquet » alors; je ne te prêterai plus rien. — Ça m'est bien » égal. »

Pendant ce colloque, plusieurs élèves ont donné chacun un sou à l'un des grands qui part, et revient bientôt avec une feuille de papier couverte de pommes de terre frites; c'est un mets en grande faveur dans les pensions. Celui qui s'est chargé de la commission fait aussi la répartition, mais bientôt des plaintes s'élèvent.

« Ledoux en a plus que moi... j'ai pas ma part... — Si » t'as ta part... — Non... il en a plus, lui... d'ailleurs » comptons... je veux compter moi... vois-tu, j'en ai » que dix-neuf et il en a vingt-trois. — Mais les tiennes » sont bien plus grosses. — C'est pas vrai! — Tu nous » ennuies! fait-il du train pour quatre méchantes pommes » de terre... tenez il va pleurer. — C'est que c'est pas » juste... on me fait toujours des *traitrises*... comme » l'autre jour pour la mélasse... c'est toujours les autres » qui lèchent le papier et jamais moi... hi hi hi! »

Le pauvre garçon va pleurer dans un coin, tout en mangeant ses pommes de terre. Bientôt des cris partent d'une autre partie de la classe, c'est un élève qui n'a plus rien trouvé dans son panier et qui menace tous les autres en s'écriant :

« J'avais du fromage à la crême étalé sur mon pain... » on m'a pris mes tartines... c'est affreux! on m'a volé » mon déjeuner, je vais le dire à monsieur... — Il dit » toujours qu'on lui prend quelque chose celui-là!.. » comme l'autre fois, il prétendait qu'on lui avait pris » du miel, et quand sa bonne est venue le chercher, elle a » bien dit qu'il n'avait eu que du pain sec pour avoir dé-» chiré son pantalon aux deux genoux. »

Plus loin un tout petit garçon pousse de grands cris, parce qu'un élève plus grand que lui a mis les doigts dans son pot de confiture. De tous côtés j'entends des plaintes ou des murmures; cependant, le premier appétit satisfait, on ne songe plus qu'à jouer. Il n'y a pas moyen de s'exercer aux barres ni au chat, puisqu'on est restreint à la classe; on s'en dédommage, les uns à la main chaude, les autres au bilboquet, à cache-tampon, au cheval fondu; mais un grand nombre d'élèves s'est rassemblé autour d'un petit garçon d'une douzaine d'années, à la figure fine et spirituelle, qui semble pérorer et dominer sur ses camarades; dans toutes les réunions il y a un homme au-dessus des autres, qui, dès qu'il le voudra, saura par son esprit ou son éloquence se mettre à la place que la nature lui a destinée, et diriger les volontés de manière à ce qu'on revienne toujours à la sienne. Cela se voit de même chez les enfans. Celui que l'on entourait était le grand génie de la classe, on l'écoutait presque avec respect, on riait de ses moindres plaisanteries, on croyait toutes ses histoires et on le pressait toujours d'en raconter. Ce monsieur se faisait prier quelquefois, mais enfin quand il daignait se rendre aux désirs de ses camarades il ne fallait pas qu'on eût l'air de douter de ce qu'il disait.

Au moment où je m'approche, tous les petits garçons faisaient des yeux étonnés et avaient la bouche béante, car le jeune narrateur, qui avait été la veille au spectacle, leur contait les merveilles du *Festin de Balthazar*; voici l'analyse qu'il en donnait et que je trouvai plus amusante que beaucoup de feuilletons.

« Figurez-vous... non, c'est pas ça, figurez-vous un » roi qui a les cheveux très-noirs, une grande barbe, enfin » l'air très-méchant... vous savez, comme monsieur quand » il nous donne de la férule : c'est le roi Balthazar; il » n'aime pas les juifs, Je n'ai pas trop compris pourquoi, » mais enfin il ne peut pas les sentir ces pauvres Juifs. » Voila donc d'abord un beau palais qu'on voit au pre-» mier acte, et le roi dort.

» Est-ce pour de vrai, Paul? — Quoi de vrai? — Si » le roi dort tout de bon? — Mais oui, puisque je te dis » que j'ai vu ça hier à l'Ambigu-comique... est-il bête » de m'interrompre pour me dire ça... — Quinze-onces, » si tu dis encore quelque chose nous allons te rosser... »

Le petit que l'on appelle Quinze-onces, parce qu'il a douze ans et n'en paraît pas huit, tire la langue à ses camarades et va se rouler à terre dans un autre coin de la classe, en disant : « Tiens ça m'ennuie, moi, son roi qui » a de la barbe!.. j'aime mieux faire la culbute. »

« Je vous disais donc : le roi dort ; alors il lui descend
» des nuages sur le nez... plein la chambre : voyez-vous,
» des nuages, ça veut dire que c'est un rêve ; le roi a le
» cauchemar, il fait un vilain rêve, il se tortille sur son
» lit comme une anguille. C'est le premier acte.

» Et le festin ? — Attends donc, c'est tout à la fin de
» la pièce, on voit ensuite une campagne... oh ! la belle
» campagne !.. les Juifs viennent... ils ont l'air d'être en
» chemise... c'est un pays chaud apparemment, le roi
» Balthazar arrive... en chemise aussi, et avec un gros
» bâton ; on se bat...

» Pour de vrai ?.. — Veux-tu me laisser parler !.. si
» vous m'interrompez encore je ne conte plus rien. On
» se bat, les Juifs sont rossés, enchaînés ; ils chantent et
» on s'en va.

» Et le festin ?..

« Attendez-donc !.. ce n'est pas fini. On voit le roi
» dans un palais encore plus beau... il y a des lions de
» bronze aussi gros que l'éléphant de la Bastille, le roi
» arrive sur un char d'or massif...

» De l'or vrai ?.. — Oui, oui, de l'or vrai, j'en suis
» bien sûr puisqu'on disait auprès de moi que ce char-là
» avait coûté plus de cent écus !.. ensuite ça change et on
» voit la salle des bains avec un grand réservoir et un
» jet d'eau dans le milieu... et ce n'est pas de l'eau pour
» semblant ! le petit Gérard qui connaît le fils du souffleur,
» a monté sur le théâtre et en a bu !..

» Est-elle bonne ?

» Délicieuse !.. il dit que c'est comme du coco.

» Tiens, moi j'aurais bien voulu me baigner dans le coco !

» Veux-tu te taire, Jules. Alors il y a un petit garçon
» qui fait peur au roi et qui se cache, et puis il y a un
» monsieur habillé en femme qui porte toujours à sa main
» une grande cruche d'or dans laquelle il y a sans doute
» quelque chose de bon. Le théâtre change, et au festin
» ils ont tous des cruches en or devant eux. On chante,
» on boit, il fait de l'orage ; le tonnerre, en tombant,
» écrit quelque chose sur une porte ; le roi, qui ne sait
» pas lire apparemment, fait venir un jeune homme qui
» est au moins en troisième, et qui traduit couramment ;
» puis il tombe un pétard sur le roi, il meurt ; on voit
» le palais tout en feu violet.... c'est magnifique !...... et
» voilà tout. »

Un murmure d'approbation accueille ce récit, le jeune Paul promène sur ses camarades des regards qui semblent dire : « Vous êtes bien heureux que je vous aie conté ça ! » Puis il rit d'un air moqueur, puis il tire la langue à l'un, fait la grimace à l'autre, va donner un coup de poing dans le côté d'un troisième, celui-ci riposte ; les deux écoliers boxent, luttent à qui se jettera par terre ; mais sans animosité et toujours en riant, car ce combat n'est qu'un jeu de plus ; enfin l'un d'eux glisse, tombe, et se fait une grosse bosse au front, mais il se relève aussitôt en s'écriant : « Je ne me suis pas fait mal !... je ne l'ai pas senti seulement. » A tout âge on a de l'amour-propre.

Je venais de laisser plusieurs de ces messieurs se roulant dans la grande classe, et j'étais entré dans la seconde : j'aperçus dans un coin un petit garçon pouvant avoir six ans au plus, qui ne jouait point avec ses camarades, et tenait encore à sa main une tartine de pain légèrement frottée de confitures, et à laquelle il n'avait pas touché. Je m'approchai de ce petit garçon dont la figure avait déjà quelque chose de mélancolique. J'éprouve de la peine à voir de la tristesse sur ces jeunes traits qui ne devraient respirer que le plaisir, car j'aime beaucoup les enfans, j'avoue que je les préfère aux hommes. Il y a des personnes qui aiment mieux les chiens !....

« Pourquoi donc ne jouez-vous pas, mon ami ? dis-je en m'arrêtant devant le petit garçon. Il leva les yeux sur moi, fit une petite mine moitié triste, moitié honteuse, et balbutia enfin : « Je ne veux pas jouer. »

« Mais vous ne déjeunez pas non plus, à ce qu'il me
» semble.... seriez-vous malade ?

» Non, monsieur.

» Alors, pourquoi restez-vous dans ce coin, tout seul,
» tandis que vos camarades s'amusent ?

» C'est que ma petite sœur est bien malade, et maman
» m'a dit que si ma sœur mourait, elle voulait mourir
» aussi... et moi qu'est-ce que je deviendrai donc alors ?

» Pauvre petit ! déjà des craintes sur son avenir....
» déjà le malheur en perspective !..... Consolez-vous,
» mon ami, votre sœur guérira sans doute, et lors même
» qu'elle viendrait à mourir, votre maman se souviendra
» qu'elle a un fils, et elle vivra pour veiller sur vous.

» C'est que maman aime mieux ma sœur que moi,
» parce qu'elle dit qu'il faut toujours me raccommoder
» mes pantalons.

» Et votre papa ?

» Papa est mort.

» Apprenez bien, soyez bien sage, et je suis sûr que
» votre maman finira par vous aimer. Tenez, voici des
» bonbons.... vous en donnerez à votre sœur quand elle
» ira mieux... ne vous chagrinez pas... jouez avec vos
» camarades, vous êtes encore trop jeune pour penser à
» l'avenir. »

L'enfant avait pris les bonbons, je m'éloignai, mais avant de quitter la pension, j'eus le plaisir de le voir jouer aux billes avec ses amis, et prendre ainsi sa part de la récréation.

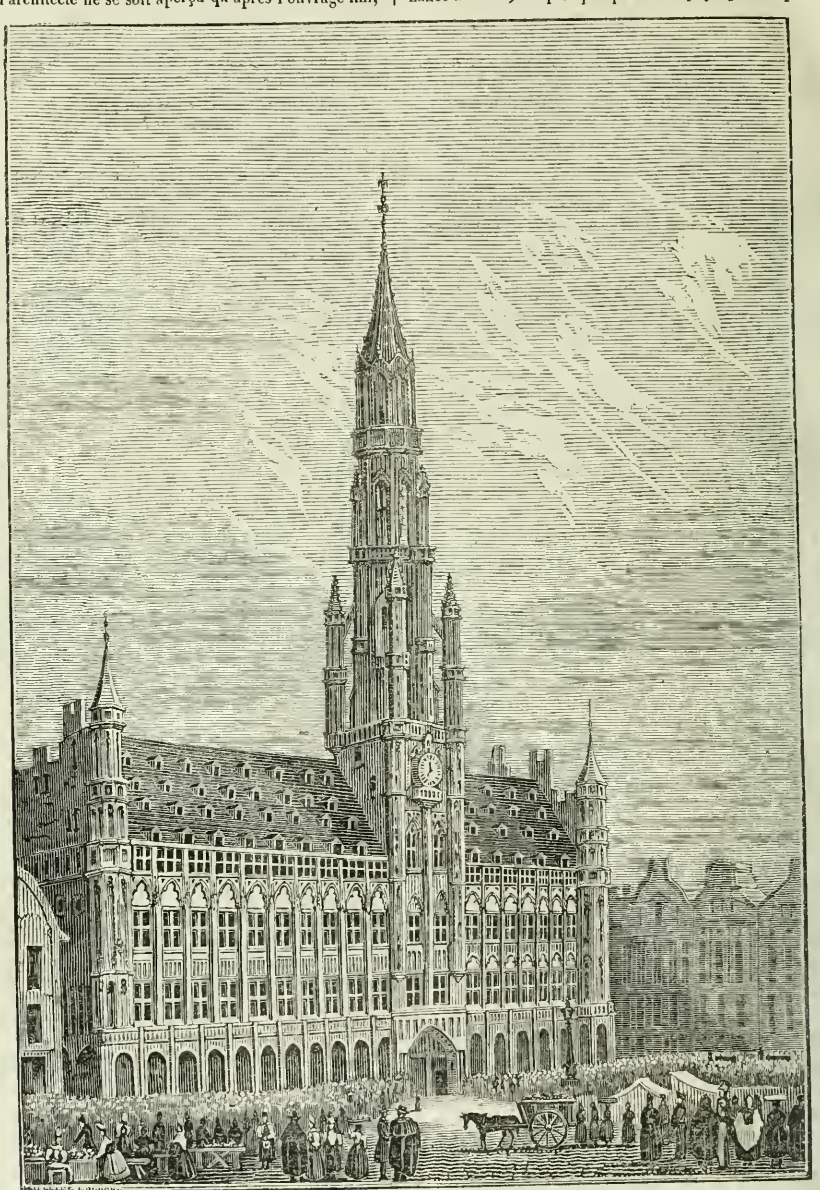
CH. PAUL DE KOCK.

HOTEL-DE-VILLE DE BRUXELLES.

L'hôtel-de-ville, de Bruxelles est un des plus beaux édifices gothiques des Pays-Bas : il est situé sur la grande place. La tour, qui a 364 pieds de hauteur, est d'une beauté admirable : elle est toute construite en pierres, et à jour, jusqu'au sommet. Là, se trouve la statue gigantesque et estimée de saint Michel, qui sert de girouette, et qui est en cuivre doré au feu : elle a dix-sept pieds de hauteur. En admirant cet édifice, on ne peut concevoir comment l'architecte d'un chef-d'œuvre semblable a pu manquer, d'une manière si frappante, aux règles les plus simples de l'architecture, en ne plaçant pas cette belle tour au milieu de l'édifice, dans lequel, d'ailleurs, l'irrégularité se fait remarquer jusque dans les moindres détails. Portes, fenêtres, rien n'est d'accord, et tout, dans cette architecture gothique, présente à l'œil une bizarrerie tout-à-fait originale.

Regnard, dans son voyage aux Pays-Bas, raconte qu'il a lu une inscription latine placée à l'hôtel-de-ville, qui portait que l'architecte, après que cet édifice fut terminé, se pendit de désespoir, parce qu'il s'aperçut qu'il n'avait point placé la tour dans le milieu du bâtiment. Je ne sais si Regnard a vraiment lu cette inscription ; mais je l'ai cherchée en vain dans toute la Maison de ville, où je n'en ai trouvé aucune, pas même aux deux superbes fontaines en marbre blanc et bronze, qui en ornent la cour.

Il est à croire que toute cette histoire pourrait être un conte fait à plaisir. Car, comment se persuader qu'un si grand architecte ne se soit aperçu qu'après l'ouvrage fini, que la tour n'était pas au milieu du bâtiment? Ne doit-on pas penser plutôt que son dessein a été de faire une ordonnance bizarre, ou que quelque cause physique ou politi-



Hôtel-de-Ville de Bruxelles,

que, l'a empêché de suivre un plan régulier? Ceci deviendrait d'autant plus possible, si, comme on l'assure, les fondemens de cette maison-de-ville n'ont pu être établis que sur des cuirs de bœuf, parce que le sol était tout marécageux.

PAQUET SYPHORIEN.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Séparation du Baron de Wart et d'Adélaïde de Sargans.

HISTOIRE DE SUISSE.

ADÉLAIDE DE SARGANS,

BARONNE DE WART.

I.

Dans les Alpes de la Rhétie, il existait, au treizième et au quatorzième siècle, une famille noble et puissante, la famille des comtes de Watz et de Sargans. Ses richesses immenses et ses nombreux vassaux lui donnaient la facilité de soutenir, contre les abbés de Saint-Gall, des guerres dont la relation remplit la plus grande partie des annales de cette famille.

Mais, dans ces mêmes annales, la curiosité est bien autrement excitée par les noms des femmes de la maison de Sargans. Quelques-unes d'entr'elles sont placées immortellement aux regards de la postérité; et si le voile du temps s'est abaissé sur leurs noms glorieux, il est du devoir d'une femme de le relever et de les montrer ce qu'ils sont : radieux de l'éclat d'une sublime vertu.

Les vieilles chroniques de la Suisse nous ont laissé des détails bien curieux sur les seigneurs de Sargans et de Watz. Mais à cette même époque où leur puissance les fesait appeler *seigneurs des dix juridictions*, leur renommée à eux venait quelquefois seulement de leurs crimes. En 1250, (1) Walther de Watz était le chef de la maison de Sargans : il était connu dans toute l'Helvétie pour sa tyrannie et sa vie déréglée. Néanmoins, toutes deux pâlirent devant Donat de Watz, son fils, dont le nom, parmi ceux justement détestés du moyen âge, mérite l'odieuse préséance de passer avant tous les autres pour être maudit et réprouvé.

Long-temps méconnu par son père, ayant pour mère une Italienne (2) vindicative, dont le cœur, ulcéré par l'abandon, ne sut former celui de son fils qu'à la vengeance haineuse, Donat était à vingt ans un être redoutable : car Lucrèce n'eut qu'à cultiver en lui le naturel le plus complet et le mieux formé de toutes les passions qui font de l'homme l'être le plus méchant de la création, quand il se venge.

Et pourtant ces terribles passions faisaient entendre leur cri sous le ciel riant de l'Italie; c'était au milieu des fêtes de la voluptueuse Venise, dans les enchantemens de leur délire, que Lucrèce montrait à son fils la route de l'Helvétie; alors seulement elle souriait sous sa couronne de fleurs, — alors elle répondait à un gai refrain de chanson de table, car elle était encore belle, Lucrèce... elle le savait... et cette pensée rendait le crime de l'abandon plus amer et moins pardonnable aux yeux d'une femme qui sait qu'elle peut encore plaire et être aimée.

Mais il est notre père!.. mais il est votre époux, disait quelquefois, d'une voix suppliante, une jeune fille plus belle encore que Lucrèce, car son visage avait une angélique expression de bonté.

Lucrèce se retournait alors vers la jeune fille... elle la regardait avec des yeux où venaient se réfléchir toutes les passions de son âme violente.....Une haine plus profonde encore pour le mari parjure semblait répondre à la belle suppliante pour son père,... car cette jeune fille c'était Adélaïde de Sargans, sœur de Donat de Watz.

— Oh! ma mère, pardonnez-lui, répétait-elle doucement, en pleurant sur les mains de sa mère!...

—Jamais! s'écriait Lucrèce;.. je serai implacable comme il l'a été!.. Jamais de retour!.. Jamais de pardon!.. et toi... si tu répètes encore ce mot... JE TE MAUDIS!...

Lucrèce mourut avant le jour terrible de la ven-

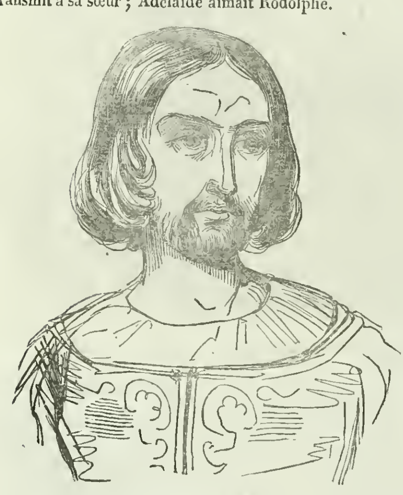
(1) Cet article est tiré des anciennes annales de la Suisse, et particulièrement de celles de la maison de Sargans. Tout y est parfaitement exact, et d'après l'histoire. Ce qui regarde Rodolphe de Wart et sa malheureuse femme se trouve dans tout ce qui a été écrit pour l'assassinat d'Albert d'Autriche.

(2) Lucrèce Deodati.

geance (1)... et Adélaïde demeura orpheline sous la garde du comte Donat. Cette fausse position ne pouvait être que momentanée; le frère et la sœur le comprirent. Adélaïde demanda à Donat la permission de se retirer dans le couvent de Zurich, fondé par sa famille, et d'y prendre le voile, Donat la lui refusa. Cependant, sans cesse entouré de jeunes chevaliers dissolus et sans aucuns principes, comme ils l'étaient tous à cette époque, Donat n'avait pas assez d'empire sur eux, ni lui-même assez d'honneur pour s'opposer à leurs tentatives sur sa sœur.

Parmi ces chevaliers, il en était un jeune, beau, de noble et de haute naissance, et possédant de grands biens. Il aimait Adélaïde.

Le comte Donat autorisa sa demande. Lui-même la transmit à sa sœur; Adélaïde aimait Rodolphe.



Rodolphe de Wart.

Ils se marièrent dans une villa magnifique que Donat habitait, sur les bords de la Brenta. Des fêtes, des tournois célébrèrent les noces d'Adélaïde; Rodolphe jouissait en la voyant la reine de ces journées brillantes; mais elle, elle souffrait au milieu de ces joies perfides qui devenaient corruptrices du cœur de son Rodolphe. Elle voulut l'en éloigner, donner un but à sa vie; un aliment à cette activité dévorante qui consumait ses jours. Rodolphe ne voyait qu'Adélaïde. Aussi, dès le premier mot qu'elle prononça, il fit ordonner les apprêts du voyage, et ce ne fut qu'au moment de quitter Venise qu'il lui demanda en souriant où elle le conduisait.

— A la cour de l'empereur Albert, mon Rodolphe. — Il s'arrêta.... pâlit.... et murmura sourdement.... — Jamais!.... jamais!.... — Adélaïde s'approcha de son mari, et pressant ses mains dans les siennes, elle lui dit de sa douce voix :

— Mon ami, l'empereur Albert est notre maître.

— Ah! s'écria le noble jeune homme, comment l'est-il devenu?.... n'est-ce donc pas par un meurtre?.... le champ de bataille de Worms (2) fume encore du sang fraîchement répandu d'Adolphe de Nassau.... mon malheureux.... mon véritable maître.... Mon père est mort en le défendant, et ses deux dernières paroles furent sa bénédiction et.... l'ordre de punir le meurtrier!.... — Ne le savais-tu pas, Adélaïde, poursuivit-il à voix basse et les yeux égarés?....

Pâle et muette d'horreur, la jeune femme ne put faire qu'un signe négatif. — Eh bien, continua Rodolphe en la rapprochant de lui..., mon père me commanda de venger notre empereur sur son assassin.... et toutes les nuits il vient me rappeler ma sainte mission... Je le vois... même quand je suis près de toi....

Et l'infortuné, posant sa tête brûlante sur l'épaule d'Adélaïde, pleura comme un faible enfant.

Adélaïde comprit tout ce que leur situation avait de périlleux et se résolut à couper dans sa racine une plante vénéneuse dont les fruits ne donneraient que la mort... Elle changea la direction de leur route et emmena Rodolphe dans une délicieuse retraite au bord du lac de Guarda. Là chaque jour vit se fortifier l'empire qu'elle prenait sur le cœur, l'ame et toutes les facultés de son mari. Elle parvint à lui montrer la mort d'Adolphe de Nassau ce qu'elle était probablement, l'effet d'un combat ordinaire. L'excommunication du pape avait été levée; l'empire germanique était soumis. Rodolphe *comprit qu'il pouvait* servir Albert d'Autriche; la voix adorée d'une femme lui prouva ce que n'avait pu lui persuader sa raison, et il consentit enfin au voyage de Vienne.

Mais, tout en cédant aux paroles séductrices d'Adélaïde, Rodolphe ne put cicatriser la blessure qui lui saignait au cœur. Lorsqu'il fut auprès d'Albert, qu'il vit cette pompe impériale, cette couronne qu'il prétendait usurpée, ceindre et entourer une tête coupable sa raison mal affermie



Adélaïde de Sargans.

chancela de nouveau. Il redevint sombre et triste... Le jour il fuyait Adélaïde... Elle!... Son Adelaïde, qu'il idolâtrait! Cette ame de sa vie!... La nuit, son sommeil était troublé par des visions effrayantes... des paroles sinistres sortaient de sa bouche et Adélaïde en vint à ce point de trembler pour leur sûreté et surtout pour leur avenir. Alors elle n'eut qu'une pensée; ce fut d'emmener son mari de cette demeure impériale où tous ses soins l'avaient conduit. Elle lui proposa de retourner dans leur douce

(1) Voyez dans les chroniques de Sargans les scènes horriblement tragiques qui se passèrent au château du comte Walther de Watz à l'arrivée de son fils.

(2) Près de Worms et Spire. Ce fut là qu'eut lieu la fameuse bataille entre les empereurs Adolphe de Nassau et Albert d'Autriche. Ils combattirent corps à corps, et Adolphe fut tué d'un coup d'épée dans l'œil. On prétend que le combat ne fut pas loyal.

retraite du lac de Guarda. Là, il n'était plus de *meurtrier, de vengeance, de sang, de justice à accomplir!*...Toutes ces paroles effrayantes, que le sommeil de Rodolphe laissait échapper comme autant de révélations de l'état de son ame, ne frapperaient pas les voûtes ombragées qui bordaient le lac et qu'Adélaïde se reprochait alors vivement d'avoir quittées!... Elle rappelait cette époque heureuse à son Rodolphe et voulait l'y ramener... Mais Rodolphe, tout en l'aimant comme à ces jours d'amour, refusa de quitter la cour d'Albert. Adélaïde ignorait que de nouveaux liens attachaient son mari à une destinée terrible... et que déjà son sort était fixé.

Un prince âgé de 18 ans, beau, brave, intéressant par ses malheurs, s'était montré au baron de Wart comme une nouvelle victime du despotisme d'Albert et tout aussitôt il lui avait dévoué sa vie. Cet homme illustre et dangereux, illustre par son malheur et dangereux par la pitié qu'il inspire, cet homme était Jean de Souabe neveu de l'empereur Albert. Sans doute il fut bien malheureux, mais il oublia que le seigneur a dit :

« C'est à moi SEUL qu'appartient la vengeance! »

Lorsque le baron de Wart s'attacha à lui il n'était pas encore coupable et Rodolphe, séduit par une si profonde infortune et par son aimable caractère, lui jura une fidélité à laquelle Jean de Souabe comprit bientôt qu'il pouvait TOUT demander. Son âge plus avancé que celui du duc lui permettait de lui donner des avis salutaires... mais lui aussi détestait Albert... et la pensée de lui mettre un poignard au cœur ne lui faisait venir qu'un sourire sur les lèvres.

L'empereur connaissait la haine de Rodolphe... il se taisait... mais son silence était terrible... Souvent son regard enveloppait dans le même anathème le neveu détesté et le sujet rebelle,.... car tous deux se présentaient à lui comme des ministres de vengeance..... Adélaïde reconnut la mort dans ce regard sinistre.

—Ah! fuyons, disait-elle alors, toute tremblante à Rodolphe!... mais lui, sans lui répondre, la serrait contre son cœur, et posant un doigt sur ses lèvres pâles, il semblait lui dire :

« Il n'est pas encore temps. »

Mais un jour il entra dans la chambre d'Adélaïde,... elle allait devenir mère pour la première fois.... Il se mit à ses pieds et la regarda long-temps avec amour,... puis il baisa ses mains et les mouilla de larmes brûlantes....

Adélaïde, lui dit-il enfin... il faut partir pour Ousponne. — Partir, s'écria-t-elle!... oh! oui, sans doute,... mais... avec toi?

Rodolphe la regarda d'abord sans lui répondre..... — Avec moi? dit-il ensuite, avec un rire sauvage;... non,... non. — Je reste ici, MOI. — Mais toi, mon Adélaïde, il faut partir. — Il le faut, ajouta-t-il avec une expression sévère que jamais il n'avait eue avec elle.

Adélaïde retint ses larmes, mais elle était frappée au cœur et se sentait mourir.

— Je partirai, dit-elle.

Et elle s'éloigna de celui qu'elle n'aurait pas dû quitter, car elle était son ange gardien.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(*Sera continué.*)

BELGIQUE PITTORESQUE.

TROIS MONUMENS DE BRUXELLES.

Vous avez vu, dans le vingt-deuxième numéro du *Musée des Familles*, l'hôtel-de-ville de Bruxelles, ce vieux et bizarre monument, dont la tradition explique l'irrégularité d'une si étrange manière. Voici maintenant l'église de Sainte-Gudule, noble et vieille cathédrale qui domine le haut quartier de la ville, et que le duc de Brabant, Lambert, plus connu sous le nom de Baldéric, fit bâtir en 1057, pour recevoir les reliques de Sainte-Gudule, et remplacer le moustier en ruines de Saint-Géry. On retrouve, dans ce monument le caractère d'architecture particulier à tous les édifices de la Flandre. C'est-à-dire un mélange de gothique et de moresque qui étonne plus par sa hardiesse, sa grandeur et sa légèreté, que par la beauté de ses proportions et le charme de ses formes : en un mot le genre de construction apporté dans les Pays-Bas, par les Espagnols qui le tenaient eux-mêmes des Maures.

Les deux tours de Saint-Gudule furent reconstruites et rehaussées en 1518. Joseph-François Vinkels donna, en 1707, les fonds nécessaires pour les travaux de l'immense escalier qui conduit au portail.

Parmi les tombeaux historiques que renferme Sainte-Gudule, on cite le mausolée de l'archiduc Albert, souverain des Pays-Bas, le tombeau de sa femme Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne; celui du prince électoral de Bavière, mort en 1699. On voit, au milieu du grand chœur, les monumens de quelques ducs de Brabant : Jean II y est enterré avec sa fille Marguerite, fille d'Edouard, roi d'Angleterre, non loin d'Antoine, fils de Philippe Lebon. On trouve, du côté de l'autel, le tombeau d'Ernest, archiduc d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas.

C'est dans ce même chœur qu'on a tenu autrefois deux chapitres de l'ordre de la Toison-d'Or, l'un en 1435, et l'autre en 1516. Dans ce dernier, Charles-Quint donna l'ordre de la Toison-d'Or, à François Ier, roi de France, à Ferdinand, archiduc d'Autriche, et à treize seigneurs flamands.

« Enfin, l'on y voit encore, dit l'auteur des *Délices*
» *des Pays Bas* : La chapelle du saint Sacrement qui
» est d'une belle architecture, dont Adolphe Vandernoot
» chancelier de Brabant mit le première pierre le 18 fé-
» vrier 1534. C'est dans ce lieu qu'on adore les trois
» hosties miraculeuses qui, étant percées de coups de
» couteaux par des juifs, jetèrent soudainement du sang,
» au grand étonnement de ces impies. Ces hosties et les
» marques durent encore aujourd'hui, et ne souffrent
» pas qu'on les approche, sans je ne sais quelle horreur
» toute soudaine. On les garde comme un gage particulier
» de la protection de Dieu envers la ville de Bruxelles.

« Ce sacrilége énorme fut commis du temps de Wen-
» ceslas, duc de Brabant, l'an 1369. »

Maintenant traversons la rue *Royale*, et arrêtons-nous devant le palais du roi, monument sans caractère, dont on a changé bien des fois la physionomie, par des restaurations mal entendues, et auquel le roi Guillaume a presque donné l'aspect d'une maison bourgeoise. Contre l'aile gauche du palais, se trouve une maison de mesquine apparence, et qui appartient au comte de Kruquenbourg. Rien ne put déterminer le propriétaire de cette maison à la vendre au roi Guillaume, qui se vit ainsi forcé d'arrêter les constructions dans la partie gauche de son palais, et de laisser incomplets les plans qu'il avait projetés.

Après avoir traversé le *Parc* et la *rue Royale-Vieille*, on arrive au jardin des plantes, admirable établissement qui doit son origine à un sarcasme.

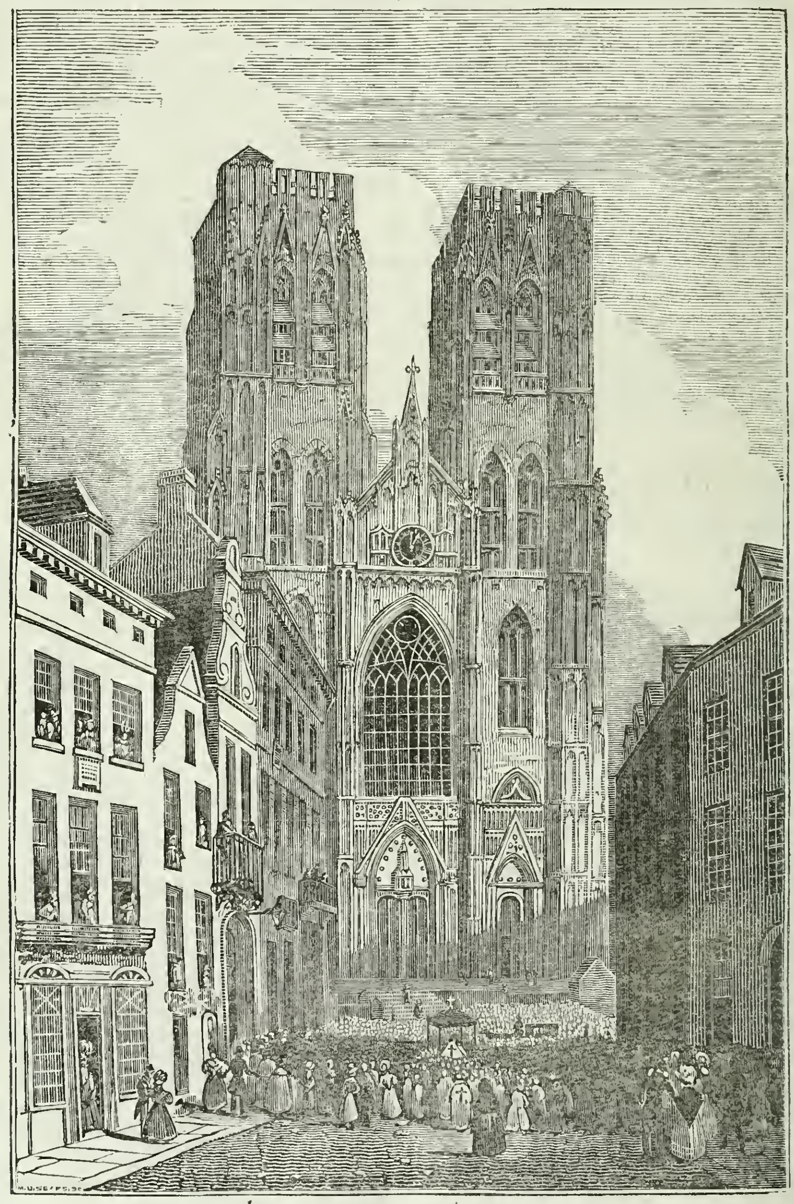
Pendant l'été de 1826, une vente de fleurs à l'enchère se faisait à Bruxelles, et avait attiré un grand nombre d'amateurs. On mit à l'encan un arbuste fort précieux, et dont le prix trop élevé ne permettait pas qu'un simple particulier en fît l'acquisition.

— Il faut l'acheter pour le jardin botanique de Bruxelles cria parmi la foule une voix sarcastique.

---

(1) Albert était oncle et tuteur de Jean de Souabe. Il lui retint son patrimoine, et le poussa à sa perte par des moyens aussi violens que coupables; car il voulait sa ruine entière pour s'emparer sans blâme de ses biens. Si Jean de Souabe fut criminel, Albert le fut aussi. Et long-temps avant l'attentat, il pouvait prévoir que la vengeance de son neveu en viendrait à cet excès.

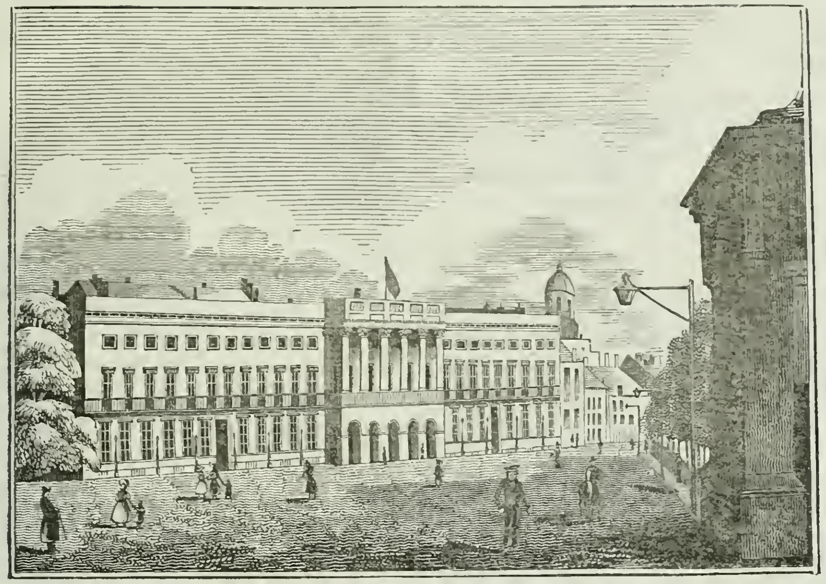
— Le railleur a raison, dit M. Van-Gobbelscroy, alors secrétaire du roi. Il est honteux pour Bruxelles de n'avoir point de jardin botanique : lavons-nous de cette honte, établissons-en un. Le projet fut salué d'acclamations unanimes, on recueillit des souscriptions, on acheta des actions l'on obtînt l'assentiment du roi. Le jardin botanique



Église de Sainte-Gudule, à Bruxelles.

s'ouvrit donc grâce à l'habileté et aux vastes connaissances de son directeur, M. Meeus-Wouter; il est à présent l'un des plus beaux de l'Europe.

Une machine à feu amène les eaux du canal, et les élève au-dessus des serres qui sont arrosées par des fontaines, et dans lesquelles se trouvent les plus beaux, les



Palais du Roi, à Bruxelles.

Jardin Botanique, à Bruxelles.

plus rares, et les plus grands palmiers que l'on ait obtenus jusqu'ici dans nos climats.

Le gouvernement accorde à cet établissement un subside annuel de 6000 florins, et la ville la même somme.

Le fonds propre de la société royale d'horticulture est de 200,000 florins, divisés en 400 actions (225,000, à peu près.)

Le but de la société royale d'horticulture est de propager la culture de toutes les plantes utiles ou agréables, de former des jardiniers intelligens et d'offrir aux botanistes, si nombreux en Flandre, une collection de plantes et d'arbres complète autant que possible.

ADRIEN DE MOERSEN.

HISTOIRE DE FRANCE.

LES ÉNERVÉS DE JUMIÈGES.

Lorsqu'avec la marée montante, vous entrez dans l'embouchure de la Seine, et que vous vous engagez dans les capricieux détours du fleuve; après que devant vos yeux ont passé tour à tour Harfleur et son haut clocher bâti par les Anglais, monument tout à la fois de leur règne et de leur défaite; les ruines du manoir de Tancarville, la pointe de Quillebœuf, fameuse par tant de naufrages; puis enfin Caudebec, et son petit port où dorment quelques rares chasse-marées, vous apercevez sur la rive gauche, deux tours sveltes et blanches, qui se détachent en relief sur l'azur du ciel. Pendant le jour, ces deux tours, qui se terminent en pyramides effilées, servent de point de reconnaissance aux navires; on les découvre à une grande distance, et le soir, vers la fin d'un beau jour, quand l'air est transparent et pur, on dirait deux blancs fantômes debout sur la rive. Isolées dans la campagne, à l'extrémité d'une des presqu'îles que forme le cours sinueux de la Seine, ces deux tours qui de loin semblent annoncer l'approche d'une grande ville, sont là, mornes et perdues, sans autres habitans que les familles d'oiseaux dont les cris glapissans ont remplacé la voix sonore des cloches et les pieux concerts des chants d'église.

Car c'était là, jadis, une riche et célèbre abbaye, dont l'origine allait rejoindre, à travers les siècles, les premiers temps de la monarchie française. Jumièges, sainte retraite, asile pendant si long-temps de la prière et des doctes travaux, était déjà célèbre au temps des premiers successeurs de Clovis. C'est, dit la tradition, en l'an de grâce 640, sous le règne du roi Dagobert, de glorieuse mémoire, que saint Philibert et quelques autres cénobites choisirent, à cinq lieues de Rouen, bien petite bourgade en ces temps reculés, la presqu'île de Jumièges pour leur asile. Ils y bâtirent un monastère, que les âges suivans augmentèrent et embellirent successivement, en dotant la sainte abbaye de Bénédictins de toutes les merveilles, de toute la magnificence de leur architecture. L'art gothique prodigua pour Jumièges ses plus sveltes colonnettes, ses arceaux les plus hardis, les caprices les plus élégans de ses sculptures miraculeuses. Il fit prendre à la pierre des formes plus gracieuses, il la découpa comme de la dentelle; statues de saints taillées avec une incroyable délicatesse, arabesques où se déploie une richesse d'imagination qui semble tenir de la féerie, il jeta tout cela à pleines mains pour orner Jumièges. Et figurez-vous que les artistes auteurs de tant de merveilles, dont chacune suffirait à la gloire d'un homme, n'ont pas même pour la plupart, laissé leur nom après eux! Figurez-vous comme il était grand dans les arts, ce moyen âge, *temps de barbarie*, au dire de quelques-uns, qui semait ainsi de tous côtés, comme son occupation de tous les jours, tant de magnificences et de merveilles!

Or, c'était quelques années après la fondation de Jumièges; le monastère, humble et pauvre alors, n'était encore fameux que par la sainteté de ses reclus. Philibert, fondateur et premier abbé de Jumièges, accompagné d'un de ses moines, se promenait un jour au bord de la Seine, bénissant Dieu de la paix qu'il avait donnée à ses serviteurs, en ce temps de guerres cruelles et de sanglantes dévastations, au fond de ce pieux asile. Voici que le saint abbé apperçut au loin, voguant au hasard sur le fleuve, sans voile ni avirons, une barque dont se jouaient les vents et les flots. Cette barque continuant à descendre le courant, saint Philibert put voir qu'elle n'avait pas été abandonnée par des pêcheurs en butte à l'orage, comme il le croyait d'abord. Un homme était dans la barque, se laissant aller avec elle au cours de la Seine sans essayer, pour la diriger, un effort inutile. Enfin, portée par les flots, la nacelle vint aborder auprès de l'abbaye; et quelle fut la surprise de saint Philibert, quand il vit, étendus sur de riches coussins, au fond de cette frêle embarcation, deux jeunes gens faibles et pâles, les deux bras enveloppés de linges encore sanglans! « Ce sont, dit le serviteur qui se trouvait avec eux dans la barque, les deux fils de notre seigneur Clovis II, *énervés* par les ordres du roi leur père! »

Le serviteur avait dit vrai. Pour punir ses fils du crime de rebellion, le roi les avait fait *énerver*, c'est-à-dire qu'on leur avait coupé les nerfs des bras, pour les mettre à l'avenir hors d'état de manier une épée; et cette peine équivalait à l'interdiction du trône, en ces temps guerriers, où tout prince n'était guères qu'un capitaine, dont le principal privilége était de marcher le premier au combat. Les grands du royaume qui d'abord exigeaient la mort des jeunes princes, s'étaient contentés à grand' peine de ce supplice. On avait jeté ces deux infortunés sur une barque sans voiles ni rames, en leur donnant seulement des vivres, et un homme pour les servir, et on les avait abandonnés à la garde de la providence. Depuis cette autre bourgade qui devint notre grand Paris, ils étaient allés ainsi voguant sur le fleuve, jusqu'à l'endroit où saint Philibert les reçut.

Les prières et les soins du bon cénobite ne tardèrent pas à guérir leurs blessures. Peu après, les deux jeunes princes firent profession et revêtirent la bure sainte, pour vivre et mourir dans cette solitude hospitalière. Averti que ses fils étaient sauvés et guéris, Clovis II, heureux que le ciel eût pris sous sa protection ceux que frappait une justice cruelle, vint à Jumièges, accompagné de la reine Bathilde. Il revit et embrassa ses enfans et dota richement l'abbaye qui désormais devait leur servir de retraite.

Bien des siècles ont passé depuis ce temps-là. Bien des princes, bien des hauts seigneurs ont visité Jumièges, avant et après Charles VII, qui venait se reposer du fracas des armes auprès de cette belle Agnès Sorel, dont on voit encore, non loin de l'abbaye, la simple et modeste retraite, ce riant *manoir* que son souvenir a consacré. Bien des abbés ont succédé au bon saint Philibert, dans ses pieuses fonctions; bien des fois, les populations environnantes sont venues, sous les hardis arceaux de l'église, assister aux offices, guidées par le renom de sainteté dont jouissait le couvent. Aujourd'hui, tout dans Jumièges, est muet et dévasté. Les révolutions, plus que les siècles, ont appesanti leur main sur ce magnifique et pieux édifice. Le toit a jonché de ses débris le pied des hautes colonnes qui n'ont plus rien à soutenir. Des vandales ont jeté dans un four à chaux ou vendu à des Anglais, pour quelques misérables pièces d'argent, la plus grande partie de ces merveilles de sculpture, de ces figures de saints, de tous ces chefs-d'œuvres dont les arts avaient à l'envi décoré Jumièges. Les oiseaux seuls peuplent ces ruines désolées; l'herbe croît dans les salles et dans l'église. Plus rien que la solitude, l'abandon, et les deux hautes tours que l'on aurait sans doute abattues aussi, pour en vendre les pierres, si elles ne servaient de guides aux marins qui remontent le fleuve; mais, si vous visitez Jumièges, au milieu de toute cette désolation, non loin du monument où fut déposé le cœur d'Agnès Sorel, on vous

montrera encore, à demi caché sous les ronces et les décombres, le tombeau des deux Énervés.

TH. MURET.

LA LITHOGRAPHIE.

Un soir du quinzième siècle, le docteur Faust suivait la la route de Weimar.

Il y avait un voyageur à cheval qui marchait devant lui.

Les fers du cheval que montait ce voyageur formaient, sur la terre humide, molle et compacte, des empreintes pures et régulières.

Puis à chaque pas, les pas reproduisaient les mêmes empreintes pures et régulières.

Le docteur Faust vit cela.

Le lendemain l'IMPRIMERIE était inventée.

On a traité cette légende de conte fait à plaisir. Beaucoup de savans ont pris parti pour ou contre : la question n'a point été résolue;

Attendu qu'elle n'était point résolvable.

Comment, après quatre cents ans, vérifier un fait contesté ?

Voici une autre légende analogue, non moins merveilleuse, et qui ne date que de trente-quatre ans.

Elle servira peut-être à rendre vraisemblable la première.

Un soir du dix-neuvième siècle, Aloys Sennefelder, choriste au théâtre de Munich, rentra dans sa pauvre petite mansarde. Il tenait à la main trois choses, 1° Une belle pierre à rasoir, toute neuve et qui n'avait jamais servi ; 2° un bon, pour aller toucher le lendemain ses appointemens du mois chez le caissier; 3° une estampille chargée d'encre d'imprimerie.

Car, pour se rendre agréable à son directeur, c'était lui qui faisait aux contremarques ce petit signe que l'on varie chaque fois, et qui sert à empêcher toute fraude.

La chambre d'Aloys était assez mal close. A peine avait-il mis sur la cheminée le bon de ses appointemens, que le papier s'envola et tomba dans une cuvette pleine d'eau. Le choriste ramassa le précieux chiffon, l'essuya, le replaça sur la cheminée, et posa par dessus la pierre neuve à rasoir, afin que le vent ne vînt plus l'enlever.

Or, l'estampille chargée d'encre d'imprimerie avait touché par hasard la pierre à rasoir.

La tache noire faite sur la pierre par ce contact, se trouva reproduite le lendemain avec une admirable précision, sur le papier humide.

Le choriste Aloys Senneffelder vit cela:

La LITHOGRAPHIE était inventée.

La nouvelle invention se propagea bientôt en Allemagne et pénétra en Italie pendant l'année 1807. Ce fut aussi, vers la même époque, que M. André *d'Offenbach* apporta en France ce procédé qui lui avait été communiqué par l'inventeur; quelques personnes firent des essais, mais n'ayant sur la composition de l'encre et des crayons lithographiques que des renseignemens incomplets on se borna à graver de cette manière quelques morceaux de musique. Enfin, par une fatalité qui s'attache à certaines inventions, en 1815, les artistes ignoraient encore les ressources que leur offrait la lithographie, lorsque M. Engelmann transporta à Paris les ateliers qu'il avait établis à l'une des extrémités de la France.

Voici les bases sur lequel repose l'art de la lithographie.

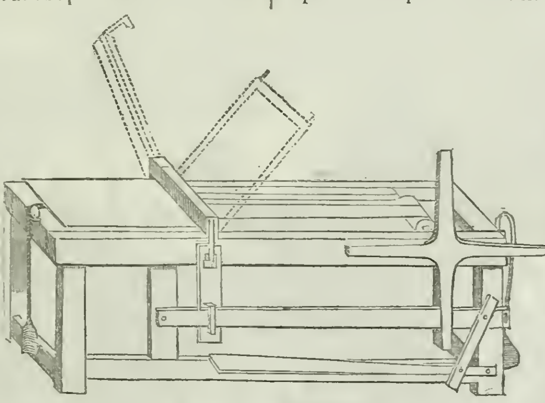
Un trait fait sur la pierre avec un crayon ou une encre grasse y adhère si fortement, que pour l'enlever il faut employer le grattoir. Toutes les parties de la pierre qui ne sont pas couvertes d'une couche grasse, reçoivent, absorbent et conservent l'eau.

Si l'on passe sur une pierre ainsi préparée, un rouleau chargé d'une couche grasse et colorée, comme celui dont se servent les imprimeurs, la graisse ne s'attachera qu'aux traits formés par une matière analogue et sera repoussée par les parties mouillées.

En un mot, la lithographie dépend du jeu des affinités qui font que la pierre imbibée d'eau refuse l'encre, tandis que la pierre graissée happe l'encre et repousse l'eau. Ainsi, on forme sur la pierre avec un crayon convenablement préparé, soit un dessin, soit des caractères d'écriture, puis, après y avoir passé le rouleau, on y applique une feuille de papier. Cette feuille, ainsi posée, est soumise à une forte pression, après laquelle elle offre la contre-épreuve du dessin.

Au moyen de cet ingénieux procédé, l'artiste peut se passer d'une main étrangère. Le graveur, quelle que soit d'ailleurs son habileté, substitue toujours son inspiration à celle du dessinateur. Au moyen de la lithographie, ce dernier voit son ouvrage, son propre ouvrage multiplié comme par enchantement, sans que le moindre trait, sans que la plus légère trace manque à une copie aussi fidèle que l'image répétée par un miroir.

Toute pierre calcaire, compacte et susceptible de recevoir un beau poli, est propre à la lithographie. Cependant, on emploie de préférence et presque exclusivement dans tous les ateliers, un carbonate de chaux légèrement coloré en jaune et qui se trouve en Bavière. Ces pierres se débitent par couches parfaitement parallèles et ont une supériorité marquée sur toutes les autres que l'on a successivement essayé d'employer.



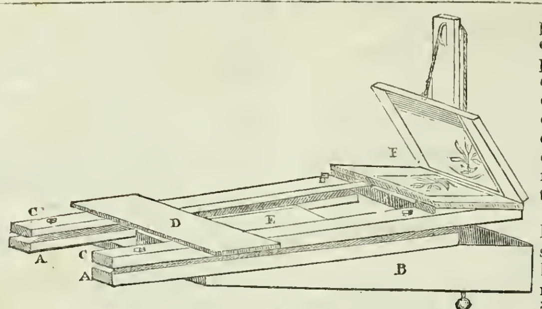
Presse Lithographique.

Le crayon lithographique est un savon gras, noirci et porté à tout le degré de dureté possible. Chaque lithographe ayant sa manière particulière de le préparer, il est important de se servir toujours du même pour le même dessin. Un crayon fort noir et contenant peu de graisse, donnera à l'impression une épreuve pâle, tandis que si le crayon est peu chargé de matière colorante et contient une plus grande proportion de graisse, la lithographie sera fort noire.

On sait que l'impression produit toujours une image renversée de la planche gravée ou des caractères qu'on emploie.

Aussi doit-on dessiner sur la pierre de manière à produire une impression droite. Pour le dessin, cela s'obtient facilement en copiant le modèle dans un miroir.

Le pupitre du lithographe est très commode pour cela. La pierre, placée en E, se tourne facilement, et le support D, avance ou recule, au moyen des pièces à coulisses, AA, CC. Le dessin, placé en F, est copié dans le miroir, où il se réfléchit.



Pupitre pour la Lithographie.

L'écriture offre une plus grande difficulté: si l'on veut l'exécuter renversée sur la pierre il faut pour y parvenir une grande habitude. On emploie ordinairement un procédé qui consiste à écrire sur une feuille de papier, préalablement couverte d'une couche de gomme; on applique ensuite cette feuille sur la pierre et on la mouille. La couche de gomme se dissout et permet d'enlever la feuille qui laisse l'écriture empreinte sur la la pierre. De cette manière, on obtient des épreuves qui sont autant de reproductions authentiques de l'original : on appelle cela autographier. Cette façon offre de grands avantages lorsqu'il s'agit de prendre des fac-simile, de multiplier des circulaires, etc. Mais lorsque l'on veut obtenir beaucoup de pureté dans l'écriture, il faut l'exécuter directement sur la pierre et la tracer à l'envers.

Lorsqu'une pierre est préparée pour le tirage des épreuves, elle est couverte sur toutes les parties que le crayon n'a pas atteint, d'une couche insoluble qui lui donne un aspect jaunâtre. Cette couche est impénétrable à la matière grasse, et l'eau fait disparaître tous les traits que l'on trace sur la surface de la pierre ainsi préparée, ce qui ne permet pas d'y retoucher. On a depuis peu proposé divers procédés au moyen desquels cette couche peut être enlevée sans que le dessin soit altéré, et qui permettent de faire toutes les corrections désirables.

Nous avons dit que la lithographie reposait entièrement sur la loi des affinités. De nouvelles recherches à ce sujet ont permis d'obtenir des épreuves diversement colorées, et il existe à Paris un établissement qui, sous le nom de lithochromie, produit des tableaux lithographiés. Un établissement de ce genre, formé en Allemagne, a déjà publié une suite de copies des tableaux des grands maîtres.

Encore quelques pas, et les chefs-d'œuvre de la peinture seront multipliés à l'infini par un perfectionnement de la découverte de Sennefelder.

Sennefelder est mort pauvre et dans l'oubli !

CL. EVRARD.

MANIÈRE DE VOYAGER EN ORIENT.

Le dromadaire est la monture que l'on emploie le plus communément dans les pays orientaux. On se place sur son garrot, ou mieux sur sa bosse, et on le conduit avec une corde, assez forte, passée dans la partie charnue de son mufle, juste au milieu du cartilage du nez. En


Manière de voyager en Orient.

général, le dromadaire est très-docile et obéit au moindre mouvement imprimé à la corde par son cavalier. C'est du reste une erreur de croire cet animal doué d'une grande vitesse : ses mouvemens sont lents et extrêmement gauches, son pas est des plus rudes, et à peine supportable même pour les Orientaux.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Entrevue d'Adélaïde de Sargans et d'Agnès de Hongrie.

HISTOIRE DE LA SUISSE.

ADÉLAIDE DE SARGANS,

BARONNE DE WART.

II.

Adélaïde devint mère. De ce moment, la solitude d'Ousponne fut animée pour elle par le sourire de son fils et les soins qu'elle lui donnait ; elle était elle-même l'objet de ceux de quelques femmes dont l'histoire de la Suisse a conservé les noms. C'était la mère de Walther Furst, la femme d'Henri Melchtal et Mathilde (1) Staufacher. Elles habitaient alors la belle vallée de Frontigue, voisine d'Ousponne, et chaque jour Adélaïde était entourée d'amies.

Ce fut leur attachement qui lui épargna des heures d'angoisse et de douleur, en empêchant d'arriver jusqu'à elle le bruit sinistre qui parvint jusqu'au sein des montagnes si paisibles et si éloignées du monde... Les habitans de la vallée de Frontigue apprirent en frémissant que l'empereur Albert avait été assassiné... et qu'il était tombé sous les coups de Jean de Souabe et de ses amis...... ils gardèrent le silence et Adélaïde l'ignora.

Un soir, assise sur un balcon qui dominait la cour intérieure du château..... elle chantait doucement pour endormir le petit Rodolphe, en cherchant à le garantir des derniers rayons d'un soleil couchant qui éclairait encore le plus ravissant paysage ; — autour d'elle tout était *calme et repos*. — Tout-à-coup un cor résonne à l'entrée du château, la herse se lève pour laisser entrer un chevalier armé, mais seul !... Adélaïde pousse un cri et s'élance au-devant de lui. — C'était Rodolphe, son Rodolphe bien-aimé ! qu'elle embrassait avec amour, avec délire, tandisqu'elle mettait leur premier né dans ses bras, en lui demandant de le bénir. Et lui, heureux, ravi, dans une voluptueuse et sainte extase, il ne pouvait qu'embrasser la mère et l'enfant, oubliant dans ces étreintes que le malheur était désormais son hôte

Le ciel s'était ouvert tout-à-coup pour Adélaïde... mais enfin son regard cessa, pour un moment, de se perdre dans celui de son ami..... elle voulut contempler son noble et beau visage et recula tout aussitôt presque effrayée, en le voyant si pâle et si triste.....

Rodolphe ! s'écria-t-elle... que s'est-il donc passé ?.. oh ! mon Dieu ! pourquoi ton regard est-il si morne ?... ô mon ami... parle-moi... qu'est-il arrivé !..

Rodolphe se rapprocha d'elle en silence..... Sa pâleur était effrayante.... il prit les deux mains de sa femme dans les siennes, et ce contact la fit frissonner, car Rodolphe était froid comme un mort.....

— Ce qui s'est passé, dit-il enfin, d'une voix sourde et brisée... ce qui s'est passé !... ne le sais-tu pas ?... eh bien, c'est justice !... le sang pour le sang !.... on n'a fait que ce qu'on devait faire après tout !... (1).

Adélaïde tremblait. —

(1) Les annales des dames de Sargans parlent surtout de Mathilde Staufacher, comme celle des femmes qui rendit le plus de services à la baronne de Wart dans ses malheurs.

(1) L'empereur Albert fut assassiné le 1er mai 1308, en sortant d'un bateau, sur la Reuss, près Wendesch, en Argowie. Il avait donné à dîner dans une maison de campagne voisine du lieu du meurtre, précisément à ceux qui, tous furent ses meurtriers, son neveu, Jean de Souabe, Walter Dieckenbach, Rodolphe de Balme et Rodolphe de Wart. La fête avait été gaie. Les convives, par ordre de l'empereur, avaient tous des couronnes de fleurs sur la tête, pour célébrer le 1er mai ; mais sous ces couronnes de fêtes on pouvait voir des fronts soucieux, qui indiquaient qu'elles avaient été tressées pour orner la victime. En effet, lorsqu'on eut passé la petite rivière de Reuss, le cheval de l'empereur parut marcher avec peine dans les terres labourées. Rodolphe de Balm descendit du sien et, prenant la bride des mains de l'empereur il lui porta un premier coup au défaut de l'épaule... Albert tomba et fut s'appuyer contre un gros chêne qui était près de lui. Alors Jean de Souabe lui porta un coup de lance qui le *cloua* con-

Qu'est-ce donc qu'on a fait, se hasarda-t-elle encore à demander?... mais elle détourna la vue, car Rodolphe la fit tressaillir... ce n'était plus LUI !.... ses cheveux hérissés sur son front pâle, ses yeux hagards le rendaient hideux!.... Adélaïde ne put que pleurer et gémir.... son cœur était serré par une main de fer.... elle n'osait plus parler, ni lever les yeux.

Cependant le jour baissait; l'ombre enveloppait déjà la base du château, Rodolphe, en voyant la nuit, parut plus inquiet encore. Il appela l'un de ses écuyers, et donna les ordres les plus sévères pour que les portes du château fussent exactement fermées, et le pont-levis levé.

— Pourquoi ces précautions? dit doucement Adélaïde, quand ils furent seuls... nous n'avons pas d'ennemis, mon bien-aimé....

Ah! sans doute, dit Rodolphe, d'un air égaré.. nous n'en avions QU'UN lorsqu'Albert vivait... mais à-présent nous en avons mille!... car ils veulent tous venger sa mort.

Et il se mit à rire comme un insensé.

— Albert, s'écria Adélaïde!.. L'empereur!.. il est mort!.. Et qui donc... qui donc, poursuivit-elle, d'une voix plus basse.... qui l'a frappé!....

Rodolphe ne lui répondit pas; seulement son effrayante pâleur redoubla à cette dernière question.... il se dirigea vers la porte, toujours en silence... Adélaïde répéta sa demande, d'une voix éteinte.

—Tu veux donc le savoir, femme, s'écria-t-il, en la ramenant violemment dans la chambre!.... eh bien! ce sont de glorieux... d'illustres noms que ceux des meurtriers..... c'est Jean de Souabe... Rodolphe de Balm... Walter d'Escheinbach... et puis....

Ici le malheureux s'arrêta... il regarda autour de lui d'un œil hagard, et passa, sur son front humide d'une sueur glacée, sa main tremblante...

—Et puis? dit doucement Adélaïde, en cherchant à le prendre dans ses bras, car elle respirait plus facilement, en ne voyant pas le nom de son Rodolphe parmi ceux des assassins.... Et puis, mon bien-aimé?...

Rodolphe se pencha à son oreille et lui dit un seul mot... Adélaïde poussa un grand cri et tomba pâle et froide sur un siége.

— Et maintenant, Adélaïde, s'écria Rodolphe, en lui jetant un sinistre regard, vous saurez de quel NOM vous devez m'appeler!...

Et il sortit rapidement.

En entendant la confirmation de ce qu'elle redoutait le plus, en entendant le nom qui lui révélait tout un avenir de malédiction pour son fils et toutes les générations de sa race, la baronne fut saisie par une fièvre qui troubla sa raison pendant plusieurs semaines. Dans ces heures de larmes et de désespoir, Rodolphe qui adorait sa femme, oublia jusqu'à ses remords. Son danger s'évanouit à côté du lit où son Adélaïde allait peut-être expirer, et Rodolphe, penché sur son front mourant, ne vivait plus que pour lui donner des soins. Cependant le châtiment demeurait éveillé; il s'avançait rapide et terrible, et les vengeurs de l'empereur Albert étaient au moment d'atteindre le seul des meurtriers qui leur eût échappé. C'était Rodolphe de Wart. Quoique mourante encore, Adélaïde comprit l'étendue du péril; elle détermina son mari à quitter Ousponne. Il revêtit un habit de pélerin, et prenant toutes les précautions nécessaires, car il était mis au ban de l'empire, il se dirigea vers Rome pour se jeter aux pieds du pape, obtenir l'absolution de son crime, et lui demander son intercession auprès des fils d'Albert... il ignorait alors, l'infortuné, que ce n'était pas là où il fallait demander le pardon.

Pendant quelques jours, le calme de la vallée de Frontigue ne fut pas troublé par le bruit des clairons de guerre. Adélaïde avait des nouvelles rassurantes du fugitif... elle reprit de l'espoir... les malheureux portent à l'extrême les deux choses les plus opposées... la confiance et la méfiance.

Mais tout-à-coup, les escadrons d'Agnès franchirent les pays presque inaccessibles qui semblaient cacher Adélaïde dans leurs profondes solitudes. La reine de Hongrie parut elle-même devant le château d'Ousponne et le somma de se rendre à elle... dans le même moment le malheureux Rodolphe était arrêté dans le vestibule même du Vatican, avant que sa main coupable eût été purifiée par l'absolution de l'église. Il fut livré aux ministres d'Agnès qui l'envoyèrent à Zurich et son procès fut aussitôt instruit. La reine en reçut la nouvelle le jour où le château, pressé par les troupes nombreuses qu'elle avait amenées et privé de presque tous ses défenseurs, demanda à capituler. Agnès refusa toutes conditions et entra dans le château sur les cadavres des serviteurs fidèles de la baronne de Wart.

— *Il me semble*, dit-elle à ceux qui la suivaient, *que je marche sur des roses !*.... — Les portes du grand vestibule tombèrent devant elle et lui laissèrent voir Adélaïde étendue sans connaissance sur le berceau de son fils que ses riches vêtemens cachaient presqu'en entier. —Elle était belle dans cette pâleur de mort, Adélaïde!... elle était belle à inspirer de la pitié à des démons de l'enfer..... Mais Agnès était aussi une femme jeune et belle... et l'être plus qu'elle était un crime de plus.

—Quelle est cette femme? demanda la reine en montrant cette belle figure d'albâtre gisant dans la poussière?

— C'est la baronne de Wart.

— Ah!... la femme du régicide! et cet enfant qui dort dans ce berceau?

C'est le fils unique, le premier né d'Adélaïde, s'écria Mathilde Staufacher, en se jetant aux pieds d'Agnès, dont la main avait déjà saisi l'innocente créature qui, réveillée ainsi brusquement de son tranquille sommeil, poussa des cris perçans.... Oh! madame, rendez-moi cet enfant!

Les cris du petit Rodolphe eurent plus de pouvoir pour faire revenir sa mère que tous les soins qu'on lui avait donnés. Elle courut toute faible à son berceau, et l'aperçut dans les mains de la furie royale qui lui envoyait des regards de mort.

Mon enfant! s'écria la pauvre mère désespérée.... que voulez-vous faire à mon enfant? — ô mon Dieu! — pourquoi donc le serrez-vous si fort? — vous allez le blesser! — il est si faible! — vous allez le tuer... Ah!

—Oui, sans doute, je vais le tuer! — pour qu'un jour il ne soit pas un régicide comme son père....

— Oh! mon Dieu! sanglottait Adélaïde — oh, mon Dieu! — ayez pitié de mon enfant! — que vous a-t-il fait?

— Rien, madame, répondit Agnès en regardant Adélaïde avec une raillerie cruelle. — C'est par pitié que je veux briser la tête de ce rejeton de vipère sur le marbre.... Ah! si l'on eût agi ainsi avec son père, votre mari — le meurtrier parricide, il ne serait pas maintenant condamné à mourir sur un échafaud au milieu des tourmens les plus affreux de la torture.

tre l'arbre...Ce fut en ce moment que Rodolphe de Wart arriva plein d'un désir de vengeance qu'il assouvit cruellement dans les flots de sang qu'il tira avec son poignard, du flanc de sa victime... Cet arbre, tout baigné du sang d'Albert, fut précieusement conservé par sa fille, Agnès de Hongrie. Elle en fit faire un *bahut* pour y mettre ses habits chaque soir en se couchant. Ce *bahut*, tel qu'il fut fait à cette époque, ayant encore son écorce première, se voit dans la monastère de *Konigsfelden*, que la reine Agnès fonda sur le lieu même du meurtre de son père. Elle y mourut dans l'exercice de la plus haute piété.

— Rodolphe! un échafaud! la torture! ah, mon fils! mon enfant! mon Rodolphe! s'écriait la malheureuse femme en se traînant aux pieds d'Agnès!.. Mais la force lui manqua, elle tomba rudement et sa tête portant sur le marbre, elle se fit une blessure dont le sang jaillit jusque sur les vêtemens de cette reine, de cette femme qui répudiait en ce moment la plus belle partie de sa nature.... la pitié et la bonté.

Un chevalier de sa suite se détacha alors du groupe qui l'entourait, il s'approcha d'elle, prit l'enfant de ses mains avec une autorité qui parut ne devoir pas lui être contestée, et le remit à Mathilde après avoir dit à la reine : *Vous oubliez trop aussi, madame, que vous êtes une femme!*

Elle rougit et pâlit, mais n'osa pas résister.

Adélaïde fut jetée dans l'un des cachots les plus profonds du château d'Ousponne. La malheureuse femme dont la raison était égarée, frappait de cris déchirans les murs d'airain de sa prison. Elle appelait son fils, son mari — elle leur parlait, pleurait avec eux — et retombait mourante sur la terre humide.

Vers le soir, la reine descendit auprès d'elle. Elle prétendait qu'elle remplissait un devoir en *visitant les prisonniers*. Mais dans cette entrevue du bourreau et de la victime, il n'y eut qu'une cruauté, indigne d'un être humain. Agnès ne fit entendre à sa captive que des paroles de mort... Elle lui raconta comment Rodolphe était tombé en sa puissance, comment on l'avait jugé, ses tourmens passés, ceux qu'il devait encore subir.

Tout, jusqu'au jour du supplice, — tout fut révélé



Agnès de Hongrie.

par la femme sans ame et sans cœur à l'infortunée gisant à ses pieds, et dont la raison semblait être revenue pour comprendre toute l'horreur de sa situation et la graver en traits de feu dans son imagination délirante.—En écoutant Agnès, la pauvre Adélaïde se roulait à ses pieds, baisait la frange de sa robe, en lui criant pardon et merci!

L'ont-ils fait à mon père! s'écria la reine en repoussant violemment la suppliante, votre Rodolphe en a-t-il eu pitié lorsque sa main parricide a été chercher son ame avec la pointe de son poignard jusque (1) dans son cœur!— Non, non, pas de pardon —; et chaque goutte du précieux sang de mon père sera payée par des flots de celui de ton mari! Pardonner à Rodolphe de Wart!! — non, te dis-je, il doit mourir... il faut qu'il meure d'une double mort! qu'il souffre d'une double agonie....

Adélaïde tomba pâle et froide aux pieds de la cruelle femme qui s'éloigna du cachot où elle croyait ne laisser qu'un cadavre! Sa mission infernale était remplie, elle retourna à Zurich pour faire exécuter Rodolphe de Wart et soixante-huit de ses vassaux. Pendant l'exécution, Agnès, dans toute la pompe de la royauté, présidait aux tortures du haut d'un trône, en récitant une ancienne légende de sainte Élisabeth :

« *Je me baigne à présent dans la rosée de mai.* »

— Sa mère, veuve de l'empereur Albert, fut aussi cruelle dans sa vengeance. Un jour Frédéric-le-Beau, l'un de ses fils, voulut arrêter les torrens de sang que faisait couler la fureur de ces deux femmes (2), sa mère lui dit avec indignation : On voit bien que tu n'as pas contemplé, gisant à tes pieds, le cadavre sanglant et mutilé de ton père; — jamais de pardon! Vengeance jusque dans l'éternité des générations des meurtriers.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(*Sera continué*).

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LETTRE AU DIRECTEUR DU MUSÉE DES FAMILLES.

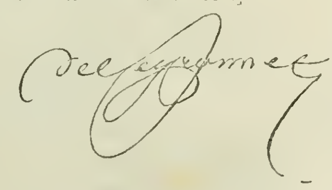
Très-volontiers, Monsieur, très-volontiers, je ferai ce qu'il vous plaira. Vous seconder et servir les lettres, c'est double profit et double plaisir.

Il y a plus de liberté dans l'étude, grâce à Dieu, que dans les affaires : il y a celle de l'esprit qui vaut mieux que toutes les autres, et que les affaires ne laissent jamais.

Aussi, Monsieur, suis-je moins à plaindre ici qu'on ne pourrait croire, car je n'y ai guère fait qu'un échange de libertés, et l'échange même n'a pas été désavantageux; j'ai perdu la moindre et recouvré la meilleure.

Adieu, Monsieur, je suis votre bien dévoué serviteur.

Chateau de Ham. *Mai* 1834.



SAXE PITTORESQUE.

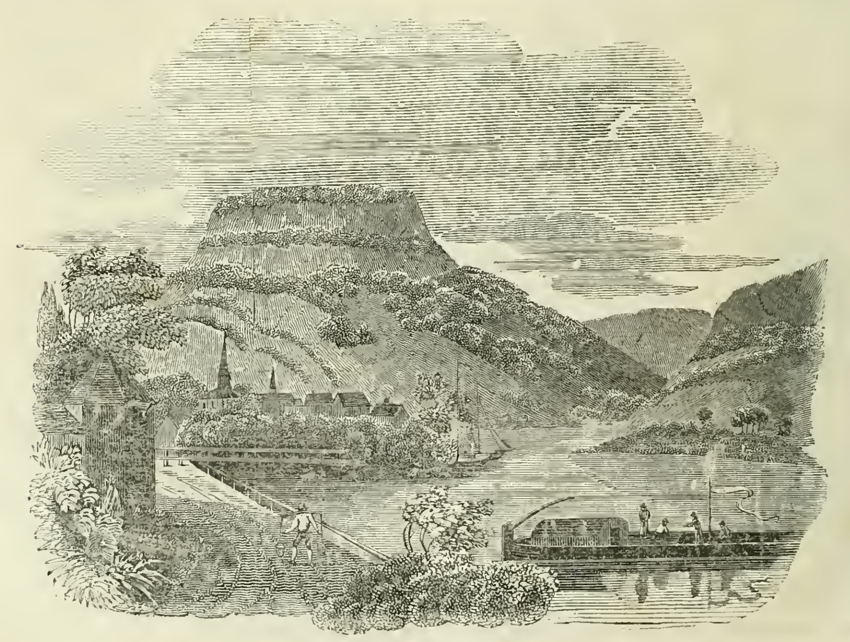
KONIGSTEIN.— NEUSTADT-DRESDE.

Le royaume de Saxe est borné au nord et à l'est par la Prusse et par une partie du royaume de Bohême; au sud par ce même royaume et par la Bavière; à l'ouest par les duchés de Saxe et le gouvernement prussien de Mersbourg. Sa plus grande longueur est aujourd'hui d'environ 50 lieues, sa plus grande largeur d'environ 30 lieues. Sa superficie est de 958 lieues carrées, et l'on ne porte sa population qu'à 1,430,000 habitans. Ce pays a perdu

(1) « Je n'ai cessé de frapper, disait le baron de Wart, que lorsque mon poignard n'a plus fait sortir de sang du corps du régicide. » Singulière position! et lui aussi était appelé régicide.

(2) On porte à plus de 1200 le nombre des victimes offertes en holocauste sur la tombe d'Albert d'Autriche par sa veuve et sa fille, Agnès d'Hongrie.

Rue principale de Neustadt-Dresde (Saxe



La Ville et la Forteresse de Koningstein.

par les traités qui se firent, lors des congrès de Vienne, une grande partie de son territoire et de sa population. Il est gouverné par un roi dont la monarchie est héréditaire et constitutionnelle. La famille régnante est de l'une des branches de la maison de Saxe, la plus ancienne et la plus illustre peut être de l'Allemagne et même de l'empire; elle prétend descendre de Witikin, duc des Saxons vaincu par Charlemagne. Cette généalogie n'est même pas sans apparence de vérité.

La Saxe est excessivement riche et fertile. Il s'y trouve de belles forêts, où l'on recueille une poix d'excellente qualité, et où l'on fait beaucoup de charbon; la terre propre à fabriquer de la porcelaine y est très-estimée; le sol n'est pas moins riche à l'intérieur qu'à la superficie. Il renferme des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, d'arsenic, et de beaucoup d'autres substances minérales.

Il est peu de contrées où l'on rencontre autant de villes, de villages et de bourgs; partout sont établies des fabriques et des manufactures considérables.

L'Elbe est le principal fleuve de la Saxe et le seul navigable; il traverse le royaume du sud-est au nord-ouest, reçoit plusieurs rivières dans son cours et passe au milieu de Dresde. C'est là qu'on le traverse sur un pont en pierre de taille, fort célèbre en Allemagne, et qui a seize arches.

Dresde, capitale de la Saxe, passe pour l'une des plus jolies de l'Europe. A huit lieues, environ de Dresde, se trouve la ville de Neustadt-Dresde, aussi dans le cercle de Misnie, et dans le bailliage de Holmstein sur le Polenzbach. Sa population est de 1400 habitans environ. Elle est généralement bien bâtie. On remarque surtout la rue *Staupstrasse* que représente la gravure que nous donnons ici: cette vue est prise de la porte Noire jusqu'à la maison dite *Blockhauss*.

Si l'on veut connaître la partie la plus pittoresque de la Saxe, il faut aller de Freyberg à Konigstein, dont la situation est l'une des plus pittoresques que l'on puisse rencontrer. Bâtie au confluent du Bielabachs et de l'Elbe, cette ville se trouve au pied d'un rocher de 1400 pieds de haut, sur lequel s'élève la forteresse du même nom. Les ouvrages de la forteresse de Koningstein ont une demi-lieue de développement.

Cette partie de la Saxe est tellement remplie de sites romantiques, qu'on lui a donné le nom de *Suisse saxonne*.

K.

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

LES FOUS EN TITRE D'OFFICE.

On peut dire, sans crainte d'erreur, que les fous d'office ont existé en même temps que les rois. Selon Rabelais: *les mathématiciens disent un même horoscope être à la nativité des rois et des sots;* selon Regnier: *les fous sont aux échecs les plus proches des rois.*

Il ne faut pas cependant prendre au sérieux la plaisanterie du prédicateur Menot, qui, dans ses sermons de carême, s'autorise du texte des proverbes de Salomon (*stultissimus sum virorum;* je suis le plus fou des hommes), pour déclarer que si tous les fous qui ont vécu sur la terre formaient une danse, le grand roi Salomon donnerait le branle et porterait la marotte.

On comprend la prédilection des rois et des puissans pour les fous qui passaient pour des oracles: « Par l'avis, conseils, prédiction des fous, vous savez quantes princes, rois et republiques ont été conservés, quantes batailles gagnées, quantes perplexités resolues? » dit Pantagruel à Panurge dans le troisième livre de Rabelais; puis il explique les causes de la faculté prophétique des fous en disant que pour être *apte à recevoir bénéfice de divination*, il faut « s'oublier soi-même, issir hors de » soi-même, vider ses sens de toute terrestre affection, » purger son esprit de toute humaine sollicitude et mettre tout en nonchaloir; ce qui est vulgairement imputé » folie ». Hippocrate attribuait la folie à une inspiration divine; de là le respect que l'antiquité accordait aux malheureux privés de raison: nous avons changé le temple en hôpital.

C'était un reste de paganisme qui se conservait dans la plupart des églises de France, sous le nom de *fête des fous*, scandaleuse orgie allégorique dans laquelle le pouvoir ecclésiastique tombait des mains de l'évêque dans celles du sous-diacre et de l'enfant du chœur, afin de rendre un moment la suprématie aux *pauvres d'esprit*, à qui l'évangile promet le royaume des cieux. La morale de cette fête licencieuse et sacrilége devait être basée sur ce vieil apophthegme: « Les sages, voyant la faute des fous, se gardent d'y tomber. »

Cependant on aurait tort de croire que les fous d'office fussent véritablement des fous, que la médecine eût revendiqués de notre temps. Ce n'était d'ordinaire que des idiots de naissance ou des badins de profession; ces derniers surtout avaient la répartie vive, mordante et spirituelle: on les appelait *morosophes* ou fous-sages: Un gentilhomme de la cour de Henri III, ayant traité le sien de *roi des fous*, en reçut cette réponse pleine de sel et de sagesse: « Plut à Dieu que je le fusse, car j'espérerais commander à tel qui a plus de puissance que moi; mais je vois bien que je ne serai jamais grand-seigneur, les places sont toutes prises! »



Thévenin, Fou de Charles V.

Les plus grands fous en effet n'avaient pas marotte, et la confrérie du *Prince des sots*, ralliée sous la devise de la basoche: *le nombre des sots est infini* (*infinitus est stultorum numerus*), n'épargnait pas dans ses *soties*, les papes et les rois. Avant que le savant Erasme eût osé

faire l'*Éloge de la folie*, traduit dans toutes les langues et réimprimé cent fois, il eût été plus difficile de faire l'éloge de la sagesse qu'un philosophe mettait au rang des sciences occultes.

Il y avait autant de sortes de fous d'office, que de caprices chez les seigneurs qui cherchaient moins la récréation de l'esprit que celle de yeux : Esope, qui était réellement un bouffon fort amusant, n'aurait pas manqué d'acheteurs au moyen âge, où le mérite de sa bosse, de sa taille contrefaite et de sa figure hideuse eût réuni les suffrages des rois les mieux faits et des plus belles dames.

Car la laideur et la difformité étaient aussi recherchées pour un fou que l'intelligence chez un singe, la beauté du plumage chez un paon et le jargon chez un papegeai ou perroquet. Le plus horrible magot, qui le disputait en monstruosité aux diaboliques inventions de la sculpture chrétienne, avait le privilége d'être admis le premier dans la chambre royale, de parler à sa fantaisie sans attendre qu'on l'interrogeât, et de décocher impunément contre les plus nobles blasons les traits de sa méchanceté. Les crétins sont encore en Suisse l'objet d'une tolérance analogue quoiqu'ils soient muets : hommes et femmes souffrent tout de ces êtres malfaisans qu'on croit favorisés du ciel : ainsi le fou se permettait tout le mal possible sous la protection de son maître.

On choisissait donc de préférence des nains, des bossus, des nègres et les plus grotesques variations de l'espèce humaine : on sait quel rôle important jouent ces personnages dans les romans de féerie et de chevalerie, nains sonnant du cor, bossus récitant des ballades au souper, nègres serviteurs des palais magiques. Ces malins commensaux du manoir féodal étaient toujours en rivalité avec les chiens de la vénerie, les oiseaux de la fauconnerie et les autres animaux domestiques, même les lions, que la châtelaine nourrissait de sa main.

Cette rivalité ne se bornait pas à faire montre de la figure la plus épouvantable et de la grimace la plus fantastique. Un fou d'office *bien appris* sautait et gambadait comme un singe, jouait de la cornemuse, de la trompette et du rebec pour égaler la musique du rossignol; jetait un luxe de paroles pour n'avoir rien à envier à la pie babillarde, savait par cœur des motets, des oraisons, des vers, des *adevineaux* ou énigmes à deviner, des *lais* ou contes joyeux; tout cela, afin de mettre en relief sa supériorité sur le lévrier fidèle qui couchait au chevet de son maître, sur le faucon que la dame du lieu faisait elle-même voler, sur la haquenée que montait cette *gente damoiselle* dans les chasses et les voyages.

Ces talens divers du fou d'office n'étaient pas, comme son corps ridiculement bizarre, l'œuvre de la nature, qui cependant, au rapport de Bodin, fait qu'*un frénétique parle latin sans l'avoir jamais appris.* Un fou de bonne maison était élevé avec autant de soins, de peines et de frais qu'un âne savant, excepté qu'à son entrée dans une ville il ne payait pas le *truage* ou la taxe en monnaie de singe, c'est-à-dire avec un chanson ou bien une gambade, redevance imposée au bateleur conduisant un singe.

Le fou avait un *gouverneur*, ainsi que le chenil des *valets de chiens;* il était servi des meilleurs morceaux à table, ainsi que les éperviers et les paons dans l'*oiselerie;* il étudiait les tons, les sauts, les reparties, les chansons, ainsi que les perroquets, les pies, les corneilles en cage; il recevait même en punition les étrivières et il allait faire pénitence *aux cuisines*, c'est-à-dire en compagnie des valets.

Au bon vieux temps, on instruisait les fous de même que les bêtes pour les vendre ou pour se divertir. Guillaume Bouchet, sieur de Brocourt, s'exprime ainsi dans ses *Serées* au sujet d'un idiot que *Dieu ayant créé et mis au monde avait laissé là* : « Ce serviteur était d'une famille et d'une race dont tous étaient honnêtement fous et joyeux; et outre tous ceux qui naissaient en la maison où ce serviteur était né, encore qu'ils ne fussent de sa ligne, venaient au monde fous et si l'étaient toute leur vie : tellement que les grands seigneurs se fournissaient de fous en cette maison, et par ce moyen, elle était de grand revenu à son maître. » Cette singulière école de fous avait la vogue à la fin du seizième siècle, à l'époque où Henri III accaparait tous les petits chiens de Paris.

Il suffisait qu'un fou d'office tînt les promesses de son nom, soit qu'on dérive ce nom du grec φολλος, tête aiguë, parce que la conformation étroite et conique de la tête est le signe de l'absence de cervelle, soit qu'on le tire du latin, *follis*, soufflet, parce que la tête d'un fou est pleine de vent et de billevesées : on ne soutenait pas une thèse en Sorbonne pour avoir droit de revêtir les insignes de maître-ès-folie, savoir le bonnet à longues oreilles et crête de papier, la marotte au poing, la vessie à la ceinture, et la livrée aux couleurs d'un maître, toute résonnante de grelots.

Les ordonnances des rois défendaient aux roturiers l'usage de certaines étoffes et de certaines fourrures réservées à la noblesse; les chevaliers seuls chaussaient des éperons dorés, les manans ne chevauchaient que des mules ou des ronsins; les demeures des nobles se distinguaient par des tours, des girouettes, des colombiers,



Caillette, Fou de Louis XII.

des fossés et autres attributs que la cabane du laboureur et le pignon du bourgeois auraient craint d'usurper; mais tout le monde avait licence de prendre un fou à sa solde.

Cependant le concile de Paris, en 1212, réforma les abus des mœurs ecclésiastiques et fit la guerre aux fous que les évêques entretenaient dans leur maison épiscopale

pour se donner à rire. Le rire n'est-il pas le *propre de l'homme?* Or les rois qui ne se dérident pas souvent au milieu des noirs soucis de la couronne, ont plus de peine que personne à trouver un peu de ce rire qui fait tant de bien et qui naît de lui-même sur les lèvres du gueux se chauffant au soleil. Les rois, pour distraire leurs ennuis et leur oisiveté, s'étaient entourés des fous les plus *innocens* et les plus habiles qui s'efforçaient de réveiller une gaieté morte et qui ne produisaient d'ordinaire que la pitié ou le dégoût.

Quelle devait être la condition abjecte et pourtant enviée de ces créatures qui n'avaient plus à eux une pensée, un sentiment, qui riaient de bouche lorsqu'ils avaient des larmes au fond de l'ame, qui se voyaient ravalés au niveau des chiens et des singes, qui ne pouvaient espérer ni famille ni amis, qui vivaient et mouraient au bruit moqueur de leurs grelots? Sans doute, il s'est rencontré plus d'une fois un cœur d'homme abattu d'indignation sous le déguisement d'un fou; sans doute, une main qui aurait bien tenu la garde d'une épée s'est crispée sur le manche d'une marotte, et plus d'une fois le fou a craché sa honte au front des rois.

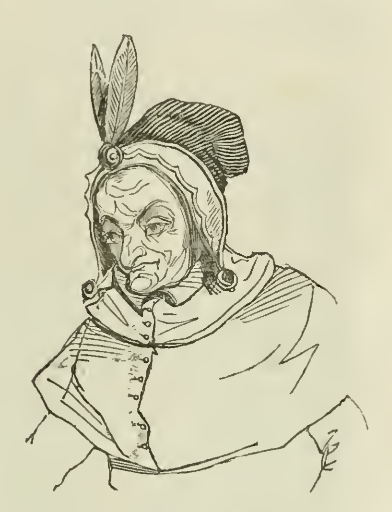


Triboulet, Fou de François Ier.

L'histoire qui a daigné s'occuper des cartes de Charles VI, de l'arbalète de Charles VII, de la vénerie de Louis XI, de la paume de Charles VIII et des amusemens favoris de nos rois de France, n'a pas écrit les fastes de tous leurs fous : c'est une grave omission dans l'*Art de vérifier les dates*, et dans la *Généalogie des Grands officiers de la couronne de France*; car il semble en mainte circonstance que le fou d'office était caché malicieusement sous le manteau royal.

On connaît seulement les noms de THEVENIN, sous Charles V, de CAILLETTE et de TRIBOULET, sous Louis XII et François Ier, de POLITE et de BRUSQUET, sous Henri II, François II et Charles IX; de SIBILOT, sous Henri III; de MAITRE-GUILLAUME ET CHICOT, sous HENRI IV; d'ANGOULEVENT et de L'ANGELY, sous Louis XIII et Louis XIV. Voilà bien des interrègnes dans le royaume de la folie qui commence, d'une manière certaine, à Charles-le-Sage.

Ce prince aimait l'entretien des fous, « et cette récréation prenoit, dit Catherine de Pisans son historiographe, afin que soin de trop grande occupation ne pust » empescher le sens de sa santé. » Après son lever et sa



L'Angely, Fou de Louis XIII.

prière à Dieu, Charles, avec ses serviteurs, raconte la même historiographe, « par bonne familiarité se truffoit » de paroles joyeuses et honnestes, par si que sa douceur » et clemence donnoit hardiement (hardiesse) et audace, » même aux moindres, de hardiment deviser à lui de » leurs truphles (folies) et esbattemens, quelque simples » qu'ils fussent, se jouoit de leurs dicts et leur tenoit » raison. »

Les fous de Charles V étaient *ses plus privés* ou ses *familiers*, comme est qualifié Louis Mulier, ménétrier de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, dans un Etat des domestiques de ce duc. Le fou savait se rendre indispensable par son adresse à flatter les goûts et les passions de son seigneur, par ses horoscopes, ses épigrammes, ses bouffonneries ou ses *truphes* : le mot de *mystification* qui a un sens absolument semblable ne fut inventé que quatre siècles plus tard, en l'honneur du petit Poinsinet le mystifié.

Charles V, ayant perdu son fou, écrivit à la ville de Troyes de lui en fournir un autre, *suivant la coutume* : d'où il paraît que la Champagne, caractérisée par ce fameux proverbe : *Quatre vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes*, avait la gloire d'approvisionner de fous le roi de France, comme plus tard les jésuites s'attribuèrent de lui donner des confesseurs. On disait alors : *la nience de Châlons*, pour la niaiserie par excellence; mais la Champagne, quoique déjà illustrée par ses trouvères, n'avait pas imposé silence au proverbe par la naissance de La Fontaine et de Racine.

Le fou que regrettait Charles-le-Sage fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois où son tombeau n'existait plus du temps de Sauval qui en décrit un autre du même genre

qu'on voyait à Saint-Maurice de Senlis avec cette épitaphe :

« Ci gyt Thévenin de Saint Legier,
Fol du roi nostre Sire,
Qui trepassa le onzieme jour de juillet,
L'an de grace MCCLXXIV.
Priez Dieu pour l'ame de ly. »

Ce tombeau était formé d'une pierre de liais longue de huit pieds et demi sur quatre et demi de large, gravée en creux et offrant l'image du mort. Thevenin est couché,



Tombeau de Thévenin, à Senlis.

en habit long, il a pour coiffure une calotte à houppe, et sur les épaules un froc à capuchon : il tient une marotte en main et porte deux bourses sur l'estomac ; les pieds sont nus et ainsi que le visage imités en incrustation d'albâtre ; à l'entour de cette tombe, on a sculpté avec le travail le plus minutieux, une foule de petites figures dans des niches. Les bourses et la marotte représentaient les armes parlantes des fous qui ne l'étaient qu'à beaux deniers comptans.

Au reste, sous Charles-le-Sage, les fous en titre d'office étaient au nombre des officiers de toute maison princière. Jean, duc de Berry, frère du roi, qui mourut en 1416, fut accompagné à ses obsèques, par ses fous vêtus de deuil.

P. L. JACOB, *bibliophile.*

ANTIQUITÉS ROMAINES,

Trouvées à Paris, dans la rue Vivienne et dans les quartiers qui l'avoisinent.

En 1806, tandis que l'on travaillait à réparer un four dans une maison rue Vivienne, n° 8, maison occupée aujourd'hui à la fois par un coiffeur, un bottier et un chapelier, on déterra une urne cinéraire, de forme carrée, dont *Dulaure* nous a laissé la description :

« A chaque angle, dit-il, des têtes de bélier soutiennent de larges festons de fleurs et de fruits qui décorent les quatre faces. Quatre aigles éployées occupent la partie inférieure de ces angles. Sur une des faces, au-dessus du feston, est une inscription annonçant que *Chrestus*, affranchi, a fait à ses dépens ériger ce monument à son patron *Nonius Junius Epigonus*. Au-dessous de cette inscription, on voit, en bas-relief un peu fruste, une biche fuyant un aigle qui lui déchire le dos. Ce bas-relief est peut-être l'allégorie d'une persécution exercée par le gouvernement des empereurs contre la famille connue d'*Epigonus*.

» Sur les autres faces, au-dessous du feston, est une plante, une patère et une aiguière ou *præfericalum*.

» Déjà, ajoute-t-il, dans les fondemens d'une ancienne tour dépendante de la muraille de Paris, située au bout de la rue Coquillière, vis à-vis l'église de Saint-Eustache, on rencontra, en 1657, une tête de Cybèle en bronze, plus grande que nature, couronnée d'une tour élevée, symbole caractéristique de cette divinité. Cette tête a 21 pouces 8 lignes de hauteur, y compris la tour haute de 7 pouces. (1) »



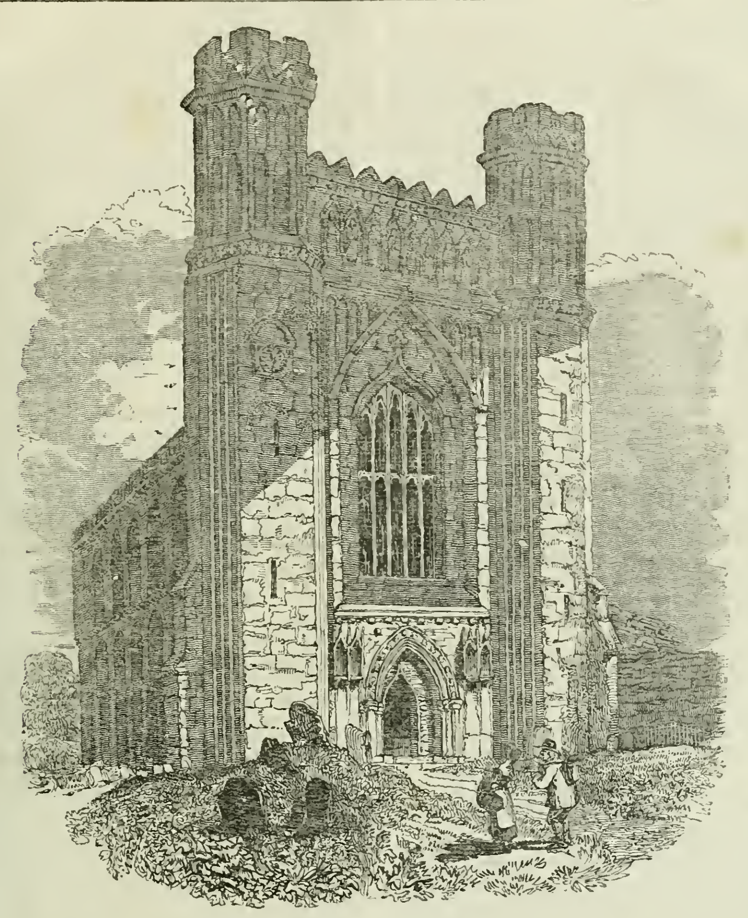
Antiquités trouvées rue Vivienne.

Enfin, M. de Caylus rapporte qu'en 1751, en travaillant aux fondations d'une écurie, rue Vivienne, on trouva huit fragmens de marbre, ornés de bas-reliefs, et une urne cinéraire de la même matière ; un feston de fleurs et de fruits en orne la face principale, et se rattache à des têtes de belier, placées à la partie supérieure des angles.

Au-dessous on lit une inscription par laquelle on apprend que *Pithusa* a consacré ce monument à sa fille *Ampudia Amanda*, âgée de dix-sept ans.

(1) Cette tête est conservée à la bibliothèque.

EVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Porte principale de l'Église de Sainte-Gertrude. (Bâle).

HISTOIRE DE SUISSE.

ADÉLAIDE DE SARGANS,

BARONNE DE WART.

III.

Abandonnée, oubliée, Adélaïde devait en effet mourir dans son cachot, mais ses amies de la vallée de Frontigue étaient des femmes trop noblement généreuses pour lui dénier l'appui de leur cœur au moment de l'affliction. Mathilde Staufacher (1) employa la séduction sous toutes les formes pour s'introduire dans la prison de la baronne de Wart. Les mêmes sentinelles lui promirent *de ne rien voir* lorsqu'elle sortirait par une poterne abandonnée dont elles avaient la garde. Mais en entrant dans le cachot d'Adélaïde, la bonne helvétienne crut avoir fait une démarche inutile, car le corps glacé qu'elle trouva étendu sur la terre, lui parut privé de vie.... Ce furent les soins, les larmes doucement tièdes de l'amitié qui ranimèrent l'existence dans le cœur brisé de la malheureuse femme. Mais ce n'était qu'une sorte d'instinct. Sa raison était de nouveau troublée, et bien qu'elle reconnût encore Mathilde, ce ne fut qu'une pauvre insensée qui la suivit dans la vallée hospitalière de Frontigue.

Pendant trois jours, l'état d'Adélaïde fut comme un précurseur de mort... un premier adieu au monde... Elle était dans une léthargie profonde que les noms les plus adorés ne pouvaient faire cesser... Son existence se trouvait comme suspendue... Enfin le quatrième jour elle s'éveilla tout-à-coup et se soulevant sur son lit elle appela Mathilde : ses yeux n'étaient plus hagards, mais ils étaient secs et brûlans et sa voix presque éteinte... Elle recon

(1) C'est la femme de ce même Staufacher qui, avec Melchtal, Walter, Furst et Guillaume Tell, libérèrent la Suisse lors de la révolte des cantons, sous le règne d'Albert, premier fils de Rodolphe d'Habsbourg, fondateur de la dynastie aujourd'hui régnante en Autriche.

nut les lieux où elle se trouvait, comprit tout ce qu'elle devait à Mathilde et lui serra la main :

— Ce n'est donc pas un rêve dit-elle en frémissant devant un souvenir terrible... Tout ce qui s'est passé à Ousponne est vrai!... Et ce n'est qu'hier!... pourtant il me semble qu'il y a déjà bien des jours... Seulement hier!!...

— Pardonnez-moi, madame, lui dit Mathilde, ce n'est seulement hier que j'ai eu le bonheur de vous voir en sûreté sous mon toit... Il y a déjà quatre jours... C'était le premier dimanche après la nativité de la Vierge, et...

Adélaïde poussa un grand cri et se précipita hors de son lit malgré les efforts des femmes qui l'entouraient.

— Qu'avez-vous dit! s'écria-t-elle tout égarée.... Quel jour avez-vous nommé?

Le premier dimanche après la nativité de la Vierge, répéta Mathilde en tremblant, car la physionomie bouleversée de la baronne était effrayante...

Adélaïde se laissa tomber sur ses genoux...

— O mon Dieu!... *Après la nativité de la Vierge!* (1) Oh, Rodolphe! Rodolphe!... Elle joignit les mains, pria long temps avec une grande ferveur puis se relevant, elle fut à la petite fenêtre de sa chambre et delà regarda au loin dans la vallée qui était encore enveloppée du brouillard du matin.

— Ah! il n'est pas tard encore!... Voilà seulement le soleil qui se lève derrière la montagne... Ah! qu'il est rouge!... Ce sera un jour sanglant que celui-ci!...

Elle frissonna, ses yeux se fermèrent, et la pâleur de la mort vint encore ternir son front. Mathilde la replaça sur son lit, et pendant quelques heures la baronne lui donna de nouvelles inquiétudes. Vers le milieu du jour elle revint à elle et voulut se lever; elle fit même quelques pas sans appui dans sa chambre... Alors elle se mit à sourire, et ce sourire de deux lèvres pâles de souffrances, desséchées par le feu de la fièvre, et ne répondant qu'à un regard de profond désespoir... Ce sourire avait une affreuse expression.

— Oh maintenant je vais bien, dit elle à Mathilde... Apporte-moi mon fils — que je l'embrasse encore une fois avant de le quitter... Car il me faut aller trouver son père... Mon enfant!... Mais il est trop petit pour que je l'abandonne... Et pourtant!... Ah, Rodolphe! Rodolphe!...

— Et tombant encore à genoux près de la fenêtre ouverte que le soleil éclairait alors de ses premiers rayons elle pria, mais cette fois avec des cris étouffés... De ces sanglots qui viennent de l'âme et revèlent toute l'angoisse d'un cœur désespéré... Peu de momens après, elle se releva et demanda pour la troisième fois qu'on lui apportât son fils... Mathilde hésita... Puis elle lui dit qu'il dormait.

Eh bien! je vais le trouver, dit Adélaïde. — Mais elle retomba sur son siége : sa faiblesse trahissait sa volonté. Alors avec une impatience étrangère à son caractère, car elle était douce et bonne, elle exigea qu'on lui apportât son fils... Et Mathilde ne pouvant plus trouver d'excuse fut obligée de lui avouer que le petit Rodolphe était mort depuis la veille.

Mort! s'écria la pauvre mère.... mort!... mon enfant! Mon fils est mort!

Et une expression impossible à faire comprendre mais terrible!... trahissait tout le déchirement de son cœur de mère... Elle pressa sa poitrine de ses deux mains brûlantes, comme si elle eût voulu donner à téter à son enfant... Depuis quatre jours que duraient ces horribles scènes, son lait s'était tari!...

— Il est donc mort, mon pauvre petit Rodolphe, dit-elle enfin au bout de quelques minutes et du ton d'une personne qui commence à se consoler!.... Eh bien, il est au ciel.... N'est-il pas un ange!.... Dieu a tout fait pour le mieux.... mais.... je veux le voir....

On lui apporta le pauvre petit enfant à qui la mort n'avait pas enlevé son doux sourire.... il était pâle comme l'ivoire, et sur ses joues encore rondes des violettes avaient remplacé ses touffes de roses.... Adélaïde le prit dans ses bras et le serra convulsivement contre son cœur déchiré qui par moment cessait de battre.... Elle baisa son front, ses yeux, sa petite bouche qui déjà balbutiait le nom de mère, et frissonna sous ce froid glacial de la mort que recevaient ses lèvres brûlantes.... Elle tremblait violemment, et pourtant elle ne pleura pas.... Elle rendit d'un œil sec le cadavre de son premier né, et demanda à se recoucher en témoignant le désir d'être seule.

Mais Mathilde se méfiait de cette douleur silencieuse qui ne donnait ni cris ni larmes, et ne voulut pas la quitter.... Tout le reste du jour elle veilla près de son lit avec la sollicitude d'une mère.... Ce ne fut que vers minuit que la nature succomba, et qu'elle s'endormit profondément. Adélaïde guettait cet instant de liberté depuis le matin, avec la ruse que mettent les insensés à exécuter une volonté. Aussitôt qu'elle vit Mathilde endormie, elle se leva seule, sans secours, passa quelques vêtemens à la hâte, et sortit de la maison pour aller trouver cette autre partie d'elle-même, dont la voix l'appelait.

Dans la crainte d'être retenue, elle s'éloigna rapidement de la demeure de son amie. On peut à peine comprendre comment cette femme jeune, délicate et souffrante depuis plusieurs jours, eut la force de marcher, de courir dans ces sentiers pierreux, ces déserts presque sauvages, au travers desquels rien ne pouvait la guider que l'instinct de son ame!.... Lorsqu'elle sortit, la lune éclairait faiblement le paysage et lui montrait toutes les retraites fleuries qu'elle avait parcourues avec son Rodolphe bien-aimé!.... alors des cris s'échappèrent de sa poitrine haletante.... elle reprit sa course d'insensée qu'elle avait un moment interrompue pour recueillir de doux souvenirs.... Seulement elle s'arrêta quelques secondes en cherchant un nom dans sa pauvre tête en feu..., Puis, quand elle l'eut trouvé, elle regarda tout autour d'elle pour trouver la direction qu'elle devait suivre.... Tout à coup elle frappa ses deux mains l'une contre l'autre, puis ayant étendu son bras droit vers le nord, elle courut de ce côté avec la vélocité d'une jeune fille qui veut gagner le prix d'une course; les torrens, les chemins pierreux, les haies d'épines, rien ne l'arrêtait.... Depuis long-temps sa riche chaussure brodée en passequilles était en lambeaux, elle ne le sentait pas et pourtant ses pieds déchirés étaient tout sanglans!.... Vers la fin de la nuit, quelques paysans qui se rendaient au travail, furent frappés d'une terreur religieuse en voyant passer rapidement comme un rayon lumineux, cette belle figure de jeune femme avec ses cheveux épars et les draperies flottantes de ses vêtemens brodés d'or, brillant aux premières lueurs du matin. Quelques uns se mirent à genoux et l'invoquèrent.... Mais elle ne voyait rien, et toujours répondant à cette voix plaintive qui l'appelait, elle poursuivait sa route pour la joindre....

Le soleil commençait à dorer les hauts clochers de la ville de Bâle lorsqu'Adélaïde arriva devant ses murailles. Alors sa folie parut tout à la fois redoubler et cesser.... Une seule idée l'occupa.... elle était positive, lucide et ferme; mais elle l'exprimait avec des cris et des larmes,

(1) D'après ce que lui avait dit la reine de Hongrie *le premier dimanche après la nativité de la Vierge* était le jour où le supplice du baron de Wart devait commencer, ce qu'ignorait Mathilde, Agnès ne l'ayant dit qu'à la baronne.

et demandait son Rodolphe à tous ceux qu'elle rencontrait.... Les uns la regardaient avec pitié.... les autres s'en éloignaient avec horreur, en prononçant le mot : RÉGICIDE!.... et l'infortunée ne pouvait même obtenir d'aller expirer avec son bien aimé!....

Elle errait ainsi dans les rues de Bâle encore désertes à cette heure du jour lorsqu'elle aperçut de loin un appareil extraordinaire élevé au milieu d'une place et qu'entourait une foule silencieuse... Elle s'approcha doucement... elle entendit des cris... des gémissemens de mort... Cette voix elle l'a reconnue!... et au même instant fatigue, désespoir, tout fait place à un sentiment de joie... elle s'élance, renverse avec une force invincible tout ce qui est devant elle et vient tomber à genoux auprès du corps mutilé de son mari, de Rodolphe qui, depuis la veille attaché à la roue arrosait cette même place de son sang!... (1) Le malheureux voulut tourner la tête vers elle, car au milieu de ses tortures la voix de son Adélaïde avait retenti à son oreille mourante, mais il ne put faire un mouvement... tout était BRISÉ!... ROMPU!... Oh combien elle souffrit! elle-même à cette odieuse vue!.... Eh bien elle ne pleura pas... A genoux, près du sanglant chevalet, elle passa les dernières heures de l'agonie de Rodolphe à lui parler du pardon de Dieu... de sa miséricorde... elle humectait sa bouche brûlante avec un peu d'eau fraîche... Elle était là comme un ange descendu du ciel chargé de la parole divine qui est toujours celle du pardon... Elle était si sublime dans l'exercice de sa charité et dans son amour, passionné que les bourreaux eux-mêmes eurent pitié de leur victime et de cette femme si belle et si admirable dans sa vertu... Pour elle, tranquille en apparence elle ne paraissait plus tenir à la terre... on voyait que son ame avait rejoint cette autre ame déjà sur les confins de l'éternité... son œil atône pour tout ce qui l'entourait ne reprenait de la vie que lorsqu'il s'arrêtait sur l'œil mourant de son Rodolphe qui n'ayant plus la force de se plaindre avait encore celle de chercher son regard.

Enfin vers le soir du troisième jour, Dieu prit le criminel en pitié et Rodolphe expira... lorsque Adélaïde vit sortir le dernier souffle de sa poitrine sanglante et brisée, elle se pencha sur sa bouche et y posa la sienne comme pour y chercher un reste de vie... tout était fini... Alors elle pria long-temps... se releva... baisa encore une fois les lèvres déjà froides de son bien-aimé ferma ses yeux... puis se saisissant du crucifix qui avait été sanctifié pour elle par le sang de la victime, elle s'éloigna : car une volonté dernière et sainte lui avait imposé un devoir à remplir... elle ne pouvait pas mourir encore.

Elle marchait en chancelant l'infortunée... les blessures de ses pieds n'avaient pas été pansées; et depuis six jours entiers, aucune nourriture n'était entrée dans son corps!... elle s'appuyait avec peine contre tout ce qui lui présentait un appui... et pourtant elle était suivie, presque entourée par une foule curieuse et cruelle dont il ne sortait que des mots d'anathème :

—C'est la femme du régicide, mon enfant, dit une femme à son fils qui pleurait en voyant la belle figure frappée de mort de la baronne... ne l'approche pas!... elle te porterait malheur!...

Adélaïde l'entendit; et tournant vers elle un regard d'une ineffable douceur, elle murmura quelques paroles de pardon pour la femme sans pitié... puis rassemblant ce qui lui restait de force elle sortit de la ville...

La nuit cachait à tous le chemin qu'elle suivait... elle regarda autour d'elle... personne!... elle était seule!... le ciel était couvert et la lune voilée de nuages répandait sur tous les objets une teinte blafarde, incertaine et mystérieuse..... Adélaïde faible et mourante tombait sur la terre et fermait les yeux dans la crainte de voir une terrible apparition qu'elle redoutait et désirait en même temps... C'est ainsi quelle fit le trajet immense d'une lieue qui la séparait de l'endroit où elle voulait aller... Souvent elle se traînait sur l'herbe humide car elle ne pouvait plus marcher. Ses forces déclinaient de moment en moment... Enfin elle tomba presque sans force sur les marches d'une croix... Ses bras entourèrent le signe de rédemption contre lequel elle appuya sa tête, en souriant à la mort qui allait la réunir à son Rodolphe... Tout à coup dans le silence de la nuit elle entendit le son d'une cloche, et les chants de plusieurs voix parvinrent à elle, malgré le vent de la tempête.

— C'est ici! murmura-t-elle... encore un effort!... c'est l'ordre de Rodolphe... et cette pensée lui donnant de la force, elle parvint à se lever et se traîna jusqu'à la porte principale du monastère de Sainte-Plectrude dont l'abbesse était la sœur bien-aimée de Rodolphe de Wart.

— Je te lègue sa douleur à consoler, avait-il dit à Adélaïde... comme je te laisse à elle!...

—Adélaïde tira la chaîne de la cloche extérieure, d'une main défaillante et tomba aux pieds de la tourière aussitôt que la porte fut ouverte... On fut chercher l'abbesse qui accourut croyant ne venir recevoir qu'une pélerine affligée, et qui trouva sa sœur expirante...

Elisabeth, lui dit Adélaïde en la voyant... je t'apporte la dernière parole de ton frère... ils l'ont tué, ma sœur... ils l'ont assassiné!... et moi je vais le joindre. Adieu... prie pour moi...

Et cette martyre d'un saint et sublime amour rendit son ame déjà brisée.... pauvre Adélaïde!... elle ne put même trouver une parole pour peindre les maux qu'elle venait de souffrir... mais ce beau corps privé de raison, couvert de plaies, parlait une langue éloquente qui fut comprise de sa sœur désolée.

... Quelques jours après, des députés de la reine de Hongrie arrivèrent au monastère de Sainte Plectrude, pour demander le corps de la baronne de Wart. La reine, dirent-ils à l'abbesse, touchée de sa noble conduite et de ses malheurs, voulait lui ériger un très-beau monument dans l'église du monastère de *Konilgsfelden* qu'elle venait de fonder... la sœur de Rodolphe se refusa avec hauteur à la demande de la reine de Hongrie... Et comme les députés insistaient pour remplir leur mission, la religieuse dont ils ignoraient le nom dans le monde, les conduisit dans l'église du couvent.

—Je suis la sœur de Rodolphe de Wart, leur dit-elle... maintenant vous pouvez juger si J'OBÉIRAI à votre reine, ou si j'aurai pour elle une déférence?... Quant au monument que vous me promettez pour ma sœur, sa gloire n'en a pas besoin, voila celui que je lui ai fait élever... il lui suffit. (1)

Et dirigeant l'attention des envoyés d'Agnès vers le chœur de l'église, elle leur montra de la main une simple pierre taillée dans la montagne, sur laquelle était gravé :

Adélaïde de Sargans.

baronne de Wart.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(1) Toutes les histoires du temps parlent des horribles souffrances du malheureux baron de Wart. J'ai lu dans plusieurs chroniques qu'elles durèrent trois jours entiers, et que, le dernier, il fut assisté par sa femme Adélaïde de Sargans, qui mourut quelques heures après à Bâle même.

(1) Adélaïde est effectivement enterrée à Bâle dans le monastère dont sa sœur était abbesse.

SUISSE PITTORESQUE.

MONT St-GOTHARD. — CHAPELLE DE GUILLAUME TELL.

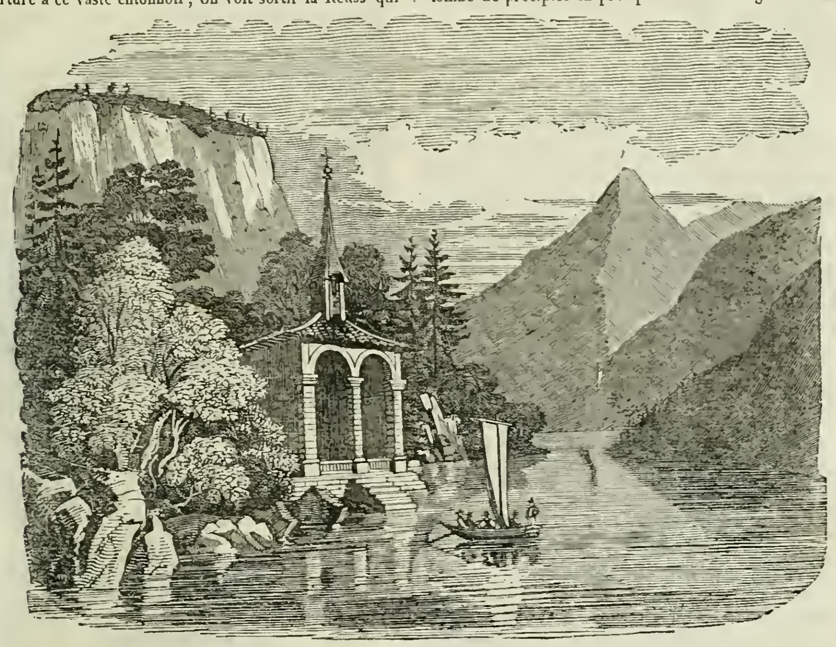
C'est seulement à l'aide de mules, louées dans le pays, que l'on peut visiter le mont Saint-Gothard. On met d'ordinaire quatre heures à parvenir au lac qui, dit-on, est la source du Tésin. Son cours s'établit aussitôt au revers méridional des Alpes, et après avoir tra-



Passage du Mont Saint-Gothard.

versé le val Lévantine, il va grossir de ses eaux celles du lac Majeur. A quelque distance de là, et en quittant toutefois la route que l'on a suivie, un bassin circulaire, entouré de montagnes où règnent des frimas éter-

nels, se présente à la vue. Du col resserré qui sert d'ouverture à ce vaste entonnoir, on voit sortir la Reuss qui frémit, s'échappe en fureur, fuit de roche en roche, et tombe de précipice en précipice avec un long retentisse-



Chapelle de Guillaume Tell.

Costumes Suisses.

ment. Le lac Lucendro, d'où sort cette rivière, est gelé pendant huit ou dix mois de l'année. On assure que les poissons n'y peuvent vivre. Les glaciers des monts voisins alimentent ce lac, dont les extrémités sont parées d'une verdure qui forme un contraste piquant avec l'aridité des monts d'alentour.

A vingt minutes d'Altorf se trouve le petit village de Fluelen, situé sur le bord du lac des Waldstettes. C'est là qu'on prend une barque pour aller à la chapelle de Guillaume Tell.

» Pendant le trajet, dit M. Pingret, auteur d'un voyage en Suisse, plein d'intérêt, nos rameurs ne manquèrent pas de nous entretenir encore de leur héros. L'impitoyable Gesler, déçu dans son attente, après le triomphe que Tell devait à son adresse et à son sang-froid, le fit charger de fers. Cependant les sombres cachots de la prison d'Altorf ne rassurent point encore l'inquiète fureur du despote! Ses ordres sont donnés, et dès que la nuit est venue, Guillaume Tell est jeté dans une barque qui doit le conduire à Kaessnüht, forteresse où, dans l'ombre l'indigne Gesler se plaît à faire souffrir mille morts à ses victimes. Lui-même, entouré de nombreux satellites, monte l'esquif sur lequel le pâtre de Burglen est courbé sous le poids de ses chaînes. Sans défense, tristement résigné, il n'espérait plus revoir la douce lumière du soleil, ni le visage chéri de sa femme et de ses enfans. Dans sa douleur, ses yeux étaient fixés sur la vaste étendue des flots..... Son carquois et son arbalète étaient placés à la poupe, près du gouvernail. La barque s'avançait tranquillement sur les eaux presque immobiles du lac; elle approchait du petit rocher d'Axemberg. Tout-à-coup, une tempête furieuse et terrible se déchaîne; les rameurs aux abois, effrayés d'une mort presque inévitable, entourent le gouverneur, et lui disent que Tell peut seul les sauver d'un danger si pressant. Le farouche Gesler cède aux instances de ses gardes; les liens de sa victime sont brisés. Tell se place au gouvernail, mais tout en manœuvrant avec habileté, il cherche sur le rivage quelque pointe où il puisse s'élancer. Il découvre un rocher aplati, il crie aux rameurs de manœuvrer rapidement jusqu'à ce rocher, et quand, par un prompt effort, ils y sont parvenus, le héros invoque la miséricorde de Dieu, saisit son arc et ses flèches, et s'élance sur la cime aplatie, rejetant d'un pied vigoureux la barque loin du rivage, sur les abîmes du lac. »

C'est sur ce rocher que, depuis, on a bâti la chapelle dont la situation est extrêmement pittoresque. Quelques-uns des rochers voisins s'élèvent perpendiculairement à une hauteur infinie, et semblent de hautes murailles.

K.

ORDRES MILITAIRES RELIGIEUX.

ORDRE DE MALTE, DE SAINT-LAZARE ET DU TEMPLE.

Nous n'entreprendrons pas ici l'histoire des ordres religieux et militaires qui se sont établis chez les différentes nations: nous nous bornerons à ceux qui pouvaient être regardés comme appartenant plus particulièrement à la France, quoiqu'un grand nombre d'étrangers en fissent partie.

En 1099, Gérard de Martigues, premier recteur d'un hôpital fondé quelques années auparavant à Jérusalem, ayant vu la maison qu'il dirigeait enrichie par les libéralités de Godefroy de Bouillon, généralissime de l'armée des Croisés, et d'autres seigneurs qui avaient imité son exemple, se sépara des religieux de Sainte-Marie-Latine, dont il dépendait pour faire un ordre à part sous le nom de *Frères de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem.*

Son successeur, Raimond Dupuy, reconnut que les revenus de l'hôpital surpassaient de beaucoup la dépense nécessaire à l'entretien des malades et des orphelins, et conçut l'idée d'employer l'excédant à faire la guerre contre les infidèles. Il divisa pour ce motif ses hospitaliers en trois classes; les nobles qu'il destina à la guerre et à protéger les pélerins, les prêtres qui restaient chargés de l'office divin, et les frères servans. Ces derniers n'étaient pas nobles, et n'étaient adjoints aux chevaliers que comme auxiliaires.

Après la perte de Jérusalem, ils se retirèrent à Saint-Jean d'Acre qu'ils défendirent avec beaucoup de valeur jusqu'en 1230. Alors ils allèrent s'établir dans l'île de Chypre, puis s'emparèrent de l'île de Rhodes, où ils surent se maintenir long-temps malgré les Musulmans; enfin, cette ville fut prise par Soliman qui vint l'attaquer à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, contre laquelle les chevaliers se défendirent six mois. Vaincus, ils errèrent pendant quelque temps. Enfin Charles-Quint leur donna l'île de Malte dont ils prirent le nom et qu'ils possédèrent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.



Chevalier de Malte.

Pour être admis dans cet ordre, il fallait faire vœu de chasteté, et prouver quatre degrés de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel. Les chevaliers portaient une croix à quatre branches formant huit rayons émaillée de blanc et attachée sur l'habit. L'ancien costume de l'ordre consistait en une dalmatique et un grand manteau sur lequel était cousue une croix blanche.

Le droit d'aînesse qui sacrifiait tous les enfans d'une famille au premier né, obligeait la plupart des cadets à entrer dans les ordres; celui de Malte, dont la règle très sévère dans le principe, s'était fort relâchée, et qui permettait aux chevaliers de jouir des plaisirs du monde,

admettait beaucoup de jeunes gens nobles. Quoique les réglemens défendissent de présenter des enfans au-dessous de l'âge de seize ans, l'usage des dispenses s'établit peu à peu, de sorte que l'on pouvait être admis n'importe l'âge. Néanmoins la profession de ceux qui étaient reçus encore en minorité ne se faisait qu'à vingt-cinq ans, et il arrivait que beaucoup d'entre eux, avant de parvenir à cet âge, soit par suite de la mort de leurs aînés, soit par toute autre circonstance, étaient dispensés de faire leurs vœux et rentraient dans le monde. C'est ce qui eut lieu pour le duc de Vendôme, fils naturel d'Henri IV. Ayant été admis fort jeune, chevalier de Malte, il reçut de suite la grande croix de l'Ordre, apparemment dans l'expectative du grand prieuré de France. Il n'en fut rien pourtant, car il épousa en 1609 Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur.

Les chevaliers qui voulaient parvenir aux différentes dignités de l'ordre étaient tenus à quatre *caravanes* ou campagnes de six mois chacune. Autrefois, lorsqu'ils allaient au combat contre les infidèles, ils portaient sur leurs habits une *sopra-veste* ou casaque rouge en forme de dalmatique, ornée par-devant et par-derrière d'une croix blanche. C'est par abus que s'est introduit l'usage de porter une croix émaillée suspendue à un ruban noir, usage qui subsista jusqu'à ce que la révolution de 1791 vînt abolir toutes les corporations religieuses de France.



Grand Maître de l'Ordre de Malte.

L'ordre de Saint-Lazare, établi à Jérusalem en 1119, pour recevoir, pour secourir et pour protéger les pélerins qui visitaient les saints lieux, vint s'établir en France sous le règne de Louis le jeune. Ce monarque leur donna la terre de Boigny, près d'Orléans, où ils suivirent la règle de saint Augustin jusqu'en 1607. A cette époque ils furent réunis par Henri IV à l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel que ce prince venait de créer.

La marque distinctive des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel, était une croix à huit pointes, émaillée de pourpre et de vert et bordée d'or. Le ruban pourpre se portait à la boutonnière. Les commandeurs avaient un large ruban de même couleur passé au cou. On ajouta depuis une croix verte brodée sur l'habit ou sur le manteau.

Neuf chevaliers français qui avaient suivi Godefroi de Bouillon, à la conquête de la Palestine réunirent leurs efforts pour protéger, contre les attaques des Musulmans, les nombreux pélerins qu'un saint zèle amenait de toute part à Jérusalem. Leur exemple fut suivi bientôt par une foule de guerriers généreux qui se joignirent à eux, et alors on vit apparaître dans les combats une milice qui s'illustra par les actions les plus courageuses, et par le dévouement le plus entier à la cause du Saint-Sépulcre. Telle fut l'origine de cet ordre fameux des *chevaliers du Temple*, appelés aussi *les soldats du Christ*, approuvé par le concile de Troyes en 1128. Cet ordre atteignit bientôt un degré de splendeur et de prospérité, tel que l'envie, la crainte et l'avidité qu'il excita amenèrent sa destruction, le supplice de ses principaux chevaliers et la confiscation de ses biens.

Vers 1147, pendant les dernières années du règne de Louis-le-Gros, les templiers fondèrent un établissement à Paris. Cette maison qui, en 1793, servit de prison à Louis XVI, était le lieu où s'assemblaient en chapitre les chevaliers de France et d'Angleterre.

L'Ordre était divisé en un grand nombre de prieurés ressortissant des commanderies qui, toutes, reconnaissaient l'autorité supérieure d'un grand-maître.

La puissance que donnait à cette association, à la fois religieuse et militaire, sa richesse et la valeur éprouvée de ses chevaliers, en faisait une corporation indépendante dans l'état. Ne reconnaissant d'autre autorité que celle du saint siége, dans les fréquentes querelles qui s'élevaient entre les papes et les rois de France, leurs souverains, ils ne pouvaient prendre parti pour ces derniers. Souvent même ils intervinrent dans des guerres qui n'avaient point pour objet la religion; aussi ne doit-on pas s'étonner que l'on ait profité de quelques désordres particuliers pour envelopper l'ordre entier dans une proscription générale.

En 1307, époque où il avait atteint le plus haut degré de splendeur, les finances du royaume étaient dans un tel état d'épuisement, que Philippe-le-Bel, qui avait déjà usé du moyen désastreux d'altérer les monnaies, ayant été forcé par les états généraux de prendre l'engagement de rétablir ces monnaies aux taux où elles étaient sous Louis IX, se vit réduit à fausser sa parole royale, à commettre de nouvelles altérations, et à établir de nouvelles taxes. Différentes provinces se soulevèrent, entre autres la Normandie. Pressé par l'extrême pénurie des finances, et forcé de révoquer ses ordonnances, il s'appropria d'abord les dépouilles des Juifs, et bientôt il jeta les yeux sur les richesses des chevaliers du Temple. La puissance de ces chevaliers commençait à donner de l'inquiétude, et durant les guerres entre la maison d'Anjou et celle d'Aragon qui se disputaient le trône de Sicile, ils avaient eu le tort de prendre parti pour la maison d'Arragon, dont ils avaient même assuré le succès. Aussi vit-on, le 12 octobre 1307, le grand-maître et une foule de chevaliers arrêtés à Paris. On s'empara de leurs richesses, le roi occupa leur palais, et le même jour, de pareilles arrestations furent faites dans toutes les commanderies de France.

Mais, à cette époque, le peuple entièrement soumis à l'influence de l'appareil religieux, n'aurait peut-être pas vu de bon œil une pareille mesure, si elle n'avait eu d'autre justification que la raison d'état. La noblesse elle-même était disposée à prendre le parti des chevaliers dépossédés. Aussi, chose inouïe jusqu'alors, le roi con-

voqua tous les habitans de Paris pour leur faire entendre les motifs qui lui avaient suggéré cette démarche, — motifs qui n'étaient autres qu'une accusation d'hérésie et de sacrilége.

Des inquisiteurs nommés par le roi furent chargés dans toute la France d'instruire le procès de cet ordre religieux, sans consulter la cour de Rome, qui bientôt suspendit les pouvoirs des évêques et des inquisiteurs. Mais la fermeté que déploya le roi força le pape qu'il retenait pour ainsi dire prisonnier à Poitiers, de retirer son opposition. Dès lors l'ordre du Temple fut poursuivi dans toute la chrétienté. On fit plus, on extorqua au souverain pontife l'ordre d'employer la torture pour arracher aux templiers des aveux qui empêchassent la procédure de tourner à leur justification. Beaucoup de chevaliers expirèrent dans les tourmens, mais un grand nombre les soutinrent avec constance. Ceux d'entre eux qui, comme Jacques Molay, grand-maître de l'Ordre furent contraints par la torture aux aveux que leur dictaient leurs bourreaux, les rétractèrent avec fermeté.

Déjà, un grand nombre de chevaliers avaient péri par le bûcher; le grand-maître languissait encore dans un cachot : le saint père s'était réservé son jugement qu'en vain il ne cessait de réclamer. Enfin, de guerre lasse, il en chargea l'évêque d'Albe et deux cardinaux, qui condamnèrent Jacques de Molay, ainsi que trois autres chefs de l'ordre, à une prison perpétuelle. Mais Jacques avait révoqué les aveux que lui avait arrachés la torture. A cette nouvelle, le roi convoqua son conseil, et, sans réformer la sentence des commissaires du pape, il condamna lui-même aux flammes le grand-maître et l'illustre chevalier qui avait imité son exemple. Les deux victimes



Templier en habit de guerre. Templier en habit de maison.

furent donc traînées sur un bûcher qu'on alluma lentement, afin que brûlées à petit feu, elles eussent le temps d'implorer grâce en s'avouant coupables. Leur constance ne se démentit pas néanmoins, et tandis que leurs corps à demi-brulés inspiraient partout l'horreur et la pitié, ils protestaient encore de leur innocence et de celle de l'ordre.

Les cendres des deux martyrs furent recueillies et conservées comme des reliques.

Plusieurs historiens ont écrit que le grand-maître, avant d'expirer, s'était écrié : « Clément, juge inique et cruel, je t'ajourne à comparaître dans quarante jours au tribunal de Dieu! » On a aussi ajouté qu'il avait également ajourné le roi à comparaître dans l'année.

Le pape et le roi moururent en effet l'un, un mois, l'autre, un an après le supplice des templiers. Pour compléter cette histoire étrange et mystérieuse, il faut ajouter qu'Enguerrand de Marigny, ministre de Philippe-le-Bel, et l'un des plus acharnés ennemis des Templiers, fut accusé de sorcellerie, condamné à mort et pendu au gibet de Montfaucon qu'il avait fait élever lui-même.

RENOUARD.

(1) L'ordre des templiers subsiste encore de nos jours, et s'il faut en croire les templiers modernes, les grands maîtres auraient toujours été nommés sans interruption, malgré les persécutions dont furent si long-temps poursuivis les membres de cet ordre. Les templiers modernes se réunissent de temps à autre, dans des solennités publiques, qui ont lieu cour des Miracles, près du passage du Caire.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.




Gayant et sa femme. (Fête communale de Douai.)

LES FÊTES PUBLIQUES

DU DÉPARTEMENT DU NORD. (1)

Le département du Nord est une contrée pleine de poésie, et ceux-là en ont une bien fausse idée qui accusent ses habitans de froideur d'imagination. C'est qu'ils n'ont pas assisté à une veillée flamande ; c'est qu'ils n'ont pas entendu les merveilleux contes dont s'y montre prodigue la plus pauvre et la plus ignorante vieille femme : contes empreints d'une poésie sombre et fantastique, d'un caractère que l'on ne retrouve nulle part ; — c'est qu'ils n'ont point assisté à ces fêtes bizarres que l'on rencontre dans chaque ville du Nord, et qui ne le cèdent assurément point en étrangeté aux fêtes du midi de la France.

L'origine des fêtes publiques et annuelles que toutes les villes des Pays-Bas et de la Flandre célébraient jadis et célèbrent encore pour la plupart, se perd dans les ténèbres du moyen-âge. Sans doute, au retour des croisades, les princes et les chevaliers qui avaient puisé dans l'Orient le goût des solennités pompeuses et triomphales, en firent aux Flamands des tableaux si pleins d'attraits, que ce peuple, toujours ami du merveilleux, s'empressa d'en fixer le souvenir par des représentations aussi brillantes que le permettait alors l'état des arts. L'admiration excitée par l'héroïsme des croisés, le plaisir que causait le retour de ces champions du christianisme, durent aussi faire naître l'idée de les accueillir en triomphateurs.

Toutes les communes de la Flandre célèbrent chaque année une fête à laquelle on donne, suivant les localités, les noms de *dukasse*, *kermesse* ou *kerchmesse*. Ce dernier mot, particulièrement usité dans la Flandre *flamingante* et dans la Hollande, signifie *première messe de l'église ;* et présente, comme on le voit, la même signification que *dédicace* dont dukasse est la contraction abréviative.

Les dukasses et les kermesses ont presque toujours lieu dans la belle saison, c'est-à-dire depuis le commencement d'avril jusques à la fin d'octobre. Il faut avoir habité le Nord pour se faire une idée de l'empressement avec lequel on se porte à ces réunions champêtres qui durent quelquefois quatre ou cinq jours, mais jamais moins de trois. Cet empressement fut de toutes les époques, car, tandis qu'ils régnaient, Charles-Quint et Philippe IV, alors souverains de la Flandre, publièrent en vain des ordonnances qui défendaient de prolonger les réunions

(1) Voir les *chroniques et traductions surnaturelles de la Flandre*, 2e et 3e série, que va publier le libraire *Werdet*.

au-delà d'un jour : les goûts du peuple prévalurent contre les volontés impériales.

L'époque de chaque dukasse coïncide toujours avec l'anniversaire de la dédicace de l'église du lieu. Quand il existe une seconde fête communale dans un village, celle-ci répond au jour où l'église célèbre la mémoire de son patron. Les fêtes patronales ou *petites dukasses* ne durent souvent qu'un jour; elles sont moins solennelles que les autres; cependant on y jouit sans réserve des plaisirs de la table et des plaisirs de la danse.

Dans les *grandes* dukasses, le village se revêt d'un air de pompe et d'allégresse, caractérisé par le soin que l'on a pris de renouveler les tapisseries et les badigeonnages des maisons, par l'étalage que font sur les pelouses et proche des églises, les marchands de bimblotteries, de pain d'épices, et d'une sorte de pâtisserie grossière, que l'on appelle *tarte;* enfin, par une grande recherche dans la toilette des paysannes et des fermières. Outre la danse en plein air, les jeux auxquels on se livre le plus ordinairement sont le tir horizontal à l'arc, le tir vertical à l'oiseau, la cible, l'arbalète, les jeux de balle, les quilles et le *billon,* sorte de grosse massue que l'on jette vers un but.

Chaque village de la Flandre avait naguère et a maintenant encore, presque partout, sa confrérie d'archers et d'arbalétriers, connue sous le nom de *Serment.* Ces compagnies arrivent, des communes voisines, à la commune en dukasse, le drapeau déployé, tambour battant, et accompagnées d'une espèce de bouffon qui sert de marqueur, et que l'on désigne sous le nom de *sot-seuris.* Ces *sots* ou valets de confréries, sont tous calqués sur le *fou* de Lille dont M. Le Glay conte ainsi l'origine : « Philippe le Bon, duc de Bourgogne, avait toujours un fou à sa suite; les magistrats de Lille, voulant faire leur cour à ce prince, donnèrent le titre et les prérogatives de *fou* au premier valet de l'Hôtel-de-Ville. Peut-être un tel empressement des villes et des moindres villages, pour des bouffons, est-il une imitation de l'usage établi dans toutes les cours du moyen âge, d'avoir de ces sortes de plaisans. »

Les *Sot-Seuris* rappellent, par le bariolage de leur costume, le personnage italien que l'on nomme *Arlequin.* Souvent ils sont montés sur un petit cheval de carton.



Sot-Seuris.

Les prix offerts aux vainqueurs par la confrérie du lieu sont ordinairement des timbales et des cœurs d'argent, que la partie gagnante reporte en triomphe, et va déposer solennellement dans l'église de son village

Dans un grand nombre de communes, les dukasses ont leurs *raccrocs*, c'est-à-dire que, le dimanche suivant, les festins et les divertissemens recommencent. Cet usage de revenir sur les fêtes célébrées n'est point nouveau. Les Romains avaient aussi leurs *raccrocs* qu'ils appelaient *repotia* , du verbe *repotare*, parce qu'on achevait de boire les bouteilles entamées. Les *repotia* étaient surtout les deuxièmes festins des noces. Selon Porphyre, ils se célébraient le lendemain du mariage; Acron prétend au contraire qu'ils n'avaient lieu que sept jours après, et que c'était toujours chez les parens de la mariée qu'on les célébrait.

Les fêtes communales, semblables à peu près dans toutes les communes rurales, présentent au contraire, dans les villes, un aspect complétement différent. Dans quelques-unes, elles ont lieu avec la foire principale, comme à Valenciennes; dans toutes, l'ouverture s'en faisait avant la révolution, par une procession solennelle à laquelle concouraient non-seulement le clergé, mais encore toutes les autorités civiles et militaires, les corporations, les communautés et les syndicats, avec leurs divers attributs. On ne manquait même jamais d'y voir des représentations gigantesques d'hommes ou d'animaux.

De toutes les fêtes communales du département du Nord, ou plutôt de toutes les *dukasses* de la Flandre, la procession de Cambrai a toujours été la plus célèbre; c'est donc de celle-ci que nous nous occuperons d'abord.

On ne sait rien de positif sur l'institution de cette fête, ni sur l'époque où elle eut lieu pour la première fois. On pense que son origine remonte à une procession de reliques que fit en 1220 l'évêque Godefroi de Fontaine, mais rien ne confirme cette version. Célébrée d'abord le lundi de la Trinité, on assigna plus tard, en 1682, ses pompes au 18 août.

On possède peu de données sur la manière dont se faisait la procession de Cambrai, durant ces temps reculés. Il est probable, néanmoins, que déjà elle offrait un appareil de chars et de cavalcades comme elle n'a cessé de le faire depuis lors. Le premier programme connu qui décrive une marche de cette nature remonte au mois d'août 1694.

Voici une description fidèle et exacte de la fête de Cambrai en 1715.

Dès la veille, une foule immense accourait des villes et des campagnes voisines pour assister aux spectacles à la fois religieux et profanes qui s'y donnaient. Les logis des bourgeois, depuis le plus cossu jusqu'au plus pauvre, s'encombraient d'hôtes que l'on y hébergeait comme il faut. Les paysans qui n'avaient point l'heur de connaître en ville quelqu'un qui les y recueillît, arrivaient en ville par troupes nombreuses. Avant d'entrer ou bien arrivés dans quelque rue détournée, ils faisaient leur toilette, et revêtaient leurs plus beaux atours. Tandis que les hommes échangeaient leur blouse de toile contre un habit de coupe ancienne, les femmes et les jeunes filles essuyaient la poussière qui couvrait leurs front, lissaient leur cheveux et prenaient une chaussure plus légère, tout cela avec une naïveté digne des temps antiques, et dont nos mœurs d'à-présent conservent à peine quelque trace.

Ajustés de la sorte, ils se mettaient à parcourir les rues, à s'ébahir devant les merveilles de la cité, parmi lesquelles on cite en première ligne l'*horloge du berger;* et quand la cloche de l'évêque annonçait le départ de la procession, plus de dix mille personnes s'entassaient dans les rues où elle devait passer.

Le soir, ils s'abritaient sous quelque porte, faisaient gaiement leur repas des vivres qu'ils avaient apportés du village, et s'endormaient sur la pierre du seuil.

C'est qu'en effet la procession de Cambrai était un bien merveilleux spectacle!

D'abord venaient les ordres mendians, les Carmes, les Récolets, les Capucins et beaucoup d'autres, ensuite messieurs du Saint-Sépulcre, les chanoines réguliers de Saint-Aubert, messieurs des chapitres de Sainte-Croix et de Saint-Géry; le vénérable chapitre de l'église métropolitaine et messieurs ses officiers.

Ils précédaient l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Grâce.

Peinte par saint Luc l'évangéliste, elle avait été apportée de Rome en 1440 par le chanoine Fursy. La Mère du Sauveur, enveloppée d'un manteau bleu, et son divin fils sur les bras, se détache sur un fond d'or, où tranche en lettres rouges une inscription hébraïque.

Des voleurs tentèrent un jour de dérober la riche couronne qui surmontait le portrait; mais une force surnaturelle éloignait toujours leurs mains chaque fois qu'ils voulaient saisir cette proie. Plein de colère, l'un d'eux frappa au visage la célèbre Madone; le sang jaillit aussitôt, et le lendemain on trouva le voleur agenouillé, confessant son crime et demandant miséricorde à l'immaculée vierge. Voilà ce que la tradition raconte.

Le premier char de triomphe, qui suivait ensuite, représentait l'Assomption. Un immense manteau bleu couvrait les épaules d'une jeune fille assise sur un trône, et soutenue par de grands anges en peintures. A un signal, une machine élevait le trône à une hauteur prodigieuse, et redescendait ensuite tout doucement.

Sur le devant du char, on voyait le tombeau de la vierge et les douze apôtres.

Tout en bas, le diable se battait avec l'Archange-Saint-Michel; il blasphémait à cœur joie, et disait des bons mots et des reparties qui faisaient au peuple et aux curieux beaucoup de plaisir. Quand saint Michel n'avait plus de bonnes raisons à donner au diable, il lui assénait un coup d'épée. Le diable tombait en hurlant, et une grande banderolle de drap rouge, qui lui sortait du ventre, simulait le sang de la blessure.

Les autres chars, dit un vieux programme, représentaient quelques-uns des plus beaux faits choisis dans la sainte Ecriture.

Telle était la fête de Cambrai, en 1715.

Nous ne suivrons pas cette fête dans les différens changemens qu'elle a subis jusques à nous. Disons seulement, qu'aujourd'hui elle ne présente plus de caractère religieux et que ses chars ne sont plus chargés que de jeunes filles.

Le programme varie presque chaque année. Tantôt, on a pour but de rappeler les époques glorieuses et les personnages célèbres de l'histoire de Cambrai; tantôt, c'est la monarchie française illustrée par les femmes. Une autre fois, on personnifie le département du Nord et chacune de ses villes; après cela, on exhume les gloires de la vieille Flandre, etc.

En 1833, la procession de Cambrai avait pour pensée la représentation des époques les plus mémorables de l'histoire du pays : la marche se composait de quatre chars et de trois *phaétons* (petits chars)) : des cavaliers vêtus de costumes antiques montraient tour à tour les Nerviens anciens habitans de la Flandre, et les héros du moyen âge qui ont illustré ce pays.

Sur le tableau qui surmontait le premier phaéton, se voyaient les trois emblèmes des trois peuples, qui, après



Char de la Fête communale de Cambrai en 1833.

l'invasion romaine, se sont réunis pour n'en former qu'un seul : *la hache franque*, le *cheval gaulois* et *l'aigle romaine*.

Le premier char portait comme symbole de la seconde époque, l'*Oriflamme de Charlemagne*.

Le second phaéton montrait le *Retour des Croisés*.

Au deuxième char brillait le sceau impérial, ou *bulle d'or* gage de l'érection de Cambrai en ville libre.

Le troisième char rappelait le *Siége de Cambrai, en* 1581.

Et enfin le quatrième, la *réunion définitive de Cambrai à la France*, *en* 1677.

Sur ce dernier char, des jeunes filles chantaient (un peu faux, il faut l'avouer, les Flamandes n'ont pas l'oreille musicale), les strophes suivantes, attribuées à M. le docteur Le Glay, auteur du programme que nous venons d'analyser brièvement :

A LA FLANDRE.

Terre féconde en fruits et féconde en héros,
De tes grands souvenirs à jamais illustrée,
O toi! dont les enfans s'indignent du repos,
Salut, riche et noble contrée!

Des trésors, tous les jours, s'épanchent de ta main :
Qui dira tes moissons, tes fertiles ombrages,
Et ton commerce au loin se frayant un chemin,
Pour enrichir d'autres rivages?

Lorsque tous les Gaulois sont frappés de stupeur,
Tes fils bravent encor les légions romaines;
Et l'aigle de César connut enfin la peur
Quand César parut dans nos plaines.

Par la guerre, en tout temps, ton courage éprouvé,
De tes forts mille fois défendit les murailles;
Et ton sol, par le sang mille fois abreuvé,
N'est qu'un vaste champ de batailles.

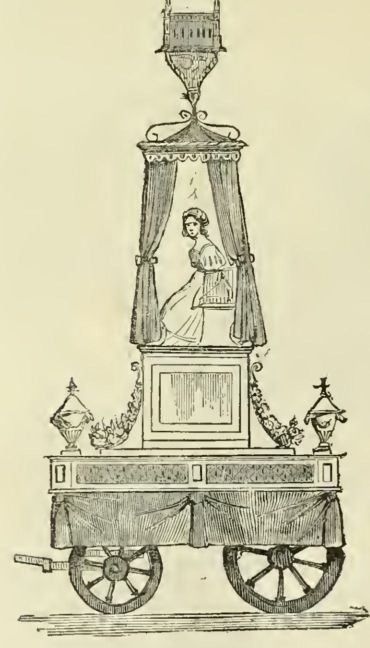
Passez, guerriers; passez, avec vos bataillons....
Et toi, Flandre, renais du sein de tes ruines!
Que d'abondans épis flottent sur les sillons
De Malplaquet et de Bouvines!

Ce fut chez nos aïeux, au sein de ces remparts,
Que le cri de franchise un jour s'est fait entendre.
Voyez flotter au loin ces nouveaux étendarts:
Ce sont les communes de Flandre!

O Flandre! tu soumis à Louis triomphant
Ce front que tant de rois avaient trouvé rebelle;
Et du Belge indompté le belliqueux enfant,
Des Français devint le modèle.

Toi que nous adorons, Dieu puissant, Dieu de paix,
Bannis de nos climats les discordes amères,
Et que sous ton regard la France désormais
N'offre plus qu'un peuple de frères!

Nous donnons ici la gravure de deux chars de la procession de Cambrai. Nous en devons le dessin à un jeune architecte de haut talent, M. de Baralle, chargé de les restaurer en 1833, et qui s'est acquitté de ce soin avec un goût exquis.



Phaéton. (Fête de Cambrai.)

A la suite de la marche triomphale, se trouvent cinq à six hauts paniers d'osier, revêtus de toile, et surmontés d'un animal de carton lequel chevauche un enfant; le tout est porté par un homme caché sous ce panier. On appelle cela les *Chevaux marins*. L'on ignore si les chevaux marins font allusion à quelque événement du pays; nous pensons qu'ils représentent tout bonnement les démons domptés par des anges que figurent les enfans grimpés sur leur croupe.



Cheval Marin. (Fête de Cambrai.)

La fête de Douai se célèbre chaque année, le dimanche le plus voisin du 7 juillet: ce qui la caractérise, c'est la promenade de *Gayant* et de la famille de Gayant.

Gayant est un mannequin d'osier que surmonte une tête de bois, peinte et ciselée, dit la tradition, par Rubens (1). Une riche armure du douzième siècle recouvre ce mannequin haut de vingt à trente pieds, et grâce à la cotte de mailles qui descend jusqu'à terre, on n'aperçoit pas les dix ou douze hommes qui font mouvoir ce colosse à l'aide de poulies et de cordes. La lance au poingt, l'épée au côté, le casque en tête et l'écu au col, Gayant se promène lentement dans les rues de Douai; sa femme l'accompagne: un peu moins grande et n'ayant guère que vingt pieds. Près de ce couple, bondissent trois enfans hauts de douze à quinze pieds, et que le peuple salue des noms de *Jacot, Fillion et Binbin*. A côté, caracole le *fou des canonniers*, imitation du *Sot-Seuris* de Cambrai.

Sous l'empire, Gayant et sa femme étaient vêtus dans le goût classique et romain, comme l'atteste la gravure que nous joignons ici, et que l'artiste a fidèlement copiée, d'après un dessin de l'époque. Seulement les Douaisiens d'alors avaient jugé à propos de conserver à leur héros, en dépit de son accoutrement romain, une énorme queue, de larges boucles d'oreilles et des moustaches à la hussarde.

Madame Gayant, de son côté, offrait une parodie fort piquante du costume que portaient les femmes à cette époque. Rien ne manquait, ni la toque à plumes, ni la *taille* sous les bras, ni même le *Ridicule* en faveur alors.

(1) Voyez la gravure en tête de ce numéro.



Les Enfans de Gayant en 1833. (Fête de Douai.)



Gayant et sa femme sous l'empire.

Le cortége est précédé de tambours, et de fiffres qui jouent une marche appelée l'air de Gayant : c'est le *ranz des vaches* de la Flandre, et il est impossible à un Douaisien de l'entendre sans émotion. En 1745, le lendemain de la prise de Tournay, à laquelle avait concouru un monsieur de Grenade qui commandait une compagnie composée presque tout entière de Douaisiens, le capitaine ne trouva plus, près de lui, un seul de ses soldats; mais il ne s'en étonna point, car il était Flamand : — Soyez tranquilles, messieurs, dit-il aux officiers qu'alarmait cette désertion ; c'est aujourd'hui Gayant; ils sont allés voir leur grand-père ; ils reviendront tous demain. En effet, le lendemain, tous avaient rejoint leurs drapeaux. En 1765, pareille chose arriva à Strasbourg, dans le régiment d'Auvergne, où se trouvaient un grand nombre de Douaisiens.

S'il faut s'en rapporter à la tradition, l'époque de cette fête devrait être attribuée à un miracle de Saint Maurand qui, descendit du ciel pour défendre seul la ville contre Gaspard de Coligny (1480). Celui-ci, profitant du désordre et de la confiance où se trouvaient les bourgeois tout entiers à la fête des Rois, faisait escalader les murailles par ses troupes, lorsque la lance de feu du saint renversa les assiégeaux, et donna aux Douaisiens le temps de courir aux armes.

Derrière Gayant, vient la *Roue de fortune*. Sur un train de chars, se trouve une plate-forme mobile et inclinée portant les mannequins costumés de divers personnages. Une statue de la Fortune est fixée debout, au centre de la plate-forme; autour d'elle dansent à la ronde, et en se tenant par la main, des figures représentant un collecteur, un paysan avec une poule, un procureur, un Espagnol, une fille et un militaire. Le mouvement de rotation imprimé à la machine par le cheval qui la tire communique un second mouvement à la plate-forme qui, obliquement posée, présente les personnages tantôt en haut, tantôt en bas, pour indiquer l'inconstance et la mobilité des caprices de la Fortune.

Voici la *Roue* de Fortune telle qu'elle a été restaurée, il y a cinq ans.

Quoi qu'il en soit, cette fête se célébrait jadis avec plus de pompe encore. Ce n'était pas seulement Gayant et sa famille qui se faisaient remarquer dans ces processions ; quatre chars de triomphe s'y montraient aussi. Le prin-



Roue de Fortune. (Fête de Douai.)

cipal représentait un navire voguant à pleines voiles, et richement pavoisé : les bateliers et les cabaretiers partageaient l'honneur de décorer ce vaisseau et de se partager les rôles des personnages qui le montaient. Les trois autres chars, occupés par les écoliers de l'université, offraient des emblêmes religieux accompagnés de devises latines.

Avant 1668, on célébrait tous les ans à Douai, le 1er janvier, la *fête des ânes*, dont l'origine est totalement ignorée. Cette fête n'avait aucun rapport avec l'animal dont elle portait le nom. Le culte religieux n'y intervint jamais. Il paraît que la fête des ânes avait été instituée dans l'intention d'attirer des étrangers à Douai, et d'établir avec eux des relations commerciales après les avoir amusés.

Les acteurs de cette fête étaient divisés en quatre compagnies : les suppôts laïcs de saint Pierre, une confrairie appelée les *Enfans sans soucis*, une autre sous le nom de *bons compagnons ;* la quatrième fournie par les jeunes gens de toutes les classes.

Le 31 décembre, après midi, les acteurs de la fête parcouraient la ville sur des charriots ornés, et annonçaient au peuple le sujet de leurs exercices. Le lendemain, ils se rendaient en costume devant l'Hôtel-de-Ville, y jouaient des farces, et remontaient sur leurs chars pour parcourir toute la ville.

Douai jouissait encore d'un autre divertissement à peu près semblable, et qui avait lieu le 2 février de chaque année. Un personnage, désigné sous le nom de *prince de la rhétorique*, dirigeait une troupe d'acteurs ou plutôt d'auteurs qui se chargeaient d'exécuter tous les sujets qu'on leur désignait. Quatre pièces d'argenterie, pesant quatre marcs d'argent, étaient données à ceux que l'on jugeait dignes de cette distinction ; les autres recevaient du vin. Il est aisé de reconnaître dans ce divertissement l'influence de la ville universitaire : les acteurs étaient presque toujours quelques-uns des écoliers innombrables qui peuplaient la ville.

Il reste à Douai des traces de cette coutume. Les *Pinverlots,* sorte de Thespis, montés sur une charrette, barbouillés de lie et couronnés de feuillage, viennent faire une semonce bouffonne à la porte des époux accusés de faire mauvais ménage. Ceci a lieu vers la fin du carnaval.

La fête de Lille tient des fêtes de Douai et de Cambrai ; Marguerite, comtesse de Flandre, l'avait instituée en 1269, et avait fixé sa célébration au dimanche, dans l'octave de la Fête-Dieu. On n'y portait pas le Saint-Sacrement, mais bien toutes les châsses des Saints dont les églises et les couvens possédaient des reliques. Les corps de métiers y tenaient leur place et y portaient les images de leur patron avec de grands bâtons chargés des attributs de chaque profession et surmontés d'un flambeau orné et historié. Les quatre compagnies bourgeoises de canonniers, archers, arbalétriers et tireurs d'armes, précédées d'une musique bruyante, ouvraient la marche : chaque compagnie avait ses valets habillés grotesquement et qui faisaient toutes sortes de folies pour faire ranger le peuple : venaient ensuite des chariots de triomphe garnis d'enfans parés avec soin. Ces chars représentaient le paradis, la cour des anges, l'enfer, etc. : un espace assez long séparait tout cet attirail profane de la procession religieuse, qui chantait des psaumes. Quant au fou de la ville, sa charge avait des droits et devait être occupée par le premier valet des échevins. Son habit de cérémonie ressemblait un peu à ceux d'Arlequin, par la bigarrure des étoffes dont il était composé : une foule de grelots y était suspendue. Le fou tenait en outre une marotte à la main.

La procession de Lille était précédée, la veille, d'une cavalcade à la tête de laquelle marchait le fou de la ville, jetant des dragées au peuple. La cavalcade avait pour but de visiter les rues, les ponts et les remparts, afin de s'assurer si toutes les réparations convenables avaient été faites, et si la procession pouvait marcher sans danger. Chacun des corps qui devaient y figurer déléguait quelqu'un de ses membres pour assister à cette cavalcade ; c'est pourquoi on y voyait figurer trois chanoines, le prévôt de la ville, deux échevins, le secrétaire du chapitre, les greffiers de la ville, les sergens du magistrat et ceux du chapitre, suivis de leurs ouvriers assermentés. La vi-

site faite, la cavalcade revenait au cloître de St.-Pierre, où le chapitre donnait un grand souper dont le syndic faisait les honneurs.

De mon temps, dit l'abbé d'Artigny (*Mémoires*), « le » fou de la ville était un agent de change et un banquier » fort à son aise, qui avait un fils chanoine de St-Pierre, » qui est la principale église de la ville. Il était obligé » de faire par lui même les fonctions de sa charge à cette » procession. Le peuple ne croirait pas que la procession » fût complète, si le fou n'y paraissait pas avec tous ses » attributs, accompagné d'un spectacle qui ne tient rien » de la piété ecclésiastique. »

Il y avait encore une autre fête nommée *joûte de l'épinette*, et qui remonte à l'an 1220. On élisait chaque année, au 1er mai, un roi de l'Épinette qui contractait, en acceptant cette charge, plusieurs obligations, entre autres celle de donner divers dîners et soupers à certaines époques de l'année. Voici les principales dispositions des réglemens renouvelés à ce sujet en 1449 :

« Le roy sera tenu de faire une *colasse* (collation), le » jeudi, deuxième jour de carême, pour illecque terminer » et décider les difficultés qui souvent sourdent entre les » joûteurs de diverses manières. Au jour du gras diman- » che, qui est celui du mi-carême, sera tenu, le roy, de » faire danser les dames et demoiselles, chevaliers et » écuyers. On fera le voyage de St-George à Templemars » et le dîner au retour sans y appeler dames ni demoi- » selles quelconques, et ce aux dépens du roy. Dans un » voyage de Bruges, les joûteurs, pour ledit lieu de » Bruges, seront tenus avoir robe de parure et y sera » tenu le vieux roy de joûter avec le nouvel, et de faire » le souper et honneur accoutumés. »

Les joûtes de l'Epinette attiraient toujours une multitude de spectateurs. Les comtes de Flandre ne manquaient jamais d'y assister avec leur cour : deux rois de France ont même honoré cette fête de leur présence. En 1464, Louis XI, étant à Lille, joûta en personne contre Bauduin Commer, roi de l'Epinette.

Il était d'usage, dans cette fête, d'indemniser de leurs frais de voyage toutes les dames et demoiselles qui daignaient y assister. Les joûtes de l'Épinette jouissaient d'une telle célébrité, que Philippe-de-Valois, roi de France, les excepta de la proscription dont il frappa les Tournois, par son édit du 4 février 1328.

Parmi les compagnies de dames qui se rendirent à la fête de l'Épinette en 1447, on remarqua celles de Valenciennes, dont la liste présente des noms très-connus encore aujourd'hui dans cette ville.

Les dépenses énormes que cette fête occasionait la firent tomber en désuétude vers l'an 1482. Le premier roi de l'Épinette, dont on ait conservé le nom, est Jean Legrand qui régna en 1282; le dernier fut Henri de Tenremonde qui tint le sceptre en 1486. Chacun de ces rois recevait à son avénement au trône des armoiries, en vertu d'une autorisation des souverains.

En outre de ces réjouissances, il existe encore à Lille la fête du *broquelet*, elle a lieu le jour de saint Nicolas, et à pour but de célébrer l'invention de la dentelle.

La ville de Valenciennes célèbre sa fête communale le 8 septembre, jour de la nativité de la sainte Vierge; les marches triomphales qui en faisaient jadis l'ornement ont été supprimées en 1791. La fête avait lieu en mémoire d'un événement miraculeux qui, selon la tradition, remonte à l'année 1008. C'est la delivrance de Valenciennes, au moyen d'un filet ou cordon dont la Vierge entoura cette ville pour la délivrer d'une peste qui exerçait alors de tels ravages qu'elle avait enlevé 9.000 personnes à Cambrai. Les *nortiers*, petits cultivateurs qui nourrissent des vaches pour en vendre le lait aux habitans, avaient le privilège de former une cavalcade bourgeoise qui tenait le premier rang dans cette procession. Ils avaient dit-on, mérité un tel honneur, pour avoir atteint et saisi un fameux chef de brigands nommé Annéen qui venait de dérober la boîte où l'on conservait le cordon miraculeux. C'était pour célébrer la défaite d'Annéen que tous les ans, le lendemain de la procession, on plaçait sur l'esplanade de Valenciennes un mannequin en osier représentant le brigand empalé qui tenait d'une main un écusson auquel étaient suspendues des bagues offertes en prix aux coureurs les plus adroits; le mannequin tenait de l'autre main un fouet dont il frappait brusquement les coureurs qui avaient la maladresse d'atteindre l'écusson avec leur lance.

Le mercredi des cendres, on célèbre à Valenciennes la *fête des Incas*, instituée depuis très peu d'années seulement. Quelques personnes conçurent l'idée charitable de prendre des travestissemens durant le carnaval, et de solliciter de la commisération publique des secours pour les pauvres; cette association devint très-nombreuse, et institua une fête brillante, que l'on appelle les *Incas* ou la marche du *Panca*. Qu'est-ce que le *Panca*? Nul autre que mardi-gras, ou saint Pansard, le dieu de Rabelais et des Flamands, le dieu de la panse, le dieu de la bonne chère.

Les acteurs de cette fête s'habillaient d'abord en Indiens; de-là l'origine de leur dénomination : *les Incas*.

Les *Incas* à pied, chargés de recueillir les dons de la charité publique, se servent d'entonnoirs en toile, immenses et d'une forme bizarre qu'ils présentent sous les fenêtres. Les pièces de monnaie ne courent, de la sorte, aucun risque de se perdre, et parviennent sûrement jusque dans les mains de l'*Inca*. Presque tous ont adopté le costume oriental plus ou moins modifié.

On ne peut se faire une idée de la magie de cette fête qui se célèbre aux flambeaux.

D'abord, une détonation de fusées, et puis soudain une foule immense d'hommes, de chars et de chevaux, qui se mettent en route à la nuit tombante, au milieu de lanternes qui vacillent de toutes parts, de torches qui exhalent dans les airs les longs tourbillons de leur fumée rougeâtre, et, au milieu de cette confusion d'ombres et de lumières, des accoutremens bizarres, vraie débauche d'imaginations avinées, des pensées de carnaval mises en actions, du Rabelais qui marche, parle et agit! Ajoutez des clameurs, des bons mots échangés, les hennissemens des chevaux, le bruissement des roues et la multitude qui se presse comme des flots autour du cortége, agite ses chapeaux et mêle ses cris, et son agitation à tant de cris et à tant d'agitations. C'est la cour, c'est l'armée d'un roi qui n'a jamais régné, d'un dieu qui n'a jamais été adoré, dont la puissance ne dure que deux heures, mais deux heures d'une grandeur inouïe et sans qu'une seule voix s'élève contre elle.

Et puis tout cela se meut, tout cela avance lentement, tout cela voit, à son aspect, les fenêtres s'empourprer de lumières, s'ouvrir avec fracas, et s'emplir de femmes sur les visages desquelles vient se jouer la lueur des torches. Et il y a des accidens de lumière admirables, comme notre Rembrand se plaisait à en prodiguer, et qui donnent aux rues noires et sinueuses de Valenciennes l'aspect le plus pittoresque et le plus poétique.

Tout à coup le cortége se rassemble, se contracte, s'arrête. Des fusées jaillissent en déchirant les airs, et jettent jusqu'au ciel de longues raies de feu qui se croisent et s'éloignent. Alors mille flammes fantastiques tournoient, se confondent, se jouent, disparaissent, renaissent, ne se laissent plus voir, se remontrent et cachent de nouveau les étranges figures au milieu desquelles elles éclatent. C'est à se perdre, c'est à s'enivrer au milieu de cette confusion de bizarreries.

Quelques jours après, les Incas se réunissent en cos-

tume, dans un bal où l'on distribue des médailles aux Incas qui ont recueilli les dons les plus abondans.



Incas à pied faisant la quête.

Les autres fêtes de la Flandre n'offrent rien de spécial, et nous terminerons ici une compilation bien longue, et bien incomplète pourtant ; nous ne le reconnaissons que trop.

Il y a long-temps que Froissart a dit en parlant de la Flandre, « d'une telle province, il ne faut point conter, il faut la voir.»

S. HENRY BERTHOUD.

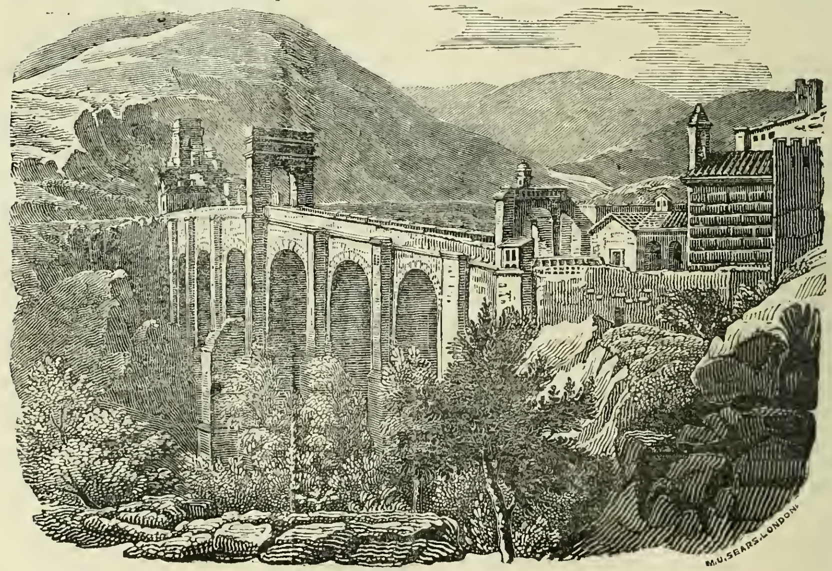
ESPAGNE PITTORESQUE.

ALCANTARA.

La ville d'Alcantara est située dans l'Estramadure l'une des quatre provinces de la Castille nouvelle : du temps des anciens elle se nommait *Norba Cæsaria Turobrica* ou *Pons Trajanus*, à cause du pont que l'empereur Trajan y fit bâtir sur le Tage, aux dépens de plusieurs villes, dont on voyait les noms dans quatre cadres de marbre qui étaient sur le pont. Il n'y en a plus qu'un qui subsiste aujourd'hui et l'on y lit une inscription qui confirme le fait dont nous parlons. Ce pont surmonté d'un arc de triomphe dans le milieu a deux cents pieds de hauteur et six cent soixante-dix de long sur vingt-huit de large, quoiqu'il n'ait que six arches.

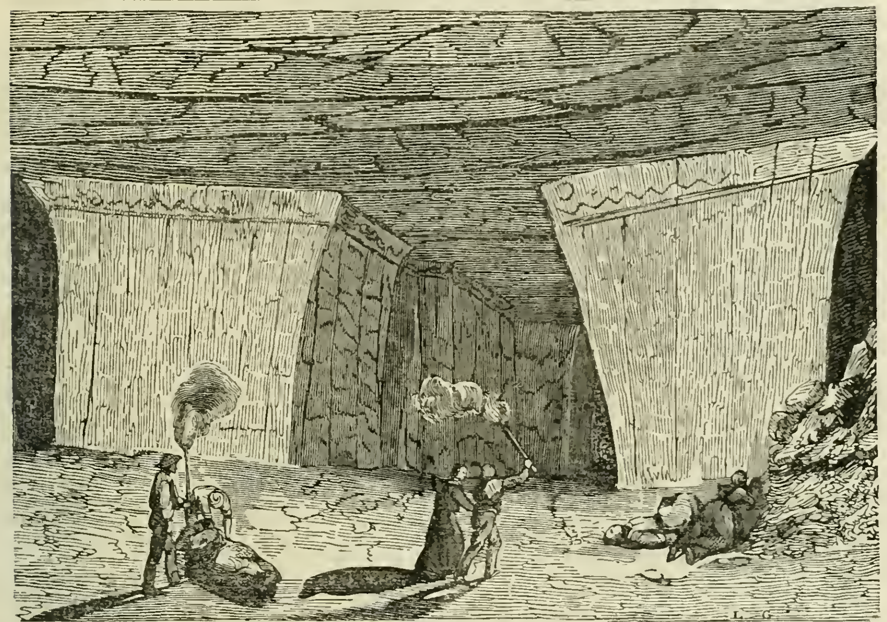
Les Maures ont appelé cette ville Alcantara (le Pont). Elle fut prise sur eux, l'an 1212, par Alphonse IX, roi de Castille, qui en confia la garde aux chevaliers de Calatrava ; deux ans après elle fut remise aux chevaliers dits de Saint-Julien-du-Poirier dont l'ordre avait été institué l'an 1170, par Gomès Fernand et approuvé par le pape Alexandre III, l'an 1177, sous la règle de saint Benoît. Ils prirent, depuis ce temps, le nom de cette ville, adoptèrent la croix verte ou le sinople fleurdelisé. Plus tard, la maîtrise de cet ordre aussi bien que celle de Calatrava furent unies à la couronne de Castille, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

La ville d'Alcantara fut prise en avril 1706 par le comte de Galleway et les Portugais ; les Français la reprirent en novembre suivant. Sa population est d'environ trois à quatre mille âmes.



Pont d'Alcantara. (Espagne.)

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

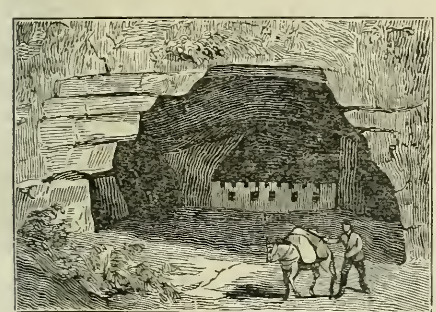


Cryptes de Maestricht. — Réduit des Récollets.

HISTOIRE NATURELLE.

LES CRYPTES DE MAESTRICHT. (1)

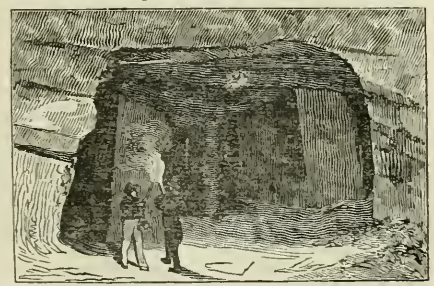
Lorsque je fus atteint par l'ordonnance du 24 juillet 1815, je dus me jeter en Allemagne, où la Prusse m'offrit d'abord une généreuse hospitalité. Le chemin que j'étais obligé de tenir me conduisit à Maestricht, place forte dans laquelle je ne me souciais point de me trouver enfermé seulement pendant vingt-quatre heures. Je profitai de la nécessité où j'étais de me cacher hors de la ville pour m'enfoncer dans les cavernes inextricables dont la citadelle se trouve



La grande Entrée.

voisine. Obligé d'attendre, avant de m'éloigner encore plus de mon pays, les moyens de continuer ma route sous un nom supposé, j'avais pris d'avance mes précautions pour que les gendarmes ne pussent suivre mes traces au cœur des rochers souterrains, et que nos généreux amis les Liégeois m'y vinssent porter des passe-ports accommodés de façon qu'il me fût possible de continuer mon voyage de l'autre côté du Rhin avec sécurité.

Rentré après deux ans en Belgique, je pus observer tout à mon aise ces cryptes étranges où je ne m'étais encore enfoncé qu'en fugitif. Pour s'y rendre, en sortant de Maestricht par la porte de Liége, on s'achemine d'abord vers une chaumière qu'habite le conducteur le plus capable de bien diriger les curieux dans les profondeurs des carrières; un écriteau qui promet la connaissance de toutes les curiosités de la montagne signale cette modeste habitation. Le guide que j'y trouvai et son fils, s'étant munis de plusieurs torches, d'amadou, d'allumettes, d'un briquet et de quelques fragmens de pierre à feu, me conduisirent sur les flancs du plateau de Saint-Pierre, parallèlement à la Meuse, vis-à-vis ce



Petite Entrée des Cryptes.

qu'on nomme la Maison Blanche. Là, tournant à droite, nous nous enfonçâmes dans le sol par la *petite entrée* pratiquée à mi-côte, et dont voici le croquis. De l'autre côté

(1) *Cryptes* souterrain : du verbe κρυπτῶ cacher.

du plateau est une seconde entrée beaucoup plus considérable, conduisant aux galeries qui passent sous le fort Saint-Pierre; elle se voit de loin lorsqu'on arrive à Maestricht par la route de Tongres, et ressemble alors à l'ouverture d'une vaste grotte naturelle. Avant que des éboulemens intérieurs n'en eussent obstrué les communications, la garnison du fort y avait pratiqué un tambour ou mur de défense, percé de meurtrières, pour empêcher, en cas de siége, que les ennemis ne vinssent s'y loger, et ne pussent faire d'attaques en-dessous. Quand je la visitai, cette entrée ou caverne était devenue la demeure d'un ânier qui en exploitait le sable dont il vendait les nombreuses charges aux agriculteurs du voisinage.

Après avoir voyagé souterrainement vers l'ouest pendant environ trois cents pas, par un chemin commode, nous changeâmes de direction au milieu d'éboulemens épouvantables qui semblaient devoir nous arrêter de toutes parts. Nous marchions de plain-pied entre des murailles unies, contre les voûtes plates desquelles se perdait la faible clarté de nos flambeaux.... Nous trouvâmes alors une route de charrettes dont les ornières étaient toutes fraîches, et j'admirai le nombre infini de rues transversales que nous laissions à droite et à gauche.

La lumière rougeâtre de quelques lampes nous indiqua, d'une grande distance, le point où quelques carriers étaient occupés à détacher de la pierre. Ces travailleurs, apercevant aussi nos feux, se dirigèrent vers nous, en réclamant du guide une partie de la récompense que je lui devais donner; ils alléguaient que pour pénétrer dans leur demeure il fallait payer une sorte de droit. Cette réclamation, faite sous terre et d'une manière tant soit peu impérative, faillit produire une rixe et me rappela la façon dont un invalide espagnol, armé d'une arquebuse sur une route peu fréquentée des Asturies, demandait à Gil-blas de Santillane quelque petite monnaie.

Ces carriers cultivent les champs pendant la belle saison; rarement on les voit abandonner la clarté du jour pour travailler à la pâle lueur d'une mèche plongée dans le suif, tant que la charrue ou les moissons réclament leurs bras; mais dès que les soins de la campagne ne peuvent plus suffire à leur activité, nouveaux Troglodytes, ils descendent dans leurs obscures galeries et profitent de l'hiver pour préparer des chargemens de pierres de taille et d'amas de sable propres aux engrais de la campagne. On enleve le tout au printemps. Les tristes jours, pendant la durée desquels la neige, les pluies et les tempêtes se disputent le ciel et la terre, se passent pour eux à l'abri et dans la température la plus douce. L'habitude de parcourir leur vaste labyrinthe, qu'ils rendent de plus en plus profond, donne aux carriers la connaissance de ses moindres détours; ils y circulent à l'aide de signes qu'ils tracent contre ses parois. Il est arrivé, cependant, que quelques-uns d'entre eux se sont égarés dans le dédale.

Après que mon guide se fut entendu avec nos exacteurs, j'examinai la manière dont ils travaillaient : la roche de Maestricht étant friable, ils la façonnaient, au moyen de la scie, en blocs de deux à trois pieds carrés. Des charrettes, traînées par des chevaux, viennent prendre la pierre aux lieux où elle est taillée et la transportent au bord de la rivière; là des bateaux la reçoivent pour en conduire des chargemens considérables dans toute la Hollande. Les débris aréniformes qui résultent du sciage sont également utilisés; on les répand sur les terres labourables des cantons, voisins qu'ils fertilisent.

Ayant encore changé de direction après une heure de marche à peu près, nous nous acheminâmes vers le sud en laissant sur la droite d'autres rues fort larges et quelquefois beaucoup plus enfoncées que le chemin battu. Celui-ci même s'élevait, en plusieurs endroits, au-dessus du fond de galeries plus latérales, comme il arrive à plusieurs chaussées des pays de marais à travers des terrains enfoncés. La vue plonge alors dans d'obscurs précipices. Après avoir fait peut-être un quart de lieue en suivant la nouvelle ligne, nous arrivâmes à l'entrée d'un impasse où se voyaient les portraits des religieux, dont je raconterai tout à l'heure l'histoire lamentable. A partir de ce point, nous tournâmes vers le nord pour visiter le lieu que mon guide appelait la *Fontaine*. Ici les voûtes s'abaissaient, et dans une sorte de carrefour on me montra une pierre singulièrement façonnée, élevée de vingt pouces à deux pieds environ au-dessus du sol, creusée par le milieu en forme de cuvette, et que remplissait une eau limpide; on dirait le bénitier rustique de quelque pauvre ermitage. La température de cette eau fut trouvée de 8 degrés par M. Wan-Swinden, savant hollandais; elle était la même vingt ans après. Cette eau n'a jamais tari depuis un temps immémorial : de larges gouttes qui tombent du plafond la renouvellent sans cesse, mais fort lentement.

C'est non loin de cette fontaine que les paysans des campagnes de Maestricht sont venus plusieurs fois chercher un asile en temps de guerre. Ils espéraient se soustraire ainsi, avec leurs animaux domestiques, leurs récoltes et leurs effets, à la rapacité du soldat. Faujas de Saint-Fonds, qui visita les lieux peu après le siége des premières années de la révolution, raconte qu'il y vit les restes de fours à cuire le pain, des étables, et d'autres indices d'une assez longue habitation. Il ajoute « qu'un porc, fatigué sans doute de » ne plus respirer le grand air, avait failli trahir la » petite république souterraine; cet animal s'étant échappé de sa loge, partit à toutes jambes sans savoir où le » conduirait la route tortueuse dans laquelle il s'était engagé pour chercher la lumière. Après une assez longue course, une sorte d'instinct lui fit enfin pousser » un cri aigu et prolongé comme pour réclamer l'assistance de quelque être vivant. Comme il n'était plus » fort éloigné d'une entrée où se trouvait un petit poste » français, il y fut entendu. Les hommes de garde ne » manquèrent pas de répondre à l'appel du fugitif; ils » se dirigèrent sur l'animal, que leur habitude de la » guerre leur fit comprendre ne devoir pas être seul dans » ces carrières obscures où l'on savait d'ailleurs que des » paysans se cachaient. Ils se servirent du porc qu'ils faisaient crier pour en attirer d'autres, et leur ordinaire » se trouva de la sorte fort amélioré. »

Les rues se coupent à angle droit en se prolongeant souvent à l'infini entre des mases ordinairement de forme cubique, et dont les dimensions sont presque toujours égales. En couvrant une table de marbre de dés placés deux à deux, l'un sur l'autre, ou disposés en cube, quatre par quatre, à la distance de l'un d'eux, et dans un même alignement, en chargeant ensuite ces dés, figurant des piliers, d'une autre plaque de marbre qui figurerait la voûte plate, on obtiendrait un plan assez exact des souterrains de Maestricht.

Lorsque je les visitai pour la première fois, ces longues routes muettes présentèrent à mon imagination la sombre idée d'un désert infernal, dont les flammes se seraient éteintes après avoir tout anéanti. J'avais déjà compté un grand nombre de voies transversales aux extrémités desquelles régnaient d'épaisses ténèbres, et des pierres fortement lancées dans toutes les directions faisaient assez connaître, en ne produisant aucun bruit par leur chute, que ces rues se prolongeaient à de grandes distances. Si quelque chose peut ajouter à l'horreur de l'obscurité complète, c'est le silence absolu dont l'empire est si bien établi dans ces sinistres profondeurs : la parole de l'homme suffit à peine pour troubler ce silence solennel; ses cris y demeurent sourds, étouffés et comme arrêtés par la seule épaisseur de l'ombre; ils ne retentissent point contre des parois sans élasticité qui semblent les absorber ou les amor-

tir ; l'écho lui même, que le voyageur égaré peut encore interroger dans la solitude des monts ou des bois, n'habite point les Cryptes de Maestricht.

Si parfois je m'éloignais de mon guide, afin de connaître l'effet que produisait dans l'obscurité son flambeau et sa voix, son flambeau ne jetait qu'une clarté rougeâtre, tranquille, circonscrite, et n'aidait point à reconnaître les objets qui s'en trouvaient seulement à quelques pas : sa voix n'avait pas le moindre retentissement, elle paraissait sépulcrale. Quant aux cris, ils se perdaient, sans vibration, à travers mille routes croisées, et rappelaient les sons énervés qui parviennent à l'oreille par la tranche d'un madrier contre laquelle on se place, et à l'autre extrémité duquel une seconde personne parle tout bas.

Pour apprécier ce qu'est la solitude dans laquelle il s'est enseveli, le curieux, après avoir examiné la complication du labyrinthe vers ses dernières profondeurs, doit faire tout à coup éteindre les torches : une sorte de terreur glaciale le saisira soudain ; un instinct irrésistible le pousse vers les murailles voisines comme pour chercher, en les interrogeant par le tact, la certitude qu'il existe encore un sens, le seul qui ne trahisse point l'homme abandonné, le seul à l'aide duquel on pourrait essayer de se diriger dans cet isolement total où l'œil chercherait en vain à discerner quelque lueur secourable, où l'oreille ne saurait recueillir le moindre bruit consolateur, où le néant du tombeau environne celui qui s'y trouve égaré, où l'épouvante enfin, dominant l'esprit le mieux trempé lui révèle subitement les horreurs du supplice atroce qu'éprouvèrent les désespérés dont les cris, les sanglots, les prières ferventes, les blasphèmes et les transports de rage se perdirent plus d'une fois dans l'immensité des mêmes lieux.

Après avoir erré quelques minutes, en interrogeant de ses mains tremblantes les froides parois d'un tel sépulcre, l'homme le plus intrépide s'arrête interdit ; il appelle un guide ; impatient de revoir la clarté, il ordonne vivement qu'elle lui soit rendue, et la première étincelle jaillissant du caillou, aperçue tout à coup de quelque galerie lointaine, lui cause une inexprimable joie.

On recommande aux voyageurs qui auraient le malheur de se perdre dans les cryptes, de s'arrêter aussitôt qu'ils commencent à s'apercevoir du danger où ils tombent, car ils risqueraient de s'égarer davantage par des recherches qu'on ne peut faire de sang-froid. En s'arrêtant, il leur reste au moins l'espoir que, s'apercevant de leur disparition sur la terre, les personnes qui fouilleraient les galeries afin de venir à leur secours, passeraient nécessairement assez près d'eux pour que leur voix pût être entendue. En s'obstinant à chercher le chemin perdu, on risquerait de s'enfoncer dans des impasses et dans les routes écartées, ou de se précipiter dans quelque trou latéral.

Faujas raconte qu'ayant pénétré en 1793, dans une de ces rues abandonnées, la lueur des flambeaux qui précédait la troupe « permit de distinguer un objet ressem-
» blant à un homme étendu sur la terre comme s'il dor-
» mait, et cet objet, dit-il, frappait de plus en plus
» notre attention, lorsque la lumière tombant sur lui,
» nous fit apercevoir le corps d'un mort. Le lieu, l'état
» du malheureux excitèrent en nous une surprise mêlée
» d'horreur. Ce n'était plus qu'un squelette vêtu d'un
» habit ; un chapeau à côté de sa tête, ses souliers dé-
» tachés de ses pieds, et un chapelet à la main. On ju-
» geait à son costume que ce pouvait être un ouvrier qui
» s'étant égaré avait péri de faim et de désespoir. Tout
» annonçait qu'il y avait au moins soixante ans que cet
» infortuné était ainsi venu s'ensevelir vivant, et personne
» depuis n'était entré dans cette galerie. »

Les guides qui conduisent les curieux dans les souterrains, ne manquent point de leur raconter l'histoire de plusieurs canonniers français qui, pendant le dernier siége de Maestricht, s'étant hasardés à les parcourir seuls, n'en sont jamais revenus. Ils ajoutent qu'au temps où l'abus de la conscription pesait sur le pays, de jeunes paysans, décidés à tout entreprendre pour se soustraire à ce genre de recrutement, cherchèrent dans les cryptes un asile contre les préfets et leurs gendarmes. Les plus heureux finirent par s'y diriger comme dans une grande cité déserte, et par trouver dans les profondeurs de la terre cette liberté qui ne pouvait plus exister pour eux à sa surface ; mais d'autres, prédestinés sans doute, et comme si l'heure suprême leur eût été marquée, rencontrèrent clandestinement, dans les ténèbres et le silence, ce trépas qu'ils fuyaient et que la guerre leur eût donné au moins glorieux et d'une manière mille fois moins cruelle.

J'ai moi-même, en parcourant les souterrains, trouvé quelques ossemens humains, tristes reliques d'infortunés dont les souffrances morales au milieu desquelles s'exhalèrent leur dernier soupir durent être plus horribles encore que les tourmens physiques. On montre en divers endroits des barbouillages au charbon qui représentent la découverte de quelque cadavre, ou les portraits de quelques malheureux enterrés vivans dans ces tombeaux inextricables avec la relation de leur fin tragique. Ici, l'on reconnaît un pauvre carrier qui, ne retrouvant plus la direction qu'il eût dû tenir, ayant erré tant que son flambeau avait pu lui faire discerner les objets et entretenu dans le creux de sa main les dernières flamèches du feu qui n'avait pas suffi pour le remettre dans son chemin, s'assit avec ses doigts brûlés, contre les parois d'une galerie écartée où la mort termina lentement ses misères. Ailleurs, c'est un autre ouvrier dont la lampe s'étant renversée s'efforce en vain de retrouver à tâtons l'issue par laquelle il s'était introduit dans le labyrinthe.

De toutes les histoires de ce genre, celle des quatre récollets dont j'ai parlé tout à l'heure, est la plus tragique. Ces bons pères, appartenaient au couvent de Selavande qui se trouve sur l'escarpement du plateau de Saint-Pierre, du côté de la Meuse, et tout près de l'une des principales entrées des cryptes ; ils avaient conçu le projet de tailler une chapelle au fond des retraites souterraines où la plus grande partie des habitans du canton passaient plusieurs mois d'hiver. Dans ce pieux dessein, ils parcouraient souvent les grottes, voulant choisir l'endroit le plus digne d'être transformé en un temple à l'usage des ouvriers tailleurs de pierre. Dédaignant de prendre des guides à mesure qu'ils apprenaient à connaître mieux les galeries, ils imaginèrent un jour d'employer le moyen d'Ariadne afin de pénétrer dans les dernières profondeurs qui, depuis long-temps, n'étaient plus fréquentées ni même connues de personne. S'étant munis d'un peloton de fil, ils en fixèrent le premier brin à l'endroit où quittant le chemin fréquenté, ils s'enfoncèrent dans les antiques travaux. Ayant voyagé en divers sens, tant que le peloton leur en fournit la possibilité, ils parvinrent dans un réduit inconnu alors, fameux depuis. Sur l'une des parois polies de ce lieu funeste, l'un d'eux traça avec du charbon la vue encore existante de l'escarpement du plateau de Saint-Pierre, prise du côté de la Meuse, où l'on aperçoit le couvent de Sélavande. Après avoir écrit au-dessous de cette esquisse, assez exacte et passablement faite, la date d'une découverte qui devait leur coûter si cher, les quatre récollets, revenant sur leurs pas, s'aperçurent probablement bientôt que le fil qui devait les guider revenait sur eux à mesure qu'ils le pelotonnaient ; ce fil avait été brisé, sans qu'on en sache la cause.

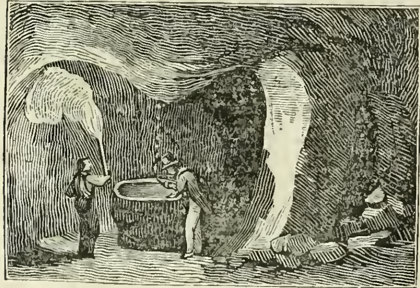
On ignore quel parti prirent, dans cette affreuse conjoncture, les malheureux moines ! mais leur supérieur ne les voyant pas rentrer, et sachant le motif qui les avait

conduits au fond des carrières, ordonna qu'on les y cherchât. Telle est l'immensité de celles-ci, ou plutôt tel était l'isolement des vieilles excavations où les quatre infortunés avaient pénétré, que ce fut après sept jours seulement que l'on rencontra leurs quatre cadavres, gisant à peu de distance l'un de l'autre, étendus le visage contre terre, leurs chapelets dans les mains, et comme étant tombés, de prosternés qu'ils étaient, dans l'attitude de l'adoration, en adressant au Ciel un dernier soupir que la terre semblait se montrer jalouse d'intercepter. Les portraits de ces malheureux sont charbonnés, avec une effrayante vérité, vis-à-vis l'endroit même où fut retrouvé chacun d'eux.



Ouvrier perdu dans les Cryptes.

L'idée du diable se mêla de tout temps à celle des ténèbres, et partout où l'on trouve de vastes souterrains, le vulgaire y voit ordinairement la demeure d'esprits infernaux dont, pour lui, les grottes profondes avoisinent l'empire; aussi le diable joue-t-il un rôle important dans les carrières de Maestricht, et ses portraits s'y trouvent en plus d'un endroit, dessinés d'après l'idée que s'en forme chaque barbouilleur. Dans un lieu appelé l'*Enfer* et situé dans un antre reculé, où Satan d'après la tradition tenait sa cour, on a dessiné beaucoup de figures fantastiques dont quelques-unes ne manquent pas d'originalité. C'est dans cette partie des cryptes que M. Van-Swinden trouva, en juillet 1782, la température de 7° de Réaumur. elle était de 8 et de 9 dans les autres galeries, d'où le savant hollandais conclut qu'il faisait moins chaud dans l'*enfer* qu'ailleurs. J'ai retrouvé en 1820 cette température parfaitement la même. Faujas observa 9° dans la *galerie de l'homme mort*, j'en notai 8° dans le *réduit de quatre récollets*: on sait que c'est à peu près la température constante des carrières qui, des plaines de Montrouge, pénètrent sous notre faubourg Saint-Germain.



La Fontaine.

Non loin de l'*Enfer*, le voyageur peut se faire conduire dans ce qu'on appelle le Paradis, où toutes les hiérarchies célestes et les apôtres sont griffonnés autour d'une trinité grotesque. Des sujets profanes tels que Marsias écorché par Apollon, et des bambochades à plusieurs couleurs, prouvent que des artistes habiles n'ont pas dédaigné de laisser, sur les murs de ces galeries sombres, de preuves de leur talent et des témoignages de leurs promenades souterraines. Mais pour une esquisse passable, que de barbouillages détestables tapissent la plupart de ces longues et monotones rues où l'égalité de la température, jointe à l'absence de toute humidité et des courans d'air, permet au moindre trait charbonné contre les murs de braver la durée des siècles!

LE COLONEL BORY DE ST. VINCENT.

De l'Institut, etc.

BAVIÈRE PITTORESQUE.

LA RUE NEUHAUSER A MUNICH.

La rue Neuhauser tire son nom de Neuhauser, village voisin très-ancien; c'est la rue de Munich la plus grande et la plus riche en édifices.

Depuis la porte Neuhauser (ou porte Charles) jusqu'à l'ancien bâtiment des Jésuites, à main gauche, il n'y a de remarquable que la Salle des Bourgeois (Bürgersaal), achevée en 1710 et destinée aux dévotions et aux assemblées des corporations bourgeoises; cette salle, d'un aspect riant, n'a point de colonnes; on y monte par deux escaliers latéraux, et elle est décorée d'un beau plafond, peint par Knoller.

Vient ensuite l'ancien collége des Jésuites bâti par le duc Guillaume V, durant les années 1582 jusqu'à 1597; la magnificence de cet édifice justifie la comparaison qu'on en a souvent faite avec l'Escurial d'Espagne; mais aussi, les dépenses qu'il causa surpassèrent de beaucoup les moyens financiers qu'avait alors la Bavière, et ce fut en vain que le ministre, la Cour, les États provinciaux et même la duchesse mère, Anne d'Autriche, firent à ce sujet les plus vives remontrances.

L'église saint Michel, aujourd'hui église de la Cour et de la garnison, a 248 pieds de longueur, sur 114 de largeur. L'intérieur figure un vaisseau, recouvert d'une imposante voûte en berceau, en forme de demi-cercle, et sans colonnes.

C'est là que reposent les restes du duc de Leuchtenberg, vrai chevalier sans peur et sans reproche, que Louis XVIII appelait le modèle des princes. Au pied du monument on lit cette épitaphe :

HIC PLACIDE OSSA CUBANT
EUGENII NAPOLEONIS
REGIS ITALIÆ VICES QUONDAM GERENTIS
NAT. LUTET. PARISIOR. D. 3 SEPT. 1781.
DEF. MONACHII D. 21 FEV. 1824.
MONUMENTUM POSUIT VIDUA MOERENS,
AMALIA AUGUSTA,
MAXIMIL. JOS. BAV. REGIS FILIA.

En voici la traduction :

ICI REPOSENT EN PAIX LES RESTES
D'EUGÈNE NAPOLÉON,
AUTREFOIS VICE-ROI D'ITALIE,
NÉ A PARIS LE 3 SEPTEMBRE 1787,
MORT A MONACO LE 21 FÉVRIER 1824.
CE MONUMENT LUI A ÉTÉ ÉLEVÉ PAR SA TRISTE VEUVE
AUGUSTA AMELIA,
FILLE DE MAXIMILIEN-JOSEPH, ROI DE BAVIÈRE.

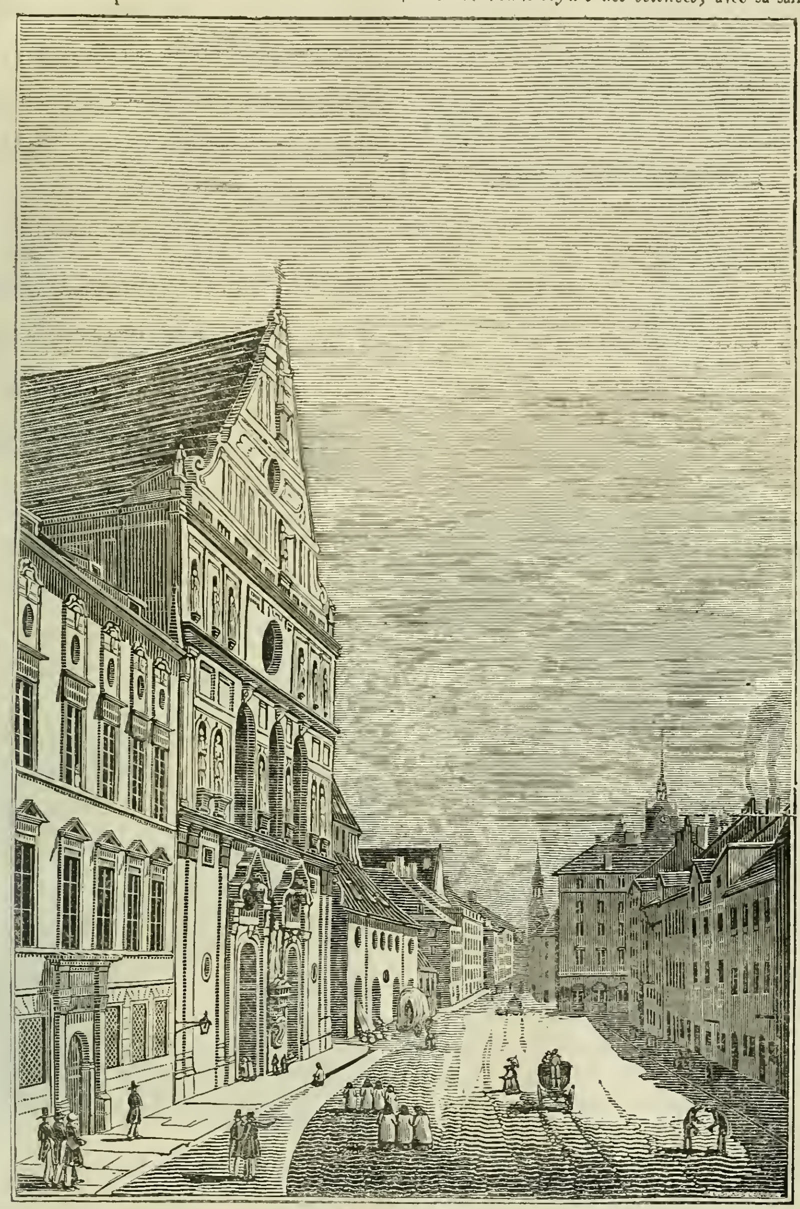
Pour juger de l'immense étendue, de cet ancien collége des Jésuites, on n'a qu'à considérer combien il contient maintenant d'établissemens :

Le bureau des archives du Royaume; source inépuisable pour l'histoire de Bavière.

Pour les Sciences : La *Bibliothèque royale de la Cour et de l'État*, l'une des plus riches et des plus importantes de l'Europe.

Le *Cabinet de Médailles*, riche et surtout remarquable par la collection de Cousiner qui y a été jointe.

L'Académie royale des sciences, avec sa salle des



Rue Neuhauser à Munich.

séances. Les cabinets d'histoire naturelle et de physique, le musée Brésilien et l'atelier mécanique.

Le Séminaire philologue.

Pour les Arts : L'Académie royale des arts plastiques, fondée en 1759 sous l'électeur Maximilien Joseph III.

Enfin le *Cabinet des estampes*.

Plus loin on donne à la même rue le nom de Kaufinger-Strase.

Le nom de Kaufinger-Strase provient probablement des marchands (Kaffl, Ceufl) qui s'y établirent les premiers pour y faire leur trafic. C'est une des plus animées et des plus commerçantes. On y trouve en outre les hôtels de l'Aigle noir et de la Croix d'or.

Sur la planche ci-jointe on voit encore la grand' garde, la tour de la maison de ville et le haut de la tour de l'église Saint-Pierre. K.

LITTÉRATURE DES NÈGRES.

PHILLIS WHEATLEY.

Cette négresse, volée en Afrique à l'âge de sept ou huit ans, fut transportée en Amérique, et vendue, en 1761, à John Wheatley, riche négociant de Boston; des mœurs aimables, une sensibilité exquise et des talens précoces la firent chérir dans cette famille à tel point qu'on la dispensa, non-seulement des travaux pénibles réservés aux esclaves, mais encore des soins du ménage. Passionnée pour la lecture, et spécialement pour celle de la Bible, elle apprit rapidement le latin. En 1772, à dix-neuf ans, Phillis Wheatley publia un petit volume de poésies qui renferme trente-neuf pièces; elles ont eu plusieurs éditions en Angleterre et aux Etats-Unis; pour ôter tout prétexte à la malveillance de dire qu'elle n'en était que le prête-nom, l'authenticité en fut constatée à la tête de ses œuvres, par une déclaration de son maître, du gouverneur, du lieutenant-gouverneur, et de quinze autres personnes respectables de Boston, qui la connaissaient.

Son maître l'affranchit en 1765. Deux ans plus tard, elle épousa un homme de sa couleur, qui était aussi un phénomène par la supériorité de son entendement sur celui de beaucoup de nègres; aussi ne fut-on pas étonné de voir son mari, marchand épicier, devenir avocat sous le nom du docteur Peter, et plaider devant les tribunaux les causes des Noirs. La réputation dont il jouissait le conduisit à la fortune.

La sensible Phillis qui avait été élevée, suivant l'expression triviale, en enfant gâté, n'entendait rien à gouverner un ménage, et son mari voulait qu'elle s'en occupât; il commença par des reproches, auxquels succédèrent de mauvais traitemens, dont la continuité affligea tellement son épouse, qu'elle périt de chagrin en 1787. Peter, dont elle avait eu un enfant, mort très-jeune, ne lui survécut que trois ans.

C'est sans doute la lecture d'Horace qui lui a suggéré de débuter, comme lui, par une pièce à Mécène dont les poètes payèrent la protection par des flatteries. Leur bassesse fit oublier la sienne, comme Auguste, par l'emploi des mêmes moyens, fit oublier les horreurs du triumvirat.

Cette pièce n'est pas sans mérite, mais hâtons-nous d'arriver à des sujets plus dignes de la poésie.

Ceux que Phillis traite sont presque tous religieux ou moraux; presque tous respirent une mélancolie sentimentale: il y en a douze sur la mort de personnes qui lui étaient chères. On distingue encore *des hymnes sur les œuvres de la providence, la vertu, l'humanité; l'ode à Neptune; les vers à un jeune peintre nègre*, en voyant ses tableaux. On se doute bien qu'elle exhale sa douleur sur les infortunes de ses compatriotes.

J'insère ici trois de ses pièces. Le lecteur voudra bien se rappeler qu'en jugeant les productions d'une négresse esclave, âgée de dix-neuf ans, l'indulgence est un acte de justice; d'ailleurs, la traduction n'est peut-être qu'une mauvaise copie d'un bon original. (1)

SUR LA MORT D'UN ENFANT NOIR.

I.

Le plaisir couronné de fleurs ne vient plus embellir nos momens.

II.

L'espérance n'ouvre plus l'avenir pour nous caresser par des illusions enchanteresses.

III.

Puisque la joie et le bonheur nous ont quittés, que la poésie descende des cieux.

IV.

La poésie, douce et tendre mère, qui berce sur ses genoux ceux qui souffrent.

V.

La poésie qui pose ses lèvres sur les yeux gonflés et douloureux de ceux qui souffrent.

VI.

La poésie qui rafraichit, du vent de ses ailes, le front brûlant des malheureux.

VII.

Que la poésie vienne! car nous ne verrons plus ce visage enfantin, noir comme l'ebène, gracieux comme les feuilles de cocotier.

VIII.

Que la poésie vienne! car de tous les yeux s'échappent des larmes. Les gémissemens sont l'écho des gémissemens; les sanglots répondent aux sanglots.

IX.

Quoi! sans être émue, la mort a posé sa main froide sur l'adorable enfant?

X.

Elle a éteint la vie sur son visage qui s'est terni comme se ternit un brin d'herbe lorsque disparaît, sous une nuée, le rayon du soleil qui le dorait.

XI.

Où s'est enfui mon bien-aimé James? s'écrie le père. Quand son âme voltige dans les airs, anges conducteurs, indiquez-moi le lieu de son passage.



XII.

La mère, elle, tristement assise sur ses talons, les bras pendans, la tête penchée sur la poitrine, ne dit rien.

(1) Cette notice de M. Grégoire, quoique fort peu connue d'ailleurs a été néanmoins publiée en partie, il y a vingt-sept ans. La version qu'en donne aujourd'hui le *Musée des Familles* est plus complète, plus développée, et contient de nombreuses corrections faites de la main de l'auteur lui-même sur des épreuves qui sont en notre possession. La traduction des vers manquait souvent d'exactitude; elle a été complètement refaite sur la version anglaise, langue dans laquelle écrivait *Phillis*. (*Note du D.*)

HYMNE DU MATIN.

I.
Secondez mes efforts, montez ma lyre, inspirez mes chants, nymphes révérées du Permesse.
II.
Répandez sur mes vers une douceur ravissante, je célèbre l'Aurore.
III.
Salut, brillante avant-courrière du jour; une pompe majestueuse et mille couleurs annoncent ta marche sous la voûte éthérée.
IV.
La lumière s'éveille, ses rayons s'emparent de l'espace; le zéphir folâtre joue sur les feuillages.
V.
Les oiseaux lancent leurs regards perçans, agitent leurs ailes émaillées, et recommencent leurs harmonieux concerts.
VI.
Verdoyans bocages, déployez vos rameaux, prêtez au poète vos ombrages pour le protéger contre les ardeurs du soleil.
VI.
Calliope, fais raisonner ta lyre, tandisque tes admirables sœurs attisent le feu du génie.
VIII.
Les dômes de verdure, les vents frais, le spectacle bigarré des cieux font affluer tous les plaisirs dans mon ame.
IX.
De l'Orient s'avance avec pompe le dominateur du jour; à son éclat les ombres s'enfuient.
X.
Mais déjà ses feux embrassent l'horizon, ils étouffent ma voix, et mes chants avortés se terminent forcément au début.

AU COMTE DE DARMOUTH.

I.
Salut, heureux jour, où, brillante comme l'aurore, la liberté sourit à la nouvelle Angleterre.
II.
Long-temps exilée des régions boréales, elle revient embellir nos climats.
III.
A l'aspect de la déesse si long-temps désirée, l'esprit de faction est terrassé, il expire.
IV.
Tel, effrayé par la splendeur du jour, le hibou s'enfuit dans les antres solitaires, pour y retrouver la nuit.
V.
Amérique, ils seront enfin réparés ces torts; ils seront expiés ces outrages, l'objet de tes lugubres doléances.
VI.
Ne redoute plus les chaînes forgées par la main de l'insolente tyrannie, qui se promettait d'asservir cette contrée.
VII.
En lisant ces vers, Milord, vous demanderez avec surprise d'où me vient cet amour de la liberté?
VIII.
A quelle source j'ai puisé cette passion du bien général, apanage exclusif des ames sensibles?
IX.
Hélas! au printemps de ma vie, un destin cruel m'arracha des lieux fortunés qui m'avaient vu naître.
X.
Quelles douleurs, quelles angoisses auront torturé les auteurs de mes jours!
XI.
Il était inaccessible à la pitié, il avait une ame de fer, le barbare qui ravit à un père son enfant chéri.
XII.
Victime d'une telle férocité, pourrais-je ne pas supplier le ciel de soustraire tous les êtres aux caprices des tyrans?

Est-il rien de plus touchant, de plus naïf et de plus poétique que ces chants d'une pauvre négresse, et ne voilà-t-il pas la réponse la plus victorieuse que l'on puisse opposer à ceux qui prétendent ne voir dans les Nègres que des bestiaux qu'il faut mener à coups de fouets? (1)

GRÉGOIRE. (*Évêque de Blois.*)

(1) On sait que la vie tout entière de M. Grégoire, conventionnel et ancien évêque de Blois, fut consacrée à la défense des Noirs et qu'il publia de nombreux plaidoyers contre l'esclavage et en faveur des esclaves.

HISTOIRE DE FRANCE.

BAPTÊME DE CLOVIS.

Les successeurs dégénérés de Jules César, les anciens conquérans des Gaules, reculaient de jour en jour devant les envahissemens des Barbares; ici s'élargissait le royaume des Visigoths, renfermant les provinces entre la Loire; les Cévennes et les deux mers, embrassant presque toute la Provence, et s'étendant au-delà des Pyrénées dans presque toute l'Espagne; là, le pays des Burgondes, comprenant les régions entre la Haute-Loire, la Saône et le Rhône, l'Helvétie occidentale, Lyon, Genève et la Savoie, le moderne Dauphiné et les cantons provençaux au nord de la Durance; le petit royaume de Bretagne, c'est-à-dire à peu de chose près la Bretagne actuelle, restait occupé par les Gaulois de pure race qui s'étaient affranchis de toute domination; ainsi les Romains se trouvaient réduits au reste de la Gaule, où ils se confondaient avec les Gaulois dégradés.

Alors, par delà le Rhin, dans ces sombres forêts où l'on sacrifiait à Irmensul, campait une tribu d'hommes forts, d'hommes gigantesques et braves comme les premiers Gaulois, et comme eux secouant une chevelure blonde et fascinant l'ennemi avec ces regards d'aigle qui jaillissaient de leurs yeux bleus, les Franks, qui devaient briser d'un seul coup de leur francisque la vieille puissance romaine dans les Gaules, et jeter les fondemens de la nationalité et de l'empire Français.

A leur tête grandissait un jeune chef de vingt ans, Clovis, qui sentait couler dans ses veines le sang de Mérovée et qui devait doter sa tribu d'un puissant empire.

Il réunit tous les chefs de la race franke, traverse les Ardennes, anéantit l'armée Gallo-Romaine sous les murs de Soissons et s'établit dans les Gaules à la place du général romain Siagrius qu'il fait décapiter.

Cependant le jeune héros, qui n'était pas seulement un soldat, et dont le génie était aussi clairvoyant que son bras était terrible, avait compris toute l'influence du clergé dans les provinces de sa conquête, aussi eut-il soin de ménager les couvens et les basiliques, qui renfermaient d'ailleurs beaucoup de richesses. Peut-être même la politique lui commandait-elle une alliance plus complète avec les vaincus; mais son armée toute païenne aurait pu s'irriter, il attendit.

— A cette époque il y avait dans le royaume des Burgondes une jeune princesse, célèbre par sa beauté, sa piété et ses malheurs, Clotilde, dont le souverain de Bourgogne, Gondebaud, son oncle, avait assassiné le père et la mère pour s'emparer de leurs trésors.

Les députés de Clovis en Bourgogne, ayant été frappés de sa beauté, en parlèrent avec enthousiasme à leur roi, qui aussitôt la fit demander en mariage à son oncle.

Celui-ci se trouva dans une grande perplexité; car, d'une part, en refusant, il pouvait se faire un ennemi dangereux du roi des Franks, et, de l'autre, en acceptant, se voir obligé de rendre à l'époux l'héritage de sa nièce. Il consentit pourtant, et Clotilde, qu'avait frappée la réputation du jeune chef, monta sur une basterne (1) qu'escortèrent les députés Franks, et prit le chemin des états de Clovis. Mais comme elle savait que son oncle n'avait cédé qu'à la crainte, elle engagea ses guides à monter à cheval et à la conduire en hâte à la frontière, ce qu'ils firent, et non sans raison, car Gondebaud, ayant regret de sa concession, avait envoyé à leur poursuite un corps de cavalerie qui heureusement ne rencontra que la basterne abandonnée.

Clovis épousa Clotilde à Soissons, sa principale résidence, et ce mariage fut un grand sujet de joie pour les Gaulois qui, comme la jeune reine, étaient chrétiens. Le

(1) Char gaulois attelé.

premier enfant que Clotilde avait donné à son mari et qu'elle avait obtenu de faire baptiser, étant mort, cette circonstance refroidit Clovis pour la religion nouvelle; toutefois il s'apaisa lorsqu'un second enfant, baptisé de même que le premier, et de même que lui atteint d'un mal violent, eut été rappelé à la vie comme par miracle.

Cependant Clotilde faisait tous les jours de nouvelles tentatives auprès de Clovis pour le convertir au christianisme; mais le roi, peu rassuré sur les dispositions de ses troupes, éludait sans cesse une abjuration peut être trop hâtive.

Il vint enfin une circonstance qui servit merveilleusement les désirs de Clotilde.

Les anciens voisins des Franks, les Allemands, attirés par la beauté du climat des Gaules, s'unissent aux Suèves, remontent en masse le cours du Rhin jusqu'à Cologne, le traversent et se jettent dans les provinces gauloises, soumises au frank Sigebert, allié de Clovis. Ce prince, qui d'un coup d'œil entrevoit les conséquences de cet envahissement, rassemble son armée et va présenter la bataille aux Allemands dans la plaine de Tolbiac.

Le choc fut terrible, et Sigebert blessé, ayant été obligé de quitter le champ de bataille, son absence jeta le désordre dans l'armée des Franks, qui lâchèrent pied de toutes parts.

Alors, ne pouvant arrêter la fuite et le désordre des siens, et sentant ses dieux lui manquer, Clovis se ressouvint du Dieu de Clotilde, se jeta à genoux et s'écria :

« J'ai appelé mes dieux, et ils ne m'aident point dans ma détresse : ils sont donc bien impuissans puisqu'ils ne



Baptême de Clovis.

secourent pas ceux qui les servent. Christ! que Clotilde affirme être le Dieu vivant, j'invoque avec foi ton assistance; si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. »

Les chefs qui l'entouraient, se joignant à sa prière et s'animant de son espérance, une vaillante troupe se reforma; Clovis la précipita contre les vainqueurs, renvoya le désordre dans leurs rangs; le reste de son armée reprit courage à son tour, et peu d'instans après les Allemands étaient en pleine déroute et leur chef tué.

Après cette victoire, Clovis retourna à Soissons, rêvant à son vœu et aux moyens de l'accomplir. A la sollicitation de Clotilde, il convoqua une assemblée générale, et les prêtres chrétiens ayant déjà préparé les voies, et l'impression de la victoire miraculeuse étant encore toute palpitante, la plus grande partie des chefs et du peuple s'écria aussitôt :

« Nous rejetons les dieux mortels, nous sommes prêts à reconnaître le Dieu immortel que prêche Remy! »

Cet évêque avait une grande réputation de sainteté, et ce fut lui que choisit Clovis pour en recevoir le baptême.

Cette grande solennité se célébra à Reims, la nuit de la veille de Noël de l'an 469; elle fut accompagnée, dit un vieil historien, de tout l'éclat possible; les rues de la ville étaient toutes tendues de tapisseries, les églises, de voiles blancs, emblème de rénovation et de purification, et le baptistaire, qui était proche de la porte, magnifiquement orné. Les parfums qu'on y avait répandus embaumaient tous les environs d'une odeur céleste, et la lueur des flambeaux et des cierges éloignait de cet auguste lieu les ténèbres de la nuit. Saint Remy, qui avait conduit le roi par la main jusqu'au baptistaire, lui fit une courte et pathétique exhortation que l'histoire a conservée.

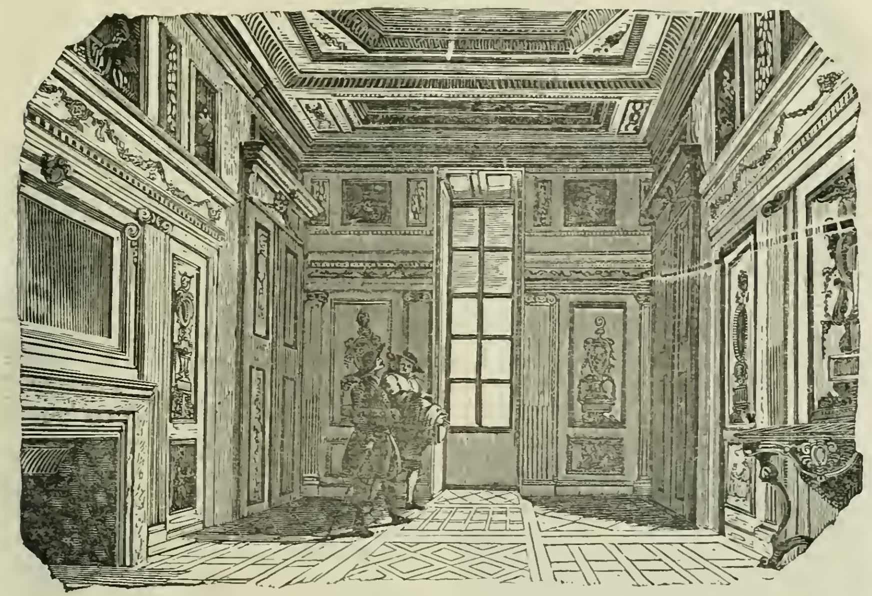
« Courbe-toi, Sicambre, lui dit-il, brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé. »

Alboflède, sœur de Clovis, fut baptisée ensuite avec le reste des néophytes.

Et le christianisme s'établit victorieux dans les Gaules.

FÉLIX DAVIN.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Cabinet de Sully, à l'Arsenal.

HISTOIRE DES MONUMENS DE PARIS.

L'ARSENAL.

Pour tout homme instruit qui voyage, l'étude des grands monumens d'architecture devient presque un devoir: pour peu qu'il sache apprécier l'harmonieuse symétrie des lignes, la richesse des ornemens répandus dans les ordres grecs, la solidité grandiose de nos temples gothiques, et la légèreté capricieuse des ogives, des trèfles, des colonnettes mauresques, il n'oubliera jamais de visiter ces vieux témoins des révolutions et de la chute des empires.

Mais cette impression que le savant éprouve à la vue de ces monumens n'est presque toujours que le résultat de ses connaissances, des différences de style qu'il établit entre eux, et par cela même que cette impression est le fruit de la science et du goût, elle ne donne que cette satisfaction froide que peut offrir au géomètre l'avantage d'un problème péniblement résolu.

Mais qu'elle est différente l'impression de cet autre voyageur qui, versé dans l'archéologie, n'attache de prix à ces vieux murs, à ces colonnes rongées par le temps, que par les souvenirs historiques qui viennent tout à coup frapper sa vive imagination! Il se trouve presque sous le charme des illusions que l'on éprouve au théâtre; il devient, sans s'en apercevoir, le témoin de ces grands événemens qui font naître dans le cœur de tout homme sensible l'admiration ou la pitié.

En présence de notre Louvre, s'il admire son imposante grandeur, il ne s'informera pas de la date de sa construction, mais il demandera qu'on lui désigne la croisée d'où Charles IX tirait sur son peuple Et cette époque funeste de la Saint-Barthelemy le suivant dans l'intérieur du palais, il croira voir toutes les salles du vieux Louvre s'animer à ses yeux, il les repeuplera des chefs catholiques et protestans, il se représentera la fière Catherine de Médicis et son galant cortége, il se rappellera ses faux traités, ses magiques complots et tous les crimes qui causèrent pendant si long-temps les malheurs de la France.

Que cet empire des souvenirs est puissant sur les imaginations vives! A Venise, le seul nom de Pont des Soupirs ne rappelle-t-il pas à la mémoire le tribunal des dix, ses justices secrètes et tous les genres de gouvernement

Où les Bourreaux sont prêts quand le soupçon commence.

DUCIS.

En 1801, à Saint-Pétersbourg, je n'ai pu voir sans effroi le palais Michel où Paul Ier fut assassiné par ceux-là même qui le flattaient encore une heure avant sa mort.

Certes, ce n'est pas la beauté de ce palais qui peut intéresser beaucoup l'amateur des arts. Sa construction lourde et la couleur (1) de ses murs sont peu faites pour exciter l'admiration, mais on sait que Paul Ier ne le fit peindre de la sorte que par une galante attention pour sa favorite. Il voulut que le palais qu'il construisait alors, lui rappelât la couleur des gants qui couvraient la jolie main de sa maîtresse : ah! s'il avait pu prévoir que la porte secrète qui conduisait de son appartement à l'appartement de sa favorite dût se trouver fermée au moment où ses assassins.... Mais laissons à l'historien appuyé de recherches authentiques, la tâche pénible de retracer ce tragique événement.

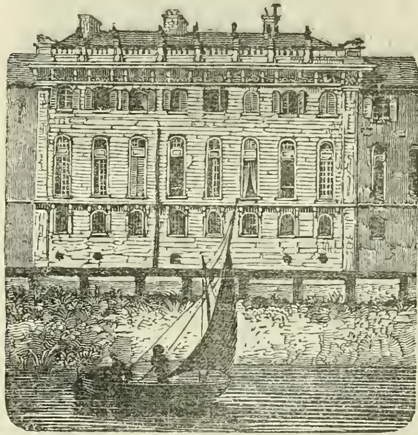
C'est peut-être une erreur de ma part d'attacher tant d'importance aux souvenirs qui se lient à nos monumens; mais telle est encore leur puissance sur mon esprit que je ne puis voir, sans une certaine émotion, notre vieille cathédrale, notre palais de justice, notre chambre des députés. A leur vue, je me transporte en idée au temps du sacre de nos premiers rois, des bulles fulminées contre les princes et les protestans, je me rappelle soudain les grands hommes qui honorèrent la toge par leur éloquence et leurs vertus, et tous les grands citoyens qui plaidèrent

(1) Il est couleur *peau de chien*. Toutes les dames en France ne portaient à cette époque que des gants de cette couleur.

à la tribune la cause des peuples, préparèrent leur liberté, et dressèrent cet acte immortel de leurs droits reconnus par la royauté.

Ce qui me confirme encore dans cette puissance des souvenirs, c'est que, tout en admirant le plus beau monument de Paris, je reste froid à son aspect si quelque grand homme, si quelque grande action n'en a sanctifié les murs. Que par exemple, ce monument élevé à la fortune (la Bourse) dans un demi-siècle seulement, se présente noirci par le temps à l'œil de l'étranger, cet étranger sera d'abord frappé d'étonnement de retrouver au sein de notre capitale un temple antique si noble, si imposant, si bien conservé; mais son admiration sera bientôt refroidie dès qu'il apprendra que ces voûtes ne répétèrent jamais que la cote de la rente ou le prononcé d'un jugement consulaire.

Au milieu de tous les grands monumens que je viens de citer, il en est un bien modeste situé dans l'un des quartiers les plus reculés, qui n'est pas le moins historique de la capitale, je veux parler de l'*Arsenal.*



L'Arsenal.

François Ier, en 1533, se servit d'abord de son emplacement pour fondre des canons.

En 1574, Henri II augmenta les bâtimens pour y construire des fourneaux et des logemens pour les officiers d'artillerie.

L'explosion d'un magasin à poudre, en 1563, qui se fit entendre jusqu'à Melun, et qui causa la mort d'un grand nombre d'ouvriers, détruisit presque tous les bâtimens.

« Charles IX (voyez Dulaure) fit construire sur un » plan plus vaste les bâtimens détruits. Ses successeurs » continuèrent les constructions. Sous Henri III, en 1584, » fut bâtie la porte qui faisait face au quai des Célestins. » Cette porte était décorée de colonnes en forme de canons placés verticalement. Au-dessus était une table de » marbre où on lisait ce distique du poète Nicolas Bourbon, distique qu'admirait Santeuil : *Dussé je être » pendu,* disait-il, *je voudrais en être l'auteur:*

ÆTNA HÆC HENRICO VULCANIA TELA MINISTRAT,
TELA GIGANTEOS DEBELLATURA FURORES. (1)

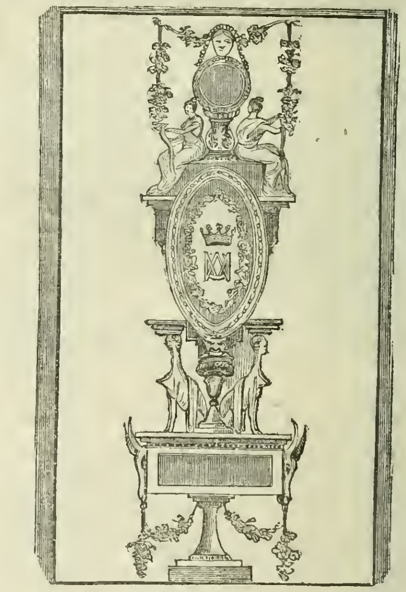
» Henri IV y fit établir un jardin, et Sully, en sa » qualité de grand-maître de l'artillerie, fit de ce palais, » pendant tout le temps de son ministère, sa demeure ordinaire. »

On ne croirait guère, en ne considérant que l'extérieur de ce grand bâtiment, qu'il a été habité pendant près de trois siècles par les hommes les plus importans de la France. Sa façade du nord n'annonce point un palais. Les deux portes qui servent d'entrée ne seraient pas dignes maintenant du plus modeste marchand de Paris; les escaliers massifs et mal profilés, sans ornemens, sans sculpture, ne pouvaient annoncer la demeure du favori d'un roi, d'un grand-maître de l'artillerie.

La façade du midi seulement, par sa noble simplicité, par son large entablement, couronné par des canons sur leurs affûts, annonce un peu le caractère et la première destination de ce bâtiment.

Mais si l'extérieur de ce vieil arsenal, créé dans son origine par François Ier, n'offre rien de satisfaisant aux amateurs d'une belle architecture, il n'en est pas de même de l'intérieur. Le temps a respecté plusieurs appartemens décorés par Henri IV, puisqu'ils portent encore au milieu de leurs riches ornemens, le chiffre de Marie de Médicis et le croissant des armes de la famille.

Ces appartemens, par le luxe de leurs décorations, par les sculptures qui forment les compartimens des plafonds, par le nombre des tableaux, des arabesques qui y sont encadrés, par l'or bien conservé de toutes les moulures, pourraient le disputer aux plus riches palais. (1)



Fresque du cabinet de Sully.

Ce qui prouve incontestablement que cette riche décoration date du temps de Henri IV, c'est que l'un des panneaux de ce riche salon représente son entrée dans Paris. Je conviens que le temps a rendu confus les objets et les personnages de ce petit tableau, mais une gravure coloriée suspendue au-dessus du panneau par les soins de mes prédécesseurs, fait revivre les plus petits détails de cette

(1) Les volcans de Vulcain fournissent ces foudres à Henri; ces foudres qui écraseront les fureurs des géants.

(1) Voir la gravure placée en tête de cet article.

naïve peinture, si naïve qu'elle nous représente quelques entêtés de ligueurs qui voulaient sans doute s'opposer à l'entrée du roi, précipités dans la Seine par les huguenots vainqueurs.

J'ignore si des historiens ont mis en doute cette dernière partie de la guerre de la Ligue; mais, quel que soit leur doute à ce sujet, le fait doit être maintenant bien avéré puisque l'ami de Henri IV qui sans doute, à l'entrée de son maître dans Paris, devait occuper sa droite, en a constaté l'authenticité par ce petit tableau peint sur le mur de son salon, probablement fait sous ses yeux et dirigé par lui-même.

Près de ce salon, beaucoup plus riche qu'il n'est grand, se trouve un petit cabinet bien conservé. Ce cabinet est plus riche et plus élégant encore. Des arabesques d'un très-bon goût et d'une assez bonne peinture se dessinent sur un fond d'or. Ce cabinet, que de nos jours, par son peu d'étendue, on appellerait un boudoir, paraît devoir sa riche décoration à une adroite flatterie du sévère ministre de Henri IV. Il a voulu rendre hommage aux femmes fortes de l'histoire sainte et profane, et au nombre de ces femmes célèbres, on trouve le portrait de Marie de Médicis.

Ces riches appartemens habités dans l'origine par le grand-maître de l'artillerie, passèrent successivement à des maréchaux, à des grands-officiers de la couronne. Celui des hommes importans qui l'habita le dernier, fut M. le marquis d'Argenson de Paulmy, gouverneur de l'arsenal; véritable bibliophile, il établit dans ces vastes salles une immense bibliothèque qui depuis s'augmenta d'une partie de celle de M. le duc de la Vallière, si renommé dans tous les ouvrages de bibliographie.

Cette bibliothèque, riche de près de deux cent mille volumes, dont plus de six mille manuscrits, est en grande faveur parmi les savans de tout genre, curieux des livres rares et précieux qu'elle renferme.

Si elle est précieuse pour les nationaux, de quel prix ne doit-elle pas être aux yeux des étrangers qui, dès leur arrivée à Paris, s'empressent de visiter nos monumens, nos musées et nos richesses littéraires. — Que de prix ces richesses littéraires peuvent acquérir à leurs yeux par les grands souvenirs dont elles se trouvent environnées. Ne seront-ils donc pas dédommagés du long trajet qui sépare cette bibliothèque du centre de la capitale, si l'un de nos conservateurs, après leur avoir montré nos livres les plus rares, nos manuscrits les plus précieux (le Bréviaire de Saint-Louis, les Heures du roi René, les Lettres galantes autographes de Henri IV, etc.), peut leur dire avec ce sentiment de respect qu'inspirent les grands souvenirs et les grands hommes.

« *C'est dans ce cabinet que le bon Henri confiait à*
» *son grand ministre, à son ami, ses grands projets*
» *de bonheur pour son peuple, de paix universelle*
» *pour le monde. Oui, c'est ici qu'il lui confiait tout,*
» *excepté ses amours.*

» *Cette petite glace de Venise si richement entou-*
» *rée, représenta cent fois les traits vifs, malins, bien-*
» *veillans, de ce héros si populaire, si gai, si fran-*
» *chement spirituel.*

Le seul Roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

(Gudin.)

» *Enfin tout en ces lieux rappelle la vie du grand*
» *homme et même sa mort, puisque la trahison l'at-*
» *tendait sur le chemin qui le conduisait vers son*
» *ami, à l'arsenal.* »

Oh! j'aurais trop à dire s'il me fallait rappeler tous les événemens qui tiennent à ce vieux monument, si je parlais de toutes les personnes célèbres qui l'ont habité; il me suffit seulement d'avoir prouvé que cette ancienne habitation si dédaignée des amateurs de l'architecture, inconnue peut-être à la moitié de Paris, est plus riche de souvenirs politiques et historiques, que tant de superbes palais qui disent peu de chose à l'esprit et presque jamais rien au cœur.

ALEXANDRE DUVAL,
De l'académie française.

JUDÉE PITTORESQUE.

JÉRUSALEM. — LA VOIE DOULOUREUSE.

Jérusalem est un de mes souvenirs chéris. Il y a quelque chose de sublime dans les destinées de cette ville, marquée pour donner le signal de la plus éclatante révolution qui ait jamais étonné le monde : cité de prédilection qui s'endormit un jour, fatiguée de prodiges, et dont l'histoire suffirait seule à remplir l'intervalle qui sépare l'antiquité chaldéenne de l'antiquité romaine.

Jérusalem a conservé peu de vestiges de sa grandeur passée. Privée de ses palais, de ses temples, de ses colonnes de porphyre, elle n'existe, pour ainsi parler, que par ses souvenirs. Nulle part, peut-être, on n'est plus fortement frappé de la magie des noms. — J'entrai à Jérusalem par une porte étroite et délabrée; mais cette porte était celle de Bethléem; je voyais à quelques pas de là une tour crevassée, chancelante : mais cette tour était celle de David, celle du roi poète qui écrivit les psaumes, du roi qui, dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, exhala le *miserere*. — Plus loin, dans une rue montueuse, étroite, mal pavée, j'allai frapper du pied contre un chapiteau brisé; mais ce chapiteau avait été jeté là, pour rappeler l'endroit où Véronique, la femme compatissante, était venue répandre des parfums et des fleurs sur la tête du Christ haletant, bafoué, maudit, à genoux et courbé sous la croix qu'il traînait au calvaire. La colonne de ce chapiteau, est debout encore à l'angle de deux portes : à quelques toises plus bas, se trouvait celle où le fils de l'homme avait été lié comme un criminel au poteau, quand il livra ses membres palpitans à la flagellation.

J'étais alors dans la Voie Douloureuse, — entre le sommet du Golgotha où s'accomplit le sacrifice; où fut épuisé jusqu'à la lie le calice d'amertume, — et la vallée de Josaphat où justice doit être faite.

Avançons : je franchis la seconde porte, celle où l'on voit un mendiant et une femme drapés à l'antique, portant sur la tête un vase de terre semblable à ceux que Rebecca présenta jadis à Eléazar, l'envoyé d'Abraham, lorsqu'elle en fit rencontre au puits de Siloan.

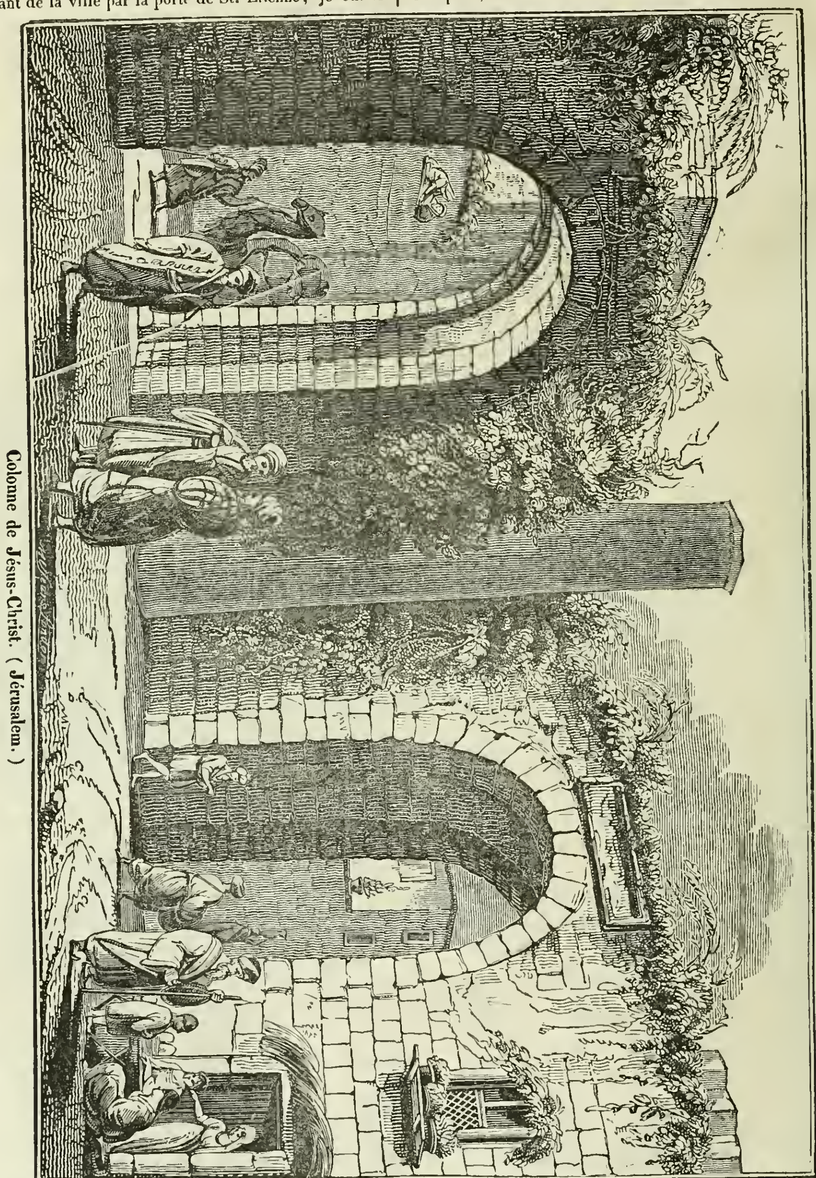
J'avais à droite la maison du mauvais riche, à gauche celle de Lazare; devant moi, la galerie du haut de laquelle fut prononcé l'*ecce homo*. Elle repose sur une arcade jetée au-dessus de la rue, pour communiquer de la maison de Pilate aux anciennes prisons de Jérusalem où Jésus-Christ fut enfermé, et qui ne sont plus que ruines.

L'habitation de Pilate est encore la résidence du gouverneur de Jérusalem.

Elle n'a perdu que son escalier principal, la *scala sancta* que descendit Jésus-Christ pour se rendre au lieu du supplice, et qui, transporté à Rome au temps de Sixte V, fut placé dans une chapelle voisine de Saint Jean de Latran. J'ai vu les pénitens du Tibre monter à deux genoux, un à un, ces degrés aujourd'hui recouverts de tablettes de noyer.

Malgré la surveillance des Janissaires, je me glissai dans une chambre écartée d'où je pus distinguer la mosquée élevée sur l'emplacement du temple de Salomon, et dont l'accès est interdit à tout ce qui n'est pas musulman. Cette mosquée élégante, peinte de vert et d'or, entourée d'une muraille blanche et découpée par intervalles en arcades élégantes, est un des plus jolis édifices de l'Orient moderne.

Je continuai de descendre : j'arrivai près de la piscine de Betsébah, célèbre par la guerison du paralytique, et, sortant de la ville par la porte de St. Etienne, je suivis un chemin rapide qui me conduisit au jardin des Olives, nommé Jardin de Jethsémanie, au pied de la vallée de Josaphat, sur le sable desséché du torrent Cedron. — Je



Colome de Jésus-Christ. (Jérusalem.)

me promenai long-temps entre le puits de Noëmi, le tombeau d'Absalon et le champ de l'*Alcedama*.

Je gravis ensuite, à pas lents, le mont des Oliviers : je m'arrêtai sur le rocher du haut duquel Jésus-Christ annonça la ruine de Jérusalem, et qui servit de point de ralliement aux armées de Titus. — La cité de David se montrait à mes yeux dans toute sa désolation. Elle était couverte d'un brouillard comme d'un linceul. On eut dit un squelette privé de sépulture. — La vallée était jonchée de pierres funéraires, tristes sépultures des Juifs qui

de toutes les parties du monde, viennent à Jérusalem pour y mourir.

Parvenu enfin au sommet de la montagne, j'embrassai d'un regard la ville des prophètes, la plaine où combattit Godefroi de Bouillon; les rochers de Saint-Sabat, les falaises de craie qui bordent la plaine de Jéricho, la mer morte brillant dans un ciel vaporeux, comme une tache livide dans le crépuscule; et plus loin, à l'horizon du désert, le pic incliné du mont Nébo où mourut Moïse (1).

H. CORNILLE.

LA FANTASMAGORIE.

Supposons, un moment, qu'un homme s'en fut venu dire:

Non pas à Charlemagne qui s'extasiait devant une horloge à sonnerie, la première que l'on eut apportée en Europe;

Non pas à François Ier qui assistait, avec les dames de sa cour, au supplice des sorciers qu'on brûlait;

Mais à Louis XIV, au grand roi sous le règne duquel vivaient Racine Bossuet et Pascal :

« Sire, avant trois siècles, une voiture, sans chevaux » et mue par de la vapeur d'eau bouillante, parcourra » en trois heures une route de vingt lieues (2).

» Au lieu de voile, cette même vapeur d'eau bouillante fera voler rapidement sur les mers, les bâtimens » les plus lourds et les plus vastes.

« En outre, la même vapeur fera mouvoir des machines » contre lesquelles sont restées impuissantes jusqu'ici les » forces humaines. Elle remplacera la vigueur des che- » vaux et l'industrie des bras humains (3).

« Un homme s'élèvera dans les airs à l'aide d'un globe » de taffetas gonflé par un corps invisible et impalpa- » ble (4).

» Ce même corps invisible et impalpable, éclairera » toutes les rues de Paris, les monumens publics, les » salles de spectacles, et jusqu'aux plus humbles ma- » gasins (5).

» Je vous ai parlé de vaisseaux sans voile; il y en » aura qui, semblables au Léviathan des Écritures, na- » geront sous les flots, et contiendront dans leurs flancs » des créatures et des hommes en vie. » (6)

Si cet homme eut encore ajouté quelques autres des merveilles enfantées par les sciences et la mécanique; merveilles pour lesquelles l'habitude nous donne tant d'indifférence,

On s'en fut infailliblement moqué comme d'un fou qui venait rabâcher des contes plus absurdes et plus invraisemblables que les merveilles des *Mille et une Nuits*.

Mais que cet homme eût ajouté :

« Je vous mènerai dans une vieille église en ruines. Là, » sous ces voûtes enveloppées d'une obscurité sinistre, je » vous montrerai des spectres qui viendront à vous, les » bras étendus, les yeux étincelans—des spectres hideux » et qui s'évanouiront quand vous voudrez les saisir. »

On eût chassé cet homme, on l'eût peut-être mis à la Bastille, comme blasphémateur et outrageant la religion.

— Eh bien! nous avons tous assisté à un semblable spectacle, sans admiration et même sans étonnement : nous n'avons songé à accuser de sorcellerie ni M. *Comte*, qui opérait ces merveilles, ni M. Robertson qui les a inventées.

La fantasmagorie, car c'est de la fantasmagorie que nous parlons, en nous offrant ses spectres et ses fantômes, non plus comme des apparitions surnaturelles, résultat d'un pacte avec le diable ou de quelque sorcellerie; mais comme un amusement de physique expérimentale, produit par quelques effets de lumière et entièrement soumis aux lois de l'optique, a dû puissamment contribuer à détruire les croyances superstitieuses.

Tout le monde connaît aujourd'hui les effets de la fantasmagorie, mais peu de personnes peuvent se rendre un compte exact de ses procédés.

A le bien prendre ce n'est qu'un perfectionnement de la *Lanterne magique*.

Expliquons d'abord, non pas ce que c'est que la *lanterne magique*, (tout le monde le sait), mais comment se produisent ses merveilles populaires.

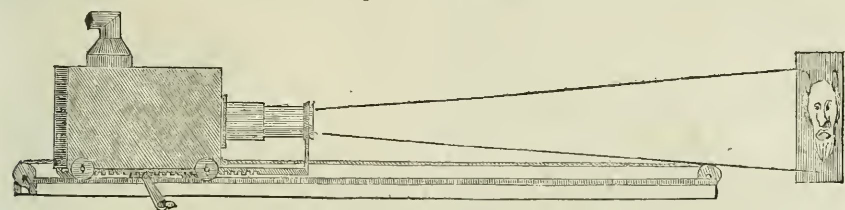
Dans une boîte quarrée, l'on dispose une lampe d'Argant (1) au foyer d'un miroir concave qui en réfléchit la lumière sur un verre rond, épais dans son milieu et s'amincissant vers les bords comme une lentille, C.

Ce verre concentre les rayons lumineux sur une image transparente, grotesque ou sérieuse, représentant des spectres ou tout autre objet.

La peinture ainsi éclairée, est reçue par une autre lentille à court foyer (2) qui l'amplifie et la reproduit sur un tableau placé à quelque distance de la lanterne. Cette seconde lentille doit être mobile, car pour que l'image qui se peint sur le tableau soit bien nette, il faut qu'il y ait un rapport constant entre la distance de l'objet à la lentille et celle de la lentille au tableau.

L'objet placé un peu plus loin que le foyer doit s'en approcher à mesure que le tableau s'en éloigne, et réciproquement.

Pour donner à ce spectacle tout son éclat, on a soin de



Appareil de la Fantasmagorie.

(1) La collaboration de M. H. Cornille est pour nous d'un grand prix : ce jeune voyageur que les *Souvenirs d'Orient*, son premier ouvrage, ont si avantageusement placé dans le monde littéraire, nous promet une suite d'articles d'autant plus curieux qu'il a étudié lui-même, sur les lieux, en artiste et en homme instruit, cette moitié du monde illustrée par tous les genres de gloire.

(2) Les chemins en fer.

(3) Les machines à vapeurs.

(4) Les ballons.

(5) L'éclairage au gaz.

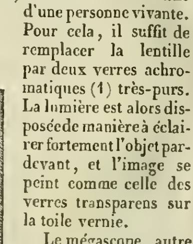
(6) Les vaisseaux sous-marins.

(1) Argant est l'inventeur des lampes à mèche circulaire et à double courant d'air, connues généralement sous le nom de quinquets.

(2) On appelle foyer d'une lentille, le lieu ou se croisent les rayons lumineux qui traversent un verre de cette espèce. Tout le monde sait qu'en dirigeant sur un morceau de bois ou d'amadou les rayons du soleil reçus par un verre bombé on parvient à allumer promptement ce combustible. Le lieu où le point lumineux est le plus resserré et le plus ardent se nomme foyer de la lentille.

faire l'expérience dans une chambre complètement obscure. La caisse qui contient la lampe est exactement close, et les spectateurs placés devant le tableau ne reçoivent d'autre lumière que celle de l'image et du champ circulaire dans lequel elle est circonscrite.

La fantasmagorie dont le procédé a longtemps excité la curiosité des physiciens, et dont les effets paraissent si extraordinaires, est une modification de la lanterne magique. Dans ces deux instrumens, les objets sont éclairés et amplifiés de la même manière; seulement, dans la fantasmagorie, la lanterne placée sur des roulettes, s'approche et s'éloigne du tableau, et comme les rayons lumineux se croisent en sortant de la lentille, il en résulte que l'image grandit ou diminue sur le tableau en raison de la plus ou moins grande distance à laquelle se trouve la lanterne. Mais pour conserver sa netteté à l'image, il faut, comme nous l'avons déjà dit, que la lentille se rapproche ou s'éloigne de cet objet et que ce mouvement soit relatif et inverse de celui par lequel l'instrument s'éloigne ou s'approche du tableau. On y parvient en conduisant le tube porte-verre au moyen d'une crémaillère mue par une roue dentée et une manivelle. Sur l'axe de la roue, se trouve un petit tambour dont le diamètre, convenablement calculé, reçoit les deux bouts d'une corde. Cette corde, passant par deux poulies fixées aux extrémités des coulisses sur lesquelles roule la lanterne, conduit cette dernière. Ce mécanisme assez simple est combiné de façon que tous les mouvemens s'exécutent sans bruit et avec précision.



La Lanterne Magique.

Pour donner aux apparitions fantasmagoriques tout leur prestige, il faut que les spectateurs soient dans la plus profonde obscurité et qu'ils ne puissent apercevoir le mécanisme. Afin de remplir cette condition, on reçoit l'image sur un rideau blanc en perkale fine, bien tendu et enduit d'un vernis composé d'amidon et de gomme arabique. Alors, la translucidité est assez grande pour que l'image puisse être vue à travers et très-distinctement. Le spectateur n'a point la conscience de la distance absolue, parce qu'il ne distingue aucun objet intermédiaire, ce qui fait qu'il ne peut se défendre d'une illusion complète.

On ne lui montre d'abord qu'une image bien petite qui paraît dans les ténèbres comme un point lumineux très-éloigné : Puis, l'image se développant peu à peu, semble s'avancer à grands pas et même se précipiter sur les spectateurs.

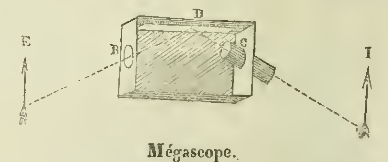
Ce phénomène de vision est vraiment remarquable, car la connaissance des lois de l'optique et du mécanisme de l'appareil ne sauraient nous sauver de l'illusion.

M. Robertson, inventeur de la fantasmagorie avait entouré ce spectacle de tous les objets qui pouvaient le rendre plus imposant. C'était dans la vieille église du couvent des capucines qu'il donnait ses représentations. Une salle complètement tendue en noir, et sur les murs de laquelle étaient peints des fantômes et autres objets lugubres, disposait le spectateur au recueillement. Tout à coup la faible lumière qui éclairait ce lieu disparaissait au moyen de lanternes faites exprès, et l'apparition des spectres, accompagnée du bruit du tonnerre, des éclats de la foudre et des sons plaintifs de l'harmonica, portait dans l'ame une terreur étrange.

Une modification faite à l'appareil fantasmagorique permet d'offrir aux spectateurs l'image réfléchie d'objets opaques, comme d'un portrait, d'une statue et même d'une personne vivante. Pour cela, il suffit de remplacer la lentille par deux verres achromatiques (1) très-purs. La lumière est alors disposée de manière à éclairer fortement l'objet par-devant, et l'image se peint comme celle des verres transparens sur la toile vernie.

Le mégascope, autre instrument d'optique, inventé par Charles, sert à donner l'image amplifiée ou réduite d'une gravure, ou d'un tableau. On peut même obtenir l'image d'une personne au moyen de l'appareil suivant:

A dix-huit pieds environ du tableau qui doit recevoir l'image, est placée une cloison sur laquelle on applique une boite d'environ dix pouces, peinte intérieurement en noir. La cloison est percée d'une ouverture de six pouces qui correspond au diaphragme B. En C se trouve un verre lenticulaire de huit pieds au foyer, et en D un miroir. L'image de la



Mégascope.

personne, placée derrière la cloison en E, et fortement éclairée, se reproduit sur le tableau sans renversement. On peut ainsi exécuter les scènes les plus variées et les plus étonnantes. Les mouvemens naturels des apparitions frappent de stupeur et paraissent inexplicables. On combine de plusieurs manières ces différentes expériences; par exemple : on reçoit sur le même tableau deux images, l'une fixe et l'autre mobile. C'est ainsi que Robertson fesait apparaître au fond d'un cloître faiblement éclairé, la none sanglante, tenant d'une main une lanterne et de l'autre un poignard. Elle s'avançait lentement à travers la longue galerie et semblait tellement s'approcher des spectateurs qu'il arrivait souvent qu'on les voyait se déplacer pour lui livrer passage.

Il est encore une autre illusion qui vient compléter celle de la fantasmagorie. Comme les images qu'elle offre se présentent toujours du même côté, les physiciens, pour détourner un peu l'attention, font circuler dans l'intérieur de la salle, pendant les intervalles d'obscurité, des têtes en toile fine, rendues transparentes par la cire. Ces masques sont éclairés intérieurement par une lanterne sourde munie d'un petit appareil qui peut se lever ou se

(1) En regardant à travers une lentille ordinaire, on aperçoit les objets environnés d'une auréole colorée, ce qui nuit à la netteté de la vision. On est parvenu en combinant ensemble des verres de différentes compositions, à faire disparaître cette auréole. Ces verres ont reçu le nom d'achromatiques, c'est-à-dire sans couleur.

baisser rapidement, et dérober ainsi ou rendre la lumière, et par conséquent la vue de l'objet au spectateur. Rien n'est plus propre à étonner que ces apparitions subites qui se présentent du côté où on les attend le moins.

Armés de pareils moyens, ne pouvons-nous pas, sans recourir à la magie, expliquer d'une manière très-plausible tous les prodiges qui ont si bien établi, jadis la croyance aux sorciers; car ces procédés eux-mêmes, aujourd'hui bien connus des physiciens, ont, lors de leur introduction, ébranlé la croyance des personnes qui ne les connaissaient pas. Voici ce qu'on lit dans un ouvrage intitulé : *la France trompée par les magiciens et les démonolatres*, publié au commencement du dix-neuvième siècle, — de notre siècle! — dans lequel son auteur, l'abbé *Fiard*, se déchaîne contre les diables:

« Nous nous garderons bien de prononcer sur les effets de ce qu'on nomme fantasmagorie, parce que nous n'avons pas vu ce spectacle, mais nous avouerons qu'ils sont inexplicables, si on ne leur suppose un agent surnaturel qui est le diable. »

CL. EVRARD.

HISTOIRE NATURELLE.

L'ÉLÉPHANT.

« L'éléphant, dit Buffon, est, si nous voulons ne pas » compter l'homme, l'être le plus considérable de ce » monde. Il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant » au moins que la matière peut approcher de l'esprit... Il » faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'a» dresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter » ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, » de la grandeur et de la longue durée de la vie; il ne » faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec lesquel» les il peut serrer et vaincre le lion : il faut se repré» senter, que sous ses pas, il ébranle la terre, que de » sa main il arrache les arbres, que d'un coup de son » corps, il fait une brèche dans un mur, que terrible » par sa force, il est encore invincible par la seule ré» sistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui le re» couvre... A cette force prodigieuse, il joint le courage, » la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; il con» serve de la modération, même dans ses passions les plus » vives, il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé, » et il se souvient des bienfaits aussi long-temps que » des injures. »

Beaucoup de voyageurs assurent que l'éléphant d'Afrique parvient quelquefois à la hauteur de seize pieds. Le major Denham a confirmé cette assertion, en calculant à seize pieds la taille de plusieurs individus de cette espèce qu'il vit dans ses voyages en Afrique, quoique l'un d'eux, qu'il eut occasion de mesurer, n'eût que douze pieds six pouces.

L'éléphant indien de la grande espèce, excède rarement dix pieds de haut, et pèse quelquefois sept mille livres. Les plus beaux coûtent environ quatre mille roupies, ou environ quatre cents livres sterling (dix mille francs).

L'éléphant de parade paraît comprendre parfaitement sa supériorité sur l'éléphant destiné aux transports. Il semble traiter ce dernier comme un être inférieur, comme une grossière bête de somme, jetant sur lui, quand il en approche, des regards pleins de dédain. Ce n'est pas tout; non content de fuir sa société, il témoigne ordinairement son impatience toutes les fois qu'un rapprochement accidentel les place à côté l'un de l'autre. L'éléphant de parade a une tournure imposante quand il est revêtu de sa housse, qui est quelquefois magnifique, et qu'il marche portant sur son large dos un superbe hoûdah (1), dans lequel son maître est assis commodément, avec un domestique également assis derrière lui.

Voici la description que fait un voyageur d'un éléphant caparaçonné :

« Le spectacle qu'offraient les éléphans avait quelque » chose de grandiose; le fait est qu'on n'a pas souvent » occasion d'en voir un si grand nombre réuni. Leur ex» trême docilité, mise en parallèle avec la conscience de » leur force prodigieuse, n'est pas moins remarquable » que leur intelligence. Plusieurs d'entre eux étaient ri» chement caparaçonnés, entre autres celui que montait » le chef Marotte. C'était un noble animal de plus de dix » pieds de haut, d'une couleur claire et vigoureuse. Ses » défenses avaient pour ornement des anneaux d'or et » d'argent d'un grand prix. Les housses étaient d'une » étoffe brochée d'or. Une grande portion du hoûdah » siége, ou pavillon couvert, destiné aux personnes qui » voyagent à dos d'éléphant était, disait-on, de cristal de » roche, qui resplendissait au soleil et multipliait ses » rayons à l'infini. »

Le mahoût, ou conducteur, enfourche ordinairement le cou de l'animal : il est armé d'une sorte de harpon semblable à celui des bateliers, à l'aide duquel il précipite ou ralentit la marche de l'éléphant, suivant le besoin.

Une échelle est un meuble qui fait toujours partie du harnais de l'éléphant. On la suspend à son côté gauche, après que les personnes qu'il est destiné à porter sont montées. Car, quoique l'animal soumis se couche à plat ventre pour rendre la montée plus facile, telle est la hauteur de son corps, que sans le secours de l'échelle il serait impossible de se hisser sur son dos.

Avec leur pas ordinaire, les éléphans font cinq à six milles par heure (deux lieues environ). Dans certains cas même, on leur en a vu faire douze à quatorze (quatre à cinq lieues). Ils haïssent extrêmement les cavaliers, et s'impatientent surtout au bruit que fait la cavalerie en marchant derrière eux. Le propriétaire anglais de celui qui est représenté dans la gravure, racontait un exemple remarquable de cette singularité du tempérament de ces animaux.

Peu de temps après son arrivée dans l'Inde, il monta un éléphant. Curieux de connaître par expérience les agrémens de cette manière de voyager, il se plaça sur le siége ordinaire qui compose tout le harnais de l'animal, quand il n'est pas caparaçonné. C'est tout bonnement une sorte de fauteuil semi-circulaire avec un dossier bas. Un officier trottait à cheval derrière lui, assez gêné par le bruit de son équipement militaire, et de son épée qui pendait et frappait sans cesse le flanc de sa monture. L'éléphant entendant ce bruit incommode, commença par allonger le pas, au grand désagrément de celui qu'il portait, et qui ne se soutenait qu'à grand'peine sur son siége.

Le cavalier, que ce spectacle amusait, suivit le pas de l'éléphant, courant sur ses talons, et ajoutant au cliquetis de son armure en faisant claquer son fouet de temps en temps contre la selle. L'énorme bête, ennuyée d'un si malencontreux compagnon de route, passa d'un trot fort dur à un galop plus dur encore, de telle sorte que son cavalier, perdant complètement l'équilibre, était obligé de se cramponner de toute sa force à son siége, de peur d'être précipité de la hauteur effrayante où il était perché.

Cette position critique dura une heure, pendant laquelle le cheval et l'éléphant firent assaut de rapidité. Ils coururent ainsi environ quatorze milles. Le mahoût n'avait pas osé arrêter l'éléphant, de peur que la secousse ne rompît son équilibre et ne mît en danger par sa chute non-seule-

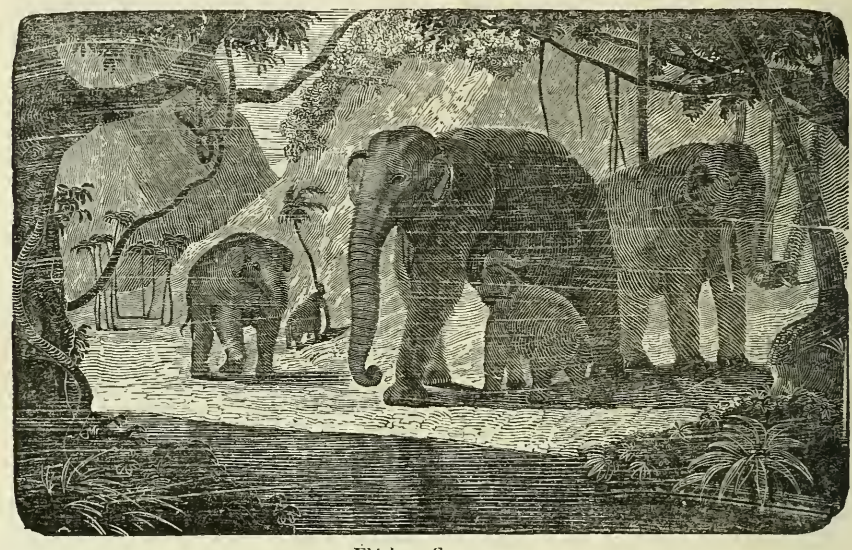
---

(1) Sorte de siége recouvert d'une draperie.

ment ses jours, mais ceux des personnes portées par la bête.

L'éléphant a le pas très-sûr; rarement il bronche, et plus rarement encore il tombe. Cette qualité est une sage prévoyance de la nature; car la chute d'une si lourde masse pourrait causer les plus graves accidens. Il a une antipathie invincible pour le chameau et donne toujours les signes de la plus mauvaise humeur toutes les fois qu'il est attaché près d'un de ces animaux.

Une fois nous vîmes de loin plusieurs éléphans sauva-



Éléphans Sauvages.

ges, et parmi eux deux femelles avec leurs petits. Les mâles se tenaient à côté des femelles, comme leurs protecteurs naturels, et la meilleure intelligence paraissait régner entre eux, non moins que s'ils eussent été soumis aux habitudes sociales qui règlent les rapports entre les êtres humains. La femelle de l'éléphant est remarquable



Éléphant équipé.

par une singularité de conformation, qu'on n'a observée chez aucun des autres mamifères. Les mamelles, au lieu d'êtres situées, comme elles le sont, chez les divers individus des classes ruminantes ou herbivores, sont placées immédiatement derrière les jambes de devant. Rien n'est plus amusant que de voir la manière dont le petit tette sa monstrueuse mère, et les mouvemens qu'il se donne.

Pour prendre les éléphans sauvages ont leurs jette au-

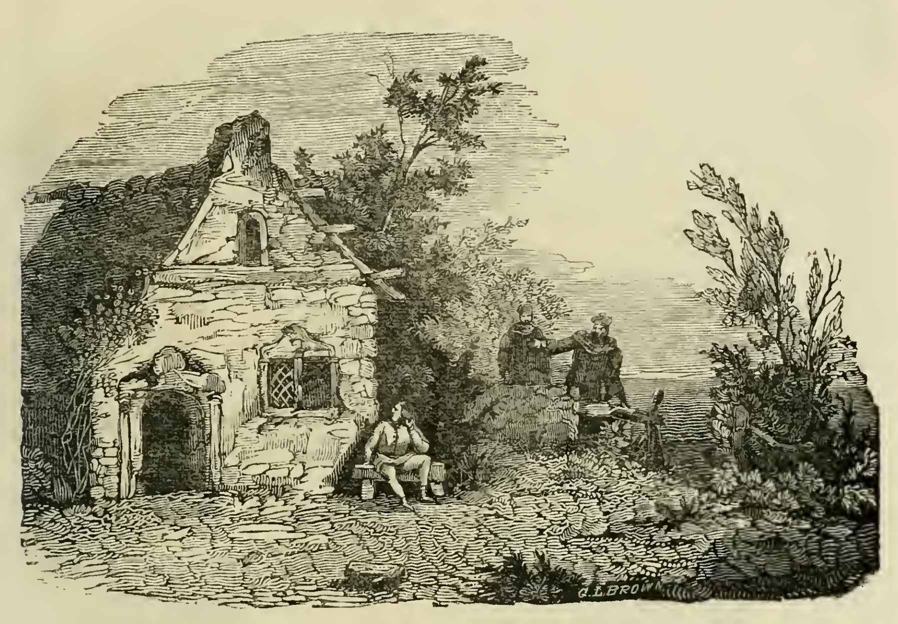


Manière de prendre les Éléphans sauvages.

tour du pied un grand lac de corde que l'on attache à un arbre. La faim et la fatigue réduisent ensuite l'animal. — Les indigènes de l'Inde se montrent forts adroits à cette chasse dangereuse. **B. S. V.**

NOTA. Désormais tous les articles d'histoire naturelle seront de M. le colonel BORY DE ST-VINCENT, membre de l'Institut.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Une Aventure du Roi René.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

UNE AVENTURE DU ROI RÉNÉ.

Le roi Réné est le Araoun-al-Raschid de la Provence et du quinzième siècle. Jeté, dès sa naissance, comme le héros des *mille et une Nuits*, au milieu des circonstances les plus bizarres, romanesque comme lui, comme lui grand coureur d'aventures nocturnes, il avait, — pour rendre plus complète la ressemblance,—un confident, un Giafar, compagnon de toutes ses courses. C'était Jehan Cossa qui remplissait ce rôle près de Réné. Le vieux serviteur s'était attaché, dès sa jeunesse, à la bonne et à la mauvaise fortune de son maître, et partageait ses goûts de poésie et de peinture plutôt par amitié que par organisation : car il aimait le roi jusqu'à la faiblesse, et, malgré la supériorité de sa raison, il ne se trouvait jamais la force d'opposer un avis sage aux caprices du vieillard pour qui la fortune s'était montrée toujours si rigoureuse!

Car Réné était malheureux père, et malheureux roi. Chassé de son trône par Louis XI, il vit mourir son fils aîné le duc d'Anjou, au milieu des éclatans triomphes qu'il venait de remporter à Barcelone sur les ennemis de son père : bientôt, Nicolas d'Anjou, sa sœur Yolande et l'époux de celle-ci, François de Vaudemont suivirent Antoine dans la tombe : enfin, l'on sait les infortunes de la fille aînée de Réné, de Marguerite, épouse de Henri VI, roi d'Angleterre; elle rétablit deux fois sur le trône, par son courage, ce prince faible et méprisable: plus tard elle le vit périr sous ses yeux avec son fils, et se retira en France, pauvre, délaissée, *pour y mourir*, dit Voltaire, *la plus malheureuse des reines*, *des épouses et des mères*.

Un soir que le vieux roi cherchait à s'étourdir de souvenances si pleines d'amertume, et qu'il s'était mis, avec son fidèle Jehan Cossa en quête de quelque aventure piquante, ils revenaient tous les deux tristes et ennuyés, car rien n'avait excité le moins du monde leur attention, lorsqu'ils entendirent un pauvre paysan qui se plaignait avec amertume.

— Oh! s'écriait-il que je suis malheureux ! Il me faudra donc mourir de faim, puisque je ne puis trouver de travail. Sainte Vierge, faites que je gagne à la sueur de mon front et au labeur de mes bras une existence assurée et je m'estimerai le plus heureux des hommes.

— Tes vœux sont exaucés dit tout-à-coup le roi en sortant du buisson derrière lequel il se tenait caché. Je te nomme l'un des jardiniers de mon palais. Je suis le roi Réné : viens avec moi.

Le paysan qui se nommait Claude Fayolle suivit le roi.

Un mois après, le roi fut curieux de revoir Claude Fayolle. Il descendit dans ses jardins et trouva le jardinier appuyé tristement sur sa bêche et absorbé dans ses réflexions.

— A quoi penses-tu? demanda le roi en lui frappant sur l'épaule.

— Hélas ! sire, je n'oserai jamais vous l'avouer, balbutia Claude en rougissant.

— Parle, parle en liberté, mon enfant.

— Eh bien, sire, puisque vous l'exigez, je vous dirai que j'aime une jeune fille et que je suis trop pauvre pour pouvoir l'épouser.

— Quelle somme te faudrait-il?

— Cent écus à la rose.

— Tiens voici un bon sur mon trésorier : il te payera cette somme.

Et le roi, s'en revint dans son palais, joyeux et se frottant les mains : — car cette fois je viens de faire un heureux, pensait-il. Claude a une existence assurée et douce,

Claude est le mari d'une jolie petite femme. De long-temps, je le défie de désirer quelque chose.

Deux mois après, il fut bien surpris de voir Claude demander instamment à lui parler; car Claude s'était vite formé à la cour et ce n'était plus le pauvre paysan qui rougissait à une question du roi.

— Que demandes-tu, Claude?

— Sire, la place de jardinier en chef ne saurait manquer de devenir bientôt vacante: celui qui l'occupe est vieux et souffrant. Je viens vous demander cette place.

Le roi fronça le sourcil.

— Ce que vous demandez est mal, Claude. Je hais les ambitieux, surtout quand ils demandent la place d'un autre.

— Vous m'avez mal compris, sire, s'écria le jardinier. A Dieu ne plaise que l'ambition pénètre dans mon cœur, et que je vienne demander la place d'un autre. Seulement, comme je vais bientôt devenir père, et qu'il faut que je m'occupe de l'avenir de ma famille, j'ai crains d'être prévenu par d'autres concurrens et je viens vous demander la place de jardinier à l'avance; mais sans vouloir faire renvoyer celui qui l'occupe, — un brave et digne homme que j'aime comme mon père.

Le roi se laissa désarmer par des paroles si menteuses; et, le vieux jardinier étant mort quatre jours après, Claude obtint la place qu'il désirait tant.



Le Roi René.

Bref, Claude devint successivement et en peu d'années, sous-intendant du palais, intendant-général et secrétaire intime du roi. Car Claude, poussé par l'ambition, s'était livré ardemment à l'étude et s'était donné l'éducation qui lui manquait et qui était indispensable à ses projets avides. Maintenant, sans cesse près du roi, grace à son adresse et à sa fausseté, Claude se vit bientôt fort avant dans les bonnes grâces du prince, et mit tout en œuvre pour tenir à l'écart les serviteurs les plus dévoués de René. Vieux et faible, celui-ci donna dans le piége, et se laissa subjuguer par le nouveau favori; sans réfléchir combien il affligeait Jehan Cossa, et le fidèle Jehan Binée: — Jehan Binée qui lui avait répondu un jour: *Syre je n'ai pas les qualitées requises pour l'employ que vous m'offrez et pour m'en acquitter bonnement. Ainsy, ne vous y sauroye servir, comme l'estat et l'office le requierent.*

Éloignés depuis quelque temps de la cour, le prince fut un jour bien étonné de les voir revenir ensemble et lui demander une audience secrète.

— Sire, lui dirent-ils, il y a complot en France contre vous. Le roi Louis XI, non content de vous avoir dépouillé d'une partie de vos états, veut encore avoir le reste. Il a gagné des traîtres pour qu'ils vous livrent à lui, demain, pendant que vous serez à la chasse. Si vous en doutez, en voici des preuves irrécusables: c'est une lettre de son agent, de celui qui doit remplir près de vous le rôle de Judas.

Le roi lut et pâlit; car il reconnut l'écriture de Claude Fayolle. Le misérable, dans cette lettre, annonçait à Louis XI que tout était prêt pour la réussite de son projet infâme. Il y rappelait au monarque français à quel prix il commettait une si noire action! Souvenez-vous disait-il que vous avez juré sur les reliques de Saint-Lô de me faire vice-roi de la Provence.

Une larme tomba sur les joues vénérables de René, et il se jeta dans les bras des fidèles serviteurs auxquels il avait pu préférer un moment le méchant Claude. Il fit venir ensuite ce dernier.

— C'est donc une chose bien horrible que l'ambition? lui demanda-t-il.... Je t'ai élevé jusqu'à moi, et tu conspires contre ton bienfaiteur et tu va jusqu'à vouloir lui voler sa couronne!

Tu mérites la mort, mais je te fais grâce. Une escorte sûre te conduira jusqu'en France, près de celui qui est roi et qui ne rougit point d'employer des traîtres.

Puisse ton exemple apprendre combien il est dangereux de ne point savoir borner ses désirs, et combien il faut se tenir en garde contre l'ambition.



Jehan Binée.

— Car, dit Jehan Binée qui avait été marchand de draps, — l'ambition est comme une tache d'huile sur une étoffe. Ce n'est d'abord qu'un petit point. Mais il s'étend, il s'étend, il s'étend encore davantage, et finit par gâter la pièce entière.

LORENZO PIGNOTTI. (1)

(1) *Lorenzo* Pignotti est regardé comme le plus célèbre fabuliste italien. — né en 1739, à Figline, il est mort le 8 août 1812, à Pise. Outre ses fables, on a de lui plusieurs contes en vers et en prose, des odes, des nouvelles, et un poème en dix chants, intitulé: *La Treccia donata* (*la Tresse donnée*), — Nous comptons publier plus tard la traduction de quelques fables de Pignotti.

DE LA CHASSE

CHEZ LES ANCIENS.

Notre intention n'est pas d'énumérer tous les moyens inventés par les chasseurs de l'antiquité, pour s'emparer de leur proie; nous indiquerons seulement les plus capables de piquer la curiosité.

Les oiseaux se prenaient aux filets et à la glu ; les chasseurs les tuaient au vol et à coups de flèches, comme nous à coups de fusil. On sait avec quelle adresse les anciens et surtout les Crétois, savaient manier l'arc. Sur plusieurs monumens, on voit Hercule tuant de cette manière les oiseaux de Stymphale. On dressait aussi les oiseaux de proie à la chasse, comme dans les temps du moyen-âge.



Hercule chassant.

On tuait également les lièvres à la course à coups de flèches, ou en leur lançant une sorte de bâton recourbé en crosse par le bout et appelé *lagobolon*, c'est-à-dire *assommoir de lièvre*. Les faunes et les bergers sont souvent représentés armés, d'une main, de cet instrument, et tenant un lièvre de l'autre.

La chasse aux bêtes fauves offrait plus de difficultés et de dangers. Tantôt on les attaquait de vive force à pied ou à cheval, et on les tuait à coups de flèches et de lances; le plus souvent on se servait de filets.

Ces filets étaient faits avec du lin d'une finesse extrême et en même temps d'une telle force, que les animaux les plus féroces ne pouvaient les rompre. Pline dit en avoir vu de si fins qu'un pan entier passait par une bague, et qu'un homme en portait assez pour environner une forêt. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que chaque fil était composé de 150 brins.

Ces rets se tendaient autour des bois, et étaient gardés par trois hommes, l'un placé au milieu, les deux autres aux extrémités. De distance en distance, étaient pratiquées des poches profondes. La bête poussée par les chasseurs et par les chiens, parvenue aux filets et s'y trouvant arrêtée, longeait cette sorte de muraille pour y chercher une issue. Arrivée à l'une des poches, elle s'y précipitait et les gardiens tiraient une corde qui fermait la poche comme un sac.

Les habitans des bords de l'Euphrate se servaient de filets à peu près semblables pour prendre le lion. Des cavaliers et des hommes à pied, tenant de la main gauche un bouclier et de la droite un flambeau allumé, parcouraient les lieux qu'on soupçonnait servir de retraite à l'animal. Dès qu'on l'apercevait, piétons et cavaliers se mettaient à sa poursuite et la bête, effrayée par le choc des boucliers et l'éclat des torches, fuyait sans se défendre et tombait dans les filets.

Ces mêmes peuples faisaient au lion une chasse bien plus dangereuse. Quatre hommes s'armaient d'un large bouclier, d'un casque qui enveloppait toute leur tête, excepté la bouche et les yeux, et se couvraient hermétiquement tout le reste du corps de peaux de mouton. Ainsi équipés, ils s'avançaient ensemble dans les lieux que fréquentait l'animal et cherchaient à l'attirer par le bruit des fouets dont ils frappaient les airs. Bientôt le lion se précipitait vers les intrépides chasseurs, s'élançait sur l'un deux et le renversait, cherchant à le déchirer; un chasseur attaquait l'animal en poussant de grands cris. Celui-ci lâchait sa première victime et attaquait successivement les quatre chasseurs jusqu'à ce qu'épuisé par ses efforts impuissans et par les coups de ses ennemis, il se laissât enchaîner sans résistance.



Chasse au lièvre chez le Anciens (d'après un vase étrusque).

On prenait encore les lions vivans d'une autre manière. On creusait un fosse profonde; au milieu était une élévation sur laquelle on attachait un agneau ou un chevreau.

On avait soin d'entourer la fosse d'une sorte de mur ou de haie pour cacher au lion la vue du précipice. L'animal, attiré par les cris de sa proie, accourait au pied du mur, puis cherchant un passage et n'en trouvant point, il s'élançait au-dessus de l'enceinte et tombait dans le piége. Les chasseurs, pour le retirer vivant de la fosse, y faisaient descendre une cage dans laquelle était un morceau de chair; le lion s'y précipitait et perdait ainsi sa liberté.

Il fallait que l'art de chasser les bêtes sauvages fût exercé avec un grand succès chez les anciens, pour que les empereurs aient pu faire paraître un si grand nombre d'animaux dans l'amphithéâtre. Probus, par exemple, y rassembla en même temps 1,000 autruches, 1,000 cerfs, 1,000 sangliers, 1,000 daims, 1,000 biches et 1,000 béliers sauvages.

Dans un autre spectacle, on vit 100 lions de Sibérie, 100 léopards, 100 lions de Syrie, 100 lionnes et 300 ours.

Avant Probus, Commode avait rassemblé dans le cirque une grande quantité de bêtes sauvages, et, placé sur une éminence, il avait percé de ses flèches 100 lions et une prodigieuse quantité d'autres animaux, sans que jamais un seul trait fût lancé en vain. Des rhinocéros, des éléphans, des girafes avaient éprouvé l'adresse de l'*Hercule romain*. Des autruches passaient devant lui avec la rapidité de l'éclair; il leur faisait tomber la tête avec des flèches terminées en forme de croissant.

Je finirai cet article par la description d'une singulière chasse dont on amusait quelquefois les convives. On servait à table un chevreuil ou un sanglier tout entier. Quand on le découpait, il en sortait une immense quantité d'oiseaux de toute espèce qui se répandaient dans la salle et étaient ensuite repris par des oiseleurs.

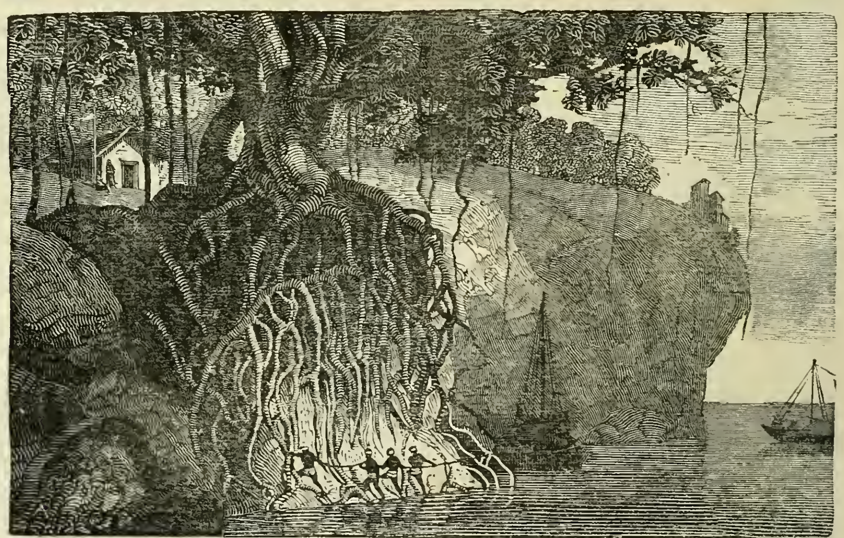
Le dessin que nous donnons ici est copié sur un vase antique. Il représente deux chasseurs armés chacun de deux lances et du *lagobolon :* ils sont à la recherche d'un lièvre. L'animal se tient blotti, mais déjà les chiens ont senti ses traces. L'arbre indique que la scène se passe dans une forêt.

GHERBRANT, *de la Bibliothèque du roi.*

BOTANIQUE.

LE BANYAN.

Le *Banyan* a toujours été, pour les voyageurs, un objet de curiosité. Ses branches sortent horizontalement du tronc et s'étendent à une telle longueur que, dans l'ordre ordinaire de la nature, leurs poids devrait les courber jusqu'à terre. Mais c'est à quoi la nature a obvié en leur ménageant des supports; de petits jets fibreux poussent sur ces branches, tombent perpendiculairement, prennent racine dans le sol, et deviennent autant d'appuis, pour la branche mère, à laquelle ils appartiennent. Cette reproduction spontanée se multiplie à l'infini et à la longue, on voit un seul arbre devenir comme le centre d'une petite forêt. Les rejetons perpendiculaires grossissent sans pousser de jets à leur tour. Leur circonférence varie de quelques pouces à huit ou dix pieds. Tant qu'ils ne sont pas assez long pour toucher le sol, ils restent



Le Banyan.

très-flexibles et on les voit se balancer aux branches comme autant de courtes et fortes lanières.

Les feuilles du Banyan sont de forme elliptique, lisses, cassantes et lustrées; elles ont à peu près la dimension d'une feuille de laitue, et sont alternes des deux côtés de la branche. Le fruit adhère aux plus jeunes pousses, et n'a pas de pédoncule; il est de la grosseur d'une noisette et d'un rouge brillant foncé. Son goût manque de saveur. Les singes, les perroquets et d'autres oiseaux le mangent. Mais il est rarement employé comme aliment par les Indiens ou par les Européens. **B. S. V.**

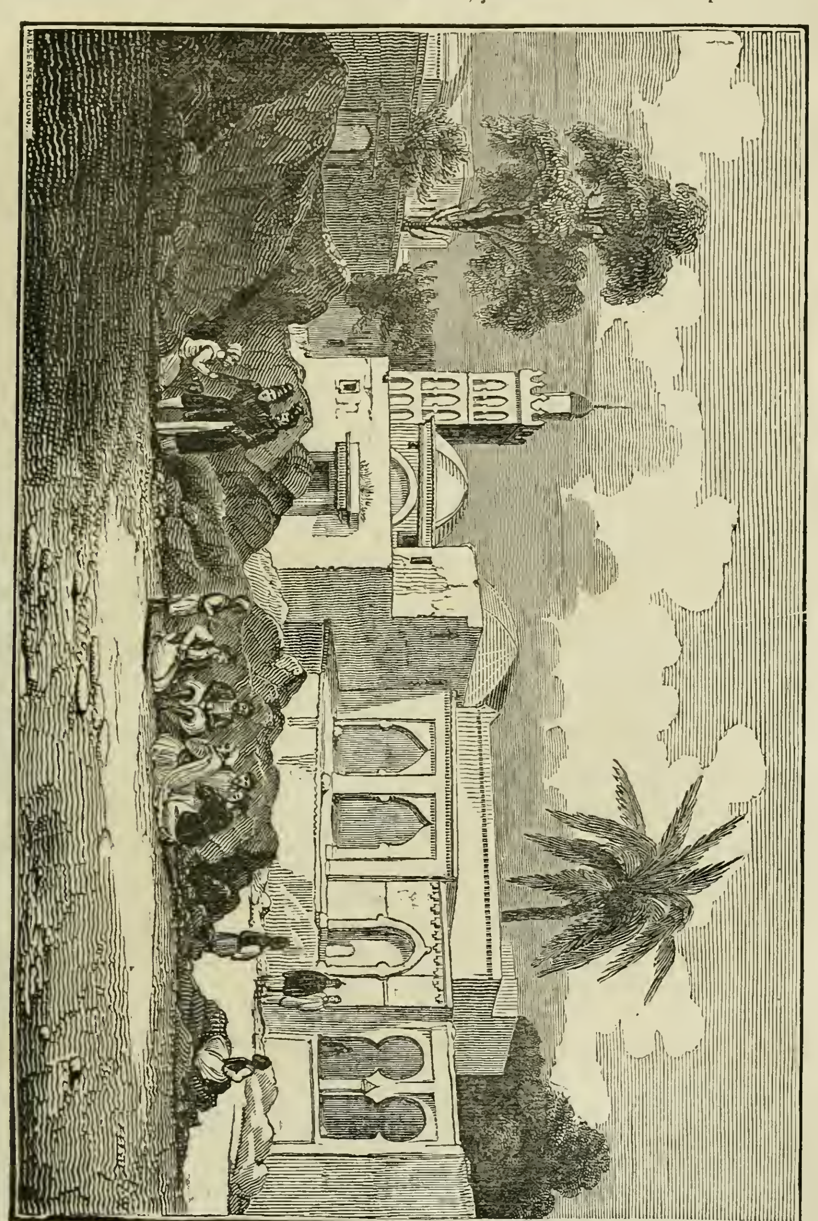
AFRIQUE PITTORESQUE.

ALGER. — PORTE DE BAB-EL-OUAD.

Alger vu de la mer, se présente en amphithéâtre. Bâtie sur une colline qui, par une pente insensible, aboutit au rivage de la Méditerranée, cette ville se dessine en triangle : la base s'appuie à la côte et le sommet est surmonté de la Kasba, château fort et naguère résidence des souverains du pays. A voir ses crénaux blancs, ses murs blancs, ses édifices blancs, on prendrait Alger pour une vaste carrière de craie ouverte sur le flanc de la montagne.

J'entrai par la porte de la marine ; elle s'élève à peu de distance du môle. Elle est décorée de peinture grossières et ornée de deux lions.

Après avoir franchi ce passage qui, naguères, était tout hérissé de fouets à pointes de fer, de casse-têtes et de tenailles, je me trouvai dans une des plus belles rues



La Porte de Bab-el-Ouad. (Alger.)

d'Alger. Elle peut avoir huit à neuf pieds de large : elle me conduisit à celle de Bab-el-ouâd, qui aboutit à la porte de ce nom et dont nous présentons le dessin.

Cette porte est située au nord, garnie de son bastion carré, elle laisse à découvert le minaret d'une mosquée voisine ; elle se prolonge en galerie surbaissée, et se ferme

aux deux extrémités. — Long-temps, elle fut enrichie d'une double batterie de canons qui menaçaient à la fois la campagne et la ville. — Au dehors, je vis quelques boutiques et ces constructions de style oriental que nous retrouvons dans la gravure. — C'est tout ce qui reste du faubourg de Bab-el-Ouad, ruiné par nos armées.

On trouve, à l'autre extrémité, la porte de Bab-Azoun. Je montai sur la plate-forme qui fut long-temps le théâtre des exécutions, et je vis, de chaque côté, d'énormes crochets de fer, sur lesquels on précipitait les condamnés destinés à mourir lentement de ce supplice horrible, sous le soleil d'Afrique.

H. CORNILLE.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

LE KADI D'EMESSA,

ORIGINE DE L'HISTOIRE DE SHYLOCK.

Cette légende de Shylock, une des plus dramatiques que nous ait transmises le génie sombre du moyen-âge, était répandue en Europe à l'époque de Shakespeare, auquel elle a fourni le sujet du *marchand de Venise*.

Mais, de même que pour la plupart des anciennes traditions, c'est en Orient qu'il faut en rechercher l'origine. On en a la preuve dans une chronique musulmane retrouvée, il y a quelques années, à Calcutta et dont l'auteur est resté inconnu. L'histoire du juif et de son débiteur s'y trouve racontée tout entière dans une narration, satire comique des mœurs et de la législation orientale.

Nous allons traduire ce morceau curieux sans y rien ajouter.

« Autrefois vivaient dans la même ville un riche juif et un pauvre musulman. Ce dernier tomba dans une telle misère, qu'il fut obligé d'aller trouver le juif et de lui demander cent *dinars* à emprunter.

» Cet argent devait lui servir à faire une spéculation avantageuse et il offrait au juif, en récompense, la moitié des bénéfices.

» Le juif eut soin de bien accueillir le musulman, et » lui dit : « Je consens à vous prêter l'argent dont vous » avez besoin, sans intérêts, mais à une condition. » — Le musulman lui demanda quel prix il voulait mettre à une faveur si inattendue. « — Je veux, dit le juif, que » vous vous engagiez, si vous ne me payez pas au jour » de l'échéance, à me laisser prendre une livre de votre » chair. » — A ces mots, le pauvre homme effrayé s'empressa de refuser la proposition du juif.

» Mais deux mois après, se voyant plongé dans la plus profonde misère et ne sachant comment donner à manger à ses enfans, il fut forcé de revenir et d'accepter l'argent aux conditions imposées. Le juif ne manqua pas de prendre avant tout à témoin du marché plusieurs mahométans recommandables.

» Le musulman se mit alors en route pour son commerce et son voyage fut couronné de succès. Il envoya à sa femme l'argent qu'il devait, assez à temps pour qu'elle pût payer le juif. Mais ne connaissant pas l'horrible engagement qu'avait pris son mari, et se trouvant fort gênée, elle employa l'argent à acheter divers objets dont elle avait besoin et laissa expirer le terme fatal.

» Quelque temps après, le musulman qui avait fait de grands bénéfices, s'en retournait chez lui bien joyeux et pensant avoir échappé aux griffes du juif maudit, lorsqu'il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent entièrement, en sorte qu'il arriva dans sa maison aussi pauvre qu'il en était parti.

» Le lendemain de son arrivée, il vit venir le juif qui lui demanda fort poliment des nouvelles de sa santé et en même temps réclama le paiement de la somme qu'il lui avait prêtée. Le pauvre marchand lui raconta sa mésaventure, mais le juif se contenta de lui répondre qu'il voulait son argent ou l'exécution de leur convention. On conçoit qu'ils durent s'accorder difficilement sur ce point : enfin, après quelques jours de contestations, des voisins intervinrent et leur conseillèrent de s'en rapporter au jugement du Kadi.

» Ils allèrent donc trouver le Kadi qui, après avoir écouté les débats avec beaucoup de sang-froid, déclara que le marchand, ayant manqué à son engagement, devait se soumettre à la réclamation du juif. Le marchand fut très-loin de goûter ces avis et demanda à en appeler. Le juif le pria alors de vouloir bien désigner son juge et il choisit le Kadi d'Emessa, homme dont le savoir et l'équité étaient fort en renom. Le juif y consentit, mais il fut stipulé que ce second jugement serait définitif. Après cette convention, ils partirent ensemble pour Emessa.

» Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, lorsqu'ils rencontrèrent une mule qui s'enfuyait et dont le maître leur cria de loin de vouloir bien ou l'arrêter ou la faire rétrograder. Le marchand n'ayant pu y réussir, prit le parti de lancer à la mule une pierre qui l'atteignit dans l'œil et le lui creva. Le propriétaire furieux vint lui reprocher d'avoir éborgné sa mule et lui en réclama la valeur entière. Mais le juif se prévalut de son droit antérieur et conseilla seulement au muletier de les suivre auprès du Kadi d'Emessa. Ils prirent donc tous les trois la même route.

» Ils arrivèrent le soir dans un village et montèrent sur la terrasse d'une maison pour y passer la nuit. Mais tout d'un coup, pendant qu'ils dormaient, il se fit un grand bruit dans le village et le marchand s'éveilla : effrayé de ce tumulte, il voulut aller voir ce que c'était. Il s'élança donc du haut de la terrasse, se confiant en son agilité, mais il eut le malheur de tomber sur un homme qui dormait au bas de la maison et l'assomma.

» Les deux fils du défunt bientôt instruits de cet événement, s'emparèrent du malheureux marchand, et s'apprêtaient à le tuer, lorsque le juif parvint à leur faire entendre qu'une partie de cet homme lui appartenant déjà, ils n'avaient pas droit sur toute sa personne. Alors les deux jeunes gens prirent le parti, comme le muletier, de se rendre avec eux à Emessa.

» Le jour suivant, ils virent un âne qui se débattait dans un bourbier sans en pouvoir sortir. Son maître les pria de l'aider à l'en retirer et tandis que les uns déchargeaient l'âne de son fardeau et qu'un autre le prenait par la bride, le malencontreux marchand s'empara de la queue qui lui resta dans la main. Le paysan fort en colère, réclama le prix de son âne « qui, disait-il, ne pouvait plus lui servir. » Mais les autres lui conseillèrent de se calmer et de les suivre, et il y consentit.

» Le musulman, le juif, le muletier, les deux fils du mort, l'ânier, la mule borgne et l'âne sans queue prirent donc tous ensemble la route d'Emessa où ils arrivèrent quelque temps après.

» Comme ils entraient dans la ville, le musulman, qui observait beaucoup, fut très-surpris de rencontrer, entre autres gens, un personnage à figure vénérable, monté sur un âne et vêtu d'une longue robe, qui était complétement ivre et vomissait tout le long du chemin. Il demanda son nom : on lui répondit que c'était le *Censeur*, magistrat chargé de surveiller les mœurs publiques.

» Plus loin il vit un homme qui se débattait dans un cercueil où on le portait étendu au cimetière. Il avait beau soutenir qu'il n'était pas mort, qu'il jouissait d'une santé excellente; les assistans lui répondaient qu'évidemment il était mort, et le malheureux fut enterré.

» Le lendemain matin, ils se présentèrent chez le Kadi et commencèrent à se plaindre tous ensemble, jusqu'à ce que le Kadi leur eût ordonné de ne parler que l'un après l'autre.

» Le juif commença en ces termes : « Seigneur, cet hom-» me s'est engagé à me payer cent dinars qu'il me doit » ou à me laisser couper une livre de sa chair : ordon-» nez-lui de remplir son engagement d'une façon ou » d'une autre. »

» Le marchand ayant confiance dans la justice du Kadi, ne craignit pas d'avouer le fait, et déclara qu'il ne pouvait en ce moment payer le juif. Il pensait que le marché serait déclaré nul. Mais quel fut son effroi, lorsqu'il entendit le Kadi lui ordonner de se soumettre, puisqu'il ne pouvait payer, à l'exigence du juif. Le Kadi fit signe en même temps à un de ses officiers d'apporter un couteau bien tranchant, afin que la sentence pût être exécutée. Le pauvre marchand commença à trembler de tous ses membres et se crut un homme mort.

» Alors le Kadi se tourna vers le juif et lui dit : « lève-» toi et coupe avec ce couteau une livre de chair à cet » homme, mais souviens-toi bien qu'il t'en revient *une* » livre. Prends-la donc bien exactement, car, si tu te » trompes d'une once, je te livre à l'instant même au » gouverneur de cette ville qui te fera décapiter. »

» En vain le juif lui représenta qu'il était impossible de couper exactement une livre de chair : le Kadi ne voulut rien changer à son jugement.

» Le juif alors, épouvanté des conséquences d'une semblable décision, renonça à sa poursuite et déclara qu'il remettait la dette au marchand. « Fort bien, dit le Kadi, » mais si tu as amené cet homme jusqu'ici, pour un droit » dont tu ne veux pas user, il est juste que tu le dédom-» mages du préjudice que doit lui causer son absence. »

» Les dommages-intérêts ayant été fixés par des arbitres à 200 dinars, le juif paya à regret et partit.

» Ensuite vint le muletier qui présenta également sa plainte. Le Kadi lui demanda combien valait sa mule.— « Mille dinars, répondit-il, avant qu'elle eut perdu son » œil. » — « Rien de plus simple, dit le Kadi ; tu n'as » qu'à scier ta mule en deux ; tu donneras au marchand » le côté aveugle ; tu garderas l'autre pour toi et il te » paiera 500 dinars. » Le muletier ne goûta point cet expédient ; sa mule valait encore 750 dinars : il préféra donc abandonner sa poursuite et supporter une légère perte, au lieu de se trouver avec une moitié de mule.

« — Tu en es bien le maître, dit le Kadi ; mais non » sans indemniser cet homme de la plainte absurde » que tu as portée contre lui. » Le muletier en fut donc pour une mule borgne et 100 dinars payés au marchand par forme de compensation.

» Les deux fils de l homme que le marchand avait tué par mégarde, exposèrent ensuite leurs griefs. « Pensez-» vous, dit le Kadi, que le toit de ma maison soit aussi » élevé que celui d'où s'est élancé le marchand ? » Ils répondirent affirmativement. Alors le Kadi ordonna que le marchand se couchât à terre près de la maison et que les deux frères s'élançassent sur lui du haut de la terrasse, tous les deux ensemble, car ils étaient aussi intéressés l'un que l'autre à se venger. Les deux plaignans montèrent donc sur le toit, mais ils n'eurent pas plus tôt regardé en bas, qu'ils redescendirent, en déclarant, qu'eussent-ils mille vies, jamais ils ne se hasarderaient à un saut si périlleux. « J'en suis fâché, dit le Kadi, je vous ai accordé » le talion que vous m'aviez demandé, mais je ne puis » aller plus loin que la loi pour vous satisfaire. Ayez la » bonté de compter à cet homme 200 dinars pour l'inquié-» tude que vous lui avez causée. »

» Enfin le propriétaire de l'âne vint à son tour faire le récit de la mutilation dont sa monture avait été victime. « Quoi ! s'écria le Kadi, encore un cas de talion ! Allez » chercher mon âne, je permets à cet homme de lui ar-» racher la queue. » On amena l'âne, et le plaignant se mit en devoir d'arracher la queue à celui-ci, pour venger l'injure faite au sien. Mais un âne qui avait journellement l'honneur de porter le Kadi n'était pas fait pour supporter une telle ignominie. Aussi donna-t-il à son persécuteur des ruades si violentes, que celui-ci en perdit un instant connaissance. Lorsqu'il fut remis, il demanda la permission d'en rester là et se déclara satisfait. Mais le Kadi ne voulut jamais consentir à ce qu'il s'en allât, disait-il, sans s'être pleinement vengé. Il se remit donc à tirer de plus belle, mais il reçut tant de coups de pieds que, tout son corps étant bientôt couvert de contusions, il finit par avouer que son accusation était fausse et que son âne n'avait jamais eu de queue. Sa supercherie lui coûta 100 dinars.

» Lorsqu'il fut parti, le Kadi prenant toutes les amendes, les divisa en deux parts égales, en garda une pour lui et donna l'autre au marchand. Puis, comme il voyait ce dernier tout pensif, il lui demanda ce qu'il avait, et s'il n'était pas content de ses divers jugemens ?

« Seigneur, dit le marchand, je suis pénétré pour » vous d'admiration et de reconnaissance, mais j'ai peine » à m'expliquer certaines choses qui m'ont étonné lors-» que je suis arrivé à Emessa. » Et il raconta au Kadi toutes les choses qu'il avait remarquées la veille.

« Tout ceci n'a rien qui doive vous étonner, dit le » Kadi qui avait réponse à tout. Les débitans de bois-» sons sont des voleurs qui trompent le peuple et le *cen-* » *seur* est chargé de les surveiller. Quoiqu'il se borne » partout à goûter les liqueurs, il n'est pas bien étonnant » que le soir il soit complétement ivre. »

» Quant à l'homme que vous avez cru vivant, voici ce » qui lui est arrivé : cet homme est mort dernièrement » en voyage dans une ville éloignée. Sa femme, en ayant » été avertie, s'est présentée à mon tribunal, accompagnée » de deux témoins qui m'ont affirmé qu'effectivement » son mari était mort. Après cette déclaration, la femme » s'est remariée. Mais il y a quelques jours, son premier » mari a reparu, et, apprenant le mariage de sa femme, » il est venu en fureur se plaindre à moi. — Mon ami, » lui ai-je répondu, que venez-vous réclamer ? Voici vo-» tre acte mortuaire, bien et dûment dressé sous mes » yeux par le Khodgia et sur la déclaration de deux té-» moins. Vous voyez donc bien que vous êtes mort. Je » suis fâché du malheur qui vous arrive, mais tout ce » que je puis faire, c'est de donner des ordres pour vos » funérailles.

» Après cette explication, le marchand ne put s'empêcher d'admirer la profonde sagesse du Kadi et ayant pris congé de lui, il s'en retourna dans sa ville natale où il vécut un peu plus à l'aise, grâce aux divers procès qu'on lui avait intentés. »

Pour l'intelligence de la fin de cette histoire, il est nécessaire de faire observer que, dans la législation orientale, on n'est jamais admis à établir la négative, c'est à dire qu'un fait n'existe pas. Le fait, une fois prouvé, ne peut plus être démenti. Ainsi la mort se constatait par la déclaration du décès faite devant le Kadi, et appuyée du témoignage de deux personnes. Or, les Orientaux poussent si loin le fanatisme légal, qu'après l'accomplissement de cette formalité, celui qu'elle concernait était bon gré, mal gré, rayé de la liste des vivans. Cela explique comment le pauvre homme, que sa femme avait fait déclarer mort, ne put, malgré ses protestations, et bien qu'il se portât à merveille, éviter d'être enterré.

FÉLIX MORNAND,

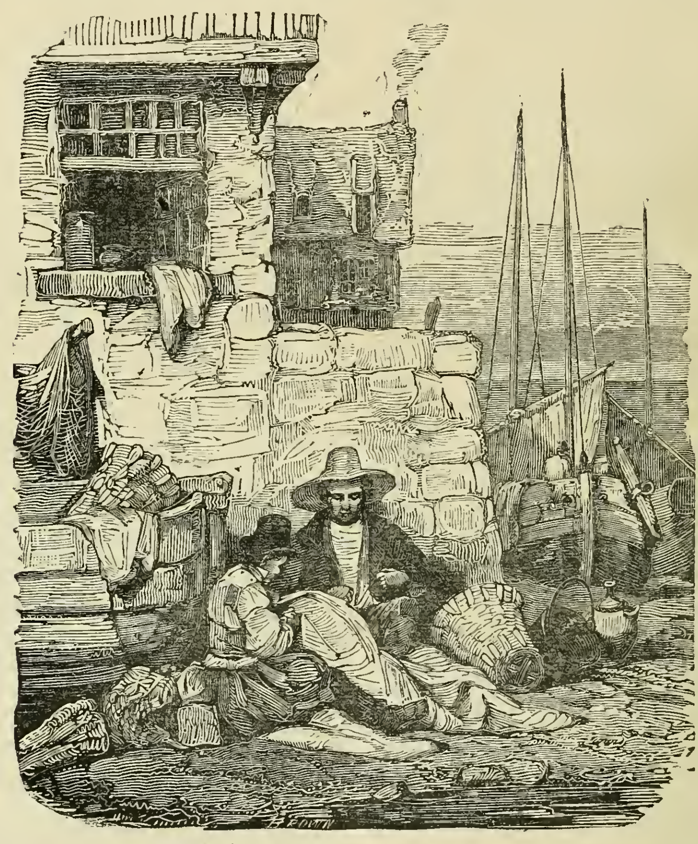
Secrétaire de la Commission envoyée en Afrique.

COSTUMES PITTORESQUES DE LA FRANCE.

N° 3.

PÊCHEURS DES COTES DE NORMANDIE.

Voici le costume des pêcheurs nombreux qui peuplent les rives maritimes de la Normandie ; le vaste chapeau, la veste rouge et le pantalon large. Voici ces hommes intrépides et laborieux, toujours prêts à porter secours au vaisseau menacé de naufrage, toujours prêts à s'en aller pêcher gaiement, les jambes nues, au milieu de la grève



Pêcheurs des Côtes de la Normandie.

que vient d'abandonner la mer : car la mer est plus encore peut-être l'élément naturel de ces hommes que ne l'est la terre. **K.**

La France pittoresque, publiée par M. Abel Hugo, ayant accordé au *Musée des Familles* l'hospitalité de sa bande, nous avons une dette de reconnaissance à acquitter envers elle, c'est de constater son immense succès, et de donner l'adresse de son habile éditeur, M. DELLOYE, libraire, *Place de la Bourse.*

AVIS A MM. LES ACTIONNAIRES.

MM. les actionnaires du *Musée des Familles* sont prévenus que le dividende du troisième trimestre, ainsi que ceux des deux précédens, a été fixé à 18 pour 0/0, ou 45 fr. par action de 1000 fr., qui leur seront payés à bureau ouvert, rue des Moulins, n° 18, soit à eux, soit à leurs fondés de pouvoir, ou qui leur seront transmis, s'ils le préfèrent, en un mandat du trésor sur leur receveur-général.

Les trois dividendes payés par action de 1000 fr., s'élevant pour les neuf mois écoulés à 135 fr., établissent le cours réel des actions à 1,097 f. 50 c., déduction de 37 f. 50 c. pour intérêts du capital, à 5 pour 0/0 pendant 9 mois.

Le conseil de gérence, en présence de tels résultats, n'hésite pas à inviter MM. les actionnaires à n'épargner aucun effort pour activer, accroître et consolider le succès du *Musée des Familles*, tiré maintenant à 50,000 exemplaires.

Les frais fixes de rédaction, de dessin et de gravure disparaissant au-delà de 30,000 abonnemens, une légère augmentation de nombre devient alors un produit considérable dont MM. les actionnaires ne profiteront pas seuls, car dût leur dividende en être diminué pour l'augmenter plus tard, aucun sacrifice ne sera épargné afin de rendre la gravure et le tirage, de livraison en livraison, toujours plus parfaits.

PARIS — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Outrages faits au cadavre de Duranti.

HISTOIRE DE FRANCE.

LA MORT DE DURANTI.

Comme la nuit était prête à finir, deux hommes à cheval et en habit de voyage se présentèrent à la porte Saint-Étienne de la ville de Toulouse. Ils éprouvèrent d'abord quelques difficulté à se faire ouvrir ; mais lorsqu'ils eurent montré la croix à double barre que l'un portait sur son feutre et l'autre sur la manche de son pourpoint on les laissa passer sans difficulté. Puis, quand ils eurent déclaré leurs noms, il se fit une grande rumeur parmi la garde des bourgeois qui veillait à la sûreté de la ville. L'un de ces hommes était Urbain de St-Gelais, évêque de Comminges, l'autre était Tournier, avocat au parlement de Toulouse, tous deux députés de la province aux états-généraux de Blois. Leur retour subit parut à tous l'annonce de quelque événement important et désastreux ; on s'empressa autour de leurs chevaux qui étaient couverts de boue et paraissaient épuisés de fatigue ; on les questionna avec curiosité, mais ils se contentèrent de répondre, Tournier parlant pour tous deux :

— Braves bourgeois, nos frères, préparez-vous au courage et à la lutte, il est advenu un terrible événement qui met le royaume en péril. — Le roi Henri III serait-il mort? s'écria quelqu'un de la troupe, renommé pour être un décidé politique. C'est-à-dire un partisan du roi. — Henri de Valois est vivant, répliqua Tournier, mais l'union catholique est frappée au cœur. Le saint duc Henri de Guise a été assassiné. — C'est un coup des Huguenots, ajouta celui qui avait parlé d'abord. — C'est un coup plus perfide et plus lâche, reprit Tournier; c'est à la fois trahison et ingratitude : c'est un coup parti de Henri de Valois. Là dessus un grand murmure d'indignation s'éleva; mais celui qui avait déjà deux fois pris la parole s'écria avec véhémence : — Béni soit Dieu! les Lorrains ont appris que la couronne de France est comme l'arche du Seigneur, et que la main qui veut y toucher sacrilégement tombe et périt en poussière. Les bourgeois demeurèrent tous silencieux, mais Tournier faisant faire quelques pas à son cheval, pour se mettre hors de la portée de l'épée de ce bourgeois, lui dit avec un sarcasme cruel : — Ah! Jean de Vertpuis, ce sont bien là les principes de ton patron et maître, le sieur Duranti. La mauvaise semence est tombée en bon terrain pour y fructifier : prends garde qu'elle ne monte si bien qu'on n'y trouve de quoi faire un bois à potence. — Eh! s'écria Jean de Vertpuis, je l'arroserais de ton sang s'il pouvait la faire croître assez pour y pendre tous ceux de ton espèce. Les bourgeois s'interposèrent alors et Tournier leur cria en s'éloignant : — Éveillez tous les membres du conseil des dix-huit, camarades, et dites-leur de se rendre chez Pelletier, où nous allons de ce pas. Tout aussitôt ils partirent au galop et les bourgeois se dispersèrent par les rues, pour aller heurter aux portes de ceux à qui l'on avait confié la garde de la ville en défiance des Capitouls. De son côté, Jean de Vertpuis courut à l'hôtel du premier président Duranti, de façon que le poste fut presque abandonné, et qu'en ce moment M. de Montmorenci, à qui le roi avait rendu son gouvernement du Languedoc et à qui la ville de Toulouse refusait obstinément d'ouvrir les portes, eut pu facilement s'en emparer.

Bientôt toute la ville fut en émoi. On voyait les bourgeois sortir armés et courir les uns chez les autres pour s'enquérir de la triste nouvelle. Enfin, le plus grand nombre s'établit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, tandis que d'autres allaient écouter les sermons de Richard, provincial des Minimes, de Clément Dupuis provincial des Jésuites, et d'Odard Moté, autre jésuite qui les surpassait tous deux en fougue et en insolent mépris de l'autorité royale. Urbain de Saint-Gelais lui-même s'était fait ouvrir d'autorité les portes de Saint-Sernin, et là il racontait au peuple assemblé l'assassinat du duc de Guise, et péro-

rait à ce sujet, bien, qu'il n'eut aucun droit de parler, en cette église où il ne tenait aucun rang. Du reste, le meurtre de Guise était le texte de tous les sermons et de tous les discours, car Tournier en faisait pendant ce temps un horrible récit au conseil des dix-huit, assistés des capitouls et de soixante des plus notables habitans constituant ensemble le corps de ville. Mais le succès des orateurs fut bien différent. Car tandis que le petit peuple et la minime bourgeoisie, excités par l'évêque et les deux moines, poussaient des cris de mort contre Henri de Valois et ses partisans, le corps de ville imposait silence aux avocats Fournier et Grégoire qui prétendaient exclure le premier président Duranti, du droit de justice et d'administration que lui donnait sa charge. Cependant Jacques Daffis, avocat général et beau-frère du premier président, l'avait informé par messager des dispositions du peuple, en l'avertissant du danger éminent qu'il y aurait pour lui à braver cette exaspération populaire. Comme il venait de répliquer avec véhémence à Chapellier, l'un des dix-huit, sur la grave question que celui-ci avait élevée en prétendant qu'en pareille circonstance l'on ne devait plus obéissance au roi, il s'aperçut que Tournier et Grégoire avaient disparu de l'assemblée. Il jugea qu'ils étaient allés tramer quelque nouvelle machination, et il se levait pour demander qu'ils fussent déclarés factieux, lorsqu'un grand tumulte se fit entendre. Soudainement, plus de six cents bourgeois, tous armés et les hallebardes en mains, se précipitèrent dans l'assemblée criant qu'ils avaient droit de prendre part à la délibération. Vainement, le président Bertrand demanda leur expulsion, ils prirent place aux acclamations du peuple qui du dehors poussait des hurlemens de triomphe en leur faveur, tandis que les nouveau-venus répondaient par le cri : à bas Duranti, mort à Duranti. Tout à coup, une immense acclamation partit de la place de l'hôtel-de-ville, à laquelle succéda rapidement un si profond silence que l'on put entendre le bruit d'un pesant carrosse qui traversait la place au galop de ses chevaux. A ce bruit, le même silence gagna l'assemblée, et chacun s'y regarda avec stupéfaction, lorsqu'on entendit le carrosse entrer avec fracas sous les portes de l'hôtel-de-ville. Chapellier indigné s'écria tout aussitôt avec fureur : — Et quoi, ce bruit vous étonne : Avez-vous entendu la foudre? et cet homme qui, dans son insolence, a le premier tenté en cette ville de se faire traîner dans un carrosse, pour imiter le bruit du tonnerre ? Comme le roi impie d'Agrigente, vous semble-t-il le porter en sa main.

Comme il allait continuer, Duranti parut au milieu de l'assemblée, et, par un mouvement de respect invincible, elle se leva toute entière à son aspect. Il s'élança jusqu'à la place occupée par le président Bertrand, et lui fit signe d'en choisir un autre. Chapellier, malgré la contenance surprise de l'assemblée, sachant bien tout ce qu'il y avait de fanatisme sous ce respect involontaire, s'écria audacieusement : — Que vient faire ici le traître Duranti? — Il vient te juger répondit le président. — En quel nom s'écria Chapellier? — Au nom de Henri III, notre légitime souverain. — Il ne l'est plus! s'écrièrent cent voix irritées : c'est un assassin et un traître. — Ah! reprit Duranti, en sommes-nous là, mes maîtres, que les traîtres accusent de trahison. D'où vient que je vois ici ceux qui n'ont point droit de s'y trouver? d'où vient que l'on y délibère de choses qui ne sont pas du ressort de cette assemblée. — Cela vient, s'écria Tournier, de ce qu'il n'y a plus ni loi ni sûreté dans le royaume pour les vrais catholiques, et qu'il est juste que chacun s'occupe du salut de tous. — Le salut de tous, reprit Duranti, repose en de meilleures mains que celles où je vois briller les hallebardes et les poignards. Place! place! bourgeois et avocats, place au parlement que je viens de convoquer, et s'il vous reste quelque respect pour ceux qui ont sauvé trois fois la ville de Toulouse, de la fureur des huguenots, rangez-vous et faites-leur la haie, afin qu'ils croient que c'est pour les honorer que vous avez pris vos arquebuses et vos épées, et non pour les insulter. Car sur le Christ, je vous le jure : ici le premier qui n'attendra pas la décision du parlement en respect et soumission, paiera sa rébellion de sa tête.

Sur ce, les portes latérales de la salle s'ouvrirent à deux battans, et le parlement se présenta en masse, en longues robes rouges. Le premier instant d'étonnement contint l'assemblée pendant quelques momens, mais tout à coup Urbain de St-Gelais se précipita dans la salle à la tête d'une troupe furieuse de petit peuple; l'évêque était armé d'une cuirasse, il portait un crucifix d'une main et de l'autre une longue épée; deux jésuites, Clément Dupuis, Odard Moté et le minime Richard le suivaient pareillement armés. Le trouble de l'assemblée fut alors porté à l'extrême : de tous côtés, on entendait des cris de mort et de fureur. Quelques membres du parlement, épouvantés de ce tumulte, s'évadèrent par la porte qui menait aux salles extérieures, de façon qu'au bout de quelques minutes, Duranti et Daffis demeurèrent presque seuls pour contenir toute cette foule de furieux. Les menaces devinrent alors terribles contre ces deux hommes courageux et déjà les épées et les hallebardes étaient dirigées vers eux, lorsque Duranti se levant avec autorité se couvrit de son bonnet, et s'écria de sa voix forte et puissante : — donc, puisqu'il le faut, que justice se fasse!!... et soudain un homme sortit de la porte qui était près du siége du président, un seul homme armé d'une hache, contre toute cette populace; mais un homme devant lequel elle recula avec épouvante, car cet homme était Pierre Balpeau, le bourreau de la ville. La foule s'enfuit en tumulte en poussant de grands cris: et la loi, méconnue dans sa calme représentation en la personne de Duranti, reprit tout son pouvoir lorsqu'elle apparut sous la forme terrible du bourreau. Après cet incident la séance du parlement continua. Mais, si cette assemblée n'enfermait pas de factieux à pique et à épée, elle en possédait dont l'éloquence était peut-être plus redoutable. Le président Paulo était de ce nombre : il ne craignit pas de renouveler la discussion sur l'obéissance qu'on devait au roi, et il poussa l'audace jusqu'à frapper avec mépris le portrait de Henri III, placé dans une partie de la salle. Duranti, espérant que le temps et la nuit calmeraient la fureur populaire, laissa continuer la discussion, sans jamais vouloir mettre aux voix la question dont il s'agissait. Cette tactique lui réussit; et la nuit venue, la séance fut levée et renvoyée au lendemain. La chose dura ainsi trois jours de suite. Mais les ennemis de Duranti n'avaient pas perdu leur temps; ils avaient organisé un complot, et lorsque Duranti sortit le soir du troisième jour pour rentrer dans sa maison, il fut assailli par des hommes apostés, qui tirèrent plusieurs coups d'arquebuse, dont son carosse fut traversé : mais le cocher mettant ses chevaux au galop, sauva son maître des coups des assassins, et déjà il atteignait les abords de la maison de Duranti, lorsque le carosse fut renversé en passant sur la pierre de mardelle d'un puits, que le peuple avait traînée au milieu de la rue. Duranti, obligé de descendre de voiture voulut gagner sa maison, mais il vit qu'elle était entourée, et il retourna furtivement à l'hôtel de ville pendant que les assassins égorgeaient un de ses laquais qui s'était blotti dans le carosse et que, dans l'ombre, ils avaient pris pour lui.

Une fois dans l'hôtel de ville, il r'ouvrit les séances du parlement; et celui-ci, dans l'intention de sauver son président de la fureur populaire, prononça un arrêt qui l'exilait immédiatement de la ville. A cette nouvelle, Chapellier court chez Urbain de St-Gelais, et là, en présence de

quelques membres factieux du parlement parmi lesquels Caumels tenait la première place, il leur montre que, si Duranti sort de la ville, il excitera toute la province contre eux et l'entraînera par sa puissante autorité; enfin dans la fureur de sa haine, il conclut à ce que le peuple soit encore une fois armé et à ce que Duranti soit égorgé. Mais cette proposition ne souleva qu'indignation, et Urbain de St-Gelais le premier declara qu'il entendait le triomphe de la saint cause autrement que par le meurtre et l'assassinat : il demanda seulement que Duranti fût retenu prisonnier, déclaré déchu de ses fonctions et enfermé au couvent des jacobins. Cette résolution, apportée par Caumels, à l'hôtel de ville, fut adoptée à l'unanimité par le parlement, et comme Duranti refusait d'y souscrire, disant que c'était un moyen de le livrer pendant le trajet à la fureur de ses ennemis, les évêques de Comminges et de Castres s'engagèrent par serment à l'accompagner et à le protéger; il descendit donc, ayant ces deux prélats à ses côtés et entouré d'une troupe d'argolets l'arquebuse à la main. Quelque redoutable que fût cette escorte, elle ne put traverser la multitude, sans voir ses rangs pressés et culbutés : au détour de la rue de la Daurade, elle fut forcée, et les assassins arrivèrent jusqu'à quelques pas de Duranti. Sa vie paraissait perdue en ce moment, lorsque l'évêque de Castres levant sa main pontificale sur les assassins, leur dit d'une voix pleine d'autorité : — au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, peuple, je vous bénis. A ces mots, à ce signe, les meurtriers étonnés, courbant la tête et tombant à genoux, laissèrent passer le cortége qui arriva ainsi jusqu'à l'église des jacobins. Dans cet asile, rien ne semblait pouvoir menacer les jours de Duranti, car une garde nombreuse y fut placée pour veiller à sa sûreté. Mais il arriva que Daffis qui était parvenu à s'échapper de la ville, écrivit au maréchal de Matignon, pour le prévenir des dangers du premier président. Ces lettres, interceptées sur le courrier qui le portait, furent remises au conseil des dix-huit, et tout aussitôt Chapellier, Tournier et Grégoire s'en emparant les lurent au peuple en les commentant de manière à prouver que Duranti, enfermé dans un couvent où personne ne pouvait le visiter, avait voulu livrer la ville aux



Mort de Duranti.

ennemis de la foi. Odard Moté et Clément montèrent de nouveau en chaire et prêchèrent avec fureur la populace irritée. Il n'en fallut pas davantage; tout le bas peuple de la ville, précédé de Chapellier, s'élance vers le couvent des jacobins, et, sans vouloir écouter les représentations des bons citoyens, assiége une porte du couvent qui ne servait que pour les charrois : on tente d'abord de l'enfoncer, mais n'ayant pu y réussir à cause de la quantité de charrettes que les moines avaient amassées derrière pour la soutenir, on y met le feu et les furieux pénètrent dans le couvent, sans que les soldats qui avaient été gagnés fassent la moindre résistance. Chapellier arrive le premier dans la chambre de Duranti, et lui crie que le peuple le demande. Alors Duranti se levant, lui répondit.

— Il faut donc que je me prépare à paraître devant Dieu. Il se mit aussitôt à genoux et fit une courte prière : et comme sa femme, Rose Caulet, s'attachait à lui et ne voulait pas le quitter, il lui dit en la remettant à quelques moines : — La mort n'est point épouvantable lorsqu'elle n'est que la fin de la vie et non pas son châtiment. Prends confiance en Dieu et ne lui demandons que consolation et non point vengeance. A l'instant, Chapellier l'entraîna brutalement jusqu'à la porte du couvent, et le présentant au peuple, il s'écria avec fureur : *Ecce homo*, voilà l'homme. — Oui, dit Duranti, voici l'homme innocent, que lui voulez-vous? Le peuple, à son aspect vénérable, à l'accent vertueux de sa voix, demeura d'abord interdit. Mais un coup de mousquet parti des rangs les plus éloignés de la multitude, atteint le premier président à la poitrine et le renverse. Aussitôt les plus rapprochés de Duranti, comme honteux de la terreur qu'il leur avait d'abord imprimée, s'élancent sur lui et le percent de mille coups. Une fois dans le délire du crime, ils ne s'arrêtent pas à l'assassiner et outragent ignominieusement le cadavre insensible de Duranti : ils lui attachent une corde aux pieds, et le traînent ainsi par la ville jusqu'à la place Saint-Jacques où était dressé l'échafaud en pierre où l'on exécutait les criminels. Mais comme il ne s'y trouvait pas de potence pour y pendre le cadavre, on le dressa sur les pieds, et on le lia au pilori. Les uns lui arrachaient la barbe comme des lièvres à un lion mort, les autres le suspendaient par le nez qu'il avait très-aquilin.

Bientôt un autre groupe de factieux se précipite sur la place, traînant le portrait du roi qu'ils avaient enlevé à l'hôtel de ville, et ils l'attachent au même pilori que Duranti; puis toute cette foule se met à danser autour de l'échafaud avec de grands cris de joie. Pendant ce temps, l'avocat Fournier forçait la maison de Duranti et la livrait au pillage. Ainsi fut perdue la bibliothèque de ce savant magistrat qui renfermait, dit-on, une foule de manuscrits originaux du plus grand prix sur l'histoire du Languedoc. Pendant la nuit, un capitoul fit enlever le cadavre de Duranti et le portrait du roi, et fit ensevelir les restes en lambeaux du premier président dans les restes en lambeaux du portrait de Henri III.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

UNE SOIRÉE A PALMA.

Il y a quatre ans, jour pour jour, nous étions mouillés sur l'admirable baie de Palma, par le plus beau soleil du monde. Une mer qu'aucun souffle de vent ne ridait à sa surface, qu'aucune houle ne creusait, que le soleil illuminait encore de ses rayons obliques; un ciel chaud d'un bleu douteux, qui semblait jeter à la terre, à travers un réseau diaphane de couches aériennes, une poussière de diamans scintillante, éblouissant les yeux; plus de cent navires de toutes formes, de tous pays, carrés et pointus, à antennes ou à vergues, napolitains, palermitains, génois, catalans, grecs et français, rangés sous la cornette

blanche d'une belle et légère corvette qui commandait notre convoi; plusieurs bâtimens de guerre et de transport; la fine et jolie petite goëlette du fournisseur de l'armée; tous ces vaisseaux immobiles, couverts de leurs tentes, les voiles déployées en festons sur leurs cargues; un continuel ballottage du port à la rade, qui animait ce tableau fait pour Claude le Lorrain et dont Gudin n'a pu dessiner que de loin les mille détails charmans : tel était l'état des choses à sept heures du soir.

Nous sortions de table où nous avions joyeusement dîné comme à l'ordinaire. « Allons-nous à la ville, Messieurs? » nous dit le capitaine Llambi, l'honorable commandant du brick le *Fédérico* de Palerme sur lequel nous allions de Toulon à Alger. — « Sans doute, capitaine; à la ville, à la ville! Il faut voir la cité mayorquaise le soir, il nous faut aller visiter l'aimable duc de Cardona qui nous a fait si douce et si bienveillante l'hospitalité espagnole. — *Nostrhomo*, reprit alors le signor Llambi en s'adressant à son maître d'équipage qui portait encore le titre paternel que les matelots de la Méditerranée donnaient autrefois à leur supérieur immédiat (notre-homme), donnez-nous la chaloupe. » L'embarcation fut bientôt prête et nous partîmes; vingt minutes après nous accostions le quai du port, dans la foule des canots qui se pressaient au débarcadère.

Mon premier soin fut d'aller saluer la duchesse de Cardona; je la trouvai dans son boudoir, environnée d'officiers de la marine et de l'armée de terre à qui elle offrait des rafraîchissemens. Des femmes vinrent bientôt agrandir le cercle; et la conversation prit un tour de gaieté et de galanterie qui parut plaire beaucoup à toutes celles de ces dames qui entendaient un peu le français. Le cigarito, le thé, le café, les liqueurs, le piano occupèrent tous ceux que le plaisir d'une liaison de quelques jours, qui devait peut-être finir le lendemain, n'avait pas absorbés. La soirée, montée sur le ton français (car le bon duc était venu trois fois à Paris), ne me paraissait pas différer assez des nôtres pour m'attacher long-temps; je m'esquivai pour aller rejoindre quelques amis à la promenade.

Je me dirigeai d'abord vers l'*Alameda*, qui était couverte de monde. Il y avait beaucoup de jeunes filles affectant une gravité fort comique et se cachant derrière leurs larges éventails pour rire à leur aise et échanger des plaisanteries folles que je regrettais bien de mal comprendre ou d'entendre trop peu. Elles étaient charmantes de grace et de physionomie. La mantille noire négligemment jetée sur les épaules, ou tout-à-fait laissée aux conservatrices des anciennes traditions ne m'empêcha point d'étudier les beautés particulières à ces insulaires jolies et coquettes. Je l'avoue pourtant, quelque agrément que je trouvasse à ce libre examen des plus beaux yeux, des cous les mieux attachés aux épaules, et des chevelures les plus noires, les plus luisantes, sinon les plus artistement arrangées que j'eusse rencontrées de ma vie, je regrettais ce modeste voile qui, descendant du sommet de la tête qu'il embrasse, au bas de la taille que sa longueur dissimule à peu près, laisse deviner mille attraits dont l'imagination se fait de si séduisantes idées. Les femmes espagnoles ont perdu beaucoup en affectant les modes françaises, en se donnant l'air vif des Parisiennes, en prenant leurs manches à gigot, et en quittant la mantille andalouse. Quelques-unes, jeunes, belles, marchant avec noblesse et à pas comptés, en faisant tourner les plis flottans de leurs robes noires autour de leurs hanches ont gardé le caractère spécial des femmes de leur race; ce sont celles-là que j'ai admirées surtout.

Sur l'*Alameda* se promenaient des moines, et des prêtres, de ceux dont Bazile nous a donné épigrammatiquement la figure, avec le vaste *sombrero* retroussé de côté et ombrageant le visage seulement par devant, avec la longue robe, le large rabat blanc et le grand manteau. Beaumarchais fut cause que je m'attachai à regarder les ecclésiastiques beaucoup plus que je n'aurais fait, sans le souvenir du maître de musique des pages de M. le comte Almaviva. Presque tous avaient l'air malheureux; quelques-uns cependant, gras et vêtus d'un noir assez propre, me parurent les prédestinés de l'endroit. Tout le long de la place de Ferdinand VII que je descendis pour aller au port, je vis de ces prêtres assis familièrement sur les portes des boutiques, causant avec les marchands, jouant avec les enfans, ou raclant une guitare pour faire danser les marmots.

La porte qui sépare la ville du port était fermée quand nous y arrivâmes; une querelle de soldats français avec des matelots étrangers, après boire, avait fait quelque bruit dans ce quartier, et le gouverneur de l'Ile était intervenu avec son brillant uniforme et sa plaque de grand-officier de la légion-d'honneur, qu'il avait eue autrefois à Cadix, par une courtoisie de Napoléon. La prison, les menaces mirent fin à la lutte, et on nous laissa passer.

Il était neuf heures; et au crépuscule, un crépuscule ardent je vous assure, dont nos plus belles soirées d'août à Paris ne sauraient vous donner une idée, c'était une admirable chose à voir que le quai qui borde la jetée du port! Quel mouvement et quelle variété de costumes! des moines de toutes couleurs, jeunes, vieux, tous beaux, calmes et riches d'embonpoint se promenaient lentement, les pieds nus, la tête hors du capuchon pour la livrer aux impressions de la fraîche brise du soir; des femmes élégantes, parées, donnant le bras à nos officiers qu'elles connaissaient déjà depuis quelques heures; des uniformes variés; la foule des marins du convoi et des matelots des bâtimens de guerre remarquables par leur costume de toile dont une ceinture et une cravate rouges faisaient ressortir la blancheur; de beaux paysans qui ont l'apparence des Grecs ou des Bas-Bretons; des marchandes d'oranges, arrivées le matin de Solère avec leurs bâtées de fruits d'or groupés et tenant à des branches feuillées; des soldats bleus de France, des soldats espagnols blancs et bleus de ciel; de longs prêtres noirs; que sais-je encore? Cette confusion de langages, ce pêle-mêle d'états, de peuples, de sexes, de conditions, ce bruit dans les embarcations qui se préparaient à retourner en rade, cette musique d'un régiment qui se faisait entendre sur la terrasse de la cathédrale; tout cela me frappa vivement; c'était si différent de nos boulevarts où l'on étouffe, de nos allées des Tuileries où le pittoresque n'a de variété que par le renouvellement de la forme des chapeaux de femmes! Les moines blancs et noirs, bleus, tout blancs, tout bruns sont de belles figures dans un tableau mouvant comme celui-là. Je ne regrette pas qu'il n'y en ait plus en France; mais je suis bien aise d'en avoir vu à Mayorque, à la chute du jour, le front nu, la barbe flottante et le chapeau pendant sur les épaules.

En quittant le quai, je jetai un dernier regard à ces pères que j'aimais en peintre, à ces femmes en mantilles, au peigne élevé, aux fleurs naturelles sur le front; et tout en souhaitant de voir bientôt la côte d'Afrique, je désirais que le calme nous retînt encore quelques jours à Palma où les soirées sont si belles, où la vie est si insoucieuse, où l'œil a tant de quoi se satisfaire!

La chaloupe du *Fédérico* doubla bientôt le coin de la jetée sur laquelle étaient assis en amphithéâtre des prêtres, des moines et des enfans qui chantaient. Leurs chants mirent nos Siciliens en goût de chansons, et ils nous en dirent de ravissantes pendant le trajet que nous fîmes sur une mer coupée en tous sens par mille avirons, et en tous sens illuminée par les dégagemens du phosphore.

A. JAL, *historiographe de la marine.*

NOTICE HISTORIQUE.

CATHERINE HOWARD.

Au moment où le nouveau drame de M. Alexandre Dumas vient d'attirer si puissamment l'attention vers *Catherine Howard*, quelques détails sur le sujet qu'il a traité, prennent leur place ici tout naturellement : ils donneront à connaître les modifications que le célèbre auteur dramatique a fait subir à l'histoire.

Le roi d'Angleterre, Henri VIII, avait eu déjà quatre femmes; Catherine d'Aragon qu'il répudia après seize ans de mariage : Anne de Boleyn qui fut condamnée à *être brûlée vive ou décapitée selon le bon plaisir du roi*, et qui fut décapitée; Jeanne Seymour qui mourut, toute seule, en mettant un fils au monde; et Anne de Clèves qu'il répudia très-vite, en l'appelant *une grosse cavale Flamande*.

Cependant, on apprit bientôt qu'une jeune fille, Catherine Howard, orpheline de lord Edmond Howard, et nièce du duc de Norfolk avait attiré l'attention du roi, à un dîner donné par l'évêque de Winchester; et, le 8 août 1540, une nouvelle reine fut présentée à la cour d'Angleterre. Sa beauté fraîche et naïve fit oublier qu'il lui manquait l'air de dignité que Henri avait jusqu'alors exigé dans ses femmes : ce fut par les séductions de sa candeur et de son innocence qu'elle charma le cœur du roi.

Henri se trouva tellement heureux de cette nouvelle union, qu'il institua une prière dans sa chapelle pour rendre grâce au ciel de son bonheur; il exigea que l'évêque de Lincoln, son aumônier, composât un hymne sur le même sujet.

Cette tranquillité de ménage durait depuis dix-huit mois, lorsqu'on apprit tout à coup qu'on venait d'enfermer la reine à la tour de Londres :

La reine, sa famille et deux gentilshommes : Dereham et Colepepper.

Et puis ensuite, on apprit que la reine était condamnée à mort, et qu'elle protestait de son innocence.

Bientôt le drame devint encore plus terrible.

Après avoir reconnu qu'elle avait offensé Dieu, le roi et la nation, après avoir demandé pour dernière grâce la permission de donner une partie de ses vêtemens à ses filles d'honneur, (qui furent exécutées avant elle!) Catherine eut la tête tranchée à Tower-hill, le 12 février 1542.

Avec elle, fut exécutée comme sa complice, lady Rocheford, odieuse créature qui avait causé autrefois, par ses infâmes accusations, la mort de son mari lord Rocheford et de l'infortunée Anne de Boleyn. Lord William Howard, lady William, son épouse, quatre hommes et quatre femmes furent condamnés à subir le châtiment que l'on infligeait alors en Angleterre à ceux qui ne révélaient pas les crimes de haute-trahison, — la mort.

Le roi fit grâce à la vieille duchesse de Norfolk, coupable d'être la grand-mère de Catherine Howard.

Puis, le 12 juillet 1543, Henri VIII épousa Catherine Parr, Veuve de lord Latimer, sa sixième femme.

Homme étrange qu'Henri VIII! à qui tous ces détails sanglans d'intérieur laissaient le temps de faire la guerre à la France, d'écrire contre Luther, d'opérer la réforme anglicane, de délivrer son royaume de *la tyrannie de l'évêque de Rome*, de discuter sur la théologie, durant cinq heures, avec un maître d'école de Londres et de faire brûler son antagoniste pour terminer la discussion.

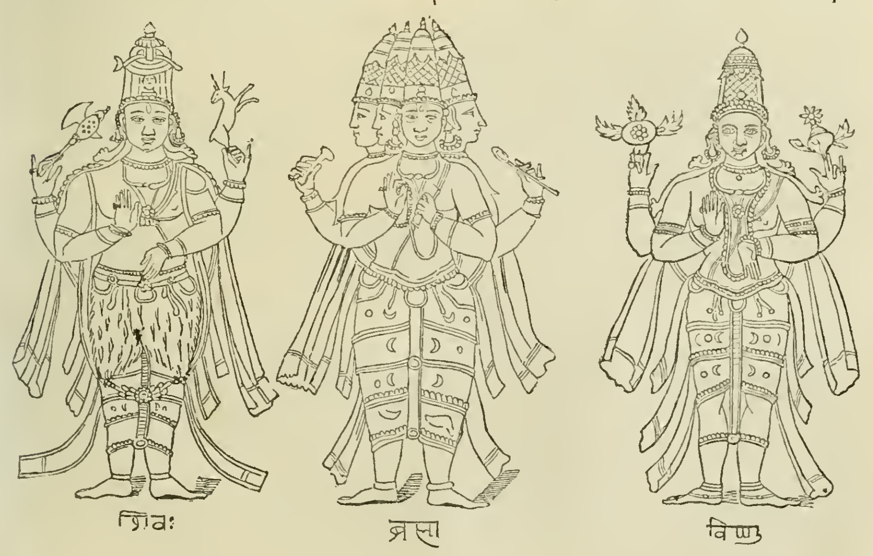
EDMOND LE CLERC.

Ce maître d'école se nommait Lambert. Après la discussion, le roi lui demanda : « —Veux-tu vivre ou mourir? »—Mourir, répliqua le martyr de la controverse.

RELIGION DES INDOUS.

TRINITÉ BRAHME.

La religion des Indous, à proprement parler, est le monothéisme. Ils reconnaissent un seul Dieu qu'ils



Trinité Brahme.

appellent *Brahm* : c'est l'être éternel, l'esprit incompréhensible.

Mais ils personnifient la volonté de Dieu qui a créé le monde et qui le fait durer. — Dans leur mythologie,

Brahma représente la création, *Vishnu* la conservation et *Siva* la destruction. Par destruction, ils n'entendent pas un anéantissement total, mais bien la reproduction sous d'autres formes.

Dans la métaphysique indienne, *Brahma* est la matière, *Vishnu* l'esprit et *Siva* le temps : ils sont dans la philosophie naturelle, la terre, l'eau et le feu.

Rien n'échappe à cette manie de personnification : le soleil, la lune, tout ce qui apparait aux cieux, le feu, l'air, les phénomènes de la nature, les passions, les émotions de l'homme, ses vertus, ses vices sont transformés en personnages, et viennent agir dans la turbulente histoire qu'ils racontent de l'homme.

Les pouvoirs conservateurs et régénérateurs, continuellement en action, sont, suivant eux, descendus des milliers de fois sur divers points de la terre, pour instruire, éclairer et punir le genre humain. Les femmes, les enfans de ces pouvoirs comme leurs époux et leurs pères sont venus aussi sous des formes, sans cesse nouvelles, pour concourir au même but.

L'histoire de ces incarnations interminables a ouvert un champ vaste à l'imagination des poètes. Leur génie, leurs riches descriptions mêlées de morale et de théologie l'ont fécondé d'une manière étonnante, et leurs écrits, plus tard ont été comme des inspirations de la vérité divine.

Cette trinité de pouvoirs a donné naissance à trois sectes, qui plus tard se sont trouvés réduites à deux ; celle de *Vaishnava* et celle de *Saiva*, qui comprennent aujourd'hui tous les individus du peuple nombreux auquel on donne le nom d'Indous.

Les Indous n'élèvent pas d'autels à *Brahm*: ils n'adorent que les êtres fantastiques qu'ils se sont créés. « Il n'y a » nulle figure, dit le *Véda* (livre sacré des Indous) de celui » dont la gloire est si grande, qui illumine tout, ordonne » tout, de qui tout vient, qui donne l'existence à tout, et » vers qui tout doit retourner un jour. »

Considérons maintenant les attributs personnifiés de chacune des personnes de la Trinité indoue.

BRAHMA.

Brahma est le pouvoir créateur de la divinité personnifiée : c'est, des trois noms que nous avons cités, le plus connu en Europe, et celui dont on s'occupe le moins dans l'Inde : les deux autres pouvoirs, celui de la conservation et de la destruction, sont bien plus particulièrement honorés. Il y a des images de Brahma dans les temples des autres dieux : on lui fait aussi des offrandes et des invocations ; mais il n'a pas, comme certains dieux, des temples ou des cultes qui ne soient consacrés qu'à lui seul. La raison en est simple ; l'acte de la création se trouve accompli : son pouvoir n'a donc pas une intervention immédiate dans la continuation et la cessation de l'existence matérielle, ou, en d'autres termes, dans la conservation ou la destruction de l'univers.

Brahma a la faculté de créer, *Siva* celle de détruire ; mais détruire suivant son pouvoir c'est créer sous une autre forme. De là vient qu'on trouve souvent *Siva* et *Brahma* unis l'un à l'autre.

Dans la mythologie, *Brahma* est le premier des trois grands attributs personnifiés de *Brahm*, l'Etre suprême. On l'appelle le premier des dieux, l'auteur de l'univers, le conservateur du monde. Il partage ce dernier titre avec *Vishnu*. On le voit toujours avec quatre figures, soit pour désigner les quatres parties du monde qu'il a créées, ou les quatres élémens qui le composent et dont l'un, si l'on en croit le *Véda*, est sorti de sa bouche. D'après quelques légendes, il fut un temps où il avait cinq têtes, mais on prétend que *Siva*, qui lui même en porte cinq, en a coupé une.

Plusieurs déités ont leur femme qu'on désigne en général sous le nom de *Sacti*. La *Sacti* de *Brahma* est *Sarawasti* la déesse de l'harmonie et des arts.

Ces déités ont aussi des montures ou *Vahans* qui leur sont consacrées. La monture de Brahma et de sa *Sacti* est le cygne appelé *Hanasa*.

La gravure que nous donnons ici, le représente comme on le trouve le plus communément avec quatre têtes et quatre bras, tenant dans ses mains une portion du *Véda*, puis une cuiller dont on se sert dans les cérémonies sacrées pour verser l'eau lustrale, un rosaire (1), enfin un vase pour contenir l'eau nécessaire aux ablutions, préliminaire indispensable de tout sacrifice ou de toute prière.

Cette gravure est dessinée d'après un bronze fait à Benarès, sous la direction des Pandits, qui sont les théologiens de la secte des Brahmes.

Les Indous croient que le *Veda* a été révélé par Brahma, et que la tradition l'a propagé jusqu'au temps



Brahma (la Création).

où un sage qui reçut le nom de *Vedavysa* (compilateur des *Vedas*), lui donna sa forme actuelle. Il distribua les écritures sacrées de l'Inde en quatre parties, dont chacune a un titre séparé, *Rich*: *Yajush*, *Saman* et *Athavana*.

VISHNU.

Vishnu est la seconde personne de la Trinité des Indous ; c'est la personnification du pouvoir qui conserve ; il a plus d'adorateurs à lui seul que toutes les autres divinités ensemble. Il est aussi la personnification du soleil et réciproquement le soleil est son image. Il représente encore le temps, ainsi que *Brama* et *Siva*. Quelquefois, *Vishnu* est la terre, l'eau, l'humidité en général ; et conséquemment l'air que les Indous savent être l'une des formes de l'humidité. Il est l'espace et l'on suppose alors que sa couleur est le bleu, parce que c'est celle que l'on voit au ciel.

(1) Les Brahmans se servent de rosaires comme les catholiques : ils laissent tomber un grain de ce rosaire à chaque nom de la divinité indoue qu'ils récitent mentalement.

Monté sur un aigle, ou plutôt sur un animal formé de l'aigle et de l'homme et que l'on nomme *Garuda*, Vishnu est parfois représenté parcourant son propre élément et s'élançant d'un vol assuré vers les cieux.

Lorsque *Vishnu* est regardé comme principe de l'humidité, il tient comme symbole distinctif un triangle dont le sommet se trouve en bas : le triangle est encore l'attribut de *Siva*, lorsqu'il représente le feu, mais alors on tourne en haut le sommet du triangle.

Le paradis, ou la céleste demeure de *Vishnu*, se nomme *Vaikontha*. Le *Vaikontha* est placé au ciel, sur la terre, et quelquefois dans une mer de lait au-dessous de la terre.

La gravure de Vishnu le représente ici avec les attributs ordinaires qu'il conserve toujours dans chacune de ses *avataras* ou incarnations, et qui servent partout à le distinguer des autres divinités. Ce sont un coquillage (*Chank*), et une sorte de roue ou de disque, appelé *Chakra*. Le *Chank* est un large buccin d'un rouge éclatant. Le *Chakra* est une arme qu'on lance, semblable à nos palets, et percée au centre, d'un trou qui permet de passer l'index sur lequel on fait tourner le *Chakra* avant de le lancer. Les bords en sont tranchans et de la périphérie s'échappent des flammes quand c'est *Vishnu* qui le fait tourner. Les deux autres attributs de *Vishnu* sont le *Gadha* et le *Padha*; l'un est une masse ou massue, l'autre est un lotier. On voit ces deux derniers attributs



Vishnu (la Conservation).

beaucoup moins dans les images de *Vishnu* lui-même, que dans celles de ses *avataras* ou incarnations. De ces quatre attributs, le *Chank* est celui de tous qui distingue le plus *Vishnu*.

SIVA.

L'on regarde généralement Siva comme le troisième pouvoir ou la troisième personne de la trinité des Indous. Il est le pouvoir destructeur et régénérateur. Sa femme *Bhavani* est le symbole de la nature créée. Comme Dieu de la justice, il monte un taureau, symbole de la justice divine. Il porte pour attribut ordinaire un trident appelé *Trisula*; sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, il ressemble au Neptune de la mythologie grecque. Sa femme présente aussi une certaine affinité avec l'eau ou *Thétis*. La couleur de Siva, ainsi que celle de son taureau, est le blanc, sans doute pour rappeler la pureté sans tache de la justice; sa chevelure est claire et parfois rouge. Tantôt on le représente avec deux bras, tantôt avec quatre,



Siva (la Destruction).

huit ou dix, souvent avec cinq têtes. Il a, au milieu du front, un troisième œil placé verticalement : cette distinction est, à ce qu'il paraît, particulière à lui, à ses enfans et à ses incarnations. Comme emblème de l'immortalité, on rencontre les serpens dans la parure d'un grand nombre de divinités; mais *Siva* en est bien plus orné que tous les autres pouvoirs; on trouve des serpens dans ses cheveux, autour de son cou, de sa ceinture, de ses bras, de ses poignets et de ses jambes : il n'a point d'autres bagues. On lui voit encore un croissant sur la tête. Dans la première de nos gravures, (*la trinité des Indous*), on le représente tenant dans l'une de ses mains une arme de guerre appelée *Gadha* ou *Paratha*, et dans une autre une antilope. La seconde gravure le montre tenant d'une main son *Trisula*, ou trident; dans l'autre le *Pasha*, ou corde.

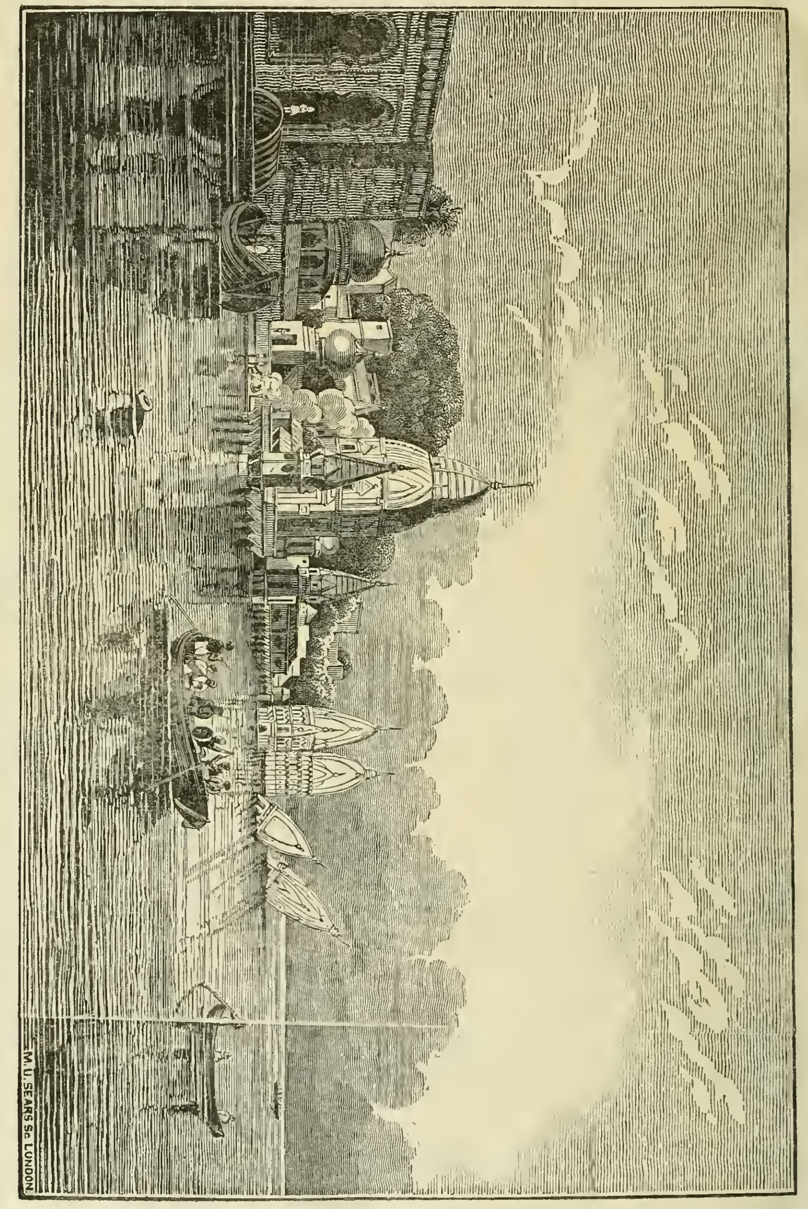
Ses trois yeux signifient qu'il voit les trois divisions du temps : le passé, le présent, le futur. Son croissant rappelle les phases de la lune qui mesurent le temps : le serpent qui forme un premier collier autour de son cou, indique les années: le second collier, formé de crânes, rappelle la révolution des siècles, l'extinction et la succession des générations de l'espèce humaine; le trident signifie que trois grands pouvoirs sont réunis en lui.

Benarès, ville de l'Inde, dont le nom est emprunté de deux rivières (*Benar* et *Assi*) qui se jettent dans le Gange, est le centre du culte Indou, et renferme son temple le plus célèbre.

C'est là qu'on peut être témoin, tous les jours, du culte superstitieux dont le Gange et ses eaux sont l'objet. Le Gange possède, dit le peuple, la propriété d'effacer les souillures de quiconque s'y baigne; mourir sur ses bords

ou dans ses flots, conduit au paradis. Pour contempler ce fleuve, pour s'y baigner, les Indous font des voyages de plusieurs centaines de lieues; des fanatiques y cherchent une mort volontaire; enfin d'autres y noient leurs enfans, par un excès de tendresse superstitieuse.

La cité sainte de Bénarès, siége du culte des Indous,



Temple de Bénarès, (Inde.)

est remarquable, surtout par le caractère bizarre de ses constructions. Depuis que les Musulmans s'en sont emparés, plusieurs mosquées sont venues se mêler aux pagodes modernes, et jeter leur architecture légère parmi les monumens lourds et incorrects de l'art indou.

HENRI SOUSTRAS.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Rencontre de Socrate et d'Aristophane.

HISTOIRE DU THÉATRE.

ATHÈNES.

REPRÉSENTATION DES NUÉES,

(Quatrième année de la 389e olympiade, l'an 378 avant J.-C.)

C'était la fête de Cybèle. On devait jouer au théâtre une pièce d'Aristophane.

Avant le point du jour, le peuple assiégeait les bureaux de marbre où, suivant la coutume établie, l'on distribuait à chaque citoyen d'Athènes désireux d'assister au spectacle, deux oboles dont la première servait à payer une place sur les gradins de l'amphithéâtre, la seconde à se procurer les alimens nécessaires durant la représentation.

Ces deux oboles reçues, chacun des spectateurs se dirigeait vers les galeries qui conduisaient à l'amphithéâtre. Là, des préposés vêtus de pourpre percevaient le prix d'entrée, tandis que d'autres, un bâton blanc à la main, faisaient ranger en file les arrivans, les conduisaient aux gradins, et veillaient à ce que rien ne troublât l'ordre.

Cette masse immense d'hommes forcés à demeurer assis ou debout, dans l'intervalle étroit qui séparait chaque banc, se dédommageait d'une telle contrainte et des ennuis de l'attente, par des cris, par des huées, par des sarcasmes contre ceux dont la physionomie burlesque prêtait quelque peu au ridicule. Si quelqu'un venait à trébucher, ou paraissait avec des vêtemens mal disposés et de mauvais goût, chacun se levait, chacun le montrait au doigt, chacun lui jetait des paroles moqueuses : la victime n'avait d'autre ressource que de sortir, ou de se cacher parmi les spectateurs, en baissant la tête et en la couvrant de son manteau, jusqu'à ce qu'un nouvel incident vînt détourner sur un autre objet la gaieté insolente des Athéniens.

Quand tout le monde se trouvait déjà placé, un vieillard, pauvrement vêtu et tout courbé par l'âge, entra dans l'amphithéâtre et se mit à chercher une place où il pût s'asseoir. On se fit un jeu cruel de son embarras. Sur différens points, des jeunes gens se serraient pour laisser entre eux un siége vide : puis quand le vieillard, avec bien de la peine, était parvenu jusqu'à ce siége, les écervelés se remettaient à l'aise, et le vieillard devait s'éloigner au milieu des risées et des quolibets. Il traversa de la sorte tout l'amphithéâtre, jusqu'à la place réservée aux ambassadeurs de Sparte.

Alors un de ces ambassadeurs se leva : c'était le plus jeune. Il tendit la main au vieillard, lui donna la place qu'il occupait, et se tint debout derrière lui.

Un homme se leva parmi les Athéniens et applaudit.

Aussitôt tous les spectateurs l'imitèrent, oubliant que ces applaudissemens, donnés à la conduite de l'étranger, flétrissaient leur propre conduite.

Cependant le son des instrumens de musique annonça que le spectacle allait commencer, et les choristes arrivèrent sur le théâtre, précédés d'un joueur de flûte qui réglait leurs pas. Ils étaient six de front et quatre de hauteur, manière d'annoncer que la pièce était une comédie.

Le théâtre représentait le vestibule d'un palais ; au fond se trouvait une place : à côté paraissaient plusieurs maisons entre lesquelles s'ouvraient deux rues principales, l'une tournée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Tout à coup, un lit poussé par des ressorts secrets s'avance sur la scène ; un personnage grotesque, Strepsiade, sort de ce lit et parcourt la scène dans une grande agitation, « car il a, dit-il, des dettes, et des goûts dépensiers. » Survient Phidyppide, son fils, jeune fou non moins prodigue ; et une querelle commence entre le père et le fils à propos d'un philosophe que Strepsiade ne nomme pas, et qu'il veut consulter afin d'en apprendre le moyen de se débarrasser de ses créanciers.

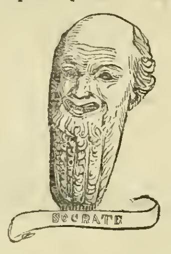
Les deux acteurs chargés des rôles de Strepsiade et de Phidyppide, portaient des masques qui leur couvraient non-

seulement le visage, mais encore toute la tête. La bouche en était béante, de manière à favoriser la sortie de la voix que grossissaient des lames d'acier disposées d'une certaine façon.



Strepsiade frappe à la porte du philosophe : un valet vient ouvrir, et après une scène toute remplie de quolibets, un rideau se lève.

Alors on voit le philosophe au milieu de ses disciples.



Les masques de ces nouveaux acteurs offraient sans doute une bien grande ressemblance avec les personnages que voulait attaquer Aristophane, car chacun se tourna vers l'homme qui tout à l'heure avait applaudi le premier à la conduite de l'ambassadeur Spartiate ; chacun le désigna du doigt, en répétant, avec des éclats de rire :

— Socrate ! Socrate !



Socrate.

Socrate tenait à la main un bouquet de roses. De même que tous les spectateurs il riait, mais sans forfanterie comme sans amertume, des plaisanteries débitées sur la scène.

Cependant le spectacle continuait : le Socrate de la comédie, guindé en l'air dans une corbeille, descendait sur le théâtre et invoquait les *Nuées*, « seuls dieux, disait-il, qu'il reconnût. »

On applaudit beaucoup à cette plaisanterie d'Aristophane, qui donnait à entendre que les doctrines de Socrate et de ses disciples n'étaient que de pures chimères, vides et fantastiques, comme les brouillards dont se forment les nuages.

Ensuite, après une invocation de Socrate, les *nuées* descendirent par le moyen de machines; c'étaient des acteurs vêtus de costumes bizarres et qui portaient des masques de femmes. Ils chantaient en chœur, vantaient les pouvoirs des *nuées* qu'ils représentaient, et finirent par promettre leur protection à Strepsiade en faveur de Socrate.

Alors Strepsiade abjure les dieux d'Athènes et se voua tout entier au culte des *nuées* qui promettaient de lui apprendre à corrompre le bon droit pour emprunter et ne rien payer, et qui ajoutèrent :

— Laissez-vous conduire par Socrate, vous réussirez.

Là se termina le premier acte. Les acteurs une fois sortis de scène, les spectateurs se reprirent à causer et à rire bruyamment.

Puis le chœur reparut, et après lui Socrate et Strepsiade dont le philosophe a volé le manteau:

Puis commença un dialogue qu'interrompirent plusieurs fois l'hilarité et les preuves de satisfaction du peuple.

SOCRATE.

Ça, que souhaitez-vous apprendre ? les mesures, l'harmonie, la cadence ?

STREPSIADE.

Oui parbleu, les mesures, car il n'y a pas long-temps qu'un marchand m'a trompé au moyen d'une fausse mesure.... Pour l'harmonie, à quoi me servirait-elle ?

SOCRATE.

A faire l'agréable dans les compagnies.

STREPSIADE.

C'est bien là de quoi il s'agit ! enseignez-moi à culbuter le bon droit.

Plus Strepsiade va au fait, plus Socrate s'en éloigne, et comme la philosophie, dit-il, exige beaucoup de connaissances préliminaires, il donne à son disciple une leçon de grammaire, qu'il termine en disant :

Couchez-vous, méditez, attachez-vous à une pensée, et si vous ne pouvez la démêler, passez à une autre, divisez, définissez, contemplez, enfin cherchez les moyens de frustrer vos créanciers.

Ici les éclats de rire et les applaudissemens éclatèrent de tous côtés, car ces paroles bouffonnes parodiaient assez finement les préceptes de Socrate qui voulait faire naître les pensées des autres sans dire les siennes. C'est pour cela qu'on l'appelait *la sage-femme des esprits.*

Las de se tourner et de se retourner sur son lit, Strepsiade s'écrie enfin qu'il croit avoir trouvé le secret qu'il cherchait.

Si j'achetais une sorcière de Thessalie, et que par son moyen je prisse la lune et que je l'enfermasse dans un étui comme un miroir....

SOCRATE.

Eh bien, qu'en arriverait-il ?

STREPSIADE.

S'il n'y avait plus de lune, je ne paierais plus d'intérêt.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

La chose est claire. Il n'y aurait plus de mois, et par conséquent plus de paiement au bout.

SOCRATE.

Mais si vous étiez condamné à payer cinq talens, comment vous tireriez-vous de cette affaire ?.... Pensez-y, rêvez quelques momens, donnez l'essor à votre esprit, comme les enfans le font à un hanneton qu'ils attachent à un fil.

STREPSIADE.

Je me mettrais derrière le greffier, j'exposerais un miroir ar-

dent aux rayons du soleil, et je brûlerais toutes les écritures qu'on ferait contre moi.

SOCRATE.

Et si vous étiez condamné par corps ?

STREPSIADE.

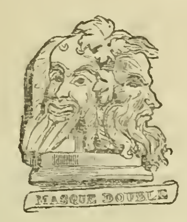
Le moyen est tout simple, j'irais me pendre.

Socrate voyant qu'il ne peut tirer aucun parti de son nouveau disciple, lui conseille d'amener son fils en sa place.

Nous ne suivrons point la pièce des *Nuées* dans toutes ses différentes scènes, nous dirons seulement qu'à la fin, le fils de Strepsiade, d'après les conseils de Socrate, bat son père et le chasse. Celui-ci, dégoûté de la philosophie, appelle ses gens, les fait armer de haches et de torches, monte avec eux sur le toit de l'école, la met en feu et en laisser consumer les débris.

Socrate sort tout enfumé et se sauve, lui et ses disciples, au milieu des sarcasmes du chœur.

Un incident vint interrompre la première scène du dernier acte, et en suspendre un moment la représentation. Un des acteurs manqua de mémoire, et, par un mouvement maladroit, tourna son masque double quand



il ne le fallait point (1) ; aussitôt le peuple se leva et se mit à demander qu'on otât le masque de cet acteur, afin de jouir de sa confusion. Le malheureux dut obéir, et après avoir essuyé longuement les sifflets et les avanies du public, il céda son costume et son masque à un autre acteur qui continua le rôle. Alors la pièce interrompue recommença et fut achevée.

Une fois la foule à peu près écoulée et les abords devenus plus faciles, Socrate, dont la physionomie, durant la représentation, était demeurée sereine et sans embarras, sortit au milieu de ses disciples, qui tous ne faisaient point preuve d'une pareille force d'ame.

Au détour d'une rue, il se trouva face à face avec Aristophane, que ses amis ramenaient en triomphe : Aristophane rougit et voulut se détourner ; mais Socrate alla droit à lui, et du bouquet de rose qu'il tenait à la main il le frappa doucement au visage :

Aristophane, surpris, recula par un mouvement brusque, et avec une sorte de frayeur.

— Aristophane, dit le philosophe en souriant, faites pour ceci comme j'ai fait pour votre pièce; excusez les égratignures en faveur du parfum.

— Prenez garde! s'écria un passant; il peut y avoir un aspic parmi ces roses.

Ce passant était Platon.

Vingt trois ans après, Socrate venait de boire la ciguë, et Aristophane traversait tout pensif le Prytanée, quand une voix connue le fit tressaillir:

— Je te l'avais bien dit, Aristophane, qu'il y avait un aspic parmi tes roses!

S. HENRY BERTHOUD.

(1) Le masque double était à deux faces : l'acteur, par un mouvement rapide, le faisait tourner sur son visage de manière à offrir au spectateur l'expression qu'exigeait la situation de la pièce.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA CORSE.

Il est un pays voisin de la France, qui par sa position géographique ne peut et ne doit jamais appartenir qu'à elle; c'est la Corse. Les deux tiers d'un siècle se sont écoulés depuis qu'elle est devenue notre conquête, et pourtant ses mœurs et ses usages antiques nous sont aussi inconnus que son histoire. Vainement la Corse a-t-elle donné naissance à Napoléon, ce colosse de notre époque; vainement depuis soixante-cinq années est-elle réunie à la France; vainement une foule d'hommes distingués sont-ils sortis de son sein ; elle reste ignorée et souvent calomniée.

Pour nous, qui lui sommes attachés par les liens du sang et de l'amitié, nous nous félicitons d'appartenir désormais à ce peuple, le seul peut-être dans notre vieille Europe qui n'ait pas pris des mœurs d'imitation; les vertus comme les vices des Corses sont à eux seuls. Espérons que le temps est arrivé où d'injustes préventions contre eux cesseront, et que cette nation courageuse et spirituelle, enfin appréciée, dans son importance, par le gouvernement, ne sera plus méconnue. Des essais nombreux prouvent que son sol peut donner les mêmes productions que les Antilles, et ses forêts suffiraient au besoin aux arsenaux de notre marine, tandis que ses golfes présentent un refuge et des lieux de réunion à ses flottes les plus nombreuses.

Il ne faut pas juger les Corses sans parcourir leurs montagnes. Ce pays est une mine féconde à explorer pour l'historien, le peintre et le romancier ; il mérite surtout d'être visité par cette foule de jeunes gens avides de connaissances nouvelles. Qu'ils ne craignent pas d'y aborder: l'hospitalité des temps antiques les y attend; elle y règne chez le riche citadin comme chez l'humble pasteur : elle procurera à leurs plumes et à leurs pinceaux, des sujets nouveaux et faits pour plaire, dans un temps où tout semble épuisé, en littérature et dans les arts.

Fatiguée des longues guerres intestines qu'elle soutint pendant deux siècles, pour s'affranchir du joug de fer des Génois, la Corse se soumit volontiers à la domination française. De nos jours, elle se voit, avec orgueil, devenue partie intégrante de la France; mais elle gémit avec raison de l'oubli dans lequel elle végète.

Depuis quelques années, plusieurs écrits ont été publiés sur ce pays : malheureusement aucun ne peut répondre à la curiosité qu'il inspire. Pour connaître les Corses, il faut vivre chez eux ; tous les ouvrages que nous avons jusqu'ici, ou sont trop peu étendus, ou dictés par une malveillance marquée, ou enfin écrits en France sur des données inexactes.

Les habitans s'occupent peu de littérature (1). Privés de bonnes études chez eux, ils sont obligés d'en aller chercher dans les universités italiennes, et en France; à leur retour, ils cherchent par des professions lucratives à réparer leurs modestes fortunes qu'ont affaiblies les dépenses excessives de leur éducation.

Paoli, si digne de commander aux Corses dont il fut le libérateur et le législateur, avait bien compris que le premier besoin pour eux, c'était l'instruction; il sacrifia la plus grande partie de sa fortune pour leur en procurer les avantages, et légua les fonds nécessaires à la fondation d'une université. Ces fonds sont encore déposés à Paris,

(1) Il faut excepter MM. Viale, auteur du poème *La Dinomachia*, Pompej., auteur de l'état actuel de la Corse, J. Ch. Gregori, qui a publié une nouvelle édition de l'Histoire de Filippini et une tragédie italienne, *Sanpiero Corso*, l'ex-préfet Pietri, auteur d'une *Statistique du département du Golo*. Un jeune Corse s'occupe en ce moment d'un drame en vers français dont le sujet est tiré de l'Histoire corse, et qui sera représenté incessamment à Paris, et enfin plusieurs autres auteurs dont on lit avec plaisir les productions.

à la caisse des consignations. Depuis douze ans, le pays n'a pu en obtenir du gouvernement la jouissance, malgré ses réclamations. La seule commune de Morosaglia, est en possession de son legs particulier. Mais enfin, la Corse doit espérer aujourd'hui, en vertu de la loi nouvelle sur l'instruction publique, que le ministère s'empressera de l'établir dans ses droits de propriété au legs. On ne peut se défendre d'une extrême surprise, en voyant que des mandataires dévoués n'aient pu encore obtenir du pouvoir cet acte de justice.

Le gouvernement a oublié la Corse, mais à son défaut, il est des hommes qui illustrent cette île et qui font usage de leur fortune pour le bien-être de leurs concitoyens. Un Corse, le cardinal Fesch, a fondé un établissement d'éducation dans Ajaccio, sa ville natale; il y fait bâtir en ce moment un magnifique séminaire; car le diocèse est privé de toute école ecclésiastique depuis la suppression des corps religieux; heureux si le gouvernement ne vient pas traverser l'exécution de ce projet si nécessaire à la religion et si avantageux aux familles.

Si la Corse, au lieu d'être isolée dans la Méditerranée, était un de nos départemens du continent, la presse aurait déjà publié la touchante fondation que vient d'y faire le comte Pozzo-di-Borgo, Il existe pourtant en Corse une feuille hebdomadaire, portant le titre de *Journal libre de la Corse*, et rédigée dans les bureaux de la préfecture; mais, sauf les annonces officielles, son insignifiance ne le fait pas parvenir jusqu'aux lecteurs français; c'est donc avec plaisir, les premiers, que nous publions les bienfaits d'un homme qui honore tant sa patrie (1).

Alata, bourg à quatre milles d'Ajaccio, est situé sur le penchant d'une montagne, de laquelle on domine la riante plaine de Campo-di-Loro, partie de la fertile Bastelicaccia, et le golfe, d'où la vue ne s'arrête plus que là où finit l'horizon. Ce bourg est riche depuis long-temps de la bienfaisance de M. le comte Pozzo-di-Borgo. Déjà après avoir reçu un don de 10,000 fr. pour réparer son église, il a reçu encore la fondation d'une rente annuelle de 4,000 fr. pour donner au culte la pompe dont une population religieuse connaît tout le prix.

La Corse est coupée de hautes montagnes et de profondes vallées qui rendent les communications difficiles : ce serait faire la richesse du pays que d'ouvrir des routes; car, en dépit des géographies et des statistiques, on ne voit, à la place des *routes royales*, qu'elles indiquent, que des sentiers tracés au hasard par des bergers, et qu'on a peine à suivre même à cheval. L'administration ne peut se vanter d'avoir créé de routes pratiquables aux voitures que celle d'Ajaccio à Bastia, commencée à l'époque de la conquête de l'île. Prise et reprise à plusieurs fois, cette route a été enfin terminée il y a un an. Passé Vico, celle de Sagone à Ajtona ne peut servir que pour l'exploitation aujourd'hui abandonnée de la forêt.

Une telle absence de moyens de transports a inspiré au comte Pozzo-di-Borgo la bienfaisante pensée de faire construire en ce moment une belle route d'Alata à Ajaccio, route qui va devenir pour ses concitoyens une source d'abondance et d'industrie.

M. Pozzo-di-Borgo, ne s'est pas arrêté à ces améliorations; il vient d'y ajouter une rente annuelle de cinq mille francs, au capital de cent mille francs, pour être employée chaque année à doter une fille, la plus sage de la commune.

Un jury, composé des quinze notables les plus âgés, présidé par leur doyen d'âge, prononce seul sur le mérite des concurrentes qui reçoivent, outre la dot, un bouquet.

(1) Depuis quelque temps il s'imprime à Bastia une feuille intitulée : *Revue de la Corse*. Elle paraît une fois par semaine.

Ce bouquet a été donné en 1834 pour la première fois. La veille du jour solennel, les habitans d'Ajaccio se promenaient le soir, selon l'usage, sur les bords de leur golfe; ils jouissaient d'une de ces belles soirées que l'on ne trouve qu'en Italie; lorsqu'ils virent tout à coup la montagne d'Alata se couvrir de feux, et que le bruit des cloches et de toutes les armes à feu du pays, porté par la brise du soir, vint leur annoncer que le lendemain était l'anniversaire de la naissance de leur illustre compatriote, et que ce jour-là, une famille goûterait une félicité inexprimable; car, dans ces montagnes, aux mœurs simples, voir sa fille, sa sœur, proclamée la plus sage entre ses compagnes, c'est le comble du bonheur. En Corse, l'honneur d'une femme, est le trésor de la famille, le seul bien que rien ne remplace. Aussi, durant la nuit qui précéda ce jour, plus d'un jeune cœur battit de crainte et d'espoir et bien des vœux s'élevèrent au ciel.

Le lendemain de cette première manifestation de l'allégresse d'Alata, le jury des notables se réunit dans la maison du fondateur. Le doyen d'âge, après avoir fait lecture de l'acte de donation, invita les membres du tribunal patriarcal à venir déposer leur vote dans une urne préparée à cet effet. Le président, après avoir recueilli les suffrages, qui furent unanimes, proclama le nom de la *Rosière*, et il invita le père de la jeune fille à l'amener devant le jury; elle fut quelques instans après présentée à l'assemblée par sa famille et avec son fiancé : puis elle reçut le bouquet et la dot, aux acclamations de la foule.

Quelques jours après, l'heureux couple reçut la bénédiction nuptiale, environné des deux familles, de ses concitoyens, et d'un grand nombre d'étrangers attirés par une cérémonie aussi touchante que nouvelle. Cette journée fut une fête pour la contrée, et le soir, on vit encore la montagne d'Alata refléter ses feux de joie dans les eaux limpides du golfe d'Ajaccio.

Mme. V. DE SUSINI (*correspondante.*)

CARTOUCHE.

SON HISTOIRE. — ÉTUDES PHRÉNOLOGIQUES SUR SON CRANE.

Louis-Dominique Cartouche naquit à Paris en 1693. Son père, riche tonnelier, le plaça chez les Jésuites, pour qu'il apprît les langues mortes, considérées alors comme la base de toute bonne éducation.

Cartouche développa de bonne heure une grande activité d'esprit et beaucoup de sagacité. Les facultés qu'il possédait auraient pu faire de lui un homme très-remarquable, tandis que, mal dirigées, elles ne servirent qu'à lui procurer les moyens de réussir pendant quelque temps dans la voie criminelle qui le conduisit enfin à l'échafaud.

Déjà même dans sa première enfance, Cartouche avait manifesté un penchant très-décidé pour le vol. Il ne se passait pas de jour qu'il ne volât quelque friandise à sa mère; pas de jour qu'il ne rendît quelque marchande de pommes victime de son adresse et de sa convoitise.

Lorsqu'il fut entré au collége, il continua ses débuts en volant des plumes, du papier, et d'autres menus objets appartenant à ses camarades.

Une fois engagé dans cette carrière, il y fit de rapides progrès. Il en vint bientôt au point de dédaigner les bagatelles, qui jusqu'alors avaient suffi à son goût pour le bien d'autrui. Enhardi par ces premiers succès, et plein de confiance en lui-même, il conçut le projet de s'enrichir d'une manière plus expéditive; mais il lui fallait une occasion : — elle ne tarda pas à se présenter.

Son Principal lui témoignait la plus grande confiance,

et lui permettait assez souvent de venir le trouver dans son cabinet. Un jour Cartouche aperçoit sur le bureau quelques louis. La vue de cet or chatouille son inclination naissante, et il forme le dessein de se l'approprier. Pour y parvenir, il propose au professeur de lui montrer des vers dont le sujet avait été donné à lui et à ses camarades de classe. Le révérend père y consent, les petits auteurs accourent, chacun lit son opuscule, Cartouche triomphe, et on va le couronner.

Le professeur entre dans sa bibliothèque pour y prendre le livre qui doit être donné en prix. Alors Cartouche, ne perdant pas de vue l'objet de ses désirs, feint de jouer avec ses camarades, met la main sur les pièces d'or et les escamote avec adresse. Aussitôt il entend sonner l'heure du réfectoire, et la petite troupe se disperse. Le dîner fini, le principal s'aperçoit de la perte de son argent, et interroge ses élèves, d'abord avec douceur, ensuite avec sévérité. Tous affirment ignorer de quoi il s'agit. Cartouche a l'air aussi étonné que les autres, il se hâte de cacher son butin dans le soulier d'un surveillant d'étude, et retourne à son travail comme s'il ne lui était rien arrivé.

Cartouche était en troisième avec le jeune marquis de.... dont il faisait les devoirs, et avec qui, par conséquent, il vivait dans la plus grande intimité. Un jour le jeune seigneur reçoit pour sa fête cent écus de son père; Cartouche en est témoin; il ne quitte pas l'argent des yeux, et après l'avoir vu déposer au fond d'une armoire, le regarde déjà comme à lui.... Le petit marquis est riche et Cartouche est pauvre, pourquoi la fortune se montre-t-elle si injuste! Il ne fait que rétablir l'équilibre!

Avec ces beaux raisonnemens, Cartouche n'attend que le moment d'exécuter son projet. A peine la classe est-elle commencée qu'il demande la permission de sortir un instant. Monter à la chambre du marquis, ouvrir l'armoire au moyen d'un rossignol, et prendre l'argent, il n'a fallu qu'un moment pour cela.

Mais, ô fatalité! au moment de s'éloigner, il entend du bruit et distingue les pas d'un jeune abbé qui servait de précepteur à son camarade.

Fuir devient impossible, il faut grimper sur l'armoire. Là, il se blottit derrière une corniche, dont la forme antique et haute le cache complètement.

Lorsque la classe est achevée, le marquis voulant régaler ses camarades, monte dans sa chambre pour y prendre ses écus. Il a beau chercher, il ne trouve que le sac. Là-dessus, grande rumeur: le principal arrive, il se souvient du vol de ses louis, et fait assembler les élèves. Tous arrivent, Cartouche seul ne se rend pas à l'appel.

On le cherche partout, on crie, on menace, mais en vain: le coupable reste blotti sur son armoire. Plusieurs heures se passent, le dîner sonne, on va, on vient dans les corridors, impossible à Cartouche de sortir; après le dîner, même embarras, mêmes terreurs. Toute la soirée se passe dans cet état: la cloche du coucher se fait entendre; s'il pouvait au moins profiter de l'agitation qui règne alors dans toute la maison pour s'évader! Il allonge la tête, il se lève un instant sur les coudes, il n'entend rien. Aussitôt il se hasarde à sortir une jambe, il va échapper! bien fin qui le reprendra! Il n'est plus temps, on vient... Le marquis et son précepteur se couchent. — Voilà le petit voleur condamné à passer encore la nuit dans cette horrible position, mourant de faim, courbaturé, brisé, osant à peine respirer ou essayer le moindre mouvement dans



Portrait de Cartouche, dans sa prison.

la crainte de reproduire le craquement que le vieux meuble avait fait entendre toute la journée.

Enfin au bout de cinquante heures du plus affreux supplice, il se trouve seul et se hâte de descendre de sa cachette. Vite, il se couvre des habits de l'abbé, cache les siens sous son manteau, et sort de la maison avec les externes.

Après avoir repris ses vêtemens, il va se présenter chez son père, auquel il fait un conte de sa façon: mais celui-ci soupçonnant quelque fourberie, l'enferme sous un vaste cuvier chargé de grosses pierres.

Cartouche, prisonnier, fait sur le champ son plan d'évasion. A l'aide d'un petit couteau qu'il portait toujours sur lui, il pratique un trou dans le cuvier, une barre de fer lui sert de levier, il parvient à soulever cette immense calotte, engage dessous quelques pierres arrachées au sol même de sa prison, et parvient ainsi, à l'aide d'une inconcevable patience, à se frayer un passage.

Une fois en liberté, Cartouche dit adieu à ses pénates et se réfugie chez un oncle qu'il avait à Rouen. Arrivé dans cette ville, il se sent à l'aise; car il va maintenant exercer ses talens sur une plus grande échelle. Il se fait promptement une assez belle collection de montres, de diamans, de tabatières, fréquente les maisons de jeu, et forme les projets d'escroquerie les plus extraordinaires. Mais forcé de céder aux pressantes sollicitations de son oncle, il quitte la Normandie et retourne à Paris.

Son père, qui connaissait déjà une partie de sa conduite, se décide à l'enfermer à Saint-Lazare. Afin de mieux tromper le jeune voleur, il l'accueille d'une manière tout aimable, le traite bien pendant deux ou trois jours, et finit par lui proposer une promenade au couvent des Lazaristes qui lui avaient, disait-il, commandé quelques tonneaux, et qu'il devait aller voir pour cet objet. Cartouche auquel la réception gracieuse de son père avait déjà fait soupçonner quelque trahison, mais assez sûr de lui-même pour se tirer d'un mauvais pas prévu, n'hésite point à accepter la proposition du tonnelier. Il se sentait assez de courage pour aller au-devant d'un danger, et il était curieux de savoir ce que son père voulait faire de lui.

Ils montent donc en voiture et arrivent au couvent. Son père descend le premier et dit quelques mots au concierge. Cartouche, attentif, lit sur la figure de celui-ci un mouvement imperceptible de physionomie, et comprend que l'heure de la retraite est venue. Aussitôt il ôte son habit, met son mouchoir blanc en guise de tablier, se couvre la tête d'un bonnet de coton qu'il avait dans sa poche, et saute lestement de voiture, au moment convenable, avec l'air d'assurance d'un homme qui a été garçon de cuisine toute sa vie.

Le voilà pour toujours hors de la maison paternelle.

Cartouche se forme bientôt une petite troupe de filoux et se met à leur tête, après s'être engagé comme espion, pour mieux tromper la police. Son intelligence et son zèle ne tardèrent pas à lui gagner les bonnes grâces de M. d'Argenson.

Celui-ci le mande un jour dans son cabinet, et lui dit : « — J'ai confiance en toi, tu me parais un habile homme, il faut que tu me rendes un service que je saurai reconnaître, car il y va de mon honneur; l'audace d'un voleur que je ne puis saisir, et qui remplit le monde de son nom et de ses crimes, est une honte qui retombe sur moi. Mort ou vivant, il faut que tu prennes le fameux Cartouche. J'ai mis tous mes hommes à ses trousses : sa tête est à un haut prix, et cependant jusqu'ici nos recherches ont été vaines. — Je compte sur toi. Un frisson glacial parcourt Cartouche depuis les pieds jusqu'à la tête; il fait pourtant bonne contenance, promet tout, et se sert de sa position et de la confiance du ministre pour assurer ses succès.

A quelque temps de là, il est un jour arrêté par des racolleurs, et conduit en Flandres dans la milice. On sait qu'à cette époque l'armée se recrutait de cette manière : par la force. Cartouche conçoit bientôt le projet de s'en aller, mais comment faire? S'il manque son coup il y va de sa tête. Il propose de se racheter; le capitaine demande cent louis : Cartouche a plus que cette somme sur lui, mais il faut sortir de là au meilleur marché possible. Un homme comme lui ne peut pas payer niaisement ce qu'on lui demande.

Il écrit à Bras-d'Acier, son lieutenant, de venir à son secours. Quoiqu'âgé de trente ans, celui-ci se donne l'air et la tournure d'un bon vieillard de soixante-dix ans, et prie le brave capitaine de se contenter de cent pistoles, qu'il lui apporte pour libérer son fils. La comédie est si bien jouée, que le capitaine, convaincu qu'il n'en peut tirer davantage, rend Cartouche à la liberté.

Bruxelles devint ensuite le théâtre des exploits de notre célèbre voleur. C'est dans cette ville qu'il imagina le vol à la chaîne, dont on va voir l'explication dans l'anecdote suivante :

Cartouche se trouvait un dimanche à l'église du Saint-Esprit et se tenait placé, pendant la grand'messe, près d'un gros homme qui se servait d'une superbe tabatière en or.

Au moment de l'élévation, Cartouche glisse sa main dans la poche de son voisin et s'empare de la tabatière; mais celui-ci s'aperçoit du larcin, et saisit le poignet du voleur avec tant de force qu'il lui ôte toute idée de pouvoir s'échapper. Cartouche s'approche alors davantage du dévôt, fait semblant de lui demander grâce tout bas à l'oreille, et pendant ce mouvement, la main droite enlève la boîte que tenait la gauche.

Il fait signe à ses compagnons qui forment la chaîne à côté de lui, et la tabatière a promptement volé de main en main jusqu'au dernier.

Alors Cartouche se redresse avec fierté, et demande au dévot de quel droit il le retient par le bras. — Misérable, répond l'autre, ne m'as-tu pas volé ma boîte? —Moi, quelle horreur! —Dans l'instant je viens de m'en servir, et tu la tiens encore. — Un groupe se forme autour d'eux. Cartouche montre ses mains vides, il se plaint de l'injure qui lui est faite, et demande à passer à la sacristie pour qu'on le fouille et que son innocence soit solennellement reconnue. On sait déjà que toutes les recherches sont inutiles, Cartouche triomphe; et le pauvre volé, confondu, voit tout le monde se tourner contre lui et l'accabler d'injures.

Mais l'affaire ne finit pas là. Cartouche a été outragé dans son honneur, il veut une réparation, qui paraît trop juste, et le pacifique dévot se voit forcé, pour apaiser l'orage qui se prépare autour de lui, de prier le voleur de sa tabatière de lui pardonner et d'accepter sa bourse.

De Bruxelles, Cartouche revient à Paris, où il organise sa troupe par brigade, et en place une dans chaque quartier. Il avait proscrit, pour les villes, l'usage des armes à feu, et ne permettait que l'usage des bâtons pointus par un bout et armés, de l'autre, d'une boule de plomb. Il avait expressément recommandé de ne tuer que dans le cas de la plus absolue nécessité, et il brûla lui-même la cervelle à un des siens dont le naturel féroce n'avait pu être dompté par aucune espèce de moyens.

Cartouche avait dans le caractère une générosité qui prouve assez qu'avec une bonne éducation, la société lui aurait vu jouer un rôle bien différent de celui qui lui devint si funeste.

Un jour il arrête un voyageur qui se rend à Lyon, et lui demande la bourse ou la vie. Le voyageur s'exécute de bonne grâce. Cartouche frappé de ses belles manières, lui dit : — Où allez vous? —A Lyon. — Que vous reste-t-il pour achever votre voyage? —Rien, je vous ai tout

donné. — Cartouche lui rend neuf louis et disparaît.

Cependant les persécutions de la police se succédaient avec une telle activité contre Cartouche et sa bande, qu'il fut décidé, à la suite d'un conseil général tenu à cet effet, que l'on resterait dans la plus complète inaction pendant une année entière. Pour Cartouche, il résolut de quitter le pays. L'aventure suivante qui lui arriva dans son voyage peut donner une idée de son esprit de ruse, de savoir-faire et d'adresse.

Il apprend, en passant à Orléans, qu'une dame de Bar-sur-Seine pleurait son fils unique parti pour la Guadeloupe. Après avoir obtenu tous les renseignemens nécessaires recueillis avec la finesse qui le caractérisait, il va à Bar-sur Seine, et parvient à découvrir une vieille gouvernante qui avait élevé le fils de madame Bourguignon. Il la met complétement dans ses intérêts en lui donnant cent louis comptant, avec promesse d'une rente plus tard, s'il réussit. Ensuite il se prépare pendant plusieurs jours à la comédie qui doit décider de sa fortune : alors il vient se jeter au cou de la malheureuse mère, qui ne doute pas un instant qu'elle n'ait retrouvé l'objet de sa tendre sollicitude. Cartouche joue son rôle avec tant de présence d'esprit et d'aplomb, que les parens, les amis, les voisins eux-mêmes, croient le reconnaître et s'empressent de lui faire l'accueil le plus gracieux.

Madame Bourguignon, trop heureuse d'avoir retrouvé son fils, réalise une partie de sa fortune et lui donne quatre-vingt mille francs pour acheter une charge à la cour. Cartouche, ravi de son succès, emporte à Paris cette somme et l'espérance de s'approprier entièrement la fortune de sa mère adoptive.

De retour dans la capitale après une année d'absence, il donne à sa troupe l'ordre de recommencer ses opérations.

Parmi les faits qui démontrent chez Cartouche un grand courage moral et cet imperturbable sang froid si nécessaire pour accomplir un projet de longue haleine je citerai le suivant :

Il apprend qu'un joaillier de la place Dauphine achevait une magnifique parure de diamans pour une cour étrangère, et déjà dans sa pensée, la parure est à lui. Il va chez le joaillier. Captiver ses bonnes grâces par un achat considérable, se faire inviter à la maison de campagne par suite de plusieurs mois de relations qui le faisaient regarder comme un ami de la maison, tout cela fut le résultat d'une adresse qui ne se démentit pas un instant.

Un jour qu'il était à la campagne du joaillier, et que celui-ci faisait la sieste dans la même chambre où Cartouche était censé faire la sienne, celui-ci se lève, détache une clef que le joaillier portait toujours fixée à sa boutonnière, descend tranquillement dans la cour, ordonne de seller un cheval pour une promenade, et se rend à Paris, place Dauphine, à la boutique du joaillier. Là, il montre la clef à la domestique chargée de garder le magasin, lui dit qu'il vient de la part de son maître, ouvre la cassette qui contient les diamans, et emporte tout ce qu'il y trouve.

Mais la mauvaise fortune va commencer à poursuivre Cartouche sans relâche ; forcé d'abord par la police à se retirer en Angleterre, il y demeure quelques mois ; bientôt il prend le mal du pays, et s'imaginant pouvoir revenir sans danger en France, il se décide à y retourner.

De retour à Paris, il recommande la prudence à sa bande, et se cache lui-même : mais il a beau faire, la police ne lui laisse plus le temps de respirer.

Un soir, au sortir de l'Opéra, il s'aperçoit qu'il est suivi par un espion ; il monte chez une femme de sa connaissance, et se cache dans le tuyau de la cheminée ; les archers le suivent, mais ils se trompent d'étage et montent au-dessus. Cartouche quitte promptement son tuyau, endosse une large redingote et descend. Il trouve en bas deux soldats qui gardent la porte de la rue. — Cartouche est-il pris ? lui demandent-ils, en lui barrant le chemin ; non, pas encore, répond Cartouche qui renverse l'un et l'autre par un coup de pistolet, et qui disparaît.

Il dut plusieurs fois son salut à ce courage, à cette promptitude de détermination qui en eussent fait un homme si remarquable dans une autre carrière.

Enfin, lassé de poursuites si acharnées et si continues, il voulut jouir tranquillement de sa fortune et se décida à se retirer. Il désigna lui-même celui qui devait le remplacer comme chef de la troupe (alors composée de trois cents voleurs) : ce fut cet acte qui le perdit.

Quelques ambitieux, irrités d'une préférence sur laquelle ils comptaient pour eux-mêmes, le livrèrent à la police.

On le trouva endormi dans un cabaret près de Belleville : on le chargea de chaînes, on lui attacha une main sur la poitrine et l'autre sur le dos, et on le conduisit au Grand Châtelet.

Dans cet état il parvint encore à user ses fers à l'aide d'un frottement continuel contre une pierre ; il s'ouvrit même un trou dans le mur de son cachot, et se trouvait sur le point de se sauver, lorsque les aboiemens d'un chien le trahirent. Il fut remis dans sa prison et n'en sortit plus que pour aller à l'échafaud.

La trahison seule avait pu triompher d'une habileté qui rendait Cartouche si supérieur aux circonstances dans lesquelles il s'était trouvé, et son courage extraordinaire ne se démentit pas jusqu'au dernier moment de sa vie. Il subit l'horrible supplice de la roue, avec une fermeté et un calme plus étonnans peut-être que tous ses exploits.

C'est dans l'intervalle qui s'écoula entre son procès et son exécution, que lui-même écrivit son histoire, d'après laquelle nous avons rédigé cette notice.

Le crâne de Cartouche, mis en regard avec sa vie, pourra, mieux que toutes les descriptions, faire comprendre au lecteur jusqu'à quel point le caractère et les facultés de chaque homme sont intimement liés avec la forme de sa tête.

Les organes dont le développement est énorme sur ce crâne sont, dans l'ordre de leur plus grande manifestation :

1° *celui du penchant au vol* ou du sentiment de la propriété. On a vu qu'il s'est manifesté de bonne heure et qu'il a dominé toute l'existence de Cartouche.

2° *Celui de la ruse* ou du *savoir faire*. Cartouche a toujours su se tirer des plus mauvais pas ; par sa présence d'esprit ou par quelque tour de son invention, il n'a jamais été embarrassé.

3° *Celui de la circonspection*. Cartouche était extrêmement prudent : aucune de ses expéditions n'a manqué faute de précautions ; il savait tout prévoir, tout calculer, il n'a été pris par la police, qu'au moyen de la trahison d'un de ses camarades.

4° *Celui du courage*. Il en a donné beaucoup de preuves.

5° *Celui de l'indépendance*. C'est à cette faculté qu'il doit d'avoir toujours été le chef de gens qui cependant n'étaient pas moins forts que lui individuellement.

6° *Celui du meurtre*. Cartouche tuait facilement et quand cela lui était utile ; mais il n'éprouvait pas néanmoins de plaisir à le faire. Ce sentiment était assez énergique pour lui inspirer de l'indifférence à tuer son semblable, mais non pas assez prononcé pour lui faire rechercher le meurtre comme une jouissance. Un jour il tua de sa propre main un de ses voleurs qu'il n'avait pu corriger d'une férocité qui le rendait meurtrier dans une foule de cas où le meurtre était inutile.

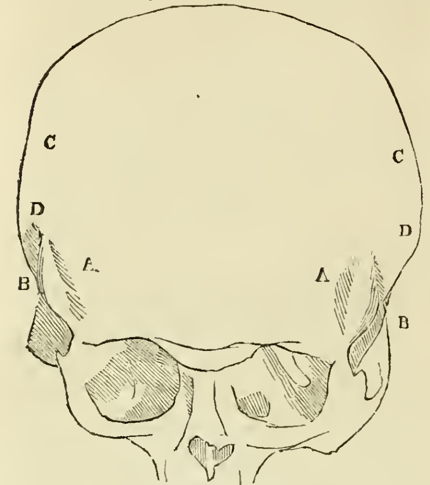
J'ai mis en regard le crâne de Cartouche avec celui d'un homme ordinaire sous le rapport des facultés si développées chez notre célèbre voleur, afin qu'on puisse juger de la manière dont les organes se montrent au-dehors.

L'organe du vol sur le crâne de Cartouche est cette

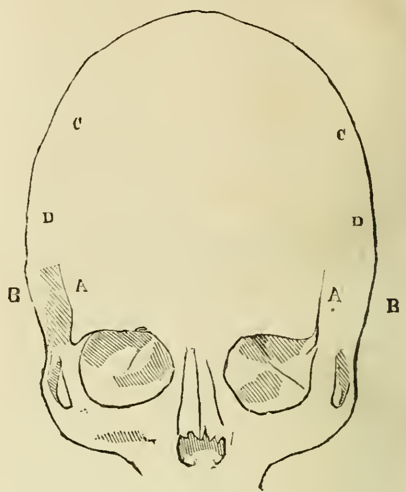
proéminence allongée A B située sur les deux côtés du front. C'est elle qui donne à sa tête une très-grande largeur de B à B, tandis que dans l'autre crâne cette même ligne est beaucoup plus courte.

L'organe du meurtre est D D, dans ces deux têtes, et celui de la circonspection est C C.

Il est facile de voir, au premier aspect, combien ces organes étaient développés chez Cartouche. La ligne



Crâne de Cartouche.



Crâne ordinaire.

D D et celle C C sont bien plus longues chez lui que chez celui que je lui compare.

La manière dont le docteur Gall fit la découverte de l'organe du vol est assez curieuse pour que nous la rapportions ici. Ce célèbre physiologiste faisait venir chez lui des gens du peuple, auxquels il donnait à boire et à manger, et même de l'argent, pour déterminer en eux des mouvemens de gaieté, de franchise et d'abandon, à la suite desquels il lui était facile de les exciter à s'accuser mutuellement de leurs défauts. Voici quel fut le résultat de ses observations relativement au penchant dont nous parlons.

Il vit que ces gens s'accusaient assez souvent de larcins, ou plutôt de *chiperies*, selon leur langage. Comme il n'était nullement question de corrections à subir ni de peines à infliger, les *chipeurs*, loin de se défendre de l'accusation dont ils étaient l'objet, acceptaient avec plaisir cette qualification, et paraissaient tout fiers du talent qu'on leur reconnaissait.

Il y en avait au contraire qui témoignaient la plus grande indifférence à cet égard, tandis que d'autres avaient horreur du vol et aimaient mieux supporter la faim que d'accepter un peu de pain ou des fruits qu'ils savaient avoir été dérobés.

Les *chipeurs* se moquaient des scrupules de ces derniers, et taxaient leur conduite de sottise et de niaiserie. Le docteur Gall les divisa en trois sections; dans l'une, il mit les *chipeurs finis*, dans la seconde les indifférens, et dans la troisième, ceux qui avaient horreur du vol.

Il compara entre elles les têtes de tous ces individus ainsi classés, et fut très étonné de trouver sur celles des *chipeurs* les plus passionnés une proéminence allongée s'étendant depuis le bord externe de l'arcade orbitaire jusqu'à l'organe de la ruse (1).

Gall vit que cette région était plane chez ceux qui manifestaient de l'horreur pour le vol. Les indifférens avaient une disposition intermédiaire entre ces deux extrêmes; et le développement de cette partie variait selon qu'ils se rapprochaient plus ou moins des premiers ou des seconds.

La première conséquence que toutes ces observations le forcèrent de tirer fut que le penchant au vol pourrait bien être le résultat d'une organisation particulière; car les personnes sur lesquelles elles étaient faites n'ayant pas reçu plus d'éducation les unes que les autres, leur conduite devait être l'effet de leurs penchans naturels et de leur propre constitution.

Le docteur Gall observa d'ailleurs que lorsqu'il y avait quelque légère différence sous le rapport de l'instruction ou de l'ignorance, l'horreur pour le vol se montrait quelquefois chez ceux dont l'éducation avait été le plus complétement nulle.

A l'institution des sourds-muets de Vienne, on reçoit des enfans de l'âge de six à quatorze ans. Ces enfans arrivent là avec un caractère primitif qui ne doit rien ni à l'éducation, ni aux autres circonstances extérieures. Le docteur Gall était le médecin de cet établissement. Il eut toutes les facilités possibles pour faire de nombreuses recherches comparatives sur la manifestation du penchant dont nous parlons.

Chez les uns, il suffisait de quelques semaines de punition pour les empêcher de commettre des vols nouveaux, tandis que d'autres ne furent jamais corrigés de ce vice, même après plusieurs années des pénitences les plus sévères. L'un de ces derniers, par exemple, après avoir passé inutilement plusieurs années dans une maison de correction, et sentant qu'il lui serait impossible de ne pas obéir à la tentation de voler, apprit le métier de tailleur, afin, écrivait-il, de pouvoir obéir impunément à une inclination qui, chez lui, était irrésistible.

Le docteur Gall visita ensuite les prisons, les bagnes et les maisons de force; moula en plâtre la tête de tous les voleurs déterminés, et finit par donner à cette partie de sa doctrine autant de certitude qu'on peut en désirer dans les sciences d'observation.

LE DOCTEUR BAILLY. (*de Blois*).

(1) Sur les figures de la troisième livraison, cet organe est indiqué par le n° 18; c'est une erreur du graveur. Il y a eu échange entre les n°s 15 et 18 qui ont été pris l'un pour l'autre. — Le crâne de Cartouche est conservé à la Bibliothèque Ste.-Geneviève.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Le fond de la bouteille.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LE FOND DE LA BOUTEILLE.

CONTE FANTASTIQUE.

Un long ronflement de rouages se fit entendre, et l'horloge de bois sonna minuit.

Nous n'étions plus que deux dans la taverne : — lui et moi.

Moi, mollement assoupi par les douces vapeurs de la bierre et du tabac, me blottissant dans un voluptueux bien-être d'esprit et de corps, et laissant flotter au hasard mon imagination parmi de vagues et indécises rêveries.

Lui, devant une bouteille de vin de Champagne qui succédait, je crois, à deux autres : — Sombre, les sourcils froncés, les lèvres convulsives.

L'horloge de bois, de même que la plupart des horloges de pareille espèce, était à double sonnerie.

Elle répèta les douze coups de minuit.

Alors, il se redressa comme à un appel, passa de longs doigts osseux dans sa chevelure raide, et s'écria d'une voix rauque et embarrassée :

— Satan! encore Satan!

Je sentis un frisson parcourir tous mes membres, et j'eus peur.

D'autant plus que nous nous trouvions là, les seuls, dans une salle immense, faiblement éclairée par une lampe équivoque suspendue au plafond, et qui jetait plus d'ombre que de lumières sur les murailles nues, sur les tables abandonnées et ruisselantes, sur les bouteilles et les verres laissés debout çà et là.

— Satan! encore Satan! répéta-t-il, avec des signes évidens de terreur. Une sueur froide mouillait son front pâle et qui pâlissait de plus en plus, ses mains serraient convulsivement la table.

Il continua d'une voix basse et lamentable :

— Allons, saisis ta proie; ta victime est docile et résignée; elle est habituée à subir tes effroyables tortures. Hélas! il promène ses griffes aiguës sur tous mes membres. Son haleine de feu souffle sur mon front. Elle le brûle; oh!..., Seigneur, voici que son pied de fer se pose sur ma poitrine. Que je souffre! que je souffre!.... Assez! assez! Grâce! les ricanemens horribles qui éclatent à mon oreille m'apprennent que ceci n'est qu'un prélude. Le concerto va suivre. Où fuir, où cacher ma tête pour qu'il ne la broie pas ainsi! Mes épaules! oh! mes épaules! Il s'assied dessus; il les fait courber sous un intolérable fardeau. Je suffoque! Grâce! A présent, il me pousse, il me heurte, il me choque. Ne m'enlève pas ainsi au milieu des airs; ne me fais pas tournoyer dans tes griffes comme un jouet d'enfant. Voici qu'un vertige affreux m'enivre et me torture. Tourne! tourne! tourne! Et la chambre et les tables, et cet homme qui me regarde, et les verres et les bouteilles, avec leur étoile de reflet sur leur flanc sombre... Tourne! tourne! tourne encore, et sans cesse, et toujours. Ils se moquent de moi, ils me montrent au doigt. Tout grimace, tout ricane, tout hurle; tourne, tourne, tourne!

Et il se leva, et il tomba la tête sur la table, et de la table il rebondit sur le plancher qu'il heurta à grand bruit. Puis il gît tout de son long comme un cadavre.

— Au secours! à l'aide! — Personne ne vint; il me fallait seul le relever, seul baigner ses tempes d'eau fraîche, seul ouvrir la fenêtre pour lui donner de l'air... Hélas! je ne pouvais me lever; un pouvoir inexplicable me clouait sur mon banc. Chaque fois que j'essayais de marcher, je retombais; j'étais comme engourdi et rendu inerte par une torpeur magique; mes yeux clignaient et se fermaient malgré moi.

— Enfin le voilà! glapit une voix aigre.

C'était une vieille femme courbée, ridée, hideuse, qui se trouvait là sans que je l'eusse vu entrer, sans que la

porte eût frémi sur ses gonds, sans que le plancher eût crié sous ses pieds.

— Enfin le voilà, reprit-elle, en toussant avec sécheresse. Le voilà comme de coutume, toujours comme de coutume. — Debout, et venez.

A sa vue, il reprit de l'existence, il reprit du mouvement, il se leva, il s'appuya sur le bras de la vieille, il s'en alla, ils disparurent.



— Sorcière! murmurai-je, sorcière! vraie sorcière qui vient ramasser les restes de Satan. Sorcière, vraie sorcière! oh! mon Dieu, le pauvre homme!

Et j'entendais des rires au loin, des voix au loin; — « Vieil ivrogne! disait-on, pauvre femme! »

Heureuses gens! (1)

E. T. A. HOFFMANN.

(1) *Le fond de la bouteille* n'a jamais été traduit en français. Nous empruntons ce conte d'Hoffmann à un recueil publié à Berlin, et dans lequel se trouvent plusieurs autres opuscules de l'écrivain allemand dont les traductions de M. Loève-Veymar ont rendu si populaire en France le talent bizarre et fantastique.

RECHERCHES HISTORIQUES.

LES LÉPREUX.

Il existait au quinzième siècle une horrible maladie qui, peu à peu devenue moins atroce et plus rare, a fini par disparaître à peu près complétement de l'Europe. La *lèpre* ou la *ladrerie*, ainsi nommait-on ce mal terrible et incurable, était une sorte d'ulcère dartreux qui couvrait tout le corps des malades, dévorait les chairs, et finissait par s'attacher aux os. Il existe à la bibliothèque Richelieu, dans le *Livre d'heures de la reine Anne*, le portrait d'un lépreux, peint avec la naïveté et l'exactitude de cette époque : on frissonne d'horreur et de dégoût à la vue de ce petit tableau, et il nous a fait reculer devant la pensée de le reproduire par la gravure. (1)

Comme la lèpre était fort contagieuse, on prenait beaucoup de précautions pour empêcher qu'elle ne se répandît davantage. Des règlemens astreignaient les lépreux à porter de larges chapeaux de jonc et des jaquettes grises de forme particulière. Ils ne pouvaient habiter que hors des villes et en des masures ou des hospices particuliers. Enfin, ils devaient n'approcher des bourgeois qu'avec précaution et qu'après avoir agité une crécelle pour les prévenir au préalable. (2)

Quand le lépreux contrevenait à quelques-unes de ces mesures, on l'interdisait. (3)

Pour cela, la cloche de l'église sonnait trois coups d'agonie; on célébrait l'office des morts; le lépreux y assistait sous un drap mortuaire et le visage couvert et embronché disent les statuts synodaux du diocèse de Troyes; ensuite on le conduisait au cimetière, on lui répandait de la terre sur le front, et on lui disait : (4)

Mon ami, c'est signe que tu es mort, quant au monde : aie donc patience et résignation.

Du cimetière, on le menait (5) processionnellement hors des frontières de la seigneurie, et le curé lui faisait, selon la formule, les prohibitions suivantes :

« Tu sais, ami, qu'on t'a dénoncé comme Ladre; je requiers donc que tu observes strictement les articles ci-après :

« *Primo*. Quand tu seras malade, tu n'entreras en aucune maison, si ce n'est en ta hutte élevée sur *quatre estacques*, à une distance de vingt pieds au moins des chemins et habitations. laquelle hutte sera brûlée après ta mort véritable, ainsi que les hardes et effets à ton usage, le tout à la réquisition du seigneur, qui pourra néanmoins se réserver l'étain, plomb, fer, *chaudrelage*, et autres de tes biens non infectés.

Item. Il t'est défendu de paraître dorénavant en cette ville pour faire tes quêtes, si ce n'est le jour de la Pentecôte, de Noël, de la Toussaint, et le dimanche gras.

Item. Tu n'entreras plus dans nulle procédure pour requérir jugement.

Item. Tu ne viendras point te mirer en puits ou fontaine quelconque, mais on laisse à ta soif l'eau de l'étang solitaire ou du ruisseau qui coule au fond du bois. Si tu rencontres quelqu'un, agite en manière d'avis ta bruyante *tarterelle*; et si tu oses parler, que ce soit du moins au-dessous du vent.

Item. Ami, garde-toi, nous t'en prions, et en cas de besoin nous te l'enjoignons, de boire jamais en un autre vase que le tien; ne passe jamais sur une planche ou le long d'un parapet sans avoir mis tes gants.

Item. Ne découche jamais sans congé du curé du lieu et de monseigneur l'official. (6)

Tous les assistans criaient ensuite : *Va-t'en, ami, va, va;* et le lépreux se trouvait retranché de la société.

ADRIEN VAN-MOERSEL.

(1) *Le Musée des familles* publiera bientôt une *Notice* sur *Anne de Bretagne* et *sur son Livre d'Heures*, due au savant et laborieux M. GHÉERBRANT, de la bibliothèque du roi.

(2) COUT. DE MONSTR.—Ch. 55. Art. 2.

(3) STATUTS SYNODAUX *du diocèse de Troyes*, fol. 130.

(4) ÉPHÉMÉRIDES *de Grosley*.

(5) MUISIUM. — LIBRI VARIORIUM *ex leviticis*, p. 66.

(6) RAGUEAU. — GLOSSAIRE, au mot *Ladre*.

Voyez encore LES COUTUMES, OU CHARTES DU HAINAUT, chap. 130 et 135; — Et le TRAITÉ DE POLICE DE DELAMARE, chap. 1er, liv. IV.

DU COSTUME.

L'homme est, sous le rapport de son organisation physique, un des animaux les plus imparfaits, et ce serait le plus malheureux de tous, s'il n'était de tous le plus industrieux; l'art de la navigation lui a livré les mers dans

toute leur étendue ; l'art aérostatique lui promet la conquête des cieux. Ce sont de beaux succès pour un bipède sans ailes et sans nageoires. C'en est un grand aussi que celui qu'il obtient par l'équitation qui lui approprie toute la force, toute la vitesse du quadrupède qu'il dompta : mais ces merveilles ne sont pas celles dont nous voulons aujourd'hui nous occuper.

Né sans plumes et sans écailles, l'homme naquit aussi sans fourrure. Recouvert d'un simple épiderme, il a bientôt connu le besoin de se procurer par l'art, contre les injures de l'air et l'intempérie des saisons, les moyens de défense que la nature lui avait refusés. De là l'invention des vêtemens.

Ces vêtemens ont reçu, soit chez les peuples divers, soit chez les mêmes peuples, à diverses époques, des modifications. Leur ensemble ainsi modifié s'appelle costume. C'est de l'histoire de ces modifications que nous ferons l'objet de nos recherches. Nous consacrerons à chaque partie de l'habillement une série de chapitres, auxquels celui-ci servira d'introduction.

Le besoin de se défendre contre le froid et le chaud n'est pas toutefois l'auteur du premier vêtement. C'est à la pudeur qu'appartient surtout cette invention. Il est assez singulier que ce soit du péché même que soit née cette vertu; mais enfin cela est. Immédiatement après leur chute, nos premiers parens reconnurent qu'ils étaient nus. « Cueillant alors des feuilles de figuier, ils les assemblèrent et s'en firent des ceintures. « *Cumque cognovissent se esse nudos consuerunt folia ficus et fecerunt sibi » perizomata.* (Gen. C., 3, v. 7.)

Les doctes ont discuté pour savoir de quel figuier il est ici question. Les uns ont pensé que c'était du figuier commun (*ficus carica*). De là sans doute l'usage adopté par les modernes de placer une feuille de cet arbre sur certaines statues qu'on ne veut ni habiller, ni laisser entièrement nues. Les autres à ce vêtement un peu exigu substituent les larges feuilles du bananier que les botanistes appellent à cause de cela *musa paradisiaca*, et que pour la même cause le peuple nomme moins élégamment, *culottes du père Adam.* Quoi qu'il en soit, cette étoffe végétale fut remplacée, au bout d'un quart d'heure, par une étoffe animale, que Dieu façonna lui-même en tunique pour en couvrir ces pauvres pécheurs. « *Fecitque Dominus Deus Adæ et uxori ejus tunicas pelliceas et induit eos.* Et le Seigneur Dieu fit pour Adam et son épouse des tuniques de peaux, et il les en habilla. » Ce qui, par parenthèse, prouve ou que des animaux étaient morts avant la chute de nos premiers pères, ou que la mort s'empara de la nature immédiatement après le premier péché.

Les premiers vêtemens de l'homme furent donc la ceinture et la tunique. Occupons-nous du second, nous reviendrons lorsqu'il en sera temps au premier, qui n'est plus qu'un accessoire.

§ 1er DE LA TUNIQUE.

Elle fut commune aux deux sexes chez tous les peuples de l'antiquité. C'est un sac beaucoup plus large que le corps qu'il doit envelopper. Le fond de ce sac est échancré au milieu, pour laisser passage à la tête, et aux deux angles, pour laisser passage aux bras.

La longueur de la tunique était déterminée par le caractère du costume auquel elle s'adaptait; dans l'habit de ville, elle descendait jusqu'aux pieds; dans l'habit guerrier elle ne passait pas les genoux.

Le peuple portait toujours la tunique courte, et les femmes toujours la tunique longue, que portaient aussi les prêtres et les magistrats. Les habits longs ont été de tout temps et partout ceux de la décence et de la dignité.

La tunique n'était pas la pièce la moins importante de la toilette de Jésus. La sienne était sans couture, *insutilis,* comme on sait. Aussi, les soldats aimèrent-ils mieux la tirer au sort que se la partager comme ses autres vêtemens.

Telle n'était pas la tunique d'Agamemnon; en cousant l'ouverture par où la tête devait passer, Clytemnestre en avait fait un sac où le roi des rois, à qui elle la présenta, se trouva engagé quand il tomba sous le poignard d'Égyste.

La tunique est le type de beaucoup d'autres vêtemens. La chemise n'est pas autre chose qu'une tunique, qui pour les femmes a conservé sa forme primitive, mais que les hommes ont modifiée pour leur usage, de manière à ce qu'elle ne les gênât pas sous les divers habits dont ils la recouvrent.

L'habit proprement dit n'est lui-même que la tunique courte, ouverte sur le devant, mais susceptible de se fermer à l'aide des boutons dont il était originairement garni du haut en bas. Ainsi en est-il de la veste, du gilet, de la redingote.

La cotte d'armes des chevaliers, le jupon noir de Duguesclin, la jaquette grise d'Henri IV, étaient des tuniques modifiées.

Ce long étui dans lequel se boutonnent les prêtres et les magistrats, et qui chez les uns s'appelle soutane, et chez les autres simarre, est évidemment la tunique longue, qui s'est conservée dans leurs costumes, sans presque éprouver de modifications, et cela se conçoit. Ces costumes déterminés, consacrés même par des réglemens de l'autorité civile ou ecclésiastique, ne sont pas sujets aux caprices de la mode.

L'aube que le prêtre revêt pour officier, est une tunique blanche comme son nom l'indique *alba tunica:* c'en est une aussi que le surplis.

Cette espèce de surtout de toile grise ou bleue que portent les charretiers, et qui s'appelle *ad libitum* souquenille, sarrau, blaude ou blouse, c'est la tunique primitive dans toute sa simplicité. A l'époque où le sol français était envahi par un million d'étrangers, Napoléon eut l'idée d'en faire, par décret, un habit militaire pour les compagnies franches; il eût enrégimenté ainsi d'un trait de plume tous les paysans, ou plutôt il les eût fait ainsi participer au droit de porter les armes pour la défense de leurs foyers, droit que les conquérans contestent, comme on sait, aux hommes qui ont le plus d'intérêt à se battre, aux habitans des campagnes qu'ils ravagent. Ce décret trop tardif n'eut point son effet: la blouse dans les temps modernes n'a point été l'habit des héros.

Par une espèce de compensation, elle est devenue celui des belles, voici à quelle occasion.

Une des femmes de cette époque les plus remarquables par leur beauté, la comtesse de *** ne perd pas dans l'oisiveté les six mois de l'année qu'elle passe dans sa terre. Son activité, toujours dirigée vers des objets utiles, se reporte alors sur les travaux de la campagne; elle les surveille, elle les conduit, il en est même qu'elle partage. Un jour qu'elle greffait dans son jardin, des dames de Paris la surprirent dans le costume qu'elle a adopté pour ses occupations champêtres, costume qui se compose d'un grand chapeau de paille attaché avec un ruban sous le menton, et d'une blouse, maintenue avec une ceinture de simple cuir de Russie. Dans cette toilette, qui ne déguise aucun des avantages de sa taille et de sa figure, la comtesse parut plus belle que jamais aux nouvelles arrivées; mais elles attribuèrent au costume l'effet produit par celle qui le portait, et s'empressèrent de prendre par coquetterie la blouse que la comtesse avait prise par commodité. On sait quelle vogue obtint cette mode, qui de la campagne a passé à la ville. Des petits-maîtres ont tenté de la faire adopter par les hommes, mais leur

exemple n'a pas été suivi. Quelques efforts qu'ils aient faits, la blouse ne se rencontre guère sur un dos masculin, à la ville, que dans les ateliers de peinture ou de sculpture, et à la campagne que dans des parties de chasse ou de pêche, et en tête d'une charrette, ou en queue d'une charrue.



Les trois âges de la tunique.

ARNAULT, *de l'Académie française.*

DES PLONGEURS

ET DE LA NAVIGATION SOUS-MARINE.

Il a existé quelques exemples, rares il est vrai, d'individus tellement organisés, qu'il leur était permis de séjourner un temps considérable sous l'eau, et d'y respirer avec la même facilité que dans l'air. L'anatomie explique ce phénomène, qui d'ailleurs se rencontre chez tous les animaux de l'espèce que l'on nomme amphibie. Cependant, sauf ces quelques exceptions, il est impossible à l'homme de rester plus de deux minutes sous l'eau, sans étouffer.

Il a donc fallu rechercher les moyens de le mettre en état de prolonger son séjour au fond de la mer ou des rivières, afin d'y faire des recherches ou d'y exécuter des travaux, qui sans cela eussent été impossibles.

Les anciens avaient des plongeurs. Voici ce que raconte Plutarque à ce sujet :

« Antoine se livrait quelquefois au divertissement de la pêche avec Cléopâtre, et se trouvait piqué lorsqu'il ne pouvait rien prendre. Voulant réparer son honneur qu'il croyait compromis aux yeux de cette princesse, il indiqua une pêche pour un certain jour, et donna secrètement l'ordre à des plongeurs de venir sous l'eau attacher à l'hameçon de sa ligne des poissons qu'ils auraient pris auparavant. Le stratagème réussit, ou parut réussir comme le désirait Antoine. Il tira plusieurs fois de suite sa ligne chargée de poissons. Cléopâtre s'était aperçue de l'artifice, mais elle dissimula : elle affecta même de complimenter Antoine sur son adresse pour la pêche, et se promit bien en elle-même de le punir de sa ruse. Elle fit donc chercher un plongeur encore plus habile et plus diligent que ceux du triumvir, et lui donna l'ordre de venir attacher à la ligne d'Antoine un poisson salé. Antoine qui sentit sa ligne chargée, la tira aussitôt avec empressement. Il est aisé d'imaginer combien il fut déconcerté en voyant la prise qu'il avait faite, et les éclats de rire qu'excita dans toute l'assemblée une pareille aventure. »

On sait que depuis un temps immémorial la pêche des perles se fait par des plongeurs, habitués dès leur enfance à ce genre d'exercice : quoiqu'ils ne puissent que rester deux minutes sous l'eau, ce temps leur suffit pour ramasser une centaine d'huîtres à perles.

On pêche les perles dans la Méditerranée, en Ecosse, en Norwége ; on dit même qu'on en trouve dans quelques rivières de la Bavière ; mais c'est au Cap de Cormorin et sur les bords de l'île de Ceylan qu'on trouve les plus parfaites.

Quelques jours avant la pêche, les plongeurs se disposent à ce travail fatigant, en s'oignant fréquemment le corps d'huile. Ils prennent une nourriture plus substantielle, et se livrent à quelques pratiques superstitieuses qui doivent, pensent-ils, les préserver des monstres marins. Tout étant préparé, le signal de l'ouverture de la pêche se donne de grand matin, par un coup de canon. Bientôt la plage est couverte d'une quantité prodigieuse d'Indiens. Les plongeurs montent dans des barques et se dirigent vers les bancs d'huîtres qu'on a eu soin de reconnaître à l'avance. Arrivés au lieu où ils doivent plonger, ces hommes remplissent leur poitrine d'air par une forte aspiration, se placent les pieds sur une grosse pierre attachée à une longue corde, et se précipitent dans la mer

au fond de laquelle ils sont bientôt entraînés par la pierre à plonger. Dès qu'ils ont touché le sable ils se débarrassent de la pierre et se hâtent de ramasser une grande quantité d'huîtres qu'ils jettent dans un filet suspendu à leur cou. Aussitôt qu'ils sentent le besoin de remonter, ce qui arrive toujours avant deux minutes, ils en préviennent, par une secousse de la corde, leurs compagnons restés sur la barque; ceux-ci se mettent en devoir de les retirer le plus promptement possible. Mais il est rare que les plongeurs n'arrivent pas à la surface de la mer avant la pierre. On remarque que la première fois qu'un plongeur respire en sortant de l'eau, il est saisi d'une hémorragie qui, dit-on, le soulage.

Les plongeurs courent de grands périls. Il en est qui s'estropient en tombant sur des rochers, d'autres qui sont dévorés par les requins. On raconte à ce sujet qu'un plongeur, prêt à remonter du fond de la mer, aperçut un requin qui le guettait au passage, et qui, semblable aux oiseaux carnassiers, tournait lentement au-dessus de sa proie avant de se précipiter sur elle. Demeurer sous l'eau un seul instant de plus, c'était étouffer; remonter, c'était se livrer au monstre; la mort paraissait également inévitable, quelque parti que prît le malheureux plongeur. Tout à coup un espadon, ennemi mortel du requin, vint attaquer ce dernier. Un combat terrible s'engagea entre les deux monstres marins, et le plongeur en profita pour regagner la barque qui l'attendait.

On a proposé, de tout temps, pour diminuer les dangers



Triton.

auxquels les plongeurs sont exposés, et la fatigue qu'ils éprouvent, différentes inventions plus ou moins ingénieuses. Ces inventions remontent à la plus haute antiquité.

Aristote nous indique comme souvent employées de son temps, la *cornemuse* et la *cloche du plongeur*. « On » procure aux plongeurs, dit-il, la faculté de respirer, » en les faisant descendre dans une chaudière ou cuve » d'airain ; elle ne se remplit pas d'eau, et conserve » l'air, si on la force à s'enfoncer perpendiculairement; » mais si on l'incline, l'eau entre dessous. (*Aristotelis* » *opera problemata.*) »

Quelques écrivains ont même avancé qu'Alexandre avait navigué dans une espèce de bateau sous-marin; mais les autorités sur lesquelles ils s'appuient sont bien incertaines.

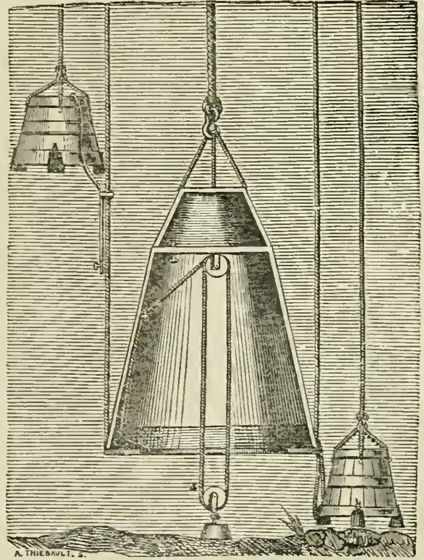
Il paraît démontré que vers la fin du XVIe siècle, les habitans de l'Ukraine se servaient d'une pirogue plongeante pour se soustraire à la poursuite des galères du Grand-Seigneur.

On trouve aussi, dans un ouvrage du père Marsenne, imprimé en 1344, la description de plusieurs appareils destinés à cet usage.

Quoi qu'il en soit, depuis quelques années seulement, de nombreuses améliorations ont amené ces machines à un point de perfection qui permet d'en tirer les plus grands avantages.

Parmi les machines modernes, on distingue le *Spencer*, proposé par un anglais, et le *Triton* de M. Frédéric Diebery, machines qui donnent aux plongeurs la faculté de se mouvoir en tous sens, et par le moyen desquelles ils peuvent rester sous l'eau autant qu'ils le veulent. Le Triton dont nous donnons le dessin, consiste en un appareil respiratoire composé de deux soufflets. Ces soufflets sont enfermés dans une boite imperméable à l'eau, et fixée sur le dos du plongeur. Au moyen de tuyaux, l'air pris au-dessus de l'eau est amené dans les poumons par le jeu des soufflets que met en mouvement un léger balancement de la tête. L'air vicié sort par un autre tuyau.

Ces inventions, quelles que soient les améliorations qu'on y ait apportées, sont encore fort incomplettes et d'un emploi difficile, aussi leur préfère-t-on la cloche du plongeur, malgré son prix excessif.



Cloche du plongeur.

Cette machine a subi de grands changemens depuis quelques années. Voici comment M. Ch. Dupin décrit

celle dont se servaient les Anglais, lors de son voyage dans la Grande-Bretagne.

« La cloche est en fer coulé d'un seul jet, et présente la figure d'un tronc de pyramide quadrangulaire; sa base inférieure a deux mètres de longueur et environ un mètre et un quart de largeur; la hauteur intérieure est d'un mètre et demi. Douze trous circulaires percent la surface supérieure; dans ces trous sont incrustés des verres bombés. Avec leur secours, à huit mètres sous l'eau, on voit assez clair pour exécuter des travaux qui demandent de la précision. Il y a dans l'intérieur de la cloche 1° deux bancs sur lesquels les ouvriers s'asseyent; 2° des anneaux portant des cordes auxquelles sont attachés les outils que les ouvriers peuvent ainsi laisser tomber sans qu'ils aillent se perdre au fond de la mer; 3° des cordes attachées à d'autres anneaux à la face supérieure de la cloche, pour suspendre les fardeaux qu'on veut lever sous l'eau.

La cloche ainsi disposée peut être suspendue à la poupe d'un bâtiment qui la transporte où l'on veut. On la descend doucement au moyen d'un palan (1), et l'air qu'elle renferme empêche l'eau de s'y élever au-dessus d'une certaine hauteur. Les ouvriers peuvent donc y séjourner aussi long-temps que l'air intérieur n'est pas vicié, ce qui ne tarderait pourtant point à arriver, si par le moyen d'une pompe foulante, mue à la surface de l'eau, un tuyau vissé à la partie supérieure de la cloche, n'y renouvelait sans cesse l'air.

On a fait à la construction de cette machine des perfectionnemens nouveaux. Ainsi, par exemple, la pompe foulante et les tuyaux de conduite pour l'air ont été remplacés par de petites cloches à peu près semblables à la première, et qui descendent à côté d'elle, et servent de réservoir. Lorsque l'ouvrier sent le besoin d'air, il se met en communication avec un de ces réservoirs, au moyen d'un conduit fort court, et laisse échapper l'air vicié par le haut de sa cloche. On peut aussi, par le même moyen, envoyer à l'ouvrier les matériaux qui lui sont nécessaires. La cloche est chargée de lest, de manière à ce que sa pesanteur soit moindre que celle du volume d'eau qu'elle déplace, de sorte qu'elle ne s'enfoncerait pas sans l'addition d'un poids suspendu à une poulie. L'ouvrier, en laissant filer un peu de la corde qui soutient ce poids, de manière à le faire reposer au fond de la mer, peut soulever lui-même la cloche et la changer de place. En séparant la cloche en deux par une cloison, comme l'indique la figure, on peut, en laissant échapper l'eau qui remplit ordinairement la partie supérieure, et en y substituant de l'air fourni par les réservoirs, rendre la cloche assez légère pour qu'elle remonte seule et emporte même le poids dont nous avons parlé.

C'est au moyen de cette machine que l'on est parvenu à établir dans la Gironde, malgré un courant rapide, les piles du superbe pont de Bordeaux.

Lors de la découverte de l'Amérique, Montézuma, empereur de Mexico, jeta dans un lac tous ses trésors et sa vaisselle d'or et d'argent afin de les soustraire à l'avidité des Espagnols. Il s'était, dit-on, formé en Angleterre une société qui devait explorer, à l'aide de la cloche du plongeur, le fond du lac de Mexico, pour y rechercher les trésors que contient sa vase. Je ne sais si ce projet a été mis à exécution; mais récemment la cloche à plongeur a servi à retirer du fond de la mer le chargement d'une frégate anglaise, *la Thétis*, qui avait fait naufrage sur la côte du Brésil, et qui portait plusieurs millions de piastres. La presque totalité en fut retrouvée, quoique les débris hachés et dispersés eussent en grande partie été enfouis à trente pieds de profondeur.

On s'est servi de la même cloche à Cherbourg, pour des constructions sous-marines faites dans le port. On est même parvenu en l'employant, à faire sauter, avec de la poudre, plusieurs roches cachées sous l'eau et dangereuses pour la navigation.

Mais ces inventions ne sont rien en comparaison de celles qui ont pour but la navigation sous-marine. Les premières expériences faites à ce sujet sont fort anciennes. Sans remonter si haut avec les historiens, nous ne citerons ici que les travaux du père Marsenne qui, dès 1634, avait proposé l'emploi du cuivre pour construire la coque des navires plongeurs. Il avait aussi imaginé d'y placer des canons et autres machines de guerre, destinées à défoncer la carène des vaisseaux ennemis.

Ses idées et celles des auteurs qui lui ont succédé ont été successivement reproduites avec quelques modifications jusqu'en 1801, mais sans amener de résultats. A cette époque, Fulton, américain, qui s'était livré à des recherches sur ce sujet, construisit, par ordre du premier Consul, un bateau sous-marin, qu'il soumit à l'examen d'une commission, et tenta dans les ports du Havre et de Brest plusieurs expériences qui furent couronnées de succès. On raconte qu'en traversant de l'un de ces ports à l'autre, Fulton se plaisait à donner l'alarme aux forts de la côte, et à surprendre les canonniers en plongeant tout à coup pour reparaître quelques secondes après dans une autre direction.

Néanmoins, son bateau avait encore besoin de quelques modifications :

Mais le gouvernement ne procura pas au savant Américain les moyens de continuer ses recherches; ce fut une grande erreur. Quelles flottes auraient pu s'opposer à une descente en Angleterre, à la destruction des arsenaux, et peut-être à la conquête du pays entier, si l'immense quantité de matériaux employés à construire des chaloupes canonnières et des bateaux plats, avaient servi à la construction de grandes batteries flottantes, impénétrables aux boulets, voguant par le pouvoir de la vapeur, et ayant pour auxiliaires des torpilles et des bateaux sous-marins. Un lieutenant-général d'artillerie fut plusieurs fois chargé de faire des rapports sur des plans et des mémoires relatifs à de semblables projets. Mais Napoléon qui avait d'abord accueilli Fulton, traita ensuite les auteurs de ces mémoires d'intrigans ou d'imbécilles, en ajoutant que Fulton lui-même était un charlatan et un escroc qui ne voulait qu'attraper de l'argent.

Malgré tant d'injustice, Fulton n'abandonna jamais ses travaux.

Il construisit le premier les paquebots à vapeur si généralement adoptés de nos jours, essaya de nouvelles expériences sur la navigation sous-marine, et parvint, en plongeant avec un de ses bateaux, à visser sous la carène de plusieurs vieilles embarcations, des pétards dont l'effet s'opérait au moyen d'une espèce d'horloge et d'une batterie de pistolet.

Lorsque la mort le surprit en 1815, il travaillait à la construction d'un vaisseau nommé *Mute*, qui devait plonger jusqu'à fleur d'eau. Un homme passant la tête au-dessus du pont aurait indiqué la route. On se serait avancé en silence pendant la nuit sur les navires ennemis, et on les aurait défoncés à l'aide de colombiades sous-marines, canon court dont le boulet pèse cent livres. Cette invention du père Marsenne n'avait jamais été mise à exécution. En 1814, Fulton en avait fait l'expérience et avait brisé, sous l'eau, à une distance de douze ou quinze pieds, une pièce de bois aussi épaisse que la carène d'un vaisseau de premier ordre.

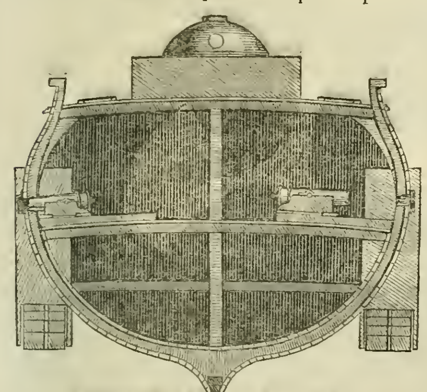
Le capitaine Johnson répéta depuis, en Angleterre, aux frais de l'amirauté, les expériences de Fulton, et réussit

(1) Système composé de plusieurs poulies.

parfaitement. Un jour, s'étant enfoncé sous l'eau de la Tamise, pour visser dans la carène d'un vaisseau démâté un pétard à horloge, il essaya, mais vainement, de s'éloigner. L'ancre de son bateau s'était engagée avec le câble du bâtiment soumis à l'épreuve; Johnson regarda tranquillement à sa montre, et dit à l'homme qui l'accompagnait: Nous n'avons plus que deux minutes à vivre, si nous ne parvenons à nous dégager. Cet homme, nouvellement marié, sanglotait et se désespérait; mais Johnson lui dit: ôte ta veste et sers-t'en pour boucher l'écubier (trou du câble). Alors saisissant une hache, il coupe le câble, abandonne son ancre, et gagne le large. Il était temps, car le pétard éclata à l'heure dite, et le grand navire fut brisé en mille pièces.

Jusqu'alors, les différens essais tentés n'avaient produit que de petits bateaux-plongeurs qui ne pouvaient fournir une longue route, ou des vaisseaux qui ne s'enfonçaient qu'à fleur d'eau.

Mais voici venir M. de Montgery, capitaine de frégate de la marine française, qui propose un nouveau navire sous-marin, nommé *invisible*, parce qu'il peut plonger et disparaître entièrement en présence de l'ennemi. Un pareil navire détruirait seul tous les bâtimens possibles, quelle que fût d'ailleurs la nature de leurs armes. Voici comme cet officier décrit son invention : La longueur du bâtiment est de quatre-vingt-six pieds, sa largeur de vingt-trois, et sa profondeur de quatorze. La partie supérieure



Intérieur d'un Vaisseau sous-marin.

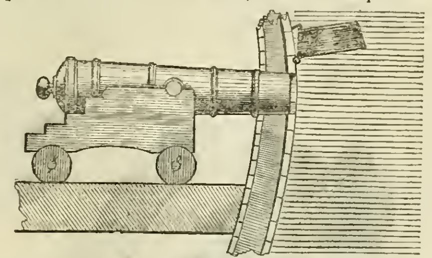
est à peu près semblable à la carène, mais elle est sensiblement aplatie afin de faciliter les manœuvres lorsqu'on navigue au-dessus de l'eau. Elle est garnie de verres lenticulaires et percée de plusieurs écoutilles. Sur l'arrière il y a deux mâts, et sur l'avant un beaupré et un grand mât. Le beaupré rentre à coulisse dans le navire; et les mâts verticaux sont à charnières et se logent dans une cursive pratiquée au milieu du tillac.

L'intérieur du bâtiment est divisé par un plancher horizontal qui forme l'entrepont et la cale; celle-ci est subdivisée en compartimens dont les uns servent à loger les munitions, et les autres à recevoir l'eau ou l'air lorsqu'on veut plonger. Vers la poupe, on loge une roue à rames tournantes. Trois pales (1) tournantes sur chaque côté du navire, et deux rames placées de chaque côté de la poupe complètent le système au moyen duquel on imprime tous les mouvemens possibles au vaisseau.

Quatre colombiades, une pompe foulante propre à lancer des combustibles incendiaires, une centaine de fusées sous-marines, et autant de torpilles (1) composent les moyens offensifs, indépendamment des armes de chaque matelot.

Deux tubes en fer sont plantés verticalement sur le tillac, et ne le dépassent que d'une couple de pieds, lorsqu'ils sont rentrés le plus possible. Ils se développent comme ceux d'une lunette, et sont terminés par une calotte sphérique percée de quatre trous d'un pied carré. Ces trous sont fermés par des soupapes qui s'ouvrent dès qu'elles ne sont plus soumises à la pression de l'eau et servent de ventilateurs; plus bas se trouvent d'autres trous par lesquels un homme placé dans chaque tube peut observer l'horizon sans que le navire cesse d'être submergé : ces tubes, quand on le veut, s'élèvent jusqu'à cinq pieds au-dessus du tillac. Des réservoirs d'air condensé permettent de suppléer aux tubes qui servent de ventilateurs, dans le cas presque impossible où ces derniers seraient tous deux hors de service.

Les colombiades sont placées vis-à-vis un trou ou sabord ayant exactement la même forme qu'elles; ce sabord est fermé par une soupape qui empêche l'eau de pénétrer. Supposons maintenant la colombiade chargée de poudre et d'un boulet ou obus, au-dessus duquel on



Colombiade sous-marine.

a placé un bouchon d'étoupes bien serré et bien graissé; on fait entrer la volée dans le sabord jusqu'à ce qu'elle le remplisse exactement, et au moment de faire feu on lève la soupape que le recul de l'arme laisse retomber sur le champ, en sorte qu'il ne peut entrer dans le navire qu'une petite quantité d'eau qui s'écoule dans la cale et que l'on en chasse au besoin avec une pompe foulante. Pour plonger, on laisse entrer dans la partie de la cale, à ce destinée, une quantité d'eau suffisante: quand on veut remonter sur l'eau, les pompes chassent ce liquide et le remplacent par de l'air.

Le réservoir contient une quantité d'air assez grande pour pouvoir rester quinze heures sans aucune communication avec la surface de la mer.

L'anglais Johnson, capitaine, marchand selon quelques journaux, selon d'autres *smuggler* (contrebandier), dont nous avons parlé plus haut, avait conçu le projet d'enlever Napoléon, de Sainte-Hélène à l'aide d'un vaisseau sous-marin. Johnson se proposait de ménager sa route pour arriver, devant Sainte-Hélène, vers la fin du jour : afin de mieux éviter les croiseurs, il aurait submergé son navire et gagné le rivage entre deux eaux. Là, il eût expédié un émissaire à l'empereur et attendu tout le temps nécessaire. Son intrépidité et son sang-froid dont nous avons déjà donné une preuve, étaient bien propres à assurer le succès de l'entreprise. Des sommes énormes lui étaient promises en cas de réussite complète; en outre on devait lui compter 40,000 liv. sterl. dès que son navire serait prêt à partir. Mais le jour où l'on appliquait sur la carène un doublage en cuivre, on apprit que l'illustre captif n'existait plus.

CL. ÉVRARD.

(1) Espèces de roues à palettes analogues à celles qui font manœuvrer les bateaux à vapeur.

(1) Espèce de pétard qui éclate dans l'eau.

L'ALLIGATOR.

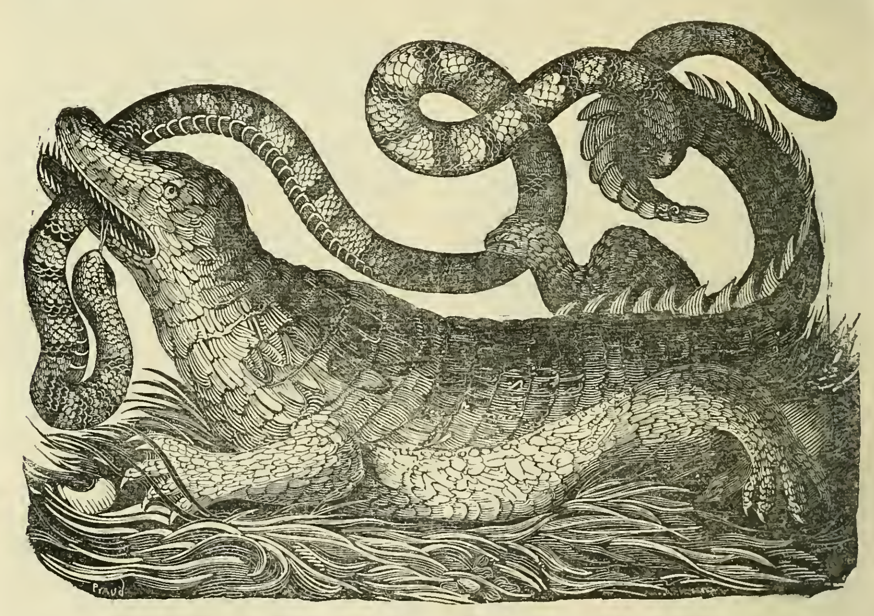
La gravure que nous donnons ici représente ce formidable reptile saisissant un serpent occupé à manger ses œufs. Toutes les espèces de serpens qui abondent dans les climats chauds, où l'on trouve l'alligator, sont ennemis des crocodiles. Ces serpens mangent une immense quantité de leurs œufs et diminuent de beaucoup leur reproduction. Le nombre des œufs qu'ils déposent est si considérable, que s'ils n'étaient pas exposés à une infinité d'accidens, tout le pays serait infecté. On prétend que l'alligator lui-même détruit en grande partie sa progéniture lorsqu'elle est encore jeune.

Le crocodile du Nil, qui est de la même famille que l'alligator, mais seulement d'une autre variété, trouve aussi un ennemi dans un petit animal, de la grosseur d'une fouine, nommé ichneumon, qui a un instinct tout particulier pour découvrir la place où le crocodile cache ses œufs.

On désigne sous le nom d'alligator toutes les différentes espèces de crocodiles qu'on trouve en Amérique; on donne celui de gavial aux espèces qui habitent les Indes Orientales et les mers de l'Inde, et on se sert du mot crocodile lorsqu'on parle seulement des espèces qui abondent sur les bords du Nil. Dans les parties centrales de l'Afrique, les crocodiles arrivent à une grosseur extrême; on en trouve qui ont trente pieds de longueur. Ils se retirent d'ordinaire sur le bord des rivières, dans des marécages couverts de mauvaises herbes, ou auprès des lacs, à l'intérieur des terres. Les naturels qui habitent dans leur voisinage, en ont une extrême frayeur; cependant les crocodiles ont peu de moyens de nuire, ils sont naturellement craintifs, leur intelligence est très-peu développée, et il ne se présente guère d'occasions où ils soient malfaisans.

L'on croit en général ces animaux tellement féroces et intraitables, qu'on ne regarde pas comme possible de les apprivoiser; mais les expériences sur les autres animaux doivent avoir appris qu'ils savent tous obéir à l'intelligence supérieure de l'homme. Il y a, du reste, des exemples qui prouvent ce qu'on peut obtenir des alligators.

Les prêtres du temple de Memphis, en Égypte, dans la célébration de leurs mystères païens, avaient l'habitude de montrer à la multitude, comme des objets dignes de son culte, des crocodiles apprivoisés. Ils recevaient leur nourriture de la main de leurs conducteurs, et étaient ornés de bijoux et de guirlandes. Le voyageur Bruce rapporte que, dans l'Abyssinie, les enfans s'amusent impunément à leur monter sur le dos. On les emploie aussi comme système de défense. Les fortifications



L'Alligator.

des Hollandais, dans l'île de Java, sont entourées d'eau, et pour empêcher la désertion de leurs soldats ou l'approche des ennemis, ils mettent des crocodiles dans les fossés afin qu'on n'ose les traverser.

Les crocodiles doivent vivre fort long-temps si l'on compare la lenteur de leur croissance à la grandeur prodigieuse qu'ils atteignent. Les œufs dont ils sortent ne sont pas plus gros que ceux d'une oie, ce qui présente encore un fait digne de remarque, lorsqu'on réfléchit au développement de cet animal.

Le crocodile avale sa proie toute entière; il se nourrit indifféremment de poissons ou de quadrupèdes de petite espèce. Ses dents supérieures ne s'arrêtent pas sur les dents inférieures, mais elles se croisent quand les mâchoires se rapprochent, de manière à ne laisser aucune chance de salut à la proie qu'elles tiennent. De chaque côté et au-dessous de la mâchoire inférieure, se trouve une petite ouverture par laquelle l'animal peut à sa volonté lancer un liquide qui a l'odeur du musc; des naturalistes pensent qu'il s'en sert pour attirer le poisson dans les endroits qu'il fréquente.

(*Saturday Magazine*).

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Un Salon en 1834. (La conversation.)

NÉCROLOGIE.

LA CONVERSATION.

Est-il bien vrai? quoi! elle n'existerait plus cette puissance qui dominait chez nous toutes les autres, qui faisait de la France un immense salon, où se discutaient avec politesse les plus graves intérêts, où l'on décernait les couronnes au mérite, à la gloire, au bon goût; où le dédain faisait justice de la médiocrité, l'ironie des prétentions, et la gaieté des ridicules! Puissance reconnue qui faisait dire en 1810, à madame de Staël: « *Le cours* » *des idées, depuis un siècle, a été tout-à-fait dirigé* » *par la conversation. On pensait pour parler, on par-* » *lait pour être applaudi. Et tout ce qu'on ne pouvait* » *pas se dire, semblait de trop dans l'ame* (1).

Eh bien, cette fée spirituelle et bavarde, dont le savant, le guerrier, l'orateur, le magistrat, l'artiste, l'élégant ou la coquette briguaient également un souvenir, a vu son palais désert, et en a été réduite, dans ses derniers momens, à causer avec ses deux vieilles voisines, la morale et la philosophie; deux puissances déchues comme elle, l'une pour avoir accablé le monde de ses éternels sermons, l'autre de ses froides sentences. Voilà donc le martyre de cette fée sémillante dont la baguette s'est rompue dans les émeutes! elle qui était le moyen, le but, la vie de toutes les ambitions; elle pour qui le cardinal de Retz, Larochefoucauld, la duchesse de Longueville conspiraient; pour qui Turenne triomphait et mourait, Bossuet tonnait du haut de sa chaire, Racine rimait, Molière faisait rire, Madame de Sévigné écrivait; elle pour qui Voltaire ébranlait l'autel, Mirabeau le trône; pour qui Napoléon relevait l'un et l'autre; car nous l'avons vu, ce conquérant de l'Europe, combattre avec elle, la traiter de puissance à puissance, la censurer, la craindre, l'exiler enfin; mais la fée, plus forte que les rois de la terre, bravait la colère du héros en prédisant ses revers!

Résister au despotisme de Louis XIV, aux bulles des papes, aux lettres de cachet des favorites, aux échafauds de la terreur, à la volonté de Bonaparte, à la fureur des partisans sous la restauration, et succomber à l'ennui, expirer sous le colosse d'argent qui étouffe aujourd'hui tous les plaisirs nobles, les goûts, les sentimens! Pauvre conversation! c'est un vrai chagrin de la voir ainsi expirante, pour nous qui l'avons connue dans ses derniers beaux jours, entourée de vieux desservans, de jeunes favoris, de charmantes confidentes, dont les indiscrétions consolaient ceux qu'un excès de modestie empêchait de se mêler à l'élite de ses courtisans.

Avec quelle grace elle savait encourager ses fidèles sujets! tels que Champfort, Rivarol, Boufflers, Ségur, Panat, Benjamin Constant, Le Mercier, Tayllerand, et tant d'autres, dont l'esprit excité par celui de mesdames de Coigny, de Staël, de Duras et des jolies femmes qui causaient alors pour plaire, rendait à la conversation un culte journalier! Comme elle savait descendre à tous les rangs pour mieux étendre son empire! Enjouée, piquante, critique dans la loge de M[lle] Contat, elle décidait de toutes les réputations du quartier dans la loge de la portière. On la trouvait au bivouac, dans les casernes, aux portes des tribunaux, sur la terrasse des Tuileries, aux cafés de nos théâtres, dans la boutique du libraire, sur les places publiques, réglant le tarif d'estime, d'admiration dues au général d'armée, au magistrat, à l'homme d'état, à l'auteur ou à l'acteur dramatique. Nul n'échappait à ses arrêts. Indulgente ou sévère, sérieuse ou folle, chacun la respectait, car elle était mère de la renommée.

(1) *L'Allemagne*, tom. 1[er] pag. 104.

En considérant son importance, et la part qu'elle avait dans tous les intérêts de la société, on peut se faire une idée du vide qu'elle y laisse. C'est la politique qui l'a tuée, disent ses vieux flatteurs, jaloux de lui choisir une fin honorable; mais la vérité historique ne permet pas d'adopter cette calomnie. Jamais la politique n'a plus occupé les esprits que lors de l'assemblée constituante, et jamais la conversation n'a été plus forte, plus animée en France qu'à cette époque. Chaque jour plus riche des conquêtes de la pensée, la conversation inventait de nouveaux mots pour rester maîtresse des idées; chaque jour des questions vierges, belles à attaquer, plus belles à défendre, venaient s'offrir à l'amour des causeurs; et comme dans la haute politique il y a toujours un côté noble, l'éloquence s'en emparait d'abord, puis la conversation ajoutait cet appui formidable à tous ceux qui la soutenaient encore.

Non, ce n'est point une noble passion qui devait la tuer; elle ne pouvait succomber qu'à la plus vile de toutes, qu'à celle dont on ne peut parler sans rougir. Au fait, comment oserait-on causer d'une affaire où l'intérêt exclut presque toujours la délicatesse, d'un projet de mariage dont la dot est l'unique amour, d'une spéculation périlleuse, d'un jeu de bourse qui compromet la fortune et l'honneur, d'une intrigue amoureuse qui a pour but d'employer le crédit du mari qu'on trompe, de l'espoir de vendre sa voix, ou de la honte de l'avoir vendue? personne n'aime à causer de tout cela, et la conversation, n'ayant plus d'autres alimens, devait cesser de vivre.

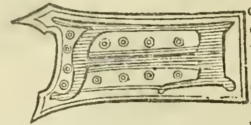
Il serait digne du pinceau spirituel de MM. Delaroche, Johannot, etc., etc., de peindre en pendant du salon de madame de Staël, où chaque visage portait l'empreinte d'un sentiment animé que la conversation faisait naître, la vue d'un de nos salons d'aujourd'hui, dont le milieu est occupé d'ordinaire par un cercle de femmes qui en sont réduites à l'examen réciproque de leur parure, et à quelques mots échangés sur la mode de la semaine; car les hommes, réunis en groupes dans les embrasures des croisées, près des portes ou autour d'une table de jeu, n'ont pas même l'idée de leur adresser la parole. Ce n'est pas qu'ils causent plus qu'elles, car chacun n'aimant à parler que de lui, connaît l'indifférence des autres sur ce sujet, et n'a pas envie de la braver. Mais un député qui désire se maintenir dans l'habitude de la parole, raconte la séance que plusieurs ont déjà lue dans *le Messager*, et que tous liront demain dans les journaux; cela sert de contenance. Pendant ce temps, les hommes d'opinions différentes, pénétrés de l'impossibilité de ramener qui que ce soit à la leur, se contentent de la manifester, soit en faisant le wist légitimiste, ou la bouillotte de la jeune France. Là, toute occupation paraît bonne pourvu qu'elle dispense de causer. Pourtant il est rare de ne pas trouver dans ces nombreuses réunions quelques gens réellement célèbres par leurs talens ou leur esprit, car la France en est encore richement pourvue; mais le peintre, dominé par l'idée de placer avantageusement son dernier tableau, n'en parle qu'à ceux qui pourraient l'acheter; et l'auteur se garde bien de donner gratis au public d'un salon l'esprit qu'il vend si cher à son éditeur ou au directeur de quelques petits théâtres. Ainsi l'argent, ce dieu du jour, la vraie pensée immuable, étouffe toutes les autres. Le calcul dessèche tout: plus de confiance; car dans son épanchement avec un ami on pourrait trahir son *idée*, ce qui, en langage d'intérêt, veut dire le moyen qu'on se réserve pour faire fortune, et l'ami confident deviendrait aussitôt un concurrent dangereux. Ainsi donc plus d'intimité. Aussi les jeunes gens que le hasard, l'intérêt ou l'habitude rassemblent, se mettent-ils bien vite un cigarre à la bouche de peur que la conversation vienne furtivement s'établir parmi eux; veulent-ils goûter le plaisir de la promenade, ils choisissent le tilbury et se condamnent à faire des lieues entières tête à tête avec leurs domestiques, pour mieux échapper à la conversation: mais c'est en vain qu'ils la redoutent: elle n'est plus.

On dit que son ombre apparaît quelquefois à la lueur d'un foyer autour duquel ses vieux amis la pleurent; qu'elle erre encore sous les voûtes d'un couvent de Paris, qu'on l'a surprise dernièrement entre les quatre murs d'une prison d'état: elle venait consoler de pauvres prisonniers; mais le bruit des verroux a fait bientôt évanouir le fantôme.

Aimables bavards qui la regrettez, et vous jeunes auteurs qui étiez dignes d'elle, tâchez de ranimer sa cendre. Réveillez-la par de douces paroles. Des longs calculs, des sordides intérêts, de caquets, de disputes, d'injures, offrez-lui la pompeuse hécatombe; et si vous ne pouvez la rendre à la vie, du moins évoquez son esprit.

MADAME SOPHIE GAY.

LES TROIS ADVISIONS DE CHILDERIC (1).



donceques, il adviot qu'un soir, un peu avant minuit, le roi Childeric (2), qui dormait, se trouva réveillé en sursaut par la reine Basine qui lui criait à voix haute:

— Tôt Tôt, monseigneur, levez-vous, allez à la porte de votre palais, et voyez: puis vous me direz ce que vous aurez vu.

Étonné d'un réveil aussi brusque, Childeric ne sachant si c'était un songe ou bien vraiment la voix de la reine, se frottait les yeux sur son lit, sans pourtant se préparer à se lever.

Mais la reine lui ayant répété son ordre, il comprit qu'il devait y avoir là quelque chose de mystérieux dont il aurait l'explication, et après s'être vêtu en grande hâte il descendit à la porte de son palais.

Là, sous le portique, il lui sembla voir une épaisse fumée qui se dissipa peu à peu, et lui laissa apercevoir au fond d'une forêt, une grande quantité de licornes, de léopards et de lions qui allaient et venaient dressant noblement la tête.

Il remonta tout épouvanté vers la reine, et lui raconta ce qu'il avait vu.

— N'ayez nullement peur de cela, monseigneur, mais redescendez encore, tout n'est pas fini.

Childeric obéit après une exclamation de surprise.

Et puis sous le portique ce n'était plus les mêmes bêtes que tout à l'heure, mais bien des ours, des lions et des loups, qui hurlaient en grinçant, qui se heurtaient entre eux, se déchirant, se mordant, se bataillant avec un bruit horrible. Et le sang coulait de leurs plaies entr'ouvertes, et leurs dents devenaient rouges à force de mordre.

---

(1) C'est à un manuscrit du XIVe siècle, aux *chroniques de St-Denis*, que nous empruntons les *trois visions* de Childeric, la manière dont la reine les lui expliqua, et cette peinture succincte et presque contemporaine des mœurs des rois qui forment la première race.

(2) Childeric, fils de Mérouée, et quatrième roi de France, avait été, pour ses excès, chassé de son royaume. Pendant son exil, il se réfugia auprès de *Basin*, roi de Tongres ou Thuringe, qui lui donna asile. Mais celui qui régnait en France, *Gillon*, mal conseillé par *Guiemens*, ami de l'ancien roi, se fit détester des seigneurs qui l'avaient porté au trône; et Childeric rappelé, revint à grande hâte reprendre possession de son royaume.

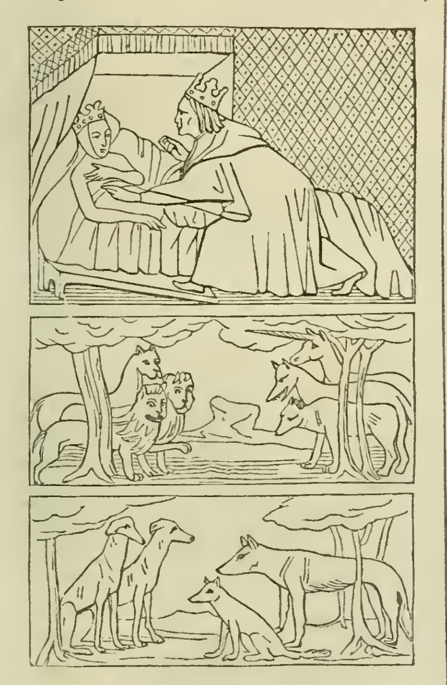
Quand Childeric eut redit cela à la reine, elle le renvoya encore, et il revint dans la salle où il avait vu toutes ces choses.

Et maintenant ce n'était plus des ours, ni des loups ni des lions, ce n'était plus une scène de carnage, mais bien des aboyemens et de petites têtes de chiens qui se couraient sus en jappant et en glapissant..... et puis ce n'était plus rien!

Et quand le roi fut revenu auprès de Basine il lui conta tout cela fidèlement et lui en demanda l'explication, car il se doutait bien qu'elle le savait, et que c'était à dessein qu'elle l'avait envoyé à la porte de son palais.

Il la pria donc de lui dire ce que cela pouvait signifier, mais la reine lui répondit qu'il la laissât dormir.

Le pauvre Childeric se mit à la solliciter bien fort,



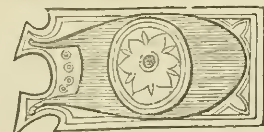
Les trois advisions de Childeric.

mais il n'eut de réponse à ses prières que les ronflemens de Basine qui avait enfin cédé au sommeil.

Fatigué, tremblant de froid, et suant d'inquiétude, le roi retourna se mettre au lit, et là tout piteux et tout confus, il passa la nuit sans dormir, ayant toujours devant les yeux ces tristes images de léopards, de lions, de loups, d'ours et de chiens; et c'est dans cette vilaine compagnie qu'il fut jusqu'au matin.

Dès que le jour fut venu, il se trouva bien heureux, car il savait qu'il allait enfin avoir l'explication du mystère qui le tourmentait tant. En effet étant allé vers Basine, il la trouva levée et accoutrée, — elle l'attendait depuis long-temps.

Lorsqu'il fut entré, la reine se mit à rire bien fort, car il était plaisant de voir l'air piteux et décontenancé du malheureux roi. Enfin cédant à ses demandes, elle le fit asseoir et lui expliqua les trois advisions.



onc, écoutez-moi, dit-elle, et vous verrez que ces choses ne sont pas si épouvantables que vous le croyez. De tout cela, il ne faut pas regarder la forme des bêtes, mais bien penser aux faits et aux mœurs qui doivent appartenir à notre lignée. Car le premier qui de nous doit sortir, sera homme de haute prouesse, grand et puissant, et cela est signifié par les formes de la licorne et du lion qui sont les plus nobles bêtes, et les plus hardies qui soient. Par la seconde advision, qui est de voir la forme du loup et de l'ours hurlant et se battant, est signifié que ceux qui de votre fils naîtront seront rapineurs ainsi que de telles bêtes sont. La signifiance de la tierce advision qui est en la forme du chien qui ne peut rien sans l'aide de l'homme, indique la mauvaiseté et la paresse de ceux qui vers la fin du siècle, tiendront le sceptre et la couronne de ce royaume.

Quand le roi Childeric eut entendu cette explication il se trouva bien joyeux de ce que son fils serait si grand, et ne se tourmenta plus de ses trois advisions, dont il savait maintenant le vrai sens.

La reine prétendait donc que la première vision signifiait la naissance de Clovis, Clovis qui devait vaincre les Allemands à Tolbiac, et qui vainqueur devait revenir abjurer le paganisme aux pieds de saint Remy, et préparer par-là le grand baptême de la France chrétienne.

Dans la seconde, elle comprenait par ceux qui seront rapineurs, les quatre fils de Clovis se disputant le royaume, et le déchirant en morceaux, Clotaire Ier brûlant son fils Chramne révolté contre lui, Chilperic s'entourant de poignards et de poisons; deux femmes, Frédégonde et Brunehaut, se teignant en pourpre dans le sang de leurs victimes: Dagobert pillant les églises, et en élevant d'autres à grands frais, puis enfin un autre Chilperic avilissant un homme de courage par un supplice d'enfant, et payant de sa vie son injustice.

Dans la troisième, par la mauvaiseté et la paresse de ceux qui vers la fin du siècle tiendront le sceptre et la cou-

---

La vignette que nous avons reproduite ici est fidèlement dessinée d'après *les chroniques de St-Denis*, manuscrit qui se trouve à la bibliothèque Richelieu, et l'un des plus curieux monumens de l'époque qu'on appelle ordinairement le *moyen âge*, et que dans la science des manuscrits on nomme *les bas âges*.

Un mot maintenant sur les lettres initiales de cette chronique.

Ces lettres appartiennent à la famille des *majuscules*, famille noble, belle et grande, et se pavanant dans tous les manuscrits. Cette famille se divise en deux branches, la *capitale* et l'*onciale*. La capitale, plus grave, plus sévère et plus simple; l'onciale, moins régulière, plus originale et plus gracieuse que son aînée.

Dans l'antiquité, la capitale régna seule, mais simple et lourde; plus tard, dans le *moyen âge* (et ici par le moyen âge, l'auteur de cet article entend parler du temps qui s'écoula depuis le sixième jusqu'au onzième siècle), on vit l'onciale venir partager avec son aînée l'empire des manuscrits, mais on la vit presque sans ornement, en déshabillé pour ainsi dire.

Dans les *bas temps*, c'est-à-dire pendant le temps qui s'écoula depuis le onzième siècle jusqu'à la renaissance, quand l'esprit religieux qui dominait l'Europe fit apporter plus de soin à la confection des bibles et missels, on vit des lettres, plus souvent capitales, venir en coquettes, montrer leur toilette brillante d'or et d'azur, toilette variée et quelquefois bizarre, au milieu d'autres lettres minuscules plus simples, plus régulières peut-être, mais moins jolies.

Les lettres que nous avons mises ici appartiennent à cette dernière époque. C'est une capitale ornée, comme presque toutes celles qu'on rencontre dans les manuscrits du quinzième siècle; l'onciale ayant presque entièrement disparu. Cependant la fantaisie de l'écrivain donnait encore parfois à ces lettres quelques-uns des caractères de l'onciale, mais ce n'était alors que des capitales déguisées.

ronne, elle comprenait ce troupeau de rois sans autre nom que celui de *Fainéans*, qui vinrent poser sur le trône comme des statues royales, et et qui n'agirent, ne voulurent, et ne vécurent que par la volonté d'un autre appelé *Maire du Palais.*

EUGÈNE NYON.

Elève de l'École des Chartes.

HOTEL DU COLLÉGE DE CLUNY.

Parmi les classes sociales du moyen-âge les plus intéressantes et les plus pittoresques à étudier, sous le double rapport de leur spécialité physique et morale, il faut surtout compter les étudians, les théologiens, les clercs en médecine ou en jurisprudence, réunis sur certains points de Paris pour s'y livrer à leurs études.

Ils avaient particulièrement envahi les rues étroites et sales d'une partie de la Cité et les alentours de l'Estrapade, quartiers qui leur avaient été presque exclusivement abandonnés par suite des troubles et des désordres qu'ils y excitaient sans cesse.

A cette époque, l'université jouait dans l'état un rôle important : elle avait une prépondérance dont elle abusait même quelquefois. Défendant avec énergie, par tous les moyens, ses moindres priviléges scolastiques. Si l'on portait atteinte à quelques-uns de ses droits, les écoles se fermaient aussitôt, les prédicateurs s'enrhumaient à point nommé et cessaient de prêcher ; les médecins abandonnaient leurs malades; et le peuple de crier bientôt et de se plaindre. Ainsi la cour se trouvait obligée de faire droit aux réclamations de l'université.



L'Hôtel de Cluny.]

Sous Louis IX, on fonda plusieurs colléges. Robert Sorbon, chapelain du roi, connaissant les difficultés sans nombre contre lesquelles les pauvres écoliers avaient à lutter pour parvenir au grade de docteur, établit en 1253 une maison, qu'il appela de son nom *laSorbonne* et qu'il destina à quelques clercs sans ressource. Saint Louis s'associa à cette bonne œuvre, et il aida Sorbon dans sa généreuse intention, en lui donnant deux maisons situées, l'une aux Coupe-Gueule], l'autre rue des Maçons.

D'autres colléges s'élevèrent successivement autour de la Sorbonne: le *collége de Calvi ou la Petite-Sorbonne* du même fondateur Robert Sorbon; l'ancien collége *des Dix-huit* fondé en (1171), et réuni par la suite au *collége de Calvi.* Ce dernier contenait dix-huit écoliers qui, pour quelques monnaies, se chargeaient de jeter de l'eau bénite sur des corps morts. Il faut encore ajouter le collége *des Prémontrés*, le collége *des Bernardins*, celui *des Trésoriers* fondé en 1268 par Guillaume-de-Saône, trésorier de l'église de Rouen, etc.

Enfin le collége *de Cluny*, situé sur la place Sorbonne. C'est un des édifices les mieux conservés, du moins à l'extérieur. Monument ingénieux et original de l'architecture du temps, la vue de ses ruines nous jette dans la rêverie du passé et nous porte à étudier l'état moral et la place qu'occupaient dans l'histoire les étudians d'alors. Ils formaient dans Paris une espèce de confrérie dont quelques universités allemandes ou espagnoles peuvent encore donner une idée. Redoutables en masses à la cour et au roi, ils étaient individuellement traités avec mépris. La plupart vivaient d'aumônes : les historiens racontent que le roi Louis IX accordait, aux cent clercs qui composaient la Sorbonne sous son règne, aux uns deux sous aux autres un sou et même 10 deniers par semaine pour les aider à vivre.

Les professeurs et les élèves se vengeaient de la réprobation dont ils étaient marqués en faisant circuler avec audace leurs idées libérales.

Voici comment l'Étoile les traite dans son journal de Henri III, en 1587 : « Là-dessus la Sorbonne, c'est-à-dire trente à quarante pédans maîtres ès-arts crottés qui après grâces traitent des sceptres et couronnes, firent en leur collége, le 16 du présent mois, un résultat secret qu'on pouvait ôter le gouvernement aux princes qu'on ne trouvait pas tels qu'il fallait. »

Le *collége de Cluny* fut fondé en 1269, sous Louis IX, par Yves de Virgy, abbé de Cluny, qui l'institua en faveur de jeunes religieux de son ordre qui étudiaient en philosophie et en théologie.

Tel qu'il est aujourd'hui, moitié gothique et moitié moderne, élevant ses larges fenêtres et son balcon dentelés au milieu d'une architecture toute de nos jours, il ne peut que nous laisser un regret d'artiste, car il est trop incomplet et trop imparfaitement historique.

A voir cette tourelle, ces chapiteaux, ces ogives et cette chapelle adossés à des murailles blanches et régulières, on dirait une des têtes chevaleresques et caractérisées du moyen-âge dans un frac d'aujourd'hui.

M. Dussomerare, propriétaire actuel de l'hôtel ou du collége de Cluny, l'a fait restaurer avec beaucoup de goût, et s'est complu à y rassembler une collection curieuse de meubles, d'armures, et d'autres précieux débris du moyen-âge. Le malheur est que le monument ne lui soit venu entre les mains qu'après avoir été maltraité par le vandalisme de ses prédécesseurs.

LÉON LAFONT.

SITES PITTORESQUES DE LA FRANCE.

CAUTERETS. — LE PONT DE LA RAILLÈRE.

(Hautes-Pyrénées).

La source de la Raillère est, de toutes celles que l'on trouve au village de Cauterets, la plus fréquentée. Elle sort tiède du granit vif, et fournit 3,072 pieds cubes



Le Pont de la Raillère (Cauterets).

d'eau par vingt-quatre heures. Cette eau a une saveur sulfureuse et une température de 31 degrés du thermomètre centigrade. On la conduit par des canaux de sapin découverts jusqu'en des réservoirs également découverts; de la sorte, tous les principes volatils s'en dégagent aisément. A l'analyse, cette eau donne du gaz hydrogène sulfuré, du sulfure de soude, une substance bitumineuse et des sels de différentes natures : on la recommande dans les maladies cutanées, dans les blessures anciennes, dans les vomissemens nerveux, surtout dans la phthisie catarrhale, et dans les affections des organes de la respiration.

D'autres sources minérales contribuent encore à la prospérité de Cauterets, et le font visiter tous les ans par plus de deux mille malades.

Bien que la source de la Raillère soit connue depuis 1730, il n'existait encore, en 1744, que des cabanes à Cauterets; elles ont enfin été remplacées par de jolies habitations, dont quelques-unes sont construites en marbre: disons cependant que le marbre est fort commun dans le pays, et qu'on le trouve presque à la surface du sol.

Cauterets est au-dessus du niveau de la mer, à une hauteur de 990 mètres, et les sources se trouvent encore bien au-dessus du bourg. **K.**

DE LA VIEILLE POÉSIE FRANÇAISE.

IDYLLES. — SONNETS. — ÉPIGRAMMES. — ÉPITAPHES. — POÉSIE FUGITIVE.

Bien des genres ont disparu et se sont perdus. Par exemple, il n'y a plus d'idylles. Est-ce à dire que ce soit un genre méprisable? Non sans doute. Les idylles de Gessner sont délicieuses. C'est que Gessner a su transporter dans ses églogues les beautés pittoresques des sites enchanteurs de la Suisse. Ses œuvres respirent par le fond un parfum d'antiquité; mais le coloris, le paysage en est moderne. Gessner eut le *génie* de l'idylle; et le génie fera toujours quelque chose, même du genre le plus décrié et le plus usé.

Sous l'empire on faisait encore des idylles; on en mettait dans l'*Almanach des Muses* et dans le *Mercure*,

Madame Verdier en a fait une charmante, intitulée *la Fontaine de Vaucluse*.

Un genre qui a joui long-temps d'une grande vogue, un genre que la mode avait pris sous sa protection spéciale, et qui a fait bien des réputations, ce fut le sonnet.

Les sonnets s'employaient principalement à traiter des sujets de dévotion. Le plus célèbre de nos anciens sonnets est le sonnet si vanté de Desbarreaux. Ce sonnet qui ne mérite en rien la célébrité dont il a joui, est bien loin d'égaler, selon nous, un sonnet moins connu, et qui appartient à la même époque. L'auteur est une demoiselle de Saint Firmin, qui certes avait un talent très-beau et très-élevé. Le sujet est religieux, comme presque toujours. Le poète traite cette question, si Jésus-Christ témoigna plus d'amour pour l'humanité par sa naissance que par sa mort? Voici les vers de mademoiselle de Saint-Firmin.

Voir naître et voir mourir l'auteur de la nature,
Voir un être éternel commencer et finir,
Ces deux extrémités parfaitement s'unir,
Le créateur se joindre avec la créature;

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
Celui qui contient tout se laisser contenir,
Celui de qui le bras peut seul tout soutenir,
Être sans mouvement dans une sépulture;

Ces miracles offerts à mes sens étonnés,
Au salut des humains ont été destinés;
L'un commence l'ouvrage, et l'autre le consomme.

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort;
Car du ciel à la terre, et de Dieu jusqu'à l'homme,
L'espace est bien plus grand que de l'homme à la mort.

On comprend toute la beauté de ces deux derniers vers. Notre littérature renferme peu de passages aussi énergiques. Il y a beaucoup de trésors de cette espèce enfouis dans notre vieille poésie.

Scarron qui se moquait de tout, voulut aussi se moquer des sonnets, et en vérité il y avait de quoi, tant l'on en faisait de ridicules, et tant l'on abusait de cette forme sacramentelle que nous avait léguée l'Italie. Scarron fit donc le sonnet que nous allons rapporter, et qui eut aussi sa célébrité. C'est en effet une spirituelle parodie de ce genre faux et prétentieux, où la pièce entière était trop souvent sacrifiée à une chute bonne ou mauvaise, à un *trait final*, bien ou mal amené. Voici le sonnet de Scarron :

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux dont la vaine structure
A témoigné que l'art par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature;

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colysée où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis;
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude;

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?

Cette plaisanterie eut un grand succès du temps de Scarron; elle fit fureur Sans doute elle est ingénieuse; mais en vérité il faut aujourd'hui plus de frais pour réussir.

Quelquefois le sonnet traitait un sujet simple et familier. Le sonnet suivant sur *la pipe*, par le vieux poète Charleval, ne manque pas de naturel, ni surtout de philosophie.

Doux charme de ma solitude,
Charmante pipe, ardent fourneau,
Qui purge d'humeurs mon cerveau,
Et mon esprit d'inquiétude;

Tabac dont mon ame est ravie,
Quand je te vois te perdre en l'air,
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de la vie.

Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée;

Et tout confus, je m'aperçoi
Que courant après ta fumée,
Je passe aussi vite que toi!

L'épigramme eut aussi long-temps son empire et ses honneurs. Elle courait de salon en salon, de ruelle en ruelle, répandant le ridicule sur ses victimes, la gloire et la renommée sur ses auteurs. Aujourd'hui l'on ne fait plus d'épigrammes. La raison en est toute simple; la presse, les théâtres sont libres; les journaux et les couplets de vaudeville suppléent à tout; l'épigramme s'est réfugiée là; elle y règne en souveraine. On y perdra une certaine mesure dans la critique, une certaine retenue dans le sarcasme; on y perdra aussi de jolis vers, et c'est quelque chose.

Notre vieille littérature, si peu connue, si digne de l'être, offre une foule d'épigrammes naïves, piquantes et bien tournées. Jetons un regard sur cette partie de notre ancienne poésie nationale.

Senécé, poète bourguignon, né en 1643, a fait un grand nombre d'épigrammes remarquables, qui se distinguent par le tour vif et ingénieux de la pensée, par le naturel et le mordant de l'expression. Il serait à souhaiter que l'on recueillît ces petits morceaux que leur forme fugitive expose à disparaître, et qui sont dignes de rester.

Voici une vieille et énergique épigramme dont l'auteur est inconnu, et qui prouve qu'en France la poésie fut toujours libre et indépendante, même en matière de religion :

Au temps passé, dans l'âge d'or,
Crosse de bois, évêque d'or;
En ce temps sont autres les lois
Crosse d'or, évêque de bois.

Cette épigramme du poète Linière est aussi vigoureuse que concise :

Je vois d'illustres cavaliers,
Avec laquais, carrosse et pages.
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers.

On connaît cette épigramme de Corneille (quoique souvent on l'attribue à d'autres qu'à lui), adressée à un mauvais poète qui avait le talent de la déclamation :

Tes vers sont beaux quand tu les dis;
Ils ne sont rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours les dire;
Fais-en donc que je puisse lire.

L'épigramme empruntait souvent la forme du conte, du récit. Nous trouvons de charmans exemples de cette épigramme *anecdotique*. En voici une très-originale, et dont l'auteur est inconnu :

Un Normand, député pour haranguer le roi,
Sire, dit-il tout court, sans pouvoir passer outre,
Se frottant à la nuque, et regardant la poutre;
Et faute de mémoire, il tombe en désarroi.
Ses amis l'excusant, disaient : il s'est mépris ;
Mais le peuple criant : à l'école! a l'école!
Tout beau! leur dit le roi; je ne suis pas surpris .
Les Normands sont sujets à manquer de parole.

Voici une épigramme d'un poète du temps de Louis XIII, et qui rappelle la manière franche et naïve de Marot :

De maints écus sauvés Harpagon réjoui,

Mariait au vieux Roch *sans dot* sa jeune fille ;
Déjà la jeune Agnès, victime de famille,
Obéissait au sort : quand l'époux eut dit : *oui*,
Parole de plusieurs bien long-temps regrettée,
Le prêtre dit : Agnès, le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée !

Ceci est plus qu'une épigramme; c'est une belle leçon donnée avec éloquence et énergie.

Scarron a fait de jolies épigrammes. Il fit aussi beaucoup d'épigrammes en action. Dans un recueil de poésies, il avait adressé un madrigal à une petite chienne de sa sœur. S'étant brouillé depuis avec elle, il fit mettre dans l'*errata* du livre : au lieu de *chienne de ma sœur*, lisez : *ma chienne de sœur*. C'est une épigramme comme une autre, et elle peint bien le caractère bouffon de l'auteur du *Roman Comique*.

Furetière a fait aussi des épigrammes piquantes et spirituelles; en voici une :

Un noble débonnaire et d'esprit peu guerrier,
Interrogeait un usurier
Quel plaisir on prenait d'avoir l'ame occupée
A gagner des écus et ne s'en servir pas?
L'usurier lui répond : j'y trouve autant d'appas,
Que vous à porter une épée.

Le chevalier de Cailly a fait un grand nombre d'épigrammes très-fines, très-ingénieuses, et écrites d'un style très-naturel. Celle-ci sur la mort d'un prélat très-puissant, est un modèle de hardiesse et de force :

Je sais bien qu'un homme d'église
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son âme à Dieu,
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Autrefois l'épigramme s'exerçait même sur les tombeaux. On usait largement du précepte : *On ne doit aux morts que la vérité*. Voici l'épitaphe de l'Arétin par le poète Maynard :

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ce dernier trait est d'une grande beauté. La pensée est aussi originale qu'énergiquement exprimée.

L'épitaphe que fit sur lui-même le célèbre satyrique Régnier, peint fort bien son caractère :

J'ai vécu sans nul pensement, (Pensée.)
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort voulut penser à moi
Qui jamais ne m'occupai d'elle.

Cette épitaphe, sur un avare, est très-jolie :

Le plus avare homme de Rennes
Repose sous ce marbre blanc;
Il mourut tout exprès le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

On trouve aussi plusieurs épitaphes burlesques, d'une très-grande originalité. Celle-ci que fit un Gascon sur un sien parent qui avait été pendu, et dont le corps était resté attaché à la potence, nous semble un chef-d'œuvre de naïveté :

Ci gît mon cousin d'Avenas
Qui repose, quand il ne vente pas.

Voici une épitaphe qu'on voyait à Paris dans le cimetière Saint-Médard :

Jean Perrin gît sous cette lame,
Feu batteur d'or et de sa femme.

Une dame demandant à Scarron de lui faire son épitaphe, ce poète la fit cacher derrière une porte, et improvisa ce distique :

Ci gît derrière une porte
Une femme qui n'est pas morte.

Autrefois tout le monde faisait des vers ; gens de robe et gens d'épée, abbés et marquis, jésuites et jansénistes, tout cela rimait et rimait avec grâce et avec esprit. Voici des vers d'un abbé, le père Léderel, de la compagnie de Jésus; c'est une petite pièce sur la sympathie, qui nous semble d'une délicieuse simplicité.

« Pourquoi de deux personnes qu'on voit pour la première fois, on aime l'une plutôt que l'autre? » Voici la question que se propose le bon père, et voici comme il la résout :

LA SYMPATHIE.

Qui peut faire naître dans moi
Ces sentimens inconnus à moi-même ?
Je sais fort bien que je vous aime,
Et je ne puis dire pourquoi ?
Je ne vous connais point; je ne connais point l'autre ;
J'entre en vos intérêts dès le premier instant ;
Peut-être son mérite égale bien le vôtre,
Mais il ne me touche pas tant.
Je vous ai vu, j'ai pris parti ;
Cela se fait sans que l'on délibère,
Sans même qu'on pense le faire ;
J'ai vu l'autre, et n'ai rien senti !
C'est l'inégalité qui fait la préférence ;
Sans qu'il vous cède en rien, vous êtes son vainqueur ;
Je ne vois entre vous aucune différence ;
Mais je la sens bien dans mon cœur !

On a essayé dans ces derniers temps (car que n'a-t-on pas essayé?) d'imiter l'allure libre et facile de nos anciens poètes, et la variété de leurs rhythmes. Mais toutes ces évocations ne peuvent avoir d'heureux résultats. On préférera toujours le *vieux* original au *vieux* de fabrique et d'imitation. A-t-on rien fait par exemple qui égale cette petite pièce de Régnier, pièce à l'allure si vive, au rythme si léger, si sautillant, si *sans façon?* C'est une boutade de ce poète sur *la caducité de la vie*.

D'une architecture
Du temps de jadis,
La sage nature
M'a fait un logis
Que j'ai d'elle à terme
Sans clause et sans ferme.
Au moindre besoin,
Long-temps, de sa grâce,
Elle a pris le soin,
Sans que j'y songeasse,
De me tout fournir
Pour l'entretenir.
Mais elle commence
D'y laisser aller
Tout en décadence,
Sans plus s'en mêler ;
Et loin d'y rien faire,
Ne songe au contraire
Qu'à le démeubler.
Car où sont allées
Ces dents si perlées ?
Où sont désormais
Ces cheveux épais,
Ma grande parure,
Qui si noirs, si beaux,
Flottaient par anneaux
Jusqu'à la ceinture ?
Qu'est-ce enfin que j'ai
De tout l'équipage
Du jeune et bel âge ?
Tout a pris congé
Pour un long voyage,
Et me dit qu'il faut
M'apprêter bientôt
A plier bagage.
A la vérité,
Ce n'est pas la traite
Dont je m'inquiète ;
Bien ou mal monté,
Elle est bientôt faite ;
L'important de tout
C'est le gîte au bout.

Comme on le voit, dans les genres qu'on ne cultive plus, et qu'on appelle frivoles, il y a peut-être quelque chose à regretter, non-seulement sous le rapport de l'art (cela est incontestable), mais aussi sous le rapport de la philosophie et de la morale. **LÉON HALEVY.**

HIÉROGLYPHES INDIENS.

La gravure jointe ici représente, au moyen des *hiéroglyphes* usités par les *Indiens* de l'Amérique du Nord, l'image emblématique d'une bataille. Elle relate une expédition des guerriers canadiens, qui, peu de temps après l'établissement des Européens dans cette partie de l'Amérique, s'armèrent contre une tribu ennemie.

Cette singulière gazette se compose de figures et de signes emblématiques, gravés sur des écorces, et se divise en dix parties, ou paragraphes hiéroglyphiques.

N° 1. Chacune des dix-huit figures représente le nombre 10, et paraît en quelque sorte comme notre signe numérique 10, avec cette différence que l'unité au lieu d'être en avant du chiffre, l'accompagne. Les dix-huit figures signifient que 18 fois 10, ou 180 indiens ont levé la hache pour déclarer la guerre en faveur de la France; c'est ce qu'indique la hache placée au-dessus des armes de la France.

N° 2. L'oiseau qui prend son essor sur le sommet d'une montagne, montre qu'ils partirent de Montréal. La lune et le daim indique que cet événement arriva, pendant le premier quartier de la lune du daim, qui correspond au mois de juillet.

N° 3. Le nombre de huttes semblables à celles qu'ils construisent pour passer la nuit, désigne que leur traversée dura vingt et un jours.

N° 4. Le pied nu et les sept huttes, expliquent qu'ils abordèrent après une navigation, et qu'ils eurent sept jours de marche.

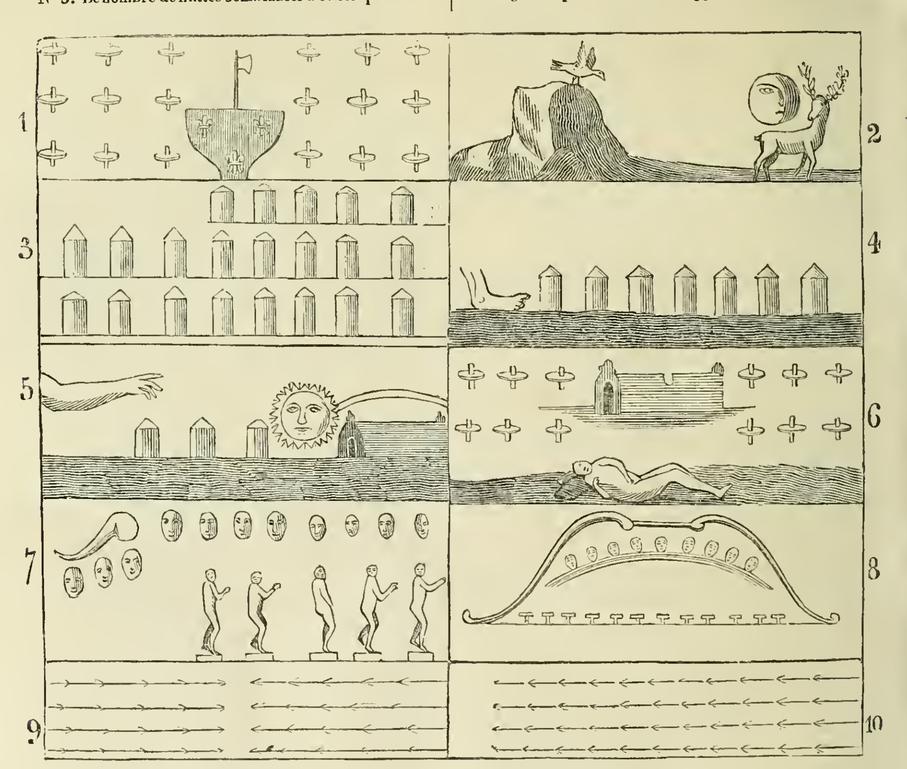
N° 5. Ils arrivèrent près des habitations de leurs ennemis au lever du soleil, ce qu'indique le soleil placé à leur est. Les trois huttes et la main placée en indicateur, apprennent qu'ils restèrent là trois jours à attendre.

N° 6. Ce temps écoulé, ils surprirent les ennemis pendant leur sommeil, comme l'explique l'homme endormi. Les douze figures ajoutent qu'ils étaient douze fois dix ou 120. Le toit de la hutte brisé montre qu'ils détruisirent les habitations.

N° 7. Ils tuèrent avec leurs massues onze ennemis, c'est ce que signifient la massue et les onze têtes. Les cinq figures suppliantes sur les piédestaux représentent cinq prisonniers faits par eux.

N° 8. Les neufs têtes placées dans l'arc, emblême de l'honneur chez les indiens de l'Amérique, apprend qu'ils perdirent neuf des leurs dans la bataille; tous les piédestaux vides attestent qu'on ne leur a fait aucun prisonnier, circonstance qu'ils regardent comme très-glorieuse.

N° 9. Les points des flèches opposées les unes aux autres montrent les positions respectives que les combattans occupaient.



Hiéroglyphes des Indiens de l'Amérique du Nord.

N° 10. Enfin les pointes des flèches, toutes tournées du même côté, indiquent que les ennemis ont pris la fuite.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, R TE DU CADRAN, N° 16.



Louis XI et son Fou.

LES FOUS EN TITRE D'OFFICE.

II.

CHARLES VI ET SEIGNI JOAN. — CHARLES VII ET ALAIN-CHARTIER. — LOUIS XI ET VILLON.

Charles VI, qui régna en démence pendant plus de trente ans, devait se plaire avec ses fous, dont pourtant les noms ne sont pas venus jusqu'à nous comme ceux de sa *petite reine* Odette de Champs-divers et de son peintre de cartes, Jacquemin Gringonneure; mais on ne peut douter de la faveur particulière qui multiplia les porte-marottes sous le règne d'un fou *frénétique*.

Les courtisans inventaient à l'envi des jeux et des plaisirs pour dissiper la sombre frénésie du malheureux roi, qu'une funeste mascarade avait privé de sa raison, lorsque, dans le Ballet des sauvages, le feu prit à ses vêtemens enduits de poix-résine, et mit sa vie en danger. Depuis cette lugubre *momerie*, si Charles entrait en fureur, des valets déguisés et masqués apparaissaient pour l'enchaîner; s'il retombait dans son habituel et morne abattement, une damoiselle, un page, un fou avaient mission de lui faire compagnie et de servir à ses ébattemens; mais que pouvaient les facéties d'un fou d'office sur la triste et inerte préoccupation d'un fou véritable?

Charles VI était poursuivi partout du spectre de la folie : ouvrait-il un missel enluminé, il retrouvait sur les encadremens coloriés des prières la scène de la *Danse macabre*, où la Mort fait *baller* le fou vers la tombe; agitait-il ses cartes peintes et dorées, il rencontrait encore le portrait d'un fou que des enfans assaillent à coups de pierres; enfin, s'il détournait les yeux, c'était pour les reporter sur son fou, accroupi au coin du foyer éteint, et dorlotant sa marotte à l'instar d'une nourrice.

Ce fut peut-être un des fous de Charles VI, que ce *Seigni Joan* qui vivait un siècle avant Caillette, fou de Louis XII, selon *la Nef des Fols du monde*, traduite du latin de Brandt, et imprimée en vers français, l'an 1494. Rabelais, qui appelle le *seigneur* Joan *fol insigne de Paris*, *bisayeul de Caillette*, en fait le héros d'une aventure digne des jugemens de Sancho dans l'île de Barataria, et curieuse comme preuve de l'autorité qu'avait autrefois le conseil d'un fou.

A Paris, devant la boutique d'un rôtisseur du Petit-Châtelet, un faquin ou portefaix mangeait son pain à la fumée succulente du rôt; le rôtisseur le laissait faire, sans mot dire. Mais quand tout le pain fut mangé, le rôtisseur happe au collet l'amateur de fumée, et le somme de payer la fumée qu'il avait prise. Grande altercation : le portefaix s'écrie que la fumée qui s'échappe dans la rue appartient à tout le monde; le rôtisseur réplique avec menaces que la fumée de son rôt n'appartient qu'à lui, et qu'il est seul maître de la donner ou de la vendre.

Le *badaud peuple de Paris* accourut de toutes parts, et là se trouva Seigni Joan le fol, *citadin de Paris*. Ce vénérable fou (*Seigni* peut bien dériver de *senior*, vieillard) avait sans doute acquis une fortune honnête en exerçant à la cour son métier lucratif, et son ambition se bornait à jouir en paix des droits et priviléges de bourgeoisie en la bonne ville de Paris.

— Faquin, dit le rôtisseur au portefaix, veux-tu dans

notre différend accepter pour juge ce noble Seigni Joan?

Le portefaix consentit, et Seigni Joan, après avoir entendu les parties, ordonna au portefaix de tirer de son escarcelle quelques pièces d'argent; celui-ci soupira en présentant un tournoi de douze deniers; alors Seigni Joan prit le tournoi, le pesa sur son épaule gauche pour juger s'il était de poids, le fit sonner dans la paume de sa main gauche, pour vérifier s'il était de bon aloi, et l'approcha de la prunelle de son œil droit pour voir s'il était bien marqué. Le peuple attendait en silence le résultat du jugement, qui d'avance réjouissait le rôtisseur et désespérait le portefaix.

Enfin Seigni Joan « en majesté présidiale, tenant sa marotte au poing comme si fût un sceptre, et affublant en tête son chaperon de martres singesses à oreilles de papier fraisé » toussa deux ou trois fois, à l'imitation de Messieurs du Parlement, et rendit son arrêt en ces termes: « La cour déclare que le portefaix qui a mangé son pain à la fumée du rôt a payé civilement le rôtisseur avec le son de l'argent; ladite cour ordonne que chacun se retire en sa chacunière, sans dépens et pour cause. »

Charles VII avait trop de générosité chevaleresque et d'aimable galanterie pour se plaire avec les fous, quoiqu'il perdît son royaume le plus gaiement du monde, suivant le reproche que lui adressa un de ses capitaines, lorsque les Anglais le dépouillaient de ses villes, de ses sujets et de sa puissance; il négligeait l'honneur et l'intérêt de la couronne pour se livrer aux divertissemens des tournois, des danses, des festins, des mascarades et de la chasse; ce ne fut pas un fou d'office qui le fit rougir de son insouciance, ce fut *la plus belle entre les belles*, Agnès Sorel, qui réveilla en lui le sentiment de la royauté et de la patrie: la France fut sauvée.

La passion de Charles pour Agnès était si entière et si exclusive, que les facéties d'un bouffon eussent semblé déplacées dans la petite cour de Bourges, où tout n'était que tendresse et volupté; le cliquetis des grelots et des vessies aurait désagréablement troublé l'harmonie des luths et des vers qui célébraient l'amour parfait, tandis que la guerre étrangère promenait ses pavillons autour de la retraite de Charles et d'Agnès: alors le roi était le fou, et le sceptre se métamorphosait en marotte. Le poète Alain Chartier héritait de l'office de Seigni Joan.

Alain Chartier, qui avait une telle renommée de laideur que Marguerite d'Écosse ne fit que la confirmer en le baisant sur la bouche *à cause des belles choses issues d'icelle*, réunissait toutes les qualités du nain et du *fol-sage*. On peut le regarder comme le premier *poeta regius*, titre équivoque remis en vigueur sous Louis XIII, et traduit littéralement par *fou du roi*. De tout temps poètes et fous furent synonymes, si l'on en croit Ménage qui se piquait d'être poète.

Après la mort de sa mie Agnès, Charles VII rentra en possession de ses états, et les fous ne reconquirent pas leurs prérogatives. Charles, opprimé par ses ministres, menacé par son fils, et consumé de regrets amoureux, devint vieux et triste avant l'âge, malgré les tentatives de ses serviteurs pour le distraire de sa mélancolie; il jouait aux échecs, tirait de l'arbalète, entendait trois messes par jour, et quand il prenait ses repas « toujours y était son médecin et de ses gens et valets de chambre honnêtes, qui parlaient de joyeusetés ou d'histoires anciennes, où il prenait plaisir. » Mais l'histoire ajoute: « Il n'avait cure des fols-sages. »

Louis XI, le plus gai et le plus terrible des rois de France, avait autant de fous que de familiers, car il attachait volontiers à son service quiconque se signalait par une repartie fine et imprévue: de là, le grand nombre de secrétaires qu'il a employés. On lui agréait mieux par un mot de folie qu'en cent de sage *prudhommie*.

Un jour qu'il voulait faire écrire à la hâte, il aperçut un petit *scribe* qui avait son *gallemard* ou écritoire pendu à la ceinture, et il lui ordonna de rédiger la dépêche; mais le clerc, en tirant sa plume, laissa tomber des dés à terre. «A quoi sert cette dragée, demanda le roi? — Sire, répondit l'écrivain avec effronterie, c'est un *remedium contra pestem* (remède contre la peste). — Viens çà, reprit Louis XI, tu es un gentil paillard, tu es à moi.» Brantôme termine ainsi l'anecdote: «Et le prit à son service, car le bon prince aimait fort les bons mots et les esprits subtils.»

Louis XI avait mis à la porte l'étiquette des cours pour faire accueil à la joviale liberté de la bourgeoisie: son médecin Coctier, son barbier Olivier Ledain, son conseiller Doyac, son astrologue Angelo Catho, et son *compère* le grand-prévôt Tristan l'Hermite, étaient des fous plus ou moins plaisans, qui devaient leur fortune à des boutades malicieuses, à des contes licencieux et à des *gaietés* hardies. N'était-ce pas lui-même un bouffon sans rival que ce roi redoutable, qui, ayant fait couper la tête de maître Oudard de Bussy, conseiller au parlement, *afin qu'on connût bien cette tête*, la fit *atourner d'un beau chaperon fourré*, et l'exposa sur le marché d'Hesdin, *là où il préside*, écrivait-il à M. de Bressuire?

On devine que les fous d'office étaient bien au-dessous de ces royales plaisanteries, et le seul qui ait mérité une mention par son malheureux sort, n'est pas plus nommé que les victimes obscures sacrifiées à la défiance de ce sanglant politique.

Louis XI ayant fait mourir son frère, le duc de Guyenne, *par gentille industrie*, dit Brantome, eut l'adresse de se soustraire au soupçon, et de s'assurer du secret par le meurtre de l'empoisonneur, l'abbé de Saint-Jean d'Angely, qui fut étranglé dans sa prison; mais le remords survécut au crime, et le roi, priant un jour devant Notre-Dame de Cléry, qu'il nommait sa bonne patronne, s'oublia jusqu'à se reprocher tout haut le fratricide. Son fou était seul auprès de lui, et ce fou, *duquel il ne se doutait qu'il fût si fol, fat, sot qu'il ne pût rien rapporter*, lui redit la litanie en présence de tout le monde, à son dîner. Le courage était grand d'oser chagriner et embarrasser Louis XI!

Ce fou, qui répétait souvent que le roi avait fait mourir son frère, *passa le pas comme les autres*, à quelque temps de là, et Louis XI retint depuis cette vérité que lui avait apprise l'expérience: «Il ne fait pas bon se fier à ces fols, qui quelquefois ont des traits sages, et disent tout ce qu'ils savent ou bien le devinent par quelque instinct divin.» Louis XI ne se confessa plus devant témoins.

Avant cette époque vivait un autre fou qui ne portait pas la livrée du métier, et qui ne se vendait pas à un seul maître, mais allait de l'un à l'autre, selon qu'*on le défrayait et payait ses dépens;* il s'attachait pour un temps à la suite des princes et des gentilshommes que ses bons mots, ses tours et ses larcins égayaient en *loyer* d'une libérale hospitalité. Montbleru, dont les faits et gestes furent narrés peut-être par Louis XI lui-même, encore dauphin, aux veillées de la cour de Bourgogne, paraît avoir servi de modèle au fou de Henri III, Brusquet, qui vidait son imaginative pour remplir sa bourse, et qui ne se piquait pas de délicatesse dans les expédiens qu'il mettait en œuvre. Montbleru était une sorte de fou libre, de jongleur et de parasite à tout écot, type de ces mystificateurs du siècle dernier, toujours prêts à se faire un jouet des sots aux dépens de qui ils vivaient, choyés et applaudis sur la foi de leur réputation, bien ou mal acquise,

Montbleru, qui passait à la foire d'Anvers *en la compagnie de monseigneur d'Etampes*, rencontra maître Imbert de la Plaine, maître Roulant Pipe et Jean Letourneur, gentilshommes flamands, qui lui firent bon accueil, et *pour ce qu'il est plaisant et gracieux comme chacun sait*, le prièrent de venir loger avec eux en lui disant *qu'ils feraient la meilleure chère de jamais;* ce que Montbleru accepta de bonne grâce. Or il arriva que ces gentilshommes séjournèrent à Anvers plus qu'ils ne pensaient, et comme chacun n'avait apporté qu'une chemise sur son corps, cette chemise fut bientôt sale, ainsi que le bonnet de nuit ou *couvrechef* dont chacun s'était pourvu en quittant la cour de Bourgogne. Ces gentilshommes attendirent le samedi soir pour donner à la chambrière leurs chemises à blanchir, qu'on leur rendrait blanches le lendemain à leur lever. Les chemises furent blanchies et séchées au feu de la cuisine; mais la chambrière s'étant absentée un moment, Montbleru, qui s'était levé avec le jour, sous prétexte d'aller séparer les chevaux en querelle dans l'écurie, courut à la cuisine, prit les chemises, les cacha dans du foin et retourna se coucher. Le bruit du vol qui s'était commis vint aux oreilles des pauvres gentilshommes, appelant leurs chemises à grands cris, pendant que Montbleru *fesait la dormeveille* et ronflait aussi haut que les cloches des paroisses sonnant la messe. Enfin ils empruntèrent à leur hôte des chemises *courtes et étroites et de bien dure et apre toile*, et s'habillèrent si tard qu'ils manquèrent la messe du dimanche. Montbleru, qui avait promis de leur faire voir Dieu, les mena dans la cathédrale où *il y a un Dieu sur âne*, c'est-à-dire un tableau représentant l'entrée de Jésus à Jérusalem : « Voilà Dieu, leur dit-il, vous ne faudrez jamais de voir Dieu céans à quelque heure que ce soit. » Montbleru voulut avoir l'absolution de sa tromperie, et il apitoya si bien les gentilshommes sur le sort du pauvre larron qui serait damné s'il n'obtenait le pardon de son méfait, qu'ils pardonnèrent de bon cœur au larron, en avouant qu'ils ne gagneraient rien à damner ce pécheur pour trois méchantes chemises et trois couvrechefs. Alors Montbleru changea de langage : « Par ma foi, je vous sais bon gré de la quittance que vous avez faite au larron de vos chemises, et je vous en remercie tous, car je suis le larron même qui vous déroba à Anvers. »

Brantôme range parmi les fous célèbres un larron plus audacieux que Montbleru, et dont le surnom était un synonyme de voleur, le poète Villon, qui deux fois courut risque de la potence, et fut gracié par Louis XI, assez peu clément de sa nature d'homme et de roi. François Corbueil, dit *Villon*, en mémoire de ses villonneries, était un fou de l'espèce la plus rare, et ses deux *Testamens*, rimés sous l'influence d'une condamnation capitale, sont empreints d'une philosophie joviale et railleuse qui devançait le siècle.

Cependant Villon avait l'ame trop élevée et l'esprit trop indépendant pour se prêter à l'office de fou du roi, à moins qu'on l'eût forcé d'échanger le *collier* de corde contre un bonnet à grelots, la société des pendus au gibet de Montfaucon, contre celle des courtisans, sous les grilles de Plessis-lès-Tours. Bientôt il eût frappé de sa marotte le roi lui-même, et il aurait fait payer ses flatteries par des coups de massue : c'est ainsi qu'il se conduisit en Angleterre, où il avait trouvé un exil honorable auprès du roi Edouard V, *qui l'avait en grande privauté.* Edouard lui montra les armes de France en peinture dans sa garde-robe, en disant : «Vois-tu quelle révérence je porte à tes rois français? — Vous êtes avisé et curieux de votre santé, répartit Villon; en voyant ces armoiries vous éprouvez une peur si horrifique au ventre, que vous n'avez que faire des soins d'un apothicaire. »

Villon, banni d'Angleterre pour ce sarcasme imprudent, repassa en France, sans que la vieillesse l'empêchât de *follier* comme en son jeune temps; il excellait à jouer le rôle du diable dans les mystères, et il se vengea cruellement de frère Etienne Tappecoue, sacristain de l'abbaye de Saint-Maixent, qui avait refusé à la troupe diabolique une chappe et une étole pour *habiller Dieu le père* : le malheureux Tappecoue, qui était allé à la quête, fut assailli par les joueurs, « caparaçonnés de peaux de loups, de veaux et de brebis, passementés de têtes de mouton, de cornes de bœuf et de grands havets de cuisine, ceints de grosses courroies, auxquelles pendaient grosses cimbales de vaches et sonnettes de mulets, tenant en main aucuns bâtons tous pleins de fusées, autres portant longs tisons allumés. » La jument, effrayée des hurlements, des cimbales et des artifices, s'enfuit à travers champs, et frère Tappecoue, qui tomba le pied droit entortillé dans l'étrier, fut traîné *à écorche-cul* par les haies, buissons et fossés, et mis en pièces tellement, que la jument ne rapporta au couvent que le pied droit et le soulier du sacristain.

Là-dessus Villon dit à ses diables : « Vous jouerez bien, messieurs les diables, vous jouerez bien, je vous affie, ô que vous jouerez bien! »

P. L. JACOB, *bibliophile.*

EUROPE PITTORESQUE.

ROYAUME DE WURTEMBERG. STUTTGARD ET ULM.

Le royaume de Wurtemberg est situé entre la Bavière et le grand duché de Bade, qui le bornent de tout côtés.

Stuttgard, capitale de ce royaume, se trouve près du Necker, dans le cercle de la Souabie, au milieu d'une plaine agreste et fertile, et parmi des collines couvertes de riches vignobles. Une population de 30,000 ames au moins, un grand nombre d'édifices, de bibliothéque et d'écoles publiques lui donnent de l'importance. Les anciennes maisons de bois en disparaissent peu à peu, et chaque jour des constructions modernes en pierre et pleines d'élégance l'embellissent et lui donnent un nouvel aspect. Le roi de Wurtemberg fait sa résidence dans un palais magnifique et d'ancienne construction que l'on nomme le *vieux château du roi.* C'est l'édifice dont nous donnons le dessin.

A 18 lieues S. E. de Stuttgard, au confluent du Blau et du Danube, on rencontre Ulm, autrefois ville libre et impériale, aujourd'hui la seconde du royaume; riche,

---

(1) Villon, dans les derniers vers qu'il fit, parle beaucoup de sa *grant povreté*, et la donne pour excuse aux folies de sa jeunesse; folies, dont il se repent, du reste, avec amertume. Oh! dit-il, si j'*eusse étudié*, *j'aurais aujourd'hui maison et couche molle*, tandis que :

Mes jours s'en sont allés errants...
Où sont les gratieux gallans
Que je suyvoye au temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisants en faits et en dicts.
Les aulcuns sont morts et roydis,
D'eux n'est-il plus rien maintenant,
Et les anciens sont devenuz,
Dieu merci, grands seigneurs et maîtres.
Les autres mendient tous nudz,
Et pain ne voyent qu'aux fenêtres,
Les autres sont entrez en cloistres
De Célestins et de Chartreux...
Voilà l'état divers d'entre eulx.

Stuttgard (royaume de Wurtemberg).

Ulm (royaume de Wurtemberg).

grande, peuplée d'environ douze à treize mille âmes, et bien fortifiée. L'armée française s'en rendit maîtresse en 1805, et y fit prisonnière une partie de l'armée autrichienne sous les ordres du général Mack. L'hôtel-de-ville, l'église appelée le Munster, monument d'une fort belle architecture gothique, l'arsenal et les bibliothèques méritent qu'on les visite avec attention. Cette ville est la patrie de Jean Freinshmius, célèbre par les supplémens qu'il a faits aux histoires de Tite-Live, de Tacite et de Quint-Curce. K.

LITTÉRATURE FLAMANDE.

ROBERT-LE-DIABLE.

Les habitans des campagnes flamandes ont leur littérature ainsi que leurs traditions. Ils ont leurs livres qu'ils lisent et relisent, comme nous relisons Montaigne ou Rabelais; — leurs livres qu'ils méditent, qu'ils commentent, qu'ils racontent; leurs livres qu'après les rudes travaux du labour, ils approchent de la clarté vacillante d'une lampe de fer, ou de la grande flamme joyeuse que produisent les tiges de l'œillette. Et ces livres font épanouir leurs fronts hâlés, et le sourire entr'ouvre leurs lèvres, et quand ils disent à voix haute les récits merveilleux qui se trouvent dans ces volumes, les jeunes filles se taisent et oublient de faire mouvoir leur rouets, tant se trouve d'attrait et de merveilleux dans ce qu'elles écoutent!

Sans doute, le goût de ces braves gens n'est pas des plus épurés, et c'est avec eux qu'il importe davantage de « frapper fort que de frapper juste. » Mais, néanmoins, n'allez pas non plus mépriser tout-à-fait ces tomes qu'il trouvent, eux, si amusans et si dignes d'attention; ces tomes dont on ignore et la date de la première publication, et les noms des auteurs; ces tomes qui, depuis quatre ou cinq cents ans peut-être, ont été transmis d'âge en âge pour charmer les longues veillées de mon brumeux pays. Surmontez le dédain que vous inspire une reliure délabrée et des pages qui sentent la tourbe ou la fumée d'œillette; parfumez d'essence votre mouchoir, et je vous



Robert-le-Diable et ses Compagnons.

en adjure, lisez une seule page. — Il m'étonnerait bien après cela que le livre fût jeté là, avant que vous ne l'eussiez achevé.

Laissez-moi seulement vous en dire les titres et les sujets. C'est d'abord « *l'histoire de Huon de Bordeaux*, pair de France, duc de Guyenne, contenant ses faits et ses actions héroïques, mis en deux livres, aussi beaux et divertissans que jamais on ait lus. « Après cela, viennent les *conquestes du grand Charlemagne* roi de France, avec les faits historiques des douze pairs de France et du grand Fierabras. « *Les prouesses des vaillans chevaliers, quatre fils Aymon; — l'histoire des nobles prouesses et vaillances de Gallien-restauré*, fils du noble Olivier le marquis, et de la belle Jacqueline fille du roi Hugon empereur de Constantinople; — *l'Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne; — la vie du fameux Gargantua*, le plus terrible géant qui ait jamais paru sur la terre; — *l'histoire de la belle Héleine de Constantinople*, mère de saint Martin de Tours en Touraine et de saint Brice son frère; — la vie joyeuse et récréative de *Thiel-l'Espiègle*, de ses faits merveilleux et fortunes qu'il a eu, lequel par aucune ruse ne se laisse tromper; — *la terrible et merveilleuse vie de Robert-le-Diable*; — et enfin *l'histoire de Richard-sans-peur*, duc de Normandie, fils de Robert-le-Diable, lequel par sa valeur fut roi d'Angleterre et fit plusieurs conquêtes, comme on l'apprendra par son histoire. »

Les deux derniers de ces romans, *Robert-le-Diable* et *Richard-sans-peur*, forment ensemble un corps d'ouvrage, à peu près comme les poèmes italiens qui ont précédé l'*Orlando*. Ils paraissent l'œuvre d'un même chroni-

queur, et sont empreints de cette bonhommie, de cette naïveté qui, au dix-huitième siècle, ont valu tant de succès *aux amours de Pierre Lelong* et de *Blanche Bazu.* Joignez à cela que l'on y trouve bien plus de richesse d'imagination et d'intérêt que dans le livre de Sauvigny. Il y a toute la différence d'un tableau original à une copie.

Prenez d'abord *Robert-le-Diable*, et lisez le prologue comme le nomme l'auteur :

« Pour éviter oisiveté, et pour mettre plusieurs mélancolies hors de vos cœurs, gens mondains, abandonnés et livrés à plusieurs folies par faute d'instruction, et n'avoir aucun passe-temps après vos réflexions, considérez que le temps passé vous vous êtes occupés à plusieurs jeux et divers ébattemens, à cause que vous n'aviez pas abondance de livres, par quoi vous pourrez voir en ce présent livre de belles prouesses, de merveilleux faits d'armes et des merveilles de la foi chrétienne. Pour vous en parler plus amplement, je vous dirai la pure vérité, car autrefois en a été fait un roman auquel il n'y avait pas le quart des faits. Cependant j'ai tant fait que j'ai trouvé toutes les vraies chroniques françaises, lesquelles étaient à Saint-Denis en France, et en ai composé ce beau livre selon le vrai sens que j'ai trouvé. Par quoi, si vous trouvez quelques fautes à la lecture, vous veuillez excuser le translateur, parce qu'il n'y a personne qui soit exempt d'en faire. J'ai translaté ce roman des rimes en proses, afin que plusieurs y prissent plaisir, à cause que les entendemens sont de diverses opinions et fantaisies. »

Vient après cela le commencement de la terrible et merveilleuse vie de Robert-le-Diable.

Or, il faut vous dire que la Normandie avait alors pour duc un noble seigneur nommé Hubert, vaillant, courageux, craignant le Très-Haut et dont les faits de guerre ont été mis dans les anciennes chroniques.

Il avait épousé la fille de monseigneur le duc de Bourgogne.

Après plusieurs années de mariage le duc affligé de n'avait point de ligné promit, dans un moment de désespoir de vouer au diable l'enfant qui lui naîtrait. Robert naquit un an après.

A la naissance de cet enfant maudit, le ciel se couvrit de nuages, la foudre gronda, les murs du château s'écroulèrent et chacun récita son confiteor pensant que la fin du monde était advenue.

« Au maillot, Robert déchirait si fort le sein des nourrices qu'on lui donnait, que nulle ne voulait plus l'alaiter, et qu'il fallut se servir d'une corne pour le nourrir. A peine en jupes, ce fut bien pis; il battait traîtrement et accoutrait de blessures les pages et les varlets, et quand il lui fallut apprendre le Saint-Évangile, et les préceptes de la religion, il tua d'un coup de couteau le moine chargé de l'instruire : Disant au cadavre qu'il foulait de ses pieds : « Voilà ta science. Jamais prêtre ni clerc ne sera mon maître, je te l'ai fait maintenant bien savoir. » Et, depuis aucun maître ne fut assez hardi d'entreprendre de l'instruire. »

Quand Robert eut dix-sept ans on l'arma chevalier.

Mais les saintes cérémonies de la chevalerie ne purent rien sur le féroce caractère de Robert-le-Diable, surnom que sa cruauté lui avait fait donner. Il se conduisit durant le tournois comme aurait rougi de le faire le dernier manant du duché, et au lieu de se servir de lances émoulues et d'épée courtoise, il tua lâchement tous les chevaliers assez mal conseillés pour joûter contre lui.

Bientôt l'envie de voyager lui prit, et il se mit à parcourir le duché de son père, en causant partout des maux plus grands que ceux qu'il avait faits encore.

A la douleur succédèrent, dans le cœur du duc, le désespoir et la colère. Il envoya des hommes d'armes pour lui amener son fils, de gré ou de force : le terrible Robert renvoya les hommes d'armes les yeux crevés et les mains coupées.

Le duc Hubert mit alors son fils au ban du duché, et promit de grosses sommes à qui l'amènerait prisonnier. Mais Robert-le-Diable » n'en fit que rire, se fit le chef d'une troupe d'hommes de toutes façons, comme larrons, meurtriers, gens pauvres et maudits, guetteurs de chemin, brigands de bois, gens bannis, excommuniés, canaille prête à mal faire et filous les plus terribles qui fussent sous les cieux. » Vous sentez bien que ni marchands, ni pélerins n'osèrent plus voyager en Normandie, et que le récit des crimes qui chaque jour étaient commis par Robert et ses gens, tenaient chacun en épouvante. « On s'étonnait comment Dieu souffrait tant de cruautés de la part de Robert et de ses complices, ennemis du genre humain. A toute heure, il voulait boire et manger, n'observait aucunement le carême et mangeait de la viande les vendredis comme les autres jours. »

Le ciel prit enfin en pitié le duc de Normandie et ses infortunés vassaux. Une fois que « Robert se trouvait proche du château de la ville d'Arques, il fit rencontre d'un berger, qui lui apprit que la duchesse sa mère devait dîner ce jour-là dans le château. Content de ce récit, il part à grande hâte; mais lorsqu'il fut proche du château, les hommes, les femmes et les petits enfans s'enfuyaient comme font les brebis devant le loup : les uns s'enfermaient dans les maisons, les autres se retiraient dans les églises; Robert, voyant que chacun fuyait devant lui, pensa en lui-même, et disait en pleurant : « Ah ! grand Dieu du paradis, pourquoi le monde me fuit-il, et qu'il n'ose approcher? Je suis le plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! il semble que je sois un juif très-méchant. Hélas ! je reconnais ma faute, j'en demande pardon à Dieu, je dois bien détester ma misérable vie. »

Robert qui avait toujours l'esprit occupé s'approche du château, descend de dessus son cheval sans page ni laquais avec lui, laisse son cheval à la porte, tire son épée, et va droit à la salle ou était la duchesse sa mère. Quand elle l'aperçut elle demeura tout interdite, mais il lui dit : « Madame n'ayez pas peur (car elle voulait s'enfuir comme les autres), rassurez-vous, comptez sur ma parole qu'il ne vous sera fait aucun mal. » Aussitôt il s'approcha d'elle, et lui dit : « Madame, je vous supplie de me dire pourquoi je suis si cruel et si méchant : il faut que cela procède de vous ou de mon père, je vous en supplie de m'en dire la vérité. »

« La duchesse, étonnée d'entendre parler ainsi Robert, se jette à ses pieds, lui demande pardon, et lui dit en pleurant : « Mon fils, ôtez-moi la vie et mettez fin à mes souffrances. » Elle disait cela à cause qu'elle savait bien qu'elle l'avait donné au diable lors de son enfantement. Robert lui répondit : « Hélas ! madame, pourquoi vous ferais-je mourir, vous qui m'avez porté neuf mois dans vos entrailles? je serais très-faché de pareil coup, j'aimerais mieux être brûlé à petit feu. La duchesse lui conta alors comment elle l'avait donné au diable, en se blâmant d'avoir commis une si grande lâcheté, et se regardant comme la plus malheureuse du monde, et peu s'en fallut qu'elle ne devînt troublée. Robert, entendant ainsi parler sa mère, fut si frappé de douleur, qu'il en tomba évanoui sur la place; et étant revenu à soi, il dit en pleurant : Les diables ont envie de mon corps et de mon ame, mais dès maintenant je veux quitter tous vices, et renoncer aux œuvres de Satan. Il pria sa mère très-humblement de le recommander à monseigneur le duc son père, il lui dit ensuite qu'il voulait aller à Rome pour y confesser tous ses péchés, et qu'il ne dormirait pas qu'il n'eût accompli ce voyage. Mon père, disait-il m'a banni de son pays, et m'a fait une guerre très-rude; mais cela ne m'embarrasse point, car je ne veux point amasser de

bien temporel, je suis délibéré à travailler au salut de mon ame.

Le premier acte de pénitence et de repentir que donna Robert se ressentit beaucoup de ses anciennes habitudes. Il résolut de convertir ses compagnons de crime, et il alla les trouver tandisqu'ils étaient à table. « Or ça, leur fit-il, pour l'amour de Dieu, mes amis, écoutez cette instruction. Vous savez la detestable vie que nous menons depuis si long-temps, laquelle est très-dangereuse pour le salut de nos corps et de nos ames : Vous savez combien d'églises nous avons pillées et ruinées, tant de bons marchands dépouillés et tués, tant d'autres braves et vaillans personnages que nous avons mis au tombeau, dont le nombre est infini; c'est pourquoi nous sommes en danger d'être tous damnés, si Dieu n'a pitié de nous. Je vous supplie donc que ce soit votre bon plaisir de quitter ce dangereux et périlleux commerce, et que dorénavant vous vous occupiez à faire pénitence de tous les péchés que vous avez commis : quant à moi je suis résolu d'aller à Rome pour faire une confession générale de tous mes crimes, d'en demander pardon à Dieu et de faire la pénitence qui me sera enjointe. »

Alors un des larrons se leva comme un insensé, disant à ses camarades en raillant : « Ecoutez le renard, il deviendra hermite. Robert se moque de nous, il est notre chef, c'est lui qui fait encore pire que nous, et qui nous a tracé le chemin que nous tenons. — Mon ami, dit Robert, je vous prie de n'y plus penser : demandez pardon à Dieu, il vous fera miséricorde, moyennant que vous en fassiez pénitence. » Lorsqu'il eût parlé ainsi, un des larrons lui dit : « Monseigneur, cessez ce discours, car vous parlez en vain, d'autant que moi et la compagnie n'auront plus aucun égard à vos remontrances, et assurez-vous que nous ne ferons jamais autrement, quand même vous nous donneriez trois milles livres chacun; telle est notre destinée, nous ne saurions vivre en paix, ni nous abstenir de mal-faire, arrive qui pourra. « Tous les autres qui étaient là dirent d'un commun accord que, pour mort ni pour vie, ils ne cesseraient de piller, dérober et tuer tous les contredisans, et d'une manière encore plus cruelle que par le passé. Nous avons conclu et arrêté tous ensemble que, tant que nous vivrons, nous ne cesserons de faire du mal, et c'est là notre dernière volonté. »

Lorsque Robert eût entendu ce que les larrons disaient, il en fut indigné, voyant bien qu'ils avaient résolu de continuer à mal faire. Il se retira vers la porte de sa maison, la ferma; puis, avec une grosse massue les assomma tous les uns après les autres. Lorsqu'il les eut ainsi assommés, il dit en lui-même en riant : « Voilà mes soldats récompensés du bon service qu'ils m'ont rendu; et ainsi tel service, tel loyer : pourquoi vous voilà très-bien satisfaits des progrès de vos armes; car qui sert bon maître attend bonne récompense. » Après ce beau chef-d'œuvre, Robert pensa qu'il fallait mettre le feu à la maison, si ce n'eût été qu'il y avait beaucoup de biens aux environs, lesquels par la violence des flammes auraient été consumés, et ainsi aurait causé un grand dommage à ceux à qui appartenaient ces fonds; il se contenta de fermer la porte de la maison, d'en emporter la clef, et ainsi s'en alla.

Nous ne suivrons pas Robert dans son voyage à Rome, nous ne dirons pas comment il se jeta aux genoux du pape, et comment celui-ci lui ordonna d'aller se confesser à un saint ermite, dont il reçut cette bizarre pénitence : « Afin que vous puissiez obtenir de la bonté de Dieu pardon et miséricorde, et que tous les maux que vous avez faits soient entièrement remis et effacés de votre conscience, vous contreferez dorénavant le fol, et ne mangerez que ce que vous pourrez ôter aux chiens, quand on leur aura donné à manger, et vous vous garderez de parler comme si vous étiez muet; c'est la pénitence qui vous est ordonnée par Dieu même, et prononcée par ma bouche. Il lui dit aussi que pendant le temps de cette pénitence, il ne ferait aucun mal à qui que ce soit au monde, et qu'il vivrait de cette manière jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui faire savoir. »

Robert obéit ponctuellement, et ce fut à la cour de l'empereur de Rome, — la chronique ne dit point lequel. — qu'il s'en alla vivre parmi les chiens et contrefaire l'insensé.

Robert mena cette vie durant sept années, et il la supportait avec une admirable résignation, comptant pour rien la misère et l'opprobre, lorsqu'un jour il vit des hommes-d'arme se former en corps d'armées, et répéter des cris de guerre. Les Sarrazins venaient attaquer l'empereur! Robert sentit alors palpiter son cœur, sa main chercha machinalement son épée, comme s'il en eût porté une à sa ceinture, et des larmes coulèrent sur ses joues. Dieu prit en pitié le brave chevalier, et une voix du ciel dit au pénitent :

« Dieu te commande de prendre ces armes, et de monter sur le cheval que je t'amène, et qu'ensuite tu ailles secourir l'empereur. »

Robert, qui ne voulut pas contredire au commandement de Dieu, accepta les armes et monta sur le cheval. La fille de l'empereur, dont nous avons déjà parlé, se tenait pour lors à une fenêtre, de laquelle on voyait la fontaine où etait Robert armé et bien monté; elle aurait voulu le révéler, mais comme elle était muette, elle se contenta de le retenir dans sa mémoire. Ensuite Robert s'en alla à l'hôtel de l'empereur que les Sarrazins allaient investir, si Dieu et Robert n'y eussent travaillé. Robert alla, d'un courage sans pareil, dans la plus grande presse des ennemis, où il commença à frapper à droite et à gauche avec tant d'impétuosité, qu'on lui voyait trancher les têtes, couper les bras, et renverser les hommes de dessus leurs chevaux; il ne portait pas un coup qui ne mît à mort un Sarrazin, et fit tant par sa valeur et son adresse, qu'il mit tous ses ennemis en déroute, et furent contraints de prendre la fuite. Ainsi la victoire demeura à l'empereur.

Après cela, Robert revint au lieu où la voix mystérieuse s'était fait entendre, y quitta ses armes, qui disparurent aussitôt, et se mit en oraison pour remercier Dieu de lui avoir octroyé l'heur de combattre.

L'empereur s'enquit de tous les chevaliers, s'ils connaissaient le preux qui lui avait été d'un si grand secours. Tous gardèrent le silence. Seule, la fille de l'empereur, muette comme on le sait, fit signe que c'était Robert. L'empereur crut que la terreur causée par l'approche de l'ennemi avait troublé la raison de sa fille, et il en fut grandement affligé.

A quelques jours de là, eut lieu une nouvelle attaque des Sarrazins; Robert reçut encore du ciel ses armes mystérieuses, et il prouva qu'elles étaient bonnes en se jetant au fort de la mêlée.

» Peu de temps après, l'ost des Sarrazins revint avec plus de force et de courage qu'auparavant, pour s'emparer de la cité de Rome; mais à son propre malheur, car tous les Sarrazins furent tués par l'intrépidité de Robert. L'empereur ne voulut pas aller au combat auparavant qu'il n'eût dit à ses chevaliers, que si ce chevalier inconnu retournait à la bataille, il sût au vrai de quelle nation il était, et le sujet qui l'avait obligé de venir dans ses états. Les chevaliers qui avaient la même envie, dirent à l'empereur qu'ils feraient tout leur possible. Le jour de l'action venu, grand nombre des plus vaillans chevaliers furent s'embusquer dans un petit bois, pour tâcher de surprendre le chevalier inconnu : ils perdirent leur peine, ne pouvant découvrir d'où il venait; mais lorsqu'il fut

arrivé au champ, ils sortirent tous du bois, et ce fut pour lors que la bataille commença à donner, et que les tambours et trompettes se firent entendre, afin d'épouvanter les Sarrazins. On y voyait des lances se rompre et se briser, et les hommes et les chevaux tomber par terre. Robert qui y était pour lors, força dans le gros de la mêlée, comme un lion qui ne redoutait rien; car lorsqu'il y fut arrivé, nul n'osait l'entreprendre par le sang des Sarrazins qu'il faisait rejaillir : il les frappait à droite et à gauche et ne perdait pas un seul coup, car autant qu'il paraissait des Sarrazins devant lui, aussitôt il les renversait par terre, cassant la tête aux uns et les reins aux autres. Enfin Robert se battit si vaillamment, que la victoire fut à l'avantage de l'empereur.

Au moment où Robert s'en revenait, ne songeant qu'à se désarmer et à rendre au ciel la bonne lance qu'il en tenait, les chevaliers cachés dans le bois l'accostèrent et lui dirent: « Nous vous prions de nous faire connaître qui vous êtes, et quel est votre pays.» Robert, au lieu de répondre, prit la fuite; et l'un des chevaliers désespérant de l'atteindre, lui asséna un coup de lance dans la cuisse. La lance se rompit et le fer demeura dans la plaie.

L'empereur désolé de ne pouvoir connaître le brave chevalier qui avait combattu si bien, fit publier ce qui suit dans toutes ses villes et châteaux : « Si le chevalier » qui a armes blanches et cheval blanc, s'en veut venir » à la cour, apporter le fer de lance qui l'a blessé à la » cuisse, et montrer sa plaie, il aura la fille de l'empe» reur en mariage avec la moitié de l'empire. »

Il est aisé de prévoir le dénoûment. Un sénéchal, à la trahison duquel on devait l'arrivée des Sarrazins à Rome, prit des armes blanches, se fit une blessure à la cuisse, et se présenta pour épouser la fille du roi. Mais sa ruse se découvrit; la fille du roi recouvra la parole et apprit à son père comment Robert avait reçu des armes du ciel, et en quel lieu il avait caché le fer de sa blessure. Enfin l'hermite leva la pénitence de Robert, les noces se firent à quelques jours de là avec magnificence, et les époux partirent pour la Normandie.

Le chroniqueur termine son roman en ces termes :

« Robert vécut longuement et saintement avec sa femme en fort bonne estime; étant chéri des grands et des petits, rendant à chacun bonne justice, et maintenant toujours une bonne paix dans son duché. Il eut de sa femme un fils qui fut nommé Richard, lequel fit avec l'empereur Charlemagne de grands faits pour soutenir la foi chrétienne contre les Sarrazins qu'ils n'aimaient pas.

» Il vécut noblement avec grand honneur et admirable renommée en son pays, comme avait fait son père Robert, car tous deux vécurent saintement leur vie durant.

» Dieu par sa puissance infinie nous fasse la grâce de vivre saintement, et qu'à la fin de nos jours nous puissions, par le moyen de nos bonnes œuvres et de nos sincères actions, cheminer et aller avec les bienheureux dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il. »

Tel est l'analyse de l'un des romans les plus populaires de la Flandre, — si populaire que l'on s'étonnera sans doute en cette contrée que nous lui ayions consacré ici tant de place et donné tant d'importance. Car, en Flandre, les beaux-esprits bourgeois traitent avec dédain les choses de leur pays; beaucoup ont paru ébahis de voir M. Scribe s'emparer du sujet de *Robert le-Diable*, Mayerber y consacrer son admirable musique, et M. Véron le mettre en scène avec une pompe inouïe.

C'est qu'en Flandre livres et hommes vérifient plus que partout ailleurs ce proverbe :

Nul n'est prophète dans son pays.

S. HENRY BERTHOUD.

BAS-RELIEF DE STAGIRE.

L'incendie et la guerre ayant détruit de fond en comble la ville de Stagire, Alexandre la fit rebâtir avec magnificence, parce que son maître Aristote était né dans cette



Bas-relief de Stagire.

ville. Il voulut même que, sur la porte principale, un gigantesque bas-relief en marbre reproduisît ses propres traits face à face avec ceux d'Aristote; car, dit-il, « si je suis le roi de l'Asie, il est le roi de la science. »

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Néron au Cirque.

HISTOIRE DU THÉATRE.

II.

NÉRON GLADIATEUR.

Les Romains, si grands en toute chose, furent aussi dans leurs spectacles les maîtres du monde. Rien ne peut exprimer la magnificence de leurs amphithéâtres, l'effet terrible de ces luttes d'hommes et d'animaux, et le grandiose de tout cet ensemble; aucune de nos fêtes modernes n'en peut donner même une idée; et, moins que tout le reste, nos théâtres si mesquins, où la pensée d'un homme de génie étouffe entre quatre rangs de loges qui reçoivent à peine quinze cents ou deux mille spectateurs, étroitement pressés.

En présence de ces gigantesques souvenirs, la pensée s'épouvante, et l'on se demande avec stupeur ce qu'était un peuple dont les divertissemens coûtaient la vie à plus d'hommes qu'une de nos batailles modernes, et qui faisait massacrer sous ses yeux, en quelquesheures, plus de bêtes féroces que n'en pourraient fournir toutes les ménageries des princes de l'Europe.

Et d'abord, que l'on se figure un amphithéâtre où s'asseyaient à l'aise trois cent mille spectateurs; monument immense qui en renfermait tant d'autres dans son sein, et dont les galeries extérieures contenaient un peuple de marchands, une foire perpetuelle dont notre Palais-Royal ne serait qu'une imperceptible miniature.

Que l'on s'imagine ensuite des luttes d'animaux, des chasses, des batailles complètes, où cinq cents fantassins, trois cents cavaliers et vingt éléphans combattaient à outrance contre une troupe de la même force.

Ainsi, l'an de Rome 502, il fut livré au peuple cent quarante éléphans, pris en Sicile sur les Carthaginois; Auguste lui donna en une fois trois mille cinq cents animaux; Scaurus, un cheval marin et cinq crocodiles; Probus, mille autruches, mille sangliers, mille daims, mille biches et mille béliers sauvages; une autre fois, cent lions de Libye, cent lions de Syrie, cent léopards, cent lionnes et trois cents ours; Sylla, cent lions; Pompée, trois cent quinze; César, quatre cents.

Commencé sous Tarquin l'ancien et achevé par les Césars, le grand cirque avait deux mille cent quatre-vingt-sept pieds de long et neuf cent soixante de large. Cinq tours carrées ou plutôt cinq palais le garnissaient aux quatre coins et au milieu de la ligne demi circulaire du fond; des gradins sans nombre montaient du pied jusqu'aux premières galeries. et s'élevaient par-delà à une grande hauteur; des autels, des obélisques, des trophées, des statues, de petits temples s'élevaient sur une arête de pierre qui coupait le cirque en deux; un fossé large de dix pieds et plein d'eau séparait le peuple de l'arène; d'énormes rouleaux mobiles et revenant sans cesse sur eux-mêmes empêchaient les animaux furieux de s'élancer aux gradins qu'un treillis défendait encore; et pourtant, malgré des précautions si complètes, il était arrivé souvent des accidens horribles.

Mais la description de toutes ces merveilles sera mieux placée dans le récit des derniers spectacles qui furent donnés dans le grand cirque.

C'était peu de temps avant le vaste incendie qui, allumé par Néron, dévora la moitié de Rome, et le grand cirque lui-même. Le soleil étincelait dans toute sa splendeur; le peuple s'était amassé sur les gradins, au-dessus desquels s'élevaient des pavillons de pourpre brochés d'or; des senteurs embaumées circulaient dans les conduits des galeries et parfumaient la brise qui, de temps en temps, soufflait du rivage; le sable blanc de l'arène était parsemé de cinabre, de succin et de bleu; et les rugissemens des bêtes fauves qui bondissaient dans leurs

cages, se mêlaient par intervalles aux suaves mélodies des orchestres.

Parfois aussi il s'élevait de grands bruits, comme ceux de l'orage; c'était la foule applaudissant ou insultant les familles patriciennes qui arrivaient dans les tours carrées qu'elles avaient reçues en héritage pour prix de quelque haute action de leurs aïeux; et aussi lorsque les sénateurs s'asseyaient dans leurs chaises curules, placées sur les premiers gradins. En vain les édiles et les préteurs, siégeant près des blanches vestales, agitaient-ils les insignes de leur dignité, le peuple n'écoutait pas; c'est là surtout qu'il était roi; et puis le grand empereur, le divin Néron n'avait point encore paru, et cette mer houleuse attendait son Neptune.

Tout à coup, les trompettes ont retenti. La garde impériale, aux vêtemens dorés et aux armes éclatantes, se déroule autour du trône élevé sur l'aile droite du cirque, et Néron, paré des emblèmes du Dieu de la mer, s'avance avec ce sceptre-trident dont il fait un si terrible usage. Au même instant une pluie de billets tombe sur la foule qui se les arrache en désordre : car, rapportés le lendemain au palais, ils doivent valoir à leurs possesseurs quelque meuble précieux, un riche vêtement, une bourse pleine d'or. Un tonnerre d'applaudissemens éclate et promet de nouveaux triomphes à l'impérial histrion qui va tout à l'heure lutter devant son peuple.

L'héritier des Césars descend de son trône qu'il n'a occupé qu'un instant, et va se mêler à la foule des athlètes dont il veut surtout être le roi. Une torche flamboyante est agitée : c'est le signal. Une longue rangée de chars à dix chevaux de front, serrés sur la ligne blanche d'où ils doivent partir simultanément, s'élancent comme l'éclair; Néron, dont l'attelage est le plus agile et le plus fougueux, a bientôt devancé tous ses rivaux. Cocher habile, il tourne rapidement autour de la première borne, renouvelle sept fois ce manége, tandis que les juges placent sur une colonne autant d'œufs et de dauphins en l'honneur de Castor, de Pollux et de Neptune. Néron gagne ensuite la seconde borne, fait encore sept tours, et les trompettes et les applaudissemens du peuple proclament sa victoire.

Après les courses en char, viennent les courses à cheval et à pied : Néron, que les voluptés ont amolli, n'en tente pas le périlleux honneur; car il ne suffit pas de pousser un cheval au but, il faut en conduire plusieurs à la fois, et sauter de l'un à l'autre pendant leur rapide galop. La course à pied n'offre pas moins de difficultés, et d'ailleurs il faut aux coureurs des préparations indispensables, auxquelles la pusillanimité et la gloutonnerie du grand empereur se plieraient difficilement : l'extirpation de la rate, sa combustion externe ou interne, et un régime sévère, surtout pendant les jours qui précèdent la course. Donc le prix de la course à cheval et de la course à pied sont remportés par d'autres que Néron.

Mais il aura bientôt sa revanche.

Après la Pyrrhine, danse guerrière exécutée par des chevaliers romains, et parodiée par des bouffons déguisés en satyres; après la tortue, que forment de jeunes Romains en se couvrant la tête de leurs boucliers, masse unie et solide sur laquelle une autre troupe simule un combat, les trompettes font entendre un nouveau signal : ce sont les gladiateurs.

D'abord paraissent les lutteurs demi nus, et ceux qui combattent la main armée d'un cercle d'airain et le bras garni de courroies; ils se succèdent rapidement les uns aux autres, car les coups sont terribles, et le vainqueur lui-même est souvent emporté mourant de l'arène. Ce n'est point non plus à cette lutte que se hasarde le magnanime empereur.

En voici d'autres encore plus dangereuses, et que laisse passer Néron, car ce ne sont pas d'ignobles dangers qu'il cherche, lui : c'est une solennelle et belle gloire; et puis il faut que tous ces combats si divers, et où la mort est donnée sous tant de formes, préparent dignement celui où il doit paraître.

Voyez : d'abord ce sont les *Secutores*, ou les athlètes qui combattent en courant; ils sont armés d'une massue à bout plombé, d'un bouclier et d'un casque.

Puis viennent les *Retiarii*, ou ceux qui portent un filet et un trident : le filet pour envelopper la tête de leur ennemi, le trident pour l'abattre d'un seul coup. Cet ennemi c'est un Gaulois qui porte une longue épée et un casque surmonté d'un poisson. « Ne recule donc pas, » Gaulois, lui dit de temps en temps le *Retiarius*, ce » n'est pas à toi qu'en veut mon filet, c'est à ton poisson.»

Après eux, voici les *Haplomaques* armés de toutes pièces, et combattant comme on combat dans les vraies mêlées.

Les *Dimachères*, frappant des deux mains et avec deux poignards.

Les *Essédaires*, montés sur des chariots, et s'attaquant comme les guerriers d'Homère.

Les *Andabates*, à cheval, les yeux bandés ou le visage couvert d'une visière sans jours; les plaies qu'ils se font sont affreuses : l'œil ne peut les prévoir.

Et vingt autres : les *Méridiens*, les *Césariens*, les *Bestiarii*, les *Catervarii*. A chaque fois l'arène s'est couverte de cadavres, et les portes du funèbre enclos, en s'ouvrant largement, ont montré à la foule de longs rangs de linceuls pour recevoir les morts.

Mais voici que l'arène est vide; les regards impatiens de la foule semblent percer la porte du *Vomitorius*, celle par où s'élancent en mugissant des troupes de bêtes sauvages. Rien ne paraît : sans doute le spectacle qui se prépare sera magnifique, car jamais le peuple-roi n'a attendu si long-temps. Enfin s'ouvre la porte des gladiateurs d'élite, et l'on voit s'avancer un captif gaulois. Un seul, mais sa taille est si haute, ses formes si athlétiques et si belles, et son regard si fier, que le peuple spontanément bat des mains. Arrivé au milieu du cirque, le Gaulois jette un long regard sur cette masse d'hommes efféminés, patriciens avilis, plébéiens hideux, femmes dévergondées, foule lâche et cruelle qu'on appelle les maîtres du monde, et qui font lutter devant eux les plus nobles guerriers de toutes les nations, confondus dans l'arène avec d'infâmes scélérats et des bêtes farouches. Ses narines se gonflent, son œil bleu étincelle, puis sa tête tombe pensive sur sa poitrine.

Quand la foule a long-temps admiré le noble captif, et compris toute la puissance que sa taille gigantesque et les moindres de ses mouvemens révèlent, quand elle s'est demandé long-temps quel digne adversaire on pourra opposer à ce redoutable athlète, on voit s'ouvrir enfin une porte opposée à la première, et paraître un guerrier, qu'à sa taille humble, à ses formes lourdes, à l'ampleur de son ventre, à l'exiguité de ses jambes, et surtout à son profil féroce et à son casque surmonté d'une couronne d'or, on reconnaît pour le grand empereur, l'héritier des Césars, l'invincible et glorieux Néron.

A cet aspect, une immense clameur s'élève de toutes les parties de l'amphithéâtre, une de ces indicibles clameurs où éclatent confusément l'admiration, l'étonnement, le mépris, la haine, et ces fauves rugissemens d'une foule avide, affamée et qui va être satisfaite.

Balançant fièrement sa longue épée, la tête haute et l'attitude guerrière, Néron marche droit vers le Gaulois qui le regarde long-temps avec une surprise dédaigneuse et une insultante curiosité.

Les voilà l'un près de l'autre : leurs épées se croisent; instruit par un habile maître d'armes, l'empereur fait voltiger son fer avec une rapidité effrayante, aux yeux

de son adversaire qui s'étonne un instant, et dont le bouclier national suffit à peine à le défendre ; l'ardeur de Néron en redouble, et bientôt son épée s'est rougie du sang du Gaulois. Le peuple bat des mains, l'empereur s'anime de plus en plus, et ses coups moins ménagés visent droit au cœur du captif. Celui-ci, qui jusqu'alors n'a fait que parer, secoue enfin son ardente chevelure, jette son bouclier, saisit son épée à deux mains et s'élance vers l'empereur avec un air d'étrange résolution. Au premier coup qu'il reçoit sur son casque, Néron, étourdi, courbe la tête, se recouvre de son bouclier, et, le regard inquiet, interroge le visage du Gaulois. Au même instant, il se détourne avec terreur, car il a entrevu un œil flamboyant, des dents serrées par la colère et une lourde épée qui se relève et va frapper. « Que fais-tu, Gaulois? lui dit-il à voix basse; je suis l'empereur;... Gaulois, tu oublies ta promesse...» Mais le farouche guerrier n'écoute pas; son arme retombe toujours plus terrible, et Néron, peureusement abrité sous sa solide armure, sent son épée trembler dans sa main, et son front se mouiller d'une sueur froide. « Gaulois, ajoute-t-il, tu mérites la mort,... » je te ferai jeter aux bêtes. » Rien : le Gaulois frappait sans relâche. Enfin Néron chancelle, le genou de son ennemi l'étreint sur le sol, et son glaive va l'y clouer : « Grâce ! s'écrie-t-il d'une voix éteinte : à toi la liberté, » à toi des trésors !.... »

« Eh bien, oui, répond le captif en jetant son épée, et » en lâchant la gorge de l'empereur : un captif gaulois » fait grâce à l'empereur des Romains, au maître du » monde. »

Cependant des applaudissemens frénétiques avaient retenti dans les rangs du peuple, qui voyant, son tyran vaincu et mort peut-être, laissait échapper pour la première fois un cri de liberté; la garde impériale était accourue en hâte, et les haches des licteurs menaçaient le front du Gaulois.

« Cet homme est libre, » dit Néron en les écartant, » il est vainqueur; » et prenant lui-même des mains des juges la couronne de fleurs aux bandelettes de laine, il la pose sur la tête du captif.

Des applaudissemens éclatent de nouveau, comme pour expier les précédens; mais l'empereur ne les a pas oubliés, et quand il regagna son trône, les regards sombres qu'il détournait de temps en temps sur la foule ressemblaient à ceux du tigre ou de l'hyène.

Ce jour-là il devait y avoir, comme dans les autres fêtes, un combat d'éloquence et de poésie; mais Néron repoussa la lyre que lui présentait son fidèle Narcisse : « Elle ne sied pas aux mains d'un vaincu, » lui dit-il avec un amer sourire.

« Heureux les vaincus qui peuvent couvrir comme vous » les colonnes du Capitole, de dix-huit cents couronnes » remportées aux jeux olympiques, et sur tous les théâtres » du monde, » répondit Narcisse.

« On dirait que j'ai besoin d'être consolé, » ajouta l'empereur d'un air farouche.

En même temps il fit un signe : une écluse s'ouvrit subitement sous les gradins; les eaux du Tibre entrèrent en bouillonnant dans le Cirque, où elles eurent formé en un instant une nappe écumeuse; cent galères crétoises et égyptiennes parurent les unes contre les autres, et se livrèrent un combat acharné où plus de six mille hommes périrent.

Pendant que la foule quittait les gradins et s'écoulait dans les rues de Rome, un homme était jeté secrètement dans le *vomitorius*, où l'on entendit les lions se débattre un instant avec des rugissemens épouvantables; c'était le captif gaulois que l'empereur avait couronné.

Huit jours après, Néron, couché sur des carreaux moelleux et le front couronné de fleurs, contemplait, du sommet d'une tour, Rome et le grand cirque tout en feu.

FÉLIX DAVIN.

AVANTAGES DE LA PRÉVOYANCE.

Qui de nous n'a pas eu occasion de dire: « J'ai » cent francs à placer; j'achèterai au cours 5 fr. de rente » sur l'état, parce que c'est à mes yeux, le placement le » plus solide, mais je n'aurai jamais que 5 fr. de rente. » Si je m'entendais avec mon frère, avec mon ami, avec » mon voisin, et si nous nous réunissions au nombre de » dix ou de cent pour acheter aussi 5 fr. de rente, en » convenant, *par acte légal*, que chacun de nous aurait » sa part du revenu de ceux qui décéderaient les premiers, » et que le dernier survivant hériterait de toutes les in- » scriptions faites au grand livre, pour chacun des cent » associés, il me semble que sans rien perdre de la sé- » curité de mon placement, je courrais la chance de voir » mon revenu s'accroître d'une part dans celui des ac- » tionnaires décédés; et si je restais le dernier j'aurais » 500 fr. de rente pour mes cent fr. de capital origi- » naire : ou même, afin d'attendre moins long-temps, je » pourrais me concerter avec les deux derniers survivans: » entre nous trois, nous nous partagerions d'un com- » mun accord, le total des mises de la compagnie; ce qui » nous donnerait à chacun trente-trois capitaux pour un, » ou 166 fr. 66 c. de rente *au lieu de 5. fr.*

» Voilà qui est bon pour moi, sans doute, et si j'étais » garçon, je m'entendrais avec d'autres célibataires de » mon âge pour arranger cela. Mais j'ai des enfans, et » si je mourais l'un des premiers de ma compagnie, ils » perdraient donc non-seulement mes 5 fr. de rente, » mais aussi le capital de 100 fr. que j'aurais abandonné » à la masse. Je n'entends pas cela. — Mais il est facile » de remédier à cet inconvénient. Convenons mes voisins » et moi de ne risquer que l'*héritage des intérêts* seule- » ment, sans aliéner, pour nos enfans, le capital primitif. » Bien, c'est dans ce sens que nous établirons nos con- » ventions ensemble.

» Il me vient une autre idée, faisons un arrangement » à peu près du même genre sur la tête de nos enfans : » mon fils a cinq ans, celui de mon cousin sept, la fille » de mon ami neuf. Cherchons entre nous tous, des en- » fans de cinq à dix ans; plaçons sur leurs têtes une » somme quelconque, d'ici à un terme qu'il nous est » même loisible de fixer à cinq, dix, quinze ou vingt » ans. A l'époque fixée, à l'âge où mon fils s'établira, où » la fille de mon ami sera bonne à marier, ils se par- » tageront entre eux le capital originaire avec les in- » térêts et les intérêts des intérêts capitalisés et probable- » ment augmentés de la part de quelques-uns des associés » de la petite compagnie. Bonne idée vraiment! J'aurai » placé sur la tête de mon fils, *mille francs;* dans » quinze ans il peut en avoir *dix mille*; voilà de quoi » acheter un fonds. Le voisin en aura fait autant pour sa » fille, voilà une dot, et...... Tout cela est bien imaginé » sans doute. Reste l'exécution. Qui d'entre nous se donne- » ra le soin de toute cette affaire? Qui tiendra les livres- » Qui achetera les rentes? qui payera les semestres? » qui fera les actes? qui formera d'abord la compagnie? » qui aura la caisse? qui fournira les garanties indis- » pensables? les moyens de l'exécution nous manquent.»

Non pas, répondrons-nous. Votre *excellente idée* reçoit depuis quatorze ans son exécution à la BANQUE DE PRÉVOYANCE, et ses fondateurs ont réalisé, si ce n'est dépassé toutes vos espérances. Vous y trouverez des compagnies ouvertes à tous les âges pour des placemens ou rentes avec accroissement de revenu; vous y verrez tel

placeur qui jouit de 1,500 fr. de revenu, pour 100 f. de rentes placées il y a huit ou neuf ans. On vous y donnera connaissance du produit des liquidations, des placemens à terme fixe, faits il y a cinq ou dix ans, on vous fera voir les combinaisons heureuses que ces deux espèces de placemens présentent.

Pendant ma réponse, mon interlocuteur était déjà parti pour la banque de prévoyance, et j'ai su depuis qu'il avait amplement profité de la découverte de cet établissement. Il avait un fils marin qui venait, après une longue navigation, de lui envoyer ses économies pour les employer dans son intérêt : il les a placées pour cinq ans dans la classe spéciale qui est ouverte aux militaires de terre et de mer en activité de service, où ils sont seuls admis à profiter des extinctions qui surviennent.

Il a placé, pour cinq ans, 3,000 fr. sur la tête de sa fille, âgée de quatre ans; à dix-neuf ans elle aura sa dot à recevoir.

Il a placé 1,000 fr. de rentes sur sa tête et autant sur celle de sa femme; l'un et l'autre en touchant régulièrement 500 fr. d'arrérages tous les six mois, ont l'espoir de voir ce revenu s'accroître progressivement et produire pour chacun *dix mille francs* par an, sans nuire à leurs enfans, puisque la rente primitive n'est point aliénée, et leur reviendra un jour.

Il a usé dans sa commune de son influence de maire pour déterminer un remplaçant à placer pour quinze ans le produit de son remplacement; il lui a prouvé sans réplique qu'en faisant un second remplacement et l'utilisant de même, mais pour dix ans seulement, il pourrait se retirer chez lui avec *dix mille francs*, peut-être davantage en sortant du service.

Il a établi pour les employés de sa mairie une retenue mensuelle sur les traitemens que la banque de prévoyance reçoit et utilise sous le titre de *placement d'employés*. Ces retenues mensuelles, lorsque l'employé prendra sa retraite, soit qu'elles aient produit 100, 200, 500 fr. de rentes seront replacées en *quasi-viager*, c'est-à-dire en compagnie de 10 personnes du même âge : et l'employé a la chance en vieillissant de voir ses 100, 200, 500 fr. de rentes s'accroître successivement et devenir 1000, 2000, 5000 fr. de revenu, en laissant à ses enfans le produit de ses économies.

Simplicité dans les combinaisons, réglées par des statuts remplis de sagesse et de clarté; garantie par la gestion des deniers sur laquelle règne une vigilance de tous les momens; sécurité du capital converti en inscriptions de rentes déposées à la caisse des consignations, telles sont les premières conditions de la *Banque de prévoyance*, dont les opérations offrent, pour les capitaux qu'elle n'amortit jamais, toute la sécurité d'un placement sur l'état, et pour les accroissemens progressifs, tous les avantages d'une spéculation fondée sur les chances communes de la vie.

Les bureaux de la banque de prévoyance sont situés place de la Bourse n. 31. **E. BOUTMY.**

COSTUMES PITTORESQUES DE LA FRANCE.

N° 4. — N° 5.

PONTIVY. — GUERANDE.

Guérande et Pontivy appartiennent, toutes les deux, à l'ancienne Bretagne; la première se trouve contenue dans les limites du département de la Loire-Inférieure, la seconde appartient au Morbihan.



Costume de fête de Pontivy. (Morbihan.)

De toutes les anciennes provinces de la France, la Bretagne est celle où les coutumes d'autrefois et les vieilles

mœurs se maintiennent avec le plus de persévérance. L'uniformité monotone de nos usages et de nos costumes ne s'y introduit que lentement et avec beaucoup de peine : l'innovation n'a point encore altéré la physionomie originale de cette contrée si poétique d'ailleurs par son aspect sauvage.

Rien n'égale l'élégance des costumes de Pontivy, surtout les jours de fête. Il faut voir, par exemple un nouvel époux, vêtu de sa veste brune à bordure écarlate, sur laquelle flottent de longs cheveux : un pantalon juste dessine les formes athlétiques de ses jambes, tandis qu'une jarretière d'or les serre autour du jarret, et que des galons et des boutons d'argent entourent la cheville de son pied. Un voile de forme bizarre cache pudiquement les cheveux de la jeune femme, tandis qu'un corset à longue taille, et chargé de rubans, accuse des formes qui ne sont pas toujours sveltes, par malheur.



GAVARNI, del. POBRET, sculp.

Costume de Guérande. (Loire-Inférieure).

Les paysans de Guérande portent plusieurs gilets de différentes couleurs : des culottes larges et plissées, et une veste qui descend un peu plus bas que les reins; ils se couvrent la tête d'un chapeau à larges bords : souvent ce chapeau est chargé de rubans ou de plumes.

Si vous rencontrez une paysanne, la tête coiffée d'un bonnet dont les bandes plissées retombent de chaque côté du visage et viennent s'attacher sous le menton ; si un carré d'étoffe, avec les lettres en or de la fabrique, brille sur son corset ; enfin, si elle porte des bas rouges à coins de couleur, des pantoufles de cuir souple, un jupon noir ou violet, et surtout si vous lui voyez la ceinture de soie, à fleurs d'or ou d'argent, rattachée autour des reins, tandis qu'un autre ruban maintient un peu plus bas la jupe, vous pouvez, sans crainte, lui dire quand elle passera :

— Dieu vous garde, femme de Guérande! K.

LE MIROIR D'ARCHIMÈDE.

Vers l'an 212 avant notre ère, les Romains conduits par Marcellus, vinrent fondre sur la Sicile et commencèrent le siége de Syracuse. Cette ville, mal fortifiée, n'aurait pu résister long temps par elle-même aux forces redoutables de ses ennemis. Mais il y avait alors dans Syracuse, un homme dont le génie valait seul une armée nombreuse :

Cet homme était Archimède.

Parmi les inventions qui lui servirent à repousser les attaques des Romains, Polybe, Tite-Live et Plutarque, citent avec admiration les miroirs ardens au moyen desquels il lança, disent-ils, le feu du soleil sur la flotte ennemie, et la réduisit en cendres lorsqu'elle approcha des remparts de Syracuse.

Cette histoire, dont on n'avait pas douté pendant quinze ou seize siècles, fut plus tard mise en question, puis enfin traitée de fable parce qu'on avait perdu les secrets d'arriver à un pareil résultat. Cependant les miroirs ardens n'offraient pas une merveille plus grande que d'autres découvertes de l'antiquité également perdues. Demandez aux mécaniciens modernes de soulever la pierre énorme qui termine la plus grande pyramide d'Égypte. Ils y renonceront, et ils nieraient même la possibilite de le faire, si cette pierre, placée au sommet du gigantesque

monument, n'attestait la puissance des machines employées par les anciens ; puissance à laquelle il nous est impossible d'atteindre.

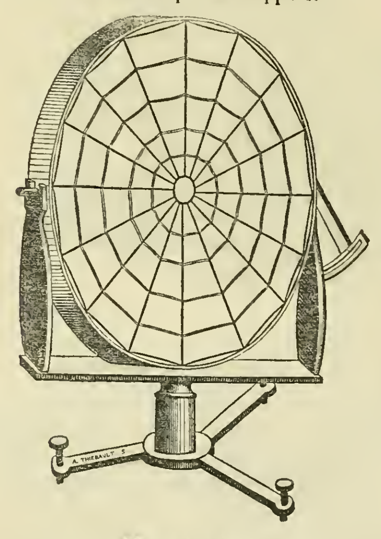
L'invention d'Archimède passait donc pour une fable aux yeux des philosophes du dix-huitième siècle qui trouvaient plus facile de nier son existence que de l'inventer de nouveau. Descartes lui-même traitait de mensonge les prodiges du miroir ardent. A la fin, Buffon, par des preuves, donna un démenti formel à tous ceux qui démentaient Polybe, Tite-Live et Plutarque.

Nous ne nous occuperons que des principaux résultats obtenus par lui.

Le 10 avril, après midi, par un soleil assez pur, au moyen de cent vingt-huit glaces, il brûla à cent cinquante pieds une planche de sapin. L'inflammation s'opéra subitement et se fit dans toute l'étendue du foyer qui avait environ seize pouces de diamètre.

En augmentant le nombre des miroirs, on obtint l'inflammation à deux cents et deux cent dix pieds. Selon Buffon, on pourrait obtenir les mêmes résultats à quatre cents pieds et plus.

Ces miroirs produisaient une chaleur tellement vive, qu'elle suffisait pour fondre les métaux. Des assiettes d'argent, soumises à l'action d'un miroir ardent composé de deux cent vingt-quatre glaces, fondaient en huit minutes à une distance de quarante-cinq pieds.



Miroir ardent.

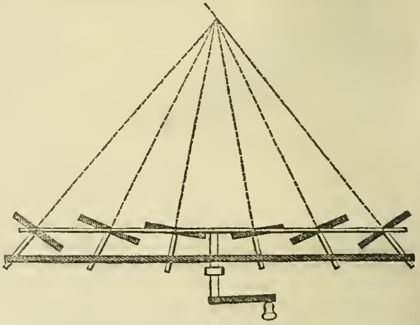
Après de pareils résultats, il n'était plus possible de nier l'incendie de la flotte romaine, car, dans les siéges anciens, l'attaque se faisait toujours de très-près. « Lorsque les vaisseaux romains, dit Tzetzés, furent à la portée du trait, Archimède prépara un miroir hexagone et d'autres plus petits, qu'il fit placer à une distance calculée : on pouvait les mouvoir à l'aide de charnières, et ils étaient disposés de sorte que les rayons du soleil, reçus sur le miroir, et venant à se briser, allumèrent un grand feu qui réduisit en cendres les vaisseaux romains, éloignés d'une portée de trait. » La portée du trait ne peut être que de cent cinquante pieds au plus ; par conséquent le miroir ardent de Buffon aurait remplacé celui d'Archimède. Par malheur, l'ajustement de ce miroir était long et difficile, il fallait une demi-heure avant de l'adapter à chaque distance, et sous ce rapport, le problème mécanique n'était pas tout à fait résolu.

M. Robertson, à qui la physique doit plusieurs instrumens ingénieux, reprit les expériences de Buffon et s'appliqua particulièrement à la recherche d'un mécanisme simple, au moyen duquel on pût, à volonté, changer sur l'heure le foyer du miroir ardent.

Après une suite de tentatives plus ou moins heureuses, il parvint à la combinaison suivante :

Il dispose tous ses miroirs sur un même plan, de manière à en former plusieurs circonférences concentriques. Chaque miroir est mobile sur un axe, ce qui lui permet de s'incliner vers le centre (comme l'indique la figure ci-dessous.) Il porte en outre un manche fixé solidement par derrière. Tous les manches sont engagés dans des rainures pratiquées sur un plateau circulaire parallèle au plan du miroir ardent. Si l'on tourne ce plateau d'un côté ou de l'autre, l'inclinaison des rainures qui est plus grande pour les cercles éloignés du centre que pour les autres, forcera les manches des miroirs à prendre une position plus ou moins inclinée, de manière à les maintenir toujours dans une situation relative qui les dirige vers le foyer commun. La manivelle, fixée sur l'axe du plateau, suffit pour changer instantanément la place du foyer. Ainsi, l'on établit le miroir ardent pour que sa réflection se fasse dans la direction voulue; ensuite l'on éloigne ou l'on rapproche le foyer de manière à le porter sur l'objet que l'on veut brûler.

Il n'est plus possible aujourd'hui d'employer le miroir ardent à la défense des places; mais la physique peut en tirer quelques avantages. On sait que ce qui rend les miroirs ordinaires de réflection presque inutiles pour les expériences, c'est qu'ils brûlent toujours en haut et



Coupe du Miroir ardent.

qu'il est fort difficile de suspendre à leur foyer les substances que l'on veut calciner ou fondre. Le miroir ardent brûlera en bas et produira tel degré de chaleur que l'on voudra, pourvu que l'on augmente ou que l'on diminue le nombre des miroirs. **CL. EVRARD.**

HISTOIRE NATURELLE.

LE CHAT.

Le chat, pour Buffon, « est un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité pour l'opposer à un autre domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser. » Pour le naturaliste, il est le type dans l'ordre des mammifères carnivores, d'un genre nombreux en espèces digitigrades, c'est-à-dire, marchant sur les doigts et non sur la plante des pieds. L'un des plus répandus que l'on connaisse, ce genre ne se compose pas seulement

des animaux rusés que l'homme admet à ses pénates, mais il renferme encore des quadrupèdes redoutables dont les formes unissent au plus haut degré les proportions d'où résultent la force et la souplesse. Les espèces de chats varient beaucoup pour la taille et pour les nuances de leur pellage fourré, d'un poil doux, poli, luisant, sec, souvent varié de teintes vives et fortement chamarrées. Toutes néanmoins présentent à peu près les mêmes formes, avec un air de famille, que l'œil le moins attentif ne saurait méconnaître, et chez tous, des mœurs pareilles résultent d'une organisation commune. Leur langue, hérissée de pointes déchirantes recourbées en dedans, écorche quand elle lèche, et provoque chez le chats les plus caressans cette soif de sang à laquelle ils ne peuvent plus résister, quant tout à coup on les voit égratigner et saisir de leurs griffes, pour la mordre, une main qu'on leur tendait pour les caresser. Ces animaux voient mal durant le jour, qu'ils passent habituellement à dormir, mais leur pupille allongée en ligne et qui peut se développer prodigieusement dans l'obscurité, leur permet de discerner les objets même pendant la nuit, ce qui les sert merveilleusement pour surprendre leur proie tandis qu'elle sommeille. Usant de stratagème pour ne pas la réveiller, ils se glissent dans l'ombre bien plus qu'ils ne marchent, posent doucement la patte sans faire le moindre bruit, cessent de faire entendre leur rouet, et retiennent jusqu'à leur haleine. Ils grimpent au besoin jusqu'à elle, et n'étant pas taillés pour courir, ils trouvent dans le prodigieux ressort de leur colonne vertébrale la faculté de sauter et de faire des bonds énormes. Il devient d'autant plus difficile à la proie qu'ils convoitent d'échapper à une si brusque aggression, que rien n'est plus sûr que le coup d'œil des chats, et mieux calculé que la portée de leurs doigts rétractiles, ordinairement repliés en dessous, et qu'ils savent allonger d'une façon particulière. Qui n'a vu nos chats domestiques attaquer ou se défendre? Leur poil se hérisse, surtout le long du dos qui se voûte en arc prêt à se détendre; les griffes acérées qu'on n'apercevait point au bout de leurs pattes de velours, apparaissent tout à coup terribles et déchirantes; la queue se redresse, tandis que leurs oreilles raidies fuient en arrière et s'appliquent contre les côtés de la tête : enfin le regard resplendit. Alors la face, où rayonnent de dures moustaches, se ride profondément et prend une expression de rage indéfinissable; la gueule où brillent des dents aiguës, s'ouvre convulsivement et souffle une sorte d'injure, à laquelle se mêle un bruit sourd, roulant comme un petit tonnerre dans la poitrine renflée par la fureur : bruit effrayant pour l'homme lui-même, bruit capable d'imposer aux plus vigoureux mâtins qui, portés par instinct à se ruer sur les chats qu'ils rencontrent, y regardent cependant à deux fois quand ils ne sont point excités à pousser à outrance un combat où il leur pourrait advenir sans profit des égratignures d'autant plus dangereuses, que les chats s'élancent d'abord aux yeux pour aveugler leur ennemi. Ils se défendent avec une prodigieuse bravoure, dès qu'ils reconnaissent l'impossibilité d'éviter la bataille, mais jusqu'à ce qu'ils se trouvent forcés à une résistance désespérée, ils ont toujours un œil à la retraite. Une fois réduits aux dernières extrémités, ils deviennent véritablement redoutables. Leur allure est invariablement celle d'une prudente défiance; le tigre et le lion qui ne sont que des chats, n'en est pas une plus fière que nos plus circonspects matous, quoi qu'on en dise et qu'on en écrive poétiquement depuis bien des siècles. Tous, marchent obliquement, regardent de travers, vont à leur but par quelque détour, et craignent l'eau : quoique sachant nager naturellement, on ne les voit jamais s'y jeter, quelque peu profonde qu'elle puisse être, même pour saisir les poissons qui s'y trouveraient à leur portée, et de la chair desquels ils se montrent très-friands.

Les espèces du genre chat sont répandues dans les parties chaudes et tempérées des deux hémisphères; les plus grandes, demeurées dans l'état sauvage, sont la terreur des régions équatoriales, où toutes les autres créatures tremblent à leur approche; les plus petites s'étendent dans les climats moins ardens, jusque bien avant dans le Nord. Cette dernière espèce, apprivoisée mais non soumise, n'est pas esclave comme le chien. Elle garde sous nos toits toute son indépendance, et nous devons la compter au nombre de nos hôtes plus qu'au rang de nos sujets ou de nos amis.

Le chat ne fut pas compris dans le premier plan de la création. Etre altéré par le contact de l'homme, on assure qu'il provient de cette espèce sauvage qui dédaignerait la chair morte, qu'une nourriture palpitante pourrait seule tenter, et qui jalouse d'une liberté sans limites, mourrait infailliblement de tristesse si vous la reteniez enfermée dans les limites de votre habitation. Le chat sauvage est un peu plus allongé que le chat domestique. Il est proportionnellement plus bas sur les jambes, plus agile, plus adroit et plus fort; sa teinte généralement cendrée, uniforme dans tous les individus, se relève, sur les flancs et sur le dos, de taches oblongues ou de zones transversales d'un noir luisant qui forment des anneaux assez réguliers sur la queue. Ses lèvres et la plante de ses pieds sont aussi d'un noir foncé. Il peuple l'hémisphère septentrional, particulièrement dans les parties les plus chaudes, depuis le Portugal jusqu'à la Chine, et s'y tient habituellement sur les arbres, aux troncs desquels il grimpe avec agilité. Il s'éloigne peu des habitations rurales, fait la guerre au petit gibier, aux lézards, aux reptiles, aux mulots et aux oisillons dont il détruit les nids, car il est très-friand de leurs œufs. Ses exactions s'étendent jusques dans les basses-cours, où elles sont ordinairement imputées aux belettes et aux fouines, avec lesquelles on prétend qu'il vit en assez bonne intelligente, ou du moins sans querelles. Les pignadas, ou bois de pins de nos grandes landes aquitaniques en nourrissent beaucoup. J'ai fait figurer dans le grand ouvrage Merée, un individu de la belle variété qu'on trouve abondamment en Arcadie, sur le Ménale, le Lycée et le mont Diaforti. Elle y habite autour des campemens de ces bergers qui descendent avec leurs troupeaux, des cimes d'où la neige les chasse en hiver, sur les rives où les paturages ne manquent jamais; les chats sauvages suivent ces grecs nomades et continuent à vivre à leurs dépens, sur le bord de la mer, en leur attrapant toujours quelques œufs ou des poulets qu'ils élèvent. Ainsi nourris de bonnes choses, le chat est lui-même fort bon à manger, et offrirait un gibier tout aussi agréable que le lièvre; mais il n'est pas reçu qu'on le serve en civet sur nos tables (1).

On ignore à quelle époque les hommes, qui durent long-temps regarder le chat comme un ennemi, l'admirent au nombre de leurs familiers : les érudits n'ont jamais recherché quel fut le premier Dieu, le premier peuple, ou seulement le premier homme qui l'apprivoisa. Neptune, tout marin qu'il était, dompta le cheval, ce que les poëtes ont appelé l'avoir fait sortir de la terre, d'un coup de trident; Diane chasseresse dressa les chiens de chasse, Bacchus attela des tigres à son char, les Psylles se chargèrent de l'éducation des serpents, Tryptolème soumit les bœufs sous le joug de la charrue, Pan fut déifié

---

(1) On reproche aux *mesoneras* ou *posaderos* des grandes routes d'Espagne de servir par fois aux voyageurs des chats pour des lapins, et c'est une observation qui n'est point échappée à l'auteur de Gilblas.

pour avoir rassemblé les premiers troupeaux. Mais le secours du chat ne fut probablement appelé par l'homme qu'après l'invention de l'architecture, et quand celui-ci ne se contentant plus de l'abri des cavernes ou des tentes, se fut bâti des maisons que d'incommodes rongeurs vinrent partager malgré lui. Il n'est pas plus question des origines du chat dans la mythologie grecque que dans les livres de Moïse. Les Égyptiens, il est vrai, les adoraient et les embaumaient; nous en avons découvert des momies, mais nous n'en retrouvons pas l'histoire, qui serait un



Étude du Chat d'après Burbank.

fort beau sujet de lecture aux académies des inscriptions et des belles-lettres, ou des sciences morales et politiques.

BORY DE S.-VINCENT.

RENOUVELLEMENT DU MUSÉE DES FAMILLES.

La première livraison du Musée des Familles a paru au mois d'octobre dernier. Treize livraisons ont été publiées en 1833, et trente-cinq cette année: quatre seulement restent encore à paraître pour compléter le nombre de cinquante deux livraisons formant le volume d'une année.

En raison du grand nombre des souscriptions, et du peu de temps qui reste à courir (un mois seulement), les souscripteurs, dont l'abonnement expire au 1er octobre, sont invités à renouveler, sans aucun retard, leur abonnement.

Aucun abonnement ne sera reçu, si la lettre n'est affranchie et ne contient *un mandat sur la poste de la somme* INTÉGRALE *de sept francs* par abonnement d'une année (*numéros non timbrés*, servis CHAQUE MOIS *par la poste*), ou *un mandat sur la poste de la somme intégrale de neuf francs* par abonnement d'une année (*numéros timbrés*, servis CHAQUE SEMAINE *par la poste*).

Les personnes qui ne voudront souscrire qu'au prix de cinq francs, devront s'adresser aux dépôts où les livraisons sont en vente à DIX CENTIMES, et se donner la peine d'aller les y prendre.

La table des matières contenues dans le premier volume du *Musée des familles*, sera jointe à la cinquante-deuxième livraison.

MM. les souscripteurs qui auraient égaré ou gâté une ou plusieurs livraisons de leur volume, pourront les faire remplacer. Il leur suffira de joindre au prix de leur renouvellement, vingt centimes (1) pour chacune des livraisons dont ils feront la demande.

La situation prospère du *Musée des Familles*, le capital considérable qu'il possède, (2) les dividendes, (3) à raison de dix-huit pour 0/0 par an qu'il a donnés, chaque trimestre, à ses actionnaires, sont des garanties suffisantes qu'aucun des perfectionnemens que comporteront les progrès des arts du dessin de la gravure sur bois, et de l'impression ne sera négligé. Quant à la rédaction, sa plus sûre garantie se trouve dans la signature des auteurs des articles. Les plus célèbres rédacteurs de la *Revue de Paris à* QUATRE-VINGTS FRANCS et à mille abonnés ont compris l'importance littéraire de la *Revue de Paris à* DEUX SOUS, et à cinquante mille exemplaires. Le prix de la rédaction de l'une et de l'autre est le même. Il n'y a de différence entre le recueil aristocratique, et le Musée populaire que QUARANTE MILLE FRANCS de gravures sur bois, dont les pages de ce dernier sont ornées.

---

(1) Prix de la livraison.	10 c.	20 cent.
Timbre	4	
Envoi par la poste..	4	
Bande et enveloppe.	2	

(2) 300 actions de mille francs.

(3) Chaque action de 1000 fr. a produit, en neuf mois, à son titulaire, 135 f., c'est à peu près, en 9 mois, le revenu que rapporterait en 3 années la même somme placée à 5 p. %.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



La Tour de Nesle. (Scène de prison.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

M. ALEXANDRE DUMAS. — M. GAILLARDET. — LA TOUR DE NESLE.

A M. S. HENRY BERTHOUD.

Monsieur le Directeur,

En feuilletant l'un de vos derniers numéros, je tombe sur un article, dans lequel M. Gaillardet raconte comment il a fait son drame de la *Tour de Nesle*. Je n'aurais jamais cru que de pareils détails fussent d'un intérêt bien vif pour le public; mais puisque M. Gaillardet en pense autrement, je me range à son avis, et je vais vous raconter à mon tour comment j'ai fait le mien.

Je dois avouer d'abord que sa naissance, ou plutôt son incarnation, son idée première, s'infiltra dans mon esprit d'une manière moins subite, moins inspirée, et par conséquent moins poétique qu'elle ne le fit dans le sien. Elle ne me vint point frapper, sur le pont des Arts, — vers le soir d'un beau jour d'été, — à cette heure où les rayons du soleil occidental empourprent l'horizon de la grande cité; — elle ne me vint point enfin, en regardant le palais Mazaréen qu'on appelle vulgairement l'Institut. Voilà probablement pourquoi ma *Tour de Nesle*, à moi, est si peu académique.

Non; mais vous vous rappelez peut-être cette époque désastreuse, où le choléra bondissant de St-Pétersbourg à Londres, et de Londres à Paris, vint tomber à l'Hôtel-Dieu, étendant comme un drapeau noir ses deux ailes sur la ville maudite. — Le riche, dans son égoïsme, espéra d'abord que le souffle empesté du démon resterait enfermé dans l'hôtellerie mortuaire du pauvre; — que le fléau aristocrate ne décimerait que l'habitant de la loge ou de la mansarde, et qu'il y regarderait à deux fois avant d'aller frapper en traînant son linceul à la porte des hôtels de l'opulente Chaussée ou du noble Faubourg. — Il le crut, l'insensé! il fit fermer les volets rembourrés de sa fenêtre, afin que les bruits de la rue n'arrivassent point jusqu'à lui; il ordonna à ses valets d'allumer de nouvelles bougies, d'apporter d'autres bouteilles, d'entonner d'autres chants. — Puis, à la fin de l'orgie, il entendit heurter à la porte. — C'était l'ange asiatique qui venait comme le commandeur, après le festin de Don Juan, le prendre par les cheveux, et lui dire : *repens-toi et meurs!*

Oh! alors, ce fut bien véritablement une désolation universelle, n'est-ce pas? et il fut curieux de voir comment le premier cri de mort, parti d'une riche maison, alla retentir du faubourg St-Honoré au Luxembourg, et du Luxembourg à la nouvelle Athènes; comment, soudain, tout ce qui se trouvait encadré dans ce triangle élégant s'anima d'une terreur croissante, et, ne songeant plus qu'à fuir, ferma sur soi les portières de ses voitures, blasonnées à Crecy, à Marengo ou à la Bourse. Plus d'une de ces voitures, heurta avant d'atteindre le bout de la rue, quelque char tendu de noir qui se rendait au cimetière, et plus d'un fuyard rencontra la mort, douanier incorruptible, qui lui défendit d'aller plus loin que la barrière, le reconnaissant comme sa chose, et marqué d'avance pour le tombeau.

Puis au bruit de ces calèches, des ces berlines, de ces chaises de poste se croisant en tous sens et brûlant le pavé, succéda une rumeur sourde et continue. Une longue file de chariots de toute espèce, qu'une simple draperie noire convertissait en corbillards (car les équipages de la mort manquèrent bientôt aux convives qu'elle invita), suivit incessamment, et pas à pas, une triple voie, au bout de laquelle l'attendait béante la gueule de quelque cime-

tière. Puis par une autre rue, les chariots revenaient vides et impatiens de se remplir.

Toute chose disparut devant la peur incessante de la mort. La bourse fut muette, les promenades solitaires, les salles de spectacle désertes, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ce roi des recettes, fit 9,000 fr. pendant tout le mois d'avril.

Un des éclats de la bombe qui venait d'éclater sur Paris m'avait atteint. J'étais encore étendu sur mon lit, fiévreux, mais convalescent, lorsque M. Harel vint s'asseoir à mon chevet. La maladie de son théâtre suivait une marche inverse de la mienne.

M. Harel est un des gladiateurs, sinon les plus forts, du moins les plus adroits que je connaisse; homme de sang-froid par calcul, d'esprit par nature, d'éloquence par nécessité. Depuis cinq ans, je crois que la fortune et lui se sont pris à bras-le-corps, et qu'ils luttent ensemble dans cette lice appelée le parterre: certes il a touché plus d'une fois la terre, mais plus d'une fois aussi il a terrassé son adversaire, et chaque fois que la chose est arrivée, la déesse ne s'est relevée que les poches vides. Mais cette fois, il l'avouait lui-même, il avait le poignard sur la gorge, le genou sur la poitrine.

M. Harel est un de ces hommes avec lesquels les relations peuvent changer du mal au bien et du bien au mal, et cela dix fois en un jour : mais dans l'un ou l'autre cas, il vous fait toujours plaisir à voir, parce qu'il est toujours amusant à entendre : donnez-lui pour valets de chambre Mascarille et Figaro, et s'il ne les joue pas tous deux par-dessous la jambe, je veux être un Georges Dandin.

Ce fut donc avec le plaisir habituel que me cause sa rencontre, quelle que soit, je l'ai déjà dit, la position où je me trouve vis-à-vis de lui, que je vis arriver M. Harel. Cette fois d'ailleurs, je crois que nous étions au mieux, et sa visite était une véritable bonne fortune pour un convalescent. Il me raconta le plus spirituellement du monde toutes ces tribulations de théâtre, qui rendraient fou un homme ordinaire, et finit par me dire que si ma tête était pour le moment aussi vide que sa salle, il était un homme perdu.

La tête d'un auteur est rarement tout-à-fait à sec, et il a toujours dans l'un des tiroirs de ce meuble merveilleux qu'on appelle le cerveau, deux ou trois idées qui attendent le terme d'incubation nécessaire à chacune d'elles pour sortir viables. Malheureusement ou heureusement peut-être, aucune de ces idées n'était pour le moment prête à éclore chez moi, et il fallait encore à chacune d'elles plusieurs mois de gestation, pour que leur venue au monde ne fût pas traitée de fausse-couche. M. Harel me donnait huit jours.

Il y a deux manières de travailler les œuvres littéraires en général, et surtout les œuvres dramatiques en particulier: l'une consciencieuse, l'autre pécuniaire; la première artistique, la deuxième bourgeoise. Dans la première hypothèse, on travaille en ne songeant qu'à soi, dans la seconde en ne songeant qu'au public, et le grand malheur de notre métier, c'est que c'est bien souvent l'ouvrage pécuniaire qui l'emporte sur l'œuvre consciencieuse, et la manutention bourgeoise sur la combinaison artistique. Cela tient à ce que, lorsqu'on travaille pour soi, on sacrifie toutes les exigences du public aux exigences personnelles, tandis que lorsqu'on travaille pour les autres on sacrifie toutes les exigences personnelles aux exigences du public. Cela n'empêche pas, quel que soit leur sort, qu'on n'ait ses ouvrages d'indifférence et ses ouvrages de prédilections. Maintenant il est inutile de dire que ce ne sont pas les ouvrages de prédilection qui se font en une semaine.

Je tenais donc à ne sacrifier aucune des idées que j'avais en ce moment dans la tête; ce que voyant M. Harel, il m'offrit incontinent une de celles qu'il avait dans les cartons de son théâtre.

— Pardieu, me dit-il, il y a dans l'un des trois ou quatre cents drames reçus à la Porte-Saint-Martin, un sujet qui irait admirablement à votre manière de faire, et dans lequel mademoiselle George pourrait avoir un beau rôle.

— Lequel ?

— Une Marguerite de Bourgogne.

— Je ne puis le prendre. — J'ai refusé l'autre jour de le traiter à quelqu'un qui me l'offrait (1).

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'un de mes amis qui, je crois, a encore plus d'esprit que vous, ce qui n'est pas peu dire, en fait un drame.

— Qui donc?

— Roger de Beauvoir.

— Vous vous trompez; c'est un roman intitulé : l'*Écolier de Cluny*.

— Oh ! alors, plus d'inconvénient. Cela me sourit d'autant plus, que je faisais une pleine-eau dans le quatorzième siècle, au moment où le choléra est venu me donner une passade, et que par conséquent je sais mon Louis-le-Hutin sur le bout du doigt.

— Ainsi, c'est convenu. Je vous envoie le manuscrit demain.

— Mais l'auteur! la chose lui convient-elle ?

— La pièce est à moi, elle m'appartient par un bel et bon traité, j'ai le droit de la faire refaire à mon gré, par qui bon me semblera. Et, ma foi, je pense qu'il aimera autant que ce soit vous qu'un autre qui la retouchiez. D'ailleurs, je vais tout vous dire et franchement.

— Je vous préviens que d'après cette déclaration, je me tiens sur mes gardes.

— Parfaitement. Vous savez que Janin a pour moi quelque amitié ?

— Oui.

— Eh bien ! je l'ai prié de refaire cette pièce qui est injouable telle qu'elle est, et que je n'ai reçue que lorsqu'il a consenti à la remanier.

— Alors vous n'avez pas besoin de moi.

— Au contraire, car c'est Janin lui-même qui m'a dit de venir vous trouver. Il a sué sang et eau dessus; il en a fait un morceau de style merveilleux (2), mais enfin il a compris le premier qu'il n'y avait pas une pièce dans ce qu'il a fait. Ce matin, il est entré dans ma chambre avec une brassée de papiers qu'il m'a jetée au nez, en me disant qu'il n'y avait que vous qui pussiez arranger cela, que je le ferais mourir de chagrin, qu'il avait le choléra et qu'il allait s'appliquer vingt sangsues.

— Eh bien, envoyez-moi demain toutes ces paperasses.

— Et vous vous y mettrez tout de suite.

— Je tâcherai; mais à une condition.

— Dites.

— C'est que je ne paraîtrai pas aux répétitions et que mon nom ne figurera pas sur l'affiche. C'est une chose que je fais pour vous et non pour moi. — Ainsi, votre parole d'honneur.

— Ma parole d'honneur.

J'ai déjà dit qu'au moment où M. Harel vint me trouver

(1) Effectivement Fourcade, un de mes bons camarades, fils du consul-général de ce nom, était venu quelques jours auparavant me faire cette offre. On ne s'étonnera pas, je le pense, que dans une lettre comme celle-ci, je nomme tout le monde; car un nom écrit en toutes lettres, m'épargne les attestations et les certificats.

(2) J'ai entre les mains le manuscrit de *Janin*, qui est peut-être l'œuvre où il a en effet le plus déployé la riche et flamboyante souplesse de sa plume. Et cela est si vrai, que lorsque mon drame a été fini, je me suis servi de son travail, comme d'une poudre d'or avec laquelle j'ai sablé le mien.

j'avais la fièvre, situation d'esprit comme chacun le sait, très-favorable à la confection rapide des œuvres d'imagination. Aussi dans la journée même mon caractère de Marguerite de Bourgogne fut arrêté, mon rôle de Buridan tracé, et une partie de l'intrigue combinée.

Le lendemain M. Harel arriva avec son manuscrit. Voici la chose, me dit-il.

— Ma foi, elle arrive trop tard.

— Comment cela?

— Votre drame est fait.

— Bah!

— Envoyez-moi ce soir votre secrétaire; il aura le premier tableau.

— Ah, mon cher ami! vous êtes...

— Un instant, occupons-nous des affaires d'intérêt maintenant.

— Mais vous savez bien qu'entre nous...

— Aussi ce ne sont pas des miennes; mais de celles de notre jeune homme; vous lui avez fait signer un traité, m'avez-vous dit?

— Oui.

— Sur quelles bases?

— Mais d'après le marché de la Porte-St-Martin; deux louis par représentation, un louis pour lui, un louis pour Janin, et 12 francs de billets (1).

— Janin renonçant à la collaboration, renonce à son droit?

— Cela ne fait pas de doute; il a été le premier à me le dire.

— Alors il faut que votre jeune homme jouisse du bénéfice de la retraite de Janin, et qu'il touche le traité entier.

— Point.

— Pourquoi?

— Parce qu'avec vos droits à vous, qui sont en dehors des règles ordinaires, cela me fera une somme ruineuse par soirée; d'ailleurs il ne compte que sur un louis, il s'attend à avoir un collaborateur; il touchera son louis, il aura son collaborateur. Seulement, celui-ci, au lieu de s'appeler Janin, s'appellera Dumas, et au lieu de se nommer ne se nommera point.

— Oui, mais je veux cependant que ce jeune homme soit content de moi.

— Il y a un moyen : qu'il prélève son second louis sur vos droits à vous.

— Soit; mais alors vous porterez de votre côté la somme de billets à 20 francs; cela lui fera un compte rond.

— Je le veux bien.

— C'est chose convenue.

— Parfaitement.

— Rédigeons. Je pris une plume et du papier, et le traité fut fait et signé. A ces nouvelles conditions (2) c'était 28 fr. de différence par représentation; la pièce en a aujourd'hui 200, je crois.

— Y a-t-il, du reste, quelque chose à prendre dans ce que vous m'apportez là? continuai-je en jetant les yeux sur le manuscrit gisant sur mon lit.

— Mais oui, dans le premier acte. Bien entendu que ce manuscrit est celui de Janin, je ne vous ai pas apporté l'autre qui est illisible.

— Je verrai cela après avoir écrit le mien.

— Et j'en aurai quelque chose ce soir?

— Le premier tableau, oui.

— C'est bon; à 10 heures Verteuil sera chez vous (3).

Je passai la journée à écraser le bec d'une plume sur du papier. Le soir Verteuil entra à l'heure convenue; j'étais mort de fatigue, mais le tableau était fait. C'est celui de la Taverne.

— A quelle heure faut-il que je revienne? me dit Verteuil.

— Demain à 4 heures.

— Et j'aurai le second tableau?

— Vous l'aurez.

— Merveilleux!...

— Seulement laissez-moi tranquille.

— Je m'en vais.

Verteuil partit.

Je me souvins alors de ce que m'avait dit M. Harel, et des beautés de style qui existaient, selon lui, dans le commencement de l'ouvrage. La première chose qui me frappa en jetant les yeux sur les noms des personnages, c'est que le héros principal s'appelait *Anatole*, nom qui me parut singulièrement moderne pour un drame du quatorzième siècle; je n'en continuai pas moins ma lecture.

Il y avait en effet une indication de scène dont je profitai, et, comme je l'ai dit, des choses admirables de style. Je n'en pris cependant que la tirade des *grandes dames*. Ainsi, c'est à Janin et non à moi que les marquises du faubourg Saint-Germain doivent jeter la pierre. Quant aux 2e, 3e, 4e et 5e actes, ils s'écartaient tellement des habitudes du théâtre qu'il était impossible d'en rien tirer. Cependant la magie du style me les fit lire jusqu'au bout; mais, la lecture achevée, je posai là le manuscrit et ne le rouvris plus.

Le lendemain Verteuil fut exact, et moi ponctuel. Il emporta son second tableau.

Lorsque les trois premiers actes furent finis, on les lut aux acteurs sans attendre les deux derniers. Selon nos conventions, mon nom ne fut pas prononcé, je ne parus point à la lecture, et M. Harel remplaça l'auteur présumé qui était toujours absent de Paris.

Au bout de huit jours, M. Harel eut son drame complétement terminé.

J'écrivis alors au jeune homme pour le prévenir que sa première représentation allait avoir lieu.

Le jeune homme ne me fit pas l'honneur de me répondre; il prit la voiture, arriva à Paris, et trouva chez lui ses billets de répétitions.

Il courut à la Porte-Saint-Martin, entra comme on commençait le deuxième acte, l'écouta assez tranquillement, ainsi que le troisième; mais enfin perdant patience après la scène de la prison, il monta sur le théâtre, et demanda si l'on allait bientôt commencer la répétition de sa pièce, ou bien si on l'avait fait venir purement et simplement pour entendre le drame d'un autre.

Les acteurs se mirent à rire. La ressemblance dans les noms lui revint tout à coup à l'esprit, et il vit clairement qu'il avait dit une légèreté.

— Comment, lui dit Boccage, ne reconnaissez-vous pas votre enfant? Ou vous l'aurait-on changé en nourrice? Le jeune homme ne savait que répondre. — Seriez-vous mécontent de la scène de la prison? continua Boccage.

— Non pas, dit le jeune homme, qui commençait à reprendre son aplomb; au contraire, elle me paraît même à effet.

— Eh bien! vous verrez votre cinquième acte, reprit Boccage, c'est celui-là qui vous fera plaisir.

Le jeune homme vit son cinquième acte, et déclara en effet qu'il était tout-à-fait de son goût. Seulement il parut singulièrement regretter qu'on eût changé le nom d'Anatole en celui de Gaultier d'Aulnay.

Le jeune homme suivit avec le plus grand soin les répétitions de *son drame*, faisant à tort et à travers des objections qu'on n'écoutait pas, et des corrections qu'on se gardait bien de suivre.

(1) Ce traité est encore entre les mains de M. Harel.
(2) Le traité est entre mes mains.
(3) Verteuil est le secrétaire de M. Harel.

Le jour de la représentation arriva : si bien que j'eusse gardé le secret pour mon compte, les indiscrétions intéressées du directeur, les plaisanteries des acteurs, les plaintes mêmes échappées à *l'auteur,* m'avaient dénoncé au public comme le vrai coupable; une certaine manière de faire dans la construction de la pièce, des parties de style empreintes d'un cachet individuel, venaient à chaque instant me charger de plus en plus; enfin il n'y avait pas une seule personne dans la salle qui ne s'attendît à entendre sortir mon nom de la bouche de Boccage lorsqu'il vint annoncer, selon l'habitude, que la pièce qu'on venait d'avoir l'honneur de représenter était de Monsieur.... Il nomma le jeune homme.

Je venais d'accomplir le dernier engagement que je m'étais imposé; et certes, celui-là était le plus difficile. Entendre trépigner toute une salle, applaudir trois mille mains; demander avec la frénésie du succès votre nom d'auteur, c'est-à-dire votre personne, votre vie, votre gloire, et livrer à la place du sien un nom inconnu à l'auréole de la publicité; et tout cela lorsqu'on peut faire autrement, lorsque aucune promesse ne vous lie, lorsque aucun engagement n'a été pris; c'est, croyez-moi bien, c'est la philosophie de la délicatesse poussée au plus haut degré (1).

La représentation finie, j'aperçus, en descendant avec le public, notre jeune homme. Il recevait modestement les complimens de tous ses amis, et se rengorgeait au centre d'un groupe. Janin descendait en même temps que moi. Nous échangeâmes un de ces regards qu'aucune parole ne pourrait traduire, puis nous revînmes bras dessus, bras dessous, riant, tout le long du boulevart, du jeune homme, du public, et surtout de nous-mêmes.

Le lendemain, M. Harel, qui prétendait que l'absence de mon nom sur l'affiche lui était préjudiciable, s'ingéra d'un de ces moyens qui n'appartiennent qu'à lui, pour dire tacitement au public ce qu'il lui est impossible de dire tout haut, et rédigea son affiche en ces termes :

LA TOUR DE NESLE,

Drame en cinq actes et en prose,

DE MM. *** ET GAILLARDET.

Il avait agi, comme on le voit, en raison inverse des règles de l'algèbre, qui veulent qu'on procède du connu à l'inconnu, et non de l'inconnu au connu. Il était impossible de faire preuve, je crois, d'une ignorance plus savante, et d'une bêtise plus spirituelle.

Ce que voyant, le jeune homme écrivit la lettre suivante au rédacteur du *Corsaire.*

« MONSIEUR, Nommé seul hier comme auteur de la
» *Tour de Nesle*, mon nom se trouve aujourd'hui pré-
» cédé sur l'affiche de deux MM. et de trois étoiles. C'est
» une erreur ou une méchanceté dont je ne veux être ni
» la victime, ni la dupe.

» Dans tous les cas, veuillez annoncer que dans *mon*
» *traité* (2) *comme sur le théâtre* (3), et, comme je l'es-
» père, sur l'affiche de demain, *je suis et serai le seul*
» *auteur de la Tour de Nesle.*

« Paris, 30 mai 1832. »

Ce à quoi M. Harel répondit :

« Paris, 31 mai 1832.

« MONSIEUR, voici ma réponse à l'étrange lettre de M..... se prétendant seul auteur de la *Tour de Nesle.*

» La pièce tout entière pour le style, et dans *ses dix-neuf vingtièmes au moins* pour la composition, appartient à un collaborateur qui, par des considérations particulières, n'a pas voulu être nommé après un immense succès.

» Du travail primitif de M..., il ne reste *rien ou presque rien :* voilà ce que j'affirme et ce que prouvera, au besoin, la comparaison du manuscrit représenté avec le manuscrit de M....

» HAREL. »

Cela n'empêcha point le jeune homme, qui était avocat, de faire un procès à M. Harel, mais un singulier procès, vous allez voir :

A faire disparaître les étoiles de l'affiche, il n'y fallait pas songer : il s'agissait donc seulement de changer les étoiles de place. Requête fut présentée en conséquence par le jeune homme au tribunal de commerce, pour qu'il eût à rétablir les choses dans la position algébrique : elle réclamait un jugement qui autorisât le jeune homme à faire les jambes de devant du chameau de la caravane.

Jusque-là tout allait bien, et le jeune homme n'avait pas encore complétement oublié le petit service que je venais de lui rendre, et la manière dont je le lui avais rendu; témoin la lettre suivante qu'il m'avait écrite en entamant son procès :

« Mon cher maître, je vous renouvelle mes remer-
» ciemens pour votre bonne et loyale conduite dans mon
» affaire d'hier; mais puisque Harel est intraitable, je
» ne lui lâcherai pas prise d'une semelle et je vais l'at-
» taquer. En effet, si l'honneur de son administration est
» en péril, comme il dit, ma parole à moi est compro-
» mise, *et je me suis trop avancé avec le public et*
» *avec mes amis* pour demeurer coi.

» Que cette affaire ne vous chagrine pas, mon cher
» maître, et surtout qu'elle ne vous empêche pas de
» partir, quand bon vous semblera : seulement dans ce
» cas, je réclamerais de votre bonté une petite décla-
» ration (1), afin d'accuser Harel et vaincre son obsti-
» nation par la perspective d'une condamnation certaine.

» Mille pardons, encore pardon pour tous les casse-
» têtes que vous donnent toutes ces tracasseries pauvres
» et misérables. *mille amitiés et remerciemens.*

« 4 juin 1832. »

Grâce à ma déclaration, le jugement intervint, et les malheureuses étoiles furent condamnées à faire les jambes de derrière.

Pendant ce temps, il était venu au jeune homme une singulière idée. C'était de vendre le manuscrit sans ma participation. En conséquence, il alla trouver Duvernoy, lui dit qu'il était l'auteur de la *Tour de Nesle* et qu'il venait pour traiter avec lui.

Duvernoy, qui savait comment les choses s'étaient passées, accourut chez moi et me prévint de la démarche de mon *collaborateur.* Nous réglâmes, séance tenante, les conditions du marché. La vente fut arrêtée à 1,400 fr., dont 700 devaient être remis au jeune homme.

Cette somme sans doute ne parut pas au jeune homme proportionnée au mérite de *son drame.* Car il menaça Duvernoy et moi d'un second procès, si nous en arrêtions les bases sur ces conditions. Au bout de quinze jours, il signa cette vente pour une somme totale de 500 fr. Le

(1) Cela m'était déjà arrivé pour *Richard*; mais cette fois, ce fut non pas à la voix de mon amour-propre qu'il me fallut résister, mais aux instances de mon collaborateur.—Dix fois pendant la représentation, Dinaux et M. Harel vinrent dans ma loge me supplier, avec des instances croissantes, et au fur et à mesure que le drame s'établissait, de le prendre sous mon nom. —Ils n'ont pas oublié la fermeté de mon refus, je le crois : mais je n'oublierai jamais non plus l'amicale délicatesse de leurs prières.

(2) On se rappelle ce que j'ai dit du traité signé entre le jeune homme et Janin.

(3) On se rappelle la plaisanterie de Boccage, sur le cinquième acte.

(1) Cette déclaration avait pour but de déclarer que je donnais ma démission des jambes de devant et que je n'avais jamais sollicité cette place.

jeune homme aurait mieux fait, vous le voyez, de continuer à me charger de ses affaires d'intérêt. Il est inutile de dire qu'un seul nom parut sur la brochure comme un seul nom avait paru sur l'affiche.

Vous croyez peut-être que, moyennant ce dernier partage, mon jeune homme me tint quitte? Point.

Au moment où je m'occupais de la publication de mes œuvres complètes, je reçus une lettre de lui. Savez-vous ce qu'il me disait dans cette lettre? Il me disait qu'il venait d'apprendre avec le plus grand étonnement que j'avais la prétention de mettre *son drame* parmi les miens. La chose, comme on le voit, dégénérait en bouffonnerie.

Je répondis au jeune homme que s'il continuait à me rompre la tête avec ses balivernes, j'imprimerais son manuscrit dans la préface du mien.

Cette notification fut pour le pauvre diable un véritable coup de foudre. Il ignorait que M. Harel, après la signature de mon traité d'Angèle, m'avait, à titre de prime, fait cadeau de cet autographe.

Le lendemain, je reçus, par huissier, une invitation de remettre le manuscrit aux mains de son auteur, parce que, disait-il, il venait de traiter de sa *vente*. La chose paraîtra peut-être bizarre d'abord, mais on finira par la comprendre, en réfléchissant qu'à l'exception d'une scène le drame était entièrement inédit; le libraire pouvait donc n'être pas dans son bon sens, mais l'auteur était dans son bon droit.

M. Philippe Dupin, à qui je remis les deux manuscrits, et qui les a encore entre les mains, fit répondre à notre adversaire que nous étions prêts à faire la remise dudit autographe, mais que nous ne la ferions qu'en échange d'une copie collationnée sous les yeux de trois auteurs dramatiques, et certifiée conforme par eux.

Le jeune homme réfléchit quinze jours, puis retira sa demande.

C'était le troisième procès qu'il entamait contre moi, pour lui avoir fait gagner 12,000 fr.

Depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler du jeune homme, et je ne sais à l'heure qu'il est s'il est mort ou vivant...

Voilà comme je fis ma *Tour de Nesle*.

Quant à celle de M. Gaillardet, j'ignore si c'est, comme il le dit, son meilleur drame; je ne la connais encore que par la lecture, et j'attendrai qu'il la fasse jouer pour juger si elle vaut mieux que *Georges* et *Struensée*.

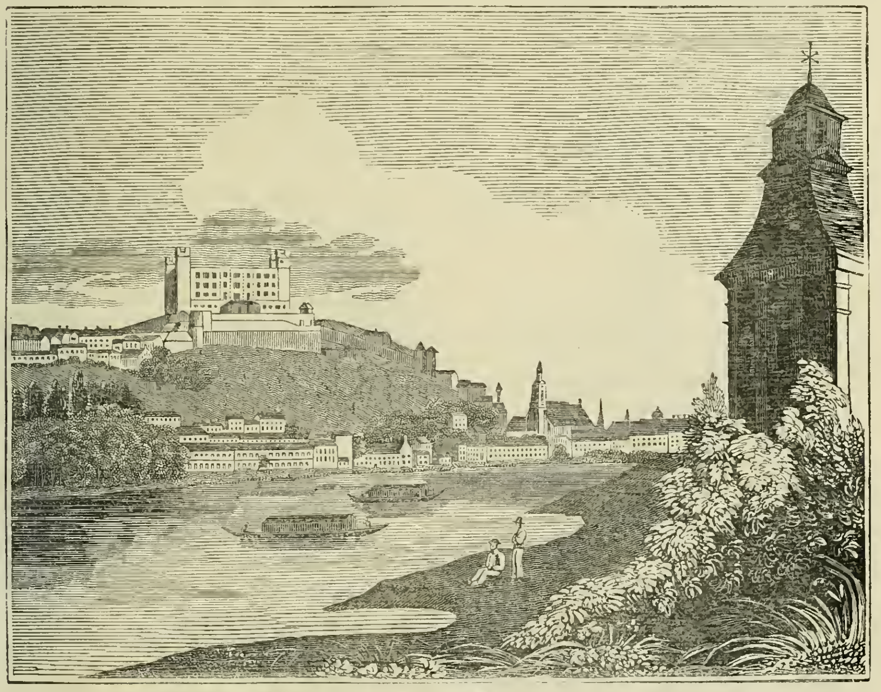
Agréez, etc.

ALEXANDRE DUMAS.

AUTRICHE PITTORESQUE.

PRESBOURG.

Presbourg fut jusqu'en 1784 la capitale de la Hongrie: cette ville, située sur la rive gauche du Danube, dans un pays fertile, riche en vignobles et en bétail, tire de grands avantages de sa proximité avec les frontières de l'Autriche proprement dite. Un château très-considérable et très-bien fortifié la domine et la défend. Pour y arriver il faut monter cent quinze degrés, chacun d'un demi-pied de hauteur. Au milieu de ce château est un puits percé dans le roc, à une extrême profondeur, et qui est alimenté par l'eau du Danube. Cette ville est à 15 lieues de Vienne; elle a trois églises assez belles, et une population de quarante mille ames. K.



Presbourg (Basse Autriche).

POÉSIES DES TROUBADOURS.

LA COMPLAINTE. — LE SIRVENTE.

Au douzième siècle, on donnait le nom de *planh* ou *complainte* aux pièces de vers consacrées à un sujet douloureux.

La complainte s'écrivait presque toujours en vers de dix ou douze syllabes; elle était divisée en couplets, et se chantait.

Les troubadours qui ont excellé dans ce genre sont : Pons de Capdueil, qui mourut en Palestine, vers 1240; — Saïl de Scola, qui consacra sa vie à une jeune femme malade, *e quant ella moric el se rendet a Bragairac, e'l laisset lo trobar e'l cantar* (1); — Perdigon, qui se réfugia dans un cloître et se fit moine, après avoir vu la mort briser tous les tendres liens qui lui faisaient la vie *doulce* et *chère*; — Folquet de Marseille, plus célèbre encore par ses cruautés contre les Albigeois que par ses complaintes; — enfin Bertrand de Born. C'est à ce dernier que, pour donner une idée du genre appelé *complainte* par les troubadours, nous empruntons les *doléances* suivantes sur la mort prématurée du jeune roi d'Angleterre, fils de Henri III.

I.

Si tut li dol e 'lplor e 'l marrimen
Si tous les deuils, et les pleurs, et les afflictions,
E las dolors e 'l dan e 'l caitivier
Et les douleurs, et les dommages, et les misères,
Que hom agues en est segle dolen
Qu'on eut en ce siècle dolent
Fosson emsems, semblaran tut leugier
Étaient ensemble, ils sembleraient tous légers
Contra la mort del jove rei engles,
Contre la mort du jeune roi anglais,
Don reman pretz e jovent doloiros,
D'où reste le mérite et l'honneur douloureux,
E 'l mon escurs s tenhs e tenebros,
Et le monde obscur et teint et ténébreux,
Sem de tot joi, plein de tristor e d' ira.
Privé de toute joie, plein de tristesse et de désespoir.

II.

Dolent e trist e plen de marrimen
Dolents et tristes et pleins d'affliction
Son remanzut li cortes souladier
Sont demeurés les courtois soldats
E 'l trobador e 'l joglar avinen,
Et les troubadours et les jongleurs avenants;
Trop an agut en mort moral guerier.
Trop ils ont eu dans la mort mortelle ennemie,
Que tolt lor a lo joven rei engles
Vu que enlevé leur a été le jeune roi anglais
Vas cui eran li plus larc cobeitos :
En comparaison de qui étaient les plus généreux avares:
Ja non er mais, ni non crezas que fos
Jamais il ne sera, ni ne croyez que fut
Vas aquest dan el segle plors ni ira.
Pour cette perte au siècle assez de pleurs ni de désespoir.

III.

Estenta mort, pleina de marrimen,
Cruelle mort, pleine d'affliction,
Vanar te pods, qu' el melhor cavalier
Vanter tu te peux, vu que le meilleur chevalier
As tolt al mon qu'anc fos de nulha gen!
Tu as enlevé au monde qui jamais ne fut d'aucune nation!
Quar non es res qu'a pretz aia mestier
Car il n'est rien qui à mérite ait rapport
Que tot no fos el jove rei engles;
Qui tout ne fût au jeune roi anglais;
E fora miels, s' a dieu plagues razos,
Et il serait mieux, si à Dieu plaisait raison,
Que visques el que mant autre envios
Que vécût lui que maints autres envieux
Qu' anc no feron als pros mas dol et ira.
Qui jamais ne firent aux preux que deuil et désespoir.

IV.

D' aquest segle flac, plen de marrimen,
De ce siècle lâche, plein d'affliction,
S' amor s' en vai, son joi teinh mensongier
Si l'amour s'en va, son bonheur je tiens mensonger,
Que ren no i a que non torn en cozen,
Vu que rien n'y a qui ne tourne en souffrance;
Totz jorns veiretz que val mens huei que ier :
Tous les jours vous verrez que vaut moins aujourd'hui que hier.
Cascun se mir el jove rei engles
Que chacun se contemple au jeune roi anglais
Qu'era del mon lo plus valens dels pros,
Qui était du monde le plus vaillant des preux,
Ar es anatz son gen cor amoros,
Maintenant est parti son gentil cœur aimant,
Dont es dolors e desconort et ira.
D'où est douleur, découragement et désespoir.

V.

Celui que plac per nostre marrimen
A celui à qui il plut à cause de notre affliction
Venir el mon, e nos trais d'encombrier,
Venir au monde, et qui nous arracha d'encombre,
E recep mort a nostre salvamen,
Et reçut mort pour notre salut,
Co a senhor humils e dreiturier
Comme à seigneur indulgent et droiturier
Clamen merce, qu 'al jove rei engles
Crions merci, afin qu'au jeune roi anglais
Perdon, s' il platz, si com es vers perdos,
Il pardonne, s'il lui plait, ainsi comme il est vrai pardon,
E 'l fassa estar ab onratz companhos
Et le fasse être avec honorables compagnons
Lai on anc dol non ac ne i aura ira.
Là où jamais deuil n'y eut ni y aura tristesse.

De nos jours on désigne encore sous le nom de *complaintes* des chansons populaires qui retracent quelque événement sinistre.

S'il faut en croire M. Raynouard, « *le sirvente* avait » pour unique objet la satire personnelle, et se distin- » guait par une causticité sans mesure, une moquerie » trop amère, une rudesse insolente et souvent présomp- » tueuse. »

M. Raynouard se trompe, car le sirvente était souvent un chant guerrier. Témoin le sirvente suivant de Bertrand de Born :

I.

Be m play lo douz temps de pascor
Bien me plaît le doux temps de printemps
Que iai fuelhas e flors venir;
Qui fait feuilles et fleurs venir;
E play mi quant aug la baudor
Et plaît à moi quand j'entends la réjouissance
Delz auzels que fan retentir
Des oiseaux qui font retentir
Lor chan per lo boscatge;
Leur chant par le bocage;
E plai me quan vey sus els pratz
Et plaît à moi quand je vois sur les prés

(1) Et quand elle mourut il se rendit à l'abbaye de Bragairac, où il abandonna la poésie et le chant.

Tendas e pavallos fermatz;
Tentes et pavillons plantés ;

E plai m'en mon coratge,
Et plaît à moi en mon cœur,

Quan vey per campanhas rengatz
Quand je vois par les campagnes rangés

Cavalliers ab cavals armatz.
Cavaliers avec chevaux armés.

II.

Atressi m play un bon senhor
Egalement me plaît de bon seigneur

Quant es primiers a l'envazir,
Quand il est le premier à l'attaque,

Ab caval armat, ses temor;
Avec cheval armé, sans crainte ;

C' aissi fai los sieus enardir
Vu qu'ainsi il fait les siens enhardir

Ab valen vassallatge;
Avec vaillante prouesse;

E quant el es el camp intratz,
Et quand il est au camp entré,

Quascus deu esser assermatz,
Chacun doit être empressé

E segr' el d'agradatge,
Et suivre lui de gré,

Quar nulhs hom non es ren prezatz
Car nul homme n'est rien prisé

Tso qu' a manhs colps pres e donatz.
Jusqu'à ce qu'il a maints coups reçus et donnés.

En voilà, je pense, plus qu'il n'en faut, pour justifier mon assertion.

Cet article est, nous l'avouons, un peu trop hérissé de science et de vieux langage. Mais outre qu'il apprend des choses peu connues, il donne de la publicité à deux des monumens les plus curieux, peut-être, de la langue des troubadours.

ADRIEN VAN MOERSEL.

LETTRE INÉDITE
DE SALOMON GESSNER.

A Mme SALOMON GESSNER, NÉE HEIDEGGER, A ZURICH.

LOESCHE, 13 juin 1765.

Ne sois pas trop mécontente (1), et ne me gronde pas trop, ma bonne amie: je ne serai de retour à Zurich que dans quinze jours, ni plus tôt, ni plus tard; tout ce temps m'est nécessaire pour achever le dixième paysage qui doit terminer ma collection dédiée à ce cher Watelet (2), dont nous apprécions tant, chaque jour, l'excellente amitié et le dévouement sans bornes. Tu vas crier à la paresse; mais je voudrais te voir, toi si active et si laborieuse, dans ce délicieux village de Loesche, au pied du mont *Gemmi*, et en plein milieu du Valais : outre que les eaux y sont excellentes et qu'elles me fortifient merveilleusement l'estomac, du reste, on m'entoure ici de séductions. Mlle Kolbe veut me préparer de ses mains les œufs de mon déjeuner, ce qui fait que je les mange souvent trop cuits, et Mme Kolbe, son excellente mère, se fâche quand on me demande de faire une lecture, attendu qu'elle sait combien cela me gêne et me contrarie. Ce qui ne l'empêche pas, dès que nous sommes seuls ensemble, de me contraindre à lui réciter des fragmens de moi. L'impitoyable ! je crois que toutes mes œuvres y passeront. On n'est pas plus cruellement bonne. Hier, nous sommes allés au village d'Albinen, et nous avons dirigé notre excursion par le passage des Echelles. Après trois quarts d'heure de marche à travers un bois de sapin, nous sommes arrivés au pied de la première des huit échelles; ces huit échelles sont placées contre le roc à pic, et sans que rien ne les y attache. Je ne me sentais pas trop rassuré, mais l'exemple de ma compagne de voyage m'enhardit, et, s'il faut te l'avouer, j'eus bon marché de mon courage, et je trouvai beaucoup moins de peine et de fatigue que je ne devais le craindre. Mlle Kolbe, en véritable héroïne de seize ans, et pour mieux faire valoir son courage, fit deux fois le trajet, et monta et descendit les échelles, ce qui nous valut de voir les plus jolies jambes du monde; elle nous démontra ainsi que la descente n'était pas aussi facile ni aussi sûre que la montée, car plusieurs fois elle dut se tenir et s'attacher aux lianes qui pendent des rochers; encore son pied glissait-il sur les échelons humides. Quoi qu'il en soit, les gens du pays montent et descendent aisément le passage des Echelles, même quand ils sont chargés de paquets. Nous sommes revenus le soir par une autre route, et j'étais fatigué à ne pas remuer un membre. Tu comprends à cette heure combien je suis excusable de ne pas avoir commencé mon dixième paysage. Du reste, ma bonne amie, je t'écrirai le jour certain de mon arrivée à Zurich. N'oublie pas d'écrire une lettre de reproche à notre correspondant (3), M. Panckoucke. Il met à nous envoyer les nouveautés publiées à Paris une négligence qui nuit beaucoup à nos intérêts commerciaux. Hottinger prétend que nous sommes constamment en retard, et que la librairie de notre confrère est toujours servie plus activement; Hottinger a raison. N'oublie pas de joindre à la lettre, une commande des derniers volumes publiés de l'*Encyclopédie*, afin que nos huit ou dix souscripteurs les reçoivent de suite. Je m'attendais à en recevoir un plus grand nombre. Propose à M. Le Breton (4) de reprendre les deux douzaines de *Pharamond* (5) que tu as demandées, je ne sais trop pourquoi, et dont il ne s'est vendu qu'un seul exemplaire ; à Paris, il s'en débarrassera aisément, tandis qu'à Zurich, cela ferait un fonds de magasin *in æternum*. Pour l'*Essai sur les mœurs* (6) et la *Philosophie de l'histoire* (7). Il faut en redemander, quand bien même ce que nous en avons en magasin ne se trouverait pas épuisé.

Adieu, je t'embrasse tendrement, ainsi que nos chers enfans.

SALOMON GESSNER.

NOTES.

(1) Nous devons la communication de cette lettre, traduite avec une consciencieuse exactitude, à madame la baronne de Simonis, qui possède une des plus curieuses et des plus complètes collections d'autographes que nous ayons vues.

(2) Watelet, de l'Académie française, auteur d'un poème sur *l'art de peindre*, et de quelques autres ouvrages sur les arts. Il a publié en outre plusieurs gravures assez estimées. Riche, il put dès sa jeunesse s'occuper exclusivement d'art et de poésie, et ses voyages le mirent en rapport avec tout ce que l'Europe possédait d'artistes et d'hommes de lettres célèbres. Gessner, comme l'apprend sa lettre, lui dédia un cahier de dix paysages. Watelet ne fut pas honoré de la seule amitié de Gessner. Voltaire, Diderot, le baron d'Holbach, Duclos, D'Alembert, Saurin et Marmontel, soit dans leurs correspondances, soit dans leurs ouvrages, parlent du talent de Watelet, avec des éloges qui montrent plus d'amitié pour lui que de justesse d'appréciation. Delille lui adressa des vers à différentes reprises, et Marmontel en a laissé le portrait suivant :

« L'un des hommes de notre siècle qui avait arrangé sa vie pour être heureux, c'était Watelet; il s'était donné tous les goûts, il aimait tous les arts, il attirait chez lui les gens de lettres et les artistes ; il s'était fait artiste et homme de lettres, non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui sollicite l'indulgence, et qui sans éclat et sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude ou d'une société bénévole ; assez sage pour y borner le cercle de sa renommée, et pour ne chercher dans le monde ni admirateurs ni jaloux. Ajoutez à ces avantages

une singulière aménité de mœurs, une probité délicate, une politesse attentive à tenir constamment l'amour-propre d'autrui en paix avec le sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueusement innocente; telle fut celle de Watelet.



Passage des Échelles. d'après M. Pingret.

(3) M. Panckoucke, célèbre libraire, éditeur du *Mercure*, des Œuvres de Buffon, de Voltaire (œuvres complètes, édition connue sous la désignation de Kehl, du nom du fort où elles furent imprimées). Ce fut lui qui imagina le *Moniteur*, etc.

(4) Lebreton, libraire de Paris, éditeur de l'*Encyclopédie*.

(5, 6 et 7) *Pharamond*, tragédie de La Harpe. L'*Essai sur les mœurs*, et la *Philosophie de l'histoire*, ouvrages de Voltaire, publiés à l'époque où Gessner écrivait sa lettre.

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



L'Enfant et le Pauvre.

L'ENFANT ET LE PAUVRE.

— Mère! faut-il donner quand le pauvre est bien laid ?
Qu'il ne fait pas sa barbe et qu'elle est toute noire,
Et qu'il ne dit pas s'il vous plaît!
Faut-il donner?

— Enfant! tu n'as pas de mémoire :
Le pauvre qui demande est l'envoyé de Dieu;
Qu'importe s'il a fait sa barbe et sa parure ;
Il est beau du malheur écrit sur sa figure,
C'est là son passe-port trop lisible en tout lieu!

— Mais s'il est malhonnête?

— Il ne l'est pas s'il pleure ;
Si son regard te dit : j'ai faim !
Veux-tu qu'il se prosterne en te tendant la main ?
C'est l'envoyé de Dieu, je l'ai dit tout à l'heure;
Que ses lambeaux sacrés ne te fassent pas peur;
Il vient sonder ton ame avec son infortune :
Le mépris pour le pauvre est la seule laideur
Qui m'épouvante et m'importune.

Dieu sur toi lui donne un pouvoir
Bien au-dessus de la parole!
Le jour où l'enfant le console
Par une colombe qui vole,
Dieu le sait bien avant le soir!
Dieu qui dit aux heureux du monde :
« Donnez pour qu'il vous soit remis;
» Et si votre voie est profonde,
» Pour que partout on vous réponde,
» Prenez les pauvres pour amis! »
Juge quand un enfant donne ses fraîches larmes
A ce scruteur du monde et qu'il lui dit : bonjour!
Du ciel, dont il a soif, il lui rend le séjour;
D'une eau qui désaltère il baigne ses alarmes;
Qui donne n'a pas peur!

— Mère! si j'étais roi,
Mes pauvres aux passans ne feraient point d'effroi.
Ils n'auraient jamais faim de cette faim qui pleure,
Et la colombe à Dieu l'irait dire à toute heure :
Ils n'auraient pas l'hiver un âtre sans charbon,
Des jours sans alimens et des soirs sans lumières;
Je leur ferais du feu dans de belles chaumières,
Et des habits qui sentent bon !

— Cher petit perroquet! comme tu parles vide!
Ton roi, c'est Dieu ; la terre est sa grande maison ;
Il observe d'en haut si le plus fort, avide
Ne prend pas au semeur le blé de sa moisson :
Un jour il pèse, il juge! Autour de sa balance,
Les semeurs dépouillés se rangent en silence;
Chaque homme a recouvré le grain qu'il a perdu,
Et le plus fort est confondu.
N'ai-je pas lu cela dans tes leçons apprises?

— Mère! ne gronde pas! va! j'ai donné mon pain,
Et la moitié de mes cerises.

— Viens donc que je te baise! Alors, sur ton chemin
N'as-tu pas vu monter des ailes de colombe?...
Toi, si peu! tu soutiens un homme qui succombe!

— J'ai dit bonjour!

— Tu sais ce que nous avons lu :
Dieu dit : puisez l'aumône à votre superflu.

— Du superflu, ma mère ! en ai-je?

— C'est possible.
Voisin de l'indigence on se sent riche. Hélas,
Le superflu, tu vois, c'est pour l'être sensible
Tout ce que les pauvres n'ont pas!

MADAME DESBORDES-VALMORE.

LITTÉRATURE RUSSE.

LA RONDE DU CIMETIÈRE.

LÉGENDE.

Il faut respecter les morts.

La *marieuse* (1) s'en était venue trouver le père et

(1) Dans la basse Russie, les mariages se brocantent par l'entremise de femmes dont la profession consiste à faire connaître

la mère de Jacques Shtéline; et elle leur avait dit :

— Voici que votre fils Jacques a vingt ans : jamais plus joli garçon n'a fait davantage retourner les jeunes filles, lorsqu'il passe dans les rues de Korolévetz, avec son beau surtout de drap fin, sa fourrure d'héniotte et son bonnet de castor.

Je connais une jeune bourgeoise de dix-huit ans, fille unique, et à qui son père et sa mère donneront une dot de mille roubles. Il faut marier Jacques à cette jeune fille, à Prascovie Homonozof.

Le vieux Shtéline remplit le verre de la marieuse, avec le Varénoukka (1), que sa femme venait d'apprêter; puis, après quelques pourparlers sur la dot, quelques informations sur la mariée, et six roubles donnés à la vieille, tout fut convenu. Le *gruau était cuit*, comme dit le proverbe (2). Le lendemain, les deux familles Shtéline et Homonozof présentèrent les futurs l'un à l'autre. Avant de se séparer, l'on prit jour pour la noce.

Elle fut joyeuse la noce? le *Tane* (3) daigna faire aux époux l'honneur d'y assister en personne, et jamais on ne vit plus brillante réunion de jeunes filles aux longues nattes de cheveux entrelacées de rubans, au jupon bariolé, au corset de drap d'argent, aux étroites bottines de maroquin. Sans compter les jeunes garçons qui venaient leur offrir la main pour danser aux accords du rebec, ou de la *Balalaïka* (4).

Quand vint minuit (5) la musique se tut, les danses cessèrent et le cortége s'organisa pour conduire la mariée au logis de son époux.

Les vieillards avaient bu si souvent au bonheur de Jacques et de Prascovie, les walses avaient si fort animé les danseurs, que les femmes ne se turent pas et que les hommes ne se découvrirent point en passant près du cimetière. Mais tous, au contraire, marchaient, les bras enlacés, et chantaient de gais refrains.

— Suspendez vos chansons, cria le Père, il faut respecter les morts.

— Au diable les morts, et vive la joie! Que nous font ces charognes qui pourrissent-là sous l'herbe! Est-ce qu'il y a un ciel et un enfer? Folie et mensonge! Silence aux propos craintifs! Chorus aux joyeuses chansons!

—Par pitié, ne répétez pas ces paroles impies! —Saint Nicolas, faites que le Très-Haut ne les entende point! Dire de ces choses en traversant un cimetière!

— Laissons rabacher le vieux fou, amis! laissons le dire et venez avec moi. Qui m'aime me suive et me donne la main! Allons! Une ronde joyeuse dans le cimetière! Que les filles et les garçons forment une chaîne, et que le diable, s'il est bon ménétrier vienne jouer de la Balalaïka.

Des cris, des exclamations insensées répondent à ces blasphèmes insensés : on court au cimetière, on se tend la main.... Mais voici qu'entre chaque danseur sort de terre un pâle fantôme; un fantôme qui prend, dans sa main froide, la main qui cherchait une main tiède et amie pour former la ronde.

Puis Satan en personne paraît une Balalaïka à la main.

Il donne le signal.

Et soudain la ronde commence terrible, impétueuse, sans repos. Elle est si rapide, que le regard du vieux prêtre ne distingue aucun des danseurs, et croit voir un tourbillon de poussière qui tourne. Les malheureux souffrent de telles douleurs que l'on prendrait leurs cris pour les hurlemens de la tempête.

La ronde dura une année entière.

Puis au bout d'une année elle s'arrêta.

Et le Père accourut sur les lieux avec la foule des fidèles.

Ils ne trouvèrent que des squelettes.

Et, sous les pieds des squelettes, une fosse profonde et circulaire qu'avaient creusée leurs pas durant l'épouvantable ronde.

Le Père, les yeux pleins de larmes et les mains jointes de surprise et de pitié, récita des prières, et dit à ceux qui l'accompagnaient :

—Ensevelissons les restes de ces infortunés, car il faut respecter les morts.

On enleva les squelettes sans résistance et sans peine.

Mais quand on voulut combler la fosse circulaire aucun effort humain ne put y parvenir, et au jour qu'il est, si vous allez à Korolévetz, on vous la montrera en disant :

— Il faut respecter les morts.

LA TSAREVNE ANASTASIE.

Dans les premières années de son règne, le tsar Jean IV, ébloui par l'éclat du diadème que l'on venait de poser sur son jeune front, entouré de conseillers perfides, se livrait à des passions fougueuses et à des caprices insensés. Il comptait pour rien les lois : l'appât d'un plaisir lui aurait fait abattre la tête de son plus fidèle serviteur, et si l'on venait lui dire : « Voici un homme qui » demande justice, et voici le signal de la chasse à l'ours, il courait à la chasse à l'ours. — Les incendies se succédaient à Moscou, et parcouraient la ville. Allant du pauvre au riche, ils dévorèrent d'abord les boutiques du *Kitai* et les rues de la *Iauza*; puis ils s'attaquèrent aux églises, aux palais, au Kremlin : ils mêlèrent aux explosions des tours qui sautaient les crépitemens des humbles maisons de bois, et finirent par renverser dans la Moskowa, dont elles obstruèrent le cours, les murailles entières de la ville.

C'est que le tsar Jean n'était pas encore l'époux de la tsarevne Anastasie.

Kazan est conquise sur le khan Jamgourtcheï; la vieille et riche Kazan bâtie sur les bords du Volga. Astrakhan et la Sibérie augmentent l'empire russe, le khan de la Tauride, sans coup férir, fuit dans les Steppes et s'y cache avec son armée : la Livonie est ravagée : des ambassadeurs de Suède et d'Angleterre viennent solliciter l'alliance du tsar Jean. Le tsar Jean, devenu un héros, se montre un monarque juste et vertueux, ennemi de la mollesse et sacrifiant tout à la vertu et à la gloire.

C'est que le tsar Jean était l'époux de la tsarevne Anastasie.

La victoire quitte les armées du tsar Jean : un chef de voleurs, Iermak, soumet la Sibérie, s'empare d'Iska, et menace le tsar Jean qui, pâle et tremblant, subit cette injure, sans oser crier : vengeance! Et puis, vaincu et lâche, Jean prend les vices des lâches et des vaincus. Il devient cruel, il frappe de verges et abat, à coup de hâche, ses plus fidèles serviteurs; des vieillards, des femmes... Jusqu'à des enfans qu'il fait asseoir sous l'échafaud sanglant de leurs pères. On le maudit, on élève les mains au ciel contre lui, et l'histoire transmet son nom sanglant à l'avenir avec ce stigmate : « Jean le terrible. »

C'est que le tsar Jean n'était plus l'époux de la tsarevne Anastasie. **NAREJI** (1).

---

aux familles la dot de la fiancée, les propositions des parens du futur, etc. On les nomme *Marieuses*.

(1) Liqueur fabriquée avec des raisins secs, du vin et du miel.

(2) Expression proverbiale qui revient à la locution familière française : *l'affaire est dans le sac*.

(3) Seigneur.

(4) Guitare à deux cordes.

(5) Nous comptons publier plus tard un article de M. *Deslandes* où les ceremonies nuptiales usitées dans l'Ukraine (petite Russie), sont décrites avec beaucoup d'exactitude et d'une manière fort piquante.

(6) Nom par lequel on désigne les prêtres en Russie.

(1) *Naréji*, l'un des écrivains russes les plus vantés par leurs

LE PALAIS ROYAL.

Charme des lieux féconds en souvenirs. — Le Palais-Cardinal sous Richelieu. — L'éloge qu'en fait Corneille est peu mérité. — Bassin où tomba Louis XIV enfant. — L'Énéide au Palais-Royal. — Incendie de l'Opéra. — Le cirque, salle de spectacle, le paradis au rez-de-chaussée. — Retour du duc d'Orléans. — Goût des princes de cette maison pour les lettres et les beaux-arts. — Galerie nouvelle décorée par Herseni, Vernet, Scheffer, etc. — La victoire d'Hastenbeck annoncée du haut d'un balcon.

Il y aura toujours un grand charme à visiter des lieux qu'habitèrent d'illustres personnages. Mais l'intérêt redouble quand ces lieux n'ont point changé d'aspect, et quand on en a religieusement conservé les dispositions, le style et l'ameublement. Nous nous croyons transportés alors en arrière du siècle où nous sommes. Nous devenons, pour un moment, contemporains de ceux qui mûrissaient de vastes projets, ou donnaient des fêtes brillantes dans ces appartemens où tout rappelle un autre âge. On ne les croit plus morts, ils ne sont qu'absens. Il semble qu'on va tout à coup entendre le bruit de leurs pas, le son de leurs voix : le respect des temps passés devient ainsi, pour nous, la source des illusions les plus douces et les plus vives.

C'est grand dommage qu'en France ce culte des souvenirs n'ait pas été connu plus tôt. Le Palais-Royal est un des édifices que l'on eût visités avec le plus de plaisir. Modestement commencé par Richelieu, à l'extrémité de Paris, en 1629, croissant avec la fortune du maître, sous le titre de *Palais-Cardinal*, puis donné par le ministre expirant, au roi qui avait régné sous lui, et prenant alors le nom de *Palais-Royal*, de combien de scènes n'a-t-il pas été le théâtre, depuis le cardinal jusqu'au régent, depuis la Fronde jusqu'à la révolution ? Comme on serait curieux de voir, s'ils existaient encore, les cabinets où travaillait Richelieu, la galerie où fut, plus tard, arrêté le grand Condé, et l'oratoire célèbre où la reine Anne d'Autriche était en prière pendant qu'on s'emparait du prince!

De ces oratoires, de ces galeries, de ces riches cabinets, il ne reste plus rien aujourd'hui. Le caprice des maîtres, l'amour-propre des architectes, les incendies, et les révolutions qui valent bien des incendies ont tout détruit; mais comme il est aisé de le prévoir, l'histoire du monument se trouve étroitement liée au récit des événemens de chaque époque. Pour ne rien négliger de ce qui pouvait m'éclairer, j'ai désiré voir et j'ai vu les plans sur lesquels on a pris soin de marquer les changemens qu'éprouva successivement l'édifice. Ceux qui l'ont occupé tour à tour n'ont pas plus changé de fortune que les bâtimens, de dispositions et de formes.

Le premier plan, qui est de 1679, représente le Palais-Royal tel qu'il avait été construit par Lemercier, tel qu'il était lorsque Richelieu l'habitait. Il suffit d'y jeter les yeux pour se convaincre que le ministre s'entendait mieux en politique qu'en architecture; et, quoi qu'en ait pu dire Corneille, dans *le Menteur*, je doute fort

> Que l'Univers entier ne pût rien voir d'égal
> Au superbe dehors du Palais-Cardinal.

Ces *dehors* ne présentaient que des pavillons carrés, à formes lourdes, à toits aigus, semblables à ceux qui composent encore la place Royale, au Marais. L'intérieur est un assemblage confus de salles, de galeries, sans lignes, sans proportion, sans ordonnance. Mais on retrouve avec intérêt, sur ce plan, le petit bassin où se laissa tomber Louis XIV enfant, et le balcon sur lequel Anne d'Autriche aimait à respirer l'air du jardin, balcon dessiné par Lemercier, et dont la balustrade, confiée à maître Etienne de Nevers, serrurier ordinaire des bâtimens du roi, « était » ciselée, dit Sauval, avec plus de tendresse, de mignar- » dise et de patience, que ne pourrait être travaillé l'ar- » gent par les plus habiles orfèvres. »

Louis XIV qui voulait achever le Louvre, et qui agrandissait Versailles, se serait trouvé trop à l'étroit au Palais-Royal. Son frère, MONSIEUR, duc d'Orléans, l'habita longtemps avant d'en être propriétaire à titre d'apanage. A l'époque de son mariage avec cette jeune Henriette d'Angleterre, enlevée trop tôt aux hommages d'une cour qui l'adorait, Monsieur fit construire une galerie qu'éleva Mansard et que Coypel décora, en y représentant les principaux sujets de l'Enéide. Avec un peu moins d'insouciance ou de modestie, Monsieur, qui joignait beaucoup de valeur à beaucoup de mollesse, aurait pu faire peindre plus tard, dans sa galerie, au lieu des exploits fabuleux d'Enée, la prise de Bouchain et la victoire de Cassel, dont Louis XIV ne fut pas jaloux sans raison.

Le régent ne fut presque jamais jaloux que de ses plaisirs. En succédant à son père, il fit peu d'embellissemens au Palais-Royal. Ce prince, si spirituel, si brave, mais trop galant, trop facile, préférait les boudoirs aux grands appartemens. Néanmoins il tenait, comme y tinrent ses successeurs, à conserver dans son palais même cette salle de spectacle construite par les ordres d'un cardinal, et dans laquelle un autre cardinal, Mazarin, fit pour la première fois en France représenter l'opéra.

Je n'ai point nommé sans dessein la salle de l'Opéra, car elle eut une grande influence sur les destinées du Palais-Royal. Depuis plus de cent ans elle servait au triomphe des Taglioni de chaque époque, lorsque le feu y prit en 1763. Reconstruite sur un nouveau plan, ainsi que la façade du palais, elle fut consumée une seconde fois en 1781, et l'on serait presque tenté d'en remercier l'incendie, puisqu'en détruisant cet amas informe de cours, de bâtimens, de salons qui composaient l'ancien Palais-Royal, les flammes donnèrent au prince, qui vivait alors, l'idée et les moyens de faire reconstruire le palais sur les plans de M. Louis, son architecte.

Je ne suis pas, à beaucoup près, du temps où l'on admirait encore la fameuse allée des marronniers, plantée par le cardinal de Richelieu; je n'ai jamais vu le Palais-Royal qu'enfermé dans ces trois lignes de portiques qui en sont, et qui en seront toujours le plus bel ornement. Mais je me souviens fort bien de m'être promené dans le jardin qu'avait tracé M. Louis. Je me rappelle à merveille le cirque qui existait alors à la place où sont le bassin et les deux parterres. Pour que cette construction ne masquât point le coup d'œil, on lui avait donné beaucoup plus de profondeur que d'élévation. Le cirque renfermait une salle de spectacle. On entrait de plain-pied avec le paradis, et l'on descendait trois étages pour arriver aux premières. J'y vis représenter, encore enfant, à la fin de 1792, *les Grâces*, par Saint-Foix, petit acte dont la froideur ne convenait guère à l'époque, et le *Capucin aux frontières*, qui, comme effet dramatique, me paraissait bien supérieur au premier ouvrage.

La révolution que le Palais-Royal avait vu naître ne lui fut pas favorable. Le palais et ses dépendances furent tour à tour vendus, morcelés, dégradés. Napoléon n'y établit un moment le Tribunat que pour se débarrasser

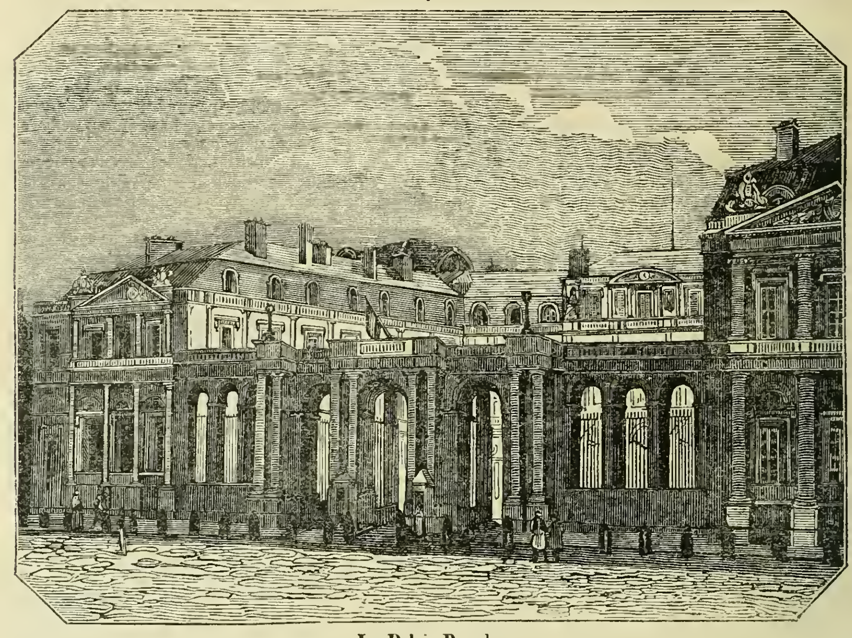
---

compatriotes est mort, il y a quelques années. On lui doit un livre intitulé les *Soirées Slavonnes*, plusieurs romans, et une tragédie: le *faux Dmitri*.

Jean régna de 1533 à 1584. — Pour bien connaître le règne de Jean IV, il faut lire l'œuvre éloquente et consciencieuse publiée en langue russe par M. *Karamsin*, sous le titre d'*Histoire de Russie*.

Le traducteur des deux légendes russes, qu'on vient de lire, prépare une version française de cette histoire, et compte la livrer au public dans quelques mois.

bientôt d'un pouvoir dont l'indépendance lui portait ombrage. On fut long-temps incertain depuis sur la destination à donner au Palais-Royal. Y placerait-on définitivement la Bourse, l'État-major de la place ou le palais des Beaux-Art? On hésitait encore, lorsqu'en 1814 un exilé revient dans sa patrie. « Il se présente seul et sans se faire connaître au Palais-Royal. Le suisse, qui portait encore » la livrée impériale, ne voulait point le laisser entrer. » Il insiste, il passe, il s'incline; il baise avec respect » les marches du grand escalier..... C'était l'héritier des



Le Palais-Royal.

» ducs d'Orléans qui rentrait dans le palais de ses pères.»

L'héritier des ducs d'Orléans a bien embelli leur demeure. Presque tous les princes de cette maison royale ont aimé les arts et les lettres. Le régent avait composé la musique de deux opéras. On voyait autrefois à Meudon des peintures de lui qui auraient honoré le talent d'un artiste : Les curieux recherchent les exemplaires de *Daphnis et Chloë*, avec des gravures de sa main. Son fils, de mœurs plus austères, et vivant dans la retraite, savait le grec, l'hébreu, le syriaque. Il eut pour successeur un prince qui, moins savant qu'homme de goût, attachait à sa personne les écrivains dont les succès honoraient le théâtre.

L'architecture compte à son tour un protecteur éclairé dans le prince dont les soins ont su relever, agrandir, orner, terminer le Palais-Royal. Les vers de Corneille y recevraient de nos jours une bien plus juste application que de son temps, car avec ses colonnades, ses jardins, ses terrasses, ses gerbes jaillissantes, son magnifique bazar ouvert à tous les genres de luxe, et ses mille portiques qui, le jour, nous protègent contre les chaleurs, et qui sont resplendissans de clarté la nuit, le Palais-Royal, en effet, est un séjour unique, auquel véritablement l'*univers* ne peut *rien opposer d'égal*.

En lui donnant une splendeur nouvelle, on a voulu lui rendre, autant que possible, ses anciens souvenirs. Les pinceaux des meilleurs artistes, des Droling, des Delacroix, des Devéria, des Scheffer, des Steuben, des Horace-Vernet, des Hersent, ont reproduit, dans une galerie, les scènes diverses qui se passèrent au Palais-Royal, sous Richelieu et pendant les troubles de la Fronde. Pour des temps plus rapprochés de nous, on y voit Pierre le Grand dans la loge du régent, à l'Opéra; un bal donné, plus tard, au roi de Danemarck; Voltaire, en 1778, sortant, pour ainsi dire du triomphe d'*Irène*; et, vingt ans plutôt, Louise Henriette de Bourbon Conti, duchesse d'Orléans, du haut d'un balcon qui donnait sur le jardin, lisant à la foule assemblée le bulletin de la victoire d'Hastenbeck.

Ces souvenirs, ces sujets sont choisis avec infiniment de goût et de discernement. Cependant le Palais-Royal en eut, je crois, offert de plus d'un genre. Peut-être dans un second article pourrai-je y composer à mon tour une galerie de tableaux. J'essaierai; mais d'avance je ne saurais promettre ni de tout dire, ni de tout peindre.

F. BARRIÈRE.

ORGANE DE LA VUE.

Pour bien comprendre le phénomène de la vision, il faut connaître les lois auxquelles la lumière est soumise.

Lorsque la lumière, répandue dans la nature et qui s'y meut dans tous les sens, rencontre un corps, elle s'y réfléchit si ce corps est opaque et s'il présente une surface polie: ou bien elle le traverse s'il est diaphane, ou enfin elle est absorbée en partie, comme lorsqu'elle frappe un corps opaque non poli. Dans ce cas et selon la nature du corps, les rayons qui sont réfléchis se colorent diversement.

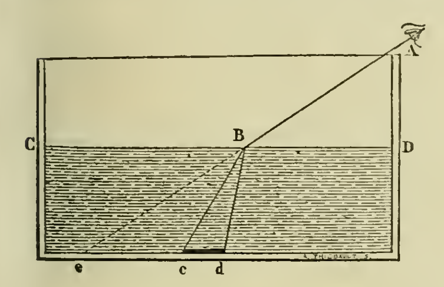
Ce sont les rayons colorés émanés de l'objet que nous

regardons, qui viennent peindre, dans le fond de notre œil, l'image de cet objet.

Les rayons lumineux, avant d'arriver à notre œil, traversent des corps de différentes natures, l'air, l'eau, le verre, etc.

En sortant d'un corps pour entrer dans un autre, le rayon lumineux éprouve une brisure qui le fait dévier sensiblement de la ligne qu'il suivait.

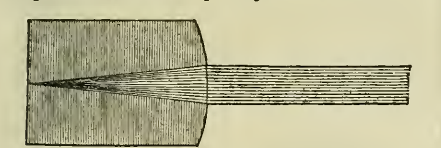
Ainsi par exemple, le rayon A B, qui tombe sur la surface de l'eau D C, y pénètre; mais au lieu de suivre, pour traverser ce liquide, la ligne B C, qui est le prolongement de A B, il semble se briser au point B, et prend une direction B C, ou B D, plus ou moins éloignée de la première selon la nature du liquide. Il en est de même, lorsque le rayon sort d'un liquide pour traverser du verre; et enfin, toutes les fois qu'il change de milieu.



Effet de la Réfraction.

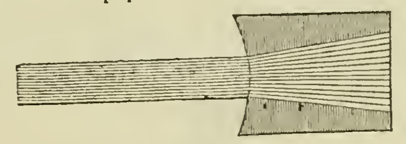
On peut vérifier cette propriété de la lumière, en mettant au fond d'un vase une pièce de monnaie et en se plaçant de manière que le bord du vase empêche de l'apercevoir. Si, sans changer de position, on remplit le vase avec de l'eau, la pièce de monnaie sera visible, parce que les rayons se briseront en sortant de l'eau pour entrer dans l'air, et s'inclineront vers l'œil. Cette déviation, que l'on nomme *réfraction* de la lumière, n'a pas lieu si le rayon tombe perpendiculairement sur la surface d'un corps.

Il faut remarquer que lorsque la lumière sort d'un milieu d'une faible densité (1) comme l'air, pour entrer dans un corps plus serré, comme l'eau ou le verre, le rayon se brise, de manière à se rapprocher de la verticale à la surface des deux corps. C'est le contraire en passant d'un corps dense dans un autre plus léger.



Réfraction sur une surface convexe.

Si le corps dans lequel entre un faisceau lumineux présente une surface arrondie, tous les rayons se rapprochant de la perpendiculaire aux différens points d'immersion se rapprocheront l'un de l'autre. La courbure circulaire a la propriété de les réunir tous en un même point, où ils se croisent. C'est d'après ce principe que sont construites les lentilles de verre qui servent pour les instrumens d'optique.



Réfraction sur une surface concave.

Le contraire arrivera, si le faisceau pénètre par une surface concave. Alors au lieu de converger vers un même point, les rayons s'écarteront les uns des autres.

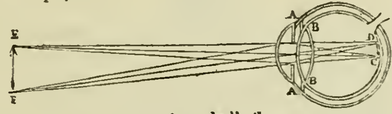
Nous n'insisterons pas davantage sur le pouvoir des lentilles, ce que nous avons dit suffit pour expliquer de quelle manière l'image des objets se peint dans l'œil.

L'œil est composé de deux segmens de sphère de différens rayons, posés l'un contre l'autre.

Le plus grand segment forme le globe de l'œil, et le plus petit la prunelle.

La forme sphérique est déterminée par un enveloppe épaisse et fibreuse que l'on nomme *cornée*.

La portion de la cornée qui recouvre la prunelle est transparente, le reste qui forme le blanc de l'œil est tout-à-fait opaque.



Intérieur de l'œil.

Aux points A A ou la cornée devient transparente pour former la prunelle, se trouve tendu un rideau circulaire percé au milieu d'un trou. Cette membrane est l'*Iris*, c'est elle qui donne à l'œil sa couleur.

Le trou du milieu se nomme la *pupille*.

La pupille a la faculté de grandir ou de diminuer, selon que l'objet qui se présente à la vue est plus au moins éclairé. De cette manière une trop vive lumière ne fatigue pas l'œil.

Ainsi au soleil, la pupille est fort resserrée, tandis que dans l'obscurité elle se dilate considérablement, surtout chez les animaux qui, comme le chat, le hibou, etc., distinguent les objets pendant la nuit.

C'est cette propriété de la pupille qui fait que le passage subit de l'obscurité à la lumière occasione une sensation pénible jusque ce que le délicat organe soit convenablement rétréci.

Derrière l'iris, dans une membrane particulière et parfaitement transparente, se trouve suspendu le *cristallin*, B B. Il divise l'œil en deux chambres, l'une antérieure, contenant l'humeur aqueuse et l'autre postérieure, contenant une humeur qui a été appelée *humeur vitrée*, à cause de sa ressemblance avec le verre fondu.

Le fond de l'œil est tapissé d'une membrane noire sur laquelle vient s'épanouir le nerf optique et y former la *rétine*.

Le globe de l'œil est enfermé dans une concavité garnie de substances molles et qu'on nomme l'*orbite* : il peut s'y mouvoir dans tous les sens, afin de porter la vue de différens côtés.

Sur le devant de l'orbite, se trouvent les paupières qui peuvent à volonté en fermer l'ouverture.

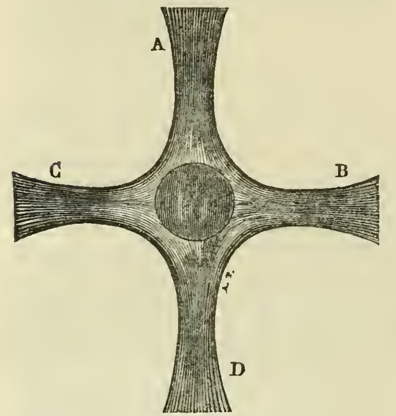
Elles sont armées de cils qui garantissent l'œil, et arrêtent les corps durs qui pourraient y entrer.

Voyons maintenant comment l'œil se dirige vers les différens objets que nous voulons voir.

(1) La densité d'un corps est d'autant plus grande, qu'il se compose de molécules plus resserrées, ainsi le plomb a plus de densité que le bois; le verre plus que l'eau.

Six nerfs produisent cet effet :

Quatre que l'on nomme muscles droits, produisent les mouvemens nécessaires pour élever, abaisser, rapprocher ou éloigner les yeux; ils sont placés en croix autour de la cornée, comme on les voit dans la figure ci-dessous.

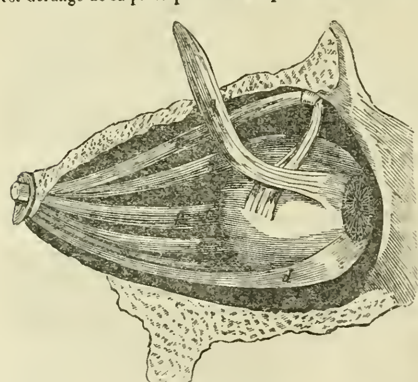


La cornée avec les quatre muscles droits.

Deux autres muscles appelés obliques servent à donner à l'œil un mouvement circulaire dans son orbite.

Ces six muscles se réunissent au nerf optique, et passent comme lui par un trou placé à la partie postérieure de l'orbite.

Nous donnons ici le dessin d'un œil, où les muscles paraissent dans leur position naturelle, seulement le nerf *a* est dérangé de sa place pour laisser apercevoir les autres.



Vue des muscles de l'œil.

a, *b*, *c*, *d*, les quatre muscles droits. *e* grand oblique, *f* nerf optique. Le second muscle oblique n'est pas indiqué. Sa situation, dont on peut facilement se rendre compte, ne permet pas de l'apercevoir.

Lorsqu'un point lumineux E, est placé à huit ou dix pouces de l'œil, une partie du faisceau qu'il envoie entre par la pupille, et, après avoir traversé le cristallin et l'humeur aqueuse qui en rassemblent les rayons, va se projeter sur la rétine en C, et y former une image du point lumineux. Un autre point F formera également son image en D. Ainsi l'objet se peindra sur le fond de l'œil mais il y sera renversé.

C'est ce que l'on peut vérifier par l'expérience. Après avoir complétement fermé les fenêtres d'une chambre, de manière à empêcher la lumière d'y pénétrer, si on pratique au volet une ouverture circulaire d'un pouce environ et qu'on y applique un œil de mouton ou de bœuf nouvellement tué et préparé de manière que sa partie postérieure offre une enveloppe translucide, l'observateur placé dans la chambre noire voit assez distinctement, sur le fond de l'œil soumis à l'expérience, l'image renversée des objets fortement éclairés qui sont placés devant l'ouverture du volet.

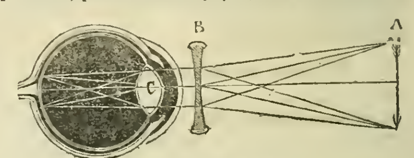
Le phénomène de la vision est donc un résultat très-simple du pouvoir des lentilles. Mais comment l'image peinte sur la retine est-elle redressée et communiquée au cerveau par le nerf optique? Quelques-uns ont prétendu, quant au redressement des objets, que l'habitude seule nous les faisait voir tels qu'ils sont et qu'un aveugle de naissance à qui l on parviendrait à rendre ou plutôt à donner la vue, verrait les objets renversés jusqu'à ce que ses yeux fussent accoutumés à la vision.

Quoi qu'il en soit il est des opérations pour lesquelles l'œil a besoin d'exercice. Il faut des expériences souvent répétées pour que nous reconnaissions le rouge, le jaune, le bleu, etc., nous voyons la lumière avant de démêler les couleurs, comme nous entendons le bruit avant de savoir apprécier les sons. Ce résultat a été constaté sur des aveugles de naissance et des sourds guéris dans un âge plus ou moins avancé. Il en est de même du jugement de la distance. L'œil nous trompe toujours si nous ne pouvons établir de comparaison avec des objets intermédiaires dont la forme et les dimensions nous soient connues.

Quelques personnes ont la vue trop longue, c'est-à-dire que pour distinguer nettement les objets, elles sont obligées de les éloigner à deux ou trois pieds; plus près les images sont confuses.

Les personnes affectées de l'infirmité dont nous parlons et que l'on nomme *presbytes*, sont ordinairement d'un âge avancé. Cet accident de la vue résulte évidemment d'un défaut de convergence dans les faisceaux lumineux qui traversent les humeurs de l'œil; l'on suppose en général que cela tient à un aplatissement de la cornée ou du cristallin : de sorte que les images qui se formeot sur le fond de l'œil sont trop grandes. Pour obvier à cet inconvénient, on se sert de besicles dont les verres convexes font subir aux faisceaux lumineux une première convergence avant de pénétrer dans l'œil. Le plus ou moins de courbure à donner aux verres dépend de la vue du presbyte.

D'autres personnes au contraire ont la vue trop courte, c'est-à-dire, par exemple, que pour lire elles sont obligées d'approcher le livre à deux ou trois pouces des yeux. Ces personnes, que l'on nomme *myopes*, ont la cornée ou le cristallin trop convexe : les faisceaux lumineux éprouvent une trop grande convergence de sorte que l'image qui se peint sur leur rétine est trop petite. On remédie à cette infirmité, opposée on le voit au presbytisme, au moyen de bésicles concaves et qui ont la propriété de disperser les rayons au lieu de les réunir : de sorte qu'en combinant la courbure



Effet des verres concaves.

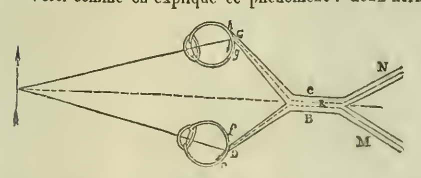
des verres avec le degré de myopisme on voit à peu près comme si cet accident n'existait pas.

La cataracte est une autre maladie des yeux malheureusement fort commune. Dans cette affection, le cristallin devient opaque et occasionne, par son défaut de transparence, une cécité plus ou moins complète. Pour remédier à cet accident, il faut déplacer le cristallin ; l'opération se fait de deux manières, par *abaissement* en l'enfonçant dans l'humeur vitrée, dans laquelle il disparaît après quelque temps, ou par *ablation* en l'extrayant par une ouverture que l'on pratique latéralement dans le globe de l'œil. Dans les deux cas il est remplacé par des besicles convenablement adaptées.

Un autre accident de vision fort remarquable et qui n'est que momentanée a été observé par le docteur Wollaston. Un jour, après un exercice violent de deux ou trois heures, il reconnut qu'il ne pouvait plus distinguer que la moitié des objets. En regardant par exemple un mot, comme SOLEIL, il voyait les trois dernières lettres EIL sans rien apercevoir des trois premières, SOL. De même en regardant une personne en face, il ne voyait que la moitié de sa figure et la moitié de son corps. Ce phénomène dura un quart d'heure environ : il avait lieu pour un œil comme pour l'autre, ou pour les deux ensemble ; c'était la moitié gauche des objets qui restait invisible. Vingt ans plus tard, le phénomène se renouvela sans aucune cause apparente. C'était, cette fois, la moitié droite des objets qu'il ne pouvait voir. Wollaston eut l'occasion de constater un semblable effet sur deux de ses amis.

M. Arago a souvent éprouvé cette semi-vision, comme Wollaston, tantôt à droite, tantôt à gauche, mais toujours pour un temps très-court. On peut remarquer que dans aucun cas jusqu'à présent, jamais, le phénomène ne s'est manifesté sur un œil seulement, et que jamais non plus il ne s'est manifesté dans le sens horizontal ; c'est toujours par des plans verticaux que se sont partagés les objets dont on n'apercevait que la moitié.

Voici comme on explique ce phénomène : deux nerfs



Nerf optique.

optiques MN sortent du cerveau pour venir se distribuer aux yeux et former par leur épanouissement les deux rétines. Ces deux nerfs se rapprochent et semblent se confondre en C, mais ils ne se croisent qu'à moitié. Pour le nerf de droite, la partie C' reste à droite et vient se distribuer en G H'. Tandis que l'autre partie passe à gauche pour aller se distribuer en D F' ; pour le nerf de gauche, la partie C R reste à gauche et se distribue en D E tandis que la partie R R' passe à droite pour se distribuer en G G'.

CL. ÉVRARD.

MODES.

Les modes offrent si peu de changement à cette époque et les détails en sont si simples, que nous sommes presque embarrassés pour rendre compte de nos observations ; le monde élégant quitte Paris, ce qui l'habite encore est insouciant de créer ou renouveler les modes adoptées ; les réunions mêmes permettent la simplicité : aux promenades, aux théâtres, les toilettes sont uniformes, les grands magasins sont déserts.

Les chapeaux de paille sont d'une telle nécessité pour les mois de grande chaleur que l'on conçoit leur nombre et leur variété ; une femme riche, élégante, a souvent deux chapeaux de paille d'Italie, à plumes et à rubans ; l'un destiné aux promenades en voiture, ou aux visites du jour, l'autre simple, avec les nœuds en rosette, pour les promenades à pied, en négligé. Puis des pailles de riz, à plumes de couleur, à fleurs légères, ou rubans foulard ; et enfin la paille cousue, doublée de rose, blanc, paille ou citron, garnie d'une ruche en ruban, avec un nœud en rosette sur la forme.

Les capotes en pou de soie, à coulisses, sont jolies avec une ruche en ruban ou en pou de soie découpé, ou encore avec un demi-voile de tulle ou de dentelle.

Nous citerons quelques-uns des plus jolis modèles que nous avons vu en ce genre chez Mlle Baudrant ; une capote blanche, garnie d'un demi-voile en blonde dentelle, avec des rubans en taffetas blanc uni, à gros grain. Une capote en pou de soie lilas avec de l'acacia blanc, verdâtre et des rubans à mille raies satinés.

Chez Mme. Lepetit, 30, rue Grange-Batelière, une charmante petite forme, froncée sur des baleines délicates, en pou de soie bleu glacé sur laquelle était posée une branche d'aubépine. Une autre en gros de Naples rose, ayant une branche de chèvre-feuille et des rubans de taffetas à mille pois, roses.

Pour le soir, Mme. Lepetit dispose d'élégantes capotes relevées, en crêpe ou en gaze doublée de crêpe. Rien n'est plus frais, plus doux, que celles dont nous donnerons le détail. Une passe couvrant beaucoup les joues, bordée tout autour de trois biais en crêpe lisse bleu et blanc ; sur la forme un ruban de gaze florentine, attachant une longue fleur en grappe bleue très pâle ; sous la passe deux petits bouquets tombants de *ne m'oubliez pas.* — L'autre en gaze blanche doublée de crêpe rose, avec un ruban de gaze tournant autour d'une branche de fleurs de pêcher.

FLEURS. Batton continue à faire ses longues grappes d'*acacia* et ses branches de *noisetier des Indes.* — Mais comme mode plus nouvelle nous devons parler de ses *épis de riz*, longs et légers, à barbes touffues, à graines transparentes, nuées en toutes couleurs ; les plus jolis sont de couleurs naturelles, pailles ou verts, ils se posent particulièrement sur le crêpe ou la paille. Pour mettre sous les chapeaux, Batton monte d'épaisses guirlandes en petites fleurs, qui garnissent tout le front et s'élèvent contre la passe ou retombent contre la joue.

Avec des robes d'organdi ou de crêpe, on met des *demi-couronnes* de fleurs délicates, passant au-dessus du front comme un cordon et descendant en *Mancini*, sur la joue, à la hauteur de la bouche.

ROBES. Les façons de robes ont peu de variété, pour la promenade ce sont les robes montantes à corsages plats devant et froncés au milieu dans le dos ; ou les corsages à draperies croisées, avec le dos plat des épaules et froncé au milieu sous la ceinture.

Une jolie façon de peignoir en batiste d'Écosse, est à jupe ouverte, garnie d'une bande festonnée en crête ; les pelerines doubles, dont l'une ferme droit, l'autre ouvre carrément, sont garnies de même. Les redingotes en mousseline doublées de taffetas, garnies de valenciennes ou d'angleterre, sont des négligés très-recherchés ; on fait aussi des robes de demi-toilette, à corsages décolletés, en mathilde de dentelle, ouvrant sur un jupon de taffetas. Puis encore, ancienne mode de l'hiver, les robes ouvertes en étoffe de soie, laissant apercevoir une jupe de dessous garnie de blonde à plusieurs rangs.

NOUVEAUTÉS. Le blanc est la toilette de toutes les réunions, la parure de tous les visages ; aussi tous les ans la mousseline, les jaconas, les percales brochées éprou-

vent elles une amélioration positive. Cette année nous pouvons lutter avec les organdis anglais, Tarare n'est plus humilié par la supériorité de la Suisse. Delisle, rue de Choiseul, a tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus séduisant en mousseline unie ou rayée délicatement d'une ligne mate; ses organdis à pois brochés sont élégans et d'un goût parfait, ainsi que ses percales damassées et ses mousselines façonnées, pour robes de visite, et peignoirs du matin.

Rubans. En parlant des rubans magnifiques du magasin des Sultanes, rue Vivienne, nous dirions tout ce qui se fait de plus merveilleux en longues écharpes, en tours de cou, en ceintures longues; mais l'espace nous manque pour ces détails. Nous devons parler seulement des rubans chinés à larges fleurs, tournant deux fois autour du cou et passant sous la ceinture, attachés avec une broche; écharpes élégantes qui se peuvent mettre avec une robe décolletée, ou un canezou entr'ouvert.

Pour ceintures, des rubans de taffetas à gros grains pareils à l'écharpe, ou des rubans très forts, à fleurs chinées sur fond pareil à celui du cou. — Un autre genre plus simple est rayée transversalement; la ceinture façonnée dans le même genre. — Ceci est destiné aux peignoirs de jaconas ou aux robes blanches.

Mlles Delatour ont renouvelé les mantelets de taffetas avec un succès qui leur a rendu leur ancienne vogue.

Lingerie. Les cols sont très-grands, en biais, arrondis, très-chargés de broderies, et garnis d'une haute dentelle.

On porte beaucoup de petites manchettes, en batiste très-fine, doubles comme les manchettes d'homme, et piquées sur les bords. Quelquefois elles sont garnies d'une basse valenciennes; on les empèse pour qu'elles se soutiennent sans former de plis.

Parfumerie. Nous recommanderons comme merveille de toilette, *l'amandine* de Laboulée, 93, rue Richelieu. Le hâle et les coups de soleil ne résistent pas à l'usage habituel de cette pâte onctueuse et adoucissante qui combat les taches de rousseur que cette saison fait apparaître, et blanchit la peau par cette seule raison, qu'étant composée d'amandes et de pistaches elle la rafraîchit. Ce que nous pouvons dire pour justifier notre éloge, c'est que sur toutes les toilettes de femmes élégantes on trouve le pot d'amandine, comme autrefois les pâtes d'amande liquides.

EXPLICATION DES FIGURES.

Robe en batiste d'écosse; chapeau en paille de riz, orné de



Modes.

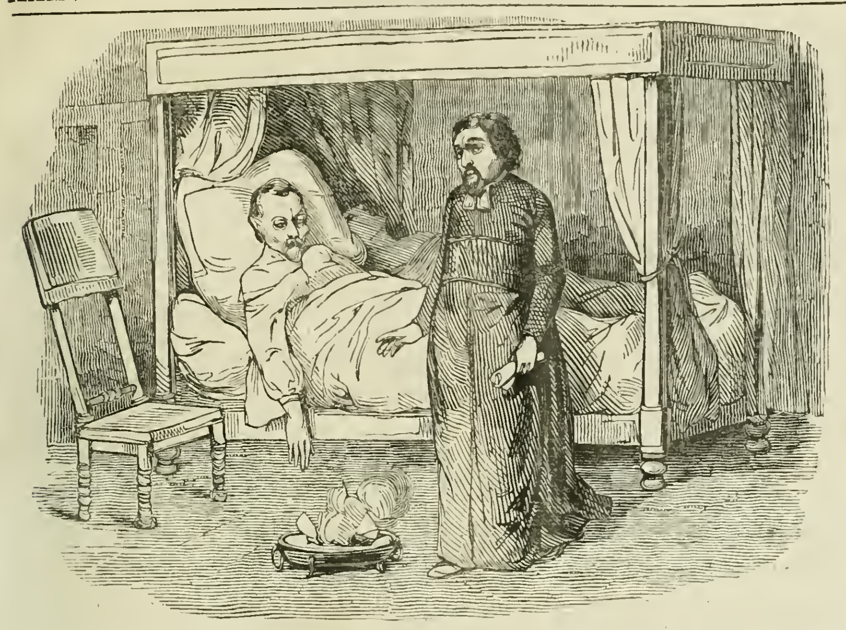
chèvre-feuille, des magasins de Mme Lemoine, 14, boulevart Montmartre.

Ceinture en ruban-foulard de Mlles Delatour; écharpes de taffetas.

Habit de drap; pantalon de coutil blanc; cravate de foulard anglais, croisé.

Mme PAULINE DESCHAMPS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



Camoëns mourant.

LES DEUX COURONNES D'ÉPINES.

§ I[er] — A DÉJEUNER.

— Le déjeuner du révérend père est servi.

Telle fut l'importante nouvelle que vint annoncer, avec l'aplomb d'une personne qui s'attend à être bien reçue, la vieille gouvernante, dona Margarita.

Aussi demeura-t-elle toute déconcertée quand le digne père don Matthieu Cardoso, au lieu de se lever et d'aller s'asseoir à table, fit signe de la main qu'on cessât de l'interrompre, et reprit le travail qui le préoccupait depuis le matin et le retenait, en robe de chambre, devant son bureau.

La physionomie de la vieille exprima clairement la mauvaise humeur. Néanmoins, après un moment d'hésitation, elle sortit sur la pointe du pied, remettant à plus tard ses remontrances au révérend père jésuite, sur les inconvéniens de ne point déjeuner à l'heure habituelle.

La tête appuyée sur la main gauche et la droite munie d'une plume, le prêtre faisait, de cette main droite, les gestes que l'on emploie dans les colléges pour scander les vers latins. De temps à autre il interrompait ces gestes pour écrire quelques mots: et puis il raturait ces mots, et puis il se remettait à scander; et puis il écrivait de nouveau. Une pareille agitation dura près d'un quart d'heure.

A la fin, il poussa le plus joyeux cri de triomphe qu'ait jamais poussé poète au bout de son œuvre. A ce cri, dona Margarita, moitié aigre, moitié agréable, accourut dire d'un ton de reproche où perçait néanmoins une irrécusable nuance de satisfaction :

— Enfin le révérend père va déjeuner !

Au lieu de répondre, le révérend père qui se promenait encore rêvant à ses vers, s'arrêta dans sa marche, et alla faire une correction aux papiers laissés sur son bureau.

— Le chocolat de votre révérence ne sera plus mangeable; il ne le sera certainement plus.

Mais le jésuite se reprochait encore un hexamètre mal construit, et il ne pouvait se résoudre à quitter ce fer rouge sans y avoir donné le dernier coup de marteau qui devait en parfaire la façon.

Enfin il le donna ce glorieux et inespéré coup, et il rejeta le papier en s'écriant :

— Fini ! je n'y veux plus toucher, car il ne reste plus rien à y faire. Fini ! Fini !

— Votre révérence va donc enfin déjeuner?

Et déjà elle ouvrait la porte qui conduisait à la salle à manger, lorsqu'un jeune homme entra timidement. Il tenait à la main un vaste rouleau de taffetas qu'il déposa sur le bureau du Père.

— Ah! ah! vous voici donc enfin, mon jeune peintre! Mieux vaut tard que jamais. Par les miracles de la croix, je ne comptais plus sur les bannières que je vous avais chargé de peindre pour la prochaine fête de St. Ignace de Loyola. Voyons-les donc. Bien. Bon, mon enfant! Admirable! Voici une tête de vierge sublime : ces contours sont pleins d'élégance et de pureté; au lieu de trois ducats, je vous en donne vingt. Et travaillez, jeune homme, car je suis connaisseur, et il y a là de l'avenir, ajouta-t-il en frappant de la main sur les bannières.

Le jeune homme, rouge de joie, écoutait avidement le vieux prêtre.

— Il faut travailler laborieusement, entendez-vous, et il faut ne pas vous borner aux travaux de l'atelier. Les langues latine et grecque vous sont indispensables pour vous pénétrer des grands auteurs, et par-dessus tout, de la Bible; la Bible où les peintres de notre époque puisent tous vos sujets de tableaux.

— Mon éducation n'est point aussi négligée que pourrait le faire croire la pauvreté de mes vêtemens. Je sais un peu de latin....

— Pardieu, je suis curieux d'éprouver votre savoir ! Voyons cela, interrompit le Père, enchanté de trouver quelqu'un à qui lire ses vers nouveau-nés : écoutez donc cette épitaphe, et traduisez-la-moi en bon portugais.

— Je vais l'essayer, quoique je sois espagnol et encore peu familier avec votre langue.

— Asseyez-vous donc, et écoutez.

— Le déjeuner de votre Révérence est servi, vint jeter dans l'entretien dona Margarita désespérée.

Le chanoine, sans même répondre, se mit à lire :

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
Hic jacet heroo carmine Virgilius.
Ense simul calamoque auxit tibi, Lydia, famam ;
Unam nobilitant Mars et Apollo manum.
Castalium fontem traxit modulamine ad Indos,
Et Gangis telis obstupefecit aquas.
Lydia mirata est quando aurea carmina lucrum
Ingenii, haud gazas ex Oriente tulit.
Sic benè de patriâ meruit dum fulminat ense,
At plus dùm calamo bellata facta refert.
Hunc Itali, Galli, Hispani vertère poetam ;
Quælibet hunc vellet terra vocare suum.
Vertere fas, æquare nefas : æquabilis uni
Est sibi ; par nemo, nemo secundus erit.

— Voici d'admirables vers hexamètres et pentamètres, pleins de concision, d'élégance, de justesse, de force, et toutefois dans le goût antique.

Le chanoine ne se sentait plus de joie. — Et la traduction ?

— Elle est facile. Donnez-moi seulement votre manuscrit.

« Ici repose le rival d'Ovide pour l'élégie, d'Horace » pour la poésie lyrique, de Martial pour l'épigramme, » de Virgile pour les chants héroïques. Portugal, son » glaive et sa plume ont augmenté ta gloire. Mars et » Apollon illustrent à la fois sa main. Ses chants ont fait » jaillir dans les Indes la fontaine du Parnasse. Ses » flèches ont épouvanté les rives du Gange. Le Portu- » gal a tressailli d'admiration quand ce poète a rapporté » de l'Orient, les vers, nobles fruits de son génie, au » lieu de rapporter de l'or.

» Aussi, il a bien mérité de sa patrie en frappant de l'é- » pée : il en a plus mérité encore en écrivant ses hauts faits. » Les Italiens, les Français, les Espagnols, ont traduit » ses vers. Quel pays ne voudrait point appeler son en- » fant un tel poète ? Il est permis de le traduire, mais il » n'est point permis de l'égaler. Personne n'est son égal » et personne ne le deviendra. »

— Fort bien, mon enfant ! fort bien ! Et vous avez deviné pour qui j'ai composé cette épitaphe ?

— Pour Louis Camoëns.

— Oui.... Qui m'eût dit que ce pauvre moribond, aidé par moi, au lit de la mort, dans un hôpital deviendrait la plus grande gloire du Portugal ?

— Vous avez assisté aux derniers momens de Camoëns ? reprit le jeune homme avec une vive émotion. Oh ! peignez-moi chacun de ses gestes ; dites-moi chacune de ses paroles.

— Votre révérence ne déjeunera donc point ce matin ? glapit dona Margarita pâle de colère.

— Un soir, mon enfant, je traversais les vastes salles de l'hôpital de *Santa Crux* dont je suis aumônier. Au milieu des misérables qui remplissaient les lits, je remarquai, couché près d'un cadavre qui venait de rendre l'ame, un homme d'une physionomie noble et résignée. Je m'avançai, et, lui présentant mon crucifix :

— Il est mort sur la croix, et il a bu le calice d'amertume.

Le malade se souleva, prit le christ dans ses mains défaillantes, et le pressant contre ses lèvres :

— *Spes mea in Domino* (1), murmura-t-il.

—Et puis il ajouta, après un court moment de silence :

— Mon père, voulez-vous accomplir la dernière volonté d'un mourant ?

— Mon fils, j'accomplirai vos dernières paroles, comme si vous étiez mon propre frère.

— Écoutez-moi donc. Voici des papiers. Pour les sauver je me suis jeté hors de la chaloupe, où je m'étais réfugié après le naufrage ; pour les sauver j'ai lutté deux jours contre la mort, perdu au milieu des mers sur un débris de mât. Et pour les écrire !... pour les écrire, j'ai renoncé à la fortune, aux plaisirs de la jeunesse, à tout. Eh bien ! jurez moi, sur ce crucifix et par le salut de votre ame, que, sans chercher à savoir qui je suis, vous les jetterez au feu ! Jurez-le-moi.

J'hésitais. — Il lut cette hésitation dans mes yeux.

—Un brasier ! un brasier ! je vous en supplie ! un brasier, ou je meurs en vous maudissant ! Un brasier, ou je renie Dieu, et vous perdez mon ame. Prêtre, je vous en fais responsable devant Dieu.

Son désespoir était si violent que je cédai. On apporta un brasier. Il y jeta ses papiers et les regarda brûler avec une joie triste : puis quand il ne resta plus que des cendres :

— Bénissez-moi, mon père, dit-il, et remettez-moi mes péchés, car j'ai trop souffert pour ne point avoir tout expié. Voyez-vous, Dieu m'a mis sur le front une lourde couronne ; une couronne qui me déchirait et qui me brûlait, une couronne que j'ai bien souvent maudite, dont j'ai bien souvent voulu me délivrer. Oh ! que j'ai souffert ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Le génie, oh ! vous ne savez pas ce qu'il y a de malédictions dans ce don funeste ! Heureux l'homme qui naît obscur et médiocre, qui végète obscur et médiocre, qui meurt obscur et médiocre. Heureux ! heureux !

— Qui donc êtes-vous pour maudire ainsi le génie ?

Il sourit avec amertume, leva les yeux au ciel, voulut murmurer un mot, retomba et mourut.

Je m'éloignai plein de terreur, et me demandant avec angoisse quel pouvait être cet homme.

Le lendemain, quand je voulus revoir sa dépouille mortelle, on l'avait jeté dans la fosse commune avec d'autres cadavres. Seulement on me montra quelques papiers restés sous son chevet, et parmi lesquels je trouvai un sonnet italien, *signé* Torquato Tasso, et adressé à Luis Camoens (2).

— Il brûlait ses poésies ! Il en refusait l'héritage à ses ingrats compatriotes ! Il maudissait le don funeste du génie ! demanda le jeune homme. Oh ! oui, il avait raison. Le génie, c'est la misère, c'est la faim ! C'est se voir méconnu, dédaigné, foulé aux pieds. C'est souffrir. C'est avoir, comme il le disait, une fatale couronne sur le front ; une couronne qui déchire, qui brûle et qui tue. Voilà le sort qui m'attend ! Oh ! malheur ! malheur ! Maudit soit le don funeste du génie !

Et comme il s'éloignait plongé dans un morne désespoir :

—Holà ! Vous ne me dites point votre nom, jeune homme,

(1) Mon espoir est dans le Seigneur.

(2) Voici comment se termine le sonnet du Tasse : Le poète parle à Vasco-Gama, héros de la *Lusiade*.

Et hor quella del colto e bon' Luizi
Tant oltrè stende el glorioso volo
Che i tuoi spalmate Elgni andar' men lungo

Und à quelli, à cui s'alza il nostro polo,
Et à qui ferma in contra i suoi vestigi
Per lui del corso tuo la fama aggiunge.

j'espère bien pourtant avoir à vous faire peindre d'autres bannières.

— Je me nomme Zurbara (1), cria-t-il.

— Enfin, votre révérence va déjeuner, s'écria Margarita. Et triomphante, elle vit asseoir le révérend père jésuite devant la table où fumaient le chocolat et une délicieuse *olla podrida* qui n'était point encore tellement froide qu'il ne la trouvât exquise.

§ II. ENCORE A DÉJEUNER.

Douze années après, dona Margarita venait encore annoncer à son digne maître, le révérend père don Matthieu Cardoso, que le déjeuner était prêt; et le père Matthieu Cardoso, encore dominé par sa passion pour la poésie latine, laissait refroidir le déjeuner et mettait à l'épreuve, comme d'habitude, la patience de sa gouvernante.

Trois olympiades, ainsi qu'aurait dit lui-même le jésuite, n'avaient apporté aucun changement dans les habitudes de ces deux personnes; et le temps, pour continuer le langage classique, avait fait passer sa faux sur leur tête sans même y toucher. En termes vulgaires, ni l'un ni l'autre ne paraissaient vieillis: seulement un embonpoint, frais et luisant ajoutait quelque chose aux triples mentons de dona Margarita, et déformait un peu sa taille ronde : seulement le ventre du chanoine présentait une ampleur formidable; témoignage irrécusable d'une facile digestion, d'un robuste appétit, et de ce calme heureux d'esprit et de corps qui faisait écrire à l'école de Salerne : *mens sana in corpore sano : corpus sanum in mente sana* (2).

Cependant, le jésuite vaincu par les remontrances de dona Margarita, s'était assis devant la table, disait son *benedicite*, et relevait déjà ses manchettes pour se servir une portion de l'*Olla podrida* sacramentelle, lorsqu'un infirmier de l'hôpital de *Santa Crux* vint dire qu'un moribond réclamait avec instance, au lit de la mort, les consolations du révérend père don Matthieu Cardoso.

Le jésuite fit un gros soupir, jeta sa serviette, et se leva en demandant son *sombrero*.

—Votre révérence n'y songe pas? Sortir avant d'avoir déjeuné et par la chaleur qu'il fait! Qu'importe quelques minutes de plus ou de moins.

— Il y va du salut d'une âme! répliqua le prêtre avec plus de sévérité qu'il n'avait d'habitude d'en mettre à l'égard de personne, et surtout de sa gouvernante.

— Du moins buvez ce verre de vin de Xerès, pour ne point vous en aller l'estomac vide, insista la dona en emplissant un verre.

Don Matthieu Cardoso but le verre de vin de Xerès et se rendit à l'hopital *de Santa-Crux*.

Là, on le conduisit à un lit, où se trouvait un homme jeune encore, mais que le malheur avait flétri avant le temps. Ses yeux étaient caves, ses joues creuses, et quelques cheveux blancs et rares restaient seuls à son front pâle et couvert de rides.

Il sourit avec amertume au jésuite, lui tendit la main et le salua par son nom.

Don Cardoso regarda le malade avec surprise, et sans le reconnaître.

— Ne vous souvient-il plus mon père d'un jeune peintre de bannières et de l'épitaphe de Camoëns?

— Ah! s'écria le chanoine, malheureux jeune homme!

— Oui, malheureux! malheureux et insensé, d'avoir poursuivi un fantôme moqueur, qui m'a fui sans cesse et qui viendra s'asseoir sur ma tombe et la couvrira de couronnes!

Mon père, vous avez béni Camoëns mourant: bénissez Zurbara mourant.

— Cet homme est en délire, fit observer le médecin. Se croire un génie comme Camoëns! Pauvre fou!

Le mourant se releva sur sa couche, et fit signe qu'on lui donnât un des charbons qui brûlaient dans l'encensoir d'un enfant de chœur, venu pour aider aux cérémonies de l'Extrême-Onction.

Avec cette braise, et d'une main ferme encore, il traça rapidement sur la muraille une tête de Christ mourant, tête dont l'expression sublime saisit tous les spectateurs d'admiration et d'effroi.

Épuisé par cet effort, le peintre retomba sur son chevet, tourna dédaigneusement le dos à ceux qui se trouvaient là, et attachant un regard douloureux sur sa dernière œuvre, il expira.

— Cela est horrible! oh! le pauvre jeune homme! qu'il est à plaindre!

— A plaindre? interrompit l'enfant de chœur. A plaindre, quand il laisse un nom immortel!

—Silence! dit le Père à l'enfant de chœur. Silence Esteban Murillo! Silence et à genoux! Récitons les prières des morts.

Le révérend père don Matthieu Cardoso après avoir rempli pieusement les devoirs de son ministère, revint triste et pensif en son logis. Il lui fut impossible de déjeuner, malgré les instances de dona Margarita, et les longues observations de la digne gouvernante sur les dangers de rester l'estomac vide.

Si, comme moi, vous allez à Lisbonne, visitez l'hôpital *de Santa-Crux :* on vous montrera le lit où moururent *Camoens et Zurbara*, « les gloires du *Portugal et de l'Espagne:* » on vous fera voir, conservé précieusement sous une glace, le fragment de mur sur lequel est dessiné le Christ de Zurbara, et votre *cicerone* terminera son explication, en disant :

« C'est aussi dans l'hôpital *de Santa-Crux* que le
» *Murillo* était enfant de chœur.
» Senor, que votre générosité ne m'oublie point.

» S. HENRY BERTHOUD. »

(1) André Zurbara, peintre du seizième siècle : caractère âpre et sauvage, génie dur et sévère. Ses tableaux sont, pour la plupart, des figures isolées. Il entend admirablement les draperies. Il a fait les célèbres portraits de Philippe II, de Philippe III et du duc d'Olivarès. On cite encore son tableau qui se trouve dans la galerie de Sainte Ildefonse, et représente l'adoration des Rois. Zurbara peignit dans le style de l'école Florentine et Lombarde. C'est le *Michel-Ange* de l'Espagne.

(2) La tête se porte bien quand le corps se porte bien. Le corps se porte bien quand la tête se porte bien.

LE CHIEN DU MOUSSE.

Le chien de Terre-Neuve est un ami grave, fier, dévoué, sans démonstration de tendresse exagérée, sans turbulence, sans inégalité d'humeur. Si vous êtes au logis, il s'étend silencieux à vos pieds, attache ses regards sur vos regards, et attend qu'un signe de la paupière, qu'un mouvement des lèvres lui dise : Va. Hors du logis, il suit à pas lents son maître dont il ne s'éloigne jamais pour aller vagabonder avec les autres chiens : on serait tenté de l'accuser de paresse ou, pour le moins, d'indolence. Mais vienne l'heure des périls et vous le verrez! Fait-on mine d'attaquer la personne qu'il accompagne, aussitôt son poil long et fourré se hérisse et devient rude : ses oreilles se dressent, son œil brille, ses dents grincent, et déjà l'agresseur saisi à la gorge tombe et demande grâce. Je pourrais vous énumérer d'innombrables histoires qui attestent la fidélité du chien de Terre-Neuve, au milieu des plus grands périls et même par delà le tombeau. En voici un des exemples les plus remarquables que nous sachions.

Un jeune mousse anglais s'était embarqué à New-York, sur un navire qui faisait voile pour Londres : et n'ayant pu obtenir du capitaine la permission d'emmener avec lui un magnifique chien de Terre-Neuve, il se sépara, non sans larmes, du noble animal qui resta quelque temps inquiet et immobile sur la rive du port, et comme s'il eût douté du départ de son jeune maître. Mais quand la voile se fut déployée et que le bâtiment eut glissé rapidement sur l'onde, le chien se jeta à la mer, joignit le navire, et se mit à le suivre à la nage, durant l'espace de plusieurs lieues. Ni tant de dévouement, ni les prières du mousse, ni l'admiration de l'équipage ne purent faire admettre le chien sur le vaisseau ; le capitaine permit seulement qu'on lui jetât quelques morceaux de biscuit. Cela dura trois jours, après quoi, l'on vit la pauvre bête vaincue par la fatigue, se laisser aller sur les flots comme un cadavre.



Le Chien du Mousse.

Le capitaine, par une tardive pitié, permit qu'on repêchât le chien.

Long-temps malade, le noble animal, grâce aux soins de son jeune maître, arriva d'abord peu à peu à la convalescence, puis enfin à une complète guérison.

Presqu'au terme de sa traversée, le navire sombra à deux lieues environ de Londres, et tout l'équipage périt, hors le jeune mousse que son chien apporta dans le port, après un long et périlleux trajet. Quand il l'eut mis en sûreté, il posa une de ses pattes sur lui, et aboya de toutes ses forces jusqu'à ce que l'on vînt apporter du secours au mousse. Tant que le jeune homme resta sans connaissance, le chien surveilla d'un air inquiet et avec défiance, les mouvemens des pêcheurs qui soignaient le noyé. Mais une fois des signes de vie obtenus, il vint lécher joyeusement les mains de ces bonnes gens, et puis il se coucha aux pieds de son maître qu'il se remit à regarder avec tendresse. **K.**

LETTRE
SUR LE MONUMENT DE FÉNELON.

(*Cambrai. — Nord.*)

On s'est trop habitué à croire que toutes les institutions destinées à l'encouragement des arts, des sciences et des lettres, sont concentrées à Paris. Sur de moins vastes théâtres, le talent est accueilli avec la même faveur, et l'on exige de lui moins de concessions peut-être, ce qui lui laisse autant d'émulation, en lui donnant plus d'indépendance. Les principales villes du département du Nord ont des expositions publiques ; elles possèdent des musées, des bibliothèques ; des académies libres se sont formées dans leur sein ; des combats de poésie et d'éloquence y sont ouverts, comme dans les villes de la Grèce et de l'Italie, au temps où elles furent florissantes ; des couronnes y sont décernées aux vainqueurs, Douai, Lille, Cambrai, Valenciennes, ne sont point tributaires de la capitale ; elles ont une arène pour tous les genres de mérite ; elles ont des juges dont le suffrage est ambitionné par tous les talens.

Cambrai, entre ces villes, semble occuper la place d'honneur. C'est sur son territoire que se forma le premier établissement des Francs dans la Gaule, et à ce titre, elle aurait le droit de figurer dans notre histoire comme la plus ancienne cité de la France proprement dite. Quand le reste de l'Europe était asservi à la glèbe, Cambrai donnait le signal de la liberté, et la première commune se constituait dans ses murs (1). Une foule de souvenirs glorieux et patriotiques vivifient ses annales. Il en est un surtout auquel se rattachent toutes les idées de vertu, de génie, et qui devient un titre à l'intérêt du monde entier. Cambrai fut, pendant vingt ans, le séjour de Fénelon ; plusieurs de ses divins ouvrages y furent écrits ; sa dépouille mortelle y repose.

(1) La société d'émulation de Cambrai ouvre tous les deux ans un concours de poésie dont le prix est une *lyre* d'argent.

Quand on approche de la ville, un charme poétique semble réaliser les fictions de l'antiquité; l'œil parcourt avec ravissement ce riche paysage où Fénelon, comme un philosophe grec, aimait à goûter les délices de la promenade; on dirait que les accens mélodieux du cygne de Cambrai y animent encore les échos; l'imagination repeuple de divinités toutes ces campagnes. On se figure qu'on va entrer dans une ville grecque, et je ne sais si l'ame éprouverait plus d'émotion devant la sépulture d'Homère, qu'à l'aspect des lieux où dorment les cendres de son illustre continuateur.

Quand on a franchi les portes, l'illusion n'est point détruite par les réalités vues de près. Un air de grandeur et d'élégance, des édifices réguliers, des monumens curieux, une population affable et hospitalière, l'élite des citoyens zélée pour tout ce qui est beau, le peuple heureux et fier d'apprendre à lire dans le *Télémaque*, le nom de Fénelon dans toutes les bouches comme dans tous les cœurs, j'oserais presque dire, le culte de Fénelon consacré à Cambrai, comme autrefois celui d'Homère le fut dans la Grèce, tout cela donne à cette ville une physionomie attique, et cet air d'antiquité n'est point le stérile effet d'une imitation étudiée; c'est l'influence naturelle de l'écrivain qui a le mieux senti, le mieux reproduit, le plus fait aimer les anciens (1).

Ce prestige, sensible à tous les amis des beaux-arts, était encore fortifié pour moi, lorsque je me rendis à Cambrai, par l'objet même de mon voyage. Je l'avais entrepris dans la vue d'assister à l'inauguration du monument érigé à Fénelon. L'enchantement augmenta, quand, plus tard, je fus témoin de ces solennités civiques, où la jeunesse cambrésienne représente, dans de vivantes images, les plus nobles faits des temps passés; quand je contemplai sur des chars de triomphe les vierges parées d'écharpes et de fleurs; quand mes regards s'arrêtèrent sur cette lyre d'argent couronnée du laurier de Fénelon, prix du vainqueur dans le combat de poésie (1).

Ces panathénées, cette palme olympique, ces honneurs rendus par une ville à l'homme qui *l'associe à sa célébrité* (2), ce grand homme donnant par son souvenir aux descendans de ceux qui vécurent près de lui, quelque chose de ce bonheur pur que répandait sa présence, quel spectacle et quel sujet lyrique! Venu comme simple spectateur, j'osai aspirer à la lyre; je notai mes impressions à mesure qu'elles frappaient ma pensée; mon ode fut conçue et presque composée sous le charme de ce qui m'environnait.

Pour élever à Fénelon un monument digne de lui, deux de nos plus habiles artistes, M. Gautier, architecte, et M. David, statuaire, choisis par la ville de



Statue de Fénelon, par David.

Cambrai, ont associé leur savante industrie. Affranchis en partie de ces lisières que de nos jours on multiplie autour du talent, sous prétexte de le soutenir ou de le guider, ils n'ont eu à se concerter qu'avec des citoyens intéressés comme eux au résultat, et ils n'ont rien perdu de cette liberté dont le génie a besoin. Telle était la marche de l'antiquité; et à cet égard, Cambrai peut servir d'exemple à toute ville qui s'enorgueillit d'avoir possédé un grand homme.

Dans la chapelle située derrière le chœur de l'église cathédrale, sur un soubassement où le sarcophage est renfermé, s'élève une édicule d'ordre dorique, adossée au mur du fond. Deux colonnes, rappelées par deux pilastres, supportent un entablement couronné par un double enroulement, avec des attributs funéraires. Une croix surmonte le tout. La statue de Fenélon est placée entre les colonnes.

(1) *Lettres sur l'Histoire de France*, par Thierry, p. 242.

(1) M. *Miel* n'est pas seulement connu dans le monde littéraire, par les articles sur les arts qu'il publie dans le *Moniteur* et dans le *Constitutionnel*; il est encore l'auteur de fables en vers pleines de grâce et de finesse. La société d'émulation de Cambrai lui a décerné une *lyre d'argent*, pour une *ode sur le monument de Fénelon*.

(2) On peut justement appliquer à Fénelon ce qu'il disait luimême de la Fontaine: *Neque Fontanium recentioribus juxtà temporum seriem, sed antiquis ob amœnitates ingenii adscribimus.* C'est lui qui dit encore: *Les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais.* La Fontaine et Fénelon sont les deux modernes qui ont le mieux connu ce secret de l'antiquité.

Le prélat est représenté à ses derniers momens, revêtu de ses habits pontificaux, comme pour indiquer que le pasteur spirituel doit, ainsi que le guerrier, mourir à son poste; il s'est soulevé sur le lit de mort, et, de tout ce qui lui reste de force, il s'élance au-devant de son Dieu. Le mouvement du torse, qu'on suit facilement sous le pli d'une draperie souple, exprime a la fois la vivacité de l'amour et l'abandon de la confiance. Le bras gauche s'accoude à un coussin, et la main gauche, ramenée en avant, s'appuie sur ce cœur qui va cesser de battre avant d'avoir cessé d'aimer; tandis que l'autre bras, étendu horizontalement, la main droite ouverte, les doigts écartés, annonce une extase d'espérance. La noblesse, la bonté, la candeur, respirent dans les traits, et le génie y brille encore; mais on sent que l'homme n'est plus sur la terre; la religion, qui lui est apparue sans voiles mystérieux, semble l'avoir transporté au sein de la patrie céleste; c'est le chrétien déjà dans l'éternité.

La face antérieure du piédestal est ornée de trois bas-reliefs. Mille actions d'une si belle vie pouvaient fournir des sujets à la sculpture; le choix de l'artiste atteste son goût et sa sensibilité.

Dans un des cadres, on voit Fénelon instruisant le duc de Bourgogne. C'est devant le buste de Louis XIV, devant la figure en pied de la France, qu'il communique



ses leçons au jeune prince. D'une main, il lui offre les pages qu'il vient de tracer pour lui; elle indique par quel chemin le savoir doit arriver à son esprit, pour le disposer à gouverner un empire et à rendre un peuple heureux.

Un autre bas-relief représente Fénelon au moment où il



panse les soldats blessés à Malplaquet. On sait qu'il avait donné asile dans son palais au courage malheureux, après un des revers qui firent pâlir l'étoile du grand roi. Dans ce pieux ministère, il est assisté par de jeunes ecclésiastiques, dont son exemple anime la charité. Ce spectacle touche ici d'autant plus, que le statuaire, fidèle au principe de la beauté, nous montre d'honorables souffrances, sans affliger nos regards par de hideuses mutilations.

Fénelon, dans sa retraite, n'avait de distraction que la promenade (1); il aimait à s'entretenir avec les villageois qu'il rencontrait dans ses courses champêtres; on le voyait s'asseoir avec eux sur le gazon, les questionner, les consoler : souvent il visitait leurs cabanes, et lorsque ces bonnes gens lui offraient un rustique repas, il l'acceptait et se mettait à table avec eux (2). Ainsi le prélat était toujours bien informé de ce qui se passait au sein des chaumières. Dans le troisième cadre, on le voit ramener chez des paysans une vache qui était leur seul bien, et dont ils pleuraient la perte. Profondément ému de ce bienfait inespéré, le chef de la famille indigente témoigne sa reconnaissance et bénit l'envoyé du ciel. Un vieillard qui, dans sa longue carrière, n'a jamais rien vu de pareil, exprime ses sentimens par un geste d'admiration, tandis que la femme, tout entière à sa joie, embrasse la génisse qui l'a reconnue et qui lui rend caresse pour caresse. Cette scène naïve ne pouvait être rendue avec plus d'intérêt et de vérité.



La partie supérieure de l'entrecolonnement est remplie par des guirlandes sculptées, où les fleurs funèbres s'entrelacent avec les feuilles du cyprès. Un médaillon est suspendu au milieu de ces festons, et offre en relief l'hostie posée sur le calice, emblème mystique de la foi chrétienne.

La richesse des matières rehausse le prix du travail; le marbre blanc, le marbre rouge, sont les substances dont le monument se compose. L'ordonnance en est grande et simple, le style large et pur, l'effet grave et religieux. Une harmonie parfaite règne entre l'architecture et la sculpture. La première, par son caractère solide, réveille l'idée de cette croyance ferme d'où Fénelon ne dévia jamais; l'autre, par des lignes plus gracieuses, plus cadencées, semble rappeler la douceur et la tendresse de son âme (3). Nul monument ne justifia mieux sa destination (4). Mentor disait à Idoménée : *On ne doit employer la peinture et la sculpture que pour consacrer la mémoire des grands hommes et des grands actions, dans les bâtimens publics et les tombeaux* (5). La justesse de ce précepte est surtout frappante dans l'application reportée à son auteur. Aussi fallait-il voir, à la cérémonie de l'inauguration, tous les habitans de la ville, tous ceux des villages circonvoisins, se précipiter à l'envi vers le sanctuaire, contempler avec attendrissement l'image chérie, exhaler leur amour en mots touchans, commenter par le sentiment la

(1) Fête communale du 15 août. — Voir la *Notice sur les fêtes publiques*, n. 26 du *Musée*, page 202 et suivantes.
(2) *Histoire de Fénelon*, par M. de Beausset, t. 2, p. 254.
(3) *Histoire de Fénelon*, t. 2, p. 257.
(4) On doit ce monument surtout au zèle éclairé du maire qui administrait alors la ville de Cambrai, à M. *Béthune-Houriez*.
(5) *Télémaque*, livre XII.

statue et les bas-reliefs. J'entendais les paysans s'écrier : *Le voilà qui ramène la vache !* C'était là le sujet qui les intéressait le plus. Quelques savans contestent cette anecdote, d'ailleurs si conforme à un caractère qui fut la bonté en action. Mais la mémoire s'en est perpétuée au hameau, et le talent l'a immortalisée ; Brunon vivra éternellement dans la poésie de M. David, comme dans celle de M. Andrieux (1).

Ainsi les arts ont payé leur tribut de reconnaissance au philosophe moderne qui les comprit le mieux ; à l'écrivain plein de goût, qui, par la profondeur de sa pensée et l'atticisme de son expression, les a le mieux définis (2) ; à l'observateur judicieux qui, sans cesse entouré de leurs productions (3), les comparant sans cesse à la nature, vit leur puissance dans la vérité, leur encouragement dans la liberté, leur triomphe dans les impressions vertueuses. Studieux et sensible, indépendant, désintéressé, ami du prince, mais ennemi des cours (4), associant toujours le principe du talent avec la dignité de l'homme, Fénelon eût été pour la France le vrai Mécène des artistes ; placé à la tête des beaux-arts, il les eût fait briller d'un éclat aussi pur que durable ; il leur eût donné une grandeur homérique ; il n'eût jamais cherché cette grandeur hors de la simplicité.

MIEL.

HISTOIRE DE FRANCE.

ANNE DE BRETAGNE.

Anne de Bretagne naquit à Nantes, le 26 février 1476, de François II, duc de Bretagne. Son père lui donna pour gouvernante madame de Laval, qui se montra digne du choix honorable qu'on avait fait d'elle. La jeune princesse développa de bonne heure les excellentes qualités qu'elle avait reçues de la nature, et les grâces dont son esprit était orné ; elle aurait été accomplie si elle avait su vaincre tout-à-fait un certain penchant à la vengeance qui se manifesta plus d'une fois. Ce défaut, qui ne lui fit jamais commettre un seul acte de cruauté, était bien compensé par un désintéressement et un amour pour les pauvres dont elle donna des preuves toute sa vie. Ses agrémens extérieurs ajoutaient un charme infini à ces dons si précieux, car elle était belle, et sa taille aurait été accomplie si un de ses pieds n'avait pas été un peu plus court que l'autre ; mais cette légère imperfection, dit Brantôme, semblait ajouter quelque chose encore aux grâces infinies de sa personne.

A quatorze ans, elle perdit son père, et devint duchesse de Bretagne ; elle montra dès-lors une prudence et une capacité au-dessus de son âge. Une foule de seigneurs briguèrent sa main ; les armes et la galanterie furent mises en usage, et la guerre civile déchira la Bretagne. Le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fit pour elle de beaux faits d'armes ; il était devenu fort amoureux de la princesse, et l'aurait sans doute emporté sur ses rivaux, s'il n'avait été fait prisonnier par eux à la bataille de Saint-Aubin. Pour mettre un terme au fléau qui désolait son duché, Anne épousa par procuration Maximilien, duc d'Autriche, depuis empereur.

La France ne pouvait souffrir que Maximilien, déjà possesseur de la Bourgogne, devînt maître encore de la Bretagne. Charles VIII, roi de France, fiancé à la fille de Maximilien, résolut de lui renvoyer sa fille et de lui prendre sa femme. L'entreprise était difficile : Dunois s'en chargea, et le duc d'Orléans, de son côté, partit pour la Bretagne, et fit marcher si habilement de concert les combats et les négociations, que le mariage d'Anne et de Charles se fit à Langeais, le 6 décembre 1491.

Le roi partit bientôt après pour l'Italie, et pendant son absence, Anne gouverna le royaume avec une grande habileté, et quand son époux mourut elle montra une douleur profonde, bien justifiée par l'extrême bonté du feu roi et par les marques de tendresse qu'elle en avait reçues ; contre l'usage elle porta le deuil en noir, quoique les reines le portassent toujours en blanc.

Devenue veuve, elle se retira dans son duché de Bretagne. Louis XII, qui autrefois avait été touché de ses charmes, et qui d'ailleurs voulait réunir pour toujours la Bretagne à la France, divorça d'avec Jeanne, fille de Louis XI, qu'on lui avait imposée malgré lui, et le 8 janvier 1499, il épousa Anne de Bretagne.

Louis XII, fort inconstant jusqu'alors, fut captivé par sa nouvelle épouse ; il lui donna mille preuves de tendresse, et la laissa jouir sans partage des revenus de son duché de Bretagne ; elle les employa à soulager les pauvres, à récompenser les services rendus à l'état, et combla de bienfaits les personnes attachées à sa maison et à celle de son mari. C'est elle qui, la première, attira les femmes à la cour ; elle y fixa un grand nombre de demoiselles, sous le titre de *Filles d'honneur de la Reine*. Malgré toutes ces libéralités, elle administra son bien avec tant d'ordre, qu'elle équipa à ses frais douze grands vaisseaux pour servir dans la guerre que les chrétiens venaient de déclarer en 1501 aux mahométans. Elle fit aussi construire un beau navire, nommé *la Cordelière*, qui attaqua avec tant de fureur *la Régente* d'Angleterre, qu'ils périrent tous les deux sans que personne échappât.

Cependant le roi tomba malade à Blois, et la reine, résolue de se retirer dans son duché de Bretagne si son époux venait à succomber, fit charger sur quatre bateaux tous ses effets précieux, et donna l'ordre à ses officiers de les conduire à Nantes.

Le maréchal de Gié eut la hardiesse de faire arrêter ces bateaux au-dessous de Saumur. Anne, indignée, ne tarda pas à se venger. Louis XII était guéri : elle obtint de lui l'ordre de faire le procès au maréchal. Le parlement de Toulouse, vendu à la princesse, condamna le malheureux accusé : on le dépouilla de ses charges, et on l'exila dans son château du Verger en Anjou.

Louis XII, contre l'usage établi jusqu'à lui, ne manquait jamais d'envoyer les ambassadeurs présenter leurs hommages à la reine. Anne se plaisait beaucoup à s'instruire, dans leur entretien, des mœurs et des usages des nations étrangères ; elle avait soin d'apprendre d'avance de M. de Grignols, son chevalier d'honneur, quelques mots de leur langue qu'elle savait ensuite glisser avec grâce dans la conversation.

L'union d'Anne et de Louis avait été sans nuage, aussi le roi montra-t-il à la mort de la princesse une douleur qui ne finit qu'avec lui. Forcé par des raisons politiques de contracter par la suite une nouvelle union, il n'oublia jamais *sa chère Bretonne*, c'est ainsi qu'il l'appelait, et voulut être enterré près d'elle dans le même tombeau.

Anne mourut au château de Blois, âgée de 37 ans seulement, le 21 janvier 1513 ; ses funérailles durèrent jusqu'au 15 février ; elle fut déposée à Saint-Denis.

Le portrait que nous donnons ici est dessiné d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale : nous voulons parler des *Heures d'Anne de Bretagne*. Agenouillée devant son prie-Dieu, la reine Anne récite ses oraisons. Der-

(1) *Une promenade de Fénelon.* Œuvres d'Andrieux, t. 5, p. 241.
(2) *Télémaque*, livres XII et XIV. — *Dialogue des Morts*, Poussin et Parrhasius ; Poussin et Léonard de Vinci. — *Éducation des Filles.*
(3) *Histoire de Fénelon*, tome 2, p. 253.
(4) *Ibid.*, tome 1, p. 460.

rière elle se tiennent de bout ses deux filles. L'une, Claude de France, régna elle-même comme femme de François Ier ; à la gauche de la reine se trouve sainte Anne, sa patronne. Ce manuscrit est en vélin et contient une



Anne de Bretagne (d'après un manuscrit de la bibliothèque Richelieu).

foule de dessins coloriés qui font pressentir l'école de Raphaël, et dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre : chaque page est environnée d'un encadrement composé de fleurs, de fruits, d'insectes, d'une fraîcheur et d'une vérité qui rivalise avec la nature.

GHÉBBRANT, *de la Bibliothèque du Roi.*

PARIS. — ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

SIX MOIS.

Le 24 avril 1834, en publiant son premier numéro, la nouvelle direction du MUSÉE DES FAMILLES écrivait :

« Le succès obtenu déjà par le MUSÉE DES FAMILLES nous donne l'espoir d'atteindre un si grand but : *Rendre la littérature populaire*.

» Pour cela, il faut d'abord et avant tout que la littérature soit amusante et utile, c'est-à-dire d'un haut intérêt, instructive, morale et chaste. »

Depuis le 24 avril 1834, le MUSÉE DES FAMILLES a publié *cent* articles.

Ces articles traitaient : *douze* d'études historiques, *dix* de recherches historiques, *huit* de l'histoire des monumens français, *deux* de l'histoire des monumens étrangers, *cinq* d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, *quatre* d'antiquités étrangères, *sept* d'histoire naturelle, *un* de botanique, *trois* de phrénologie, de physiologie et d'anatomie, *six* de mœurs françaises et étrangères, *trois* de morale. *Trois* étaient consacrés à la poésie et à la littérature, *cinq* à des études littéraires et à l'histoire de la littérature. L'examen de grands travaux industriels en occupait *neuf*, les littératures étrangères *neuf*, les études pittoresques de sites et de costumes *douze*, et enfin les modes *deux*.

« Il faut l'autorité de grands noms littéraires;

» Il faut la coopération de ces jeunes écrivains qui s'avancent avec tant d'espoir et d'ardeur ;

» Il faut l'approbation et l'aide de ceux-là qui se sont retirés de la lice, après l'avoir traversée glorieusement.

» Nous sommes sans inquiétude à cet égard, puisque le *Musée des Familles* peut déjà citer, parmi les maîtres dont les productions orneront sa riche galerie, toutes les gloires littéraires de l'époque.

» Chacun de ces écrivains, sans négliger toutefois les prestiges du style, et sans s'écarter de la forme qui lui est propre, s'adressera plutôt au lecteur par des faits, par des actions et par des récits, que par l'analyse et la *manière* ; il ne s'éloignera jamais de cette netteté d'expression, de cette franchise d'images, de cette force de logique qui saisissent tout d'abord. Car voilà ce que veut le peuple, avec son coup-d'œil de prime-saut et ses impressions élémentaires. »

Les *cent* articles du MUSÉE étaient de MM. *Arnault*, de l'Académie française, Mad. la duchesse d'*Abrantès*, *S. Henry Berthoud*, *Bailly* (de Blois), *Bory Saint-Vincent* de l'institut, le docteur *Bourdon*, *E. Boutmy*, *Cornille*, *Jules A. David*, *Félix Davin*, *Alexandre Dumas*, *Alexandre Duval*, de l'Académie française, *Cl. Evrard*, Mad. *Sophie Gay*, le Bibliophile *P. L. Jacob*, *Paul de Kock*, *Léon Halevy*, *Frédéric Gaillardet*, *Miel*, *Félix Mornand*, secrétaire de la commission envoyée en Afrique, *Théodore Muret*, *Eugène Nyon*, de l'école des chartes, le comte de *Peyronnet*, *Henri Soustras*, *Raynouard*, *Ad. Van-Moërset*, Mad. *Desbordes-Valmore* et M. *Alfred de Vigny*.

« Des traductions fidèles et confiées à des hommes de lettres habiles, versées dans l'étude des langues vivantes, nous mettront à même de faire connaître tout ce que produisent de plus saillant les littératures allemandes, italienne, anglaise, polonaise et orientale. »

Le Musée a puisé dans la littérature allemande un conte d'*Hoffman* et une nouvelle d'Henri *Zschokke*. Il a emprunté un fragment des *voyages* du capitaine *Griffiths*, *le cadi d'Émessa*, et une notice sur l'*alligator*, à la littérature anglaise. Un conte italien de *Pignotti*, deux légendes russes de *Nadéji*, l'histoire de *Rachidi*, poète persan, par M. Jules A. David l'orientaliste, ont complété cette série d'articles de littérature étrangère. Aucun n'avait jamais été traduit en français, à l'exception du *Cadi d'Émessa* (1).

Deux fragmens précieux, une notice de l'*abbé Grégoire* et une lettre inédite de *Gessner*, ont accompagné ces traductions.

« Nous nous garderons bien de négliger les sciences, les arts, la mécanique et surtout l'histoire si admirable et si poétique de l'industrie française. Ses immenses progrès, ses résultats qui tiennent du prodige, seront recueillis attentivement, analysés avec conscience, et mis à la portée de tous par la clarté des explications et par le soin qu'apporteront à en faire disparaître la sécheresse et l'ennui les hommes de lettres spéciaux chargés de ce travail important. »

Le MUSÉE a publié tour à tour des articles sur *le canal souterrain de Saint-Quentin*, sur *les chemins de fer*, sur *les mines de houille*, sur *la fantasmagorie*, sur *le miroir d'Archimède*, et enfin sur *les plongeurs et la navigation sous marine*.

« Nous appellerons à notre aide tout ce qu'il y a de sommités et de lumières en province : car Paris ce n'est pas la France, et l'art est partout : dans un bourg comme dans une capitale. Que de trésors ignorés, que de richesses locales nous mettrons au jour ! Le *journal de la littérature populaire* doit être avant tout le *journal de la Décentralisation*. »

La direction du MUSÉE a été chercher, au fond de leur province, et a révélé à la littérature et aux sciences, MM. *Félix Davin*, *Cl. Evrard* et *Adrien Van-Moërsel*.

« Des gravures, dessinées par nos plus célèbres artistes, et exécutées par les meilleurs graveurs de Berlin, de Londres et de Paris, serviront comme par le passé et d'après la manière anglaise, d'illustration au texte. »

Dans le semestre, CENT QUATRE-VINGT-CINQ ILLUSTRATIONS ont été publiées. Ces planches, dessinées par MM. *Clément Boulanger*, *Gavarni*, *Geniole*, *Dardel*, et *Sears*, ont été gravées en France par MM. *Alanson*, *Brown*, *Cherrier*, *Elwall*, *Piaud*, *Porret*, *Thiebault*, *Thompson*, et en Angleterre par M. *Sears*. Toutes ont été imprimées sur le *bois*, et non sur le clichet; aucune n'avait été publiée ni à Londres, ni à Berlin : elles étaient *complétement inédites*, *dessinées et gravées spécialement pour le Musée*, d'après les articles des auteurs, et pour leur servir d'ILLUSTRATIONS.

Tels sont les engagemens qu'avait pris la direction du MUSÉE DES FAMILLES.

Telle est la manière dont elle les a remplis.

En outre, plusieurs améliorations importantes ont eu lieu.

L'impression des gravures et du texte, grâce aux travaux et aux soins de M. Everat, égalent à présent, si elle ne la surpassent, l'impression la plus élégante et la plus pure des *magazine* anglais.

Le papier, tiré des fabriques d'Echarcon, d'abord sans colle est maintenant *collé* : c'est-à-dire qu'il présente plus de corps, et qu'il ne se couvre point de pluches cotonneuses.

Voici maintenant les améliorations a obtenir, et que le semestre prochain offrira.

Un caractère neuf, avec un *œil* plus gros et moins

(1) L'impression d'un numéro du *Musée des Familles* dure huit jours, malgré la célérité des presses mécaniques employées par M. Everat. La brochure et le pliage demandent à peu près le même temps. Il faut donc, pour que le journal paraisse avec exactitude, qu'il soit imprimé au moins quinze jours à l'avance. La traduction du *cadi d'Emessa*, nouvelle empruntée à *l'Asiatic journal* se trouvait ainsi imprimée dans le *Musée des Familles*, lorsque plusieurs autres journaux la publièrent et purent de la sorte prendre en apparence les devans sur le *Musée des Familles*. Il est aisé de voir, du reste, que les deux traductions ne sont pas les mêmes, et qu'elles portent des signatures différentes.

fatigant pour le lecteur : chaque ligne contiendra le même nombre de lettres (1).

Une scrupuleuse exactitude dans l'envoi des journaux à domicile et par la poste. Des mesures rigoureuses sont prises pour arriver à cet important résultat.

Pour achever de rendre le *Musée des Familles*, une *Revue* qui se maintienne avec avantage sur la même ligne que ses concurrences, nous consacrerons parfois un seul numéro à un même sujet : c'est ainsi que nous publierons UN PROVERBE de M. Scribe (2), et une histoire de *Pompeïa* par M. Gheerbrant, *de la bibliothèque du roi.*

La direction du MUSÉE a déjà dans ses cartons les articles suivans :

ARNAULT, de l'Académie française. — *Histoire du Costume.* (Suite.) — Mme la duchesse d'ABRANTÈS. — *Don Juan de Castro.* BARRIÈRE. — *Compiègne et ses environs.* — RAYMOND BRUCKER. — *La chapelle des Crânes à Madrid.* — Le docteur BAILLY. — *Études phrénologiques sur la Brinvilliers.* — BORY SAINT-VINCENT, de l'Institut. — *Les plumes de Marabout.* — *Le Geyser.* — CORNILLE. — *Don José Maria.* — DAVIN. — *Icononzo.* — *Le château de Foix.* — ÉMILE DESCHAMPS. — *Le Donjon de Vincennes.* — ALEXANDRE DUMAS. — *Impressions de voyage.* — CL. EVRARD. — *Les Cinq Sens.* — *Histoire de l'Escrime.* — Mme SOPHIE GAY. — *Un article de Mœurs parisiennes.* — Mme EMILE DE GIRARDIN. — *L'Orage.* — *Un Enterrement.* — GHEERBRANT, de la Bibliothèque du roi. — *Une ville souterraine.* — *Histoire de la Coiffure chez les dames romaines.* — HOFFMANN. — *Deux Contes* qui n'ont pas encore été traduits en français. — JAL. — *La vie d'un vaisseau.* — P.-L. JACOB. — *Les Fous en titre d'office.* (3) (Suite.) — ALPHONSE KARR. *La Vierge noire.* — PAUL DE KOCK. — *Une Maison de la rue Montmartre.* — CH. LAFONT. — *Histoire de la Peinture, d'après les tableaux du Louvre.* — CH. LASSALLY. — *Histoire du Théâtre.* — *Plaute.* — ACHILLE JUBINAL. — *Nos premières voitures.* — HENRI MONNIER. — *Hoffmann*, avec des dessins. — MERY. — *Histoire du Bagne de Toulon*, avec des dessins d'Henri Monnier. — EUGÈNE NYON, de l'École des chartes. — *Histoire du Théâtre.* — *Les Mystères.* — *Histoire de la Mendicité.* — FRÉDÉRIC SOULIÉ. — *Les trois Henri.* — *L'Ariège.* — *Le Breuvage de Jeanne d'Arc.*

En outre, la nouvelle direction du *Musée* a obtenu la collaboration de Mme FÉLICIE D'AYZAC, de la Maison royale de Saint-Denis, et de Mme MARIE MENISSIER-NODIER. MM. HENRI CASTIL-BLAZE, (HANS VERNER) DE-GEORGE, directeur du *Propagateur*, D'EPAGNY, ERNEST FOUINET, ACHILLE JUBINAL, VICTOR HERBIN, directeur de la *Revue des Théâtres*, A. LE GLAY, de la *Société royale des Antiquaires*, H. MONNIER, TH. MORÈRE, et PAULIN PARIS, *de la Bibliothèque du roi*, se sont associés aux rédacteurs du *Musée* et enrichiront ce recueil de leurs travaux. Un traité, nous l'espérons, sera bientôt conclu avec M. VICTOR HUGO, et réunira cet écrivain célèbre aux collaborateurs du *Musée des Familles*.

A l'avenir, *cinq cents exemplaires* du MUSÉE DES FAMILLES seront imprimés sur *papier Bristol* et à la presse à bras. Les artistes obtiendront, par ce moyen, ce qu'ils demandent depuis longtemps : des épreuves parfaites des gravures. (4)

Tels sont les engagemens que prend la direction pour la troisième année du *Musée des Familles*.

Elle les remplira comme elle a rempli ses engagemens pour le deuxième semestre.

Il reste maintenant à énumérer les preuves de succès qui démontrent que le *Musée* atteint son but : qu'*il rend populaire la littérature*. Les voici :

Quarante-cinq mille abonnés.

Une traduction allemande qui se publie à Leipsig, sous le titre de **Sontags-Magasin, familien Museum.**

Une traduction italienne qui va paraître.

Une traduction hollandaise qui va paraître.

Les attaques de la *Revue de Paris*.

Enfin cette même *Revue de Paris*, descendant de la haute position littéraire où l'avait placée M. Véron;

La *Revue de Paris*, réduite à se faire petit journal.

La *Revue de Paris* cherchant à se créer de l'intérêt et à fixer l'attention par le scandale, les personnalités, et les facéties.

---

(1) « Ces notes sont imprimées avec les caractères qui seront » employés désormais pour le *Musée des Familles*. On a mis, en » regard, dans les citations guillemetées du prospectus d'avril, » le caractère avec lequel fut composée la première année de ce » journal. »

(2) Croyez bien, Monsieur, que s'il ne dépendait que de ma volonté, je vous donnerais, dès à présent, l'article ou le proverbe que vous me faites l'honneur de me demander. Mais je suis, en ce moment, dans une comédie en cinq actes que j'ai promise aux Français pour l'automne prochain. C'est une comédie de caractère, c'est vous dire ce qu'il y a de plus long, de plus difficile au monde. Il faut déjà un grand courage pour s'y mettre, et quand on y est une fois, il ne faut plus quitter, sous peine de ne reprendre jamais. Voilà donc, Monsieur, quelle est ma situation. Il me serait impossible de rêver à autre chose, de m'occuper d'autre chose en ce moment. Mais dès que j'aurai terminé, je ferai tous mes efforts pour tâcher de trouver quelque idée qui vous convienne, et qui ne soit pas trop indigne de la confiance que vous voulez bien avoir en moi. EUGÈNE SCRIBE.

(3) Ces curieuses recherches avaient trop d'étendue pour entrer dans l'*Histoire du seizième siècle* que publie le *bibliophile* P.-L. JACOB : nous sommes heureux de donner le complément d'un grand ouvrage qui est dans toutes les mains.

(4) Le prix de cette édition sera de 12 francs.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

TEXTE.

PREMIER TRIMESTRE.

TABLE DES MATIÈRES.

SECOND TRIMESTRE.

TROISIÈME TRIMESTRE.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

GRAVURES.

PREMIER TRIMESTRE.

TABLE DES MATIERES.

SECOND TRIMESTRE.

TROISIÈME TRIMESTRE.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

